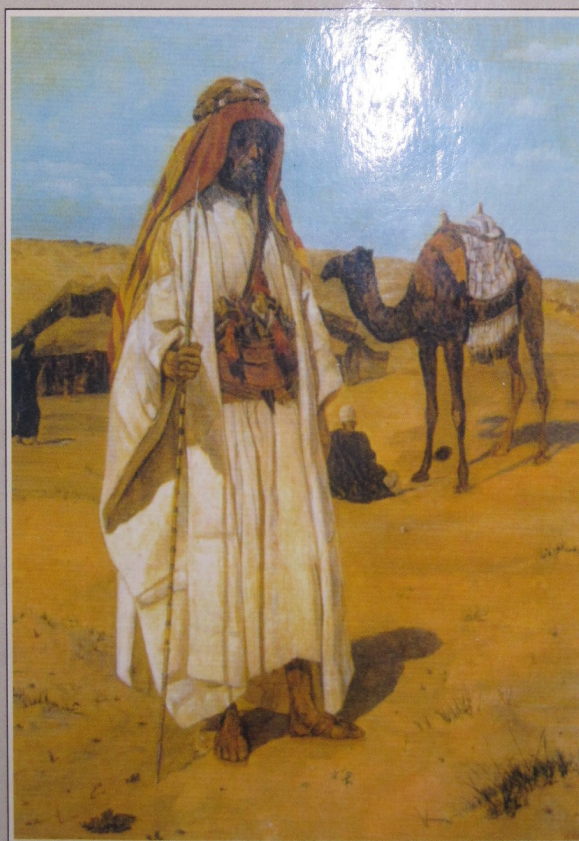

Charles M. Doughty

Voyages dans l'Arabie déserte

Travels in Arabia Deserta



Traduits, présentés et annotés par Jean-Claude Reverdy

KARTHALA

Avant-propos du traducteur

« Une sorte de bible »

Dans le monde anglo-saxon, l'ouvrage de Charles M. Doughty, *Travels in Arabia Deserta*, est reconnu pour présenter l'analyse la plus pénétrante qui ait jamais été faite du monde bédouin et du désert d'Arabie dans le dernier quart du dix-neuvième siècle et jusqu'à la première guerre mondiale. Il est aussi considéré comme l'un des plus grands textes de la littérature de voyage. C'est notamment le jugement de T. E. Lawrence dans son introduction de 1921 à la réédition¹ de l'ouvrage pour laquelle il avait activement milité : « Cela fait dix ans que je l'étudie » écrivait-il alors, « et j'en suis arrivé à considérer que ce n'est pas un livre comme les autres, mais quelque chose d'à part, une sorte de bible. (...) plus on apprend sur l'Arabie plus on fait de découvertes dans *Arabia Deserta*. Plus on voyage, plus le respect qu'on éprouve pour la pénétration, le jugement et l'art de l'auteur grandit. Ce livre n'a pas d'âge et ne vieillira jamais. C'est le premier ouvrage consacré aux Arabes du désert dont on ne puisse se passer (...) ce que je crois être l'une des plus grandes œuvres en prose de notre littérature. »

Travels in Arabia Deserta est le récit de vingt-et-un mois passés en Arabie, de novembre 1876 à août 1878 (C. M. Doughty né en 1843 a alors 33 ans). Géologue de formation, homme de terrain mais imperméable au « romantisme de l'errance² » et à toute forme d'orientalisme, Doughty part de Damas avec la caravane de pèlerinage, sans autre dessein arrêté que celui d'explorer la nécropole nabatéenne de Medain Sâlih. La trop rapide visite du site de Pétra lui avait inspiré ce projet, avant même qu'à Maan le secrétaire turc de la route syrienne du hajj lui eût appris que « là-bas » il y avait un plus grand nombre de monuments. Il passe trois mois à visiter les chambres funéraires et à en copier les inscriptions. Fût-il revenu à Damas avec la caravane remontante du pèlerinage, riche de sa moisson de dessins et de relevés épigraphiques, que sa réputation n'eût pas dépassé le cercle étroit des spécialistes. La publication qu'il en fit, grâce à Ernest Renan, ne serait plus qu'une référence érudite parmi beaucoup d'autres. [6]

Sans qu'il puisse prévoir où cette décision le mènera, il décide de passer quelques temps à nomadiser dans le désert avec le cheikh bédouin qui lui avait servi de guide à Medain Sâlih. Durant les mois qui suivirent, se laissant porter par les circonstances, au gré des rencontres amicales ou hostiles, Doughty vagabonde. Il sillonne les *harras*³ du Hejâz, séjourne à Teyma (Tayma), se rend à Hâyil chez l'Émir du Shammar, Mohammed ibn Rashîd, puis à Kheybar, d'où il est renvoyé après quatre mois d'une semi-captivité. Chassé à nouveau de Hâyil, il va à Boreyda, l'un des foyers de la révolution wahhabite, qu'il doit quitter dans des circonstances dramatiques. Il échoue à Aneyza où il reçoit un accueil favorable, mais finalement expulsé, il se joint à une caravane en partance pour La Mecque. Par deux fois, il manque d'être assassiné aux environs de la ville sainte, qu'il n'a jamais eu le projet de visiter. Après avoir été dévalisé, il finit par trouver refuge à Tâ'yif, dont le gouverneur, le Chérif Hussein, Émir de La Mecque, lui fait gagner le port de Jidda où s'achève son périple en Arabie.

Des noms illustres jalonnent l'histoire de l'exploration de l'Arabie au XIX^e siècle, tels Johann-Ludwig Burckhard qui (re)découvre Pétra en 1812 et visite La Mecque et Médine en 1814, ou Richard Francis Burton, pèlerin de La Mecque lui aussi, explorateur des sources du Nil, et

1 La première édition datait de 1888.

2 F. Pouillon, cf. références bibliographiques *in fine*.

3 Champ de lave.

traducteur des *Mille et une nuit*. Doughty se différencie entre tous sur un point capital, il est le seul Européen à parcourir l'Arabie sans déguisement ni protection aucune, continuant de se déclarer sujet britannique et chrétien (*nasrâni*), même dans les moments les plus périlleux. Cette attitude lui a plusieurs fois valu d'être frappé, menacé de mort, chassé, abandonné par ses guides, mais elle lui a permis d'appréhender à sa base la société bédouine et oasienne, partageant ses difficultés sans aucune affectation « Par sa seule présence, ce voyageur surprenant opère comme un révélateur. C'est lui qui nous apporte, ajoute François Pouillon, le témoignage le plus riche et le plus pénétrant sur la texture sociale de l'Arabie intérieure au XIX^e siècle et sur le monde bédouin dont c'est la terre d'élection.⁴ »

Travels in Arabia Deserta constitue en effet une mine inépuisable de renseignements de première main sur la vie nomade en Arabie, sur les déplacements de tribus en quête de pâturage, leurs rapports avec les Ottomans gardiens du pèlerinage, leurs précaires relations d'alliance et d'hostilité, leur segmentarité structurelle, le fonctionnement des *mejlis*⁵ « cette école de science politique du désert » ; la vie familiale, la condition de la femme, le statut particulier des enfants ; la vie des habitants des oasis où il séjourne, leur économie, leurs factions et les sanglantes intrigues [7] dynastiques de la maison princière des Ibn Rashîd, seule formation politique d'importance dans l'Arabie de cette époque.

Publié en 1888, l'ouvrage avait mis du temps à trouver son public : il rebutait par sa taille, le style déroutant de l'auteur et une écriture délibérément archaïsante. Il resta longtemps un « livre culte » dans le monde des spécialistes de l'Arabie. Il devait enfin obtenir une large consécration grâce à l'action de Lawrence, mais aussi aux jugements enthousiastes qu'il obtint de bon nombre d'écrivains anglais, parmi lesquels Leonard Woolf, Wilfrid Blunt, W. B. Yeats, T. S. Eliot, D. H. Lawrence, Aldous Huxley, W. H. Auden. Référence obligée pour tous les spécialistes de l'Arabie et de l'islam des déserts, il devenait un monument littéraire.

À partir de la réédition de 1921, *Travels in Arabia Deserta* a donné lieu à de nombreux travaux érudits et a également fait l'objet de plusieurs rééditions, tant en Angleterre qu'aux États-Unis. Il a été popularisé par des choix d'extraits dus à Edward Garnett, choix traduits en allemand, en hébreu, en français et en suédois. Avec la vogue contemporaine pour la littérature de voyage, ces extraits sont toujours disponibles en format de poche. Par contre l'intégralité de *Travels in Arabia Deserta* n'a jamais été traduite dans une langue étrangère à l'anglais avant la présente traduction française. La collection d'extraits qui a été publiée en 1949 par les éditions Payot⁶ avait l'inconvénient de sacrifier le plus gros du texte (environ 80 % de l'ouvrage), lui retirant sa dimension encyclopédique et la plus grande partie de son contenu sociologique. C'est cette dimension qui a été récemment reprise, augmentée d'un dossier critique dû à F. Pouillon.

Cette « sorte de bible » (T. E. Lawrence), « la plus grande œuvre anglaise en prose du XIX^e siècle » (W. Blunt), « le seul classique indispensable que l'exploration de l'Arabie ait ajouté au canon de la littérature de voyage » (P. Brent), n'est malheureusement connue du public français et même des spécialistes peu familiers avec l'anglais si particulier de Doughty, que par la traduction d'une version gravement mutilée qui a délibérément le travail sur le style. La valeur du témoignage de Doughty sur l'Arabie intérieure, la beauté de son récit, unanimement reconnues par son public de langue anglaise, justifiaient amplement qu'il fût mis fin à la situation de semi ignorance dans laquelle les lecteurs français, aussi bien les nombreux amateurs de littérature de voyage que les spécialistes des sciences humaines, se trouvent à l'égard de cet ouvrage. [8]

4 Un peu plus tard (1947...) Wilfred Thesiger a vécu parmi les bédouins d'Arabie et d'Oman et des marais de Mésopotamie.

5 Le conseil des cheikhs de la tribu, la congrégation des anciens.

6 Traduction due à Jacques Marty.

« Je suis un simple particulier »

T. E. Lawrence, l'initiateur de la réédition des *Travels in Arabia Deserta* en 1921, avait fait la connaissance de Doughty à la fin des années 1909. Il était étudiant à Oxford et, précoce admirateur des *Travels*, il avait écrit à leur auteur (qui avait alors 66 ans), pour lui demander conseil au sujet d'une randonnée pédestre qu'il projetait d'entreprendre dans le Nord de la Syrie. Dans son introduction à l'édition de 1921, Lawrence tient des propos ambigus sur la personnalité voire l'existence, de l'auteur : « Nous appelons ce livre « le Doughty » en toute simplicité car c'est un classique, et la personnalité de M. Doughty n'y est pas pour grand-chose. Il est en effet plutôt choquant d'apprendre que c'est une créature réelle et vivante. » Refus hyperbolique de la conception romantique qui place l'auteur au-dessus de son œuvre ou insinuation que si les *Travels* sont un ouvrage exceptionnel, leur auteur, lui, est un homme très ordinaire ? Lawrence ne faisait d'ailleurs que ratifier l'opinion de l'intéressé, telle que celui-ci l'a confiée vers 1913 à D.G. Hogarth⁷, qui lui avait adressé une demande d'informations biographiques : « Je suis un simple particulier et le récit du passage de ma brève existence dans les forêts de ce monde n'aurait pas grand intérêt pour mes compatriotes. » À cet aune, on pourrait se contenter de la première phrase de la notice que la *New Encyclopaedia Britannica* (édition de 1986) lui consacre : « Voyageur britannique, Charles Montagu Doughty (1843-1926) est généralement considéré comme l'un des plus grands de tous ceux qui ont parcouru l'Arabie. » Doughty était certes un homme modeste dont ni la personne ni les états d'âmes n'encombrent les *Voyages*. Nul égotisme chez lui, mais une originalité discrète et têtue⁸, qui imprègne son livre du premier au dernier chapitre. Il n'est donc pas indifférent de savoir comment cet excentrique raisonnable avait vécu.

Doughty est né le 19 août 1843. Il était le second fils du Révérend Charles Montagu Doughty, squire⁹ de Theberton, dans le Suffolk, et de Frederica Beaumont, issue d'une famille du Yorkshire, car fille de l'Honorable et Révérend Frederick Hothman, recteur de Donnington, près de Framdingham, prébendier de Rochester et fils du second baron Hotham. La tradition paternelle eût voulu que le jeune Charles devînt un « squarson », c'est-à-dire un hybride de pasteur anglican et de gentleman farmer. Comptant de nombreux marins dans son arbre généalogique, dont . Sa mère étant morte quelques mois [9] après l'avoir mis au monde, Charles fut élevé par sa tante maternelle qui lui transmis la tradition des Hotham et, très tôt, il se tourna vers la *Royal Navy*. La mort de son père alors qu'il n'avait que six ans, conforta cette orientation. À l'âge de 13 ans, on l'inscrivit dans une école préparatoire à l'entrée dans la marine. Un léger défaut d'élocution le fit éliminer à l'examen médical. Il semble aussi bien que très grand il n'est pas joui d'une constitution suffisamment robuste pour être jugé apte au service. Très déçu par l'échec de ses ambitions, Charles se consacra alors à la géologie. Son premier sujet d'étude fut la craie du Suffolk, sur laquelle il présenta une communication à la British Association, en 1862. L'année précédente, avec le consentement de son tuteur, Doughty s'était inscrit au Caius Collège de l'Université de Cambridge. À cette époque, la géologie n'était pas encore complètement libérée de son corset métaphysique et fixiste, et c'était plus une science de cabinet que de terrain. Pour sa part, l'apprenti géologue était plus intéressé par la nature que par la géologie en chambre, aussi n'attendit-il pas d'avoir passé son examen de fin d'étude pour se rendre en Norvège, où pendant dix-huit mois il étudia les glaciers et la glaciation. Il fit de longues expéditions de chasse dans les montagnes et sur les lacs gelés du cercle polaire et partagea la vie des Lapons. Ce fut sa seule étude géologique de quelque ampleur. Il n'écrira plus que de brèves communications sur la géologie du Sinaï et celle de la Péninsule Arabique. Cependant, le regard qu'il jettera sur les paysages de l'Arabie, en particulier les harras de l'Aueyrid et de Kheydar, sera celui d'un géologue, même s'il rédigea ses observations dans un style beaucoup plus littéraire

7 Son futur biographe. Voir biographie *in fine*.

8 Dans l'anglais de Chaucer et de Spencer, *doghty* ou *doughty* avait le sens de *valiant*, *steadfastly*, *courageous* et *resolute* : brave, ferme, courageux et résolu.

9 Squire = propriétaire foncier ou châtelain en Angleterre.

que scientifique.

Avant même d'avoir obtenu son diplôme de géologue, Doughty avait décidé que sa véritable vocation serait de servir sa langue maternelle, « le vieil anglais, plein de sève et d'estomac ». Il s'y prépara avec encore plus d'ardeur et de soin qu'à devenir géologue, consacrant, comme il l'écrira plus tard à son biographe, « près de six années [1865-1870] à la tradition du noble Chaucer et du bien-aimé Spencer. » À Londres, puis à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, Doughty passa ces années là à étudier la littérature anglaise du moyen âge et de l'époque élisabéthaine, Wycliffe, Tyndale, Chaucer, Mandeville, Chapman, Raleigh, Spencer, les légendes du roi Arthur et de Robin Hood... à la notable exception de Shakespeare, dont il considérait que l'œuvre marquait le début de la décadence de la langue anglaise. Il amassa un trésor considérable de mots et de figures de style archaïques, ainsi que de régionalisme et d'expressions dialectales dont il entendait bien se servir pour prouver qu'il avait autre chose dans la langue nationale que l'anglais de l'époque victorienne.

En 1870, Doughty a 27 ans et la vocation fermement arrêtée de « maintenir la vieille tradition de Chaucer et de Spencer, en résistant dans la mesure [10] des (ses) forces à la décadence de la langue anglaise. » Il a accumulé une énorme masse de matériaux, ses *Word Notes*¹⁰, soigneusement classées par thème. Un petit héritage lui permet de mener une vie indépendante, bien que très frugale, mais Doughty n'a jamais été esclave du confort. Il lui manque un sujet digne de son projet et de ses préparatifs. Au XIX^e siècle, les fils de familles aisées se pliaient à la coutume du « grand tour » en Europe. Avant son mariage le Révérend Doughty avait fait le sien, et en avait rapporté un certain goût pour l'art italien. Si on le compare avec les « grand tour » effectués par ses contemporains, celui que Doughty entreprend à la fin de l'été 1870 est d'une durée exceptionnelle et d'une nature excentrique, au double sens du mot : commencé en Hollande, « en hommage à la mémoire d'Érasme, il s'achèvera huit ans plus tard, en décembre 1878, lorsque rentré d'Arabie et des Indes (Bombay), il débarqua à Portsmouth.

Entre 1870 et 1876, Doughty a visité plus ou moins longuement :

- La Hollande, de la fin de l'été 1870 au début de l'été 1871, où il a appris le hollandais.
- Puis « les pays d'Europe qui sont encore sous la coupe des prêtres », c'est-à-dire les pays catholiques : Belgique, France, Italie, Malte, Espagne. Il passe l'été 1871 à Louvain, notant dans son journal : « population très papiste... Le clergé du pape forme une armée et régente tout. Trop peu de libéralité dans leurs bibliothèques. » En France, le mauvais état de sa santé le contraint à passer l'hiver à Menton. Il arrive en Italie en février 1872. Il visite Pise, Florence, Rome, Sienne, Naples et s'installe à La Cava, dans une famille italienne. Le 31 août et les jours suivants, il assiste à une éruption du Vésuve. En septembre-octobre 1872, il va passer six semaines en Sicile et fait l'ascension de l'Etna. Il débarque à La Valette le 18 octobre 1872 et reste trois semaines dans l'île de Malte.
- Arrivé en Tunisie le 8 novembre 1872, il ne fait que visiter les ruines de Carthage. Il repart de La Goulette pour Bône. Par Constantine et Batna Doughty arrive à Biskra. Il a son premier contact avec des nomades lorsqu'il se rend à Bou Saâda en cinq jours, avec une petite caravane, dont il loue dans son journal « l'amicale complaisance » la gentillesse et la chaleureuse amabilité. » De Bou Saâda, il va à Alger puis à Oran, d'où il s'embarque pour l'Espagne.
- Il débarque à Carthagène le 5 décembre 1872, en pleine guerre carliste. De décembre à mars [11] 1873, après avoir traversé la Sierra Morena, il visite Cordoue, Grenade, Malaga, Gibraltar, Algesiras, Jerez et Séville. En mars [11] 1873, il est à Lisbonne. Puis, passant par Tolède, Barcelone et Marseille, il regagne La Cava, près de Naples.
- Doughty passe neuf mois en Grèce, de juin 1873 à février 1874, vagabondant par monts et

10 Cf. R. M. Robbins.

par vau, sac au dos, en Morée et dans le centre du pays.

Si Doughty avait suivi son programme initial, son voyage d'étude se fût limité à l'Italie, la Sicile, l'Espagne et la Grèce. Malte, la Tunisie et l'Algérie ont été rajoutées pour la simple raison qu'il n'avait pas trouvé de moyen plus commode de se rendre de Sicile en Espagne. Jusqu'à la fin de son séjour en Grèce, en février 1874, Doughty avait vagabondé uniquement pour des raisons d'économie et de santé, combinées avec sa curiosité pour les langues et les pays étrangers. En 1874, il tourne brusquement le dos à l'Occident et aborde en terres bibliques, mû par la pensée de trouver bientôt le rude climat anglais. Il est probable qu'il n'avait pas l'intention de prolonger de plus d'une année son périple. Or il ne reviendra en Angleterre qu'en décembre 1878 ! Doughty n'a jeté aucun éclairage sur les raisons de son changement de cap, mais elles obéissent déjà au même illogisme apparent que celui qui le poussera, après avoir atteint son but en passant trois mois dans la nécropole nabatéenne de Medain Sâlih, à suivre les *Aarabes* de Zeyd dans le désert, puis, en ayant renoncé à passer en Égypte, à éviter avec les Moahîb dans le harra de l'Aueryd et de là, au lieu de se rendre directement à Kheybar comme l'idée lui en était venue à el-Alli, d'aller à Teyma puis à Hâyil. Après sa seconde expulsion de la capitale de Shammar, Doughty cessera d'être le maître de ses pas, même à sa façon nonchalante : renvoyé de Kheybar à Hâyil par décision du pacha de Médine, il en sera chassé pour être ramené à Kheybar ; il sera abandonné dans le désert et n'aura d'autre choix que d'aller à Aneyza de devoir attendre, dans une sorte de relégation, que la caravane annuelle de beurre l'emmène aux environs de La Mecque, pour qu'il puisse gagner Jidda, non sans un passage imprévu à Tâyif.

Doughty atteint la Palestine en suivant la route des steamers, Constantinople, Smyrne, Lattaquié, Tripoli, Beyrouth, Sidon, Acre. En 1874, et 1875, il visite tout ce qu'un dévot pèlerin en Terre Sainte – ce qu'il n'est pas – peut souhaiter : Jérusalem (deux fois), le Mont Carmel, Samarie, Naplouse, Bethléem, Hébron et le tombeau des Patriarches. Il va aussi en Égypte, mais Le Caire ne le retient pas et il se dirige vers la presqu'île du Sinaï, qu'il visite deux fois, la seconde pendant trois mois au commencement de 1875. En mai il passe du Sinaï à Akaba et rencontre Petra [12] sur son chemin. Sa courte visite -deux jours – du site nabatéen suffit pour qu'en arrivant à Maan il s'enflamme au récit que le secrétaire turc du service du hajj syrien lui fait de ses voyages à Medain (les Cités de) Sâlih, à une dizaine de jours de marche sur la route de Médine et de La Mecque. Sa décision semble avoir été immédiate : c'est là qu'il ira ! Après cinq années d'errances, Doughty semble avoir trouvé un but digne de sa vocation, mais il ne peut évidemment pas se figurer par quel enchaînement de bonnes et de mauvaise fortunes, il sera emporté très au-delà de Medain Sâlih. Il est typique de sa façon de voyager qu'au lieu de se rendre aussitôt à Damas, afin d'y organiser son passage pour Medain Sâlih dans la caravane syrienne du hajj, il s'attarde de mai à août dans le pays compris entre le Jourdain et la mer Morte. Est-ce en parcourant à pied le pays de Galaad, les plaines d'Ammon et de Moab en visitant les ruines de Rabbath et de Qir Moab, et en recevant l'hospitalité quotidienne des Bédouins qu'à germé dans son esprit le projet d'aller s'assurer par « expérience vécue » qu'un « peuple d'intérêt biblique », celui de la Péninsule Arabique, menait toujours « la même existence dans le désert que (ses) ancêtres, dans les tentes bibliques de Quédar ? »

Rentré en Angleterre en décembre 1878, après avoir passé trois mois à Bombay au sortir de Jidda, Doughty retourne encore à Damas en mars 1879 pour recouvrer ses relevés des inscriptions de Medain Sâlih. En juin de la même année, il s'installe à Vico Equense, sur le Golfe de Naples, et entame la rédaction des *Travels in Arabia Deserta*. Tout en s'occupant de la publication des inscriptions qui, grâce à la diligence de Ernest Renan, aboutira en août 1884, il poursuit sa tâche en Italie, en Écosse et en Angleterre, de nouveau en Italie, puis en Allemagne et en Hollande. Sa rédaction est achevée en juillet 1887, soit près de dix ans après la fin de ses aventures en Arabie. Les Presses de l'Université de Cambridge acceptent son manuscrit, prévoyant d'en tirer 1000 exemplaires, mais l'auteur ayant opiniâtement refusé que son texte soit « amendé », le tirage sera

réduit de moitié. Le livre sort en 1888. Son coût élevé, trois guinées, et son originalité radicale font que vingt ans plus tard, près de 50 exemplaires seront encore en stock. Le critique littéraire du *Time* salue *Arabia Deserta* comme « le récit de voyage le plus original qui ait été publié depuis l'époque d'Élisabeth » et celui du *Spectator* considère qu'il surpasse les récits de voyages en Arabie qu'on publiés Burckhardt, Burton et Palgrave.

Doughty s'est marié en octobre 1886 avec Caroline Amelia, fille du général Montagu Mc Murdo, gendre de Sir Charles Napier¹¹. De février [13] 1888 à mars 1889, le couple fait un voyage à cheval en Syrie et en Palestine. Les Doughty passeront les neuf hivers suivants sur la Riviera italienne, où naîtront leurs deux filles. En 1920, il confia à T. E. Lawrence : « Lorsque l'impression et la publication des volumes d'*Arabia Deserta* furent achevés, je sentis que j'avais fait tout ce qui était en mon pouvoir et que, comme disent les Arabes, désormais je pouvais me tourner vers les muses et me consacrer à ce que je tenais pour la véritable tâche de ma vie. » C'est en pensant à cette tâche qu'en 1922, il écrira au critique littéraire, F. Garnett : « À cet égard, mes voyages, mes vagabondages et mes séjours dans des pays étrangers n'ont été que des incidents. » À 45 ans, Doughty s'attaque à la composition du premier des ses grands poèmes épiques et dramatiques, *The Dawn of Britain* (publié en 1906). De 1908 à 1920, il publiera *Adam cast forth*, *The Cliffs*, poème patriotique, *The Clouds* ou « l'invasion de la Grande Bretagne », *The Titans* et *Mansoul*.

En 1898, les Doughty se fixent définitivement en Angleterre. En février 1908, Doughty est fait docteur *honoris causa* de l'Université d'Oxford. Fin 1909, il reçoit la première visite de T. E. Lawrence. En 1912, la Royal Geographical Society lui décerne la médaille d'or, après avoir dédaigneusement repoussé pendant près de quarante ans toutes ses demandes d'assistance et de subventions. En 1919, Doughty est fait docteur *honoris causa* de son *alma mater*, l'Université de Cambridge. La même année Harry St John Philby lui même Saûl, le fils d'Abd el-Aziz, le Sûltan du Nejd, invité par le gouvernement britannique, ce qui donne à Doughty une occasion de faire revivre son arabe pour parler du Nejd au petit-fils de Fayçal ben Turki, le prince qu'il avait eu le projet de rencontrer à er-Riâth, quarante ans plus tôt. Après la guerre, bien que les *Travels in Arabia Deserta* soient introuvables et que presque plus personne ne lise ses épopées en vers, Doughty est devenu une institution littéraire et une gloire nationale. La version réduite de moitié des *Travels* que Garnett avait publiée en 1908 sous le titre de *Wandering in Arabia*, étant épuisée, Lawrence a l'idée en 1920 de faire rééditer la version originale, celle de 1888. Superbement introduite par le héros du Hejâz, la nouvelle édition paraît en 1921. C'est un grand succès de librairie, suivis de rééditions en 1923 et 1926.

La gêne dans laquelle les Doughty ont toujours vécu s'étant aggravée avec les restrictions dues à la guerre, ils doivent vendre leur maison. Lawrence s'entremet pour qu'une souscription publique permette au British Muséum d'acquérir le manuscrit de *The Dawn in Britain*. La transaction rapporte £400 à Doughty. La même opération n'est pas possible pour le manuscrit des *Travels in Arabia Deserta*, Doughty l'ayant détruit peu [14] après la publication de son ouvrage, mais il a conservé ses journaux et ses carnets de notes, et malgré ses réticences, ils sont vendus à l'Université de Cambridge. D. G. Hogarth lui fait passer la commande par l'*Observer* d'un article sur ses voyages dans le désert, *travels inédit* pour Doughty. En 1922, il obtient une pension mensuelle de £150 de la Liste Civile du gouvernement. Ayant hérité d'un de ses cousins la considérable rente viagère de £2000, Doughty se fait rayer de la liste civile. Il meurt le 17 janvier 1926, à l'âge de 83 ans.

L'accueil des *Travels in Arabia Deserta* par les contemporains de Doughty.

11 Conquérant (1843) et gouverneur (1843-1847) du Sindh (aujourd'hui le Pakistan).

Son prix élevé et la difficulté de sa lecture n'ont pas peu contribué à faire de la première édition des *Travels in Arabia Deserta* un fiasco éditorial. Nous ignorons à quelle date les écrivains cités *infra* ont lu l'ouvrage, dès 1888 ou en 1921, la version intégrale ou la version abrégée de 1908 ? Loin d'être rebuté par le style de Doughty, tous ont loué son originalité et sa réussite.

Robert Bridges, poète et protecteur littéraire de Gerard Manley Hopkins, l'un des premiers lecteurs d'*Arabia Deserta*, écrivit à Doughty : « Nous disons de votre livre qu'il se détache de la platitude de la littérature moderne comme l'Etna du sol sicilien, que son style et sa langue se tiennent constamment sur les hauteurs où vous les avez hardiment imaginé et que ce n'est pas, comme le diront certainement les critiques, un simple essaimais une parfaite réussite. »

Pour Léonard Woolf, homme de lettres, éditeur et mari de Virginia Woolf, *Arabia Deserta* « exerce une fascination propre aux grands exploits de voyage et c'est aussi une œuvre d'art achevée. »

Pour Peter Brent, *Arabia Deserta* est « le seul classique indispensable que l'exploration de l'Arabie ait ajouté au canon de la littérature de voyage. »

Pour Wilfrid Blunt, distingué explorateur de l'Arabie, (il a visité Hâyl en compagnie de sa femme quelque neuf mois après le séjour de Doughty) et poète, *Arabia Deserta* « est la plus grande œuvre anglaise en prose du XIX^e siècle. »

W. B. Yeats, prix Nobel de littérature en 1923, dit avoir lu *Arabia Deserta* trois fois et y avoir puisé l'inspiration de la plupart des poèmes qu'il a consacrés au désert, dont le célèbre *Second Coming*.

Pour T. S. Eliot, *Arabia Deserta* « est une grande œuvre » qui, avec les romans de James et de Conrad, peut indiquer les futures directions de la prose anglaise. Nous ignorons si Joseph Conrad a lu *Arabia Deserta* mais il semble qu'il connaissait bien l'ouvrage de Doughty. Dans la première [15] face de la première édition de 1888 de son livre, Doughty écrit : « On pourrait le comparer à un miroir, qui reflète fidèlement une passerelle du sol de l'Arabie, sentant le samn¹² et le chameau. Et tel quant aux personnages, j'en suis sûr, que si leur paroles (...) leur étaient répétées en arabe, tous ceux dont la vie est ici remémorée, entendraient comme le son de leur voix : et plus d'un fruste spectateur, se tapant sur les cuisses, en jurerait et s'écrierait « Oui-da wellah, la vérité même ». À cette profession de foi fait écho de façon quelque peu troublante la préface manifeste du *Nigger of Narcissus*, paru en 1897 : « La tâche que je m'efforce d'accomplir consiste, par le seul pouvoir des mots écrits, à vous faire entendre, à vous faire sentir, et avant tout à vous faire voir. Cela et rien d'autre, mais c'est immense. » Un lien possible entre les deux écrivains ou leurs ouvrages, pourrait avoir été Edward Garnett, l'ami de Conrad et l'auteur préfacier de la version abrégée de *Travels in Arabia Deserta* (*Wanderings in Arabia*), publiée en 1908.

Quant à D. H. Lawrence, passionné de littérature de voyage, il a lu *Arabia Deserta* deux fois. Pour Aldous Huxley, enfin, dans *Arabia Deserta*, Doughty se révèle « un extraordinaire et splendide styliste archaïque. »

De tous les écrivains qui ont manifesté leur admiration pour les *Travels*, c'est incontestablement T. E. Lawrence qui a poussé l'analyse le plus loin : « C'est un classique (...) Ce livre n'a pas d'âge et ne vieillira jamais. C'est le premier travail consacré aux Arabes du désert dont on ne puisse se passer. (...) un grande œuvre en prose, le récit des vagabondages d'un poète anglais durant deux années chez les Bédouins (...) C'est la véritable Arabie, le pays avec ses odeurs et sa crasse, autant que sa noblesse et sa liberté. Il n'y a pas de sentiment, rien de purement pittoresque, ce travers si répandu dans les récits de voyages en Orient. La perfection de Doughty est dévastatrice. Il n'y a rien que nous voudrions retrancher, pas grand-chose que nous pourrions ajouter. De l'Arabie il a fait son royaume et n'a laissé à ses successeurs que le pauvre rôle de spécialistes. Nous pouvons écrire des livres sur des parties du désert ou des fragments de son histoire, mais il ne peut y avoir à notre époque d'autre image du tout, parce qu'ici tout est dit, et par

12 Le beurre clarifié.

un grand maître (...) Mains Anglais talentueux ont voyagé en Arabie, et la plupart ont écrit des livres. Aucun n'en a rapporté un aussi riche trophée que celui de Doughty en a ramené, et le mérite en revient à lui seul. (...) la beauté du récit, la riche galerie de portraits et de paysages qu'il renferme, resteront à jamais, et le conserveront sans égal, comme l'indispensable fondement de toute véritable compréhension du désert (...) ce que je crois être l'une des plus grandes œuvres en prose de notre littérature. *C'est un livre qui débute puissamment*¹³ [16], *écrit dans un style qui n'a apparemment ni père ni fils, si minutieusement travaillé, si concentré, si juste dans le choix des mots et des phrases, qu'il exige un lecteur aguerri*. Il ne semble pas avoir été écrit facilement, mais en quelques pages on apprend davantage sur le Arabes que dans toutes celles qui ont été écrites par d'autres, et plus on avance plus la forme semble faire qu'un avec le fond, et plus naturel il devient au goût (...) et dans la double capacité, de voyager et d'écrire, ce n'est de sitôt qu'il [le livre de Doughty] trouvera son rival.¹⁴ »

Quant à H. St John Philby, qui dans ses propres voyages en Arabie saoudite rencontra plusieurs des personnes qui figurent dans l'ouvrage de Doughty, il en dit dans une interview diffusée par la BBC en 1961¹⁵ : *Arabia Deserta* est la plus belle et la plus complète description de la vieille Arabie qui ait jamais été faite par quiconque, qu'il s'agisse de ses prédécesseurs ou de ses successeurs. J'ai étudié le livre sur le terrain et je ne crois pas avoir pu y discerner la moindre imperfection ou la moindre erreur. »

« Une langue que personne n'a jamais écrite. »

Le lecteur ne sera pas outre mesure étonné de découvrir que ce sont les universitaires de langue et de culture anglo-saxonnes qui se sont le plus appesanti sur les particularités – voire les bizarreries – linguistiques et stylistiques de l'anglais de Doughty. Celui-ci n'a certes jamais écrit de manifeste littéraire. Cependant, mis bout à bout de nombreux passages des *Travels* et de sa correspondance pourraient en tenir lieu. Il en ressort un fait patent : pour Doughty, la langue qu'il s'était studieusement forgée entre la fin de ses études géologiques et le début de son « grand tour » était un instrument de combat dirigé contre ce qu'il considérait comme la décadence de l'anglais à l'époque victorienne. C'était un outil de restauration de la langue écrite par des auteurs comme Chaucer, Spencer, Wycliffe ou Tyndale, ou encore celui de la Bible de 1511, dite du Roi James.

Doughty avait à peine 20 ans lorsqu'il décida que sa vocation serait de servir sa langue maternelle, « le vieil anglais viril et plein de sève et d'estomac. » Il ne cessa jamais de considérer cette tâche comme un devoir et un privilège, écrivant sur ses vieux jours que « c'est la prérogative de quiconque aime son pays, que d'user de l'instrument de sa pensée, qui [17] est la langue maternelle, avec congruence et élégance ; de respectueusement tenir propre et brillant ce qui est la racine de sa vie intellectuelle ... en bannissant toutes les tournures viles, impuissantes et déloyales, qui sont le signe incontestable de la décadence d'un peuple¹⁶. » Ce faisant, Doughty reprenait à son compte les doléances déjà anciennes d'Edmond Spencer : « Il ont fait de notre langue anglaise une galimafrée ou un salmigondis de langues étrangères¹⁷. » « Le "cœur navré", il nous fait reconnaître que la puissante contagion d'une fausse monnaie du langage affecte un certain pays auquel nous ne sommes pas étranger, où après la naissance titanesque de l'esprit il nous reste une illibérale nonchalance langagière qui n'a sa pareille dans aucune nation barbare. »

Nous avons mentionné les six années passées par Doughty à constituer des *Word Notes* dont

13 Allusion au premier paragraphe du chapitre premier.

14 Voir *infra* l'Introduction de 1921 de Lawrence.

15 Citée par Andrew Taylor, p. 249.

16 Note annexée à *The Dawn in Britain*, citée par Anne Trencor, voir bibliographie *infra*.

17 *The Shepherds Calender*, lettre à Gabriel Harvey, 1579.

il entendait bien se servir un jour pour prouver qu'il y avait autre chose dans sa langue nationale que l'anglais de l'époque victorienne qui ne lui inspirait que du dégoût. La découverte du Sinaï et de Petra, puis celle de Medain Sâlih et, enfin, son séjour auprès des Arabes de Zeyd, de Motlog et de Tellog¹⁸, le convainquirent d'avoir trouvé le champ d'application qu'il recherchait depuis de nombreuses années : « En écrivant les volumes d'*Arabia Deserta*, ma principale intention n'était pas tant de relater mes vagabondages personnels chez un peuple d'intérêt biblique, que l'entreprise idéale de maintenir la vieille tradition de Chaucer et de Spencer, en résistant dans la mesure de mes forces à la décadence de la langue anglaise, de sorte que tout en restant la pure vérité pour les orientalistes, mon œuvre fût aussi, la contribution de ma vie à la littérature¹⁹. »

Il n'est pas sans intérêt de noter que les *Canterbury Tales* et la Bible du Roi James faisaient partie de la bibliothèque que Doughty avait glissée dans son modeste bagage et que s'il enterra la plupart des ouvrages qui le composait dans le terrier d'un grand lézard du désert, il rapatria Chaucer et le Roi James en Angleterre. Le patient dépouillement par Hogarth des carnets de notes de Doughty montre aussi que plusieurs pages des *Travels* ont été écrites à Kheybar et à Tâyif dans le même style que celui de la rédaction finale et lui ont été incorporées presque sans changement.

Peu enclin aux compromis, comme son récit le prouve abondamment, Doughty était d'un entêtement inébranlable lorsqu'il s'agissait de son [18] vocabulaire et de son style, comme le rapporte son biographe. Dix ans s'écoulèrent entre le commencement d'*Arabia Deserta* et sa publication. Une fois son manuscrit terminé, Doughty fut inflexible : le fond important moins que la forme et, en dépit du conseil de son éditeur que l'ouvrage fût réécrit par un homme de lettre compétent, il préféra qu'il restât inédit plutôt que d'en changer un mot.

Un parti pris linguistique aussi manifeste et constant a pu pousser des critiques universitaires comme R. Bevis à juger que la langue de Doughty était une langue que personne n'avait jamais écrite [comme celle de *Finnegans Wake* de James Joyce !] : « Il ressort clairement [de maints passages de *Travels in Arabia Deserta*] que la langue de Doughty n'est pas celle de Chaucer ou de Spencer. Ceux-ci n'ont certes jamais écrit sur l'Arabie déserte, et il faut bien admettre que le style de Doughty leur est moins inféodé qu'il ne le prétend. De fréquents latinistes peuvent nous rappeler Milton et la Bible du Roi James, mais il est probable que Doughty pensait davantage à la langue de Virgile et de Brutus, beaucoup plus proche de ses sources culturelles que celle de Chaucer. Le mélange d'imitations rébarbatives de l'anglais des Tudor avec les échos de la Rome des Augustes qui en est résulté et une langue que personne n'a jamais écrite, un artefact ésotérique fait d'archaïsmes, d'emprunts linguistiques, de mots étrangers, d'inversions et autres procédés rhétoriques. (...) Son style est plutôt raide et ampoulé, confiné dans un ton de grand sérieux même lorsque le sujet est profane, ne convenant pas à des ruptures de rythme ou à des moments de grande légèreté, mais capable d'une grande éloquence. (...) Doughty s'est forgé un style lui permettant de mettre dans une perspective particulière une expérience unique en terrain inconnu, considération qui suffirait à justifier un style excentrique. Et en inventant une prose archaïque et pleine d'aspérité pour peindre un peuple primitif dans "une terre antique", il ne faisait que mettre la forme en harmonie avec le fond. Comme le chameau, ce style est encombrant dans un environnement urbain, mais remarquablement efficace dans le désert. »

Je ne me prononcerai pas sur la fréquence des échos de la Rome des Augustes dans la prose des *Voyages*. Par contre, je mets fortement doute l'assertion selon laquelle le style de Doughty est moins inféodé à Chaucer et à Spencer qu'il ne le prétend. Pour les besoins de ma traduction, je me suis constitué un lexique des archaïsmes, mots rares et vieillis, dialectaux ou étrangers, néologismes et expressions forgées par Doughty, qu'il a utilisés, certains à de très nombreuses reprises, dans son

18 Le Cheikh des Moahîb.

19 Lettre de 1902 à D. G. Hogarth.

ouvrage. La plupart ont donné lieu à une note de bas de page, justifiant de la façon dont je les avais rendus en français. J'ai ainsi recensé un peu plus de 1500 termes dont plus de 300 figurent dans l'édition Everyman's des *Canterbury Tales*. Assez fréquents sont aussi les mots empruntés à Tyndale. Quant à Spencer, il a [19] fourni à Doughty un grand nombre d'expressions aujourd'hui tombées en désuétude.

Comment j'ai traduit les *Travels in Arabia Deserta*.

Sociologue et ayant une certaine pratique de la langue anglaise, moderne et ancienne, j'ai découvert l'ouvrage de Doughty à l'occasion d'une première longue mission en Arabie Saoudite en 1968, mission qui m'a fait suivre les traces de Khalîl²⁰ à Tabûk, Teyma, Medain Sâlih, el-Alli Kheybar et Tâyif. J'ai également séjourné et travaillé dans de nombreux pays musulmans, Algérie, Tunis, Mauritanie, Égypte, Yémen, Émirats Arabes unis, Iran, Afghanistan ; Indonésie ou Bangladesh, ce qui m'a procuré quelque familiarité avec les cultures islamiques, sinon avec la langue arabe.

Aux pages et aux citations qui précèdent, le lecteur pourra juger des innombrables difficultés que j'ai constamment rencontrées au long d'un travail étalé sur cinq ans. Traduire une langue « que personne n'a jamais écrite en vérité, un artefact ésotérique fait d'archaïsmes, d'emprunts linguistiques, de mots étrangers, d'inversions et autres procédés rhétoriques » (R. Bevis) était une redoutable gageure. Je n'en serais peut-être jamais venu à bout si je n'avais pas, suffisamment tôt, disposé de la précieuse étude qu'Anne Treneer a consacrée à la prose et à la poésie de Doughty. Avertie par elle de maintes particularités lexicales et syntaxiques de la prose de Doughty, j'ai pu dans une certaine mesure en proposer un équivalent en français, sans tomber, je l'espère, dans le pastiche à la manière des *Contes drolatiques* d'Honoré de Balzac. J'ai ainsi tenu le plus grand compte de ce qui faisait l'originalité du style de Doughty : les répétitions de substantifs et d'adjectifs, les allitérations et les assonances – autant que possible –, le rythme des conversations et ce qu'Anne Treneer appelle le désir de Doughty de voir les mots respecter l'ordre de ses idées, source de très nombreuses inversions. De façon plus générale, les choix suivants ont présidé à mon travail de traduction :

- Privilégier l'exactitude afin que le lecteur ne perde rien du contenu de l'ouvrage et qu'on puisse s'y référer comme à une source sur la société bédouine.
- Être fidèle au style très particulier de Doughty, sans verser dans un archaïsme qui aurait rendu ma traduction illisible. Je pense avoir trouvé des équivalents satisfaisants dans le français des XVII^e et XVIII^e siècles (avec [20] des emprunts à celui du XVI^e), jusqu'à Voltaire approximativement, qui déplorait lui aussi l'état de décadence dans lequel le français des auteurs classiques était tombé à son époque.
- Refuser, sans exception justifiée, tout néologisme condamné par Littré et tout terme ne figurant pas dans son dictionnaire.
- Chaque fois que cela paraissait nécessaire, expliquer mes choix linguistiques dans des notes de bas de page ;

Il est peut-être utile de mentionner que la présente traduction des *Travels in Arabia Deserta* ne doit rien à celle que Jacques Marty a faite en 1949 (Payot, *Arabia Deserta*) de la version abrégée de E. Garnett en 1931 (*Passages from Arabia Deserta*). La traduction de J. Marty a été rééditée *ne varietur* en 1990 par les éditions Payot. Les deux traductions varient considérablement, ne serait-ce que parce que la mienne est intégrale et annotée et que celle de J. Marty porte sur un texte amputé de quelques-unes de ses plus belles pages, pour des raisons avant tout commerciales. Je me suis

20 L'Ami, le nom que Doughty s'est donné en Syrie et en Arabie.

pour ma part attaché à rendre toute la vérité du texte dont la valeur littéraire a été saluée par les plus grands écrivains britanniques contemporains de Doughty et je me suis gardé de l'édulcorer.

Jean-Claude REVERDY

Références bibliographiques

- BEVIS (Richard), *Spiritual geology : C. M. Doughty and the Land of the Arabs*, 1972.
HOGARTH (D. G.), *The Life of Charles M. Doughty*, 1928.
POUILLON (François), « Doughty d'Arabie, un voyageur d'exception », dossier critique établi pour la réédition d'*Arabia Deserta*, dans la traduction de J. Marty (1949), Payot, 1990.
ROBBINS (Ruth M.), « The Words Notes of C. M. Doughty », in *Agenda*, 18, 1980.
TAYLOR (Andrew), *God's Fugitive. The Life of C. M. Doughty*, Harper Collins, 1999.
TRENEER (Anne), *Charles M. Doughty. A study of his Prose and Verse*, 1935.

Introduction

Il n'est pas commode de devoir écrire sur *Arabia Deserta*. Cela fait dix ans que je l'étudie et j'en suis arrivé à considérer que ce n'est pas un livre comme les autres, mais quelque chose d'à part, une sorte de bible. Il semble absurde aujourd'hui d'en faire le tour pour en peser les mérites et les défauts. Je ne sache pas qu'aucun de ceux qui ont voyagé en Arabie avant ou depuis M. Doughty soit qualifié pour faire l'éloge de ce livre, encore moins pour le blâmer. Plus on apprend sur l'Arabie plus on fait de découvertes dans *Arabia Deserta*. Plus on voyage plus le respect qu'on éprouve pour la pénétration, le jugement et l'art de l'auteur grandit. Nous appelons ce livre « le Doughty » purement et simplement, car c'est un classique, et la personnalité de M. Doughty n'y est pas pour grand-chose. Il est en effet plutôt choquant d'apprendre que c'est une créature réelle et vivante. Ce livre n'a pas d'âge et ne vieillira jamais. C'est le premier ouvrage consacré aux Arabes du désert dont on ne puisse se passer. Si on ne s'y est pas toujours référé ou si on ne l'a pas suffisamment lu, c'est parce qu'il était devenu quasiment introuvable. Tous ceux qui étudient l'Arabie tiennent à en avoir un exemplaire.

Il n'est cependant pas nécessaire de nos jours de recommander Doughty à des étudiants. Tous le connaissent. C'est au grand public, désireux de lire une grande œuvre en prose, le récit des vagabondages d'un poète anglais durant deux années chez les Bédouins, que cette édition s'adresse, et s'est peut-être grâce à lui que le verdict des voyageurs contemporains en Arabie prendra tout son poids. Je me suis entretenu de ce livre avec maints voyageurs, et nous sommes tombé d'accord qu'on ici l'intégralité du désert, ses monts et ses plaines, les champs de lave, les villages, les tentes, les hommes et les animaux. On nous en parle de façon si vivante, avec des mots et des phrases qui leur sont si parfaitement appropriés, qu'il nous est impossible de les dissocier dans notre souvenir. C'est la véritable Arabie, le pays avec ses odeurs et sa crasse, autant que sa noblesse et sa liberté. Il n'y a pas de sentiment, rien de purement pittoresque, ce travers si répandu dans les récits de voyages en Orient. La perfection de Doughty est dévastatrice. Il n'y a rien que nous voudrions retrancher, pas grand-chose que nous pourrions ajouter. De l'Arabie il a fait son royaume, et n'a laissé à ses successeurs que le pauvre rôle de spécialiste. Nous pouvons écrire des livres sur des parties du désert ou [22] des fragments de son histoire, mais il ne peut y avoir à notre époque d'autre image du tout, parce qu'ici tout est dit, et par un grand maître.

Maints Anglais talentueux ont voyagé en Arabie, et la plupart ont écrit des livres. Aucun n'en a rapporté un trophée aussi riche que celui de Doughty en a ramené, et le mérite en revient à lui seul. Sa route était semée d'embûches. Il y a quarante ans le désert était moins accueillant aux étrangers qu'aujourd'hui. La Turquie y était encore puissante, et le mouvement wahhabite entretenait la flamme du fanatisme dans les tribus. Doughty fut un pionnier, à la fois comme européen et comme chrétien, dans tous les districts qu'il a pénétrés. De surcroît il était pauvre. Il est descendu de Damas, seul de son espèce avec la caravane du pèlerinage, et il a été abandonné à Medain Sâlih muni de recommandations sommaires. Il s'est frayé un chemin dans le désert vêtu comme un vrai pauvre, voyageant comme un vrai pauvre, essayant de survivre en pratiquant la médecine

rationnelle, dans une société plus portée à investir dans les sortilèges.

Et puis c'était un homme malade. Il était en mauvaise santé lorsqu'il est parti, et le climat du plateau d'Arabie est éprouvant, avec ses extrêmes de chaleur et de froid, et la médiocrité de sa nourriture. Il avait grandi en Angleterre, pays fertile en aliments riches et abondants. Il est venu comme hôte aux tentes des Arabes pour partager leur maigre hospitalité et se sustenter du peu qui leur suffisait. Ils lui ont offert ce qu'ils avaient. Leurs corps décharnés subsistaient difficilement d'une saison printanière de lait de chamelle et de rares repas de dattes ou de viandes pendant la morte saison, mais un tel ordinaire était pure famine pour un Anglais. C'eût été une raison tout juste suffisante pour un sédentaire, mais Doughty se déplaçait sans relâche, voyageant souvent du lever au coucher du soleil, si ce n'était pas une partie de la nuit, à marche forcée dans une contrée rocailleuse et pénible, sous un soleil brûlant ou contre des vents aigres et épuisants. Voyager en Arabie dans les meilleures conditions, avec un train de serviteurs, de bonnes montures, des tentes et sa propre cuisine, est déjà une expérience éprouvante. Doughty l'a affrontée à la mode indigène, en dépit des handicaps physiques, et en a rapporté un butin plus considérable pour nous tous. La résistance dont témoigne son effort est proprement stupéfiante.

Il s'excuse presque, quelque part, de ses défauts, qualifiant son livre de vision d'un homme affamé, le récit d'un homme re cru de fatigue ; il n'en semble pas moins avoir tout noté. Il nous est arrivé à tous d'être fatigué dans le désert, et certain de nous ont eu faim, mais aucun de nous n'a remporté sur son corps le même triomphe que Doughty sur le sien. Il tire profit de ses misères, en distillant dans ses pages ce sentiment d'effort et [23] de désolation qui rappelle de si vivante façon à tout homme qui a voyagé en Arabie ses moments les moins fortunés. Cependant même en de tels cas, si souvent rencontrés au cours de ces deux années pleines de périls, l'acuité d'observation de Doughty n'a jamais faibli. Il continue de nous montrer les circonstances, les caractères et les lieux de son récit, sans aucune perte d'intérêt et il se pourrait que ce soit le plus grand témoignage, non seulement de la force son esprit, mais aussi de la façon dont les Arabes ont parlé à son imagination et à la nôtre.

Son livre est le témoin inconscient de sa propre force de caractère. Il s'est indirectement révélé à nous dans ses pages (le livre n'est jamais morbide, ne se laisse jamais aller à l'introspection), presque sans le vouloir, car sa façon de raconter est détachée, sans ostentation ni de bien ni de mal. Il a refusé d'être le héros de son histoire. Et pourtant il a été le véritable héros de son voyage, et les Arabes ont reconnu sa grandeur. J'ai passé neuf mois dans l'Arabie occidentale, dont une grande partie dans les districts où il avait voyagé, et j'ai découvert qu'il était entré dans l'histoire du désert. Plus de quarante années s'étaient écoulées, et même dans notre pays un tel espace de temps serait un puissant facteur d'oubli. Dans le désert c'est relativement plus long, car les difficultés de l'existence ordinaire laissent peu de chance au corps de se retremper, ce qui fait que les hommes y ont la vie brève et que les souvenirs qu'ils ont des étrangers, et des événements extérieurs à leur arbre généalogique, ne tardent pas à disparaître. Doughty avait visité leurs pères ou leurs grands-pères, et pourtant ils avaient tous entendu parler de lui. Ils racontent des histoires à son sujet, transformant en une sorte de légende la haute et impressionnante figure, très sage et très douce, qui était venue à eux comme le héraut du monde extérieur. La façon dont il a surmonté les vexations ordinaires de leur humanité a imprégné leur imagination. Il était trop patient, généreux et compatissant, pour ne pas se gagner leur confiance sans réserve.

Ils disent que sa seule fierté était d'être chrétien, mais qu'il n'a jamais contrecarré leur foi. Son savoir était livresque et c'était un enfant dans les arts de la vie, ignorant des chameaux, se fiant au premier venu, très silencieux. C'était le premier Anglais qu'ils rencontraient. Il les a prédisposés à donner leur chance à d'autres hommes de sa race, parce qu'ils l'avaient trouvé honorable et bon. Il fraya ainsi la voie de sa religion. M. Wilfrid Blunt et Mlle Gertrude Bell, autres fortes personnalités, l'ont suivi. Ils ont confirmé le désert dans l'idée qu'il se faisait des Anglais, et nous ont conféré une position privilégiée, lourde responsabilité pour ceux qui sont venus ensuite. Grâce à eux tout Anglais est bien accueilli en Arabie, et peut emprunter, par confortablement certes [24] car c'est une terre épouvantable, mais en sécurité, les voies que Doughty a ouvertes avec tant de peine. Nul pays

n'a été plus fortuné dans ses ambassadeurs. Nous sommes reçus comme des gens honorables tant que nos méfaits n'ont pas apporté la preuve du contraire. Ce n'est pas un petit monument à la mémoire de l'homme qui a imprimé une si claire image de sa vertu à un peuple nomade au cours des deux années de voyages intermittents.

Nous exportons deux grandes espèces d'Anglais, qui à l'étranger se subdivisent en deux classes opposées. Certains ressentent profondément l'emprise des populations indigènes, et tentent de s'adapter à leur atmosphère et à leur esprit. Afin de se fondre modestement dans le paysage, ils éliminent en eux tout ce qui pourrait jurer avec les coutumes et la couleurs locales. Ils vont aussi loin que possible dans l'imitation des indigènes, et se faisant ils s'épargnent toute friction dans leur vie quotidienne. Ils ne peuvent cependant se soustraire aux conséquences de l'imitation, cette chose curieuse et sans valeur. Ils sont comme les gens mais pas des gens, et leurs différences à demi perceptibles leur donnent un ascendant factice souvent supérieur à leur mérite. Ils poussent les peuples chez qui ils vivent à adopter des comportements inconnus d'eux et artificiels, en les imitant si parfaitement qu'ils en sont imités à leur tour. L'autre classe d'Anglais est la plus nombreuse. Pareillement exilés, ils accentuent leur caractère par les souvenirs de la vie qu'ils ont quittée. En réaction contre leur environnement étranger ils se réfugient dans l'Angleterre qu'ils ont connue. Ils affichent leur supériorité, leur immunité, avec d'autant plus de vigueur qu'ils sont solitaires et faibles. En réaction, ils impressionnent les peuples au sein desquels ils vivent, leur donnant un échantillon de l'Anglais total, l'étranger dans toute sa pureté.

Doughty est un éminent représentant de la seconde classe, la plus pure. Il dit qu'il n'a jamais été oriental, bien que le soleil ait fait de lui un Arabe ; une grande partie de sa valeur réside dans cette distinction. Sa façon de voir est totalement anglaise, mais en même temps ses dehors, ses manières, son vêtement, son parler étaient arabes, et des Arabes nomades du désert. Le désert inhibe les jugements mûrement réfléchis ; sa nudité et son ouverture rendent ses habitants francs. Les hommes y expriment leurs pensées de prime saut et sans restriction. Au désert les mots sont précis. Doughty a intensément éprouvé cette contagion de la véracité (peu de journaux de voyages témoignent d'une aussi grande sensibilité au climat et à la géographie de celui-ci), et dans les tribus il s'est livré autant qu'eux. Même dans les villages, il a conservé un franc parlé intempestif et intransigeant, en protestation délibérée contre le [25] clinquant du parler politique des citadins arabes. Il était lui-même originaire de la campagne anglaise sédentaire, et cette préférence pour les nomades a de quoi surprendre, mais en pratique l'Anglais, et spécialement l'Anglais de bonne famille, trouve les tribus plus à son goût que les villages, et partout Doughty a la liberté de langage d'un Bédouin. Son « opiniâtreté à soutenir une juste opinion contre la semi-raison du monde » a souvent été téméraire, mais toujours respectable, et les Arabes l'en ont d'autant plus respecté qu'ils en étaient fâchés.

Très climatiques sont aussi les brusques sautes de ton et de jugement. Le désert est un lieu de sensations passagères, d'opinions qu'on paie comptant. Les hommes ne tiennent pas leur esprit en suspens pendant des jours, pour aboutir à un entre-deux juste et équilibré. Ce qui est bon, ils le jugent tel sur le champ, et mauvais aussitôt ce qui est mauvais. Doughty a aussi reflété cela en lui, à notre intention. Un paragraphe portera un jugement sévère ; le suivant est toute chaude bienveillance. Son récit fluctue comme les marées au gré de ses expériences et c'est en lisant non pas une partie du livre mais la totalité qu'on acquiert une vision sympathique aux multiples facettes, dans l'ensemble, des compagnons qui ont été les siens durant ces années mouvementées et riches en péripéties.

Le réalisme de l'ouvrage est total. Doughty s'efforce de dire la complète et exacte vérité de tout ce qu'il a vu. Si parti pris il y a, ce sera en faveur des Arabes, auxquels il vouait un grand amour. Il a été si impressionné par l'étrange attirance, l'isolement et l'indépendance de ce peuple qu'il s'est plu à faire ressortir ses vertus par un minutieux exposé de ses défauts. « Qui vit plus ou moins longtemps chez les Arabes en gardera toute sa vie la passion du désert. » Il s'est soumis à

l'épreuve du nomadisme, la plus cruelle de toutes les disciplines sociales, et pour notre bonheur il en a extrait le suc pour le peindre sous ses couleurs véridiques, comme une vie extrêmement rude, excessivement vide, exigeant une insupportable abnégation de la part de ceux qui ne sont ni les plus forts ni les plus résolus. Rien n'est plus persuasif ni si réel cet enregistrement de tous les incidents et des contrariétés qu'il a quotidiennement éprouvés en chemin, et des sentiments qu'il a ressentis. Son image des Sémites, assis enfoncés jusqu'aux yeux dans un cloaque, mais dont le front touche le ciel, résume tout à fait leur force et leur faiblesses et les étranges contradictions de leur pensée qui suscite notre curiosité à la première fois que nous les rencontrons.

Pour tenter de résoudre leur énigme nombre de nous se sont immergés dans leur société et ont constaté la dureté adamantine (c'est-à-dire dure comme le diamant) de leur croyance, [26] une limitation presque mathématique, qui nous rebute par la froideur qu'elle revêt. Les Sites ignorent les demi-teintes dans le registre de leur vision. c'est un peuple de couleurs primaires, spécialement le noir et le blanc, qui voient toujours le monde de façon linéaire. C'est un peuple de certitudes, qui méprise le doute, notre moderne couronne d'épines. Ils ne comprennent pas nos difficultés métaphysiques, notre goût pour l'introversión. Ils ne connaissent que le vrai et le faux, la foi et l'incroyance, sans notre hésitant cortège de nuances.

Les Sémites sont noirs et blancs, non seulement dans leur façon de voir mais dans leur disposition interne ; noirs et blancs pas seulement dans la clarté, mais dans l'opposition. C'est dans les extrêmes que leur pensées sont le plus à l'aise. Les superlatifs sont leur habitat d'élection. De grandes incohérences semblent parfois les posséder simultanément, ils excluent le compromis, et suivent la logique de leurs idées jusqu'à ce que les plus absurdes conséquences, sans avoir aucune incongruité dans leurs conclusions antagonistes. La tête froide ils oscillent entre deux asymptotes, avec un jugement impavide, si imperturbablement que c'est à peine s'ils semblent avoir conscience de leur vol vertigineux.

C'est un peuple d'une extrême étroitesse d'esprit dont les intelligences sont incurieuses et en friches. Leur imagination est vive mais pas créatrice. Il y a si peu d'art arabe de nos jours en Asie qu'on peut presque dire d'eux qu'ils sont dénués d'art, bien que leurs souverains aient été de généreux mécènes et aient encouragé les talents de leurs voisins dans les domaines de l'architecture, de la céramique et de l'artisanat. Ils ne font montre d'aucune inclination pour la grande industrie, et nulle part n'ont d'organisations intellectuelles ou matérielles. Ils ne créent ni systèmes philosophiques ni mythologiques. Ils sont le moins morbide des peuples, eux qui reçoivent aveuglément le don de la vie, comme un axiome. Celle-ci est une chose inévitable, imposée à l'homme, un usufruit, qui échappe à notre critique. Le suicide est chose presque impossible et la mort n'est pas une affliction.

C'est un peuple de spasmes, de soulèvements d'idées, la race des génies individuels. Leurs mouvements contrastent de façon choquante avec la quiétude de tous les jours, leurs grands hommes sont plus grands par contraste avec l'humanité de leurs masses. Leurs convictions procèdent de l'instinct, leurs activités sont intuitives. Leur plus abondante production est celle des croyances. Ils ont le monopole des religions révélées, s'achoppant en tout temps et en tout lieux à l'antagonisme du corps et de l'esprit, et mettant l'accent sur l'esprit. La profonde répulsion que la matière leur inspire les mène à prêcher la nudité, la renonciation [27], la pauvreté ; et cette atmosphère étouffe impitoyablement les esprits du désert. Ils ne cessent de considérer des objets dans lesquels l'espèce humaine n'a ni lot ni part.

Le Bédouin est né et a grandi dans le désert, et il a trop âprement embrassé cette aridité pour pouvoir s'engager de toute son âme, pour cette raison, ressentie comme inexprimée, que c'est par là qu'il se trouve incontestablement libre. Il donne leur congé à tous les liens naturels, à toutes les superfluités ou complications réconfortantes, pour acquérir cette liberté personnelle que hantent la famine et la mort. Ils ne voient pas de vertu dans la pauvreté en soi ; il jouit des vices et des luxes minimes – café, eau douce, femmes – qu'il peut encore s'offrir, il a dans la vie de l'air et du vent, du soleil et de la lumière, des espaces illimités et de grands vides. Il n'y a pas de place dans la Nature

pour l'effort humain et la fécondité : rien que le ciel au-dessus et une terre sans souillure au-dessous et le seul refuge et scansion de leur être est en Dieu. Ce Dieu unique qui pour les Arabes n'est ni anthropomorphe, ni tangible ou moral ou éthique, pas plus qu'il n'est particulièrement concerné par le monde et sa propre personne. Lui seul est grand, et pourtant il a une simplicité, une quotidienneté avec ce Dieu arabe qui régit leur nourriture, leurs combats et leur concupiscence. Il est leur plus ordinaire pensée et leur compagnon, d'une façon impossible à concevoir pour ceux à qui Dieu est voilé par la pompe fastidieuse de l'adoration rituelle. Ils n'ont aucun sentiment d'incongruité à faire participer Dieu à leurs faiblesses et à leurs appétits. Il est le plus usité de leurs mots.

Cette foi du désert est un héritage. L'Arabe ne le prise pas outre mesure. Il n'a jamais été ni évangéliste ni prosélyte. Il accorde à cette intense condensation de soi-même en Dieu en fermant les yeux au monde et à toutes ses possibilités complexes, latentes en lui, que seule la richesse et la tentation pourraient mettre à jour. Il atteint à une sûre et puissante confiance, mais de quelle étroitesse ! Son expérience stérile pervertit sa bonté naturelle, à l'image des solitudes dans lesquelles il se cache. En conséquence, il se mutile, pas seulement pour être libre, mais pour se complaire. Il s'ensuit une délectation dans la douleur, une cruauté qu'il met par dessus toute possession. L'Arabe du désert ne connaît aucune joie qui vaille celle de l'abstention volontaire. Son luxe réside dans l'abnégation ; la renonciation, la modération. Sa vie se passe dans un dur égoïsme. De son désert, il se fait une glacière, dans laquelle est conservée intacte mais jamais amendée au cours des âges une idée de l'unicité de Dieu.

Doughty est allé à ces gens avec impartialité, a observé leur vie, et l'a consignée mot pour mot. En étant toujours arabe de manière et européen [28] d'esprit il a conservé un jugement parfait, tout en leur vouant une sympathie sans restriction qui les persuadés de lui révéler leurs pensées les plus intimes. Lorsque son épreuve de deux années eut pris fin, il emportait dans ses carnets de notes (pour autant que l'art d'écrire soit capable d'exprimer l'art de vivre) l'âme du désert, l'existence complète d'une communauté remarquable et autonome, exclue de l'agitation du monde dans l'immuable désert, dont les jours s'écoulaient dans un environnement qui nous est profondément étranger. Le fondement économique de leur existence est la demande de chameaux, dont les épineux et les plantes de ces hauts plateaux salubres sont le domaine d'élection. Le désert est incapable de tout autre développement, mais il convient admirablement à celui-ci. L'élevage du chameau fait que les Bédouins sont des nomades. Les chameaux ne subsistent que du pâturage du désert, et comme celui-ci est maigre un grand troupeau aura bientôt épuisé tout un district. Ils doivent alors se déplacer dans un autre avec leurs maîtres, et c'est ainsi qu'il circulent mois après mois dans une course que détermine la poussée de la végétation partout où les pluies intermittentes de l'hiver sont, cette saison-là, tombées avec le plus d'abondance.

La tribu est la base de l'organisation sociale du désert, partie à cause du sentiment familial originel, parce que l'instinct de conservation oblige de grandes masses d'hommes à se réunir pour pouvoir s'entraider. Du fait de son appartenance à une tribu reconnue, tout homme sent qu'il a derrière lui un corps solide de parents descendant du même ancêtre pour endosser son fardeau et le disculper de ses méfaits, quand c'est lui le fautif. Cette responsabilité collective rend les hommes attentifs à n'offenser personne et fait que la punition est très facile. Le contrevenant est exclu du système et devient un exilé jusqu'à ce qu'il ait refait sa paix avec l'opinion publique de ses contributeurs²¹.

Chaque tribu a son district dans le désert. L'étendue et la nature de ces districts tribaux sont déterminées par les lois économiques de l'élevage du chameau. Chacun renferme une chance égale de pâturage tout au long de l'année dans toute année normale, et chacun recèle assez d'eau potable pour suffire à toutes ses familles toutes les années, mais la pauvreté du pays impose à la tribu de se morceler. Les points d'eau sont ordinairement de simples puits (des puis souvent peu abondants), et

21 Membres d'une même tribu.

les pâturages de petites parcelles dispersées dans les vallées abritées ou les oasis parmi les rochers. Ils ne pourraient accueillir en une fois ou en un seul lieu toute la tribu, qui donc se scinde en clans, et vit toujours en clans [29] chacun vagabondant séparément selon un cycle qui lui est propre dans l'orbite de l'identité tribale.

La société est illettrée, ce qui fait que chaque clan reste suffisamment restreint pour que tous ses membres adultes puissent se rencontrer fréquemment et débattent oralement de toutes les affaires publiques. Des échanges généralisés de cette sorte et la vie ouverte qu'ils mènent les uns à côtés des autres dans les tentes fait du désert un lieu totalement dépourvu d'intimité. L'homme vit sans fard avec l'homme. C'est une société en perpétuel mouvement, une égalité de voix et de chances pour tous les mâles. Le foyer quotidien ou lieu de réunion du café du cheikh est leur éducation, une université pour tout homme assez grand pour marcher et parler.

C'est aussi leur gazette, leur tribunal, leur tribune politique, et leur gouvernement. Chaque jour ils évoquent et exposent en public toutes leurs idées, leurs expériences, leurs opinions, et ils se confrontent, ce qui fait que la société du désert est toujours vivante, instruite à un niveau moral élevé, et tolérante des idées nouvelles. La rumeur publique les rend aussi immuables que le désert dans lequel ils vivent, mais le plus souvent ils se montrent singulièrement réceptifs, très ouverts aux innovations utiles. Le petit nombre de leurs possessions matérielles fait qu'il leur est aisé de changer de façon de faire, mais même ainsi il est étonnant de constater avec quel enthousiasme ils adoptent toute invention adaptée à leur genre de vie. Le café, la poudre à fusil, le coton de Manchester sont autant de nouveautés, et pourtant ils semblent si indigènes qu'on a peine à imaginer leur vie dans le désert sans eux.

On s'attendrait en conséquence qu'un tel livre que *Arabia Deserta*, écrit il y a quarante ans, soit aujourd'hui inexact en ses matières mineures, et l'ouvrage de Doughty n'eût-il été que scientifique, dépendant de l'expression plutôt que de l'esprit des choses, qu'il eût déjà fait son temps. Heureusement la beauté du récit, sa fidélité à la vie, la riche galerie de portraits et de paysages qu'il contient, resteront à jamais, et le conserveront sans égal, comme l'indispensable fondement de toute véritable compréhension du désert. Et pendant ces quarante années les changements matériels n'ont pas été si nombreux qu'il vaille la peine d'en dresser un état détaillé.

Depuis son séjour, les inscriptions de Medain Sâlih ont été étudiées par les Pères dominicains de Jérusalem, et des détails ont été ajoutés à sa riche moisson. La grande pierre de Teyma qui gît dans le haddaj, a été examinée par des voyageurs plus récents, et finalement achetée et transportée en Europe. Les collections rassemblées par Doughty de ces primitives écritures arabes ont été surpassées, mais il conserve le durable [30] mérite de la découverte. Sa carte et certaines de ses informations géographiques ont été remplacées, et mise à jour conformément à l'information la plus récente. Des gens armés d'appareils photographiques ont arpenté en tout sens le harrat Aueyrid dans lequel il est passé plusieurs semaines, et dont il a donné une description si vivante. Nous connaissons avec exactitude son apparence extérieure, d'après les photographies ; mais lire Doughty c'est savoir ce qu'il lui a fait éprouver. Des Crossley et des Rolls-Royce ont transformé en route une partie de ce Wadi Humth, dont il a été le premier à faire ressortir l'importance en Europe. Des avions ont pris leurs quartiers dans les collines qu'il avait eu tant de peine à atteindre. Malheureusement les occupants des voitures et des avions sont incapables d'écrire des livres profonds sur les pays qu'ils n'ont fait que traverser ou survoler.

Un autre changement a été apporté à l'Arabie par le chemin de fer du Hejâz, ouvert entre Damas et Médine en 1909, et qui d'un seul coup a mis fin à la grande armée qui avait coutume d'accomplir le pèlerinage par la route. Maintenant l'Émir du Hajj et ses gens prennent le train, et le cortège annuel de la caravane de chameaux est mort. La route du pèlerinage, ces centaines de pistes dont Doughty nous a donné une telle image, s'est oblitérée faute de tous ces pieds pour la fouler, et les kellas et les citernes auxquels il buvait sur le chemin de Medain Sâlih tombent en ruines, hormis celles qui servent aux besoins de quelques postes de garde de la voie ferrée.

La dynastie des Rashîd de Hâyil a suivi le même cours sanguinaire que de son temps et avant lui. Saûd, le dernier Émir a été assassiné en 1920 et l'unique survivant de la famille est un

enfant en bas âge dont la précaire minorité est l'enjeu de l'ambition de l'un ou de l'autre des grands chefs de la tribu de Shammar. D'autre part, cette génération a assisté à la soudaine résurrection de la dynastie wahhabite de Riâth, qui paraissait sur le déclin, grâce au courage et à l'énergie d'Abd el-Aziz, l'Émir actuel. Ses armes ont soumis tout le Nejd, il a redonné une nouvelle vigueur à la secte Wahhabite, et il a pris une ferme option sur la soumission de tous les déserts intérieurs de la péninsule à sa foi. Le fils cadet de l'Émir faisait partie de la députation qu'il a récemment envoyé dans notre pays, sous la conduite de M. H. St J. Philby, C. I. E., ancien Résident britannique à er-Riâth, pendant la Grande Guerre. Durant leur séjour en Angleterre ils ont rendu visite à M. Doughty.

En 1916, le chérifat de la La Mecque, dans l'humanité duquel Doughty s'est reposé à Tâyif au terme de ses aventures, a tenté de reprendre la direction spirituelle des Arabes en se rebellant contre la Turquie sur le principe de la nationalité. Les Arabes occidentaux, chez lesquels les [31] chemins de Doughty se sont si longuement croisés, ont joué un rôle chevaleresque dans la guerre en qualité d'alliés de la Grande Bretagne et avec notre aide. Les quatre fils du Chérif se sont mis à la tête des citadins et des tribus du Hejâz et ont donnés aux officiers britanniques qui les assistaient la liberté du désert. Tous les noms d'autrefois étaient dans nos rangs. Il y avait des Harb, des Juheyma, et des Billi, que Doughty a mentionnés. Ses hôtes de jadis, les Moahîb Abu Shamah, se sont joints à nous, et se sont comportés avec vaillance. Ferhan le fils de Motlog, a emmené les Allayda avec lui, et avec les autres Fejr ils ont ravi Teyma et Kheybar à leurs garnisons turques, et les ont livrés au roi Hussein.

Plus tard les Shammar se sont ralliés à nous, et des volontaires ont afflué du Kasim, d'Aneyza, de Boreyda et de Russ pour participer à la guerre contre les Turcs. Nous avons Medain Sâlih et El Alli, et plus au nord Tabûk et Maan, le pays des Beni Sokhr, et toute la route du pèlerinage jusqu'à Damas, faisant sous les armes le voyage inverse de celui par lequel Doughty avait commencé ses errances. *Arabia Deserta*, dont la lecture nous a procuré un plaisir extrême, comme un grand récit d'aventures et de voyages (le plus grand peut-être dans notre langue), et le grand livre d'images de la vie nomade, est devenu un manuel de campagne, qui a contribué à nous guider sur le chemin de la victoire en Orient. Les Arabes qui avaient permis à Doughty de vagabonder dans leurs provinces interdites avaient fait un bon investissement pour leurs fils et petits-fils.

Dans cette épreuve de la guerre, le centre de gravité du désert s'est déplacé, et les Arabes ont vécus une révolution politique. Du temps de Doughty comme l'indique son livre, les peuples étaient essentiellement partagés en musulmans et en chrétiens. Hier, cette distinction s'est estompée : il n'y avait plus que ceux qui étaient dans le camp des Alliés, et ceux qui étaient dans celui des Puissances Centrales. Pendant ces quarante années, les arabes occidentaux en avaient assez appris sur les idées de l'Europe pour accepter que la nationalité fût une base d'action. Ils l'avaient si complètement acceptée qu'ils livrèrent bataille à leur Calife, le Sûltan de Turquie, afin de conquérir leur droit à l'indépendance nationale. La religion qui avait été le moteur de l'âme du désert, a cédé devant les politiques, et La Mecque, qui avait été une Ville Sainte, est devenue la capitale temporelle du nouvel État. L'hostilité qui avait été dirigée contre l'étranger qui prétendait s'ingérer dans les affaires intérieures des provinces de langue arabe.

Mais cette notice tire en longueur. Je retarde le moment où ces hommes justes qui commencent les livres par leur commencement pourront entamer [32] la lecture de Doughty, aggravant ainsi ma présomption en apposant mon nom sur ce que je crois être une des plus grandes œuvres en prose de notre littérature. C'est un livre qui débute puissamment, écrit dans un style qui n'a apparemment ni père ni fils, si minutieusement travaillé, si concentré, si juste dans le choix des mots et des phrases, qu'il exige un lecteur aguerri. Il ne semble pas avoir été écrit facilement, mais en quelques pages on en apprend plus sur les Arabes que dans toutes celles qui ont été écrites par d'autres, et plus on avance plus la forme semble ne faire qu'un avec le fond, et plus naturel il devient au goût.

L'histoire de la descente de la caravane par la route du pèlerinage, le tableau de la tente de

Zeyd, la description de la cour d'Ibn Rashîd à Hâyil, le village nègre de Kheybar, la vie citadine des Aneyza, la longue marche vers La Mecque à travers le désert du Nejd occidental, chacun de ces épisodes semble surpasser le précédent jusqu'à ce qu'arrive le véritable apogée de l'ouvrage près de Tâyif, et après cet émoi un paisible épilogue consacré à la route qui mène à Jidda, à l'hospitalité de la maison de Mohammed Nasif, et au consulat britannique.

D'avoir accompli pareil voyage eût été un exploit suffisant pour un homme ordinaire. M. Doughty n'a eu de cesse que le livre justifie le voyage tout autant que le voyage justifiait le livre, et dans sa double capacité, de voyageur et d'écrivain, ce n'est pas de sitôt qu'il trouvera son rival.

T. E. LAWRENCE²²

Oxford, 1921

22 Doughty avait 66 ans lorsque, à la fin de l'année 1909, il reçut la visite d'un certain Thomas Edward Lawrence, alors étudiant à Oxford. Lawrence lui avait écrit au commencement de la même année pour lui demander conseil au sujet d'un voyage pédestre qu'il projetait d'entreprendre dans le Nord de la Syrie. Une correspondance assez régulière s'ensuivit entre les deux hommes. La précoce admiration éprouvée par Lawrence pour *Travels in Arabia Deserta* ne cessa de grandir avec ses nombreux séjours au Proche-Orient, dont le dernier en Arabie, lui valut la gloire. En 1920, le colonel Lawrence, auréolé des ses « exploits » au Hejâz et en Jordanie, eu l'idée d'une réédition du texte intégral de *Travels in Arabia Deserta*, devenu introuvable depuis sa première édition en 1888. Lawrence suggéra à Doughty d'écrire une introduction, mais celui-ci préféra que Lawrence le fit. L'intervention du colonel Lawrence valut à la réédition de 1921 d'être rapidement épuisée et d'être suivie de quatre autres éditions, en 1923, 1926, 1930 et 1936 (pour se limiter à l'avant-guerre) (D. G. Hogarth, *The life of Charles M. Doughty*, 1928 pp. 174-5, 185-6 et 196-8).

Préface de la première édition

En ce jour de sa mise à flot, nous nous contenterons de baptiser le navire construit de nos mains en une décennie (de labeur incessant), car la circonstance se passe de commentaires. Ce livre n'est pas de la bouillie pour bébé : on pourrait le comparer à un miroir qui reflète fidèlement une parcelle du sol d'Arabie sentant le *sâmn* et le chameau. Et tel quant aux personnes, j'en suis sûr, que si leurs paroles [notées tous les jours à peine sorties de leurs bouches] leur étaient répétées en arabe, tous ceux dont la vie est ici remémorée, entendraient comme le son de leur propre voix et plus d'un fruste spectateur, se tapant sur les cuisses, en jurerait et s'écritait « *Oui da-Wellah*, la vérité même ! »

Écrivant loin de toute bibliothèque et dans des pays étrangers, je ne savais pas grand-chose des quelques vieux auteurs arabes qui ont traité *more asiatico*, des tribus, des villes et des itinéraires de la vaste péninsule. J'étais trop las pour m'enquérir de rien qui fût hors de mon chemin, et de savantes personnes m'ont encouragé à laisser cela aux érudits. Je dois en dire autant des écrits des deux ou trois européens [Wallin, Palgrave, Guarmani] qui ont visité Hâyl et Teyma avant moi et qui, du temps de mon séjour en Arabie, (et depuis lors), ne m'étaient connus qu'à travers l'excellent traité d'A. Zelme.

La première partie de l'ouvrage – les inscriptions que j'ai rapportées d'Arabie – a été publiée à Paris, par l'*Académie*. C'est la raison pour laquelle le premier de ces volumes est rehaussé par la traduction due à M. Renan des épitaphes (araméennes) de *Medain Sâlih* ou *el-Hejr*. On trouvera à la fin la précieuse note du marquis de Vogüe sur l'architecture sculptée de ces monuments. J'ai placé en appendice du second volume une notice sur la construction géologique de l'Arabie. La troisième partie de mon ouvrage est la carte, annexée à ces volumes.

PROSIT VERITATI

Préface de la deuxième édition

D'un incroyable intérêt pour maints esprits, avides de connaissances philosophiques et d'enseignements, est l'histoire de la terre, l'infinité de ses créatures vivantes, les générations humaines et ses roches anciennes.

En bref, et mû par cette ambition, étrangère à tout souci mondain, en disciple de la divine muse de Spencer et du vénérable Chaucer, ayant passé le meilleur des dix premières années de mon âge d'homme à séjourner successivement dans la plupart des pays continentaux, et finalement Syrie, et ayant parcouru toute l'étendue de la Palestine, j'atteignis l'Égypte et le Sinaï, où avec des guides bédouins, je poursuivis mes vagabondages, dans toute cette vaste solitude montagneuse et labyrinthique de vallées sans pluies, avec leurs rochers et leurs pierres polies par les vents de sable, et sur les falaises de laquelle d'acrobatic inscriptions nabatéennes étaient parfois curieusement gribouillées (les noms, les dits et les salutations d'anciens voyageurs). Montant ensuite à Edom, je visitai Petra et dans la petite localité de Maan, à quelques milles plus loin, j'entendis dire que d'autres monuments, sculptés dans des falaises comme à Petra, et qui portaient de nombreuses inscriptions, se trouvaient à *Medain Sâlih*. (C'était une station d'abreuvement de la caravane annuelle des pèlerins de Damas, sur la longue route de Médine et de La Mecque, à travers le désert, située à quelques étapes au sud de Maan, mais dont, le reste du temps, l'accès était rendu périlleux, par la présence des sauvages bédouins).

Medain Sâlih²³ ou les cités de Sâlih, leur fameux prophète, auxquels les pèlerins ont donné son nom, car certaines fables coraniques l'ont pris pour sujet, mais de façon plus conforme, appelée *el-Hejr*, depuis l'antiquité, (comme elle l'est encore par les nomades du cru), était à cette époque inconnue des Européens.

Je fus incapable d'apprendre de mes compagnons arabes ce que pouvaient bien être ces inscriptions, hormis qu'elles n'étaient pas en langue arabe. Intéressé comme j'étais, par tout ce qui touche à la recherche biblique, je me résolus de me lancer dans l'aventure de les visiter.

Ce projet ne fut exécuté que plus tard, après plus d'une autre année de tentatives infructueuses²⁴, lorsque ne trouvant pas d'autre solution, je courus le risque d'y aller avec la grande caravane de Damas.

[35] Parvenu sur les lieux, après trois semaines d'un fastidieux voyage, au sein de la multitude vociférante, bigarrée et dévote des pèlerins, je découvris que Medain Sâlih était une vieille plaine de sable ruineuse, avec des falaises de grès, où notre campement fut dressé auprès d'une grande citerne, défendue contre les intrusions des Bédouins, par un fort turc, ou *kella*, grossièrement construit : c'est là que les pèlerins exténués s'abreuvent, eux et leurs nombreux chameaux.

Un des monuments sculptés, que j'étais venu voir de si loin, était là, à peine visible dans les falaises voisines. À l'ouest, apparaissaient sur l'horizon, (à peine moins intéressantes pour moi), des têtes dont la forme montrait clairement que c'étaient celles de volcans endormis ou éteints²⁵.

Pendant les deux qui me séparaient du retour du pèlerinage, je visitai les monuments et pris soigneusement l'empreinte de leurs légendes cérémoniales, qui se sont révélées sépulcrales et

23 <https://journals.openedition.org/ethnoecologie/1217?lang=fr>

24 Résumées dans le Prélude aux *Voyages dans l'Arabie Déserte* dont nous allons suivre les préfaces de Doughty.

25 Au cours de mon précédent voyage dans les hauts déserts, j'avais découvert et visité les cratères de plusieurs volcans endormis ou éteints, et traversé de vastes *harras* ou champs de lave, lesquels disséminés jusqu'au pays sis au-dessus de La Mecque, vinrent à ma connaissance dans le champ de mes observations ; dont les peu nombreuses créatures sauvages, dans le long passage des siècles, ont pris (comme je l'ai vu du renard et des gazelles) la couleur basanée de ces paysages rocaillieux. *Note de l'auteur*.

nabatéennes, et datant d'un peu avant et d'un peu après le commencement de notre ère. J'en découvris plusieurs autres sur d'anciennes pierres à bâtir, dans le village désertique voisin, d'*el-Alli*, qui sont himyarites, et que je transcrivis²⁶.

Les pèlerins étant revenus, je ne rentrai pas en Syrie avec eux mais je partis en la compagnie d'un amical cheikh des Bédouins du district, vivre un temps avec eux dans le grand désert. Ainsi pourrais-je, je l'espérais visiter les hauts plateaux voisins de l'Arabie et voir les vastes marches sans eau des Arabes nomades, ces habitants des tentes qui depuis l'aube des temps vivent comme au-delà du monde.

Je n'étais que médiocrement équipé pour me lancer dans cette nouvelle entreprise, mais je ne me trompais guère lorsque je confiai mon existence, (capable, comme dans le Sinaï, de se contenter de guère plus que du soleil et de l'air des cieux), aux membres illettrés des tribus réputées sans lois, (avec certains desquels j'avais cependant déjà noué des liens qui me les rendaient plus favorables) et qui tout en menant une vie d'épreuves et de privations incessantes, continuent d'observer une grande loi sémitique non écrite, à savoir l'ancienne foi de leurs déserts illimités et inhabités. Ce faisant, je pouvais de surcroît découvrir de quoi accroître [36] le fond commun de la science occidentale. Tout d'abord, le nom d'Englesyi²⁷ pouvait m'être d'un certain secours, là où par hasard il était connu, même lointainement, par quelques faibles ouï-dire, dans quelque village du désert. D'autre part, ainsi que des voix amicales m'en avaient averti, il fallait compter avec l'instinct prédateur des Bédouins dès qu'ils quittent leurs tentes, sans oublier, en tout lieu, l'acrimonie et le fléau d'une religion fanatique.

L'aventure dans laquelle je venais de m'engager chez les populations clairsemées, généralement hostiles et suspicieuses de cet univers désertique, me coûta presque deux longues, et partiellement éprouvantes années de ma vie ; mais non sans d'heureux revirements de fortune, comme la fréquente découverte, sur ma route, de la fraternité humaine chez les Arabes et jusqu'à de très sincères et secourables amitiés, dont en dépit de tout le temps passé, j'ai gardé un vif souvenir et que, tant que je vivrai, je continuerai d'estimer avec gratitude. Les aventures qui me sont advenues sont relatées dans ces volumes, dans lesquels j'ai consigné ce que j'ai vu de mes yeux et entendus de mes oreilles et pensé dans mon cœur, rien de plus rien de moins²⁸.

Ces volumes initialement publiés par les Presses Universitaires de Cambridge, ont été disponibles pendant un certain temps²⁹. Leur réimpression a été souhaité. La voici, telle qu'elle a été

26 N'ayant pas eu, à mon retour, la possibilité de publier les inscriptions, que j'avais si péniblement recueillies en Arabie, je les offris au Corpus Inscr. Semiticarum, qui était alors, comme je l'appris, en cours de publication en France, où, acceptées avec joie par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, elles furent reproduites photographiquement, et éditées (avant leur inclusion), sous la forme d'un volume in-quarto tiré à part, avec leur traduction, par Mr Ernest Renan. *Note de l'auteur*.

27 Kelamat Englesyi, la parole d'un Anglais, *note de l'auteur*.

28 On s'est, m'a-t-on demandé : comment pouvais-je prendre de copieuses notes dans la fanatique Arabie ? Je n'ai pas éprouvé de grandes difficultés à le faire. J'étais chez eux en qualité de hakîm. Je ne me suis pas non plus fait faute de recourir à mon encrier de corne et à ma plume de roseau dans les loisirs illettrés de la tente nomade. Quand j'étais dans des villages, j'écrivais comme je pouvais. Je n'ai rien fait à la dérobée : ainsi pus-je, comme un « fils de route », poursuivre mon chemin en conservant une réputation honorable et bien voulu de beaucoup, et trouvant toujours de secourables amis, pour mener à bonne fin mon pénible voyage en Arabie. *Note de l'auteur*.

Richard Francis Burton qui voyageait sous un déguisement et se faisait passer pour un musulman, ne semble pas avoir joui de la même liberté que Doughty : « Les occasions de prendre des notes dans son carnet de route ne manquent au voyageur perspicace. Il doit cependant se garder de faire des croquis devant les Bédouins qui recourraient certainement à des mesures extrêmes, le suspectant d'être un espion ou un sorcier ; leur imagination est mise en branle et on peut tout attendre de leur part. La seule façon sûre d'écrire en présence d'un Bédouin serait de dresser son horoscope ou de lui préparer un charme ; il n'élève non plus aucune objection si vous savez vous attirer sa sympathie en prenant ostensiblement des notes dans le carnet que vous réservez aux généalogies des tribus. Vous pouvez débiter de la sorte : "Et vous, les Harb, de quelle illustre origine vous prévaliez-vous ?" Et tandis que l'auditoire se fait intarissable sur ce thème on ne peut plus intéressant, pour lui en tout cas, vous, vous pouvez noter toute ce qui vous chante dans les marges de votre carnet" (*Personal Narrative of a Pilgrimage to Al-Madinah and Meccah*, Memorial Edition, Londres, 1893, pp. 239-241) *Note du traducteur*.

29 Une édition abrégée en a, cependant été publiée par MM. Duckworth. *Note de l'auteur*.

suggérée par mon distingué ami, le Colonel T. E. Lawrence, le chef avec Feyçal, le prince de La Mecque, des tribus nomades ; lesquels comme personne [37] d'autre ne l'eût pu en ce temps-là, partant pour Jidda, le port de La Mecque, réussirent, (mettant fin, en chemin, à de très anciennes vendettas et à de vieilles inimitiés), à les réunir dans la victoire des armes, contre la souveraineté du Turc corrompu sur ces régions et qui de la sorte servant hautement la cause de son pays et de ses alliés, sur le front oriental, pendant la Grande Guerre, a dans le cours de cette impérissable entreprise, traversé la même vaste région de l'Arabie déserte.

[Je ne puis prendre congé à présent, sans exprimer mon reconnaissant souvenir à ces hommes généreux (qui tous nous ont quitté), Henri Bradshaw, à l'époque conservateur de la bibliothèque universitaire de Cambridge, et W. Wright, professeur d'arabe à l'université, lesquels, avec Robertson Smith, professeur de sciences sémitiques à la même université, sont intervenus avec toute la force de leur conviction auprès des syndics des Presses de l'Université, pour qu'ils entreprennent la coûteuse impression et la publication du manuscrit de cet ouvrage].

Charles DOUGHTY

Septembre 1920

Préface de la troisième édition

Dans une nouvelle préface, venant si peu de temps après la précédente, je ne trouve pas grand-chose à ajouter à ce qui a déjà été dit. La Grande Guerre de notre temps a amené la terre des Arabes dans l'horizon des nations occidentales.

Il importe de mentionner l'opinion soutenue par plusieurs savants, selon laquelle l'énorme et presque partout déserte Péninsule Arabique a été le nid préhistorique où ont été nourris et ont grossi, et d'où sont sortis et se sont répandus, ces nombreux essaims humains, devenus les universels, et aux siècles passés, puissants peuples sémitiques ; qui depuis le commencement de l'histoire ont laissé une empreinte indélébile sur les trois continents du vieux monde et tout particulièrement sur les sentiments religieux d'une partie essentielle de l'humanité.

Le grand plateau d'Arabie septentrionale, dont il est question dans ces volumes, peuplé par des tribus nomades et les sédentaires des oasis, est un pays où il ne pleut presque jamais, dont la plus grande part s'élève à quelques 4000 pieds au-dessus du niveau de la mer et qui a toujours été aride, depuis le crétacé. Les silex paléolithiques taillés par des mains humaines, que nous avons découverts dans le gisement de silex, à Maan, dans l'Edom³⁰, tendraient à prouver que ce plateau a été peuplé par l'homme depuis le commencement du monde.

Quant aux Arabes nomades, à leurs troupeaux de chameaux et de moutons, aux habitants des noirs abris avec des tentures de poils tissé, (qu'ils appellent leurs "maison de poil"), nous pouvons considérer qu'ils mènent la même existence dans le désert, que leurs ancêtres, dans les tentes bibliques de Quédar.

Alors que les mêmes phrases de leur presque alliée et non moins ancienne langue, résonnent à nos oreilles, et que les mêmes coutumes, qui remontent à l'antiquité, se perpétuent sous nos yeux, nous nous sentons presque ramenés à l'âge des patriarches hébreux nomades (lequel, bien que la brièveté de nos vie nous le fasse paraître très reculé n'est qu'un instant du temps géologique). Et notre aptitude à lire la masse des livres de l'Ancien Testament est aiguisée par la pénétration de l'entendement accrus, qui sont le fruit d'une expérience vécue.

C. M. D.

Septembre 1921

30 On peut les voir au musée de l'Université d'Oxford. *Note de l'auteur.*

Prélude aux Voyages dans l'Arabie Déserte

Après qu'il eut appris, à Maan, l'existence de Medain Sâlih, la pensée d'être le premier Européen à en voir et à en consigner les merveilles s'empara aussitôt de l'imagination de Doughty et devint une idée fixe. Le coût du voyage eût excédé ses modestes ressources. Il se souvint alors qu'il était membre à vie de la *British Association*, au Conseil de laquelle il adressa une demande d'assistance à son projet, ainsi qu'à une exploration géologique d'Edom et de Moab. Doughty espérait que la réponse (favorable) de l'Association lui parviendrait suffisamment tôt pour qu'il pût se joindre à la caravane du hajj de novembre 1875. Peu après son arrivée à Damas, au mois d'août 1875, il était très vite ressorti de ses conversations avec le Wali (le gouverneur turc de Syrie), Mohammed Saïd Pacha (l'émir du hajj syrien) et le consul britannique, qu'à moins d'une intervention en haut lieu, personne à Damas ne le laisserait partir pour Medain Sâlih. N'ayant pas reçu de réponse de la *British Association*, il résolut de se tourner vers une autre source de financement, la *Royal Geographical Society*, mais craignant que s'il postait sa demande à Damas elle n'arrivât pas à temps, il prit le parti d'aller à Vienne où, ayant écrit à Londres, il attendrait une réponse (l'état de sa bourse ne lui permettait pas d'aller jusqu'à Londres). Vers le mi-septembre, il était à Vienne, d'où il écrivit à la *Royal Geographical Society* (le 13 novembre 1875), sollicitant son intervention pour obtenir le *firman* des autorités turques qui lui était indispensable pour se rendre à Medain Sâlih, ainsi qu'une allocation de £100 pour couvrir ses dépenses. Il attendit une réponse, ignorant que la Société fermait régulièrement ses portes de juin à novembre. Apprenant qu'il lui serait vain de s'attarder à Vienne, il fut de retour à Damas avant la fin de l'année. Le pèlerinage était déjà parti depuis longtemps et il allait lui falloir attendre le départ du hajj de 1876, dans dix mois. Un temps il songea à quitter Damas. Sa demande d'assistance à la *Royal Geographical Society* ne fut examinée que le 15 novembre et sur le rapport négatif de la *British Association* qui lui avait été communiqué, son Conseil arrêta une décision poliment négative. Il ne restait plus à Doughty qu'à perfectionner son arabe et à se préparer aux rigueur de la vie dans le désert en se soumettant à un régime de pain, de raisin et de dattes, ce qu'il fit en passant l'été de 1876 dans un village de l'anti-Liban (Hogarth, *The life of Charles M. Doughty*, 1929, pp. 25, 30-33, 35 et 208-11). **J. C. Reverdy.**

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos du traducteur	5
Introduction de TB. Lawrence	21
Préfaces de C.M. Doughty	33
Préludes aux Voyages dans l'Arabie Déserte (note du traducteur) ..	39
Table des mesures	40
1 - La Pérée, Ammon et Moab	41
2 - La montagne d'Édom : l'Arabie pétérée	77
3 - La pérégrination du hajj en Arabie	105
4 - Medain [Les « Cités » de] Sâlih	147
5 - Medain Sâlih et El-Alli	187
6 - El-Alli, El-Khreybi, Medain	223
Les inscriptions des monuments découverts par M. Doughty à Medain Sâlih, traduites par M. Ernest Renan	258
L'Arabie avant Mahomet d'après les inscriptions. Note de M. Philippe Berger	262
Le bakhour ou drogue des embaumeurs, Medain Sâlih. Note du Prof. G.D. Liveing	263
Les lambeaux de suaires. bandes de cuir. etc. Note du Prof. A. Macalister.....	263
Thamoud. Lettre de Sir Henry C. Rawlinson	264
Les monnaies de l'Arabie ancienne. Note de M. Barclay V. Head	264
7 - Le retour du hajj	265
8 - La vie nomade dans le désert. Les Bédouins fejîr	293
9 - La vie dans le village itinérant	323
10 - Les nomades dans le désert ; visite à Teyma	357
11 - Les Fukara vagabondent dans une dîra étrangère	393
12 - La paix au désert	425
13 - Retour à Medain. Traversée du Hana	455
14 - Vagabondages dans le Harra avec les Moahîb	487
15 - La vie nomade dans le désert	521
Namoûs	520
16 - Les Aarabes abandonnent le Hana et descendent dans	

leur station d'estivage du Wadi Thirba	551
17 - Le campement d'été des Moahîb dans le Wadi Thirba. Visite à El-Alli	581
18 - Les Fukara estivent à El. Héjr.....	609
19 - Teyma	645
20 - La récolte des dattes	671
21 - Le Jebel	703
22 - Hâyil	735
 L'architecture nabatéenne sculptée de Medain Sâlih. Note de M. le Marquis de Vogüe	765
 23 - La ville d'Ibn Rashîd	769
24 - La vie à Hâyil	795
 Les chevaux d'Ibn Rashîd	820
 25 - Départ de Hâyil : voyage à Kheybar	821
26 - Kheybar, « le pays de l'Apôtre »	855
27 - Les Kheyâbara	889
28 - La vie médinoise à Kheybar	925
29 - Le pays des Gallas. Histoires médinoises	955
30 - Ma délivrance de Kheybar	989
31 - Voyage dans le désert à Hâyil. Le Nasrâni en est chassé.....	1025
32 - Les déserts Shammar et Harb du Nejd	1065
33 - Voyage à El-Kasîm : Boreyda	1099
 Le triple arc-en-ciel. Note du Prof. P.G. Tàit	1137
 34 - Aneyza	1139
35 - La vie à Aneyza	1175
36 - Chassé d'Aneyza, l'étranger chrétien est rappelé	1213
 Les Aarabes 'Ateyba, d'après Cherîf Naser	1245
 37 - Les guerres d'Aneyza. Les Kahtân sont expulsés d'El-Kasîm.....	1247
38 - Départ d'El-Kasîm pour La Mecque, avec la caravane du beurre	1275
39 - Tayîf. Le Cherîf Émir de La Mecque.....	1313
40 - Le Wadi Fâtima	1345
 Postlude aux <i>Voyages dans l'Arabie Déserte</i> . Note du traducteur	1369
 La géologie de la péninsule des Arabes	1371
 Index et glossaire des mots arabes	1373

--ooOoo--

Table des mesures



Chapitre 1

La Pérée ; Ammon et Moab³¹

Le hajj ou le pèlerinage de La Mecque à Damas. Le camp des pèlerins à Muzeyrîb, dans le désert. Le grand départ. L'Hermon. La première station. La route du pèlerinage ou *Derb el-hajj*. Geraza. Les Ageyl. Bashan. Umm. Jemâl. Bosra. Yabboq ou le torrent de Zerka. Shebîb ibn Tubbaî. Anciennes tours fortifiées dans le désert. Punition d'un voleur de la caravane. Aspect des plaines péréennes. Les Bédouins. Les Beni Sokhr. Les Beni Seleyta. Les Welad Ali. Galaad. La Belka. Ce frais pays est-il propice à la colonisation ? Rabbath Ammon. Hechbôn. Umm Rosas. Le campement des pèlerins dressé pendant la nuit. Le torrent d'Amon. Lejûn. Les hautes plaines de Moab. Sites ruineux. Dat Ras. Rabbath Moab. Kir Moab. "Monceaux de pierres dans les sillons du champ". Les géants d'antan. La tribu des Agaba. Territoires dévastés par Israël. Les anciens bâtissaient en pierre. Visite de Kerak. La tribu des Beni Hameydi. Monceaux de pierre commémoratifs dans le désert. Le Wadi el-Hasi. Les profondes vallées calcaires qui coulent vers la Mer Morte. Le cheikh Hajellan.

J'étais à peine revenu de la Péninsule³², et j'arpentais à nouveau cette longue rue de Damas qu'on appelle La Droite³³, quand la fraîche voix d'un vieil ami m'apostropha. Me prenant brusquement par la main, il s'enquit avec étonnement : « Dis-moi (dit-il), à présent que tu as retrouvé la paix et la sécurité d'Ullah³⁴, et tandis que nous nous acheminons comme autrefois³⁵ vers des vergers fleurissants, emplis de douceur du printemps comme le jardin [42] de Dieu³⁶, qu'est-ce qui t'a poussé où, si tu préfère, comment as-tu pu entreprendre pareil voyage dans la fanatique Arabie ? ».

Ce fut à la dernière heure, alors que le même jour et au terme de tumultueuses journées

31 La vignette de ce chapitre représente un décors de vigne et de grenades sculpté en relief sur un bloc de marbre qui gît encore dans le désert de Moab. *Note de Doughty*.

32 Doughty arriva à Jidda le 2 août 1878. Après un séjour à Bombay, il débarqua à Portsmouth en décembre et c'est u printemps de 1879 qu'il retourna à Damas, pour rentrer en possession de ses relevés des inscriptions de Medain Sâlih, soit huit mois après la fin de son voyage en Arabie (D. G. Hogarth, *The life of Charles Doughty*, Oxford Univ. Press, 1928, p. 96).

33 Artère axiale, large de 25 m et bordée de portiques reliant Bâb Sharkî à Bâb al-djabîya, qui traverse la ville d'est en ouest et correspond au *decumanus* des villes romaines.

34 « *Ullah* : l'écriture conventionnelle de ce mot (*el-ilah* le dieu) est *Allah* en lettres romaines ; mais aucun Arabe ne comprendrait un Franc qui prononcerait ainsi le nom de Dieu. Nous devons dire *Ollah* ou, mieux, *Ullah*. Nous avons affaire ici à l'arabe populaire et non pas à celui des livres. » (note de Doughty in *Index et glossaire des mots arabes* du volume II).

35 Au printemps 1876.

36 Les « vergers fleurissants » sont ceux de la *Ghuta* de Damas, où la tradition musulmane se plaît à voir un des quatre paradis terrestres, les trois autres étant Bassora, Shiraz et Samarkande. Cette tradition, qui sera plus longuement évoquée dans le chapitre X de ce volume, était connue de Doughty bien avant sa venue à Damas, par sa fréquentation assidue des *Canterbury Tales* : « Loo Adam, in the feeld of Damysene » (« The Monk's Tale », v. 2804, éd. Everyman's), référence à la légende selon laquelle Adam fut créé à l'emplacement de la future Damas.

d'efforts, j'avais fini de croire que le chose était impossible. J'avais tout d'abord demandé au *Wali*, le Gouverneur de la Syrie, la permission d'accompagner la caravane du *hajj* jusqu'à *Medain Sâlih*. Le *Wali* s'en était alors privément ouvert auprès du consulat britannique, une administration qui jouit d'une grande considération dans ces pays³⁷. Le consul³⁸ avait répondu que ces sortes d'affaires n'étaient pas de son ressort ; me lancerais-je sur des chemins aussi périlleux qu'il se soucierait de moi autant que de son vieux chapeau. C'était le même homme qui, par le passé, ayant offert de favoriser mes voyages, me disait maintenant qu'il était de son devoir de rester dans l'ignorance de mon voyage en Arabie, afin de n'encourir aucun blâme si je venais à faire naufrage. La conséquence en fut que les fonctionnaires turcs ne mirent pas malice à comprendre qu'il ne leur serait pas demandé raison de ma vie si je venais à la perdre dans cette aventure, puisque mon propre consulat s'en était lavé les mains. Au plaisant propos de Sir Henry Wotton³⁹, qui fut la cause qui manqua tomber dans la défaveur du souverain, « Un ambassadeur est quelqu'un qu'on envoie à l'étranger pour mentir au nom de son pays », on pourrait ajouter ceci : « Un consul est quelqu'un qu'on envoie à l'étranger pour jouer le rôle du Turc à l'encontre de ses propres compatriotes. »

Cette fâcheuse turquerie fut la cause de presque toutes les infortunes que j'éprouvai au cours de mes voyages en Arabie. Et ce ne fut pas merveille [43], personne n'ayant frêmi à la pensée que, maintes fois, je pourrais être à deux doigts de me faire vilement assassiner⁴⁰, alors qu'il eut suffi, à l'aube de mon voyage, d'un mot officieux et bienveillant de la part d'un consulat franc pour me valoir la considération des principaux officiers du *hajj* et, au moment où j'eusse pris congé d'eux, m'en faire délivrer des lettres de recommandations pour les émirs de l'Arabie. Ainsi rejeté par le consulat britannique⁴¹, je redoutait d'être éconduit si j'allais rendre visite à certains grands personnages de Damas, comme Abd el-Kâder⁴², le noble prince algérien, grâce à un seul mot duquel, et je ne doutais pas qu'il me l'eût donné, on m'eût fait bonne chère dans toutes les tours de garde de la route du *hajj* tenues par des garnisons mores, ce qui m'eût évité de manquer perdre la vie au milieu d'eux, plus tard à *Medain Sâlih*.

37 Du fait de l'évolution des « capitulation » octroyées par les sultans ottomans aux puissances occidentales et destinées à protéger les commerçants non-musulmans dans le *dar el-Islam*. Cette protection s'étant accrue avec le temps sous la pression des États, notamment de l'Angleterre, le consulat britannique jouissait d'importants privilèges à l'époque du séjour de Doughty à Damas : extraterritorialité des consuls, ingérence des tribunaux consulaires dans les affaires des tribunaux ottomans, etc. (cf. article *Imtiyazat* in « Encyclopédie de l'Islam », nouvelle, ed. 1977).

38 M. Jago. C'est apparemment sans rancune que dans une lettre envoyée de *Medain Sâlih* au drogman du consulat (le 5 février 1877), Doughty le charge de transmettre ses compliments à M. Jago. Il est vrai qu'il allait avoir besoin de lui confier la garde de ses rouleaux de relevés, en attendant son retour à Damas. Lorsque son banquier à Damas se retira des affaires en 1877, c'est à M. Jago qu'il remit en dépôt une somme d'un millier de piastres appartenant à Doughty (Hogarth, pp. 27, 50 et 96).

39 Henry Wotton (1568-1639), poète, diplomate et amateur d'art. Il servit à plusieurs reprises de 1604 à 1628, comme ambassadeur à Venise. La phrase exacte est : « Un ambassadeur est un honnête homme envoyé à l'étranger pour mentir au profit de son pays. » (écrit dans l'album de Christopher Fleckmore, en 1604, ce qui montre qu'avant même d'avoir rejoint son premier poste, l'ambassadeur ne se faisait aucune illusion sur son rôle). Le souverain se sir Wotton était Jacques Ier (cf. *The Concise Oxford Dictionary of Quotations*, Oxford, 1964).

40 « Foully murdered » : *foully* (dans le sens de « vilement ») est un archaïsme.

41 Hogarth (p. 36) estime qu'en passant outre à l'opposition du consul, Doughty a pris une bonne décision, la seule qui lui offrait la possibilité (même réduite) d'atteindre son but ; « Il eût été tout à fait vain d'attendre de quiconque qu'il prit sur soi d'imposer au *hajj* un Chrétien britannique isolé. Le Conseil de la Royal Geographical Society eût-il accédé à cette requête et l'eût-il transmise au Foreign Office, qu'il en eût seulement résulté un refus inévitable, mais que M ; Jago eût certainement reçu une dépêche lui enjoignant de faire avorter le projet. Doughty eût alors été l'objet d'une surveillance de tous les instants et toutes ses tentatives pour quitter la ville eussent été poliment mais fermement éconduites, jusqu'à ce que le *hajj* eût disparu sous l'horizon. Les amis de Doughty furent bien inspirés en lui conseillant de mettre un terme à ses démarches, et d'aller son chemin, en saisissant sa chance au vol. »

42 L'Émir Abd el-Kâder, né en 1808 en Algérie, mort en 1883 à Damas. Il mena la guerre sainte contre les Français de 1832 à 1847. Après sa reddition, il fut interné en France. Libéré, il s'établit à Damas, en 1855 (cf. Ch. A. Julien, *Histoire de l'Algérie contemporaine*, vol. 1., la conquête et les débuts de la colonisation (1827-1871), Paris , PUF. 1964.

Je me contentai d'aller voir le Pacha kurde du hajj, Mohammed Saïd, qui deux années auparavant m'avait connu alors que je vagabondais dans les territoires d'au-delà du Jourdain⁴³ et qui avais aperçu que j'étais un homme bien intentionné qui ne faisait rien à la dérobée. À l'époque à laquelle je lui avait rendu visite à Damas, pour formuler déjà la même requête, que je pusse descendre à Medain Sâlih avec le pèlerinage, le choléra avait chassé les chrétiens de la ville. Il m'avait alors conseillé de me pourvoir d'un firman du Sûltan, disant, « Les *hajjaj* (les pèlerins) formaient une multitude bigarrée et , que s'il m'arrivait quoi que ce soit⁴⁴ cela lui serait imputé à mal, car j'étais le sujet d'un gouvernement étranger. » Mais aujourd'hui, il dit : « Eh bien ! Quel besoin avais-je d'aller là bas ? Cela pourrait se faire avec le *Jurdi* » c'est-à-dire le convoi volant de ravitaillement qui depuis les temps les plus anciens est envoyé de Syrie à Medain Sâlih pour alléger les souffrances des pèlerins sur le chemin [44] du retour ; comme il n'y demeurerait ordinairement que trois jours, cela ne m'eût pas suffi.

Je pensais alors qu'il était écrit dans les astres que je n'irais pas en Arabie ; mais, me disent mes amis musulmans, « même le Pacha ne peut interdire à quiconque d'entreprendre ce voyage avec la caravane ; et bien que fusse un Nasrâni⁴⁵, que lui en chalait⁴⁶ du moment que je n'allais pas au Hameyn⁴⁷ (les deux villes saintes), mais seulement à Medain Sâlih. Comment ! Moi, un honnête homme, je ne pourrais pas m'y rendre, alors que chaque année tous les plus fieffés coupeurs de bourses de la ville y descendaient avec le hajj et que les ribauds les plus dangereux de Damas étaient déjà à Muzeyrîb, où ils s'employaient à tuer et à dépouiller les pèlerins égaillés sur les flancs de la caravane cheminant dans le désert ? » Ils dirent aussi « il y avait à peine quelques années, qu'un maçon chrétien (il n'y a pas de musulman dans ce corps de métier, à Damas) avait été envoyé avec le hajj pour réparer le château d'eau ou *kella* et la citerne de ce même Medain Sâlih. »

Tous les ans, pendant les jours qui précèdent le hajj, cette opulente cité orientale⁴⁸ est le théâtre d'un renouveau d'agitation ; des nuées d'étrangers aux parlers exotiques⁴⁹ et la vêtue trahissant de lointaines provinces parcourent les bazars. La plupart viennent d'Asie Mineure et maints portent des turbans blancs d'une grosseur démesurés qui pourrait bien peser plus lourd que leur tête. La plupart sont de pauvres hères au port solennel, qui errent dans les rues en quête de l'éventaire d'un boulanger et j'ai observé que maints Damasquins étaient capables de leur répondre dans leur langue. Au moment du départ du grand pèlerinage de la religion⁵⁰, la ville est remuée de fond en comble et à nouveau, lorsque les pèlerins rentrent au bercail, dont on fait un spectacle public ; presque chaque foyer musulman compte au moins un des siens dans la caravane. Dans les marchés, on s'empresse de rassembler des marchandises pour la route. Dans leur rue, les fabricants de tentes s'affairent, vérifiant et renouvelant les vieilles toiles de certaines tentes et de baldaquins, et les courtines des litières ; dans leur bazar, le corroyeurs débitent en grande hâte des outres en peau, des seaux de cuir et des gourdes de selles, *matara* ou *zemzemieh* ; sans relâche, les artisans charpentiers œuvrent pour le hajj, la plupart réparant les armatures des litières. Dans le faubourg

43 De son passage du Sinaï à Akaba, en mai 1875, à son arrivée à Damas, en août, Doughty visita les sites qui sont évoqués dans la suite de ce chapitre, la Belka, Rabbath Moab, Qit Moab, etc. Arrivé à Damas, il rendit visite à Mohammed Saïd, gouverneur de Trans-Jordanie et pacha du hajj syrien (Hogarth, pp. 26-7).

44 « if *ught* befell me » *ught* (quelque chose) est un mot archaïque.

45 *Nasrâni*, pluriel : *nasâra* : nazaréen (habitant de Nazareth, ville de Galilée). L'inscription sur la croix désigne Jésus comme nazaréen (Jean, XIX, 19) « Nom donné anciennement aux chrétiens. (Littré)

46 Chalait : transporter (quelqu'un) sur le porte-bagage de son vélo ou de son cyclomoteur. Définition non satisfaisante, je pense plutôt à « qu'est cela peut vous faire » ?

47 Duel de *haram*, expression désignant habituellement La Mecque et Médine.

48 Damas comptait environ 150 000 habitants en 1878.

49 « *Outlandish speech* », *outlandish* est donné comme archaïque. *Exotique*, par lequel nous avons rendu *outlandish* est pris dans le sens de « ce qui n'est pas naturel au pays » (Littré).

50 Le pèlerinage de La Mecque, 'Arafat et Mina, le cinquième des cinq piliers de l'Islam (*Coran*, III,96 [III,90 GF Flammarion]).

hors [45] les murs des Péréens⁵¹, *el-Medân*, on brade des cargaisons de grain, provende de route pour le bétail du hajj. Avec plusieurs jours d'avance, les *akkâms* aux litières brimbalantes, juchés sur les chameaux du pèlerinage, croisent dans les rues. Ce sont les conducteurs de caravanes du hajj qui, se frayent insolemment un chemin dans les étroits bazars : des jeunes hommes à la férocité naturelle, dont la bouche ne désemplit pas d'abominables jurons ; et celui qui n'est pas de cette trempe, ils considèrent qu'il est impropre à prendre la route. Les Mukowwems ou maîtres chameliers du hajj ont fait rentrer leurs bêtes (rien que des mâles robustes) du désert et les parquent dans les enclos de Damas, où leurs serviteurs s'appliquent à bourrer de cousins le dessous des selles à bagages et à plier sur toute la longueur de l'échine des chameaux d'épaisses couvertures en feutre d'Alep, afin de leur éviter d'être écorchés. frayent Ce harnachement ne leur sera retiré qu'à leur retour, quatre mois plus tard, s'ils ont pu revenir vivants d'un aussi grand voyage. Les mukowwems sont des hommes vigoureux, à la peau tannée par le grand air des chemins, capables d'imposer leur loi à leurs équipages volontiers rebelles. Il est écrit sur leur visage buriné qu'ils ont l'habitude de vaincre le mal par le mal et qu'ils peuvent affronter la longue route du désert avec la perfidie des diaboliques Bédouins. C'est la coutume dans ces contrées caravanières que tous ceux qui vont voyager s'assemblent dans quelque endroit public hors de la cité. Invariablement, le rassemblement de la multitude des pèlerins a lieu sur les rives du lac de Muzeyrîb⁵², dans les hautes steppes qui s'étendent par delà le Jourdain, à deux jours de marche de Damas. Là, les hajjis qui se sont mis en campagne campent dans le désert, où ils passent d'une semaine à dix jours avant d'entreprendre leur long voyage. Après avoir expédié ses affaires avec le gouvernement de Damas, le Pacha du hajj fait son arrivée, le troisième jour précédent le départ, pour verser un acompte aux Bédouins et passer un accord avec les porteurs d'eau (qui sont aussi des Bédouins) de l'escorte militaire.

Les grands chemins qui partent de ce côté-ci de Damas, encombrés il y a peu par le passage quotidien de centaines de litières et tout de train inconnu à nos yeux, et bigarré, d'un pèlerinage oriental, étaient de nouveau déserts et silencieux ; le hajj avait pris congé de nous. Dans ces pays exposés aux extorsions permanentes d'un gouvernement scélérat, des sommes minimales font figure de pactole : l'appât du gain m'amena aussitôt cinq ou six d'entre les plus démunis, qui affirmèrent avec de sonores « Par Dieu ! » qu'ils apposeraient leur sceau sur le premier chiffon de papier venu, s'engageant ainsi à m'acheminer en toute sécurité à Medain Sâlih, que [46] je choisisse de monter à cheval ou d'enfourcher une mule ou un âne, de me jucher sur un dromadaire ou de monter un chameau à cru, ou encore d'être véhiculé en litière. Je passai marché avec un Persan, mukossem des gens de sa nation lesquels, chaque année, partent de quelque part à l'est pour aller « voir des cités », en passant par Bagdad, Alep et Damas où ils se joignent à la grande caravane ottomane du hajj. Riche mais impécunieux, l'homme fut bien aise, pour quelques livres⁵³ que je lui versai sur-le-champ et qui l'aidèrent à solder son compte avec son marchand de grains, de me conduire jusqu'à Medain Sâlih. Ce fut un marché de dernière heure, le Pacha était parti depuis déjà deux jours, et cet homme devait le rejoindre à marche forcée. J'étais alors vêtu comme un Syrien de modeste fortune⁵⁴

51 Les habitants de la Pérée, ceux « d'au delà le Jourdain » (cf. Matthieu IV, 25 ; Marc, III, 8 ; Jean, I, 28).

52 À environ 180 km au sud de Damas. Le lac de Muzeyrîb est aujourd'hui asséché et cultivé.

53 1 000 piastres, soit environ £10 (Hogarth, p. 36). C'était à peu près le tiers de la somme dont Doughty disposait à Damas.

54 Tout le temps de son séjour à Damas, Doughty « était vêtu comme un Arabe chrétien de la ville. » (Hogarth, p. 34) et c'est dans cette tenue qu'à deux reprises il avait rencontré le pacha du hajj, sans rien lui cacher de sa qualité de *nasrâni* « engelis ». Richard Burton lui a cependant aigrement reproché d'avoir, ce faisant, terni l'honneur de l'Angleterre (cf. « Mr. Doughty's travels », in *Academy*, 28 juillet 1888, p. 48). Doughty ne s'est jamais fait passer pour un Arabe, encore moins pour un musulman. À son arrivée à Damas, sa connaissance de l'arabe était, de son propre aveu, trop imparfaite pour qu'il eût pu longtemps donner le change. Durant les neuf mois qu'il y a passés, perfectionnant studieusement son arabe, il a été remarqué par de nombreux étrangers (tant du fait de sa haute taille que de sa barbe rousse et de sa carnation couleur brique), et il s'est fait de nombreux amis musulmans en ville. Sa métamorphose en Arabe musulman, à l'avant-veille du départ du hajj, n'eût pas manqué d'éveiller les soupçons et il eût vite été démasqué par tel qui lui avait parlé à Damas, comme le chef *more* de la garnison de la *kella* de Medain Sâlih, ou tel que l'avais croisé dans les souks. Pour lui les conséquences eussent été pires que celles qu'il a subies à

et, muni d'une provision de biscuit de caravane, j'étais disposé à faire le voyage avec lui ; c'était en me mêlant aux Persans du hajj que je serais le moins remarqué et des Persans et des Arabes. Les serviteurs et le fourniment de ce mukowwem étaient déjà depuis huit jours au campement de Muzeyrîb.

Dans l'après-midi⁵⁵, une poignée d'amis arabes⁵⁶ me souhaitèrent bon voyage et, monté sur une mule avec mes sacs de selle⁵⁷, je traversai Damas [47] avec Mohammed Aga le Persan et une petite compagnie. Au moment où nous prenions le tournant pour quitter la longue rue de la ville, que du temps de Paul⁵⁸ on appelait « La Droite », pour nous rendre au Boabat-Ullah⁵⁹ en traversant le Maydân, un des badauds qui se tenait au coin, posant les yeux sur moi, dit à ses voisins : « qui c'est ? Hein ! » On lui répondit, mi-sérieux, mi-plaisant : « c'est quelque *ajami*⁶⁰ » (un Persan). Au delà de Boabat (la grande porte) d'Ullah, ainsi appelée parce que c'est par-là que passe le saint pèlerinage, un haut désert s'ouvre devant le voyageur, sur des centaines de lieues, jusqu'à Hameyn. C'est pour commencer une vaste plaine graveleuse et terreuse reposant sur un soubassement de calcaire, qui se poursuit pendant dix ou douze jours, s'élevant continûment jusqu'à Maan dans « la montagne d'Édom⁶¹ », près de Petra, El-Medina, la ville du prophète (*Medinat en-Nebi*, jadis Yathrib) en vingt jours de marche ; La Mecque, à quarante. Il n'y avait à présent plus personne sur la piste que les derniers pèlerins avaient foulée cinq jours avant nous. Au coucher du soleil, nous arrivâmes au petit village isolé de *Kesmih* : on me montra une coupole blanche à côté de la route, c'était là que le commandant du pèlerinage, l'Émir *el-hajj*, passait sa première nuit, au soir de sa sortie solennelle de Damas. Nous y vîmes par un chemin de terre battue à même le désert, jadis pavé au franchissement des torrents, afin de procurer un passage sûr aux chameaux du hajj qui perdent pied sur des sols glissants. Sur d'autres, on voit des ponts ruineux, comme tout l'est aujourd'hui dans l'Empire ottoman. Des terres de sable poussé par le vent parsèment ces solitudes ; à notre grand étonnement, on en rencontre sous toutes les latitudes.

En guise de quartier de nuit, et alors que le temps se gâtait, nous ne trouvâmes à Kesmîh qu'un

visages découvert.

55 Celui du jeudi 10 novembre 1876.

56 Doughty note dans son journal qu'il a été accompagné par « une galerie de chrétiens » (Hogarth, 38). On peut supposer qu'en faisaient partie les trois personnes dont les noms sont cités par Hogarth (pp. 34-5) : Mikhail Zarzu, le logeur de Doughty, un chrétien libanais, Abdu Kahil, son professeur d'arabe et Dib el-hajj, un libraire chrétien et le beau-frère de Mikhail Zarzu. Il est vraisemblable que Doughty vivait dans le quartier chrétien du vieux Damas, délimité par Bâb al-Salam, Bâb Tuma, Bâb Sharki et la rue Droite (Shari Bâb Sharki).

57 On peut avoir un aperçu des sacs de selle de Doughty à travers la mention qu'il fait de l'usage ou du sort de tel ou tel objet dans *Travels in Arabia Deserta* : une petite tente de voyage ; une carabine de cavalerie anglaise, un revolver ; un baromètre anéroïde, un thermomètre et un sextant de poche, une petite boussole, une longue-vue, un mètre ruban, un encrier de corne ; une provision de cahiers et de carnets, du papier brouillard pour l'estampage des inscriptions de Medain Sâlih ; une boîte à pharmacie ; une provision de thé. Il emportait aussi dans son bagage une petite bibliothèque de voyage ainsi composée ; une édition de 1687 des *Canterbury Tales* ; la Bible du roi Jacques de 1611 ; un *Coran*, un vocabulaire arabe, le psautier en arabe de « Daûd père de Sleyman » (*el-Mizamir*, les *Psaumes de David*), *Die Alte Geographie Arabiens*, d'Alois Sprenger ; *Arabien und die Araber Seit Hunderi Jahren*, d'Albrecht Zehme ; « une géographie écrite en arabe par un savant missionnaire américain de Beyrouth » (cf. chap. XXI du présent volume) ; un autre « traité scientifique » en arabe (non identifié) ; un traité de pharmacie et le *Traité médical* de Tavernier, qui lui sera apporté à Medain Sâlih par le Jurdi. Il avait sur lui la somme de £12 en or, l'équivalent 1200 piastres.

58 cf. Actes des Apôtres IX, 11.

59 Littéralement « La Porte de Dieu » (« La porte du quartier de Medân dans Damas, qui fait face à la direction de Médine et de La Mecque », note de Doughty in *Index...*, du volume II). Venant du quartier chrétien de Bâb Tuma, Doughty a parcouru la rue Droite d'est en ouest, jusqu'à Bâb al-Djâbiya (qui existe toujours), où il a pris la direction du sud. Pendant trois kilomètres, il a traversé le faubourg du Maydân, dont il est sorti par le Bâb Allâh (aujourd'hui disparu), pour entrer dans le « désert » (la « steppe » disent les Syriens).

60 *Al-Ajam* désigne toutes les régions qui ne sont pas arabes (de même que les Gentils sont opposés aux Juifs), et particulièrement la Perse. *Ajami* (l'habitant d'al-Ajam) équivaut aux *Barbaros* des Grecs.

61 Aux temps bibliques, le territoire d'Edom englobait le Negeb et l'extrême sud de la Jordanie actuelle, jusqu'aux abords du golfe d'Aqaba, ainsi que les monts de Seir, à l'ouest et à l'est de la Araba.

champ d'immondices où nous ne restâmes pas longtemps à nous reposer⁶². À trois heures après minuit, nous étions repartis. Des retardataires et des traînards faisaient route avec nous, de pauvres piétons connus du Persan et appartenant à sa nation. Ils s'étaient allègrement embarqués dans ce pieux voyage, et lorsque le soleil commença [48] à jaillir, étendant sa chaleur souriante sur la terre, comme des oiseaux qui s'éveillent, ils roucoulèrent des chansons persanes, douces comme un ramage. Celui qui cheminait avec le plus d'ardeur était un jeune derviche aux cheveux blonds, le meilleur ménestrel de la troupe⁶³. Avec ce qu'il lui restait de souffle, il riait et plaisantait, m'interpellant joyeusement dans son meilleur arabe. En chemin, ils se réconfortaient de tabac dont ils me dirent que les feuilles que produisait leur pays étaient nonpareilles et les plus suaves qui fussent au monde. Devant nous, surgit soudain la haute traîne de l'Hermon dont la bas était cachée par les nuages et que les premières neiges avaient coiffée d'une couronne blanchâtre, telle une blanche nue suspendue au sein des éléments ; mais, dans la plaine, l'automne était encore lumineux et chaud. À vingt milles de là, nous passâmes devant *Salâmen*, de vieilles tours éboulées et des ruines inhabitées, comme celles qu'on voit dans le Hauran ; cinq milles plus loin, un autre site ruineux. Certains de mes compagnons lâchèrent la bride à leur imagination, parce que l'étranger s'était enquis de leur nom. À la fin de l'après-midi, nous nous arrê tâmes une première fois auprès d'une citerne d'eau putride, *Keteybi*, que deux hommes gardaient, mi-soldats mi-brigands, et lorsque, m'en étant approché, je refusai de boire en dépit de ma soif, « Holà ! Qui va là ? » s'écria l'un à la mine mauvaise, « C'est, je gage quelque *Nasrâni*. Est-ce qu'il a une apparence d'aller avec le hajj, hein ? » À neuf milles de là nous rattrapâmes un marchand des quatre saisons⁶⁴, menant son âne chargé de caisses brimbalantes de raisin d'automne à demi pourri, vendre cher sa chétive camelote aux pauvres pèlerins qui campaient à Muzeyrîb. Tandis que je lui achetais quelques grappes rafraîchissantes, cet homme, railleur comme tous les coureurs de chemins, me perça à jour et « Vas-tu à La Mecque⁶⁵ ? » cria-t-il. « Ha ! Il n'a pas une mine à faire le hajj ! Et vous qui l'accompagnez, quel sorte de pèlerin est-ce donc ? » En marchant au pas, nous arrivâmes au campement de Muzeyrîb bien après huit heures du soir, à nuit noire ; notre marche forcée avait été de seize heures. Il nous restait encore, en criant les noms des gens de l'Aga, à trouver nos tentes ; mais ce ne fut pas long, car depuis des centaines d'années que le pèlerinage existait, l'administration du hajj est bien organisée. Les mukowwems connaissaient les emplacements et nos appels reçurent une prompte réponse de quelques-uns de ses serviteurs qui nous conduisirent à leur logement. Le lendemain était voué aux [49] derniers préparatifs, et nous partîrions le jour suivant. L'Aga me conseilla de ne pas m'éloigner de nos quartiers. Cette année-là, la saison étant avancée, le canon devait être tiré deux jours plus tôt qu'à l'accoutumé, pour donner le signal du départ aux pèlerins. Nous avions dix marches à faire à travers les hauts plateaux du Nord et les premières pluies risquaient de nous atteindre avant⁶⁶ que nous commencions notre descente en Arabie. Lorsqu'il a plus, les chameaux lourdement chargés perdent la sécurité coutumière de leur pas et dérapent sur ces sols argileux. Un grand calme régnait dans tout le camp ; c'étaient les dernières heures de repos. Il faisait encore nuit que survinrent les chanteurs publics⁶⁷, des jeunes gens avec des torches de poix enflammée, qui suivaient le pèlerinage. S'arrêtant devant chaque pavillon pour donner l'aubade, ils arrivèrent en dernier lieu aux quartiers des Persans (du fait que ce sont des

62 Doughty note dans son journal : « répugnant terrain de campement dans une petite dépression qui sert de décharge et de lieu d'aisance publics » et il ajoute « me montrer circonspect » (Hogarth, p. 38).

63 Ce jeune ménestrel aux cheveux blonds est un lointain écho du vendeur d'indulgences des *Canterbury Tales* « This Pardonere hadde heer as yelow as wax » - « Les cheveux de ce vendeur d'indulgences étaient jaunes comme la cire ». (Prologue Général, v.675, ed. Everyman's).

64 « *Costard-manger* » (ou *costermonger*), littéralement « marchand de pommes », probablement du vieux français *coste* (variété de grosse pomme côtelée).

65 « *Art thou going* » : le recours au *thou*, archaïque en anglais depuis le XVI^e siècle, rend le *tu* usuel en arabe.

66 « *Ere we descended to Arabia* », archaïsme qui ne subsiste plus que dans la langue poétique.

67 « *The waits* » : noms donnés aux troupes de chanteurs et de musiciens ambulants qui se produisent dans les rues au moment de Noël.

étrangers et des schismatiques⁶⁸, l'emplacement qui leur est assigné se trouve à l'arrière de la grande caravane, sans doute pour éviter les querelles) chantant ce refrain : « *Bes-salaamy bes-salaamy, Allah yetowwel ummr-hu, hi el-âdi, hi el-âdi, Mohammed Aga !* », « Va en pais et bon vent, ô mon bienfaiteur ! C'est la coutume et que Dieu te donne longue vie » ; et le Persan qui n'osait pas rompre l'usage, leur tendit sa pièce en faisant grise mine.

Une aube nouvelle faisait son apparition que nous n'avions pas encore décampé. Le soleil était déjà haut lorsque les tentes furent démontées, les chameaux tout préparés furent amenés à leurs compagnies respectives et on leur fit faire halte à côté de leurs charges. Nous attendîmes que retentisse le coup de canon qui signalerait l'ouverture du pèlerinage annuel. Il était près de dix heures lorsque nous ouîmes le signal du canon et alors, sans aucun désordre, les litières furent soudainement arrachées de terre et arrimées sur le dos des bêtes de somme ; les chameaux agenouillés reçurent leurs charges et des milliers de voyageurs, tous nés dans des contrées caravanières, montèrent en selle, dans un grand silence. Lorsque tout le monde est là-haut, les conducteurs restent sur pied ou s'accroupissent sur les talons, pour se reposer jusqu'au tout dernier moment. Avec les autres valets de camp et les serviteurs de tente, ils doivent franchir ces trois cents lieux déchaux, dussent-ils s'évanouir ; et c'est sur leurs pieds qui n'en peuvent mais qu'ils arpentent le chemin inverse, au retour des lieux saints. Au second coup de canon tiré quelques instants plus tard, la litière du Pacha s'avance, suivie par le chef de colonne de la caravane. Quinze ou vingt minute plus tard, nous, dont la place est à l'arrière-garde, nous devons nous arrêter pour attendre que le long cortège ait fini de se dérouler [50] devant nous ; alors nous cravachons nos chameaux et le grand pèlerinage s'ébranle. Trois ou quatre chameaux, rarement cinq, vont ordinairement de front ; la multitude d'hommes et de bêtes marchant presque au pas s'étire sur près de deux milles ; et, dans les plaines les plus ouvertes, sa largeur atteint plusieurs centaines de yards. À se fier à leurs estimations (probablement au-dessus de la vérité), cette année-là, les hajjaj étaient au nombre de 6000 dont plus de la moitié de valets de pied ; et 10000 têtes de bétail de toutes les espèces, des chameaux pour la plupart, mais aussi des mules, des haquenées, des ânes et quelques dromadaires appartenant à des Arabes, qui mettaient à profit la sûreté offerte par le grand convoi pour retourner dans leurs districts. Nous cheminons dans un désert inhabité, une plaine graveleuse où rien n'arrête le regard, sans jamais aucune route devant nous. Derrière nous, à présent, l'Hermon aux puissants contreforts enneigés, bouche l'horizon au septentrion ; les nomades de l'est appellent cet éminent point de repère de Syrie « *Towil eth-Thalj* », « la hauteur des neiges », (auxquelles ils ne sont guère accoutumés dans les terres arides et brûlées par le soleil de l'Arabie). Le pèlerinage débuta un dimanche, par un temps de vacances, la lumière azurée de l'été n'ayant pas complètement pâli dans le ciel syrien ; le 13 novembre 1876⁶⁹ ; et après avoir couvert 12 milles, (brève étape qui pour un début nous parut interminable), nous arrivâmes à notre deuxième station dans le désert, où les tentes que nous avions laissées derrière nous à Muzeyrib avaient été dressées en blanches rangées, offertes à nos regards dans une solitude sans bornes. Ainsi, chaque jour le train léger des équipages précédait notre pesant progression dans laquelle une place immuable avait été assignée à chaque compagnie depuis le premier décampement, ordre que chacun respectait sans faillir jusqu'au terme du voyage. En arrivant, nous nous dispersâmes, chaque compagnie rejoignant ses quartiers, le nom de ce campement est *Ramta*.

C'est une sage précaution, dans une caravane, qu'au commencement d'une longue route, la première étape soit courte ; les bêtes éprouvent le poids de leur fardeau, les voyageurs prennent la véritable mesure de la chevauchée qui les attend. Avec quelques brindilles (hâtivement arrachées aux buissons du chemin), les feux du repas du soir sont allumés à la hâte, devant toutes les tentes ; et on n'a pas sous la main de pierre à glisser sous les chaudrons, à la façon des Bédouins, le foyer du

68 Des chiïtes (le chiisme est la religion officielle de la Perse depuis le XVI^e siècle).

69 C'est la première date donnée par Doughty. Celle de sa sortie de Damas (le 10 novembre 1976) n'est pas mentionnée. Comme le lecteur le constatera par la suite, Doughty est très avare de dates, et celles qu'il fournit ne semblent pas obéir à une logique bien définie.

pèlerin est un trou gratté dans le sol de sorte qu'un récipient puisse trouver appui sur ses deux bords, la braise étant au fond du trou, et c'est avec très peu de combustible qu'ils apprêtent leur maigre pitance. Les petites tentes militaires de l'escorte des soldats du hajj et des chameliers armés de [51] *Ageyl* (des hommes du *Nejd* pour la plupart), sont dressés de soixante en soixante pas tout autour du campement de la grande caravane : dans chaque tente commune, on monte la garde jusqu'à l'aube. Après le coucher du soleil, une lanterne en papier est suspendue devant chacune et elle brûle toute la nuit, avec à côté une sentinelle en faction, armée d'un mousquet ; et nul ne peut franchir impunément leur ligne. Tous ces gens des villes éprouvent une crainte extrême des Bédouins, comme s'ils étaient des démons de cette immense et désertique contrée, toujours prêts à assaillir les voyageurs du hajj ; et il ne se trouve pas de Bédouin assez téméraire pour, dans les ténèbres, se prendre de bec⁷⁰ avec ces tireurs le plus souvent intraitables, bien capables de riposter avec du plomb et que, toute la nuit on entend tirailler par intermittence dans le désert ; et à tout instant, d'un bout à l'autre de la ligne, on crie *kerakô kerakô* (sentinelle!). Le suivant et celui qui vient après répondant *haderûn* (présent). Je n'ai pas vu d'officier faire de ronde. Ainsi se passe dans l'affairement le premier tour de garde, tandis que le camp veille. La voix de ces grillons comme de s'enrouer vers minuit, lorsque pour autant que je pus m'en rendre compte, la plupart de leurs lumières étaient éteintes ; et c'est probablement ainsi que ces hommes qui ne sont pas rétribués gagnent de quoi s'entretenir : ces pauvres soldats vendent secrètement⁷¹ leur chandelles sur le marché du hajj.

La première heure de la soirée est égayée par des battements de tambour, le son de la flûte douce et, dans les tentes qui nous entourent, la douceur arcadienne⁷² des chants persans ; ailleurs, on chante en, chœur quelque morceau de dévotion. Dans tous les logements des pèlerins des chandelles brûlent dans des lanternes en papier ; mais le camp est las et bientôt tout s'apaise. Enveloppés dans leurs vêtements, les hajjis dorment quelques heures, jusqu'au coup de canon du matin qui, les réveillant en sursaut, leur donnera le signal du départ, sans qu'ils puissent jamais savoir à quelle heure matinale il retentira ; mais ceci, comme tout le reste, dépend du bon vouloir du Pacha et du temps qu'il fait.

Le signal du départ de la deuxième étape fut donné à cinq heures et demie. Le ciel nocturne était sombre et porteur de nuées d'orage lorsque nous décampâmes et, dans chaque compagnie des hommes de peine portaient sur leurs épaules des craissets⁷³ dans des cages en fer montées sur des perches, pour éclairer le chemin. L'aube découvrir à nos yeux le [52] même plateau nu que la veille, mince couche de graviers et de terre reposant sur du calcaire.

Le *Derb el-hajj* n'est pas une route construite par l'homme, mais une infinité de pistes à bétail que le piétinement des chameaux a creusées dans le sol, lors de la traversée annuelle du désert par les pèlerinages bigarrés qui se sont succédés au ours d'innombrables générations. Un poète arabe du temps jadis a comparé ce si grand nombre de pistes, toutes semblables, courant parallèlement les unes aux autres, aux bandes du manteau à rayures des Arabes. Vers midi, un coup de canon se fait ordinairement entendre, qui donne le signal de halte ; nous jouissons alors d'un bref moment de repos, mais les bêtes ne sont pas déchargées et restent debout. Les hommes mettent pied à terre, et les plus dévots se prosternent en direction de La Mecque pour dire la prière canoniale. Notre halte dure vingt minutes ; certains jours elle est abrégée ou même supprimée, selon l'humeur du Pacha et, les jours où l'étape est facile, elle peut s'allonger jusqu'à quarante minutes. « Le Pacha (disent la caravaniers) est notre *Sûltan*. » Après avoir couvert vingt milles, *Mafrak* apparut sur notre gauche, la deuxième tour de la route du hajj, après la grande kella de Muzeyrîb, mais elle est ruineuse,

70 « *To chop logic* » avoir des mots, faire assaut de paroles, avoir une allocation.

71 « *Privily* » achaïsme.

72 Région du Péloponnèse de la Grèce.

73 « *Cressets* » de l'ancien français *craisse* (graisse). C'est soit un récipient en fer, contenant de la graisse de l'huile ou de la poix, soit un panier du même métal garni d'étoupe, de bois ou de charbon, servant de luminaire. On le monte au bout d'une perche ou on le fixe sur un bâtiment ou on le suspend au plafond d'une pièce.

comme d'autres tours à l'abandon. Les *kellas*⁷⁴ sont des points d'eau fortifiés à la garnison squelettique ; elles ont été construites, il y a peut-être deux ou trois siècles et sont solidement maçonnées. Le puits au centre de la kella ; puisée au moyen d'une machinerie rudimentaire composée d'un tambour et de seaux, dont l'arbre est mû par le labeur d'une mule, l'eau va remplir une citerne ou *birket*, située à l'extérieur de l'enceinte. La machine et les mules doivent être amenées de Damas, avec le hajj, par la longue route du désert, jusqu'à Medain Sâlih. Ces citernes sont jalousement gardées car la survie de la grande caravane en dépend. Il n'est pas toléré que les Arabes (ce sont des nomades) y puisent de l'eau ; les soldats de la garnison leur tireraient dessus du haut de la tour, dans laquelle, à longueur d'année, retranchés derrière une porte bardée de plaques de fer, ils trouvent refuge contre l'insolence des nomades. Les *kellas* se dressent solitaires, comme des vaisseaux de haut bord dans l'immensité du désert ; elles n'ont pas été construites à intervalles réguliers entre les terrains de campement, mais au gré de la présence d'eau ; elles sont le plus souvent à deux ou même trois marches les unes des autres. Avant d'arriver à Médine, le passage le plus scabreux de la route du pèlerinage est celui qui pendant quatre ou cinq marches traverse le haut plateau qui domine les abords de Medain Sâlih ; là il n'y a ni puits ni sources, mais deux *kellas* ruineuses, avec leurs grandes birkets que seules les eaux de ruissellement parviennent à remplir, de sorte que, certaines années, dans une contrée où il ne pleut [53] presque jamais, elles sont à sec. En conséquence, tous les ans, pendant le mois de *ramathan*⁷⁵, qui précède le pèlerinage, un *nejjab* ou courrier, un Bédouin monté sur un dromadaire, est dépêché de Medain Sâlih pour faire savoir à Damas s'il coule de l'eau dans la birket de *Dar el-Hamra* et faire un rapport identique sur l'état des puits d'eau suivants. Cette année, il avait été porteur de bonnes nouvelles (des averses et les ruissellements dans les montagnes avaient rempli la birket) et il était revenu avec l'ordre oral du Pacha (car dans les garnisons, peu savent lire, sinon aucun) qu'on montât bonne garde autour de l'eau. Mais les années où la birket est vide, l'administration du hajj fait amener quelque 1500 *girbis* de Damas, afin de procurer aux dépend du trésor public un surcroît de cinq jours d'eau par des portefaix bédouins, aux frais du gouvernement.

Sans que je susse au juste pourquoi, lorsqu'ils passent devant des *kellas* en ruines et abandonnées, les caravaniers marmonnent entre leurs dents des malédictions à l'adresse des officiers du hajj, qu'ils justifient ainsi : « Toutes les birkets fuient et il n'y a pas d'eau pour les hajjaj ; tous les ans on prélève de l'argent dans le trésor public pour l'entretien des bâtiments ; ces pachas prévaricateurs boivent l'argent de l'État. Si avant *Maan*, les citernes sont déjà tout à fait vides, au-delà, il faut franchir de très longues distances pour trouver de l'eau, et lorsque nous avons la bonne fortune d'en trouver, elle n'est pas buvable. » Le *pécultat*⁷⁶ est la fable de l'administration du hajj, ce qui explique que pour apaiser si peu que ce soit la clameur publique, la charge de dépensier⁷⁷ du grand pèlerinage musulman est invariablement confiée à des Grecs chrétiens, syriens de Damas. C'est la loi de la route que chacun ne pense qu'à son propre intérêt. La dégradation de la route est également due au fait que le trésor public ne contribue plus aussi largement qu'autrefois aux dépenses du service du hajj. Appauvri, le gouvernement ottoman a fermé le camp de *Maan*, de création pourtant récente, et grandement réduit le budget alloué à l'entretien des *kellas* ; on n'en dit pas moins que le coût annuel de la route du hajj s'élève encore à 50 000 livres, levées sur la province de Syrie, imposition dont les Chrétiens dénoncent à grands cris l'insupportable tyrannie qui les contraint de sortir, eux aussi, de leur maigre bourse de quoi permettre aux musulmans de faire le lointain voyage dont ils rentreront sanctifiés. La *surra* ou « paquet d'argent »⁷⁸ destiné à acheter la neutralité des Bédouins exécrés, représente une grosse perte annuelle [53] pour l'Empire : la moitié

74 *Qâl'a* tour de défense, redoute.

75 L'avant-dernier des douze mois lunaires de l'année mahométane.

76 « Turkish *peculation* », *embezzlement* en anglais moderne (détournement de fonds, concussion). *Pécultat* « profit personnel fait sur des deniers publics par un homme auquel l'administration ou le dépôt en a été confié ». (Littré).

77 « *Bursar* », « Le *dépensier* est celui qui dans une communauté, dans un établissement public, est chargé de la dépense ».

78 On peut dire aussi sac d'argent.

de l'Arabie occidentale en tire sa subsistance mais il serait encore plus onéreux pour l'escorte militaire d'avoir à se frayer un passage « à la pointe de l'épée ». Ces Bédouins indigents ne consentiront à aucun abatement sur leur pension annuelle ; ce qui été versé à leurs pères, ils le considèrent comme un dû éternel que les trésoriers du « Sûltan » sont tenus d'acquitter ; et si on leur proposait moins, ils diraient « Ces coquins de Pachas ont tout croqué ! », le pèlerinage ne pourrait pas passer et, la Dowla⁷⁹ (l'Empire du Sûltan) dût-elle en périr, nul ne pourrait les faire changer d'avis. Ce serait pour eux un très grand sujet d'étonnement s'ils venaient à apprendre que le Sûltan de l'Islam n'est qu'un Turc, de sang étranger par surcroît : ils le prennent pour l'incarnation du prophète, roi de l'univers par décret divin, auxquels tous doivent obéissance. Dans leur mécontentement, ainsi que cela s'est souvent vu, ils assailliraient le hajj pendant sa traversée du désert, ou ils se jetteraient de nuit sur le recoin du camp, dans l'espoir d'en ramener un grand butin de chameaux. Au combat, leur préférence va aux lieux resserrés, ou dirigeant le feu roulant d'une centaine de méchants mousquets à mèche contre une dense multitude, ils peuvent moissonner un grand nombre de vies ; c'est ainsi qu'une armée égyptienne commandée par Ibrahim Pacha fut défaite dans le sud du pays par les Bédouins *Harb*⁸⁰.

À quelques heures à l'ouest de notre route se trouve Geraza, maintenant *Jerash*, où naguère j'ai vu de remarquables ruines romaines ; et pour les mahométans, il y a une tombe de leur prophète *Hûd*⁸¹, qui est également enterré dans maints autres endroits de l'Arabie. À cinq heures de l'après-midi après avoir franchi trente milles, nous eûmes à nouveau à la vue notre campement dressé devant nous. Au moment où le hajj mettait pied à terre, notre arrière-garde de soldats *Sayal* surgit de l'horizon, cavalcadant au son des tambours ; ils précédaient l'escadron des *Ageyl*, qui suit la caravane du hajj à une distance de deux milles, et tout en tournoyant, ils allèrent mettre pied à terre devant les tentes de l'armée, autour de nos rangées de tentes. Des soldats marchent également en tête de la caravane, avec le Pacha et deux pièces de campagne transportées à dos de mule : d'autres, peu nombreux et à l'apparence misérable, suivent en désordre les flancs étirés de la colonne en marche. Les *Ageyl* sont des Arabes du centre de la Péninsule, des *Kasîm* essentiellement originaires des villes et des villages caravaniers de *Boreyda*, *Aneyzi*, *el-Ayûn*, [55] *Bukkaria*, *el-Khubbera*, *er Russ*. Par ici, on leur donne le nom d'*Ageyl* qu'ils partagent avec tous les étrangers, chameliers de leur nation, qui trafiquent en Mésopotamie et en Syrie. Les Bédouins les nomment *el-Ageylat*. Cent cinquante chameliers *Ageyl*, armés de mousquets à mèche, sont affectés au service du hajj ; grandis chez les nomades, ils se targuent d'être les plus capables de venir à bout des Bédouins vagabonds. Il y a à Damas un cheikh élu des *Ageyl* syriens, par le truchement duquel ils traitent avec le gouvernement. De mon temps c'était *Sleyman abu Daûd*, homme de noble lignage aneyzi, qui avait succédé à un cheikh récemment déposé, originaire de *Boreyda* : ils étaient tous les deux courtiers en chameaux, dans la cité syrienne. La troupe montée sur des dromadaires s'avance ordinairement en chantant des chansons paillardes⁸², pleines d'allusions méprisantes pour les Bédouins qu'en leur qualité d'oasiens ils détestent de façon instinctive. De sang arabe, ce sont des corps souples et agiles, basanés et de chétive apparence, aux antipodes des onctueuses et blanches personnes, à la face largement épanouie, des citoyens de Damas. Les Damasquins ne leur vouent guère plus d'estime qu'aux Bédouins, rangeant comme ils le font à juste titre toute la population intérieure du Nejd, celle qui parle l'arabe le plus pur dans la catégorie des Bédouins. Ainsi du grand émir *Ibn Rashîd* et du pauvre *Wahabi*, ils disent que ce sont des « bédouins ». Du fait de leurs dehors étrangers, les habitants des villes se méfient de ces Arabes des oasis : ainsi ils disent en chemin « Malheur au hajji qui défailant ou s'attardant tomberait entre les mains des *Ageyl* ! Ouf ! Ils lui

79 Le gouvernement turc.

80 Puissante tribu arabe au Hejâz, entre La Mecque et Médine.

81 Hûd, un des prophète dont Mahomet est le successeur, après Noé et Moïse. C'était le prophète des 'Ad en Arabie méridionale. Le nom de Hûd paraît équivaloir à Yahûd (Juif) et son tombeau serait en Hadramaout, ou à la Ka'aba ou bien dans la grande mosquée de Damas, ou encore à Zafâr, dans le Yémen (cf. M. Gaudefroy-Demombynes, *Mohamet*, Paris 1969, p. 399, *Coran*, XXVI, 139 ; XVI, 16).

82 Voir obscènes, autre sens de « *ribaldry* » (*ribaudye* dans les *Canterbury Tales*).

couperaient la bourse et la gargamelle⁸³ ! » Des amis m'avaient dissuadé de donner suite à mon projet initial de faire le voyage avec eux, disant qu'ils m'assassineraient lorsque nous serions hors de vue de Museyrîb ; depuis, j'en ai connus beaucoup, tous des hommes grand mérite ; c'est chez ces Arabes que je me rendis plus tard, dans le Nejd. Les Arabes sont d'humeur particulièrement factieuse, et tirent prétexte du plus futile incident pour s'incriminer les uns les autres.

Au printemps de l'année précédente, j'avais passé plusieurs mois à parcourir en tous sens le pays compris entre le Jourdain et la mer Morte⁸⁴. Partant de là et se dirigeant vers l'est, on entre dans les plaines de Bashan⁸⁵ où on trouve une grande et antique cité de basalte, dont les murs et les toits subsistent encore, mais qui est inhabitée depuis des siècles, *Umm Jemâl* (la Bet-Gamoul de Jérémie⁸⁶), la capitale des nombreuses cités de basalte qui se dressent à l'écart des lieux habités. Dans toutes ces cités, je [56] vis des églises avec la croix et des inscriptions grecques et, sur un linteau de la tour d'une d'entre elles, dans cette ville entièrement déserte, je lus (l'empreinte des lettres encore rougie de vermillon) ces mots de la vision de Constantin⁸⁷ : **[EN T]8Tω + NIKAS BOHΘI**. De hautes herbes ont envahi les rues étroites et les cours d'Umm Jemâl plus efficacement que n'eût fait la végétation naturelle du désert. Il y a là des chambres et des tours, des caveaux et des celliers ; les portes des maisons, des dalles de basalte finement ouvrées, tournent encore pesamment dans leurs alvéoles de basalte et, si vous frappez, elles rendent un son aigu de clochette. Les solives des chambres plafonnées sont des mégalithes, mais à cause de leur portée réduite, elles ne peuvent joindre à un mur à l'autre, aussi sont-elles disposées comme le montre la figure *infra*. Le basalte est fait d'un métal éternel et un édifice de grandes pierres adroitement agencées est « à cause du temps humain, un impérissable monument⁸⁸ » dont le poids répond de la stabilité. Ces plaines aujourd'hui retournées au désert sont de basalte, recouverte d'une trop fine couche de terre pour que les arbres puissent y croître. Les gens de Bashan avaient tiré parti de cette lave en la débitant en solives et en dalles, ce qui leur coûtait moins cher que de faire venir à dos de chameau les troncs d'arbre qu'il leur eût fallu acheté dans Galaad⁸⁹.

Vastes sont les antiques cimetières de ces cités mortes, aux pierres tombales taillées dans un indestructible basalte. Les « vieilles cités désolées⁹⁰ » ne sont pas des morceaux ruineux, mais des carcasses qui semblent n'attendre qu'un gouvernement meilleur pour se repeupler. Est-ce parce qu'elles étaient à l'écart des voies fréquentées qu'elles ont été abandonnées, lors de la décadence mahométaine de la Syrie⁹¹, en raison de la crainte inspirée par les Bédouins ? Quelques-unes se sont partiellement [57] repeuplées, elle la métropole de Bosra⁹², qui regorge d'édifices romains et

83 « *Wezand* » ou « *weasend* », mot archaïque d'origine écossaise. C'est la partie inférieure de la gorge, le gisier. *Gargamelle* (la gorge, le gosier) est donné comme populaire par Littré.

84 De mai à août 1875.

85 Région des hauts plateaux de Transjordanie située au nord du Yarmouk, affluent du Jourdain.

86 Jérémie, XI, VIII, 23.

87 Une croix miraculeuse lui serait apparue dans les cieux pendant qu'il méditait et préparait l'expédition d'Italie. Cette vision amena l'Empereur Constantin le Grand à garantir aux Chrétiens, par l'édit de Milan, en 312, une tolérance qui équivalait à la reconnaissance de leur religion (cf. E. Gibbon, *The Decline and Fall of the Roman Empire*, vol. II, p. 218, ed. Eveyman's, Londres 1979).

88 « And for the short time an endless monument », Edmund Spencer, *Epithalamion*, v. 433. Le « monument » de Spencer est le poème qu'il a composé à l'occasion de son mariage en 1594.

89 Nom biblique des hauts plateaux de Transjordanie, célèbre pour ses aromates et ses baumes (Genèse, XXXVII, 25 ; XLIII, 11), ses forêts (Jérémie, XXII, 6) et ses troupeaux de petit bétail (Cantique des Cantiques VI, 5).

90 Isaïe XLI, 19.

91 Entamée vers 750 avec la chute de la dynastie Marwânides qui avait succédé à celle des Omayyades, cette décadence fut scellée en 1250 avec l'avènement des sultans Mameluk.

92 La plus importante des villes de Transjordanie, à l'époque de Judas Maccabée (175-164 av. J.-C.) qui la détruisit. Restaurée par les Nabatéens, elle deviendra la ville romaine de Bosra, carrefour de pistes caravanières, centre culturel, commercial et administratif ? Son importance survécut à la conquête arabe (632). Elle a compté plus de 50000 habitants au temps de sa splendeur. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un petit bourg (cf. A. M. Gérard,

chrétiens, antiques et imposants.

Le matin suivant, nous nous mîmes en route à la même heure que la veille ; dix milles plus loin, nous passâmes non loin d'une colonne, ou grande borne milliaire : elle et ses pareilles sont des signes d'une route antique. Sur le bord du chemin, il y a un village aux maisons en pierre, abandonné, comme ceux du Hauran. L'étape fut courte ; peu après midi nous arrivâmes en vue de notre cité de tentes, blanchoyant au soleil. De la berge du wadi, je pouvais contempler le campement du hajj, établi en contrebas, comme un champ de manœuvre dessiné par quelque maréchal de camp. Leur bon ordre s'étant perfectionné au fil des générations, les rangées de tentes et les grands pavillons ont finis par toujours être dressés aux mêmes emplacements : leur nombre me parut s'élever à deux cent environ. Dans chacune, il pouvait y avoir de quinze à vingt personnes, y compris les serviteurs, sans compter les très nombreuses tentes plus petites. Nous étions à l'abreuvement de *Zerka* la Yabboq biblique⁹³, une des marches frontière des fils d'Ammon, au temps de Moïse. La caravane alla s'éclabousser dans le torrent encombré de rochers qui coulait en direction du Jourdain. À l'est, ce maigre filet d'eau dans le désert se grossit à l'apport de sources : en juin⁹⁴, j'avais pataugé dans un gué, à quelques heures en aval, alors qu'une eau tiède nous montait jusqu'à la ceinture.

À une portée de fusil jusqu'à la route se dresse une grande tour ancienne, la *Kellat ez-Zerka*. La tradition fait remonter aux temps préislamiques la construction de cette fortification du désert ; le massif édifice est bien conservé. Il ne fait pas partie des fortins qui jalonnent la route du hajj et, de nos jours, il n'est pas rare qu'il serve de quartier de nuit à des voyageurs ou à des nomades ou d'abri aux moutons des Bédouins. La tradition veut qu'un héros légendaire y ait eu sa résidence, *Shebîb ibn Tubbaï*. À partir de là jusqu'à *Shôbek*, en direction du sud, dans l'Edom, de semblables forteresses et tours de guet antiques se succèdent, formant une chaîne ininterrompue sur une centaine de milles dans le désert : lors de mon précédent passage dans ces lieux inhabités, j'en avais vu quelques-unes. [58] À ce qu'on me dit, Ibn Tubbaï était le sultan du pays compris entre Maan et le mont Hermon. À deux jours de là, au sud et à l'ouest du *Derb el-hajj*, sur le bord du désert, je passai à côté d'une forteresse antique, fort imposante. « Un kasr (château) des anciens *Yahûd* » (Juifs), me renseigna Beni Sokr qui me conduisait sur sont *thelûf* (dromadaire⁹⁵) ; il l'appelait *Guwah* ou *Kasr es-Shebîb* et, du nom d'un santou dont le *makam* (l'emplacement sacré de sa sépulture⁹⁶) se voit non loin de là, *Cheikh Besir*⁹⁷. Le long temps que j'avais partagé l'ordinaire des Bédouins m'avait alors rendu malade ; eussé-je mis pied à terre, que je n'eusse pu facilement me remettre en selle et, au moment où j'eusse franchi le seuil du kasr, le drôle eût pu me planter là, ce que d'ailleurs il fit le jour suivant. Quelqu'un qui avait longtemps appartenu au service de la route, à Maan, me dit qu'il avait vu une plus belle tour que celle-ci, à deux jours de marche au sud-est de la *Kellat Belka* où, à cause d'un danger subit, ses compagnons Bédouins l'avaient mis en sûreté, alors qu'il allait à Maan. Il dit : « C'est un *sérail*, un véritable palais, aussi neuf (sous ce climat) que s'il

Dictionnaire de la Bible, op. Cité, art. *Bosorra* p. 172 [Située à 30 km environ au sud de Bosor, Bosorra, dont le nom signifie lui aussi « forteresse », est la plus importante des villes de Transjordanie dont la campagne de Judas Maccabée libéra les habitants juifs persécutés).

93 « Important affluent de la rive occidentale du Jourdain, dans le pays de Galaad, le Yabboq prend sa source près de Rabba, capitales des Ammonites. Sa vallée traçait une frontière naturelle entre le territoire de Sihôn, roi des Amorréens, et celui des Ammonites, avant l'arrivée des Hébreux, puis entre ces derniers et Ammon. C'est après avoir passé le gué de Yabboq que Jacob rencontra l'ange avec lequel il combattit et dont il reçut le nom d'Israël. » (cf. A. M. Gérard, *Dictionnaire de la Bible*, op. Cit. Art. *Yabboq* voir aussi Genèse XXXII, 23-24 ; Deutéronome II, 37 et III, 16 ; Juges XI, 13, 22).

94 De l'année 1875.

95 « Le dromadaire ou chameau de selle [le *thelûl* est un chameau commun ou chameau de trait, *jemel*, *bayer*, ce que le cheval de selle est au cheval de trait] » (note de Doughty, in *index...*, vol. II).

96 E. Demenghem définit le *makam* comme la « construction en l'honneur d'un saint qui n'y est pas enterré » (cf. *Le Culte des saints dans l'Islam maghébîn*, Paris 1954).

97 *Kasr es-Beshîr*, fort ruineux qui faisait partie des *limes* romain.

avait été construit de la veille » ; il y avait été de nuit, et il ne put me dire s'il s'y trouvait aucune inscription gravée. Était-ce la résidence de quelque prince ghassanide⁹⁸ ? Mon compagnon donnait le nom de *Mughraz* et celui de *Rissham* à d'autres tours plus petites, devant lesquelles je passai, un peu en dessous de Kasr Besîr ; vers Kerak, j'en vis d'autres surgissant d'une haute crête, qui ressemblait à des tours de guet. Il est mentionné dans les écritures hébraïques du Roi Ozias, possesseur de grands troupeaux, qu'il construisit des tours et creusa des citernes dans le désert⁹⁹ ; j'ai rencontré quelques-unes de ces citernes dans le désert d'Hébron qui descend en pente douce vers la mer Morte. La tour n'a jamais cessé d'être le port de salut de ce monde sémitique, qui vivait dans une perpétuelle insécurité, au point que dans ses louanges Jéhovah est comparé à « une tour de salut, une solide tour contre l'ennemi, une solide tour en Son nom¹⁰⁰. » Quant à l'antique nom d'Ibn Tubbaï, j'ai ouï dire qu'il existe encore dans la partie orientale du lac de Tibériade une petite et ancienne tribu nomade, *El-Klîb* ou *Kleb*, dont le cheikh porte le nom patronymique d'*Ibn et-Tubbaï*.

[59] Alors que je reposais sous ma petite tente de voyage, je fut réveillé en sursaut par des hurlement et une rumeur qui provenait du pavillon des Persans : une centaine de personnes peuvent tenir à l'aise dans le vaste logement du mukowwem. Au centre, trône une estrade carrée, démontable, sur laquelle trois personnes peuvent s'asseoir, jambes croisées ; à l'intérieur de cette estrade sont entreposés l'attirail du mukowwem et deux litières à chameau. Étant entré, je fus le témoin d'une pitoyable exécution. Je pris par le coude un des membres de cette foule de visages graves, pour en apprendre ce qui se passait. « Un *harâmi*¹⁰¹ » (voleur), murmura-t-il. L'accusé était soumis à la question – mais si le misérable était innocent, après que sa santé eut été brisée, quel être divin ou humain pourrait-il jamais lui en faire réparation ! Les coups de poing qu'on lui donnait et sa plainte d'agonisant résonnaient lugubrement dans le silence. Je redemandai : « Pourquoi frappe-t-on de la sorte ? » *Réponse* : « Tant qu'il n'aura pas confessé où il l'a caché, le maudit ! » - « Mais il va mourir si on continue de le frapper ainsi ! » *Réponse* « À moins qu'il ne se confesse, ils ne lui laisseront pas un souffle de vie. » Comme je me mêlai à eux, je les entendis dire que quatre solides gaillards s'étaient déjà lassé le bras à force de le battre, et qu'un cinquième était encore loin d'avoir épuisé ses forces. Avec une application soutenue, ce dernier souleva un gros gourdin qu'il tenait à deux mains et, à bras raccourcis, il lui asséna des coups redoublés. Le malheureux avait été allongé sur le ventre, des hommes lui maintenant les jambes, certains agenouillés sur ses deux épaules et ils le rossait dru, sans nulle pitié. Après les premiers cris qui lui avaient été arrachés, ce n'était plus un être humain, mais un ver gigotant, gémissant à présent de hideuse façon, dans une agonie prolongée ; je pensai que dans un instant il serait mis en pièces et que c'était déjà un homme brisé pour le restant de ses jours. Il était périlleux pour moi de m'exposer à un si grand concours d'yeux étrangers, mais ainsi que l'exigeait l'humanité, je m'adressai à eux : « Messires, je suis un *hahîm*¹⁰² ; cet homme ne peut en supporter davantage, cessez sinon il va mourir sous vos coups ! » - paroles qui malgré des regards qu'ils portèrent sur l'orateur, ne furent pas suivies d'effets. Peu après, je vis que la misérable et rampante larve était soulevée de terre : il aurait confessé son crime ; alors qu'il traînait sous les aisselles et tous le maudissant, il s'en alla comme il put et fut abandonné à son sort. (« C'est pour cela qu'il a été abaissé jusqu'en terre, afin d'être battu devant la face du juge », lisons-nous dans Moïse¹⁰³). C'était un serviteur arabe de la caravane de Bagdad, homme chenu : en fracturant une serrure, il avait volé la bourse contenant 40 livres de son [60] maître persan, un jeune godelureau, et il l'avait enfouie à côté de leur tente pour le cacher.

98 *Ghassan* : tribu arabe christianisée, originaire de l'Arabie du Sud et établie à l'intérieur du *limes* romain vers 490 de J.-C.. Les ghassanides ont pris une part active dans l'urbanisation de la Syrie et ils ont construit dans le désert et à proximité de ce dernier, des résidences qui étaient parfois des établissements militaires (cf. l'article *Ghassân*, in « Encyclopédie de l'Islam », op. Cité).

99 II Chroniques XXV, 9-10.

100 Psaumes XXVIII, 8 et XXXI, 3-4, Proverbes XXVIII, 10.

101 *Harâmi* celui qui transgresse la loi.

102 *Hakîm* : un sage, un homme qui fait profession de médecine, un guérisseur » (note de Doughty in *index...* vol. II).

103 Deutéronome XXV, 2.

Les chefs de compagnie du pèlerinage détiennent un droit d'exécution dont ils usent pour réprimer les plus fortes têtes de la caravane : maints serviteurs du hajj sont recherchés par la justice ou se sont soustraits à la conscription militaire. « *Khalîl Effendi* »¹⁰⁴ (me dit le Persan lorsqu'il me trouva seul) « Pourquoi t'es-tu interposé dans le châtement infligé à cet homme ? Veux-tu, oui ou non, arriver à Medain Sâlih ? Cette histoire peut fort bien, demain, remonter aux oreilles du Pacha ; on saura alors qui vous êtes et on vous chassera¹⁰⁵. Abstiens-toi, désormais, de te donner en spectacle¹⁰⁶. » Mais en Européen que j'étais, je ne laissai pas passer un seul jour sans fouler aux pieds la *meskîn*¹⁰⁷ prudence orientale. Dans le campement, il eût voulu que je m'isolasse sous ma petite tente ; il est dangereux, dans le hajj, de passer la nuit tout seul ; aussi je louai les services d'un chamelier pour me faire à souper, dresser ma tente après que nous avions mis pied à terre et dormir à mes côtés.

Les matinées accourcissaient et les averses automnales nous retardaient : il était deux heures avant midi lorsque nous entendîmes le coup de canon du départ. Les rayons que le soleil dardait gaïement sur nous étaient encore assez chauds pour sécher nos courtepintes et nos vêtements mouillés. Nous traversâmes une grande étendue calcaire, recouverte d'une abondante végétation d'arbres nouveaux très semblables aux chênes, mais dont les feuilles sont de couleur cendreuse ; les cuisiniers, les serviteurs et tous les pauvres gens de courir, de se baisser, de couper et de faire butin de branches sèches et, le hajj passant par là année après année, c'était miracle qu'il restât encore quelque chose. Juché sur un chameau avec mes sacs, je ne cherchais pas à me dissimuler au sein de la caravane et, de là haut, la curiosité me piqua de trouver comment mesurer le chemin que nous parcourions – à l'aune du pas des chameaux ; mais je m'aperçus que si certains chameaux faisaient cinquante pas par minute, d'autres en faisaient soixante ; en outre, la longueur du pas de la bête varie avec les moments de la journée. J'estimai que la caravane du hajj franchissait à peine plus de deux milles et demi en une heure. Par la suite, lorsque ma montre me fit défaut, je calculai en étapes de chameau les distances couvertes en Arabie ; [61] cette façon de procéder n'était pas si grossière que la situation de n'importe quel lieu dans un aussi vaste pays ne pût être estimée, au terme de soigneux recoupements, avec une marge d'erreur qui n'excédait pas, à mon avis, 30 milles¹⁰⁸.

Les Bédouins de ces hauts plateaux sont des Beni Sokhr, une grande tribu naguère redoutable, et forte de nombreux cavaliers ; de sorte que nul n'osait traverser ces collines pelées sinon de nuit ou en forte compagnie. Leur insupportable insolence bédouine avait été matée par une expédition militaire sous les ordres de Mohammed Saïd qui est aujourd'hui la Pacha-gardien du pèlerinage, un vaillant et victorieux capitaine qui s'est exercé à cette sorte de guerre civile depuis sa jeunesse. Les Arabes¹⁰⁹, facilement démoralisés, plus forts en paroles que tout le reste, et sans chef pour les conduire au combat, furent taillés en pièces et le Pacha leur infligea une amende de chevaux et de bétail. Ainsi soumis à la Dowla, les B. Sokhr jurèrent que désormais, ils laboureraient la terre comme les *fellahîn*¹¹⁰. Les membres de cette tribu forment à présent le gros des porteurs bédouins du hajj, depuis le nord jusqu'à La Mecque ; leurs voisins nomades les tiennent dans un

104 *Khalîl* : l'ami (de Dieu), nom sous lequel Doughty était connu à Damas et qu'il avait fait graver sur un sceau pour s'en servir en Arabie. Il le considérait comme l'équivalent littéral (« consonantique ») de son prénom en italien, laque dans laquelle il aimait à l'entendre (Hogarth, p. 35) *Effendi* : titre ottoman signifiant « seigneur » ou « maître ».

105 Doughty passe ici du *thou* (tu) au *you* (vous) dans la même phrase, construction fréquente chez Chaucer, en particulier dans les contes en prose (le *Conte de Mélibée*, le *Conte du Pasteur*). Voir aussi Jérémie V, 14 « Puisque vous avez dit cette chose, voici que, moi, je place mes paroles dans ta bouche, comme un feu ».

106 Si Doughty note dans son journal le crime commis par le voleur et sa punition, il passe sous silence et son intervention et la mise en garde de l'aga (Hogarth, p. 39).

107 « *Meskîn* » : pauvre, miséreux, misérable.

108 Cf. l'entrée : carte de l'Arabie, in *index...*, vol. II.

109 Arabes nomades (Bédouins). Dans leur bouche le terme signifie simplement « les gens ».

110 Pluriel de *fellâh* : paysan.

franc mépris. Ces Arabes des marches portent en eux les germes d'une double corruption, celle des terres sédentaires et celle du désert : les autres Bédouins parlent d'eux en des termes d'exécration, qu'il convient de ne pas prendre au pied de la lettre. « *Wellah* (par Dieu) les Sokhûr n'hésiteront pas à couper la gorge de l'hôte reçu dans leur tente. » Dans la religion du désert, violer l'hospitalité accordée à un hôte, « l'hôte d'Ullah » est le plus grand des crimes. Les *Beni Seleyta* sont des clients des Beni Sokhr dont ils partagent le territoire : de pauvres gens qui appartiennent à cette petite tribu nomade dont j'ai déjà dit la fourberie ; lorsqu'ils campent ensemble, ils plantent leurs tentes à l'écart les unes des autres, (et, comme les Bédouins, selon leurs liens de parenté). J'ai ouï dire qu'ils ne se mariaient pas entre eux¹¹¹.

Après que le sokhri, celui de la tour de Shebîb, m'eut abandonné devant la tente de leur cheikh, je trouvai ceux-ci fort accueillants : ayant ouï ma plainte, le cheikh s'arma de sa longue lance, sauta sur le dos de sa jument, au piquet sur un des côtés de la tente et, ordonnant à deux autres cavaliers de le suivre, ils filèrent au galop ; mais comme au bout d'une heure les cavaliers bédouins n'avaient pas retrouvé le traître, ils revinrent non sans avoir essoufflé leurs cavales, disant que « telle avait été la volonté d'Ullah ! ». Tuant un mouton, il m'en fit les honneurs au repas que nous prîmes au [62] coucher du soleil et il m'entretint avec une noble et douce hospitalité. Le matin étant survenu comme ils étaient sur le point de décamper, il m'envoya monté sur son thelûl, avec un serviteur noir, au cheikh des Beni Sokhr ; mais là, la chance m'abandonna. Lorsque nous arrivâmes à son grand abri solitaire qui venait à peine d'être installé, non loin des ruines sculptées d'*Umm Shetta* ou *Meshetta* (c'est aussi le nom d'un *fendi*¹¹² des *Walad Ali* septentrionaux), nous n'y trouvâmes que des femmes, je vis les cadavres de deux serpents sur le sol de leur tente. Elles m'apportèrent du lait et je m'assis pour attendre la suite des événements. Le cheikh *Effendi el-Faîz* survint dans l'après-midi ; il leur demanda si j'avais déjà mangé. Alors nonobstant le lait, il convoita une rançon et se fit menaçant ; il finit par dire que si je lui faisais un présent, je pourrais repartir en paix. Je répondis, « Qu'il m'en fasse un lui-même, sa jument ». Il ordonna qu'on lui fit faire un tour en la retenant par la longe et il me l'eût donnée si je n'avais pas décrété que c'était une haridelle, disant « Je ne recevrais même pas sa vieille haquenée s'il m'en faisait cadeau. » En malicieux Arabes qu'ils étaient, ses compagnons éclatèrent de rire, et se voyant la risée de tous, ce sonnailler¹¹³ ne trouva pas de meilleur conseil que de me laisser partir. Sa façon d'en user avec un hôte n'eût pas manqué d'être flétrie comme un acte damnable par tous les Bédouins. Mais bizarrement, on dit de lui qu'il n'est qu'un intrus venu chez les Arabes des environ de Gaza (qui sont des *Howeytat*) ; alors que dans les tribus arabes pures nul autre que le premier d'entre les aînés de la noble descendance de leur patriarche ne peut être cheikh. Sous d'autres tentes des B. Sokhr, je vis ce que pouvait être la généreuse hospitalité bédouine.

Les Welad Ali qui sont des *Amnezi*, se trouvent à l'est, et leur *dîra* (circuit nomade¹¹⁴) empiète sur le Hauran. C'est une moitié de tribu qui s'est accrue dans le Nord, le reste demeurant sur son territoire ancestral entre Médine et Medain Sâlih. Quant aux Sokhûr, ils descendent des anciens Arabes méridionaux, et leur *dîra* traditionnelle s'étendait autour de la même Medain Sâlih, où la légende veut qu'ils soient issus de ses roches de grès (*sokhr*). Ces Bédouins péréens sont plus relâchés dans la pratique de leur religion que leurs contribuables wahhabites¹¹⁵ d'Arabie ; ils ne se font

111 « Intermariage : les clans arabes sont naturellement jaloux de leur sang. Les Heteym, les Sherarat, les Solubba, les *muwelladin* [métis, mulâtres -ndtr] africains, et tous ceux dont il est dit qu'ils sont *mât li-hum asl* [sans origine, ndtr] ont coutume de ne se marier que dans leur clan » (note de Doughty, in *index...*, vol. II)

112 Clan, sous-fraction de tribu.

113 « *Bell-wether* » le sonnailler, l'animal (le bélier) qui dans le troupeau va le premier, avec la clochette au cou. Au sens figuré ; un meneur, chef de bande (péjoratif).

114 Territoire dans lequel la tribu, ou une de ses fractions, nomadise de l'automne au printemps avec ses troupeaux, et qui renferme ses puits ou points d'eau permanents, auprès desquels elle campe pendant l'été.

115 Sectateurs de la *Wahhabiyah*, mouvement puritain musulman fondé au XVIII^e siècle par Mohammed ibn 'Abd al-Wahhab, dans le Nejd Unitariens, les wahhabites proscrirent tout ce qui pourrait rappeler le polythéisme et prêchent le retour aux enseignements originels de l'Islam, en condamnant toute innovation.

pas scrupule d'expédier les prières canoniales de chaque jour, et ils n'en [63] connaissent que très imparfaitement le sens. Les femmes ne sont pas voilées et se peignent le visage avec des lignes et des points de couleur bleue, dont je n'ai pas vu d'exemple en Arabie proprement dite. Elles contiennent dans une résille les doubles boucles de leurs cheveux, qu'elles ont peignés sur le front. Dans leurs misérables campements, les Arabes n'ont pas d'anciens de la religion à demeure, et aucun n'a appris ses lettres : qui alors pourrait enseigner leur religion aux Beduw ? Cette entreprise a pourtant été parfois tentée en Arabie, au temps des anciens Wahabi. Les Welad Ali sont riches en bétail, et, avec leur grand cheikh *Mohammed el-Dûgi*, ils sont les principaux pourvoyeurs du hajj en chameaux de grande taille.

À l'ouest du Jourdain, on trouve Galaad, altière contrée dans ces terres pelées. Qu'elles rafraîchissantes à la vue et agréables à tous les sens ces collines calcaires et boisées, où les pins embaumés croissent à l'envie et dont, caressés par l'aile amoureuse de la colombe, les lauriers résonnent d'une sanglotante douceur¹¹⁶ ! Au détour de chaque sentier, on tombe sur de divines fontaines ; les bêtes des vallées sont parcourues par les filets de l'eau la plus pure qui est une véritable panacée pour les yeux. Dans ces parages des hauts plateaux couverts de lauriers, on voit de villages en ruines, dont certains sont encore habités. Ici, l'habitant essarte la forêt comme au fond de quelque bois écarté du Nouveau Monde : le peu de gens qui y vivent sont incivils et brutaux, ne reconnaissant l'autorité d'aucun gouvernement. Nous achevâmes l'étape du jour, ayant franchi douze milles, à la *Kella Blât* en ruines, où on voit des canalisations rompues ; peu de temps après nous fîmes notre entrée dans le campement.

Ces hautes collines calcaires et les vastes plaines d'Ammon et de Moab, de Ruben, de Gad et de Manassé, sont les *Belka* des nomades, autant dire un piedmont ; hauts plateaux au frais climat où toutes les variétés de céréales peuvent être cultivées en donnant d'abondantes récoltes, sans fumage ni irrigation. De tout temps ; peut-on lire dans les écritures hébraïques, les sols les moins profonds ont été terres de pâture, « une terre bonne pour le bétail¹¹⁷ ». C'est *SHEM*¹¹⁸ (ou *SHAM*) le gracieux pays du nord, où les eaux ruissellent sur la surface du sol. Les chameaux n'en sont pas moins harcelés par les mouches et, comme s'en plaignent les Bédouins, les humains le sont aussi, durant les longs mois d'été, par les puces. Les ruines laissent deviner que la contrée était jadis couverte de villes, de hameaux et de villages, grossièrement bâtis à la façon expéditive des Sémites. Dans aucun je ne vis d'inscriptions.

[64] « Le désert » (dit le prophète hébreu) « deviendra terre de labour¹¹⁹ », afin que toutes ces bonnes terres, sur lesquelles « le soleil s'est couché pendant qu'il faisait encore jour¹²⁰ », soient à nouveau emplies d'industrielles existences humaines ; il n'y faut que le rempart d'un gouvernement fort. Un des marchands damasquins de la caravane me dit : « En voyant que les Turcs (qui crochent tout et ne construisent rien) laissent en friche une aussi riante contrée, d'ingénieuses personnes du *Frankistan*¹²¹, vos compatriotes, ne pourraient-elles pas y construire un chemin de fer ? » Certains en Europe, se sont imaginés que des colonies franques pourraient prospérer dans ce pays auquel les vastes étendues de terres à mettre en valeur ne font en vérité pas défaut. mais si d'aventure l'entreprise venait à échouer, la génération des pionniers s'étiolerait et leurs descendants deviendraient peu différents des Arabes. Nul ne peut parvenir au terme de l'histoire de ce pays telle que l'a racontée Josèphe¹²² sans en avoir le cœur navré ! Envoyer des colons en Syrie ne reviendrait-

116 cf. Ézéchiel VII, 16 : « Ils seront sur les montagnes comme des colombes gémissantes » ; Isaïe XVI, 2 ; « Et il adviendra qu'elles seront pareilles à l'oiseau en fuite, à la nichée expulsée, les filles de Moab ».

117 Nombres XXXII, 4.

118 La Syrie méridionale, qui s'étend de l'Anti-Liban jusqu'à la frontière jordanienne.

119 Isaïe XXXII, 15 ; XVI, 19.

120 Amos VIII, 9.

121 « *Frankistan* [mot qu'on n'entend pas prononcer en Arabie], le pays des Francs, l'Europe » (Note de Doughty *Index...*, vol. II).

122 Flavius Josèphe (37/38-100), prêtre juif et historien romanisé, l'auteur de *l'Histoire ancienne des Juifs* et de la

il pas à donner à ces pauvres gens le lit dans lesquels d'autres sont morts de la peste¹²³ ?

Non loin de là s'étendent les altières ruines grecques de Philadelphie, *Amman* aujourd'hui, autrefois *Rabbath* (la métropole d') *Amman*¹²⁴ ; je trouvai son site, au creux d'une petite vallée ouverte, moins étendue que celui d'une quelconque cité anglaise de médiocre importance. Un pont romain, à une seule arche, enjambe la rivière qui naît d'une abondante source d'eau tiède située un peu en amont. « Pourquoi vous glorifiez-vous (dit Jérémie) dans vos vallées, vos vallées qui se sont écoulées comme l'eau¹²⁵ ? » Le royaume d'Ammon était comme un de nos comtés : une soixantaine de petites cités et de villages, tout au plus. À quelques milles plus au sud, je trouvai dans les champs de blé qui sont cultivés à partir d'*es-Salt* tout proche, un somptueux mausolée (el-kasr) bâti en blocs d'un calcaire blanc et cristallin. Des sarcophages du même marbre et à peine moins longs que le grand lit d'Og¹²⁶ qui se trouve dans la ville voisine sont alignés à l'intérieur. Ces monuments d'une ancienne gloire [65] civilisée sont aujourd'hui un sujet d'étonnement pour nos yeux dans un pays de désolation occupés par ces Arabes sordides.

Nous ne décampâmes pas avant le jour, traversant la même rase campagne de terre argileuse sur deux calcaires que la veille : un désert qui, labouré pourrait donner du blé en abondance. Non loin de là se trouve *Hesban*, où sur un terrain en pente je n'avais vu qu'une plate-forme et les fondations d'une muraille, qui aurait pu appartenir à une kella et qui passe pour être les ruines de l'Hechbôn de la Bible, la cité de Sihôn. Auprès de là, il y a le lit d'un torrent et des fosses qui ne sont plus ces piscines pareilles aux yeux de l'amour, les citernes des colombes d'Hechbôn¹²⁷, mais des abreuvoir à bétail, à l'eau croupissante et nauséabonde. Plus bas, il y a *Umm Rosas*¹²⁸, ville ruineuses entourée de murailles grossièrement taillées. Un mille avant ce site se dresse une curieuse tour maçonnée avec soin, dont il est visible à l'œil nu que l'axe s'écarte de la verticale, et que les anciens bâtisseurs chrétiens ont ornée de nombreuses croix. Épais de près d'une brasse, remparts et bastions sont fait de grossiers blocs de calcaire empilés les uns sur les autres sans mortier, les interstices entre les blocs étant remplis de débris. Je vis les ruines d'une ville, ramenée à l'état de monceaux de pierre, dans une épouvantable confusion, les murs intérieurs des maisons encore debout chevauchés par des arceaux en ogive, à la façon dont sont bâties de nos jours les demeures de Kerak. Le ciel et l'air resplendissaient tandis que nous cheminions sous le soleil d'automne ; au milieu de l'après-midi nous passâmes devant *Khan ez-Zeyt* où on voit les arches d'un aqueduc. Pas très loin de là, après avoir couvert vingt milles, nous arrivâmes à notre campement, établi dans une dépression, près de la *Kellat el-Belka* récemment restaurée, sise presque plein est par rapport à Jérusalem, au-delà de la mer Morte ; l'altitude du lieu est de 2870 pieds.

Nous devons nous mettre en route de très bonne heure, le lendemain matin ; quelqu'un s'enquit de l'heure ; « C'est au canon de le dire, » répondit en riant un Damasquin du service du hajj. Avec quelle éloquence ne retentit-il pas ce coup de canon dans la nuit du désert, qui fait se lever à l'instant la grande caravane, dans le soudain tumulte que produisent plusieurs milliers de pèlerins ; les préparatifs du départ provoquent une brève mêlée ; un appel se fait entendre et les gens de courir avec leurs lanternes ; un rugissement confus, le désordre des chameaux, et les tentes sont soulevées

Guerre des Juifs contre les romains.

123 Encore à l'état endémique dans le Levant, à l'époque du séjour de Doughty à Damas, tout comme le choléra avec de fréquentes et meurtrières épidémies.

124 Philadelphie, nom hellénistique (au III^e s. av. J.-C., sous la coupe du roi lagide Ptolémée Philadelphie) de *Rabbath Ammon*, la capitale d'Ammon ou des Ammonites. Le pont romain vu par Doughty a disparu lors du recouvrement du wadi Sir qui traverse les bas quartiers d'Amman.

125 Jérémie XL, 4.

126 Le lit de fer d'Og, roi de Bashan, mesurait neuf coudées de longueur et quatre coudées de largeur « en coudées d'homme ». (Deutéronome III, 11).

127 Isaïe XVI, ; Jérémie XLVIII, 9, 28 ; Cantique des Cantiques IV, 15.

128 Dont les édifices datent de l'époque nabatéenne, romaine et surtout byzantine. « L'intérieur de l'enceinte se présente comme un fantastique puzzle en désordre de maisons renversées, d'églises en morceaux, d'où émergent des arceaux. » (cf. *Jordanie*, Paris 1986, Coll. Des Guides Bleus, p. 145.)

de dessus nos têtes. Dans cette presse générale, ce qui a été laissé en arrière sera perdu, car entre le moment où le signal du départ est donné et celui de l'armée des pèlerins remonte en selle, il ne s'écoule que [66] très peu de temps. Tiré quatre heures après minuit, le canon réveillait en sursaut maints corps harassés ; et souvent, parmi ceux qui ont parcouru de grandes distances à pieds, il y en a qui sont tellement épuisés qu'ils ne se réveillent pas et la caravane ayant décampé, ils sont abandonnés dans les ténèbres. Dans les quartiers des Persans, on sert le thé chaud préparé à l'avance et très sucré, dans des verres, et les esclaves allument les nargîlis (pipes à eau) que leurs maîtres pourront « boire » en cheminant, tout en les tenant par la main. Les hajjis qui voyagent à cheval ont le loisir de s'attarder encore un moment, assurés qu'ils sont de pouvoir rattraper sans peine le train lent des chameaux. Ayant pris quelque avance, les vendeurs publics de café installent leurs braseros sur le bord du chemin et interpellent les passants, *Yellah ! Yellah ! Yellah ! Yesulli ali Mohammed, Allah karîm*, ce qui veut dire « Pressons, pressons, pressons, le Seigneur bénisse Mahomet, la libéralité du Seigneur est infinie ». C'est ainsi qu'en toutes choses les Sémites préfèrent le nom de Dieu, qu'il s'agisse du bien ou du mal. Ils dispensent leur breuvage à un sou à tous ceux qui, parce qu'ils vont à pied, peuvent s'arrêter un moment pour boire de quoi se conforter le cœur, dans la nuit froide du petit matin. D'autres vendent des pains plats de Damas et des raisins secs, sur le bord du chemin : ce sont des pauvres Syriens qui recourent à ce pénible expédient afin de gagner un peu d'argent chaque année. Qui avec son âne, qui avec son chameau, chargé d'une petite provision de marchandises, ils accompagnent le pèlerinage sur des distances plus ou moins longues, jusqu'à Maan la dernière station syrienne et certains même, après avoir franchi les grands déserts de la route du hajj, terminent le voyage en vendant des dattes à Médine et à La Mecque. Dans le petit matin glacé des hauts plateaux, les chameaux ont l'air d'exhaler de la fumée et le vent du nord pousse les nuages de poussière dans notre dos. Plongés comme nous sommes dans les ténèbres, le temps qui nous sépare du lever du jour et de la montée du soleil dont les rayons nous réchaufferont paraît interminable. Mais la journée fut pluvieuse, ce qui fit que la literie des pèlerins, ordinairement une courte-pointe en coton, fut transpercée de part en part par l'humidité ; cependant, les maux du moment ne durent pas et chaque instant qui passe nous rapproche du soleil qu'il fera demain. Nous franchîmes près de quarante milles avant d'atteindre notre campement, qui avait été dressé sur un emplacement sablonneux, près de la *Kella Katan*, à la citerne de laquelle nous bûmes de l'eau de pluie. Au cours de cette étape, nous étions passés dans le lit à sec du *Wadi Mojob*¹²⁹ qui, en aval devient le torrent d'Arnon. En partant de là, dans la direction de l'est, on trouve une ville de forme carrée, entourée par des remparts ruineux, *Lejûn*, et tout comme à Umm Rosas, la muraille et les tours d'angle sont édifiées en blocs non maçonnés, [67] avec une porte au milieu de chaque face. Dans ces ruines, je vis plusieurs arceaux arrondis dressés sans mortier ; comme dans la ville précédente, il y a autant de ruines à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'enceinte. Légèrement à l'écart dans la direction du sud, je vis une plate-forme carrée en maçonnerie, avec des degrés tout autour, comme s'il s'agissait d'un *suggestum* ou d'un *concionis locus*¹³⁰. *Lejûn* ne serait-il pas *Legio*¹³¹, par hasard ? Et ne verrions-nous pas ici un poste militaire romain, une *stativa*¹³² ? Plusieurs mois auparavant, alors que j'étais arrivé là à la tombée du jour, venant de Kerak, des tentes bédouines étaient dressées dans le désert, à l'extérieur de l'enceinte ; le soleil se couchait et, laissés à eux-mêmes, les chameaux vagabondaient dans le désert ; sous les tentes, les femmes trayaient le petit bétail. Après des ruines d'une ville de pierre, je fus reçu avec une cordiale hospitalité dans l'éternité des pauvres tentes nomades.

Une fois encore nous pliâmes bagage à cinq heures du matin. Nous étions dans la plaine de

129 Le Wadi Mujib, dont la vallée s'encaisse de 400 mètres quelques kilomètres plus bas.

130 *Suggestum* : lieu élevé, hauteur. *Concionis locus* : lieu où le magistrat convoque le peuple.

131 *Lejûn*, *Legio*, était effectivement un camp de légionnaires romains (la *Legio IV Martia*) qui faisait partie d'une ligne de forts et de campements constituant le *limes arabicus* entre Aqaba et Damas.

132 Campement fixe.

Moab¹³³ ; non loin à droite, s'élève le Jebel Kerak, haut plateau sauvage qui comporte plus de sites de hameaux et de cités ruineuses que les Arabes sont capables d'en dénombrer. L'année précédente, en sus des ruines de Rabbath Moab, j'en avais visité près d'une quarantaine, en deux jours de voyage. Il n'y a aucune raison pour que ces contrées restent pratiquement inconnues ! Un été ne suffirait-il pas pour toutes les explorer ? Près¹³⁴ de la route du pèlerinage sont sises les villes ruineuses de *Nikkel* et d'*Ensheynish*. Un peu plus près de Kerak je visitai *Meraï*, site à deux niveaux encombré par des ruines inhabitées. J'avais ouï dire qu'on pouvait y voir une effigie, quelques colonnes et des inscriptions ; mais je ne trouvai rien de tout cela, et comme la faim me faisait dépérir, je n'eus pas la force d'escalader ces désolations de pierres déchues. Mehaï occupait une vaste hauteur sans aucun édifice digne d'être mentionné, mais tout y est bâti en pierre sèche, du calcaire brut avec de grands blocs tabulaires de silex extraits de la plaine. En cette demi-heure, je me rendis de là à *Medeybia*, une ville plus petite, en ruines, dont les édifices et l'enceinte avaient été édifiés en blocs de lave massifs et non taillés ; car ici la coulée du basalte est interrompue pour s'enfoncer dans les calcaires de la Belka. On compte un grand nombre de fissures volcaniques dans ces collines pelées ainsi que dans l'Edom, et, plus que partout ailleurs, dans la vallée du Jourdain et de la mer Morte et le large et profond sillon qui débouche dans le golfe d'Akaba. Sur le chemin [68] de Kerak, j'aperçus une multitude de chameaux au pâturage ; mon compagnon m'apprit alors qu'ils appartenaient à une tribu originaire du pays d'Ibn Rashîd¹³⁵. Il n'était pas impossible que ce fussent ces *fukura* en migration chez lesquels je m'aventurai plus tard dans les environs de Medain Sâlih. Au sud de Kerak, par delà le *W. el-Hâsi*, s'étend un important champ de ruines, que les Arabes appelle *Das Ras*. J'y trouvai deux édifices anciens, maçonnés avec justesse, en calcaire blanc et cristallin ou en marbre, comme le mausolée (grec) près de Rabbath Ammon ; (l'éruption du basalte et la fournaise volcanique ont métamorphosé la craie de la Belka). De forme carrée, le premier bâtiment faisait penser à un petit temple ou à quelque édifice de l'époque impériale. De part et d'autre de la porte ouverte dans un frontispice massif, il y a des niches comme pour recevoir des statues, et des colonnes brisées gisent à terre. Encastré dans l'épaisseur du mur, un escalier, fait de grand blocs de marbre, mène à une terrasse qui repose sur des arcs arrondis et massifs : c'était pour l'heure l'ancre d'une bête sauvage. « C'est pour cela que le pélican et le porc-épic nicheront dans les linteaux d'en haut¹³⁶ ». Plus loin, il y a un bassin profond et sec, puis un second revêtu tous les deux d'un parement de mortier, et sur le niveau supérieur d'à côté il y a des mur plus bas, également en marbre maçonné, comme ceux d'un palais ou d'un édifice grec. On dit que la carrière était un peu au-delà du wadi. Mon extrême lassitude ne me permit pas de poursuivre cette exploration plus longtemps ni de me promener dans l'immense désolation qui entoure aujourd'hui ces nobles ruines. Non loin de là, nous tombâmes sur l'abri d'un pauvre Bédouins, qui se montra infiniment déçu que nous ne puissions partager son brouet ni passer la nuit chez lui ; voilà l'hospitalité nocturne qui nous était ordinairement réservée dans le désert.

À Rabbath Moab, je vis des remparts cyclopéens de blocs empilés sans mortier, et des rues dallées de basalte, une colonnade et un petit temple de facture grecque encore debout. À en croire les gens, sous chaque grand morceau de pierre gît la dépouille d'Alexandre le Grand, qu'ils appellent *Thû el Kurneyn* « bicorne », et *merito*, comme quelqu'un qui, de son vivant, aurait eu besoin de se faire passer pour un descendant du dieu Ammon à la tête de bélier. À leurs yeux, comme à ceux des grecs chrétiens, Iskander est un saint, dont ils baisent dévotement l'effigie cornue lorsqu'ils la reconnaissent à l'avant de quelques vieux denier. Dans la paroi extérieure d'une de leurs églises en Palestine, j'ai vu une antique décoration composée de têtes humaines portant des cornes, peut-être celles d'anciens Cananéens adorateurs du soleil. Dans la Genèse, on lit quelque chose de semblable

133 Rabba ou Rabbat-Ammon.

134 « Night the pilgrim road » forme poétique de *near*.

135 Le Jebel Shammar (voir infra chap. XXI.).

136 Isaac XXXIV, 11-13 (à propos d'Edom).

à propos de ce qui pourrait bien être Ashteroth *Karnaïm*¹³⁷, la lune cornue. J'ai entendu dire que de part et d'autre de la chaussée aux pavés creux qui, partant de là, descend vers la mer Morte, on pouvait voir des édifices cyclopéens en grand nombre. Cette cité royale de Moab, dans laquelle je ne trouvais que les tentes d'estivants kéralois dont les troupeaux dormaient au centre, n'est pas loin de Qir-Moab¹³⁸, à présent Kerak, un rocher que la nature a merveilleusement fortifié¹³⁹ ; au point que lorsque Moab fut châtiée et détruite par la confédération des rois d'Israël, de Juda et d'Edom, il ne put être pris, continuant d'être habité jusqu'à nos jours. Ce fut peut-être là que le roi de Moab, assiégé et voyant qu'il ne pouvait plus résister aux ennemis, prit son fils aîné, craintif dauphin, et l'offrit en holocauste sur la muraille¹⁴⁰.

Dans la tête infirme des Arabes, trop frustes et indolents pour en faire le décompte, les *khurbets* ou sites ruineux de ce pays sont au nombre de « trois cent soixante », chiffre rond sorti tout droit de leur imagination : autant que de jours dans l'année¹⁴¹ ; mais de tout temps les filles de Moab, aujourd'hui silencieuses, ont été d'humbles montagnardes ; on lit que le roi moabite « nourrissait de grands troupeaux de moutons¹⁴² ». La plupart des *khurbets* ne sont pas plus étendus qu'un hameau ; en s'écroulant, les grossières constructions en pierre sèche ont formé des monceaux de pierres anonymes. Mon oisiveté était si grande que j'eus tout le temps d'écrire les noms de certains d'entre eux, *Khurbet Enjahsah*, *Mehnuwara*, *el-Hadlih*, *Mehaineh*, *Meddain*, *Negaes*, *Libbun*, *Jeljul*, *Nelnokh*, *Mehrud*, *Howihih*, *Gamereyn* (aux deux lunes), *Jarfa* (où se dresse une mosquée mahométane ; jadis une église). Sous Rabba, une antique voie pavée traverse le pays, que nous franchîmes souventefois au cours de notre voyage. À ce que croient les habitants, (ils n'ont pas conservé de traditions locales qui soient antérieures à Mahomet), c'est l'ancienne route du hajj. Puits et trous d'eau abondent dans cette plaine à présent déserte ; à chaque instant le regard tombe sur les monceaux de cailloux que les laboureurs d'autrefois ont élevés en épierrant leurs champs - « des monceaux de pierres dans les sillons des champs » dit Osée¹⁴³ - qui leur survivent pour l'éternité. Ici s'étendent des terres à blé très fertiles que l'araire des Kéralois pénètre jusqu'à une main de profondeur. Il suffit de quelques livres pour acheter un champ et, dans leur cité, le grain est presque aussi abondant que le sable, car il ne peut être envoyé au loin à [70] cause du coût excessif du transport à dos de chameau qui, jusqu'à Jérusalem, représente la moitié de la valeur du chargement. Isaïe dit du peuple de Moab qu'il était fort nombreux¹⁴⁴ et il est certain qu'aux temps bibliques ces hauts plateaux au frais climat faisaient vivre une population considérable. Les Sémites ont coutume de dire des antiques nations qui les ont précédés qu'elles étaient de la race des géants. Ce sont les mêmes fables que racontent les Bédouins du Nejd à propos des *B. Helal*¹⁴⁵, des *'Aad* et des *Thamûd*. Tels étaient avant Moab les Emin, fils d'Anaq¹⁴⁶, défaits par Kerdorlaomer, qu'Abram, avec ses trois cent jeunes gens, mit en déroute ainsi que le ROI DES NATIONS et deux ou trois autres rois qui les accompagnaient dans leurs expéditions¹⁴⁷. Si à lui tout seul Abram avait trois cent hommes, cela veut dire que sa tribu était une tribu nomade, plus importante que maintes sous-tribus qu'on

137 *Karnaïm* (hébreux) : les deux cornes, attribut de la déesse Astarté (Genèse XIV, 5).

138 Ou Qir-Haraset, capitale du royaume de Moab au temps du roi Mécha (Mésa).

139 C'est un promontoire d'une altitude de 950 m, qu'occupe la ville de Kerak et les ruines d'une forteresse construite par les Croisés.

140 Les Rois III, 26-27.

141 Ou que d'idoles autour de la Ka'aba, à l'époque anté-islamique, qui toutes tombèrent par terre au contact du bâton du Prophète.

142 II, Chroniques XXV, 9-10.

143 Osée XII, 12.

144 Isaïe XVI, 14.

145 Les Banu Hilâl, dont des fractions émigrées en Égypte ont fourni les envahisseurs de l'Afrique du Nord au XIII^e siècle. La geste des Banu Hilâl leur prête la conquête de l'Inde et cent autres exploits merveilleux, qui selon l'opinion populaire ne pouvaient être le fait que d'une race de géants.

146 Peuple semi-léendaire parmi les habitants pré-israélites de Canaan et du pays de Moab. Comme les Zonzommin (ou Zamzoumin), les Emin passent pour une race de géants.

147 Genèse XIV, 1-7.

rencontre de nos jours dans l'Arabie nomade. On lit aussi des enfants d'Ammon qu'ils succédèrent aux géants Zonzonmmmin.

Une fois sur son déclin, ce pays n'avait pas tardé à tomber dans un oubli partiel, ouvert comme il était sur les marches bédouines : le peu de population qui restait alla se réfugier dans les villages les mieux fortifiés et les hameaux de la périphérie perdirent tous leurs habitants. Adossées à un arrière-pays peu sûr, les places déchues ne furent pas relevées. Lorsque leur découragement atteint ce degré extrême, les Sémites ont coutume d'émigrer et de s'établir, sans grand espoir de retour, là où ils ont fini par s'échouer. Selon leurs traditions, le pays n'était pas encore désolé du temps de Shebîb ibn Tubbaï ; tout fut détruit à l'époque de l'Islam, disent-ils, par les Aarabes *el-Agada*, des nomades d'el-Yemen qui après des débuts éclatants ne sont plus aujourd'hui qu'un ramassis de bergers relevant de l'autorité du cheikh de la ville, certains demeurant aux environs de Kerak et d'autres dans les parages de la mer Morte. Par la suite, ajoutent-ils, les B. Helal dévastèrent la pays, lors de leur passage en Égypte. C'est ainsi que dans l'ancien temps David vint avec les guerriers d'Israël. Après avoir pris le dessus des Moabites (dont le roi en avait usé très courtoisement avec lui et sauvé son père et sa mère du roi Saül), « les ayant abaissés jusqu'en terre, lisons-nous, il les firent tirer au sort, les divisa en trois parts, dont il destina deux à la mort et le troisième à la vie¹⁴⁸. Moïse, David, Mahomet ne font qu'un en ceci que, chefs de factions sémites, ce sont des ethnocides. Armés de l'épée de l'ange exterminateur [71], ils frayent un chemin à Dieu dans les forêts de son royaume. Selon les récits légendaires des rois d'Israël, lorsque Yoram et Josaphat s'unirent avec le roi d'Edom contre le roi de Moab, ils ouïrent Élisée proférer cette sentence, qui reniait la promesse de Moïse¹⁴⁹ : vous détruirez toutes les places les plus importantes ; vous couperez par le pied tous les arbres fruitiers ; vous boucherez toutes les fontaines et vous couvrirez de pierres tous les champs les plus fertiles » ; et c'est ce qu'ils firent. « ils détruisirent leurs villes, remplirent tous les champs les plus fertiles de pierres que chacun vint y jeter, bouchèrent toutes les fontaines, abattirent tous les arbres fruitiers¹⁵⁰. » Les plaines de Moab ne sont plus aujourd'hui parcourues que par les Bédouins, en vertu de ce dit de Jérémie : « Un grand nombre de pasteurs a détruit ma vigne ; ils ont foulé aux pieds le lieu que j'ai pris pour mon partage ; ils ont changé en une affreuse solitude l'héritage que j'avais choisi et que j'avais rendu si beau¹⁵¹. » Et à présent la vaste étendue de ce pays couverte de graviers est parcourue par le bétail sous le soleil ardent qui l'a calcinée comme de la brique. Moab est appelée le broc à eau de Dieu¹⁵², peut-être à cause des veines d'eau qui circulent dans le calcaire. Mais ce que j'ai trouvé de remarquable dans ces campagnes aux villages ruineux, c'est que leur anciens habitants bâtissaient en pierre, alors que jusqu'à nos jours les mahométans qui ont pris leur place bâtissent argile¹⁵³. Les prophètes d'autrefois menaçaient d'en éparpiller les pierres jusqu'à ce qu'elles ne fussent plus que monceaux dans les champs et comme les plants bâtards d'une vigne étrangère¹⁵⁴.

De nos jours, Kerak est une petite ville primitive, et dans les veines de ses habitants, dont la façon de parler sent son nomade, coule peut-être une partie du sang moabite et une partie du sang d'immigrants. Les nomades dispersés aux alentours la trouvent si populeuse qu'ils l'appellent *el-Medina*, La Ville. Son site occupe une plate-forme calcaire et pentue, conscrée par les méandres d'un vallon encaissé. Lorsqu'il monta en Syrie, Ibrahim Pacha¹⁵⁵ s'empara de cette place au prix

148 Samuel II, VIII, 2.

149 « Ne sois pas hostile à Moab et ne les attaque pas au combat, car je ne te donnerai rien de son pays en possession. » (Deutéronome II, 9).

150 II Rois III, 19-25.

151 Jérémie XII, -.

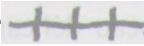
152 « moab est la cuvette où je me lave » (Psaume LX, 10) cf. aussi Psaume CVIII, 10).

153 « Comment ceux qui habitent en des maisons de boue, qui n'ont qu'un fondement de terre, ne seraient-ils pas beaucoup plus consumés et comme rongés des vers ? Du matin au soir ils seront exterminés ; et parce que nul d'eux n'a l'intelligence, ils périront pour jamais. » Le Livre de Job IV, 19-20 (Bible de Port-Royal).

154 Isaïe V, 5-6 ; VI, 11-12 ; VII, 23 ; Jérémie XLIX, 13 ; XII, 10-11 ; II Rois III, 9.

155 Général et vice-roi d'Égypte. Sa campagne contre la Syrie eut lieu en 1831 et son administration des territoires

d'un sanglant assaut donné par ses soldats égyptiens et albanais : il mit leur cheikh en prison et laissa une garnison derrière lui ; mais quelques mois plus tard ses gens furent vaincus par les farouches paysans qui, jaloux de leurs [72] immémoriales liberté, et peu soucieux de se voir soumis à l'impôt en qualité de sujet d'une puissance étrangère, quelle qu'elle fût, ont de tout temps été rebelles au lointain gouvernement syrien. Ainsi que je pus le constater, leur rocher eût put être pris sans effusion de sang, rien qu'en détournant les eaux de l'unique source qui, située loin au dehors, alimente la ville ; ou encore, Kerak eût pu être occupée sans crier gare à la saison du printemps de l'année, alors que presque tous les villageois campent au loin, sous le tente comme les nomades, à l'occasion de l'estivage du bétail. Je les trouvai logés sous les plus misérables des abris de worsted¹⁵⁶ dans leurs campements principaux, comme les Aarabes, dans le désert qui s'étend devant la ville ; il y a un troisième campement, plus petit, de Grecs chrétiens qui, depuis une époque récente, sont tolérés dans le pays bédouin, aux portes de l'Arabie ; mais ils sont moins honorables et moins hospitaliers que les Musulmans ; imbue de formalisme, leur religion consiste pour l'essentiel en prières dépêchées à la hâte et en sottises superstitieuses. Ils ont une église dédiée à Saint Georges : un lèche-bottes de prêtre paysan et son diacre, un autre Syrien, sont tout leur clergé. Il est surprenant de voir la religion chrétienne administrée ici sous les tentes de Quédar ! Je n'aperçus pas que ces sectateurs des Évangiles eussent aucune conscience de la sainteté de la tradition du Christ : je fis mieux de m'en remettre aux Musulmans, plus dignes de confiance, à l'esprit franc et, plus que les autres, fortifiés par les vertus arabes. Les Mahométans n'en estiment pas moins les Chrétiens et la foi de leurs prêtres, à la manière d'un dépôt ; c'est ainsi qu'ils se figurent les Nasâra. Nous avons vu que les dépensiers du pèlerinage étaient des Chrétiens et nous constatons que c'est toujours à des étrangers, sous les gouvernements mahométans, que ces postes de confiance sont attribués. Avec sa grande dépense d'épouses successives, Mahomet a fait de ses disciples des gens qui marchent sur des œufs ; mais la religion du Christ repose sur l'unicité de l'homme, ce qui l'oblige à un seul mariage. Le cheikh musulman de la ville les traite avec tolérance, et ils font partie de ses « nombreux », mais les chrétiens se plaignent d'être en butte à des vexations ; ce sont tous des gommages frustrés. Ils ont parfois essayé, et ils ont encore cette intention, de partir et, en acquérant des Bédouins, pour une somme modique le droit du sol, qui est le garant de leur tranquillité, de s'établir à Amman ; mais ils restent à Kerak où ils sont nés, dont ils sont citoyens, et où ils ont moins à craindre. Il y a, de surcroît, des dissensions entre Mohammed le cheikh des lieux et Khalîl, son cousin germain ; leurs factions sont de force presque égale et chaque parti est en bons termes avec ses voisins chrétiens, à cause du renfort que recèlent leurs mousquets à mèche, et ces Nasâra sont [73] d'intrépides montagnards. Les incultes Musulmans n'en jettent pas moins des regards réprobateurs sur les rites inconnus des Chrétiens, comme s'il s'agissait de mystères impurs. Ces Musulmans vous montrent un sépulcre de Noé, qui est aussi enterré dans maints autres endroits, à de grandes distances d'ici. Les moutons des Chrétiens sont marqués d'une tripe croix sous la mâchoire. Près de la ville, je pénétrai dans deux longues galeries anciennes,

creusées dans la roche calcaire : une  d'elle dans la vallée proche de Khanzira, s'enfonce en direction d'une tête de source.

Mohammed Mejelli, le cheikh, est natif du lieu, mais son père, ou son grand-père¹⁵⁷, était un riche paysan originaire du *Jabal el-Khalîl*, les montagnes d'Hébron ; pour ce motif, tous ceux qui ne sont pas de ses amis le traitent avec dédain de *cheikh fellah*, « Un seigneur paysan » disent-ils « pour les gouverner ! » Homme à la poigne rude, c'est un ambitieux, un oiseau de proie ; et eux, ses barbares sujets, que la raison échoue à diriger, ne connaissent que la force, qui est souvent pure violence. C'est sur un tel cheikh que repose le fardeau quotidien de l'hospitalité publique. Ce duc campagnard qu'ils honorent du titre de « Sultân », soumet le village voisin de *Khanzîra* à son si

conquis suscita des révoltes armées qui ne cessèrent qu'en 1850.

156 Tissu de laine, fait longues fibres tissées parallèlement, qui tire son nom de la ville de Worsted près de Norwich. En Angleterre, ce tissu épais mais souple et résistant, apparu au XIII^e siècle, servait à la confection des vêtements.

157 « His grandsire » grand-père, ancêtre, vieillard (archaïsme).

imposition et tient les nomades les plus pauvres du pays dans son obédience. Jusqu'aux Bédouins du *Ghror*¹⁵⁸, cette profonde plaine au-dessous de la mer Morte, qui sont ses tributaires, population de peu de vaillance, minée par les fièvres et devenue presque noire à force de chaleur et d'humidité. Ainsi s'explique lorsque vous mettez pied à terre devant n'importe quelle tente de Moab, son nom soit le premier qui vienne à la bouche de tout un chacun. C'est à cause de cela qu'il est prisonnier dans sa propre circonscription et que si l'envie le prenait de se rendre à Jérusalem ou à Damas, il n'oserait pas s'y montrer sans un sauf-conduit. Pour les siens, c'est un chef politique juste et équanime, comme le sont tous les cheikhs arabes. Les Kérakois sont à demi bédouins et Mohammed n'a pas appris ses lettres. C'est habituellement un étranger qui l'assiste dans l'expédition des affaires courantes. À l'époque où je lui rendis visite, un Chrétien remplissait cet office, réfugié depuis peu à cause d'un meurtre qu'il avait commis à Bethléem (Kerak qui est au-delà de la partie gouvernée du pays, est un asile sûr et les hors-la-loi de cet acabit y vivent de l'hospitalité publique). Une plainte ayant été portée devant lui, j'entendis Musulman et un Nasrâni ». Le mielleux meurtrier chrétien, qui faisait [74] ici profession d'intégrité civique, n'en murmura pas moins à mon oreille « Prends garde à eux, car ces gens-là ne craignent pas Ullah ». De Mohammed, coq de village, d'une altièr beauté arabe, on dit que c'est un trembleur sur le champ de bataille. Il lui sied davantage de peigner délicatement sa barbe dans un miroir de pacotille, à la maison et dans la compagnie des femmes, que d'exposer sa peau délicate aux volées de plomb et aux coups de lances des Bédouins.

Les B. Hameydi avoisinent la ville, sur le côté nord : une simple pierre signale la limite de leur territoire, *hajjar missen* ; elle se dresse à portée de vue de Kerak. C'est une tribu qui, comme les autres, c'est jadis imposée par l'épée. Le patriarche des anciens Arabes de la Belka se nomme Abd el-Ghrennem. Aux yeux de l'administration syrienne du hajj, ces gens passent pour vils et fourbes, mais ils possèdent les plus excellentes races de chevaux arabes qui soient dans cette contrée fraîche et unie les pâturages naturels ne font jamais défaut. Ces campagnards étaient en bonne amitié avec les habitants de la ville jusqu'à ce que, dernièrement, ils tombèrent dans une division sans merci. La cause en fut l'argent des Francs qui avaient négocié avec le cheikh de Kerak l'achat de la pierre écrite qui est à *Dîban* (Dibon¹⁵⁹), dans les collines de Moab et sur le territoire des B. Hameydi. Je visitai les lieux qui étaient recouverts par les vestiges de ce qui paraissait avoir été un tout petit village et, peut-être, d'un temple. Mohammed Mejelli, me dit-on, avait envoyé quérir cette pierre (moabite). Transportée par deux mules, elle avait été acheminée jusqu'à Jérusalem et, riche d'une poignée de livres franques étincelantes, Mohammed s'estima princièrement récompensé, car il n'avait fait que livrer un bloc de pierre qui, de surcroît, ne lui appartenait pas. Ayant eu vent de sa bonne fortune, les cheikhs des Hameydi se présentèrent à Kerak pour requérir de Mejelli un partage équitable du produit de la transaction ; mais lorsqu'un Arabe a refermé la main sur ne fût-ce qu'un liard, il ne le lâchera plus jamais, en dépit de tous les sourires et de toutes les bonnes paroles qu'il proférera avec gravité. Ce que voyant, les B. Hameydi fondirent nuitamment sur les tentes des Kéralois du Nord ; c'était le campement des Chrétiens où se trouvait une partie de leur patrimoine : ils en tuèrent cinq et s'emparèrent d'une douzaine de mousquets à mèche ; des nomades, trois hommes périrent. Les Chrétiens dirent par la suite que les Francs avaient envoyé quarante autres livres, de Jérusalem, « pour leurs cinq vies ». Les Hameydi s'étaient à présent retirés vers le désert, et les citadins n'osaient plus passer devant leur voisins pleins de rancune, sinon de nuit. Lorsque je lui rendis visite, Mohammed Saïd Pacha qui cette [75] année-là était le gouverneur de la Pérée,

158 *Ghror*, creux ou trou. Fosse d'effondrement qui est le trait capital du relief, en Palestine comme dans toute la Syrie. C'est la vallée du Jourdain, jalonnée par une série de bassins, occupés notamment par le lac de Tibériade et la mer Morte (cf. R. Blanchard, *Asie occidentale*, T. VIII de la *Géographie universelle* de Vidal de la Blache et L. Gallois, Paris 1929, pp. 194-196).

159 Dibôn, à 6 km d'Arnon, capitale du royaume moabite. C'est sur le tell de Dibôn que furent découverts en 1868 les morceaux de la stèle du roi Mécha, dont on peut voir la reconstitution au musée du Louvre. L'inscription que Mécha y a fait graver à sa propre gloire compte des relations hostiles entre Israël et Moab (cf. l'article *Mécha* in A.-M. Gérard, *Dictionnaire de la Bible*, op. Cité.)

entendit me démontrer par cet exemple la nature périlleuse de mon voyage à Medain Sâlih ; car, dit-il, si j'emportais une pierre de là-bas, un grand tumulte pourrait s'ensuivre et le sang coulerait dans ce pays sauvage ! Trois douzaines d'hommes, me dit-il, (il en exagérait le nombre) avaient perdu la vie à cause du bloc emporté de Dîban.

Ce jour-là, le septième de Muzeyrîb, nous marchâmes douze heures ; et avant le soir, alors que nous descendions dans un vallon entre ces collines calcaires pelées, je vis plusieurs monceaux de pierres qui, jalons d'un chemin, tombes, lieux de malédiction ou « monceaux du témoignage¹⁶⁰ » sont communs dans toutes les contrées désertiques où vivent les sémites. Par une chaussée en pente et un petit pont construit pour éviter aux chameaux de marcher sur un sol glissant, nous arrivâmes à notre campement du Wadi el-Hâsi, lequel sépare les hauts plateaux de Moab de ceux d'Edom : un *seyl*¹⁶¹ ou torrent aux berges sablonneuses, descendant du désert. La kella du hajj se dresse dans ce bas-fond ; plus bas, il y a une étroite et profonde vallée, avec un torrent (peut-être le torrent Zared, de Moïse¹⁶²) qui coule vers la mer Morte. Pareillement encaissés dans le calcaire sont tous les wadis qui descendent des hauts plateaux de l'est en direction du Jourdain et de sa vallée alluviale et lacustre, tels que le Zerba, le Mojeb, le W. Kerak, embellis par des jardins naturels et des sous-bois d'oléandres en fleurs, que butinent les abeilles des Chrétiens (mais le miel qu'elles en tirent est sans saveur). Où donc est passé l'abondant matériaux arraché par les eaux à ces sillons profondément érodés ? Combien de millions de stères de matière terreuse et blanchâtre emportées par ces torrents au cours des millénaires passés, qui gisent aujourd'hui sur le fond des vallées du Jourdain et de la Vallée de Sel¹⁶³ ! Sous la kella, une citerne neuve attend que le ruissellement des eaux la remplisse, car le puits à l'eau nauséabonde qui est dans la tour tombe en ruines. Après le long été qui venait de s'achever, nous ne trouvâmes rien à boire dans le birket, mais une corvée d'abreuveurs¹⁶⁴ avait été dépêchée au dehors et après avoir marché toute la journée, les valets de pieds avaient fini par trouver une mare à abreuver le bétail, à quelques milles plus bas dans la vallée, mare déjà connue de moi. C'est un jardin sauvage planté de lauriers roses [76] et d'ajoncs, mais d'où ils ne ramènent qu'un liquide rendu putride par l'urine des chameaux des nomades qui, même lorsqu'ils s'abreuvent, empoisonnent ce don rare et précieux que recèle le désert. Cette eau que nous ne pûmes boire doit à présent servir à notre cuisine. Les autres noms de cette vallée sont *W. Adira* et *W. Fellah*. Lors de mon précédent passage, au commencement du moins de juin, j'avais trouvé en contrebas des mares un pâturage naturel d'herbe drue, haute de près d'un yard, où quelques Bédouins venaient d'arriver avec leur bétail : des *Aarab el-Hajjya*, une petite tribu de Shobek. Je fus noblement reçu par leur vieux cheikh ; *Hajjellan*, homme cordial qui tua un mouton pour le souper de son hôte. Il y avait là maints cochons sauvages qui ravageaient les lopins de blé parvenus au stade de l'épiage, des soldats de la kella : plus bas un ruisseau sourd du lit vaseux du wadi. Dans tous les cours d'eau de ces vallées, il y a une multitude de petits poissons, couleur de plomb, pas très différents des alevins de chevesne. Les Chrétiens de Kerak ont à cœur de montrer aux étrangers un petit os en forme de croix qu'ils ont au voisinage de la tête et qu'ils croient être un témoignage divin de la religion du *Messîahi*¹⁶⁵. Dans la kella, je trouvai une garnison de cinq hommes avec leurs femmes et leurs familles, de Kerak.

160 Le monceau de pierres qui marque l'emplacement d'un événement mémorable (cf. Genèse XXXI, 45-52 ; Josué VII, 26 et VIII, 29).

161 Première occurrence de ce mot arabe dont Doughty ne va pas tarder à faire un verbe anglais, « *to seyl* » (couler ruisseler).

162 À la limite méridionale de Moab (Nombres XXI, 12).

163 Probablement la 'Araba dépression qui prolonge la mer Morte (la mer de sel) jusqu'au golfe d'Aqaba.

164 « *Shift of waterers* », néologisme que l'*Oxford English Dictionary* définit comme « One who supplies animals with drink water ». Il apparaît pour la première fois dans Charles Dickens, *Martin Chuzzlewit*, chap. XXXI (1844). La seconde occurrence du mot est dans *Travels in Arabia Deserta* (1888). Pour rendre *waterer*, nous proposons le néologisme français d'*abreuveur* (puiseur d'eau).

165 Le Messie.



Viel ornement sculpté de la Périé.



Chapitre 2

La Montagne d'Édom : l'Arabie Pétrée

[77] Le mont de Seïr ou Djebel Sherra est haut et froid. Le pays du silex ou Arabie Pétrée. Les nomades du J. Sherra. Jardanîa. Cavaliers Bédouins. Le mont Seïr regorge de ruines. Bosra d'Édom. Citoyens idolâtres changés en pierre. Maan. Les factions de ses habitants. Extrême pureté de l'air. Voyage dans l'ouest d'Édom. Vue du mont Hor. Le mont Regalis. Villageois d'Édom dans l'ignorance de leur religion. Aspect du pays. Villageois de la vallée de Pétra. Leurs contes de Pharaon et de Moïse. Pétra : les monuments, le Sîk, Elji, le mont Hor, Medain Lut. Graaf. « La sagesse d'Édom ». Le pays d'Ouç. « La querelle de Sion. » Doeg et David. L'Idumée au sud du golfe d'Aqaba. Le Hisma. Le cheikh Ibn Jad. Les grès rouges du pays d'Édom. L'alouette syrienne. Un afrît. Décampement de Maan. La plaine désertique. Les lieux de campement d'Israël, dans le désert. Noms donnés par les voyageurs et les caravaniers et noms de pays.

Ici , les 19 et 20 novembre, nos tentes furent raidies par la gelée nocturne. Devant nous, le mont Seïr¹⁶⁶ ou Jebel Sherra (*sherra* veut dire haut), est haut et froid et la vêtue estivale des Arabes vaut nudité en hiver. Le pays est découvert sans rochers ni arbres, pas même un buisson assez touffu pour se protéger du vent glacé. On rapporte comme un fait récent, que des compagnies de voyageurs sont mortes de faim avec leur bétail, en traversant le pays durant les mois d'hiver. Ils ont tous péri pendant la nuit et on a retrouvé le homme gisant à côté des cendre froides de leurs feux de bivouac qui s'étaient consumés jusqu'au dernier tison. Pas loin du wadi, devant nous, débute la plage de silex qui jonche une grande partie de la montagne d'Ésaü¹⁶⁷, une nudité lithique noircie par les intempéries : c'est une tête graveleuse dont la terre a été emportée par le vent et les pluies séculaires. Cette face de galets luit vaporeusement sous le soleil vif, et l'*ajaj* ou vent de sable, les a polis comme les cailloux et mêmes les montagnes du Sinaï. Cette immense couche de gravier,] parfois profonde de trois brasses, s'étend sur tout le plateau le plus élevé de toute la province ; les silex [78] érodés proviennent de la roche sous-jacente, crayeuse et lessivée, qui renferme des veines massives (tabulaires) de silice. Dans les cours d'eau peu profonds, on voit de ces galets roulés par la violence du courant, mais comme il n'existe plus de relief plus élevé, on se demande d'où viennent les eaux qui sont la cause de ce phénomène. L'altitude est de 4000 pieds au-dessus du niveau de la mer ! Les Arabes appellent toute cette région *ard suwwan*, le domaine du silex, le nom même que lui ont donné les vieux géographes, *Arabia Petraea*¹⁶⁸. Mais, ô merveille ! Ces cailloux ne sont pas plus anciens que l'antiquité de l'homme. J'y ai trouvé des outils de silex taillé comme ceux des gravières de certaines rivières et lacs ou des cols argileux de l'Europe. Nous éloignant de ce wadi, nous passâmes devant six ou sept bornes milliaires sur le bord du chemin, dépourvues

166 Massif montagneux à l'est de la 'Araba, qui s'étend jusqu'au sud de la mer Morte.

167 Le mont Seïr, dont les premiers habitants (les Horites) furent supplantés par les « fils d'Ésaü », les Édomites, qui l'avait reçu de Yahvé (Deutéronome II, 5 ; livre de Josué XXIV, 4). Doughty l'appelle aussi « le pays d'Ésaü ».

168 Prolémée, Strabon, *Arabia Petraea* : Arabie Rocheuse.

d'inscriptions. Au bout de douze milles, nous franchîmes la tête d'un profond torrent à sec (ou *seyl*) appelé *Durf ed-Darwich*¹⁶⁹ par le Haj, « les outres de beurre des pauvres derviches », dont le cours au lieu d'être orienté à l'ouest, en direction de la mer Morte, se dirige vers l'est, dans celle du désert : aussi dit-on que « tout ce pays "seyle" (ou s'écoule de la même façon que les eaux de pluie ruissellent) vers *Tchôl Baghdad*¹⁷⁰. » La dernière fois que j'y étais venu, j'avais pris mes quartiers pour la nuit dans une anfractuosité de la berge. Poursuivant notre chemin, nous vîmes que sous nos pieds, le sol était curieusement entrecoupé de couches de lave, dont la tranche se remarque sur le terrain graveleux comme s'il s'agissait d'apports en provenance de l'ouest, où nous voyons de sombres bergs¹⁷¹ volcaniques. Là, et pendant cinquante milles que nous franchîmes ensuite, le pays d'Ésaü est une vaste étendue caillouteuse et dénudée. Nous sommes sur les confins des *Howeytât*, pas une petite nation bédouine dont les deux mers sont les frontières¹⁷². Ils ont plus d'apparence de fellahîns nomades que de Bédouins ; maints parmi eux s'adonnent à l'agriculture, mais tous vivent sous la tente. Je ne serais pas surpris qu'on découvrit que ce sont des Nabatéens¹⁷³. *Ibn Jeysey* est le cheikh des *Howeytât Darawessha*, de la montagne d'Édom ; Pétra est comprise dans son circuit. Tôt dans l'après-midi, nous passâmes à côté d'une tourelle éboulée ; pour minime qu'elle soit, cette manifestation de l'industrie humaine reconforte les yeux, dans ce pays désolé. À partir de [79] là, trois heures à l'est, au bord du désert, on trouve les ruines d'une localité assez considérable, *Borma* ou *Burma*.

Avant le coucher du soleil, nous nous arrê tâmes pour camper à courte distance de la *Kella Anezi*, une citerne qui ne recueille que les eaux de pluie, gardée par deux landores¹⁷⁴, fils d'anciens gardes tours Damasquins et de mères Shobek ; mais ils passent le plus clair de leur temps au village. Mes compagnons de pèlerinage eurent peine à croire qu'à cette birket, l'année précédente, j'avais bu de l'eau de pluie fraîchement tombée, car ils n'y en avait jamais trouvé. À quelques milles de là, à l'ouest, il y a les ruines d'un site que les Arabes appellent *Jardania*. Lors de mon premier passage, j'avais fait un détour pour le visiter. Comme c'est un endroit ombragé où il y a du couvert, les coureurs bédouins de grands chemins l'élisent volontiers pour s'y tapir, de sorte que la troupe armée avec laquelle je me déplaçais, il n'y en eut qu'un qui, moyennant récompense, consentit à m'y suivre. Je découvrit une ville fortement carrée, ceinte par une muraille de près de trente pieds dont les assises étaient de blocs de lave, ni taillés ni jointoyés. Il y a des tours d'angle et, sur un des côtés, deux demi-bastions, mais le tout est de faible étendue. À l'intérieur je ne vis que de grands monceaux formés par l'éboulement des maisons de lave, un arceau arrondi, au centre, et une petite birket. Que signifient ces hautes murailles et le site n'est-il pas de trop médiocre importance pour une ville ? Le sol alentour n'est pas non plus très propice à la culture. Moins ville que forteresse, cela pourrait être un *præsidium*¹⁷⁵ édifié au bord de la route caravanière. Une sombre montagne volcanique se dresse non loin de là, qui est un point de repère visible de Maan. Passant par-là lors de mes voyages antérieurs, nous vîmes des cavaliers arabes s'approcher de nous. Comme nous les surpassions en nombre, ils se contentèrent de mendier avec insolence une poignée de tabac. Dans leur campement, ils nous eussent fait bonne chère, mais fussions-nous tombés à leur merci alors que nous nous trouvions dans le désert, ils se fussent comportés comme des démons et nous eussent dépouillés, allant peut-être même, pris d'une sauvage lubie, jusqu'à couper la gorge à quelques-uns

169 À 150 km au sud d'Amman, sur la route d'Aqaba et le chemin de fer du Hejâz.

170 La steppe de Bagdad.

171 Mot allemand signifiant montagne et mine.

172 La mer Rouge et la Méditerranée.

173 Hypothèse tenue pour peu probable par A.-M. Goichon, l'auteur de l'article *al-Huwaytât*, de l'*Encyclopédie de l'Islam*, op. Cité. Elle se range plutôt à l'opinion selon laquelle l'ancêtre éponyme de la tribu serait originaire d'Égypte. Quoi qu'il en soit, les *Howeytât* ne sont pas considérés comme des Bédouins.

174 « *lubbers* », de l'ancien français *lobeor* (flatteur, menteur, trompeur). En anglais, *lubber* a le sens de « lourdaud, balourd, fainéant, tire-au-flanc ». *Landore* par lequel nous avons rendu *lubber* est employé par Rabelais dans le sens de fainéant, lourdaud, endormi ».

175 Poste fortifié du *limes* romain.

des nôtres. Ceux-là étaient trois Bédouins chevelus qui nous souhaitèrent le *salaam* (la paix). Un quatrième de ces cyclopes à tignasse du désert que la vélocité des juments des ses compagnons avait distancé trottait derrière eux, curieusement assis sur le garrot étroit et décharné de son dromadaire, sans selle ni bride, le menant à la voix et à la baguette, à la façon d'un berger. Ses compagnons chevauchaient leurs belles juments à cru, jambes nues et déchaux, tenant le licou [80] dans une main et la longue lance en équilibre, oscillant sur l'épaule, dans l'autre. On eût pu les prendre pour des guerriers au repos. Rodomontade ou démonstration belliqueuse suscitée par la présence de notre compagnie armée, ils entendirent nous montrer de belle façon comment ils pouvaient se lancer à fond de train et faire volte-face. Excitant leurs montures par des talonnades et assis bas, les cuisses serrées, ils partirent au grand galop et firent avec aisance un tour ou deux sur la plaine ; puis, après avoir décrit un grand cercle, ils s'enfoncèrent dans le désert, chacun brandissant son javelot comme s'il avait été sur le point de fêrir un ennemi. Faisant ensuite mine de nous encercler tandis que nous poursuivions notre chemin, ils revinrent bravement sur nous, à peine essoufflés. Sous le plus haillonneux de ces cavaliers il y avait une très parfaite, jeune et surprenante jument alezane, d'une allure presque nonpareille chez eux. Jamais pansée par son rustre maître, mais d'une beauté éclatante et d'une noblesse innée, elle semblait avoir été choyée toute sa vie sur ce sol sauvage indigne de ses gracieux paturons. Elle agitait avec pompe¹⁷⁶ sa queue qui touchait terre et étalait une riche crinière (*orfa*) sur laquelle Dame Nature, sa mère, avait dispensé ses soins aimants.

La gent sédentaire de l'Arabie nourrit une exécution envieuse à l'égard des nomades qui encerclent ces îles oasiennes menacées par le désert. Mes compagnons de voyages se composaient de capitaine de la route du hajj à Maan et de sa vingtaine de soldats, des manants armés recrutés dans le voisinage, pour la plupart, lesquels allaient vendre à *Nablûs* (Sichem¹⁷⁷) un troupeau de chèvres du gouvernement (la contribution volontaire des quelques villages iduméens¹⁷⁸ encore insoumis). Ceux de l'arrière-garde tirèrent des coups de fusil pour signifier leur mépris des Bédouins dont, à chaque détonation, les cavales s'affaissaient puis se redressaient sous eux, de sorte que les hommes, avec leur assiette précaire, étaient à tout moment au péril de retomber sur la tête de leur monture. « Nenni, Messires ! » rétorquaient-ils, « Nenni Messires, pourquoi donc effrayer-vous nos juments ? » Tandis que les Bédouins les regardaient par-dessus l'épaule, les manants tiraient de plus belle, dans l'espoir de les voir démonter. L'homme à la belle pouliche était déjà assis sur l'encolure de son cheval et les autres étaient presque désarçonnés. Alors l'officier les héla, « Repos, les gars ! » et « Arrêtez les gars ! » et eux « c'est comme si nos fusils, par Allah, étaient partis tout seuls. » Et peu leur en chaloit à ces hommes aux abois qui depuis seize mois n'avaient pas vu la croix¹⁷⁹ d'une pièce de monnaie de [81] leur solde, d'obéir aux ordres de leur vil commandant. Ils marchaient en exécutant une danse pyrrhique¹⁸⁰, tout en battant du tambour : c'est un saut en arrière suivi d'un sautaillement haut en mesure, qu'ils font sans cesser de chanter sauvagement avec des ondulations de tout le corps et en faisant tourner leur épée tirée du fourreau au-dessus de leur tête. Avec rudesse, les Bédouins s'enquirent de moi : « Et celui-là, qui est-ce ? » - « Un Nasrâni », leur fut-il répondu – nom de mauvaise augure que les nomades ne pouvaient manquer d'interpréter comme une présence calamiteuse sur leurs terres : et eux, l'arrogance leur grondant à la gorge, « Ne ramenez plus pareil homme chez nous. » Ce qu'entendant, je criai « Arrêtez-les, emparez-vous d'eux ! » Ils comprirent qu'il était temps pour eux de déguerpir et, sans prendre congé, ils tournèrent casaque et disparurent rapidement sous l'horizon.

Le matin suivant, le pèlerinage s'ébranla de très bonne heure. Le signal du canon ayant retenti

176 « *Strutting* » : archaïsme (action de se gonfler, de projeter ou de faire saillie).

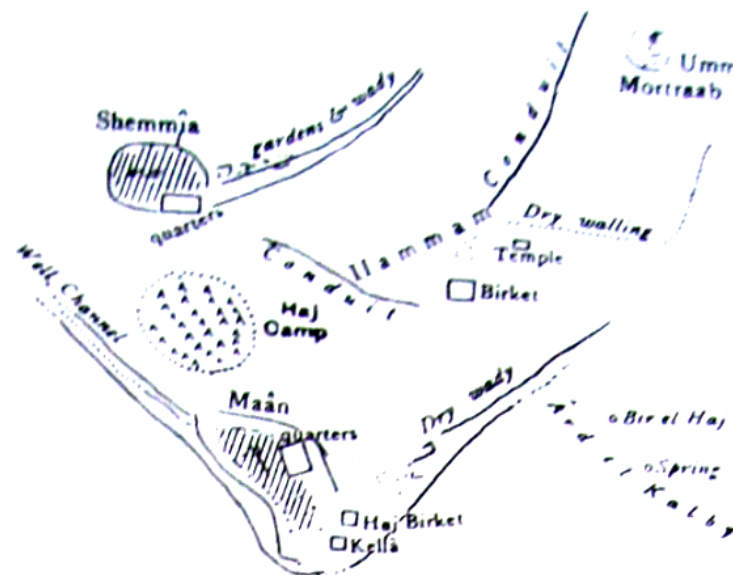
177 Les ruines de Sichem sont à 2 km de Naplouse, le chef-lieu de la Samarie. C'est à Sichem que les Hébreux conduits par Abraham entrèrent dans Canaan (Genèse XII, 6-7).

178 Idumée est le nom grec du « pays d'Édom » et Iduméen, celui des Édomites.

179 « *A cross of the pay* » : « le côté d'une pièce de monnaie opposé à la face marquée autrefois d'une croix. » (Littré).

180 Danse guerrière grecque simulant les phases d'un combat.

en tête, un moment avant le lever du soleil, la caravane fit halte et nous mîmes pied à terre quelques minutes pour la prière du matin. On apercevait les hauts plateaux de Shobek à l'est et, à main gauche, une chaîne de collines basses, dans le désert. Depuis les temps les plus reculés, Seïr (qu'on traduit par région vallonnée et boisée), ce haut et frais pays, a été peuplé sur toutes ses marches occidentales, (par-delà le désert pétré) ; les khurbets qui ici sont celles de petites villes, de villages et de hameaux antiques, ne sont pas moins nombreuses que dans le J. Kerak. Au-delà de Maan, station sur la route du hajj, le pays est aujourd'hui désolé, hormis quatre ou cinq gros villages, survivances des temps anciens, sur la côte occidentale haute et bien arrosée qui domine Ghror et la vallée de Sel. Bosra (*Buseira*) en est un. Amos menace ses palais¹⁸¹. Il s'y dresse, disent les Arabes, de grandes ruines (romaines). Nous poursuivîmes notre marche sur la face graveleuse de silex noirs de cette plaine calcaire, nous tenant constamment à une altitude de près de 4000 pieds, jusqu'à deux heures de l'après-midi, lorsque nous fûmes en vue de Maan, et que nous arrivâmes en un lieu où, dans le lit d'un torrent, gisent de gros nodules dénudés provenant du calcaire sous-jacent (également communs dans la région voisine) : ce sont « les carcasses d'anciens kafirs¹⁸². » Selon la fable, il y avait ici aux temps antiques une cité d'idolâtres¹⁸³ qu'une voix tombant du ciel transforma en ces rigides pierres. Je vis maints pèlerins mettre pied à [84]



Carte de Maan

Dernièrement, dans le wadi, un des bas quartiers du village d'argile a été ruiné par la maladie politique des Arabes. Il y a un adage selon lequel, à Maan, toutes les fois qu'un étranger demande à la première personne de rencontre, celle-ci fût-elle un enfant, « Qui est le cheikh de ces lieux ? » il lui est répondu « C'est moi ». Ce sont des têtes folles très factieuses et leur esprit se partage entre une indolence chronique et une solide avarice. Lorsque naguère je logeai là, j'entendais au grand dam de mon confort spirituel leurs incessantes chamailleries, comme celle des rats dans un rafiau, de bruyantes disputes éclatant à propos de mille riens, comme entre démons le jour du Jugement Dernier. Un proverbe local dit qu'un homme n'hésitera pas à tuer le fils de sa mère pour une vieille babouche de cuir. Cette atteinte à l'ordre public se passa ainsi : des enfants se disputaient une pomme, la querelle s'envenima ; des hommes se levèrent et de leur banquettes d'argile, d'autres apparurent sur le seuil de leur maison et, cédant à leurs penchants, ces têtes chaudes se mirent à crier haro les uns sur les autres, à se vilipender et à renchérir de menaces. Certains prirent les armes et tout le respect dû aux anciens fut impuissant à calmer cette grave sédition. À de barbares

181 Amos I,12.

182 Infidèles, païens. Termes couramment appliqué aux Chrétiens et aux Juifs.

183 Celle de Loth (Coran XXV, 40).

vociférations il fut répondu par des menaces de mort. Chacun pour sa part courut à son quartier et, à peine entré dans sa maisonnette, s'y barricada et en fortifia la porte ; puis tous de monter sur leur toit d'argile pour tirer sur celles des maisons voisines qui leur étaient hostiles. De toutes ces années-là, plus personne n'osa sortir de chez lui, car de la terrasse de leurs maisons ses adversaires lui eussent immédiatement envoyé une volée de plombs. Les deux factions virent les moissons arriver à maturité et rester si longtemps sur pieds, sans personne [85] pour les récolter, que tout leur pain fut perdu. À la longue, aussi, leurs succulents fruits d'automne virèrent au rouge cramoisi, pendant aux arbres des vergers et pourrissant sous leurs yeux. An huit mois, il tomba huit champions assiégés, sans compter, à ce qu'on raconte, ceux qui moururent de faim. Lorsque les choses furent venues aux extrémités, maints qui étaient restés neutres avaient déjà abandonné Maan. La plupart allèrent s'établir dans le Hauran et tous les petits commerçants se transportèrent à Shemmîa. Ces fils d'Ève tombèrent dans la perdition, à Maan, pour une pomme ! Jusqu'aux miliciens qui avaient embrassé l'un ou l'autre parti de leurs séditeux concitoyens, mais le dénouement était proche. Au retour du hajj, le Pacha fit cerner le quartier par les gardes de la caravane ; il en fit sortir les émeutiers épuisés par la faim, et après avoir fait lier les meneurs et leurs cheikhs, il les envoya, une vingtaine de personnes, à la prison de Damas. Les étrangers comptent les habitants de Maan au rang des personnes de race juive, disant que « La beauté de leurs jeunes femmes se flétrit à leur première gestation, et le nom de *Harûn*¹⁸⁴ est commun chez eux » ; mais c'est parce qu'ils sont voisins du mont Hor, où il y a un temple consacré à Aaron¹⁸⁵.

À l'est du village s'étend la région désertique d'*Ard el-Kelbi* (c'est aussi le nom d'une très ancienne tribu qui vivait autrefois dans ces parages), pleine de nodules calcaires dont les gens se complaisent à imaginer que ce sont des hameaux et des villages. Les plus petits de ces nodules sont comme des fromages de Hollande, « que les anges du Paradis ont laissé choir sur une génération impie¹⁸⁶ ». On y voit une source dont le captage de facture ancienne a été réalisé en creusant la roche calcaire. À un mille au nord, se trouve le village ruineux de *Mortrâb*, sur un terrain en pente, les murs des maisons construits en pierre sèche encore debout ; les chambres sont exiguës, comme dans toutes les localités ruineuses. L'air de Maan est d'une extrême pureté, les nuits d'été y sont fraîches et, à la fin du mois d'avril, elles étaient encore froides, à cette altitude élevée¹⁸⁷. En hiver, la neige reste ordinairement sur le sol pendant quelque temps. En Syrie, le *samn* ou beurre bédouin clarifié de ces hautes terres arides est prisé plus que tout autre. Souventefois, au cours de l'après-midi, je voyais un mirage suspendu au-dessus des plaines de silex. Selon mon expérience, personne ne pourrait prendre pour des étendues d'eau les mirages du désert arabe. La source de Maan est peu abondante et va sur son tarissement. Elle leur arrive par une ancienne galerie dans laquelle l'eau qui tombe goutte à goutte est collectée, comme s'il s'agissait d'une mine d'eau (comme celle de [88] Sienna en Italie¹⁸⁸), et de semblables galeries souterraines sont communes dans ces vieilles contrées arides, s'enfonçant sur de grandes distances jusqu'à quelque veine d'eau, avec de nombreux regards¹⁸⁹. L'eau des puits de Shemmîa et de Maan est à moins de trois brasses de la surface ; les crues se dissipent dans le désert. Alors que je me promenais dans le lit d'un torrent de Maan, mon

184 L'Aaron de la Bible.

185 Selon Nombres (XX,22-30 ; XXXII, 38-39), Aaron serait mort sur le mont Hor.

186 Coran XI, 82.

187 1074 m.

188 Que Doughty a visité en 1872.

189 Il s'agit d'une *kanat*, technique d'extraction des eaux souterraines originaire du plateau iranien. Elle « consiste à drainer, à une altitude supérieure à celle du point d'arrivée, l'eau d'une nappe phréatique au moyen d'une série de puits communiquant entre eux par une galerie d'une hauteur suffisante (1m à 1,5 m) pour permettre à un homme de s'y déplacer en se courbant. » (article *Kanat*, in *Encyclopédie de l'Islam*, op. Cité.) - voir aussi le dossier en plusieurs volumes-fascicules sur le sujet, documents provenant de l'Institut du Monde Arabe Paris.

Kanāt : (A.) pi. *kanawāt*, *kanā*, *ḵunī*, *aḵniya*, «canal, canalisation, conduite d'eau». Ce terme, qui désigne aussi un bâton, une lance, etc., signifie primitivement «roseau» [voir *Ḳaṣab*], et c'est avec ce sens et celui de «jonc» que le mot *kanū* est connu en accadien (cf. Zimmern, *Akkad. Fremdwörter*, Leipzig 1915. 56); devenu en hébreu *ḵanā* et en araméen *ḵanyā*, il est passé en arabe; le grec et le latin l'ont aussi emprunté sous les formes *ḵάννα*, *ḵάννη* (*ḵάνη*) *canna*, et c'est par suite d'une évolution parallèle à celle de *ḵanāt* que *canalis* «en forme de roseau» a pris le sens de «conduit, canal». En persan, *ḵ...* Source: [Encyclopédie de l'Islam](#)

regard fut attiré par un reflet lumineux. Ému et étonné, je ramassai l'un après l'autre sept éclats de silex arrachés à une arête (de la couche mentionnée plus haut) : on peut raisonnablement supposer qu'il s'agit d'un produit de l'industrie humaine. Mais qui étaient donc ces lointains frères humains, qui vivaient ici si longtemps avant la race sémite ? Les paroles d'Isaïe qui, en la circonstance imitent peut-être l'*argot* populaire, ne nous viennent-elles pas aux lèvres, à leur propos ? « Quels étaient ces roches dans laquelle tu as été taillé et le trou de cette fosse dans laquelle tu as été creusé¹⁹⁰ ? » (voir fig. hors texte).

À cette époque, me rendant à Shobek, dans la campagne d'Édom, je traversai une lande. Après quinze milles, on arrive à un principal site ruineux, *Utherah* ; la ville ancienne construite à côté d'une grosse source qui donne naissance à un fort torrent. Il y a là des fondations de murs en pierres carrées et des arceaux arrondis en maçonnerie régulière et, dans les vieilles demeurent particulières, des petites chambres en pierre sèche. Je vis un passage souterrain conduisant à une chambre latérale, de la plus excellente maçonnerie, ainsi que de grossiers chapiteaux de pilastres et des fragments de marbre blanc dont on raconte que les meilleurs ont été, il y a longtemps de cela, transportés à Damas pour en paver avec art les cours des maisons. Un aqueduc aboutit à de solides tours dont on dit que ce sont des moulins à eau. Les champs de blé de Maan occupent à l'écart ces sols fertiles laissés en friche ; leurs cultivateurs doivent donner la moitié de leur récolte aux Bédouins, qui sont les seigneurs du désert. Un de leurs campements s'y trouve. Dans leur iniquité, les cheikhs avaient mis leurs juments à paître dans le blé des villageois. Bien qu'ils vécussent dans une contrée très prospère, je vis de certains d'entre eux qu'ils étaient si pauvres qu'ils n'avaient rien d'autre pour se protéger des intempéries qu'une sorte de petite voile en poil attachée à un piquet, derrière laquelle ils s'abritaient des bourrasques nocturnes. Ces Howeytât étaient assis sur les trois côtés d'un carré, face à nous, dans la tente du cheikh, selon la coutume des fellahîn [87] semi-nomades des villages d'Édom. Leurs femmes ne sont pas voilées. Comme elles sont verdoyantes ces hautes et vastes plaines, à la fin du mois de mai, sous le ciel syrien, avec leur plantureux herbages naturels ! À une heure de ce lieu, sont les ruines en pierre sèche d'un village clos, *Mottehma*. Une heure plus tard, un autre village ruineux, *Hetigi* ; et une heure avant d'arriver à Shobek, les ruines de *Nejjel*, au bord d'un torrent. C'est une campagne ouverte, de collines calcaires pelées et de combes. Un peu plus loin, nous atteignîmes le rebord de la montagne d'Ésaï et nous plongeâmes nos regards dans les profondeurs brumeuses des alentours déprimés de la mer Morte et du *Wadi el-Araba*¹⁹¹. Le plancher de la vallée pouvait être à cinq milles pieds sous nous. D'un noir bleuâtre, l'ensellement d'une montagne gréseuse se laissait deviner au loin, vers le sud, sous nos pieds, c'est le mont Hor (*Jebel Saidna Harûn*) qui se dresse derrière Pétra. Nous arrivâmes alors à un campement d'été des Shobékois, qui comme les habitants de Kerak, passent la moitié de l'année dehors, dans le désert, sous la tente, à la mode des nomades. Braves, hospitaliers et rudes gaillards, ils ne sont soumis à aucun gouvernement étranger, très jaloux qu'ils sont de leurs libertés. Shobek, le *Mons Regalis* des Croisés¹⁹², était après le tournant suivant, mais le cheikh dit que je n'irais jamais là-bas, sinon contre une forte somme. Puis il promit que je pourrais voir leur vieux puits, très profond, et une inscription kûfique¹⁹³. Selon une obscure tradition qui remonte au temps des croisades, ces paysans illettrés tiennent le nom des Frengis dans une exécution fanatique. Ce villageois de haute taille ne devait pas sa fonction à une noble extraction, mais il s'était fait récemment introniser cheikh grâce à

190 Isaïe L,1.

191 Vallée dans le prolongement méridional de la faille du Jourdain. Le wadi el-araba s'étend sur environ 5 à 8 km de largeur, et 177 km de longueur entre l'extrémité méridionale de la mer Morte et l'extrémité septentrionale du golfe d'Aqaba. Sur une bonne partie de sa longueur ils y a des mines de ?... (article 'Araba, in *Encyclopédie de l'Islam*, op. Cité).

192 Le Crac de Montréal, forteresse attribuée vers 1118 à Romain du Puy, échanson à la cour de Jérusalem. Saladin l'enleva aux Croisés en 1189. Aux XIII^e et XIV^e siècles, le château des Croisés fut pratiquement reconstruit par les Mameluks et finalement démantelés par Ibrahim Pacha en 1832.

193 Type d'écriture angulaire et d'aspect magestueux utilisée par les premiers musulmans pour calligraphier le Coran.

sa force de taureau et à l'aide armée de se partisans. « Qui pouvait savoir¹⁹⁴ » s'exclama ce Fiers-à-Bras¹⁹⁵, « si je n'étais pas venu pour les espionner et si après moi les Frengis ne viendraient pas s'emparer du pays ? » Sous la grande tente de cet honnête homme, nous fûmes libéralement nourris d'un mouton bouilli (telle est ici leur merveilleuse [88] abondance) dans du babeurre. Pour Israël montant du Sinaï, ce pays ruisselait en vérité de lait et de miel¹⁹⁶.

Les villageois iduméens sont notoires pour n'avoir qu'une connaissance très imparfaite de leur religion. Il semble qu'à part le temple et la chapelle de chiffons¹⁹⁷ d'Aaron sur le mont Hor, ils n'ont pas de *mesjids* (mosquées) et n'observent d'autre prescription canoniale que celle de circoncire leurs enfants mâles. À leur propos, j'ai entendu à Maan une histoire qui a l'air d'une fable. « Il y a bien des années de cela, survint à Bosra un vieux zélateur du désert d'Hébron. Là, il vit des hommes dans un champ, qui se chauffaient un grand feu qu'ils avaient allumé avec du bois d'olivier, et il s'en approcha et s'assit à côté d'eux. Après avoir échangé les nouvelles, le vénérable personnage entrepris de leur prêcher la foi commune, réprouvant leur ignorance et prenant Dieu à témoin que ne sachant pas faire leurs prières, qui ne jeûnant pas au temps du ramadan ou ne versant aucun tribut à aucun gouvernement légitime, ils étaient au bout du compte en grand danger d'être précipités dans la fournaise infernale. L'ayant écouté avec malice, les paysans répondirent : « C'est toi vieillard, que nous y mettrons en premier, toi le vieux. Les amis, nous en avons assez entendu de sa bouche : apportez du bois ! » Et ils l'y précipitèrent et, lui jetant du bois dessus, ils l'y laissèrent brûler, ne craignant pas qu'il puisse jamais être demandé compte de ce sang étranger. »

Il n'y a plus de pressoir à vin¹⁹⁸ à Bosra, mais encore de nos jours des vignes fertiles couvrent les champs. De tous temps, les prophètes hébreux¹⁹⁹ ont raillés avec une aigre hostilité le mauvais voisinage que représentaient leurs contrées péréennes : nous pouvons conjecturer de leurs dires que c'étaient des terres à blé et à vigne. Isaïe laisse entendre qu'Édom regorgeait de petit bétail²⁰⁰ ; il abonde aujourd'hui sur ce flanc de la montagne. C'est dans ce pays de combes rocheuses (le pays des béliers de Nebaioth, d'Isaïe²⁰¹) que j'ai vu les plus grands troupeaux arabes de moutons. C'était entre Shobek et Pétra, où je me rendis ensuite. La roche est pleine de couches et de saillies de silex tabulaire ; les champs de blé des villageois voisins occupent les parties les plus abritées, *ard baal*, que seule la pluie arrose. Quelques friches isolées sont cultivées par des sortes de manants nomades qui passent toute l'année sous la tente aux environs, et ne se [89] reconnaissent pas pour Bédouins. Un d'eux se trouvant être mon muletier au cours de ce voyage, je passai une nuit dans leur campement, mais je n'ai plus souvenance du nom de cette tribu. Ses membres vivent en paix dans la contrée, car il s'acquittent de la « fraternité²⁰² » auprès de tous les Bédouins, même de ceux qui sont du côté de Medain Sâlih, à deux cents milles au sud ; personne ne fondant sur eux, ils ne cessent de s'accroître. Je crois avoir vu des troupeaux de cinq cents bêtes couchées, la nuit, devant les tentes de certaines de leurs familles. À une altitude aussi élevée, la bande calcaire rappelle l'Europe et il y a des terrains vallonnés comme des parcs où poussent des chênes toujours verts. Après neuf milles

194 « What wotany man » : archaïsme (*to know*) qui n'est plus utilisé que dans le style noble ou humoristique.

195 « *Stongbrawns* » : Fier-à-Bras (ou Fier-en-Bras), « bras redoutable », fils de Balan, roi d'Espagne, fameux pour sa haute taille, ses larges épaules et la force de ses muscles. Olivier lui ayant fait mordre la poussière, il se convertit au christianisme et devint un des paladins de Charlemagne. Il mourut en odeur de sainteté.

196 Exode III, 8.

197 Ainsi qualifiée par Doughty à cause des chiffons votifs accrochés à la balustrade du cénotaphe.

198 « *Wine-fats* » : fat est la forme archaïque de *vat* (pressoir). Voir Isaïe XVI, 10 : « le vendangeur ne foule plus le vin dans les cuves » (de Moab), et Jérémie XLVII, 33 : « La joie et l'allégresse ont été supprimées du verger et de la terre de Moab ; j'ai tari le vin des pressoirs, le foulon ne foule plus. »

199 Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et Amos sont les plus hostiles.

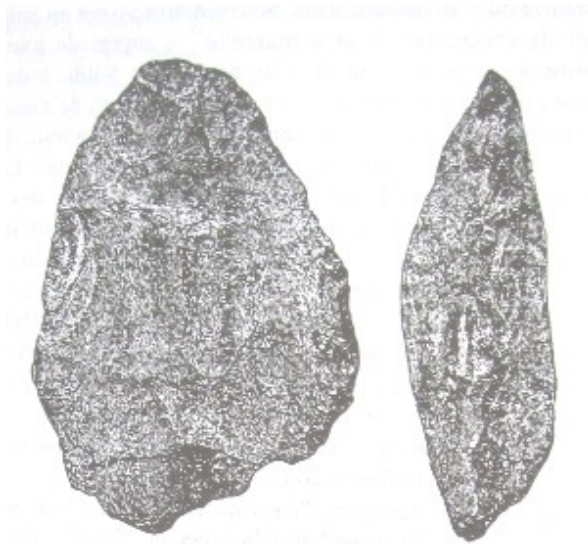
200 Isaïe LX, 7.

201 Isaïe LX, 7. Nabaioth, ancêtre éponyme d'une tribu du désert dont on suppose que c'est celle des Nabatéens. (A.-M. Gérard, *Dictionnaire de la Bible*, op. Cité.)

202 La *Khâwa*, versement effectué pour avoir le droit de pénétrer sur le territoire d'une tribu étrangère et pour être protégé durant le séjour qu'on y fait.

sur un sol en pente, on atteint les ruines de *Khidad*, construite en grossière pierre sèche avec, auprès, des cavernes creusées dans la roche calcaire ; le lieu ressemble à Kourmel où Nabal²⁰³ résidait, à l'est sous Hébron. On peut estimer que ces hautes marches étaient jadis à peine moins peuplées que les meilleures parties de la Syrie sédentaire de nos jours. L'air y est si léger qu'à midi le vif soleil printanier est à peine chaud ; nous passâmes à côté d'autres champs de ruines auprès desquels on voit toujours des sources.

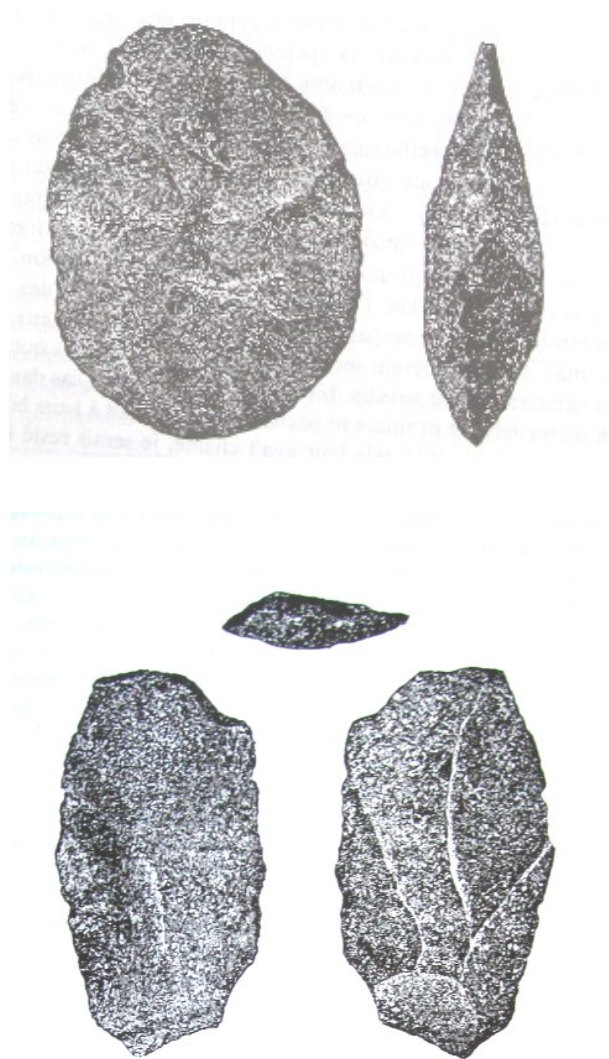
Nous entamâmes la descente d'un escarpement rocheux hérissé de genévriers, en direction du *Wadi Mûsa*, la vallée de Moïse, autrement dit Pétra, qui nous apparaissait à présent comme une profonde faille loin en contrebas. Nous vîmes un campement de tentes *worsted* mais qui n'appartenaient pas à des Bédouins. C'étaient des estivants paysans du *Wadi Mûsa*. *Elji* est le nom de leur village²⁰⁴, au-dessus de Pétra. Mon guide me murmura à l'oreille que « ceux-là étaient de dangereux drôles qui se souciaient comme d'une guigne du capitaine de Maan et du gouvernement de la route du hajj ; s'ils venaient à me détenir, cela pourrait être *Sheytan*²⁰⁵. » Les cheikhs s'avancèrent à notre rencontre, mais lorsque nous pénétrâmes sous l'abri principal ils dirent que pour aujourd'hui nous n'irions pas plus loin, et l'un d'eux demanda avec la malice des Arabes si mon intention n'était pas de passer le temps d'une lune avec eux. Ils firent du café, mais réprimandèrent mon conducteur, se récriant « que bien que chez les gens d'à côté le passage fût libre, ce n'était pas le cas dans le *Wadi Mûsa*, non, wellah ! Et ni sultan ni pacha ne commandaient leurs hommes ! » C'étaient des rustres, et si cela leur avait chanté, je serais resté là en hôte [90]



203 À 12 km au sud-est d'Hébron, où le fermier Nabal, le premier mari d'Abigaïl, possédait un domaine où il venait au moment de la tonte de ses brebis (I Samuel XXV, 2).

204 Il porte aujourd'hui le nom de *Wadi Mûsa*.

205 Satan : « Cela pourrait être l'enfer ».



Outils de silex découverts en 1875 dans les graviers des hauts plateaux du Mont Seïr ; lit d'un ruisseau de Maan, 4200 pieds : réduction au tiers.

Captif. Leurs longues journées qui s'écoulaient dans l'oisiveté sont pesantes ; ils sommeillent à toute heure et fument du tabac. J'en ai vu qui secouaient des petits cailloux dans leur rude poigne, rien que pour passer le temps. Enfin, au coucher du soleil, un imposant tranchoir²⁰⁶ d'épais brouet (*jerrish*) est apporté et tous les présents se partagent la pauvre et bienfaisante pitance. Comme la nuit avançait, nous nous couchâmes à même la terre, à nos emplacements, pour dormir ; mais alors, des diablesse de chèvres qui fuyaient la fraîcheur nocturne, ne cessèrent de nous piétiner la face, jusqu'aux premières lueurs du jour.

Le valeureux Burckhardt qui, du temps de nos pères, s'était aventuré sur ce chemin menant en Égypte, tomba fortuitement sur le site oublié de Pétra, avait déjà trouvé impertinent le comportement de ces paysans. Il se présenta à eux sous les dehors d'un étranger syrien et musulman, mais ce à peine s'ils souffrirent qu'il passât à distance des monuments²⁰⁷ et fût [92]

206 « *Trencher* », du verbe trancher (on dit aussi tailloir) : plateau où on découpe (tranche) les viandes.

207 Johann Ludwig Burckhardt (né en Suisse en 1784, mort au Caire en 1817). Il avait pris un nom arabe et se faisait passer pour un savant docteur de l'Islam. Se rendant de la Syrie au Caire, il (re)découvrit Pétra en 1812. Le récit des ses *Voyages en Arabie* fut publié en 1829, après celui de ses *Voyages en Syrie et dans la Terre Sainte* (1822). N'ayant pu résister à la tentation de jeter un coup d'oeil curieux sur le *Kasr Bint Faraûn* (un temple), son guide l'interpella :

l'ascension du mont Hor, pour y sacrifier un agneau. Les Européens qui visitent Pétra ont accoutumé de déplorer le brigandage des villageois d'Elji ; mais les mêmes furent très bons pour moi, parce que je leur arrivais coiffé du bonnet rouge de la Dowla²⁰⁸ et que j'avais partagé le pain avec eux, dans les tentes. Ils rompent le jeûne lorsque le soleil atteint son zénith ; puis je pris congé d'eux, et ils commirent quatre hommes pour nous accompagner, afin qu'il ne 'advînt aucun mal en ce lieu d'une abyssale sauvagerie qu'est la désolation de Pétra. Les collines calcaires et les combes dans lesquelles nous descendîmes étaient comme la campagne de Bath²⁰⁹. Le *W. Faraûn* nous apparut en premier et, très loin sous le soleil, le Kasr Faraûn (le palais du Pharaon) : c'est le seul édifice de toute la vallée de Pétra, et, construit maçonnerie régulière, il est très pareil à un temple. Dans ce pays, la moindre merveille est imputée à Pharaon qui, me dit-on, ordonna qu'on l'adorât à l'égal d'un dieu, ce à quoi s'opposèrent Moïse et Aaron²¹⁰.

Nous avons quitté les roches calcaires surmontées par de grossières cavernes ; le sous-bassement rocheux de la montagne est de grès rougeâtres, fréquemment rehaussé de veines vertes et pourpres. Plus bas, dans les mêmes grès, il y a les hautes falaises dans lesquelles les monuments ont été creusés. Poursuivant notre descente, nous arrivâmes au principal d'entre eux, un palais de style grec²¹¹ dont les frontispices couvrent la hauteur de deux étages, aujourd'hui bien délabrés par les intempéries. À l'intérieur, rien ne rappelle les majestueuses façades, les pompeux portiques ne donnant que sur des salles massives et peu considérables, sans ornements ; elles servent à présent d'abri nocturne aux troupeaux des nomades et sont noircies par les feux des bergers. Les deux versants abruptes de la vallée sont sculptés de frontispices pleins de colonnes et de corniches, avec leur [93] chambres intérieures. La plupart sont du même style que ceux que je vis à Medain Sâlih et il en a d'autres de semblables aux quelques monuments creusés dans le roc que l'on peut voir dans la vallée de Josaphat, à Jérusalem²¹². La destination d'une bonne partie de ces monuments est manifestement funéraire, et je crois qu'aucun ait servi d'habitation ; et si on les comptait tous, on n'en trouverait pas beaucoup. La cité était certainement au centre et, à en juger par le peu de ruines en pierre qui subsistent, construite en argile. Il en est de même à Medain Sâlih : les habitants des deux cités pouvaient voir les monuments qui les entouraient. Pour y passer la nuit, nous nous installâmes dans les chambres, sous une petite citerne creusée dans le roc, *Ayn Mûsa*, dont je conjecture que de toutes celles que je vis ici elles sont les seules à avoir servi de logement.

Les hommes ne revinrent qu'au matin et, tandis que nous passions sans compagnie dans la vallée solitaire, des Bédouins qui nous avaient aperçus du haut des falaises en descendirent avec le dessein de nous chercher noise. Quatre jeunes gens arrêtaient ma mule, m'interdisant de poursuivre. Comme ils n'avaient qu'un fusil, je fis mine de m'avancer vers eux. Mon guide me dit que si j'agissais ainsi, ils en appelleraient d'autres à la rescousse, qui fondraient sur nous, alors que ceux-ci se contenteraient d'un peu d'argent pour s'en aller, que je leur donnai ; mais nous n'en fûmes pas quittes pour autant de ces gaillards qui se mirent à nous accompagner en amis cette fois-ci. La mi-

« Je vois maintenant clairement que tu es un infidèle qui a quelque affaire particulière avec les ruines de la ville de tes ancêtres ; mais tant que cela dépendra de nous, nous ne permettrons pas que tu prennes le moindre *para* (centime) des trésors ici cachés, car ils sont sur notre territoire et ils nous appartiennent. » Cela mis fin à la visite du site par Burckhardt. Du « comportement impertinent » des habitants de Pétra, il écrit : « Je regrette de ne pouvoir donner de rapport complet des antiquités du Sikh, mais je connaissais bien le caractère des populations qui m'entouraient. J'étais sans protection au milieu du désert où aucun voyageur n'avait encore passé [...] Les voyageurs de l'avenir pourront visiter le place sous la protection d'une force armée. Les habitants s'habitueront aux enquêtes des étrangers. » (*Travels in Syria and Holyland*, Londres, 1822, pp. 428 sq.).

208 Un tarbouche ottoman (un fez), suffisant pour que les Bédouins crussent qu'il était sous la protection de la Dowla.

209 Station thermale renommée du comté d'Avon, dans le sud-ouest de l'Angleterre. La campagne de Bath est remarquable pour ses plateaux, ses vallons et les gorges de la Bristol Avon.

210 Voir Coran XXVI, 29 (« Pharaon dit : "Si tu adoptes un autre dieu que moi, je te ferai mettre en prison" » ; VII, 103-141 ; XX, 43-73) ; Exode, V, VII à X.

211 Le tombeau dit « corinthien ».

212 Que Doughty a visité en 1874.

journée n'était pas chaude, l'altitude atteint peut-être 2000 pieds. Près de la tête de la vallée, nous trouvâmes un Bédouin et sa femme avec leur troupeau et nous nous assîmes à côté du pauvre homme, qui alla traire ses chèvres pour nous faire largesse de leur lait. Une vallée latérale monte en direction du mont Hor. Lorsque nous eûmes bu, je lui demandais s'il consentirait à se joindre à moi pour aller dans la montagne. « Il n'oserait pas », répond-il, « eût-il cinquante hommes armés de fusils pour nous accompagner, ni contre une récompense, si grande fût-elle ». Les villageois me l'avaient déjà défendu, me laissant entendre que je tomberais sous leurs balles si je bravais leur interdiction, eussé-je un grand nombre de vies. Partant de là, nous passâmes devant le théâtre creusé dans le roc et nous entrâmes dans le *Sik*. C'est un couloir ménagé dans une profonde fissure de la tête de la vallée, où poussent maints figuiers sauvages. Près de l'ouverture se trouve *Khasna* (la maison du trésor) *Faraûn*, le plus parfait des monuments, aux colonnes sculptées et aux corniches d'une pureté de lignes nonpareilles et d'une beauté cristalline sans défaut, que surplombe le soleil doré, et Notre Dame a coloré ces grès rougeâtres de taches de rouille. dans le lit du torrent qu'emprunte le *Sik*, on peut voir un pavement ancien et, sur les côtés, des tablettes obscures et [94] singulières, dont nous reparlerons plus longuement à Medain Sâlih. À l'extrémité supérieure (dans le calcaire à présent), il y a quelques monuments pyramidaux²¹³ creusés dans le roc et, sur les côtés, des cavernes. Le village d'Elji est au-dessus avec une grande source, *Ayn Harûn*, que nous évitâmes pour prendre un sentier de montagne escarpé, et après une marche plusieurs milles, nous parvînmes au campement d'été de l'autre cheikh du Wadi Mûsa, au faîte du versant d'une colline sur laquelle soufflait un vent frais et où les nuits étaient encore froides. Là auprès d'une source, il y les ruines d'un antique village, *Mêrbrak*. Comme nous nous présentions en amis, le cheikh nous reçut sous sa tente et nous fîmes chère lie de beurre frais, de fromage et de *leban*²¹⁴ (babeurre). Pour divertir les étrangers, des assistants chantèrent en s'accompagnant de la viole arabe²¹⁵ dont les cordes rendent un son éraillé. C'est ainsi qu'il se joue de la musique comme David, en prenant une voix nasillarde qu'ils tiennent sur des durées démesurées, ce qui ne peut manquer soit de nous faire bâiller soit de nous faire rire. Je constatai que presque tous étaient affligés de maux d'yeux, comme la plupart des Arabes, même les enfants.

Le lendemain matin, je retournai voir le reste des monuments de Pétra²¹⁶, et sur un caveau à trois colonnes creusé dans la falaise à l'est, dont le mur antérieur est rompu par dessous, je vis une grande inscription ancienne



de plusieurs lignes, aussi parfaites que belles ; ce pouvait être du nabatéen. À une heure du *Sik*, on dit qu'il y a une autre inscription, (au-dessus d'une « croisée » creusée dans le roc), dans un

213 Le tombeau dit à « obélisques » ou à pyramides. La pyramide représentait *nephesh* (le fantôme) du défunt.

214 *Leban* (*leben*) : lait suri qui donne une boisson acidulée et rafraîchissante.

215 Le *rabah*, ancêtre du rebec.

216 Pour suivre la visite de Pétra par Doughty, outre le volume *Jordanie* des Guides Bleus, op. Cité, voir *Pétra et le royaume des Nabatéens*, « Les Dossiers de l'archéologie », 163, septembre 1991, 91 p., bibliographie et lexique, Archéologia, Quétigny.

lieu nommé *Sabra*. Au sein de l'humaine fatalité de la nature, le site de la métropole des Nabatéens est aussi étrange et horrible qu'une fosse ; le regard recule au spectacle de [95] l'enceinte montagneuse que forment les falaises de fer dans lesquelles les fantomatiques monuments à l'abandon, d'un art somptueux et barbare, emplissent l'âme d'épouvante au premier regard. Mon compagnon le villageois me conduisit par-dessus la côte au vaste frontispice d'*el-Deir*. Des hauteurs qui le dominant, on a une merveilleuse vue perspective de l'immense vallée de la 'Araba en contrebas et la montagne gréseuse de biblique mémoire, le mont Hor, se dressant presque à le toucher, la haute côte escarpée du Seïr est derrière nous. Mais comme le soleil était sur son couchant, nous n'osâmes pas rester plus longtemps à musarder et, à grandes enjambées, le paysan fut en bas avec moi. Lorsque je le rejoignis, il marmonnait ses prières, tout en levant les mains au ciel pour en obtenir notre délivrance de ce péril, que lui et ses pareils s'imaginent être permanent dans un lieu aussi solitaire. Nous nous hâtâmes de sortir de ce désert de roches et d'oléandres en fleurs : des perdrix de roche effrayées s'envolèrent devant nous avec de sonores gloussements, trahissant notre dévalement solitaire. Nous retrouvâmes la mule là où nous l'avions laissée, dans la maison du trésor du Pharaon. Après que nous eûmes franchi le Sik, le drôle voulu m'emmener passer la nuit à el-Elji, dans sa maison. Mais lorsque nous nous en approchâmes et que les villageois, qui dès le matin avaient eu vent de notre expédition, entendirent le claquement des sabots de la mule sur le surplomb rocheux, une horrible clameur s'éleva de toutes les maisons en contrebas, poussée par mille gorges sauvages, « Hors de chez nous ! », interdisant qu'aucun Nasrâni entra dans le village. Et ils qualifièrent leur concitoyen qui m'accompagnait d'*Abu Nasrâni* (père ou complice des Chrétiens) ; et après qu'ils eurent forgé cet âpre cri de ralliement, ils ne cessèrent de le répéter entre eux de la plus injurieuse façon. Le pauvre diable s'arrachait les cheveux, et tendant des mains suppliantes il m'implora avec angoisse de le libérer. Il franchit rapidement l'ubac de la montagne pour les rejoindre, et rebroussant chemin vers les hauteurs, nous retournâmes tard dans la nuit aux tentes. Jusqu'à présent j'ai parlé des monuments de Pétra, dont nous ferons plus tard la comparaison avec ceux de Medain Sâlih. Des personnes à qui on peut apporter quelque crédit m'ont parlé d'autres monuments semblables, mais ceux qu'on peut voir dans les parages de la mer Morte, entre le J. Sherra et le J. Khalîl, ne sont pas nombreux ; ce lieu est appelé *Medain Lût*, les cités de Loth²¹⁷. Un marchand lettré de ma connaissance qui était parfois passé par là, me dit que leurs frontispices ne portaient pas d'inscriptions.

Maan n'est qu'à cinq heures de Pétra. En rebroussant chemin, je vis les ruines en pierre sèche de *Graaf*, qui sont les plus considérables après celles d'Uterah dans les hauts lieux d'Ésaï. Ici aussi, comme à Moab, les [96] gens conjecturent qu'il y a « trois cent soixante » khurbets, autrement dit un très grand nombre. Ces campagnards qui n'ont pas de traditions remontant à l'antiquité vous diront encore que « les citoyens d'autrefois et les bâtisseurs qui les ont précédés étaient des hommes de grande taille²¹⁸ ». Les Écritures attribuent sagesse et entendement aux habitants d'Édom²¹⁹, une sagesse peut-être redevable au fait que leurs demeures étaient d'une extrême simplicité, exemptes de tout superflu, voyant à l'exemple des générations antérieures que la vie ne leur appartenait que pour un temps très court. Les contrées d'Ammon, de Moab et d'Édom étaient voisines de celles des nomades, peuplades auxquelles elles étaient apparentées ; il était donc peu vraisemblable qu'en construisant leurs maisons ils aient nourri une curiosité plus ambitieuse que celle des nomades. D'après le témoignage de psaumes, certains des habitants de Moab et d'Édom vivaient sous le tente²²⁰. Dans Isaïe, Edom est le pays d'Ouç²²¹.

217 Sodome, Gomorrhe, Admah, Seboyim (Genèse XIV, 2).

218 Genèse, VI, 4.

219 Abdias 8,9 ; Baruch III, 22-23.

220 Psaumes LXXXIII, 7.

221 Isaïe XXXIV. Le pays d'Ouç est la patrie de Job. Sa localisation reste obscure. Est-ce l'Ouç de Seïr le Horite ? Le pays d'Ouç pouvait se trouver aux confins de l'ancienne Edom et de l'Arabie. En fait, c'est dans Jérémie (XXV, 20-21) qu'Ouç et Edom sont présentés l'un à la suite de l'autre.

Édom et Jeshouroun²²² sont rivales, et grande fut la cruauté des armées hébreuses dans ces pays. Sous le règne du roi David, Joab, le fils de sa sœur, alla tuer douze mille Édomites dans le Ghor et, pour sa part, Abichaï, frère de Joab, en tua dix-huit mille, si les chiffres sémitiques valent quelque chose ; qu'on se souvienne qu'Édom, Moab et Ammon étaient des états de la taille de nos plus petits comtés. L'épée de Joab s'abattit sur Édom pendant six mois, jusqu'à ce qu'il eut achevé de tuer tous les mâles d'Ésaü²²³, et que selon toute vraisemblance, il se fut assuré de la personne de Doeg²²⁴, l'adversaire du roi, et les justes de rires à gorge déployée au récit des calamités qui avaient fondu sur lui²²⁵ ; mais ceci allait à l'encontre de la parole de Moïse « Tu ne haïras pas l'Édomite car il est ton frère²²⁶ ». David établit des garnisons dans tout Édom : lui succédant dans la généalogie de sa maison, Amasa extermina son lot de dix mille Édomites dans le même Ghor ; il se peut qu'avec des coteaux aussi élevés les montagnes iduméennes aient été trop difficiles pour eux. Il amena un autre lot de dix mille captifs à la pointe d'un rocher (nous avons vu près de Shobek les redoutables précipices qu'il y a dans tout le Ghor), et là il en fit des acrobates du roi, les précipitant tous ensemble, tête la première, sur les rochers acérés [97] de sorte qu'ils furent tous mis en pièces²²⁷. Dans les écritures hébraïques, on entend la voix de la fille d'Édom vouant la cité sanglante à l'exécration, et criant, « à bas ceci, à bas cela jusqu'en terre²²⁸. » La ruine de Juda et d'Israël les fait exulter et, naturellement aussi, ils convoitent l'héritage des terres voisines fraîchement ravagées. Et c'est en cela que réside « la querelle de Sion²²⁹ », raison pour laquelle les prophètes hébreux souffrent, comme femme en gésine²³⁰. « À la terre d'Ésaü, le Seigneur, le Dieu des armées, voue une éternelle exécration : son épée forgée dans les cieus châtera le peuple qu'il a maudit, même celui d'Idumée, et la terre s'enivrera de son sang. Le jour de la vengeance du Seigneur, le Dieu des armées, sa revanche de la querelle de Sion, il étendra la ligne de confusion et le plomb du vide sur Édom ; les épines, les chardons et les orties croîtront, des démons, des dragons, des chouettes et des onocentaures, et des corbeaux noirs comme la nuit y établiront leur demeure²³¹. Le m'élève contre toi, j'étendrai la désolation sur le mont Seïr : *parce que ta haine est perpétuelle* et que tu as versé le sang d'Israël, à l'époque des calamités. Je remplirai tes montagnes de cadavres et je ferai de toi une désolation perpétuelle, *Parce que tu as dit que leurs deux pays seront miens*. Parce que tu t'es réjouie de voir que l'héritage d'Israël était désolé, parce qu'Édom a poursuivi son frère avec l'épée et rejeté toute pitié et gardé son courroux à jamais²³². » Malachie parle de ces pays comme s'ils étaient déjà dévastés, « J'ai aimé Jacob et j'ai haï Ésaü. Alors qu'Édom dit « nous reviendrons et nous rebâtirons ce qui a été détruit », le Seigneur des armées dit « Il bâtiront, et moi je détruirai²³³ ». Nous lisons dans deux prophètes un refrain proverbial à propos de la grande tuerie qui n'a rien laissé d'Ésaü : « Si des vendangeurs viennent vers toi, ils ne laissent guère de grappillage ; si des voleurs

222 Nom poétique d'Israël.

223 II Samuel X, 6-19.

224 Édomite, intendant des troupeaux du roi Saül.

225 Job XXII, 15-20 ; Psaumes CXVIII, 15.

226 Deutéronome II, 9.

227 II Chroniques XXV, 11-12.

228 Psaume 137, 7.

229 Ou schisme de Sion. Une fois établies Terre Promise (fin du XIII^e siècle à la fin du XI^e siècle av. J.-C.), les tribus d'Israël tendirent à former deux groupes, la tribu de Juda devenant prédominante dans la partie méridionale de Canaan, tandis que dans le nord du pays et en Transjordanie, un groupe de dix tribus s'unifiait sous le nom d'« Israël » (Nombre XXXV, 2-8 ; Josué XXI, 3-42). Après que David se fut fait reconnaître comme roi sur la maison de Juda (II Samuel II, 2-4), son élection comme roi par les anciens d'Israël (II Samuel V, 3) amena l'union personnelle d'Israël et de Juda, sous son règne et celui de Salomon, avec Jérusalem (Sion) pour capitale. À la mort de Salomon, vers 930 av. J.-C., Israël fit sécession (I Roi XII). La rivalité entre Israël et Juda persista jusqu'à la chute du royaume de Samarie, en 722 av. J.-C. (cf l'article *Israël, Juda et Samarie* in A. M. Gérard, *Dictionnaire de la Bible*, op. Cité.)

230 Isaïe XXVI, 17 ; Jérémie IV, 31.

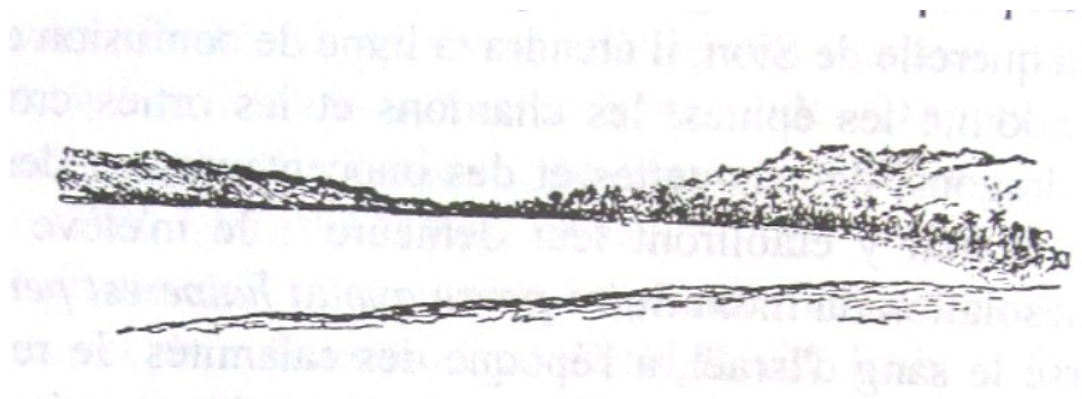
231 Isaïe XIII, 21-22 ; XIV, 23 ; XXXIV, 11-14 ; dans la traduction de Lemaître de Sacy (*Bible de Port-Royal*).

232 Ézéchiél XXXV, 3-11.

233 Malachie I, 3-4.

viennent dans la nuit, ils saccagent à leur guise²³⁴. » Et amère était [98] la bouche de celui qui a dit, : « Le monde entier s'en réjouirait-il que je n'en rendrai pas moins désolée²³⁵. »

Les pèlerins se reposèrent tout le jour suivant sur le campement. Et à présent je vais parler brièvement de la route qui partant d'ici, en Idumée, mène à Ayla (auprès d'Ezion Graber²³⁶). D'après la tradition du hajj, c'était l'ancien passage méridional du grand pèlerinage, sur lequel entait (au fond du golfe d'Aqaba) la route égyptiennes²³⁷ des cités sacrées. Ce golfe est le *fford*²³⁸ ou vallée ennoyée de la grande trouée arabe. Lors de notre montée d'Aqaba à Édom²³⁹, notre route emprunta le large W. el-Araba sur quelques milles ; puis par une vallée latérale, elle pénétra dans le flanc de montagnes granitiques



Fond du golfe d'Aqaba et village de palme d'Ayla

boursouflées de dykes²⁴⁰ volcaniques hauts de plusieurs centaines de pieds, comme dans le Sinaï. Et ensuite ce fut le W. *Lithm*, encombré de puissantes terrasses d'alluvions anciennes apportées par les crues. Un antique barrage ruineux en occupe l'embouchure, *es-Sid*, faits de blocs de pierre brute dont une face est revêtue de mortier. Après douze milles, nous vîmes au-dessus de nous le plus haut des bergs de granit, le *Jebel Bakr*, et là nous passâmes auprès d'une rocher sur lequel une inscription nabatéenne était gravée. Les Arabes me parlèrent d'une effigie qui se trouvait là, celle d'une tête humaine ou d'une image. À trente milles d'Aqaba, ayant atteint un riant plateau, nous trouvâmes des terres arables dans le désert, que du blé arrosé par la pluie faisait verdoyer, le travail agricole, entendis-je dire avec étonnement, des Bédouins Howeytât *Allowîn*. Ces hommes du désert ont une inclination pour la vie civilisée, et appartiennent peut-être à la même classe de franc-tenanciers²⁴¹ qu'Ésaï. J'ai [99] vu d'autres de leurs contribules établis sous la tente, labourant²⁴² le sable du désert près de Gaza. Leur charrue est un pieu épointé, chaussé de fer, que tire un chameau de labours. Le franc-tenancier arabe appuie cette charrue-arbre sur son épaule et conduit sa bête de trait d'un bout à l'autre de l'aire de labour en chantant sur un ton pleurard. Dernièrement, une guerre

234 Jérémie XLIX, 9 ; Abdias 5.

235 Ézéchiél XXXV, 14.

236 Eilat, au fond du golfe d'Aqaba, port aménagé par le roi Salomon.

237 Du Caire à La Mecque par la presqu'île du Sinaï, Aqaba, le pays de Madian et la côte de la mer Rouge. Le voyage durait 35 jours.

238 Souvenir de la Norvège, dont Doughty avait étudié les glaciers en 1863-1864.

239 En mai 1875.

240 Anciennes cheminées éruptives mises au jours par l'érosion des terrains avoisinants.

241 « *Yeomen* » réminiscence du *Canon's Yeoman's Tale (Canterbury Tales)*, avec le sens de serviteur de grade supérieur, entre l'écuyer et le page. Dans l'histoire anglaise, la *yeomanry* est la classe intermédiaire entre la noblesse et les travailleurs manuels.

242 « *Earing* ». Mot d'origine germanique (du latin *aro*), *ear* désigne la charrue (araire ou charrue-araire). Le mot *ear* est attesté dans la traduction de l'Ancien Testament par W. Tyndale (1530) et on le trouve dans la Bible du roi Jacques Ier, de 1611. Doughty s'est plaint amèrement que les réviseurs bibliques du XIX^e siècle l'aient laissé tomber en désuétude (A. Treener, *Charels Doughty : A study of his Prose and Verse*, Londres, 1935, pp. 144-45). C'est à l'occasion de son voyage terrestre en Égypte (1874 ou 1875) que Doughty a vu la scène décrite *infra* (Hogarth, p. 20).

avait éclaté entre leurs clans pour la possession des friches désertiques ; et le parti perdant (c'était l'époque de mon précédent séjour à Maan) était aller se réfugier chez ses parents du J. Sherra, lesquels, avec la vieille humanité du désert, avaient pris sur leur propre bétail de quoi leur en distribuer. Le parler Howeytât fleure bon le terroir, même dans la bouche de ceux qui vivent plus loin en Arabie. Toute cette noble contrée aérée et vaste renferme parmi les meilleures terres à blé. À la chute du jour suivant nous atteignîmes une citerne et une canalisation démolie, *Gueyrîa*, sous le *Jebel Shafi*, dont le pic est du même grès bariolé et strié que celui de Pétra.

C'est ici, sur des confins granitiques, que commence le grand pays des grès d'*el-Hisma* ou *Hessma*²⁴³, qui s'enfonce profondément dans l'intérieur de l'Arabie. En ce lieu, quelques-uns des Bédouins cultivateurs d'orge de la veille avaient établi leur campement. *Ibn Jad*, leur cheikh, chez qui nous venions maintenant, était le seigneur de ces lieux. Le vieux lion généreux (mais, comme ils sont tous, un ennemi mesquin), se porta à notre rencontre vêtu d'un manteau rouge, et avec de profuses amabilités, il me mena par la main à l'ombre d'une tente nomade. Ses gens occupaient une trentaine de tentes disposées en ovale, ce qui est leur façon de camper dans la région. *Ibn Jad* me dit que la ligne de partage des eaux entre la mer Rouge et la mer Morte passait à « une heure » au nord de l'endroit où nous étions. Nous sentions peser sur nous la forte chaleur d'un midi printanier. À mon insu, le vieux cheikh avait fait tuer un mouton pour le repas de ses hôtes. Après que deux personnes eurent apporté le plat seigneurial sur lequel était disposé ce gage d'hospitalité bédouine, tous les hommes du campement se joignirent à nous pour prendre leur part du festin qui nous était offert. Sur son grand tranchoir on empila le mouton bouilli, servi avec force de pain cuit à la poêle²⁴⁴, encore tout chaud du foyer domestique. Les gens de ces tribus [100] abondent en toutes sortes de pains confectionnés avec le produit de leur propre agriculture ; ils ne connaissent pas la faim. Cependant cette multitude de tête Howeytât couverte de mouchoirs, et leurs carcasses mal dégrossies d'homme de la glèbe, je me fis la réflexion que je n'avais encore jamais vu d'aussi étrange compagnonnage que celui de ces savetiers à faces épaisses et à grands nez. *Ibn Jad* déchiquetait de morceaux de viande bouillie et après avoir enveloppé une portion dans du pain bédouin, il prononçait le nom d'un homme et la lui tendait ; il était trop nombreux pour pouvoir tous prendre place autour du plat. Le *Hisma* est ici une forêt de montagnes tabulaires et carrées qui se dressent sur deux mille pieds au-dessus de la plaine, les sommets pouvant s'élever à près de six mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous quittâmes *Ibn Jad* dans la soirée. Après avoir marché deux heures dans l'obscurité, nous trouvâmes un autre de leurs campements nomades dressé à l'aplomb d'un berg de grès sur lequel (éclairé par de nombreux feux de camp), apparaissaient voletant étrangement des images d'hommes et de bétail de la grandeur d'une tente. C'étaient les abris d'Howeytât *Saidîn*, Arabes du Ghror, venus jusqu'ici pour les excellents pâturages de printemps qu'on trouve dans le haut pays d'*Ibn Jad*, leur parent. Ils donnaient un sentiment de grand dénuement et de peu d'aisance. Remontant sur nos chameaux, nous voyageâmes toute la nuit. Au lever du jour suivant, je vis une côte devant nous, qui est ici la crête du *Jebel Sherra*. Sous nos pieds le sol gréseux est couleur de rouille et des gens frustes pouvaient y voir l'équivalent de la rougeur du sang, *eddumm*²⁴⁵, qui est le nom de leur pays, *Edom*.

Nous nous élevons maintenant au-dessus du pays des grès rouges, dans la face escarpée du J. Sherra, dont la roche est du calcaire argileux avec des veines de silex tabulaire. Une heure ou deux plus haut, ce sont les vastes ruines d'*el-Bettera*, dans une large vallée encombrée par des murettes croulantes en pierre sèche dont la principale, avec des colonnes, est sur une pente. Au-delà, on voit dans le désert les monceaux édifiés avec les pierres retirées par la diligences des anciens

243 Vaste plateau gréseux, fortement érodé et inhabité, à cheval sur la Jordanie et l'Arabie Saoudite. Le Hessma a été longuement exploré par H. St. John Philby, qui y a relevé de nombreuses inscriptions thamoudéennes (*The Land of Midian*, Londres 1975, chap. 9).

244 En forme de crêpe de galette ou de tourte, selon qu'il est cuit sur une pierre chauffée, une plaque de fer ou un poêlon ou sous la cendre.

245 *Edom* signifie « roux », teinte de l'abondante toison dont aurait été revêtu Ésaü dès sa naissance (Genèse XXV, 25).

cultivateurs de ces arpents jadis fertiles. Car il y avait là des terres à vigne et à blé, mais « aujourd'hui la terre respecte un sabbat permanent²⁴⁶ ». Dans un battement d'ailes, l'alouette syrienne a pris son essor au-dessus de cette terre désolée, émettant son chant à la face du soleil ; mais pas très haut et d'une voix bientôt hésitante, sans la sonore douceur des gazouillements ni le vol assuré de sa sœur d'Europe. Une légère brise soufflait sur le désert et nous n'étions plus qu'à quelques milles de Maan. Puis je vis un navrant paysage, le commencement [101] du domaine du silex, exposé (depuis une éternité) au soleil et au vent et qui, du nord au midi, peut se prolonger sur près de 2500 milles carrés. Nous mîmes pied à terre dans le premier creux de terrain que nous trouvâmes pour nous y tapir jusqu'à la tombée de la nuit. Mes compagnons, un Égyptien et un Bédouin, n'osaient pas traverser en plein jour une région aussi exposée, à cause du danger représenté par les fréquentes battues des cavaliers bédouins. nous décampâmes au crépuscule ; un capricieux vent nocturne soufflait sa fraîcheur sur ce haut désert. Nous arrivâmes à Maan vers minuit. Un profond silence régnait sur le village endormi lorsque nous passâmes la première porte, ouverte et ruineuse, et franchîmes la porte intérieure, pareillement ouverte, jusqu'au *sûk* où nous trouvâmes des banquettes d'argile sur lesquelles nous déroulâmes nos tapis pour en faire nos quartiers à la belle étoile. Les Arabes sont des gens inquiets et, dans un lieu inconnu, ils redoutent les voleurs ; ils ont accoutumé de lier leurs sacs avant de se coucher pour dormir et de mettre tous les petits objets sous leur tête. Soulagés d'avoir trouvé où reposer, nous ne tardâmes pas à nous étendre, comme des hommes qui pendant trois jours et deux nuits de fastidieuses chevauchées n'avaient pas une seule fois fermé l'œil. Sortant d'une entrée sombre, une voix pitoyable nous appela aussitôt. Agités par une fatigue trop grande pour pouvoir trouver le sommeil sur-le-champ, mes compagnons tressaillirent et répliquèrent « *Ent weled wala bint*, Es-tu un garçon ou une fille ? » Comme personne ne répondait, ils dirent « Par Ullah, c'est un *afrî*²⁴⁷ (un spectre). » Je ne fus pas long avant d'entendre ce fantôme à la tête de ma couche. Me dressant sur mon séant, je vis une forme chétive qui murmura je ne sais quoi d'indistinct, et qui lorsque je la menaçai, disparut dans une entrée voisine, donnant l'impression qu'elle tournait la clef d'une porte que je ne pus retrouver lorsque le jour se leva. Je pensai que cela pouvait être un dément ou une malheureuse prostituée²⁴⁸ rôdant dans la nuit : c'est quelque chose qu'il n'est pas rare de voir dans les localités arabes.

Sachant que le Pacha me faisait rechercher, je vécu dans l'appréhension tout le temps que la caravane du pèlerinage resta à Maan. L'Aga persan avait déjà été appelé devant le conseil, mais il les avait bernés²⁴⁹ et il n'avait rien pu en tirer. ma joie fut grande quand au second matin j'entendis le signal du départ ; il était huit heures d'horloge lorsque nous [102] nous remîmes en route. Ainsi que je l'ai dit, les Persans marchent à l'arrière ; aussi nous fûmes les derniers à quitter l'emplacement de notre campement démonté (le neuvième depuis Muzeyrîb). Je m'apprêtais à lire mon baromètre anéroïde en secret, sans m'être avisé que nous nous approchions d'un essaim de personnes occupées à nous observer : c'étaient mes vieilles connaissances, le capitaine kurde, commandant la place, avec sa barbe rousse et à ses côtés Mahmûd, son secrétaire. Ils avaient peut-être reçu l'ordre d'aller à ma recherche. Je perçus ou plutôt je sentis, qu'ils m'avaient remarqué, mais je restai coi, me contentant de regarder et je passai devant eux sans encombre. il leur eut été difficile de me reconnaître, confondu que j'étais avec la multitude, pauvrement monté et ne cherchant pas à passer inaperçu, vêtu à la mode et sans autres marchandises avec moi que celles que tous transportaient.

Ce fut alors mon premier passage en ces lieux que j'entendis parler avec quelque certitude de

246 En vertu de la promesse proférée par Iavhé, si les Hébreux s'obstinent à ne pas l'écouter et à marcher à l'encontre de lui (Lévitique XXVI, 34).

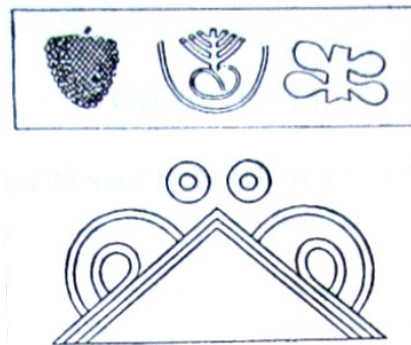
247 Bon ou mauvais génie capable de prendre les formes les plus diverses, dont les *Mille et une Nuits* offrent d'innombrables exemples.

248 « *Quean* » (ou *queen*) : archaïsme.

249 « *He played the merchant* », expression proverbiale rarement utilisée, mais que Doughty affectionnait particulièrement.

Medain (les cités de) Sâlih, dont les villageois du Wadi Mûsa m'avaient aussi dit force merveilles, croyant que je venais du sud, par la route du hajj. De ces « cités », ils me dirent qu'elles étaient au nombre de cinq, toutes pareillement creusées dans le roc ! Mahmûd le secrétaire, homme lettré, qui avait souvent été là-bas, me renseigna plus particulièrement sur les inscriptions et les images d'oiseaux des frontispices. Ce sont ces paroles qui firent de Mahmûd l'instigateur de mes pénibles voyages en Arabie. Entendant que Medain Sâlih n'était qu'à dix journées de marche, je cherchai le moyen de m'y rendre ; mais le capitaine de la station contraria mes projets, arguant des périls – il pouvait être blâmé s'il arrivait malaventure à un étranger – d'une longue route dans la contrée anarchique des Bédouins²⁵⁰. Il interdit également que quiconque placé dans l'obédience de la Dowla m'aidât ou me conduisît là-bas. J'entendis aussi les soldats de Maan, qui venaient de rentrer d'une expédition contre *Jauf*²⁵¹, parler abondamment d'un certain grand prince qu'ils appelaient Ibn Rashîd, sultan ou seigneur des marches bédouines et de « soixante » villages de palmes situés loin à l'intérieur des terres, vers l'est. À Maan, quia le même climat que Jauf, on ne voit qu'un tout petit nombre de palmiers étiolés, sans autre utilité que de décorer le village en terre. À cette altitude, la plante ne peut prospérer ; ou plutôt est-ce parce que la terre et l'eau y sont également douces. Les dix étapes jusqu'à Damas peuvent être franchies à dos de dromadaire courant la poste (sans presque lâcher bride) en trois jours et demi²⁵².

[103]



Ornements sculptés sur des pierres de tailles dans des sites ruineux de Moab.

Tandis que nous cheminions, un mirage était suspendu devant nous, très bas au-dessus de la brillante étendue de galets de silex, noirs comme du charbon, nous apportant une chaude odeur d'armoises exposées au soleil. Sur ce sol de fer, il n'y a pas trace d'une quelconque piste. Les rares seyls qu'on y rencontre, comme ceux de Maan, ne tardent pas à se dissiper dans la plaine désertique qui, d'après mes observations, descend en pente douce à l'est du méridien de Maan. Sonores sont les cris des pauvres vendeurs de feu, sur le bord du chemin, qui pour un sou mettent un morceau de braise dans la pipe à eau du riche voyageur : *Ullah mojûb, wa habîb-ak Mohammed en-Nebi* ! « Dieu éternel ! Et le prophète Mahomet est Ton bien-aimé ! » Au bout de huit heures nous arrivâmes à notre campement, déjà dressé dans la plaine, en un lieu qu'on appelle *Ghadîr Umm Ayash*, et dans le désert il n'y a pas d'endroit qui n'ai reçu de nom.

Quelques mots à présent de l'emplacement des lieux de campement de Moïse : il est impossible d'en retrouver les noms dans ces contrées, et pourquoi donc ? Parce que la plupart des

250 Afin d'en savoir plus sur la caravane du pèlerinage, Doughty s'était attardé pendant vingt jours à Maan, faisant de son mieux pour disposer en sa faveur les personnes susceptibles de l'aider ou de contrarier son projet de descendre à Medain Sâlih (Hogarth pp. 25-26).

251 Grande oasis située un peu au nord du désert du Grand Nefud.

252 Et aussi par le messenger (*kâlib al-hajj*) qu'on dépêchait de Maan vers Damas pour rassurer ses habitants sur l'état de leurs pèlerins.

noms ont été attribués par des voyageurs et qu'en l'absence de droit foncier ils ne pouvaient se substituer durablement, dans le désert, aux vieux noms de bergers. Il y a encore une autre sorte de noms, pas exactement des noms locaux, car ils sont inconnus des Bédouins, qui sont les *noms des caravaniers*. Voyageurs pressés, les caravaniers qui ont peur des nomades, ne peuvent se passer de point de repère pour s'orienter dans l'immensité désertique ; mais même en chemin, ils n'ont pas une connaissance exacte de la toponymie du pays. Et il est bien rare que dans les vieux itinéraires nous n'en retrouvions pas quelques uns qui sont de toute évidence des noms de caravaniers !

Chapitre 3

La Pérégrination du Hajj en Arabie

[105] La harde de gazelles. Le rebord de l'Arabie. *Batn el-Ghrôl*. La défaillance du derviche. Les « martyrs » du pèlerinage. Le *Ghrôl* ou ogresse du désert. Iram. Nomades B. Atîeh ou Maazi. « Le sac d'argent de la fille. » L'art de voyager. L'Arabie désertique. Le pilote du hajj. La défaillance des chameaux. Signaux nocturnes de fusées. Aspects du désert. Medowwara. *Hallat Ammar*. That hajj. La « vache sauvage. » Les nomades Sherarat (B. Muklib). Les pèlerins persans. Dames persanes du hajj. Les pèlerins pouvaient voyager dans des chariots. La litière d'une mule marquée d'une croix grecque. Comparaison avec le hajj des « mille d'Israël. » Le *Mahmal*. La bigarrure du hajj. Les valets de pied. El-Eswad. Les Muatterin. Le massacre des Chrétiens à Damas. Considérations sur les novices. Les chameaux du hajj. Le takht er-Rûm. Persans moribonds transportés en carrosse à chameau. Le pèlerinage d'une défunte dame. Les contrariétés de la route. Muetthins à chameau. Hajjis persans brûlés vifs à Médine pour avoir profané le tombeau de Mahomet. Le voleur de caravane. Le secrétaire impérial. Le Pacha. Chiens syriens du pèlerinage. Un coq dans le pèlerinage. La chasse au lièvre du désert. Le *thob*. El-Ka. Marche de nuit vers Tebûk. Le village ancien. La montagne de la Chaire. Les villageois. Le Pacha trésorier-payeur. Histoire de sa vie. Le gibier de la route. Le *Harra*. La station d'El-Akhdar. Les Sweyfli. Visite de la kella. Le jardin du Kâdi. W. es-Sâni. « L'ours ». La station de Moaddam. L'eau rare. L'arbre dont on tire la gomme arabique. La station de Dar el-Hamra. L'année du choléra dans le hajj. Un homme sorti de sa tombe revient à Damas. Abu Tâka. Mûbrak en Nâga. La chamelle miraculeuse. Clameur dans le hajj.

Nous, décampâmes de la station de Maan à trois heures et demie passé minuit : les grandes étapes du hajj en Arabie commencent à partir de là. Peu avant le jour, à un signal du canon donné en tête, la caravane fit halte, et tandis que nous prenions une demi-heure de repos, les principales personnes buvaient du café. à deux heures au-dessus d'*Aqaba* qui nous fait face, il y a un site, *Khân ez-Zebîb*, où lors du précédent retour du hajj, Mohammed Saïd Pacha, monté sur sa jument, s'étant porté en avant de la caravane (le printemps arabe avait déjà commencé), débusqua une harde de gazelles dont il tua un si grand nombre avec son pistolet que, ce soir-là, on servit de la venaison dans tous les pavillons des officiers supérieurs. À midi, nous approchâmes de la crête du haut plateau calcaire du J. Sherra, le *Masharîf es Shem* des vieux auteurs mahométans, « le [106] rebord de la Syrie ou le Nord ». En dessous commence l'Arabie proprement dite, le *Beleb el-Aarab*, mais ce sont des distinctions que les Bédouins du pays ignorent.

La route du hajj s'enfonce dans une dépression, comme une tête de combe, aux versants abrupts de silex feuilleté de calcaire. Nous n'allons pas tarder à descendre dans les grès, d'où proviennent la plupart des sables de l'Arabie. À main gauche, il y a une kella ruineuse avec sa citerne. La colonne de la caravane est arrivée à l'entrée de l'étroit passage, l'arrière doit attendre trente minutes. Les caravaniers appellent un lieu comme celui-ci un *Aqaba*, « un abrupt » ; cet aqaba est appelé l'*es-Shemîya* syrien ou septentrional. L'altitude était de 4135 pieds. Sur un rocher, qui tout d'abord resserre notre voie descendante, le Pacha était assis, sous un parasol blanc, avec ses principaux officiers ; car ici le 24 novembre, nous avons retrouvé le bienfaisant éclat du soleil et l'été, qui n'avait pas encore pris fin en Arabie. Les rangs de la caravane sont très lâches et s'étirent dans la descente que des rochers en surplomb encombrant parfois. Les chameaux peuvent difficilement avancer deux de front, aussi le Pacha a, en cet endroit, tout le loisir de passer en revue le flot lent des hajjaj. Les pèlerins sont descendus des baldaquins et de leurs chameaux et tous vont à pied. Mon infortuné chameau que j'avais acheté à des Bédouins de Maan et qui n'était pas encore

rompu à cette façon de marcher entravé, fit sauter sa longe au pied du Pacha, ce qui créa une brève confusion et je dus m'empresse de tout remettre en ordre. Mais j'étais sûr, bien qu'il m'avait vu en vêtements arabes à Damas, qu'il ne me reconnaîtrait pas. L'Aqaba est long et, une fois dépassé le siège du Pacha, il ne présente guère de difficultés. Les Bédouins appellent cette descente *Batn el-Ghrôl*, « ventre (terrain creux) de l'ogresse » ou encore « lieu de l'encaissement », *fen yughrulûn ez-zillami*²⁵³, un abîme de désolation parmi les grès ruiniformes des montagnes arides et couleur de rouille, emplis par l'éternité du silence et où on ne voit rien qui soit porteur de vie. L'Aqaba n'est pas très profond et à la fin je constatai, à l'endroit où les pèlerins se remirent en selle, que nous étions à peine descendus de 250 pieds. La longueur de la caravane était ici de près d'une heure et il n'y eut pas d'anicroches. Dans une descente, les chameaux se comportent comme des chevaux de bois, du fait de la raideur de leurs membres postérieurs. À moins d'avoir affaire aux plus fraîches d'entre elles et qui fassent montre de bonne volonté, ces brutes stupides se laissent choir, en raidissant leurs jointures à chaque pas qui les entraîne dans leur dévalement. Ces grès [107] inhospitaliers et affreux ressemblent aux montagnes des grès éboulés des environs de *Sherm*, dans le Sinaï²⁵⁴.

En bas nous sommes dans une dépression sablonneuse, encaissée entre des murailles de grès, et le long défilé qu'elles enferment descend devant nous comme une vallée. À mains gauche, les rochers que nous surplombons sont encroûtés de schistes argileux et noirâtres, dont les débris, de noirs galets, forment au pied des parois des éboulis luisant au soleil, et polis par les grains de sable du désert, que le vent a poussé. C'est le rebord d'une petite coulée de lave ou *harra*²⁵⁵. J'avais aussi vu des roches de basalte éruptif dans la descente de l'Akaba. Trois milles plus loin, le chemin sort du défilé montagneux et nous marchons dans une vaste plaine de sable. *Debîbat es-Shem, Ard Jiddar* ; il est dense au toucher et coule entre les doigts. À quelques milles de la route, à mains droite, s'allongent les chaînons érodés, aux formes nébuleuses et étranges, du Hisma désolé.

Je vis que quelqu'un avait chu dans le sable, mi-assis, mi-reposant sur les mains. C'était un moine mendiant, quelque misérable derviche dans sa défroque déchirée de chemineau, qui poussait des gémissements d'agonie, tendant les mains en avant comme les serres d'un aigle implorant la pitié des hommes. Derniers dans le convoi, nous nous dirigeons vers lui. En tombant de son cou, le contenu de sa besace de mendiant, des bribes de nourriture, s'était répandue devant lui. Le pauvre diable adressait ses lamentations aux lentes files ondulantes du pèlerinage en route pour La Mecque. Nombreux sont ceux qui étaient passés et sans nul doute, lorsqu'ils l'avaient vu mourir, ils avaient formulé dans leur sein le souhait de ne pas connaître cette malemort. Des domestiques charitables, Damasquins de notre compagnie, s'arrêtèrent à son côté. *Ana meyet*, sanglotait le derviche, je me meurs. Un des membres de notre groupe, c'était aussi mon domestique, un intrépide hors-la-loi, pas un cagot mais un homme d'accomplissements humains, d'une parole virile et réconfortante, fit se coucher un chameau vacant, et d'une détente de son bras vigoureux, il souleva l'homme et l'installa confortablement sur le bât. Le derviche mourant poussa un faible cri, comme celui d'un enfant, et ils s'empressèrent de faire se relever le chameau sous lui ; et ramassant son sac de victuailles éparses ils le lui tendirent, à lui qui était assis tout faible, balbutiant des paroles de gratitude, encore tout tremblant de peur. La barbare armée des pèlerins n'a pas de service d'ambulance [108] et, pour cette multitude souffrante, exténuée par sa pérégrination dans ce grand et terrible désert, charité bien ordonnée commence par soi-même.

Après quoi, il en mourut chaque jour plusieurs dans la caravane. Les biens du défunt sont mis sous scellés. À la station nocturne, ses compagnons de route lavent et ensevelissent le corps dans

253 Le sens de l'appellation est obscur. Il pourrait s'agir d'une métaphore sexuelle (*zillami* = phallus) le « lieu de pénétration ».

254 Où Doughty avait vagabondé trois mois au commencement de l'année 1875. Outre quelques allusions dans *Travels in Arabia Deserta*, ce voyage a fait l'objet d'un bref compte-rendu d'observations géologiques et archéologiques, mais sans indications ni de dates ni d'itinéraires, publié e, 1876 dans une revue géographique allemande (Hogarth p. 22).

255 Désert de basalte.

une tombe basse qu'ils ont creusée de leurs mains sur le bord de la route du désert, à la tête de laquelle ils déposeront une grossière pierre funéraire. Ils appellent *shahûd*, martyr, tout pèlerin qui meurt ainsi sur le sentier de leur religion. Mais l'homme solitaire et indigent, et sans personne pour le secourir, qui choit dans le néant du désert, il est bien marri en vérité. Lorsque le grand convoi s'est éloigné et que toute l'humanité l'a abandonné, si des Bédouins le découvrent sans connaissance, il est plus probable qu'ils le dépouilleront, en voyant qu'il n'est pas encore mort. Les cadavres restés sans sépulture sont dévorés par les hyènes qui suivent la caravane à la puanteur qu'elle dégage. Il y a peu de place pour la pitié dans le cœur de Ageyl qui ferment le train ; nul ne fera une bonne action en chemin « sinon contre de l'argent ». Si nous avons vécu en gens de bien, nous accepterons²⁵⁶ de mourir en paix. Nous implorons Dieu de nous faire la grâce que ce soit dans la consolante présence de nos amis ! Dans chaque pèlerinage annuel, des faibles créatures sont abandonnées sur place ; hommes à la fibre usée et de complexion malade, qui avaient mis leur espoir en Ullah mais qui, à force de ne subsister tout le long du chemin que des aumônes dispensées par des hommes de mauvais vouloir, n'ont pas pu aller jusqu'au terme de ce grand voyage à La Mecque. L'homme qui avait chu, d'un âge avancé, n'a peut être jamais mangé tout son content, dans le hajj, et plus de deux cents milles avaient déjà défilé sous la plante de ses pieds depuis Muzeyrîb. Qu'ils sont grands cette souffrance et ce sacrifice annuel de chair humaine, et tout ce labeur perdu, pour une vaine opinion, alors que peu d'acide scientifique dissoudrait toute leur religion ! Je crois pourtant savoir qu'une pieuse fondation, vestige des vieux Sûltans ottomans, se charge d'envoyer chaque année un certain nombre de pauvres derviches aux saints lieux, avec des moyens de transport et des provisions de bouche. Un chameau et une outre sont alloués à deux ou trois derviches, et une tente à chacune de leur compagnie. Les élus n'en sont pas moins nombreux, sinon tous les hommes 'aux grossiers vêtements », les vaticinateurs²⁵⁷ à la longue chevelure bouclée, et les « têtes fêlées », accourraient de tous les coins de la ville à [109] l'aumônerie de Damas pour se faire enrôler par les fils de prophètes²⁵⁸, avec les pauvres mendiants. Il est si plaisant pour ce peuple religieux de se trouver un expédient dans toute autre bourse que la sienne propre. J'ai ouï dire que le hajj de l'ancien temps n'avait pas accoutumé de descendre par l'Aqaba, mais par un autre abrupt au sud-ouest, là où les eaux des seyls s'écoulent du J. Sherra. C'est *Jiddar*. Quelqu'un qui le connaissait en dit que « c'est si facile qu'on pourrait y construire une route carrossable ! »

La *ghrôl* ou *grûl*²⁵⁹ est un monstre du désert auquel croient les enfants et les femmes, et aussi les hommes. Et comme nul être humain, à l'exception de Philémon²⁶⁰, n'a vu sa vie s'accourcir fût-ce d'un seul jour pour avoir ri, présentons le portrait de cette créature du Créateur, tracé par un nomade : un œil de « cyclope » posé au milieu de sa tête à forme humaine, des mâchoires s'étirant en un long bec à l'extrémité duquel percent une ou deux grandes canines pointues²⁶¹, un long col ; des bras comme des ailes de poussin, les doigts des mains soudés ; le corps gros comme celui d'un chameau, mais avec la forme d'une autruche. Il n'y a que des femelles. Elles ont un pied comme le sabot d'un âne et l'autre comme celui d'une autruche. Elle attire les voyageurs en les appelant par leur nom dans le désert, de sorte qu'ils croient que c'est la voix de leur mère ou celle de leur sœur ! Il avait vu cette bête, « qui est de la race des jin²⁶², gisant morte, à terre, alors qu'il participait à une

256 « We would *fain* die » ; *fain* (*willingly* : volontiers) est un archaïsme.

257 « *Ranter* ». énergumène, qui tient un langage déclamatoire. Nom d'une secte religieuse extrémiste du XVII^e siècle anglais, pendant la période de suprématie puritaine.

258 Les adeptes des confréries contemporaines d'Élre, auxquelles il est fait allusion dans II Rois II, 3-15.

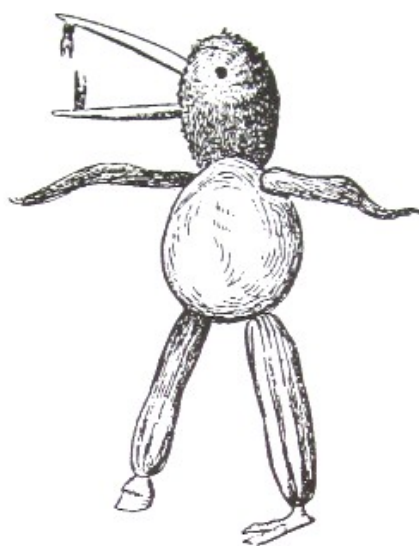
259 La *grûl* : « être fabuleux dont les anciens Arabes peuplaient les solitudes et qui, en se métamorphosant, égarait les voyageurs (...), les attaquait insidieusement et les dévorait » (article *ghûl*, in *Encyclopédie de l'Islam*, op. Cité). *Goule* en français.

260 Poète de la nouvelle comédie athénienne (IV^e siècle av. J.-C.).

261 « *Tush* » mot archaïque ou dialectal.

262 Les génies des *Mille et une Nuits* et d'autres contes arabes. « D'après la conception des Musulmans, [ce sont des] êtres corporels formés d'une vapeur ou d'une flamme, doués d'intelligence, imperceptibles à nos sens ; ils peuvent apparaître sous différentes formes et sont capables d'accomplir de pénibles travaux. » À la différence des hommes et des anges, ils ont été créés d'une flamme sans fumée (cf. article *Djinn*, in *Encyclopédie de l'Islam*, op. Cité).

incursion dans les marches des *Jeheyne* ; mais ni lui ni ses camarades n'avaient osé la toucher. » Il jura solennellement que son histoire était véridique « par la vie d'Ullah et par celle de ses fils. » C'était un pauvre habitant du désert, un certain *Doolan*, de Medain Sâlih, notoire raconteur de fables. L'aga de la kella n'ajoutait pas foi à son propos, mais il fit remarquer pour sa part, « Il n'en est pas moins avéré qu'il existe une créature monstrueuse qui a été souventefois vue dans ces parages, très semblable à la ghrûl, on l'appelle *Salewwa*. Cette *Salewwa* est comme une femme, à ceci près qu'elle a des sabots comme ceux de l'âne. » Moults personnes lui avaient juré sur leur religion qu'elles avaient vu des *salewwas*, et il [110] connaissait les quinze membres d'une tribu qui en avaient vu une au même moment. Et d'ajouter qu'un « grand *ghrazzu*²⁶³, fort de quatre-vingts *Sherarat*, le virent le soir, au moment où ils mettaient les pieds à terre, mais comme leurs balles ne l'avaient pas même égratignée, ils prirent des brandons pour battre la femme-démon, et ils la battirent de toute cette nuit-là. »



La Ghrûl, dessinée à el-Héjr par Doolan le Fehji.

J'ai ouï dire qu'à quelques milles à l'est de la route, il y avait un important site de ruines, *Ayîna*, où on voit moults pilastres anciens. c'est un endroit où il y a des sources et où pousse en abondance un arbre de la famille du tamarinier, le *ghrottha*. En été, *Ayîna* sert de station d'abreuvement des Bédouins et les rochers sont couverts de leurs *wasms*²⁶⁴. Selon les recherches de Sprenger, dont l'érudit ouvrage, *Die alte Geographie Arabiens*, a été mon *enchiridion*²⁶⁵ pendant ces voyages, IRAM pourrait se trouver non loin de là, dans ce territoire, « la cité aux colonnes, le paradis terrestre²⁶⁶. » Plus à l'intérieur du Hisma, un peu au sud du milieu de la route entre Maan et Aqaba, il y a un cite ruineux, *Khurbet er-Rumm*, avec une grande source et de bons sols désertiques tout autour ; on y voit également des colonnes gisant à terre.

263 *Rezzou* en Afrique du Nord et au Sahara.

264 *Wasm*, pluriel *wasûm* : le signe ou la marque de reconnaissance du bétail appartenant à une famille, un clan ou une tribu.

265 « Manuel, petit livre portatif » (Littré). Doughty avait une prédilection particulière pour Érasme, qu'il avait lu à Oxford et à Londres, avant de se rendre en Hollande (« en hommage à la mémoire d'Érasme »), à la fin de l'été de 1870 et d'y apprendre le hollandais (Hogarth, pp. 9-10). L'emploi du mot *enchiridion* est un autre hommage à l'*Enchiridion militis christiani* (1503) d'Érasme.

266 *Coran* LXXXIX, 6 : « Iram, la ville à la colonne, une ville telle que jamais on n'en créa de semblable, dans aucun pays... » Des commentateurs musulmans anciens ont soutenu qu'Iram désignait une tribu ou une subdivision des 'Ad, en Arabie méridionale, ceux du prophète Hûd. D'autres l'ont identifié à Damas, avec ses colonnes de marbres. Selon la légende populaire, Iram fut construit près d'Aden, à l'image du Paradis, par le fils de 'Ad (cf. article *Iram*, in *Encyclopédie de l'Islam*, op. Cité). La localisation proposée par Sprenger, à laquelle Doughty fait allusion, n'est donc qu'une conjecture et plus et n'apporte pas de solution à l'énigme, si tant est qu'il y en ait une.

Nous arrivâmes à notre campement à la tombée de la nuit. Ce sont ici les marches nomades de la tribu des *B.Atîeh* qui, dans les régions s'étendant en direction de l'Égypte, sont appelés *el-Maazi*, du nom de leur patriarche. Maaz est le frère d'*Anaz*, l'ancêtre éponyme des Annezi (dans les deux cas, leur nom veut dire chèvre). Une partie de la nation Maazi est curieusement disséminée au-delà de la mer Rouge. Ils vivent présentement dans ces déserts de l'autre côté du Sinaï que les Arabes appellent « le Pays de Galles, » *Burr el-Ajam*²⁶⁷, ou celui des hommes qui parlent une langue étrangère, c'est-à-dire le grand continent africain. De nombreuses tribus errantes se sont séparées et dispersées au cours des âges, et de certains de ces émigrés lointains on dit qu'ils ont fini par oublier le nom de leur terre natale, mais pas celui de leur patriarche et ils continuent d'être connus par leur *wasm*, qui a survécu.

Les B. Atîeh reçoivent la *surra*²⁶⁸ de l'administration du hajj pour toutes les kellas de la traversée du désert entre ici et Tebûk plus bas. La *surra* (on distribue la même somme tous les ans) est versée aux cheikhs à proportion de leur rang, ceux dont les noms figurent dans le registre du payeur, à Damas. Il est à peine croyable combien l'âme de ces Sémites est sous l'empire de l'appât des sous qu'ils ont obtenus sans aucun labeur. Il fallait donc que le général-pacha du pèlerinage fût un homme résolu et d'une grande prudence asiatique, c'est-à-dire qu'il alliât la cautele du renard à un courage qui sût en imposer (comme ces plantes vivaces qui croissent sur le fumier oriental), pour conduire sa caravane jusqu'aux cités sacrées, sur une aussi longue route, à travers un désert semé d'embûches par des Bédouins batailleurs. On raconte comment une vingtaine d'années plus tôt les gens de cette tribu étaient tombés sans crier gare sur le hajj, avec une telle fougue qu'ils avaient repoussé la garde et s'étaient emparés d'un seul coup de plusieurs centaines de chameaux avec leur chargement. La chose advint pour une fâcherie liée à la *surrat el-bint*, « le sac d'argent de la fille ». en distribuant aux cheikhs rassemblés dans leur station, l'argent des pensions, les présents de [112] vêtements et d'ustensiles, la pacha payeur²⁶⁹ de ce hajj-là leur avait dénié ce qui était porté au nom de son père, après avoir acquis la certitude que l'homme était mort depuis un an ou deux et que son décès avait été frauduleusement tenu secret par les Bédouins. Les marchandises qui lui étaient allouées de son vivant allaient à sa fille orpheline. La supercherie ayant été éventée, la parentèle n'en réclama pas moins à grands cris « le dû de la fille ». Comme son père avait été presque le dernier dans la lignée des cheikhs, sa *surra* ne s'élevait qu'à six couronnes. Ces Arabes avides et iniques en tirèrent argument pour tomber sur la caravane et ce faisant, comme si les pèlerins de la ville avaient été leurs ennemis mortels, ils tuèrent des personnes innocentes. C'est ici le territoire de la sous-tribu des *el-Ageylat* qui fournit le hajj en porteurs entre Maan et Tebûk.

Depuis que nous sommes descendus en Arabie, nous sommes privés de points de repères connus. Il y a en Arabie deux périls majeurs, qui sont la famine et la redoutable face de harpie de leur religion ; l'arme téméraire des voleurs Ismaélites en est une troisième. Le voyageur doit se montrer aux yeux des hommes digne de vivre sous la voûte des cieux divins, fût-il sans religion. Il est comme celui dont le cœur humain, pur et bien trempé, bat sous la modeste chemise ; cela lui suffit, et si plein d'embûches que soit le chemin, il peut aller jusqu'à l'autre extrémité de la terre. Cette terre-ci est une terre morte dont il ne rapportera rien d'autre chez lui, s'il ne meurt pas en chemin, qu'une perpétuelle lassitude dans les os. Les Sémites sont comme un homme enfoncé jusqu'aux yeux dans un cloaque et dont le front touche le ciel. Si grande et si antique est l'humanité du désert sémitique que dans toute épreuve il vient un moment où un homme peut faire sa paix avec eux, c'est ainsi qu'il connaît les Arabes. De nos jours, l'aigre fanatisme Wahabi a pourri le cœur des nomades, mais au pays d'Ismaël, toute tente bédouine est un sanctuaire (à condition de ne pas abriter une acariâtre Jaël²⁷⁰). si l'étranger arrive seul aux tentes de nomades inconnus, qu'il s'en

267 « Le pays barbare ».

268 Variante de la *khâwa*. *Surra* : sac ou bourse.

269 « Celui dont l'emploi est de payer des dépenses, des rentes, des traitements. » (Littré).

270 Bel exemple d' « understatement », car après avoir accordé l'asile de sa tente au générale ennemi Sisera pour lui permettre d'échapper à ses poursuivants, Jaël lui enfonça un piquet de tente dans la tempe et ensuite, lui broya la

approche hardiment et il lui sera fait bon accueil. Celui-ci sera meilleur si on leur fait de bons rapports sur toi ; et au commencement il n'est pas un Arabe qui ne se radoucisse au son de belles paroles. Les villages des oasis sont plus dangereux. Dans ces anciennes colonies bédouines, l'antique tradition du désert s'est corrompue. Les âmes des oasiens sont comme des plates-bandes envahies par la mauvaise herbes du fanatisme. Quant à moi, qui écris ceci, je prie qu'on ne recherche rien d'autre dans ce livre que le spectacle d'un être affamé et [113] que le relation faite par un homme complètement épuisé. Pour le reste, le soleil a fait de moi un Arabe, mais il ne m'a jamais fait tomber dans la perversion de l'orientalisme. Les hautes plaines de l'Arabie ne sont pas toutes de sable ; c'est une terre aride qui ne reçoit presque pas de pluie. Tout ce qui est meuble et sablonneux ; à côté, il y a une lande rocailleuse et, là où le sol a été mis à nu par les vents séculaires, moult graviers rugueux. Les régions de sable profond et les marches qui entourent les montagnes de grès, qui sont appelés des *Nefûds*²⁷¹, appartiennent peut-être à la même famille que ce qu'en Angleterre on appelle des « greensands²⁷² ». Ordinairement, le désert arabe est d'une extrême désolation, où l'herbe n'est visiblement à la surface d'aucune créature. Dans une parcelle de sol désertique grande comme le plancher d'une maison, vous ne trouverez pas beaucoup de feuillage et à peine des buissons des climats arides dont les deux tiers, loin d'être propres à nourrir le bétail, ne sont que totale dissipation et complet néant.

Après Maan, il n'y a aucune apparence de route que le hajj aurait frayée dans le désert. Tout est comme la surface de la mer et notre erre obéit à des points de repère, mais les voies naturelles sont nombreuses dans la dépression entre Aqaba et La Mecque. J'ai rarement vu que cette ancienne piste caravanière était jalonnée par des monceaux de pierres, comme c'est le cas du côté de Maan et dans la fourche du *Wadi el-Akhdar*. Jour et nuit, quelque guide de pèlerinage sur les neuf cents milles ou presque qui séparent Muzeyrîb de La Mecque, c'est le *Dalîl el-hajj*. Ce maître es sciences du terrain était un Damasquin qui, depuis sa jeunesse, n'avait pas manqué une seule année de faire la traversée. Cet office est rempli par un citadin, car on ne confie pas le pilotage du hajj à un Bédouin. Je n'ai vu nulle par les prétendus squelettes éparpillés de chameaux ni les monticules de sable amassés par le vent sur leur carcasse chue. Les Arabes sont trop pauvres pour se permettre de perdre du bétail. Tous ces récits et leurs pareils sont plus le fait de l'orientalisme européen que le reflet de l'expérience commune. De toutes celles qui voyagent dans les déserts du monde oriental, la caravane syrienne du hajj est la plus considérable. Il succombe toujours quelques chameaux dont les soles des pieds sont plus minces, lorsque celles-ci, et cela ne tarde guère, sont usées par la longueur d'un aussi grand voyage. La bête dont les pieds saignent est vendue aux Bédouins pour une poignée de couronnes, et après quelques semaines de repos, elle peut redevenir un bon chameau ; mais s'il n'y a pas d'acquéreur sous la main et qu'il faille l'abandonner, on [114] lui coupe la gorge, pour prendre sa peau, et on poursuit son chemin. Tombant sur cette nourriture, la hyène, le loup et le renard qui suivent le campement dans son déplacement, en déchiquettent la carcasse et les os se dispersent. Je n'ai jamais vu de squelettes, sur le sol du désert, ou recouvert par les vents de sable, qui ne soufflent que très rarement dans l'intérieur de l'Arabie et toujours avec modération.

Après Maan, le hajj ne connaît plus de repos, mais des étapes diurnes et nocturnes, et nous décampâmes à trois heures et demie passé minuit. Au lever du jour, nous vîmes passer une fusée de l'avant-garde, signalant la halte pour la prière et une demi-heure de repos pour nous-mêmes. Tous mettent pied à terre et la plupart se couchent à même le sol. Nos dos sont rompus par la longue course à chameau. Dans chaque compagnie, les chameaux, qui ne peuvent pas être déchargés, restent debout en file, tous attachés les uns au autres, afin d'alléger le travail de les conduire, qui est la façon des caravaniers, mais pas celle des Bédouins. Nous sommes dans une plaine sablonneuse qui s'incline sensiblement devant nous. À quelques milles à l'ouest de la route, les lisières des

tête. (Juges IV, 17-24 ; et V, 24-27.).

271 Désert de dunes, *erg* au Sahara.

272 Sables vert foncé, résultant du dépôt sédimentaire non consolidé de granules de glauconite (mica minéral de couleur verte).

montagnes ruiniformes du Hisma, s'étendent sans solution de continuité, montrant à leur aspect que ce sont des grès. De l'autre côté, dans le pays des nomades Sherarat, on voit des reliefs bas, pareillement modelés et beaucoup plus distants, orientés parallèlement à la route. Nos pieds foulent un sable fin dans lequel, pour se divertir, alors que nous étions engagés très avant dans la voie sacrée, les jeunes domestiques de Damas se roulèrent et s'en jetèrent. Parfois, le sol est comme pavé de dalles de grès et il ondule sur le rivage de ces vieilles mers planétaires. Une heure avant midi, nous montâmes pendant trois milles dans une région basse de rocs gréseux, qui est un prolongement du Hisma et nous redescendîmes dans la plaine pour nous arrêter devant la kella *Medowwara*, où nous allâmes à l'aiguade. C'est un lieu extrêmement désolé ; le fortin est construit sur l'emplacement d'une source que de nos jours une voûte protège contre l'hostilité des Bédouins. Nous y fûmes en proie à la suffocation de midi et le soleil se réverbérant sur le sable nous étions pris entre deux feux.

Sur la droite il y a un coin de désert auquel les pèlerins donnent le nom fabuleux de *Hallat Ammar*, où dans l'ancien temps, disent-ils, se dressait une cité. Ammar était un mukowwem du hajj, qui se rendant par là pour y faire provision d'eau, un jour qu'il faisait mortellement chaud, n'y trouva rien qu'un sol crachant de la vapeur et de la fumée. D'autres précisent, « Hallat el-Ammar est dans un paysage escarpé entre Medowwara et *Dzat (That) el-hajj* où, le pèlerinage voyageant dans la canicule d'un été ardent, le contenu des outres suintantes s'évapora, ce qui fut pris pour de la vapeur fumante, et la caravane périt. » D'aucuns me dirent [115] avoir vu des inscriptions sur les rochers alentours. À six heures du matin, nous élevant au-dessus de cette région de collines basses et gréseuses, nous foulâmes de nouveau le sable peu épais et glissant de la plaine. Au lever du soleil, je vis la première végétation depuis le rebord d'Aqaba. Nous traversons une étendue graveleuse de fins galets de quartz ; ils proviennent de la roche de sable érodée. Le ciel arabe resplendissait au-dessus de nos têtes et l'ardeur du soleil eut tôt fait de rendre l'atmosphère irrespirable. Nous grimpâmes pendant une heure ou deux dans un autre dédale de rochers de sable et de minerais de fer. À quatre heures de l'après-midi, nous atteignîmes nos tentes plantées à côté d'un bosquet déplumé de palmiers sauvages et dans ce creux sablonneux il y a une grande venue de buissons désertiques, signe que les eaux souterraines du Hisma sont proches de la surface. La troupe des chameaux des nomades qui accompagnent la caravane y vagabondait déjà, tout en broutant. Dans ce lieu verdoyant, plaisants aux yeux des Damasquins, se dresse une kella bien construite, avec une palmeraie aux arbres élancés, *That-Hajj, el-Hajj* dans le parler des Bédouins. Des citernes aux majestueuses voûtes de maçonnerie qu'il y a là, seule une des petites contenait de l'eau pour les hajjaj, montrant à quel point le pèlerinage a déchu de son ancienne gloire. L'eau coule d'une source sise à proximité ; elle a un goût sulfureux. La surra est versée au *Robillat*, un clan Beni Afieh. On me dit que les eaux du J. Sherra seylent jusqu'ici, le croira qui voudra ! Après la chaleur diurne, nous trouvâmes que les petites heures de la nuit étaient fraîches. Très tôt le matin, les chanteurs ambulants furent de retour avec le vieux refrain *bes-salaami*. On estime qu'à cette station un tiers du chemin qui mène à La Mecque a été franchi.

Nous nous mîmes en route à six heures, avec une longue étape devant nous. Le sol du désert est d'un sable plus dur, que jonchent des apports de cailloutis volcaniques. À l'ouest, on voit toujours la même côte montagneuse du Hisma, et à l'est les mêmes collines gréseuses des Sherarat. La « vache sauvage²⁷³ » vit dans ces contrées, une créature encore inconnue en Europe : c'est une antilope. Elles s'assemblent par deux ou trois, et courent avec une extrême vélocité dans les plaines sablonneuses et sans eau où elles ne boivent jamais. La garnison d'el-Hajj en avait élevé une, capturée par les nomades, et j'aurais pu l'acheter pour dix livres lors de mon précédent séjour à Maan. Par la suite, j'ai ouï dire que la belle créature avait été emmenée à Damas par le hajj suivant, encagée dans une litière portée par une mule et, de là, envoyée à [116] Constantinople, en présence

273 « *Wothyhi*, le bœuf sauvage, probablement le reem ou unicorn des Ecritures : c'est une antilope (Beatrix). » (Note de Doughty, in *index...*, vol. II) . *Rêym* (hébreux) a été laborieusement rendu par les traducteurs successifs de la Bible : unicorn (version Septante), rhinocéros, bœuf sauvage (aurochs), buffle ; certains l'ont omis (Job XXXIX, 9-10).

de l'officier impérial du pèlerinage au Sûltan *Abd el-Aziz*²⁷⁴. Les Sherarat sont les *Beni Muklib* des poètes bédouins. Le nom des Sherarat, ils me l'ont dit eux-mêmes, est sans rapport avec le J. Sherra.

Nous voyageâmes toute une chaude journée, fléchissant sur le cou de nos chameaux à chacun de leurs pas allongés et raides, nous prosternant cinquante fois par minute, que nous le voulussions ou non, dans la direction de La Mecque. Autour de moi, les pèlerins persans montés à chameau, étaient près de deux cents ; des paysans pour la plupart, car les plus riches et les plus débauchés sont toujours moins zélés dans la recherche des sanctifications que les pauvres hères auxquels la vie n'apporte pas grande consolation en ce bas monde. Ils se vêtent de manteaux de bureau²⁷⁵ qui leur arrivent sous le genou et portent par-dessous d'amples bliards²⁷⁶ de coton ; ils se coiffent de hauts bonnets fourrés à la mode des Esclavons. J'ai ouï dire qu'un tel « honneur de sa tête » peut coûter trois livre à un pauvre homme. Les gens aisés portent un manteau noir pelucheux, tissé de poils de chèvre très fins et longs ou de laine. Ces hommes de comportement amène, dont la barbe est souvent rousse, ou teinte en roux, ressemblent beaucoup, dans une autre religion, aux pèlerins moscovites de Pâques, à Jérusalem²⁷⁷. Comme eux, ils thésaurisent pieusement leurs maigres économies de nombreuses années durant, afin de pouvoir une fois dans leur vie s'exténuer dans ce grand voyage religieux. Il convient de mettre à part les curieux qui ne vont aussi loin que pour visiter les cités orientales, *el-mudden*. On m'a donné pour un fait avéré que, parmi ces voyageurs, il en était d'aucuns dont le domicile est sis dans les montagnes les plus reculées de la Perse, ce qui faisait que pour débiter, montant et descendant des côtes abruptes, ils devaient marcher péniblement durant trois mois, dans leur pays. Aussi, à partir du moment où ils se mettent en route pour la Ville Sainte, ils sont en voyage pendant près de onze mois. Un client de l'aga persan, dont il conduisait les chameaux de là jusqu'à Damas et qui, étant mon patient, me parlait volontiers, me dit que tous les ans il arpente la grande route onze mois sur douze. Lorsque je lui demandai comment il pouvait le supporter, il me fit une réponse de Musulman « Ullah ! Mon contentement est celui de Dieu ». Homme souffreteux et usé, il n'avait pas encore [117] atteint son âge mûr et il était peu probable qu'il vivrait jusqu'à un âge avancé. Il eût mieux valu que le ventre de sa mère eût été stérile plutôt que d'avoir donné naissance à une vie si laborieuse²⁷⁸ et navrante que la sienne ! Les pèlerins persans sont chaussés des meilleures chaussures dont puissent disposer des voyageurs. Ce sont des étuis confectionnés avec des bandes de coton plissées et compactées et tenant les orteils relevés, légers et faciles à porter sous les pieds, et qui dureront plus longtemps qu'une semelle de cuir. Ils sont policés et ingénieux (ce qui n'est pas le cas de la race nomade des Sémites), mais d'une rouerie²⁷⁹ corrosive dans les affaires de la religion, grands pécheurs contre le monde et leur propre conscience. Pour peu que ton ombre survole leur écuelle, leur nourriture devient polluée et ils s'arrêtent aussitôt de manger, pas plus qu'ils ne consentiraient à partager le repas d'un Musulman orthodoxe, un observant de la *Sunna*²⁸⁰ (le Talmud mahométan ou tradition canonique). À toutes leurs selles, il pend une aiguière de métal avec laquelle ils vont en toute occasion faire discrètement certaines répugnante toilette.

Il ne monte qu'une personne à la fois sur les grands chameaux du hajj avec ses sacs en tapisserie, bourrés de provisions de bouche et qui ordinairement contiennent aussi des marchandises pour la sainte foire de La Mecque. J'ai ouï dire que, dans le pays, ils n'eussent pas de chameaux, car leurs chemins de montagnes sont devenus glissants par le reuissellement des eaux, mais qu'ils

274 Trente deuxième sultan ottoman (1830-1876).

275 « *Wadmel* » (ou *wadmal*) : grossière étoffe de laine, principalement utilisée pour servir de couverture aux chevaux.

Au XVI^e-XVII^e siècle, elle était fabriquée au Pays de Galles et en Écosse. En Scandinavie et en Islande, le *vadmal* était un tissu de bure grossière qui servait à confectionner les vêtements portés par les paysans.

276 « *Slop* ». Un bliard était une longue tunique que les hommes et les femmes portaient au moyen âge.

277 Que Doughty avait pu y voir en avril 1875.

278 « *Travaillous* », archaïsme.

279 Ruse sans scrupule.

280 La *sunna* ou « règle de conduite » désigne les pratiques suivies par le Prophète ainsi que les enseignements et les exemples qu'il a donnés.

montent des mules. Au cours des longues étapes, d'aucuns, qui étaient instruits, sortaient leur livre de prières écrit sur du parchemin, dans lequel (c'est ainsi que les Orientaux ont accoutumé de l'lire) ils psalmodiaient leurs dévotions, scandant l'écoulement des milles, sur l'incommode selle à chameau, en route vers les saints lieux. Je vis parmi eux une femme, une négresse²⁸¹, la servante de dames persanes à l'apparence spectrale, vêtues comme si elles se rendaient à des funérailles, qui étaient véhiculées dans une litière devant nous, et un enfant était avec elles. À par elles, je ne me souviens pas avoir vu de femmes et de jeunes enfants dans la caravane. Maintes pieuses femmes de Damas se rendent en pèlerinage à La Mecque, mais de nos jours la plupart font le voyage jusqu'à *Jidda* par voie de mer. Le voyage terrestre est trop éprouvant pour elles, et coûteux pour leur famille ; et les licencieux proverbes du hajj raillent celui qui emmène sa plaintive hareem en pèlerinage. Il arrive néanmoins que le Pacha du hajj ait une pieuse [118] matrone ou deux avec lui. La fatigue du voyage est moindre pour celles qui sont transportées allongées dans des litières couvertes, bien que l'amble plongeant du chameau ne laisse pas d'être très inconfortable. C'est pourquoi maintes paires de litières en forme de berceau sont transportées à dos de mule, ce qui est une agréable façon de voyager, et même sur des chameaux de bât.

On pourrait penser que si ces gens jouissaient de toutes leurs facultés, ils voyageraient dans des chariots bâchés, avec tous leurs effets auprès d'eux, comme certains cheikhs d'Israël faisaient il y a très longtemps de cela pour traverser le désert. La route est partout unie, même l'Aqaba ne serait pas trop scabreux, que le Jurdi descend plus tard avec un canon de campagne de cinq pouces sur ses roues ; mais ce n'est pas l'usage ! La litière de Damas est communément un bâti en forme de berceau à une place, avec sa bâche, deux de ces berceaux étant posée en équilibre sur l'échine d'un animal ; d'autres sont accouplés de façon à former une sorte de lit, sous un pimpant tendelet de toile. Tout en me balançant sur le dos d'une robuste mule, je voyais tous les jours une de ces litières qui nous précédait de peu, sur laquelle était cousue, charme ou ornement, une grande croix grecque brodée sur un morceau d'étoffe rouge. Il arrive que les femmes mahométanes cousent une croix sur les vêtements de leurs enfants lunatiques²⁸² ou malades et les fasses baptiser par un prêtre grec en guise de charme. Elles iront même jusqu'à se faire asperger d'eau bénites (pour la fécondité !) et elles boivent par superstition. Le peu de Persans qui pouvaient se permettre de dépenser sans compter voyageaient dans des berceaux à la mode de Damas, avec leur pipe à eau allumée et garnie de *tombac*, le suave tabac persan. de plus haut parage était la compagnie mitrée que formaient deux ou trois Persans flasques et pleins de morgue, à l'intention desquels un grand pavillon était dressé à chaque station. Du peu que je les côtoyais, je retirai l'impression que l'âme de ces solennels gentilshommes persans renfermait le plus gros tas de fumier qu'on pouvait concevoir en ce monde. Notre aga et son fils venaient un peu derrière eux dans leur conception persane de la naissance, hormis que vivant à Damas, ils étaient aussi souriants que les Arabes.

La largeur de nos files bigarrées progressait lentement dans les plaines pouvait être d'une centaine de pas. Que dire alors de la caravane de Moïse, si on estime que tout Israël à 2 500 000 âmes, se déplaçant à raison de quatre chameaux de front, ce qui, d'après mes observations, est plus que ce qui peut ordinairement passer dans les étroites vallées du Sinaï encombrées d'éboulis rocheux ? Le convoi d'Israël a dû représenter quatre [119] cents fois le trains de ce hajj et s'étirer sur plus de deux cents lieues ; et de la colonne de nuée ou de feu jusqu'au dernier piéton de Jacob, il devait y avoir plus d'étapes que dans le mois le plus long de l'année ! Mais qu'advenait-il de leurs chameaux dans cet affreux dédales ? Je suppose que leur nombre devait être compris entre trois et six millions de têtes et celui des ânes ! Peut-on concevoir que le Sinaï, qui est le plus désolant de tous les pâturages désertiques qui soient, suffisait à leur subsistance, ou encore qu'il y avait assez de

281 « *A negress* » : ni le mot anglais, ni son équivalent en français n'avaient, à l'époque de Doughty, la connotation péjorative, voire raciste, qu'ils ont aujourd'hui.

282 « *lunatic* » que nous avons rendu par « lunatique » (littéralement une personne victime d'un coup de lune), avec l'acception que ce mot a dans la langue des Évangiles (fou). (Matthieu XVII, 14.)

quoi procurer trois jours de nourriture à une si grande multitude de bétail²⁸³ ?

Au milieu de la caravane en marche, il m'arrivait parfois de voir, s'élevant et roulant comme une boule au-dessus de la tête des hommes et du bétail, porté par un chameau, le bâti nu et les montants du *Mahmal* sacré²⁸⁴, qui ressemble à un lit et qui est construit à la façon des litières à chameau des femmes bédouines. Lors des grandes occasions, il est recouvert d'un glorieux pallium de velours vert, la couleur du prophète, et ses quatre montants sont couronnés d'étincelants pommeaux d'argent. À en croire les dires des graves anciens de la religion, j'entends que cette litière est l'étendard du hajj, à l'antique mode de l'Arabie qui subsiste encore chez les Bédouins. En foi de quoi, lors de toute grande bataille entre tribus, elle est occupée par une gente demoiselle²⁸⁵ élue parmi les filles des cheikhs, dont les *Alléluias* sonores qu'elle prodigue sans compter à son peuple, dans la présence de ses ennemis, enflamment le cœur de ses jeunes parents et les incitent à entrer dans cette danse martiale afin d'y causer une infinité de morts. *Eth-thôb*, le présent du Sûltan de l'Islam, est déposé dans une litière-étendard du hajj. C'est une étoffe de soie neuve destinée à recouvrir la *Ka'aba* de La Mecque, dont « Abraham a été le fondateur²⁸⁶. » Aux stations, j'ai vu ce châssis [120] déposé devant le pavillon du Pacha. J'ai aussi vu transporter dans notre caravane une paire de longs coffres renfermant des cierges grands comme des mâts pour le sanctuaire de Mahomet. Si l'on considère le saint hajjaj, c'est une armée bigarrée. Dans leurs cœurs asiatiques, la souillure de la fourberie tient une plus grande place que la religion. Ils sont peu nombreux, dans leurs compagnies, ceux qui appartiennent à la confrérie des saints sur terre. C'était pour moi un sujet d'étonnement de voir comment les serviteurs, dont beaucoup sont citoyens de leur état, qui chez eux restent assis sans bouger, peuvent résister jusqu'à quarante jours ininterrompus de marche, jusqu'à La Mecque et à Mona²⁸⁷. L'eau est rare et ordinairement des plus mauvaise et ces Syriens qui habitent un pays calcaire ont habitués à boire une grande quantité de l'eau la plus pure. Ils marchent tout le jour sans presque toucher à la nourriture, mais dans les stations nocturnes, ils se font bouillir un grand brouet de froment. Il est rare qu'avec l'argent de leur maigre bourse ils achètent de la viande. Comme dit le proverbe, c'est dans l'épreuve que les hommes connaissent toute l'étendue de leur souffrance, aussi, est-ce en société que nous pouvons les endurer le mieux. Très peu succombent. D'un métal mou et ductile, la nature sémitique est aussi celle d'un extraordinaire caractère et d'une longue souffrance en Dieu. Et chaque âme se sanctifiera (fut-elle celle d'un criminel au regard de la loi humaine) en quêtant la « maison de Dieu ». Rendu à une paisible méditation tout homme tire réconfort de revoir son foyer, sa famille, ses amis.

Le salaire d'un chamelier à pied est d'environ £8 anglaises, jusqu'à La Mecque, mais comme une grande partie du pèlerinage rentrera au bercail par bateau, les nombreux serviteurs qui sont congédiés doivent se trouver un nouvel emploi pour le retour. Dans notre compagnie grosse d'une vingtaine de personnes, la plupart des garçons étaient des novices : le mukowwems sont bien aises

283 Doughty a pris pour base de son estimation le chiffre bien connu d'Exode XII, 37 : environ 600 000 piétons (sans compter les femmes et les enfants), accompagnés par une tourbe nombreuse à leur sortie d'Égypte. Ce chiffre sera « confirmé » par le recensement des tribus, deux ans plus tard, dans la Sinaï (Nombre, I, 20-47). L'estimation (2 500 000 âmes) à laquelle Doughty abouti aurait représenté plus de la moitié de la population de l'Égypte à cette époque. Encore plus improbable est son évaluation du gros et du petit bétail que les Hébreux emmenaient avec eux. Les colonnes de nuée et de feu personnifient Yahvé, qui guidait la caravane, afin qu'elle avance jour et nuit (Exode XIII, 21).

284 *Mahmal* : « palanquin richement décoré, juché sur un chameau, symbole politique et envoyé, depuis le VII^e/XIII^e siècle par les souverains avec leurs caravanes des pèlerins de la Mekke pour appuyer leur prestige. Avec le temps, les foules ont accordé à ces palanquins, auréolés de la gloire des Lieux Saints, une vénération excessive et parfois condamnée, laissant croire qu'il s'agit d'un emblème religieux. » (cf. l'article *Mahmal*, in *Encyclopédie de l'Islam*, op. Cité.) On peut voir un *mahmal* au musée de l'artisanat et des traditions populaires (palais Azem) de Damas.

285 « *Damsel* ».

286 Selon le Coran (II, 121-127), ce sont Abraham et Ismaël (le fils qu'il eut d'Agar, la servante égyptienne de Sara, l'ancêtre des Arabes), qui ont édifiés la *Ka'aba*.

287 *Mina* : à une vingtaine de kilomètres à l'est de La Mecque, où se déroulent la célébration du sacrifice commémoratif d'Abraham et le rite de la lapidation.

d'avoir avec eux ces *ghrashîm*²⁸⁸ ou frustes apprentis du hajj qui les servent sans recevoir de gages, n'étant assurés que du transport de leur nourriture et de leur eau. Mais les chefs d'équipe font le hajj tous les ans, et c'est de ce voyage qu'ils retirent l'essentiel de leur subsistance. De surcroît, nombreux sont ceux qui se sont à ce point énamourés des douleurs subies dans la voie sacrée, qu'ils refont sans cesse le voyage, sans pouvoir se résoudre au repos. Et bien que les akkâms eussent une réputation de brutalité et de rudesse, il n'y avait qu'un ou deux garçons brutaux dans notre équipe, et les autres, de pauvres jeunes gens de Damas, étaient généralement de comportement [121] honnête. Leur *rayis* ou chef touchait double paie, soit £16 anglaise. C'était un homme usé par la route, un certain *Abu Rashîd* fabricant de socques, courbé comme un vieux râteau. Il passait les deux tiers de l'année assis dans sa maison du sùk, à l'ombre de la grande mosquée cathédrale de Damas²⁸⁹. Sitôt arrivé le mois du hajj (alors que le mois de carême qui l'a précédé, emplissait le corps d'âcres humeurs, n'a été qu'une néfaste préparation), il abandonnait tout, et traînant la jambe pendant quatre mois, il revisitait les Hameyn bénis et ramenait de ce purgatoire de fatigues suffisamment d'argent pour faire vivre son honnête famille. Le second de nos assistants chevronnés était l'akkâm qui me servait, une de ces créatures d'homme sauvage au cœur solide et bien intentionné que leur humanité foncière incline au bien, mais qui, lorsqu'une espèce de catarrhe qui est en eux les trahit et les livre à leurs impulsions criminelles, ont tôt fait de se retrouver sur les mauvais chemin du monde. Ses compagnons l'appelaient *el-Eswad* à cause de la généreuse couleur marron de sa peau, qu'ils tiennent pour une difformité. Il appartenait à la redoutable confrérie de Damas appelée les *Muatterîn*²⁹⁰, hommes d'audacieuses complexion et d'une force débordante, qui recourent à la violence pour soutenir leur existence relâchée. Quelques années plus tôt, ayant été à la conscription, il avait déserté et, depuis, il faisait sans trêve l'aller et venir aux lieux saints, à l'abri des yeux de la loi, empruntant même de temps à autre la voie maritime. Il vivait présentement à Damas en se cachant, comme ramasseur d'herbes. Pour aller à La Mecque, Eswad recevait £12 du mukowwem. Il n'est pas besoin de chercher bien longtemps dans la caravane du hajj pour y trouver des hors-la-loi et des malfaiteurs.

Les domestiques persans de notre compagnie persane savait tous que l'étais un Nasrâni ; et leurs langues ne s'arrêtaient pas de commérer, moins par malignité que parce que la multitude persane nous isolait des compagnies de langues arabes les plus proches. Comme nos deux mauvais coucheurs ne cessaient pas un instant d'aboyer après moi, Eswad les remettait vertement à leur place en leur demandant *fen dînâk*, « où est ta foi ? » Se tenant debout contre un piquet, il arpentait le chemin avec agilité, tout en maîtrisant avec une force intrépide son chameau porteur de litière. Durant les grandes marches, je mettais pied à terre le temps de quelques milles, pour qu'il pût prendre ma place et se reposer un moment. Infatués d'eux-mêmes, les Arabes sont impatients de porter contradiction à un étranger et si parfois sa fanatique conviction exacerbée par la douleur et [122] l'agitation inquiète de la route l'avait rendu irritable à l'égard du Nasrâni, je lui disais « Que va en penser *Abu Saad* ! » C'était un pauvre homme, au jugement sûr, père pénitent des muatters et dont j'avais fait par hasard la connaissance à Damas. Il se trouva qu'il était le maître d'Eswad, de sorte que celui-ci l'appelait père ; quelqu'un dont la violence native semblait avoir été détournée dans le canal apaisant de la religion, jeûnant dévotement deux fois la semaine. Mais Abu Saad, chez qui le vieux ferment était encore en travail, ne se vantait pas moins de ce que « les muatters le redoutaient ». Après que je l'eus nommé, Eswad m'envisagea et se tint coi. Je connaissais l'homme pour être client d'une famille chrétienne de Damas. Lors du massacre des Chrétiens qui s'est produit il y a maintenant bien des années²⁹¹, alors qu'il se hâtait dans la rue, un des membres de la famille

288 *Ghrashîm* : grossier, sans malice.

289 La mosquée des Umayyades ou « grande mosquée du vendredi », celle dans laquelle la foule se ruait pour la prière solennelle du vendredi et pour écouter les allocution de l'imam.

290 Il ne s'agit pas d'une confrérie, mais de bandes de mauvais garçons, des *ribbeurs* disait-on au XVI^e siècle, des batteurs de pavé.

291 À la suite de sanglants différents qui avaient opposé Druzes et Maronites, dans le sud du Liban ; l'opinion publique s'exaspéra à Damas et le 12 juillet 1860, les Musulmans envahirent les quartiers chrétiens et s'y livrèrent à un

fut acculé dans un recoin par des Musulmans meurtriers qui, d'une seule voix, lui crièrent « sus au Nasrâni et tuons-le. » Et l'homme, qui tremblait, aurait pu alors connaître sa dernière heure, s'il ne s'était avisé d'un stratagème : il toucha un de ces démoniaque turbans blancs et, bien que ne le connaissant pas, il lui dit *ana dakhîl-ak* « je suis ton suppliant ». Pensant que son honneur était en jeu, le vaillant muatter arracha le pistolet d'arçon qui était enfoncé dans sa ceinture, car tous les hommes étaient à présents dans les rues avec leurs armes, et le prit entre ses dents. Puis il hissa le Chrétien sur ses épaules, et ordonna à la foule de lui livrer passage sinon il en abattrait quelques-uns, et chancelant sous le poids du Chrétien qui lui montrait le chemin, il finit par le déposer à la porte de sa demeure. Cette famille fut sauvée, et à présent Abu Saad les appelle « ses frères des Nasâra ». Il leur rend visite, et ils l'hébergent gracieusement dans leur maison plusieurs mois de l'année. Il est portefaix dans une carrière, et eux, qui vivent dans l'aisance, ils lui accordent en tout temps de quoi subvenir à ses besoins.

Dans cette mortelle extrémité, les exemples de Chrétiens secourus, sans aucun espoir de récompense, par des gens compatissants du petit peuple mahométan, furent nombreux. L'unique raison en fut que Dieu et charité humaine leur avaient été enseignés, spécialement dans le quartier villageois, hors les murs d'el-Medân, qui commerçait avec le pays bédouin, chez les citoyens duquel se sent le véritable esprit du désert sémitique. D'aucuns recueillirent alors de pauvres enfants chrétiens sur les chemins, là où ils les avaient trouvés, et ils les mirent à l'abri dans [123] leurs maisons. Le riche butin retirés des maisons chrétiennes dans les rues en flammes ne tarda pas à brûler les mains receleuses des grossiers Musulmans. Tout le meilleur fut vendu, même les bijoux et l'or, pour un peu d'argent comptant, aux Juifs en proie à un lucre abominable et assez rusés renard pour garder sous clé ces sanglantes dépouilles. J'ai aussi entendu les Mahométans se plaindre que « par Ullah, tout ce que nous avons fait, nous l'avons fait pour les Yahûd (les Juifs), les Yahûd ont floué les Moslémîn ! » On rapporte même de certains Chrétiens considérables, qui avaient échappés au massacre, qu'ils se sont enrichis des biens que d'autres pauvres Nazaréens leur avaient confiés pour les mettre en sûreté dans leurs demeures, lorsque leurs propriétaires ayant été tués, tout souvenir du lieu de leur dépôt eut disparu ; car dans ces pays turcs chacun ouvre bien grand le bec pour avaler autrui, même ses congénères. Un autre de nos jeunes gens était garçon de bain dans un hammam proche du consulat persan, mais suffisamment viril pour couvrir à pied trois cents milles jusqu'à La Mecque. Un second était valet d'un meunier de *Bab Tuma*²⁹² dans le quartier chrétien ; et un troisième, natif de *Hums*²⁹³ (Émèse), grande ville sur la route d'Alep, arborait en permanence un sourire qui lui allait d'une oreille à l'autre et de cessait de rire en chemin. « Il est fou (disaient ses compagnons), tous les Émésiens sont pareillement possédés par le démon. » Parmi les autres novices, il y en avait un à l'esprit honorable et d'une nature droite, qu'aucune souffrance de la route ne pouvait faire départir de son doux et vertueux maintien. Un jour, pendant une pause, le fils de l'aga demanda à la cantonade : « Que pensez-vous des Nasâra ? On dit de leur religion qu'elle est bonne et qu'ils vénèrent *Isa* (Jésus) comme nous Mahomet et les Juifs *Mûsa*²⁹⁴. Qui peut dire que leur religion n'est pas assez bonne ou que la nôtre est meilleure ? Changerions-nous de religion contre une récompense et cesserions-nous d'être des Moslemîn ? Quelqu'un me mettrait-il à l'instant mille livres en main que je me demande si je ne consentirais pas à embrasser leur religion. » Ce novice eut alors ces nobles paroles : « Je ne consentirais, dit-il, à m'écarter de la religion pour rien au monde, car *ed-dinna fani*, le monde est éphémère. » « Khalîl Effendi », dit le jeune Persan damasquin, « si vous embrassiez notre religion, vous pourriez descendre jusqu'à La Mecque avec nous et nous te montrerions tous les saints lieux, et cela vaudrait mieux pour toi que de quitter la caravane à Medain Sâlih où, par Dieu, les Bédouins te couperont la gorge, à peine le hajj se sera

terrible massacre. L'intervention de l'Émir Abd el-Kâder sauva plus de 12 000 Chrétiens (maronites et européens), ce qui lui valut la réprobation des Musulmans de la ville. Sévèrement réprimées par le Sûltan, ces émeutes provoquèrent, à la fin du mois d'août, un débarquement de troupes envoyées par Napoléon III.

292 La porte de saint Thomas.

293 Homs, dans le nord de la Syrie et à l'est d'Oronte, devenue musulmane en 637.

294 Moïse.

éloigné d'eux. » Je demandai qui étaient les [124] nomades de Medain Sâlih. On me répondit : « Les *Fukara*, qui a en juger par leur nom (*fakir* un pauvre hère, un derviche), sont plus des bohémiens que des bédouins. Ce sont de si fieffés voleurs que nous les redoutons plus que quiconque, sur la route. Par la vie de Dieu, ils sont les pires des Bédouins. Ne pousse pas l'imprudence jusqu'à t'en remettre à eux : va plutôt à la kella et loges-y, et le Pacha rendra les soldats garants de ta sûreté jusqu'au retour du hajj. »

À la différence du petit bétail des Bédouins (qui ne vit que de ce qu'il peut trouver dans le désert aride), les grands chameaux su hajj ne broutent rien en chemin. Comme en Syrie, on les nourrit aux haltes avec des légumes secs qu'on fait bouillir. Amenés à l'état de boules, on en bourre par quatre, cinq ou six à la fois dans les grandes mâchoires pendantes des bêtes, et c'est ainsi que leur frugale panse est satisfaite. Dans certaines stations du désert, les maîtres achètent aussi à de pauvres nomades (qui ne sont pas des Bédouins) un long fourrage de renouées²⁹⁵, *thurrm*, que les chameaux mâchonnent pendant les heures de repos. Ils sont alors allongés en files, leurs longues courant dans une corde posée sur le sol et tendue entre deux piquet de fer. Les nombreux novices qui allaient avec nous étaient affectés en qualité d'assistants, sous les ordres du rayîs et d'Eswad, aux deux *takhts er-Rûm*²⁹⁶ ou carrosses à chameau, de l'équipage de l'aga persan, qui sont transportés de telle sorte que chacun est suspendu par ses quatre longerons au garrot d'une premier chameau et aux épaules du suivant. Un garçon marche à côté de chaque longeron, et un autre au centre, autant de l'autre côté, soit six pour un takht. Lorsque la route est trop inégale, ils maîtrisent la balancement de ce haut et malencontreux véhicule à la force du bras. Les takhts sont joliment peints et décorés et assez spacieux pour qu'un homme puisse s'y étendre tout du long ou s'asseoir. Le Pacha et une poignée d'hommes riches se rendaient à grands frais à La Mecque, dans de telles voitures, aussi m'étonnais-je de voir que celles de l'Ajami restait vide, mais, comme me le dit el-Eswad, l'aga persan reçoit tous les ans une bourse de son gouvernement. Je n'allais pas tarder à les voir transporter quelqu'un, car si un membre infortuné de la compagnie tombait malade au point d'en arriver à l'article de la mort, il payerait la centaine de piastres que coûte la location journalière pour voyager comme un prince pendant les quelques-heures qui lui restaient à vivre. Le harnais des chameaux porteurs du takht est garni de boucliers d'écarlate, incrustés de miroirs, avec des crêtes en plumes d'autruche, et il est bordé de rangée de [125] clochettes qui, à chaque molle retombée des pieds de la bête, tintent et fléchissent avec une étrange solennité. C'est le son merveilleusement pittoresque que produit la religion du hajj, mais peu agréable à mes oreilles. Le chameau propulse l'arrière-train de très inélégante façon, car pour l'empêcher de passer le mufler à travers le fenêtrage de la voiture, sa tête et son énorme cou sont tenus rabaisés sous le plancher de son encombrant fardeau, qui est plus bas que ses épaules, au grand dam de la bête, que les longues marches ont fourbue. Elles ne sont pas peu majestueuses sur la piste vide du désert ces litières à chameau, avec leurs échelles et leur harnachement clinquant ; il se peut que ce soient des vestiges de la pompe byzantine de jadis. Comme ils voyagent jours et nuit, les takhts sont rarement en désordre. Tout ce pénible labeur des hommes et des bêtes, et la grande dépense du gouvernement, pourraient être évités si les paumiers²⁹⁷ empruntaient la voie maritime pour aller à La Mecque, mais ce serait moins méritoire. Sans cette irrationnelle exténuation de la chair dans l'adoration de Dieu, le dispensateur de toute vie, il n'y aurait pas de hajjis. L'aga et sont fils montaient des haquenées, mais ce mode de transport est rendu coûteux par la considérable dépense journalière d'avoine et d'eau qu'il entraîne. À leur suite, un esclave Galla portait du feu pour les nargîlis, dans une fronde de fer. Il suffit de la faire tourner pour que les braises se ravivent aussitôt.

295 *Renouées* : plante dicotylédone (*Polygonum*) herbacée à tige noueuse qui pousse sur tout le globe.

296 Littéralement « siège turc ou byzantin », de *Takht* : siège, et *Rûm*, le nom que les Persans donnaient aux Turcs et avant eux aux Byzantins.

297 « *Palmer* » : Pèlerins de Terre Sainte, en foi de quoi il portait deux rameaux bénis, en croix, qu'à son retour il déposait sur l'autel de l'église de sa paroisse « *Paumier* » est le nom qu'on donnait au moyen âge aux pèlerins. » (Littré).

Comme nous poursuivions notre route, je vis que les takhts étaient habités, et que c'était le premier acte des funérailles d'un homme. Enveloppé dans son grand manteau de poil, il était allongé et n'allait pas tarder à mourir. La pompeuse litière deviendrait sa bière avant la tombée de la nuit ? Je n'ai vu aucune de ces faces blafardes qui, entrées là-dedans, en fût ressortie vivante. Ils quittent cette vie dans le véhément labeur du chemin, privés du réconfort d'une peu de chaleur humaine, dans le vacarme que fait la litanie des épouvantables imprécations qui, pas un seul instant, ne désemplissent la bouche des jeunes conducteurs de Damas. Lorsque quelqu'un avait rendu l'âme, ce qui avaient veillé sur lui se contentaient de dire *mât*, « il est mort ! » à ses compagnons de voyage. Arrivés à la station, ils sortaient le cadavre du takht, les talons du mort frappant le sol sur lequel on le traînait, et le portaient dans le pavillon. J'ai souventefois remarqué la grossière pierre tombale du sépulcre de sable d'un paumier, dans notre course. La plus curieuse aventure de ce hajj fut le pèlerinage d'une défunte dame persane laquelle, avant de mourir à Maan, avait fait vœu de reposer en terre sainte à La Mecque [126] , à trente étapes plus loin, et dont le fidèle serviteur fit tout ce qu'il put pour que la dernière volonté de sa dame fût respectée. Il acheta un chameau (à notre chamelier persan) et quand la bête eut été égorgée, il cousit feu sa maîtresse dans la peau brute et emmaillota le tout avec des peaux de mouton. Puis, lui ayant fait une armature avec des perches ficelées, il déposa ce ballot de viande vouée aux vers dans sa litière-berceau et, comme si de rien n'était, il poursuivit sa route avec la caravane. Après quelques étapes, la nouvelle parvint aux oreilles du Pacha : certains avaient vu le serviteur assis sous un arbuste épineux, dont il avait fait ses quartiers pour la nuit, monter une garde auprès de son spectral bagage. Le Pacha prit conseil, et son ordonnance fut que les frustes funérailles pourraient continuer de suivre le pèlerinage, mais à quelque distance. Il interdit aussi à cet homme d'introduire feu sa dame dans le campement, aux stations. De même qu'une pierre jetée dans l'eau produira des cercles concentriques, il en va ainsi de tous le méfaits commis en ce bas monde ! Car dans cette aventure, ce fut moi le plus marri et celui qui, dès notre arrivée à Maan, conduisit le deuil. Il s'était trouvé, en effet, que la bête choisie pour le sacrifice était celle qui m'avait jusqu'alors servi de monture.

Pas un jour ne s'était écoulé depuis notre départ de Muzeyrîb sans que le maître chamelier eût insinué que mon poids excessif finirait par rompre l'échine de son chameau. Si ce n'était la cause qui faisait que la grande bête peinait en chemin et était tombée malade. Il n'en manquait pas d'autres, de même farine. Puis à Maan, ils furent unanimes à me dire, la bouche pleine des serments les plus solennels, que mon chameau était mort²⁹⁸. Pour le remplacer le maître chamelier m'amena une jeune chamelle noire, de chez les Arabes, un animal sauvage que personne ne s'était encore soucier de dresser. Cet infortuné changement de monture tourna à mon détriment. Inaccoutumée à marcher entravée et à franchir de longues étapes en portant de lourds fardeaux, elle tombait sur les rotules et se couchait au beau milieu des files ondulantes de la caravane, cassant sa longe et mettant en émoi tout ce qui survenait après nous. Plus d'une fois ce comportement fit de moi la cible des exclamations coléreuses de trop de gens exténués, et c'était dangereux, lorsque nous étions entourés par les périls, lors des marches à nuit noire. Je ne pus obtenir aucun dédommagement, et bien que ce fût en violation de l'accord que j'avais passé avec eux, à Damas, tous me harcelaient, m'accusant d'avoir [127] tué le chameau de l'homme. Dans l'espoir de m'extorquer de l'argent, le maître chamelier refusa à plusieurs reprises d'amener mon chameau au moment de lever le camp. Alors que les autres étaient prêts et que le signal du départ avait déjà retenti, il me laissait seul dans le désert, planté au sein des ténèbres, à côté de mes sacs. Lorsque cela se produisait, je mettais la main sur el-Eswad, et je ne l'eusse pas laissé partir, car bien qu'il finissent par amener la bête, je n'avais pas assez de force pour la charger sans aide. Il advint même à cet homme vil de jurer qu'il « laisserait mon corps sous le sable, là où j'étais. » Ces harpies jouaient une vilaine comédie. Devant

298 Mule et chameau se croisent curieusement dans le récit de Doughty. En sortant de Damas, il montait une mule, sur laquelle il se trouve encore dans la descente de l'Aqaba. Or, voici que depuis le départ de Muzeyrîb, peu après Damas, il voyageait à dos de chameau (apparemment acheté à un maître chamelier de la caravane persane), dont on lui apprend qu'il est mort, par sa faute, à Maan, et il en achète un second à des Bédouins de Maan.

est la l'imminence du péril, je leur brandis mon pistolet sous le nez ; Quelques jours plus tard, ils cessèrent de me persécuter de la sorte. Ce sont des loups les uns pour les autres et qu'importait que certains fussent des chiens à mon égard ? Car les afflictions de la route aiguïssent l'esprit de tous. C'est la raison pour laquelle il est dit proverbialement du hajj, en Syrie, chez les Mahométans, « Si ton voisin est un hajji, prends garde à toi ! Au second hajji, tiens ta porte close et, au troisième, condamne la porte de ton logis et perces-en une autre dans le mur opposé. » Chez la plupart des vieux hajjis, le fanatisme religieux est usé presque jusqu'à la trame et ils ont fini par acquérir une froide appréciation des choses de la religion. Quelle sainteté gagnent-ils à se rendre à La Mecque ? Où, jetant les yeux à l'intérieur de l'arche, ils ne voient que boursouflures et clinquant, cela même qui en Syrie, passait pour des perles ! Il ne se produit pourtant pas de tohu-bohu dans le hajj. L'imagination timorée qui est celle des citadins dans le pays bédouin les pousse comme un seul homme et en silence, là où ils pensent qu'il n'est pas de salut hors de la caravane.

À l'approche des temples sacrés, les pèlerins apportent une ferveur accrue à leurs dévotions et au cours des marches forcées, aux heures prescrites, certains hommes pieux jouaient le rôle de *Muetthins*²⁹⁹, appelant à la prière de haut de leurs bêtes tangeuses. Le cri solennel était aussitôt repris avec un grand unisson par des milliers de gorges mâles et, une fois l'an, le désert retentissait de nouveau de cette voix humaine et multiple. Les Persans de l'arrière-garde reprennent l'appel, mais dans leur confiteor ils font passer le nom d'Ali avant celui de Mahomet. C'est une cause majeure de leur querelle avec les Mahométans orthodoxes, par lesquels ils sont appelés *Shîas*³⁰⁰, et entre shîas et sunnîs, lorsqu'ils se rencontrent, la dispute à têt fait d'éclater. Les chamailleries ne sont pas rares, dans le Golfe Persique, entre passagers des malles-postes britanniques, au point que les officiers anglais doivent s'interposer. [128] Les litanies de la religion arabe de Mahomet doivent être récitées dans leur langue native. Oh ! Quel mépris de l'humaine raison dans les religions. Mais c'est merveille d'entendre ces infortunés étrangers, tandis qu'ils font semblant de prononcer, dire leur prières dans une langue canonique qui leur est inconnue et dont seuls leurs clercs peuvent dire ce qu'elle signifie ! Un jeune marchand de Damas s'était joint à notre équipe, en raison de l'amitié qui le liait à el-Eswad. Les deux amis faisaient le long chemin en s'ébaudissant et (comme les méridionaux) en se tenant par le cou, et ils se joignaient au saint appel en beuglant comme dix en l'honneur de « notre Seigneur Ali ». Il arriva un jour à Médine que certains Persans imprudents et vindicatifs eurent l'extrême et incroyable malice, alors que pleins de mépris ils défilaient devant le sépulcre de Mahomet, d'y déposer des excréments en cachette, pas si secrètement toutefois que des sunnîs aux yeux d'Argus ne les eussent remarqués. À Maan, Mahmoûd, qui tous les ans avait accoutumé d'accompagner les soldats du hajj, avait trois ans avant que j'y fusse, été le témoin d'un événement semblable à Médine. À peine avait-il été dénoncé que le misérable fut voué à l'exécration enragée des fanatiques du hajjâj. La populace sunni le condamna à mourir dans les tourments de l'enfer. On alla quérir du bois dont on dressa un bûcher, et le feu ayant pris, ils l'y jetèrent et, dit Mahmûd, avec un soupir de vengeance satisfaite, « nous l'avons brûlé, le maudit. »

Parmi ceux qui étaient montés légèrement, je vis un vieil homme, on eût pu le prendre pour quelque vénérable cheikh de village, qui trônait « tel un gouverneur », sur un âne blanc de Bagdad, et chaque fois que je le dévisageais il me saluait plaisamment, disant « Comment allez-vous, Khlîl Effendi ? » Tout en me regardant, les yeux du vieillard pétillaient de malice sous ses sourcils broussailleux, comme des étoiles dans une nuit glacée. Il lui arrivait parfois de se tenir penché et le dos raide, sur sa bête, et son visage eût bien pu rester inconnu de moi, s'il n'avait pas été celui de l'homme si cruellement battu, quelques jours auparavant, à W. Zerba. La conscience du crocheteur de coffre avait déjà recouvré son intégrité après le châtiment qu'il avait subi, mais pas encore sont épine dorsale. Sa faute étant connue de tous, il n'éprouvait plus aucune vergogne³⁰¹.

299 Le muezzin, celui qui cinq fois par jour appelle à la prière (*el-ithin*).

300 *Schismatiques*.

301 Honte.

Le *Sîr Amîn* porte le titre d'*Émir el-Hajj*, « commandeur du grand pèlerinage », officier qui, dans l'ancien temps, était souvent un fils du Sûltan. De nos jours, c'est quelque courtisan encore tout chaud des délicats tapis de Stambûl, et peu capable de supporter la rudesse d'une course à dos de chameau. Je le vis se faire véhiculer avec précaution dans [129] un carrosse verni, entre deux robustes mules au pas égal, avec des harnachements d'écarlate. Un relais suivant et quand la fantaisie l'en prenait, il montait son beau cheval aux côtés du Pacha, sur les épaule duquel repose toute la charge de diriger la caravane. Ce gentilhomme n'est pas matinal ni accoutumé à décamper avant l'aube et, d'ordinaire, sa tardive litière rattrapait la caravane au point du jour. Quant au Pacha, bien que d'âge avancé, il n'y avait personne d'aussi lève-tôt ni d'aussi couche-tard que lui. *Muhafiz* ou gardien du pèlerinage, il remplissait aussi l'office de payeur, *kasra el-hajj*, de Bédouins de la route. Cet homme à l'épée résolue, des plus robuste, et entraîné dès son jeune âge à endurer la fatigue, ne dort que deux heures (au dire des proches), dans la pérégrination du hajj. Durant les marches de nuit, il se repose dans son takht er-Rûm, porté par ses chameaux, et tient la première place dans le train ; le *dalîl* ou pilote de la caravane est à son côté. De jour, son voyage n'était pas aussi fatigant que notre lente progression. Le Pacha voyage alors en tête, monté de frais sur sa jument, avec ses officiers et quelques hommes de troupe précèdent la caravane de deux ou trois lieues. Quand ils mettent pied à terre, un feu est allumé et ils s'assoient pour boire du café et fumer leur nargîli, jusqu'à ce que le pèlerinage soit arrivé à leur hauteur, et c'est ainsi, d'escapade en escapade, que leur journée se passe. Vers midi, une tente est dressée pour le Pacha et une autre pour le *Sîr Amîn*, où à l'ombre, ils peuvent rompre leur jeûne. Sous le soleil hivernal, cette contrée de sable est souvent brûlante comme des charbons ardents.

C'était pour moi un sujet d'étonnement que le spectacle quotidien d'une douzaine de chiens syriens errants, qui suivaient le pèlerinage. Tous les ans les chiens syriens se rendent ainsi à La Mecque, avec le ville de tentes, et font le voyage en sens inverse. Les pieux Orientaux montrent de la compassion pour ces pèlerins d'une espèce inférieure, lesquels, à proportion de leur âme de bête, comptent, estiment-ils, parmi les témoins élus par le Dieu de la vraie religion. Lorsqu'il voyaient un chien défaillir, à la halte suivante el-Eswad le sifflait³⁰², et versait un peu de sa précieuse eau à l'animal impur, dans le talon de sa chaussure. Dans leur propre cité, les chiens qui s'aventurent dans un quartier auquel ils sont étrangers seront mis en pièces par leurs congénères. Il est probable qu'à La Mecque ils resteront au campement, avec les bagages. Dans notre compagnie persane, l'animal le plus pittoresque était un coq blanc. Ce chanteclair³⁰³ voyageait haut perché avec un tel panache, qu'à côté du lion, estimai-je [130], ce brave oiseau pourrait être pris pour l'emblème de leur nation, avec sa chaîne et sa paire de jets³⁰⁴ en écarlate. Balançant ses ailes blanches, il se tenait en équilibre précaire sur les hauts meubles du chameau du takht er-Rûm. La nuit, il perchait princièrement dans la voiture ou, enchaîné comme un ors à son piquet, dans le vaste pavillon des Persans. *Petit, petit !* disait ce fantôme voletant qui n'avait que son cœur joyeux pour nous saluer dans le matin du désert. La crête du pacha-volatile était en berne, il était navrant que les hommes n'eussent emmené aucune des poules de son harem³⁰⁵ avec lui ! Je ne parvins pas à résoudre l'énigme posée par la présence de ce coq. Eswad se contenta de me répondre : « l'oiseau est à moi. » La fatigue du voyage est telle que les paroles se figent sur toutes les lèvres et que plus personne ne jouit de tout son entendement. Je ne pus en savoir davantage : c'était peut-être un mystère de leur religion. Qui ira prodiguer ses esprits au cours de la longue marche ? Peu de paroles sont prononcées hormis les malédictions. Pourtant, aux stations nocturnes, ils passent un grand moment, assis autour des foyers de leur souper, à se raconter des histoires, sous les étoiles.

Les heures s'étiraient et notre marche se poursuivait sans trêve, entre le double alignement des

302 « *Luredhim* » : archaïsme (de l'ancien français *leurre*). Ce terme de fauconnerie (l'action d'appeler un faucon à soi avec un leurre)a, par la suite, été utilisé en anglais pour qualifier un appel émis avec un son strident.

303 Le *Chauntecleer* des *Contes de Canterbury* (cf. *Le Conte du prêtre*).

304 « *Jess* » : terme de fauconnerie ; « le nom d'une petite entrave qu'on met aux pieds de l'oiseau ». (Littre).

305 Le Chantecler de Chaucer avait sept concubines dans le sien.

montagnes. Assis, courbés, écrasés par la chaleur du soleil, les hajjis somnolaient sur le dos des chameaux. En cours de route, on entendait parfois un cri soudain, jaillit du flanc de la caravane ; une galopade et une pluie de coups de bâtons et de pierre s'ensuivent. Un pauvre petit lièvre effarouché est leur proie, plus rarement un *thob*. À chaque zigzag qu'il faisait il évitait plusieurs fois la mort, jusqu'à ce qu'un violent coup lui eut ôté sa précieuse vie. J'ai vu une petite souris fuir éperdument dans la cohue des piétons, tout en louvoyant afin de se mettre à l'abri sous les pattes des chameaux, et réussir par miracle, à en réchapper. Le *thob* est un petit lézard aplati et comestible. À l'âge adulte, il est long de près d'un yard de la tête à la queue, et les Arabes disent de sa chair qu'elle est très savoureuse. Un morceau de gibier est une aubaine inespérée pour les pauvres gens de la caravane. Ceux qui en ont le moyens emportent de la viande fumée et séchée, dont il y a abondance à Damas où on peut en acheter pour pas cher. Du mouton abattu par les Bédouins est mis en vente dans les principales stations. Seuls ceux qui appartiennent à la maison du Pacha se portent bien, avec un mouton de l'année au menu journalier de la cantine du gouvernement. Tous les jours, nous voyions plusieurs de ces moutons engraisés dans les kellas de certaines stations, emmenés avec la caravane. [131]

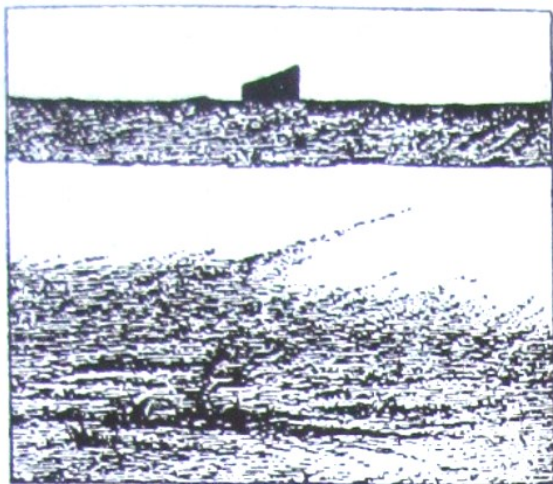
Au milieu de l'après-midi, nous eûmes un mirage sous les yeux. Je n'en revis plus dans l'Arabie nomade, qui est presque sans rosée, et dont le sol ne contient pas d'humidité. Les vapeurs flexueuses qui émanent de la mince couche d'air surchauffée par le soleil au voisinage du sol, produisent aussi des mirages. À dix milles à l'ouest sur notre droite, il y a un site ruineux, *Gereyih*, sur lequel les Bédouins du pays racontent d'étranges histoires, mais j'ai ouï dire par des gens de confiance que c'était un lieu de médiocre importance. Nous arrivâmes peu de temps après aux toits de toile de nos tentes, dressées dans leurs pans, dans une plaine ouverte, *el-Ka*. Cette station n'était destinée qu'à un bref moment de repos et à nous restaurer, car nous allions passer la nuit suivante à poursuivre la marche déjà longue que nous avons faite durant le jour. J'envoyai quérir de la viande au marché du campement, mais personne ne s'y tenait, pas plus qu'aucun commerçant n'avait déballé ses marchandises. Le marché de notre ville de toile itinérante est aussi appelé *sûk* : c'est une courte rue formée par les tentes des marchands de la caravane, dressées à chaque étape de notre descente vers le sud. Y sont étalés des ustensiles à l'usage des Bédouins (qui se groupaient un peu à l'écart des deux côté du *darb el-hajj*), des vêtements, des tapis et tout un assortiment de marchandises diverses. On y rencontre aussi des vendeurs de biscuits, de préparations à base de céréales et de bien d'autres choses destinées aux pèlerins ; et si quiconque veut vendre ou acheter quoi que ce soit en le criant à la façon des marchands ambulants, c'est ici que cela se passe. Les vendeurs de vêtements ne vont pas tous jusqu'à La Mecque, mais certains mettent à profit la descente annuelle du hajj pour se rendre dans les districts de leurs clients nomades, où ils restent jusqu'à la remontée du pèlerinage. La plupart sont du *Medân*. Certains étaient nés de mères bédouines. Ils affirment que leur bénéfice brut ne dépasse pas vingt-cinq du cent ; mais lorsque les Arabes les paient en beurre, ils en tirent un profit supplémentaire, en le revendant à Damas.

La journée du désert se referma sur nous dans une gigantesque auréole de nuages embrasés. nous prodiguant de scintillants sourires, la grande roue du soleil descendit derrière les montagnes du *Hisma*. Au milieu de ces instants dorés, lorsque nous eûmes reposé deux heures et soupé, un nouveau coup de canon avertit la caravane qu'il était temps de repartir. Nous nous mîmes en route au crépuscule, lequel en Arabie, ne dure que quelques minutes, et il fait tout de suite nuit noire. Nous devons voyager onze heures de plus avant d'atteindre *Tebûk*, notre station de repos. La lune éclaira notre marche, cette troisième nuit de dimanche³⁰⁶, un mot qui, pour un cœur né en terre chrétienne, est synonyme de silence et de repos, [132] au sein du tohu-bohu, de l'accablement et des périls de ce monde. Non loin derrière moi allait un *akkâm* persan qui chanta pendant toute la nuit afin d'apprendre à son frustré compagnon, à l'approche des lieux saints, comment dire ses prières canoniales. L'arabe prenait une douce sonorité dans sa langue persane, *el-hamdu lillahî Rub el-*

306 Le 27 novembre 1876

alamîn ; les paroles de la *fatha*³⁰⁷ ou « liminaire » du coran, « Louange à Allah, seigneur des mondes », berceuse qu'ils ne manquaient jamais de se chanter, jusqu'aux premières heures du matin. Peu après minuit, le tir de deux fusées à l'avant-garde donna le signal de la halte. Nous dormîmes une heure à même le sable. Au signal suivant, nous devons nous relever et nous remettre en route. Lorsque, à trois heures du matin, la lune eut disparu, nous poursuivîmes notre marche à la lueur de nos lanternes en papier ? Peu avant l'aube, il y eut un autre signal et nous fîmes une halte de quarante minutes. En Arabie, le soleil levant est pur de tout ornement et ne baigne pas dans une lumière de rosée. La caravane se remit en route dans un purgatoire de douleurs dues à la fatigue, et entre sommeil et veille, à huit heures du matin, tout somnolant nous fûmes en vue de Tobûk. Sur vingt-six heures, soit plus d'une révolution de la planète, nous en avons passé vingt quatre à marcher, et laissés cinquante bons milles derrière nous. C'est un profond étonnement que de voir le grand nombre de ceux qui dans la caravane peuvent encore se tenir sur leurs pieds.

Le village ancien, tout en argile crue, de couleur ocre, nous apparaîût, se dressant plaisamment à l'angle d'une palmeraie, dans la monotonie d'un désert parsemé de galets de quartz provenant des grès. Je relevai une altitude de 2900 pieds. Du blé vert pousse dans des lopins de sable irrigués, devant le village. Au loin, sur la gauche, au-dessus de la masse désertique des montagnes, s'élève la tête pointue d'un jebel que les caravaniers syriens appellent *Mumbir er-Rasûl*³⁰⁸, la chaire de l'Apôtre, à cause de sa forme, qui est celle d'une table inclinée, ou comme le *munbir* du prédicateur dans les grandes mosquées. Passant par Tebûk³⁰⁹, Mahomet se tint, dit-on, sur l'élévation de cette montagne qui a l'air d'être noire, et prêcha aux peuples de l'Arabie. Les Bédouins appellent cette hauteur *Sherôra*, c'est un point de repère éminent dans les marches des Sherarat (la tête, comme j'ai pu le comprendre est de calcaire, la base de grès). À présent que l'Hisma disparaît derrière nous, il serait vain de s'enquérir de la toponymie locale auprès des caravaniers [133]. On dit que dans l'ancien temps, il y avait en partant d'ici un si grand nombre de villages sur la route du haj que le voyageur avait loisir de rompre son jeûne dans l'un et de souper dans le suivant. Il n'était alors pas nécessaire d'emporter des provisions de route.



Là nous pûmes nous rafraîchir avec des citrons doux, des tomates, des grenades et nos premières dattes arabes, mais d'une variété peu charnue. Les meilleures viennent de *Teyma*. Les villageois sont appelés *el-Humeydat* et, eux-mêmes s'appellent *Arab el-Kaabeni*. Peu nombreux et de condition misérable seule la kella, au service de laquelle ils sont tous, protège leurs « quarante foyers³¹⁰ » de la tyrannie des Bédouins. Fade et tiède, l'eau d'ici n'est pas très salubre. Cette dépression désertique est un lieu où les eaux souterraines affleurent naturellement. *Ayn Tebûk* est une source ancienne, mais la conduite est obstruée par

307 *al-fâttha* : l'ouverture.

308 *Er-Rasûl* : l'envoyé.

309 En 630, après la conquête de La Mecque. L'expédition dans le nord fut provoquée par l'annonce qu'une grande armée byzantine avait été rassemblée à Homs (Emèse) pour envahir l'Arabie. Elle n'alla pas plus loin que Tebûk (M. Gaudetroy-Desmombaynes, *Mahomet*, op. cit., pp.189-91).

310 Philby a visité Tebûk en 1951 : « Un siècle avant-moi, Augustin Wallin, probablement le premier Européen à visiter le district, n'y avait trouvé qu'un village de 60 maisons. En 1877, Doughty n'en a compté que quarante... Sept ans plus tard, Huber a trouvé les lieux déserts et le fortin occupé par cinq *gens d'armes*. En 1951, Tebûk comptait 2000 âmes. » (*The Land of Midian*, op. Cit. p. 114). Philby note aussi (p. 119) que les eaux de Tebûk sont infestées de bilharzies, les vecteurs de la bilharziose, un cadeau des pèlerins égyptiens. Étais-ce déjà le cas au passage de Doughty ?

de grosses pierres éboulées. Le cheikh des B. Atîeh reçoit la surra de cette tour. Tebûk est un vieux nom. Les nomades n'en prétendent pas moins que jadis l'endroit s'appelait *Yarmûk*³¹¹. Nous devions y passer toute la journée pour nous reposer. Comme la nuit précédente, pendant la marche, des hommes de troupe étaient venus demander qui j'étais, je restai à l'abri des tentes. Je redoutais que la nouvelle de ma présence dans la caravane ne finit par arriver aux oreilles du Pacha, et qu'il prît la décision de me laisser là. Les Persans virent passer les heures, assis et buvant du thé sucré, qu'ils font dans les mêmes appareils en cuivre que les Moscovites, et en fumant leurs nargîlis odorants. Le seul qui soit vraiment occupé aujourd'hui est le Pacha : payeur de la route, il passe toute la journée dans la kella avec les cheikhs bédouins venus percevoir leur péage.

La charge de payeur contribue à grossir la bourse déjà pesante du vieil homme : dans sa façon de procéder aux déboursements, il s'arrange toujours pour qu'il lui reste quelque rognure d'argent dans la main. La [134] jonglerie turque qui fait qu'on peut voler au su et au vu de tous et n'en pas moins rester un honnête et imposant citoyen, est merveilleuse si on y songe bien ! Le *mejîdi* ou pièce d'une couronne ottomane, valait, disons, vingt piastres de la monnaie du gouvernement, et vingt-deux ou vingt-trois à l'estimation des marchands de Damas. l'argent destiné à couvrir les dépenses du hajj est remis au pacha payeur au taux d'une couronne pour vingt piastres, mais tout au long de la route il paie les frustes Bédouins à raison d'une pièce d'une couronne pour vingt-deux piastres et demie, jurant à la place des cheikhs nomades dont l'arithmétique³¹² n'est pas le fort, et prenant les esprits de tous à témoin que la couronne vaut aujourd'hui tant et tant de piastres, par Ullah ! Les âmes de ces Turcs semblent mortes à elles-mêmes dans un monde corrompu, mais il participe encore quelque peu de la corruption du monde. Ce plaisant stratagème sied à un grand homme et lui vaut des éloges de ses pairs dans leur criminel gouvernement. Le trésor public n'y perd rien, le revenu du Sûltan n'est pas le moins du monde lésé, il ne mord que les doigts de ces maudits Bédouins. Il est vrai qu'il traite avec la même équité la solde des garnisons, et que de leurs pauvres sacs il arrache jusqu'à la garniture. Mais la troupe peut endurer avec le sourire cette loi de la route, car il verse aux gouverneurs des tours pour plus d'hommes qu'il ne leur demandera jamais de passer en revue, en sa présence. Et le vieil officier corpulent chérit les lourdes fatigues attachées à sa prébende, qui ont le pouvoir annuel de le doter si richement : son salaire dépasse 2000 livres turques, complété par certaines grasses allocations pour l'entretien journalier de maintes personnes et têtes de bétail.

Mohammed Saïd était un des plus estimable de son espèce et une des têtes les plus subtile de toute la Syrie. Comme tous les grands personnages dans les pays arabes, je l'ai d'abord trouvé facile de commerce agréable, plein d'un humour sagace et beineillant, portant avec bénignité son honorable dignité. Sa vigueur était de la qualité la plus robuste. Cependant, toutes ces âmes fortes ne sont pas nées sous de plus limpides étoiles que celles qui en font des grippe-sous. Dans un terreau d'un gouvernement tel que le leur, il ne vient pas de patriotes. Leur jeunesse est-elle jamais le témoin de hauts faits méritoires ou de vies d'hommes couronnés par de nobles ambitions ? Et il advenait à un esprit mieux né, nourri dans leur sein, de tirer un doux réconfort de l'étude ardue et stérile des lettres arabes, il ne ferait que grandir à reculons. Aujourd'hui, le Pacha kurde possède à Damas des biens au soleil qu'il a tous gagnés à [135] force de jongleries, (dont un grand palais qu'il s'est fait construire) et qui lui procure une rente annuelle de plus de dix mille livres, à les croire. Avant lui, son père n'était qu'un pauvre aga. Comme la plupart de ceux d'entre eux qui sont devenus des personnages éminents, il avait brandi le fer et versé le sang dès sa jeunesse. Il avait été nommé gouverneur d'Acre³¹³, et lorsque le commandant Moghrébi refusa de lui céder la place, il eut recours

311 Le Yarmûk est un affluent du Jourdain, au sud du lac de Tibériade, rendu célèbre par la victoire qu'une armée arabe y remporta en 636 sur les troupes byzantines, ce qui ouvrit la Syrie à l'islamisation.

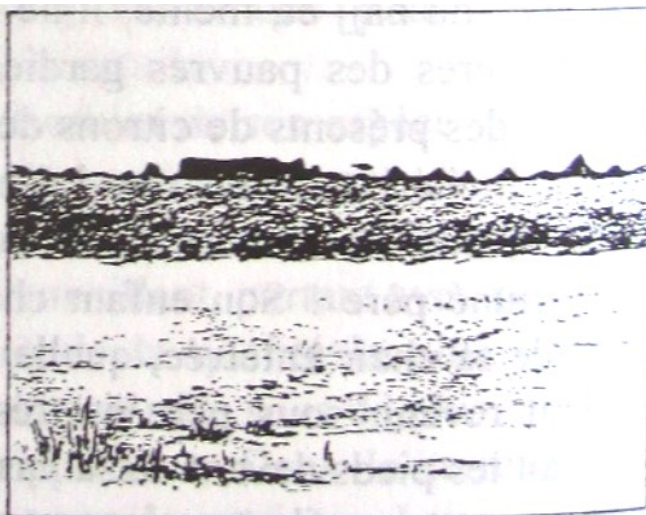
312 « Who are weak in *art métric* » : citation des *Canterbury Tales*, où l'expression apparaît deux fois, dans le *Conte du Chevalier*, v. 1898, « That geometric or ars-metrike » et dans celui de *Vendeur de Pardons*, v.2222 (ed. Everyman's).

313 Akko, port israélien sur la Méditerranée, plusieurs fois conquis, notamment par Alexandre le Grand, les Perses, les Arabes, les Croisés (St Jean d'Acre), et tenu par les Turcs ottomans de 1516 à 1918.

aux armes pour le déloger. En ces temps sans lois, de telles dissensions étaient communes entre Kurdes et mercenaires Moghrébis, et entre eux et les pas moins turbulents Albanais. Leurs divisions étaient une vieille plaie de ces parties de l'empire turc. La faction de Mohammed Saïd chassa l'autre jusqu'à Tibérias³¹⁴, et continua de tuer et de blesser jusqu'au pont de Jacob sur le Jourdain³¹⁵. Son frère y perdit la vie. Un familier du Pacha me confia que le gouvernement tarde à s'interposer dans ces chamailleries entre nations obstinées, qu'il laisse s'épuiser sans considérations du sang versé. Les Turcs gouvernent aussi en opposant les religions les unes aux autres : c'est ainsi qu'il ont passé un anneau dans le nez de la Syrie.

Le vieux Kurde, qui ne négligeait aucun des à-côtés qui pouvait lui valoir sa charge, était devenu son propre maître chamelier dans la caravane : cinquante de ses chameaux transportaient les approvisionnements sacrés, tel le contingent annuel d'huile pour les Hameyn, et une charge des saintes denrées ne pèse que soixante *rotl*, alors que les denrées communes c'est une centaine. Ainsi allait-il mangeant à tous les rateliers³¹⁶ du hajj et, même, il ne dédaignait pas d'accepter les offrandes propitiatoires des pauvres gardiens de kella, leurs œufs frais et leurs poulets, des présents de citrons doux et autres cadeaux ! Il n'avait qu'une fille qu'il chérissait plus que lui-même. Rentré à Damas de mon voyage arabe, j'allais le saluer dans son palais aux escaliers de marbre. L'infortuné père ! Son enfant venait de mourir. Homme usé, la chair de sa chair enterrée, quelle raison de vivre lui restait-il ? Et à qui allait revenir sous peu les trésors qu'il avait amassés, le jour où il sortirait les pieds devant de sa vaste demeure ? Il avait des frères. Peu de temps avant que j'entreprisse mon voyage, je rencontrai un des jeunes [136] frères de ce vieillard, un sous-officier, lequel apprenant mon projet de me joindre au hajj, se récria avec une indignation fanatique, « Ullah l'interdit : un Nasrâni pénétrer dans le *Hedjaz*³¹⁷ ! » Avec les £20 qu'il reçoit tous les mois, le kaimakam³¹⁸ de Maan est bien payé, et il vit sur les rations d'orge de son cheval. De surcroît, il perçoit le blé et les gages d'une garnison de soixante hommes, alors qu'il ne sont que vingt, dont dix seulement sont des gens-d'armes de Damas, et le reste des demi-soldes, larbins recrutés parmi les manants des villages environnants. Voilà la subsistance de quarante hommes honnêtement épargnée, à partager avec ses officiers supérieurs aux doigts crochus ! C'est le jeu du derb el-hajj : ils s'entraident pour profiter, ils sont complices et le nom du gouvernement du Sûltan est celui d'une bande de voleurs.

La caravane décampa le lendemain matin, au signal du canon. Deux heures avant le jour, nous traversâmes un lieu planté d'arbustes épineux et de tamaris, signe de la présence d'eaux souterraines. Nous fîmes ample provision de bois pour le feu. Sablonneux et mou, le sol est jonché de galets volcaniques, noirs, qui proviennent certainement du *Harra*. Les collines disparaissent vers l'est et le relief s'élève. À l'ouest, on voit maintenant derrière



314 Une des quatre villes saintes du judaïsme, fondée par Hérode Antipas sur le site de ruines bibliques, au bord du lac de Tibériade, à une cinquantaine de kilomètres à vol d'oiseau d'Acre.

315 Dit aussi « pont des filles de Jacob », *Jisr Banât Ya'qûb*, près du point où le Jourdain sort du lac de Hûle pour se diriger vers le lac de Tibériade, proche du lieu où Jacob et Ésaü se réconcilièrent (Genèse XXXII, 10 et passim), le « pont de Jacob » existait encore à la fin du 13^e siècle (R. Grousset, *Histoire des croisades*, 1935, II, p. 664).

316 « *He licked fat from all beards* » : littéralement « il léchait le gras de toutes les barbes », Spencer semble être l'auteur de cette expression (*The Shepherds Calendar*, September, 123).

317 À l'époque de Doughty, le Hedjaz faisait partie de la *dîra* du Prophète et, comme tel, était interdit aux non musulmans.

318 Grade turc équivalent à celui de lieutenant-colonel.

la traînée basse des bergs de grès qui fait frontière, les alignements de pics noirs de la puissante montagne tabulaire et sombre du Harra. Ces têtes sont des volcans éteints, qui émergent du Harra couvert de lave, vingt milles en retrait ! Après avoir marché dix heures, nous passons par une zone de collines, qui s'étend par le travers de notre route pendant une heure. Quarante milles après Tebûk, nous campâmes dans une terrain découvert, *Dar el Mughr* ou *el-Kalandari*. Le Harra au-delà est celui des nomades *Sidenyîn*, une fraction des B. Atîeh, dont les femmes portent leurs mèches nattées en forme de corne pendante, avec une perle sur le front.

À trois nous dûmes encore nous lever en hâte, dans le matin sombre. Avec quelle désagréable impression de mal à propos et quels battements de nos coeurs épuisés n'entendons-nous pas une fois de plus la bruyante et confuse rumeur d'une grande caravane qui s'ébranle ! Et cette âpre inquiétude, soudain, du campement nocturne retombé dans le [137] silence et de milliers de chameaux mugissant. Marchant dans une dépression, nous traversâmes la zone des montagnes et à neuf heures nous atteignîmes le point le plus haut du chemin. Nous ne tardons pas à entamer la descente du *Boghrâz*³¹⁹ *el-Akhdar*, la tête d'un vallon encaissé, qui s'enfonce d'une centaine de pieds dans l'épaisse couche de grès ; dangereux défilé où, si nous étions encerclés par des Bédouins, nous ne pourrions guère faire passer plus de deux chameaux de front. Sur la face d'une pierre en bordure du chemin, j'aperçus une inscription nabatéenne de deux lignes, la première que je voyais dans ces parages. Sautant de mon chameau, je me fusse hâté de transcrire ces étranges runes, mais l'instant d'après je manquai me faire engloutir par la marée de ceux qui venaient derrière, dont certains maudirent le hajji qui se tenait dans le chemin et d'autres s'approchèrent de moi et posèrent des questions. Une heure et cent cinquante pieds plus bas, le passage débouche dans le fond sablonneux d'une vallée, où poussent des buissons verdoyants. Il était déjà onze heures du matin lorsque nous fîmes halte à la kella d'el-Akhdar, pour nous reposer et nous désaltérer. Les Arabes appellent tout à la fois la vallée et la tour *el-Khuthur*, et le cheikh bédouin voisin (*Mesâed*, avec son peuple de B. Atîeh), est surnommé *el-Khutheri*. *Saidna* (notre Seigneur) *Khithr* est un étrange coureur bédouin de la Bible, Élie le prophète³²⁰. À l'intérieur de la kella, on peut voir la chapelle ornée d'oripeaux qui lui est consacrée. Élie, qu'on confond aussi avec saint Georges, est aux yeux des Syriens tant mahométans que grecs chrétien un prophète tout puissant. Du temps qu'il fait le jour de sa fête, qui tombe en automne, tous pronostiquent les changements de climat à venir, convaincus qu'ils sont de son infailibilité³²¹. L'irascible Tisbite³²², monté tout droit au ciel, est parfois apparu aux hommes de cette vallée délaissée. dans leur ignorance de nos traditions bibliques, les Moslémîn disent de lui « C'est lui, le prophète qui est sur terre et aussi au ciel³²³. »

Au-dessus de la porte de la kella, il y a une vieille inscription en arabe, gravée dans un cartouche, et qui a la forme d'une enseigne [138] romaine. La grande citerne a trois compartiments ; un seul, le plus petit, est présentement utilisé. L'eau est tirée du puits peu profond situé à l'intérieur de la kella. L'abreuvement d'une multitude d'hommes et de bétail est un pénible labeur, et ces serviteurs durement éprouvés et mal nourris font preuve d'une étonnante endurance. Derrière le marché du campement du hajj, presque sous la kella, je vis une poignée de tentes misérables, des nomades à qui échoit la tâche de ramasser le fourrage de renouée des chameaux du hajj. Auun

319 Mot turc signifiant gorge.

320 L'*Ilyâs* du coran (VI, 85 et XXXVII, 123) et le *Khadir* (ou *Khidr*) des contes populaires arabes. Deux fois contraint de se retirer au désert, à cause de la violence de ses prophètes, il y vécut comme un Bédouin (I Rois XVII, 3-6 ; XIX, 1-8). I Rois (XVIII, 40-46) le montre précédant le roi Achab à la course jusqu'à l'entrée de Jezréel.

321 Le don de prédire le temps qui lui est attribué vient de son annonce de la sécheresse (et de la famine qui s'ensuivra) à Ochozias, le successeur d'Achab sur le trône (I Rois XVI, 30-33), ainsi que du pouvoir qu'il avait de convoquer la foudre et les vents à l'appui de ses prophéties.

322 Ainsi appelé parce qu'il était originaire de Tichbé (khirbet lisdib, entre Irbid et le Yabboq) en Qalaad. Sa mission prophétique ayant atteint son terme, Yahvé l'enleva vers le ciel sur un char tiré par des chevaux de feu, au sein d'une grande tempête (II Rois II, 11).

323 La légende a fait d'Ilyâs un être mi-humain, mi-angélique, un génie tutélaire, se manifestant aussi bien sur terre que sur mer.

Bédouins ne condescendrait à se prêter à ce qu'ils estiment être un ignoble trafic. Ces petits groupes de gens méprisés des habitants du désert, les *Sweyfli*, sont comptés parmi les Sherarat. La tête du wadi est dans le district *er-Raha* du Harra, sous les grandes collines volcaniques de *Sheybaan* et de *Witr*. Un ruisseau d'eau chaude s'écoule d'une falaise dans la tête de la vallée, et à l'endroit où cette eau stagne, dans les parties les plus basses, il pousse des réseaux ; il y a aussi des petits poissons dans cette mare désertique. Les Arabes puisent ici l'eau pour leurs chameaux, mais ils ne la boivent pas car elle a un goût saumâtre ; le courant se poursuit encore un peu et puis disparaît. La partie en valde la vallée fait un coude en direction du nord et se prolonge pour autant que je pus l'apprendre des nomades, dans le circuit de Tebûk. Selon mes amis, les Bédouins qui, parce que cette tour est dans les terres qu'ils se partagent, ont droit à la surra et fournissent le hajj en porteurs, sont des *Moahîb*, (Arabes du Harra voisin, moins élevé) et des Fêjîr ou Fukara. Ce sont des tribus Annezi du circuit de Medain Sâlih.

Sur les côtes de cette vallée je vis des cairns ou balises ; les akkâms les appellent *mantar*. Nombreuses sont les tombes hâtivement creusées des pèlerins « témoins », enterrés dans cette station. Sur les blocs grossiers de leurs pierres tombales, de pieux amis ont gravé les mots qui leur servaient de noms. Pour des âmes policées, la perspective de devenir un objet de « témoignage » est sûrement aussi horifiante qu'une plaie d'Egypte. Cela fait tant de jours et de nuits que ces pauvres gens n'ont pas changé de vêtements que les riverains de toutes les rivières de Damas ont fini par ressembler à des derviches. Qui n'est pas capable d'abstraire pendant un temps son esprit de telles misères, s'acquittant ainsi de son dû à la nature pour de si pénibles voyages, ne mérite pas le nom d'homme ; et qui serait en désarroi si des lions l'assaillaient, il ne serait pas propre à être « un fils de la route », dans cette horrible contrée.

Après la tombée de la nuit, je me glissai dans le campement avec el-Eswad pour aller voir les inscriptions dans la kella. Nous nous faufilâmes le long du grand pavillon du Pacha, une double tente de couleur verdâtre, en soie dit-on et *engleysi*, c'est-à-dire de la meilleure facture franque. À chaque pas ou presque nous trébuchions sur des cordes [139] tendues et les piquets des tentes des pèlerins, lesquels, lorsqu'on les heurte, communiquent l'alarme à l'intérieur, comme les fils d'une toile d'araignée. Et les dormeurs de se réveiller à la soudaineté du bruit et à sa sèche résonance. « Qui va là ? » criait-on et nous avions fort à faire pour répondre à voix basse « pardonnez-nous les amis » et poursuivre avec notre marche titubante. La kella était ouverte, et dans l'entrée, allumant nos lanternes, il me montra les inscriptions, en réalités grossières incisions sur les pierres du mur. Des oisifs de la garnison vinrent voir ce qui se passait, ce sont des Mores, et ils s'étonnèrent de voir quelqu'un qui écrivait, et lorsqu'ils se mirent à proférer des bondieuseries à propos du Nebi³²⁴, je ne leur répondis rien, car en conscience je ne le pouvais pas. Nous jetâmes un coup d'oeil aux oripeaux de la chapelle d'Élie et vidâmes rapidement les lieux. Devant cheminer de nuit, la caravane était sur le point de repartir, car le pèlerinage ne connaît jamais de repos.

Nous nous remîmes en route à dix heures du soir, sous un ciel étoilé et nous entamâmes la descente d'une profonde dépression bordée par des falaises, que nous achevâmes à deux heures du matin, lorsque la rive orientale qui nous faisait face se mua en plaine. La nuit était vaste, froide et venteuse. Les piétons boutaient le feu aux buissons secs et s'y attardaient, le temps de se réchauffer. Durant une heure ou deux, nous parcourûmes un plaisant endroit boisé d'acacias, que les caravaniers appelaient *Jeneynat el-Kâdi* « Le jardin d'agrément du juge », car dans le désert, la verdure des buissons et des arbres est « un jardin ». Vingt milles plus loin, nous entrâmes dans une vallée large et profonde. Peu avant le lever du soleil, la caravane fit une halte de quarante minutes. À partir de là, nous entrons dans la longue gorge du W. *Sâni*, dont les falaises sont de massifs empilements de grès de fer. Sablonneux, le fond de la gorge est parsemé de cailloutis volcaniques, certains d'un gris bleuâtre, pesant et durs auxquels l'érosion a donné le nom de pierres à aiguiser, ainsi que de pierres

324 *An-nabi*, le Prophète, titre habituel de Mahomet. Sont aussi appelés *nabi* dans le Coran, Abraham, Isaac et Jacob, Moïse, Aaron, Ismaël, Idris et Jésus.

ponces et de laves noires. Les apports s'interrompent pour reprendre quelques milles plus loin. J'en vis qui avaient chu sur les versant de la paroi occidentale de la vallée, et qui, sans nul doute, faisait partie du Harra. Bien qu'on ne le voie pas, celui-ci n'a cessé de longer notre longue traversée depuis Tebûk. Le sol était assez uni pour qu'on pût aller à pied, aussi plusieurs descendirent de leur monture pour marcher un moment. Des Persans de mes voisins accoururent pour me montrer des morceaux de cristal transparent qu'ils avaient arrachés à la roche, afin de savoir de moi (ils avaient pu comprendre que j'étais un hakim) s'ils n'avaient pas trouvé des diamants, car l'éloignement dans [340] lequel ils sont chez eux émousse leur esprit et ils croient que les trésors et les merveilles de la terre sont à portée de leur main. Eswad avait promis de me montrer ici des inscriptions en grand nombre, mais je ne trouvai que des inscriptions de peu d'intérêt, dans des quartiers de grès dur, gisant dans le lit du wadi. Pendant que je m'attardais à les recopier, la caravane avait disparu depuis près d'une demi-heure, survinrent les porteurs bédouins, des hommes au teint basané et de chétive apparence, très différents des blanches faces de pleine lune des gens de Damas. Ils étaient mal vêtus et montaient à califourchon le sommaire attirail arrimé à la selle de leurs petits chameaux du désert. Ces mêmes Bédouins furent par la suite mes hôtes dans le désert. Surplombant la face est de la vallée, les hajjis admirèrent une statue dont la forme rappelle celle de l'*ed-dubb* « l'ours », produit d'un art grossier, ou bien étrange et ironique retour sur soi de Dame Nature.



À mes yeux, cela ressemble à un rhinocéros debout dont les quatre pattes reposent sur un piédestal. On peut conjecturer que c'était une idole ; j'entends de quelqu'un qui a fait l'escalade qu'il s'agit d'une image naturelle. Par endroits, les grès ont la dureté du fer, ailleurs l'érosion y a sculpté des formes

fantastiques.

Poursuivant notre ascension, nous parvînmes à notre campement, à quatre heures de l'après-midi, après avoir marché dix-neuf heures. L'endroit s'appelle *Birket Moaddam*, où une kella est à l'abandon, la plus belle et la plus grande de toutes celles de la route, avec la plus vaste citerne ; un des bienfait du Sûltan Selîm dont nous avons déjà parlé. C'est ici que passe la frontière entre les nomades Fejîr et Khudera. L'altitude est de 3700 pieds et dans les grosses chaleurs de l'été, la station est fraîche. La birket est ruineuse et il n'y a pas d'eau. Nous devons donc gagner à marche forcée la station suivante *Dar el-Hamra*, notre unique espoir de trouver de l'eau entre el-Akhdar et Medain Sâlih, à cinquante lieues de là, où d'habitude il n'y en a pas. Il n'y a là-bas qu'une citerne en bordure du lit d'un torrent, qui n'est alimentée que par les pluies incertaines de l'hiver. S'il y coule de l'eau, elle s'évapore presque aussitôt, ne laissant qu'une lie grouillante de vermine. Lehajj voyage jour et nuit pour arriver à l'abreuvement avant que le bétail ne succombe, lui qui porte les biens et les vies des pèlerins. Il est fréquent que des gens meurent d'épuisement au cours de ces interminables étapes longues de 150 milles, couvertes d'une seule traite. J'ai vu dans la caravane des hommes endurcis, dont j'eusse pensé qu'ils n'avaient pas de cœur, frissonner en racontant certains de leurs vieux souvenirs. C'est encore plus terrible lorsque du fait de leur cycle lunaire de trente ans³²⁵, le [141]pèlerinage tombe au plus fort de l'été. Le ciel arabe est comme du plomb fondu au-dessus de leurs têtes, et le sable comme des charbons ardents sous la plante de leurs pieds qui n'en peuvent mais. Cette année, de bonnes nouvelles étaient arrivées à Damas, il était tombé des averses et un seyl avait rempli la citerne. Non loin de cette station, il y a un rocher, *Khubbat el-Timathîl*, duquel les Bédouins disent qu'il est entièrement couvert d'inscriptions. À partir d'ici, les Welad Ali du Sud prennent le relais du portage du hajj. Leurs franchises nomades s'étendent au-delà et en dessous du territoire des Fukara, leurs parents, jusqu'à *Sawra*, la quatrième station après

325 « Le calendrier musulman moderne utilise une année purement lunaire, formée de 12 mois de 29 ou 30 jours. Pour que le début du mois coïncide toujours avec la nouvelle lune, on ajoute, pour chaque période de 30 ans, un jour aux années 2, 5, 7, 10, 13, 16, 18, 21, 24, 26 et 29 (années abondantes). 34 années musulmanes correspondent à 33 années grégoriennes seulement. Le début de l'année passe donc très rapidement par chacune des saisons, parcourant ainsi une année solaire en 34 années musulmanes. » (Article *Calendrier* de l'*Encyclopédia Universalis*, op. cité., plus explicite que l'article *al-Kamar* (Le lune) de l'*Encyclopédie de l'Islam*, op. cité.)

Médine. Ils comptent quelques quatre cents tentes. Peu belliqueux, fourbes et inconstants, ils sont d'une honorable hospitalité. Comme ils avaient récemment refusé de verser le tribut à Ibn Rashîd, le grand prince du *Shammar*, et livré *Kheybar* au gouverneurs turcs de Médine, Ibn Rashîd leur avait fondu dessus cet été, au cours d'une expédition qui l'avait conduit jusqu'à Medain Sâlih, et il avait fait son butin de leurs chameaux et emporté les tentes et tous leurs ustensiles de ménage.

Nous décampâmes à environ trois heures après minuit. Quelques milles plus loin, nous traversâmes une étendue couverte d'épineux désertiques, des acacias dont on tire gomme arabique³²⁶. La caravane franchit une plaine ouverte et sablonneuse, entourée de collines. Au matin je relevai une altitude de 4000 pieds. Livrée aux intempéries, cette contrée s'étend dans une éternité où il ne pleut presque jamais. Dans toute cette terre désolée, je n'ai pas observé la trace d'un torrent depuis notre descente de l'Aqaba. Les nomades peuvent en discerner, mais pas nos yeux et malgré cela ils n'en trouvent aucun dans de vastes étendues du désert arabe. À part une averse ou deux, il n'avait pas plu au cours des trois dernières années, dans le circuit voisin, celui d'*el-Hejr*³²⁷, c'est-à-dire Medain Sâlih. Le lit du wadi qui nous fait face est parsemé de cailloutis volcaniques sur plusieurs milles. Toute en restant hors de vue, la bordure du Harra s'étend non loin de la route. Plus loin, le sable est jonché de minuscules grains de quartz que les pèlerins comparent à des grains de riz. À l'est du chemin, on voit les empilements de fantastiques pinacles³²⁸ de grès noir, qui ressemblent aux tours d'une cité ruineuse. [142] Avant le coucher du soleil, nous gagnâmes nos tentes blanches dressées à côté de la kella ruineuse, sans porte et abandonnée la plupart du temps, de Dar el-Hamra, « la maison rouge ». Rougeâtres sont en effet la roche dont le château d'eau a été bâti et la terre qui l'environne. Haut et effrayant, il nous apparut dans le crépuscule de ce monde de désolation. L'altitude est ici de près de 4200 pieds. Après avoir franchi plus de cent milles en quarante-trois heures, nous avons enfin trouvé de l'eau, une lie grenouillante de vers. Après le coucher du soleil, les nuits habituellement chaudes de l'été deviennent fraîches, et elles sont même froides au printemps et en automne, mettant en danger la santé du pèlerinage³²⁹, surtout lorsqu'il revient affaibli de la tropicale Mecque. Eswad me raconta la navrante histoire d'une épidémie de choléra qui s'était abattue sur le pèlerinage au moment de sa remontée, il y avait trois ou quatre ans de cela. Il estimait que pendant les marches et dans les stations nocturnes, il était mort une centaine de pèlerins par jour (c'est-à-dire beaucoup). « Les morts et les mourants restèrent attachés avec des cordes sur le dos vacillant des chameaux jusqu'à notre arrivée dans cet endroit dit-il. La peur régnait en maître et personne ne pouvait s'empêcher de songer qu'il serait peut-être l'une des prochaines victimes et ne reverrait jamais son foyer. La journée avait été pluvieuse et cette nuit-là la pluie tomba sans discontinuer. Le canon retentit bien avant l'aube et le hajj s'ébranla en hâte, abandonnant sur le sol détrempé du noir désert cent cinquante corps morts et agonisants, croyait-il. À la fin, ceux des pèlerins qui avaient survécu, ayant regagné les salubres hauts plateaux péréens, durent purger une quarantaine de huit jours à ez-Zerba. » Il estimait que c'était à peine s'il en vivait encore la moitié pour repasser par le Baobab Ullah et arpenter les riantes rue de Damas. Il se raconte de bien curieuses histoires dans le hajj, à propos des années du choléra, dont celle-ci : « Il y avait un pauvre homme qui se pourrait en chemin, dont les amis creusèrent pieusement une tombe de leurs mains et l'y déposèrent. Il se hâtèrent de recouvrir leur mort avec du sable et rattrapèrent la caravane qui ne

326 On trouve la gomme arabique dans le commerce sous forme de poudre ou de cristaux non moulus plus ou moins ronds de couleur jaune pâle à jaune brunâtre. La surface extérieure des cristaux est mate et fendillée et leur cassure est vitreuse ; elles sont souvent également traversées par de fines fissures. La gomme est fade et inodore. Elle est soluble dans l'eau, insoluble dans l'alcool.

Même en concentration de 30 à 40 %, la gomme arabique reste très peu visqueuse. Elle sert principalement d'émulsifiant, spécialement pour les huiles d'agrumes, de colloïde protecteur dans les émulsions et de supports pour les arômes. La gomme arabique est utilisée dans l'industrie agro-alimentaire. Son code ingrédient européen est : E414.

327 L'al-Hidjr du Coran, l'ancien nom de Medain Sâlih (la 'Eypa [Egra] de Strabon et la Hegra de Plinie).

328 Le pinacle (du latin *pinnaculum*, « faite », de *pinna*, « crêneau ») est la partie la plus élevée d'un édifice (synonyme de faite). Par exemple, dans la Bible, le « pinacle du Temple » est le faite du Temple de Jérusalem.

329 Le 2 décembre 1877, Doughty note dans son journal : « vingt personnes sont mortes dans le hajj depuis Damas ».

s'était pas arrêtée. La chaleur sèche aidant, le défunt revint bientôt à lui. Il se dressa et de sa peu profonde sépulture et, ayant recouvré ses esprits, il vit un monde vide et le hajj loin de lui. Le malade suivit en titubant les empreintes laissées par les pèlerins dans le désert et, se réconfortant de kella en kella et de tente de nomade en tente de nomades, après avoir couvert à pied des centaines de milles de désert, il arriva tout d'abord à Damas, puis chez lui ; où il fut fort vilement reçu par son plus proche parent lequel, au mépris de toute charité, refusa de le [143] reconnaître, arguant du fait que ses compagnons l'avaient récemment mis en terre, en Arabie, alors qu'il était mort. Et voilà que le défunt qu'ils avaient pleuré était revenu tout à fait hors de saison, alors que ses biens avaient déjà été partagés. »

Nous dormîmes tant bien que mal, exténués et grelottant de froid, et nous décampâmes une heure avant le lever du jour suivant. C'est une contrée pentue, de grès escarpés et jonchés de grains de quartz gros comme des grains de riz. Les caravaniers appellent ce passage *Shuk el-Ajûz*. Une dame de l'ancien temps, disent-ils, ayant chu dans ce chemin raboteux, avait donné de l'argent pour le faire aplanir. Au point le plus haut, je relevai 4500 pieds. Ici on aperçoit maintenant le front majestueux et sombre de l'immense plate-forme tabulaire du Harra qui va s'inclinant du nord au sud. Nous descendîmes dans une plaine sablonneuse, aisée et inclinée, que le nomades appellent *Menzil el-Haj*. À vingt milles de Dar el-Hamra, la route traverse une région de grès escarpés et de sable profond, appelée *ez-Zelakat*, et nous fîmes halte pendant près d'une heure, dans une chaleur étouffante. J'ouïs dire qu'on y avait vu des inscriptions. La montagne à main gauche est appelée *Abu Tâka* par les caravaniers, qui récitent ce vers *Jebel Abu Tâa fi ha arbaa asherîn zelâkat*³³⁰. On lit aussisur une des rochers une ironique épigraphe³³¹ syrienne, moquant la sottise du pèlerin qui emmènerait sa plaintive hareem dans ce voyage, *Ibn el-karra, ellathi behajiz el-marra*³³². Dans les derniers milles de notre marche, les akkâms fourbus qui allaient à pied autour de moi, me demandaient à toute heure : « Khalîl Effendi, du haut de ton chameau, ne vois-tu pas déjà les tentes ? », jusqu'à ce que je leur répondis dans leur langue *ana sheyif*, « je les vois. » Nous descendîmes dans une cuvette sablonneuse, environnée de collines où se dressaient notre blanc campement, que dans la caravane on appelle les Couches de Riz, *Mufârish er-Ruz*, parce que le sol est entièrement recouvert de grains de quartz blanc. Pour ma part, j'étais presque arrivé au terme de mon voyage avec le hajj. La station suivante est celle de la fameuse Medain Sâlih, que j'étais venu de très lointain pays pour trouver en Arabie. L'étape est courte, nous devons arriver tôt le lendemain matin, et c'est là qu'ils s'abreuvent.

Une fois encore, nous décampâmes une heure après minuit. L'air de la nuit qui nous entourait était doux, dans la chaude Arabie. Vers la fin, comme nous cheminions dans la pénombre du petit matin, nous arrivâmes à un rebord sablonneux et à un défilé qui descendait entre des falaises de grès. Des cris retentirent à l'avant et Eswad me demanda de [144] regarder ce qui se passait. « C'était un lieu fameux, *Mûbrak en-Nâk(g)a* ». Ce nom signifie « là où la chamelle (nâga) tomba à genoux et se coucha » (pour mourir). Il s'agit de la miraculeuse nâka dont accoucha une montagne sur l'intercession du prophète arabe, Sâlih, duquel les *Medain* ou « Cités » que nous avons à présent devant nous tirent leur nom. Dans la faible clarté de l'aube, je vis des monceaux de pierres sur les blocs éboulés, signe que c'est un lieu maudit. La nâka divine fut mortellement transpercée dans ce passage par les flèches des des enfants de Belial³³³, en conséquence de quoi les hajj tirent des coups de pistolet, et font du vacarme, afin que leur bétail ne soit pas effrayé par les grognements des fantômes qui hantent les rochers de la chamelle du Nebi Sâlih. Pour les Bédouins du pays, qui ignorent tout de ces dévotes fables, le nom du défilé est *el-Mezham* « lieu de pullulement ». Il est bref, abrupt au début, et débouche sur la plaine d'el-Héjr qui est Medain Sâlih, où le soleil devant

330 « Le jebet Abu Tâa aux vingt quatre glissades. »

331 En littérature, une épigraphe est une phrase en prose ou en vers placée en tête d'un livre, d'un ouvrage ou d'un chapitre, pour en annoncer ou résumer le contenu, ou pour éclairer sur les intentions de l'auteur.

332 « Fils de m..., celui qui emmène sa femme en pèlerinage. »

333 Les « vauriens » du Deutéronome XIII, 14 (des impies, des enfants de l'esprit du mal).

révéla le singulier paysage de cette plaine vallée, encerclée par de puissants précipices de roche de sable (qui prennent ici la forme d'alignements de murailles, de tours fantastiques et de châteaux forts), que surmontent de hauts épaulements de sable apporté par le vent. Le fond de la vallée est sablonneux, avec une grande venue de buissons désertiques. Je remarquai le cailloutis d'origine volcanique. À l'ouest, on voit la masse noire du Harra, immense, terrible et incliné. Je demandai « Mais où donc sont les *Cités de Sâlih* ? » On me répondit : « Dans aucun des précipices qui nous entourent, mais dans le jebel là-bas » (Ethlib), dont les spires et les à-pics surgissent des verdoyants acacias du désert, grands ici comme une futaie. « Et maintenant, Khalîl, tu vas voir la merveille que sont les maisons taillées dans le roc³³⁴ », ajouta quelqu'un « et des maisons creuses, wellah, dont la base est perchée dans les airs, par miracle³³⁵ ! » Des gens plus simples dirent « Ça, nous ne l'avons pas vu, mais ta route, Khalîl, s'arrête ici. Nous t'avons amené à Medain Sâlih, alors ne va pas t'exposer au péril des Bédouins. Nous te conseillons d'aller plutôt loger dans la kella que tu vois là-bas, à côté des palmiers ; c'est un agréable logis. »

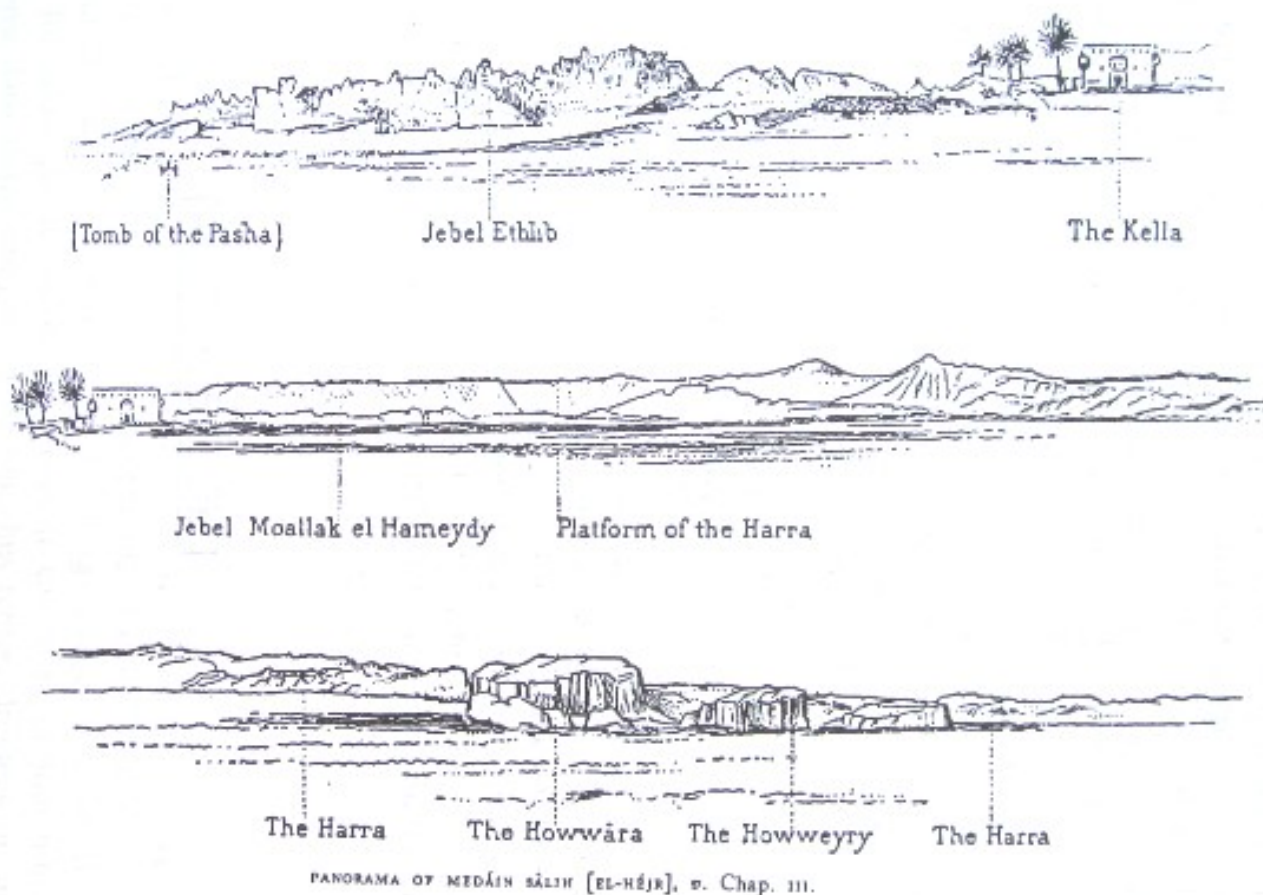
Le pèlerinage avait commencé un dimanche³³⁶, cette belle matinée était celle du quatrième dimanche³³⁷ depuis notre départ, aussi pour moi le monde était en paix, mais je n'en demandai pas moins ce qu'il allait devenir de moi, à Medain Sâlih, à quelques milles plus loin. Tandis que [145]

334 Coran LXXXIX, 9 (Isaïe XXII, 16 : « Il se découpe dans le roc une demeure. »)

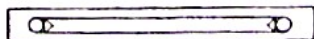
335 Coran XV, 74 : « Nous renversâmes [cette ville] sens dessus dessous. » (traduction Régis Blachère).

336 Le 10 novembre 1876.

337 Le 4 décembre 1876.



[146] nous parlions, j'entendis une voix de mauvaise augure qui disait devant moi : « Maintenant, il ne reste plus qu'un Nasrâni dans la caravane. Qu'Ullah maudisse son père. Très bientôt nous nous en occuperons. » Je demandai aussitôt à Eswad « qu'est-ce ? », mais il ne me répondit-pas. Tout ce que j'avais pu deviner, c'est qu'un akkâm chrétien avait été découvert parmi eux, et dans une telle circonstance les hajjaj n'étaient plus qu'une coalition d'assassins. Leur religion est si meurtrière que l'humanité tout entière devait s'unir pour l'éteindre dans l'incendie ! Je ne cessai de jeter des coups d'oeil autour de moi, et j'eusse bien tenté quelque chose, j'étais moi aussi un Européen et il ne manque pas de gens raisonnables dans la caravane, mais je ne vis rien ni ne pus entendre quoi que ce fût de plus à son sujet. Je me souviens de l'aventure d'un Syrien chrétien, *mukâri*, ou mulétier de son état, dont je connaissais les amis à Damas ; et qui était allé mainte fois jusqu'au Haremeyn en qualité de conducteur du hajj. Le compère du garçon sur les routes syriennes, était un joyeux drille de Musulman qui, tout les ans, se faisait akkâm dans le pèlerinage. Il ne voulait pas se séparer de son compagnon, pas même pour aller à La Mecque. Le Chrétien fut consentant et l'autre lui appris comment prier et se prosterner juste assez pour des jeunes gens de leur modeste condition. Ce fut ainsi que le circoncis et l'incirconcis firent le voyage année après année, s'en gaussant secrètement ensemble au retour. Un intrus de cette espèce eût-il été découvert dans le hajj, que n'étant qu'un de leurs pauvres sujets, sans personne pour plaider sa cause, il eût dû pêcher contre son âme. À moins d'abjurer sa foi, il doit mourir comme un chien, c'est « un Nasrâni impur, » à cause de l'affront fait à Ullah et à son Apôtre.





Chapitre 4

Medain [les « cités » de] Sâlih

[147] Le campement est dressé à Medain. Je vais loger dans la kella. Peu de pèlerins regardent les monuments. Départ du hajj pour Médine. Bédouins dans la kella. Kella tombées aux mains des Bédouins. La garnison More. Haj Nej'm. Mohammed Ali. Les Bédouins n'aiment pas le gouvernement du hajj. La violence de Mohammed Ali. Le cheikh Motlog. La kella. L'Hejra des vieux géographes. Les Fehjat. L'emporium de la route de l'or et de l'encens. Fable coranique des Thamoudéens. Découvertes de morceaux d'encens. Arrivée d'un derviche pèlerin égaré. La musique bédouine. Les misères du hajj. Un derviche solitaire a franchi 600 milles à pied, entre Maan et La Mecque. Les épaves du hajj. Le derviche mort dans le désert. Le vent (pestilentiel) dit simûn. La religion de Mahomet. Ils reviennent fanatisés de La Mecque. L'islam à jamais incapable d'amélioration. Le cheikh Zeyd. Noirceur et blancheur. Kellas construites par des maçons chrétiens. Simûn. Visite des monuments. Le « boudoir » de la jeune fille. Le Kasr, la Kella et le Borj. Première inscription. Les monuments sculptés. Les chambres creuses. Les monuments du Borj. Tous les monuments sont des sculptures. Les Thamûd, peuple « à la stature gigantesque ». La « maison » du forgeron. Le tragique dénouement des amours du forgeron et de la jeune fille. Les Kassûr Betheyni. Les « cités » du Sâlih. Trésors cachés. L'Arabie actuelle est un pays tombé en décadence. L'oasis antique ou cité caravanière. Les oiseaux. Le *beyt Akhreyamat*. La « maison du Sénat ». L'écriture nabatéenne tombée dans l'oubli du temps de Mahomet. L'usage du bois dans les monuments. On ne trouve pas de marbre.

Après , deux heures de marche dans une plaine de sable terreux, enveloppés dans une chaleur brumeuse, nous atteignîmes Medain Sâlih, le second merkez sur la route et à mi-chemin de leur long voyage. L'arrivée de la caravane fut saluée par des salves de pièces de campagne et nous mîmes pied à terre dans notre campement de blanches tentes, dressées un peu avant la kella.

L'Ajami eût voulu que je lui signasse sur-le-champ une décharge complète et sa quittance. Je pensai avoir mieux à faire d'aller m'installer, si c'était possible, à la kella. Un jour, à Damas, le *kellâji*, qui était l'inspecteur de cette tour-ci et des suivantes, m'avais promis que si jamais j'arrivais jusque là, il m'accorderait l'hospitalité. J'ouïs dire que des Bédouins avaient fait trois jours de marche pour venir ici et que, le lendemain, ils s'en [148] retourneraient dans leurs menzils³³⁸ itinérants. Je demandai au Persan de transporter mon bagage, mais comme aucune convention ne nous liait, il me refusa, bien qu'il fût mon débiteur pour toutes les médecines que je lui avait prodiguées en chemin, sans qu'il eût rien à déboursier. Ces gracieux Orientaux finissent toujours para vous faire défaut, le plus disgracieusement du monde ; puissent-ils donc ne jamais prospérer ! Pendant ce temps, les pèlerins fourbus étaient allés acheter de la nourriture aux écharneurs³³⁹ bédouins du campement, et des gigots de moutons tout frais ne tardèrent pas à pendre devant toutes les tentes du hajj. Recrus de fatigue, les Damasquins, qui habitent une cité de rivières³⁴⁰, lavaient diligemment à genoux leurs vêtements souillés. ceux qui dans les compagnies faisaient office de

338 Lieu de campement d'une caravane ou de nomades.

339 « *Flesher* », archaïsme.

340 Le Barada et ses bras, qui traversent Damas, avant de se perdre dans le désert.

cuisiniers, avaient ramassé assez de bois mort et creusé dans le sol le trou de leur petit foyer, et partout régnait une grande animation.

Ici, les pèlerins se tiennent tout particulièrement sur leurs gardes, car c'est, estiment-ils, la station de la route de Médine où il se commet le plus de vols, et les « voleurs » sont les malheureux Bédouins. Tous les ans, les cuisiniers racontent à leur façon, qui est celle des cuisiniers, comment « La fois passée, par Ullah, l'un d'eux s'affairait à la ronde, à la recherche d'un surplus de bois mort, et lorsqu'il est revenu, son chaudron s'était envolé. Ce cuisinier avait bondi sur ses pieds, couru dans la foule et mis la main au collet du premier va nu-pieds bédouin sur lequel il était tombé. Et c'était bien lui, le maudit, qui avait dérobé la marmite brûlante qu'il avait recouverte d'un pan de son vêtement guenilleux ». On me conseilla amicalement d'avoir l'œil sur les affaires, car en un instant je pouvais perdre n'importe quoi, et cela serait sans remède. De pauvres nomades survinrent alors, qui se mêlèrent à nous. Les citoyens hajjis leur crièrent « Hors d'ici³⁴¹ ! » Ceux qui avaient des bâtons les leur jetèrent, d'autres les repoussèrent par les épaules, tête la première comme des créatures sauvages. De crainte de leurs chapardage, des Persans s'étaient armés de pierres. Je constatai pourtant, lorsque je les connus tous, que ces pauvres gens étaient des prochains amicaux, bien incapable de commettre la moindre offense. Quelques-unes de leurs femmes étaient venues, elles aussi, pour nous vendre des brassées de plumes provenant de la mue des autruches, qu'elles avaient ramassées dans le désert. Ces gredins d'akkâms leur offrirent des demi-poignées de biscuits brisés. Pourtant, ces courtes plumes élégamment découpées valent plus que leur pesant d'argent à Damas. Ce joyeux drille d'Eswad gâta le marchandage par un geste inconvenant. « Honte à toi, garçon sans vergogne ! » s'exclama la pauvre jeune femme – les nomades [149] tiennent en grand mépris le comportement brutal des gens de la ville. Je traversai le campement et j'arrivai sous la kella, où des marchands de friandises, se servant de pierres comme de poids, vendaient pour un liard de dattes sur leurs manteaux étalés. Ces denrées sont généralement transportées dans le désert à dos d'âne. Je demandai à l'un d'eux de me prêter sa bête moyennant de l'argent, pour porter mon bagage. « Mon fils (répondit le vieil homme, qui m'avait pris pour un membre de la garnison More), j'ai à faire ici, je ne puis te la prêter ». Je retournai à l'Ajami. Il était à présent disposé à me prêter une mule, et après que je lui eus rédigé sa quittance, de nuageux qu'il était le scélérat se mit à irradier le beau temps. Il ruisselait de sourires et il me prodigua de plaisantes paroles, comme s'il ne s'était jamais nourri du nectar des fleurs à miel, dans la compagnie des abeilles. Ordonnant à Eswad de conduire le chargement, il revint à moi avec une grâce orientale haute comme un tas de fumier et une feinte courtoisie. Comme je m'éloignai, « Khalîl Aga (dit le meilleur des akkâms) pardonnons-nous ! » Il ne voulait pas que je garde de souvenir de façon rude et sauvage dont en chemin ils avaient parfois usé avec moi. Nous trouvâmes le kellâji devant la porte de sa kella, (au-dessus de laquelle je vis une inscription en arabe bellement gravée). Il était affairé à prendre livraison des approvisionnements de la garnison et des dépôts de la caravane. Il m'accueillit fraîchement et me demanda d'attendre à l'intérieur qu'il fût libéré de ses occupations. ce fut à peine si des désœuvrés de la garnison acceptèrent de me laisser passer, disant que nul étranger n'avait la permission d'entrer.

Mais quelle est prodigieuse l'indifférence des hajjis fourbus ! Je n'en vis aucun se diriger vers les monuments pour les regarder, bien que dans leur religion ils avaient une renommée aussi grande que celle de Sodome et Gomorrhe, et alors que le Coran en raconte de si étranges fables. C'est pitié que Mahomet n'ait pas vu Pétra ! Il eût pu se livrer à d'autres hâbleries, dans le Wadi Mûsa. Cependant, c'est à peine si de leur campement aucune de ces merveilles de la foi est pleinement visible. Les paumiers, qui de surcroît ont une grande crainte des Arabes, n'osaient pas s'aventurer à moins de vingt dans cette direction. Comme ils décampent toujours nuitamment, les pèlerins ne voient pas les Cités de Sâlih, mais le hajj remontant les voit. À la tombée de la nuit, Eswad vint à la kella et, tout en me prêchant la prudence, il me souhaita bonne chance, car les garnisons des tours

341 « *Avaunt* ! », archaïsme.

sont réputées abonder en hommes violents, comme tous les autres soldats du hajj. Puis le kellâji arriva, lequel, après s'être étonné de me trouver encore assis à l'intérieur, dans l'obscurité et auprès de mon bagage, m'assigna une chambre-cellule. Quelqu'un vint alors le chercher de la part du Pacha ; je sus plus tard que j'avais été l'objet de cette convocation. Vers minuit, un coup de canon retentit dans le campement, suivi d'un second qui [150] donnait le signal du départ. L'entendis l'ultime brouhaha que fait le hajj en s'ébranlant et quelques instants plus tard les solennels cliquetis des takhts er-Rûm s'enfonçant de nouveau dans le ténèbres, avec la caravane en marche. Leur première station est *Zmurrûd*, une kella abandonnée. Après un autre décampement, ils gagnent la kella de *Sawra*, puis la kella de *Hedîeh* et celles de *Sûjwa*, de *Barraga* et d'*Oweynat el-Beden* ; là, peu avant Médine, on dresse le campement du hajj. À chaque pas que les pèlerins font dans la direction de La Mecque, leur cœur s'apaise dans la pieuse certitude de voir les lieux saints ; ils ont déjà parcouru plus de la moitié du long chemin. Au petit jour, j'entendis une autre rumeur au-dehors, produite celle-là, par des nomades miséreux, qui fouillait le sol abandonné du campement avec la rapacité d'une horde de charognards.

Lorsqu'il fit jour, un troupeau vociférant de Bédouins fit irruption dans la tour et nous les subîmes jusqu'au soir. *Mohammed Ali* le kellâji dit : « Wellah, nous ne pouvons être certain de ce que va advenir d'une heure à l'autre, car avec les sautes d'humeur dont ils sont coutumiers ils seraient bien capables de s'en prendre à la kella ! » Ce fut ainsi que quelques années auparavant, les mêmes Bédouins Fejîr s'étaient emparés de cette kella, après que l'administration du hajj eut instauré une nouvelle économie sur la route du pèlerinage, avec pour effet de réduire l'anciennesurra des nomades. La caravane repartie, les Arabes qui étaient dans la kella avec *Motlog*, leur cheikh, coururent soudainement sus à sa faible garde, à laquelle ils ne firent aucun mal, mais qu'ils envoyèrent en paix à *el-Alli*. Puis ils pénétrèrent par effraction dans les chambres scellées et pillèrent tout ce qui leur tomba sous la main, les magasins du hajj comme ceux des soldats du Jurdi, et tout ce qui avait été récemment apporté de Damas pour le ravitaillement de cette kella et celui des autres placées sous la dépendance de Medain Sâlih. Ce fut tout juste si, cette année-là, les tribus souffrirent que la caravane passât pacifiquement, et d'autres kellas furent même surprises et occupées. La kella qui vient aussitôt après Medain Sâlih et celle de *Sûjwa* furent mises à sac au même moment par les W. Ali. Les Bédouins disent qu'ils ne firent que prendre ce qui leur appartenait, car la coutume de la surra ou perception du droit de passage, ne pouvait plus être rompue. Un escadron de cavalerie syrienne envoyé avec le hajj de l'année suivante, pour protéger ces tours, fut cantonné à el-Alli, mais lorsque la caravane fut repartie, les Bédouins (des W. Ali pour la plupart) allèrent encercler l'oasis et ils les tinrent assiégés jusqu'à la seconde année. Je dis aux Bédouins : « Puisque les gardiens de la tours fermaient leur porte doublée de plaques de fer, à quoi rimait donc toutes les menaces que vous leur faisiez ? » Les Arabes ne sont pas assez ingénieux pour user d'un bélier afin d'enfoncer des plaques de fer, ou encore en entassant du bois [151] mort, pour brûler l'arrière bois de la porte, pas plus qu'ils n'ont assez de courage civique pour hasarder leurs misérables vies sous des murailles bien défendues. Ils me répondirent : « La kella ne pouvait pas nous être continuellement fermée, les Bédouins ont moult subterfuges, et si ce n'était avec un *thubîha*, (présent d'un mouton ou d'une autre animal à égorger), nous aurions bien fini par nous y faufiler. »

Le chef des gardiens de cette kella (*mohafuz*) était un vieux More de Fez, *Haj Nejm*. Les autres étaient *Haj Hasan*, un More du Maroc, qui avait jadis servi dans la même tour et qui, descendu à Damas avec notre Pèlerinage, y avait été réaffecté, sur les instances du Nejm, son compatriote. Venait ensuite *Abd el-kâder* (Serviteur du Tout Puissant), un jeune homme ainsi nommé d'après le noble prince algérien, et fils de feu son intendant. Voyant croître sa camaraderie avec les muatterîn de Damas, son « oncle » (dont la vénérable autorité est absolue sur toute l'émigration more) avait relégué le landore au grand désert pour une année, sous la garde de Mohammed Ali. Le quatrième était *Mohammed*, le fils de l'ancien gardien de kella damasquin et d'une nomade ; et à part eux, il n'y avait qu'un esclave et un autre pauvre diable qui avait été

envoyé garder ensemble l'eau du B. Moaddam.

Dans la tour, notre poignée de Mores, entourés de Bédouins perfides, ne se séparaient jamais de leurs armes et, dans la chambre du café, Haj Nejm s'asseyait avec son tromblon en travers des genoux, aux milieu de ses hôtes nomades. Il était vieux et sans forces, et le seul ouvrier compétent³⁴² était Hasan. Toute la journée, cet homme vigoureux chantait en vaquant à ses occupations et il se souriait à lui-même, avec une inaltérable bonne humeur. De nature indépendante, son esprit lui permettait de trouver sa parade à n'importe quelle ruse, ce qui lui rendait la vie facile, mais sorti de son horizon étroit, il était d'une entendement barbare et d'une obstination qui faisait que Mohammed Ali lui chantait pouilles : « Wellah, tu es un vrai *Berber*, Hasan ! » (Les Berbères, qui ont souvent les yeux bleus et les cheveux blonds, descendent des anciens peuples de la Barbarie). Il avait passé douze ans en Orient, et on pouvait le prendre pour un homme d'âge mûr, mais quant à lui, il se donnait cinquante ans et davantage. « Et sais-tu pourquoi (ne cessait-il de répéter en riant) ? Parce que mon cœur est toujours vert. » Les Mores naissent sous des étoiles vagabondes. Nombreux sont ceux qui, portant le blanc *burnûs*, vont à La Mecque, à l'occasion du pèlerinage annuel, d'où ils essaient en Syrie, en Mésopotamie et dans tout l'Orient arabe, cherchant fortune et à prendre du service. Dans une terre nouvelle, ils continuent à se livrer à leurs occupations coutumières, et ceux qui n'en ont pas (ils ont tous une forte inclination pour les armes) [152] s'enrôlent communément comme soldats. Leur nature circonspecte et acerbée les fait engager de préférence à tout autre, pour prendre soin des vergers de Damas, et de nombreuses missions privées sont confiées aux hadis Moghrébis. Ces occidentaux sont connus pour la dureté de leur parler ventriloque, et leur accent étranger.

Cela faisait à présent bien longtemps que Nejm vivait de ce côté-ci de la mer, et il souffrait de plus d'infirmités que son âge n'en justifiait. Il n'avait plus grand espoir de revoir sa Fez natale, cette terre heureuse sur laquelle, avec une sorte de simplicité souriante, il ne cessait de jaser. Il avait vagabondé dans les États Barbaresques, il connaissait même le *Sahara* algérien. Il avait pris du service à Tunis, passé quelque temps ensuite en Égypte, sur le haut Nil ; puis il avait été soldat en Syrie, et enfin au service de la route du hajj, dans le camp de Maan. Musulman fervent, mais ayant vu le monde, où il avait souffert, il savait se montrer tolérant, et je fus aimablement reçu par lui. « À *Jebel Tar*³⁴³ (Gibraltar), en *Engluages* (dit-il) étaient les voisins de son peuple, de l'autre côté du détroit. » Il avait préféré les Engleys aux Stambûlis, des Turcs corrompus et de mauvais musulmans. Pas plus tard que l'année dernière, le Sîr Amîn leur avait laissé un baril de vin à garder dans la kella, jusqu'au retour du hajj : « Un maudit homme (dit-il) de boire de ce qui est interdit aux Moslemîn ! » Il était père de deux enfants, mais comme c'était des filles il ne paraissait pas s'en soucier outre mesure. Les filles sont un fardeau qui n'apporte que peu de joie dans une famille musulmane pauvre : lorsqu'elles quitteront le foyer familial, leur père n'en recevra qu'une maigre dot pour solde de tout compte.

Dame Nature préparait un avenir malheureux au jeune Mohammed. Vain et timide, le chétif adolescent était impatient de devenir quelqu'un, mais il n'y mettait aucun vertueux effort. Lambin au travail et d'une lenteur de limace au lever, j'entendis Mohammed Ali l'admonester de la sorte : « Il est bon de se lever, mon fils (quand le jour paraît), à l'heure de la prière du matin. C'est alors que les anges de la nuit s'en vont et que ceux du jour arrivent, mais Satan s'empare du corps de ceux qui s'attardent aux lit. Sache que j'ai eu une fois dans ma maison un serviteur, un Nasrâni, et bien qu'il se lavait la tête avec du savon et peignait ses cheveux, son visage était toujours bouffi et décoloré, wellah, comme celui d'un pourceau, et si vous les envisagez le matin, vous pouvez voir que de tous, les Nasâra sont ceux qui ressemblent le plus à des pourceaux. »

Le jeune Abd el-Kâder était plus « ignorant » (*jahil*) que malintentionné, et beaucoup trop

342 « Suffisant », archaïque dans cette acception.

343 Corruption de *Jebel Tar*.

grand pour son âge, de sorte que Hasan dit un jour en le regardant : « la caboche³⁴⁴ d'Abd el-Kâder est aussi grosse que la tête de [153] celle de notre mule blanche et il n'y a rien dedans. » Ils allèrent ainsi raillant les manières de godelureau dans la kella, jusqu'à ce que le cœur du pauvre garçon devint trop gros et qu'il se mit à pleurer comme un veau. On ne tarda pas à l'exiler à B. Moaddam, avec un autre pour veiller sur la source.

Mohammed Ali, *el-Mahjûb*³⁴⁵ (c'était son sobriquet), l'inspecteur des kellas entre Tebûk et Médine, était un aimable et sanguinaire gredin, à la tête un peu fêlée. Mi-bon, mi-violent, son naturel était détrempé (comme maintes de leurs âmes tourmentées et volatiles) à l'école de l'administration turque. Il était illettré. Sa famille avait habité une région montagneuse (dont il disait qu'elle était « de mœurs antique et intègres ») de l'Algérie. Lors de la conquête, plutôt que de devenir les sujets des Nasâra, ils s'étaient embarqués de leur propre gré sur des vaisseaux du gouvernement français, pour être débarqués en Syrie. La tradition de leurs aïeux voulait que, « très anciennement ils occupaient tout le pays qui s'étend autour de Maan, où Moïse passait les troupeaux de Jethro le prophète³⁴⁶. Les B. Israël les avaient dépossédés. » Entrant au service militaire, il avait combattu et souffert avec les troupes syriennes, dans un terrible *jehâd* livré contre les Moscovites, au Caucase³⁴⁷, où il avait été blessé à deux reprises. D'après ce qu'il montra, le coup, avait dû pénétrer par derrière et ses vieilles blessures le tourmentaient lorsque le temps changeait. Puis, à la tête d'une petite troupe à cheval, il avait servi en Palestine et dans les pays d'au-delà du Jourdain, s'attachant à la fortune de Mohammed Saîd, duquel il avait obtenu son présent office. Soldat à demi féroce, cet homme était capable de s'exprimer avec équité et raison lorsqu'il était au mieux de ses esprits. Alors, de même que la mer laisse des flaques d'eau derrière elle en se retirant, il avait l'air humain. Le meilleur et le pire des Moslemîn peuvent discourir avec une grande piété. Il tenait la valeur des Moghrébis pour nonpareille et il était dangereux de lui porter la contradiction. Lorsqu'il se rencontrait dans ses exécrables accès d'humeur noire³⁴⁸, s'était un tigre et ses cruautés l'avaient déjà rendu fameux sur la route du hajj. Alors qu'il était lieutenant à Maan, il avait fait pendre (il s'en vantait) trois hommes. Ayant reçu un jour l'ordre de construire une voûte au-dessus de la tête de la source de la kella de Medowwara, afin de mettre l'eau définitivement à l'abri de l'hostilité des Aarabes, il en avait fait quelques-uns prisonniers, des cheikhs accusés d'avoir pillé le hajj, et après les avoir attachés dans la tour, chaque jour il les nourrissait de deux biscuits, et chaque jour il ordonnait qu'une mesure de grain pour le repas fût moulue avec un moulin à main [154] (qui est d'un poids insupportable) posé sur la poitrine ; jusqu'à ce que pliant sous ces extrémités, qu'ils aient endurées pendant un temps avec une virile fermeté d'âme, ils eurent envoyé quérir la rançon qu'il voulait leur extorquer. C'était un corps malingre et sénile, couvert d'ulcères, et comme il avait dépassé la cinquantaine, il ne donnait pas l'impression qu'il vivrait encore très longtemps. Son visage était celui d'un démon, rendu livide et à demi fou par la lèpre qui lui rongait l'âme. Quand il parlait, il criait d'une voix qui vous faisait tressaillir, comme si ç'avait été celle de la ghrûl. Son sombre cœur sous l'empire d'une tête aussi faible, nous donnait des alarmes perpétuelles, dans la kella solitaire. Il était capable d'exprimer (avec une élocution parfaitement recherchée) ce qu'il ressentait, en beaucoup ou peu de mots. Passant toute la journée dans le désœuvrement et assis à boire du café en compagnie de leurs semblables, ces Orientaux apprennent à faire parler leur cœur, à cette école d'infinie observation humaine. De ces contes relevés de saillies piquantes, qui sont la sagesse des gens incultes, nous lui en entendîmes dire pendant plus de deux mois ; ils n'avaient jamais de fin. Il les rendait si vivants aux yeux qu'ils étaient insurpassables et il en tirait partie de sa propre expérience bigarrée. S'exprimant dans un langage soldatesque et licencieux, à présent que son entendement avait fait naufrage et qu'il était livré à ses instincts insanes et bestiaux, gardant

344 « Costard », archaïsme.

345 « Le Voilé », de *Hijab* (voile).

346 Le beau-père de Moïse (Exode II, 18-24). Le Coran (VII, XI, XXVI, XXIX) lui fait jouer le même rôle à l'égard des Madianites que Hûd à l'égard des 'Aad et que Sâlih à celui des Thamûd.

347 Lors de la guerre de Crimée (1853-1855).

348 « *Dunghill* ill-humour » : littéralement « humeur de m. »

toutefois la nostalgie d'une humanité dilapidée, cet homme usé donnait le sentiment qu'il aurait pu être (s'il avait eu cette bonne fortune) un autre Tibère senex³⁴⁹. Avec tout cela, il était très dévot comme seuls ils peuvent l'être, et scrupuleux dans tout ce qui touchait à sa religion. Il en coûtait à sa conscience d'appeler le Nasrâni *Khalîl*³⁵⁰, et il recourait à des subterfuges pour une fois qu'il me donnait du *Khalîl*, m'appeler Ibrahim cinq fois. Il revenait toujours avec une étonnante solennité à ses prières, dans lesquelles il savourait un délicieux avant-goût du paradis ; c'était tout le soulas³⁵¹ qu'il pouvait trouver dans le désert de son esprit corrompu. Étant lui-même un prédateur, il lui était loisible de censurer la criminelle administration ottomane et d'en stigmatiser tous les méfaits. Il avait son nom inscrit dans le rôle des sujets français algériens tenu à Damas. Il quitta son trou pour aller ramper, si pour autant que je le susse on avait fait preuve de dureté à son égard, du côté de la Dowla ; et quiconque, dans les pays turcs, se trouvant en difficulté, peut s'en prévaloir, est très empressé à courir demander leur protection aux consuls étrangers.

Les nomades ont mauvaise réputation de l'administration turque du hajj, voyant le tyrannique et brutal comportement de ces prétendus gouvernants, leurs payeurs. Tous les citadins les tiennent avec mépris pour des abjects voleurs [155] qui se soient jamais acoquinés les uns aux autres. Si un nomade est pris en faute, l'ordre martial « Qu'on emmène ce Bédouins ! » est vociféré avec la voix de l'ange exterminateur, « et qu'on l'attache à la roue du canon ! » Dans son orgueil more, Mohammed Ali se montrait forcené, et d'un ressentiment atroce. Pas plus tard que l'an passé, ici, dans le désert, il avait osé se mesurer à son Pacha du hajj. Les approvisionnements du gouvernement et les meubles laissés en dépôt par les mukowwems sont entreposés sous scellés dans une chambre souterraine de la kella. Avec tout le reste, le Pacha payeur avait dépêché un sac de réaux, de l'argent appartenant à l'État. Lorsqu'ils revinrent, le Pacha envoya son domestique reprendre l'argent. Soupesant la bourse, l'homme crut sentir qu'elle avait perdu de son poids, car les Arabes sont soupçonneux comme des chiens, et il se mit à accuser Mohammed Ali. Mais en tirant son cimeterre, le More abattit l'imprudent esclave désarmé, le traîna par les talons, et avec des malédictions frénétiques, il referma la porte derrière lui. Le Pacha envoya un autre messenger, ordonnant à Mohammed Ali de se présenter devant lui et de répondre de cet outrage, mais le More syrien, le cœur encore bouillant, jura avec acharnement qu'il ne s'y rendrait pas, tant que son humeur ne serait pas apaisée. « Va-t-en porter ces paroles au Pacha de la part de Mohammed Ali, si Mohammed Saïd a un canon, moi aussi j'ai de l'artillerie sur la terrasse de cette kella. Par Dieu Tout Puissant nous tiendrons jusqu'au dernier et qu'il se souvienne que nous sommes des *Moghrâreba* ! » C'était une enragée façon d'éconduire ses amis et de se complaire dans la vilenie, mais il avait confiance que l'ancienneté de ses services répondrait de sa conduite auprès de l'énergique Pacha. Au pire, il se confondrait en excuses, alléguant les blessures reçues pour la cause sacrée de leur religion, et ensuite, il pourrait se plaindre « Wellah, sa tête n'allait plus jamais bien, et il était un Moghrébi », c'est-à-dire de nature colérique et d'une généreuse impétuosité. En dernier recours, il pourrait leur tenir tête, attestant qu'il était de naissance étrangère et sujet français. Son artillerie (et ceci montre ce que vaut une rodomontade arabe) se composait en tout et pour tout de deux toutes petites pièces rongées par la rouille, que quelque forgeron nomade eût pu avoir forgé, tant elles étaient rudimentaires. Cela faisait des années qu'on les avait amenées du *Borj*, une antique tour à un demi mille de distance, du côté des monuments, et elles étaient réputées avoir servi dans une ancienne guerre nomade entre les Annezi et des membres de la tribu *Harb*.

Avant que les Aarabes ne repartent, leur cheikh Motlog vint s'enquérir de moi : *Wen-hu, wen-hu*, « Où est-il, ce *Dowlâni*, ou homme du gouvernement³⁵², » Il ouvrit brusquement la porte et je vis un Bédouin au teint [156] basané qui jetait des regards menaçants et curieux sur celui qu'il

349 Vieux, âgé, ancien.

350 *Khalîl* signifiant « l'ami (de Dieu) », il ne pouvait s'agir que d'Ullah, dans l'esprit de Mohammed Ali, d'où ses scrupules de conscience.

351 Plaisir, divertissement.

352 Plus précisément, un habitant des pays sédentaires vivant sous la férule du gouvernement ottoman.

prenait pour un *geomâni*, un ennemi. Mohammed Ali leur avait dit que j'étais un sîr amîn, une sorte de secrétaire, envoyé là en mission officielle. L'illusion fut de courte durée, car comme les Musulmans prient publiquement et qu'on ne voyait pas Khalîl en faire autant, il fut bientôt dit que je ne pouvais appartenir à la religion. Mohammed Ali haïssait toute personne qui ne partageait pas sa foi et il se montrait très jaloux du despotisme croissant dans le monde des dangereux Nasâra. C'est ainsi qu'ils méditent, avec une mélancolie féroce, sur la décadence de l'Islam militant. Il savait pourtant se montrer agréable avec moi, nourrissant, tel un philosophe, une indulgence naturelle à l'égard de tout ce qui touchait à la religion. Tels étaient les habitants de la kella, une tour de soixante-dix pieds de côté, et formant un carré. L'intérieur de ces points d'eau fortifiés est lugubre et tous ceux dans lesquels j'ai pénétré sont bâtis sur le même modèle. La cour renfermant le puits est au centre, et tout autour sont les écuries, la resserre à fourrage et les magasins. Des escaliers conduisent à une galerie supérieure qui fait le tour de la kella, et sur les côtés nord et sud de laquelle se trouvent des alignements de petites pièces d'habitation en pierre. D'autres escaliers relient cette galerie au toit en terrasse, par où la garnison peut monter dès que le besoin de défendre la kella se fait sentir.

Cette tour est construite autour d'un puits ancien, le *Bîr en-Nâga*, où la chamelle miraculeuse avait été abreuvée. Selon l'opinion de leurs docteurs, c'est la seule eau qu'un homme pieux puisse boire, dans le « pays corrompu », mais à cause des infiltrations des fosses d'aisance, je crains que ce puits ne soit l'occasion de graves maladies vésiculaires. Comme les autres puits anciens qui subsistent dans la plaine, le *bîr* est revêtu d'une maçonnerie construite à sec. Il est profond de 26 pieds jusqu'à la nappe, dont l'eau sort tiède et putride, les matins d'hiver, à une température de 19°C. Je n'ai jamais trouvé une eau de puits qui ne fût pas tiède en Arabie ! Les *Ullema* enseignent que les prières dites de Medain Sâlih ont le plus grand mal à atteindre le ciel, et les plus parfaits d'entre eux apportent que l'eau du puits de la nâga³⁵³. Size à l'extérieur et au sud, la birket de la kella est grande de dix-huit pas sur vingt-deux ; sa profondeur est de trois brasse. Deux mules de Damas peinaient à tour de rôle pour faire tourner la rustique roue du puits, y passant chacune quatre heures par jour, mais cette machinerie était si mal conçue que près du tiers de l'eau puisée retombait dans le puits au moment d'arriver dans les godets – qui sont des cerceaux de copeaux comme ceux des mesures de grains –, et une bonne partie de ce qui s'écoule [157] dans la birket est perdue, car son fond fuyait de partout et il fallait de dix à douze jours pour la remplir entièrement. Chaque hajj venant de Damas apporte de quoi renouveler l'équipement du puits de cette kella et de ceux des suivantes.

Il est remarquable que presque jusqu'à Médine, toutes les kellas de la route du hajj sont réputées avoir été construites par des Nasâra. Quelques années auparavant, des maçons chrétiens avaient réparés la tour de Medain Sâlih. Je n'étais donc pas le premier chrétien à se montrer dans les murs de ces lointaines kellas. On se souvenait d'eux comme de gens tranquilles et hospitaliers. Les fondations de la kella sont de pierres sans mortier, posées sur une assise de terre meuble. Les murs qui s'élèvent au-dessus sont des couches de pierres brutes liées avec de l'argile ? Le mortier ne sert qu'à souligner l'ouvrage. La pierre à chaux doit être apportée, à dos de chameaux loués aux Bédouins, du *Jebel Iss*, qui est une montagne gréseuse recouverte de calcaire dans un wadi du même nom, à deux jours de marche sous le *Harreyri* ou petit Harra, au-delà d'el-Alli. Ce n'est pas le grand *W. el-Iss* de l'antiquité, où on voit de nombreuses sources entre les palmiers *dôm*³⁵⁴ et les ruines de villages, qui descend du pays *Jeheyne*, entamant son long parcours au-dessus de *Yanba*, et qui débouche dans le *W. el-Humth* ou *W. Jizzl*.

À Damas, j'avais entendu parler du plaisant site de la kella de Medain Sâlih, avec sa palmeraie. Celle-ci se composait en réalité de trois arbres femelles adultes, et d'un mâle pour les féconder. Haj Nejm passait ses heures de loisir dans un petit jardin enclos par des murs d'argile et

353 En vertu de la légende selon laquelle lorsque Mahomet, en route vers Tebûk, passa par el-Hejr, il défendit à ses soldats de s'abreuver aux puits du lieu maudit.

354 Le *doum* (Hyphoene thebaica).

perdu dans l'immense désert bédouin. Il y faisait venir des salades, des poireaux et d'autres herbes potagères destinées à donner du goût à son ordinaire arabe. La tour se dresse solitaire, un demi mille avant le mont Ethlib, presque au centre de la plaine-vallée de Medain. C'est l'Hijr du Coran, l'el-Héjr des Bédouins. Ce lieu est l' « Εγρα » [Egra] de la géographie de Ptolémée, au temps duquel était établi des emporium³⁵⁵ de la route caravanière entre el-Yemen et la Syrie, devenue depuis le derb el-hajj. De la terrasse de la kella, on peut aussi apercevoir quelques-uns des plus grands monuments, et on voit la plaine comme si elle était encerclée par des falaises. Ce n'est qu'après Ethlib qu'on découvre toute l'étendue de la plaine, à main gauche, avec au sud-est des protubérances sablonneuses qui s'élèvent au-dessus d'un horizon rétréci. C'est par là que passe la route du hajj. Entre nous et la solitude du désert, s'interposent les Arabes de la porte³⁵⁶, des familles de nomades dont les tentes étaient dressées en [158] permanence devant la porte de fer de la kella. Ce sont de pauvres foyers Fej(k)îr (qui dépourvus de chameaux ne peuvent suivre les campements itinérants de leurs contribules) et une demi douzaine de tentes déchirées des *Fehjat*, une toute petite et très pauvre fraction *Heteym*, presque aussi méprisés que des parias. Ils sont clients des Kukara et depuis des temps très anciens au service de la kella et collecteurs de fourrage, comme les Sweyfli d'el-Akhdar, vendant leurs d'âpre renouée, à la caravane du pèlerinage, pour un prix fixé par le gouvernement, qui s'élève à un réal. Des Fehjat, des Sweyfli et des pauvres Humeydat de Tebûk, on chante dans le hajj un vers paillard : « Nous sommes allés avec leurs filles, pour une couronne. » Les *Bedowna*, qui sont aussi des Heytem, approvisionnent également le hajj en fourrage. Leur district est dans le *Jebel Dokhan*, sous el-Alli. Ils sont une cinquantaine de familles, qui vendent ici, et à Sawra les mêmes hautes herbes qui croissent dans les dépressions sablonneuses au pied des montagnes désertiques. Les petits chameaux des Bédouins ne broutent pas le thurrm. Les Arabes stigmatisent cette contrée sous le nom de *Beled ej-jua*, « un pays de famine ». Il est rare qu'ici les ménagères fassent la cuisine : une poignée de dattes agglutinées est presque tout leur ordinaire. On appelle aussi ce pays *Beled el-haramîeh*, « un pays de voleurs ». Mains *ghrazzûs* (expéditions guerrières) parcourent cette plaine dont les membres appartiennent à des tribus hostiles, de sorte qu'il ne se passe guère de jours sans alarmes.

Dans les légendes coraniques, les *Medain Sâlih* sont les maisons taillées dans le roc de la tribu idolâtre des Thamûd des anciens Arabes. Si on s'en rapporte à leurs chroniques fantastiques, elles étaient déjà détruites du temps de Jethro ; l'envoyé de Dieu auprès des Madianites. Dans le Coran, Jethro prêche ses contribules incrédules, leur donnant en exemple les jugements qui ont anéanti les autres peuples auxquels il est arrivé de dénigrer les saints prophètes. Chez Ptolémée et Plinie, l'oasis d'*Hejra* est un des centres d'approvisionnement de la route caravanière de l'or et de l'encens³⁵⁷ de l'Arabie heureuse. elle a dû décliner aux générations suivantes, car cette artère commerçante se dirigeant vers le nord fut de moins en moins utilisée et, à la fin, presque complètement abandonnée au profit du transport maritime. Du temps de Mahomet, à peine cinq siècles plus tard, cette idée désolée était tombée dans un tel oubli que son nom n'avait plus d'autre existence que légendaire. Passant par-là lorsqu'il accompagnait les caravanes de La Mecque, Mahomet fut certainement ému en voyant de la route l'architecture creuse et archaïque des ces « lieux désolés » (nul ne peut considérer sans émotion les linéaments sévères et altiers de ces solennels alignements de cavernes!). Aussi il y perçut un témoignage [159] divin de la tradition populaire. La haute imagination sentencieuse des Arabes incultes, la même qui ne fera pas confiance au cœur de l'homme, déborde d'une crédulité infantile pour tout ce qui touche aux choses de la religion. Le jeune fondateur de religion ruminait déjà le pressentiment d'une mission divine dans son esprit exalté. Dans son existence prophétique, la destruction de Thamûd, joint au cas prétendument similaire de 'Aad, de Madiân et des cités de Loth, qui avaient « rejeté les apôtres d'Ullah », allait devenir un argument

355 Comptoir commercial à l'étranger, dans l'antiquité grecque et latine.

356 « Gate Arabs », par allusion au fait que dans les villes arabes que Doughty connaissait, comme Damas, les mendiants se tenaient généralement à l'extérieur des portes.

357 « Frankincense » encens pur, de qualité supérieure.

capital du Coran : paroles d'une effrayante et immédiate persuasion et difficilement réfutables, puisque seul l'événement pouvait en prouver la fausseté. *El-Hijr* est le titre d'un des chapitres du Coran³⁵⁸ qui en compte cent quatorze en tout, et la mention de cette légende revient dans plus de vingt.

La lugubre fable sémitique de Medain peut se résumer ainsi : 'Aad vainquit les Thamûd (un ancien peuple d'el-Yemen ou Arabie Heureuse). Émigrant vers le nord, les Thamûd s'arrêtèrent dans la plaine d'el-Héjr, sous le mont Ethlib. Quelques générations plus tard, ces pêcheurs qui, armés d'une vaine confiance, s'étaient taillés des demeures dans le roc, reçurent un avertissement divin par la bouche de Sâlih, un prince de leur nation. Les idolâtres Thamoudéens lui demandèrent un signe : « Que la montagne dirent-ils, accouche d'une chamelle grosse depuis dix mois d'un chamelon, et ils le croiraient ». Alors la montagne gémit, comme dans les douleurs de l'enfantement et, du ventre de la roche, sortit cette chamelle ou nâga qu'ils avaient souhaitée du prophète de Dieu. Deux mois plus tard, après qu'elle eut mis bas son petit (car elles portent pendant douze mois), son lait suffirait à nourrir tout le peuple de la plaine. Mais la chamelle prodigieuse, lorsqu'elle passait dans le désert, effrayait le bétail. De surcroît, chaque fois qu'elle s'abreuvait, c'était de trois jours l'un, elle asséchait tous les puits des malveillants Thamoudéens. Ils se lassèrent d'elle et d'aucuns hommes vils conspirèrent sa malchance, et leurs flèches (comme il a déjà été dit) la tuèrent dans le défilé appelé Mûbrak en-Nâga. Lorsque la divine chamelle fut morte, le peuple des Thamoûd se repentit. Le prophète leur commanda alors d'aller chercher son chamelon errant, et la faute leur serait peut-être pardonnée. Mais le chamelon apeuré, se mit à meugler. « Les meuglements, dit Sâlih, dureront trois jours. Restez dans vos demeures, et après cela la calamité fondra sur vous. » Alors, de méchants hommes tendirent une embuscade au Nebi Sâlih, mais les anges le déjouèrent. À la fin du troisième jour, un vent terrifiant s'éleva, le *sarsar*, la terre trembla, une voix se fit entendre du haut des cieux, et au matin le peuple idolâtre fut trouvé gisant sur la face (comme les nomades ont accoutumé à dormir), raides morts, et la contrée fut débarrassée de leur présence, comme si [160] elle n'avait jamais été habitée. Semblable fin détestable est rapportée de Aad et des Madianites. Les Musulmans syriens montrent un à-pic montagneux (*el-Howwâra*) dans cette plaine, qui ouvrit son giron et reprit le chamelon orphelin³⁵⁹.

Cela faisait maintenant une semaine que nous étions enfermés dans la kella et nous ne nous étions pas encore remis des fatigues de notre voyage depuis la Syrie. Mohammed Ali ne voulait pas me laisser sortir seul, mais il avait parlé à *Zeyd*, un principal cheikh Bédouin, qui devait revenir après quelques jours et m'accompagnerait aux monuments. De Medain, Haj Nejîm disait : « C'est merveille de voir leurs sûks, jusqu'aux trous de chevilles auxquelles ils suspendaient leurs affaires, au-dessus des portes des boutiques, et dans maintes de celles-ci les étagères, les gardes-manger et les celliers où ils déposaient leurs marchandises et, wellah, vous pouvez y voir quantité de documents des *Kôm Thamûd*. C'étaient des *Kuffar*, ils ne voulaient pas croire en Dieu jusqu'au moment où ils sont tombés raides morts, lorsque le souffle arriva sur eux. » Les propos du digne et vieux More oscillaient entre la simplicité confuse et une pensée semi honnête, comme si quelque

358 Sourate XV.

359 Des « précisions » complémentaires m'ont été données par des habitants d'al-Ulla (el-Alli) : « La chamelle était si grande, nous dit-on, que lorsqu'il passait dans le cañon qui relie al-Ulla à Medain Sâlih, ses flancs raclaient les parois. Un pacte avait été conclu entre la chamelle et les Thamûd. Un jour, l'eau serait réservée à la population et la chamelle allaiterait son chamelon. Le lendemain, se serait au tour de la chamelle de s'abreuver, mais elle donnerait son lait aux habitants (le bassin de pierre polie qui avait servi à recueillir le lait, me fut montré). À la longue, les gens s'inquiétèrent, redoutant que le partage ne leur fût fatal. La chamelle n'engloutissait-elle pas d'énormes quantités d'eau, le jour réservé à l'étanchement de sa soif ? On décida de la tuer. Si disproportionné était l'animal pour leur chétive taille, que tous les Thamûd réunis n'eussent pas pu en venir à bout. Aussi ils inventèrent de garnir de glaives les parois du cañon. Lorsque la chamelle vint prendre sa part d'eau, les épées lui tailladèrent les flancs et elle mourut de ses blessures. » (al-Ulla, 1968).

chose avait fait défaut à son raisonnement. « Et (dit-on à l'aga) sache une nouvelle chose qu'on a récemment découverte. Des femmes qui cherchaient des sels à fusil (salpêtre) dans les « maisons », sont tombées sur quelque chose qui a l'air d'un médicament, qui jeté sur la braise produit une odeur de *bakhûr* (encens). Wellah, elle l'ont vendu pour tel à el-Alli. » Il alla nous chercher des petits morceaux friables, ils étaient de couleur marron et blanchâtre. « Et voyez, dit-il, il y en a de trois sortes, le *Bakhûr*, l'*aud* et le *mubâarak*. » Il les jeta dans le foyer d'où s'éleva alors une mince fumée terreuse qui répandait la désagréable odeur douceâtre et de moisi de l'encens. L'encens a cessé de provenir de l'Arabie Heureuse, et pourtant tous les Arabes sont unanimes à estimer que son parfum est souverain. De nos jours, c'est des Îles Malaises que les pèlerins de La Mecque en apportent le plus ; et de là, il est redistribué dans toute la Péninsule Arabique, atteignant presque chaque foyer. Son odeur reconforte [161] les âmes pieuses et embaume le cerveau. Si nous considérons que l'odeur de l'encens est pieuse, c'est certainement à cause de la tradition des Gentils qui nous a été léguée de cette vieille route de l'or et de l'encens. Lorsqu'ils se réunirent pour boire du café, spécialement dans les villages des oasis, les jours de fêtes, les Arabes en jettent un morceau dans un poêlon, qu'ils se passent de main en main.chacun à son tour le cache pendant un moment sous son manteau, afin que ses vêtements sentent bon ; puis il hume le doux relent à une ou deux reprises et passe le plat à parfum à son voisin.

Les Bédouins étaient partis. Un soir, nous étions réunis dans la petite chambre à café (qui donne sur la galerie supérieure) assis autour du feu hivernal de bois d'acacias sec, lorsque entre les claquements du pilon à café, nous crûmes avoir entendu quelqu'un héler sous la meurtrière ! Tous tendirent l'oreille : une voix caverneuse et épuisée nous appelait. Mohammed Ali lui cria quelque chose en turc, qu'il avait appris dans sa vie de soldat. Il lui fut répondu dans la même langue. « Ah ! », dit l'aga en rentrant la tête, « c'est quelque pauvre hajji. Lèves-toi Hasan, et toi Mohammed descends en courant, lui ouvrir la porte ». Ils se hâtèrent avec un pieux empressement de faire entrer l'infortuné pèlerin. Il nous ramenèrent un pauvre homme de bonne prestance, d'âge passablement avancé. Il était presque nu et tremblait de froid dans la nuit. C'était un derviche turc qui était venu jusqu'ici à pied de son pays d'Asie Mineure, à peut-être six cents milles de distance, mais bien que robuste, son endurance humaine de la souffrance n'était à l'aulne du long chemin qu'il avait parcouru. Il était tombé malade peu après Maan et, à son départ de Medowwara, le hajj avait abandonné dans le désert cette créature exténuée et chancelante. Et depuis, il s'était traîné sur deux cents milles de désert, suivant les traces de la caravane, et ne trouvant de soulagement que dans les kellas ! Le voyageur solitaire et rompu, n'avait pu rattraper les hajjâj, qui décampaient sans cesse devant lui, à marche forcée. Mohammed Ali lui apporta un vêtement en feutre d'Alep, dans lequel le pauvre derviche que les Aarabes avaient dépouillé trois avant Medain, put s'envelopper pour se protéger du froid.

Ils lui firent tous bon accueil, et tandis qu'on lui préparait à souper, ils le prièrent de se mettre à l'aise, lui disant : « L'année prochaine, si Ullah le veut bien, il pourrait faire le pèlerinage sacré. Pour l'heure, il pouvait rester avec eux, et ils l'hébergeraient pendant des deux mois et demi qui s'écouleraient avant le retour du hajj. » Mais il ne le voulut pas ! Il avait quitté son foyer pour connaître une grande infortune dans des pays inconnus ; il ne reviendrait jamais voir les deux cités bénies. Le paumier s'assit au foyer de notre café avec une gratitude dévote et une honnête humilité. Ayant retrouvé une humanité fraternelle, le pauvre homme nous montra la [162] douceur et l'innocence de ses mœurs. Lorsque notre humeur fut revenue, un des nomades de la porte, se mettant à faire de la musique du désert, ouvrit la bouche pour nous égayer, braillant sombrement sa chanson Bédouine aux graves accords du rabeybi. C'était un *Wadi*, un Bédouins Fejir, avenante créature au noir visage dans cette compagnie que le feu éclairait. Récemment, il avait passé une année à Damas, et ce séjour à la ville avait fait de lui un vil trompeur, sous les apparences d'une valeur naturelle. De sang cheikh et d'une contenance noble et aisée, il avait la mine d'un enfant choyé par le sort, mais le misérable n'avait pas de chameaux ; aussi sa tente était plantée en permanence devant la kella. Plus que les mouches, il hantait la chambre à café de la tour, où à toute

heure, en roulant le blanc de ses yeux, il flagornait³⁶⁰ Mohammed Ali, de toutes ses dents blanches, opinant avec des *Ullah Akhbar* ! « Dieu le Plus Haut », à chaque parole sentencieuse de ce personnage de la kella.

Emmitouflé dans son vêtement, le pauvre derviche resta assis tout un jour, goûtant la douceur de se reposer de ses fatigues passées. Au troisième matin, le dernier de l'hospitalité coutumière, ils s'étaient déjà lassé de lui. Lui mettant un paquet de farine dans la main et une petite outre sur les épaules, Mohammed Alli le conduisit vers la sortie et lui montrant le chemin, il lui recommanda de suivre comme il pourrait les traces de pas de la caravane et À Dieu-vat. Les misères du hajj sont infinies : pour les pauvres gens, la religion est une promesse de bonnes choses à venir et maints sont presque des épaves. Cette douleur, les paroles ce néfaste Arabe, qui professait être l'envoyé d'Ullah, se sont imposées tous les ans à des dizaines de milliers d'êtres humains dans l'affliction³⁶¹ !

Du temps de mon précédent séjour à Maan, il y avait un jeune derviche arabe, de ceux qui vivent à cheval sur la frontière des pays mi-arabes mi-persans, qui s'étendent au-delà de Bagdad. Ce « fils de la route », seulement vêtu d'une tunique lâche en coton, arrivait tout seul à pied, de La Mecque (à plus de six cents milles de distance), presque six mois après le retour du hajj. Il s'était restauré dans les kellas, et parfois, dans son voyage, il avait rencontré des Arabes et était resté quelque temps dans leurs campements. Je lui demandai, « comment avait-il pu trouver son chemin et ne pas être dépouillé par les Bédouins ? » *Réponse* : Ô ! homme, je n'ai que ma chemise sur le dos et ce bol de bois dans la main. » Robuste et éclatant de santé, il donnait l'impression de ne pas encore avoir commencé à être fatigué. Il lui restait deux cent cinquante milles à franchir avant d'arriver à Damas, après quoi il devait se traîner deux autres mois avec quelque caravane, jusqu'en Mésopotamie, et même là, il serait encore loin de chez lui. Bien que le voyage de Médine et de La Mecque ne soit jamais aussi long, c'est gaiement qu'ils l'entreprennent à pied et avec la plus grande insouciance ! Ce jeune homme, laissé en arrière, malade, fut très longtemps [163] alité dans un hôpital de La Mecque, destiné aux étrangers et appartenant à une fondation pieuse. L'enterrement de tous ceux qui meurent dans l'indigence, dans la ville sainte, est payé sur le produit des aumônes déposées dans le tronc du temple. À tout misérable qui va nu une chemise est allouée, dont le coût est couvert par la même œuvre charitable.

Une autre épave du hajj était déjà hébergée dans la kella un pauvre diable d'Émèse³⁶² (en haute Syrie) qui avait autrefois fait partie du corps de police. À pied, sans même une pièce d'argent, il s'était mis en route pour faire son pèlerinage, et en échange de son repas il s'était loué à un maître chamelier, dont il soignait les chameaux. C'est un dur service, il doit se réveiller au milieu de la nuit, après les longues marches du jour. Après qu'il eut parcouru cinq cents milles ses chevilles enflèrent. Il boita encore une étape ou deux, puis il se laissa sombrer sur le bord du chemin à quelques milles de Medain, et le hajj le dépassa. Le Pacha, qui cheminait à l'arrière garde, tomba sur le misérable : « Qui es-tu ? » dit-il. « Avec la permission de votre Seigneurie, mes membres ne peuvent plus me porter. Pitié Monseigneur, j'ai été dans l'armée, sinon je vais mourir ici. » - « Debout ! » (cria le chef militaire), lèves-toi, marche ! » et le Turc le frappa durement de sa cravache de cuir. « Hélas ! Je ne peux faire un pas de plus, même si votre bon monsieur me battait jusqu'à ce que je meure. » Le Pacha ordonna alors à un chamelier des Ageyl de prendre cet homme en croupe sur son thelûl et de l'amener à la kella, où il pourrait rester jusqu'au retour du hajj, et le gardien lui donnerait ses rations. Nasar était le nom de l'homme, bonhomme engourdi et indésirable, car il était tenu de l'entretenir aux dépens de la garnison de la kella. Passé les trois jours de l'hospitalité, ils le bannirent de la chambre du café et, comme une bête, ils lui donnèrent la resserre à fourrage du rez-de-chaussée pour quartier. Je soignait le pauvre homme qui m'en fut très reconnaissant. Son sang peu vigoureux n'étant sustenté que de riz et d'eau, il ne s'était pas encore

360 Flatter basement, servilement.

361 Tristesse profonde, abattement à la suite d'un grave revers. Détresse, peine.

362 Homs

remis, avant le retour du hajj.

Des Bédouins ne tardèrent pas à survenir, qui avaient vu notre derviche cheminant lentement sur la route descendant du hajj. Le temps était clair, le soleil d'hiver réchauffait les mi-journées, mais la saison était trop fraîche pour qu'un homme aussi fourbu pût passer la nuit dehors. Plusieurs semaines s'étant écoulées, et d'autres Bédouins étant arrivés de Médine, nous leur demandâmes si d'aventure ils n'avaient pas vu notre derviche ? S'étant fait décrire la façon dont notre homme était vêtu, ils répondirent « Oui, billah, nous l'avons vu gisant mort, son vêtement de feutre sous lui. C'était sur le bord du chemin, près de Sawra (pas loin d'ici) presque en vue de la kella. » Ses bienfaiteurs furent navrés d'apprendre que celui qu'ils avaient, [164] peu de temps auparavant, vu repartir vivant, n'était plus maintenant qu'une carcasse morte gisant dans le désert : pareille infortune pouvait leur advenir eux aussi, dans le grand désert. Comme un seul homme, ils crièrent : « il est mort de soif ! » Ils supputèrent qu'il avait laissé son outre se vider, qui devait pendre avec lassitude à son faible cou, dans la chaleur de midi. Pour les nomades, ce n'était pas un spectacle nouveau que celui de voyageurs miséreux qui ayant eu une défaillance se mouraient abandonnés sur la route du pèlerinage. Souventes fois (des Bédouins l'on dit à mon audience³⁶³), ils voient des hyènes qui les entourent, les yeux brillants et la gueule ouverte, impatientes de les dévorer, sitôt que le dernier souffle se sera échappé de leur corps encore chaud. Ils passent leur chemin : les Bédouins n'ont pas la charité pieuse et gratuite d'enterrer des inconnus. Mohammed Ali me dit qu'il n'est pas de hajj dans lesquels d'aucuns ne défaillent et ne soient laissés en arrière pour mourir. C'est entre les Hameyn qu'ils souffrent le plus, « où, Ô Khalîl ! Les montagnes dressent leur muraille jusqu'au ciel de chaque côté de la route ! » Dans l'air stagnant, il n'y a rien à se mettre à couvert des tourments du soleil ardent ; lorsque l'oppressant *simûn*³⁶⁴ souffle sur eux, ils s'écroulent, rampent sur le sol, et suffoquent. On trouve de l'eau en chemin, même là où la chaleur est la plus forte, mais à moins de recevoir encore et encore des cadeaux des Pachas turcs, les maudits Bédouins ne toléreront pas que le voyageur en boive. C'est sans remède, non plus que de franchir cette vallée de la mort, les mésaventures fatales prennent fin. À La Mecque, le site de campement est trop loin de la ville et la nuée des infortunés étrangers doit trouver une chambre à louer dans la ville sainte, aussi ils sont ordinairement nombreux à s'entasser à plusieurs dans une chambre exiguë. La plupart arrivant affaiblis par les longues étapes, avec des humeurs malingres accumulées dans le corps, il faut encore que de nouveaux et terribles désordres couvent dans leur sein. Maintes grandes épidémies de peste sont sorties du pèlerinage de La Mecque, qui se sont propagées dans le reste de l'humanité !

Énorme en effet a été l'événement de la faction religieuse de Mahomet. Les vieilles valeurs sémitiques qui avaient cours en matière de religion furent énoncées d'une nouvelle manière sous le sceau bâtard de l'(expéditif, factieux et relâché) esprit arabe, et régurgitées sous la forme d'une règle de vie humaine plus facile et plus sobre (une agréable bienséance charnelle pas au-dessus des possibilités de tout un chacun). Les dits de Mahomet ne [165] sont-ils pas aujourd'hui la source de croyances d'un dixième de l'humanité ? Qu'eût été le monde si ce funeste Ismaélite avait tenu sa langue ? Même si elle est spirituellement superficielle, la religion capable de donner le branle à des multitudes d'hommes, est une puissance capitale dans l'histoire de ce monde injuste. Périlleux est le lien qui peut souder plusieurs millions d'hommes, à la vie et à la mort ! L'Islam et la communauté des Juifs sont comme de grandes conspirations secrètes, amies seulement d'elles-mêmes et envers tous les autres d'une véhémence barbare et inique, déloyale et implacable. Mais l'idolâtre religion préislamique de la ka'aba fut la cause que l'idolâtrie³⁶⁵, précocement mûrie, ne se corrompra pas de

363 « *In my audience* » : à mes oreilles. Dans la langue de Rabelais, « audience » est pris dans l'acception d'audition, d'action d'entendre. Voir Luc XX, 45 (Bible du Roi Jacques Ier, 1611 : « Then in the audience of all the people he said unto his disciples. »)

364 *Simûn* : « poison » en arabe. Vent violent du sud qui se lève à l'équinoxe de printemps. C'est le *Khamsim* (cinquante), ainsi appelé parce que la période pendant laquelle il souffle dure environ 50 jours.

365 « *Mawmetry* » Mawmet (ou maumet) : idole, marionnette, poupée (cf. Shakespeare, *Romeo and Juliet* : « a

sitôt.

Le coeur de leur religion dispersée est toujours La Mecque, d'où chaque année les Musulmans d'un nombre considérable de pays s'en reviennent fanatisés. De combien de lointains pays ne s'assemblent-ils pas à la fête sacrée ! La plaisante contagion de la religion des Arabes s'est répandue presque aussitôt aussi loin que la peste. Le gain d'une bataille³⁶⁶ et elle eut englouti l'Europe. D'une entendement barbare, pareil à celui du renard, les nations islamiques, religieusement persuadées qu'« il n'est de science que le Coran », ne peuvent aujourd'hui prendre aucun chemin qui vaille.

Plusieurs jours passèrent, Mohammed Ali disant chaque soir que « demain il m'accompagnerait aux monuments. » c'étaient des promesses turques : j'avais affaire à quelqu'un qui dans son sein avait déjà dévoré le Nasrâni. En Syrie il avait admiré cette curieuse cupidité de certains voyageurs Francs lors de l'achat d'« antiquités. » « Que me donneras-tu, dit-il, pour voir les monuments ? Et n'oublie pas, je suis ta seule protection dans le désert. Il y en a dans la kella qui te tueraient bien volontiers, sauf que je leur ai défendu. Par Dieu Tout Puissant, je te dis la vérité. » Je dis, « Qu'il fixe le prix de ses services et je lui remettrai un billet à ordre sur Damas ». Mais les promesses à lointaines échéances n'ont guère de chance d'être acceptées par aucun Arabe, si plein de perfidie est leur univers, et eux-mêmes font peu de cas des renseignements les plus solennels.

Arriva alors Zeyd, un cheikh des Bédouins Fejîr, montant un dromadaire du désert, avec son porte-fusil en croupe, et le plus jeune fils du cheikh chevauchant sa jument tenue en lisières. Zeyd avait été à la ville, à Damas, où il s'était imprégné de l'essence des mœurs ottomanes, et de comment [166] s'insinuer en les soudoyant dans la faveur de personnages officiels. Deux années plus tôt, lorsque sa jument avait pouliné, et ce n'était pas d'une pouliche (ils estiment que le mâle vaut à peine le lait de chamelle qu'ils lui donnent), ce renard de nomade avait fait cadeau de son poulain stérile à Mohammed Ali, le loup more. Le kellâji avait monté cet étalon neuf, fort et jeune, à sa descente de Syrie. En échange Zeyd n'avait vu venir que des propos spécieux. Se présentait maintenant l'occasion offerte par le Nasrâni et les deux compères s'attendaient que je fisse les frais du compte qui était entre eux. « Donne dix livres à Zeyd, et Zeyd te fera monter, Khalîl, sur sa jument et t'emmènera faire le tour de tous les monuments. » Le plus éloigné n'était qu'à deux milles de la tour et la plupart à moins d'un mille. Zeyd prétendait en outre qu'il y avait je ne sais quoi à voir « à *Bîr el-Ghrannem*, où nous avons dû prendre un *rafik*³⁶⁷ des Arabes *Billi*. » La seule certitude est qu'ils englobent tout cela dans le pays vaincu d'el-Héjr qui s'étend entre Mûbrak en-Nâga et Bîr el-Ghrannem, à près de trente milles d'ici, et auprès de l'ancienne route caravanière, le long de laquelle on trouve des ruines de villages, jusqu'à Médine même. Mais les nomades sont unanimes à dire que nulle part dans ces lieux il n'y a de *Byût* ou de *beban*³⁶⁸, c'est-à-dire des chambres taillées dans le roc comme celles d'el-Héjr ou de Medain Sâlih.

Zeyd avait pris soin de faire le tour des tentes de ces contribuables et il se les était obligés par la formule *Jîrak* « Je suis ton prochain³⁶⁹. » Si je refusais les services de Zeyd, je ne pouvais engager personne d'autre. Le sort avait décidé que nous serions compagnons pour un long temps à venir. Zeyd était un cheikh du désert basané, presque noir, de taille et d'âge moyens, avec un visage sévère et buriné par la faim. Une couleur si sombre n'est pas bien vue des Arabes, qui sur les

whining *mammet* », III, v. 185° ; C'est une corruption de « Mahomet », devenue un terme générique pour désigner une fausse croyance. Shakespeare étant un auteur décadent aux yeux de Doughty, c'est vraisemblablement aux *Contes de Cantobéry* qu'il a emprunté cette expression (cf. *Le Conte du Pasteur* : « the synne of mawmettrie », 2039, ed. Everyman's).

366 La légendaire bataille de Poitiers, remportée en 732 (ou 733) par Charles Martel, duc des Francs, sur les Arabes qui avaient envahi l'Aquitaine.

367 Guide, compagnon de route.

368 Porte, rangée de portes le long d'une rue.

369 De façon plus explicite : « Ne te mêle pas de mes affaires ».

plateaux sont moins bruns que foncé que rougeauds. À leur idée, cela ressemble au sang ignoble des races d'esclaves, et il s'ensuit qu'à leurs yeux, même des cheveux frisés et annelés, sont une difformité. Nous pouvons nous rappeler, dans le Cantique des Cantiques, la façon dont l'amante justifie la coloration bistrée de sa belle apparence, « Je suis noire, mais je suis belle, ô ! filles de Jérusalem, comme les tentes de Quédar, comme les pavillon de Salomon » ; et elle exalte le teint de lys et de rose de son bien-aimé. Le noir, absence de lumière, est la couleur de la mort (*mawt el-aswad*) et, par analogie, de la calamité et du mal; le coeur de l'homme méchant est réputé noir (*kalb el-aswad*). Selon la conception qu'ils s'en font, à l'heure du jugement dernier, le Juge universel recourra à une méthode de vérification expéditive à la manière arabe : il ne [167] s'attardera pas à discuter avec chaque âme, dans l'océan des générations, car la lèpre du vil démérite qui ronge la face des méchants se manifestera aux yeux de tous comme une horrible noirceur. Dans la langue des Évangiles, les brebis seront séparées des boucs³⁷⁰, ce qui implique quelque comparaison entre le couleurs, et le juste resplendira à la lumière du jour. Les Arabes disent d'une existence humaine sans taches, *kalb-hu abiâth*, blanc est son coeur, de même que nous disons *candide*. Zeyd parlait d'une voix basse qu'aucune de celles que j'avais jamais entendu sortir de gorge humaine. Un grand peintre eût pu prendre cette figure virile et agile de Bédouin pour faire le portrait d'un ismaélite du désert. Les joues creuses, des yeux à l'expression austère, issu d'une terre affamée et anarchique, où sa plus substantielle nourriture était son café du matin, et du tabac ; et où la plus grande des vertus bédouines est *es-subbor*, une courageuse longanimité³⁷¹ et la tolérance à la faim. « Aha wellah 'disait Zeyd) *el-Aarab fasidîn*, les nomades sont dissolus et la Dowla aussi » La rouille était dans son coeur ; ce philosophe bédouin jetait sur toute choses humaines un regard d'une indulgente incrédulité. Cheikh de ses contribules et de haut lignage, il ne jouissait pourtant que d'une réputation très honorable. Son hospitalité était parcimonieuse, et pour les habitants nomades du désert inhabité c'est un motif de blâme. Son entendement était élevé et libéral, comme il sied à un membre du *mejlis*³⁷². Depuis sa jeunesse il avait siégé dans cette parfaite école du parlement de la tribu. Il n'y avait rien de barbare ou d'incivil chez Zeyd ; son port était celui, gracieux et altier, des créatures sauvages. Je n'ai jamais vu chez lui la moindre étincelle de mauvaise humeur fanatique. Il pouvait me parler de ses intolérants compatriotes avec le sourire. Quant à lui, il était tout à fait capable de concevoir qu'Ullah était assez compétent pour gouverner le monde, sans que les imbéciles humains s'en mêlent. Cet homme viril n'était pas de la famille des braves aventureux ou plutôt il ne risquait rien à la légère. *Meskin* était sa politique domestique, qui ressemblait à une sordide avarice. Il était belliqueux comme un Bédouin, plus que réellement clairvoyant. À tout prendre, l'amitié de Zeyd était sincère, et il n'y avait pas lieu de redouter son inimitié. Lorsque cela lui coûtait rien, Zeyd pouvait se montrer généreux, et dans son indolente prudence de cheikh il n'était pas pressé de se mettre dans aucune affaire qui ne fût profitable.

Zeyd (c'était sa cautèle³⁷³ d'homme du désert) avait amené cinq bouches à nourrir, à la kella. Cette hospitalité était encombrante pour ses hôtes, et Mohammed Ali, qui pensait que la plaisanterie tournait à ses dépens, vint [168] un matin à ma chambre avec une grave contenance. Il me demanda : « Savais-je que tout ce blé doit être apporté de Damas, à dos de chameau ? » Ne connaissant pas leur rusés détours, je dis que je ne leur avais pas demandé de venir ; et lui à haute voix, « Mettez-vous d'accord, sinon je ne le retiens pas, Khalîl. Cet homme est un cheikh des Aarabes. Ne sais-tu pas que le coeur de tout Bédouin est auprès de son foyer et que, dans l'absence, il ne connaît aucun repos, à cause du bétail qu'il a laissé dans le grand désert ? » Je demandai s'il ne valait pas mieux, avant de discuter davantage, que je visse les monuments ? « C'est raisonnable » dit-il, « et Zeyd me conduirait au prochain beban. » - « Et Khalîl ! C'est une chose inouïe, qu'on ait

370 Matthieu XXV, 32-33.

371 Patience (à supporter les souffrance, ce qu'on aurait le pouvoir de réprimer). Indulgence.

372 Le conseil de la tribu (ou de la ville), composé des cheikhs et des hommes d'âge mûr, qui siège personnellement. Le *mejlis* délibère, de façon informelle, de toutes les affaires de la tribu et rend la justice.

373 Prudence rusée.

vu un Chrétien dans ces parages », (presque aux portes des lieux saints). Je répondis, posant la main sur les grossières pierres de la bâtisse de la kella, « Mais ces assises témoignent pour moi, élevées qu'elles ont été par la mains des Chrétiens. » - « C'est bien parlé, et tous ici nous sommes devenus tes amis. Musulman ou nasrâni, Khalîl est à présent comme un de nous. Wellah, nous n'en voudrions pas d'autre. Mais va maintenant avec Zeyd et nous nous mettrons d'accord avec lui plus tard, et si nous n'y parvenons pas, je peux prendre sur moi de t'envoyer voir les monuments avec quelqu'un de la kella.³⁷⁴ »

En un demi mille de marche, nous atteignîmes les puits anciens, où les Bédouins du voisinage s'abreuvent aujourd'hui. Profonds comme le puits de la kella, ils ont dix ou douze pieds de large à l'embouchure. Les bords forment un carré, comme s'ils avaient servi de plate-forme à d'antiques roues d'irrigation. Le revêtement du puits, des assises en pierre brute sans mortier, est profondément incisé (qui peut regarder ce spectacle sans émotion?) par des fragiles cordes de maintes générations de nomades. J'avais présentement sous les yeux (cf. la figure h.t.), à une courte distance, un premier monument, et un autre creusé au-dessus, comme la tête de quelque vaste frontispice, où il n'y avait qu'une porte aveugle, à peine enfoncée dans le roc, sans chambre derrière. Cette ambitieuse sépulture, large de soixante dix pieds, est appelée *Kasr el-Bint*, « le boudoir³⁷⁵ de la jeune fille. » Il n'est pas, comme ils le prétendent, inaccessible, car en montant par d'ancienne marches, taillées plus loin dans l'extrémité de la falaise, mon compagnon déchaux s'était élevé jusqu'en haut du rebord rocheux.

Dessous, je vis un haut frontispice effrayant, d'une symétrie et d'une solennité cristallines, et crénelé³⁷⁶ avec les étranges semi-pinacles des monuments de Pétra. La roche est du même gris jaune et gris tendre, avec [167] des veines de gravillons et petits galets de quartz. En Arabie, *Kasr*, pluriel *Kassûr*, a communément le sens d'« habitation permanente », quelle soit en argile ou de pierre, par opposition à *beyt shaar*, la tente de poil ou maison portative des nomades. Même les maisonnettes en argile, qu'on voit à la périphérie des lopins enclavés dans le désert, et qui ne sont pas habitées toute l'année, portent le nom de *kassûr*. À Hâyl et er-Riâth, la résidence du prince est appelée *el-kasr*, de même que nous disons « le château ». Un *kasr* est aussi, dans certains villages du désert, un îlot de maisons, contenu dans un mur circulaire. Ainsi dit-on d'un village *Semîra* qu'il se compose de trois de trois *kassûr*. » Tout bâtiment fortifié à des fins défensives et de sécurité (ce genre de forteresse est très commun en Arabie) est appelé *gella*, pour *kella*. *Borj*³⁷⁷ (πύργος-), [purgos], tour de défense, est manifestement [170] un mot étranger, que je n'ai pas entendu utiliser dans l'Arabie du Nejd.

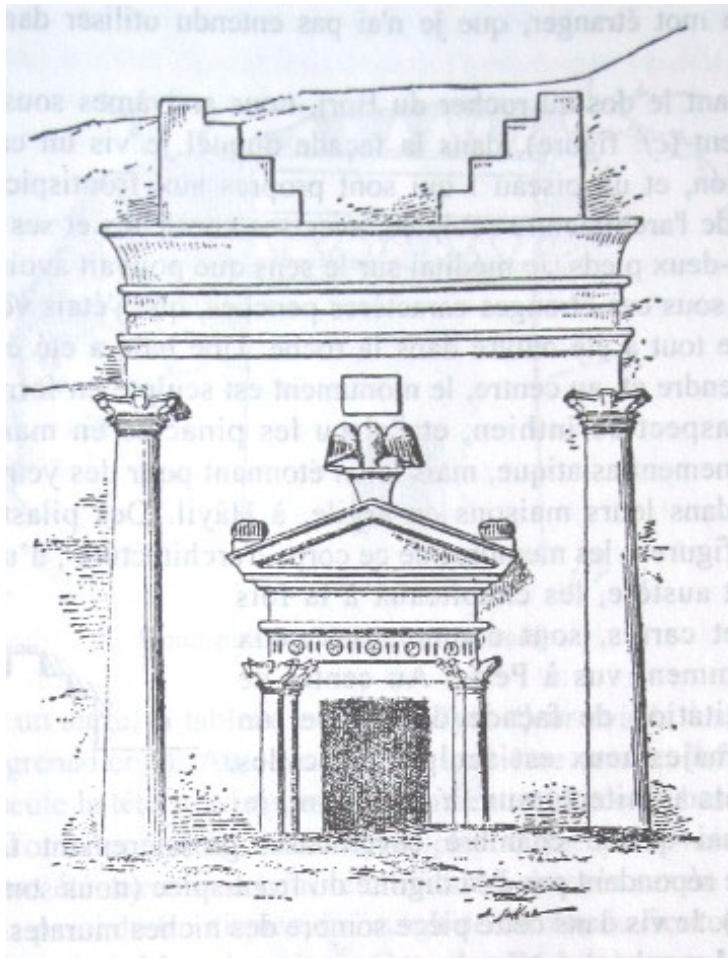
Tournant le dos au rocher du *Borj*, nous arrivâmes sous un principal monument (cf. figure, dans la façade duquel je vis un cartouche, une inscription et un oiseau ! Qui sont propres aux frontispices d'Héjr. La largeur de l'architecture sculptée, avec ses corniches et ses colonnes, est de vingt deux pieds. Je méditai sur le sens que pouvait avoir l'énigme qui dormait sous ces étranges caractères penchés, que j'étais venu voir de si loin ! Le tout a été œuvré dans la roche. Une baie a été évidée dans la falaise tendre et, au centre, le monument est sculpté en forme de temple. Il a un aspect corinthien, et j'ai vu les pinacles en marches d'escalier – ornement asiatique, mais ici si étonnant pour des yeux européens – utilisés dans leurs maisons d'argile, à Hâyl. Des pilastres latéraux aplatis, figurent les membres de ce corps d'architecture ; d'un dessin singulier et austère, les chapiteaux à la fois évidés et carrés, sont comme tous ceux précédemment vus à Pétra. Au centre de cette imitation de façade de temple, un porche majestueux et sculpté, avec des ornements architecturaux. Y pénétrant, je ne trouvai qu'une chambre caverneuse, grossièrement taillée, plutôt

374 Cette conversation eut lieu le 12 décembre 1876.

375 « Bower » : archaïsme (les appartements privés d'un château médiéval ou d'un palais, le boudoir de la châtelaine).

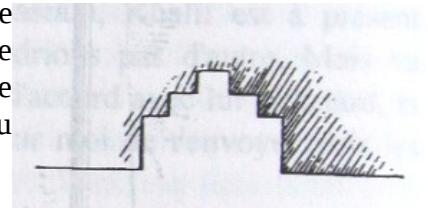
376 « Battled » : archaïsme (terme héraldique).

377 *Burdj* : maison de campagne plus ou moins fortifiée, isolée au milieu de jardins (Algérie, Tunisie) ; tour servant de phare ou de colombier. *Purgos* : tour, enceinte garnie de tours, toute construction semblable à une tour.



Le premier monument visité.

basse, ne répondant pas à la dignité du frontispice (nous sommes dans un sépulcre). Je vis dans cette pièce sombre des niches murales allongées ou *loculi*³⁷⁸. Le sol est entièrement recouvert de sable apporté par le vent. Je pensai alors qu'avec l'aide d'une longue-vue, j'aurais pu transcrire l'épigraphie, difficilement lisible au soleil, mais des nuées de mouches importunes ne cessaient de me boucher les yeux. Ces essaims, disent les Arabes, sont dus au fait qu'il n'a pas plu ici depuis plusieurs années.

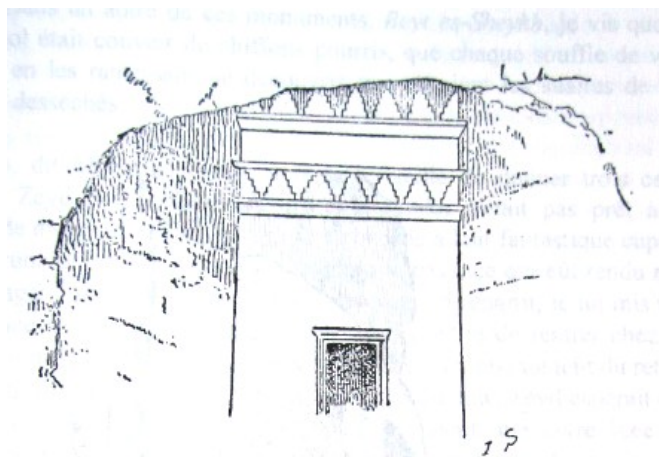


Sur le coup de midi, le soleil hivernal était suffoquant, dont la lumière se réverbérait sur le sable, et l'air stagnait, sous les monuments écrasés de soleil. Ces répugnants insectes grouillaient dans le remugle des anciens sépulcres. Zeyd refusa d'aller plus loin, disant que le soleil était trop chaud et qu'il était déjà fatigué. Nous revîmes sur nos pas par les roches du Borj et au passage je vis d'autres monuments (cf. fig. et planche), qui sont également remarquables d'entre les frontispices d'el-Héjr. Comme ils sont près du campement de la caravane et de la kella, ce sont les premiers que les hajjis curieux visitent. Sous le porche de l'un d'eux et au-dessous de l'entrée, des animaux quadrupèdes sont sculptés en guise de support, chose qu'on ne voit dans aucun autre monument. Dans un autre, les ornements du piédestal latéral ressemblent à des griffons ; ceux-ci aussi sont singuliers.

Ici, et dans un autre, la tablette est ornée d'une fleur évidée à six pétales (la fleur du grenadier?). Au-dessus d'une troisième entrée, l'effigie d'un oiseau dont seule la tête subsiste, est

³⁷⁸ *Loculus* (pluriel : *loculi*) : compartiment d'un columbarium.

également sculptée en bas relief sur la tablette. Tous les autres oiseaux sculptés qu'on peut voir sur



Frontispice dans le rocher du Bordj.

ces monuments ont été ouverts en haut relief naturel, dressés sur un piédestal, sculptés sur la paroi du frontispice, qui surgit de l'arrête du fronton ; mais il n'en est aucun qui ait encore sa tête³⁷⁹. Ont-elles été brisées par les pierres que des générations de bergers désœuvrés leur ont jeté ou est-ce dû à la longue succession des intempéries ? Ayant pénétré dans les chambres de nombreux monuments, je m'aperçus que toutes étaient des sépultures (voir la planche). Les loculi creusés dans le bas des parois de ces grossières chambres quadrangulaires, sont comme des étagères évidées et en longueur, comme si on les avait mesurés à l'aune du corps humain, de l'enfant à l'adulte. Ils sont pourtant trop peu profonds pour avoir pu servir de réceptacle, c'est du moins mon opinion, à des cadavres. Dans les planchers rocheux, on voit des fosses mortuaires, creusées l'une à côté de l'autre, pleines d'ossements humains, et les planchers envahis par le sable sont jonchés d'ossements épars. Dans certains monuments, une répugnante odeur de momie offusque les narines. Alors que nous n'y étions resté que quelques minutes, nous crûmes que c'était nos vêtements qui sentaient [172] [173] mauvais. Dans un autre monument, *Beyt es-Sheykh*, je vis que le sable du sol était recouvert de chiffons pourris que chaque souffle de vent agitaient, et en les ramassant, je découvris que c'étaient les suaires de ces ossements desséchés !

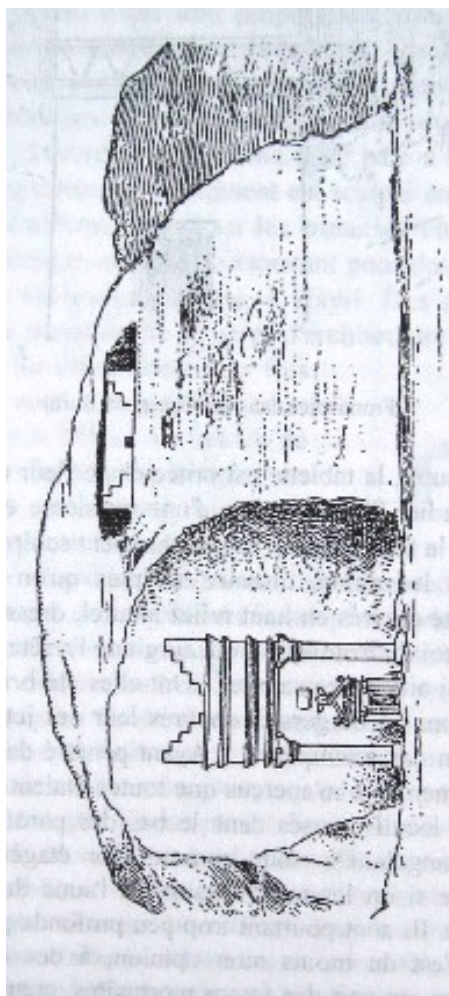
« Khalîl », dit Mohammed Ali, « je te conseille de donner trois cents piastres à Zeyd. » J'y consentis, mais le cheikh n'était pas près à se contenter de moins de mille³⁸⁰. Eussé-je alors cédé à leur fantastique cupidité, que la rumeur s'en fût répandue dans tout le pays, ce qui eût rendu mes futurs voyages³⁸¹ plus dangereux. Mais lorsque Zeyd repartit, je lui mis une petite avance d'or dans la main, de quoi lui permettre de rentrer chez lui sans se faire moquer. Il promit de revenir me chercher au moment du retour du hajj, pour m'emmener vivre chez lui, chez les Beduw. Zeyd espérait que mon art vaccinal³⁸² lui serait profitable. L'aga avait une autre idée : il convoitait mon fusil, qui était une carabine anglaise de cavalerie. Un prix élevé est attribué à toute arme de qualité

379 cf. Burckhardt, à propos de Pétra : « les dômes ont été invariablement brisés par les Wahabis. » (*Travels in Arabia*, Londres, rééd. 1968, p. 173). Voir aussi H. St. John Philby, à propos d'un site archéologique découvert par lui dans les environs de Teyma : « La fanatique des premiers siècles de l'Islam et, plus tard ceux du Wahhabisme, n'avaient manifestement pas eu accès à ce site d'orgies anciennes, car ils ne l'eussent pas laissé intact. » (*The Land of Midian*, op. cité, p. 88).

380 Environ £8. Or Doughty n'a emporté que £12 de Damas, et il n'est pas assuré que le Jurdi lui apportera les autres £12 qu'il a demandés à son banquier.

381 Cela fait à peine dix jours que Doughty est arrivé à Medain Sâlih, dans le seul but apparent de relever les inscriptions des monuments d'el-Héjr, et il est toujours censé revenir à Damas avec le hajj remontant. En fait, ce n'est qu'au début de février 1877 qu'il fera part à sa tante et au drogman du consulat britannique de Damas de son projet de visiter les tribus voisines, en compagnie du cheikh Zeyd (Hogarth, pp.47-50).

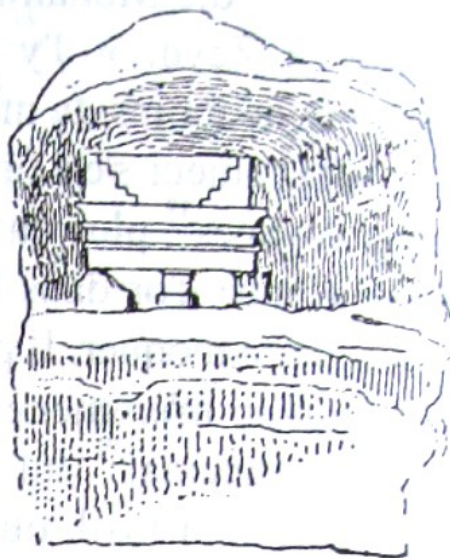
382 Appris à Damas ou à l'occasion d'un séjour à Beyrouth ?



Le premier monument et le *Kasr el-Bint*.

Dans ces contrées troublées. « Et si vous me le donnez, Khâlîl, je vous ferai escorter tous les jours par quelqu'un de la kella, jusqu'à ce que vous ayez vu tous les monuments et je vous enverrai en voir davantage à el-Alli, et si plus tard vous décidiez d'aller chez Ibn Rachîd, je m'arrangerai même pour vous y envoyer. »

Je me rendis ensuite, avec quelques occupants de la kella, au Kasr el-Bint, un *beban* (cf. figure). Les *beban*, « alignements de portes » sont des rangées de frontispices sur les deux côtés de ce long escarpement. On voit des oiseaux et des épitaphes sur pas peu d'entre eux. Ce sont quelques-unes des cavernes monumentales les plus majestueuses d'el-Héjr. Les planchers sont pleins d'ossements humains, mais pas tous. Me montrant un monument élevé, « Celui-ci (dirent mes compagnons) est le beyt du père de la bint, et regarde Khalîl ! Cet autre-ci est le beyt de l'esclave du cheikh, où ils ont péri tous ensemble. » C'est dans ce dernier que je vis le plus grand nombre d'ossements épars. Je constatai, pour ma part, que c'était des gens de taille ordinaire ; mais dès qu'il s'agit de religion, leur perception est moins celle d'hommes qui ont les yeux grands ouverts que celle de songe-creux. Le sol de quelques chambres est la roche nue. On ne trouve pas de loculi dans toutes. Auprès du vieil escalier taillé dans l'extrémité de l'escarpement, il y [174] a une double chambre irrégulière, la seule qui pourrait ne pas passer pour un



sépulcre. Une grossière inscription mortuaire est pourtant gravée sur le mur de séparation (Appendice n° 17).

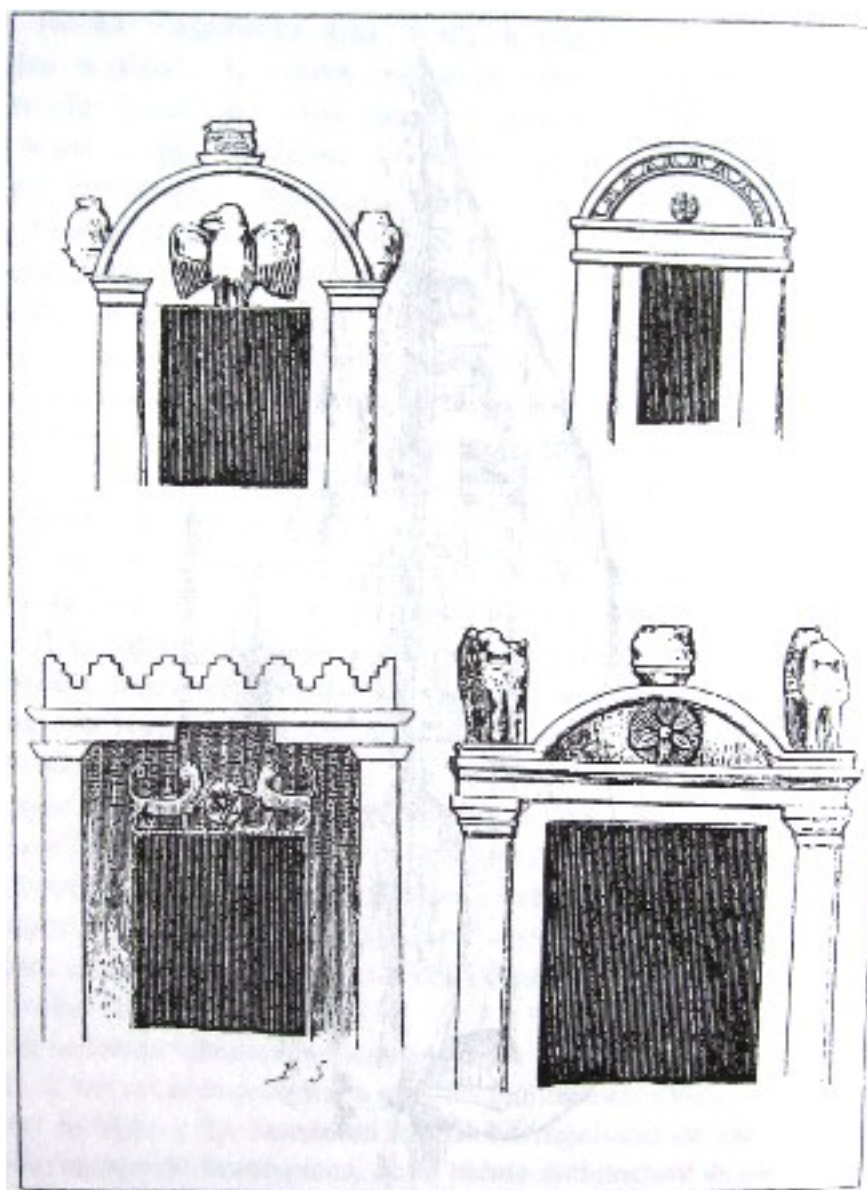
Nous passâmes ensuite de l'autre côté, pour visiter les rochers du centre (je les distingue ainsi pour plus de clarté, où il y a un bien plus grand nombre de frontispices avec leurs cavernes, mais moins majestueux (ici il n'y a pas d'aigles sculptés, la pierre est aussi plus tendre, la falaise est plus basse), creusés dans toute la paroi de l'à-pic. J'y trouvai une tablette à épigraphe, au-dessus d'une porte, devant laquelle le vent avait édifié un talus de sable, de sorte qu'il était possible de l'atteindre avec la main. On y voit aussi un médiocre monument abandonné au début de sa construction, où seules la tête de la niche et les parties supérieures ont été dégagées (cf. figure). De là, nous nous rendîmes à un frontispice haut perché, visible de la kella, *Beyt es-Sâni*, « la maison du forgeron. » Ils me montrèrent « le sang du forgeron », qui n'est rien d'autre qu'une tache de rouille, bien au-dessus des créneaux. « Ce sâni, disent les nomades, avait déshonoré la *bint* ou fille vierge du cheikh des *Cités*. La voyant devenue grosse d'un enfant, le cheikh, son père, fut amené à se venger cruellement. Le vaillant forgeron fit alors une sortie avec sa lance pour aller à leur rencontre, et ils tombèrent tous morts sur le sol de la maison de l'esclave du cheikh (dont nous avons vu qu'il était plein d'ossements humains). » C'est un simple porche, mais il est endommagé par des trous, apparemment ceux des chevilles mentionnées par Haj Nejm. On peut en voir autant aux abords des entrées de quelques autres monuments (cf. la figure). [M. James Fergusson me dit que ces trous peuvent avoir été faits pour y enfoncer les chevilles qui servaient à fixer des corniches en bois dans les frontispices dont la pierre était défectueuse.]

Nous visitâmes alors les rochers de l'ouest, *K'ssûr* ou *Kassûr B'theyne* (cf. figure). C'est un nom commun à tous les monuments d'Héjir, « à l'exception du *Beyt es-Sâni*. » La façade et les baies irrégulières de cet à-pic renferment davantage de frontispices, de la même architecture évidée et factice, dont maints avec des aigles, certains dépourvus d'épithaphe. Sur d'autres on voit des tablettes à épithaphe vierges de toute inscription. On voit ici des frontispices très dégradés et presque complètement oblitérés par les intempéries.

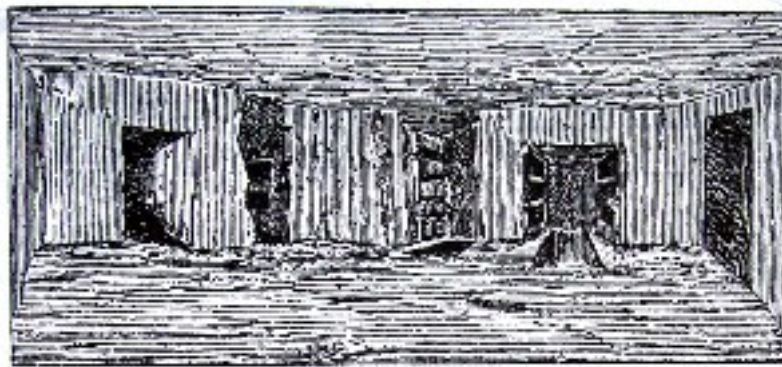
Les rochers que ces monuments remplissent sont « les *Cités* de *Sâlih* ». Cela faisait maintenant cinq heures que nous étions partis. C'était à peine si mes compagnons, armés de leurs longs mousquets à mèche, souffraient que [175]



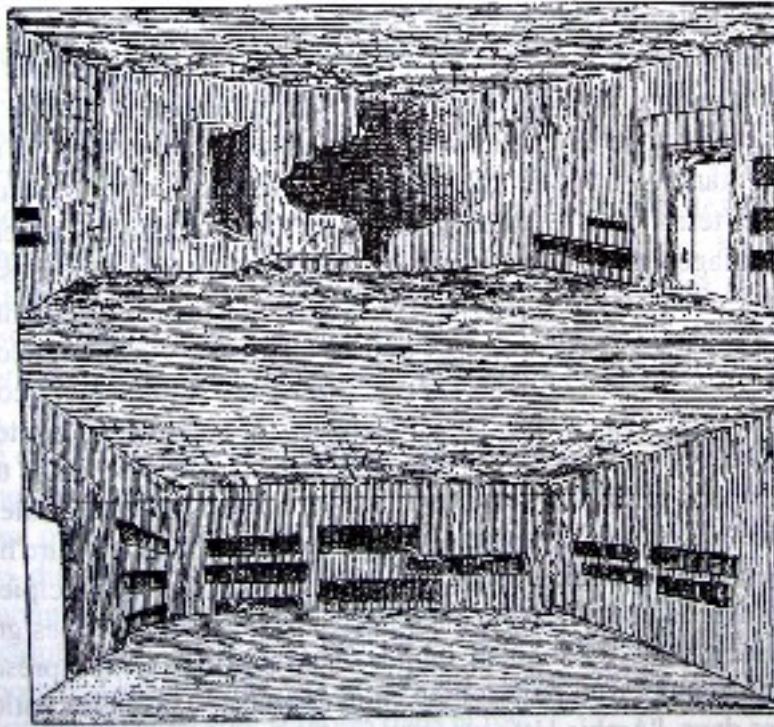
Rocher de Kasr el-Bint : *bébàn*



[176] Planche 1 : Frontispice dans le rocher du Borj.

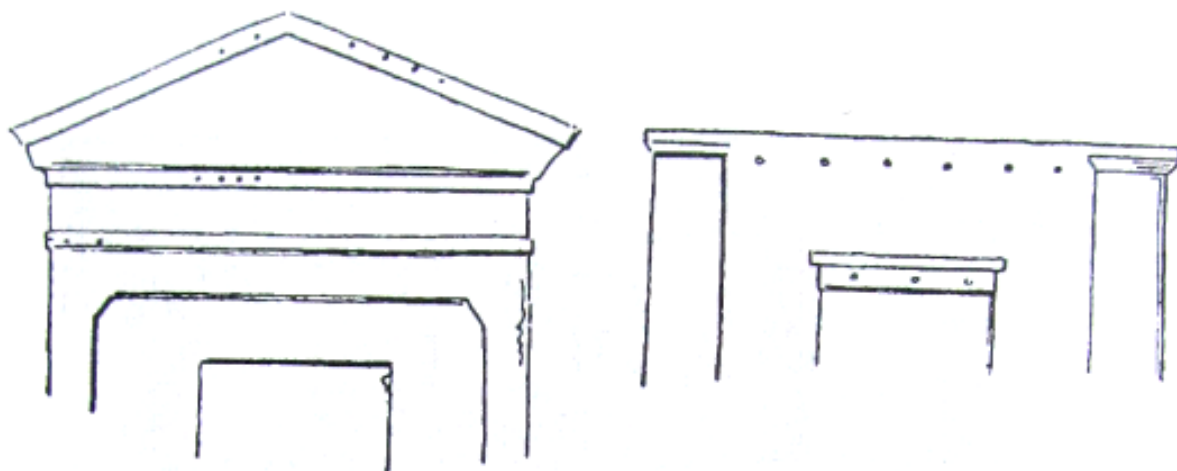


Sepulchral chamber within the portal with beasts:
the cavern above man's height.



[177] Planche 2:Chambres sépulcrales à l'intérieur du porche des animaux. La caverne est plus haute que la taille d'un homme. Autre caverne sépulcrale (vue panoramique).

[178] je m'attardasse nulle part, ne fût-ce que le temps de reprendre haleine, disant « C'est plus que tu ne peux le croire un lieu dangereux. Surgissant de n'importe lesquels de ces rochers et de ces chambres, des Bédouins hostiles pourraient fondre sur nous. » La vie des Arabes est pleine de soupçons, ils tournaient la tête avec une continuelle appréhension, regardant tout autour d'eux,



y compris Haj Mejm qui ayant fait couler le sang des Welad Ali, était toujours dans la terreur d'être surpris hors de la kella. Dans la plaine déprimée que nous traversons, entre falaises et monuments, on voit des lits de tessons de poterie et d'éclats de verre, épars (cf. carte). Nous ramassâmes aussi quelques pièces de vieilles monnaies de cuivre oxydé, que les Bédouins appellent des *himmarît* (peut-être *Himyariat*). Il est très rare que les Arabes trouvent des pièces d'argent et d'or, et c'est uniquement dans les terrains où les chameaux ont pris leurs ébats. Il y a trente ans de cela, un villageois d'el-Alli avait trouvé, dans un pot de terre, presque un boisseau de vieilles pièces d'argent. Ces dernières années également, deux membres de la tribu des W. Ali, je connaissais l'un d'eux, avait découvert un autre trésor. Ceux des *hummarît* qui ne sont pas complètement corrodés laissent voir une oie athénienne estampée, grossièrement imitée des monnaies grecques : ce sont des pièces *himyarites*³⁸³. On trouve des tessons de poterie et des éclats de verre, matière quasiment indestructible, dans tous les sites anciens de l'Arabie. Plus personne n'utilise aujourd'hui ces fragiles ustensiles domestiques, qui ont été remplacés par des récipients en bois et en cuivre étamé. L'Arabie était alors plus civilisée, avec les grandes routes commerçantes de l'ancien monde. L'Arabie des temps présents a toutes les apparences d'un pays tombé en décadence. Toutes les nations se sont rendues dans l'Arabie heureuse pour se livrer au trafic de l'or et de l'encens [179] sacré. Aujourd'hui, notre globe terrestre n'a plus besoin de sa fille d'Arabie ; elle abandonnée et désolée³⁸⁴.

383 De la tribu des *Himyar*, dans le sud-ouest de l'Arabie, héritière de la langue et de la culture des Sabéens, et dont le pouvoir s'est étendu jusqu'au Golfe Persique et dans les déserts septentrionaux de la Péninsule Arabique (du 1^{er} siècle av. J.-C., au VI^e siècle après J.-C.).

384 Réminiscence des « Cités désolées » d'Isaïe (LXI, 19) et d'Ézéchiël (XXXV, 14) ; et des « lieux désolés » du livre de Job (III, 14).



Pièces de monnaies himyarites (en cuivre) trouvées à el-Héjr (Medain Sâlih) : elle sont imitées des pièces d'argent d'Athènes (voir la tête de Pallas, la chouette, le rameau d'olivier et AΘE).

Il ne reste pas grand-chose des vieilles générations civilisées d'el-Héjr, la cité caravanière. Ses rues bâties en argile sont retournées à la poussière, que le vent a dispersée dans le désert. Pour nous, leur histoire n'est plus écrite que sous la forme de graffitis en pattes de mouche qu'on trouve sur plus d'un cartouche à -pic des ces sinistres parages, et dans les inscriptions gravées de leurs monuments funéraires, devenus des rocs solitaires, que le voyageur effaré admire, dans ces montagnes désolées. Il se peut que les lits des tessons de poterie signalent l'emplacement d'anciens sites habités, peut-être un groupe de village. C'est un trait commun aux agglomérations sémitiques dans les contrées oasiennes que d'être établies sur des veines d'eau souterraines. Il est possible qu'un sùk et ces banlieues constituaient l'emporium d'Hejra, avec des bosquets de palmiers clos de murs.

À côté du chemin qui ramène à la kella, il y a un escarpement bas, plein de cavernes obscures, et sans ornements. Dans ce paysage, j'avais vu presque tous les oiseaux qui sont propres aux frontispices de Medain Sâlih. Les Arabes disent que ce sont des oiseaux de mer. Les pèlerins syriens les comparent au faucon. Ils sont d'un travail massif comme si rien ne pouvait être sculpté avec délicatesse dans une grossière roche de sable. Les piédestaux portent généralement des ornements latéraux, globulaires et cannelés, qui sont pleins, et ils sont sculptés dans le roc. [180]

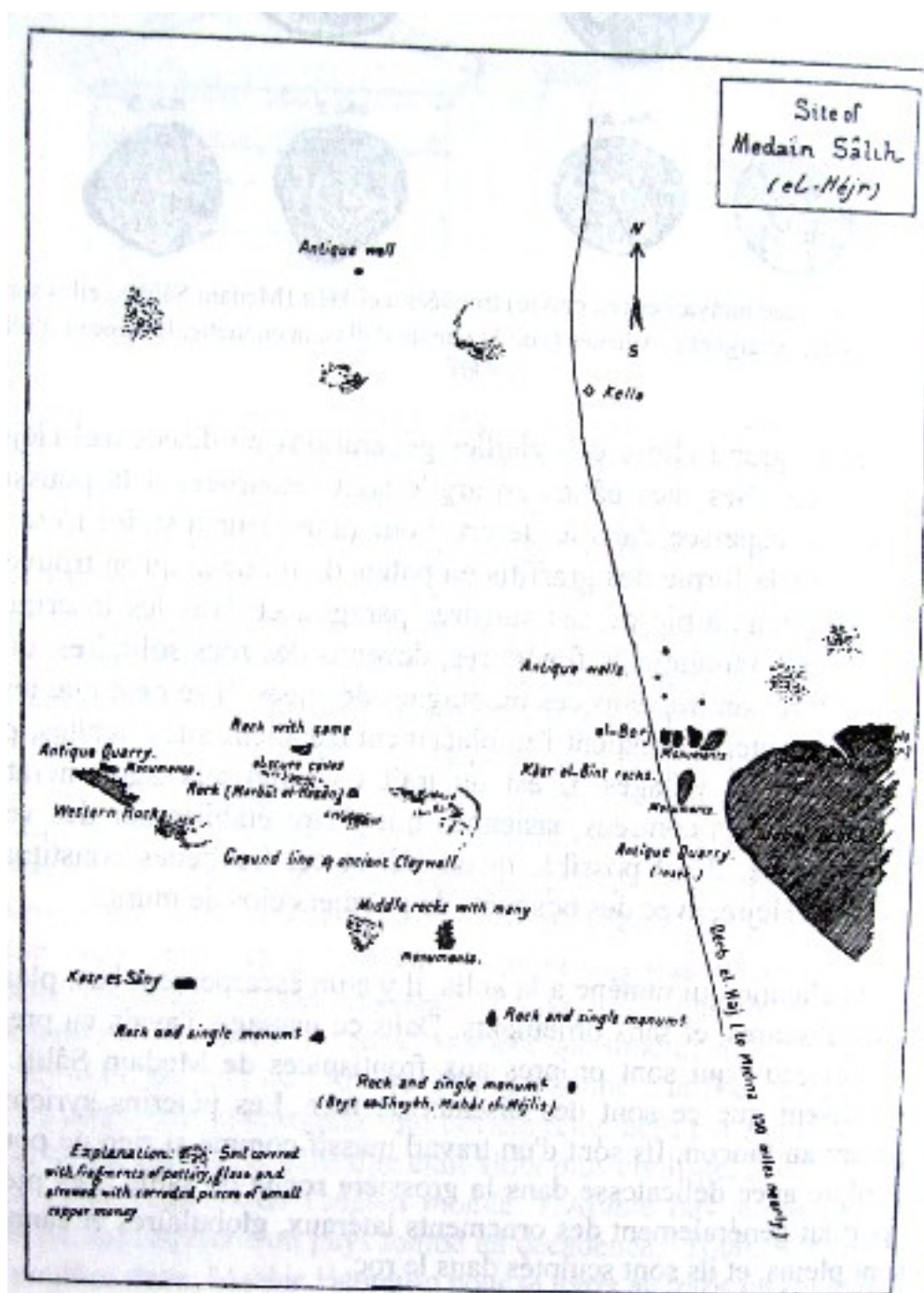
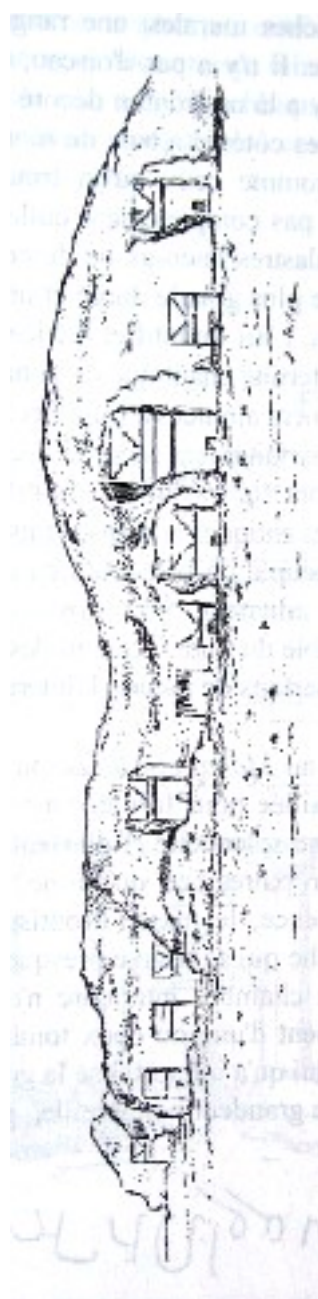


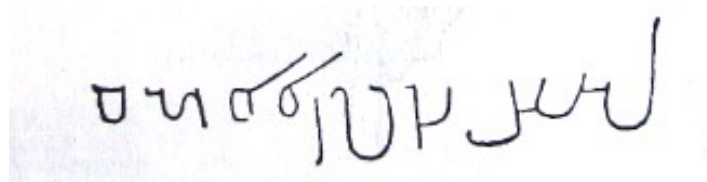
Planche 3 : le site de Medain Sâlih.



[181] Rochers de l'ouest : *bébàn*.

Les jours suivants, je visitai les monuments tout à loisir, et j'arrivai au dernier qui fût remarquable. C'est le plus somptueux de tous, ils l'appellent *Beyt Akhrei-mat*. Entre les corniches murales, une rangée supérieure de quatre pilastres bâtards est sculptée. Il n'y a pas d'oiseaux, rien qu'un piédestal. Au lieu des urnes cannelées, il y avait là un fronton décoré d'animaux, peut-être des chiens ou des griffons, sur les côtés. La baie du monument (où on peut voir des loculi peu profonds, comme ceux qu'on trouve dans les parois des chambres sépulcrales) n'est pas complètement taillée jusqu'à terre, de sorte que les talons des grands pilastres latéraux ne descendent pas jusqu'au pied du rocher, assurant ainsi une plus grande durée et une meilleure protection à ce grès sculpté, peu résistant. L'art imitatif et factice se rencontre ainsi, dans une étrange alliance avec l'éternité chaotique de la nature. Autour de l'entrée, il y a des moulures, barbarement ajoutées à l'architecture. Il me sembla que ce gracieux travail n'était pas parfaitement accordé avec la symétrie architecturale. Quelques frontispices ont été travaillés à l'outil, jusqu'à faire disparaître toute apparence de relief. Les antiques artisans (vraisemblablement recrutés à Pétra), appartenaient à un peuple de bâtisseurs en argile. Dans ces temples funéraires, leur travail était imitateur. Nous voyons la même chose dans la frappe des monnaies en Arabie du Sud. C'étaient des Sémites, plus expéditifs que curieux, et ouvriers imparfaits de nature. L'interprétation des inscriptions a confirmé ces conjectures.

Nous finîmes par arriver au *Mahal el-Mejlis*, ou maison du Sénat. Ici la paroi d'un à-pic isolé est taillé pour former un vaste monument large de plus de quarante pieds, d'une solennel et et plaisante simplicité. Les grands pilastres latéraux vont par paires, ce qu'on ne voit dans aucun autre. Nonobstant cette magnificence, le massif frontispice est inachevé.



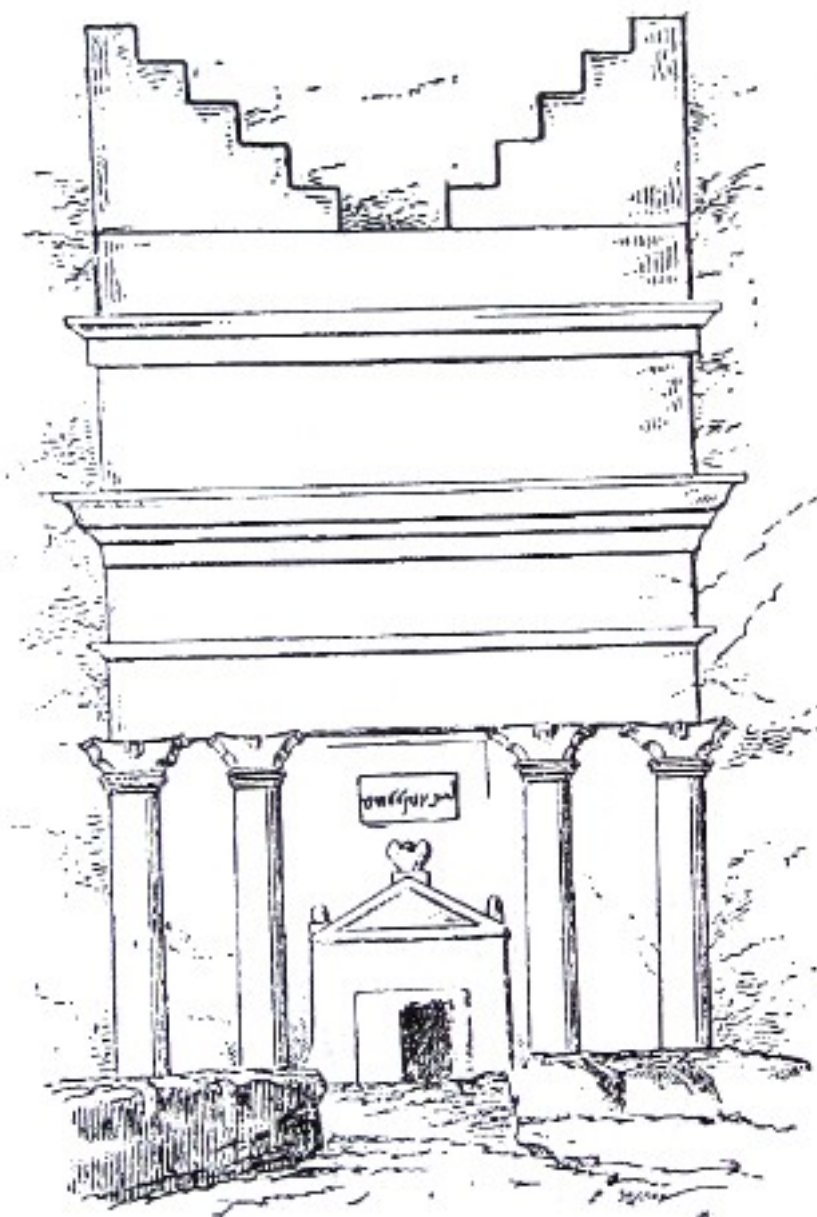
Quel était l'auteur de cette ébauche qui se trouve presque seule dans son énorme vanité sépulcrale ? Car la chambre intérieure n'est qu'une petite cellule grossière, avec l'emplacement d'une ou deux tombes. Et il ne fait pas de doute que son nom était celui qu'a immortalisé la grande plaque commémorative, une seule ligne d'une grandeur nonpareille, profondément gravée en écriture cursive {où de savant interprètes lisent aujourd'hui : *Pour Hail fils de Douna (et) ses descendants* ; Annexe n° 22.] Du temps de Mahomet, on ne pouvait pas déchiffrer ces inscriptions, sinon, privé de prophétie, le prophète n'eût pas, sans recourir aux risées, proféré ses sornettes³⁸⁵ à propos [183] de ces cavernes. Le portail inachevé, avec son aigle et ses ornements latéraux, est resté dans le même état que lorsqu'il a été sculpté dans le bloc rocheux. Les grands pilastres ne sont pas entièrement ciselés jusqu'à terre. Le filon brut précède encore le monument, rainuré en blocs presque prêts à être enlevés, dans quoi on peut voir la technique de ces anciens tailleurs de pierre. Me montrant ces blocs, mes frustes compagnons dirent : « C'étaient les bancs des conseillers de la ville ».

Les couvercles des sépultures et les portes des « manoirs désolés » étaient sûrement en bois dans ce pays, (où on ne trouve pas de pierres assez [185] grandes pour en faire des dalles), et il est probable qu'elles étaient en bois d'acacia ou de tamaris. Elles ont très certainement été consumées depuis longtemps dans les feux de bivouac des nomades. De surcroît, ils ne trouvaient pas dans leur idolâtrie de culte des morts qui les en eussent empêché. Nonobstant la magnificence (romaine) de ces marchands, imitée des Sabéens, il n'y a pas une plaque de marbre dans tous leurs monuments, et on n'en voit pas de fragments épars dans toute la plaine du Hédjr. Il leur suffisait d'« écrire pour jamais avec un style de fer³⁸⁶ » sur la roche de sable tendre de ces montagnes arabes.

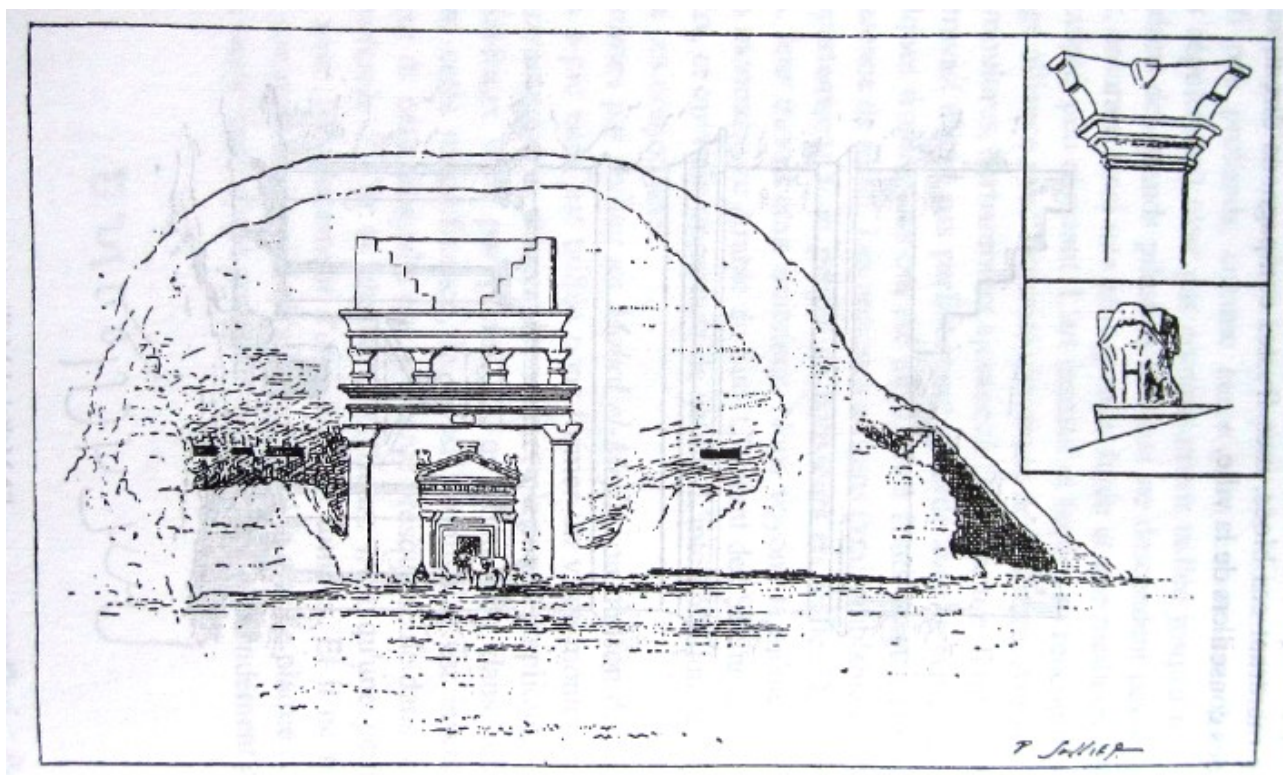
385 « His folly ». Dans le Coran XV, 82, (Al Hijr), il est dit : « Ils [les habitants du Hijr] creusaient les montagnes en toute sécurité pour en faire des demeures. »

386 « Oh ! Je voudrais qu'on écrive ces paroles, quelles soient gravées en une inscription, avec le ciseau de fer et le stylet, sculptée dans le roc et pour toujours. » (Job XIX, 23-24).

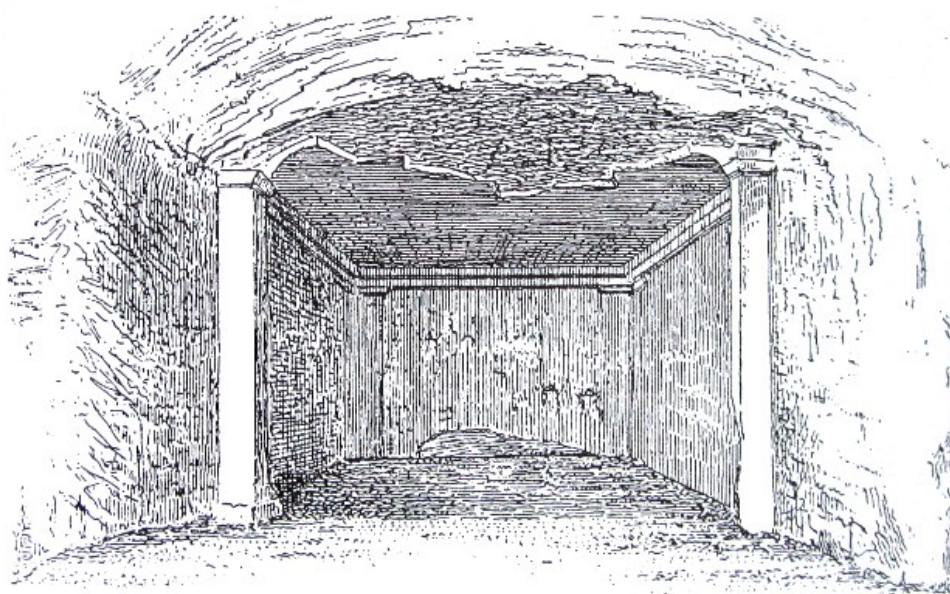
On voit une mortaise dans les chambranles de toutes les entrées, comme pour recevoir le pêne d'une serrure en bois (cf. les planches). Les inscriptions des frontispices sont souvent recouvertes par les wasms devenus inutiles des tribus anciennes. Leur fréquente ressemblance avec les puériles lettres himyarites était pour moi une énigme.



[183] Le Mahal el-Mejlis.



[184] BEYT AKHREYMÂT.



Le Liwân ou Diwân, Medain Sâlih.

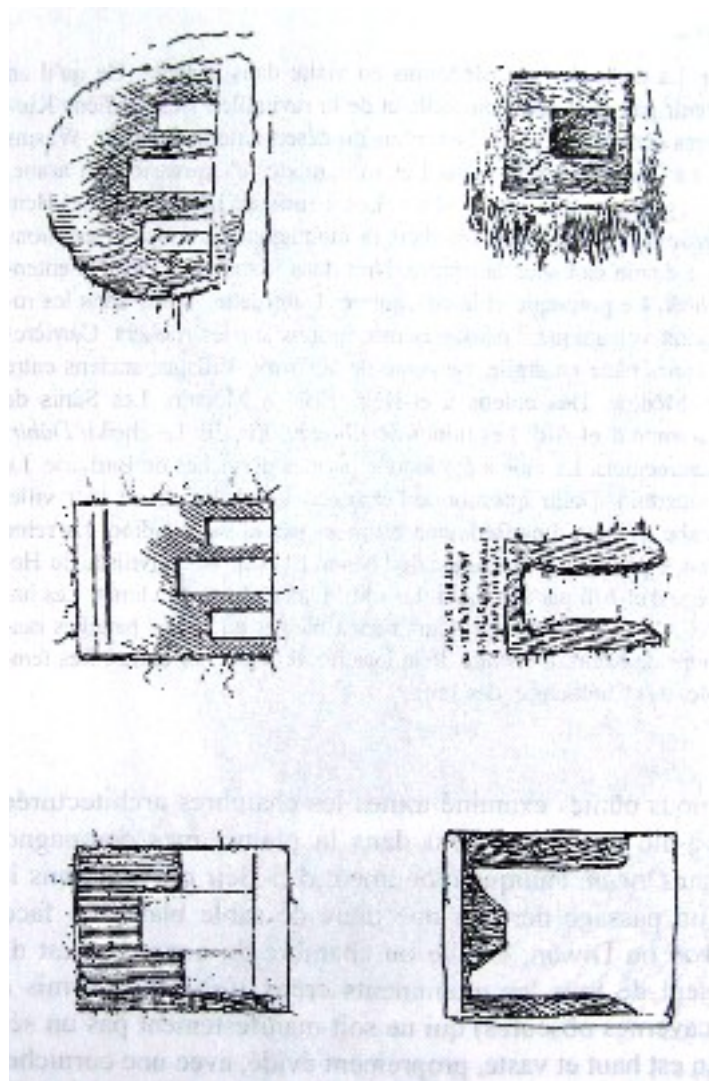


Chapitre 5

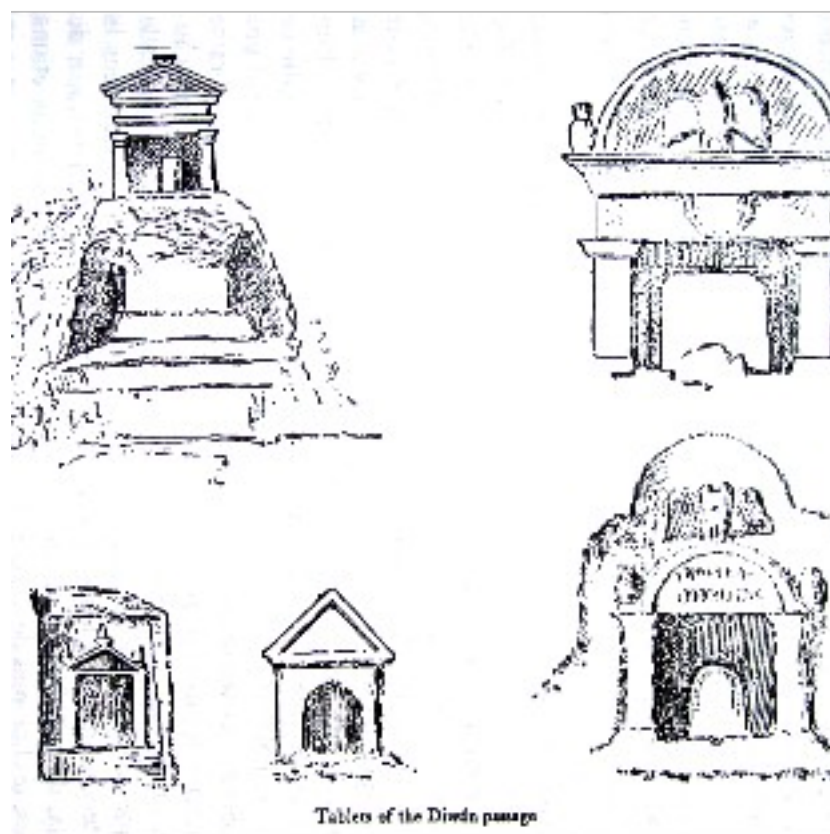
Medain Sâlih et El-Alli

[187] Le *Diwân*. La poste du hajj. Bédouins en visite dans la kella. Ce qu'il en coûte de tenir garnison dans une kella et de la ravitailler. Les gardiens Kurdes et Mores syriens dans les tours. Les tribus du désert autour d'el-Héjr. Wasms nomades La journée dans la kella. Les trois modes d'expression en arabe. Leur conversation se nourrit de fables. Les « Juifs de kheybar ». Les Beni Kelb. Chasse à la chèvre sauvage dans la montagne. Antiques inscriptions verticales. Le pain cuit sous la cendre. Nuit dans la montagne : nous entendons le *ghrôl*. Le porc-épic et la coloquinte. L'autruche. Trous dans les rochers. Région volcanique. Grossières inscriptions sur les rochers. Carrières antiques. Hejra bâtie en argile. Le signe de la croix. Villages anciens entre el-Héjr et Médine. Des colons à el-Héjr. Noël à Medain. Les Sânis de Teyma. La route d'el-Alli. Les ruines de *khreybi*. El-Alli. Le cheikh *Dâhir*. Gestes sacramentels. La ville a été fondée par des derviches de Barbarie. La voix du muetthin. Dahir questionne l'étranger. Les habitants de la ville. Verrou arabe en bois. Les Bédouins n'aiment pas la vie citadine. La reine anglaise est le plus grand monarque de l'Islam. El-Alli, ville civilisée du Hedjâz. Le siège de El-Alli par Ibn Saûd. Le kâdi. L'insalubrité du climat. Les habitants d'el-Alli vont armés dans mes rues. Émeutes au Hejâz, bataille rangées à coups de bâtons. L'histoire de la localité. Il pleut. Les dattes. Les femmes. Fables des Chrétiens et des Juifs.

Après que nous eûmes examiné toutes les chambres architecturées dans les quelques à-pics qui se dressent dans la plaine, mais compagnons me conduisent au *Diwân*, l'unique monument d'el-Héjr qui soit dans le mont Ethlib, dans un passage derrière une dune de sable blanc, en face de la kella. Ce *Liwân* ou *Diwân*, « salle ou chambre du conseil », est de toute évidence le seul de tous les monuments creux d'el-Héjr (hormis de peu nombreuses cavernes obscures) qui ne sont manifestement pas un sépulcre. Seul le *Diwân* est haut et vaste, proprement évidé, avec une corniche et des pilastres, et exécuté avec l'équerre et le fil à plomb, bien que légèrement oblique. Seul de *Diwân* est une chambre ouverte, sa façade est d'une parfaite simplicité, hune paire de pilastres à la largeur de la chambre creuse, ouverte comme la tente nomade. L'architrave est tombée avec la partie antérieure du plafond plat. Large de dix et profonde de onze, et haute comme la moitié de sa profondeur, la salle donne au nord. Même en été, un vent perpétuel souffle dans le passage long de cinquante pas, où le soleil ne [188] [189] [190] brille jamais. On ne pouvait choisir plus frais dans une contrée aussi torride. Une épaisse couche de sable poussée par le vent recouvre le sol du *Diwân*. Les Aarabes qui fouissent au pied du mur à la recherche de « sel à fusil », (à la mi-journée, la caverne sert d'abri aux troupeaux des nomades), n'y trouvent pas d'ossements, et il n'y a pas trace de sépultures. Le site ressemble à l'entrée du Sîk, dans le Wadi Mûsa, où est le Khazna Pharaûn. Dans ces deux endroits, j'ai remarqué, mais ici beaucoup plus abondantes, les mêmes petites plinthes et tablettes aux formes curieuses. Les plinthes sont simples ou vont par deux ou trois inégalement assemblées, ou encore une plinthe simple se divise en deux (n° 4) ? Quelques-unes sont entourées des emblèmes sculptés des grands monuments funéraires : leur signification religieuse ne fait pour nous aucun doute. Surmontant d'une d'elles, une légende nabatéenne est



Tablettes du passage du Diwân.



superficiellement gravée dans la roche (n° 5). [Dont l'interprétation actuelle dit : *Ceci est le mesgeda* (beth-el³⁸⁷ ou prie-dieu en pierre) *élevé à Aera, grand Dieu*. Cela montre qu'il s'agissait d'idoles.] (inscription n° 1).

À l'intérieur, on voit les noms d'anciens voyageurs mahométans, gravés sur les murs, une ligne ou deux d'inscriptions nabatéennes, et le début d'un mot ou nom hébreux augure EYTY- ; des lettres grecques que je n'ai rencontrées qu'à Medain Sâlih. On y voit aussi de grossiers dessins attribués aux B. Helâl, tracés à l'ocre rouge, *ghrerra*, (la même que celle dont en Syrie les bergers se servent pour marquer les troupeaux). Il y a de nombreuses inscriptions nabatéennes sur les deux falaises du passage. Plus haut, le défilé s'élève entre les versants de la montagne, qui est remplie de fissures semblables ; c'est la nature de ces grès. Partant de là, descend une canalisation creusée dans la paroi rocheuse (comme dans le Sîk), comme pour amener les eaux de pluie, qui aboutit à une petite chambre-citerne au-dessus du Diwân. Cela pourrait être un réservoir à l'usage de la salle publique du temple. Quatre ou cinq cavernes obscures creusées dans la roche tendre entourent le monument. Outre Mohammed et Abd el-Kâder de la kella, deux Fehjat armés m'accompagnaient. Pendant que nous étions occupés, les hommes de la kella disparurent : ils avaient couru se mettre en sûreté après avoir aperçu des cavaliers inconnus dans la plaine. Seuls les Fehjis étaient restés avec moi. Lorsque je leur dis, « Allez-vous vous sauver, vous aussi ? » l'aîné, un pauvre diable,

³⁸⁷ *Bethel* : littéralement « Maison de Dieu » (ou du Dieu), en hébreu. À Aussi, en anglais, le sens de chapelle schismatique, appartenant aux sectes protestantes dites non conformistes. *Bétyle* en français : pierre sacrée à fonction symbolique, dans les anciennes civilisations orientales. (Genèse XXVIII, 16-22).

répondit de grand coeur, « je suis un *Antari* et celui-ci est un *Antari* (fils d'Antar), nous ne t'abandonnerons pas ! » (Le héros *Antar*³⁸⁸ était natif de ces contrées, il vécut peu avant [191] Mahomet). Il était peu probable qu'un Bédouin molestât des Fehjis, pauvres et méprisés.

Quatorze jours après le passage du pèlerinage, le courrier à chameau du hajj, *el-nejjab*, arriva de Médine. Il ne transportait qu'une bougette contenant toutes les lettres des hajjis, pour Damas. Le maître de poste du désert était un cheikh des W. Ali, dont je fis plus tard la connaissance. Il louait les services de ce Sherarat pour courir la poste jusqu'en Syrie. L'homme comptait onze ou douze stations nocturnes dans son voyage jusque là-bas, qui ne sont que des points d'eau et des sites désolés dans le désert : *el-jinni*, *Jeraida*, *Ghrurrub*, *Ageyli*, *W. el-Howga*, *Moghreyra*, *Howsa*, *Bayir*. À Damas, un coup de canon est tiré pour annoncer l'arrivée de la poste du hajj. Le jour suivant, le léger sac de courrier est de nouveau scellé à destination des Hameyn. Pour une pièce de monnaie, ce brave homme emporta aussi mes lettres en Syrie.

Les journées que nous devions passer dans la kella étaient nombreuses. Des Bédouins survenaient presque de trois jours l'un et de tout le temps qu'ils les recevaient, les gens de la garnison ne se séparaient pas de leurs armes. D'autres jours, il y avait des alarmes causées par des ghrassis, soit qu'on en eût aperçu ou que des empreintes de pas inconnues eussent été relevées dans la plaine, et la porte de fer restait fermée. Peu de Bédouins étaient admis à la fois dans la tour, et alors la porte de fer est barrée sur leurs compagnons dehors. Outre les Fejîrs, des Moahîb, nomades du Harra voisin, nous visitaient, et même des Bédouins Billî. Tous venaient pour le café, une nuit de logement dans la kella et le souper. Le pays Billî est la largeur accidentée de la *Tehama*³⁸⁹, de l'autre côté du Harra. Ils prononçaient *gîm* comme Égyptiens. Arrivés tard dans la soirée, trois Billî burent à grands traits aux seaux d'eau rafraîchies par le froid nocturne, de la chambre du café, et après avoir étanché leur soif, ils soupirèrent « Ullah soit loué ! Wellah, nous venons de traverser le Harra et nous n'avons pas bu depuis deux jours ! » Ils conduisaient quelques moutons en paiement d'un *Khuwa*, ou dette de « fraternité », dont ils étaient redevables aux Fukara, pour un sauf-conduit que ceux-ci leur avaient accordé récemment, en fait pour pouvoir commercer dans le marché du hajj. Mohammed Ali dit « Note bien l'existence adverse et nécessaire que mènent les Bédouins ! Et c'est à ces misérables sauvages que tu ne vas pas tarder à confier ta vie ? Vois de quelle façon ils se figurent pouvoir vivre, en s'entre-dévorer ! Il ne [192] leur est pas pénible de voyager sans boire, et ils ne mangent en chemin pour autant qu'ils peuvent trouver de quoi. Les Bédouins sont des *sheyatîn* (de la gent démoniaque). Que sera ta vie parmi eux, que wellah, nous-mêmes, gens des villes, ne pouvons pas supporter ? »

Comment la généreuse hospitalité de la kella pouvait-elle être continuellement entretenue ? « Tout est à nos dépens et rien aux frais du gouvernement », dit l'aga. Les Arabes s'imaginent qu'une certaine somme d'argent est prélevée à cette fin dans la bourse du hajj, mais il semble que ce ne soient que les gages économisés de connivences entre l'aga et le gardien de la tour, lesquels s'entendent pour ne recruter que la moitié de l'effectif rémunéré de la garnison. Pour l'approvisionnement d'une kella de la route du hajj, on comptait autrefois 18 charges de chameau (presque trois tonnes) de froment syrien, avec 3360 livres de biscuit de caravane (*ozmat*), et autant de *borghrol*, qui est du blé pilé, étuvé et séché au soleil (l'ordinaire des familles syriennes), avec 40 livres de samn. L'administration réformée a réduit les anciennes allocations à la ration annuelle (seulement sous la forme de froment) de dix hommes (*nefer*), et à chacun, il est versé un salaire de 1000 piastres, soit \$8 sterling. Mais le gardien comptait pour deux nefers. On peut estimer ainsi qu'une kella revient à \$220 de monnaie anglaise par an au gouvernement syrien. Il n'est pas de gardien de tour sur la route qui n'ait appris les arts turcs, et avec une paie diminuée ils ont trouvé le

388 *Antara B. Chaddâd al-'Absi*, « le Preux », poète-guerrier mort au début du VII^e siècle, de la tribu des 'Ans d'Arabie Centrale, né d'un père arabe et d'une esclave noire. Il est le héros du *Sirat 'Antar*.

389 La plaine côtière de la mer Rouge, dont la grande largeur est de 80 km, de part et d'autre de Jidda

moyen de prospérer tout en conservant un esprit reconnaissant. Le gardien, qui est le payeur de dix, ne recrute que cinq hommes, et encore pas tous à plein salaire. Il ne viendra jamais à l'idée du Pacha de demander à passer en revue ces dix joyeux drôles. Ils se liguent pour profiter et croquer le bien public. Il suffit que la kella ne tombe pas entre les mains ennemies et que la caravane y trouve de l'eau. Comment une kella, presque dépourvue de défenses, peut-elle être tenue dans le pays d'Ismaël ? Comment ? Mais en se faisant des alliés des Bédouins, dans le sacrement du pain et du sel, et si de la sorte les gages annuels couvrent les dépenses du café, du froment et du samn, le gardien y trouvera encore son compte. Les rations d'orge des deux mules étaient aussi détournées. Je n'en ai pas moins entendu le vieux Nejm se plaindre que tout le gras de la barbe lui était léché³⁹⁰ par Mohammed Ali.

Entre le Wadi Zerba au nord et Hedîeh à mi-chemin de Medain sur le Derb de Médine, il y a onze ou douze kellas habitées, avec (sur le rôle) une garnison de cent vingt nefers, dit Mohammed Ali. Cela en faisait dix par kella, mais parla suite il permit qu'elles fussent tenues par soixante-dix hommes seulement. Ce sont donc des garnisons de six hommes, mais [193] certaines en ont moins. Ce qui est versé pour les autres cinquante qui figurent au rôle (cela peut représenter £1300), est croqué par le corps des officiers complices. Dans l'ancien temps, cinq cent nefers tenaient ces douze tours, soit quarante par kella. Par la suite, les garnisons ne furent plus que de vingt-cinq hommes par kella, tous des Damasquins du Medân. Mais les Syriens grandis dans un pays plus favorisé avaient l'esprit trop indolent. Ils fermaient la porte de fer, à peine le hajj était parti, et elles restaient dix mois closes, jusqu'à ce qu'ils vissent revenir le pèlerinage suivant. Bien payés et ne manquant pas de vivres, ils se satisfaisaient de mener année après année cette vie de marins du désert. Les tours après Maan étaient tenues par des Kurdes, robustes hommes du nord, parlant une langue étrangère et à la main lourde, mais aucune nation étrangère n'a pu prendre durablement pied en Arabie. Après l'installation de l'Émir Abd el-Kâder à Damas et le ralliement à sa personne de l'émigration more, on commença à enrôler les Moghrâreba pour garder la route du hajj. Se trouvant désormais à vingt ou vingt-cinq hommes par tour, ils purent laisser les portes de fer ouvertes toute la journée. Les valeureux Arabes mores sont bien accueillis par les Arabes, qui les tiennent pour « une vieille peuplade du Hejâz, et le neveu des Beni Helâl. » Les Mores aventureux des garnisons se lançaient même dans des expéditions, contre le Bédouins hostiles, et retournaient dans leurs kellas, avec un butin de petit bétail et de chameaux.

Voici maintenant quelles sont les principales tribus bédouines du voisinage : les Billî (singulier de *Belûwi*) par-delà le Harra ; à côté d'eux, au nord les Howeytât (singulier *Howeyti*) ; au sud les Jedeyna, une tribu ancienne (en langue vulgaire et au pluriel gentilé *Jehîn*), des nomades et des villageois, leur pays s'étend de Yanba³⁹¹ au der el-hajj. Quelques-uns de leurs fendis (fractions) sont les *Kleybat* (sur la route de Sawra à Sujwa), les *Aroa*, les *G'dah*, les *Merowîn*, les *Sieyda*, et les *Seraserra*. Les *Saadîn* (singulier *Saadanni*), de la tribu Harb, étaient au-dessus de Médine sur le derb el-hajj. À l'ouest, il y a le *Bishr* et quelques fendis des Heteym du côté de Kheybar. Les tribus nomades qui, depuis les Beni Helâl, les légendaires héros arabes du Nejd au temps jadis, se sont succédés dans l'occupation d'el-Héjr, étaient disent-ils les Sherarat (également rattachés au B. Helâl). Ceux-ci occupaient alors le Harra, où le *dubbûs*, matraque, la marque de leur bétail, reste grévé dans les rochers volcaniques. Après eux sont nommés les *Beni Saïd*, puis les *Duffir*, *cheikh Ibn Sweyd* (aujourd'hui sur les confins de la Mésopotamie), que les Beni Sokhr avaient chassés. Les Fukara et les [196] emploient. » Il avait vu nos nations maritimes dans les ports de son pays : les Flamingis (Flamand ou Hollandais), les Américains et les Taliân. « Les Taliânîs étaient les esclaves (croyait-il à cause de leurs visages basanés de Napolitains et de marins!) des Engleys. »

Illettré, mais érudit dans tout ce qui touchait à sa langue maternelle, l'aga distinguait à notre profit

390 Le contexte impose une traduction littérale de l'expression empruntée à Spencer par Doughty (*the fat of all beard*).

391 Yanbu al-Bâhr, sur la mer Rouge, ou Yanbu an Nakhil, chapelet de petites oasis qui occupe la vallée du Wadi al Far'ah.

trois modes d'expression en arabe : el-ali, le style noble comme lorsque quelqu'un doit s'entretenir avec de grands personnages ; el-wast, la langue intermédiaire, à savoir pour les nécessités courantes de la vie humaine et, tout haché, claudiquant et élimé, ed-dûm, le parler populaire⁵⁵, « wellah comme celui de Khalîl. » Néanmoins, ce parlé aisé, né de la bouche des Bédouins est bien supérieur à la langue scolaire des villes. Le reste de notre compagnie se composait d'Arabes silencieux, et quand l'aga avait épuisé son discours, il cherchait autour de lui avec une mine courroucée qui prendrait la parole à sa suite. L'esprit de Haj Hasan était tout entier dans ses fortes mains, aussi n'avait-il pas grand-chose à dire. Le vieux Nejm était habité par une modestie ingénue, ce qui faisait qu'il ne pouvait prendre la parole sans avoir auparavant étendu les paumes de ses mains décharnées vers le feu, et qu'il baissait les yeux lorsqu'on le regardait. Ces hommes se tenaient solennellement assis avec leurs grands galliûns et « buvaient » le tabac. « Ullah ! Je suis un compagnon, avait accoutumé de s'exclamer Mohammed Ali qui met de la gaîté dans le coeur de toute société. » Lorsqu'il parlait, tous redoutaient sa voix sinistre. « Quoi ! Aucun de vous n'a rien à dire ? Alors Khalîl va nous raconter une histoire. Dis-nous quelque chose, Khalîl, parle-nous seulement de ton pays, et quoi que tu dises ce sera nouveau et très plaisant à nos oreilles. Arabes ! Écoutez, Khalîl va commencer. C'est une histoire qui va nous faire rêver du pays de Khalîl et des Engleys qui sont un grand peuple, oui wellah, et qui viennent juste après la Dowlat du Sûltan. » Mais je répondais « il y a peu de voix dans ma poitrine, je n'ai pas d'histoire prête sur le bout de la langue, ce qui n'est pas habituel cette année, vous l'avez dit vous-mêmes ». Et je pensais que tant que le hajj ne serait pas revenu devant notre porte, ce silence serait salubre, parmi ces Moghrébis à la tête chaude. Il se mettait alors à crier : « Qu'avez-vous donc, Aarabes, à rester assis comme des muets ? Faites-nous ouïr à présent quelque joyeuse histoire de votre cru. Dites en une rien que par amitié. » Une grande partie de la carrière militaire de Mohammed Ali s'était déroulée sur les confins de la Syrie. Il connaissait bien la façon de parler de leurs Bédouins et il en faisait parade [197] devant eux. Il me dit pourtant que lorsque les Bédouins se lançaient dans le pleine mer de leurs poèmes braillards, il renonçait plus d'une fois à les suivre. Il y a chez les pasteurs poètes du désert des tournures et des mots qui sont complètement obscurs ou inconnus pour les citadins³⁹² syriens. Un fois de plus, les mauvais élèves³⁹³ bédouins ont répondu en souriant qu'ils ne savaient³⁹⁴ pas d'histoires, sinon celles de leur petit bétail et de leurs chameaux ou des récits de ghrazzûs. Leur spartiate existence se passe dans les déserts et ils n'ont presque jamais entendu parler du merveilleux univers civilisé. Un autre passe-temps des hôtes de la chambre du café était d'énumérer en se servant de leurs doigts les étapes de la caravane, et de conjecturer à quelle station le hajjaj arriverait ce jour-là. D'ici à Médine, la distance est peut-être de cent trente milles. Ils la comptent en trois étapes pour ceux qui montent à thelûl.

Lorsque Mohammed Ali abordait des sujets banals mais inconnu de lui, ses récits prenaient parfois une tournure fantastique. À l'époque des troubles fanatiques en Syrie³⁹⁵ (les flottes d'Europe mouillaient alors à Beyrouth), il était monté à bord d'un vaisseau anglais, dont il nous disait à présent, « ses canons étaient au nombre de trois cents, et la longueur de chaque canon de neuf yards et ils étaient si gros que c'était à peine si les bras d'un homme pouvaient en mesurer la circonférence. Sur un des ponts il y avait un marché, où il y avait toutes sortes de victuailles d'exposées à la vente ; 25 000 soldats formaient l'équipage de ce vaisseau. » Il affirmait ces choses avec force serments à l'appui, telles sont les histoires que racontent les Arabes. J'avais été cloué de stupeur en entendant parler d'un pays étrange en Arabie, au sud de La Mecque, une contrée civilisée de villes et de villages qui n'avait été convertie à l'Islam qu'au siècle dernier. Ils appelaient cette province *Beled Jawwa*. Lorsque à ce propos je questionnai Mohammed Ali, esprit borné mais qui

392 « *Townling* » : personne qui grandit en ville ; néologisme forgé par Doughty, comme l'atteste la citation de *Travels in Arabia Deserta*, Dans l'*Oxford English Dictionary*.

393 « *Truant* » : élève qui fait l'école buissonnière ; truand.

394 « *They could not tales* » : acception archaïque du verbe *to can*.

395 Ceux de juillet 1860.

avait roulé sa bosse à travers le monde industriel et était libre de la première couche de rouille de la superstition, il répondit, « Oui Khalîl ! Et je les ai vus au pèlerinage à La Mecque. Ils habitent un pays dans el-Yemen. Les hommes n'ont pas de barbe sur le visage. » Je compris plus tard qu'il était question des Javanais, qu'ils supposaient être une peuplade de la Péninsule Arabique. Les Harb sont redoutés (leur nom signifie guerre) des pèlerins syriens, parce que les scélérats qui dressent des embuscades aux caravanes entre les Hameyn pour les détrousser sont comptés parmi cette nation nomade. « Les Harb sont terribles, on peut les reconnaître à leurs coutumes, dit [198] Mohammed Ali, plus que n'importe qui. Le mâle n'est pas circoncis dans son enfance, mais seulement lorsqu'il est en âge de prendre femme³⁹⁶. Alors ses amis envoient quérir le barbier et le pubis du jeune homme est épilé. La fiancée assiste à l'opération, et si son promis frémit ou pousse ne fut-ce qu'un soupir, wellah, elle n'en voudra plus pour mari. » Lorsque plus tard je me rendis chez les Harb, je leur demandai, « est-ce que vous en usez ? » « Seigneur répondirent-ils, dire de si étranges choses se colportent sur notre compte, pauvre de nous ! Mais Khalîl, ce sont des choses qu'on dit d'el-Kathân », c'est-à-dire d'une autre nation toujours plus loin.

Un thème commun aux récits qui se racontent dans le hajj syrien est celui des *Yahûd* (Juifs de) *Kheybar*, nom ancien en vérité et terrifiant aux oreilles des pèlerins les plus crédules. Kheybar, un pauvre village aujourd'hui (que je visitai plus tard, au prix d'infinis tourments³⁹⁷) est une localité fameuse dans les chroniques musulmanes, pour avoir été la première conquise dans les débuts de la faction religieuse de Mahomet³⁹⁸. De Kheybar, ils s'imaginent que c'est encore une place forte, (alors que de toute évidence cela n'a jamais été autre chose qu'un village avec ses banlieues), sur le côté le plus éloigné du désert, et dont les habitants sont une épouvantable engeance, des Musulmans en apparence, mais en secret des Juifs cruels, qui ne souffriront pas qu'aucun étranger vienne chez eux. Ils disent qu'au cœur de la ville, se dresse une gigantesque forteresse, d'une hauteur telle que même les rayons du soleil estival qui tombent sur elle ne touchent pas la terre. Le commerce de ce peuple maudit consiste, à ce qu'on raconte, à écumer la campagne et à tendre des embuscades au hajj. On dit aussi qu'ils sont capables de distancer à la course les chevaux les plus rapides. Leur vélocité est attribuée au fait qu'on leur excise les rotules lorsqu'ils sont enfants. En naissant, ils n'ont pas de mollet sous les jarrets. On raconte maints exploits comme celui-ci : « Trois Yahûd de Kheybar ayant été pris la main dans le sac³⁹⁹, le Pacha du hajj ordonna qu'on les enterrât jusqu'aux oreilles dans le sable. Ainsi fut fait et le hajj s'éloigna d'eux. Un léopard survint pendant la nuit, qui renifla les deux premiers et les trouvant morts, il les laissa tranquilles, mais comme le troisième respirait encore, il s'affaira à le déterrer avec ses pattes. [199] Reprenant alors ses esprits et voyant le sinistre animal dressé au-dessus de lui, l'homme eut un mouvement de terreur, et la bête s'enfuit effrayée. Ce Yahûdi se mit debout et se hâta de courir après le hajj, dont une journée de marche le séparait à présent. Ayant rejoint leur campement la nuit suivante, il grimpa aux cordage du pavillon du Pacha et s'y introduisit par le haut. Ce grand officier dormait, la tête reposant sur le coffre au trésor, ce que nonobstant, le voleur déroba de l'argent du gouvernement autant qu'il put en emporter. À la station nocturne suivante, le voleur retournant pour renouveler l'exploit, il fut pris par les gardes, et ligoté jusqu'au matin. Ayant alors été couché en terre pour être mis à mort, le Pacha commanda à ses soldats de se tenir en cercle autour de lui. Le Yahûdi demanda, « Monseigneur, ne suis-je pas celui que vous avez enterré ? Et qui d'autre que moi a volé le coffre

396 Primitivement, la circoncision était une initiation au mariage et se pratiquait au moment des fiançailles (Exode IV, 25).

397 Voir les chapitres XXVI à XXX ;

398 En mai 628, Mahomet s'attaqua à l'oasis de Kheybar qu'une population juive occupait. Après la reddition des habitants, comme aucun des musulmans vainqueurs n'était disposé à venir cultiver les terres expropriées par Mahomet (c'étaient des citadins et ils redoutaient les fièvres de Kheybar), le Prophète proposa aux Juifs d'être les métayers des musulmans, ce qu'ils acceptèrent. Il n'en furent pas moins expulsés par le Calife Omar en 672. (M. Gaudetroy-Demombynes, op. cit., pp. 158-62).

399 « *In the manner* » (*mainour*). Vieil anglais. Terme juridique signifiant « article volé trouvé sur la personne du voleur, ou à proximité ».

l'autre nuit ? Je n'ai toujours pas peur de toi. » - « Et comment maudit homme, oses-tu ne pas me craindre, moi qui ai le pouvoir de t'ôter la vie ? » - « Il n'y a pas d'homme qui puisse me faire peur », et d'une détente sur ses jambes, le voleur bondit par dessus les épaules des hommes qui faisaient cercle et il s'éloigna si vite qu'aucun des soldats qui s'étaient jetés à sa poursuite ne parvint à le rattraper. »

On raconte aussi, en Arabie, des choses surprenantes sur les *Beni Kelb*⁴⁰⁰, une tribu d'hommes-chiens. Kelb, « chien », aujourd'hui une insulte, était jadis un nom honorable dans les tribus sémitiques. Ils disent « les femmes des Kelb et leurs filles sont de belles femmes, mais leurs mâles, grand d'un empan⁴⁰¹ et muets, sont des chiens blancs. Lorsqu'ils voient un hôte approcher, les hospitaliers hommes-chiens courent à sa rencontre, et tenant le pan de son manteau entre leurs dents, ils le tirent doucement vers leurs tentes. » D'aucuns soutiennent qu'« ils ne vivent pas en terre arabe, mais qu'ils habitent une contrée outre-mer. Ils dévorent leurs vieillards sitôt que leur barbe devient chenue⁴⁰². » Comme cela nous était raconté au cours d'une de nos conversations au foyer du café, à Medain Sâlih, Doolan s'écria soudain que dans une autre de ses lointaines expéditions il avait rencontré des Beni Kelb. « Oui billah ! Et ils étaient montés sur des thehûls. » L'auditoire lui ayant alors rappelé que les B. Kelb vivaient au-delà des mers, et que leurs hommes ressemblaient à des chiens, il s'écria, « Entendu, c'est peut-être vrai, Dieu seul le sait. Wellah ! Je croyait les avoir vus, mais par la vie de ce café ! Je me suis peut-être trompé. » Une autre fois, Doolan me raconta que la population de Kheybar s'élevait à six cent mille hommes. C'était à cause de sa magnanimité que le pauvre diable les faisait si [200] nombreux dans son fabuleux récit. Un Fejîri très sérieux et fort estimable, qui m'avait toujours dit la vérité sans jamais outrepasser les limites de son savoir, dit « Le pays des B. Kelb s'étend à cinq ou six jours à l'est de La Mecque, mais ils ne sont pas de bons Musulmans. Leurs porteurs de mousquets sont au nombre de dix mille. » Cela faisait une tribu de cinquante mille âmes ! Il n'existe pas d'aussi grande nation nomade dans toute l'Arabie. Des Annezi, qui occupent un territoire allant des abords de Médine jusqu'au nord de la Syrie, et couvrant plus de quinze mille carrés, j'estime que c'est à peine s'ils représentent la moitié de ce chiffre ; mais leur esprit a du mal à appréhender les grands nombres. Je me suis aperçu que, la plupart du temps, leurs milliers ne valaient que des centaines, de sorte qu'en prenant la dixième part de leurs récits je tombai à peu près d'accord avec mes propres calculs.

Un jour, Haj Hasan lequel, de ses deux mains abattait plus de besogne à leur seul que tout le reste de la garnison, se mit en tête d'aller chasser dans le jebel avec quelques-uns des Arabes de la porte et voulut que je me joignisse à eux. J'avais ouï dire qu'il y avait des inscriptions sur le chemin après les falaises, à l'est de la plaine. Après avoir traversé le *Rikb el-Héjr* pendant deux heures et demie, et alors que la matinée n'était pas encore finie, certains des Arabes de cette terre de famine se plaignirent qu'à force de marcher dans le sable, sous le soleil, *ana ajizt*, leurs faibles membres étaient déjà lourds. Wadi en faisait partie. Il portait des vêtements déchirés, comme s'est la coutume dans l'Arabie ismaélite de quiconque doit s'aventurer un peu loin de chez lui, de crainte d'être dépouillé par un ghrazzû ennemi. Nous franchîmes l'obstacle de la falaise par une fissure dans laquelle le sable s'était profondément accumulé. La montagne qui se dresse à l'arrière-plan est une horrible désolation de grès, comme si, morte, la nature s'était figée dans une immobilité éternelle. Fendus du bas en haut par des failles entrecroisées, les grès de la montagne sont ici un dédale de masse rhomboïdale, avec des rues encaissées et aveugles, comme celles d'une ville construite en surplomb. Certains à-pic, de forme carrée, qui étaient d'une roche plus tendre, ont fondu, laissant de large vides entre eux. L'érosion a sculpté les hauteurs de rochers éboulés en formes étranges de têtes et de pinacles. À une élévation uniforme dans tous les précipices, on voit des strates de sédiments gréseux à contresens. Nous marchions dans la chaleur d'une journée d'hiver. Un

400 Les *Beni Kalb*, puissante tribu arabe dans les terrains de parcours s'étendent dans la steppe située entre la Syrie et la Mésopotamie.

401 *Empan* est ici l'intervalle compris entre l'extrémité des deux bras lorsqu'il sont écartés (acception archaïque).

402 *Chenu* : qui est devenu blanc de vieillesse.

thermomètre posé sur un linge blanc, dans le sable, à une altitude de 3700 pieds indiquait 30°C. Au point le plus haut du labyrinthe montagneux, à seize milles de la kella, je relevai une altitude de près de 4000 pieds. De là, la vue plongeait sur un vaste paysage désertique au nord d'un point d'eau des nomades Fejîr. Nous peinions, avançant pas à pas dans l'épais talus de sable, ne cessant de monter et de descendre dans [201] notre scabreux franchissement de la falaise. En cours de route, je tombai sur ma première inscription himyarite dans le désert, gravée verticalement dans la falaise, avec des images d'une autruche, d'un cheval et son cavalier, et de chameaux. [Doc. *Épigraphique* pl. XX.] Nous arrivâmes à une grotte dans un endroit où le sable était profond et où des acacias avaient poussé. Le soleil se couchait et ce serait notre logement pour la nuit.

Afin d'épargner notre eau, nous avions emporté de la pâte nouée dans un bout d'étoffe ; elle avait été pétrie à el-Héjr. Avec cette pâte, on confectionnait de grandes galettes (*abûd*) qui, enfouies dans le sable porté au rouge vif par les braises ardentes de notre foyer, sont prêtes à retourner au bout de quelques minutes. Notre pain retiré à moitié cuit fut émietté et mélangé avec des dattes et un peu d'eau, dans le creux d'une peau soigneusement pressée dans le sable, afin d'avoir moins besoin de boire et de ne pas trop vite épuiser notre petite girbi, car nous étions cinq. Après avoir malaxé des dattes, les nomades de ce pays se frottent la paume des mains dans le sable. Certains oiseaux⁴⁰³ moins raffinés, essuient leurs doigts poisseux à leurs longues boucles de lutins. Une nuit très froide nous enveloppait dans sa rayonnante clarté, et à demi engourdi, nous ne pûmes dormir. Avant l'aube, je ne relevai que 3°C. À certain moment, nous ouïmes un bruit insolite provenant de la partie haute du renforcement de notre grotte. Par la suite, Doolan, qui nous avait accompagné, fanfaronna « Nous avons tous entendu, wellah, le spectre, la *ghrûl*, oui, et même Khalîl, ce fils incrédule de son oncle », mais je pensai que ce n'était qu'un gargouillement dans le ventre vide du lévrier affamé de Wadi, pour lequel nous n'avions pas d'eau et presque pas une miette à lui jeter, et qui gisait inerte au-dessous de nous. Nous nous levâmes de nos couches rocheuses après minuit avec les os meurtris, pour allumer le feu de camp. Le jour d'avant nous avions rompu notre jeûne avec ce qui nous restait et tous eurent droit à une gorgée d'eau. Prenant alors leurs longs fusils, ils allèrent traquer le *bedûn*, ou grande chèvre sauvage de montagne⁴⁰⁴. Pendant qu'ils escaladaient les rochers déserts, je restais auprès de l'outre, sur le bord du chemin par lequel nous devons rentrer. Avant midi, seul Wadi avait fait le coup de feu sur un mâle courant et il l'avait raté, comme font les Bédouins neuf fois sur dix. Tandis que nous revenions, un troupeau de dix *bedûns* détala devant nous et s'égailla dans les saillies rocheuses. Nos tireurs les poursuivirent en rampant pendant une heure, mais les proies avaient pris le large.

Un jour, nos chasseurs ramenèrent un porc-épic, *nîs*, dont ils disent que son terrier est comme celui d'un lapin et ils l'assomment d'un coup de bâton sur la tête. Il fut divisé en parts égales (la pieuse générosité des Arabes) qui [202] furent distribuées aux occupants de la kella. On n'écorche pas le porc-épic ; sa peau gélatineuse peut se manger avec la chair, qui sent le poisson. Ils le firent bouillir, et après le souper ils se plaignirent tous de brûlure d'estomac. Je fus le seul à ne rien ressentir. C'est aussi une fable des Arabes, que cette créature peut décocher ses piquants contre un ennemi. La chèvre, l'âne et le porc-épic mangent voracement de la coloquinte, qui pour l'être humain est d'une telle amertume qu'une toute petite quantité ou seulement une feuille est un des purgatif les plus violents, dont on dit qu'il vous laisse un homme à demi mort, lequel ne peut reconstituer ses forces qu'en mangeant de la viande. Il s'agit assurément de « la mort dans le chaudron » des derviches d'Élisée⁴⁰⁵. Des Bédouins nous apportèrent un gros œuf d'autruche, qui préparé à la poêle avec du samn et de la farine, est aussi savoureux qu'une succulente omelette. Des autruches descendent dans la plaine de Medain Sâlih ; j'ai vu leurs empreintes à Ethlib. Comme beaucoup de sa nation Heteym, Doolan chassait l'autruche. La saison venue, il montait sur son thelûl et partait à l'aventure dans le désert, si Dieu le voulait bien, il trouvait un passage d'autruche.

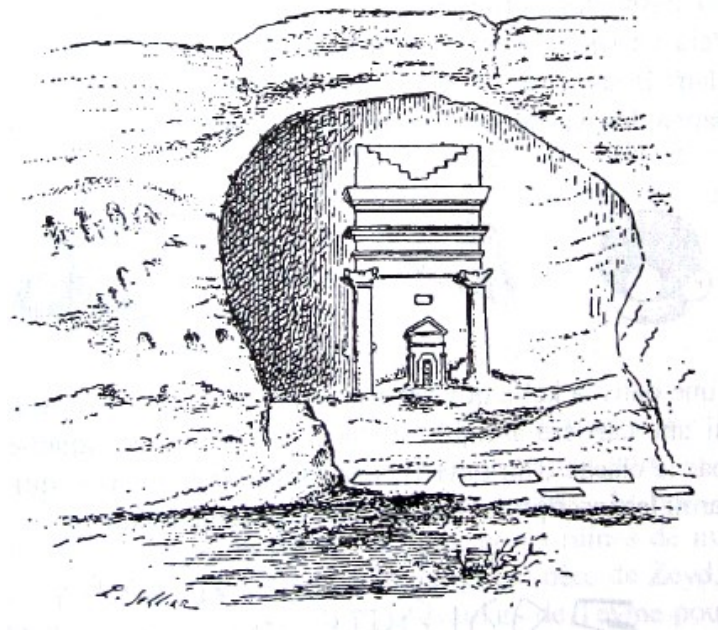
403 « *chough* » : crabe, oiseau des montagnes, voisin du choucas.

404 Ibex ou bouquetin.

405 II, Rois IV, 28-40.

Alors il se cachait, attendant tout le jour, la mèche de son mousquet allumée, jusqu'à ce que l'oiseau survînt. Mais sa patience était mainte fois déçue, sauf lorsqu'il a trouvé le nid. Une fois il avait ramené au logis deux autruchons qui grandirent dans la kella, mais un jour les jeunes oiseaux mangèrent des fèves qui en se gonflant dans leur jabot les étouffèrent. Si pauvre était cet homme qu'il ne trouvait pas de quoi manger tous les jours. Cependant son équipement de chasseur était la qualité la meilleure ; son mousquet valait plus que tout autre dans cette partie du désert, à savoir quarante réaux. La plupart des années, Doolan tenait ses deux peaux prêtes en prévision de la venue du hajj, avec lequel certain plumassier damasquin avait accoutumé de descendre, lequel achète toutes les peaux d'autruche aux nomades sur la route du pèlerinage, les payant de quarante à quarante cinq réaux la pièce⁴⁰⁶. L'autruche se nourrit en broutant de buisson en buisson, « comme le chameau ». Les chasseurs mangent la poitrine de l'oiseau, dont la chair est sèche. La graisse est précieuse, le contenu d'une de leurs petites tasses à café vaut jusqu'à un demi mejîdi. Ils croient que c'est un remède souverain contre le chaud et le froid, et maintes affections⁴⁰⁷. Dans cette saison d'hiver, la gente ailée, se composait de corbeaux, d'hirondelles (noires et grises) et de pigeons de roche bleus. Toutes les nuits dans la kella nous étions envahis par des [203] nuées de petits scarabées jaunes qui tourmentaient nos outres de beurre et fondaient sur toutes les victuailles. Je n'en ai pas vus ailleurs en Arabie.

Comme les Arabes s'étaient habitués à la présence du Nasrâni, je me mis à vagabonder tout seul dans tout le site de Medain Sâlih. L'aga me demanda de grimper tout d'abord avec ma longue-vue sur le rocher du Borj, et c'est seulement si je ne voyais aucun signe de vie dans la plaine que je pouvais m'aventurer dehors. Dans cette exploration quotidienne, je pus voir tout à loisir les nombreux frontispices et leurs chambres. Sur toute la longueur les rochers du Borj sont comme évidés par des fosses peu profondes. Les habitants de cette contrée sans pluie les prennent pour des citernes. On en voit un grand nombre, certaines au nord et au midi, d'autres à l'est et à l'ouest, mais leur profondeur atteint rarement un empan. Ce n'est que derrière la tour qu'on voit distinctement deux fosses mortuaires. De même, on voit dans la plaine que certains rebords rocheux dénudés sont troués par les mêmes fosses mortuaires basses, comme sous les rochers du Kasr el-Bint, devant le seuil d'un des plus beaux frontispices. Le Borj est une grossière tour basse de forme carrée,



406 Soit la valeur du mousquet de Doolan.

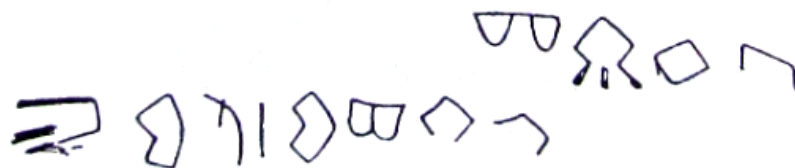
407 La graisse d'autruche est aussi utilisée comme onguent ou liniment pour un membre cassé ou foulé ou pour un membre paralysé.

construite en pierres brutes posées sans mortier, de six pas sur cinq, et d'une époque incertaine. L'épaisseur de la muraille est de moins d'un yard et elle diminue en s'élevant. Des dalles de dimensions exceptionnelles ont servi pour les marches de l'escalier intérieur.

[204] Jonchant toute le plaine, je vis des galets de lave et de pierre ponce, provenant certainement de ce noir harra là-bas, dont j'ai par la suite découvert que c'était une montagne de grès recouverte par des coulées de lave basaltique d'une extraordinaire épaisseur. Les collines noires qu'on voit en émerger sont des cratères de volcans. Il n'y a cependant pas trace de pluies de poussière ou de cendre volcaniques, qui auraient pu tomber autrefois sur la plaine. La cause de la catastrophe d'el-Héjr est donc à rechercher ailleurs. Je découvris de nombreuses inscriptions anciennes gravées sur les rochers du désert, que je transcrivis. Je m'étonnai plus d'une fois de voir sur les précipices, à vingt-cinq pieds ou plus au-dessus du niveau du sol, d'antiques images d'animaux dessinés au trait, qu'on ne pouvait atteindre qu'au moyen d'une grande échelle. L'homme le plus grand se tenant debout sur son chameau n'y arriverait pas ! « C'est tout simplement (disent les Arabes) que les hommes d'autrefois étaient d'une haute taille ! » L'aga leur répondit : « C'est peut-être dû à un affaissement du sol, provoqué au cours des siècles par la conjonction des intempéries ». Si nous considérons les seuils des monuments funéraires, aucune des explications ne résiste à l'examen, car encore aujourd'hui ils sont au niveau du sol. Je trouvai aussi des bornes milliaires, de forme antique, en lave noire. J'avais déjà vu les mêmes gisant à terre, dans la vallée de Pétra. À demi enfouis dans le sable, je vis aussi des récipients de pierre (*jurn* ou *nejjar*) ressemblant à des vasques de fontaine, et de presque un yard de diamètre. Il y en avait dans la kella



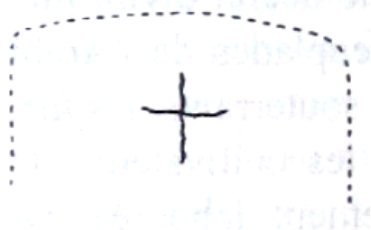
qui sert d'abreuvoir. Dans la plaine sous l'Ethlib, je trouvai une carrière antique, sur les parois de laquelle est taillée comme par le ciseau d'un ouvrier, cette légende himyarite, qui est presque unique parmi les inscriptions nabatéennes de Medain Sâlih :



Je découvris une seconde carrière ancienne, derrière les rochers à l'ouest. Deux très petites carrières n'auraient pas suffi à fournir les matériaux des édifices en pierre d'une cité, et cela bien qu'ils avaient eu à leur disposition les pierres dégagées par le creusement des monuments funéraires. Leur ville était bâtie en argile et les murs d'argile des maisons reposaient sur une [205] fondation d'une ou deux couches de pierres, grossières et presque brutes. Dans tout le site ancien, j'ai vu très peu d'emplacements subsistant encore de maisons antiques. Je suppose que celles que le sable poussé par le vent a recouverte sont peu nombreuses, et qu'au contraire il y a longtemps que toutes les pierres facilement réutilisables ont servi à l'édification de la kella. Si petites étaient ces maisons anciennes, que nous pouvons les considérer comme des chaumières. Les maisons antiques construites en pierre brute, datant du temps de Mahomet, que j'aie vues encore debout dans les environs de Kheybar ; ,e sont pas plus grosses.

Je me suis souvent attardé, sous les rochers du Borj, à contempler l'empreinte d'une croix

entourée d'une bordure, tracée sur du ghrerra, ou ocre rouge. Que cela peut-il bien être ?



Une marque de bétail ? Ou le symbole de la mort du Christ et l'emblème de son royaume éternel ? Que quelque ancien voyageur nazaréen a laissé en témoignage de l'auteur de son salut, sur les rochers idolâtres d'el-Héjr ? La croix est aussi un caractère courant dans les inscriptions himyarites, que dans leur ignorance les Arabes prennent pour la preuve irréfutable que leur pays était autrefois tenu par les Nasâra. Je n'ai pas trouvé de trace de la religion messianique dans cette contrée, à moins qu'elle ne fût dans un nom en lettres grecques, que plus tard j'ai vu gravé sur les rochers de Moubrak en-Nâga (KYP^αKOC⁴⁰⁸).

Au dixième siècle, El-Héjr était encore un petit village. Maints villages occupaient la dépression qui s'étend d'ici jusqu'à Médine, et ils étaient très peuplés même à l'époque de nos croisades. Ce sont aujourd'hui des champs de ruines silencieuses, jusqu'au souvenir de leur nom qui a déserté la mémoire des habitants du pays. À côté des rochers du Borj il y a les murs éboulés de quelques petites palmeraies, et les ruines de maisons en argile ; elles datent de moins d'un siècle. Le grand-père de Zeyd, le grand cheikh de sa tribu, avait fait venir des cultivateurs de Teyma pour irriguer ces terres fertiles et s'établir ici sous sa protection. Leurs récoltes furent abondantes, et ils n'eurent aucun mal à les écouler auprès des Bédouins. Bien qu'ils versassent une partie de leur fruit aux propriétaires nomades, les colons de Teyma ne tardèrent pas à prospérer. Ayant en quelques années gagné assez d'argent pour s'acheter des puits et des palmeraies chez eux, ces [206] gens retournèrent à Teyma. Je demandai pourquoi ils avaient abandonné les lieux où leur labeur était florissant. Zeyd répondit, « Parce que c'est la *khala* », le désert vide et solitaire où ils n'étaient jamais sûrs de leur vie. À un mille à l'ouest de la kella, je trouvai un grand mur en argile sur des fondations en pierre sans mortier. Ces bâtiments abandonnés étaient des fermes⁴⁰⁹ isolées, comme on en voit dans certaines provinces du Nejd. Sous ce climat aride, la clôture en argile crue tiendra debout pendant plusieurs siècles. La fertilité des terres d'el-Héjr est bien connue dans le pays. Beaucoup les ontensemencées, et pendant un temps, me dirent les Arabes, ils ont réussi, mais toujours au moment de récolter, quelqu'un est mort. Ils croient qu'un mauvais sort est recélé dans toute cette terre depuis qu'elle a été corrompue par le décret divin, interdisant qu'elle fût à jamais cultivée ou habitée⁴¹⁰. Les peuplades de l'Arabie attribuent par ailleurs la malignité du sol aux démons souterrains, les *jan*, les *ahl el-ard* ou habitants du sous-sol. C'est pourquoi les cultivateurs de ces parages ont coutume d'asperger une terre fraîchement labourée avec le sang d'une offrande propitiatoire, de même que lorsqu'ils construisent, ils aspergent les pierres, sinon par aucun malencontreux accident de la vie des ouvriers seraient en danger. Moins de vingt ans auparavant, un Hehji (plusieurs familles de cette tribu ont planté de petites palmeraies hors les murs de Teyma) avait dressé une clôture autour d'un terrain d'el-Héjr, à portée de fusil de la kella. Il creusa un puits, planta des palmiers et sema du blé. La récolte fut abondante et ses citrouilles et ses pastèques surpassèrent tout ce qui pouvait venir dans la dépression sablonneuse d'el-Alli, mais sa dernière heure le surprit au sein de ces prémices prometteuses, et le jeune homme étant mort, son honnête entreprise fut abandonnée.

408 *Kuriakos* : qui concerne le Seigneur, le Christ.

409 « *Granges* » : grenier à blé ou ferme d'un monastère ; ferme isolée.

410 Coran XXVII, 52 et LIV, 31.

Au moment de Noël tombe ici une pieuse fête mahométane, *eth-thaliai*⁴¹¹, à l'occasion de laquelle un mouton est égorgé dans toutes les familles aisées, qui en font porter des morceaux à leurs voisins pauvres. Le matin venu, tous déchargèrent leurs fusils dans la kella et prennent place autour d'un repas en commun. Les nomades célèbrent dévotement cette fête. Plus d'une pauvre homme sacrifiera alors un chameau à la mémoire de son père récemment décédé.

Des *sânis* (Arabes de la caste des forgerons) arrivèrent avant midi de Teyma, et bien que ce fût jour de fête ils se mirent aussitôt à leur travail du métal ; le foyer de leur forge est creusé dans le sable. Tandis que l'un forge un autre actionne une paire de soufflet en peau. Ils avaient à rétamé tous [207] les récipients en cuivre pour la nouvelle année et à remettre en état les vieux mousquets à mèches et les sabres de haj Nejm, dans l'arsenal de la kella. Le vieux More, infirme mais valeureux, les avait pris la plupart en se lançant à la poursuite des *ghrazzûs* hostiles. Nonobstant leur visage précocement noirci par la suie, les forgerons étaient des hommes prospères à Teyma, où ils habitaient de belles demeures, et par la suite je fis leur connaissance. Ces forgerons à la main avisée et toujours victorieuse, sont des têtes extrêmement prudentes. Pâtissant eux-mêmes de la grincheuse opinion publique, ils sont plus tolérant que les autres humains. Ils venaient une fois l'an dans le pays, et passaient trois mois à el-Alli, en rétamant. C'était là qu'ils iraient dans l'après-midi avec quelques membres de la garnison qui doivent se rendre au village pour troquer le froment de leur gouvernement contre du riz et ramener du fourrage pour les mules. Je décidai de me joindre à eux pour visiter l'oasis.

Nous nous mîmes en route à *el-assr*⁴¹² (au milieu de l'après-midi) ; de la kella, il avait Hasan et le jeune Mohammed. L'époque était dangereuse : le *jehâd* avait été proclamé contre une partie de la Chrétienté⁴¹³. À Damas, nous avions longtemps redouté un soulèvement final et le massacre général des Nasâra. À son retour qui ne tarderait guère, le messenger de la poste pourrait bien nous apporter de graves nouvelles. Je me félicitai de ce que l'aga et moi nous nous fussions quitté bons amis. Il m'avait accompagné jusqu'à la porte de la kella avec ces mots : « Khalîl est comme quelqu'un, wellah, qui aurait grandi avec nous. » Au moment de joindre nos mains, je rappelai à Haj Nejm que nous étions voisins en Occident. « Oui, wellah, répondit-il, des voisins. » Outre les *sânis*, il avait avec nous un essaim de femmes *Fehjât* qui se rendaient à la ville pour y vendre des babioles qu'elles avaient trouvées sur le terrain de campement du hajj, mais Hasan (car tous les Arabes ont la langue mal tournée) n'allait pas tarder à se conduire de déshonnête façon à leur égard. Portant le mousquet de son père sur sa robuste épaule, une de ces femmes, *Kathâfa*, fille de Doolan⁴¹⁴, marchait en tête de la compagnie féminine. Tout le chemin d'el-Alli est rempli de rochers, et les gorges qui précèdent la ville sont le lieu de fréquentes embuscades tendues par des *habalîs*⁴¹⁵, voleurs errants de la *Tehama*, dont la plupart sont des *Howeytât*, particulièrement redoutés par [208] ici. Haj Nejm nous avait raconté que, dans le *boghrâz*, on lui avait tiré dessus. Une balle avait frôlé son bonnet rouge, une seconde avait sifflé à sa joue et était allée s'écraser sur le rocher juste derrière lui. L'an passé, Mohammed Ali était tombé ici dans une embuscade, alors qu'avec quelques membres de la garnison, il se rendait à el-Alli. Des bédouins hostiles avaient soudainement surgi d'un bosquet de tamaris et leur avait bondi dessus, en brandissant leurs lances et en poussant des hululements. Si nous étions attaqués, dit Hasan le fort, il prendrait par le côté de la montagne. Les Arabes se croient presque hors de danger lorsqu'ils ont l'avantage du terrain et qu'ils peuvent tirer

411 Le « *Id ad-Adha* » réplique du sacrifice de Mina (celui d'Isaac par Abraham). Ce n'est pas une fête fixe, puisque la date du pèlerinage de La Mecque varie d'une année sur l'autre ;

412 L'heure de la troisième prière.

413 La guerre (sainte) proclamée par les Turcs contre les Serbes et les Russes (1876-1878), qui marqua une nouvelle étape dans le démantèlement de l'Empire ottoman.

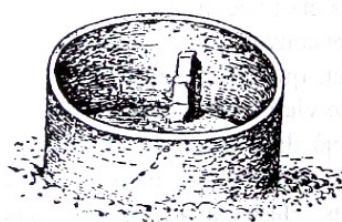
414 Doughty l'avait engagée comme domestique, peu de temps après son installation à Medain Sâlih. Il avait refusé la suggestion que les soldats de la kella lui avait faite de la mettre dans son lit et il avait eu beaucoup de mal à décliner l'offre de même nature, mais plus insistante, que lui avait faite Doolan, le père de *Kathâfa* (Hogarth, p. 42).

415 Pluriel de *hablus*, mot dont Doughty signale (in *index...*, Vol. II) qu'il ne l'a entendu qu'à Teyma et aux environs d'el-Héjir.

d'en haut sur leurs adversaires.

Hasan et Mohammed allant au pas le plus rapide de la mule, je leur demandai de ralentir un peu. L'aga avait donné l'ordre que nous montions à tour de rôle, et de santé précaire, je m'épuisais à les suivre ainsi à pied. « Nous n'osons pas franchir les gorges après le coucher du soleil, dit Hasan. Il se faisait tard et si je ne pouvait pas soutenir leur allure il lui faudrait m'abandonner, tout comme, par le Dieu vivant, il sèmerait le père qui l'avait engendré. S'il m'arrivait malheur, il dirait que des voleurs nous étaient tombés dessus et que j'avais péri dans la bataille. Je ne suis pas, s'exclama-t-il, homme à obéir à l'aga⁴¹⁶ ! » M'accrochant au chargement de la mule, je parvins à me maintenir à leur hauteur jusqu'à mi-chemin, lorsque Hasan se rendant compte que je ne pouvais continuer à cette allure, ordonna au jeune *askar* (soldat) de descendre, qu'en mon honneur il qualifia dédaigneusement de « ce Bédouins », et ils me hissèrent en selle. Je m'enquis auprès des sânis : « Où logerez-vous à el-Alli, dans la maison du cheikh ? » Ils répondirent « Là où nous allons, il n'y a pas d'hospitalité qui vaille. Les habitants d'el-Alli sont des chiens. » Ici, dans le bas Hejâz, ils ne connaissent pas les franches et hospitalières coutumes du Nejd ou des hautes terres de l'Arabie.

La suite du chemin longe le coin sud-est du Harra, et traverse un chaos d'escarpements gréseux, *el-Akhma*, qui sont les falaises inférieures de la même montagne. C'était l'ancienne route du hajj, qui passait autrefois par el-Alli⁴¹⁷, et il n'y avait pas beaucoup d'années de cela qu'un pacha du hajj [209] avait conduit sa caravane à Bir el-Ghrannem, par ce chemin. Il avait été abandonné, comme trop dangereusement encombré de rochers et de défilés. Le fond est presque uniquement de sable profond. Dans les parties basses, sous les rochers il pousse des tamaris, qui ont un goût salé, et des herbes raides et courbées. Quatre ou cinq milles avant el-Alli nous arrivâmes (toujours dans la descente d'el-Héjr) à de petits puits anciens profonds de trois brasses, *el-Atheyh*, contenant de l'eau corrompue. Le soleil d'hiver nous ayant assoiffés, nous fîmes halte, et Mohammed, comme cela se voit couramment en Orient, descendit puiser de l'eau pour nous⁴¹⁸. Non loin de là commence le *Boghrâz el-Alli*, entre de hautes falaises gréseuses de *Moallak el-Hameydi*, du Harra, et les abruptes précipices de cette sauvage barrière de montagnes basses qui ferme la plaine de Medain Sâlih au midi, *el-Hutheba*, *J. Rumm*, *Moâtidal*. Dans la partie senestre du Boghrâz on voit un grand talus de pierres mélangées de terre : manifestement l'ancien emplacement d'une ville de maisons en pierre, qui ont chu dans l'argile qui les unissait. C'est ce site qu'ils appellent *el-Khreybi* « La petite ruine, » au milieu duquel je la fameuse citerne en pierre, *nejjar* ou *jurn*, du même modèle que celles plus petites que nous avons vues dans la plaine d'Héjr, qui est appelée « le seau à traire de la nâga de Nébi Sâlih. » Comme le soleil se couchait, mes compagnons pressèrent le pas.



416 Le récit que Doughty a fait de cet incident dans son journal est beaucoup plus détaillé : « Pourquoi ne me laissez-vous pas monter ? Vous êtes des hommes robustes et je ne suis pas accoutumé à la marche. » - « Si tu ne te hâte pas, nous te laisserons en arrière. » - « Vous m'abandonneriez ici ? » - « Oui, tout comme j'abandonnerais le père qui m'a engendré. » - « Et vous oseriez revenir à la kella ? » - « Nous dirons que nous avons rencontré des voleurs et qu'ils t'ont tué. » (...) - « Je suis l'hôte de votre Aga. Ne laisseriez-vous pas monter une personne malade, pour l'amour de Dieu ? L'Aga vous a fait force recommandations. » - « Suis-je homme à obéir à l'Aga ? » (Hogarth, p. 43).

417 cf. Ibn Battûta, *Voyages et périples* (in *Voyageurs arabes*, éd. P. Charles-Dominique Gallimard, Bibl. De la Pléiade, 1995, p. 470). De Damas à Tebûk, la caravane du pèlerinage suivait à peu près la même route que du temps de Doughty. À partir de Tebûk, elle prenait un chemin plus direct, passant par el-Alli (al-Ulâ), pour descendre à Médine. La caravane ne s'arrêtait pas à el-Héjr, mais à el-Alli, où elle prenait quatre jours de repos.

418 Comme Rebecca descendant à la source (au fond du puits) pour puiser à boire au serviteur d'Abraham (Genèse XXIV, 16).

Je vis comme des ouvertures creusées dans ces falaises, elles semblaient être des chambres funéraires. Mes compagnons me montrèrent sur la hauteur rocheuse en surplomb, *el-Kella*, un pinacle carré, dans lequel ils croient qu'un trésor considérable est renfermé. Haj Hassan dit « Khalîl ! N'as-tu pas un art pour extraire ces richesses et ainsi en prendre la moitié pour toi et l'autre pour nous ? Partage-la de la sorte, nous sommes tes compagnons. »

Les palmiers plantés à l'extérieur de la ville étaient maintenant devant nous. Un alignement de puits, des regards, signale la présence d'une mine [210] d'eau ou aqueduc souterrain⁴¹⁹ qui alimente l'oasis, ouvrage, comme tous ceux de ce genre dans ces contrées, des Arabes de l'antiquité. Nous traversâmes le lit du torrent qui descend de Medain Sâlih, où les eaux de pluies ne coulent presque jamais. Le seyl se dirige vers le grand wadi du Hejâz, le W. el-Humth. Ici, comme il arrive souvent, il porte un autre nom, celui de W. el-Jizzl. Nous entendions déjà la sauvage rumeur de leur fête, les coups de fusil et l'abominable tapage des tambours. La ville était encore cachée à nos regards, lorsque mes compagnons se tournèrent vers moi pour me demander si j'aurais le courage d'y entrer avec eux. Je répondis à leur manière, que « Je m'en remettais à Dieu. » Les Alowna sont réputés chez les Arabes pour leur humeur tyrannique lorsqu'ils sont à l'abri dans leur palmeraies et leur piètre courage sur le champ de bataille. En effet, les citadins arabes chez lesquels la religion de l'hospitalité est moins répandue que dans le désert ; deviennent tous dangereux, lorsque leurs têtes s'échauffent, que leurs cœurs sont pleins d'exaltation, et qu'ils ont des armes dans les mains. Il suffisait qu'une voix traîtresse de notre compagnie, celle de quelques femmes criât « Tous dehors, sus à ce kafir ! » pour qu'un coup de feu téméraire mît fin à ma vie. Hasan me le dit malignement dans le creux de l'oreille, et s'étant fâché aujourd'hui avec son aga, un incident survenant, il n'eût peut-être pas embrassé mon parti, mais lui-même trouvait que ce monde-là était déconcertant. Arrivés devant les portes de la ville, dans un terrain découvert sur le côté du Harra, où une nuée de villageois s'éboudissaient, quelqu'un s'avança pour saisir la mule blanche d'Hasan en raison d'une vieille dette contractée par Haj Nejm. Une gutturale dispute grondait déjà dans la gorge du Moghrébi, mais il n'osa pas résister. Les détestés Alowna étaient trop nombreux pour lui. La foule s'ameuta autour de nous. Hasan avait la mine pâle dans la lumière du crépuscule, et les deux plaideurs s'en allèrent suivis par une multitude de badauds, avec la mule, prêter serment devant le *kâdi*, ou juge⁴²⁰ du village⁴²¹.

Avec le jeune Mohammed je passai par les rues sombres pour me rendre à la maison du cheikh d'el-Alli, *Dâhir*. Tandis que celui-ci venait à ma rencontre, je fus surpris de constater, dans cette pénombre, qu'il était presque noir, et d'entendre une voix africaine. Dâhir me conduisit à l'étage supérieur de sa maison, lequel, à cause de humidité du sol de ces oasis du Hejâz, est l'endroit où ils vivent. Le jeune Mohammed lui récita les commissions dont l'aga l'avait chargé, et, détachant la cordelette de son mouchoir de tête, il la passa au cou du cheikh, disant que c'était l'ordre de [211] Mohammed Ali, et qu'il me mettait sous sa garde. L'existence des Sémites est pleine de gestes signifiants et de symboles sacramentels⁴²². La religion chrétienne possède des symboles de cette nature, de la plus noble portée. Une fois pour toute le Chrétien est lavé de son ancienne nature pécheresse, pour qu'il puisse avancer dans une nouvelle vie. Il mange le sel et le pain avec Jésus à la table du Seigneur, de tels symboles étant même considérés comme indispensables au salut. Dâhir, qui avait les lèvres, les cheveux et les yeux d'un Éthiopien, avec des traits arabes, se vantait d'être un cheikh ayant dans ancêtres dans le lignage des Harb. Il était devenu le cheikh de la place après la

419 Une *Kanat*. Voir le dossier sur les Qanat disponible à l'Institut du Monde Arabe Paris (« Les Qanats : Une technique d'acquisition de l'eau ». Henri Goblot – Mouton Éditeur ; « L'homme et l'eau en Méditerranée et au Proche Orient » 4 fascicules séminaire de recherche 1979-1980 sous la direction de J. Metral et P. Sanlaville - GIS – Maison de l'Orient – Presses Universitaires de Lyon – 1981-1982).

420 « *Justice* » : ne s'emploie plus dans cette acception que pour désigner le magistrat d'une haute juridiction. S'agissant d'un juge de village, c'est un archaïsme.

421 Cette première visite à el-Alli eut lieu du 27 décembre 1876 au 6 janvier 1877 (Hogarth, pp. 43-5).

422 Comme par exemple, le geste de toucher les parties génitales de la personne à laquelle on vient de faire un serment (Genèse XXIV, 9 et Exode IV, 25).

mort de son père, par héritage comme chez les Bédouins. Je crois que la ville compte peu d'habitants dans les veines desquels il ne coule pas du sang africain. Ils s'en défendent pourtant et attribuent leur origine à d'anciens colons Moghrébi, aux Jeheyne, aux Harb et aux Beni Sokhr. Les Mores pouvaient aussi bien avoir été des nègres mores, car le nom d'une tribu ou d'une nation arabe est tout à la fois libre et imposé. Les nomades croient que ces visages pitoyables et décolorés sont dus au fait de travailler sous le climat de leur vallée close. Dans les nombreuses et chaudes oasis entre les Hameyn, il y a des colons Harb de sang intègre, dont la peau est aussi noire que celle des Africains, mais leurs traits sont purement arabes.

Le repeuplement du site et la fondation d'el-Alli sont attribués à une compagnie de quarante paumiers, des derviches barbaresques. Venant de La Mecque et de Médine et voyageant sur la route syrienne du hajj, avec leur pieux maître, ils furent séduits par le site solitaire, où ils avaient trouvé des ruines. Le saint homme commanda à ses disciples de l'y attendre, tandis qu'il monterait prier à Jérusalem. « Comment lui demandèrent-ils, ferons-nous pour subsister dans ce lieu désert, où il n'y a rien à boire ? » Alors le saint homme fêta son bâton⁴²³ dans le sable et il en jaillit une veine d'eau ; c'est le ruisseau d'eau tiède qui arrose leur village. Son bâton de Jacob⁴²⁴ prit racine et devint palmier.

Dâhir me régala d'un peu de riz bouilli, maigre chère à offrir à des étrangers, aux yeux des hospitalités nomades. Il fit aussi du café avec des grains qui avaient perdu presque tout leur arôme, et avec une contenance gracieuse mais superficielle, il me pria de ne pas hésiter à lui dire s'il n'était pas bon à boire. Nous observons dans l'existence des Arabes que ce sont les plus nécessiteux qui font le montre du plus d'hospitalité. La famine étant [212] permanente dans le désert, c'est donc au regard des gens une noble magnanimité⁴²⁵ que de servir à manier au voyageur. Le cheikh d'el-Alli siégeait modestement vêtu d'un manteau d'écarlate. C'est la coutume de la Dowla d'en décerner aux principaux cheikhs pour leur marquer la faveur du gouvernement. Homme habile et pondéré, il s'exprimait calmement. Dâhir m'écouta parler, cherchant à deviner de quel pays j'étais. Pendant cet examen, je fus surpris par la voix solitaire et exaltée d'un muetthin, qui de la terrasse de la mosquée du village (*mesjid*), toute proche, (il n'y a pas ici de minaret) lançait dans la nuit d'hiver l'appel de la dernière prière. Avec un élan du cœur qui est inhérent à leur confortable foi mahométane ? Dâhir répéta sur le champ en poussant des soupirs dévots, les mêmes paroles après lui, paroles qui semblent faire écho à jamais aux premiers enthousiasmes du nébi des Arabes : « *Dieu est le seul Dieu, le Seigneur des Mondes ; je porte témoignage que Dieu est le seul Dieu, et je porte témoignage que Mahomet est son Prophète*⁴²⁶. » Dâhir se retourna pour m'observer, car si j'avais été musulman mon cœur aussi eût dû danser au son du pipeau. Comme je ne lui jetai qu'un regard indifférent, cela eut l'air de le confirmer dans son opinion, car il n'y a pas de Mahométan, quelle que soit sa condition et sa façon de vivre, bonne ou mauvaise, dont le cœur ne soit en parfaite communion avec la fraîche foi de la religion de l'« Apôtre » et qui ne priera avec ferveur. Le cheikh Dâhir dit alors posément, « si tu n'est pas musulman, dis-moi qui tu es, Khalîl. Je suis comme ton père, et n'est-ce pas ici une ville des Moslemîn ? » Il entendait par là non pas le désert bédouin, mais une vie paisible et civilisée menée dans la crainte de Dieu, sous l'aile de la religion.

Dâhir sortit pour aller faire ses dévotions à la mosquée et revenant n moment plus tard, ce fut pour trouver sa jeune femme, la mère de ses deux jeunes fils, assise à sa place, auprès du foyer,

423 « His *burdon* » (archaïsme, emprunté au français Chaucer) : son bâton de pèlerin.

424 Bâton de pèlerin. De l'apôtre Jacques (latin : *Jacobus*), l'évangéliste de l'Espagne, ordinairement représenté avec un bâton et une coquille, auxquels se reconnaissent ceux qui faisaient le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle.

425 La magnanimité est ce qui pousse à agir de façon désintéressée et avec pleine conscience de ses possibilités à réaliser ou incarner un idéal ; elle est aussi vertu de clémence, générosité et indulgence envers l'ennemi vaincu, le faible.

426 La *Fatiha* (Sourate I), qui doit être récitée au moins dix-sept fois par jour : deux fois à la prière du matin, trois à celle du coucher du soleil et quatre à l'occasion de chacune des trois autres prières.

curieuse de s'entretenir avec un étranger. Il la lança vertement comme si elle avait failli à sa modestie : « Femme, et tu m'en donnes tous les jours un motif, je finirai par te chasser ! » Il lui ordonna de se lever et d'aller s'asseoir plus loin dans un coin obscur de la pièce. C'est ainsi que leurs pauvres épouses sont bannies de la chaleur et de la lumière du plaisant foyer du café, le mari s'asseyant seul avec ses amis, dans leur propre maison, si la compagnie n'est pas de leur parenté proche. Dans la tente nomade du Nejd, les femmes ont leur appartement. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'hommes à avoir plus d'une épouse, tous ceux que j'ai connus n'en avaient qu'une. Lorsque Dâhir se remit à questionner, je répondis « J'espère que tu ne t'offusqueras pas d'apprendre que je suis de la nation des Engleys ; qui sont les alliés du [213] Sûltan, comme tu l'as ouï dire, et que ce sont des Nasâra. Cela te fâcherait-il, si je te disais que je suis un Nasrâni ? Il y a tant de Chrétiens dans pays du Sûltan que Stambûl en est à moitié plein. » Et lui, « Eh bien, Khalîl, repose-toi ici sans crainte, nous verrons ce qu'il conviendra de faire demain matin. »

Le matin venu, comme je faisais les cents pas sur la terrasse de la maison, des toits voisins j'entendis crier par des enfants : « Ah ! Ah ! Il ne prie ni ne jeûne, ah ! Ah ! C'est lui. » Je compris que des langues perfides de certains membres de la compagnie d'el-Héjr m'avait trahi. Entendant ce cri, j'eusse volontiers préféré être à l'extérieur de la ville, à cause de ce qui avait été dit au foyer du café dans la kella, que ces libres villageois étaient très zélés de leur religion et capables de me tuer. Le cheikh était sorti ; Hasan, qui avait passé la nuit chez le kâdi, survint. J'allai avec lui, et par d'étroites ruelles nous nous rendîmes au *kahwa* (le café) du kâdi. Là, les buveurs de café firent place à l'étranger avec une austère cordialité, et le préposé au service me tendis la tasse d'hospitalité. Ils étaient assis, avec les regards amorphes propres au Alowna, comme d'hommes plongés dans la perpétuelle langueur des fièvres sous cet éprouvant climat. C'est la disposition du Hejâz, bien différente de l'esprit vif comme l'oiseau et du comportement magnanime des nomades, c'est-à-dire de l'Arabie du Nejd. Dehors, les jeunes étaient parfumés et assis désœuvrés dans les rues, en ce jour de fête, que ces citadins célèbrent jusqu'au troisième matin. Leurs ongles et les paumes de leurs mains étaient barbarement teints en jaune, avec du henné. C'est à leurs yeux une plaisante originalité des jeunes damoiseaux. D'aucuns apprêtent leur chevelure laineuse en une frange composée de plusieurs petites cordelettes, non pas comme les quelques tresses des hardis nomades, mais à la mode éthiopienne.

Les étroites rues de la ville sont très propres mais considérablement assombries par les édifices en surplomb, moins je suppose, parce que l'espace au sol est mesuré, que parce qu'avec la stagnation de l'air, les chambres à l'étage sont plus fraîches. À chaque porte il y a une banquette en argile à la mode arabe, où les maîtres de maison et les passants prennent place, devisant amicalement et « buvant » leur tabac. On ne jette pas d'immondices dans les rues. Les chiens n'ont pas le droit de pénétrer dans la place, qui est bien construite et plus décente que la plupart des villages syriens. Il n'y a pas ici de bazar en plein vent. Les denrées nécessaires à la consommation quotidienne sont vendues en petites quantités au coin des rues, après le lever du soleil. Dans le milieu de l'après-midi, les bouchers proposent de la viande de mouton et de chèvre à l'extérieur de la ville. Chacun fait, chez soi, commerce des fruits de son verger. Alors que nous étions encore dans la rue, Hasan, rencontrant quelques-uns de ses antagonistes [214] de la veille, recommença de se prendre de bec avec eux. Dans sa poitrine de Moghrébi, son cœur se soulevait d'indignation à la pensée qu'un Alowwi pourrait oser mettre la main sur la mule blanche « pour retenir en captivité un animal au service du Sûltan. » Je pris place parmi les occupants de la banquette⁴²⁷ la plus proche. C'était des gens paisibles et ils me parlèrent avec amitié, personne ne me faisant de remarque désobligeante. Le fils de Dâhir étant venu me chercher pour aller prendre le déjeuner, je vis en chemin une inscription himyarite très joliment sculptée, avec des lettres en relief, dans l'embrasure de la fenêtre d'une pièce à l'étage. Personne ne m'importuna pendant le temps que je restai arrêté

427 « The next benchers ». Un *bencher* est aujourd'hui un avocat au corps des doyens des *Inns of Court*. À l'époque de Chaucer, c'était un assidu des bancs de taverne, un pilier de taverne.

pour la transcrire. Dâhir me conduisit ensuite à son kahwa. Chaque cheikh a ainsi une salle ouverte à tous, où le café est servi à de certaines heures. On trouve des chambres au rez-de-chaussée, et généralement sous l'escalier qui mène à l'étage supérieur, où vit le maître du logis.

Toutes les maisons sont construites en pierres brutes, apportées d'el-Khreybi et liées par un mortier d'argile. Bien que les Arabes mahométans sont presque toujours des bâtisseurs en argile, el-Alli est un village musulman bâti en pierre, à la façon antique, mais ce n'est pas parce que leur terre est trop sablonneuse pour qu'on puisse en faire des briques. Leurs chevrons sont en *ethl* (singulier de *ethla*), une variété de tamaris qui atteint une grande hauteur, et en poutres de palmier. Les portes sont en planches de palmier grossièrement taillées à la hache. Au milieu des portes qui donnent sur la rue, ce signe (dont personne ne voulu me dire la signification) est souvent colorié à l'ocre rouge, ou tracé avec du charbon de bois. Cela pouvait être, pensai-je, le wasm des ancêtres nomades des habitants de la ville. Il est fréquent qu'un verset du Coran soit écrit au-dessus. Comme dans toutes les localités arabes, les portes sont fermées par un verrou en bois. Le pêne est retenu par de petites chevilles qui tombent de leur propre poids dans des encoches à leur dimension. La clef est un cylindre de bois. Certaines sont en métal, dont les dents correspondent aux encoches du pêne. La clef ayant été introduite dans la canal creusé à travers le corps du verrou et les chevilles, il suffit de soulever à fond et de tirer le pêne pour ouvrir la porte. Au bruit du pilon du café, plusieurs personnes qui jusqu'alors s'étaient tenues assises et désœuvrées sur les banquettes de la rue, firent leur entrée. Nul n'altéra son comportement en voyant un Chrétien parmi eux ; ils continuèrent de parler et de boire à la ronde et après que j'eus vidé ma tasse, ils dirent, « ici, Khalîl, vous êtes en sûreté, dans une ville de l'Islam. À el-Alli, on est en bonne compagnie et tout ce dont on [215] peut avoir besoin est à portée de la main. Ne serait-il pas plus agréable de vivre ici, que de loger dans la kella d'el-Héjr, avec ces askars ? » Ils parlaient ainsi, parce qu'il n'est personne qui n'ait une mauvaise opinion de leur ville. Gens impatients, les nomades se plaignent, comme ils le font de toutes les localités sédentaires, d'el-wakh'm, la saleté, des ordures (bien qu'elles soient jetées hors de la ville), de l'air confiné et de l'odeur putride de l'eau du ruisseau (sulfureuse), dont, s'ils en boivent ne fût-ce qu'une gorgée, ils se croient en danger de contracter les fièvres oasiennes.



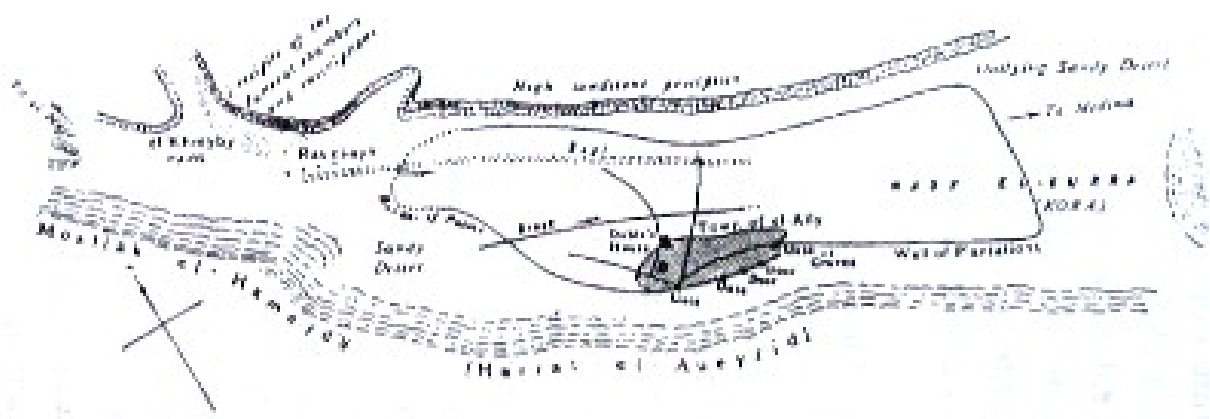
Je serais volontiers rentré avec Hasan à Medain, où j'espérais trouver un moyen d'accéder aux frontispices les plus hauts perchés. L'aga m'avait promis la vieille hampe du puits qui se trouvait dans la kella et qui pouvait faire office d'échelle. Sinon, j'eusse considéré comme un grand apaisement et un réconfort, que de m'attarder quelques jours de plus à jouir de l'ombre, tout en devisant agréablement, dans la douceur des bosquets de citronniers d'el-Alli. Mais Hasan avait chargé et il était parti. Lorsque les amis du café portèrent mon bagage jusqu'aux portes de la ville, nous le vîmes qui était déjà très loin. S'étant pris de querelle avec lui, le jeune Mohammed le suivait en flânant. Les villageois mirent mes sacs sur sa mule mais il les jeta par terre, et lorsque j'insistai, le jeune couard braqua son mousquet sur ma poitrine. Dâhir me demanda de laisser ces indignes individus s'en aller et me dit qu'il se chargerait de m'envoyer à la kella. Les hommes de la garnison méprisent les Alowna, et en retour ceux-ci font preuve de très peu de bon vouloir à l'égard des « nefers ». Nous rebroussâmes chemin et le cheikh dit : « Maintenant nous sommes tes frères, et tu es comme mon fils, Khalîl. »

Ayant pris place sur les banquettes, ils me posèrent des questions amicales correspondant à l'idée qu'ils se faisaient du monde, telles que « Quel est l'impôt que vous, les Nasâra, devez payer pour vos têtes [en tant que non musulman] au Sûltan ? » Je dis, « Notre Seigneurie la Reine, impératrice des Indes, est le plus grand Sûltan d'el-Islam. » Et eux : « Mais el-Hind n'est-il pas un pays moslemîn ? Las ! El-Islam *râhh*, a disparu ! Quelle est alors la capitation dont les Moslemîn s'acquittent auprès des souverains nasâra, hein ! Khalîl ? » Lorsque je répondis que tous les sujets de la Sultane, quels qu'ils fussent et quelle que fût leur religion, jouissaient de l'égalité des droits

civiques, ils le trouvèrent bon, car c'était à l'avantage des Moslemîn. « Mais, wellah ! (dis-nous la vérité par Dieu) qu'est-ce qui t'amène ici ? » - « Je suis venu pour visiter el-Héjr. » Je m'étonnai de voir le comportement paisible et l'entendement policé de ce peuple de lecteurs du Coran, grandis dans une vallée solitaire au sein des montagnes désolées, perdues dans un immense désert. La plupart des hommes sont lettrés, mais pas tous ; les enfants n'apprennent que de leurs pères. Pendant [216] le mois de ramadan, deux ou trois écoles sont ouvertes dans les mosquées. Dans ce pays primitif, les habitants d'el-Alli (souvent appelé la Médina ou la Ville) passent pour grands clercs en matière d'écritures⁴²⁸. La prononciation citadine est sans relief comme le reste de la nature, ainsi que *e-mail*, l'eau, ils prononcent presque à la façon d'un mouton mai. D'aucuns me dirent, « Notre langue ici est rudimentaire, nous parlons le bédouins. » C'est très proche, je crois de cet arabe du Hejâz que j'entendis par la suite dans la bouche des Bédouins Harb de Médine. Dans leur opinion, el-Alli est « le commencement du Hejâz. »

Ils sont dévots dans leur religion, modérés, contemplatifs, politiques plus que fanatiques, et Ces citadins (qu'ils en descendent partiellement ou pas) sont de rite religieux des Moghrébis, *el-malakîeh*⁴²⁹. J'en vis beaucoup, notamment le cheikh, plus scrupuleux, comme en s'abstenant de tabac, qu'hommes de mérite.

El-Alli n'était jamais tombé en sujétion. Pourtant de leur propre gré, les villageois lèvent chaque année un impôts sur leurs dattes et leur blé et envoient cette offrande volontaire « au Nebi », c'est-à-dire au temple de Médine. Ils sont satisfaits d'être appelés les amis de la Dowla. Un fois, aux plus beaux jours du wahhabisme, il y a près de cinquante ans de cela, Ibn Saûd⁴³⁰ vint avec sa troupe et une pièce d'artillerie, dans le but de s'emparer d'el-Alli. Pendant un temps, ils restèrent devant la place et furent incapables d'aucune action décisive ; ils n'eurent même pas l'occasion de tirer un seul coup de canon. Aussi les Wahhabites dirent : « C'est la volonté d'Ullah. Regardez ? Allons-nous en, c'est en vain que nous assiégeons el-Alli » et ils tournèrent le dos à ses habitants. Les Bédouins disent, « Les Alowna se sentent en sûreté dans leurs plantations, mais en terrain découvert ils valent moins que des femmes. » L'oasis s'allonge sur un tiers de mille dans le *Wadi Kurra*. Le W. Kurra (Kora) est toute cette dépression qui s'étend d'ici jusqu'à Médine et est communément appelée *W. Deydibhan*, bien que ce ne soit pas un véritable wadi. C'est le lit à sec de deux wadis descendants, qui se rencontrent à mi-parcours, à savoir le W. Jizzl de ces parages septentrionaux, et le W. el Humth, qui descend à côté de Médine venant de plus haut qu'*Henakîeh*, passant par le mont *Ehad* ou *J. Hamzi* et la ville de leur prophète. [217]



428 « Scripture » : le Coran.

429 Le rite *malékite*, l'un des quatre entre lesquels le sunnisme se divise. Ce rite règne presque exclusivement en Afrique du Nord.

430 Turki ben Abd Allah, petit-fils de Mohammed ibn Saûd, le fondateur de la dynastie des Saûd, et arrière-grand-père du roi Abd el-Aziz. Doughty évoquera à plusieurs reprises (chapitres XXIII à XXV et XXXVI) la lutte de la maison des Saûd avec celle des Rashid pour s'assurer la suprématie sur le Nejd.

Les Alowna vivent pacifiquement sous leurs propres cheikhs. Dâhil était cheikh par héritage. Mûsa, le kâdi, venait tout de suite après lui pour ce qui était de l'autorité mais il était tenu en plus haute estime. Sa charge se transmet également par héritage et elle consiste à trancher les différents qui surviennent entre Arabes. Mûsa, qui savait lire, jugeait d'après le Coran. Les juges de village (ce qui est admirable) ne se font pas graisser la patte, ni ne travestissent la justice de parti pris, mais ils reçoivent de modiqueq honoraires pour leur travail. L'âme de Mûsa était sincère et droite, ce qui n'est pas commun chez les Arabes. Jusqu'aux gens des tribus nomades environnantes qui recourraient à lui pour le règlement de leurs litiges au moyen de « la parole d'Ullah », et cela bien qu'ils eussent des cheikhs et leurs propres arbitres, conformément à la tradition du désert. Dans ces communes, c'est le kâdi qui fixe la rançon due pour les délits [218] mineurs et le prix du sang. Ils vivent en bonne intelligence, entourés par les nomades hostiles. Il est rare que des crimes de sang puissent naître d'une terre aussi humble. Sous ce climat insalubre, même leurs jeunes gens font montre de tempérance ; il est extrêmement inhabituel qu'ils en viennent aux mains. Lorsqu'un homicide ou un autre crime grave est commis, le coupable doit fuir la localité, avec tous ses proches parents. Après sept années passées au loin, ils peuvent rentrer et s'entendre pour fixer le prix du sang.

Je marchai à l'aventure dans les ruelles d'el-Alli et je transcrivis les inscriptions [ici toutes himyarites] que je trouvai fréquemment sur les pierres des maisons, au auxquelles de serviables personnes voulurent bien me conduire. Il y en avait d'autres, me dit-on, sur les murs à l'intérieur de certaines maisons. Quelques esprits étroits ne les en blâmèrent pas moins, de leur banc, lorsque nous passâmes devant eux. Puis j'errai tout seul dans les sûks ou les quartiers, qui sont au nombre de vingt-quatre dans toute la ville, et partout où j'entendais le réjouissant tintement d'un pilon, (indication du kahwa d'un cheikh), j'entrai. Toute salle de café publique appartient à une fraternité ou est due au penchant d'un cheikh pour ce breuvage où aussi tout étranger, à l'ordinaire les Bédouins venus faire leur marché en ville, est le bienvenu. Les voisins s'y réunissent pour deviser gravement et « boire la fumée », mais leur café est chiche, car à el-Alli tous ont la ladronerie⁴³¹ dans le sang. Il est notoire des Alowna qu'ils vont toujours armés dans leurs rues. Cette habitude remonte peut-être à une époque où ces citadins étaient encore peu nombreux dans la pays des Aarabes. Ils se rendent armés aux mosquées pour prier. Les anciens portent l'épée ou pont une courte javeline à la main. Les gens de condition modeste vont avec de longues triques de chêne, *nabût* ou *shûn*. C'est l'arme populaire au Hejâz, et celle avec laquelle certains sûks factieux de La Mecque maintiennent la coutume ancienne (nonobstant la sainteté des lieux et une forte garnison turque), de se rompre la tête et les membres, parfois tout au long de l'année ; leurs émeutes doivent être dispersées par la troupe. La trique est la vieille arme sémitique : elle est mentionnée dans le livre de Samuel et par Ézéchiél⁴³². Les bedels⁴³³ et la bande de débauchés du grand prêtre se rendirent au Jardin des Oliviers, pour s'assurer de la personne de Jésus, armés d'épées et de triques⁴³⁴. Avant de pénétrer dans la mosquée, ils ôtent leurs sandales et laissent leurs bâtons à l'entrée. Ceux qu'on voit sur le seuil d'une maison sont pour tout étranger le signe d'un kahwa d'Alli. Dans [219] toutes les palmeraies, une misérable natte de palme est étalée sur le sol en terre battue de la maison ; ce sont les femmes qui tressent ces nattes. Je vis le *darraga*, targe ou bocle⁴³⁵, pendu au pied de presque tous les escaliers des maisons où j'entrai ; c'est aussi l'usage du Hejâz, on n'en voit pas en haute Arabie. Ces buveurs de café ont la mine chagrine des mangeurs de dattes et ne sont jamais vêtus de frais. Le mouchoir nomade, négligemment posé sur la tête, n'est pas bordé par le galon circulaire (*agâl*), qui est la dignité des costumes arabes. Leurs tuniques de calicot sont maculées et raidies dans le dos par la poussière et la sueur, car le savon (de Syrie) est trop cher

431 Ladronerie : avarice extrême.

432 I Samuel XVII, 40 ; Ézéchiél XXXIX, 9 (Bible de Port-Royal).

433 « *Bedel* » (ou *beddel*), forme archaïque du mot *beadle* (massier, appariteur). En ancien français, un *bedel* est un « sergent de justice » (ou « bedeau de justice »), l'homme chargé d'exécuter les sentences prononcées par le bailli.

434 Matthieu XXV, 47.

435 Petit bouclier en usage au Moyen Âge, porté par les hommes d'armes et les archers.

pour eux. Dans ce village de palmiers dattiers, le harcèlement des mouches qui grouillent dans la chaleur de la mi-journée d'hiver était à peine moindre que sous les rochers funéraires d'el-Héjr.

Le *Jid*, ou patriarche d'el-Alli (à la façon sémitique de faire descendre tous les peuples d'un ancêtre unique, ce qui faisait que les Arabes me demandaient : « Qui est-ce, le Jid des Engleys ? »), ils l'appellent *Allowîy*, dont le peuple a chassé les B. Sokr. La localité portait alors le nom de *Baith Naam*, *Shaab en-Naam* disent certains. Par la suite, ils avaient trouvé dans leurs vieux parchemins le nom de la ville écrit *Bundur Aulanshi* (*Alûshi*) ou *Bundur Alût*. On dit, qu'aujourd'hui encore, des familles Bédouines des B. Sokr, tirent d'el-Alli leur dû annuel de dattes. Ordinairement, les migrations de tribus bédouines sont consécutives à une sécheresse ou à une guerre. C'est ainsi qu'en peu de siècles de grands changements se produisent dans la répartition des populations nomades de la Péninsule.

Deux jours après mon arrivée, la matinée commença par des coups de tonnerre et des averses. La pluie se prolongea jusqu'au matin suivant. On n'avait jamais rien vu de semblable en près de trois ans⁴³⁶. Mes quartiers étaient toujours dans la pièce supérieure de la maison du cheikh, et presque chaque ancien prospère d'el-Alli possède deux ou trois maisons : un logis pour lui et sa femme, peut-être une maison des enfants d'un lit précédent ou de son fils marié, et son grenier. Aux murs de la chambre haute de Dâhir étaient accrochés de petits fléaux en fine paille de palmier, décoré de façon criarde avec des attaches en écarlate et de petits coquillages marins⁴³⁷ (dont la présence était certainement due à une curiosité plus africaine qu'arabe!) et des nattes de même facture, *sufra*, que tous les villageois arabes étendent sous les plateaux de nourriture, au moment des repas. L'humeur médisante de cette population du Hejâz est à mon avis africaine. Quelques familles se livrent au tissage de rugueux manteaux blancs d'été avec de la laine bédouine, *berdan*. [220]

Le Arabes habitent un pays de pénurie et de famine et il n'est pire aliment que la datte, qu'ils sont obligés de manger dans leurs rares vallées irriguées. Ce fruit est extrêmement échauffant et, sous ce climat torride, il provoque intérieurement des épanchements de bile - un excès de douceur écœurante qui ne construit pas assez de muscle et d'os - et il en résulte que les visages de tous les mangeurs de dattes se caractérisent par des traits tirés, spécialement chez les plus pauvres des villageois du Nejd, alors que les gens aisés de ces mêmes oasis sont d'une agréable, pour ainsi dire, et honnête apparence. D'un simple coup d'œil, on discerner parmi eux toute la contenance des Bédouins buveurs de lait. Là où on ne mange que des dattes, la nature humaine, comme ils le disent eux-mêmes, s'étiole, et ils boivent une eau souterraine tiède, qui est rarement salubre dans ces régions du monde. Nulle part ailleurs en Arabie je n'ai pareille improbité⁴³⁸, pour ainsi parler, des traits du visage (ici infestés par le sang nègre) que dans cette ville d'el-Alli, et ceci bien que leurs dattes soient les meilleures du pays. Quelle misère dans les os ! Le haut visage est hâve⁴³⁹ et aplati, la mâchoire presque bestiale et imberbe. On peut, cependant, voir des familles qui sont d'un meilleur sang, au teint blanchâtre et rubicond, comme le kâli Mûsa et ses proches, descendants (à ce qu'ils prétendent) des B. Sokr. Les faces de ces citadins sont si singulières que je pus reconnaître un Alowwi, même sans son manteau blanc, dans la plus épaisse cohue au marché de Damas.

Les femmes sortent strictement voilées et vivent sous la jalouse (hejâzi ou more) tyrannie des maris. Leurs longues et amples guimpes⁴⁴⁰ sont lestées de grands morceaux de nacre scintillante d'el-Wejh. Les femmes de ma connaissance, que j'ai vues partiellement dévoilées dans leur maison, avaient une apparence servile et chétive, d'où toute grâce féminine était absente. L'anneau de narine

436 Voir l'entrée « Pluie en Arabie », in *index.*, vol. II.

437 Des cauris ?

438 Improbité : indécatesse, déshonnête.

439 Hâve : amaigri et pâli par des épreuves.

440 « *Wimple* » : partie du costume des religieuses (morceau de toile qui couvre la tête, encadre le visage, cache le cou et la gorge).

de la femme sémite, comme celui que l'intendant d'Abraham avait apporté à la belle Rebecca⁴⁴¹ (cela suscitait la colère du prophète Isaïe que de les voir sur les beaux visages des femmes de son pays⁴⁴²), grand ici comme l'anse d'une tasse à café, est suspendu à la narine droite et alourdi de pièces de menue monnaie d'argent. Leurs fronts sont ornés de petites grappes de monnaie accrochées dans les cheveux, qui font drelin, drelin, comme les filles de Jérusalem, quand elles marchent⁴⁴³, et elles parfument leurs vêtements, ce qui dans la rue où une femme vient de passer se reconnaît à une odeur douceâtre. Elles sont timides en paroles, de crainte de la prompte réprimande des hommes. Les fillettes portent une [221] plaque de nacre ronde pendue sur la poitrine, leurs têtes sont chargées de cordons et de poignées de petite monnaie.

Lorsque je passais dans les rues, si un enfant criait sur mon passage « Ah, ah, le Nasrâni ! », les anciens se retournaient pour le gronder. Quand je prenais place dans un kahwa, ils citaient habituellement un réconfortant précepte, *kul wahed ali dîn-hu*, « chacun dans sa religion⁴⁴⁴ ». Craignant de révéler leur ignorance en public, les cheikhs se gardaient bien de questionner l'étranger, mais il n'en tendait pas moins l'oreille pendant que les gens du commun me posait une foule de questions, et souvent très naïvement comme « Wellah ! N'y-a-t-il pas dans les mers chrétiennes, un pays où on élève les Noirs pour les manger ? » Un d'eux, qui avait été à Damas, raconta que dans une grande fête du milieu de l'hiver (Noël) les Chrétiens offraient un Mahométan en sacrifice, mais d'autres qui avaient visité le nord le contredirent, disant que cela n'était pas vrai. Certains dirent « Les Nasâra ne sont pas aussi malveillants que les Yahûd envers les Moslemîn. Les Juifs sont des païens et leur religion est une religion secrète. » Un autre répondit, « Nenni, mais ils adore *Thor*, le bouvillon (c'est le veau d'Aaron) ». Je dis, « Les Juifs ont reçu de Dieu une loi qui leur a été transmise par la main de Moïse, que vous appelez la *Towrat*, ils n'adorent pas Dieu. » Il fut répondu, « S'il en est ainsi, ils font bien, mais les Yahûd sont une engeance maudite, et ils assassinent les Moslemîn en cachette. »

441 Genèse XXIV, 22,47.

442 Isaïe III, 21.

443 Ibidem.

444 Coran CIX, 1-6 : « Dis : "Ô vous les incrédules ! Je n'adore pas ce que vous adorez ; vous n'adorez pas ce que j'adore. Moi, je n'adore pas ce que vous adorez ; vous, vous n'adorez pas ce que j'adore. À vous votre religion ; à moi ma Religion." »



Chapitre 6

El-Alli, El-Khreybi, Medain

[223] Arrivée d'un Juif à el-Alli. Un pacha turc y fut exilé. Le ruisseau d'eau chaude de l'oasis. Les vergers. La population. Abondance de riz en provenance d'el-Wejh. La conversation de Dâhir. Abu Rashîd. Un *Shibboleth* arabe. Pratique de la médecine. Fanatisme dans la ville. Il y a très longtemps les Arabes ont parcouru le continent africain. Chrétien (fugitif) devenu musulman. Khreybi, village d'Hejra. Tombes et inscriptions himyarites. Le *Mubbiat*. Korth. Antar, le héros poète. L'urbanité de Dâhir. Retour à Medain. Violence de M. Ali. Ses excuses. Poutre-échelle pour grimper aux monuments. L'estampage des épitaphes. Pluie en Arabie. Les oiseaux sculptés. Masques humains sculptés. L'Orient sémitique est une terre de sépulcres. La simplicité de l'enterrement mahométan. « Les bords de la fosse » chez Isaïe et Ézéchiël. La coutume nabatéenne d'enterrer les morts. Trésor enfermé sur le rocher d'Howwâra : l'enlever provoquerait la fin du monde. Magicien more inventeur de trésors cachés. Les miracles de l'Orient. Un messie syrien à Damas. Visite à la maison des fous. La voix blasphématoire du chameau. Le sépulcre de Jonas. Le jugement des Européens est affaibli par leur séjour en Orient. Hydrographie. L'arrivée du nejjab. Les Musulmans et la vie conjugale des Européens. Tous les désordres du monde sont suscités par les hareem. Ils se fient plus aux Nasâra qu'à eux-mêmes. Voleurs bédouins du hajj. Alarme nocturne. Les habalis ou voleurs de grands chemins. Nous vivons dans des alarmes incessantes. hareem querelleuses corrigées à coup de bâton.

J'ouïs dire, par deux personnes dignes de foi, que quelques années auparavant un Yahûdi était arrivé chez eux, venant de la côte croyaient certains, de Jérusalem disaient d'autres. Ils avaient pris plaisir à écouter les propos de l'étranger, car il était de langue arabe, dont il usait avec science et éloquence. Ils l'avaient aussi entendu dire moult choses admirables des Écritures juives, « qui n'étaient pas éloignées de leur propre conception, et en conformité avec de nombreux passages de « la parole Divine. » Des principales personnes de la ville l'avaient invité à manger chez elles. Un jour, le Yahûdi alla visiter Medain Sâlih, et il en revint en disant que ces vieux monuments étaient l'œuvre des Nasâra, (ni les Juifs ni les Mahométans n'ont de curiosité naturelle pour l'architecture). On ne sut me dire avec certitude ce qu'il était advenu de lui. Certains croyaient qu'en les quittant il s'était rendu à Kheybar. Plus tard, à Teyma, le cheikh me parla d'un [224] étranger qui était passé par là peu d'années auparavant et était resté un jour ou deux dans sa maison, « quelqu'un qui ne voulait pas voyager le jour du *sabt* » (le sabbat). Lorsque par la suite je séjournai à Kheybar, les villageois me parlèrent d'un Yahûdi, qui était venu d'el-Alli, à se qu'ils supposaient ; car les Arabes déjà très soucieux du présent, sont généralement d'une extrême incuriosité à l'égard de quelque passé que ce soit. « Il était demeuré dans leurs vallées pour chercher un trésor. On l'avait surpris fautant avec une femme du village. Il était tombé malade et il était mort ». je ne pus savoir comment. Il se peut qu'ils ne voulaient pas me le dire franchement. Lorsque les habitués de la salle du café me demandèrent de prononcer quelques paroles inspirées de ma religion, je leur dis « Honore ton père et ta mère » et avec cela ils furent pleinement satisfaits. Bien qu'ils sont un peuple tempérant et religieux, je vis qu'ils jouaient aux cartes. Des cafés et des cantonnements des soldats dissolus de Médine, ce vice du jeu de cartes s'est répandu dans les villages du Hejâz. Il y a à Médine de grandes beuveries d'*arrak*, une bestiale fumerie de chanvre indien et des débordement de

paillardise.

Après qu'il eut su que les officiers du hajj avaient rendu les gardiens de la kella garants de ma sûreté, Dâhir prit le plus grand soin de ma personne. Il se souvenait, c'était du temps de son père, d'un certain pacha, tombé en disgrâce à Stambûl. Lorsque le Sultan avait demandé « dans quelle partie reculée de ses possessions, il pourrait bannir son courtisan pour toujours », il lui avait été répondu : « Il y a au-delà de la Syrie une petite palmeraie à l'écart de la route du hajj, dans le pays des Beduw. » Relégué à el-Alli, le pauvre sire logea deux années dans la maison du cheikh, le père de Dahîr. Après ce temps, le Sultan se rappelant sa complaisance passée, envoya quérir le triste exilé et le rétablit dans son état, et il ordonna que de l'argent fût versé au cheikh du village, avec son firman impérial de décrétant « bienfaiteur de la Dowla ».

Leurs palmiers dattiers et leurs champs de blé occupent le travers du W, el-Kurra, et sont irrigué par un ruisseau d'eau tiède et d'autres sources moins importantes qui jaillissent au centre de l'oasis, et qui toutes ont une eau fade et mauvaise au goût, tiède et exhalant une odeur méphitique, comme le torrent sulfureux de Palmyre⁴⁴⁵. On trouve les mêmes petits coquillages turriculés⁴⁴⁶ dans toutes, et dans une partie du ruisseau je découvris une prolifération d'éponge d'eau douce. En un point du village à trois ou quatre cents pas de la bouche de la canalisation, et à peut-être trois fois autant de la source, je constatai que l'eau courant avec force de le lit profond de deux pieds et demi du ruisseau, avait une température constante de 33°C. Dans la fraîcheur du matin, une puanteur se dégage du cours [225] d'eau. Les habitants de la ville y font leurs ablutions avant d'aller à la mosquée, et plus haut, des emplacements clos ont été aménagés pour le bain des femmes. Je constatai que l'altitude de l'oasis était la même que celle de Damas ! Chose que je n'eusse pas pu conjecturer dans le secours de mon instrument, alors que les Arabes l'avaient devinée⁴⁴⁷. Haj Nejm ne variait pas dans son opinion que la plaine de Medain devait être un peu plus élevée que le site de Damas. Les palmiers isolés qui poussent au-dessus du niveau des sources, sont arrosés à partir de grandes fosses creusées dans le sable, profondes de vingt-sept pieds et larges de vingt. Le puisage de cette eau souterraine, plus fraîche et saumâtre, est le résultat du va-et-vient de leurs petites vaches à bosse⁴⁴⁸.

Les palmeraies et les vergers de citronniers sont très bien cultivés. Les terrains les plus élevés du versant en pente douce de la vallée ont été profondément creusés afin d'atteindre le niveau des sources qui servent à l'irrigation, de sorte que les sentiers publics semblaient se dresser comme d'épais murs de séparation entre les plantations ; et la belle frondaison des palmiers, qui ici montent très haut, surgit à la surface du sol. De nombreux palmiers nouveaux sortent d'un même tronc : ce sont de vieux surgeons qu'on a laissé croître lorsque le tronc principal a chu. Les naturels de cette région du Hejâz vendent au hajj leurs rafraîchissants citrons doux, alors que tout habitant honorable du Nejd proche trouverait malséant de porter ses fruits au marché (qui ne sont pas considérés comme un aliment, au contraire des dattes). L'orange est inconnue en Arabie, pour autant que je m'en rende compte. La vigne est peu répandue, mais chaque famille en possède un ou deux plants, jamais taillés, grimpant dans les arbres ou formant des treilles, pour se rafraîchir au fort de l'été. Ils n'ont pas d'autres fruits à noyau que le prune, bien que certains de leurs jeunes gens montent chaque année à Damas, se louer comme cultivateurs. Ils font pousser à la surface du sol, comme dans les autres villages arabes, de grosses citrouilles, *dibba*, dont ils mettent des morceaux⁴⁴⁹, comme si c'était du lard, dans leur maigre brouet, et ils estiment que c'est un souper digne de leurs hôtes. Enchanteresse est la vue de tout ce beau faix de verdure sur un sol qui, à l'état naturel, n'est que terre dénudée et déprimée, et désert de sable apporté par le vent ! Outre les petites vaches à bosse

445 Il s'agit de la source d'Efqa, dont les eaux ont contribué au développement de l'oasis de Palmyre.

446 En forme de colimaçon.

447 En réalité, l'altitude d'el-Alli (al-'Ula) est de 681 m et celle de Damas, de 700m.

448 De race indienne, la vache à bosse adulte ne dépasse guère 1 m au garrot.

449 « *Gobbets* », archaïsme du vieux français *gobet* (dim. de *gobe*). Alors que le mot français conservant le sens de *bouchée*, en anglais il a évolué dans celui de *morceau*.

pour le travail des champs, ils ont quelques ânes chétifs pour le transport. Presque chaque foyer possède une chèvre ou deux, pour le lait et de la volaille. Il n'y a pas plus de deux chevaux dans la ville. De quelle utilité pouvaient bien être ces martiaux animaux à des maîtres qui l'étaient si peu ? Les Alowna [226] n'acquittent pas de « fraternité » aux Bédouins pour leur ville, dont ils ne sortent jamais, sinon quelquefois dans leur vie pour aller aux lieux saints avec le hajj, ou en Syrie avec la caravane remontante.

L'ensemble de l'oasis cultivée s'étend sur près de deux milles, la ville s'étire sur la berge du wadi, sous le Harra. Du haut de ces falaises, j'ai constaté que le nombre total des maisons était d'environ quatre cents. J'estimai par ailleurs la population à 1300 personnes, bien que les citadins s'imaginent être 5 ou 6000 âmes ! Les Bédouins disent qu'ils sont 1500 fusils, c'est-à-dire, comme je m'en suis généralement aperçu à leur manière de compter, pas loin du nombre réel d'âmes, soit 1500 personnes. Ils tirent beaucoup plus qu'à la suffisance de leurs palmiers et de leurs champs de blé. Ils vendent le surplus aux Bédouins, et maints magots de réaux serrés dans des coffres sont réputés se trouver dans la ville. Contre leurs dattes, ils se procurent aussi de grandes quantités de riz indien, qui est apporté en sacs d'el-Welj (el-Wesh), un village sur la côte de la mer Rouge, et du riz *bundur*, provenant du Nord-ouest du pays, qu'ils revendent aux nomades. Des Bédouins Billî servent d'intermédiaires dans ce trafic : le transporteur Bédouin de riz achète dix réaux aux marchands de Wejh le chargement de deux sacs par chameau. Il peut en obtenir de seize à vingt réaux à el-Alli, six étapes plus loin, toutes dans leur dira on ne peut plus paisible. Ou bien il peut amener des dattes chez lui dans des ballots de palmes tressée, de ce marché avantageux. Malgré cela, les pauvres Bédouins ne sont pas fort attirés par les gains appréciables que leur procure cette honnête industrie, pas plus qu'ils ne songent à se remettre en route tant qu'au logis il leur reste de quoi manger, à eux et à leur famille. Ce que nous voyons à el-Alli est la forme la plus simple du commerce et du troc des denrées. Le prix du riz apporté de la côte est si fortement accru que le coût intolérable du transport à chameau, que c'est à peine si on en trouve aussi loin qu'à Teyma. Au-delà, les Bédouins recourent au froment pour leur alimentation ou il font venir du *temmn*, qui est du riz de rivière de Mésopotamie. Des dattes d'Alli, celles de la variété *helw*, molles et presque aussi savoureuses que du miel, sont conservées dans de vieilles girbis en cuir, *shenna*, *mujellad* ; elles cristallisent lorsqu'elles commencent à sécher. Un grand nombre de *shenna* sont remontées chaque année par le hajj syrien, et à Damas la datte au goût de miel d'el-Alli est servie comme une gourmandise aux hôtes des maisons mahométanes. Longues et pâles, la datte *berni* est leur nourriture domestique le meilleur marché et on en compte de nombreuses variétés. Les murailles qui ferment la ville sous le Harra font obstacle aux vents salubres qui soufflent de l'ouest ou de la mer ; elle est ouverte sur les vergers. Du temps de ma venue, leur charpente était ruineuse ; elles n'étaient jamais fermées. [227]

longues étaient les soirées, au foyer du café de Dâhir, où il ne venait aucun visiteur. Dâhir était très discret et c'était à mots couverts qu'il s'enquerrait de la position que j'occupais dans mon pays natal. Il savait en quelle considération j'étais tenu par la Dowla, mais il ignorait la sorte d'homme qui pouvait se cacher sous ma défroque arabe. Lorsqu'il se fit plus pressant je répondis : « Je n'ai d'autre état que celui de *fusilfa*⁴⁵⁰ (φιλοσοφία). Il est plaisant de quitter la ville pour le silencieux désert. » - « Et c'est ce qui t'amène solitaire à el-Héjr, alors que tu étais si bien chez toi, dans cette terre dangereuse des Arabes, pour endurer toutes sortes de maladies ? » - « Pourquoi craindrions-nous de vivre et de mourir, tant que c'est d'une façon légitime ? À cœur généreux tout paraît léger. » - « Ce sont des mots, mon fils et ta tâche est vaine, car tu es dévoyé, n'appartenant pas à la religion salvatrice. » Dâhir ne put me contredire lorsque j'évoquai « Salomon père de David » (c'est leur ignorante façon de parler), un nom vénérable chez eux, ou quand je fis l'éloge d'*el-fulsifi*, mot également honorable chez eux, ou que je glorifiai le savoir en le plaçant par-dessus toutes les plus excellentes choses du monde. « Quel besoin, disait-il, de toute cette science ? Il est

450 *Falâsifa* ; les penseurs grecs, les théologiens musulmans (*'ulama*) et, au sens restreint du mot, les héritiers du néoplatonisme.

par contre indispensable que tout homme sache qu'Ullah est le seul Dieu et que Mahomet est son Prophète. Tout le reste ne sert pas à grand-chose. Ne vaudrait-il pas mieux que tu renonces à ces vanités, afin de confesser la foi de l'Islam, menant dès lors ta vie dans le doux et paisible chemin de la religion, ce qui, à l'instant suprême, sera bon pour le salut de ton âme. » Et Dâhir s'adressant à lui-même le sourire d'une religieuse consolation, soupira avec un regard oblique et en levant les yeux au ciel. Il tenait son pieux discours en nasillant, tout comme une honnête Tête ronde⁴⁵¹.

Deux marchands damasquins du Medân séjournèrent alors à el-Alli, lesquels à chaque pèlerinage descendaient avec des étoffes pour les Bédouins. À leur invitation, j'allai passer une soirée en leur compagnie. Ces hommes étaient les fils d'anciens gardiens de la kella de Medain Sâlih. L'un d'eux, Abu Rashîd, avait trafiqué en Égypte, et disait monts et merveilles des grandes villes éclairées au gaz, des ouvrages hydrauliques et du chemin de fer, tout cela, affirmait-il, l'œuvre des Engleys qu'il louait comme étant la plus ingénieuse et la plus probe des nations franques. Cette année, nous dit-il, il enverrait son fils aux écoles anglaises de Syrie. La nouvelle éducation technique, (dont ils s'imaginent que c'est la seule chose qui les sépare encore des Européens), est aujourd'hui la grande affaire de ces [228] Arabes mahométans à l'esprit éclairé. S'emparant d'un pompeux volume relié en cuir rouge, dans lequel il étudiait la religion et la philosophie, il se mit à lire un passage où il était fait mention de la secte platonicienne⁴⁵². Ignorant les langues ou leurs époques, les barbares auteurs arabes discourent avec une condescendante ineptie sur les plus nobles esprits humains qui ont vécu près de mille ans avant leur apparition et étaient inconnus de Mahomet, leur nebi. Remarquant ma façon imparfaite et improvisée de parler, Abu Rashîd dit, « Les Francs peinent dans la prononciation arabe, car ils n'ont pas la langue déliée. La langue des Arabes court et revient comme une roue, et chez eux toutes les parties de la bouche et du gosier sont également les organes de la parole, mais les mots naissent en boitant et tombent à demi-morts de vos bouches. Que pensez-vous du parler de ce pays ? N'avez-vous pas ri aux paroles des bédouins ? Qu'est-ce que ce *gotar* (allé) ? Ha, ha ha ! Et *gowwak* (Que le Seigneur te reconforte) dans la journée, et *keyfmûrak* (Comment vont les affaires ?) Qui n'a jamais ouï la pareille ! » Il en disait autant du parler égyptien. Un bataillon de l'armée d'Ibrahîm Pacha avait été encerclé et désarmé par les redoutables Druzes dans le *Lega* (qui est le champ de lave du Hauran). Alors que les Druzes s'apprêtaient à les tailler en pièces, un soldat damasquin qui se trouvait parmi eux s'exclama « Ah ! Ah ! Voisins, *dakhala-kom*, accordez au moins la vie sauve aux Shwâm (Syriens), qui sont *owlad el-watn*, fils de la même terre que vous ! » Il lui fut répondu, « Ils les épargneraient s'ils pouvaient les distinguer. » - « Laissez-moi faire, dit le Damasquin. S'ils faisaient en sorte que les soldats défilent un par un devant lui, il pourrait les distinguer. » Cela fut accordé, et il provoqua de la sorte, « *Ragel* (la prononciation égyptienne de *Rajil*), ô homme, dis *Gamel* ! » Tous les Syriens répondirent *Jemel*, et c'est ainsi qu'il sauva ses compatriotes et le Damasquins⁴⁵³.

Je pensai commencer ici les vaccinations et ma pratique de la médecine, mais aucun parent ne m'amena ses enfants. Seules quelques personnes malades me visitèrent – et c'étaient des cas quasi désespérés – pour demander des médicaments. Même ceux-là repartirent lorsqu'ils eurent compris qu'ils devaient payer les remèdes, bien qu'ils ne s'agissait que de deux ou trois gros⁴⁵⁴. Disais-je, « les médicaments ne sont-ils pas le don d'Ullah ? » ils répondaient, « Nous avons confiance en Ullah. » - « Mais que se passera-t-il lorsqu'un jour la maladie fondra sur vous et que [229] vos enfants mourront sous vos yeux ? » - « Il ne peut rien arriver que par la volonté d'Ullah. » Telle est

451 « *roundhead* », nom donné aux Puritains à l'époque des guerres civiles, notamment aux soldats de Cromwell, dont les cheveux coupés court faisaient contraste avec la mode des cheveux longs chez les royalistes ou cavaliers.

452 Celle des néoplatoniciens.

453 Version arabe du *shibboleth* hébreu, in Juges XII, 5-6. *Shibboleth* signifie « épi » et « torrent ». Les habitants d'Ephraïm, (Juges XII, 5-6), prononçaient *sibbotetl*.

454 « *Groat* », du vieux français *gros* (défini par Littré comme « la cent vingt-huitième partie de la livre ou la huitième partie d'une once, petite monnaie de valeur variable ». Le *groat* anglais a été en circulation de 1351 à 1662.

la nature indolente des Arabes, cet oubli d'eux-mêmes et leur espoir que le ciel fera le nécessaire en leur faveur, qu'ils prennent pour une pieuse soumission à la vraie foi. Cette disposition naïve qui est passée dans leur religion, nous l'avons appelée le fatalisme des Mahométans. À el-Héjr, les Arabes de la porte attendaient de moi que je leur fisse des *hijabs* ou amulettes : ils feraient détrempier ces bouts de papier, sur lesquels sont écrits les noms d'Ullah, dans de l'eau, et seraient comblés après avoir bu de cette décoction.

Lorsque des bateleurs arrivent dans une ville, ses habitants sont avides de la nouveauté qu'ils apportent, mais après les avoir regardés tout leur content, ils ne tardent pas à s'en lasser. Aussi, ces quelques paisibles journées prenant fin, je constatai que la contenance des gens était moins amicale. Les cœurs fanatiques de certains s'enflaient de me voir circuler parmi eux, moi qui rejetais la religion salvatrice de l'apôtre d'Ullah. Si des enfants criaient haro sur le païen, leurs aînés étaient maintenant moins prompts à les corriger. Des individus atrabilaires ne pouvaient s'empêcher de crier chaque fois que, dans la rue, je passais devant leur banc : « Dis Mohammed rasûl Ullah ! » mais d'autres les blâmaient. Un soir, j'étais allé me promener du côté de l'oasis, où des enfants du village eurent tôt fait de s'attrouper sur mes talons avec des épées et des bâtons, me conspuant, Ô Nasrâni ! Ô Nasrâni ! » Tournoyant autour du kafir en le provoquant et en traçant des crois dans le sable devant moi, ils les profanèrent avec mépris en hurlant cette infâme carole⁴⁵⁵, « Nous avons mangé du riz au *halîb* (lait) et nous avons pissé sur le *salîb* (la croix). » Ces abominables garnements ne cessaient de me suivre en poussant des huées et des cris, comme s'ils chassaient quelque grossier animal devant eux, jusqu'à ce que je fusse arrivé à l'extrémité de la ville où ils entreprirent de me lapider. Dans cette troupe de lâches enfants, il y avait un garçon qui leur tenait vaillamment tête, et maudissait de toutes ses forces les pères qui les avaient engendrés. Avec de grosses larmes dans les yeux, il marchait à reculons en dressant un obstacle entre eux et moi, comme s'il eut voulu me protéger avec son corps d'enfant. Je leur dis alors, « Voyez, les enfants, celui-ci est *weled el-halad*⁴⁵⁶ (un fils de juste). Pensez à lui ressembler, tous autant que vous êtes, plutôt que de mépriser l'étranger, l'étranger qui est un hôte d'Ullah. » Ce comportement des enfants devait refléter les dispositions de leurs aînés, desquels ils tenaient sans nul doute leur vile comptine, la même qui avait été scandée par les enfants mahométans de Damas, quelques jours avant l'atroce fratricide de Nasâra. S'il n'avait tenu qu'à elles, les religions sémitiques [230] n'auraient répandu aucun souffle de vie dans les pays qui les entouraient, ni ne seraient entré en rapport avec quiconque du monde extérieur, extrême inhumanité que Mahomet a remarquée dans ses relations tumultueuses avec les Juifs iniques⁴⁵⁷.

Pour un dollar ou deux⁴⁵⁸, tout jeune homme pauvre des Alowna peut franchir, sur la croupe d'un dromadaire, avec les chameliers Ageyl, les 550 milles qui séparent el-Alli de Damas. Il est fréquent qu'ils se mettent en apprentissage dans la cité syrienne pour s'initier à la maçonnerie en pierre des Nasâra. J'en trouvai un, un grand gaillard, qui les années précédentes s'était enrôlé comme soldat ; dans le jehâd, en Crimée⁴⁵⁹. Il me dit que c'était très loin et par delà les mers. C'est tout ce que des gens comme lui peuvent relater de tout lieu lointain qu'ils ont visité, car la carte du monde leur reste inconnue. Il y a des arabes qui vagabondent à travers plusieurs continents et qui en reviennent (comme ceux qui n'ont pas été à l'école et les barbares) incapables de nous faire part de leurs impressions. Il y a très longtemps, les Arabes ont visité toute la face de l'Afrique, sans laisser une trace écrite de leur voyages⁴⁶⁰. J'ai vu ici un jeune Syrien qui vivait en cachette ; conscrit, il

455 « *carol* » : ronde chantée (archaïsme).

456 *Halal* : ce qui est licite, d'après la charia.

457 Coran IV, 160-162 ; V, 13.

458 Un thaler (de Marie Thérèse), valant 4 sh. Ou 1 réal (5 francs or).

459 La guerre de Crimée (1853-1856) , livrée par la France et l'Angleterre à la Russie, l'Empire ottoman s'étant rangé aux côté des deux premiers.

460 Doughty a eu la franchise d'informer le lecteur (Préface de la première édition des *Travels*..) de son ignorance des vieux auteurs arabes. Les voyageurs arabes qui ont laissé des traces écrites de leurs voyages dans le *Bilâd al-Sûdân* (l'Afrique noire) ont très nombreux, Ibn Battûta et al-idrisi étant parmi les plus célèbres (J. M. Cuoq, *Recueil des*

avait déserté au Yémen. La ville du garçon était Nazareth, et il fut quelque peu contrarié de me voir.

Un autre jour, alors que je me promenais sur les confins de l'oasis, où de jeunes bergers gardaient quelque chèvres du village, un Bédouin à la mine démoniaque surgit soudain des tamaris. Ne le connaissant pas, les garçons s'écrièrent, « C'est un Howeytât ! » et brandissant leurs bâtons et ramassant des mottes de terre, ils lui enjoignirent de décamper. Fixant ses deux yeux de malandrin sur moi, le scélérat demanda : « Qui est cet homme ? Est-il des vôtres ? » Je lui dis, « Maudit soit ton infâme père ! Va-t-en ! » - « Hi, hi, hi, je m'en vais », et il disparut en poussant un drôle de cri, comme s'il appelait ses complices tapis dans le hallier⁴⁶¹. « Les ennemis sont sur nous » dirent les garçons, et en toute hâte ils ramenèrent leurs chèvres à l'abri des murs. Dans la soirée, le cheikh Dâhir me fit des reproches sur un ton grave ; disant que sous mes dehors d'homme instruit, j'étais quelqu'un de peu sensé, téméraire et désobéissant journellement à ses conseils les plus sages. « Ouvre l'œil, Khalîl, et prend garde qu'il ne t'arrive ici un grand malheur. Je t'aurai prévenu. » Dahîr ajouta avec un [231] sourire en coin digne de son inhumaine foi : « il ne serait pas alors à blâmer » (il y aurait un kafir de moins dans le royaume de Dieu). Une autre fois, j'étais assis à l'extérieur des portes de la ville, sous le Harra, avec un habitant d'Alli, une chute de pierres dévala vers nous. Nous fîmes demi-tout et nous aperçûmes un gredin qui escaladait la falaise en surplomb, tout en essayant de se cacher. Mû par la prompte indignation des Arabes, braquant mon mousquet, mon compagnon cria après lui pour le faire fuir. J'aurais déjà dû rentrer à el-Héjr, mais Dahîr me demanda de patienter encore quelques jours, le temps de s'assurer qu'on avait pas vu de traces de pas Howeytât dans le boghrâz. Je demandai comment ils pouvaient reconnaître la tribu de quelqu'un, de cette façon. « À la longueur de leur pied, qui est supérieure à celle de n'importe quels Bédouins du voisinage. » On n'en dit pas moins que les membres de cette tribu ont « des petits pieds de femme. » Comme ils vont la plupart du temps déchaux, les nomades de ces parages ont les pieds gros et plats.

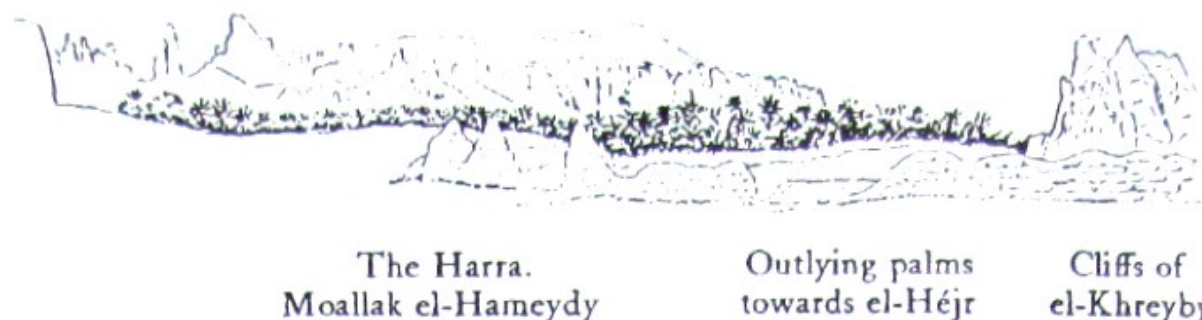
Le cheikh eut l'obligeance de m'envoyer voir les rochers et les ruines du Khreybi, avec quelqu'un de la ville qui accepta bien volontiers de me rendre ce service. C'était *Sâlih el-Moslemani*, un principal marchand qui commerçait avec les nomades, et un client de Dâhir. Il était bien disposé à mon égard parce que la famille de son père était chrétienne. Le père de Sâlih était venu d'Égypte (peut-être en fugitif) jusqu'ici. Pour pouvoir demeurer à el-Alli il avait dû confesser la foi islamique, et il avait reçu alors le nom de néophyte d'el-Moslemani. Pour sa part, son fils, qui passait pour bon mahométan et qui avait fait plus d'un voyage à la cité du prophète, chérissait les nomades. Accusé de favoriser le Nasrâni, Sâlih se crut obligé de faire sur-le-champ son acte de foi, disant solennellement à leur audience « *La îlah ill Ullah* » et avec beaucoup d'emphase, « *Wa Mohammed rasûl Ullah*. » Ce matin-là, Sâlih s'excusa, « il était tard, et les gens qui étaient allés chercher du bois mort étaient sur le point de revenir », mais Dâhir dit que nous pouvions partir, et il envoya son neveu avec nous.

Ils arrivèrent alors ceints de leurs vieux vêtements déchirés, et portant de longs mousquets à mèche. Nous passâmes les palmeraies isolées et le seyl près du Ras el-Ayn, ou « tête de fontaine » de leur ruisseau, sombre fosse profonde de vingt-cinq pieds, dans le fond de laquelle l'eau jaillit. Les ruines d'el-Khreybi commencent ensuite. Nous parvînmes ainsi au « seau à traite de la Nâga, » *mah'leb nâkat nebi Sâlih*, ou *helwîat en-Nebi*, « la bol à lait du Prophète ». C'est un rocher qu'on a creusé en forme de citerne. Je constatai qu'elle était large de douze pieds et que sa hauteur extérieure ne dépassait pas sept pieds et demis. Au-dedans, un escalier de trois hautes marches a été taillé dans la [232] pierre. La paroi est massive, et j'estime que l'épaisseur du rebord est de treize pouces. À l'intérieur comme à l'extérieur de la colossale *jurn* sont incisées des marques de bétail

sources arabes concernant l'Afrique Occidentale du VIII^e au XIV^e siècle, Paris, 1975).

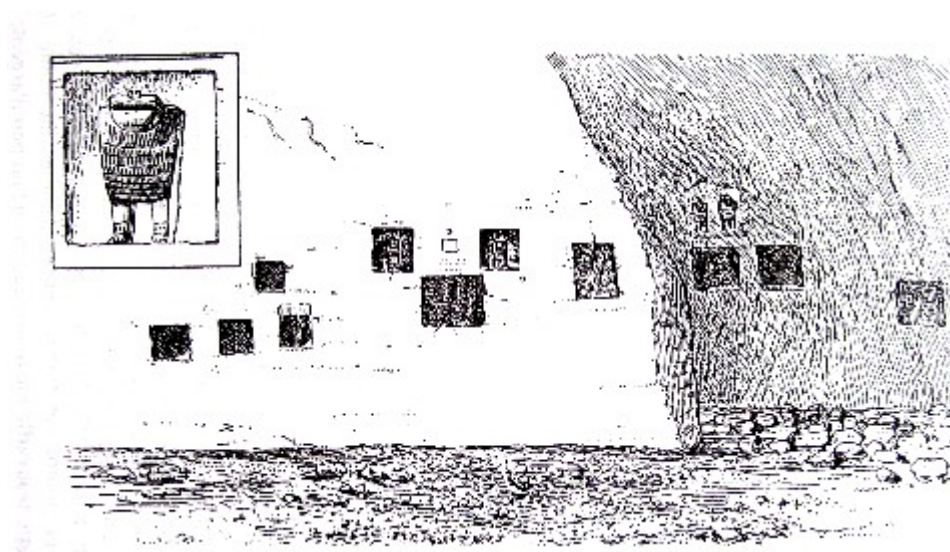
461 Groupe de buissons serrés et touffus.

différentes de celles des tribus nomades qui habitent aujourd'hui le pays. Des tessons de poterie grossière jonchent le sol boursouflé par des morceaux de ruines, que nous franchîmes avec difficulté en gravissant des talus raboteux de pierres à bâtir branlantes. Les maisons antiques étaient



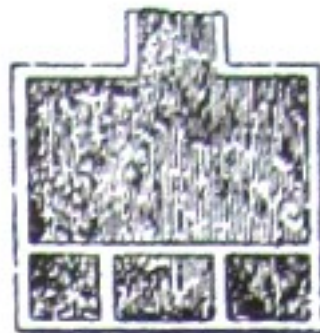
blocs de grès, la plupart bruts, posés dans de l'argile. On discerne encore malaisément des murs d'argile sous les monceaux où les pierres ont été récemment transportées. El-Alli était construite de cette façon, mais il reste plus de pierres qu'il n'en faudrait pour reconstruire leur village. Les maisons anciennes étaient plus petites et il y a eut ici une ville de quatre mille habitants, probablement. Des lettrés d'el-Alli disent que c'est aussi *Keriat Hejr*, et ils me récitèrent les solennelles paroles de la grande malédiction divine jetée sur les villages de la plaine que « jamais ils ne se relèvent⁴⁶². »

Nous parvînmes à la falaise partiellement utilisée comme carrière, dans laquelle étaient gravées en relief des inscriptions himyarites de plusieurs lignes. Alors que j'entamai la transcription de la première, nous fûmes surpris par une voix, car toute apparition nouvelle, ou le bruit qu'elle fait, est redoutable dans l'anarchie du désert. Sâlih s'écria, « Wellah, *hess ez-zillami*, j'ai entendu la voix d'une homme ». Ils battirent le briquet et allumèrent hâtivement les mèches de leurs longs fusils. Bien que de constitution chétive, Sâlih tenait son arme avec détermination et était prêt à se battre comme un brave. Puis nous entendîmes ce qu'ils supposèrent être un « Howeyti qui venait en chantant ». Les voleurs, ses compagnons, pouvaient bien se trouver derrière lui et se cacher, comme il était facile de la faire dans ce lieu escarpé. La cause de nos émois, qui s'approchait de nous, n'était autre que le calamiteux serviteur noir de Dâhir, un fugitif de Kheybar. Le misérable nous avait manqué aujourd'hui, et il ne fut pour moi, comme tous les Kheybârara, qu'une source de contrariété permanente. Nous trouvâmes la falaise pleines d'inscriptions gravées, toutes himyarites, alors qu'à Medain Sâlih elles sont toutes nabatéennes. À chaque [233]



[234] instant, mes compagnons me rappelaient, avec une impatience croissante que le soleil déclinait, et que nous courions de grands dangers en ce lieu. Je transcrivis toutes les antiques légendes himyarites, sauf celles de l'endroit où nous avions été surpris si mal à propos⁴⁶³, et je visitai toutes les chambres. Elles ne sont pas nombreuses. Comme nous l'avons déjà dit, leurs ouvertures se présentent sous la forme de fenêtres obscures dans la falaise. D'autres ressemblaient à des grottes grossières, dans certaines desquelles je trouvai une petite chambre et des sépultures simples et superficiels. Toutes les cellules funéraires creusées dans le précipice ne sont que des loculi rectangulaires qui s'enfoncent dans le rocher de toute la longueur du corps humain, et certains obliquement. Il se peut que ces antiques contemplateurs des étoiles tenaient compte de la carte du ciel pour disposer leurs sépultures, qui paraissaient orientées à l'ouest. Nous finîmes par arriver à des cellules, la dernière orientée au sud, qui sont les plus curieuses de toutes. Nonobstant le fait que nous n'étions pas à plus d'un mille de la ville, pas un seul des timorés Alowna ne les avaient vues dans toute son existence. Dans les coins supérieurs de l'une d'elles, de dimension moyenne, s'enfonçant de biais dans la falaise, il y avait des tablettes carrées avec des images sculptées, pas différentes de celles des sarcophages d'Égypte. Les nomades les appelaient *benat*, « jeunes filles, » car ces énigmatiques sculptures ont (sous leur aspect primitif) les cuisses nues, le corps enveloppé et la tête coiffée d'une guimpe, à la façon des femmes de la ville.

Une petite tablette est taillée sur la face tendre de la falaise entre les *benat*, comme pour recevoir une épitaphe, mais elle est vide. Un titre est gravé au ciseau sur la roche voisine, plus bas, mais les lettres himyarites étaient hors de portée de ma vue. Dans la baie suivante de la falaise, plus loin, il y a deux loculi funéraires, surmontés d'une tablette qui renferme l'image de deux *benat*. Ces têtes de *benat* sont sculptées un peu différemment. Après celles-ci, autant que je pus le savoir, « il n'y en a plus d'autres ». Nous trouvâmes aussi une antique effigie humaine, gravée sur ces rochers. Les Arabes d'aujourd'hui ne dessinent pas avec autant de rondeur. L'Arabe des anciens temps est vêtu d'une tunique fermée qui lui arrive au genou, il porte un couvre-chef. On m'apporta à el-Alli une image ancienne de la tête d'un homme, taillée dans du grès, avec un bonnet bas et pointu représenté sur le sommet du crâne. Lorsque l'auteur de cette trouvaille me demanda plus qu'un peu d'argent, je crus prudent de refuser. Je trouvai également dans les ruines de Khreybi une tablette antique, large de seulement quatorze pouces, dans laquelle de petites compartiments avaient été évidés. On pouvait la prendre pour une tablette changeur ou un plateau à offrandes, j'en vis trois ou quatre encastrées dans les murs des maisons de la ville.



À el-Khreybi, donc, les façons de bâtir, d'enterrer, et d'écrire ne sont pas les mêmes qu'à el-Héjr, distante de seulement dix milles !

Nous trouvâmes dans le sable les traces du récent passage d'une hyène. Sâlih demanda si je connaissais cette empreinte. J'ai souvent vu des traces de hyènes dans ces régions ainsi que dans le Sinaï, mais jamais sur les hauts plateaux d'Arabie. En l'espace d'une nuit, cet animal sauvage et vagabond peut laisser des empreinte dans tout un district. Elles doivent être peut nombreuses à pouvoir subsister dans un pays presque sans vie. Les Alowna disent fort justement des légendes himyarites, « elles sont comme le Habashi » (l'écriture abyssinienne). Je fus une fois abordé dans la rue par un fanatique qui me dit qu'il avait chez lui deux livres écrits dans ces caractères ! Je ne pus

463 Les inscriptions d'el-Khreybi seront examinées en 1907 et publiées par les Dominicains français J.A. Jaussen et R. Savignac (*Mission archéologique en Arabie*, Paris, 1909).

le persuader de me le laisser voir, parce qu'il ne voulait faire aucune faveur à un kafir.

Les villageois et les nomades m'avaient parlé d'un site ruineux dans ces parages, *el Mubbiat*. C'est un pluriel, qui peut désigner plusieurs sites de hameaux en ruines dans la même oasis. Ils disent que des trésors y sont enfouis, et c'était jadis un chef-lieu. Ce site à six milles d'el-Alli, est une plaine plantée d'acacias, séparée du W. Kurra par une étroite chaîne de montagne. C'est une dépression argileuse recouverte de croûtes de sel. On y trouve de « l'encens », des ossements humains comme à Medain, des tessons de poterie et profusion d'anneaux de verre brisés, « comme si c'étaient des bracelets de femme. » il y a des constructions ruineuses en argile, et quelques-unes en argile et en pierre, mais comme me le rapporta fidèlement Sâlih, il n'y a ni chambres creusées dans le roc ni inscriptions gravées. Dâhir dit qu'il m'y enverrait, mais je pensai que nous n'aurions pas le temps d'y aller. Des Bédouins Welad Ali ont trouvé des pièces d'or à Mubbiat, dont j'ouïs dire que les légendes étaient en écriture kufique, « *Il n'y a d'autre Dieu que le Seigneur.* » Nous constatons qu'il n'existe pas de longues traditions en Arabie. Je n'ai trouvé aucun souvenir dans ce pays de l'industrielle ville commerçante de *Korh*, mentionnée par de vieux voyageurs mahométans. Je m'en suis enquis auprès de tous les nomades, mais ils n'en avaient pas entendu parlé ; les lettrés d'el-Alli n'avaient pas connaissance de ce nom. Je comptais explorer le désert aussi loin au sud que Zmurrûd avec Mohammed Ali, qui attendait des ordres pour aller [236] inspecter la kella ruineuse. Dans les vallées montagneuses voisines, vers Médine, on ne trouve que très peu de sites ruineux de gros villages. Il se peut que de nombreuses inscriptions gravées se rencontrent dans ce pays gréseux.

Les eaux qui seylent de Kheybar arrivent au W. el Humth près de Hedîeh, une kella sur la route du hajj. Loin au sud-est, dans une vallée latérale qui aboutit au W. Kurra, le lit du W. Humth, on trouve les ruines remarquables d'une localité, *Korh*, plus importante qu'el-Alli, à ce que rapportent les Bédouins. Le site rocailleux s'étend entre des collines et il est sensiblement plus large que la vallée d'el-Alli. On y voit de nombreux emplacements d'édifices anciens, parmi lesquels une kella ruineuse. La tradition des B. Wahab ne fait aucune mention de *Korh*, nonobstant le fait que c'est leur district depuis l'antiquité. S'il s'agissait de K(Gk)orh, ils prononceraient *Gorh* ou bien *Jorh*, or ce qu'ils disent est manifestement *Korh*⁴⁶⁴. C'est dans ces parages qu'est le pays du poète-héros Antar. Nul ne l'a égalé parmi les nomades de l'antiquité, que ce soit en virilité au combat, ou dans les chants du désert ; il est l'auteur d'un des sept poèmes dorés⁴⁶⁵. Près de la kella suivante, Sujwa, il y a une montagne appelée *istabal Antar*, « l'écurie d'Antar. » Au faite de la montagne, leurs yeux imaginatifs voient une « mangeoire » grande comme une citerne et les anneaux en pierre « où les juments du héros étaient attachées ». Ils disent qu'Antar était un homme d'une taille de cinq ou six brasses. Haj Nejm le More me dit y avoir vu « une voie ferrée ». Ces âmes simples croient en toute bonne foi que le télégraphe et le chemin de fer nous sont tombés tout rôtis dans le bec au commencement du monde. Les rochers sont peut-être du grès, avec quelques veines de minerai de fer.

J'aurais voulu revenir rapidement à Medain, pour estamper les épitaphes et mener mon entreprise à bien. Le cheikh s'était plus d'une fois entendu avec des Bédouins venus faire leur marché en ville, pour qu'ils m'y menassent, mais ils ne s'étaient pas montrés à l'heure du départ. Navré de voir que son autorité de cheikh citadin n'avait par cours à leurs yeux, Dâhir leur en fit reproche avec cette gracieuseté, « Ton nom est Bédouins ». Les gens de la ville traitent avec rudesse les nomades loqueteux du commun qui viennent à el-Alli, mais ils estiment leurs chefs, les cheikhs du désert, qui sont leurs clients et des hommes de plus noble comportement que [237] n'importe

464 Nous n'avons pas pu identifier la « ville » de *Korh* (ou *Gorh*, *Jorh*), dont le nom ne figure, même accompagné de la mention « ruines », sur aucunes des cartes à grande échelle comprise entre le harra de kheybar et la voie ferrée du Hejâz, que nous avons consulté.

465 *Al-Mu'allakât*, recueil de poèmes arabes d'époque préislamique, retenus au nombre des sept ou de dix, selon les compilateurs. Ils sont dit « dorés », en vertu d'une tradition (discutée) selon laquelle les Anciens les avaient écrits sur l'étoffe en lettres d'or. Voir leur traduction par J. Berque, *Les dix grandes odes arabes de l'Anté-Islam*.

quel citadin. Dâhir était plus pieux que bon. À de certains moments, son visage noir et revêché prenait une expression inhabituelle, laquelle, jointe à la faiblesse de son autorité, me mettait mal à l'aise. Je n'avais aucune confiance en lui. Je demandai à Dâhir s'ils avait visité des pays ? Avait-il vu Damas ? « Quel besoin aurais-je, répondit-il de voir es-Sham, ne sommes-nous pas assez bien ici ? » Et il est vrai que Dâhir n'eût pu être plus urbain, ni qu'il y eût vie citadine plus policée que la leur, même à Damas. Je dis alors que je rentrerais à el-Héjr à pied. « Je t'y ferai conduire, dit Dâhir, les Bédouins sont des *akarit*⁴⁶⁶ ! » C'est un mot très grossier (originaire de Médina) dans la bouche d'un honnête homme !

Ayant ouï dire que j'avais fixé le jour de mon départ, Dâhir me demanda en privé, si j'avais trouvé par divination, *tamyîs*⁴⁶⁷, que les auspices étaient favorables au voyage de ce jour-là ? Lorsque je m'enquis de son art, « Quoi ! Dit-il, vous ne le connaissez pas ? Comment ? Mais en traçant certaines lignes dans le sable ! Et c'est une pratique très courante. » Dâhir m'engagea à revenir, au cas où je serais fraîchement accueilli par les askars de la kella, passer avec lui le peu de semaines qui restaient jusqu'au retour du hajj. ce fut pourtant d'un mot grincheux qu'il nous bénit tous, avec une allusion ironique aux causes de ce contretemps : « Le Seigneur ait pitié du père de Mohammed Ali et de la Dowla, et du père du pays de Khalîl ! » Il avait ordonné à six porteurs de fusil de se tenir prêts, et il envoya son fils avec eux afin de m'escorter jusqu'au puits. Son calamiteux serviteur nègre de Kheybar se joignit à nous, conduisant son âne chétif avec mon léger bagage. À el-Khreybi, je fis un détour pour copier les inscriptions sculptées que nous avions été forcés de lâcher après avoir été surpris. (*Documents Épigraphiques* Pl. XV). Le sol est de la bonne terre, et nous trouvâmes des pierres de bornage érigées par paires qui servaient à délimiter les anciennes parcelles. Mes compagnons s'exclamèrent, « Ah, c'étaient les anciens repères, et nous n'y avons jamais fait attention ! » Tandis qu'ils s'en retournaient, je poursuivis mon voyage avec le Kheybari. Après trois heures de marche dans un désert encombré de rochers, nous arrivâmes au bord de la paline d'el-Héjr où Ethlib nous apparût, ce point de repère de spires et de pinacles montagneux. Nous ne tardâmes pas à distinguer les falaises (que les Alowna appellent *J. Shakhunab*, bien que ce soient pour les nomades le [238] nom d'une montagne au nord du Mezham), avec leurs merveilleuses architectures creuse, le borj et la kella de la route du hajj.

Le lendemain matin, je demandai à Mohammed Ali de m'aider de son mieux : il ne restait pas beaucoup de temps pour mener à bien l'entreprise de Medain Sâlih. Je ne tenais pas à parler franchement, mais je crus qu'il jouait au chat et à la souris avec moi⁴⁶⁸. « Vous n'avez certainement pas oublié que vous m'avez fait certaines promesses ! » - « Je vous rendrais le fusil. » Cela se passait dans ma chambre. Il se leva et sa fureur croissant, tourna le dos et me laissa. Je lui rapportai l'arme, et avec un mot amical, je la déposai dans l'entrée de sa chambre. « Dehors ! », cria le misérable sauvage, tout en faisant un bond et en agrippant mon manteau. Puis alors que nous étions dans la galerie, l'infâme More me frappa soudainement au visage avec le plat de sa main, de toute sa force démente, et peu s'en fallut que je ne tombasse dans la cour au-dessous. Il cria aussi d'une voix féroce, « Ne me connais-tu pas encore ? » Il se dirigea vers le kahwa, et je l'y suivis, voyant que quelques Bédouins s'y tenaient assis. Les nomades, qui observent la religion du désert, ont en

466 De '*akra* : qui attaque après avoir simulé la fuite. Des traîtres, des fourbes, des salopards. « Vilain mot syrien et égyptien », relève Doughty dans l'*Index* du Vol. II.

467 La tradition veut que le Prophète ait prohibé toute forme de divination. En fait, des auteurs musulmans du Moyen Âge ont « démontré » que la divination constituait l'échelon le plus bas du courant prophétique, mais l'inventaire des pratiques divinatoires auquel ils ont procédé a éliminé toutes celles qui étaient trop liées au paganisme. *El-Tamyîs* (z), ou géomancie, compte parmi les pratiques licites pour un musulman (article *Kihâna*, de l'*Encyclopédie de l'Islam*, op. cité.)

468 « He made me cat's-eyes ».

exécration tout outrage domestique. Je leur dis, « Ya rubbâ, Ô mes compagnons, vous êtes témoins du forfait de cet homme. » Les nomades regardaient froidement et frappés d'horreur. C'est chose admirable chez eux qu'un homme fasse violence à son hôte, lequel est un hôte d'Ullah. Tremblant et hors de lui, bondissant de sa place jusqu'au seuil de la chambre, Mohammed Ali me frappa derechef, de toute sa force de tigre. Comme il redoutait ses coups, je lui saisis les deux poignets et les immobilisai. « Maintenant, dis-je, arrêtez-vous, sinon vous allez savoir à qui vous avez affaire. » Il se débattit, son bonnet rouge tomba de sa tête de Turc, et son estomac se soulevant de plus belle à cette nouvelle indignité, il se libéra. Le capitaine égotant d'une bande de spadassins avait, à l'occasion d'une brève querelle, retrouvé une vigueur de boucher, et je crois que si trois hommes s'étaient mi ensemble pour le calmer, ils ne fussent pas parvenus à le retenir. Quant aux gardes de la kella, qui n'aimaient pas Mohammed Ali outre mesure, ils se tenaient à l'écart avec Haj Nejm, comme des hommes en danger⁴⁶⁹, se rendant compte que si mon sang était versé, raison pourrait leur en être demandé par le Pacha. Nul n'osant s'interposer entre l'aga et le Nasrâni, les nomades crurent pouvoir l'apaiser par de douces paroles. « Ah ! Ah ! Par Ullah ! Cria ce démon ou cet ogre, à présent je vais t'assassiner. » Il est probable qu'il n'eût pas fait moins, si une lame ou un pistolet avait été glissés dans sa [239] ceinture, mais empoignant ma barbe avec une rage canine, le gredin me secoua comme un prunier, ce qui est un outrage d'une extrême vilénie. Ce geste fit que l'accès de folie furieuse décrut dans son corps malade, et rendu quelque peu perplexe en remarquant les regards sévères des hommes qui l'entouraient, et de voir saigner le Nasrâni, dont le Pacha l'avait rendu redevable sur sa tête, il rentra hâtivement dans le kahwa, où je les laissai⁴⁷⁰. Les meilleurs de la garnison de la kella débordaient à présent de prévenances à mon égard, même ce freluquet de Haj Hasan qui fut tout remué de m'avoir vu malmené. Mais lorsqu'il s'agissait de commettre un forfait, c'étaient tous d'invétérés assassins, et cet aga, outre le fait qu'il appartenait à leur religion et à leur nation more, était un homme qui es payait, bien qu'il détournât une partie de leur solde. Si M. Ali m'agressait de nouveau avec la même fureur, ma vie étant en péril, je devrais recourir à la protection de mon pistolet, dans lequel, ils l'ignoraient, étaient encloses les vies de six Arabes sanguinaires, lesquels, comme des chiens, eussent alors fondus sur l'étranger, et ç'eût été leurs vies contre la mienne. Comme il nous arrive parfois de nous éveiller d'un mauvais rêve, je pouvais encore m'enfuir au désert pour échapper à cette funeste extrémité, mais ma vie eût été trop chèrement payée si j'avais dû errer, homicide, sans but, dans le désert hostile. Je me rendais maintenant compte que, selon toute vraisemblance les fatigues accumulées au cours de mon long voyage depuis la Syrie avaient été vaines, car je ne pouvais plus longtemps supporter cette ignoble violence. L'obstiné M. Ali s'approcha et voyant que je lisais, paisiblement assis sur le seuil de ma chambre, mû par un nouveau débordement de fiel, il m'ordonna de vider les lieux, et d'aller m'installer dans le *liwan* avec mon bagage. C'est une chambre voûtée, ouverte au nord à la mode de Damas. En été on y transporte le foyer du café, mais à présent il y faisait mortellement froid pendant les nuits d'hiver, à cette altitude. Il attribua ma chambre à quelqu'un d'autre, et en échange je dus prendre la cellule de ce dernier sur le côté opposé au froid, surplombant de près la fosse d'aisance et ouverte à ses odeurs méphitiques, lorsque le vent soufflait en direction de la kella. Ce qu'ayant fait, M. Ali envoya le jeune Mohammed redemander, en *rahn*, en [240] gage, le fusil qui avait été laissé dans mon entrée. J'apportai le fusil à M. Ali. Il était maintenant assis dans sa chambre, les mâchoires tombantes et le regard rivé au plancher.

469 « *In doubt* », moyen anglais, du verbe *to douten* (to fear). Archaïque dans cette acception.

470 Cette scène s'est passée le 7 janvier 1877. Doughty note dans son journal que Mohammed Ali fut déconcerté par « l'indifférence inaltérable » avec laquelle il avait supporté ses violences (Hogarth, pp. 45-6). Doughty a pu s'inspirer de ce proverbe de Salomon, dont il pratiquait les livres sapientiaux. « L'homme patient vaut mieux que le courageux, et celui qui est maître de son esprit vaut mieux que celui qui force les villes. » (Proverbes XVI, 33, Bible de Port-Royal). Wilfrid Blunt, le poète diplomate et voyageur qui, avec sa femme, visita Hâyl en 1879, et fut l'un des tous premiers administrateurs de *Travels in Arabia Deserta*, ayant été attaqué par des Arabes Senousis en Libye (en 1897), se félicita d'avoir dû son salut à l'attitude passive, inspirée de l'exemple de Doughty qu'il adopta alors (Th. J Assad, *Three Victorian Travels ? Burton, Blunt, Doughty*, Londres, 1964, pp. 96-7). Quant à Richard Burton (article de *Academy* précité), il jugea révoltant qu'un Anglais ait pu souffrir une telle ignominie sans réagir.

Au milieu de l'après-midi, j'allai au kahwa ; Haj Nejm et M. Ali y étaient assis. Il fallait que j'en aie le coeur net : pouvais-je continuer à vivre avec eux dans la kella ou était-il préférable que je me repliasse sur el-Alli ? Je déployai mon *bîuruldi* devant eux, un passeport circulaire délivré par un ancien gouverneur de la Syrie. « Ah ! J'ai trente firmans de la même espèce chez moi. » - « N'êtes-vous pas les serviteurs de la Dowlat es-Sultan ? » - « Je ne tiens compte de rien, ni ne crains personne. Nous sommes des Moghrâreba, ici aujourd'hui, demain ailleurs. Qu'est-ce pour nous la Dowla de *Stambûl* ou de *Mambûl* ? » - « Et m'auriez-vous frappé à Damas ? » - « Par le Dieu tout puissant, des hommes sont chaque jour battus et égorgés aussi à es-Shem. Ha ! Anglais ou ha ! Français, ha ! Dowla me ferez-vous me souvenir de ces noms dans la terre des Arabes ? » - « Au moins révérez-vous es-Seyid⁴⁷¹ (Abd el-Kâder). Et si l'envie me prenait de tout lui raconter ? » - « Dans le coeur du Seyid il y a plus de *namûs* (l'aiguillon de la colère) que dans le mien. Qui a plus de *namûs* que le Seyid ? Hein, Haj Nejm ? Wellah, à es-Shem il n'y a pas de personnes plus importantes que le Seyid et Mohamed Ali (lui-même). J'y ai (la stupide vantardise de cet homme) sept cents fusils ! » - « Vous m'avez frappé. Dites-moi donc maintenant si, sans le vouloir, je vous ai offensé en quoi que ce soit. » - « Wellah, je t'aurais volontiers précipité en bas de la galerie, mais j'ai craint Ullah, et nul ne se serait inquiété de ta mort. Votre propre consul a expressément renoncé devant notre wali (le gouverneur de la Syrie) à toute responsabilité te concernant, et il lui a dit, prenant son *bermeta*⁴⁷² dans sa main, que vous ne lui étiez rien de plus que ce vieux chapeau. » - « Ce consul pourrait bien avoir un de ces jours à se justifier. » - « Il est vrai, et ceci je l'ai compris, Haj Nejm, qu'il passait pour un *Khanzîr*⁴⁷³ (un animal dont les Turcs ne mangent pas la chair) aux yeux de nos pachas d'es-Shem, et je ne te fais donc pas cas de lui. Il est également vrai qu'à l'heure qu'il est le nejjab a remis les lettres de Khalîl à Damas. On sait là-bas que vous êtes ici, et raison nous sera demandée de votre vie. » Haj Nejm dit : « Oui, et cet homme est un de ceux pour le sang desquels une ville de l'Islam a été détruite. » (Jidda bombardée⁴⁷⁴ et la Syrie encore sous la férule en gardaient le cuisant souvenir dans leur chair). « Avise-toi, Haj Nejm, dis-je, que cet homme n'a pas tous ses esprits. » M. Ali se mit alors à [241] faire des excuses, d'une façon presque incohérente : « Cela faisait trente ans qu'il était au service de la Dowla, son corps était couturé de cicatrices, et M. Ali était un brave homme, qui connaissait tout le monde. » - « Suffit, suffit, vous autres ! » cria Haj Nejm, désireux de nous voir réconciliés. À demi sénile de bigoterie et d'une compassion scélérate, M. Ali m'appelait déjà *habîb*, « son bien-aimé » ! Nous bûmes à la ronde et nous nous séparâmes bons amis. Je sus plus tard la cause première de son émoi, qui était ce calamiteux petit démon de Kheybari, appartenant à Dâhir, que j'avais, mû par une imprudente humanité, laissé prendre une heure de repos et boire le café dans la kella. Un fois hors de mon audience, et bien que je lui ai payé ses gages à el-Alli, il réclama à grands cris de l'étoffe pour une chemise neuve, à l'aga. Cela outra le cerveau turc de M. Ali, qui crut qu'il avait obtenu trop peu de moi. Par dessus tout l'avait poussé à cet excès (prétendait-il) le fait que j'en avait appelé au témoignage des sauvages nomades. Lorsque plus tard des Bédouins lui demandèrent pour quelle raison il avait agi de la sorte : « Ce Khalîl, répondit-il en mentant, lui avait tiré son bonnet rouge, et wellah la poigne du Nasrân lui avait tellement meurtri ses délicats poignets que de plusieurs joours, il n'avait pu les tendre vers le ciel en disant ses prières ». L'ignoble gremlin se vanta aussi devant cet auditoire forcé qu'« il avait arraché la barbe de Khalîl. »

Cet orage retombé sans que le pire eût été commis, les habitants de la kella furent disposés à m'aider. Tôt le matin suivant, laissant quelqu'un pour faire marcher la machinerie du puits, tous, avec Haj Nejm, et Mohamed Ali à cheval accompagnèrent le Nasrân aux monuments, où ils restèrent jusqu'au coucher du soleil, sans avoir rompu leur jeûne. Les jours suivants, plusieurs

471 Seigneur, chef.

472 De l'italien *berretta*, le chapeau européen.

473 Un porc, un sanglier.

474 En juin 1858, par un navire anglais, après le massacre d'environ 25 Chrétiens, dont les consuls d'Angleterre et de France.

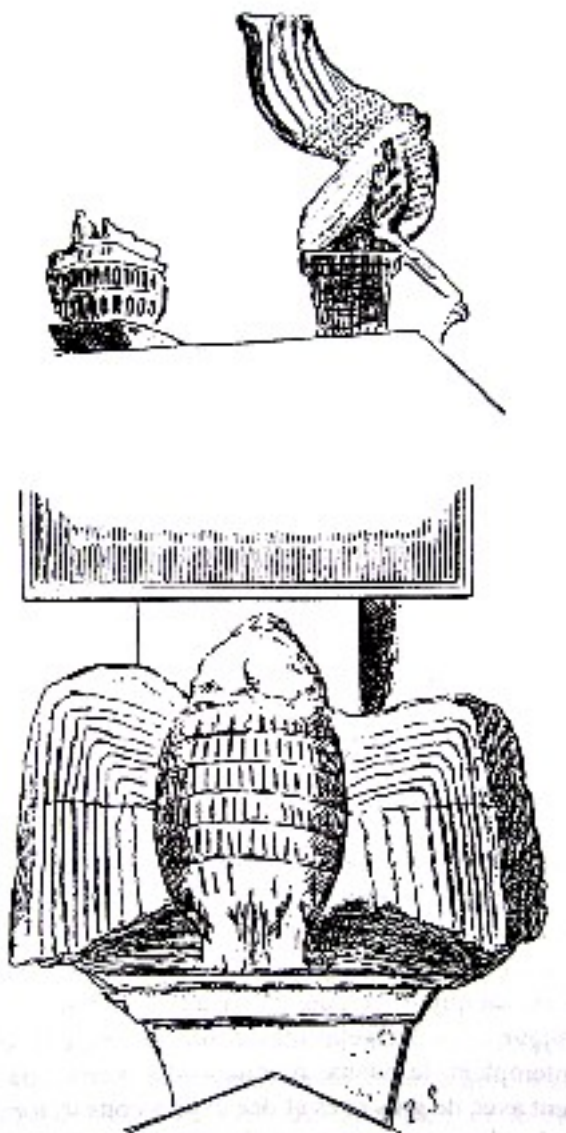
sortirent avec moi tous les matins. J'avais acheté à Haj Nejm une poutre de tamaris amené d'el-Alli, qui avait fait office d'arbre de puits. Le vieillard tailla des encoches dans mon madrier pour qu'on pût y monter, et l'échelle fut transportée jusqu'au bebens sur les épaules de deux hommes, où elle passait de mains en mains au fur et à mesure que le travail avançait. J'avais emporté des grandes feuilles de papier brouillard⁴⁷⁵, de l'eau et une brosse de peintre et une éponge. Après qu'ils avaient dressé la poutre contre le frontispice que je leur désignais, je montais et travaillais tout en me tenant en équilibre instable à l'extrémité de la poutre, ou sur le fronton, pour estamper l'inscription. Le papier humide conservait fidèlement la forme (dans laquelle tous les grains de sable sont visibles) de la tablette de pierre et des lettres. Haj Nejm s'était porté volontaire pour nous accompagner afin d'assurer lui-même la poutre, (pour que je ne fisse pas de chute), ne pouvant, disait-il, s'empêcher d'avoir des [242] appréhensions. En quelques jours j'eus fini d'estamper toutes les inscriptions qui n'étaient pas trop haut dans les frontispices. [Voir les planches n° 1 et 2.] Pendant que les premières feuilles séchaient suspendues à leur matrice, nous passions aux suivantes. Lorsque nous revenions sur nos pas dans le désert, c'était pour nous tous un spectacle nouveau, que celui de l'antique alignement des austères monuments creusés dans le grès au soleil sous le rebord de la montagne, étiquetés par leurs carrés de papier blanc voletant au vent. Je savais qu'ils avaient fini par révéler leur étrange et vieille énigme à ces feuilles légères ! Certaines épitaphes sont intactes, et certaines ont été abîmées au cours de la longue succession des intempéries. Lorsque notre tâche prit heureusement fin, il ne restait pas plus d'une dizaine de tablettes à inscriptions, trop hautes pour moi.

Les jours suivants⁴⁷⁶, nos excursions furent interrompues par l'heureux événement d'une pluie en Arabie. Un brouillard bleuâtre cacha les flancs du Harra, le ciel troublé se mit à tonner. Lorsque les premières gouttes nous atteignirent, les Arabes, mettant en hâte leurs mousquets à l'abri sous leurs grands manteaux, coururent vers la kella. Des bourrasques glacées se mirent à souffler sous les nuages bas, les averses se succédèrent, et il plut jusqu'à la tombée de la nuit. Les Arabes dirent alors, « Loué soit le Seigneur, il y aura abondance de samn cette année. » Il pleuvait encore le lendemain suivant, et de la tour de la kella nous vîmes que l'aride désert clapotait de toutes parts. Le seyl de la plaine d'el-Héjr n'en coula pas pour autant. Je ne remarquai que quelques mares d'eau de pluie. « Si seulement, dirent-ils alors, le Seigneur nous préservait des sauterelles ! » dont leurs spéculatifs anciens avaient prédit de retour cette année. Ils croient qu'après de grosses averses les œufs des années précédentes enfouis dans la terre, ressuscitent. C'est à peine si, après une sécheresse prolongée, on trouvait à acheter une pinte de samn, la richesse du désert, pour un *réal* ou une couronne, à el-Alli.

Que dire de l'oiseau sculpté dans les frontispices de ces somptueux ossuaires ? C'était une croyance ancienne chez les Arabes idolâtres, que l'âme de ceux qui venaient de mourir s'envolait de leur chef comme un oiseau errant, ne cessant plus désormais de se plaindre avec une implacable amertume des torts restés sans vengeance qui lui avaient été causés, ce qui faisait que pour soulager l'âme-oiseau les amis du défunt versaient de pieuses libations de vin sur sa tombe. Cet oiseau appelé « oiseau-vert » d'autres le nomment chouette ou aigle. Dans la tradition sémitique, la vie de l'aigle est de mille ans. J'ai rencontré en Syrie des Grecs chrétiens qui fondaient cette croyance sur cette écriture, « il retrouvera la jeunesse [243]

475 « *Bibulous paper* ». « Papier non collé dont on se sert pour filtrer les liquides ou pour sécher l'écriture fraîche » (Littré).

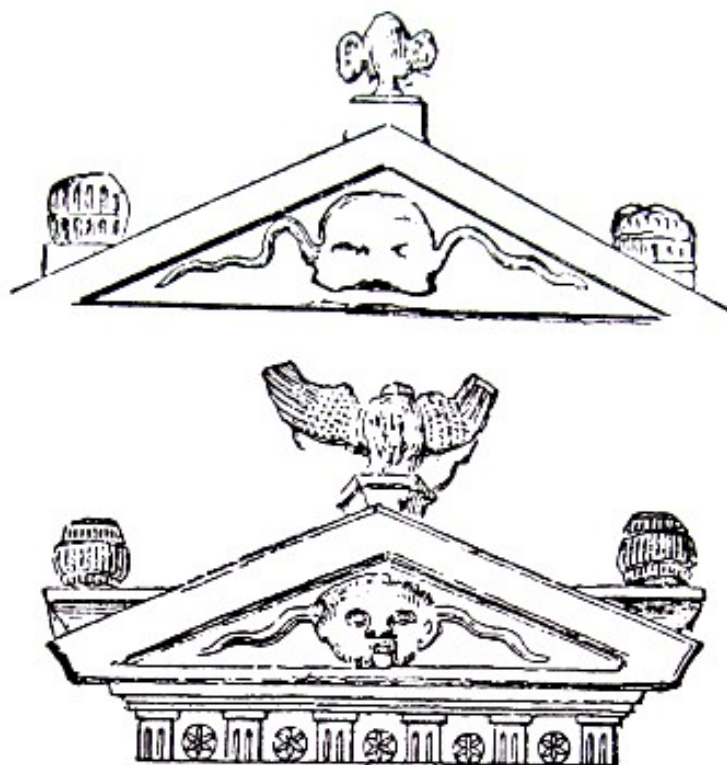
476 Les 10 et 11 janvier 1877.



[244] comme un aigle.⁴⁷⁷ « Le monument oiseau est invariablement représenté comme s'apprêtant à prendre son essor, les ailes en partie ou complètement déployées.

⁴⁷⁷ Isaïe, XL, 31. Chez les Nabatéens, l'aigle est l'oiseau-attribut de Dhû-Shara, Dusarès, le dieu suprême.

Dans la table du fronton de très peu de monuments, particulièrement dans les rochers du Kasr el-Bint, une effigie (le plus souvent abîmée) du visage humain est sculptée. Du haut de la poutre qui me servait d'échelle, j'eus l'heur de tomber sur la seule qui fût encore intacte. Les corniches



inférieures sculptées faisant obstacle, on ne pouvait la distinguer complètement d'en bas. Je trouvai qu'avec son nez camard et son fin collier de barbe autour d'un visage en forme de soleil, cette tête ressemblait à un masque grotesque. Cette image funéraire sourit de toutes ses dents et tire la langue. Ses cheveux sont plaqués sur chaque oreille, formant une longue « corne » comme les mèches des Bédouins. En voyant cette *larva*⁴⁷⁸, on aurait pu répéter dans un murmure les paroles d'Isaïe, « À qui fais-tu la grimace et tires-tu la langue ?⁴⁷⁹ » J'appelai mes compagnons, qui montèrent derrière moi, et contemplant le vieux moqueur de pierre, ils s'esclaffèrent et redescendirent avec de gros rires et des expressions d'étonnement. L'Orient sémitique est une terre de sépulcres. Pays calcaire, la Syrie fourmille de tombes, creusées, peut-on dire, sous chaque pan de colline. [245] Elle servent aujourd'hui d'étable aux pasteurs et d'antré aux bêtes sauvages. « Les Rois et les conseillers de la terre leur ont construit des lieux désolés⁴⁸⁰ ». De son temps, Isaïe raillait ces « habitations des morts⁴⁸¹. » Ces pays sont ceux de la foi en la résurrection. Palmyre, Pétra, Hejra étaient sur les routes de contrées désertiques, bien moins des oasis de cultivateurs que de grandes stations caravanières. On voit dans toutes de somptueux sépulcres. Des édifices en argile abritaient leurs courtes existences alors que les blocs de pierres dressés à angle droit et les colonnes étaient réservés à la pérennité de l'État. Le soin de la sépulture, l'ambition qu'avaient les mortels de tenir l'éternité captive, passaient toute mesure dans les religions de l'antiquité, qui ignorait l'humilité. À mon avis, le nombre total des caveaux de Medain ne dépasse pas cent⁴⁸². Une centaine de monuments pour plusieurs générations de familles prospères, cela ne fait pas une grande cité. On peut en conjecturer une ancienne population arabe de huit mille âmes, celle d'une ville comme l'*Aneyza* d'aujourd'hui, la

478 *Larva* : larve, esprit des morts qui poursuit les vivants (lémure, fantôme).

479 Isaïe LVII, 4.

480 Job, III, 14.

481 Isaïe, XXII, 16 ; L, 1.

482 On en a dénombré 81.

métropole du Nejd.

Dans la nouvelle religion le défunt est enveloppé dans une chemise de calicot, (c'est la même qu'il ait été prince ou le plus pauvre des hommes, villageois ou Bédouins turbulent), son cadavre est déposé dans la basse fosse d'une terre assoiffée d'eau, et ses amis lui élèveront une pierre tombale avec les blocs du désert. Ézéchiel⁴⁸³ se représente ainsi la descente en enfer des nations qui jadis furent puissantes : l'enfer, la tombe-trou, est la profondeur de la terre, le royaume des morts. Les tombes sont disposées (comme on le voit à Medain Sâlih) sur les bords de la fosse autour d'un lit funéraire (ici c'est le centre de la chambre sépulcrale). Nous lisons ces mots dans Isaïe, « Babel sera déposé en enfer, sur les bords de la fosse⁴⁸⁴. » Enterrer sur les bords de la fosse était un usage superstitieux des anciens Arabes, peut-être par crainte des hyènes. Comment, à el-Héjr, le mort était-il disposé dans la tombe ? Nous avons trouvé de l'encens ou des restes d'épices, des lambeaux de vêtements s'agitant au vent, et, dans certains monuments, des bandes pouvant provenir de linceuls de cuir. Une épaisse couche de sable recouvre le sol de la plupart des monuments. On ne voit pas d'ossements dans tous, et le sol de la chambre de certains n'est que de la roche unie et nue. Il n'est pas invraisemblable qu'ils ensevelissaient les morts presque comme les Juifs avaient coutume de le faire à cette époque [cf. *Jean XIX*, 40 ; *Luc XVI*, 1] , avec des aromates, et la cadavre était [246] emmaillotté dans une étoffe de lin (dont j'ai trouvé trois qualités différentes, fines ou grossières selon leur mode de tissage, maculées de taches brunes et sentant la drogue des embaumeurs), puis cousu dans un fourreau de cuir peint en rouge, et le tout enveloppé dans une peau extérieure, dont l'épaisseur fait penser qu'elle peut être en cuir de chèvre ou de chameau, dont les trépointes sont cousues avec des lanières de cuir et portent des traces de bitume. Je n'ai vu ni chair momifiée, ni cheveux. Dans un pays en paix les monuments pourraient être explorés un par un, tout à loisir⁴⁸⁵. Je n'y suis jamais allé seul, mais j'y ai risqué ma vie.

Je ne me suis jamais fait faute, dans vec les Arabes, de mépriser leur pusillanime prudence. Bien que ce fût là un coup porté à ses barbares Ecritures⁴⁸⁶, lorsque que je dis à Mohammed Ali que ces chambre kassûr étaient des sépulcres, il sourit et ne m'en tint pas rigueur, voyant que, tout compte faits, j'étais en matière de religion, un adepte de la philosophie naturelle. « Yaw ! », dit-il en me jetant un plaisant regard torve. Dans maintes parties de la Syrie, il avait lui-même vu les rochers remplis de tombes. Lorsque mes propos lui furent rapportés par la suite, ils parurent convaincre également le Jurdi syrien et les officiers du hajj, bien que leurs coeurs mahométans méprisassent l'impiété d'un Chrétien.

Sur le rocher d'el-Howwâra, qui sert de repère dans la plaine de Medain Sâlih, se trouve un grand trésor (à ce que prétendent les Mores de la kella), enfermé dans une chambre de pierre en forme de tourelle, et sous la garde d'un afrît (*genius loci* malfaisant, terme s'appliquant aux âmes des méchants qui comme des mouches sur un tas de fumier hantent éternellement le lieu de leur sépulture). Fatal, disent-il, serait l'enlèvement de ce trésor, « Les rois de la terre se feraient la guerre et les tribus arabes s'entretueraient. Ce jour-là nul n'épargnera ni son ami ni son frère, le fils de son père et de sa mère », ainsi parlait Haj Nejm. Du haut du Harra, j'ai examiné la falaise d'Howwâra jusqu'à sa base, et je puis affirmer que son sommet est une plaine, une plate-forme de lave noire ; les précipices de grès qui l'entourent sont hauts d'une centaines de brasses. Nejm nous raconta

483 Ézéchiel, XXXII, 22-25.

484 Isaïe, XIV, 15-20 ; Voir aussi Psaume, LXXXIII, 4-5 ; « Ma vie est au bord du shéol, déjà compté comme descendu dans la fosse. »

485 Ils le furent par Ch. Huber (1891), J. Euting (1896), J. A. Jaussen et R. Savignac (1907), H. St John Philby (1956). Depuis, il ne semble pas que des autorisations autres que celles de visiter sommairement le site aient été accordées par les autorités saoudiennes. N'ayant pu en obtenir une, faute de temps, j'ai été condamné à une rapide et frustrante visite du site d'el-Héjr, en 1968, sous la « protection » des gardes de l'émir d'al-Ula.

486 Selon le Coran (XV, 80-82 et XXVI, 149), les monument creux de el-Héjr sont des maisons. Affirmer que ce sont des sépulcres revient non seulement à mettre en doute la parole du Prophète, mais encore l'omniscience de la révélation divine.

ensuite que quelques années plus tôt un certain Moghrébi de Médine était venu ici, quelque temps après le pèlerinage, et qu'il avait séjourné dans la kella avant de repartir pour la Syrie. En se plongeant dans son livre cabalistique, le devin avait découvert qu'en effet un trésor gisait sur l'Howwâra, mais, il dit [247] qu'il n'oserait pas s'emparer. « Je ne désire rien pour moi même, et je lis aussi que si on emportait ces richesses de grandes calamités s'ensuivraient. » Ce même Moghrébi, qui à les entendre, en dépit de toute sa magie noire, n'en était pas moins une âme noble, passant par la suite à Maan, fut amicalement reçu par l'aga kurde de la place, qui avait épousé la fille unique de Mohammed Saïd Pacha. Avant de partir, le sorcier, désireux de rivaliser de courtoisie avec son hôte, lui trouva un trésor dans les vieilles ruines (el-Hamman), qui sont à l'extérieur du village. L'invité de son hôte se faufilant dans la nuit, le fortuné kurde emplut d'argent ses deux sacoches de selle, et tout était de l'or rouge⁴⁸⁷, mais le plaisant philosophe⁴⁸⁸ ne voulut rien prendre pour lui. « Tout ceci, proclama Mohammed Ali, je peux le confirmer, pour avoir été à cette époque-là en garnison à Maan, wellah, j'ai vu cet or, et j'avais la confiance de l'aga. »

Prodigieuses sont les fables orientales et pour peu que la vérité sorte de la bouche de nombreux témoins, il serait difficile de ne pas les croire. Le monde regorge encore de miracles. Il y avait de mon temps deux Christ en Syrie. Le gouvernement ottoman en avait mis un, homme admirable de la religion persane, doté du pouvoir de double vue, « au pain sec et à l'eau », à Gaza. L'autre tenait milieu entre une ignorante caboche et un hypocrite mystique, un songe creux religieux dans toute sa splendeur. Né dans la religion chrétienne, ce homme était tantôt Juif, tantôt mahométan. « Il avait le nom de Dieu, me dit-il d'une voix terrifiante, sculpté entre les deux arcades sourcilières. » Qu'on sache que cette divine inscription était en arabe, c'est-à-dire qu'elle était fricotée comme un triglyphe, ou quelque chose qui ressemblait à peu près au mot *Allah*. C'était, nous laissait-il entendre à mots couverts, à nous Chrétiens, son nom mystique, divin ! Et il était lui-même la seconde réincarnation du Messie. Il était né à *Latakia*⁴⁸⁹, ce dont il tirait prétexte, bien qu'il fut dans une crasse ignorante des lettres grecques, pour se considérer comme un témoin des Ecritures. Avec une altière assurance, il leur prophétisait que le jour approchait où, il s'élancerait du marché aux chevaux de Damas pour entrer dans la gloire éternelle. Et toutes choses étaient accomplies en lui, les fils d'Adam reviendraient à leur Seigneur Dieu afin que cela soit su dans tout l'univers. Chez les Moslemîn, il était musulman. Un jour qu'ensemble nous déambulions dans leur mosquée du vendredi, j'entendis leurs ribauds tourner en dérision cet homme qui s'était fait dieu, et il disait (surtout lorsque nous rencontrions [248] de modestes harreem⁴⁹⁰, près des portes) dans un chuchotement tonitruant, « Qu'il est grand Mahomet ! Oui, ô vous peuple ! Il est l'Apôtre d'Ullah ! » Ils le raillaient en lui disant, « Je te salue, Nebi ! » Aucun Chrétien n'avait confiance en lui. J'ai pourtant entendu des bonnes femmes, que l'ambitieuse prétention de cet homme plongeait dans une crainte révérencieuse, lui demander de leur prédire les événements de ces temps dangereux, « si des Nasâra seraient massacrés ? » Et lui, avec des intonations impressionnantes, leur prophétisait des choses rassurantes. Il ne leur serait fait aucun mal, disait-il, ces troubles s'apaiseraient rapidement et le royaume du Christ serait établi. Il pouvait aussi, à de certaines heures, au profit de tout fidèle qui avait recours à ses services, faire des miracles. Avec des gestes solennels, le divin homme et sa femme priaient sur un peu d'eau, puis il haletait de mystique façon, et étendait les mains, et faites

487 Du cuivre dit vulgairement « l'or des couillons ».

488 Au sens médiéval d'alchimiste (ou astrologue ou magicien) un de ceux qui cherchaient la pierre philosophale. La **pierre philosophale** (en [latin](#) : *lapis philosophorum*) est une hypothétique substance [alchimique](#). Pour [Louis Figuier](#), les alchimistes attribuaient à la pierre philosophale trois propriétés essentielles :

- changer les métaux vils en [métaux précieux](#), comme l'[argent](#) ([argyropée](#)) ou l'[or](#) ([chrysopée](#)) ;
- guérir les maladies ;
- prolonger la vie humaine au-delà de ses bornes naturelles.

489 Où Doughty est allé en 1875, mais c'est à Damas qu'il a dû rencontrer le « Christ de Lataquié » (Hogarth, p. 20).

490 Pluriel de *horma* (femme).

bien attention, l'eau était changée en vin. Et de ceci, un Chrétien de modeste condition, appartenant au cercle de mes familiers, avait été le témoin. Le rencontrant un jour dans la rue, je le priai de m'accompagner, par charité, à la maison des fous, *el-Moristân*⁴⁹¹, où grâce au saint pouvoir que Dieu lui avait conféré, nous pourrions guérir un fou. Il y consentit. Nous nous y rendîmes, et après que nous eûmes franchi les grilles et les portes, le portier lui mit une coupe d'eau dans les mains, et il me conduisit avec assurance chez les pauvres reclus⁴⁹². Il s'était engagé, au cas où nous en trouverions un dans un accès de folie furieuse, à le calmer rien qu'avec le nom d'Ullah, mais tous étaient tranquilles. Il s'approcha d'un pauvre diable assis dans une cage se s'enquit de son nom, de son pays et de son état. L'infortuné prisonnier répondit convenablement et civilement à toutes ses demandes. Après avoir crié *Ullah* ! Et haleté sur l'eau avec une crainte révérencielle, l'éhonté homme de Dieu lui fit passer son bol à travers les barreaux, lui recommandant d'en boire avec modération et, si telle était la volonté du Seigneur, il recouvrerait la santé. Le malheureux prit le bol avec force remerciements. « Tu as vu ! (dit ce faiseur de miracles), maintenant nous pouvons nous en retourner. » Au bout d'une semaine, il me fit tenir la divine nouvelle que l'état du dangereux cerveau fêlé s'était amélioré et « qu'on était sur le point de le renvoyer chez lui comme un homme en possession de tous ses esprits. *Est-ce que je persistais à ne pas croire en lui ?* » Après avoir fréquenté toutes les sectes chrétiennes et tâté du judaïsme, ce faiseur de prodiges était passé à la confession mahométane, dans l'espoir, disaient ses voisins chrétiens, de se rétablir. C'était après qu'il [249] après avoir prêté son petit patrimoine, à un unique taux usuraire, à des Musulmans insolubles. Ayant dévoré le bien du Nasrâni, ils se moquaient de lui, et un Chrétien n'avait pas grand-chose à attendre, sinon rien, du jugement des tribunaux mahométans. Le malheureux se retrouva entre deux chaises, celle de sa religion naturelle et celle de sa religion d'adoption, et ses maigres ressources passèrent à d'autres rapaces. C'est en cela que résidait toute sa détresse : l'apostat ne trouvait de charité ni dans l'une ni dans l'autre confession. Chez les Chrétiens, la rumeur publique lui imputait même un affreux forfait. Un jeune garçon l'avait servi en des jours meilleurs, et il était connu pour avoir battu l'enfant de plus en plus rudement. Quelque temps après, lorsqu'on ne trouva pas le garçon, les voisins grommelèrent entre leurs dents, « il l'a assassiné et il l'a enterré ! » La dernière fois que je le vis, le trafiquant de religions était devenu un homme profondément affligé et taciturne. Le grand benêt avait maintenant tracé au charbon sur la porte de sa maisonnette, dans le quartier chrétien. Il dit alors d'une voix caverneuse, « qu'il n'était qu'un pêcheur », et dénia, secouant son vêtement avec une horreur affectée, ce que même des gens comme moi avaient allégué être sa prétention passée. « Nenni ah ! Et ah nenni ! » Le prophète voulut persuader que « tout cela n'était qu'à cause des ragots d'un peuple imbécile ». je l'avais trouvé plongé en larmes, dans un manuscrit, qui me disait-il était « d'une science merveilleuse et une panacée pour l'âme, et dont la copie lui avait coûté beaucoup d'argent. » Ce livre traitait des créatures de Dieu, les animaux, et montrait comment chaque animal (en vertu de ce passage du psaume, « Bêtes, choses rampantes et volatiles à plumes, louez le Seigneur de l'univers⁴⁹³. ») passait toute son existence dans l'adoration de Dieu. Il m'en lut la dernière leçon à haute voix : « Des voix des créatures animées, » et arrivant au chameau, je dis « Tenez ici ! La voix du chameau est comme un blasphème. C'est un animal très blasphémateur⁴⁹⁴. » Il dit : « Tu te méprends, ce bestial mugissement de sa gorge est la façon qu'a le chameau d'adresser sa plainte à Ullah. Vois plus loin, c'est écrit ici ! Sa prière pour que la force de prendre patience sous l'oppression lui soit accordée, vu qu'il partage l'affliction de l'homme. » Des voisins me dirent alors que le plus gros de la subsistance de cet homme chagriné, après que sa bourse se fut épuisée, consistait d'herbes, laquelle sédative

491 L'ancien hôpital de Damas, transformé en asile d'aliénés après la construction du *Moristân* de Nûr adîn, en 1154. Ibn Jubayr, qui l'a visité en 1184, note dans sa *Relation de voyage*. « Les fous à lier qui sont enchaînés subissent aussi une sorte de traitement ». (*Voyageurs arabes*, op. cité, p. 305).

492 « The poor men in durance », archaïsme (reclus, emprisonné, au cachot).

493 Psaume CXLVIII, 7-10.

494 Selon la croyance populaire, le chameau est issu de démons. Ou encore, les chamelles des Arabes sont couvertes par les chameaux qui ont survécu à l'anéantissement des «'Aad et des Thamûd.

pitance il avait tout loisir de ramasser dans les champs incultes.

Du temps que je vagabondait en Palestine⁴⁹⁵, j'arrivai dans une localité où les Musulmans montrent un sépulcre du prophète Jonas. Lorsque je voulus [250] pénétrer dans la chambre ruineuse, l'aïeul vénérable et aveugle qui gardait la chapelle, me l'interdit et il narra à la compagnie comment quelques années plus tôt deux jeunes écerclés du village avaient eu la témérité de s'introduire de force dans la tombe du Nébi, « mais ah ! Messieurs, wellah, dit-il, ils en ressortirent aveugles ». Le pauvre vieux en hochait encore la tête, d'apitoiement. Ici, des personnes crédules ayant assisté à un miracle, pouvait en prendre à témoin la moitié du village. D'habitude, plus quelqu'un vit longtemps dans une époque ou un pays fabuleux, plus faible devient son jugement. J'ai assurément entendu des fables dignes des Arabes dans la bouche d'excellents Européens qui étaient restés trop longtemps en Orient. Combien de fois durant mon séjour dans ce monde hostile, n'ai-je éprouvé un sentiment de consternation, même dans une juste entreprise, le témoignage de l'entendement de tous (à demi rationnel) allant à l'encontre de la raison solitaire. Soutenant une opinion différente, ne dois-je pas passer à leurs yeux pour un être obstiné et déraisonnable ? À moins de pouvoir leur refuser créance à tous, maintes choses admirables adviennent tous les jours selon leur croyance, et pour ton esprit leur univers est comme une autre planète de la nature. Leurs pieux magiciens conversent avec les jan, la découverte cabalistique de choses cachées est journellement confirmée par maints témoins dignes de créance. Parce qu'ils avaient mis leurs naïf espoir en moi, un étranger, il fut par la suite rapporté à Teyma, que je faisais des miracles. Certains affirmèrent sous la foi du serment que « Khalîl avait été vu la nuit sortant des pierres, wellah, d'un poids machinal⁴⁹⁶, du grand puits ruineux⁴⁹⁷, et cela rien que du bout des doigts », nonobstant le fait qu'à la même heure, je dormais, dans le campement des Arabes, à près d'un demi mille de là.

Si je m'enquérerais auprès d'un nomade de ce grand Harra qu'on voyait là-bas, ou du *Ferrâ* et des vallées principales, il commençait habituellement par tracer des lignes dans le sable avec sa badine de chamelier, ou dans la poussière du sol de la kella avec son doigt, pour me montre le cours de wadis. Toutes ces parties seylent, me disait-il, dans le W. Jizzl. Certains disaient, « dans le W. el-Humth » et ils ajoutaient « le Jizzl et le Humth ne sont qu'un seul et même wadi. » La vallée du Humth descend d'au-delà Médine à côté d'Henakîeh. Collectant les eaux de pluie qui ruissellent sur les deux versants du Harra, le Wadi Jizzl poursuit son cours sous el-Alli dans le W. el-Humth qui, à l'est, traverse la Tehama et débouche dans la [251] mer Rouge entre Wejh et Yanba. Le Humth est une grande vallée, ils la comparaient au W. er-Rummah. Plus tard, à Kheybar, j'ouïs dire que le W. el-Humth débute dans le Nejd au-dessus du pays de La Mecque. Ces grandes vallées sont longues chacune de près de dix degrés et comme dans tous les wadis d'Arabie il n'y coule jamais d'eau. Cette vallée est appelée la Humth pour l'abondance des buissons désertiques qui croissent, *el-humth*, qui est un bon fourrage pour les chameaux, et particulièrement dans la Tehama.

Le nejjab arriva sur ces entrefaites. Damas était en paix lorsqu'il l'avait quitté. Ayant été rattrapé par le mauvais temps et le brouillard dans le haut *Ard es-Suwwan*, le Sherâri nous raconta avec force serments que de deux jours il n'avait pu voir ses mains, et qu'il avait manqué y laisser la vie. Un jeune Welad Ali l'attendait pour emporter ses sacs de courrier à Médine. Des lettres étaient arrivées de Damas pour Mohammed Ali, et le jeune Mohammed fut dépêché à el-Alli pour se faire lire et en rapporter le contenu de mémoire. Ils crurent que je pourrais déchiffrer un post-scriptum. Tandis que j'en faisais l'étude auprès du foyer à café, Nejm dit, « c'est peut-être le salaam d'une hareem. » - « Et depuis quand (demanda Mohammed Ali, en se tournant vers lui) les hareem (dont

495 En 1874-1875 et, une seconde fois à Pâques 1876. Doughty visita la Palestine, en grande partie à pied. Il se rendit à Latakié, Tripoli, Beyrouth, Sidon, Acre, Carmel, Samarie, Naplouse, Bethléem, Hébron... (Hogarth, pp. 19-20).

496 « *Of machinal weight* », latinisme rarement employé, signifiant phénoménal, prodigieux, d'une force mécanique (premier sens de *machinal* en français).

497 Le *Hajjaj* (voir les chapitres X et XIX *infra*).

ils estiment qu'elles ne sont bonnes qu'au service domestique) envoient-elles leurs salutations ? Et quel est l'homme qui envoie jamais son salut à des hareem ? »

À propos de vie conjugale, il y a un gouffre entre nous et les Arabes. Ils estiment que la tendre et publique affection que nous témoignons à nos épouses pour la vie, manque de virilité. Un jour Mohammed Ali aborda cette différence de point de vue à mon audience : « Du temps que j'étais en garnison à Maan, un Frenji et sa femme arrivèrent au W. Mûsa, avec l'habituel train interminable de chameaux portant des bagages et de serviteurs, de sorte qu'ils nous parurent être des personnes de qualité princière. En entrant dans la vallée de Moïse, leur truchement avait fait des cadeaux aux cheikhs des Howweytât et au cheikh du village d'el-Elji. Mais pendant que ce Franc, laissant sa femme reposer dans les tentes, était allé voir les monuments les plus proches, un attroupement de Bédouins loqueteux du voisinage descendirent en courant de la montagne, et firent irruption avec des gourdins et en poussant des cris sauvages dans le campement du Frenji, où ne trouvant que la dame et personne qui osât s'opposer à eux, ils posèrent sur elle leurs mains noircies par le soleil, en poussant de brefs *flûs flûs*, de l'argent, de l'argent ! À la clameur, le mari revint en toute hâte, ce qui fut la cause que les Bédouins hurlants, qui ne l'avaient pas perdu de vue un seul instant, tirant leurs coutelas, firent mine de couper le cou de sa femme. Le temps de s'arrêter pour leur faire des [252] signes, leurs sabres étaient déjà posés sur sa gorge à elle. Il cria alors désespérément à son interprète de leur donner tout de suite ce qu'ils voulaient et même davantage. Ainsi il revient frappé d'horreur, pour voir sa dame abandonnée si longtemps au milieu de ces démons, et eux tout ce qu'ils voulaient c'était lui manger un peu de son argent. » Et d'ajouter, « Vous pouvez voir à quel point ils sont sous la coupe de leurs femmes ! » Tels étaient pour Mohammed Ali tous les Francs voyageant dans les pays syriens, et la méprisable affection maritale, de (dit-il) « la peu louable vie franque. »

Le hajj remontant n'allant plus tarder, le pays était moins sûr que jamais. Des femmes Fehji étaient parties tôt un matin, avec des chameaux, pour ramener du fourrage de renouée empilé à quelque distance dans des fissures montagneuses du désert. Elles n'étaient pas encore rentrées à la tombée de la nuit, à une heure où elles auraient pu avoir fait deux fois l'aller et retour. Nous les tîmes pour définitivement perdues et les chameaux enlevés par un ghrazzu. Le soleil était déjà couché lorsque nous les vîmes revenir. Les femmes avaient musé en chemin, faisant l'école buissonnière, mais un de leurs maris qui avait passé les dernières heures dans une mortelle angoisse s'écria, « Wellah, que tous les tourments qui affligent l'humanité retombent sur ces maudites hareem ! » Dans la vie nomade, le faible doit porter tous les fardeaux, et les malheureuses hareem encourent encore le blâme. C'était *Fardûs*, un scélérat prospère, forgé comme ceux de sa race, à l'image d'un monde ancien, et dont le caractère de bohémien surnois suscitait en nous une douce hilarité. Comme il entendait que les Nasâra étaient des hommes plus fiables que les Moslémîn, il était venu déposer dans la cellule qui me servait de chambre, en présence de l'aga, un sac de ses misérables possessions, dans lequel était aussi son argent. Je déclarai que je ne voulais pas recevoir de dépôt, à moins qu'il ne me révélât le montant de son argent et ne m'indiquât dans quelle partie du sac se trouvait sa fortune. Il nous montra alors comment il l'avait cachée, huit réaux gagnés sur la caravane du hajj, dans les nœuds des coins de l'ouverture du sac, que les nomades ont accoutumé de nouer sur une pierre. « Notez bien ; dit Mohammed Ali, leurs arts trompeurs ! *El-Aarab mukharîn* ! » Une pauvre veuve des Aarabes de la porte se présenta aussi un jour, avant de partir pour le désert, afin de déposer chez moi une grande marmite qui valait autant que son pauvre douaire. Le jour de l'arrivée du hajj, Hasan vint empiler une dizaine de mousquets chargés dans ma cellule, pour la défense de ce côté-ci de la kella, où aussi quelques charges de chameau des magasins du hajj furent laissées sous ma garde, si grande était leur confiance dans la droiture du Nasrâni. Cette honnête opinion de leur part, passé les premiers regards farouches d'intolérance [253]

sémitique, a souventefois tourné à mon avantage, et ma parole était acceptée sans aucun serment en Arabie.

L'eau de la birket avait presque atteint le niveau requis, mais pour compenser les fuites du fond, ils doivent encore puiser pendant une demi-journée chaque jour. Un jour que je m'étais éloigné tout seul et que je revenais de bonne heure au logis, je trouvai plusieurs Bédouins devant la kella et la porte ferrée close. Après que j'eus fini par être admis, Hasan dit « *Gôm, Khalîl !* Ce sont des ennemis, et que fais-tu dehors en des temps aussi dangereux ? » C'était des Welad Ali, et ils apportaient un chargement de vêtements des magasins du hajj, que les Bédouins avaient jeté bas du chameau qui le transportait et volé, pendant notre marche de nuit, un peu après el-Akhdar, dans le pays des B. Atîeh. Les ténèbres n'avaient pas permis que les voleurs fussent identifiés, mais on avait su depuis que c'était des W. Ali. Les cheikhs doivent donc obtenir leur restitution, sinon la valeur de la marchandise sera déduite de la surra à venir. Les ballots perdus furent rapportés par le fils cadet de leur grand cheikh Motlog, un garçon portant le manteau d'écarlate du gouvernement, ceint d'une cartouchière, dans laquelle était passée une jolie paire de vieux pistolets d'arçon. Dans la kella, ils firent le compte de leur livraison, des tuniques d'homme, des cotes bleues de femme, quelques manteaux, quatre-vingt deux pièces ; mais tout le meilleur manquait. Des pertes de ce genre se produisent tous les ans, et c'est encore heureux si, au cours de marches de nuit, quelques chameaux ne sont pas enlevés. Une année précédente, les B. Atîeh étaient tombés un matin sur un convoi du hajj, sous le même Pacha, et s'étaient retirés avec environ deux cents chameaux. Mohammed Saïd, qui avait passé sa vie victorieuse dans cette sorte de guerre de harcèlement, rassembla ses soldats dispersés, tandis que le hajj se tenait coi. Les pièces de campagne ayant été rapidement remontées, il fit partir quelques volées d'obus au-dessus de leurs têtes et envoya la troupe les mettre en fuite. Les Bédouins lâchèrent alors leur butin et se tinrent à distance. Tous les chameaux furent ramenés et la caravane se remis en route, et grand est le nom de M. Saïd Pacha dans le désert. L'année où je quittai l'Arabie, des Bédouins fondirent sur le pèlerinage descendant, entre les Harameyn, et tuèrent (à se qu'on rapporte) une vingtaine de pèlerins, et s'emparèrent d'un grand butin, les Arabes se récriant qu'ils avaient été contraints de procéder à cette saisie, afin de se dédommager du fait que la surra ne leur avait pas été versée à son juste montant. Il n'est pas improbable qu'au moment de les déboursier, l'avidé vieux Kurde avait jonglé avec les piastres du gouvernement et qu'à cause des deniers détournés par certains grands personnages, maints pèlerins pauvres et désarmés perdirent la vie. Le grand officier stambuli de service cette année-là fut mortellement effrayé, au point qu'il n'osa pas rentrer par la voie de terre, où il eût fallu [254] revoir les faces noircies par le soleil de ces sauvages Beduw, mais il fit le voyage de retour à bord d'un bateau.

Un cri poussé dehors, dans la nuit, nous tira en sursaut de notre somnolence sur les pierres froides. Les chiens des nomades se mirent à aboyer de tous leurs gosiers, de leurs abris les Arabes de la porte crièrent à ceux de la kella, « un ghrazzu leur fondait dessus ! » Munis de leurs longs mousquets, nos coupe-jarrets couraient à présent sur la terrasse de la kella, à la faible clarté de la lune. Au milieu de cette fureur guerrière, ce jeune couard de Mohammed alla prendre au foyer du café, dont les braises couvaient sous la cendre, de quoi remplir un poêlon, pour allumer les mèches de leurs fusils et retourné les affronter. Le souffreteux M. Ali s'était jeté une capote de soldat sur les épaules, et debout dans l'entrée de sa chambre, poussant des hurlements turcs ou plutôt des rugissements de bête fauve, il donnait des ordres, « Courez leur sus, les gars, et tirez leur dessus, tirez ! » puis sortant à tâtons sur la galerie, il trébucha à leur suite en se dirigeant vers le sommet de la tour, avec ma carabine. Des tentes, on entendit crier que ce n'était rien, une fausse alerte, et Hasan courut se rendormir, avec son rire de More cacardant. Haj Nejm descendit en gémissant. Le vaillant vieillard détestait les émois nocturnes. Leur capitaine hurlait comme un forcené et tous attestaient Ullah à voix haute, à leur sottise et fruste façon.

Le jeune W. Ali qui avait couru la poste jusqu'à Médine était de retour, et son frère étant venu

pour le rencontrer, l'aimable paire décida d'aller voler du bétail. N'ayant qu'un mousquet pour deux et une vieille pique émoussée, ils s'en iraient battre la campagne comme des voleurs de grand chemin, des habalîs, et les démons souhaitaient que je les accompagnasse. Ils furent d'autant plus empressés à me convaincre que je refusai, non sans raillerie, de les suivre. « De quoi », demandèrent-ils, « pouvais-je avoir peur, voyant que je n'avais pas craint de venir jusqu'ici, et comme je n'avais pas de monture, je pouvais très bien, étant seul avec eux, mettre la main sur un thelûl. » Ils restèrent bouche bée de stupéfaction lorsque l'aga leur dit, contenant son hilarité, « le Nasrâni n'était pas un voleur, ni un homme à accepter facilement de recevoir en cadeau une bête qui aurait été prise dans une expédition. Vous voyez, dit-il, que les Nasâra valent mieux que vous autres Bédouins, car ils sont capables de distinguer le licite de l'illicite. » - « Comment peut-il être illicite de voler ceux qui nous volent, c'est ce que nous ne savons pas dire, répondirent les jeunes gens. Telle est du moins la coutume des Beduw. » Ils n'emportèrent qu'un paquet de dattes, et une outre d'eau jetée sur leurs épaules, ils partirent. Le pouvais les imaginer nourrissant un diabolique dessein à mon endroit. Ravir sa vie au Kafir pendant son sommeil eût été une bonne action aux yeux des Bédouins. Ç'eût été débarrasser le pays d'un danger étranger, et une pauvre dépouille [255] de vêtements eût été leur lot, ce qui est beaucoup pour ces misérables habitants de la khala. Détrousser les morts est pour eux (honorable) comme de dépouiller un chevalier de son armure, dans le conflits de l'ancien monde. Eussent-ils pu me couper la gorge, qu'ils eussent été mis au rang des preux. Un de ces Weleds vint dans ma chambre, disant avec forces billahs, qu'il me ferait connaître tout le pays. Puis s'étant avisé d'une plus démoniaque invention, il m'énuméra de nombreux noms ridicules de villages, et comment dans certains, les gens étaient vêtus de soie, parmi lesquels villages il plaçait le Wadi *Khey-t-beyt*, « la vallée du néant ». Je n'ai par ailleurs jamais ouï pareil propos sortir de la bouche d'un Bédouin. Lorsqu'il ne sont pas de la graine des habalî, il n'est pas dans la nature des nomades de mentir sur des sujets de cette sorte. Ayant diligemment couché par écrit la fable tombée de ses lèvres, j'allais la lire dans la chambre du café. Les nomades les plus âgés qui étaient présents réprouvèrent solennellement la maligne légèreté du jeune homme, disant, « tu ne crains pas Ullah ! » Ceux-ci étaient des esprits W. Ali, une tribu d'hommes très rusé, qui sèment continuellement la zizanie dans le monde.

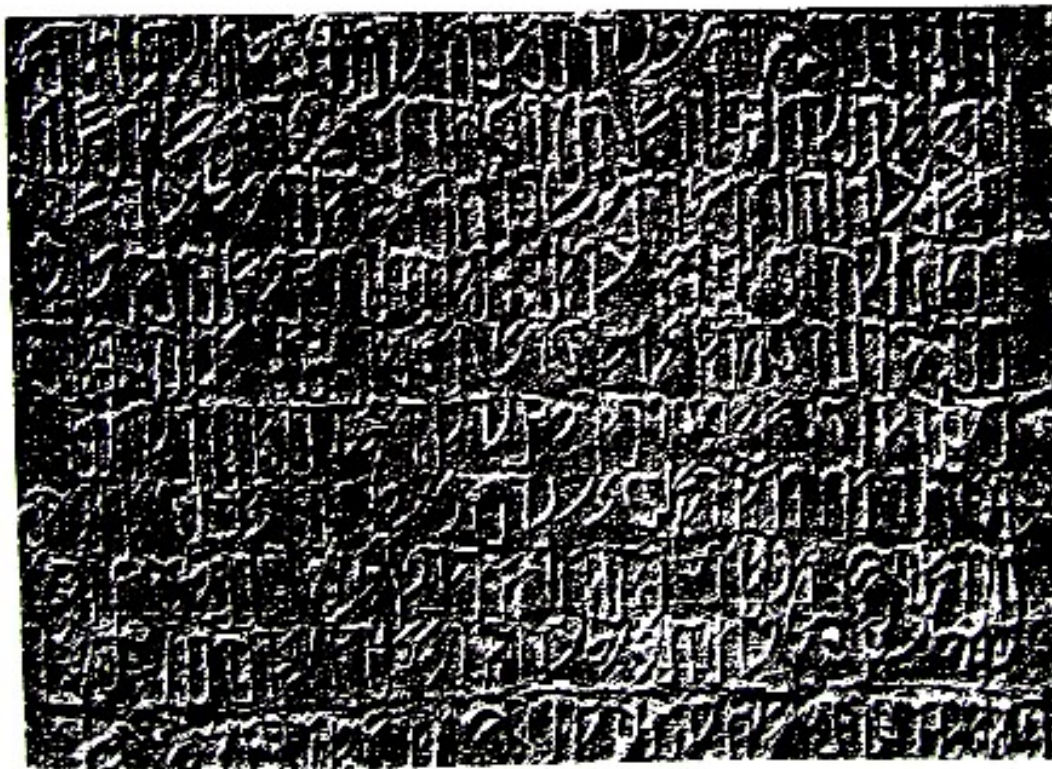
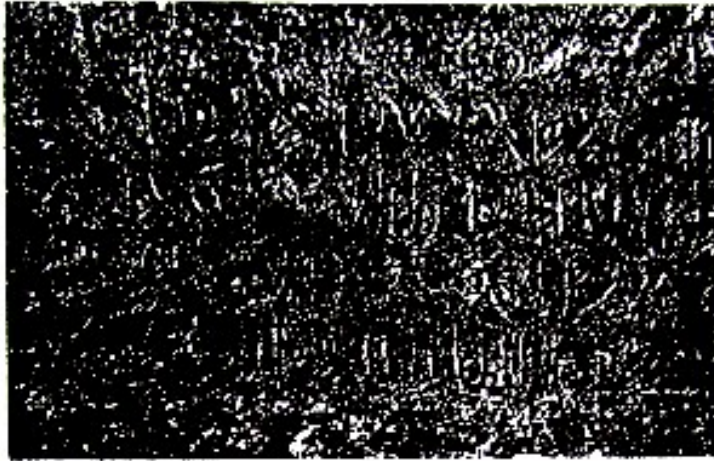
Il était temps que ma tâche se termine, et elle était presque achevée. Le hajj remontant avait déjà quitté les Hameyn, et le Jurdi était descendu de Syrie, pour le rencontrer, ici, au merkez de Medain. Les nomades amis affluèrent maintenant de leurs dîras pour faire des affaires sur le marché du Haj. Des Bédouins hostiles rôdaient sur les confins pour les intercepter, et pendant tous ces jours-là les alarmes furent incessantes. Les traces fraîches d'un ghrattu de habalîs ayant été relevé dans la plaine, à moins d'un mille de la kella, un messenger fut dépêché en hâte à Doolan, le berger de la kella qui, avec sa fille, gardait les quelques moutons et chèvres de la garnison dans les montagnes. Il revint au soir suivant, et le pauvre diable alla à ma chambre, m'apportant un présent d'oseille fraîche, nouvellement poussée après les dernières averses, une herbe agréables à ces mangeurs de dattes, à cause de sa revigorante acidité. Leurs quartiers dans la montagne étaient cette grotte froide où lors d'une partie de chasse nous avions passé une nuit de repos. Là ils tayaient le lait de chèvre sur l'oseille, lesquels lait et salade sauvage avaient été leur seule pitance. Voyant la peau de mon visage écorché, il s'empressa de me demander comment cette blessure avait pu m'être infligée. Lorsque je répondis « Cette ogre ! » en lui désignant du doigt la chambre de Mohammed Ali, le fils d'Antar dit entre ses dents ; « Akhs ! Le Seigneur lui rende la pareille, à ce tyran qu'est l'homme là-bas, le Seigneur l'abandonne ! » Doolan et les autres Arabes de la porte demeuraient ici sous la sauvage tyrannie des Moghrabis, dans une terreur quotidienne pour leurs vies. De plus, ils ne vivaient pas tranquilles, [256] comme des misérables qui pendant des jours entiers n'ont rien à se mettre sous la dent, et les hommes ne peuvent vivre, pensent -ils, qu'en s'entre-dévorer. J'entendis un jour le bruit d'une querelle entre femmes. N'ayant pas tardé à se mettre en colère, elles remplissaient l'air de sonores clameurs, chacune insultant sa voisine. Les maris intervinrent, et

crièrent « Pais ! » Les askars crièrent (des remparts de la kella), « Chut hareem, le Seigneur vous maudisse ! » Le jeune askar Mohammed fit une sortie avec un bâton et l'abattit bravement sur elles, et il les rossa l'une après l'autre de bruyante façon. Les hommes des tentes se contentèrent de regarder le spectacle, et comme aucun ne s'émouvait de voir sa femme corrigée, cela fit taire les langues.

Quand après le fort de l'été, je revins faire le bohémien à el-Héjr, avec les Arabes Fukura, *eth-Therryeb*, le fils aîné du cheikh, toujours d'amicale humeur à mon égard, apprenant l'outrage de Mohammed Ali, me demanda dans la tente de son père « ce que je pensais de l'individu en question. Je répondis sur le champ, dans les tentes de ces hommes libres, « S'il n'est pas maudit c'est un dément. » Eth-Therreyb acquiesça, et le prudent cheikh son père approuva d'un hochement de tête. Zeyd dit une autre fois, « *Kubbak* (il t'a jeté) comme un citron pressé et il m'a trompé. Que Dieu lui-même envoie Mohammed Ali au diable ! » Soit repentir de sa récente agression, dont il pouvait demander la punition à Damas ou bonnes dispositions à mon égard, M. Ali me louait à présent avec zèle auprès de tous les nomades qui avaient affaire dans la kella, et plus tard auprès des serviteurs d'Ibn Rashîd, arrivés de Hâyil et de Teyma, et chaudement enfin auprès du Pacha, lorsqu'il fut de retour. Ce fut ainsi que Mohammed Ali, disposant tout ce monde en ma faveur, facilita le début de mes voyages en Arabie.

[257] Spécimens (héliographiques des estampes sur papier) des inscriptions nabatéennes monumentales d'el-Héjr ou Medain Sâlih :

1. n° 1. Inscriptions au-dessus de la pierre idole, fig. 5.
2. n° 2. Épitaphe d'un monument dans les rochers du Kasr el-Bint.
3. N° 2 *bis*. Nom de l'architecte, gravé immédiatement sous le n° 2 [Voir ces numéros dans l'Appendice].



**Les inscriptions nabatéennes des monuments découverts par M. Doughty à Medain Sâlih :
traduites par M. Ernest Renan (*Membre de l'Institut*)⁴⁹⁸.**

[Extrait du volume publié par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, « Documents Épigraphiques recueillis dans le nord de l'Arabie par M. Charles Doughty. »]

Quatre ou cinq groupes de faits, qui se rattachaient mal les uns les autres, se trouvent ainsi réunis et expliqués. La paléographie sémitique en tirera les plus grandes lumières. Nos vingt-deux textes nabatéens, en effet, s'étagent, avec des dates précises, dans un espace d'environ quatre-vingt ans. On peut donc suivre la marche de l'écriture araméenne pendant près d'un siècle, et la voir, presque d'année en année, prendre un caractère de plus en plus cursif. L'écriture de nos monuments est comme le point central d'où l'on découvre la mieux l'affinité du vieil araméen, du caractère carré des Juifs, du palmyrien, du sinaïque, de l'estranghélo, du coufique, du neshki.

L'histoire de l'écriture dans l'ancienne Arabie se trouve de la sorte éclairée en presque toutes ses parties. C'est là un progrès considérable, si l'on songe que, il y a soixante-quinze ans, l'illustre Sylvestre de Sacy consacrait un de ses plus savants mémoires à prouver qu'on n'écrivait pas en Arabie avant Mahomet.

Ernest RENAN

N° 1

De l'an 41 de J-C.

Ceci est le *mesgeda* qu'a fait élever Serouh, fils de Touca, à Aera de Bosra, grand dieu. Dans le mois de nisan de l'an I du roi Malchus.

N° 2

De l'an 2 de J-C.

C'est ici le caveau que firent faire Camcam, fils de Touallat, fils de Taharam, et Coleibat, sa fille, pour eux, pour leurs enfants et leurs descendants, au mois de tebeth de l'année neuvième de Hartat, roi des Nabatéens, aimant son peuple. Que Dusrès et Martaba et Allat ..., et Menât et Keïs maudissent celui qui vendrait ce caveau, ou l'achèterait, ou le mettrait en gage, ou le donnerait, ou en tirerait les corps, ou celui qui enterrerait d'autres que Camcam et sa fille et leurs descendants. Et celui qui ne se conformerait pas à ce qui est ici [259] écrit, qu'il soit justiciable devant Dusrès et Hobal et Menât, gardiens de ce lieu, et qu'il paye une amende de mille selaïn ..., à l'exception de celui qui produirait un écrit de Camcam ou de Coleibat sa fille, ainsi conçu : « Qu'un tel soit admis dans ce caveau. »

⁴⁹⁸ L'extrait de la présentation par Ernest Renan, ainsi que sa traduction des inscriptions et la note de M. Ph ; Berger sur Medain Sâlih sont en français dans le texte original. Nous avons traduit les notes de G.G. Leveing, A. Macalister, B.V. Head et la lettre de H.C. Rawlinson. Toutes les divinités du panthéon nabatéen mentionnées dans les inscriptions de Medain Sâlih n'ont pas été formellement identifiées, à l'exception de *Dusrès* (*Dhû-Shara*) assimilé à Zeus ; *Allat* (la mère de Dusrès et des autres dieux, assimilée à Aphrodite) ; *Ménât* (Némésis), *Keïs* pourrait être *Qôs*, autre nom de *Hadad*, le dieu de l'orage et de la pluie. (F. Zayadine, « Les Dieux nabatéens », in *Pétra et le royaume des Nabatéens*, Dossiers d'Archéologie, op. cité.).

Wahbélahi, fils de Abdobodat, a fait.

N° 3

De l'an 40 de J-C.

Ceci est le caveau qu'a fait faire Mati, le stratège, fils d'Euphronius, l'éparque, pour lui-même et pour ses enfants, et pour Vaal, sa femme, et pour ses fils, dans le mois de nisan de l'année quarante-huitième de Hartat, roi des Nabatéens, aimant son peuple. Que personne n'ose ni vendre, ni mettre en gage, ni louer ce caveau-ci.

Wahbélahi, fils de Abdobodat, a fait. À perpétuité.

N° 4

Date illisible, vers 25 après J-C.

Ce caveau a été fait construire par Seli, fils de Riswa, pour lui et pour ses fils et pour ses descendants en ligne légitime. Que ce caveau ne soit point vendu, qu'il ne soit point mis en gage, et quiconque fera autrement que ce soit marqué ici, il sera redevable au dieu Duserès, notre Seigneur, de mille selaïn..., Dans le mois de nisan de l'année... de Hartat, roi des nabatéens, aimant son peuple. Aftah le tailleur de pierre a fait.

N° 5

Date illisible, au moins pour le premier chiffre, peut-être
de l'an 16 après J-C.

Ce caveau a été fait construire par Téimélahi, fils de Hamlat, pour lui-même, et il donné ce caveau à Ammah, sa femme, fille de Golhom. En vertu de l'acte de donation qui est dans sa main, elle peut en faire ce qu'elle voudra. En l'année 3 de Hartat, roi des Nabatéens, aimant son peuple.

N° 6

Date en partie illisible ; de l'an 3, 13, 23 ou 33 de J-C.

Ceci est le caveau que et à leurs descendants et à quiconque viendra.....
Tout homme qui..... et quiconque le mettra en gage..... Et quiconque fera autrement que ce qui est écrit, aura sur lui la double valeur de tout ce lieu-ci, et la malédiction de Duserès et de Menât. Dans le mois de l'an ... de Hartat, roi des Nabatéens, aimant son peuple. Et quiconque dans ce caveau ou changera quelque chose à ce qui est écrit, il aura à payer à Duserès mille selaïn.....

Aftah [le tailleur de pierre a fait]

N° 7

De l'an 3 de J-C.

C'est ici le caveau que fit Khaled, fils de Xanten, pour lui et pour Saïd, son fils, et pour les frères quels qu'ils soient de ce dernier, enfant mâles qui naîtraient à Khaled, et pour leurs fils et

leurs descendants, par descendance légitime, à perpétuité. Et que soient enterrés dans ce caveau les enfants de Saïd..... Soleimat, fille de Khaled tout homme, hors Saïd et ses frères mâles, et leurs enfants et leurs descendants, qui vendra ce caveau et en écrira une donation ou à n'importe qui, excepté celui qui aurait un écrit en forme dans sa main.....Celui qui ferait autrement que ceci devra au dieu Dusrès, notre Seigneur, une amende de cinquante *selaïn* d'argent.....notre Seigneur.....Keïs. Dans le mois de nisan de la quatrième année de Hartat, roi des Nabatéens, aimant son peuple. Douma et Abdobodat, sculpteurs.

N° 8

Date illisible ; vers l'époque même de notre ère.

Ceci est le caveau que firent Anan, fils de Gozeiat, et Arsacès, fils de Tateim le stratège et Calba, son frère. À Anamou appartiendra le tiers de ce caveau et sépulture, et à Arsacès les deux autres tiers de ce caveau et sépulture, et la moitié de la niche du côté est et les *loculi* [qui y sont]. À Anamou appartiendra la moitié des niches du côté sud, et les *loculi* qui y sont. (Ces *loculi* appartiendront) à eux et à leurs enfants en ligne légitime. Dans le mois de tebeth de l'année.....de Hartat, roi des Nabatéens, aimant son peuple. Aftah le tailleur de pierre a fait.

N° 9

À l'intérieur d'un caveau ; de l'an 16 de J-C.

Ce loculi été fait par Tousouh, fils de , pour lui, de son vivant, et pour ses filles. Et quiconque le ou le tirera hors de la fosse,.....qu'il paye à notre Seigneur Hartat, roi des Nabatéens, ami de son peuple, mille *selaïn*..... ; et au dieu Dusrès, seigneur de tous les dieux. Celui qui.....la fosse.....la malédiction de Dusrès et de tous les dieux.....Dans le mois de de l'année 23 de Hartat, roi des Nabatéens, ami de son peuple.

N°10

De l'an 77 après J-C.

Ceci est le caveau de Hoinat, fille d'Abdobodat, pour elle, pour son fils et ses descendants, et pour ceux qui produiront en leur main, de la main de Hoinat, un écrit en forme : « Qu'un tel soit enterré en tel caveau. »

Ce caveau a appartenu à Abdobodat,..... à Hoinat ou Abdobodat, fils de Malikat..... Soit Abdobodat, soit Hoinat, soit tous ceux qui.....ce caveau.....l'écrit que voici : « Qu'il soit enterré dans ce caveau, à côté d'Abdobodat. » Que personne n'ose vendre, ni le mettre en gage, ni.....dans ce caveau. Et quiconque fera autrement, qu'il doive à Dusrès et à Menât mille *Selaïn* d'argent, et autant à notre Seigneur Dabel, roi des Nabatéens. Dans le mois d'iyyar de l'année deuxième de Dabel, roi des Nabatéens.

N° 11

De l'an 61 de J-C.

Ceci est le caveau qu'a fait construire Hoinat, fille de Wahb, pour elle-même, et pour ses enfants et descendants, à perpétuité. Et que personne n'ose le vendre, ou le mettre en gage, ou écrire.....dans ce caveau-ci, et quiconque fera autrement que ceci, que sa part.....En

l'année vingt et unième du roi Malchus, roi des Nabatéens.

N° 12

Date illisible, antérieure à l'an 40 de notre ère.

Ce caveau a été fait par Maénat et Higr, fils de Amiérah, fils de Wahb, pour eux et leurs enfants et leurs descendants..... Maénat.....une part de ce caveau-ci.....dans le lieu de Higr.....une part.....Maénat.....il devra au dieu Dusrès mille *selaïn* d'argent.....mille *selaïn* d'argen.....la malédiction de Dusrès. Dans le mois de tisri de l'année.....de Hartat, roi des Nabatéens, aimant son peuple.

N° 13

De l'an 6 de J-C.

Cette fosse.....sa fille.....tous ceux qui y seront enterrés.....dans toutes les fosses qui sont dans ce caveau autre que.....autre que cette fosse-ci.....il devra à Dusrès cent *selaïn*.....et à notre Seigneur le roi Hartat tout autant. Dans le mois de thébet de l'année 13 de Hartat, roi des Nabatéens, aimant son peuple.

N° 14

De l'an 40 de J-C.

C'est ici le caveau de Sabu, fils de Moqimou et de Meikat, son fils.....leurs enfants et leurs descendants légitimes et de quiconque apportera dans sa main, de la part de Sabu et de Meikat, un écrit.....qu'il y soit enterré,.....enterré.....Sabu.....En l'année quarante-huitième de Hartat, roi des Nabatéens, aimant son peuple.

N° 15

An 49 de J-C.

C'est ici le caveau de Banou, fils de Saïd, pour lui-même et ses enfants et ses descendants est ses *asdaq*. Et que personne n'ait le droit de vendre ou de louer ce caveau. À perpétuité. En l'année neuvième du roi Malchus, roi des Nabatéens. Hono [fils de] Obeida, sculpteur.

N° 16

Date illisible, entre 40 et 75 après J-C.

Caveau destiné à Abda, à Aliël, à Géro, fils de Aut, et à Ahadilou, leur mère, fille de Hamin, et à quiconque produira en sa main un écrit ainsi conçu : « Qu'il soit enterré dans mon tombeau. » À eux et à leurs descendants. En l'année neuvième de Malchus.

N° 17

Non datée.

Ceci est le *loculus* qu'a fait Tahged pour Mesalmana, son frère, et pour Mahmit, sa fille. Qu'on n'ouvre pas sur eux durant l'éternité.

N° 18

De l'an 17 après J-C.

Ceci est le caveau et tombeau que fit construire Maénat, fils d'Anban, pour lui-même et ses fils et ses filles et leurs enfants. En l'année vingt-quatrième de Hartat, roi des Nabatéens, aimant son peuple.

N° 19

De l'an 79 après J-C.

Ceci est le caveau d'Amlat, fils de Meleikat, pour lui et pour ses enfants après lui. En l'année quatrième de Dabel, roi des Nabatéens.

N° 20

Date illisible.

Ceci est le caveau de Higr, fils de et de.....ilat, pour eux-mêmes et pour leurs enfants et leurs descendants.....En l'année.....

N° 21

Non datée.

Ce caveau est pour Sakinat, fils de Tamrat.....et ses fils et ses filles et leurs enfants.

N° 22

Pour Haïl, fils de Douna, (et) ses descendants.

Il est remarquable que dans cette liste on ne trouve aucun nom grec bien caractérisé. La civilisation nabatéenne avait cependant été pénétrée par la civilisation grecque, comme le prouvent certains noms propres, des mots tels que *στραταγηγος*, *επαρχος*⁴⁹⁹ et plus encore le style des monuments.

Le caractère des inscriptions de Medain Sâlih témoigne d'un état social où l'on écrivait beaucoup et où les scribes se livraient à de grands caprices de calligraphie ainsi que cela eut lieu plus tard pour l'écriture coufique.

E. R.

499 *Strategôs* (stratège) et *eparchos* (éparque, chef, commandant, préfet).

[L'ARABIE AVANT MAHOMET D'APRÈS LES INSCRIPTIONS : Conférence faite à la Sorbonne, Mars 1885.] Voici une vallée pleine de sculptures de famille : car chacune de ces constructions n'est pas une sépulture particulière ; ce sont de véritables caveaux de famille, où les ayant droit sont spécifiés et qui sont entourés de toutes les formalités et de toutes les garanties que nous donnons à nos actes officiels.

Mais où étaient les maisons ? Ce problème, qui nous embarrasse, a dû dérouter les Arabes du temps de Mahomet. On conçoit qu'en présence de ces monuments dont ils ne comprenaient plus la signification, ils se soient dit : ce sont les demeures des anciens habitants du pays, d'impies, de géants : les deux choses se touchent ; et que pénétrant dans l'intérieur et voyant des cadavres, ils les aient pris pour les ossements des infidèles, frappés par le ciel dans leurs demeures. Ils ont dû être confirmés dans cette opinion par l'aspect de ces monuments. Le créneau qui les surmontent et qui sont un des motifs habituels de l'architecture syrienne, leur donnent un faux air de fortifications.

Un autre fait qui ressort clairement des légendes, c'est qu'à l'époque de Mahomet on ne comprenait pas ces inscriptions, dont on était séparés par cinq cents ans à peine, et cela *nous montre combien l'horizon des Arabes était borné du côté de ses origines*. Qui sait pourtant s'ils n'ont pas eu encore un vague sentiment, au moins par tradition. Ces inscriptions, qui présentent un singulier mélange d'araméen et d'arabe, commencent par un mot qui n'est pas araméen, qui est arabe : *Dena Kafrâ* « Ceci est le tombeau. » Or le même mot signifie en arabe *tombeau* et *impie*. Qui sait si, à l'époque déjà éloignée de la dynastie nabatéenne, quand le souvenir de la langue araméenne commençait à se perdre, la confusion ne s'est pas faite entre les deux mots, et si, en répétant machinalement cette formule, les Arabes ne se sont pas dit : Voilà les mécréants écrasés par le ciel dans leurs demeures.

Il est un point sur lequel ils ne s'étaient pas trompés : c'est que ces anciens habitants du pays étaient bien des mécréants et des idolâtres. À l'une des entrées de la vallée de Medain-Saleh se trouve une gorge, taillée à pic, comme elles le sont toutes dans cette région. D'un des côtés on voit les restes d'une salle qui s'est creusée dans le roc ; seulement au lieu d'être fermée par devant, elle est ouverte sur toute la largeur de la façade. Elle ne présente pas de niches : quelques figures grossièrement dessinées au trait sur les murs ; rien de plus. C'est la seule construction qui n'ait pas de caractère funéraire. On l'appelle Divan. Sur la paroi opposée de la gorge, au même niveau et dominant le précipice, on découvre toute une série de niches dans lesquelles se trouvent des pierres dressées, tantôt isolées, tantôt réunies par groupes de deux ou trois.

La vue de ces petits monuments, dessinés avec soin par M. Doughty, a été pour nous une véritable révélation. Nous avons déjà rencontré des monuments analogues à l'autre extrémité du monde sémitique. Il y a trois ans, on n'en connaissait qu'un exemple : un bas-relief, trouvé en Sicile, et qui représentait un homme en adoration devant une petite triade de pierre. Ce monument isolé était inexplicable ; mais il avait frappé l'attention de M. Renan, quand quelque temps après (une découverte ne marche jamais seule), M. L'abbé Trihidez en rapporta [263] plusieurs du même genre qui venaient d'Hadrumète en Tunisie. Ces pierres, accouplées trois par trois étaient des représentations divines ; de véritables triades, il n'y avait pas de doute à avoir. S'il en restait encore, ils sont levés par les découvertes de M. Doughty. Voilà les dieux qu'allaient adorer les habitants de Medain-Saleh. Une inscription placée au-dessus de ces niches le dit expressément :

« Ceci est le *mesgeda* qu'a fait élever Serouh, fils de Touca, à Aouda (ou Aera) de Bostra, grand dieu. Dans le mois de Nisan de l'an I du roi Malchus. » [N° 5.]

Une autre niche porte une inscription analogue. Le *mesgeda*, c'est-à-dire la mosquée, n'est donc pas la salle située de l'autre côté du ravin, mais la niche avec la pierre qui est dedans. Voilà le Beth-el devant lequel les Nabatéens allaient se prosterner ; cette pierre n'est autre que le dieu

Aouda.

On se demande où est, au milieu de tout cela, l'arabe des Coréischites et de Mahomet ? Il nous apparaît comme un dialecte excessivement restreint, comme la langue d'une toute petite tribu, qui par suite des circonstances, très locales, est arrivée à un degré de perfection extraordinaire. C'est à l'islamisme qu'elle a dû toute sa fortune.

L'islamisme de même a imposé sa langue avec sa religion à toute l'Arabie, et de là, s'est répandue de proche en proche, sur l'Afrique et sur l'Asie, créant, partout où il s'établit, une puissance qui pénètre tout, mais qui ferme la porte à tout ce qui n'est pas elle. Nulle part l'unité n'a été réalisée d'une façon aussi absolue. De là viennent les obstacles toujours renaissants que l'on trouve à pénétrer ces contrées fanatiques et désertes, obstacles si grands que l'on hésite à désirer que d'autres cherchent à les surmonter : le prix est trop cher. Ils le seront pourtant, car il est une autre puissance que rien n'arrête, *c'est la force intérieure qui pousse l'homme à la recherche de la vérité.*

LE BAKHOUR, OU DROGUE DES EMBAUMEURS, MEDAIN SALÎH. - Note du Prof. G. D. Liveing. - Un échantillon de gomme résineuse que M. Doughty m'a remis pour examen a été successivement soumis à l'action du benzène, de l'éther, de l'alcool et de l'eau, et il a été trouvé que :

- 2,35 % de la substance étaient solubles dans le benzène,
- 5,45 % " " " " " l'éther,
- 12,25 % " " " " " l'alcool,
- 27,36 % " " " " " l'eau.

Une quantité considérable de résidus est restée après l'extraction de ces menstrues. Il se composaient partiellement de sable avec quelques fibres de bois et autres substances analogues. Après incinération, la quantité totale de cendre était égale à 38,18 % de la totalité de l'échantillon.

G. D. L.

LES LAMBEAUX DE SUAIRES, BANDES DE CUIR, ETC. - Note du Prof. A. Macalister. Il est impossible de distinguer les fragments d'étoffe provenant des tombes Nabatéennes de Medain Sâlih du lin qui était utilisé en Égypte pour emmailloter les momies. Le cuir plus épais est peut-être de la peau de chameau. La matière résineuse [*bakhoûr*] est de la même nature que celle que l'on trouve si fréquemment dans les momies Égyptiennes.

THAMOÛD : Hejra, chez les Ptolémée, est une cité Thamoûd ; nous croyons cependant savoir par les épitaphes que Medain Sâlih a appartenu aux Nabatéens ! M. Sâlih est *Hijr* (Héjr). Mais qu'est Hijr ? El-Héjr, dans la tradition des Bédouins du désert et des Alowna, est toute cette vallée plate et le fond de la vallée (cf. carte in *Doc. Epigr.* pl. XXX) qui s'étend entre le Mezham et el-Alli (el-'Ola), jusqu'à la vallée Bir el-Ghannem. Or el-Khreybi est comme el-Héjr : nous avons vu du Khreybi qu'il était Himyarite ou était relié aux peuples du sud. M. Sâlih appartient au monde civilisé du nord. Nous pouvons donc conjecturer que el-Khreybi est l'Hejra des Thamoûd, et que Medain Sâlih, à dix milles au Nord, est l'Hejra Nabatéenne.

On trouve le nom de Thamoûd dès le 5ème siècle, à l'occasion de l'enrôlement de cavaliers Thamoudéens dans l'armée Romaine. (*Die Al te Georg. Arabiens*, p. 28) La mention historique la

plus ancienne que nous ayons des tribus soumises par Sargon au cours de l'une de ses expéditions en Arabie aux environs de l'an 715 avant J-C. Les autres tribus mentionnées dans ce passage sont les Ibadid, les Marsiman, les Hayapa, la contrée étant peuplée la Lointaine Bari (probablement *bariyeh* [Arabe] le Désert). » *Lettre de Sir Henry C. Rawlinson*.

LES MONNAIES DE L'ARABIE ANCIENNE. Note de M. Barclay V. Head, British Museum. Les monnaies de l'Arabie antérieure à l'ère Mahométane peuvent se ranger dans trois grandes classes : (i) Les monnaies du Yémen ou pièces dites Himyarites, (ii) Les monnaies des rois Nabatéens ; (iii) Les pièces des différentes cités Arabes sous l'empire Romain.

(i) Les pièces des Sabéens et des Homérites (Himyarites) apparaissent au 4ème siècle ou au 3ème siècle avant J-C. et sont des imitations des tétradrachmes et drachmes Athéniens bien connus. La plupart de ces imitations nous viennent de l'Arabie Méridionale, et portent outre des sujets Athéniens [la tête de Pallas et la chouette], des caractères et des inscriptions Himyarites. Les tétradrachmes d'Alexandre le Grand furent aussi copiés en Arabie du Sud, au 2ème siècle avant J-C., les tétradrachmes Athéniens nouveau style, avec la chouette posée sur une amphore, ont servi de modèle aux pièces des rois Sabéens.

Des pièces d'or et d'argent de cette catégorie, les dernières en grandes quantités, ont été découvertes à Sana. Elles portent sur le côté face la tête d'un roi indigène (remplacée par la suite par la copie de la tête d'Auguste), et au revers la couette Athénienne assise sur une amphore, et des inscriptions dans des caractères qui n'ont pas encore été déchiffrés, accompagnées de lettres et de monogrammes en caractères Himyarites courants. Les pièces de cuivre [*dont des spécimens sont reproduits ici*] sont contemporains des pièces d'argent Athéniennes, et il s'agit probablement de monnaies de cuivre du nord aussi bien que de l'Arabie Méridionale, car elles nous viennent surtout des régions du nord. Au premier siècle après J-C., la seule monnaie du Yémen était une petite monnaie d'argent avec des inscriptions en caractères Himyarites.

(ii) La monnaie des rois Nabatéens d'Arabie Septentrionale débute avec Malchus I vers l'an avant J-C. Et prend fin avec Malchus III vers l'an après J-C.

(iii) À l'époque d'Hadrien, la monnaie nabatéenne a été remplacée par la monnaie locale des empereurs romains frappées à Bostra, Pétra, Adraa, et dans d'autres villes. Elles disparaissent avec le règne de Gallienus aux environs de l'an 268 après J-C.

B. V. H.



Chapitre 7

Le retour du Hajj

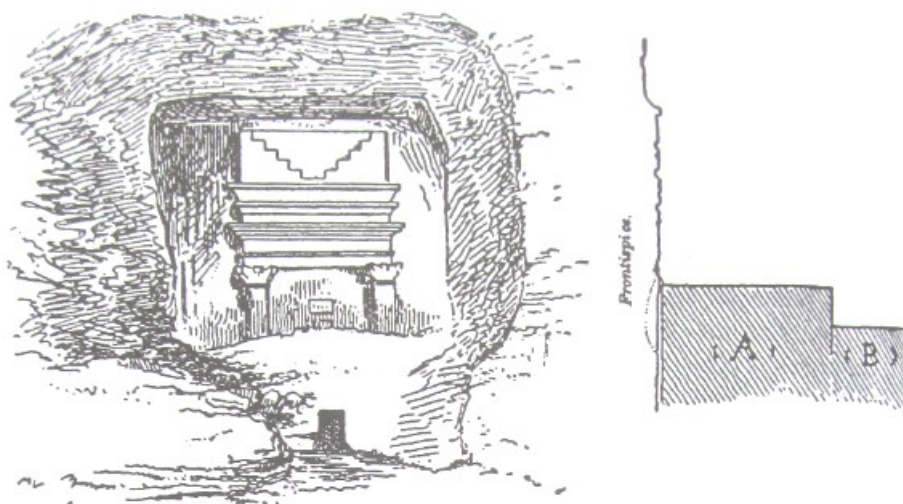
[265] La dernière inscription. Pendant que M. Ali se rend à el-Alli avec les hommes de la garnison, notre troupeau est enlevé par des voleurs. *Alléluia*. « Le hasard » dans les bouches mahométanes. Le souper des voleurs. La bravoure de Haj Nej'm et le prince arabe Ibn Rashid. L'oratoire de l'Émir. L'Émir a versé le sang de ses proches. Mauvivants dévots. Devinettes au foyer du café. La tribu des voleurs est démasquée. L'irrésolution de W. Ali : cause d'alarmes. Nouveaux hôtes de la kella. La jument offerte par Ibn Rashid. L'arrivée du Jurdi. Propos de son chef. Les vendeurs de fruits d'Alli. Des Bédouins tentent de piller le campement. Mahsan le généreux. La troupe tire sur les Bédouins. Mohammed, « le Père-de-la-dent ». Arrestation d'un Bédouin Jeheyne. Les envoyés d'Ibn Rashid. Abd el-Aziz. Délices arabes. Propos tenus par M. Ali aux Teyâmena. Piété des habitants du Nejd. Coups de canon pendant les gardes nocturnes. Le froid de la nuit est piquant pour les gens à demi vêtus qui couchent dehors. La petite vérole du hajj remontant. Sauterelles ramassées pour les manger. La tolérance de la foule : le Nasrâni parmi eux. De son projet de s'aventurer plus outre en Arabie. Un Ageyli du Nejd oriental. Les caravanes du pèlerinage sont comme des torrents corrompus dans la terre d'Arabie. L'arrivée du hajj. Le campement et son marché. Le mukowwem persan accusé à Médine. L'abreuvement. Un Bédouin Murra. M. Ali inquiet par le Pacha et le Sir-Amîn, à cause du Nasrâni. Le Pacha et ses officiers ont vainement tenté de dissuader Zeyd. Derviches algériens. Les juments du Nejd. Départ de Medain Sâlih avec le hajj. Fanfaronnade bédouines. Peu nombreux esclaves du continent africain ramenés par le hajj. Les Bédouins se bouchent les narines. Aménités d'un derviche. Nouvelles de la guerre. Propos d'un officier turc. Le menzil du hajj. Le rebouteur militaire. Derviche géant du Medân. Un météore. Ageylis. Le décampement. Rencontre avec M. Saïd Pacha. Je quitte la caravane du hajj et j'entre dans le désert bédouin. Ce que Zeyd dit à l'étranger.

Les traces de pas d'un autre ghrazzu, fort de sept hommes, avaient été relevées dans la plaine. Tous ces jours-là, M. Ali ne voulut plus que je m'aventurasse hors de vue de la kella. Il défendit aux Arabes de la porte de m'accompagner, les menaçant féroce. Wellah, qu'ils paieraient ma vie de la leur, ma vie dont, dit-il, sous peu de jours, il lui serait demandé compte par Mohammed Saïd Pacha.

[267] Il ne restait plus qu'un rocher à frontispice, un des derniers monuments isolés, lequel (car on ne pouvait accéder à l'inscription sans la poutre-échelle) avait jusqu'alors été laissé de côté. Non sans peine, j'obtins de M. Ali qu'il me donnât la permission d'y faire une ultime excursion⁵⁰⁰ avec un pauvre Fejîr, d'une famille de cheikhs et homme sûr, *Mohammed ed-Deybis*, un proche parent de Zeyd. Pendant tout le temps que nous mîmes pour y aller, mon compagnon jeta d'incessants regards autour de nous, car dit-il « je dois répondre de toi, et je suis dans la terreur de ces ghrazzus ! »

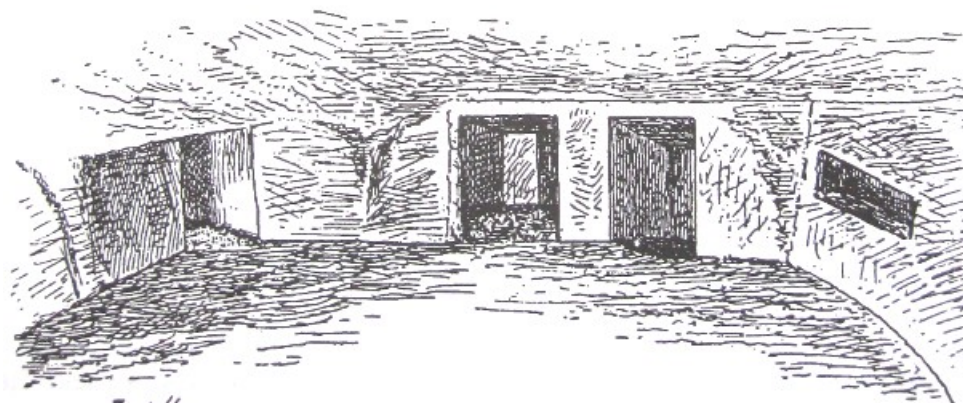
Ce sépulcre donnant sur le nord, les estampages sur papier étaient longs à sécher, ce qui me laissa le temps de visiter l'intérieur de l'ossuaire. À lui seul ce monument était un exemple suffisant de tous ceux qu'on peut voir à Medain Sâlih !

500 Le 27 janvier 1877.



1. The last monument

2. Section of the frontispice and sepulchral chambers, A, B.



3. The sepulchral cavern.

Il n'y a qu'une seule tablette à inscriptions à l'extérieur, qui était déjà gravée alors qu'elle n'avait pas encore commencé à creuser l'architecture inférieure. Le caveau est complètement achevé, comme un lieu d'ensevelissement utilisé pendant longtemps. Il y a des occuli, des cellules funéraires et des sépulcres enfoncés, ainsi qu'une chambre funéraire intérieure ; mais de leur temps le frontispice n'a été sculpté qu'à moitié et il est resté abandonné. Était-ce le demeure éternelle de quelque famille de cheikh, respectable certes, mais qui ne vivait pas dans l'abondance ? [On peut lire aujourd'hui l'épithaphe (n° 4), qui témoigne d'une certaine modération, étant à peu près complètement dénuée de mises en garde comminatoires et superstitieuses.]

Mohammed Ali voulait se rendre à el-Alli avant le retour de la caravane, afin d'y acheter des dattes helw pour le Pacha et les officiers supérieurs du hajj. Comme il avait été assailli dans le boghrâz, l'année précédente, il avait décidé d'y aller en force et il emmena tous les askars avec lui. Seul Haj Nejm resta avec moi dans la kella. Après leur départ, je m'aventurai jusqu'aux monuments, mais m'en retournant de bonne heure je fus surpris par des vois aarabes, dans les rochers. Deux Bédouins venaient de sous l'Ethlib, amblant sur un thelûl. Arrivant sur moi ils me hélèrent « *Ya weled*, ohé l'homme ! » Ne les connaissant pas et ne sachant pas si j'avais affaire à des amis ou des ennemis, je me hâtai de gagner le couvert des rochers de la jeune fille et du Borj, pour rejoindre notre logis, et lorsqu'ils m'eurent rattrapé c'était en terrain découvert, à la vue de la kella. Nos salutations revêtirent cette forme : « Tu es qui, toi ? » - « Et vous, qui êtes-vous, et d'où venez-vous ? » Haj Nejm étant resté seul, il avait barré la porte, et le vieillard ne mit aucun empressement à descendre nous ouvrir. Puis comme nous étions assis pour boire du café les jeunes gens qui étaient de W. Ali, racontèrent comment peu de temps auparavant, ils avaient croisé de [268] nombreuses empreintes de pas d'hommes et de moutons mêlées. « Tout le monde dehors ! S'exclama Haj Nejm, Dieu nous en préserve ! Sinon notre troupeau est perdu ! » Le matin même, Doolan le berger, son fils, et un jeune Fehji, avaient conduit le troupeau sous Ethlib.

Les Bédouins repartirent après avoir vidé leurs tasses. Il n'y eut pas de lamentations. Lorsqu'un malheur de cette sorte leur advient, les Arabes musulmans restent assis un moment frappés de stupeur et ils parlent à mi-voix, sans se plaindre. Tout est déterminé, s'imaginent-ils par la volonté qui est au-dessus d'eux : la perte qu'ils subissent aujourd'hui rejaillira sur quelqu'un d'autre demain. Nous nous mîmes en observation sur la terrasse de la kella, mais l'après-midi s'écoula sans que nous eussions rien vu. Alors que le soleil était sur le point de se coucher, les yeux les plus exercés distinguèrent quelque chose au loin, du côté opposé, sous la Harra. Ils rentraient. Les hareem de la porte se mirent à pousser de sonores alléluias *lullul-lullul-lullul-la* ! Les enfants criaient de joie avec elles, et tous, hommes et femmes, se précipitèrent à leurs devants pour avoir les premières nouvelles. Comme le petit bétail et le bergers s'approchaient, ceux qui guettaient avec nous dirent que d'après ce qu'ils pouvaient voir, la moitié seulement de leurs bêtes étaient de retour, et en moins grand nombre que les gens qui étaient allés à leur rencontre. Ils arrivèrent enfin, et Doolan avec eux, criant et protestant tout le long du chemin jusqu'à notre chambre du café où, avec un soupir (la seule manifestation de son affliction), Haj Nejm venait d'allumer le feu du soir, s'étant soumis, puisqu'il n'y avait pas de remède, à la volonté d'Ullah. « *Shuf*⁵⁰¹, dit-il, *el-bakht*, qu'un tel hasard survienne le seul jour de l'année où il est possible de nous prendre par surprise. » Doolan se lança sur un plaidoyer passionné et bruyant. « Le ghrazzu était fort de neuf hommes, à pied, tous avec des fusils ! Wellah, il avait pu reconnaître que c'était des Beni Atîeh, à leur façon de parler. Ils avaient passé la nuit précédente tapis dans les rochers d'Ethlib, et ayant épié le départ de l'aga avec les askars, ils étaient sortis de leur cachette pour s'emparer du troupeau de la kella. » C'était un endroit escarpé et encombré par des buttes de sable, aussi ils avaient pu fondre à l'improviste sur les bergers, sans être vus d'eux. Cela faisait déjà plusieurs jours que ces voleurs rôdaient dans la plaine (les traces de pas étrangères que nous avions vues étaient les leurs), jusqu'à ce que poussés par la faim ils descendirent acheter des dattes à el-Alli. Là, des malveillants les

501 « *shuf* » Vois, regarde.

avaient renseignés sur les faits et gestes des occupants de notre kella d'Héjir. Doolan me dit, « Et il s'en fallu de peu que tu ne leur tombes entre les [269] mains, car pendant que les voleurs nous poussaient avec le *chessab* (butin) nous avons croisé les traces fraîches des pas de Khalîl. »

Au commencement, ils avaient voulu tuer Doolan, disant, « C'est un Fêjîri ! » Entre ces voisins c'est la guerre à mort perpétuelle. « Non, je vous en conjure, car je suis Doolan le Fehji. » - « Si tu es Doolan, ouvre la bouche, l'homme, il devrait te manquer une dent de devant. Et maintenant sors la langue » et le pauvre Fehji nous dit, mi-souriant, mi-pleurant, « ils m'ont fait tirer la langue ! » - « Ah ! Il a la langue fendue. Les amis, c'est lui. » Le pauvre diable avait été mutilé de la sorte à coup de lance qu'un Ruwalla lui avait porté à la bouche, alors qu'il voyageait dans le Nord. Puis l'*agid*, le chef de la bande, posant le tranchant de son sabre sur la gorge du jeune fils de Doolan, ordonna de dire la vérité au nom de Dieu, à qui étaient ces moutons et ces chèvres, soans oublier personne. Ceux qu'il leur dit être de la kella, ils les épargnèrent, disant, « Nous sommes les amis de la Dowla. » Ils laissèrent une partie des leurs aux pauvres Fehjat de la porte et ils prirent le reste, qui appartenait à des Fukara. La perte de Doolan fut de trois têtes, celle des autres Fehjis de six. Haj Nejm en avait perdu trois et Wadi deux. « Ainsi il en reviendra quatre ou cinq à l'agîd (dit Nejm). Ils souperont cette nuit d'un mouton, et une chèvre ou un mouton (la valeur de trois ou quatre réaux) sera la part de chaque homme. » On trouva plus tard les os du souper de ces faucons, dans les cendres de leur feu du soir, et tous les indices montraient qu'à eux cinq ces scélérats avaient avalé cinq têtes, si dévorante était leur faim. Ce repas leur redonnerait la force de rentrer chez eux, au terme de deux semaines d'un mortel épuisement. Ils n'avaient cessé d'exposer leurs vies au cours de tous ces jours passés à errer comme des voleurs dans une contrée hostile. Mais c'est gaiement qu'ils auront supporté ces maux, à la poursuite d'un butin incertain, et ils auront montré qu'ils étaient hommes à se lancer dans une entreprise audacieuse, et le peu qu'ils ramèneront au logis, si minime sera-t-il, ils s'en tiendront pour récompensés. Et cependant, c'est à peine si ce misérable Bédouin se lèvera du sol où il gît, sous son abri en lambeaux, et interrompra son somme de la journée pour esquisser le geste d'aller à leur poursuite, si forte et certaine que soit la récompense. Lorsqu'ils reviennent au bercail, ces vagabonds restent souvent prostrés, malades de toutes les souffrances qu'ils ont endurées et leur état d'extrême lassitude ne se dissipe pas avant de longs jours.

« Ah ! Si Mohammed Ali, » dit Haj Nejm, (et il était mécontent de M. Ali) « n'avait pas emmené tous les hommes avec lui ! *Fuzzna* nous aurions été prompts à leur foncer sus. » Et le vieillard s'assit en levant les yeux au ciel et en faisant craquer les doigts pour se calmer, bouillonnant encore de valeur more et débordant d'impatience. « Wellah, à l'heure qu'il est nous aurions déjà recouvré notre petit bétail et pris une partie du leur, [270] comme nous l'avons fait la fois, hein, Wadi ! Hein Doolan ! Du ghrazzu des Shammar. Mais ici (il les compta sur ses doigts), il n'y a que Wadi, Doolan, le jeune Fehji, et Mohammed ed-Deybis, quatre fusils et moi cinquième. Que pouvons-nous faire si peu nombreux ! » Il faisait allusion à une petite expédition qui une précédente année avait ravi le troupeau de la kella, et tombant sur quelques pauvres femmes Fehjat qui ramassaient du bois mort sous l'Ethlib, les avait dépouillées de leurs pauvres sarraus, les laissant toutes nues, ce que les Bédouins tiennent pour une félonie ; mais très souvent dans la précipitation ils ne sont pas très scrupuleux observateurs de la foi du désert. Avec un ou deux hommes, Haj Nejm les avait alors poursuivis toutes la nuit, jusqu'à ce qu'ils eussent rattrapé les voleurs bédouins, qui voyant que « la Dowla » était à leurs trousses, ne tinrent pas à leur servir de cible. Abandonnant le troupeau au pas trop lent, ils se hâtèrent de prendre le large, et s'en furent ailleurs. Hurlant comme un afrît dans les ténèbres, le vieux Moghrébi plein d'ardeur leur avait pris deux thelûls, qu'il vendit ensuite à des Alowna. La somme, dit-il, avec grande satisfaction, « il l'avait mangée, et ils étaient maintenant dans son corps. » L'aimable vieillard m'offrit par la suite une jolie têtère de dromadaire, qui leur avait appartenu, et partout où je suis allé dans le désert elle a fait l'envie de mes compagnons nomades.

Lorsqu'il était ici, l'été dernier, avec ses chameliers armés, et après qu'il se fut emparé du

campement des Welad Ali, Mohammed Ibn Rashîd avait passé plusieurs jours auprès des puits situés sous les rochers du Borj et fait appelé le kellâji, disant que « s'il avait peur de sortir du fort pour le rencontrer, il enverrait quelqu'un pour l'escorter ». Haj Nejm répondit qu'il ne craignait rien. Lorsqu'il fut arrivé à la tente de l'Emir, autour de laquelle le reste de la troupe (selon la coutume Arabe lorsqu'ils sont en expédition), s'était installé un peu à l'écart, à même le sol, le grand prince des contrées bédouines s'enquit avec douceur de sa santé. « Assez bonne, dit Haj Nejm, assez bonne, en vérité, el-Emir, n'étaient parfois vos Bédouins (les Shammar). Si je les avais tenus ne fût-ce qu'une fois en mon pouvoir, je leur eusse tranché le cou, wellah, et si l'occasion s'en était présentée (ces paroles tombaient de la bouche d'un vieillard), le tien aussi ! » Le tyran Shammar, que les Aarabes ont accoutumé de redouter à l'égal de la mort, n'avait jamais subi un tel affront de la part d'un pauvre homme. « Me couper la tête, toi ! », dit le prince en se retournant et en toisant sans aménité la contenance du respectable vieux More, qui se tenait tout raide devant lui au nom de la Dowla. Mohammed, qui avait essuyé maintes tempêtes, et qui au-dedans de lui avait bon coeur, meême quand ses mains étaient tachées du sang de ses parents, et qui lorsqu'il l'osait pouvait se montrer d'une humeur plaisante et douce, fût présent au dowlâni d'un beau manteau tout neuf et d'un mouchoir avec une chemise longue (qu'il porte [271] encore) et de vingt mejîdis ; et à chacun des hommes de la kella il en fit donner cinq et un rechange de vêtements.

L'emplacement de leur campement autour du puits était encore bien visible avec les déjections laissées par un millier de chameaux. Un jour que nous étions sortis, Haj Nejm me montra la place du foyer du café du Prince et celui de sa cuisine, dans une fissure de la roche de sable du désert, l'oratoire de l'Emir et une petite parcelle de terrain isolée du vulgaire par des pierres disposées en étroit fer à cheval, dont le sommet était orienté dans la direction de La Mecque. J'ai souvent vu de ces lieux de prière aménagés dans les vastes déserts du pays d'Ibn Rashîd. Nejm me conta comment cet homme était devenu prince, en exterminant près d'une vingtaine de ses parents. « Qu'y a-t-il alors » - demandai-je - « de commun entre cet homme, ou ce démon, et la religion ? Pour quelle raison prierait-il ? Lui qui a privé son frère de ses enfants, et assassinés ses frères ! Dieu écoute-t-il les meurtriers ? » Mohammed Ali me répondit : « Non, par Dieu, et tu dis juste : un homme sanguinaire n'a rien de commun avec la religion. » Ces saillies ne sont jamais mal prises par les Arabes, étant comme de brèves lueurs jetées sur l'état naturel de leur coeur, dans la confuse obscurité religieuse de leur conscience sémitique. J'appris qu'à el-Alli, il avait été libéré de verser du poison dans sa nourriture – ils croyaient que le Nasrâni n'avait pas pu venir de si loin sans couvrir de noirs desseins à leur égard, et il « écrivait » leurs rochers – et aussi que certains des habitants de la kella et des Arabes de la porte avaient demandé la permission à l'aga de se débarrasser de moi en secret, disant à Mohammed Ali, « Nous ferons en sorte que cela ne vous cause aucun tort à Damas ». Cela eût été fait s'il n'avaient pas craint les représailles de la Dowla. Je demandai à ceux qui m'en avait averti : « Comment sont-ils assez inconsidérés pour verser le sang d'un homme, eux qui récitent leurs prières, à ce que j'entends ds matin et soir, de la façon la plus solennelle qui soit ? Dites-moi c'est cela être un bon moslemîn ? » *Réponse* : « Ils prient certes, mais leur prières sont sans valeur. Dieu ne les écouterait pas. Ce sont de mauvais hommes. Sachez, Khalîl, que tous disent dans ce pays, « Il est licite de tuer un Nasrâni, c'est une bonne action agréable à Ullah : il est l'ennemi de Dieu. » Dans leur esprit, prier c'est réciter l'oraison canoniale avec onction, aux heures prescrites, après s'être lavé les mains et dans une gracieuse mortification de courbettes et de génuflexions. Il m'est arrivé de trouver des paroles d'Évangile (comme à propos de la véritable pureté et du jeûne), qui désarçonnait leurs malicieux godelureaux, et eux, d'esprit naturellement religieux comme tous les Sémites, se plaisaient à entendre ces dictons. Les meilleurs disaient alors, « écoutez donc ! Ce Khalîl *ouvre* (l'entendement religieux). »

[272] En dépit de ses serments les plus solennels, Doolan le berger ne parvenait pas à se disculper des reproches de ceux dont il paissait les moutons. Wadi, homme des plus malgracieux, ne

cessait de l'invectiver et de l'apostropher, tout en lui jetant de noirs regards, « Ha Fehji ! » Le malheureux berger n'encourait pourtant pas grand blâme, lui qui avec un jeune garçon avait été dominé par neuf coureurs de grand chemin aux abois. Après le vol des moutons, la porte fut fermée à clé et nous fûmes trois jours consignés dans la kella. Pour faire passer les soirées à la maigre et silencieuse société que nous formions alors, le vieux Nejm posait des devinettes à la cantonade. Les Arabes se prêtaient au jeu, ils posaient les leurs, et nous devinions à tour de rôle. Lorsque ce fut le mien, je leur proposait l'énigme du sphinx, disant que c'était la devinette la plus fameuse qui fût au monde. Sur la paume de sa main, Haj Nejm passa en revue toutes les bêtes du désert, et se demanda fort ce que cette étrange chose pouvait bien signifier, surtout lorsque je reconnus que j'avais récemment vu ses empreintes dans la plaine, non loin d'ici. Lorsqu'ils durent admettre qu'ils ne pouvaient pas deviner ce que le sphinx avait voulu dire par ses obscures et contraignantes paroles, ils se réjouirent d'entendre l'interprétation familière. Je me suis retrouvé deux fois en compagnie de poseurs de devinettes en Arabie, et chaque fois je leur ai proposé mon énigme, car je n'en connaissait pas d'autre. Un weled bédouin, fils d'Œdipe, assis parmi les pédants, résolut l'énigme en un clin d'œil. Cette sorte de sagesse en forme de parabole est inhérente au tempérament Sémitique et plaît beaucoup aux Arabes.

Au quatrième jour M. Ali et les nefers revinrent d'el-Alli sous la pluie. S'ébrouant de cette humidité inaccoutumée, il tapa du pied dans ses bottes de soldat, et jura avec la voix de Pilate « Pas une seule tête de mouton n'aurait dû être perdue, non ! Ni de chèvre non plus. Chacun devait rentrer en possession de ses bêtes et cela sans tarder, par Ullah. Dire que ces voleurs étaient de B. Atieh, Wellah ! Pas plus tôt que le hajj serait arrivé à Tebûk, il ferait attacher leurs cheikhs à la bouche d'un canon ! Il caressait aussi le projet de leur extorquer un chameau en guise d'amende, à son profit. » Quelques mots avaient suffi pour que la tribu et le fendi de ces hommes fussent démasqués : c'était des *Khutera*, de cette sombre silhouette du Harra septentrional, qu'on voit dans les lointains d'el-Héjr, et d'où sont rapportées les meilleures meules à grain qui soient (au-dessus de la kella d'el-Akhdar). Dans leur désœuvrement, les nomades sont tous de perspicaces écouteurs. Ces hommes avaient dit *kirra*, récompense, qui le plus souvent sonne *kirwa* dans la bouche des Bédouins, *kerwa* à el-Alli.

La plupart des alarmes qui survenaient à Medain Sâlih avaient les W. Ali pour auteurs. Perpétuels transfuges, désertant un camp pour se raccommode avec un autre et considérant que le] nom de la Dowla était impuissant à [273] les protéger dans le désert, ils avaient à présent dans l'idée de se réconcilier avec Ibn Rashîd, sur le dos de la Dowla. J'entendis dire qu'un *cherif* (ou ancien du noble sang de Mahomet) de Médine installé près de Kasr es-Sâni, un fort parti de W. Ali venus pour rencontrer le hajj et commercer avec lui, fut mis en émoi par une rumeur parvenue aux oreilles de leurs malfaisantes conscience. Pris d'une peur panique, ils abandonnèrent leur pacotille sur place et s'enfuirent en direction d'el-Alli, sur leurs chameaux déchargés. Remis de leur frayeur, ils s'aperçurent que ce n'était rien, mais ils n'osèrent plus camper ici. Alors, chargeant leurs ballots, ils entrèrent dans les marches déchiquetées du Harra proche. Le même jour, dans la plaine, un pauvre Fehji avait été dépouillé de sa chemise et dépossédé de son Thelûl. Le matin suivant, près d'el-Héjr, des W. Ali furent détroussés par dix voleurs. Comme les jeunes frères habalîs, qui nous avaient récemment quittés, n'étaient pas encore de retour, nous les crûmes perdus. Ils revinrent au bout d'une quinzaine de jours, souriants de toutes leurs dents blanches, et menant, pour les vendre au marché du hajj, trois ânes qu'ils avaient volés la nuit pendant que leurs propriétaires dormaient, dans un campement d'Heteym, bien au-delà de Kheybar, à peut près cent milles de distance. Ils étaient mortellement las, après avoir longuement erré au péril de leur vie, dans les laves coupantes d'une contrée hostile, sans rien avoir à se mettre sous la dent.

Des marchands, fils de pères damasquins, arrivèrent alors de Teyma et furent reçus dans la kella. Ils venaient faire leur provision pour l'année de vêtements et de café, aux marchés du hajj et du Jurdi. La même nuit, survinrent des visiteurs d'Ibn Rashîd, amenant le présent annuel de l'Emir au Pacha, une jument du Nejd. Au matin, quand nous vîmes le cadeau du Prince avec sa housse en étoffe de manteau arabe, chétive et pas étrillée, c'est à peine si elle nous parut valoir autant qu'un âne, et nos Mores en firent des gorges chaudes, disant que, wellah, ce n'était qu'une haridelle. Le Jurdi était sur le point d'arriver. Les précédant, le commis du Jurdi, que les Arabes appellent le pacha du Jurdi, frappa à la porte de fer de la kella, aux petites heures de la nuit. C'était un Turc syrien, *Mohammed Tâhir Effendi*, et il y avait avec lui le lieutenant de l'escorte militaire, un estimable Turc, le même qui naguère avait été stationné à el-Alli, avec sa troupe, pour réprimer les W. Ali. Ils me saluèrent avec cordialité, heureux de me trouver sauf, et tous ensemble nous allâmes boire du café. Fatigué par le voyage Mohammed Tâhir dit, lorsqu'ils s'assirent, *Ha wellah ! Ana shebaan min ummr-i*. « Par Dieu, j'ai à présent tout mon soûl de la vie⁵⁰². » - « Que dis-tu là ! » [274] répondit Mohammed Ali, « car qui a jamais ouï semblables paroles tomber de la bouche d'un homme fortuné ? » - « Que je suis rassasié de ma vie, et que celle qui a déjà passé, wellah, me suffit. » Mohammed Effendi était un brave homme, insoucieux de cérémonial superstitieux, de tempérament singulier, quelqu'un qui parlait et faisait tout, dans la confusion de la vie humaine, en n'écoutant que la voix de son cœur. Comme il n'est pas rare chez les Turcs, il est très robuste et, comme il arrive qu'ils le soient, doté de grandes qualités naturelles. Le train du Jurdi fit son arrivée dans la grisaille du petit matin. En une demi-heure, une rue de tentes-échoppes et le blanc village de tentes des soldats furent dressés devant la kella. C'est dans un ordre quasi militaire que le Jurdi traverse le pays bédouin, en versant une surra comme le hajj avant lui. Le Jurdi (*jerîd*, javeline) est envoyé de Syrie quelque temps avant le grand pèlerinage, avec un secours de provisions, pour le rencontrer ici à mi-chemin de sa remontée de La Mecque. Ce qui était autrefois un grand convoi n'est plus aujourd'hui qu'une compagnie exténuée de peu nombreux négociants privés. Ils voyagent sous la protection de quarante soldats à cheval, qui tirent sur les roues un canon de campagne en bronze, court et à la gueule évasée, dont plusieurs coups furent tirés selon l'usage au moment où ils atteignirent le merkez de Medain : nous étions le 3 février. Le même après-midi, des marchands de fruits Alowna arrivèrent sur des chameaux loués aux Welad Ali, et descendant de leurs montures, ils se mirent à l'abri de la kella, sans dresser leurs tentes. Ils clôturèrent leur campement avec des branchages pour s'abriter du vent de la nuit d'hiver. Les villageois apportaient des dates et des paniers de citrons doux pour le pèlerinage assoiffé. J'en avais acheté un cent à el-Alli, pour une demi-couronne.

Tard dans la journée, alors que je me tenais dans la tente de l'officier du Jurdi, des coups de feu éclatèrent soudain dans le campement. Nous nous levâmes et sortîmes pour assister à ce spectacle imprévu. Avec une sauvage insouciance, les soldats de Syrie faisaient le coup de feu sur une bande de Bédouins en fuite, qui venaient à peine de tenter de piller le marché du Jurdi, et c'étaient des W. Ali. Je vis aussi que les soldats étaient montés sur les remparts de la kella, et que lapetite garnison tirait des coups de mousquet contre les fuyards, et que la porte de fer était barrée. Un soldat cria d'une voix enrouée qu'on fit pivoter le canon et qu'on leur en tirât dessus. Tout comme les bergers et les loups, les soldats et les Bédouins sont condamnés à ne jamais s'entendre. Un obus fut bientôt envoyé au-dessus de leurs têtes, et explosa avec une lointaine rumeur dans le sable du désert. Se trouvait alors dans la tente du pacha du Jurdi un grand personnage des W. Ali, *Mehsan* l'aveugle, qui ne le cédait en dignité qu'à son cousin, le chef de tribu. Il était riche parmi les cheukh du désert, et son [275] hospitalité à la mode antique était célébrée par les rhapsodes⁵⁰³ du désert. Mehsan était présentement l'hôte du campement, attendant de monter à Damas avec le hajj, pour y être soigné de sa cataracte. Entendant ce remue-ménage il s'assit, roulant les pitoyables

502 Cf « Mon âme est dégoûtée de ma vie ! » . Job X, I.

503 Les *kasasîd* (pluriel : *kasâd*), poètes préislamiques ou archaïques, qui chantaient l'éloge de leur tribu et dénigraient les tribus adverses.

pupilles de ses yeux enténébrés, et il parut éprouver de la compassion pour sort funeste de ses sauvages et stupides contribules. C'était un homme robuste, d'âge avancé, et pourvu d'une barbe très bien fournie pour un Arabe, marque chez les Bédouins que dans son honorable existence il n'avait jamais souffert de la faim. Son régime se comportait de babeurre du troupeau, et chaque soir il soupait d'un bol de lait de chamelle. Vaste était la poitrine de ce cheikh du désert pour contenir un aussi grand cœur.

Mehsan trônait comme un grand seigneur dans ses nouveaux atours d'apparat, que chaque année il recevait de l'administration du hajj, avec sa surra. L'entendement de l'homme n'était pas moindre que sa bonne et cordiale humeur. Il avait souvent été l'hôte du gouvernement dans les villes. Il connaissait la vie sédentaire pour l'avoir menée à Damas et à Médine, ce qui, pour un Bédouin éloigné de son foyer est un délasement, jusqu'à ce qu'il ait la nostalgie d'un air pur. Mehsan était affligé dans une partie de sa nature humaine de ce qui pour le tempérament sémitique est un grand malheur : l'homme ne pouvait pas avoir d'enfant, il était *ajjr* (*infecundus*), ce que les Arabes croient être la conséquence de certaines maladies aiguës. Les héritiers de Mehsan étaient par conséquent ses contribules plus pauvres et les étrangers, tous ceux qui partageaient chaque jour le plantureux ordinaire de cet homme généreux. Mehsan n'avait qu'une épouse, femme accorte⁵⁰⁴, pour veiller sur sa dépense et le service de sa grande et hospitalière maisonnée. Après la dernière expédition d'Ibn Rashîd et les méfaits commis par sa tribu, il avait partagé (à ce que j'entendis dire) cinq réaux entre les plus nécessiteux, et ceci bien que sa spacieuse tente bédouine et une grande quantité d'ustensiles ménagers eussent été emportés avec le butin. C'était une grosse somme, que tout nomade eût été satisfait d'avoir entre les mains en argent comptant (sa surra), et elle était grande la vertu civique de cet homme né dans le désert, qui menait la vie vagabonde des pauvres Arabes bédouins !

Les soldats vidèrent leurs carabines à seize coups, mais je ne pus entendre dire qu'aucun des Aarabes avait été touché. On dit pourtant que l'un d'eux avait été atteint à l'épaule. Ces sortes de fusillades sont cause que les nomades ne prennent pas au sérieux les armes à feu des militaires, bien que ces instruments aient un tir très précis et portent loin. Ils sont convaincus que leurs misérables mousquets à mèche sont des armes bien supérieures.

[276] Puis arrivèrent des Bédouins Bishr et des étrangers appartenant à des tribus voisines, comme les Billi et les Jeheyne. Ils venaient acheter et vendre sur le marché du hajj, ce pour quoi ils acquittaient chacun pour sa part, un réal de fraternité à quelque cheikh des nomades de ces marchés. Les W. Ali, les Fejîr et les Moahîb, tous de souche Annezi, sont ici propriétaires de leur propre chef⁵⁰⁵. Il y avait parmi les Moahîb un More du Maroc anciennement de la garnison d'el-Akhdar, lequel renonçant au service mal payé de la Dowla s'était fait transporteur de riz d'el-Wejh, et maintenant il vivait maritalement chez les Aarabes. Son nom était Mohammed, et ils l'appelaient *Abu Sinûn*, ou père de la dent, à cause d'une difformité due à la longueur de ses canines. Son asthme lui faisait rechercher le grand air de la vie nomade. Souriant d'agréable façon, il se déclara heureux de faire la rencontre, si loin du monde, dans ces solitudes, d'un Engleysi. « Les Engleys étaient les voisins de son peuple ! Et si à tout moment j'allais lui rendre visite dans le campement des Moahîb, il me montrait le Harra là-bas et m'emmènerait visiter des sites ruineux dans leur circuit nomade ».

Je vis appréhender un Bédouin, avec de terribles hurlements, dans la kella. C'était un Jeheyne. Son crime était une vieille dette, et Haj Hasan le menaçait de rien moins que de lui trancher la tête. Des nomades s'entremirent en faveur de l'homme, mais ses tourmenteurs le ligotèrent et précipitèrent l'infortuné dans la sombre resserre à fourrage, dont ils refermèrent la porte à clé sur lui. Le Pacha du Jurdi, qui était assis près du puits de la kella, haussant les épaules à ce spectacle

504 Accorte : avisée, habile.

505 « Landlords in their own rights » : en vertu de leur autorité propre.

barbare, leva les yeux vers moi pour voir si l'Européen pouvait le supporter ! De nombreux hôtes étaient à présent logés dans la kella, ceux de Hâyil et de Teyma, avec un concours quotidien d'Aarabes et d'Alowna, de sorte qu'il n'y avait plus de place dans la chambre du café.

Les envoyés de l'émir Ibn Rashîd étaient trois nejdi vêtus de neuf. Le principal était *Abd el-Azîz*, une prudente et honorable personne qui avait la confiance du prince. Bien que blanc de teint comme les Arabes, je crus comprendre que son sang n'était pas pur, il était apparenté aux *el-Aruth* du Nejd oriental. Nombreux sont les étrangers à avoir obtenu une charge, et qui sont aujourd'hui les plus en vue au service du tyran de Hâyil. Il se peut que ces blancs affranchis⁵⁰⁶ d'Arabie aient une ascendance galla⁵⁰⁷. Un certain ton jaunâtre de leur peau d'un blanc blafard, trahit le fait que ce ne sont pas de purs Arabes. Il y avait chez Abd el-Azîz une noble aménité, les mœurs du Nejd et un port important, où à la douceur féminine de leur nature [277] s'alliait une virile austérité. Il avait aussi à cœur de soutenir l'autorité de son maître, de sorte que lorsque les villageois d'el-Alli entrèrent, lesquels ne pouvaient se méprendre sur sa mine chagrine et bistrée, d'un geste hautain Abd el-Azîz leur ordonna de se retirer. Cela ne lui siérait pas, dit-il, d'être assis en compagnie d'Alowna. C'était peut-être dû à une vieille rancune wahabi, car au temps de leur splendeur ces villageois détestés du Hejâz ne s'étaient jamais pliés à la tyrannie du Nejd. Ce même Abd el-Azîz n'en passait pas moins beaucoup de temps à courtiser les nomades W. Ali, devenus les ennemis du Prince. Ils buvaient amicalement leur café aux mêmes tasses, et c'était pourtant à cause de la trahison de cette tribu qu'étaient advenus récemment grands dommages et massacres d'Aarabes, dans les possessions de l'Emir. Ibn Rashîd espérait recevoir leur soumission avant peu car ils ne pourraient pas toujours lui tenir tête. « Ha, ha », fit en riant Mohammed Ali, en entrant dans ma chambre. « Oh les curieuses peurs des Bédouins ! Lorsqu'ils sont sur le champ de bataille, il ne pense qu'à s'entrégorger, wellah, et ici vous pouvez les voir buvant aimablement du café ensemble. » J'allai prendre place à côté d'eux. « Mehsan », dit Abd el-Azîz, se tournant pour prêter l'oreille du cheikh aveugle, « le conseil que je vous donne est de tenir les montagnes, et de demeurer dans les escarpements, où Ibn Rashîd n'a guère de chance de vous atteindre. » Mehsan répondit doucement, « Oui, oui, Abd el-Azîz, c'est exactement ce que nous allons faire. »

Matin et soir, hospitalité de la kella, tous nos hôtes étaient invités à prendre place autour du grand plateau en métal sur lequel s'amoncelaient assez de victuailles pour vingt ou trente personnes, que deux porteurs déposaient dans la galerie. Les délices arabes de Haj Nejm consistaient en riz beurré sur des galettes de pain moitié cuites. Mohammed Ali pouvait se rendre agréable à tous ses hôtes et aux étrangers de passage. auprès des gens de Teyma ils s'enquerraient subtilement de la situation de leur ville : « Était-ce une plaine ou un wadi ? Et il avait l'intention de leur rendre visite (quand, étant un homme de gouvernement, il en aurait l'audace), une de ces années ». Les sincères Teyâmena savaient répondre avec circonspection à ses mielleux propos turcs. Ils n'ignoraient pas que les gouverneurs de Médine avaient prémédité de s'emparer de leur oasis, dans laquelle ils vivaient plus à leur guise sous Mohammed Ibn Rashîd.

Abd el-Azîz me rendait visite tous les jours dans ma chambre. Il discourait librement avec l'étranger, et ainsi faisaient ceux de Teyma. Ils avaient entendu dire du bien du Nasrâni dans la kella et comprenaient que j'étais bien disposé à l'égard des Moslemîn. Étant un homme lettré, il examinait aussi mes livres et, comme il n'avait jamais vu de caractères d'imprimerie, il les prenait pour des lettres manuscrites, disant « très joliment écrit dans la langue des Nasâra ! » Leurs livres, hagiographiques, [278] cahiers⁵⁰⁸ de chansons, et le Coran, sont pour la plupart écrits à la main. Nejm et Mohammed Ali s'étaient vantés auprès d'eux que le Nasrâni ne mentait jamais, fût-ce pour ce tirer d'un mauvais pas ; aussi il répondait avec véracité et franchise à toutes les questions que je lui posais. Le grand Wadi er-Rummah a son origine, me dit-il, dans le Harrat de Kheybar, et se

506 « *Libertine* » (du latin *libertinus*) : esclave affranchi et, par extension, libre-penseur, débauché.

507 Il avait eu une mère ou une grand-mère amenée en esclavage d'Éthiopie en Arabie.

508 « *Quires of songs* », littéralement un vingtième de rame de papier.

termine à Zheyer près de Bosra. Il me dit aussi, que si j'allais à Hâyl, je verrais des inscriptions dans les environs. Comme il les avait souvent entendu dire que la vérité sortait de ma bouche comme celle de saint Jean Bouche d'Or⁵⁰⁹, il revint me demander si je « buvais » la fumée, car chez les Nejdi c'est un acte rien moins que pieux. Avec seulement deux compagnons, il avait fait une grande course sur leurs thehûls, passant par Teyma, en conduisant la jument, et couvrant dix étapes dans le désert, si grande est aujourd'hui la sécurité qui, sous le nom redouté d'Ibn Rashîd, règne dans ces districts bédouins. Les gens du Nejd et ceux de Teyma apportaient une grande diligence à l'accomplissement de leurs fréquentes dévotions. Des seaux avaient été placés à leur intention sur la terrasses de la kella, pour leur ablutions aux heures de prière. Abd el-Azîz, l'envoyé du prince, se mettait devant eux, et tenant le rôle d'*imâm*, conduisait alors leurs prosternations rituelles.

Le hajj était en retard, et la multitude des Bédouins qui étaient venus au marché sans leurs tentes, campaient en plein air s'abritant du froid piquant de la nuit derrière les buissons. Dans le désert obscur, leurs gais feux de bivouac clignotaient par intermittence, non loin du campement. Au cours de la garde qui précède minuit, des coups de canon du Jurdi étaient tirés dans le vaste désert, à l'est et à l'ouest, au dessus de leurs têtes traîtresses. Longues et glaciales, à cette altitude, étaient les nuits d'hiver. Pendant ces deux mois, les Arabes de la porte ne pouvaient plus dormir passé minuit, mais ils se contorsionnaient en tous sens dans le sable froid, avec rien que leurs pauvres manteaux enroulés autour du corps, et gémissaient dans l'attente du matin. Mais ce sont surtout les femmes qui souffrent dans les tentes déchirées. Certaines, démunies de tout, n'ont plus qu'un sarrau de coton sur le dos. Où trouveraient-elles de quoi s'acheter un manteau pour se couvrir ? Il ne tombe pas de neige dans la plaine, mais certaines années elle blanchit le Harra, au-dessus de 3000 pieds. Un éclaireur monté sur un dromadaire envoyé à la rencontre du hajj, revint avec la nouvelle qu'entre les Hameyn les pèlerins avaient été retardés dans leurs campements par des pluies (tropicales). À l'approche de la caravane, la rumeur se répandit qu'ils rapportaient la petite vérole⁵¹⁰. Des Bédouins de mes amis, lesquels, le [279] vaccin eût-il été gratuit, l'eussent naguère refusé, me suppliaient à présent de leur en vendre. Ils me firent des reproches lorsque, arguant de l'agitation générale et des préparatifs du départ, je refusai de les entendre.

Le même soir, nous vîmes des vols de sauterelles, un mauvais présage pour la saison de printemps qui s'ouvrait : elles dévoreraient la *rabia*⁵¹¹. Les gens crièrent, « Elles arrivent d'el-Alli ! » Faisant voler leurs minces ailes vitreuses comme des oiseaux dans le vent du Sud, les insectes s'abattirent sur le campement. Ces sauterelles furent immédiatement grillées à tous les feux de camp et mangées. Le lendemain matin, les femmes en avaient rassemblé de grands tas, et s'affairaient à les passer à la flamme de petits feux d'herbe sèche allumés dans des trous. Elles répandent une écoeurante odeur de poisson frit dans l'huile. Ainsi préparées et légèrement saupoudrées de sel, les sauterelles sont ensuite fourrées dans des sacs de cuir, où elles se conserveront un bon moment. Après les avoir hachées menu, ils les mangent dans du babeurre suri, nourriture liquide qui est souvent la seule qu'ils connaissent. La poudre de sauterelle n'est pas un mets qu'on puisse servir à des hôtes et j'ai vu des pauvres nomades (des femmes le plus souvent) qui avaient vergogne à confesser que (pour tromper la faim) ils mangeaient de cet te misérable pitance. Les meilleures sont les grasses sauterelles de printemps, et du fait qu'elles « découpent tout ce qui est vert », les Arabes les tiennent pour médicinales. Ne trouvant qu'un herbage brûlé par le soleil pour se sustenter, les couvées tardives, *dubba*, nées d'individus asexués ou de femelles imparfaites, sont sèches et pernicieuses. La sauterelle précoce, une fois grillée, est tenue pour une friandise dans les villes et au désert.

Durant toute la journée passée à attendre le pèlerinage, les Damasquins recrues de fatigue qui

509 « Tom Truth ».

510 Nom donné autrefois à la variole. Lorsque le terme de « vérole » perdit son sens, on distingua la petite vérole (variole) et la grosse vérole (syphilis).

511 Les jeunes pousses d'herbe qui apparaissent dans le désert après les pluies d'automne ou d'hiver.

avaient voyagé avec le Jurdi se montrèrent si peu curieux, que seulement deux groupes s'éloignèrent d'un mille pour visiter les monuments de Medain Sâlih, et encore était-ce parce qu'ils avaient su que j'y étais allé. Le jour suivant, le pacha du Jurdi, avec le lieutenant de sa troupe, Mohammed Ali les guidant, alla voir au galop ce qui avait fait accomplir à l'Engleysi un si long voyage depuis la Syrie. Seul Chrétien parmi la multitude remuante des Moslemîn rassemblés à el-Héjr, je vivais parmi les Syriens sous la jalousie un peu pesante de la meilleure sorte d'Arabes tolérants. Mohammed Ali me recommanda aussi à toutes les personnes susceptibles de favoriser mon aventure en Arabie, ce dont, nonobstant leur amitié et leurs bonnes dispositions à mon égard, tous me dissuadèrent très vivement. La simplicité de leur esprit religieux ne les porte pas à se lancer dans des entreprises nouvelles. « Pourquoi avais-je conçu le projet, dirent-ils d'aller me perdre dans un pays anarchique, et de [280] devenir un hors la loi, ne fût-ce qu'à cause de mon nom de Nasrâni, et loin de tout secours, là où eux-mêmes, qui appartenaient à la même religion et parlaient la même langue, n'osaient s'aventurer ? Tu as mieux à faire, Khalîl, quitte avec nous, tant que la voie est libre, ce désert accablé de famine et consumé de soleil. Tu n'as pas été élevé, et Dieu ne t'a pas choisi, pour endurer cette souffrance dans une terre que seuls les démons, *afarît*, peuvent habiter. Les Bédouins sont des démons, mais toi tu es un Nasrâni. Ici, tous ceux qui te verront te tueront ! Et si, par une grâce singulière, au bout du compte, le Seigneur te sauvait la vie, quel fruit retirerais-tu de toutes ces grandes douleurs ? D'autres hommes courent des risques dans l'espoir d'un bénéfice, mais toi tu aventurerais tout, sans la moindre nécessité. » Et quelques-uns de ces braves coeurs passaient à mon propos de l'amabilité à l'étonnement, que né dans la façon franque de vivre, pleine de superflu, je pusse sans inquiétude songer à partager les souffrances et la vie ingrate des Arabes. Et ils dirent : « Nous allons retourner en Syrie dans un jour ou deux, renonce à ce dessein, et remonte en notre compagnie. N'est-il pas plaisant de vivre à Damas ? » Mehsan l'aveugle me dit la même chose. Lui aussi entreprit de me dissuader honnêtement, moi un homme de mœurs citadines et un Nasrâni : « Ecoute », dit-il, « Le conseil d'un ami. Rentre maintenant, Khalîl, avec le hajj, à es-Shem. Ici ce n'est qu'un pays de Bédouins, que personne ne gouverne, et ton nom est Nasrâni. Ne risque pas ta vie. Et pourtant, je te le dis, si tu as besoin d'aventures, les Arabes sont des braves gens, et ta poitrine se dilatera (tu sentiras ton coeur se libérer) à leur contact. » M. Ali répondit, « Khalîl est un homme trop aventureux, rien ne peut le convaincre. » Un cheikh dit, « Celui qui va chez les Arabes, doit emporter un suaire sous son bras ». D'autres dirent, « Khalîl, veille à ne te confier dans aucun d'eux. Les Bédouins sont des démons. » les officiers du Jurdi me blâmèrent me disant : « Et pourquoi dilapider votre vie ? Vous ne les connaissez pas, mais nous, nous les connaissons. Les Bédouins sont des monstres⁵¹². » Et le lieutenant dit « Même nous, qui sommes des soldats, nous ne pouvons passer qu'en leur versant la surra. Ce sont des rebelles, et (ajouta-t-il en Turc qu'il était) ils méritent qu'on leur tranche la tête. Comment osent-ils dénier l'autorité du Sûltan ! » Ils me demandèrent, « Que pensez-vous de ces déserts ? » - « Je vous en donne ma parole (répondit M. Ali, l'Algérien), si la *Fransa* les possédait, on y verrait des villes et des villages. » Je leur dis qu'à mon opinion le pays n'en valait pas la peine.

Le secrétaire du Jurdi était un Arabe Ageyli au teint basané, un lettré du pays Wahabi, très différent des faces syriennes qui l'entouraient. Et [281] pourtant les yeux de son sombre visage me regardaient avec bienveillance, sans envie fanatique, comme le simple voyageur nasrâni au pays des Arabes que j'étais. Il dit qu'il voulait me parler d'une merveille de son pays où je pourrais bien aller un de ces jours. « Ecrivez !... *Siddûs*, dans le *W. Halîfa*, dans le dîrat *Umseylmi* (Moseilima) *el-khitâb* (le faux prophète), s'élève un *mil* (aiguille ou pilier) avec une inscription dans une écriture inconnue, dont personne ne peut dire ce qu'elle signifie sinon qu'elle est l'oeuvre des Nasâra ou kafîrs, qui habitaient le pays dans l'ancien temps. »

512 Coran IX, 97 : « Les Bédouins sont les plus violents en fait d'incrédulité et d'hypocrisie et les plus enclins à méconnaître les lois contenues dans le Livre que Dieu a fait descendre sur son Prophète. »

Il était maintenant confirmé que le hajj amenait la petite vérole. Cette terrible maladie et le choléra sont la cause de la destruction de l'Arabie nomade. Leurs corps insuffisamment nourris n'opposent qu'une faible résistance à toute maladie maligne. Les caravanes du pèlerinage, (dont bon nombre viennent des provinces de l'Arabie proprement dite), sont comme des torrents d'infection citadine, qui se répandent chaque année à travers la vaste péninsule.

Au huitième matin d'une longue attente, nous vîmes arriver dans la plaine le hajj qui avait voyagé toute la nuit. La troupe du Jurdi se mit en selle et avec ses officiers se porta au galop à la rencontre du Pacha, pour le saluer. Les planteurs de tentes précédaient. Il leur suffit d'à peine quelques minutes de plus pour dresser la ville de toile des pèlerins, à côté du campement du Jurdi. Le tintement des pompeux takhts er-Rûm (peu nombreux à revenir) résonna de nouveau à nos oreilles, rythmé par la démarche solennelle des gigantesques chameaux de bât. La multitude bigarrée du hajj venait ensuite. En se disloquant, leurs rangs défilèrent pendant une demi-heure, jusqu'à ce que la dernière compagnie eut repris possession de ses quartiers. Cette ville de tentes d'un jour se dresse deux fois l'an dans la plaine thamoudéenne, pleine de mouvement ! Les cordonniers s'installèrent dans les recoins du sùk pour se livrer à leur métier. Ils avaient à côté d'eux des semelles en peau brute de chameaux péris en route, dont ils se servaient pour ressemeler les souliers de ceux qui avaient fait un si long chemin à pied. La rue formée par les tentes du Jurdi ne tarda pas à s'accroître de celles des marchands. Dans cette station à mi-chemin, les denrées usuelles valent de cinq à huit fois leur prix sur le marché de Damas. De Syrie, le Jurdi a apporté des olives, des poireaux, du fromage et du biscuit de caravane. Auprès du trou dans lequel il avait allumé son feu de branchage, et de ses poèles à pain, *tannûr*, le boulanger du jurdi s'affairait à cuire de fines galettes de pain blanc, que les pauvres pèlerins lui achetaient pour quelques sous. Je vis que les rafraîchissants citrons doux et acides et les dattes helws d'el-Ali, s'étaient vendus comme un éclair. Dans les tentes, les marchands venus de Damas à dos de chameau avaient défait leurs ballots d'où ils extrayaient pour les étaler sur des tasses à café, de la quincaillerie, des [282] tapis précieux (colorés de riants jardins et doux au toucher comme des prairies printanières), foires⁵¹³ pour les grands cheikhs ! Et des étoffes pour les pauvres Bédouins. Les commerçants du hajj retournant rapportent des marchandises de La Mecque. Je vis des monceaux de café d'el-Yemen (l'Arabie heureuse) dans les tentes où ils tenaient boutique.

Dans de peites tentes à l'écart, je trouvai offert au vent des épices des îles Maldives, des parfums des Indes ou de La Mecque, et des bibelots en porcelaine des mers de Chine, le tout apporté par les pèlerins mahométans, appartenant à maintes nations étrangères et lointaines, rassemblés pour la sainte foire. Un des vendeurs de ces marchandises criait aux Bédouins « Approchez et achetez, *ya Aarab* ! » Des femmes qui passaient en quête de remèdes et d'épices, répondirent avec gravité, « Que vends-tu, jeune homme ? » Lorsqu'elles murmurèrent en entendant le prix, « Que cela signifie-t-il ? (s'écria le vendeur) me prenez-vous pour un trompeur, moi qui viens de voir le temple d'Allah ! » Puis me voyant, il s'interrompit pour me saluer ! Le drôle me présenta en souriant toutes les excuses du monde au nom du Persan Mohammed Aga, parce qu'il n'était pas rentré par le même chemin (il m'avait fait la fallacieuse promesse de me ramener à es-Shem), mais était allé par mer à Bagdad. Au-dedans de lui le Persan craignait que je pusse plus tard l'incriminer, à Damas. Je l'y revis par la suite, après mon retour sans encombre de l'Arabie⁵¹⁴, mais j'avais essuyé tant de tempêtes, que lorsqu'il me parla sur la place du marché je ne me souvenais plus de lui, bien que son visage marqué par la petite vérole évoquât comme un vague et désagréable souvenir en moi. Il pouvait être assuré que je n'y mettrais aucune incivilité. « Ah ! (dit-il alors à mon compagnon, un Damasquin) ce que j'ai pu souffrir, à Maan et tout le long de la route, à cause de votre ami, pour l'avoir conduit à Medain Salîh ! Que ne m'est-il arrivé à Médine ! Wellah ! Je ne voudrais pas recommencer, non, pas même pour le quintuple de l'argent qu'il m'a donné. À Médine,

513 « *Fairings* » : présents qu'on fait au temps de la foire (vieux en anglais comme en français).

514 Au printemps 1879.

j'ai comparu devant leur conseil pour y être interrogé, plusieurs jours de suite, et ils ne prenaient pas mes serments solennels au sérieux, mais voulaient m'obliger à révéler où j'avais caché le Nasrâni. Je n'ai jamais connu pareil désagréments de toute ma vie. »

De pauvres Bédouins arpentaient la rue des tentes-boutiques, pour écouler leurs quelques pintes de samn, dans l'espoir de retirer du produit de cette vente de quoi s'acheter un manteau neuf et un *shâmi* (confectionné à Damas), ou chemise longue. Après avoir voyagé toute la nuit, les pèlerins reposent dans leurs tentes, et les plaisantes pipes à eau et les tasses sont préparées à une centaine de foyers. Pour les yeux désaccoutumés [283] de qui a passé un certain temps dans le désert, les faces blanches et épanouies des Damasquins aux reins ceints, leurs fronts lourds solennellement enturbannés, leurs vêtements citadins et leurs bلبا⁵¹⁵ superflus, sont bizarres. Grande était la presse des abreuveurs à la birket, pour remplir les girbis et puiser pour la multitude du bétail. L'eau de la citerne de la kella était déjà verte et fermentait. Jusqu'aux nomades (qui n'ont pas l'habitude d'une eau bonne à boire), qui refusaient d'en user. Elle nous avait été rendue exécrable par les répugnantes ablutions des odieux Alowna avant la prière, lesquels ne se faisaient pas scrupule de descendre se laver le corps dans l'eau publique.

Dans cette grande compagnie, je fis la rencontre d'un Bédouin au teint basané, un Aarabe *Murra*, tribu du lointain Sud, du côté du Wadi Dauâsir. L'homme montait en Syrie avec la caravane du hajj ! Lorsque je m'enquis de son pays, il me répondit par ce savant dicton commun chez les Bédouins, *Ma biha kheyr*, « Pas grand-chose de bon, sinon rien, à en espérer. » Il entendait par là, « des étendues sans bornes, aucun village, un pays de pénurie et de famine. » D'un pays dont les habitants mangent à leur faim et sont heureux, ils disent que c'est un *Beled biha kheyr*, « une bonne terre. »

Les officiers du Jurdi m'avaient amicalement recommandé au Pacha, et Mohammed Ali lui avait fait mon éloge. Mais je ne pensai pas qu'il serait très opportun de visiter, à l'aube d'une journée qui s'annonçait très affairée, quelqu'un qui naguère avait conçu un grand déplaisir à ma venue à Medain Sâlih. Que ce fût dans ses bons ou ses mauvais jours, M. Ali m'avait déjà dit à ce propos. Dans la nuit de décembre qui avait vu le hajj quitter Medain, le Sîr Amîn turc et Mohammed Saïd Pacha avaient, avant de lever le camp, fait appeler M. Ali. « Wellah, lui avaient-ils dit, n'aurais-tu pas caché le Nasrâni, afin de l'envoyer secrètement à Médine et à La Mecque ? » - « Nenni vos Seigneuries, Dieu m'en est témoin, mais cet homme ne s'est assurément aventuré jusqu'ici que pour voir Medain Sâlih. Croyez-m'en, il ne fera pas un pas de plus. En tout cas je saurai comment l'en empêcher, mais je vais l'amener en votre présence. Il répondra en personne à vos questions. » - « Non », dit le Pacha, « Je ne tiens pas à voir sa face, et j'ai ma dignité à préserver. » (Il se pourrait bien que c'était parce que, lorsque je lui avais rendu visite à Damas, je n'avais pas cru bon de donner du « Votre Magnificence ! » au vieux prévaricateur corpulent des deniers publics.) Le Sît Amîn (de Stambûl) dit, « Prête bien l'oreille, kellâji. Si cet Engleysi nous suivait ne serait-ce que d'un pas, dans la direction de Médine, tu devrais m'apporter le tête de ce chien. » [Alors qu'à Constantinople les Anglais assistent ces barbares auxquels il est impossible de rien inculquer, ils sont prêts à nous assassiner en secret, et, à Médine comme à La Mecque, ils épargnent la vie des chiens!] Le Pacha dit à [284] Mohammed Ali, « Qu'il demeure avec vous dans la kella, et faites lui faire le tour de tous les monuments, afin que plus aucun Francs ne vienne ici, à l'avenir⁵¹⁶. Veillez à ce qu'il ne soit fait aucun mal à cet homme, car, wellah, ta vie dépendra de la sienne. » Le Sîr Amîn : « Par le Dieu Tout Puissant, si nous ne le retrouvons pas vivant à notre retour, nous te pendrons, Mohammed Ali, à la porte de ta kella. » Ils sont depuis peu dans une terrible crainte que raison leur soit demandée de

515 Sorte de longue tunique de laine ou de soie portée au Moyen Âge par les femmes et les hommes

516 Espoir déçu, puisque deux et sept ans plus tard, Charles Huber et Julius Euting firent le voyage à Medain Sâlih. Charles Huber avait été envoyé en 1878 dans le Nord de l'Arabie par le Ministère français de l'Instruction Publique. Alors qu'il était à Hâyil, il entendit parler du passage d'un Anglais qui se faisait appeler *Khalîl* et qui avait relevé les inscriptions d'el-Héjr. Julius Euting se rendit à Medain Sâlih après avoir pris connaissance des premiers rapports de Doughty sur son exploration du site (Hogarth, pp. 60 et 100-01).

la vie des citoyens européens. M.Ali traita toute l'affaire rondement, et leur répondit hardiment⁵¹⁷, qu'il exécuterait les ordres reçus, mais par le Dieu Très Haut, il était un Moghrébi, et pas homme à se laisser impressionner par aucune créature vivante. » Cette fois-ci, je dois demander une faveur au Pacha, à savoir qu'il me recommande aux féroces Bédouins de la route. Lorsque au matin, la caravane décampera, je poursuivrai mes vagabondages avec les Aarabes dans l'immensité du désert. Les officiers du Jurdi avaient vainement tenté de dissuader Zeyd, et aussi le Pacha, mais Zeyd escomptait gagner de l'argent, et ils n'avaient aucun pouvoir sur un libre Bédouin.

Des derviches algériens étaient les hôtes du soir dans la kella. Ils m'accordèrent très volontiers - ils m'avaient sans doute pris pour un Musulman étranger - qu'ils jouissaient à la fois de la liberté religieuse, et d'une justice équitable, sous leurs maîtres chrétiens. Il y avait aussi des askars mores venus des kellas du Sud. C'est ici qu'ils touchent leur solde, laquelle, sur la route du hajj leur est versée une année à l'avance, bien que les salaires de tous les autres hommes de la Dowla ottomane ne le soient qu'avec beaucoup de retard. Lequel d'entre eux, sinon, accepterait de rester isoler au sein de ces grands déserts dans l'attente de sa paie ? Cela leur ferait presque le même effet que s'ils ne la recevaient jamais. Ces hommes des pays sédentaires, accoutumés à de robustes haquenées, s'ébaudirent au spectacle de la jument efflanquée et échaudée⁵¹⁸ envoyée en présent par le prince du Nejd. « Une gueuse effronterie, que d'envoyer cette charogne que ne vaut pas trente couronnes. Le Pacha ne l'accepta pas ! » Des Bédouins qui se trouvaient là fanfaronnèrent qu'elle valait bien trente chameaux. Un Syrien dit, « Un mois à Shem, et elle aura bien meilleure allure qu'à [285] présent. Une précédente année, une jument sèche comme un cotret⁵¹⁹, offerte par cet émir bédouins, Ibn Rashîd, ou peu importe comment le nomme, a grossi dans les écuries du Pacha, avec abondance de blé et de fourrage vert, pour devenir aussi grande, oui, que cette chambre du café ! » Les meilleures juments d'élevage pur sang sont estimées dans les tribus aarabes, où elles sont rares, à vingt-cinq chameaux, c'est-à-dire £130 à tout le moins, ou au plus £150 sterling, et les moins bonnes à cinq chameaux, le prix des meilleurs thehûls. Le présent annuel par le prince bédouin d'une jument à Mohammed Saïd n'était qu'une bouchée de pain pour le grand pacha syrien. Lorsqu'il redescend avec le pèlerinage de l'année suivante, le Pacha dépêche d'ici son envoyé à Hâyil, porteur de présents en retour pour l'émir arabe. Ce sont des pistolets à barillet, des fusils, des longues-vues, et autres articles de Stambûl, de même provenance occidentale.

A huit heures du matin, au signal du canon, la caravane du hajj s'ébranla, et je les suivis avec Zeyd monté sur un jeune chameau qu'il m'avait acheté pour trente réaux. Au moment de partir, il demanda à Mohammed Ali de se ressouvenir de lui à Damas (à cause du poulain qu'il lui avait offert), et de lui ramener au prochain hajj, au moins un manteau d'hiver fourré [à la mode de la ville : les Aarabes syriens portent un chaud justaucorps en peau de mouton ; les Bédouins du Sinaï, une peau de gazelle ou d'un autre animal suspendue à leur cou, qu'ils enroulent autour du corps lorsque le vent souffle]. L'autre ne répondit pas grand-chose. C'étaient des trompeurs tous les deux, et nous ne les revîmes plus⁵²⁰. Nous traversâmes la plaine d'Héjr, pleine de petits tertres de sable que le vent avait poussés autour des buissons de *rimth*. Un Welad Ali m'insulta au passage, (voisins de Médine, ils sont imprégnés de je ne sais quels relents de la ville, en sus de leur fanatique malignité nomade) disant, « Voudrais-tu amener les Muscôv sur nous ? Ô toi ennemi ! (il braqua son mousquet sur moi). Sache que c'est ainsi que nous userons avec eux, nous avons maints fusils

517 « and answered to their beards » : et leur répondit à la barbe.

518 « Scald » : « comme un cochon de lait a qui a été ôté le poil par le moyen de l'eau chaude ». (Littré).

519 « Faggot ». Un cotret est un « fagot de bois court et de médiocre grosseur ». (Littré).

520 Doughty le revit à Damas, au début de l'année 1888, lorsqu'il emmena sa femme visiter la Palestine. Mohammed Ali lui fit présent d'un œuf d'autruche.

comme celui-ci, et sur le champ de bataille un Bédouins vaut, wellah, dix Muscôvis.⁵²¹» Je lui dis, « Par ma foi, je puis être assuré qu'un d'entre eux vaut plusieurs de vos fanfarons désœuvrés, à vous weleds. Je ne suis pas un ennemi, grand nigaud. Il n'est pas une seule nation dans le monde qui vous envie vos déserts de sable. Je suis du parti du Sultan, et contre ces Muscôv, si jamais ils venaient ici. » Avant Mubrak en-Nâga, nous fîmes halte un moment, [286] pour laisser passer la caravane. Il était réjouissant d'entendre le solennel et sonore hululement et les coups de pistolet des dévôts hajjis. Pour les Bédouins, ignorant de la mythologie coranique, ce n'est ici (comme ils disent) que « le lieu du pullulement ». Il pouvait en être ainsi du temps passé lorsque les pèlerins formaient une multitude. Tout en avançant, je vis que la falaise orientale était pleine d'antiques inscriptions gravées, mais il ne m'était plus de mettre pied à terre pour les transcrire. Jetant un coup d'oeil du haut de mon chameau, j'eus l'impression que la caravane était très diminuée ; c'était à peine si les deux tiers des hajjis qui étaient descendus à la Mecque s'en retournaient. On ne remarquait pas un seul bonnet persan de fourrure, dans la foule. La sainte visitation accomplie, nombreux étaient ceux qui étaient rentré par mer et certains étaient morts en chemin. Des esclaves africains, destinés à tout le Nord-Ouest du monde mahométan, sont ramenés dans le hajj qui remonte de La Mecque, mais en examinant attentivement la caravane d'une extrémité à l'autre, toute la journée, je n'en trouvai pas même cinq.

Voyant que des Bédouins qui allaient avec nous s'étaient bouché les narines, je m'enquis de la cause de ce geste. Ils me dirent : « Ils n'avaient jamais été inoculés et ils redoutaient énormément de respirer l'odeur du hajj. » Vivant continûment dans une atmosphère très pure, les nomades se font toutes sortes d'idées au sujet des odeurs. Lorsqu'ils entrent dans les villes, où ils sont exposés à un air étranger, purgatif et désagréable, il est habituel de les voir respirer, avec une sorte de répugnance, à travers un pan de leur mouchoir. L'après-midi était étouffant, et nous avions très soif. Un pauvre derviche, qui allait à pied, entendant quelqu'un dire « de l'eau », saisit, avec un regard amène, le bride de mon chameau, et élevant sa petite girbi il dit cordialement, « Bois ceci, ô pèlerin, et rafraîchis-toi. » Ne voyant que de l'eau croupie et décolorée dans l'outre de cuir, je la lui rendis, mais il ne voulut pas entendre mes excuses. Il semblait à son expression qu'il pensait que celui qui montait le chameau avait mal récompensé sa pieuse obligeance, car dans le combat permanent qui se livre sur la route du hajj charité bien ordonnée commence par soi-même. Il me fixa un moment avec colère, son bienfait perdu, et passant son chemin avec lassitude il pouvait deviner que l'homme qui ne voulait pas boire de l'eau avec les autres pèlerins n'était pas un bon musulman.

Le hajj remontant atteignit son terrain de campement avant le coucher du soleil. Nous mîmes pied à terre et j'allai confier à Mohammed Tâhir mon gros rouleau d'inscriptions estampées à Medain Sâlih. Il déposa ma commission dans ses cantines, et me promit de bonne humeur de les remettre au consulat britannique de Damas, et c'est en effet ce dont il s'acquitta fort honorablement. Je m'enquis des dernières nouvelles politiques en provenance de Médine. Il parla ainsi : « Les Puissances ont [287] communiqué certaines exigences à la Porte, menaçant si elles n'étaient pas satisfaites de faire cause commune contre le Sultan. » - « Et l'Angleterre, » - « Ah, l'Inghilterra ! Et bien ! Qui peut dire comment ira le monde ? » Un jeune officier turc de la troupe du hajj se tenait là, et il me dit : « Nous savons que depuis de nombreuses années les Frenjis parlent de se partager l'Empire du Sultan. » - « Mais que dit le Sultan ? » - « Et bien, s'il devait en être ainsi, *hî yellah*, qu'ils viennent, séparément ou tous ensemble, et que Dieu accorde la victoire à qui il voudra ! » Il dit cela avec une juvénile mélancolie, comme si le décret de la providence était imminent et qu'ils dussent bientôt s'ébranler et tout miser sur cette dernière aventure. La plus fanatique et la plus sauvage des régions mahométanes s'étendait devant moi, où le nom de Nasrâni ne sert ordinairement que d'insulte. Comment pourrais-je me frayer un passage au sein de cette population frénétique et sanguinaire, et ne pas être pris pour un espion, un de leurs imaginaires ennemis

521 Coran VIII, 65. « Ô Prophète ! Encourage les croyants au combat ! S'il se trouve parmi vous vingt hommes endurants, ils en vaincront deux cents. S'ils s'en trouve cent, ils vaincront milles incrédules : ce sont des gens qui ne comprennent rien. »

héréditaires ? Leur discours politique était plein de solécismes⁵²², je jugeai que la réalité pouvait être pire et je pensai ne pas revenir vivant de cette entreprise. Cette année serait-elle celle du jehâd ? Mais je n'aurais peut-être plus d'inclination de faire un autre voyage en Arabie⁵²³. Se retrouvant à l'improviste, les deux officiers cherchèrent à lire dans mon regard si je n'avais pas reçu et digéré les nouvelles de leur religion mourante non sans une secrète exultation, prévoyant que le triomphe universel des Chrétiens était bien près de se produire. Mais lorsqu'ils eurent constaté que de toute évidence loin de me réjouir de leur tristesse, elle m'avait rendu pensif, le m'élevai de cent coudées dans la bonne opinion qu'ils avaient de moi.

J'attendis Zeyd. Lorsque nous avons mis pied à terre, le fourbe Bédouin m'avait dit qu'il mènerait nos chameaux au pâturage et qu'ensuite nous irions à la recherche du Pacha. Il m'évita jusqu'à la tombée de la nuit ; lorsque las et à jeun depuis la veille, je traversai le cordon des sentinelles pour rejoindre les feux de ma compagnie bédouine, où je trouvai Zeyd qui buvait du café. Il me fit place, et dissimula l'affaire sous des sourires. Plus tard, retournant dans le menzil du hajj, j'allai seul rendre visite au Pacha, mais je trébuchai dans les cordes de son pavillon, car les lumières étaient éteintes, et le garde me fit entendre que le grand homme reposait déjà. Là, je vis le châssis vide, se dressant au-dehors, du chameau du Mahmal. Une courette avait été aménagée avec des piquets et des rideaux, auprès de la grande tente, pour servir d' « appartement aux hareem. » je me rendis chez le médecin militaire, qu'ils appellent *el-jabbar*, ou rebouteux. Il m'avait [288] promis de me donner une leçon d'art médical. Je le trouvai homme de mérite, et les quelques instructions qu'il me dispensa en une heure me furent durablement profitables par la suite, car j'avais perdu mon traité de pharmacie. Je lui énumérai mes remèdes par leur nom, et je notai sous sa dictée l'usage élémentaire de chacun. À sa demande, je lui avais apporté pour un de ses patients, un peu de poudre de laudanum⁵²⁴. Il était trop las pour ouvrir ses cantines. Je demandai « Que faire si ayant donné à quelqu'un plusieurs doses de ce médicament à garder sur lui, dans son ignorance il les avalait d'une seule traite, *wa yuskut el-kalb*, » Je voulus ajouter « et que son cœur cesse de battre », mais ma fatigue fit que je prononçai un k simple (non pas un k guttural), pour *coeur*, disant le contraire « et que le *chien* soit réduit au silence. » Mon équivoque tomba dans l'esprit du sympathique hakîm. Après les premiers sourires, lissant sa barbe d'un brun tirant sur le roux, l'algébriste⁵²⁵ réfréna son hilarité naissante, qu'il contint (j'en ai bien peur) jusqu'au matin suivant, lorsqu'il se trouva à la table du Pacha. Sur ces entrefaites, un jeune derviche de Medân fit son entrée. Il était d'une taille gigantesque, et il m'avait très souvent vu, moi le Frenji, me promenant dans ce quartier ouvert de Damas. Il venait demander les aumônes de ses compagnons et des biscuits pour son souper, et, ayant les yeux à sept pieds au-dessus des talons, il s'arrêta pour examiner quelqu'un comme moi, dans le hajj, assis ici, et dans cet accoutrement. « Les biscuits (*ozmat*) sont chers », dit le charitable médecin, « mais demain et après demain ils seront à meilleur prix, j'en achèterai alors, et tu reviendras me voir. » Au sîk de la caravane, le prix de toutes les denrées, qui sont transportées à dos de chameau, fluctue à chaque étape, selon que le hajj approche du milieu ou du terme de son voyage. À Medain, les *ozmat* se vendaient selt fois plus cher qu'à Damas.

522 Faute contre la syntaxe au regard de la grammaire ou de l'usage jugé correct à une époque donnée. *Solécisme : grossier*.

523 Outre son désir d'approfondir sa connaissance de l'Arabie et, particulièrement, celle des Bédouins du désert qu'il n'avait fait que côtoyer à Medain Sâlih, la médiocrité de ses ressources poussait Doughty, plutôt qu'à rentrer à Damas avec le hajj, à rester en Arabie, où la vie ne coûtait presque rien et où il espérait gagner un peu d'argent en soignant et en vaccinant les Arabes (Hogarth, p. 33).

524 Les médecins prescrivaient généralement le laudanum en cas de fortes diarrhées, car les opiacés ont un effet constipant. Cette substance était aussi utilisée pour **calmer les douleurs**, car elle contient un peu de morphine. Malheureusement, le « médicament » était aussi donné aux enfants, notamment en Angleterre, où certains ne s'en remettaient jamais et mouraient « mystérieusement ». Il s'agissait en fait d'**overdoses**.

525 « *Algébriste* » (selon l'acception que Doughty donne à ce mot). *El-Jabbar* : la réduction de ce qui est cassé. L'algèbre se définissant comme une méthode de réduction des calculs, l'algébriste est soit le mathématicien qui fait des calculs, soit le rebouteur (ou rebouteux) qui réduit les fractures.

Civilement sommé par le sentinelles, je passai du campement aux feux des Arabes, et revins à notre buisson bédouin, où sur le sable nu, à l'abri de nos selles à chameau empilées face au vent, nous avions établi notre gîte nocturne. Un dévot Fegîri faisait partie de cette compagnie, il avait été au Hameyn et s'en retournait à présent avec le pèlerinage. Il s'affairait à pétrir un pain d'orge, lorsque soudain, un grand et clair météore glissant sous les étoiles, avec une traînée lumineuse, chut et ralentit sa course sous nos yeux, en émettant une immense lueur bleue. « Ha ! (soupira l'homme encore plein du spectacle religieux de La Mecque), mon Dieu, ces manifestations de Tes œuvres merveilleuses passent l'entendement ! » Puis ayant poussé le pain sous la cendre et les doigts encore poisseux, [289] voyant une nâga uriner, il se leva hâtivement, et courant prendre l'urine dans le creux de ses mains, il les rinça. Dans l'opinion des nomades, les excréments de leur bétail sont purs. Ce fut alors que je compris la pénurie perpétuelle d'eau dans le pays désertique là-bas, où nous arriverions le matin suivant. Je trouvai des gens du Kasîm parmi nos Bédouins. Ayant quitté le service du hajj syrien, ils s'apprêtaient à rentrer chez eux en passant par Teyma et le Jebel Shammar, plus de trois cent milles à pied. Ils me dirent que si jamais j'allais dans leur pays, je pourrais y faire fortune avec mes remèdes. « Mais pourquoi donc, dirent-ils, te proclamer Nasrânî ? C'est une chose que tu peux faire à Damas, mais pas dans le Nejd, où les gens n'ayant aucune notion du monde, cela te mettra en péril. » Et tandis que nous buvions à la ronde, ils me recommandèrent de me dire « Misslîm », tout en restant au-dedans de moi de l'opinion que je voulais, (une telle indulgence est accordée par le Coran à tout Moslemîn persécuté⁵²⁶), paroles qui ne sont pas loin de la sagesse. J'ai souvent éprouvé le sort inique de devoir voyager comme un hors la loi (passible de mort, à leurs yeux) en Arabie, rien qu'à cause d'un nom. Il ne m'eût guère coûté, sinon rien du tout, de confesser que Confucius ou Socrate étaient les apôtres d'Ullah, mais je ne pouvais trouver dans ma vie passé aucun motif qui me fît confesser le barbare prophète de La Mecque et entrer, sous le joug, dans leur solennel paradis d'imbéciles⁵²⁷.

Au dernier coup de canon précédent l'aube, les Bédouins chargèrent leurs chameaux et partirent. Je vis aux étoiles que notre course tirait beaucoup plus à l'est. Parce que les Arabes sont pleins de toutes sortes de malices susceptibles de leur profiter, j'eus alors comme une appréhension de mes compagnons, jusqu'à ce que la lumière du jour apparaissant j'aperçusse les porteurs B. Sokr du hajj survenant en désordre et braillant leurs sauvages cantiques bédouins. Testés loin en arrière, le gros de la caravane n'était pas encore en vue. Je vis aussi les ornières laissées par les roues du canon du Jurdi, et je sus alors avec certitude que nous étions sur la bonne voie. Pour plus de sûreté cependant, je descendis de ma monture, afin de poursuivre à pied et je fis jurer Zeyd, qui la veille ne s'était pas montré, de m'amener devant le Pacha. Nous l'aperçûmes bientôt, chevauchant loin en tête, avec ses officiers et quelques soldats ; c'était près de Shuk el-Ajûz. J'étais alors en croupe de thelûl de Zeyd (mon chameau était malade) et nous les rattrapâmes au grand trot. Zeyd salua avec la noble simplicité bédouine, d'une voix grave et profonde, et comme un seigneur sur ses terres, « La paix soit avec toi⁵²⁸. » Entendant cette voix bédouine dans son dos, [290] Mohammed Saïd se contenta de répondre « Oh ! », sans se retourner ; mais jetant un regard oblique sous le soleil, il me vit et me reconnut. Aussitôt après, il dit avec bonne humeur à mon compagnon Bédouin, « Je te le confie et (portant la main droite à son cœur), aie soin de lui comme de mes propres yeux. » Il me dit aussi « Avez-vous achevé votre tâche à Medain Sâlih ? Que sont ces épigraphes ? Croyez-vous que dans vos pays il y ait quelqu'un qui soit capable de les déchiffrer ? Et qu'en est-il des maisons ? N'avez-vous pas dit que ce n'étaient pas des maisons, mais des sépulcres ? Mais n'avez-vous trouvé aucun trésor ? Adieu. » Je m'attardai pour parler au Pacha du chameau malade que Zeyd m'avait acheté, ce qui lui fit dire à Zeyd, « Ecoute-moi bien ! Tu restitueras le chameau à son propriétaire et tu te fera

526 Coran (IV, 101) : « Lorsque vous parcourez la terre, vous ne commettez pas de faute si vous abréguez la prière par crainte d'être surpris par les incrédules ».

527 « *Their solemn fools'paradise* ».

528 Dans son journal, à la date du 14 février 1877, Doughty note succinctement « Zeyd lui dit bonjour de sa grosse voix ».

s rembourser l'argent⁵²⁹, et (s'adressant à moi) si ce Bédouin n'en agissait pas ainsi, je lui en demanderais personnellement raison, à Damas. (A Zeyd) Où sont vos Aarabes en ce moment ? » - « A environ un jour à l'orient d'ici, et ils se dirigent vers Teyma. » Le Pacha me redemanda, « Et où allez-vous ? » - « A Teyma, à Hâyil, j'espère aussi à Kheybar. » Le Pacha prit une inspiration : il n'aimait pas l'idée que j'allasse visiter Kheybar qui est dans le circuit de Médine. Il répondit : « Mais c'est très difficile. » Alors Mohammed Tâhir, qui chevauchait de conserve avec le pacha, dit amicalement, « Il a des vaccins avec lui, ce qui garantira sa sûreté chez les Aarabes. Le les ai vus. » Il ajouta, « Toutes vos inscriptions sont-elles bien contenues dans le rouleau que vous m'avez confié ? Je répondis aussitôt, « elles sont toutes là, et je m'en remets à Dieu de pouvoir les montrer un jour à vos Seigneuries, à Damas. » Le Pacha répondit avec gravité, *Insha'lla*, « si Dieu veut ». Il pensait sans doute que je n'avais guère de chances de revenir vivant de cette aventure arabe. Rapportant par la suite le discours du Pacha dans les tentes nomades, Zeyd mit dans sa bouche un si grands nombre de *billahs* bédouins (« par Dieu »), qui n'avaient jamais été proférés, que je l'écoutai comme dans un rêve.

Ayant pris congé d'eux, nous nous écartâmes de la route du hajj, et allâmes remplir nos outres à une mare d'eau de pluie. Puis prenant la direction de l'est, nous entrâmes dans le haut plateau de grès désertique de *Borj Selman*, où nous rencontrâmes un gigantesque essaim de sauterelles, qui volaient toutes ensemble et s'apprêtaient à se poser au pied des buissons du désert, car c'était l'heure de leur repas. Il semble qu'une fois remplie cette fonction naturelle, elles périssent presque aussitôt. Comme nous étions toujours à jeun, Zeyd découvrit des poireaux sauvages de te petits tubercules, *thumma* ou *sbeydi*, qui cuits sous la cendre ne sont pas sans rappeler la pomme de terre. Il cueillit aussi les petites branches d'un [291] buisson à l'agréable saveur de salade, *thalûk*, ainsi que de l'oseille sauvage, et me les offrit à manger. Et sortant de ses sacs de selle un morceau de pain d'orge, il le rompit et nous en distribua des parts égales. « Celui-ci, dit-il, provient de notre surra. Tu ne peux pas manger du pain bédouin, hein Khalîl ? » Le plateau que nous traversions, qu'ils appellent le Barj Selman (nom ancien datant des temps héroïques des Beni Helâl,) est une vaste étendue de gravier et de sable, pleine de rochers gréseux. « Ceci, dit Zeyd, me montrant la terre déserte de sa main basanée, est le pays des Bédouins. » Il m'envisagea pour voir si l'homme de la ville était découragé en n'apercevant que le désert vide devant lui. Et il dit : »Ecoute, ô Khalîl, si tu voulais partager notre existence, ton argent pourrait t'être envoyé tous les ans avec le hajj, et nous te donnerions une vierge pour épouse. Si des enfants venaient à lui naître, lorsque tu t'en irais d'ici, ils seraient comme les miens, billah, et resteraient avec moi. » Il me donnait aussi un chameau de son troupeau.

529 Doughty a payé £6 la nâga que Zeyd lui a acheté. Il ne lui reste que \$7.





Chapitre 8

La vie nomade dans le désert

Les Bédouins Fejr

[293] Le lait de chamelle. Mon arrivée à la tente de Zeyd. Sa femme, Hirfa. La rahla. Seules les femmes vaquent aux soins du ménage. L'eau est précieuse. La rahla. Rochers « écrits ». Chameaux privés d'eau protestant durant la saison fraîche. L'année nomade. Ils dressent leurs tentes là où ils trouvent du pâturage. détail supplémentaire sur la rahla. Installation d'un nouveau campement. Le campement des Fukara. Les Aarabes de Zeyd. La « construction » de la tente de Zeyd. Le foyer du café de Zeyd. Pour eux, *Aarab*, signifie « les gens ». l'abri des nomades arabes. Le mobilier du ménage. Les hôtes de Dieu. Histoire de Zeyd. La tribu de Zeyd. Les Turcs et les Anglais considérés comme des tribus. Les mariages de Zeyd. Hirfa. La fuite de Hirfa. Courtiers Howeytât en chameaux. Les nations bédouines. *Keyif*. Colons nomades. Les Howeytât sont-ils des Nabatéens ? Le raffk. Hirfa est ramenée au logis. Le sort de la femme chez eux. Une vieille épouse de Zeyd. Maternité nomade. Une superstition asiatique de la femme. Apparence féminine des hommes arabes. Comment les femmes prient. L'opinion sémitique de la gent féminine. Femmes voilées ou dévoilées. La femme et la mère dans loi hébraïque. La grossesse dans la vie du désert. La vieille coutume arabe d'enterrer vivants les nouveaux-nés de sexe féminin. Le garçon et la fille dans la famille nomade. Les nomades s'imaginent difficilement une vie future. Sacrifice aux défunts. Tendre souvenir des pères défunts gardé par les fils. Dans les pays frontières, les femmes vont pleurer sur les tombes. Les enfants nomades ne sont pas battus. « Il est honteux de mentir ».

Zeyd ayant voulu que nous changions de manteaux, nous voyageâmes jusqu'à tard dans l'après-midi, marchant et montant à tour de rôle. Il se demandait avec inquiétude si nous pourrions trouver les Aarabes avant la tombée de la nuit. Comme ils décampent souvent, Zeyd était incapable de dire, à une douzaine ou une vingtaine de milles près, où était leur terrain de campement. Un des Ageylis de la nuit précédente était avec nous ; armé d'un maillet, il faisait avancer mon chameau malade. Alors que nous étions à la recherche de nos Aarabes, nous aperçûmes soudain les forme ondulant lentement de chameaux dispersés, pâturant sous l'horizon. Le soleil étant sur le point de se coucher, on les ramenait au campement bédouin, le *menzil*, à encore une heure. Arrivés aux bergers, nous mîmes [294] pied à terre et nous nous assîmes, et prenant notre bol un des jeunes garçons, courut traire ses nâgas pour nous. C'est *kheyr Ullah* (« la générosité du Seigneur »), qu'il ne peut être question de refuser au voyageur, les pauvres propriétaires dussent-ils se passer de souper. Un peu plus tard, mes compagnons demandèrent si je ne me sentais pas mal, « car, disent-ils, les étrangers ressentent habituellement une douleur après avoir bu du lait de chamelle pour la première fois. « Léger mais plutôt aigre, ce lait ne tarde pas à se transformer en caillé durci dans l'estomac.

En nous approchant des tentes des Bédouins, l'Ageyli et moi, nous ralentîmes l'allure, observant l'étiquette du désert, afin de laisser Zeyd, notre hôte, nous précéder. Son abri était une petite tente d'été ou « tente volante », qu'il appelle *hejra*, « construite » (c'est leur façon de parler) sur le sable du désert. Elle nous parut pauvre et basse, seyant peu à un grand cheikh, et à l'intérieur

il n'y avait pas de beau tapis étendu : ce n'était par l'aisance que j'avais connue jusqu'alors chez les Bédouins du Nord. Avec un sourire sévère, Zeyd me fit entrer et, non dans quelque étonnement, je dus le suivre dans l'appartement des femmes. Ces Bédouins qui ont émigré jadis, ne nourrissent aucune suspicion à l'endroit des Nasrânîs, qu'ils ont vu dans le Nord, et dont ils ont entendu dire qu'ils étaient d'honnêtes gens, davantage que les Moslemîn. Une fois là, il me présenta à sa jeune épouse : « Khalîl (dit-il), voici ta nouvelle « tante » (*ammatak*, hôtesse) et , *Hirfa*, c'est Khalîl. Veille à prendre soin de lui⁵³⁰. » Avant le matin, les membres absents de la tribu étaient tous rentrés du marché du hajj. Les nomades demeurèrent un jour de plus à Borj Selman ; nous décampâmes au troisième matin. L'altitude de cette contrée est de près de 4500 pieds.

Le décampement des Arabes et leur conduite du bétail d'un pâturage à un autre, sont appelés la *rahla*. Ils en avaient débattu au cours de leur mejlîs de la veille, ainsi que de l'heure matinale à laquelle elle aurait lieu. Lorsque la décision est laissée à la discrétion du cheikh, les occupants des tentes voisines guettent le lever du jour pour voir si ses hareem ont déjà abattu sa tente, ce qu voyant, c'est la *rahla*. Les ménagères s bédouines se hâtent alors d'arracher les piquets des tentes, et celles-ci s'écroulent ; la toile de tente est roulée, les mâts sont rassemblés et liés en faisceau. Puis elles traînent les possessions du ménage, (serrées dans des sacs de worsted qu'elles ont tissés), pour les charger sur les chameaux de bât. Lorsque leurs voisins immédiats et ceux qui sont plus loin les voient, toutes les tentes du vaste et dispersé menzil sont immédiatement abattues. Les bergers sortent avec leurs troupeaux. Les hareem (pluriel de *horma*⁵³¹, femme) se mettent en [295] selle avec leur bagage. Les hommes, qui ne portent que leurs armes, épée ou mousquet, accrochées à l'arçon de la selle dans leur dos, et une longue lance à la main, s'avancent sur leurs thélûls. Ils suivent avec le cheikh et c'est ainsi que le village nomade se déplace. Mais si la tente du cheikh reste debout et que le soleil est levé depuis déjà une heure, les gens disent, au moment où leur bétail devrait être envoyé au pâturage, « Que les bêtes allaient paître, il n'y aura pas de *rahla* aujourd'hui. »

A l'aube de ce jour là, aux environ du 16 février, le vent soufflait en rafales et, sur ce haut plateau, l'aube était glaciale. *Shîl*, « Chargez ! » cria Zeyd, et *Hirfa*, frissonnant et soupirant, emballa les affaires du ménage. Les cheikhs mariés n'aident pas leurs faibles épouses à plier bagage : ce serait une indignité , même aux yeux des femmes. Les hommes restent assis jusqu'au dernier moment, se réchauffant aux brindilles enflammées qu'ils ont ramassées, et d'habitude Zeyd préparait le café. Les chameaux de bât sont amenés et couchés entre les charges. Il n'y a que le berger pour aider *Hirfa* à les hisser sur les bât grossiers, *hadaj*, un cadre de bois d'acacia du désert, ouvrage d'un sâni nomade ou d'un Solubbi. En toile de tente usagée, le coussinet du dessous, *witr*, est bourré d'herbes sèches, et le tout est sanglé avec une simple corde sous la panse du chameau. Appelé à l'aide pour soulever les charges car elles étaient trop lourdes, Zeyd obtempéra de mauvaise grâce, murmurant : « Un cheikh était-il portefaix pour porter des fardeaux ? » Je les aidai aussi à soulever de chaque côté des selles les lourdes demi-charges, jusqu'à ce qu'elles fussent toutes les deux à la même hauteur accouplées par une corde. Zeyd était un hobereau dans une tribu qui n'était pas méprisable. Un cheikh de ce rang ne doit prêter la main à aucune corvée à la vue des hommes, il laisse cela à son valet⁵³². Un grand cheikh peut certes prendre sur lui de participer aux soins de sa jument, dans le menzil, pendant que ses serviteurs passent la journée à garder les troupeaux au loin, mais l'ayant conduite au puits, s'il y en a un, il appellera un de ses contribuables du commun pour lui puiser de l'eau. Lorsqu'ils sont enfant, et plus tard les adolescents en âge de porter les armes, les fils des cheikhs n'en passent pas moins beaucoup de temps au loin avec le bétail de la tribu, et frayent avec les bergers. Il m'est arrivé de voir Zeyd s'éloigner avec une faucille pour couper le fourrage de sa jument et en rapporter un plein manteau sur son dos, murmurant, avec la désolation peinte sur

530 Le 15 février 1877, Doughty dresse sa tente à côté de celle de Zeyd.

531 Littéralement : « celle qui est défendue à un autre que son époux ».

532 « *Hind* » (archaïque) , paysan, manant, valet de ferme.

son noir visage, que c'était l'office de son fils Selîm ; et il réprimandait le garçon, enfant désobéissant plus qu'à son tour, l'appelant le tourment de sa vie, *Sheytan*, n'allant pas toutefois jusqu'à le menacer, car c'est une chose étrangère à l'esprit d'un père bédouin.

[296] Nous bougeâmes d'à peine dix milles, et dressâmes le campement à quatre heures à l'est de Dar el-Hamra. Les hareem s'affairent à « construire » les tentes, mais après qu'ils ont mis pied à terre, les hommes sont désœuvrés, et lorsqu'ils ne paissent pas les bêtes ou ne sont pas partis en expédition, ils passent toute la journée assis chez eux, paissant et faisant les grands seigneurs. « Les *jowwar* (les ménagères bédouines), disent-ils, sont faites pour le travail domestique et pour être disciplinées. » D'un coup de talon dans le tertre de sable derrière lequel nous nous étions mis à l'abri des rafales de vent, en attendant que les *beyts* fussent dressés, Zeyd avait creusé un foyer. Puis il s'agenouilla avec une bonne humeur toute bédouine, pour allumer notre feu de bohémiens. Selin ramassa des brindilles et nous nous assîmes pour nous rechauffer et faire griller des sauterelles.

Nous restâmes là deux jours avant de décamper à cinq heures vers l'est, traversant la même bande sablonneuse, par un temps doux, et nous allâmes planter nos tentes sur l'emplacement d'*el-Antarîeh*. Dans ces hauts déserts, l'air pur est doux et léger, mais l'eau est peu abondante et infectée par l'urine des chameaux. Chaque matin, sur l'ordre de Zeyd, Hirfa m'octroyait à peine une once ou deux du précieux liquide, afin que je puisse me laver « comme les gens de la ville ». Elle considérait que c'était de la dissipation que d'user d'eau à cette fin, alors que les membres assoiffés de la tribu n'ont pas assez à boire de toute la journée. Il est très fréquent qu'entre deux abreuvements, il ne reste plus une seule pinte d'eau dans les tentes des plus grands cheikhs et lorsque le maître de céans⁵³³ demande à son épouse d'en remplir un bol pour préparer le café de ses hôtes, il lui est répondu de côté des femmes, « Nous n'avons pas d'eau ». Une quantité excessive de la provision d'eau d'un grand cheikh est consommée par sa jument. De tous les animaux domestiques du désert, le cheval est celui qui supporte le moins bien la soif. Zeyd omettait rarement de recourir à cette bonne excuse (lésinant même sur la minime dépense du café), « Il n'y a pas d'eau ». Motlog, le grand cheikh, venant un matin me rendre visite, s'enquit avant toute chose, « As-tu bu ton café ? » - « Pas aujourd'hui, ils disent qu'il n'y a pas d'eau. » - « Quoi ! S'écria-t-il, Zeyd ne vous a pas fait le café ce matin ? » Car même les plus pauvres des cheikhs ne manqueront pas de servir la tasse de café du matin, chacun à ses propres amis. Motlog connaissait son cousin Zeyd, et il sourit, disant, « Qu'est-ce que cela signifie, Zeyd n'a pas d'eau ? Viens chez nous, Khalîl, et je te ferai du café. » Il me conduisit à sa tente, qui n'était pas très loin, où, ayant pris place au foyer, tout cheikh de sa tribu qu'il était, il grilla, broya, fit bouillir et prépara la tasse de l'hospitalité pour l'étranger chrétien. Dans ce lieu, Zeyd eut la mauvaise fortune de perdre un chameau, qui avait été effrayé⁵³⁴ [297] par les loups. Aux premières heures de l'aube, il monta sur sa jument et parti suivre ses traces, sa longue lance de cavalier oscillant sur son épaule. Zeyd revint le jour d'après, ramenant la bête perdue : il l'avait trouvée près du Birket Moaddam.

Trois jours plus tard, les Aarabes se déplacèrent de douze milles au sud-est, et dressèrent le camp sur le site de *Khussherkîsh*. Nous étions le 22 février, et là nous trouvâmes la *rabîa*, ou repousse d'herbes tendres en fleurs ; la plupart étaient de la famille des sénévé, du mouron et de l'oseille, *humsîs*. La *rabîa* est le fortifiant annuel, que dis-je, la source de vie du bétail des nomades. Ce modeste et féérique jardin en fleurs, à même le sol du désert, était un délice pour les yeux. Lorsque les Bédouins me virent admirer, méditatif, la divine architecture de ces vivants joyaux, ils crurent à une manifestation d'attendrissement puéril de la part de l'étranger. Me bornais-je à demander les noms des simples, il m'était sommairement répondu : « leur nom a tous est *el-ussheb*, « le fourrage de printemps », excellent pour notre petit bétail et nos chameaux. » Ce haut pays aride s'étend uniment sur plusieurs jours de voyage ; un terrain surtout sablonneux et parsemé de cailloutis gréseux, sans nulle trace de seyl ou de wadi. C'est un haut plateau où, à cause de la rareté

533 « *the good man* » (archaïque).

534 « *Frayed* », archaïque.

des pluies en Arabie, il ne coule jamais d'eau.

Zeyd savait que j'avais transcrit des inscriptions à el-Héjr. Il y en a beaucoup gravées sur les falaises du désert, et il dit, « Demain, nous irons à *M'kuttaba* », là il m'en montrera une multitude. Makuttaba est une citerne que la nature a creusée dans les roches de sable, et ainsi nommée (comme la « vallée écrite » du Sinaï) parce que les falaises qui l'entourent sont surchargées de centaines de légendes gravées en grossiers caractères himyarites. Elles n'ont qu'une ligne ou deux, noms oubliés peut-être d'anciens points d'eau, avec maintes représentations antiques de chameaux. La roche tendre est très érodée, les inscriptions sont rarement lisibles ; il est fréquent d'en trouver autour des points d'eau, qui de tout temps furent des lieux de délassement. Les nomades d'autrefois, car selon toute vraisemblance des inscriptions aussi grossières étaient leur œuvre, connaissaient-ils alors (ce que les Bédouins mahométans de nos jours ignorent) l'écriture ? Ou ce travail manuel est-il dû à des voyageurs du temps jadis ? Bien que ces images aient été tracées il y a longtemps, leur contour est tout en rondeur et elles sont pleines de vie. Les bédouins d'aujourd'hui ne font que représenter de sordides effigies (laissées par des bergers désœuvrés sur les rochers du désert), qui font penser à des gribouillages enfantins. De ces inscriptions, Zeyd disait qu'elles étaient *Temathîl el-Helalat*, « Les idoles des Beni Helâl. »

[298] Maintenant qu'ils se nourrissaient d'une rabîa riche en sève, les chameaux étaient *jezzîn* ou « ne buvant pas ». Les années où le printemps est bon, ils sont *jezzîn* pendant près de deux mois et demi dans ces dîras, et on ne les conduit pas à l'abreuvement. C'est alors que la vie tire toute sa force de l'herbe qui vient à peine de pousser, mais ne tardant pas à se flétrir sous le soleil, elle se dessèche. Si, après une averse, les chameaux sevrés d'eau trouvent de l'eau de pluie conservée dans un trou de rocher, je les ai vu abaisser lentement le cou long et lourd. Ils la hument, et n'y trempant que le bord de leur lippe tombante, ils l'aspirent et secouent ensuite la tête comme avec répugnance. Pendant les grasses semaines de la pâture printanière, les chameaux des nomades sont forts et folâtres. C'est comme s'ils emmagasinaient de la chair et de la graisse dans leur bosse, en prévision de la langueur de l'été au désert et d'une longue année. La panse pleine, ils sont ramenés au campement au coucher du soleil et précèdent leurs bergers en faisant de grands bonds. Sortant de leurs tentes les chefs de famille les sifflent avec de sonores *Wolloo-wolloo-wolloo*, pendant qu'ils courent en faisant des cabrioles, et pour les arrêter *Woh-ho, who-ho, who-ho* ! Celui qui touche la corde d'une tente, ils le grondent par un *hutch* ! Chaque soir, les chameaux sont couchés par bandes, dans le campement, la plupart devant la tente de leur maître, où jusqu'au petit matin ils blâtèrent et ruminent leur énorme régurgitation. Les Arabes disent que leurs chameaux ne dorment jamais. Il arrive que la brute fatiguée étende son long cou sur le sol, fermant un moment ses grands yeux liquides, mais un instant plus tard elle redressera sa grande carcasse indolente et se remettra à ruminer. Pendant la saison fraîche, ils se relèvent pour brouter au clair de lune et rôdent à l'écart des tentes des Arabes somnolents, mais de nature craintive, ils ne s'en écartent pas trop. Me réveillant parfois après minuit et voyant nos chameaux divaguer, je sortais pour les ramener, mais les Bédouins disaient, « Retourne dormir, Khalîl, il n'y a pas lieu de t'inquiéter. Laisse-les paître où ça leur chaud. » Ils voulaient qu'ils broutassent autant qu'ils pouvaient, mais il n'est pas rare que des maraudeurs nocturnes les dépossèdent de leur bétail. Unique ressource des nomades, les chameaux sont au cœur de tous leurs débats. « *Neshîl*, ils transportent nos fardeaux, disent-ils, et nous buvons *halîb*, leur lait. » Les femelles portent leur chamelon pendant 12 mois. Nous étions à l'époque de la parturition, qui tombe au début de la rabîa. L'année nomade est ainsi divisée : *er-rabîa*, le printemps qui dure trois mois ; *el-gâyth*, l'été, trois mois ; *es-sferri*, l'automne de l'année, trois mois ; *es-shita* (prononcer *es-sh'ta*), l'hiver. Être versé dans cette sorte de savoir⁵³⁵, vous fait passer pour un grand clerc aux yeux des Bédouins, quelqu'un dont la connaissance des [299] étoiles est digne d'un voyageur. Toutes les fois qu'ils trouvaient un bon pâturage, les Bédouins dressaient le camp, et le

535 « This kind of lore », archaïsme.

plus souvent, nous restions dans cet emplacement jusqu'au troisième ou quatrième matin. Lorsque les nomades passent plus d'une journée quelque part, ils disent du campement « *el-Aarab umjemmîm* » (j pour k guttural), qu'ils est permanent. Les bergers viennent faire rapport à l'état du pâturage, et si telle est la décision prise par les cheikhs dans leurs mejlis, les gens décamperont une nouvelle fois, allant habituellement à douze ou treize milles plus loin ; et leurs « faces étaient maintenant tournées » vers Teyma⁵³⁶.

Quand il est prévu que la *rabîa* sera brève, les Bédouins flânent, laissant à leurs bêtes le temps de se nourrir sous eux. Les cheikhs vont en tête, tous ensemble, et les hareem suivent sur leur train de chameaux qui portent les bagages. Qu'un incident survienne et les bergers sont là, prêts à les secourir, les voisins mettrons pied à terre pour aider leurs voisins et même un étranger. Le gros et le petit bétail sont conduits avec leurs maisons respectives. On peut voir des ménagères descendre de leur monture et marcher pieds nus (tous sont déchaux) avec leurs commères⁵³⁷, tout en filant à côté de leurs chameaux au pas lent. Mais les maris Bédouins disent, Nous préférerions que les hareem ne cessent pas d'avancer et ne se fatiguent pas, car elles ont beaucoup à faire à la maison. » Pendant la marche, les femmes Fukara mettaient pied à terre une heure avant midi, pour traire leur peu de brebis et de chèvres. Chaque famille et celles qui lui sont apparentées suivent des itinéraires distincts avec leur bétail. Avec cette façon de voyager, les Arabes se dispersent énormément. Bien que plusieurs centaines de personnes puissent se déplacer en même temps, nous ne voyons habituellement que nos proches voisins autour de nous, dans ce vaste et inégal terrain (très plat mais encombré de rochers). Lorsque les Bédouins s'approchaient du lieu où ils allaient camper, Zeyd revenait vers nous, et là où il trouvait bon, il frappait le sol du talon de sa longue lance de cavalier, *shelfa* ou *romhh*, l'enfonçant dans un buisson du désert sablonneux. C'est la façon de faire des compagnons de Zeyd, ceux qui campent avec lui, et sont appelés ses gens. Hirfa fait s'agenouiller son chameau ; elle « construira » la tente ici. Le reste des parents et des clients de Zeyd arrivant à leur tour, ils mettent pied à terre, chaque famille allant un peu à l'écart, planter sa tente autour de la sienne. C'est le « *menzil* de Zeyd » et les gens sont les Arabes de Zeyd. D'un cri guttural, *ikh-kh-khi* ! [300] ils font agenouiller les chameaux de bât sous leur charge. Si une des brutes renâcle, elle reçoit un coup de badine sur son cou raide, où c'est une main qui s'appesantit sur son col⁵³⁸ massif. Si elle résiste encore ou la tire par la barbe ; alors sans regimber, elle tombera sur ses rotules, en grognant. Leurs fardeaux déchargés, et les bâts ôtés, un coup de pied du maître fait se relever péniblement les chameaux, et ils sont envoyés au pâturage. Les femmes étalent les toiles de tente, prenant soin de dégager les angles et les cordes latérales et se servant d'une pierre trouvée là en guise de marteau, elles enfoncent les piquets de leur tente dans le sol. Puis passant les montant ou « pilliers » (*am'dam*) par dessous, elles soulèvent la toile et la déploient, et les tentes sont dressées. La femme entre, et lorsqu'elle a déballé ses affaires, elle apporte le déjeuner de l'homme : c'est un bol de léban, pris à l'outre de lait suri, ou une poignée de dattes avec un bol d'eau du désert. Les jours où il y a des hôtes, ce sont des dattes et du babeurre avec un morceau de beurre doux. Ceci fait, elle s'assied à l'intérieur, balançant ses genoux la *semîla* ou outre de lait suri, pour faire le beurre de la journée.

Zeyd est donc le principal personnage parmi ces Bédouins, le chef d'un petit *menzil* en soi. Le campement générale n'est pas disposé (comme c'est la coutume des Arabes du Nord) selon une ordonnance préétablie. Les nomades de ces marches plantent leurs tentes et les démontent partout où il leur chaut de se poser. Les Fejîr ou Fukara ne se déplaçaient jamais en *ferjan* (j pour k guttural) ou hameaux nomades, dispersés au gré de leur liens de parenté, qui est partout la façon de faire des

536 « Their « *face were towards* » Teyma » : cf. Luc IX, 51 : « his face was as though he would go to Jerusalem. » (Bible du Roi Jacques 1^{er}, 1611). Les versions françaises ne rendent pas la tournure sémitique : « Il [le Christ] se résolut d'aller à Jérusalem. » (Bible de Port-Royal), Il prit fermement la route de Jérusalem. » (Bible Osty).

537 « *Gossips* », archaïque dans l'acception de compagne, amie. Le sens originel est celui de marraine d'un enfant par rapport au parrain (le compère) ou aux parents.

538 « *Halse* », archaïsme.

nomades, afin de tirer le meilleur parti des pâturages ; mais ils voyagent et campent toujours ensemble. La cause en était que n'ayant pas de vrais amis et qu'avec tous ceux qu'ils avaient gravement offensés sur leurs frontières, ou qui étaient leurs ennemis jurés, il leur eût fallu se lancer dans de trop nombreuses conjectures ; et leur pays est ouvert. Les tentes des Arabes de Zeyd étaient au nombre de six : celle d'une épouse divorcée, la mère de son jeune fils unique, était à côté de la sienne ; venait ensuite la tente d'une autre épouse répudiée, mère d'un pupille⁵³⁹ à lui, *Settam*, de laquelle il avait eut une fille ; et outre ceux-ci, (Zeyd n'avait pas de proches parents), le gardien d'un troupeau de chameaux, son vieux père, un ancien serviteur du père de [301] Zeyd, et le berger, avec leurs alliés. Il arrive que des personnes abandonnées se joignent au menzil d'un cheikh, et c'est ainsi qu'il y avait avec nous une veuve âgée et dans la misère, qui servait de mère aux enfants sans père de sa défunte fille, un garçon tellement difforme qu'il rampait comme un animal dans le sable [*Ya latif*, Oh l'heureux spectacle ! » disait avec une pieuse ironie et en poussant de patients soupirs, la pauvre aïeule⁵⁴⁰ qui ne pouvait être plus mariée] et une fille à la chevelure lutine d'un aspect extraordinairement crasseux. Dépourvus de tente, leur existence se déroulait sous la voûte de cieux, le garçon était aussi nu que lorsqu'il avait vu le jour dans ce monde désertique. Ils devaient le chameau qu'ils montaient à la charité publique. Mais ce qu'était leur pain quotidien, Dieu seul le savait, lui qui pourvoyait à la subsistance de toutes les créatures vivantes. Il n'est pas de Beduwi assez impie pour rabrouer de telles gens, ses contribuables, et leur donner un coup de dent ou se gausser de ceux que Dieu a si cruellement affligés. Personne, non plus, ne songera à les repousser, quelle que soit la raison pour laquelle ils sont descendus dans le campement, sur le sol du désert qui appartient à tout le monde. La tente d'un étranger se trouvait parfois parmi les nôtres, ou celle de voyageurs nomades ou d'une famille exilée de la tribu voisine ; ces derniers dresseront leur tente à côté de celle d'un cheikh de leur connaissance.

Hirfa ne cessait de demander à son mari de quel côté il fallait construire « la maison ». « Aligne la façade, répondait Zeyd, de ce côté-ci », lui montrant le sud avec la main, car si la façade de son abri était toute la journée exposée à l'ardeur du soleil, moins de jeunes oisifs et de parasites viendraient y boire son café. Du fait que les cheukh, ou chefs, sont les seuls à recevoir la surra de leur tribu, c'est la moindre des choses qu'ils soient en permanence sous les armes pour offrir le café. J'ai vu Zeyd tourner le dos lorsqu'il voyait quelqu'un s'approcher, ou même se lever discourtoisement quand des gens se présentaient (la moitié de toute tente, spécialement le côté des hommes, reste toujours ouvertes, et qui veut peut y entrer, dans le libre désert), et eux murmurant, il leur disait, « Wellah, ses affaires l'appellent dehors, adieu, il doit se rendre au mejlis, qu'ils aillent boire leur café ailleurs ». Mais s'il y avait aucun cheikh avec eux, un seigneur du café⁵⁴¹, Zeyd ne pouvait faire autrement, en toute honnêteté, que de s'incliner et leur servir le café. S'il est absent, le café n'en doit pas moins être préparé pour tout cheikh qui vient à la tente d'un cheikh, sauf s'il proteste aimablement, « Billah, il ne veut pas boire. » Fille d'une cheikh, et sa [302] proche parente, Hirfa était une fidèle associée⁵⁴² de Zeyd dès qu'il s'agissait de se montrer économe.

Une fois notre menzil installé, si Zeyd n'était pas allé boire sa tasse de la mi-journée au mejlis, les hommes accourent à son foyer du café. Un petit tas de brindilles est jeté auprès du foyer. Le cheikh fait jaillir une étincelle en choquant un silex contre de l'acier, et enflamme un morceau d'amadou, puis il souffle sur ces semences de la claire flamme qu'il entretient dans un peu de crotte sèche de chameau. Il glisse enfin les fragiles fragments sous la paille sèche, qu'il saupoudre d'un

539 Les tuteurs bédouins sont réputés dévorer l'héritage de leurs pupilles : « Le tuteur remettra ses biens à son pupille dès que le jeune homme sera en âge de les administrer. » (Note de Doughty, in *index.*, Vol. II) Le Coran prescrit : « Éprouvez les orphelins jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de se marier. Si vous découvrez en eux un jugement sain, remettez-leur les biens qui leur appartiennent. Ne mangez pas ces biens avec prodigalité et dissipation avant que l'orphelin aient atteint leur majorité. Celui qui est riche s'abstiendra d'en profiter, celui qui est pauvre en usera modérément. » IV, 6 ; VI, 152 ; XVII, 34.

540 « *Grandam* », grand-mère, aïeule, vieille femme (archaïsme).

541 Un cheikh dont le « droit » au café était fondé sur la surra.

542 « *Make* », archaïsme, avec le même sens que « *mate* », en anglais moderne.

petit surcroît de crotte sèche. Lorsque le feu a pris, le cheikh s'empare de ses *dellal*, ou pots à café, qui sont transportés dans la *fatya*, le panier contenant les ustensiles du café. Ces gens qui mènent une vie nomade rangent chacune de ses possessions dans un beyt⁵⁴³ approprié, sinon ils les perdraient au cours de leurs fréquents décampements. Quelqu'un se lève pour aller remplir les pots à l'outre ou bien un bol d'eau est passé par-dessus le rideau qui isole l'appartement des femmes. Lorsque le pot est sur le feu, Hirfa tend sa petite main pleine de grains de café vert. Nous sommes assis en demi-cercle autour du foyer. Il se peut qu'une connaissance ou des contribuables errant entre les menzils proches, se présentent. Zeyd préparait le café à heures fixes. Voyant par la suite que j'avais peu de goût pour son café, il alla boire sa tasse ailleurs. Lorsqu'il ne se rendais pas au mejlis, il se cachait pendant deux ou trois heures comme un hibou, eux préféraient dire comme un chien, dans une petite tente fermée, dont le soleil à son zénith, transperçant la fine toile, rendait la température insupportable. C'était un sujet d'hilarité que de voir Zeyd allongé et suffoquant de chaleur, et dans l'égaré de son esprit nous demander de dire à tous les nouveaux arrivants que « Zeyd n'était pas à la maison » et ses diables de contribuables étaient heureux comme des gueux de le démasquer. *Mukkarîn el-Beduw* ! « Les nomades (disent les Arabes sédentaires) sont pleins d'évasions⁵⁴⁴ rusées. »

Après avoir mis pied à terre dans un nouveau terrain de campement, les cheikhs et les principales personnes se réunissent dans la tente du grand cheikh ou d'une autre chef. Là, ils boivent le café, la plupart tenant encore leur badine à chameau, *mishaab, mehjan ou bakhorra*⁵⁴⁵, comme un sceptre, (un usage du monde antique) à la main. Les quelques affaires dont ils s'entretiennent pour commencer ont habituellement trait aux nouvelles dispositions de leur menzils respectifs, comme : « *Rahîel* ! (le frère du cheikh), *fen ahl-ak* ? Où les gens (où ont-ils dressé leur tente) ? [303] *Eth Therrieh* (le fils du cheikh), *fen ahl-ak* ? *Mehsan* (homme brave et simple, qui a épousé la coeur unique de Zeyd), *Khalaf* et les autres, où sont vos menzils ? Zeyd n'est pas ici ? Qui a vu Zeyd ? Et *Mijwel*, où sont ces Aarabes ? » Car chaque déplacement disperse ces nomades, et on distingue pas très bien les tentes sous le bref horizon du désert. Vous voyez les Bédouins silencieux pendant qu'on prépare le café, car ils ont déjà tenu une bonne centaine de fois les mêmes menus propos. Certains se contentent de battre la mesure du temps qui s'écoule et en guise de passe-temps ils tracent de vagues dessins dans le sable, avec leur badine. Durant la journée, ils ne se séparent jamais de ces jolies badines, mais lorsque les menzils sont éloignés les uns des autres, ou après la tombée de la nuit, ils se déplacent le sabre à la main : le sabre est suspendu à l'épaule par une corde. Le meilleur métal est l'ajami, légèrement recourbé avec une garde simple en forme de croix (d'une belle forme), cerclée de fil métallique. Après la Persane ils prisent *el-hindi*, la lame indienne.

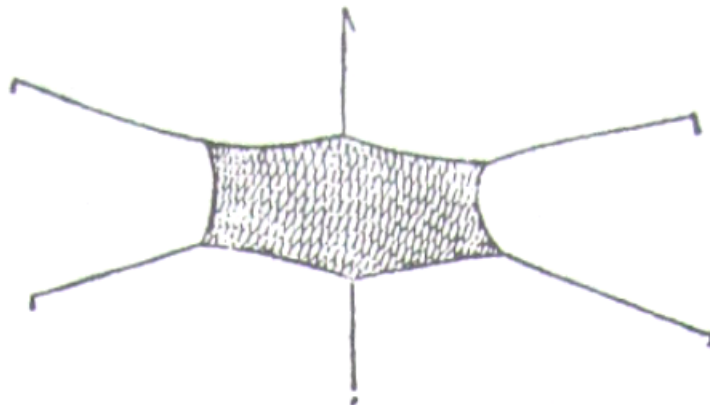
Pour des oreilles nomades, le mot *Aarab*, signifie « les gens ». Lorsque des voyageurs bédouins rencontrent des bergers dans le déserts, ils demandent, *Fen el-Aarab* ? « où sont les gens ? » De la multitude de tribus nomades qui sont à l'est et à l'ouest, ils disent au pluriel, *el-Arbân*. Un autre mot, bédouin, reçu dans toutes nos langues, est *Beduwi* dans le parler arabe, c'est-à-dire habitants du désert, (*bâdia*), pluriel *Bedauwi* (diphtongue *au*), mais généralement *el-Beduw*. Après que nous nous sommes assis, les petites tasses qui ne contiennent que quelques gouttes du noir breuvage, font deux fois le tour de l'assemblée. Lorsqu'on a avalé ces gorgées brûlantes de café et fini d'échanger les nouvelles de la journée, les hommes se lèvent l'un après l'autre pour rentrer chez eux sur le sable chaud. Tous sont pieds nus, et il est très rare qu'un des Aarabes possède une paire de sandales. Une fois chez eux, ils récitent la prière de la demi-journée et après avoir déjeuné la plupart vont passer les heures suffocantes de midi en somnolant dans l'appartement clos de leur épouse. Je demandai à une honnête épouse, « Comment vos landores tuent-ils ces longues journées jusqu'au soir ? » et elle répondit avec un sourire modeste « Comment Messire ? Mais dans le confort de leur hareem ! ».

543 Une demeure, un logement, une case, une boîte un panier.

544 En anglais comme en français, avec le sens figuré de « moyens ou arguments évasifs » (Littré).

545 La badine à chameau a une extrémité recourbée.

La *hejra*, ou petite tente volante, étalée sur le sol par la maîtresse de maison, avec ses cordes tendues entre les piquets, avant que les *am'dan* ou supports soient mis en place par-dessous, a la forme ci-après. À chaque paire de corde correspond une paire de montants. Il y a trois montants pour chaque paire de cordes dans la partie centrale de la tente. Les plus grandes sont maintenues par un plus grand nombre de paires de cordes médianes, et sont soutenues par des poteaux plus hauts. La tente aarabe, qu'ils appellent le *beyt* (pluriel *byût*) *es-shaar*, « demeure, abri, ou [304]



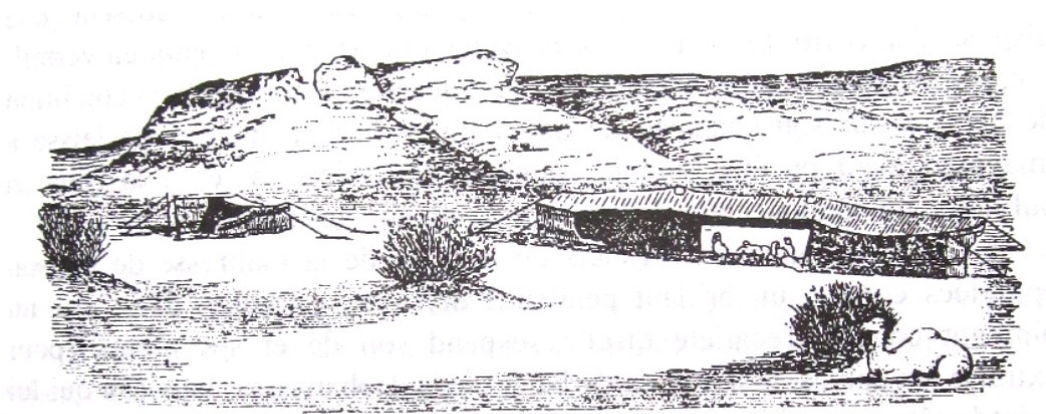
maison de poil », c'est-à-dire en worsted noir ou poil tissé, a, sont toit en pente, quelque peu la forme d'une maisonnette. Résistante et rêche au toucher, la toile de tente est protégée par une bordure cousue sous les têtes de l'*am'dan*, et peut durer, disent-ils, une génération, devenant seulement plus mince. Mais lorsque leur toit d'étoffe est élimé, il n'offre plus qu'une faible protection contre les rayons dardés par le soleil d'Arabie qui filtrent à travers, et l'ombre qui en résulte est grisâtre. La tente aarabe est fortement tendue sur toutes ses hampes, et dans des sols de bonne tenue, elle peut résister aux furieuses bourrasques qui surviennent aux crises de l'année⁵⁴⁶, particulièrement dans les vallées encaissées de montagne. Même sur du sable mou, il est rare qu'une tente soit renversée, cependant, les cordes, *tunb el-beyt*, qui sont des torons de worsted filés par les femmes, cassent parfois : par conséquent celui qui (comme les plus grands cheikhs) en a les moyens, les aura de chanvre acheté en ville. Toutes les tribus de la route du hajj reçoivent chaque année des cordes, avec une certaine quantité de vêtements et d'ustensiles, au titre de leur surra du hajj. L'étoffe de la tente est faite d'étroites bandes de worsted grossier tissées par les femmes et cousues bord à bord. Le fil est de leur propre filage, produit d'un mélange de laine de mouton et de poil de chameau ou de chèvre. C'est la raison pour laquelle la toile a une couleur noirâtre. Nous lisons dans les écritures hébraïques, « Noire comme les tentes de Quédar⁵⁴⁷. » Les bonnes tisserandes tissent des bandes blanches avec la laine de leurs moutons, ou bien avec du fil de coton grossièrement filé (le coton est acheté à Médine ou sur la côte).

Une fois la toile de tente tendue sur les poteaux, elles suspendent des rideaux à ce toit, souvent une robe longue qui devient la cloison intérieure de la tente nomade. Les lisières sont réunies par des broches en bois. Nous avons vu que le devant de la tente restait généralement [305] ouvert, sur la moitié de sa longueur tout au moins, pour le *mukaad* ou pièce de réception des hommes. Quant à l'autre moitié, qui est le côté des femmes et du ménage, elle est parfois fermée (lorsqu'elles ne veulent pas être vues, soient qu'elles dorment ou fassent la cuisine) par une toile suspendue. Le côté des femmes est toujours séparé de l'appartement des hommes par une tenture accrochée aux poteaux médians de la tente, laquelle n'arrive généralement qu'à la poitrine ou au cou. Il n'y a jamais de barrière en toile de tente devant le *mukaad* mais quand il pleut, on incline

546 « At the crises of the year » (*crise*, archaïsme, pour *crisis*) : ce terme d'astrologie se dit d'une conjonction des planètes qui détermine un point critique dans le cours des événements (synonyme : les mouvements critiques de l'année).

547 Cantique des Cantiques I, 5.

l'am'dan et on abaisse les auvents de la tente. Ainsi faites, les tentes nomades sont de très méchants logis, et les Bédouins, qui ne sont pas plus vêtus que les morts, y souffrent du froid et des intempéries.



Aarabes Schamma.

En hiver, ils lestent parfois l'ourlet de derrière avec de grosses pierres et barricadent le devant ouvert du côté des hommes avec des broussailles sèches. Les pans latéraux de la tente peuvent être déplacés en fonction du vent et du soleil, ce qui fait qu'en un tour de main le fond de la tente bédouine deviendra sa nouvelle façade. Une bonne maîtresse de maison prendra soin de détacher et de déplacer le rideau, afin que les hôtes de son époux aient de l'ombre et de l'air ou soient à l'abri. L'illustration montre les tentes d'un cheikh et d'une veuve des Bédouins Billî dans la Tehama.

Toutes leurs possessions sont déposées du côté des hareem, autrement dit l'appartement du ménage. Derrière le rideau de l'épouse se trouvent les quelques sacs en toile de tente de leur pauvre bagage, *el-gush*, dans lesquels sont contenues leurs provisions de froment et de riz, s'ils en ont : quelques morceaux de sel gemme, car ils ne mangent rien d'insipide ; la provision de laine de la maîtresse de maison de le fil qu'elle a filé, (être une bonne fileuse de laine est honorable parmi les femmes aarabes) et peut-être quelques brasses de calicot neuf. On y trouve aussi, parfois, des morceaux [306] de racine d'*er'n*⁵⁴⁸ ou bois à tanner, dont les copeaux écarlates sont mis à macérer dans de l'eau, et après deux ou trois jours, entre deux rahlas, elles traitent leurs peaux de chèvre pour en faire des girbis et des semîlis, en sus du cuir destiné à confectionner des seaux à eau, des abreuvoirs et autres ustensiles de la vie nomade. La femme la plus pauvre possédera au moins une boîte, (ordinairement, une foire ramenée de la ville) dans laquelle sont disposés ses quelques remèdes domestiques, son peigne et son miroir, *merrguba*, les modestes ornements qu'elle a reçus en héritage, des boucles d'oreilles et un anneau de nez en argent, ou même en or (legs des générations précédentes) ; et avec cela tous les menus objets appartenant à son époux – leurs vêtements n'ont pas de poches – qu'elle a sous sa garde. Si son seigneur et maître est un homme important, un cheikh de la surra, pour serrer son sac de réaux et les quelques objets précieux qu'elle possède, elle dispose d'un coffre fermant à clef, provenant de Médine et peint en vermillon, qui pendant la rahla est attaché (c'est aussi un symbole de la condition de cheikh) sur son chameau de bât. Pareille à ceci, me suis-je laissé à imaginer, avait pu être l'arche contenant les objets sacrés à la religion publique, qui était au coeur de l'existence nomade des B. Israël.

On voit communément les clefs de la boîte de la maîtresse de maison épinglées comme un brillant pendentif derrière son voile. C'est par un pimpant cordon d'écarlate qu'elle suspend son dé et ses pinces (pour extraire, les épines de la plante de leurs pieds déchaux), au bandeau qui lui ceint la tête. Quand ils en ont, leurs dattes coagulées sont fourrées dans le lourd sac en cuir du chameau, que pendant la rahla on voit se balancer sur les chameaux de bât, au bout de longues lanières de cuir. Ces ornements de franges et de pompons sont inséparables du tempérament sémitique. C'est ce qui

548 Le *sumac* (rhus) des corroyeurs.

ressort de la lecture de Moïse⁵⁴⁹, et on en voit sur les antiques sculptures juives. Ils découpent leurs meilleures sandales dans leurs vieux sacs de selle en cuir de chameau, imprégnés de jus de datte. Pour leur éviter d'être en contact avec la terre, les outres d'eau, rebondies et suintantes, reposent sur des jonchées de genêts fraîchement coupé ou d'autre verdure du désert. Couronnant le tout, se dresse le grand chaudron de cuivre, *jidda*, dont l'intérieur a été étamé par un forgeron nomade ou par l'artisan du village dont ils fréquentent le marché. Il y font bouillir leur beurre (lorsqu'elle en ont, pour faire le *samn*) et le maigre ordinaire du ménage ; les jours d'hospitalité, elles y cuisent le repas de l'hôte.

Les *byût shaar* des Arabes sont donc des tentes de poil faites à la maison. Les « maison de poil » sont en harmonie avec ce triste paysage ! La tente [307] est la maison des Sémites. Leur maison en argile est construite sur ce modèle : une salle commune pour les hommes et les invités, et un appartement intérieur pour les femmes et la maisonnée. Telle était dans le désert la demeure décorée du Dieu nomade de Moïse. Pour le prophète hébreu ; le firmament est aussi le tabernacle de l'unique maison du peuple de Dieu⁵⁵⁰. Ces maisons mobiles du désert, habitées par des voleurs, sont aussi le sanctuaire des « hôtes de Dieu », *theûf Ullah*, les voyageurs et tous ceux, quels qu'ils soient, que le hasard fait s'arrêter devant leur seuil. Dangereux maraudeurs hors de chez eux, les pasteurs du désert sont les rois du foyer, pères de l'hospitalité accordée à tous ceux qui s'adressent à eux pour leur gîte nocturne. « Ne sommes-nous pas tous, disent les pauvres nomades, les *hôtes d'Ullah* ? » Ce que Dieu leur a dispensé, l'hôte de Dieu le partagera donc avec eux : s'ils ne rendent pas Son bienfait en Son Nom, aucun bien ne leur écherra. L'hôte ayant fait son entrée et pris place parmi eux, ils observent un moment de silence en son honneur, prenant garde de ne lui poser aucune question importune, (car telles sont les l'école et l'éducation du désert), tant qu'il n'a pas mangé ou bu, et par « le pain et le sel ». La paix règne entre eux, pour un temps (qui est de deux nuits et du jour qui les sépare), tant que la nourriture est en lui. Tels sont le monde précieux et les « assurances d'Ullah » au sein du désert. Les Bédouins qui ont voyagé sont grandement étonnés de constater le sordide manque d'hospitalité des villes, où il serait impossible que la coutume nomade se maintienne.

Zeyd nous raconta un jour son aventure passée à Damas (la tribu se trouvait alors dans le Nord) et comment il avait disputé à ce propos avec un homme qui avait appartenu au gouvernement (un *dowlâni*) , un ancien officier du hajj, *Quelle vie était la plus agréable à Dieu, celle des citadins ou celles des Arabes. L'officier* : « Certains de vous ni ne prient ni ne jeûnent, les Bédouins sont tout le temps engagés dans des expéditions guerrières. L'espoir d'un peu de butin fait de vous des meurtriers et vous pillez le bien d'autrui en usant de violence. Dieu sait que si vos bouches confessent le Prophète, vous ne valez guère mieux que les *kuffârs* (les impies : Juifs et Chrétiens). Vous ne distinguez pas le *halâl* du *harrâm*⁵⁵¹, mais nous, connaissant le bien et le mal, nous sommes les meilleurs Moslemîn. » Zeyd : « Tout ceci, je vous l'accorde, mais écoutez bien ! Tout étranger qui s'arrête devant la tente d'un Bédouin est accueilli, on s'empresse de le servir et un souper lui est préparé, et après qu'il a mangé, il dort au même endroit, sous la protection d'Ullah, et à la lumière du matin suivant, réconforté, il se lève pour poursuivre son voyage. Mais ah ! [308] lorsque je suis venu à es-Shem, monté sur mon *thelûl*, c'était le soir (l'heure du souper), et passant fatigué et affamé par le *sûk*, je me suis arrêté devant l'huis d'une maison où je croyais pouvoir prendre mes quartiers pour la nuit. Lorsque j'ai frappé, on a crié à l'intérieur, « *Min* ? Qu'est-ce ? Qui est-ce ? J'ai répondu « *Thaif* ! (un hôte) et ô toi qui es derrière la porte, hâte-toi d'ouvrir ! » Mais la voix a dit « Ô toi qui frappes à cette porte, passe ton chemin dans le *sûk*, où il y a plus d'une maison, car il n'y a rien ici. Va en paix, brave homme. » C'est ainsi qu'ils font tous, et ils n'ont pas vergogne, *billah* ! Alors, n'ayant touché à aucune nourriture de toute cette journée-là (le nomade en voyage ne mange pas tant qu'il n'est pas arrivé à l'étape), je me suis allongé à même la poussière de vos rues, mort de faim

549 Cf in Exode XXVI et XXXV, la description de la tente qui abritait l'arche d'alliance.

550 Isaïe LXVI, 1.

551 *Halâl* : ce qui est permis par la *shariâ* ; *harâm* : ce qu'elle interdit. « Vous ne distinguez pas le licite de l'illicite ».

et cherchant le sommeil. C'est cela leur façon de traiter les étrangers qui entrent dans vos villes ! Et wellah, le Dowlâni a reconnu que notre vie était la plus selon Dieu, à cause de l'hospitalité. » Ils sont très imbus de cette pieuse vertu humaine qui permet à tout homme de se montrer juste devant « Ullah le Généreux » et de servir d'humble auxiliaire à la divine providence. Ceci dit, l'hospitalité arabe ne fait pas défaut dans la bonne ville de Damas. Elle est à peine inférieure à celle que j'ai rencontrée plus tard dans les villes des hautes terres d'Arabie. De nobles cheikhs du Medân, ce quartier villageois d'es-Shem, hommes d'une simplicité antique, ne sont pas moins de pratiquer la même hospitalité que dans les localités isolées.

Le nom complet de ce cheikh es *Zeyd es-Sbeychan el-Fejîri*, ce qui signifie fils de Sheyk(ch)an du fendi, ou clan des el-Fejîr, qui est celui des cheikhs de leur tribu. Selon la coutume qui prévaut aujourd'hui, le nom patronymique du clan des cheikhs est attribué à la tribu. Les Fejîr [j pour k guttural, mais el-Fukara au pluriel] sont les derniers du nord des *Ahl Gibli*, ou Arabes méridionaux. Leurs fendis sont les *Sâlih* ou el-Fejî (tous les cheikhs), *el-Moghrassîb*, les *Zuâra*, les *Hamdan*, les *Hejûr*, les *Ainat*, les *Sgoora* et le fendi plébéien d'*el-Khamâla*, qui a fini par représenter près de la moitié de l'*ashîra* (tribu). Le nom de l'ancien clan des cheikhs de la tribu est *Menâbaha*, d'où sont également issus les *Hosseni* qui sont aujourd'hui les Arabes du Nord près d'Alep, et la famille princière du Nejd oriental, celle des Ibn Saûd, les Wahabi, à la renommée récente. C'est du moins ce que disent les Fukara, car dans le Nejd on affirme que les Ibn Saûd sont des *Beni Hanîfa*, des anciens Arabes, de souche également Annezi, établis dans le wadi du même nom depuis l'époque de Mahomet. Bien qu'Ismaélites, ils n'en font pas moins remonter par les femmes une partie de leur ascendance Annezi, ce que aussi leurs voisins et ennemis mortels, les Maazi ou Beni Atîeh, aux *Kahtân*, la noble race du sud de l'Arabie (les *Yoqtan* de Moïse⁵⁵², à en croire les Ullema. *Wâil* (leur jid ou patriarche commun) est [309] le fils de *Nushud el-Jemal* et d'une femme *Kahtân* son fils *Anâz* et *Maaz*, père de la noble nation ismaélite de Annezi, la plus grande de toutes les *ashîrats* arabes qui existent aujourd'hui, et Maazi. *Musslim*, un fils d'*Anâz*, est l'ancêtre des *Beni Wahab*, qui comprennent les Menâb'ha, devenus les Hosseni, les Fejîr, et les Welad Ali, ce qui fait que les Bishr, les *Jellas* et les *Ruwalla*, tous des Annezi, sont parfois rattachés aux B. Wahab. C'est le cas de Zeyd. Les Fendis des W. Ali au sud sont les *et-Toâla*, (les plus nombreux), puis les *Thueyba*, les *Taifa*, les *Umshitta*, les *'Mraikhan*, les *Jebbâra*, les *Erbeylat*, et les *Khâlid* ; leurs cheikhs sont des *Allayda*.

Le circuit désertique des Fukara commence au voisinage de Dar el-Hamra et touche Bîr el-Ghrannem. Il n'est pas moins étendu entre le derb el-hajj à l'est et le mont Birrd, sur la frontière du Nejd. C'est autant que certains de nos comtés anglais, et ils sont près de huit cents âmes. Leurs tentes sont au nombre de deux cents. Par la suite, j'ai pu les compter en une seule fois, alors que nous estivions près des puits d'el-Héjr. L'horizon de ces nomades est étroit. Peu connaissent les territoires qui s'étendent au-delà de leur dîra ou hors des routes habituelles, comme les pistes qui mènent à Hâyil leur métropole politique ou à Médine leur métropole religieuse. Lorsqu'ils entreprennent des expéditions lointaines, ils doivent engager un dalîl ou pilote terrestre pour faire le voyage avec eux. C'est le plus souvent un ancien exilé ou un ancien hôte du pays dont ils s'apprête à trahir l'hospitalité. Il est rare (comme cela arrive à l'occasion des grandes migrations) qu'ils viennent à connaître des dîras étrangères. Il leur est difficile de concevoir que l'univers puisse différer de leurs déserts arabes rôtis au soleil, où l'eau est rare et les oasis peu nombreuses, avec peut-être une cité populeuse à la périphérie, comme La Mecque. Des enfants nomades m'ont demandé de leur dire « Quel était le nombre des chameaux d'ed-Dowla ? » Ils ne peuvent se figurer l'Empire ottoman autrement que comme une tribu, dont ils voient chaque année le hajj descendre chez eux. Le fils aîné du grand cheikh des W. Ali, qui est sans doute appelé à lui succéder à la tête

552 Genèse X, 25. « Le nom de Yoqtan a été rapproché de l'arabe *Qathan*, ancêtres des Arabes du sud. En fait c'est un verbe hébreux signifiant « il est fait petit » . (E. Dhorme, *La Bible, Ancien Testament*, Paris, 1956, I, p. 34).

de cette tribu, jeune homme obtus, m'ayant demandé dans quelle partie du monde se trouvait la dîrat des Engleys, voulut ensuite savoir le nom du village où nous ressortissions pour le marché et c'est avec sérieux qu'il me dit, « Dites-moi Khalîl, les noms des tribus de vos ennemis. » Ce qu'entendant, il crut qu'il les connaissait. Il pouvait comprendre que nous fussions des kafîrs, mais pas que nous fussions différents des tribus Arabes.

[310] Et maintenant, parlons du ménage de Zeyd. Il avait une autre épouse, mais elle s'était enfuie – ceci est fréquent, à cause de la mâle tyrannie de nombreux mariages – et vivait à présent chez les Bishr, la tribu de sa mère. Ils paissaient leur bétail pas très loin devant nous dans le désert. Zeyd était allé chez ses voisins, et par d'alléchantes promesses, qu'il avait bien forger et feindre, il l'avait disposée à revenir. Un cheikh me dit qu'elle était belle, « elle a les yeux grands comme des oeufs », mais c'était là, lorsque je la vis, toute sa pâle beauté. Une fois revenue, la femme ne voulut pas dresser sa tente à côté de la nôtre, où était la jalouse Hirfa, mais elle la « construisit » dans un autre menzil, auprès de quelque parent qu'elle y avait. Zeyd et Hirfa étaient cousins germains. Hirfa était la fille orpheline d'un cheikh, et il semblait qu'il l'avait épousée en partie pour les quelques chameaux qu'elle avait hérité. Hirfa était une jeune Bédouine épaisse et courtaude, elle pouvait avoir vingt ans. Bien que la beauté du diable de son visage enfantin s'était prématurément flétrie, elle n'était pas déplaisante à regarder. Il y avait toujours un rire forcé dans sa bouche, que l'insatisfaction de son cœur faisait ordinairement s'achever par un soupir. « Femme qui soupire (dit le proverbe) a mauvais mari. Hirfa soupirait après la maternité. Cela faisait maintenant deux ans qu'elle était mariée et elle était encore *bint*, comme disent les nomades, « fille » et elle pleurait en dedans avec un chagrin de femme sémite. Zeyd et Hirfa étaient comme Isaac et Rébecca. Avec une simplicité toute bédouine ils folâtraient chaque jour amoureuxment en notre présence, car nous ne faisons qu'une seule et même famille et nous avons les uns pour les autres les yeux de l'amitié. Mais très souvent au milieu de ces ébats, Hirfa faisait la moue, alors Zeyd la repoussait rudement, et leurs deux âmes étaient de nouveau séparées. L'esprit las, Hirfa aspirait à un jeune mari tout neuf, au lieu de ce Zeyd qui avait perdu son charme, et dont elle doutait qu'il pût jamais lui donner un enfant. Ils demandaient sans relâche à l'étranger chrétien de rendre son jugement à propos de leur mariage infécond, et de leur dire qu'il avait été licite, étant celui d'enfants de frères⁵⁵³. Irritable petite personne, Hirfa était de par sa haute naissance dans les tentes des cheikhs une *cheikha* entre les hareem, et c'est ainsi que même les hommes la considéraient. Tous les principaux cheukhs étaient ses proches parents. Il y a dans les petites tribus et les villages arabes un perpétuel mélange de sangs apparentés. Comment ne pas penser aujourd'hui, après un si grand nombre de générations, que [311] cette race sémitique n'en a pas été affaiblie ? À vrai dire, nous voyons peu d'aliénés et d'infirmes chez eux.

Luronne égoïste et hardie, maîtresse Hirfa faisait, ce qu'elle n'eût pas dû, les yeux doux à leur berger, un plaisant jeune homme, dont en absence de son mari, elle recherchait ouvertement les faveurs, au grand dam de Zeyd. Mais le garçon était prudent, et fidèle au service de son cheikh. Ici, et bien que nous soyons sur la frontière du jaloux Hejâz et de l'austère Nejd des Wahabi, les femmes Kukara ont le visage dévoilé, et (étant tous parents) je n'ai jamais aperçu chez eux la moindre jalousie de la part des maris. Dans cette tribu de mangeurs de dattes, il n'y avait presque pas un homme qui fût bien bâti, à l'exception du cheikh Motlog et de ses fils, ni de femmes avenants. Zeyd s'efforçait d'appriivoiser sa petite femme opiniâtre et il arriva une fois, pendant la nuit, qu'il la corrigea à coups de canne.

La comédie de Hirfa et de Zeyd était devenue prétexte à de quotidiennes ralleries au mejlis des cheukh buveurs de café, leurs cousins, où, arrivant seul, je pus les entendre dire, « Tiens ! Voilà

⁵⁵³ Il s'agit de la forme de mariage préférentiel dite « avec la fille de l'oncle » (*bint 'amm*). Le cousin germain a un droit de préemption sur la main de la fille de son oncle paternel. Ce droit ne comporte aucune sanction juridique et) est expressément autorisé par le Coran (XXXIII, 50). L'inquiétude de Zeyd et de Hirfa n'a donc pas de fondement religieux. Est-ce une allusion à un effet supposé de la consanguinité sur la fécondité ?

Khalîl. *Marhabba*, bienvenue, ô Khalîl. Faites place à Khalîl. Entre donc, Khalîl, et assieds-toi ici à côté de moi. » - « Zeyd est *zahlan*, mélancolique. Il passe toute la journée chez lui à somnoler dans cette humeur opiniâtre. » Les habitants des pays ensoleillés dorment volontiers pour oublier leurs chagrins. « Mais dis-nous, savais-tu que Hirfa a été battue ? Quelles sont les nouvelles du jour ? Khalîl, aimez-vous votre oncle ? » Quelqu'un qui ne l'aimait pas (*Khalaf Allayda*, un exilé, des cheukh des W. Ali), a dit « Zeyd n'est pas homme qui bat une femme. C'est une *marra*, une femme, qui bat une autre *marra*. Vos gens agissent-ils de la sorte, Khalîl ? » Je répondit, « Non, assurément, à moins que la femme ne soit quelque disgracieuse friponne. » Et lui, « C'est pour nous Beduw, *ayb*, une honte, wellah. » Les marques infligées par la badine de Zeyd s'étaient imprimées à jamais dans l'esprit de l'obstinée petite créature, et à la fin de la *rahla* suivante, après avoir hâtivement construit la tente et que Zeyd se fut rendu au mejlis, plantant tout là, Hirfa s'enfuit dans le désert, le coeur gros d'amertume. Un pieux Bédouin de notre menzil, l'homme des météores, la retint un moment par se deux mains, l'implorant de s'armer de patience, mais en vraie fille de cheikh qu'elle était, elle ne supporta pas d'être tenue, et avec un geste de mauvaise humeur, elle lui échappa.

Voici le remède auquel une femme bédouine mécontente de son sort a recours : rendre public l'éloignement dans lequel son époux la tient, et montrer qu'elle est prête à renoncer à son anneau nuptial et à son foyer, l'exposant ainsi à l'opprobre général, parce qu'il ne l'a pas répudiée. À peine eut-il ouï la nouvelle, que le plus proche parent de Hirfa du côté maternel, un [312] homme qui lui ressemblait comme s'il avait été son frère, se mit à sa poursuite. Elle courait comme une autruche solitaire dans le désert. Une heure s'était écoulée lorsqu'il la ramena, et il la laissa pleine de tristesse à sa tente, qui était aussi celle de Zeyd. « Ah, Khalîl », dit-il, « que vas-tu me donner maintenant que je l'ai ramené *bes-seyf*, de force. » Fâché, Zeyd alla passer plusieurs nuits dans la tente de sa femme Bishr. Et la jalouse Hirfa, ne supportant pas ce nouvel affront, quelques jours plus tard, malgré la présence d'étrangers, hôtes de Zeyd, elle s'enfuit le coeur ulcéré de la tente récemment installée, au moment où ces gens s'arrêtaient devant leur menzil. Zeyd s'assit, comme un homme plongé dans une profonde affliction, se bornant à la regarder partir, mais sans s'interposer (à leurs yeux ç'eût été inconvenant, car la vie de l'homme est libre). La Bédouine fugitive a tout loisir de courir là où elle veut ; elle est aussi libre que le désert, nul ne peut l'arrêter. Hirfa se hâta d'aller chez les parents de sa mère, et s'assit éplorée, dans l'abri de sa tante. Quel que soit le beyt où une femme en fuite a pris refuge, pas même son mari ne peut honnêtement s'y présenter pour exciper⁵⁵⁴ de son droit sur elle.

Les étrangers partirent, et Zeyd resta assis dans sa tente désertée, le coeur lourd, mais exprimer le moindre ressentiment, rien qu'à cause d'une femme, eût été faire preuve de mauvaise éducation et d'un manque de virilité. Il s'allongea sur le sable pour oublier son chagrin dans la sommeil, et s'endormit la tête exposée au soleil ardent. Les nomades se font une religion d'observer cette douceur et cette tolérance dans la vie domestique ! « La paix de Dieu » règne dans ce canton du grand et terrible désert, et elle est entretenue jusque sous la tente du plus pauvre des bergers. Je le secouai doucement et lui dis, « Il n'est pas bon de dormir et de rester ainsi en pâmoison sous le soleil. » Nous allâmes ensemble boire du café au mejlis, où quelques malveillants ayant souri en apercevant sa tristesse et le trouble inaccoutumé de sa mine, Zeyd se plaignit, de sa voix sonore mais à présent sans timbre, « que son mariage était brisé, à moins que Khalîl (leur hôte) n'allât chercher Hirfa pour la ramener à la maison. » La moindre nouvelle trouve écho sur-le-champ dans toutes les tentes ouvertes d'un menzil nomade, et il n'est pas de vain propos qui ne coure de bouche en bouche, colporté par les langues légères comme la feuille des stupides Bédouins pour remplir le vide des heures.

L'opinion publique blâma la seconde fugue de Hirfa : « Quoi, disent-ils désert la tente de Zeyd en présence d'hôtes, des étrangers qui plus est ! » « Ha ! », répondit alors une mère de famille âgée de notre menzil à son vieux valet de mari, « as-tu entendu, Sâlih ? Les hareem ne valent plus

554 Invoquer (un fait) pour en tirer une exception.

grand-chose aujourd'hui, oui, billah ! Je te dis, à part moi, elles sont [313] toutes également dépravées ! » Ces étrangers étaient des Bédouins Howeytât (*Terabîn*), du désert côtier syrien, sous Gaza, des courtiers qui reviennent ici tous les printemps, chez les Aarabes, pour leur acheter des chameaux. Comme ils passaient à côté de nous, vers la fin de la rahla, de son menzil Zeyd les avait invité à descendre chez lui et à y prendre un peu de repos. Ils s'assirent sur le sable, pendant qu'on construisait les tentes, et il leur apporta l'ordinaire méridien de leur misérable contrée, un bol de dattes moisies et un autre d'eau croupie du désert. Ayant été témoins du reniement de leur hôte par son épouse, en hommes qui connaissent les usages, ils se hâtèrent d'avaler leur maigre déjeuner, et se levant, ils remercièrent, non sans laisser paraître une trace de cette inconvenante humilité citadine qui n'est pas dans le maintien aisé des nomades. Les Bédouins bénissent l'hôte et rendent grâce à Ullah, mais ceux-ci étaient des rustres de la frontière, et ils avaient presque les mêmes apparences intimidées que les gens des villes, lorsqu'ils sont au fond du désert. Ils n'achètent que les meilleures bêtes, mais bien qu'ils en offrent des prix élevés, les Aarabes ne sont jamais très désireux de les leur vendre. Ils croient que le chameau est une possession profitable : un chameau rapportera un autre chameau, mais l'argent est un bien stérile qui se dissipe à l'usage. D'habitude ils ne vendent de leurs bêtes que lorsqu'ils ont un besoin pressant de réaux, et des mâles de préférence, car ce sont les meilleurs pour le transport.

Les courtiers payaient jusqu'à cinquante réaux pour un chameau robuste et de belle taille. La moitié est versée comptant, et le solde acquitté en calicot, que les nomades peuvent aisément revendre dans le désert, pour la confection de chemises longues. Les marchands l'apportaient de Syrie, et vendant ici au prix de Teyma, ils ne gagnent pas plus du quart pour récompense de leurs risques et de leurs frais. Ils revendront en Egypte et en Syrie les chameaux qu'ils ont achetés. Ces courtiers font presque tous les ans le voyage dans toutes les hautes terres de l'Arabie, afin d'acheter pour le compte des pays limitrophes, ce qui fait que le prix des chameaux a doublé en quelques années. Il est à présent presque partout le même dans le Nord. Toutes les fois qu'une demande se manifeste dans les pays de la frontière, comme pour une guerre déclarée contre l'Abyssinie, l'Arabie est parcourue en quelques semaines par ces émissaires, et des arrhes ayant été versées, plusieurs milliers de chameaux peuvent en être ramenés. Mais dans une expédition guerrière, le chameau est un moyen de transport très coûteux, car il en faut six pour porter une charge d'une tonne.

Les Howeytât me demandèrent la raison de ma présence chez les Bédouins. Je leur dis que j'avais visité leur pays, et logé dans leurs villages de tentes disposées en cercle, et vu comment ils labouraient le sable du désert avec des chameaux. « Demain à l'aube (dirent-ils amicalement) nous [314] nous rentrerons chez nous. Ne vaudrait-il pas mieux pour toi que tu t'en retournes chez nous ? ».

La nation Howeytât peuple tout le pays désertique qui s'étend entre les deux mers, au-dessus de la péninsule du Sinaï, et s'enfonce profondément dans l'intérieur des terres ; dans la Tehama, le long de la mer Rouge, ils descendent jusqu'à Wejh. Gaza, au nord est leur métropole sur la côte méditerranéenne, un grenier à blé bon marché pour les tribus du Sinaï, et pour les nomades d'Arabie les plus proches. Nous les avons vu aux environs de Gaza (*Tiaha*, *Seydeîn*) cultivateurs vivant sous la tente. Dans la Tehama les gens de leur nation sont des pasteurs nomades, mais certains de leurs tribus qui occupent le fond des vallées et les cuvettes, cultivent aussi le palmier dattier et sont semeurs de grain, dans de petits hameaux permanents de tentes. Nous les avons vus semeurs d'orge, dans l'Hisma. Dans le *Nefûd* et le vieux pays amalécite⁵⁵⁵ entre Gaza et l'Egypte, dans leurs clans (*Terabîn*, *Suâki*) sont nomades. Les Howeytât des villages de tentes de la Palestine ne diffèrent guère des autres Syriens. Ils sont nombreux à faire du commerce itinérant, trafiquant plus spécialement avec les Bédouins. Des membres de cette tribu ont aussi des greniers en argile. Même en Arabie, il y a des tribus de purs Bédouins qui se servent de maisons en argile, comme les cheikhs des Fukara et des Welad Ali qui ont des maisons d'été en argile à Kheybar, où ils sont propriétaires

555 Le Sinaï, peuplé par les descendants d'Amaleq (Genèse XXXVI, 12) , les ennemis héréditaires d'Israël.

fonciers mais pas cultivateurs. Aux Bédouins éloignés de chez eux, *Keyif*⁵⁵⁶, cette station procure un agréable confort. Ils ont peu de répugnance, sinon aucune, à se convertir à la vie sédentaire. Il est certain que les villages et les villes qui jalonnent l'Arabie nomade, ont tout d'abord été des colonies de Bédouins, dont les habitants se souviennent encore de leurs tribus nomades. Et d'un bout à l'autre de l'ouvert pays nomade, on voit les Bédouins devenir demi-pasteurs, là où ils ont des occupations stables, faciles et lucratives. C'est ainsi que les meilleures vallées des deux côtés du Harra, aux environs d'el-Héjr, sontensemencées chaque année par des Aarabes Moahîb. Les moissons faites, ils démontent leurs hameaux de tentes, et avec leur bétail ils repartent errer un temps comme les nomades.

La plupart des Howeytât sont des individus clownesques. Ils ont la forte ossature des mangeurs de céréales et des visages bestiaux, et ressemblent beaucoup plus aux manants syriens des villages isolés, (tels sont même ceux de la Tehama que j'ai vus en Arabie,) qu'aux Arabes du Nejd intérieur aux membres grêles, au cerveau subtil et à la langue déliée. Tout ce que je [315] pus apprendre au sujet de leurs ancêtres, en posant de fréquentes questions, fut que certains les faisaient descendre de deux frères, des Harb venus d'el-Yemen il y a très longtemps, dans le pays qui domine la mer Rouge. Mais par ailleurs, ont dit souvent d'eux qu'ils descendent des Nasâra, ce qu'on peut interpréter, « ils continuent de vivre dans les mêmes territoires que ceux qu'ils occupaient déjà à l'époque préislamique (temps préhistoriques pour les Arabes), sous une autre religion. » C'est l'ancien circuit des Nabatéens occidentaux. Se pourrait-il que les Howeytât – y compris les commerçants et les cultivateurs actuels – descendent des Nabatéens ? Je demandai à ces marchands comment ils comptaient atteindre sans encombre, avec leurs marchandises, le pays Howeytât qui commence au J. Sherra, à environ deux cent cinquante milles d'ici. Ils me dirent, « Nous avons pris un *rafîk* de chacune des tribus de la route qui conduit là-bas. » Le *rafîk* arabe, souvent un ennemi, est un frère de la route rémunéré, qui pour de modiques honoraires se charge de mettre le convoi à l'abri des questions et des rencontres hostiles avec ses contribuables. C'est ainsi que les voyageurs arabes peuvent traverser sans grande crainte des marches hostiles et, même jouir de l'hospitalité de leurs ennemis.

Lorsque je compris que dans notre menzil c'était lo l'office honorable de l'hôte, j'allai l'après-midi suivant demander à Hirfa de réintégrer le foyer de Zeyd ; sinon elle eût été confuse de revenir d'elle-même et eux d'aller la chercher. Je trouvai Hirfa la mine penaude, siégeant parmi ses commères, vieilles bonnes femmes qui avaient été les amies de sa défunte mère. Elles s'étaient réunies dans dans l'abri de sa tante pour la réconforter, et il y avait aussi de jeunes cousins à elle. La jeune femme sans enfant faisait triste figure, elle jouait tendrement avec le nourrisson d'une voisine. « Khalîl, dit-elle, doit remplir de tabac sa grande pipe, son galliûn, sinon elle n'écouterait pas mes paroles. » Les vieilles s'écrièrent, « Tu dois, Khalîl, remplir nos galliûns (ce sont de grandes « buveuses »⁵⁵⁷ de tabac), sans quoi nous ne laisserons pas partir Hirfa. » Les jeunes gens dirent qu'ils voulaient garder Hirfa, et l'épouser, et ne pas la rendre « à ce méchant Zeyd ».

Le tabac distribué, je pris Hirfa par sa petite main de Bédouine (ne travaillant jamais, elles ont toutes des petites mains), et la priai de se lever. La petite épouse maussade me répondit, « mais elle ne voulait pas être tenue, Khalîl doit lui lâcher la main, » Je dis alors, « Je vais te ramener à la maison, hôtesse, reviens avec moi, sinon, à la prochaine rahla, je devrai planter ma tente à côté de la tienne. » *Hirfa* : « C'est bon Khalîl, sois le bienvenu. Toi et moi nous irons, ah ! Nous mangerons un chameau ensemble (elle voulait dire dans sa maison où règne l'abondance), mais [316] remplis encore mon galliûn. » *La tante* : « Et le mien, Khalîl, sinon Hirfa est à nous, oui, et nous ne la laisserons pas partir. » Ayant rempli leurs galliûns à toutes, je demandai si notre maîtresse Hirfa

556 Au repos dans l'indolence, en savourant les menus plaisirs de la vie bédouine (fumer, boire du café, rêver).

557 « *Bibbers* », littéralement, ivrognesses.

n'allait pas venir à présent. Un jeune cousin dit : « Je suis son père, et Hirfa est mienne, Khalîl Non ! Nous ne la rendrons pas à Zeyd. » Sa tante dit : « C'est bon, va Khalîl. Hirfa te suit, et nous toutes (l'essaim des vieilles femmes) nous l'accompagnons » (pour la reconduire honorablement au domicile conjugal). Arrivant peu de temps après devant l'entrée de ma tente, elles me rappelèrent pour que je leur fisse une nouvelle distribution de tabac. Et Hirfa reprit sa place dans son beyt⁵⁵⁸.

Le sort de la femme est ici celui d'un concubinage illégal, et dans cette vie nécessiteuse, une pénible servitude. Pour un certain prix, ses parents ou ses tuteurs on cédé sa possession (en usant de contrainte, au mépris de son sexe plus faible) à un mari, par lequel elle peut être répudiée le jour où elle aura cessé de lui plaire. Il se peut (bien que chez les nomades leur volonté soit rarement dorcée) que la floraison des quelques années que dure sa jeunesse, avec sa virginité, aient été cédées à un homme beaucoup plus âgé. Et le coeur de ce dernier ne lui appartient pas en propre, mais s'il n'est pas encore partagé, elle doit prendre garde de rompre son mariage à temps pour en contracter un autre. Si elle se flétrit, ce qui ne tarde pas, ou si elle n'a pas eu la bonne fortune de donner naissance à des enfants mâles, elle sera rejetée comme un objet inutile. Dans l'entre-temps, tout le travail de la maison lui incombe, qu'elle perdra avec son amour à lui. Quelle entente de deux coeurs peut-il y avoir entre ces amants⁵⁵⁹, dont les destinées ne sont pas loyalement réunies ? Le tendre amour naturel peut bourgeonner pendant un temps, mais pas subsister dans des voies aussi raboteuses. C'est parce que l'amour est confiant comme une colombe qu'il n'a pas accès au coeur d'une femme injustement traitée.

Peu nombreuses sont donc les épouses nomades qui connaissent de longues années de bonheur dans le mariage ! Assez peu en effet, ou presque aucune, vivent continûment au foyer de leur premier époux. Celles à qui cela arrive sont généralement les mères de plusieurs enfants, ou alors [317] elles se sont mariées dans des familles nécessiteuses, dont le chef n'a pas les moyens d'entretenir une autre épouse. Mais les hommes cossus et les cheikhs auront tôt fait de se lasser de leur vieille épouse, et d'entrer dans de nouveaux lits nuptiaux, ou alors ils ne seraient pas des Moslemîn. Comme ils sont riches, ils dépensent libéralement pour leur nouvelle épouse, de même qu'ils dépenseront pour le renouvellement saisonnier de leur garde-robe. La femme répudiée peut être prise par un autre homme de bien, en considération d'une ancienne affection, ou se remarier avec une personne plus pauvre et se mettre au service de sa maison. La joie et le réconfort de la femme sont d'être la mère de garçons, ce qui leur donne pour le moins d'assurance de pouvoir rester en qualité de matrone dans la tente de son fils, alors même qu'elle aura été répudiée par le père. Il en était ainsi de *Ghrobni*, la mère de Selim, le jeune fils de Zeyd. Ayant eu pitié de ses larmes, Zeyd lui a trouvé un autre mari chez les Khamâla (des pauvres gens), duquel elle avait eu un autre bébé. Mais l'homme la traitait avec dureté. Aussi retournant auprès de son jeune fils, elle était condamnée à vivre à côté de Zeyd, comme veuve affligée. Un jour se leva, et la tente de Ghrobni avait disparu ! Les Arabes en furent mi-égayés, mi-étonnés, car c'était une créature de peu de bon sens qui avait été une belle femme dans sa jeunesse, jusqu'à ce que nous sûmes de la bouche de Selim qu'elle avait chargé son chameau durant la nuit et s'était rendue furtivement chez les Khamâli dans un menzil éloigné. Venant ici le jour précédent, le misérable l'avait embrassée et, comme un doux amoureux, il lui avait fait serment de la reprendre. Mais après deux jours, la pauvre et sotte femme, n'y ayant pas pris beaucoup de plaisir, nous revint les yeux rougis, pour étreindre son enfant, qui pendant ce

558 Les démêlés conjugaux de Hirfa et de Zeyd ne font l'objet que de trois courtes notes dans le journal de Doughty : « 24 février. Mécontente de Zeyd, Hirfa s'enfuit dans le désert et est ramenée par son frère. », « 10 mars Hirfa s'enfuit de nouveau, mais cette fois dans la maison voisine, et ne revient pas. », « 11 mars. Rendu visite à Hirfa ; je la ramène à sa tente. » Très longtemps après, Doughty s'est vigoureusement défendu contre toute suggestion d'avoir brodé sur la réalité : « Je crois que vous m'avez questionné sur Hirfa et demandé si je l'avais peinte telle qu'elle était ; mais mon attention ayant été distraite par un autre objet, j'ai oublié de répondre. J'ai parlé d'elle comme si elle était absolument sous mes yeux, sans ajouter ni retirer quoi que ce soit : comme je l'ai fait de toutes les autres personnes mentionnées dans les volumes d'*Arabia Deserta*. Lettre du 26 mars 1909 à S. C. Cockerell (Hogarth, p. 52).

559 « *Leman* », archaïsme. Signifie aussi, maîtresse, concubine.

temps était resté tout éploré avec son père, et à partir de la rahla suivant, l'épouse radotante et désolée se remis comme avant à camper à côté de Zeyd.

Ces Aarabes disent, « les hareem sont deux fois plus nombreuses que les hommes. » S'il en est ainsi, la raison naturelle démontrerait qu'un homme peut avoir plus d'une femme et je veux bien croire que la gente féminine les surpasse en nombre. Neuf mois par an, de mois de printemps en mois de printemps, la plupart des femmes nomades dépérissent de faim. Elles portent peu d'enfants et je ne les ai pas entendues faire mention de jumeaux. Ce sont de bonnes mères, qui allaiteront très longtemps leur nourrisson à leurs maigres seins, si elles ne sont pas de nouveau grosses. Il y avait dans le campement de Zeyd une petite bonne femme de quatre ans, qui n'était pas encore sevrée et dont la mère disait : « Nous n'avons pas de chèvre, il n'y a rien dans le désert, et que pourrais-je faire d'autre pour ma petite bint ? » Elle lavent leurs nourrissons avec de l'urine de chameau et croient ainsi les protéger des insectes ; elle est âcre, surtout lorsque le bétail a [318] brouté certains buissons alcalins, comme le rimth. Et c'est en les mouillant avec ce liquide que tous, hommes et femmes, démêlent leurs longs cheveux, décolorant parfois leurs tresses, de sorte que j'ai vu des jeunes gens dont les « cornes » dressées grisonnaient. Il existe une curieuse coutume (pas seulement chez les femmes nomades, mais dans les pays arabes et jusque chez les Chrétiens, qui peut passer pour une survivance de l'ancienne idolâtrie) qu'ont les mères, leurs commères, et même les jeunes filles, lorsqu'elles visitent des femmes mariées, d'embrasser avec une tendre dévotion le hammam⁵⁶⁰ des enfants mâles.

Dans toute l'Arabie, hommes et femmes, gens des villes et Bédouins, chaque fois qu'ils peuvent s'en procurer, peignent le blanc de leurs yeux bleux, avec du *kahl* ou antimoine. Les yeux d'oiseau de Mohammed Ibn Rashîd sont ainsi peints. Non seulement ils veulent paraître plus dignes d'amour aux yeux de leurs femmes, qui les ont peints, et qui leur tressent leurs longues boucles viriles sur le côté de la tête, mais ils prétendent que cela aiguise aussi leur vision et la conserve. Avec ses longs cheveux divisés par une raie, et pendant de chaque côté en cornes tressées, et ses faux yeux peints en bleu, la tête allongée de l'homme arabe sous son mouchoir de couleur, est à nos yeux, plus qu'à demi féminine, et à bien des égards ils ressemblent à des femmes.

Dans tout le vieux gouvernement des Wahabi, les prières sont enseignées aux citadines des familles aisées et quelques-unes ont appris à lire. Il est rare de voir prier les femmes des tribus nomades, sauf pendant le *ramathan*, mois d'abstinence corporelle et de dévotion. Peu nombreuses sont celles qui connaissent leurs prières. Je suppose même que la moitié des hommes ne les ont pas apprises. En Arabie, un Beduwi passe pour aussi savant qu'un clerc, lorsqu'il est capable de réciter sont oraison rituelle. Ceux des nomades qui prient le plus sont les pires de tous. Les femmes ne prient pas comme les hommes, en se prosternant, mais elles prononcent les formules consacrées avec les bras croisés et agenouillées. « *El-entha*, la femelle (travailleuse docile, source de richesses pastorales) est, de tous les animaux, le meilleur disent les Arabes, sauf chez les humains. » ce n'est pourtant pas l'opinion de tous les Arabes, car les Mores ou Arabes occidentaux préfèrent le *hurr* ou dromadaire mâle, pour sa vigueur masculine. Les Sémites jettent l'opprobre sur l'entha humaine. Ils croient qu'elle est une nature maléfique, et les Arabes se plaignent qu'« elle a sept vies⁵⁶¹. » Les Arabes sont hostiles à la gent féminine, sur laquelle ils [319] voudraient que retombe la malédiction de Dieu. « Certaines (disent les Beduw) sont des empoisonneuses de maris, et beaucoup sont adultères. » Pleins eux-mêmes d'impotente iniquité, ils adressent avec une excessive légèreté des reproches à leurs honnêtes épouses, bien que non sans raison. Que ne trouveraient-elles pas à redire, elles, toutes la journée, de la maligne inconstance des époux ? Ils voudraient tenir la *horma* sous le joug. Si l'égalité lui était accordée (disent-ils), la stupidité de sa nature dépravée éclaterait. Ils ne cessent de la réprimander à la maison et ne lui permettent jamais de s'affranchir de sa servitude. Si

560 Les bourses en arabe syrien.

561 Comme le chat arabe (le chat européen est réputé en avoir neuf). Sept est un nombre magique (les sept rois des jinn) et les jinn revêtent volontiers la forme d'un chat (E. Westermarck, *Ritual and Belief in Morocco*, 1926).

le sage roi de Jérusalem⁵⁶² n'a jamais trouvé une femme qui fût bonne, plus d'un homme meilleur en eût trouvé une meilleure que lui. Le voile et la fenêtre à jalousie⁵⁶³ relèvent plus de l'obscène autorité mahométane qui règne dans les villes. Chez les habitants tempérés des tentes du vaste désert, les femmes mariées jouissent de la liberté, comme là où tous sont parents. On n'en voit pas moins actuellement dans la plupart des tribus d'Arabie leur hareem à demi voilées. Lorsqu'au foyer du café de Zeyd, quelqu'un me demanda si nos hareem étaient voilées, je répondis, « Non ! Elles ont le visage découvert, il n'est pas besoin de se couvrir la face entre honnêtes gens. Aussi je crois que chez vous les Arabes, c'est dans les tribus les plus dissolues que les femmes sont tenues de se voiler le visage. » Les bédouins sont toujours heureux d'entendre critiquer d'autres tribus. On me répondit, « Oui, billah, elles sont perverties. » Je demandai à Zeyd, « Es-tu de cette opinion ? » - « Khalîl, dit-il du fond du cœur, tu penses comme les khuffâr. La face d'une femme ne doit pas être vue par un homme hormis son époux. »

les nomades des temps anciens et la loi mosaïque méprisent le sexe féminin ; le délai de purification est doublé pour la naissance d'une fille, et la part de son enfant sera réputée valoir la moitié de celle d'un garçon. Fait-elle un vœu, qu'il est nul si son mari s'y oppose. Mais la mère sémite d'un fils est à l'honneur. Nous lisons : « Que l'homme obéisse à sa mère et à son père », le scribe sémite faisant passer la mère en premier. Et chez les frustes Arabes, le fils devenu grand pose presque toujours un tendre regard sur sa mère, qui est son rempart, et passe même avant le grand amour de sa jeune épouse. Aussi dans les tribus, l'amour maternel est d'une douceur et d'une tendresse toutes féminines. Parlant ses fils, leur mère ajoutera quelque aimant dicton superstitieux, comme *el-agal Ullahi*, « Le Seigneur les garde ! » Les hareem nomades mettent au monde comme les autres mères, dans la douleur de l'enfantement, après un travail de plusieurs heures. C'est une sotte opinion que les filles du désert soient comme les créatures sauvages, qu'elles ne connaissent pas les affaires de la délivrance. [320] Mais son foyer et sa nation sont migratoires ; l'indolent espoir du confort et du repos lui est étranger. Ils voient chaque jour l'herbe s'épuiser autour d'eux, le bétail assoiffé est toujours en quête de pâturage et d'eau, les gens décampent sans trêve. Ils ne pourront peut-être pas rester jusqu'au lendemain dans le terrain de campement où ils sont aujourd'hui. Leur couche est un manteau ou une toile de tente étalée à même le sol. Ils vivent dans l'indigente simplicité de presque toutes les créatures sauvages. La femme nomade a donc, par habitude, par nécessité, une autre forme de courage ! Les Aarabes sont-ils en voyage lorsque le moment est venu ? Sa famille fait halte, et mettant pied à terre ils construisent la tente au-dessus d'elle. La tribu campe-t-elle ? Avec de vieilles femmes amies elle s'éloigne furtivement pour mettre son enfant au monde, dans un canton isolé du désert. Les nomades étant sur le point de décampa, alors il y aurait péril à la laisser en arrière, elle est doucement soulevée et assise comme le serait un malade ou un infirme dans un nid fait avec son tapis ou la toile de sa tente pliée sur le bât du chameau, afin qu'elle puisse les suivre dans sa rakla. Les nomades ressentent peu de fatigue à passer leur vie ainsi, mais ils prennent plutôt du repos en chevauchant.

À l'époque du *Jahalât*⁵⁶⁴ ou « temps anciens de l'ignorance païenne », il y avait une horrible coutume dans le désert, qui s'est maintenue presque jusqu'à la génération de Mahomet, celle d'enterrer vivante les filles nouveau-nées⁵⁶⁵ (ce qui signifie aussi que chez eux les naissances de filles étaient plus nombreuses). La femme n'est pas née pour manier le glaive, mais sa main est faite pour la sotte quenouille. Elle ne fortifie pas l'ashîra ni ne contribue à la croissance et à l'édification de la maison de son père, mais une bouche inutile s'ajoute aux mangeurs affamés d'une maigre

562 Salomon (Proverbes XXXI, 10-31).

563 Le moucharabieh, comme Doughty a pu en voir à Damas et en verra à Tâyif et à Jidda.

564 La période qui précède immédiatement la naissance de l'Islam. Coran XXXIII, 3.

565 Le *wa'd* ou enterrement des filles vivantes, encore pratiqué à l'époque de Mahomet, est attesté par le Coran : « Lorsqu'on annonce à l'un d'eux la naissance d'une fille, son visage s'assombrit, il suffoque, il se tient à l'écart, loin des gens, à cause du malheur qui lui a été annoncé. Va-t-il conserver cette enfant, malgré sa honte ou bien l'enfouira-t-il dans la poussière ? » (XVI, 58-59, traduction D. Masson. op. cité).

subsistance⁵⁶⁶, et pendant de longues années le père ne sait où donner de la tête afin de pourvoir à l'entretien d'une fille. La fin de tout ceci est une dot incertaine (en sus du trousseau qu'il lui achètera, qui est son douaire), quand elle ira vivre comme une étrangère dans une autre maison. Le jour de sa naissance, le père se cache de ses connaissances ordinaires.

Quand je demandai aux Beduw s'ils en avaient entendu parler par la tradition, ils me répondirent, profondément étonné, « Ils ne pouvaient pas imaginer qu'une coutume aussi abominable ait pu exister dans leur pays. » [321] Une fois passée la période aimable de la première enfance, les filles sont peu prisées dans les familles arabes. Jusqu'à ce qu'il soit devenu grand, le fils est plus chéri par son père que l'épouse qui l'a porté, plus que son âme, venant aussitôt après son père et le jeune enfant d'une famille est à peine moins chéri par ses frères aînés. Dieu lui a envoyé un fils, et tant qu'il est enfant son père ne peut le contrarier en rien. Il est celui qui dans les temps à venir pourra conforter son âge, et à sa fin dernière l'enterrer honorablement et, année après année, à chaque retour des nomades, offrir un sacrifice au défunt⁵⁶⁷ et prier sur lui, de sorte que son nom reste dans le souvenir des vivants. un homme aura donc plutôt fait de donner un soufflet à sa femme, ou vingt, que de frapper l'échine de l'enfant opiniâtre⁵⁶⁸, leur fils, et de se l'aliéner pour toujours. Dans la violence de son déplaisir, il fustigera son fils désobéissant par des paroles véhémentes, mais sa colère n'ira pas jusqu'à rompre la pais du foyer. Avec le passage des années cet enfant connaîtra un sort meilleur que le sien, et c'est par conséquent quelqu'un qu'il n'ose pas offenser aujourd'hui. Il y a des pères, disent les nomades, qui gouvernent avec la fêrule. Je ne peux les croire. Un fils vient-il à mourir, que l'esprit de son père reste longtemps assombri. Il est accablé d'un chagrin silencieux, mais à moins que sa vie eu une singulière valeur ou qu'elle ait débordé de promesses précocement brisées, le souvenir d'une fille décédée ne persiste guère. Etant des Moslemîn, (c'est-à-dire, *Les-soumis-au-divin-gouvernement-de-l'univers*), ils ne se répandent jamais en lamentations sur la mort. Ils se bornent à dire, « il est parti, le Seigneur ait merci de lui ! »

J'ai aussi remarqué chez ces Bédouins, qu'ils avaient peine à concevoir la vie future. Prier et jeûner sont les principales obligations religieuses, et (comme les patriarches sémitiques avant eux) ils recherchent les bienfaits de la vie présente. Ils offrent aux morts un sacrifice, que j'ai vu se perpétuer jusqu'à la troisième génération. J'ai vu un cheikh aller avec une dévote remémoration, immoler l'animal du sacrifice et prier sur le tumulus sous lequel son père ou le père de son père, était enterré. Et j'en ai vu se baiser les mains, chaque fois qu'ils passaient près du lieu où dormait l'aïeul, et murmurer, avec une tendresse presque féminine, des paroles de bénédiction et une prière. C'est pour le mourant un réconfort certain de savoir que pendant très longtemps il sera conservé avec une telle bienveillance dans l'esprit de ses enfants. Dans les pays sémitiques sédentaires, leurs hareem, et même les femmes chrétiennes, se rendent à [322] de certains jours dans le cimetière pour pleurer sur les tombes. J'ai vu une veuve y conduire ses enfants orphelins, et s'agenouiller avec eux. J'ai vu la mère leur montrer comment pleurer, et elle déplorait son défunt d'une voix étouffée par les sanglots, *Ya habîbi*, « Ha, ha ! Mon bien aimé ! » Les enfants arabes sont menés avec force d'instances : les filles nomades sont souvent rétives à la maison, maintes fois les garçons feront fi de la voix de leur mère. J'ai connu un enfant à la nature mauvaise, qui frappait avec un bâton le dos de sa bonne et aimante mère. Interrogée pourquoi elle souffrait, elle répondit en soupirant : « Mon enfant est un kafir », c'est-à-dire d'une nature opiniâtre et encline à l'impiété. Ce garçon n'était pas de pur sang bédouin, ayant Abu Simûn le More pour père. Certains me demandèrent si nos enfants aussi étaient rebelles. M'ayant entendu parler de la redoutable sévérité de l'antique loi de Moïse, ils s'exclamèrent, « Mais nombreux sont chez nous les garçons avec un mauvais fond, qui lorsqu'ils

566 En fait le rapport de masculinité (nombre d'homme pour 100 femmes) à la naissance est une constante de l'ordre de 105.

567 Sur le culte des morts et des ancêtres dans la Péninsule Arabique, cf. J. Chelhod, *Le Sacrifice chez les Arabes*, Paris 1955, pp. 117-19. Les sacrifices aux défunts sont prohibés par l'Islam.

568 À la rubrique « Université » des *Word Notes*, amassées par Doughty, R. M. Robbins a trouvé le jugement suivant : « Les Anglais très cruels pour leurs enfants » (« The Word Notes of C. M. Doughty », in *Agenda*, 1980, 18 p. 88).

sont assez forts, battent leur père. » Les Arabes babillent, et en ceci il serait difficile de les prendre au mot. Les sauvages endurcissent leurs fils, mais les enfants bédouins grandissent sans que leurs parents les aient instruits. Ils n'apprennent qu'en écoutant ce que disent les gens, dans les tentes de worsted, où leur unique censeur est l'opinion publique. Il y a dans le monde religieux du désert, des Bédouins dévots, imbus de religion naturelle, qui leur font parfois des remontrances, mais un enfant n'est jamais puni pour aucun mensonge, bien que les Arabes disent : « il est honteux de mentir. » Le mensonge est pour eux un stratagème facile et la façon la plus commode de se défendre en induisant leur ennemi en erreur. Nous constatons que la nature elle-même abonde en malices de toute espèce, et la bouche qui ment est considérée avec indulgence par la religion des Arabes.

---ooOoo---



Chapitre 9

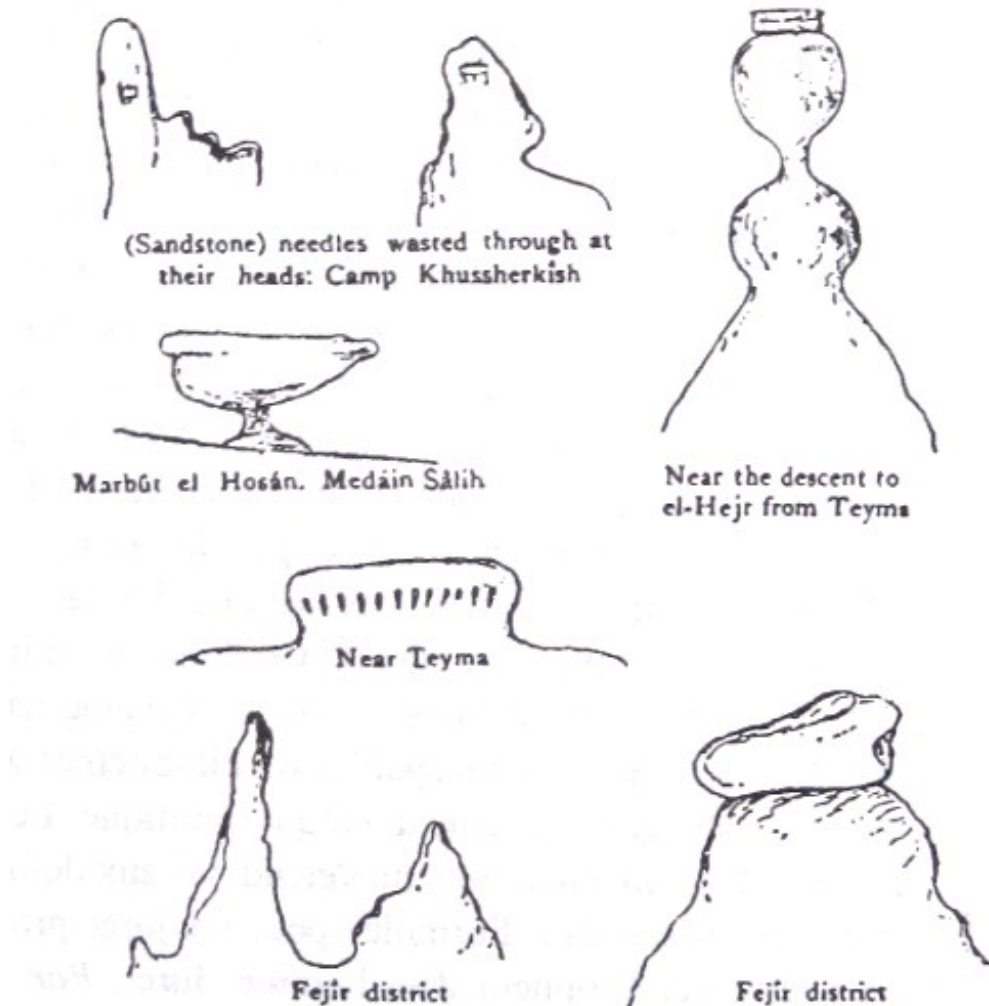
La vie dans le village itinérant

[323] Les mares de sable. Formes fantastiques données par l'érosion aux rochers de sable. La topographie nomade. Les Bédouins ne travaillent pas de leurs mains. Ils sont obligés d'être des voleurs. La vie dans le village de worsted. Les nomades se lèvent avec le soleil. La tasse de café. La compagnie du café. La place la plus honorable est la plus haute ou celle du fond, à côté du foyer. Sybarites du désert. Les *galliûns*. Les Bédouins adonnés au café et au tabac. Les plus vieux caféiers de la planète. L'opinion des Wahabi sur le tabac. Le *mejlis*. La justice dans le désert. Ils dorment le jour. La prière bédouine. Le grand cheikh Motlog. Les cheukh sont des nobles. L'agid. La peur de marcher sur des serpents dans l'obscurité. Le Nasrâni dans la tribu du désert. La vaccination. *Abu Fâris*. Ce qu'il leur a répondu à Hâyil. Le second Abu Fâris. La magnanimité du désert. Sa bonne fortune chez eux. L'inoculation. Ouverture de la boîte à pharmacie. Leur médecine utilise même des substances malpropres. Le *hakîm* en Arabie. Leurs maladies. Ullah est le médecin. L'esprit du Beduwi est dans ses yeux. Leur fourberie. Le salaire des médecins ne devrait être versé qu'à la guérison de leurs patients. Les hijabs. L'amulette de Metaab. Un charme contre les balles. Les jan ou démons souterrains. L'exorcisme. Indigence et bien-être. Notre feu du soir. La jument du cheikh. Posture couchée de ces Asiatiques. Ceux qui s'assoient par terre et ceux qui usent de chaises. La jument, possession onéreuse. La chamelle père nourricière de la jument. Le *mereesi*. Le souper de lait des nomades. L'orientalisme n'est pas le fait des Aarabes. Les kassâds. L'imagination des nomades est grande et a une fonction religieuse. Quelques tournures et ornements religieux de leurs discours. Propos bédouins. Chaque tribu a son *loghra*. Leur malice. Les Sémites sont incapables de blasphémer des choses divines. La grossièreté des bergers est dans la nature sémitique. Leurs malédictions. Leurs serments. Leur magnanimité ne s'étend pas aux défunts. Zeyd offre de se disculper par un serment. Formules pour conjurer protection et pardon. « Sa barbe » dit pour l'honneur d'un homme. Jurer, *Pour la vie de*. Façon malgracieuse qu'ont les Arabes de prendre congé.

Les chameaux étant à présent jezzîn, nous vagabondons sans nous soucier des points d'eau importants ; les humains s'abreuvaient à tous les dépôt d'eau du *suffa*, ou socle rocheux. Dans tous ces terrains désertiques et montagneux, il y a des anfractuosités rocheuses que le sable soufflé par le vent a obstruées. Les eaux de pluies hivernales se conservent durablement dans ces mares sablonneuses, mais dans le sable [324] humide elle est ordinairement épaisse et nauséabonde, ayant été corrompue par la putréfaction des fibres végétales et l'urine du bétail des nomades, qui a été abreuvé depuis leur formation. Les Aarabes utilisent cette eau (ils préfèrent celle épaisse du désert à une eau pure), qui en bouillant perd son mauvais goût, pour préparer leur café quotidien. La pire est l'eau noirâtre tirée des puits abandonnés depuis longtemps, à moins qu'ils n'aient été vidés au moins une fois. Plutôt que de boire leur eau j'endurais la soif, et très souvent je passais la nuit presque sans dormir. Il est fréquent dans ce désert que l'érosion donne aux roches de sable des formes étranges, de spires, d'aiguilles, de pinacles, et de reliefs crénelés, ce qui en fait des repères caractéristiques. Je demandai à Zeyd « Est-ce qu'il les connaissait tous ? » Réponse : « Depuis mon enfance je connais la quasi toutes les grandes pierres qui jalonnent nos déplacements », ce qui englobe une superficie de peut-être trois à quatre mille milles carrés. « Montagne » (*jebel* dans les pays sédentaires) se dit ordinairement *thulla* « côte, » (diminutif *thulleya*,) chez les nomades. Nous donnons presque la

même acception au mot *côte*⁵⁶⁹ ils nomment *towîl* tout pic élevé, berg ou tertre, servant de point de repère. Un promontoire est un *khusslm*, « nez, groin » (*khusslm* se dit en Arabie pour le nez humain). Les côtes pentues de certaines collines sont appelées *huthb*. Les Bédouins [325] Moahîb appliquent le terme *bottîn* à toutes collines aplatie. Le désert inhabité est dit *khala*, « la terre qui est vide », le sol, *beled*. Et telle est l'Arabie déserte.

Parlons à présent de la population nomade et de son mode de vie. El-Beduw *ma yetaabun*,



« ne travaille pas » (disent-ils), c'est-à-dire pas de leurs mains, mais leur esprit s'épuise dans la perpétuelle appréhension où ils sont de leurs ennemis et leur chair est exténuée par une soif et une faim incessante. C'est à peine si la vie nécessiteuse des Aarabes peut s'élever jusqu'à une vertueuse médiocrité ; ils en sont réduits à se faire voleurs. « la vie dans le désert serait la meilleures de toutes, *n'étaient les Beduw* », disent de façon proverbiale les Arabes des oasis. Des infortunés Bédouins, ils pensent qu'ils sont pleins d'iniquité « *melaun el-weyla deyn*, d'une espèce maudite, des deux côtés, celui du père et celui de la mère ». Il est plaisant de séjour dans le village itinérant, sur cette terre vierge et dans cette atmosphère extrêmement pure, en compagnie d'humains fraternels, qu'on rencontre librement à tout moment du jour autour des rians foyers du café, et avec mille perspectives nouvelles devant soi. Le repos aujourd'hui est ici, où nous venons de mettre pied à terre, notre séjour de demain sera là-bas. Dans le désert, le moment où le jour revient de l'est avertit le Bédouin qu'il est temps d'ouvrir l'oeil, et de se lever pour dire ses prières. Mais il arrive qu'involontairement oublieux du rituel il se contente de murmurer à l'adresse du ciel la supplication

569 « *Coast* », dans son acception ancienne, en anglais comme en français (*côte*), de chaîne de collines.

inspirée par sa craintive nature humaine, et qu'il dise, « Ah, Seigneur mon Dieu : » et « Oh que ce jour puisse nous être propice. Fasse que nous ne rencontrions pas le malin ! » Ils n'ont pas la moitié de la nourriture qui leur suffiraient pour la journée, et si une tête de leur bétail venait à être prise ! Comme sa famille ferait-elle alors pour subsister ? Le berger est vite prêt, et ses bêtes sont emenées loin de sa vue.

Nul oiseau ne salue de son ramage l'apparition de la lumière dans le désert. On n'entend pas de voix dans cette immensité hormis celle de l'homme. Il est à peine minuit que les Bédouins, qui reposent gisant dans leur manteau sur le sable de la terre mère, dans les tentes ouvertes, sont déjà debout et s'affairent. Dans chaque tente de cheikh du café, un feu nouveau est attisé dans le foyer, et il dispose ses pots à café ; puis d'un geste preste saisissant une braise avec les doigts, il la dépose dans sa pipe. Les quelques grains de café qu'il a reçus de son épouse sont grillés et broyés. Lorsque le tout commence à bouillir, il sort les petites tasses, *fenjejl* (pour *fenjeyn*) dont nous avons vu qu'elles avaient été fabriquées en Occident, pour les ingénieux Arabes. Lorsque, avec une plaisante gravité, il a débouché sa *gutîa* ou boîte à tasses, nous découvrons que le nomade ne possède pas plus de trois ou quatre fenjeys, enveloppés dans un chiffon sale, dont il se sert pour les frotter avec soin, comme si ce geste [326] devait rendre ses tasses propres. Les Arabes pilent les grains de café grillé avec un magnanime fracas et (comme tout ce qu'ils font), en mesure, dans un mortier en cuivre de la ville, ou un vieux mortier en bois, décoré de clous pimpants, l'ouvrage de quelque forgeron nomade. L'eau glougloutant dans le petit déllal, il y jette sa fine poudre de café, *el-bunn*, et retire le pot pour laisser infuser un moment. D'un nœud de son mouchoir, il sort alors un clou de girofle, un morceau de cannelle ou quelques grains d'une autre épice, *bahar*⁵⁷⁰, et après les avoir broyés, il y jette leur poussière. Peu après, il y verse quelques gouttes brûlantes pour éprouver le café. Si le goût est à sa convenance, faisant avec dextérité un nid dans sa main de toutes les tasses, qui s'entrechoquent gaîment, il est prêt à verser le café à l'assistance, et commence par la droite. Si le cas se présente, il sert en premier un cheikh important et les principales personnes. La contenance du *fenjeyn kahwa* n'est que de quatre gorgées. Remplir celui d'un hôte à ras bord, comme cela se pratique dans les villes du Nord, serait un affront chez les Bédouins, signifiant crûment, « Bois ça et va-t-en. » Puis on assiste souvent à un assaut de politesses, spécialement dans les grandes assemblées, à qui boira le premier. L'homme à qui le tour de prendre le fenjeyn est échu, ne le boira pas, il le tendra à son voisin immédiat, comme si celui-ci était le plus digne, masi l'écartant d'un geste de la main l'autre répondra *ebbeden*, « Nenni, je n'en ferai rien par Ullah ! Bois, toi ! » Ainsi autorisée, l'humble créature est dépêchée en trois gorgées, et tend son fenjeyn vide. Mais s'il a beaucoup insisté, il a montré son désir de se réconcilier avec quelqu'un qui n'est pas son ami. Se rendant compte que la compagnie des buveurs de café l'observe, ce voisin peut avec une honnête grâce accepter le tasse, tout en s'y prenant pour que cela n'ait pas l'air prémédité, mais il arrivera qu'un homme au cœur sec refuse la tasse que l'autre lui a courtoisement proposée.

Certains peuvent avoir pris une place inférieure à celle qui sied à leur dignité de cheikh, condition dont les nomades sont jaloux. Entrant à l'improviste, plutôt que de déranger tout le monde, ils prennent la première place qui se présente, sans tenir compte de l'étiquette. Etant en retard et survenant alors qu'une discussion est déjà engagée, un cheikh s'assiera souvent à l'écart de l'assemblée. Cette sorte d'honorable modestie ne contribue pas peu à sa popularité. Les places les plus hautes sont celles qui se trouvent le plus loin à l'intérieur de la tente, où est aussi, avec celle des cheikhs, la place d'un étranger. S'asseoir dans le cercle indifférencié qui se tient au-dehors, devant la tente, est bon pour le commun. À son arrivée, un membre de la tribu se présentera à cette partie de l'assemblée, ou un peu plus bas, où, à la vue de tous, la bienséance de son comportement sera [327] appréciée en conséquence, et c'est dans ces façons d'observer les bonnes manières que réside tout l'honneur nomade aux yeux de ses contribules. C'est à peu près tout ce qui tient lieu de conscience au nomade, à savoir ce que son prochain pensera de lui. Lorsqu'un pauvre diable s'approche par

570 Le poivre ?

derrière, il attend humblement, enveloppé dans son manteau en loques, avec une gravité cérémonieuse, que ceux qui sont assis indolemment devant lui daignent s'apercevoir de sa présence. Il se lève alors de mauvaise grâce et se reculant, ils élargissent le cercle pour lui faire place. Mais si c'est un cheikh qui survient, un habitué du café, un richard⁵⁷¹ propriétaire de quelques têtes de bétail, tous les fats compagnons qui sont à l'intérieur le salueront avec une plaisante flagornerie, *taad henneyi*, « Viens par ici ».

les malins cheukh Fukara surpassent tout le monde dans leur étalage de politesse en buvant le café, et Zeyd lui-même était plus prodigue que quiconque de cette gentilhommellerie trompeuse : il débordait de complaisance ostentatoire et de compliments à l'adresse d'un inférieur. Avec quelle suavité n'était-il pas capable d'encourager, et noblement aussi de contraindre quelqu'un, et en se levant de lui céder la place d'un autre ! Zeyd se montrait grand seigneur dans ces matières, alors qu'en fait il était le plus grand de tous les ladres. On boit les tasses de café deux fois à la ronde, chacun posant ses lèvres là où son prédécesseur a posé les siennes sans montrer de répugnance. La tasse des grands cheikhs du café peut être remplie plus souvent, mais c'est une flatterie de la part du serveur du café. Certains cheukh Kukara sont de si délicats sybarites, que de ces trois amères gorgées, afin d'en prolonger la jouissance⁵⁷², faisant tourner, agitant et secouant leur tasse à plusieurs reprises, ils réussiront à en tirer dix. Le service du café achevé, le marc est transvasé du petit pot dans le grand, qu'on tient de côté, plein d'eau chaude. Les nomades prépareront leur prochain breuvage avec la lessive amère, pensant économiser le café.

Ceci est à propos des grandes assemblées du café, mais parlons plutôt de la petite compagnie qui se réunit chaque jour dans le menzil privé d'un cheikh, attirée par le tintement du *surbût* ou pilon à café du maître de maison. La contenance indolente du nomade est faite d'une alliance de gravité et de frivolité. Autant de têtes bédouines, autant de galliûns ou pipe à tabac, avec ordinairement rien à mettre dedans. Si quelqu'un est vu avec un peu de la feuilles convoitée, nouée dans son mouchoir, il n'osera pas refuser de la partager ; la garderait-il pour lui, même sous couleur de plaisanter, que les autres s'en empareraient par la force. Si personne n'en a, ils [328] raclent la crasse accumulée dans le galliûn et, la mine abattue, après l'avoir mélangée avec un peu de crotte de chameau réduite en poudre, ou quelque herbe sèche, ils posent un braise par-dessus. Ainsi ils peuvent au moins goûter la saveur (combien douce pour eux) du tabac, tandis que s'ils en sont privés pendant un certain temps, je les ai vu couper un petit morceau de tuyau de leur pipe pour le peu de jus de tabac qui y restait encore en posant un charbon sur ce bois mouillé, ils « boivent » l'ultime réconfort de la fumée.

Les meilleurs fourneaux de pipe sont ceux en pierre travaillée à la main par les Bédouins. On trouve la meilleure pierre à deux jours de marche sous el-Héjr, et près de Teyma. Ils utilisent en outre le *sebîl*, ou fourneau recourbé en terre cuite du marché Syrien du hajj. Les tuyaux de leur galliûns sont fait dans les branches de figuier sauvage, qui poussent auprès des points d'eau dans le désert ou en bois de prunier des oasis. Ils le percent avec une tige de fer portée au rouge dans le feu de camp du soir. Nous remarquons que les nomades de l'Arabie s'adonnent à l'usage du café et du tabac, excitants du cerveau et des esprits trompeurs de l'importune faim.dans l'un comme dans l'autre, ils observent tous des coutumes et des rites identiques, circonstances qui en l'absence de traditions écrites, nous autorise à croire qu'ils leur ont été transmis de génération en génération depuis des temps très reculés. Ils s'abandonnent avec une telle passivité à ces plaisirs de la tente, que maints Bédouins estiment que tant qu'ils n'auront pas siroté leur café du matin, et »bu « par dessus un galliûn de tabac, ils n'auront pas l'esprit clair. La tradition bédouine ne garde plus trace de la consolation convoitée du jus de vigne, qui coulait dans les veines de leurs ancêtres idolâtres. J'ai même noté que leurs armes d'autrefois, les arcs et les flèches déposés depuis à peine deux siècles, avaient à peu près complètement disparu de leur mémoire. Nous voyons que la race arabe se

571 En français dans le texte.

572 « The joyance », archaïsme.

perpétue sans évoluer, à peine moins que leurs éternels déserts, mais certaines inventions (le fusil, le tabac, le café), apparues dans le monde et convenant, comme leur religion, au tempérament national, ont rapidement prévalu parmi eux. Même la grande péninsule déserte et isolée est emportée par les grands changements du monde ! L'histoire montre la merveilleuse inconstance de leurs centaines de tribus. En partie parce qu'ils craignaient pour eux-mêmes, et en partie dans l'espoir du butin, il a suffi d'une génération pour qu'ils se convertissent (comme ils feront toujours en présence d'un plus fort) du culte ancien de leurs idoles à la nouvelle et bientôt florissante faction religieuse de Mahomet.

On entend dire que le café a tout d'abord été amené de l' « Abyssinie » (c'est le pays des Galla, *Habash* par la suite) au Yémen. Des Galla vendus comme esclaves en Arabie m'ont rapporté qu'il y a, dans leur pays, « des [329] caféiers sauvages grands comme des chênes ». ces arbres séculaires existaient très probablement avant qu'on ait bu du kahwa pour la première fois en Asie, coutume qui, de La Mecque, n'allait pas tarder à se répandre (avec le retour de chaque pèlerinage) dans tout le monde mahométan. Dans le pays galla, les grains de café qui choient des arbres sauvages sont ramassés et grillés dans du beurre. Seuls les anciens boivent du café. Les hommes plus jeunes, disent-ils, « auraient vergogne » à consommer, à leur âge, ce chadeau⁵⁷³. Le tabac, apporté à Constantinople par les vaisseaux des marchands de tissus anglais du temps de Jacques 1^{er}, est semé de nos jours (hormis dans le sol réformé du Nejd), dans toutes les oasis, d'une extrémité à l'autre de l'Arabie. Les Bédouins aiment bien « boire » la fumée d'une feuille de tabac fort jusqu'à ce que la tête leur tourne, bien qu'ils disent, d'après la doctrine wahabite, « le tabac est *bawl iblîs*, l'eau du diable. » L'usage impie n'en est pas moins toléré (au point qu'un fumeur fera brûler la « malséante » feuille jusque dans sa maison) dans tout le Nejd, à l'exception de l'(aujourd'hui petit) Etat wahabite, et même dans les tribus hautement fanatiques comme celle des Kathân. J'ai connu des frères de galliûn, presque complètement asservis à leur tabac chéri, qui pris d'une soudaine et sincère détermination, s'étaient sevrés de cet usage irréligieux et inconvenant, et n'avaient jamais recommencé. C'étaient pour la plupart des fanatiques. Je me souviens d'un avenant villageois qui y renonça parce que le tuyau de la pipe déformait la grâce de ses lèvres, le ferait trop vite croître en vieillesse, et gâtait son haleine amoureuse. Il avait une belle femme ou deux à la maison, et était par surcroît grand coureur de jupons, pensant sans cesse à contracter de nouveaux mariages, même dans le désert. Il y a aussi des Bédouins qui éprouvent une aversion naturelle pour la drogue du tabac, et d'autres auxquels elle est indifférente. Certains, en ayant été dissuadés « à force de coups » par leurs parents, au premier essai qu'ils en avaient fait – gens pauvres qui n'auraient pas aimé voir leurs garçons que leur condition de berger obligeait à travailler sous le soleil pour assurer leur subsistance, grandir dans le campement, comme des mouches importunes autour des tentes au café –, persistent dans leur abstinence. Nombreux sont aussi ceux qui ne trouvent aucun goût au café ou sont d'un tempérament abstinent, ce qui ne les incite en rien. Ils ne « boivent » pas, craignant que cela n'affaiblisse leur courage viril. La plupart de ces assidus du mejlis abusent de ces drogues, qui amollissent leur faible constitution. Maints vivent donc reclus⁵⁷⁴ dans les tentes, et sont en proie à une somnolence quasi permanente.

[330] lorsque le soleil monte sur l'horizon, il est temps pour les Bédouins assis dans la tente du café de leur menzil, de se rendre au mejlis, « tenace séance », la congrégation ou parlement de la tribu. il y a aussi la dégustation publique du café, chez Motlog ou dans la « maison » en worsted de quelque cheikh important, où le grand cheikh et les compagnons du café peuvent s'être retrouvés ce matin-là : car là où est le roi des abeilles, ses sujets se trouvent réunis. Déambulant dans le vaste campement, les amateurs de mejlis s'enquèrent auprès de tous ceux qu'ils rencontrent, « le mejlis où ? Hein weled ? As-tu vu les cheukh siégeant ? » Dans ce parlement, ils s'entretiennent à cœur ouvert des affaires publiques. Ils discutent de la politique à suivre à l'égard d'Ibn Rashid, de la

573 « *caudle drink* ». bouillon chaud, lait de poule, qu'on donnait aux malades. Archaïque dans les deux langues.

574 « *umbratile* ». du latin *umbratilis* : qui reste à l'ombre, désœuvré, oisif, loin des conditions réelles. Rare, attesté en 1592 (Bacon) et pour la dernière fois en 1840 par *The Oxford English Dictionary* (ed. de 1930).

Dowla, des tribus qui les entourent. Ce que tout un chacun peut avoir entendu dire à propos de mouvements ennemis y est rapporté, ou si les traces des ghrazzu ont été relevées. De temps à autre, on y apporte des nouvelles de leurs point d'eau ou de points d'eau étrangers. Les chefs de familles parlent du pâturage que leurs pasteurs dispersés ont trouvé hier. Parle qui veut, la voix la plus humble est entendue : c'est un membre de la tribu. Les mejlis prévoit les prochains déplacements de la tribu, dont une sorte de gazette constamment mise à jour se conserve dans toutes les mémoires, qu'ils appellent *es-shor*, qui est fréquemment portée à la connaissance de leurs alliés, et qui est d'une grande utilité pour tous ceux qui sont sur le point d'entreprendre un voyage.

C'est le conseil des anciens et le tribunal public. En tout temps des membres de la tribu y portent leurs causes, les champions des deux parties les plaident dans une clameur affairée, et chacun peut y dire ce qui lui chante. Pendant ce temps, le cheikh prend conseil avec les cheukh, les anciens et les notables et, d'ordinaire, le jugement est rendu sans partialité et toujours sans subornation. La sentence est définitive. Le perdant est condamné à une amende en têtes de petit bétail ou de chameaux, dont il doit s'acquitter séance tenante⁵⁷⁵, ou s'exiler avant que le grand cheikh n'envoie des exécuteurs saisir de ses bêtes le nombre correspondant au montant de la dette. Les pauvres Bédouins sont de très mauvais payeurs, et croient souvent qu'ils sont présentement insolvables. C'est ainsi que chaque tribu compte un certain nombre de familles exilées dans d'autres tribus.

Leur justice est telle que, dans l'opinion des pays voisins dotés de gouvernements, les Arabes du désert sont les plus justes des mortels. Dans ces petites sociétés de parents, où depuis l'enfance la vie de chacun se déroule à livre ouvert et sa condition est bien connue de tous, il est [331] exceptionnel que le juge et les anciens se trompent. Même leur procès sont expéditifs, comme tous les autres ouvrages des Arabes. Il est rare qu'une cause ne soit pas entendue et résolue en une seule séance. Lorsque l'accusation est grave et que certains de ceux qui auraient dû porter témoignage sont déclarés absents, la cause est renvoyée à une autre séance. La justice nomade est bénigne, alors que dans la pestilence des pays sédentaires la loi hébraïque est brutale. Au désert, il n'est pas de forfait humain, pas même un crime, qui, si les proches du mort par le sang ne refusent pas leur consentement, ne puisse faire l'objet d'un arrangement à l'amiable, le coupable ayant payé l'amende (évaluée en têtes de bétail). La loi hébraïque a excisé les plaies de la communauté et la certitude du talion doit poser sur la conscience des malfaiteurs et la tourmenter. Le Beduwi n'a rien de plus à craindre que la menace d'une lointaine amende. Si son mauvais coeur se suffit à lui-même, il peut échapper à toute poursuite, rien qu'en se séparant de ses proches pour entrer dans un exil perpétuel.

Les jours où le campement est permanent, la compagnie commence à se disperser vers midi, lorsque le mejlis a pris fin. Pieds nus sur le sable chaud, le Beduwi s'en retourne solitaire et somnolera jusqu'à vêpres, *el-assr*, dans son abri. Les nomades dorment de préférence pendant la journée. Vers dix heures du matin, certains se tournent sur le côté pour faire un somme, comme si la nuit était de retour. Mais il est inconvenant pour un homme de s'abandonner au sommeil alors qu'il est assis dans le cercle du café ; qu'il s'isole et aille s'étendre sur les côtés de la tente. Si l'un d'eux succombe inopinément, les autres le secoueront et diront, « Debout, l'homme ! Qu'as-tu donc à somnoler ici ? » Il m'est cependant plus d'un fois arrivé de tomber brusquement endormi, affaibli par le jeûne, au beau milieu de leurs discours chuchotés, alors que j'étais assis pour boire du café, défaillance naturelle qu'ils regardent chez un étranger avec une compassion et une humanité étonnées. Tous les Arabes respectent le sommeil d'autrui : c'est comme si le dormeur était en transes dans la compagnie de Dieu, et jouissait d'une trêve de sa sollicitude éveillée. Chez eux, ils se retirent pieusement, et ne l'importuneront pas le moins du monde, jusqu'à ce qu'il se réveille de lui-même. Ils ne cessent de dormir que d'*el-assr* au coucher du soleil, car ils croient que ce serait pernicieux. De tous leurs nombreux sommes, c'est durant ceux de la nuit qu'ils se réveillent le plus fréquemment, moment qui dans le grand désert est troublé par des alarmes. Souvent, les chiens

575 « *Anon* » immédiatement, sur le champ, aussitôt, dans un moment (archaïque).

aboient au loup jusqu'au petit jour, et les habalîs sont sur pied. Certains passeront les heures de la mi-journée à bavarder allongés à l'ombre de la falaise la plus proche ou sous la frondaison clairsemée d'un gommier ou dans la grande tente du cheikh. À vêpres, le Bédouin s'active. Il repart, murmurant des paroles de pieuse préparation, [332] dire sa prière de l'après-midi. Tombant à genoux, il frappe les paumes de ses mains sur le sable devant lui, et les frotte l'une contre l'autre, puis les portant à son front et les faisant descendre, il se lave ainsi les deux côtés du visage, car il n'y a pas d'eau. Ses dévotions terminées, il se relève et s'éloigne à la recherche de la fumée qui lui signalera la présence d'une joyeuse compagnie s'apprêtant à boire du café. Un cheikh qui aurait à traverser le vaste campement, sautera sur le dos de sa jument pour s'y rendre. Le plus zélé des hôtes du café de l'après-midi était *Burjess*, jeune et riche cheikh appartenant à une faction de cheukh W. Ali, qu'une certaine fâcherie avait amenés à vivre chez les Fukara. Sa tente était la plus spacieuse de notre campement. Si le mejlis siégeait encore pour traiter d'une affaire publique ou après une rahla, la compagnie de l'après-midi était plus fournie, de nombreux bergers rentrant à cette heure.

Quant à Motlog, le chef de la tribu, c'était un homme de belle prestance, fort et bien proportionné, de taille et d'âge moyens, avec un avenant visage juif, et par surcroît, l'honneur arabe d'une épaisse barbe noire, et il regardait droit devant lui avec une mâle assurance sous la précieuse apparence de la modération seyant à un cheikh de son rang. Beau parleur, comme ils sont tous par beau temps, imbu des artifices que les Bédouins possèdent de façon innée, lorsque ses intérêts étaient mis en jeu. De manière simple, il était le seul à ne pas s'exhiber avec une badine à la main, et il ne portait jamais de sabre, urbanité politique sous laquelle il dissimulait une vaine insolence de gentilhomme, qui lui seyait fort bien. Lorsque le mejlis s'assemblait en nombre sous sa tente, ce grand cheikh et maître de maison siégeait avec une fière humilité parmi les gens du commun, le regard dirigé vers le sol, mais plein de coups d'oeil inquiets donnés sur les côtés, car son esprit était toujours sur le qui-vive et aux aguets. Son autorité restait en sommeil, jusqu'à ce que, une occasion opportune se présentant, il imposait laconiquement sa loi aux turbulents Beduw. Un fruste fils du désert était assis près de moi lors du premier mejlis auquel j'assistai, le berger du menzil de Zeyd. Je lui demandai à l'oreille, « lequel d'entre eux est Motlog ? » *Réponse* : « Motlog est là-bas ! » et il ajouta avec véhémence, à l'adresse de l'étranger, « Cet homme-ci est notre pacha, car tout comme le pacha du hajj, ce Motlog gouverne les Aarabes. Quand il a dit « La rahla ! » nous nous mettons en selles et nous partons et là où il s'arrête, nous dressons nos tentes. Ô toi Motlog ! N'ai-je pas bien parlé à ce Nasrâni ? Et, Khalîl, s'il le voulait, il pourrait, wellah-billah, nous couper la tête à tous. » Motlog leva les yeux sur nous pendant un moment avec l'esquisse d'un sourire, puis il se replongea dans ses pensées. Le cheikh d'une tribu nomade n'est pas un tyran. Un grand cheikh frapperait-il un des membres de la tribu, qu'il [323] attenterait à son propre honneur. Frapper un homme est, à leur jugement d'une bestialité inconcevable, du moins dans une enceinte domestique.

Les cheukh (*pluriel* de cheikh ancien) sont de sang noble, et descendent d'un ancêtre commun, le fameux Jid ou père de la tribu. Il a reçu en héritage sa dignité de grand cheikh. Motlog *el-Hameydi* avait succédé à son père Hameydi, qui avait péri dans une expédition, et il était le cheikh des Fejîr, comme tous ses aïeux l'avaient été avant lui, en remontant jusqu'au patriarche. Cette dignité qui à leurs yeux est une disposition de la providence, il n'est assurément aucun homme pour la contester. Surpasserait-il tout le monde en richesse et en compétence, aucun roturier, ni aucune personne de sang étranger, ne pourrait accéder à la tête d'une ashîra nomade, ou même être réputé de la parenté des cheikhs, laquelle, comme on l'a dit, est un noble lignage dans la tribu. Les cheuks s'apparient de préférence avec des filles de cheikhs ; et entre tous les Fejîr il avait fini par y avoir une certaine, pour ainsi dire, ressemblance féminine d'intonations et de manières. Les cheukh représentaient ici environ un cinquième de l'ashîra. Le cheikh de la tribu est aussi agîd de plein droit, chef des grands ghrazzus ; sa part est le quart du butin. S'il n'y participe pas en personne, il délèguera un de ses fils ou un autre cheikh, son lieutenant, cela pourrait être Zeyd, pour conduire les opérations en son nom. Je demandai à Zeyd, « Mais si le successeur désigné du grand cheikh était sénile, ou un homme notoirement incompetent ? » Zeyd n'avait jamais entendu parlé d'une telle

éventualité. « On l'écarterait », répondit-il, « et le suivant dans l'ordre de succession deviendrait notre cheikh ».

Au coucher du soleil, les compagnons désœuvrés du café retournent une nouvelle fois chez eux pour prier et prendre leur souper. Au commencement, lorsque les Aarabes me voyaient déambuler dans la fraîcheur du soir, je les entendais dire « Khalîl va prier selon sa religion », mais très vite, comme je ne voulais par aucune feinte tromper mes hôtes, ils s'habituaient à me considérer comme une de ces païens qui ne prient pas, quelqu'un qui vit dans l'ignorance d'Ullah. Une heure ou deux ayant passé, les compagnons cheukh, *sayer* « font une sortie », c'est-à-dire qu'ils se dirigent une fois de plus vers le café et le mejlis du soir, où ils s'attarderont jusqu'à minuit. À cause de la peur qu'ils ont de marcher sur des serpents, dans l'obscurité, c'est qu'on peut voir un cheikh arborer une pittoresque paire de vieilles bottes, du genre de celles qu'il a pu acheter il y a longtemps à Médine. Les bédouins arabes ne portent pas de hautes bottes rouges cliquetantes, qui, en Syrie, sont le fier symbole de la dignité des cheukh.

Les Fukara sont comptés parmi les tribus fanatiques, mais elles le sont presque toutes en Arabie. Zeyd avait mécontenté Motlog et ses contribuables [334] pour avoir (à cause de sa cupidité, bien connue d'eux) amené un kafir, non pas un de ces Nasrânis indigènes, comme ils en avaient eux mêmes vus en Syrie, mais le représentant d'une nation et d'un gouvernement étrangers et formidable (le cheikh l'avait entendu dire par les officiers du jurdi et du hajj), vagabonder avec eux. Et cependant, même l'autorité du grand cheikh ne pouvait s'opposer à l'hospitalité accordée par les membres les plus humbles de la tribu. Mais à présent qu'il me connaissait mieux, ils accueillaient le Nasrâni avec des paroles amicales, à tous les foyers du café, et je siégeais tous les jours au mejlis de Zeyd. Celui-ci n'en tenait pas moins à me rappeler à de fréquentes reprises qu'il était ma seule protection contre la sauvagerie meurtrière des Bédouins. Il ne voulait pas que je m'aventurasse, même avec lui lorsqu'il s'éloignait du campement, après la chute du jour, mais tenait à ce que je restasse assis à la maison auprès du foyer, avec Hirfa et les hommes de notre menzil : « Que quelque scélérat, disait-il, me poignarde dans l'obscurité, et l'auteur de ce forfait ne serait peut-être jamais démasqué. » les gens de notre campement, avec lesquels j'avais partagé le pain et le sel, confirmèrent les paroles de Zeyd, en les ponctuant de nombreux billahs, me conseillant de ne me confier à personne, à l'exception d'eux-mêmes. Les Arabes sont pleins de grands mots et je ne m'inquiétais pas outre mesure de leurs discours fanatiques et barbares. « Wellah ! » dit Zeyd, « on n'avait encore jamais vu un Nasrâni siéger au mejlis des Bédouins, ni, juché sur un chameau prendre part à une rahla ».

Je n'avais pas encore entamé ma pratique de la médecine ; et voilà qu'au moment le plus opportun, mes vaccins me firent défaut ! J'avais acheté de la vaccine à un service vaccinateur chrétien de Damas et je m'en étais fait envoyer une provision supplémentaire par le Jurdi, mais les tuyaux de plume qui le contenait avait été exposé à l'air, elle avait perdu toute sa vertu avant de pouvoir m'être remise à Medain Sâlih. Dans les villages syriens, j'avais employé avec beaucoup de succès cet art récemment appris. Pour bénéficier de la vaccination, les Bédouins m'eussent presque pardonné ma mécréance, ce qui m'eût permis de vivre convenablement dans un pays où on est en péril de mort si on est censé avoir un peu d'argent sur soi. Il ne me restait plus à présent qu'un chameau malade et un peu d'or dans ma bourse, et je commençais à penser quitter cette terre fastidieuse, où me trouvant de ce fait privé de prétexte, je dois nécessairement leur apparaître comme un intrus venu les espionner et – puisqu'il m'était impossible de me soumettre à leur barbare religion – où mon cou serait à la merci du couteau du premier hors-la-loi et fanatique scélérat que je rencontrerais, et où que j'allasse, au prix d'extrêmes difficultés, tout un chacun me maudirait.

[335] Je n'étais pas le premier vaccinateur chrétien à m'aventurer dans le territoire des Aarabes méridionaux. Tous avaient à me parler d'un certain *Abu Fâris*, qui était venu chez eux avec cette profession plusieurs années avant moi : un homme d'un village syrien de la montagne, en partie

habité par des Nasâra. Les Aarabes en avaient gardé un bon souvenir. Je peux croire que c'est grâce à lui que lorsque je me rendis à mon tour chez eux, ils furent dans des dispositions moins fanatiques à mon égard. Qui viendra après moi trouvera, de cela je m'en remets à Dieu ! Le (auparavant reprochable) nom chrétien respecté dans plusieurs vastes provinces de la péninsule fanatique. Abu Fâris avait passé une année de sa vie avec les nomades, ne faisant que relâcher dans les villes, dans la crainte où il était de leur humanité moins tolérante. Il avait visité Teyma et Hâyil ; il avait même été au Kasîm, et avait vacciné à Aneyza. Il y eût après lui un second Abu Fâris. Il arriva dix ans plus tard dans les tribus, également un Nasrâni. Son vrai nom était *Sleyman*, mais comme il professait l'art d'Abu Fâris, les nomades l'avaient appelé Abu Fâris.

À leur jugement, la vaccination ne peut venir que du Nord, d'où il s'ensuit que le vaccin a été apporté du Sud et des Hameyn (ce qui est rare), il est tenu en piètre estime, comme le sont les vaccinateurs musulmans dans le Nord, alors que les Nasâra sont très appréciés. Les Bédouws des frontières syriennes sont desservis depuis Damas, où on compte trois ou quatre adeptes. Ainsi que je l'aperçus, c'étaient des drapiers du bazar qui avaient appris à gagner de l'argent en pratiquant cet art de guérir⁵⁷⁶. Le printemps venu, ils entreprennent la tournée des villages de la campagne. Plus rarement, lorsqu'il en a été prié, l'un d'eux s'aventurera chez les nomades syriens, à deux ou trois étapes vers l'est. Abu Fâris, qui n'était pas timoré comme les Chrétiens damasquins aveulés, mais d'une race de robustes montagnards, fût le premier à descendre en Arabie, chez les nomades. Il avait été bien accueilli dans les « maisons de poils », en homme capable de réprimer sans ambages l'irascibilité des gens malintentionnés, et même (me dit-on) dans les cas où cela se justifiait, d'imposer sa lourde poigne à d'aucuns. Et eux, pour leur part, ils étaient satisfaits de constater cette vigoureuse virilité chez les Chrétiens. Plus tard à Hâyil, le même Abu Fâris, alors que l'intendant du château du prince lui faisait traverser la cour pour l'emmener dîner, fut prié par des esprits facétieux de la maison, de s'arrêter un instant et de leur lire une inscription, si le Nasrâni en était capable, peinte à l'ocre au-dessus de la porte du donjon. « Oui mes maîtres, dit-il, je peux la lire. » - « Dis-nous alors ce que signifie cette inscription. » (feignant eux-mêmes de ne pas connaître leurs lettres.) - « Je vois écrit « *Il n'y a d'autre Dieu qu'Ullah* » - « Et puis ? » - « Et bien il y [336] a ceci, comme vous dites vous autres, « *Mahomet envoyé d'Ullah* » et de la même façon, plusieurs années après, au même endroit ils me demandèrent de lire, et comme je m'exécutais d'une traite, « *Khalîl*, crièrent les espiègles qui posait au bel esprit, a tout lu sans rien omettre, mais ha-ha-ha ! Vous vous souvenez des paroles d'Abu Fâris, « *comme vous dites vous autres, Mohammed rasûl Ullah* !

Le second Abu Fâris fut loin de faire la preuve du même estomac durant son séjour chez les Beduw. Lorsque la nouvelle du massacre des Nasâra en Syrie⁵⁷⁷ fut rapporté au mejlis, on le vis partagé dans l'affliction et la peur, sanglotant et soupirant devant tout le monde. Quand les Bédouws compatissants dirent, « *Meskîn !* Le pauvre homme, pourquoi se lamente-t-il de la sorte ? Reprends courage, Abu Fâris. Ne crois-tu pas aussi, selon ta religion, que toute chose vient d'Ullah ? », il leur répondit, « Hélas, je pense à mon parentage, ah Seigneur Dieu ! Et qu'à l'heure présente ils sont peut-être tous morts ! Malheur de moi, tous cruellement assassinés ! » et à demi efféminé il ajouta, « *Ya rubba*, Ah ! Mes chers compagnons, allez-vous me tuer, vous aussi ? *La, la dakhîlakom*, nenni, nenni, n'en faites rien ! Je me jette à vos pieds, je vous en conjure. » Puis abjectement, ce qui fit rire aux éclats les citoyens du désert, « *Udkhul hareemakom*, j'irai même chez vos femmes, leur demander protection ! » - « Wellah, répondirent les Aarabes, cet homme est *mejnûm*, il a perdu l'esprit. Allons, reprends-toi, l'homme ! Abu Fâris ! Comme toi *Sleyman* ? » Et plusieurs voix magnanimes du désert demandèrent, « n'as-tu pas partagé le pain et le sel avec nous ? *Bess !* Il suffit *Khalas !* Tu n'as rien à redouter de nous. Quant à ce qui s'est passé à es-Sham, nous ne jugeons pas que cela fut bien ou mal, mais *henna* (nous sommes) *el-Beduw*, nous ne faisons aucun cas des Shwâm (les Damasquins). Tu n'as rien à craindre, ici par mi nous, tes amis. *Henna el-Beduw, wa*

576 « *Leechcraft* » de *leech* (médecin, chirurgien), archaïque.

577 Le massacre des Chrétiens de Damas en juillet 1860 (voir chapitre III supra).

eth-thaif azîz, l'hôte est comme quelqu'un de tendrement chéri. »

Khalaf Allayda était allé chercher ce Sleyman, le vaccinateur, *mujeddir*, et lui avait servi de père. Ils étaient venus ensemble sur son thelûl avec le hajj de Syrie, et la part du Bédouin avait été le tiers de cette profitable entreprise. J'entendis l'histoire de la bouche de Khalaf. Depuis lors il avait conçu le projet d'aller quérir un autre mujeddir, mais le cœur du pauvre homme lui avait manqué lorsqu'il avait vu le thelûl décharné du Beduwi, à sa porte et rien que le désert devant lui. Les Aarabes avaient été loyaux envers Abu Fâris, ne jalousant pas la bonne fortune de l'homme et chacun versant joyeusement rançon pour sauver sa vie de l'horrible maladie, le quart d'un mejlis ou un shilling. Son année terminée, il l'avait envoyé chez [337] lui en paix, avec pas peu de biens qu'ils avaient amassés chez eux. Les bergers bédouins de chargèrent de conduire son bétail en Syrie, avant son retour.

Un fois qu'ils ont été vaccinés, les Arabes n'ont plus peur de la maladie pour le restant de leurs jours, depuis qu'ils ont remplacé l'inoculation⁵⁷⁸ par la vaccination. Si je disais « Ça n'est pas certain », ils répondaient, « Mais la chose a été éprouvée sur des centaines de personnes, et tous ceux qui ont été vaccinés avec le *taam* (la vaccine) d'Abu Fâris, lorsque le *jideri* (la variole) est revenu, wellah *ma sâb-hu*, ils n'ont jamais été atteints. » Lorsqu'ils sont malades, les Aarabes sont soignés par les hareem, qui ont toutes une petite provision de remèdes, d'épices et de parfums, rapportés de Médine, et auxquelles leurs grands-mères ont transmis l'art de se servir des simples, dont on ne trouve pas grand nombre dans leurs dîras désertiques. Les nomades n'attendaient pas grand-chose des remèdes plus efficaces détenus par Khalîl, car c'étaient des « médecines du gouvernement », plus coûteuses et inconnues chez eux. Ils me demandèrent de montrer mes remèdes aux hareem qui, supposaient-ils, les connaissaient certainement. À en croire les ragots (propagés par des maris malveillants), les pratiques de leurs pauvres épouses aimantes ne sont pas toutes au service de leur santé. Trop souvent les hommes attribuent leurs lentes et obscures maladies à « la sorcellerie des hareem ». « Vois, Khalîl, me disait un patient, comme mon corps est mort et ruiné : je crains qu'une épouse jalouse ne m'ait administré quelque breuvage maléfique⁵⁷⁹. » L'empoisonnement est familier à l'imagination criminelle de tous les Arabes. Ils appellent les médicaments *dawwa*, comme dans les pays sédentaires et les Bédouins donnent ce nom aux quelques herbes et condiments dont ils assaisonnent leurs aliments pour leur donner du goût et couleur appétissante.

En sa qualité de fille d'un principal cheikh, Hirfa avait la réputation d'être versée dans l'art de guérir. Hirfa ayant un jour invité toutes ses commères, elles s'assirent devant moi pour examiner le contenu de ma boîte à pharmacie. Les hareem prirent un à un, avec naïveté et perplexité, mes remèdes étrangers dans leurs mains et les flairant, elles branlèrent du chef avec une gravité toute féminine. Elles m'accordèrent qu'ils leur étaient tous inconnus, mais elles étaient certaines d'avoir reconnu l'odeur du *haltîta*, ou gomme ase fétide⁵⁸⁰, un remède que les Arabes ont en souveraine estime. [338] Mais quel que fut leur émerveillement de me voir préparer une boisson effervescente ! Plus d'une fois Hirfa me supplia de montrer à ses commères la stupéfiante prouesse consistant à « faire bouillir l'eau sans feu ». Il est cependant étrange que, lorsqu'il s'agit de remèdes, les Arabes ne tiennent aucun compte ni du halal ni du harrâm. Ils useront de substances impures et même immondes, disant : « Dawwa ! C'est médecine. » Ces bédouins donnent du *rakham* ou circaète⁵⁸¹, à

578 L'inoculation est « action de communiquer artificiellement une maladie contagieuse, en introduisant le principe matériel de celle-ci dans le corps. » La vaccination est « l'inoculation de la vaccine, opération qui consiste à mettre en contact avec les vaisseaux absorbants de la peau. » (Littré). L'inoculation était très anciennement pratiquée dans l'Empire ottoman et par les Arabes (Voltaire, *Lettres philosophiques*, XIe Lettre. « Sur l'insertion de la petite vérole »).

579 « *Cold drink* », archaïsme. *Cold* a ici le sens de mortel.

580 L'*asa fétida* : résine à la forte odeur alliagée et à la saveur amère, employée comme condiment au Proche-Orient et en Inde. Était autrefois utilisée comme antispasmodique.

581 Rapace diurne, appelé aussi aigle Jean-le-Blanc, milan blanc.

manger aux malades. Il m'arriva un jour de surprendre une pauvre femme de notre menzil qui faisait bouillir du crottin d'âne dans une marmite. Elle en donnait l'eau à boire avec du lait, à son frère malade. Les Arabes croient que l'âne est impur, surtout ses excréments.

Maintenant, si je devais parler franchement de ma pratique médicale, je dirais qu'il est désespérant de vouloir soigner les Arabes, et que même un médecin accompli ne recueillerait guère d'éloge de leur part. Il est perdu celui dont la science est lente, et l'honnête homme avare de promesses : ils mépriseront ses craintes et ses essais. Qui veut prospérer doit leur ressembler, devenir un spécieux asiatique dont la langue se mettra au diapason de la bassesse de ces esprits sémitiques. Leur sauvage impatience leur fait rechercher le spectacle merveilleux. Rien qu'en prenant son pouls, le bon médecin, croient-ils, doit être capable de deviner l'état d'une personne et toutes ses infirmités passées et il doit avoir une spécifique pour chaque maladie, parce que « dans la nature, il y a un remède pour chaque affection. » Ce sont cependant de si grands fourbes que toute son habileté il ne sera payé qu'un jour qui est toujours à venir. Les Arabes sont mal nourris, et ils se croient perpétuellement malades. Les nomades vivent presque comme les animaux sauvages, sans certitude quant à la nourriture du lendemain, et ils boivent des eaux infectées. Rares sont ceux qui n'ont pas quelque infirmité viscérale, *el-kibd*⁵⁸². Le vent souffrant sur leur corps presque nus, ils sont affligés de toutes sortes de rhumatismes, *el-rihh*, nom qu'ils donnent à toute maladie inconnue et douloureuse. Ils nomment toute maladie *wajjâ*, « douleur, maladie » ; le malade est *wajjân*.

Accoutumés depuis l'enfance à la souffrance corporelle, le Beduwi peut supporter une maladie douloureuse pendant des années et il en déplorera plutôt que de déboursier un sou pour les traitements incertains du *mudowwi*, ou guérisseur. Car ces Sémites, conscients qu'ils ont de l'acrimonie de leur nature, n'ont aucune confiance dans l'homme, mais en Dieu seul : tous préfèrent voir l'art de guérir éprouvé sur quelqu'un d'autre qu'eux-mêmes. C'est à peine si quelqu'un fait appel au guérisseur tant qu'il n'est pas à [339] l'article de la mort et d'ordinaire seuls les cas les plus opiniâtres ou désespérés lui seront présentés. Ce nonobstant, tous aiment babiller leurs infirmités à l'oreille secourable du *hakîm*. Chaque fois que je passais dans un village arabe, il y en avait toujours un pour me demander, en me retenant par un pan de mon manteau, « Holà ! Toi l'apothicaire ! Ne peux-tu rendre la vue aux aveugles ? » Partout on me pressait de secourir ceux qui avaient perdu la vue. Il est licite, croient-ils, de consulter un médecin et méritoire d'endurer, prostré, la maladie, qui (par la volonté d'Ullah) les a frappés. Si je leur disais que j'avais peu ou pas d'espoir de les soulager, ils répondaient avec bonne humeur : « *El-Hakîm* (le médecin est) *Ullah*, c'est Lui qui guérit tout », bin que certains, avec beaucoup de mélancolie, disaient « *Ma li ghreyr ullah*, Que me reste-t-il alors que le Seigneur ? » Ils loueront Ullah pour tout service qui leur aura été rendu, masi ils ne paieront pas l'apothicaire et ils disent, « Je ne paierai pas les médicaments, je paierai à la guérison. Fais-moi confiance, *mudowwi*, je te le revaudrai à ce moment-là, en te donnant tout ce que ton cœur peut désirer. »

On dit dans les villes, « *l'esprit du Beduwi est dans ses yeux*. » Négligents et impatients, sous l'empire de leurs passions, ils jugent d'après ce qu'ils voient sur le moment, et retombent dans leur indolence somnolente. Il est impossible de les convaincre qu'un peu de poudre de quinine doit leur être vendue honnêtement pour une piécette d'argent, alors que leurs femmes achètent à peines mains de misérables remèdes à Médine, pour quelques liards. D'autres se figuraient que c'était le *modowwi* qui avait confectionné tous ces médicaments à partir de quelques minéraux ordinaires et de simples. Lorsqu'ils éprouvaient le merveilleux effet d'un remède, comme la morphine (une angine aiguë soulagée par une goutte du médicament dans de l'eau), cela ne pouvait les ébranler, car tout ceci n'est rien, en comparaison des miracles accomplis par Dieu. Pas plus qu'ils n'en recommandaient au guérisseur, car ils doivent payer une seconde fois, ne fut-ce que sous forme du

582 Le foie.

cadeau d'un peu de riz, ou par la promesse d'un bol de babeurre suri. D'autres, les démons, après avoir reçu mes médicaments, en retenaient le prix, car tout ce que le Bédouin peut attraper du bien d'autrui est son butin. Il y en eut même d'assez malgracieux pour dérober les coupelles dans lesquelles, avec beaucoup de mal, je leur avais charitablement mélangé les remèdes, perte de peu de valeur, mais irréparable dans le désert. Aussi ceux qui se tenaient auprès de notre confortable feu du soir, disaient « Les gens se présentent à la tente de Khalîl pour en avoir des médicaments et Khalîl ne faisant aucune différence entre eux, leur en donnera à tous avec confiance. Les gens *yegôtarun*, passent leur chemin, et il ne les revoit plus, wellah ! Khalîl, tu n'as aucune intelligence pour ce qui d'acheter et de vendre. »

[340] Si je devais reprendre mes pérégrinations, je n'emporterais que très peu de médicaments, ceux qu'on appelle remèdes de charlatans⁵⁸³, d'une application aisée et pareils à des remèdes spécifiques. Qui n'en a pas fait l'expérience, peut difficilement concevoir à quel point il est pénible de préparer des remèdes dans le désert : doser d'infimes quantités sur le plateau d'une balance, alors que le vent est chargé de sable, et qu'il n'y a pas d'eau pure, dans une langueur et indigence de toutes choses, sous l'ardent soleil, dans le fréquent désordre qui règne dans la tente nomade. Mais lorsque les potions et les lotions sont prêtes, vos patients nomades seront bien en peine de trouver la moindre fiole, *garrôra*, pour les recevoir. Un ami me dit, après mon retour, « Vos Bédouins ont une bonne coutume, Dieu fasse que nous l'ayons ici ! Que les médecins ne soient payés que si la santé de leurs patients s'améliore ! Vous êtes un homme bien osé que d'avoir embrassé un art que vous n'avez pas appris ! » - « J'en ai soulagé beaucoup, la plupart gratuitement ; je n'ai fait de mal à personne ; je n'ai dupé personne. »

tous les Arabes eussent préféré avoir des *hijabs*⁵⁸⁴ plutôt que des médicaments, qu'ils trouvent si peu profitables dans les mains de leurs hareem. En Arabie, les Moghrâreba, Mores ou « Arabes Occidentaux », sont considérés comme les meilleurs scribes⁵⁸⁵ de ces écritures magiques et on leur attribue une merveilleuse subtilité, dans la découverte des trésors cachés. Il y a des hijabs pour le soulagement de plusieurs maladies et contre la possession par le jan, ou démons souterrains, et aussi des hijabs censés protéger des dangers qui menacent la vie humaine, comme les hijabs écrits contre les balles. *Metaab ibn Rashîd*, prince du Shammar à la suite de son frère *Tellâl*, a porté une amulette de cette sorte, ce qui fit que ses meurtriers nerveux, qui croyaient qu'ils ne pourraient venir à bout avec une balle ordinaire, le tuèrent avec une balle en argent⁵⁸⁶. Longtemps après, le lieutenant des soldats turcs de Kheybar⁵⁸⁷ parla à mon audience d'un homme qui, pris dans une révolte à Médine, avait été condamné par la cour martiale à être fusillé. Il fut amené sur le lieu d'exécution, et là les balles qui frappaient le condamné rebondissaient comme sur un mur, et il ne fut même pas blessé. Quelqu'un lui tira un coup de pistolet dans la poitrine, avec un résultat identique. L'infortuné criait dans ses souffrances. « Messieurs ! Je n'ai pas de défense contre le fer ! » Ils le lièrent à la gueule d'un canon, et l'explosion eut raison de sa vie. Le Turc nous jura ses [341] grands dieux qu'il était présent, qu'il avait vu la chose de ses yeux vue et d'autres dirent qu'ils avaient été les témoins de faits semblables, « Oui, billah ! » Voilà les miracles quotidiens, dont ils entendent parler, qui sont confirmés et dans lesquels ils ont foi.

Les mêmes qui courent après les charmes, ne paieront pas leurs remèdes. Tout prétendu bel esprit achètera un hijab pour plusieurs réaux, fussent-ils les derniers de sa maigre bourse. Les hijabs

583 « *Quack-salving* medecines », archaïsme.

584 Littéralement : séparation (mystique), protection (supra-naturelle). Amulette, Talisman.

585 « *Scriveners* », archaïsme (ayant aussi bien le sens de notaire et d'écrivain public).

586 Chapitre XXIII.

587 Abdullah, le géolier de Doughty, pendant les quatre mois qu'il a passé à Kheybar, de la fin novembre 1877 à la mi-mars 1878 (chapitres XXV à XXX).

de magiciens fameux valent une fortune. Ces têtes pensantes font les mystérieux⁵⁸⁸, et prétendront que c'est à leur corps défendant, sous le coup d'une merveilleuse inspiration. Ils se composent (toute chose chez eux se parant des couleurs de la religion) de « paroles de Dieu », textes choisis dans le Coran, et écrits de façon kabbalistique. Et plus qu'à moitié sûr de lui est l'homme bien avisé, qui a ce talisman pendu à son cou, même dans les dangers les plus grands. Les hijabs (quelques-uns des plus singuliers qu'on puisse trouver ont été écrits par des Juifs) ont aussi été utilisés dans l'Europe médiévale. Ils le sont encore par les Chrétiens orientaux. Sur les frontières de l'Arabie, c'est à peine s'il y a un enfant ou même un animal, qui ne soit protégé du mauvais oeil⁵⁸⁹ par un charme. Quoi ! Ne voyons-nous pas la même chose de nos jours en Europe, dans tous les pays qui sont encore sous la coupe des prêtres⁵⁹⁰ ? Il disait souvent ceci : « Nous ne paierons pas les médecines, les Arabes sont de pauvres gens. Voici mes trois réaux, wellah, j'en apporterai cinq et vous les remettrai sur-le-champ, si vous m'écrivez un hijab conforme à mes vœux. » Par dessus tout, ils voulaient avoir des philtres d'amour déshonnête. Ils s'imaginaient volontiers, que plus qu'aucun autre, le Nasrâni étranger pouvait leur écrire un sort qui eût un prompt effet et ils considéraient comme une merveille le fait que, pauvre comme ils me voyaient, je le leur refusais constamment et sèchement, alors que d'un trait de calame j'eusse pu m'enrichir. Cependant, si je disais, « l'homme a-t-il le droit de se mêler des choses qui relèvent de la providence d'Ullah ? » alors les meilleurs d'entre eux, en tant que Musulmans, acquiesçaient dévotement.

Les Bédouins me présentaient parfois leurs paumes, supposant que j'étais versé dans l'art de la chiromancie⁵⁹¹, et me priaient de leur prédire leur destinée, « si elle leur était bien échue. » De vains jeunes gens eussent voulu que je devinasse à leur visage, « si je leur trouvais une ressemblance avec des personnes favorisées par le sort ? » L'opinion des Arabes veut que le corps et l'âme des êtres humains puissent être tourmentés par la possession des jan, dont ils disent « la moitié sont des démons malfaisants et l'autre moitié des bons démons, oui, et des Moslemîn ». Ils occupent sept étages, lesquels (comme les sept cioux au-dessus) constituent l'édifice du monde souterrain. Les maladies inconnues et les affections lunatiques sont attribuées à leur influence. Les individus tournés en dérision et ceux dont l'esprit est dérangé sont dits « enjinnés », mejnûn⁵⁹², démoniaques. Toute maladie exige un remède, et il y a aussi des exorcistes pour les mejnûn, en Arabie. N'y en a-t-il pas, de nos jours, dans notre Europe de cloches et de cièrges ? Ils voudraient nous faire croire qu'ils peuvent « effrayer ou chasser » les démons qui les possèdent, en « lisant » de puissants sorts, tirés des « divines écritures⁵⁹³ », sur ces malades. Nombreux sont ceux venus me supplier d'user de cet art, pour soulager certains de leurs proches parents. Ces personnes se heurtaient à un refus catégorique de ma part, que j'assortissais de regards courroucés, protestant vigoureusement, « ce n'était pas parce que j'étais mal disposé à leur égard que je ne faisais pas cette faveur aux Moslemîn. »

L'esprit du nomade est toujours porté au ghrazzu. Le coquin doit l'emporter, et il n'a cure au détriment de qui, ni par quel improbe moyen. La solide ignorance dans laquelle ils sont plongés et

588 « *Make of strange* », archaïsme (faire des difficultés, être réticent ou renâcler, garder pour soi, tenir ses distances).

589 La malfaisance du regard envieux que vise la recommandation du Coran, « contre le mal de l'envieux, lorsqu'il porte envie » (CXIII, 5). La volonté de nuire est transmise par un regard chargé de haine ou d'envie ou résulte du pouvoir naturellement délétère d'un regard étrange. La prophylaxie du mauvais œil est très variée, dans les pays musulmans comme dans tous ceux du bassin méditerranéen où cette croyance est répandue.

590 Pour Doughty, né dans la religion anglicane, ce sont les pays catholiques de l'Europe qu'il a visités entre 1871 et 1873, de la Belgique au Portugal, en passant par la France, l'Italie, Malte et l'Espagne. À la fin de son séjour à Louvain, il note dans son journal : « population très papiste. Le clergé du Pape forme une armée et régente tout. Trop peu de libéralité dans leurs bibliothèques » (Hogarth, p. 10).

591 La chiromancie fait partie des pratiques divinatoires considérées comme licites par les théologiens musulmans.

592 « *Be-jinned* » dans le texte. Un *madjmûn* est un fou, un possédé, un aliéné. Littéralement « qui est inspiré par les djinns. »

593 Le Coran.

les extrémités auxquelles leur existence est poussée, en font des sauvages. Les Aarabes ne sont pas tous ainsi. En dépit de leurs possibilités restreintes, il y en a de vertueux et d'une grande élévation d'esprit, surtout parmi les cheikhs et les gens prospères, hommes affranchis du souci tenaillant d'assurer leur pain quotidien, libéralement élevés et policés à la fréquentation des mejlis, et amphitryons des hôtes publics. Alors que les pauvres peinent à se frayer un passage par des chemins escarpés et pestilentiels, semés d'embûches, la vie humaine s'étale plus uniment devant eux. Ce sont des gentilshommes du désert, des hommes à la modération lentement mûrie, des conciliateurs au jugement érudit et subtil.

Quand la chaleur ardente de la lumière du jour s'est dissipée, nous jouissons de notre réconfortant feu du soir. Le soleil s'étant couché sur une haute steppe d'Arabie, dont l'altitude générale dépasse trois mille pieds, l'air raréfié et sec rafraîchit, le sable et bientôt froid, bien qu'à une profondeur de trois doigts la chaleur solaire qui s'y est emmagasinée durant la journée écoulée subsiste jusqu'au lever du soleil suivant. Après une demi-heure c'est la nuit bleue, la ceinture de la voie lactée qui se détache avec une merveilleuse netteté à la lumineuse clarté des étoiles, d'un blanc neigeux. Au moment où le soleil se couche, la ménagère nomade apporte une brassée de bois mort et de broussailles sèches, qu'elle arrachées ou déracinées dans le désert, avec un hoyau (outil qu'ils possèdent rarement). Elle jette cette provision sur un côté de notre foyer, pour l'odorant feu du soir. Pour assister sa jeune épouse, qui appartenait à une famille de cheikhs, Zeyd avait donné une petite servante bédouine à Hirfa. La maîtresse de maison a un foyer séparé, celui de la cuisine, dans le compartiment qui lui est réservé. Hirfa y faisait habituellement cuire sous la cendre, du pain pour l'étranger. Parce qu'il est triste, ou pour toute autre raison, Zeid son époux ne mange pas encore, mais seulement aux environs de minuit, au moment où il revient du mejlis et s'apprête à aller dormir.

À cette première heure de la soirée, les Beduw sont tous *fi ahl-ha*, au logis, soupant de tout rogaton qu'ils peuvent avoir. Plus personne ne vagabonde dans le vaste campement, et qui, n'étant pas un étranger, surviendrait alors, ferait preuve d'une malséante « ignorance ». Les chamelles nourricières sont couchées devant la maison de poil. Les Bédouins les laissent reposer pendant une heure avant de les traire. Les grandes bêtes affaiblies ont erré tout le jour sur la surface asséchée du désert et c'est à peine si, pendant toutes ces heures, elles ont pu se remplir la panse d'une aussi chiche pâture. La jument est attachée devant la tente, du côté de l'épouse, où il n'y a pas beaucoup de passage. À côté d'elle, on a jeté tout le fourrage sec qu'on a pu trouver dans cette immensité, de l'herbe raide comme du fil de fer. Lorsque les Arabes ont mangé un morceau et bu le leban de leur troupeau, les quelques hommes de notre menzil commencent à se rassembler autour du foyer du cheikh où il y a quelque espoir de café. De temps en temps, le plus jeune et le plus humble de la compagnie qui est assis ou s'appuie sur le coude pour prendre un peu de rimth sec, ou d'autres branchettes de résineux odorants, qu'il jettera sur le feu, jusqu'à ce que la flamme claire jaillisse dans l'obscurité hostile. Même dans le pays de leurs ennemis, les nomades ne font pas brûler les buissons bons à paître, *gussha*. C'est le pain du bétail. Je les ai parfois involontairement offensés, ne connaissant pas encore les plantes, en arrachant et en livrant aux [344] flammes certains de ces buissons qui poussaient dans le sol à portée de main. J'étais alors blâmé par les enfants, les femmes et les hommes de peu d'entendement, qui disaient stupéfaits, « C'était le fait d'un impie ».

Réjouis de voir disparaître la lumière du jour, les chefs de famille retournent s'asseoir pour bavarder ou bien se tiennent silencieux et amorphes, avec une gravité tout animale. Le vieux, toujours las, et les bergers, qui ont passé toute la journée au lin sous le soleil, gisent autour du feu commun, appuyés sur un coude (c'est la bienséante position aarabe, celle que Zeyd voulait que j'apprenne et utilise). Mais la façon de se reposer chez soi des gens du commun consiste à s'allonger autour du foyer les talons à l'extérieur, comme les rayons d'une roue, et gisant sur le ventre (ce qui, croient-ils, calme les affres de la faim). Légèrement soulevés, ils bavardent tout en reposant sur la poitrine et les coudes. C'est ainsi que les membres de cette frugale nation dormiront ensuite,

n'étendant que leurs manteaux déchirés sous eux, sur le sol nu (beled), position qu'eux-mêmes réprouvent. Nous avons vu que dans le bouche des nomades, le beled est le sol habité du grand désert et aussi des oasis. Ils disent du mort, « Il est sous le beled ». Dans quelques oasis, *dîra*, le circuit des Bédouins, désigne aussi l'emplacement de leur ville. Je demandai à Zeyd, « Donc vous dites que le beled est votre mère ? » - « Oui, et assurément Khalîl, car c'est de la terre que Dieu a pris l'homme et tout y retourne. » Comme ils m'interrogeaient sur notre coutume, je dis « Vous vous asseyez par terre, mais nous asseyons en hauteur sur des tabourets comme les Tûrk. » Ils pensaient que ceux qui passent toute la journée assis sur une chaise en éprouvaient une insupportable fatigue dans les jambes. « Khalîl dit juste », répondit Zeyd, qui, en sa qualité de cheikh des Arabes, s'était trouvé dans la haute présence de pachas et d'hommes du gouvernement, à Damas. Il nous narra comment il les avait vus assis dans des fauteuils et (tous ces Orientaux se croisent les jambes) avec une cuisse, un jarret ou un pied croisé sur l'autre : « Les commis subalternes se croisent simplement les pieds, mais quelqu'un qui se croise les tibias sur les genoux (Zeyd nous montra comment), ne peut être qu'un principal personnage. » Les Arabes me demandaient souvent si nous nous asseyions, réunis de cette aimable façon autour de nos feux du soir, et si les voisins allaient aux byût de leurs voisins, pour se retrouver dans la compagnie de leurs amis, tout en buvant du café.

Lorsque nous sommes assis ainsi, si quelqu'un se lève, la jument s'ébroue doucement, se demandant si c'est celui qui lui apporte son délicieux breuvage de lait chaud de chamelle, et elle hennit de plaisir à sa vue. Une chamelle nourricière est attachée à chaque jument nomade, car elles n'aiment pas le froment, et les rêches tiges du désert ne suffiraient pas à les sustenter. Ne ruminant pas et perdant beaucoup de liquide par la peau, le [345] cheval est une créature très impatiente de la faim et de la soif. Sa jument n'est donc pas un petit souci pour un cheikh dans le désert, lequel doit très souvent faire porter sa provision d'eau par un autre chameau. Elle boit deux fois par jour, et jusqu'à trois, au plus fort de la saison estivale. Les girbis qu'un chameau peut transporter lui suffisent à peine pour deux jours. Un vieux proverbe dit que qui a femme ou cheval peut le regretter amèrement, il ne sera jamais en repos, car des possessions aussi fragiles sont susceptibles d'être toujours malades. Cependant sous ce climat serein, dont l'élément est la voûte céleste, les Beduw ne donnent guère d'autres soins à leurs juments. Dans le désert, on ne va jamais jusqu'à la bouchonner. Ils traient tout d'abord le lait destiné à la jument et ensuite (souvent dans le même récipient) celui de la maisonnée nomade. Elle tire sur sa longe, les yeux tournés dans la direction de l'agréable bruit que fait le lait en tombant. Le bol moussant du pis lui est apporté dans la main du berger et elle aspire à longs traits entre ses dents le lait chaud et sucré. Les chamelles ne sont traites qu'une fois par jour, dans la soirée, à moins que dans la matinée on ne tire un peu de lait pour un maldae ou un étranger, ou, à toute heure, pour un voyageur. Un petit bétail, *ghrannen* ou *dubbush*, est traité au coucher du soleil. Ce n'est pas dans le district où l'eau est abondante que les maîtresses de maison peuvent presser leurs tétines une autre fois dans la matinée. Les dubbush sont traites par leur maîtresse, les chamelles uniquement par les hommes et les garçons. Le printemps est la saison du lait, lorsque hommes et bêtes (si la pluie d'hiver n'a pas fait défaut) sont au mieux de leur santé, dans le désert. Il ne dure que quelques semaines pour le petit bétail, de l'agnelage au retour de la mauvaise saison, quand l'herbe est sèche, mais les chamelons sont allaités pendant près de onze mois.

Si nécessaire aux chevaux du désert est ce supplément de lait, que lorsque, durant l'été sec, ou à quelque autre période de disette, les chameaux sont conduits loin des menzils pour être *azab*, absents plusieurs jours, c'est-à-dire en quête de pâturage, la jument est aussi emmenée avec eux dans le troupeau de son maître, pour continuer de boire le lait de sa nourrice. Mais si alors le cheikh à besoin de sa jument au logis, il la nourrira comme il peut, en l'absence de la nourrice, en mélangeant chaque soir du *mereesi* ou lait sec émietté, dans un bol d'eau. Le mereesi est le babeurre du troupeau, qu'on dessèche en le faisant bouillir jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un résidu solide, qui ressemble à de la craie. C'est une boisson dont moult grâces soient rendues à Dieu, aux époques de vaches maigres, et à la saison chaude, dans le désert. Pendant les longs mois de la morte saison,

lorsqu'il n'y a pas de lait, le mereesi devient de jour en jour plus rare et plus cher. Excellent à prendre en voyage, le mereesi est considéré comme une boisson de bohémien et pas très raffiné, dans les pays frontières. Mais son [346] est très apprécié dans les oasis d'Arabie, où il tempère l'échauffement excessif provoqué par la malsaine alimentation à base de dattes. Le mereesi (« ce qui , frotté avec les paumes, peut être mélangé avec de l'eau ») ou lait sec, reçoit bien d'autres noms dans les provinces de l'Arabie, tels que *thiram* et *buggila*, *baggl*, dans le Nejd occidental, *muthir* dans le Sud et du côté de La Mecque. Le beurre est le produit marchand des nomades pauvres. Avec ce qu'ils en tirent, ils peuvent acheter dans les villes de quoi pourvoir à leurs besoins domestiques. Je n'ai pas craint d'entreprendre de longs voyages dans la khala, en ayant que du mereesi dans mes sacs de selle, avec la perspective de ne rencontrer un point d'eau sur ma route que trois jour l'un. Le mereesi se conservera jusqu'à la saison suivante ; il est encore bon la seconde année, devenant seulement plus dur. Le mieux était de le moudre en farine, comme il le font dans le Kasîm, et remué avec un peu de sucre, dans un bol d'eau du désert, c'est un rafraîchissement réconfortant après le labeur et la chaleur du voyage.

Écoutez parler ces Bédouins enjoués et contemplatifs est un délice. C'est une leçon de pure humanité à l'école du voyageur, il n'y pas de territoire si dangereux qu'il ne puisse traverser par humanité, car l'homme a partout le même esprit, oui, et eux aussi, jusqu'aux bêtes brutes de la même terre nourricière, un congé bienvenu des soucis industriels et dérisoires qui s'amoncellent sur nous, nous qui voudrions tellement vivre en paix au sein de la désolation morale du monde. Et qu'il est plaisant le son qui rend le lait, sous les pis, en se répandant dans les récipients des Arabes, nourriture de l'homme et gorgé de santé dans une contrée languissante ! Les enfants s'assemblent autour du bol qu'on apporte tout écumant, et l'hôte est souvent invité à prendre, avec les doigts, la mousse sucrée, *orghra* ou *roghrwa*, *irtugh*. Ou bien, ce lait ayant été versé dans l'outre de lait suri et agité un moment, la maîtresse de maison de leur désert pour le souper, avec un renouveau d'aigreur concentrée qu'il considèrent comme très rafraîchissant.

Les yeux du nomade sont fixé sur la congruité rudimentaire de la nature ; jusqu'à leur indolence qui est austère. Ils parlent de ce que renferme leur horizon. Ces « contes d'Arabie⁵⁹⁴ » licencieux des grandes cités de la frontière, n'étaient que niaiseries⁵⁹⁵ profanes à leur jugement naturellement sévère. Ils participent pourtant tellement de la veine sémitique orientale, mais sans l'imagination ratiocinante du citadin, qui maints passent leur vie à rêver de trésors cachés, richesses qui tombées du giron céleste peuvent [347] leur échoir un jour. À la place des histoires qui se racontent dans les villes, les Arabes ont leurs rhapsodies braillardes, qu'on peut entendre dans tous les hameaux nomades du désert, comme celles des Béni Helâl. Les Arabes reçoivent avec une grande crédulité tout ce qu'ils ignorent, comme à propos de pays inconnus. Tous leurs discours tournent autour de ce qui leur est familier ; ils parlent d'expédition passées et de leur vie aventureuse dans le désert. On les entendra fréquemment citer dans leurs récits les vers à mi-chemin entre sagesse et gaieté des *kasasîd* (poètes illettrés du désert). Les meilleurs sont souvent très connus dans les tribus. Il y a des poètes⁵⁹⁶ dans toutes. Les plus accomplis de tous les pays étaient les kassâds de Bishr. Le *kassâd* récite, et c'est une plaisante flatterie de son bienveillant auditoire que de reprendre les derniers mots de chaque couplets. Je ne pouvais pas très bien ou presque pas du tout, apercevoir ce que cette éloquence poétique signifiait : c'est une langue étrangère. Le mot *shâer*, celui qui est « *feeleth* », le poète, est inusité chez eux. Les Bédouins ne connaissent pas ce mot. Zeyd répondit « c'est *nadêm*. » Le chanteur bédouin tire des sons austères et atroces du *rabeybi* ou viole à une seule corde grave et s'abandonne à son inspiration, en se forçant à brailler par

594 « Les innombrables romans qui circulent à Damas et qui exaltent la magnanimité de la vie au désert » (note de Doughty, in *index...*, Vol. II).

595 « *Nennery* », formé sur « *ninny* » (niais, sot, simple d'esprit).

596 « *Makers* », archaïsme.

le nez. C'est sans doute un art de ménestrel⁵⁹⁷ très archaïque, dans ces pays, mais d'une navrante laideur pour nos oreilles. Ce sont les serviteurs, toute la journée dans le désert avec le bétail, qui chantent avec le plus d'ardeur lors de leur retour de chaque soir à l'humanité du byût. J'ai souvent réclamé une *kasîda* d'Abeyd Ibn Rashîd, et je n'ai pas trouvé de chanteurs dans ce pays qui n'en eussent plusieurs sur le bout de la langue. La plupart des soirs, les jeunes bergers du menzil de Zeyd chantaient sans se faire prier, pour l'étranger, le vigoureux *hadû* ou chant du berger. [Le mot *rabeybi* est peut-être l'espagnol *rabel*, et dans la vieille Angleterre c'était *revel*, *rebibel*.] Les Bédouins fabriquent l'instrument à partir de n'importe quelle boîte sans couvercle qu'ils peuvent se procurer des villes. Une baguette est fixée en travers, dans laquelle ils percent un œil pour la cheville ; une peau d'agneau est tendue sur la boîte creuse ; un crin arraché à la queue d'une jument fournit la corde dont ils tirent des sons éraillés, et une fois qu'une branchette courbée lui a été fixée dessous, pour le chevalet, leur instrument de musique est prêt.

L'imagination d'un nomade est vive, et elle se pare toujours de religion. Ils ne voient alentour que l'indigence d'un espace illimité, rempli de dangers, qui leur permet à peine de subsister, et le firmament sur leur tête, séjour du salut divin. Pus que tous les autres hommes, ces Ismaélites ont une [348] conscience spéculative naturelle du bien et du mal, mais nul ne l'observe moins qu'eux dans leurs rapports avec le genre humain. L'entendement civilisé des citoyens du désert réside dans leur discours (tempéré entre une douce et austère grâce virile) et leur comportement libéral. Des tournures et des ornements de leur langage me reviennent soudain en mémoire ; modérés dans la contradiction, *La ! Ullah yesellim*, « Nenni, le Seigneur t'accorde la paix » ou le redressement des erreurs, *Ullah hadîk !* « Le Seigneur te guide » et dans les deux cas, *Ullah yerham weyladeyk*. « Le Seigneur ait pitié de ton parentage décédé » ou *yuhadi weyladeyk il' ej-jinna*, « Qu'Il mène tes parents au paradis. » L'étonnement, comme dans toute leur existence sémitique, a les accents de la religion, *Ullah !* « Le Seigneur ! », *Ana ushud*, « J'en porte témoignage ! », *Yukdur Ullah !* « Le Seigneur est fort ! », *Rahmat Ullah !* « Par la miséricorde du Seigneur⁵⁹⁸ ! » et très souvent les gens du peuple diront, (bédouinisme accueilli par des rires dans les villes), *ana eflah yowwella !* Que je laisse aux arabisants⁵⁹⁹. Lorsqu'ils sont fatigués, ils soupirent *ya Rubbi !* « Ah mon Dieu⁶⁰⁰ ! » Epris de tranquillité domestique, leurs paroles sont pacifiques, et restent courtoises dans la controverse : *wa low* « Et s'il en était ainsi », *sellimt*, « Je vous le concède ». Une erreur commise par ignorance se confesse, *udkul al' Ullah*, « Si j'ai erré, Seigneur soit mon refuge ». Paroles de bon augure à l'adresse du voyageur et de l'étranger : *Ullah yuwasselak b'il-kheyr*, « Dieu fasse que tu arrives à bon port. » *Insh' Ullah ma teshûf es-shurr*, « Plût à Dieu que tu ne rencontres pas le malin ! » *Ullah yethkirak b'il-kheyr !* « Le Seigneur se souvienne de toi en bien ! » Les remerciements bédouins sont : *âfi aleyk, el-âfi*, « je te souhaite de tout mon cœur d'être en bonne santé ! » ou, *jizak Ullah kheyr*, « Dieu te porte bonheur ! » Esprits vifs et dispos, les nomades n'ont par beaucoup plus que cette étude pour être éloquents. Leur expression est brève et emphatique. Il y a une propriété perspicace dans leurs paroles, assortie d'une signification immédiate. Les citadins arabes traitent avec dédain cette façon tapageuse de s'exprimer des fils du désert. Ils sont eux-mêmes de fanatiques sectateurs de la vieille lecture du Coran. Asiatiques, les Arabes sont des parleurs souriants. Tout propos bédouin est une variété de l'arabe, mais chaque tribu a un usage, le *loghra*⁶⁰¹, qui lui est propre, et les voisins sont les éternels censeurs de la langue de leurs [349] voisins. « Leur parler, disent-ils, est « de guingois », *awaj*, . » Il y avait dans la bouche des cheikhs Fukura un blèvement des consonnes finales. Le parler Moahîb était ouvert et viril. La sèche sérénité de l'air et

597 « *Minstrelsy* » : menestralerie, en ancien français.

598 *Rahmat* de *rahm*, les entrailles.

599 *Eflah !* Est une exhortation à s'engager dans l'action. Le sens du bédouinisme cité par Doughty pourrait être : « Par Dieu, j'y vais, j'y cours. »

600 La phrase complète est : « *Ya Rubbi ! Ana ajist min hâl-i wa ent tekubbni*. » Ô Seigneur, je suis las de ma vie. » Cf. Job X, 1 : « Mon âme est dégoûtée de ma vie ! »

601 *Lughra* : l'ensemble des particularités linguistiques propres à un groupe ethnique ou à une tribu : un parler local ou des variantes régionales.

la prononciation considérablement exercée des nombreuses articulations difficiles de leur langue, font que la voix humaine, *hess* est très claire et bien sonnante ; à moins qu'elle ne sorte d'un gosier obstrué par la balle d'une profonde misère.

Il faut aussi parler de ce qu'il y a de déplaisant dans leur conversation familière. Leur esprit est bien trempé par le désœuvrement et la malignité. Ils n'auront aucun mal à se remémorer brusquement, au détour d'une conversation, le nom de leur proche voisin. Avec cela, ils sont d'une curiosité barbare et indiscrete, d'une méfiance persistante des uns à l'égard des autres, et ils se perdent en marchandages de chiffonniers pour des vétilles, sous un masque de caresses (veulent-ils obtenir quelque chose, ce qui est toujours par ruse), de promesses imprudentes et d'irascibles importunité. Et leurs hypocrites paroles d'iniquité, engendrant la réciproque, se terminent souvent par d'horribles clameurs, qui troublant « la paix d'Ullah » dans les tentes nomades, sont censurées par l'impatience silencieuse des autres, dont les meilleurs s'érigeront alors en conciliateurs. Le parler des bergers est plein de railleries puériles et, à la vue et à l'audience de l'autre sexe, d'obscénité moqueuse. Ils pensent que c'est là une innocente gaieté, puisque c'est Dieu qui a fait notre nature ainsi. Sémites, il est impossible qu'ils blasphèment contre la divine providence, à la façon des gens de notre race. La religion sémitique est le fruit naturel du sol, passé dans leurs âmes sémitiques, dans lesquelles tout est insouciance, adieu à la fortune de la vie, adieu à son jugement mondain. Leurs coeurs criminels sont capables de tous les méfaits, hormis celui, énorme désespoir, de tenir tête⁶⁰² à la souveraine majesté d'Ullah. Le grave danger que nous courons à voyager chez eux provient de leur conviction religieuse que la vie de tout homme doit lui être ôtée, s'il est rebelle à Dieu et contempteur de la foi ; où de dix, il y en a ordinairement au moins un, faisant religion de sa maussade bestialité, qui nous tuera, (ce que tous font religieusement, apportant ainsi leur concours à la justice divine). Ceci dit, ils prononcent en vain, chaque jour, le nom de Dieu⁶⁰³ (comme c'était peut-être le cas dans l'ancien Israël⁶⁰⁴), ponctuant de joyeux billahs chacune de leurs frivoles et rieuses paroles. La grossièreté des bergers n'est jamais étrangère à la nature sémitique, leur âme est au premier chef avide de leur propre subsistance et [350] ensuite de leur propre augmentation. Bien qu'Israël se soit répandu parmi les nations les plus policées, qui n'a pas noté cette disposition chez eux ? Joseph enfant cafarde à son père les propos lubriques tenus par ses frères dans les champs⁶⁰⁵. Ainsi sont toujours les Sémites nomades. Après que la Palestine, les pays entre le Jourdain et d'Edom, eut été donné aux enfants et aux neveux d'Abraham, ils en vomirent les nations qui y demeuraient avant eux et en avaient souillé le sol. Les Béni Israël sont admonestés afin que le pays ne les rejette pas eux aussi. Moïse rappelle le péché de fornication avec le bétail commis par les nomades⁶⁰⁶. Il est ordonné au peuple de chasser le péché du pays, en les lapidant. En Arabie, tout ceci n'est qu'une infâme mascarade, dont les aînés reconnaissent l'existence avec des grommellement et des imprécations. La race pastorale étant ainsi faite, il était naturel qu'Israël tournât le dos à la religion de Moïse en faveur de l'idolâtrie facile et charnelle des anciens Cananéens.

Pour dire en peu de mots ce qu'il y a de pire chez les Arabes, leur bouche est pleine de jurons, de mensonges et de prières ; leur coeur est un labyrinthe trompeur. Nous avons vu leur urbanité. Leur moins mauvaise humeur recèle fiel et venin. Leurs malédictions sont dédaigneuses, cruelles et outrageantes. « Ullah maudisse ton père (qui vaut mieux que toi), le père de tes semblables ! Que ton père arde ! Il est du bois dont on alimente les bûchers de l'enfer ! Que Dieu ne te bénisse pas !

602 « *To lede* », archaïsme (*to rule*, au sens de mener, diriger, guider).

603 Le Coran enjoint au croyant de ne pas faire de Dieu l'objet de serment (II, 224), mais il est aussitôt ajouté. « Dieu ne vous punira pas pour un serment à la légère. » (225).

604 Ainsi que le prouve à contrario l'interdiction du Décalogue. « Tu ne prononceras pas en vain le nom de Iahvé ! ». (Exode, II, 224).

605 Doughty est beaucoup plus explicite que le texte biblique, car celui-ci ne fait état que du rapport par Joseph à son père Israël de « la mauvaise réputation » que ses frères avaient (il faisait paître le petit bétail de leur père). cf. Genèse XXXVII, 2.

606 La bestialité, punie de mort (Exode, XXII, 19 ; Lévitique, XVIII, 23 et Deutéronome, XXVII, 21).

Qu'Il fasse que tu n'aies pas part à Ses enfants ! Que ta maison s'écroule sur toi ! » J'en ai entendu un, en toutes choses homme très estimable, tancer de la sorte son jeune fils indocile : « Ullah t'étripe ! Maudit soit le père (ton corps) de cette tête et de ce ventre ! Qu'Il punisse ta face haïssable ! » Et j'en ai entendu un accabler ainsi un autre : « Que tous les anges te maudissent ! » La fureur langagière est naturelle à la race sémitique à demi efféminée. Le prophète fulminait ainsi contre ceux qui le tourmentaient : « Verse leur sang par l'épée, que la famine consume leurs enfants, que leurs femmes soient stériles, que leurs épouses des veuves : ils crieront dans leurs maisons lorsque le ghrazzu fondra soudain sur eux. Ne rachète pas, Seigneur, leur trépas, plonge-les dans le trouble de leur esprit, extermine-les de dessous la face des cieus, et que Ta malédiction demeure sur eux⁶⁰⁷. » Un autre saint homme voue à la mort les enfants turbulents⁶⁰⁸. Les Aarabes ponctuent [351] toutes leurs paroles par des serments très fragiles, et ceci bien qu'ils disent *Wa hyât Ullah*, « Par la vie du Seigneur », ou qu'un homme jure sur lui-même, *ali lahyati*, ou *Wa hyât dukni*, « Sur (l'honneur de) ma barbe ». Il s'acquittera de ces serments s'il ne lui en coûte rien, c'est-à-dire s'il n'a pas été contrarié entre-temps, ou n'a pas changé d'avis. Lorsqu'un homme jure par sa religion, c'est souvent à la légère et avec des restrictions mentales. Ils demandent et donnent la main pour conférer plus de poids à une promesse ; c'est un engagement ostensible. Ainsi dans Ézéchiél⁶⁰⁹, les cheukh en captivité promettent et engagent leurs mains. Un Bédouin jurera la vérité d'une chose par *Wellâhi*, ou en redoublant, ce qu'on doit considérer comme moins sûr, *Wellâhi-Billâhi*. C'est une parole qu'il respectera s'il le peut, car rien ne peut les faire aller contre leur intérêt ; et il leur est licite de rompre leur promesse lorsqu'ils sont acculés⁶¹⁰. Une autre forme est *Wullah-Bullah* souvent prononcé avec une indécision et une hypocrisie ironiques. Une façon fiable de jurer est celle qu'ils appellent *halif-yemîn* : l'un d'eux prend un brin d'herbe dans son poing, et ses paroles sont : « *Wa hyât hâtha el-aûd*, Par la vie de cette tige, *wa'r-rubb el-mabûd*, et le Seigneur adorable. » Lorsque j'ai demandé à de nouveaux compagnons de voyage de me jurer ceci au moment de nous mettre en route, et d'ajouter *inni mâ adeshurak*, « Je ne t'abandonnerai pas (quoi qu'il advienne), » ils ont répondu, « Notre sort est lié, aussi longtemps que nous sommes en chemin, que ce soit pour vivre ou mourir ensemble. Que puis-je dire de plus ? Je te conduirai là-bas, sauf si je meurs, et par le vrai Dieu je ne t'abandonnerai pas. » Je posais mes mains sur les leurs et les obligeais, mais ils juraient (à un kafir) avec réticence. Quelques-uns m'ont ensuite trahi. Lorsque je leur reprochai de tout mon coeur, ils me répondirent, « Serments fait avec un kafir ne lient pas⁶¹¹ ! » Que quelqu'un témoigne d'une façon d'âme magnanime, au mépris de la mort, dans une affaire où son honneur est engagé était à leur opinion une téméraire folie. Là où la fragilité mortelle est fatalement surmontée, nous avons un Dieu compatissant, et la chair humaine, croient-ils, peut se retirer d'un affrontement inégal.

Pour se laver d'un soupçon injustifié, on dira à autrui, « Ullah seul nous sépare », tout comme les paroles mises dans la bouche du doux Jonathan au moment de son alliance avec David, son ami s'élevant au pouvoir⁶¹². Il y a [352] des serments, qui parce qu'ils sont réputés être contraignants par la coutume des tribus, ne peuvent être violés par aucune personne honorable. Et pour livrer le peu de choses que j'ai pu établir dans ce domaine, un Bédouin, auquel un autre homme aura confié son bétail, souvent quelque villageois, fera sans frauder son rapport annuel du croît, après avoir été solennellement pris à témoin, ce qu'il n'osera refuser, le propriétaire ayant aussi tracé un cercle autour de lui, avec son sabre. Si quelque chose venait à manquer, dans le menzil nomade, le

607 Jérémie, XVIII, 21-23.

608 « *Petulant* », au sens fort de « qui se plaît dans le désordre, dans le tumulte ». Isaïe est l' « autre saint homme ».

« Malheur à la nation pécheresse, (...) aux enfants méchants et scélérats » (I, 4).

609 Ezéchiél XXIX, 7 : « Lorsqu'ils se sont attachés à vous en vous prenant avec la main » (Bible de Port-Royal).

610 Coran IX, (« L'immunité »), 7-8.

611 Le Coran dit pourtant (IX, 4) : « Respectez le pacte conclu avec eux. [Les polythéistes avec lesquels vous avez conclu un pacte ; de ceux qui ne vous ont pas ensuite causé de tort et qui n'ont aidé personne à lutter contre vous] jusqu'au terme convenu. » Le respect des pactes conclus avec les polythéistes s'impose à fortiori de ceux conclus avec les « gens du Livre ».

612 I Samuel, XX, 12-16.

propriétaire de ce qui a été perdu ou égaré pourrait demander de qui il voudrait un serment de dénégarion, comme Achab prit un serment de ses voisins, qui sont appelés 'chaque nation et royaume, que sont sujet et ennemi, Elie, ne se trouvait pas parmi eux'⁶¹³. J'ai vu quelqu'un sous le coup d'une imputation aller avec son accusateur au foyer pour donner réponse. C'est ce qu'ils appellent jurer sur leurs sabres. Ils font ce serment au-dessus de lignes, qu'ils tracent avec leur arme dans les cendres, le dessin d'une croix dans un cercle , et avec cela ils prennent une poignée de cendre dans le cendrier. La force de ce serment est telle que le plaignant doit s'en déclarer satisfait. Accusé de dévorer le de ses voisins, ce qui n'était pas rare, Zeyd, avec une bonne humeur et une contenance irréprochable, étendait et lissait sur le sol un pan de son manteau, et le frappant du plat de la main, ils criait, « Ha ! » et se déclarait prêt à jurer que c'était faux, qu'il n'y avait pas une parcelle de la propriété de l'autre, Wellah ! En sa possession. Il y a dans le désert des serments qui sont tenus pour obliger des adversaires. J'ai connu un B. Atiêh, hôte des Moahîb, lequel, à une époque où ils campaient paisiblement avec les Fejîr, fut admis à causer librement avec ses ennemis naturels, après avoir prêté serment au foyer, en présence de Motlog, qu'il n'ourdirait aucune intrigue contre eux. Cette question des serments est celle que j'ai le moins cherché à approfondir dans la communauté nomade, même leurs formules et les plus solennelles, celles qui conjurent quartier et une protection magnanime. Bien que les Bédouins m'aient demandé à de fréquentes reprises de quels mots nous nous servions dans ces cas-là, j'ai cependant toujours, comme si Dieu en avait décidé ainsi, jusqu'à la fin, négligé de leur demander la pareille. Chaque fois qu'ils m'ont prêté leur attention, j'ai préféré établir tout ce que je pouvais de la topographie de leur pays, me souciant moins du reste, car je n'ai jamais pensé implorer qui que ce soit d'épargner ma vie.

Ils recourent en outre à certains gestes qui ont une grande portée symbolique. Je lisse ma barbe à l'intention de quelqu'un pour lui remontrer sa façon injuste d'en user avec moi et le rappeler au sens de l'honneur. Si [353] c'est sa barbe que je touche, je lui remets en mémoire notre commune humanité et la présence de Dieu qui est au-dessus de nous. En Arabie, la barbe est considérée comme le siège de l'honneur humain, et la tirer est la plus grande de toutes les indignités. D'un honnête homme on dit, *lahyat-hu taîba*, « C'est une bonne barbe », et d'un cœur vil et envieux, *mâ lihu lahya* « Il n'a pas de barbe. » le suppliant qui réussit à faire, comme je l'ai entendu dire, un certain nœud dans le mouchoir de l'autre, à la vie sauve et l'autre, fût-il le vengeur du sang versé, n'en doit pas moins s'abstenir, par Dieu ! Embrassez le front d'un homme en colère, et sa rancœur tombera, mais l'adversaire doit être pris par surprise, sinon il mettra en avant des mains sévères et hostiles pour t'en empêcher. Un très vieil exemple des gestes sacramentels des Sémites est certainement celui qu'on rapporte d'Abraham, qui demande à son intendant de lui mettre la main sous la cuisse, pour sceller son serment⁶¹⁴. Une façon simple de demander honorables tolérance et protection est de dire, « *Ana nuzîlak* », « Je suis descendu devant ta tente », ou, si tu redoutes une trahison, de dire, *ana nuzîk*, et aussi, *Ana bi wejhak ya cheikh*, « Monseigneur, je suis sous ta face ». Plus solennel et susceptible de l'émouvoir est, *Terâni billah ya cheikh:wa bak ana dakhîlak*, qui peut signifier, « Par le Seigneur tu me vois et je me mets, Monseigneur, sous ta protection. » Dans mes longues et dangereuses pérégrinations à travers la péninsule arabique, j'ai trois fois prononcé ce seul mot *dakhîlak* : deux fois alors qu'ayant été abandonné dans le désert, je m'étais présenté devant des tentes étrangères appartenant à des Heteym⁶¹⁵ (ils sont moins honorables que les Bédouins, et ils m'avaient repoussé) ; une fois à l'adresse d'un capitaine de la garde à Hâyil, alors que des esclaves de l'Emir me maltrahaient sur la place du marché⁶¹⁶. Il m'en débarrassa immédiatement et dans la précédente aventure cela eut pour effet que je fus reçu avec tolérance.

Comme on l'a dit plus haut, les nomades ponctuent chaque mot d'un serment, comme, habituellement, *wa hyât*, « Par la vie de », mais ce n'est pas le cas dans le pays Wahabi, où tout

613 I Rois, XVIII, 10.

614 Genèse, XXIV, 2-3.

615 Voir le chapitre XXXII.

616 Voir le chapitre XXV.

serment prêté sur la vie d'aucune créature est tenu pour de l' « idolâtrie ». Ils jurent *wa hyât*, même d'objets inanimés : « Pour la vie de ce feu, ou de ce café », *hyâtak*, « Pour ta vie », *wa hyât ruk-bati*, « Pour la vie de mon cou », sont des affirmations qui reviennent constamment dans leur conversation. *Wahyâtibni*, « Pour la vie de mon fils », est rarement prononcé, et pas à la légère. *Wa hyât weyladich*, « Pour la vie de ton enfant », est un serment féminin que les mères Billî se font l'une à l'autre de trois mots l'un. Une commère dit tendrement, *wa hyât weyladi*, « Pour la vie de mon enfant ». J'ai entendu une femme bédouine attester ainsi à son enfant, « Pour la vie de ton père, qui t'a engendré sur moi ! » Chez les auteurs bibliques, Joseph fait une protestation à ses frères, « Par la vie de Pharaon », et ensuite, ce qui est courant chez eux, « Comme vit le Seigneur⁶¹⁷. » Jéhovah promet sous la même forme, « Comme je vis, dit le Seigneur⁶¹⁸. » Même dans cette sphère particulière de leur langue chaque tribu a sa propre manière de s'exprimer. Les Moahîb, qui, comme leurs voisins Billî, sont de plaisants discoureurs, ont coutume, mais pas à la légère, de jurer par la divine lumière du jour et l'heure de la prière, comme *wa hyât el-missieh hâtha*, « Par cette (petite) heure du soleil couchant. » Avec beaucoup de mauvaise humeur, les Bédouins écartèrent une importunité, en disant, *furrka* ou *furr'h ayn abû*⁶¹⁹. Les enfants indociles sont réprimandés par un *subbak* ! Ils répondront *yussbak ent*⁶²⁰. Grands paillards, les Arabes diront souvent avec un infâme dédain *kuss marrathu*. « La nudité de ta femme pour lui », ou *ummhu*, « La nudité de ta mère ». Mon hôte médinois à Kheybar⁶²¹, homme bon et par ailleurs honorable, morigénait tyranniquement et grossièrement son fils en lui jetant ainsi à la face sa défunte mère, qu'il avait aimé. Enflammé d'un juste courroux, Saül, de biblique mémoire, insulte aussi son fils par la nudité de sa mère, une femme entêtée et rebelle, et Jonathan son fils se lève de la table de son père et sort dans une violente colère⁶²².

La façon que les Arabes ont de prendre congé est particulièrement malgracieuse et austère, au goût des Européens. Compagnon jusqu'alors plein d'aménité, l'Arabe te tournera brusquement le dos avec une froide contenance, au moment de te quitter pour toujours. Les Arabes disent aussi leur dernier mot lorsqu'ils ont tourné le dos, et ils passent leur chemin sans jeter de regard en arrière. C'est leur usage national, et par la manifestation d'une inhumanité barbare, pas plus qu'ils ne t'appartiendrait de parler lorsque quelqu'un prend congé de la compagnie en disant : « Va en paix ». Vous n'avez pas mangé ensemble, il n'y a rien entre vous qui justifierait que celui-ci prenne congé, les hommes n'étant à leur jugement que de simples grains de sable, sous le trône de Dieu, de la semence ordinaire d'humanité. Mais au moment de s'en aller, l'hôte dira avec une franche simplicité, après avoir tourné la face, *nesellem aleyk*, « Nous te souhaitons la paix. » Les Arabes ont peu de gratitude pour tout autre don que celui de nourriture. Ils ne le reçoivent jamais à bras ouverts. « Quoi ? Si peu ! Diront-ils. Remettez-en, remettez-en. » Mais les petits nobles esprits ne tareront pas à s'écrier, *Bess ! Wâjed ! Heffi !* « Assez, j'ai mon content, sincèrement cela me suffit. »

617 Genèse, XLII, 15-16.

618 « *As I live, said the Lord God* », (Bible du Roi Jacques I, 1611, Ezéchiel, XIV, 16, 18, 20, etc.) Dans la traduction française de l'Ancien Testament, on trouve : « Je jure par moi-même. »

619 « Éloigne-toi de l'œil (de la vue) de mon père » ou plus grossièrement : « fous le camp ».

620 Littéralement : « insulté ! » - « Insulté toi-même ! », qu'on peut rendre par « Maudit ! » - « Maudit toi-même ! ».

621 Amm Mohammed en-Nejûmi (cf. les chapitres XXVI à XXX).

622 I Samuel, XX, 30-40. Jonathan avait promis à David de l'avertir des dispositions de Saül à son égard. La colère de Saül est due au fait que Jonathan a pris le parti de David, et que Saül voit le rival de son fils à sa succession au trône, et qu'il a décidé de faire mourir.



Chapitre 10

Les nomades dans le désert ; visite à Teyma

[357] Une année redoutable pour les Fukara. La tribu dans le Nord. L'énigme posée par la présence du Nasrâni. Le *Sâiehh* ou vagabond du monde. Damas, le « Paradis terrestre ». Le Nasrâni, chercheur de trésor ou espion. « *Que le Seigneur donne la victoire au Sultan.* » Les chevaux de Nasâra sont des chevaux de bât. Les Fejîr considérés comme une tribu de cavaliers. Leurs craintes, en entendant parler de nos multitudes armées. La guerre de Crimée. « La chair des Nasâra vaut mieux que la leur ». Comment les Nasâra peuvent-ils vivre sans dattes dans leur pays ? Les Nasâra habitent un pays au-delà des sept mers. « *Au loup l'étranger !* » Le Nasrâni dans le pays des Beduw. Ils s'étonnaient que nous ne portions pas d'armes dans notre pays. Les nomades lapons et la dira arctique. Le pays des Nasâra est très peuplé. Pluie d'étoiles filantes sur la tête des kuffâr. L'art indien. Le chameau blessé sans remède. Les « démons du désert ». Dépôts nomade dans le désert. Les Solubbis. Précepte de leur patriarche. Leur science du terrain et de la chasse, dans laquelle ils surpassent les Arabes. Ils ne manquent de rien. Voyage à Teyma pour y faire des provisions. Les Beni Kelb. La verdoyante oasis en vue. Les tours dans les vergers. Teyma, colonie très prospère du Shammar. Leurs puits remontent de l'antiquité. La Teyma des Juifs (la *Tema* biblique). Les citadins. Le foyer nejdi du café. La salle du café. La viole interdite dans les États d'Ibn Rashîd. Rahîel, le mariage d'un cheikh beduwi et d'une femme de la ville. Éclipse de lune. Le Résident d'Ibn Rashîd. Train pompeux des Princes du Shammar. La traite des esclaves. Un édifice de la Teyma antique. Inscription. Le Haddaj. Les *Suâni*. Sleyman et le harem de sa maison. Tombe prématurée. L'agriculture à Teyma. Les fruits de Teyma sont donnés aux étrangers, mais on ne les vend pas. Les dattes de Teyma. Le Kasr Zellûm. Inscription avec des yeux. L'oasis est une cuvette argileuse. La route de Jauf. La compagnie du soir. Ils blâment la religion des Nasâra. La religion du Messîah. L'homme qui a eut quinze épouses. Les commandements mosaïques. Ils disent que nous avons falsifié les anciennes écritures. « Le peuple des Écritures. » La Teyma biblique. La tribu quitte Teyma pendant la nuit. Par crainte d'Ibn Rashîd, les Fukara abandonnent leur dirâ.

C'était une année redoutable pour les Fukara. Ils avaient peur d'Ibn Rashîd et ils craignaient que Kheybar ne leur fût interdite, « Kheybar le patrimoine des Annezi », d'où les tribus du Sud tirent leur subsistance (le fruit du dattier), huit mois sur douze. Par surcroît c'était [358] une année à sauterelles. Au mejlis, les membres de la tribu délibérèrent s'ils « retournaient dans le Hauran », le pays du pain, et ce qu'ils nomment (presque comme les nomades israélites venant de déserts moins élevés), « Le bon pays du Nord, où le lait abonde » : c'est le *Niggera* (la Batanée⁶²³), qui est dans les archives de leurs parents, la demi-tribu des W. Ali septentrionaux. C'était pour eux un voyage de quinze dé-campements, se déplaçant avec tout leur bétail et leur famille, au-delà de Teyma. Quelques années plus tôt, ils avaient abandonné leur contrée à la suite des circonstances suivantes : les Fejîr étaient entrés en conflit avec leur tribu sœur, les W. Ali méridionaux, leur avaient fondu dessus à Dar el-Hamra et s'étaient emparés de leurs chameaux. Plusieurs furent tués, et les parents maltraités, en ayant appelé à Ibn Rashîd, le jugement du Prince avait été que satisfaction leur fût donnée. Les Arabes rendront difficilement le butin sur lequel ils ont mis la main, surtout lorsqu'un différent les oppose. Et pour vivre hors d'atteinte de l'Emir, ils s'étaient repliés dans une lointaine

623 Nom hellénistique du Bassin, en Transjordanie. Haut plateau volcanique, abondamment arrosé et riche en bons pâturages (Deutéronome, XXXII, 14).

région syrienne, où pauvrement vêtus et n'étant pas accoutumé à un hiver rude et prolongé, et à cause d'une fièvre contagieuse qui leur était advenue au cours de la deuxième année, il en périt un grand nombre. La plupart, car partout ce sont les plus faibles qui perdent pied les premiers, furent les pauvres Fehjat, des misérables que l'iniquité de la fortune ne cessera de poursuivre jusqu'à l'extinction de toutes les calamités naturelles. Les Fehjat enterrèrent dans le Nord la moitié de leurs adultes mâles, qui fut vingt personnes. Un groupe de Fukara, *el-Kleyb*, *cheikh Fendi*, qui a cause d'une guerre à mort avec les Bishr, sont empêchés de prendre possession de leurs terres, vit en permanence avec les W. Ali septentrionaux.

La présence du Nasrâni dans le pays des Aarabes était pour eux une énigme. Ils me soumirent à la question, me faisant mille demandes imprévisibles, qui étaient souvent réfutées par l'urbanité des autres. « à quelle distance (demandèrent-ils), dans quelle partie du monde était mon pays ? » Je dis, « Un homme à thelûl pouvait arriver chez mes voisins, avant la fin de l'année. » Ils n'avaient jamais pensé que l'univers était aussi vaste ! Aussi dirent-ils, « Le pays de Khalîl se trouve à une très grande distance, est-il concevable qu'il ait fait tout ce long chemin, rien que pour visiter les Aarabes ? Qu'est-ce que cela signifie ? Dis-nous par Ullah, Khalîl, n'es-tu pas venu pour espionner le pays ? Car il n'est aucun homme qui prendra sur lui d'endurer d'immenses fatigues pour rien. Khalîl, dis-le une bonne fois, quel but poursuis-tu ? N'es-tu pas [359] quelque banni ? Viens-tu de ton propre chef ou est-ce quelqu'un qui t'a envoyé ici ? Khalîl aime bien les Moslemîn, et pourtant que sont ces livres qu'il a avec lui ? Et n'écrit-il pas le pays comme il a « noté » el-Héjr et el-Alli ? » Je dis, « Je vivais à Damas et je suis un *Sâiehh*. Le *Sâiehh* n'est-il pas celui qui fait le tour du monde et qui l'en empêcherait ? Aussi est-ce de mon plein gré que je vagabonde. » - « A la bonne heure ! Khalîl est un *Sûwahh*. Vagabonde où cela te chante, Khalîl, et tiens-t-en aux pays sédentaires, où il n'y a rien à redouter, mais ne va pas dans le désert des Beduw, car là tu seras dépouillé et on te coupera la gorge. Wellah, dans tout le désert il n'est pas un homme qui craigne de tuer un *sûwahh* ! Hein ! Mais les Aarabes sont si ignorants que cela ne te servira de rien. Un jour peut venir, Khalîl, où toute cette témérité prendra fin, lorsque tu seras misérablement assassiné ! » Dans les pays mahométans, le *Sâiehh* est l'errant de Dieu, qui renonçant à ses intérêts mondains, se voue au pèlerinage contemplatif de la vie. Ils ne voulurent pas me considérer comme un derviche. « Nenni, dirent-ils, personne n'a grande considération pour les *derawîsh*, sinon aucune. Mais Khalîl était un objet de préoccupation pour la Dowla. » Ils avaient aussi entendu dire qu'à Damas, j'étais une sorte d'homme riche. Comment alors, s'étonnèrent-ils, pouvais-je quitter Damas, *jinnat et dinnea*, « Le jardin ou paradis terrestre », pour aller séjourner dans le pays désert des Aarabes ? C'est toujours une marotte mélancolique des Arabes des hautes terres, pour peu qu'ils aient vu les plantureuses provinces de la frontière ou en aient entendu parler, que de se plaindre de leur propre pays extrême. Les Arabes méridionaux passent leur vie dans une longue incommodité de famine et de dénuement. Ils tiennent donc pour une merveilleuse douceur que de voir les beaux jours du pays du Nord, qui est arrosé par des pluies saisonnières et reçoit la rosée humide du ciel. Damas est leur « jardin » à tous, le « paradis » cher au ventre des Arabes, car il y a abondance de tout ce qui peut rendre aise un pauvre homme, qui est la nourriture et la vêtue, à bon marché. Et c'est pour cela, comme des Sémites, qu'ils mettent, dans ce qu'ils disent de Damas, « le jardin ou le paradis ».

Je passais pour un chercheur de trésors aux yeux de ceux qui m'avaient vu assis sous le grand acacia d'el-Héjr, qu'ils croient être hanté par les jan. Ils me dirent alors, « As-tu emporté quelque chose, Khalîl, dis-le nous sans détour ? » et un voisin me chuchota à l'oreille, « Ne te confie que dans moi seul, mon bon Khalîl, et je n'en soufflerai mot à personne. » - « Il n'existe pas de science, répondis-je, pour trouver des trésors. Vos découvreurs sont je ne sais quels sots ignorants, comme le sont tous ceux qui ont foi dans leur imposture. » - « Dieu veuille qu'il en [360] soit ainsi. Khalîl est un homme qui parle honnêtement. Mais en parcourant le monde, n'avez-vous rien trouvé ? Ecoutez ! Nous vous accordons que vous êtes désintéressé. Prenez patience ! Et dites-nous seulement si vous découvriez quelque chose, n'en donneriez-vous pas une partie à votre oncle Zeyd ? » - « L'entière vérité, je vous le promets. » - « Wellah, le discours de Khalîl est sincère, mais

qu'a-t-il à toujours poser cent vaines questions aux Aarabes ? Que tu veuille connaître, ô Khalîl le nom de tous les terrains de campement et de chaque jebel, que vaudra tout ceci lorsque tu seras chez toi, dans un pays lointain ? Si tu n'es pas un espion, comment les Aarabes peuvent-ils croire que tu as tout ton bon sens ? » En d'autres temps et lieux, alors que j'étais un étranger encore peu connu d'eux, la gent bédouine n'avait toujours pas toujours parlé avec cette modération. Beaucoup murmuraient et plusieurs membres de la tribu avaient cruellement menacé que « viendrait-on savoir que je m'étais rendu ici pour espionner le pays, ils me jetteraient, billah, dans un bûcher avec mes livres, et nous y brûleraient tous ensemble. » Dans ces cas-là, ils sont capables de rompre la toile d'araignée de l'hospitalité : l'ennemi déloyal est empoigné, et conduit à l'arrière de la tente, où ils lui tranchent la gorge. Maintes fois, de bons amis bédouins me prédirent cette issue brutale de mon incurable imprudence, lorsque quittant leurs tribus amis, je m'apprêtais à traverser des dîras inconnues. Mais comme cela faisait déjà longtemps que je traînais dans le pays, je n'allai par la suite presque nulle part, où quelque équitable rapport ne m'avait déjà précédé. « Mes amis dis-je, je suis venu à vous sans masque ; je ne vous ai rien caché ; je me suis toujours présenté comme un Nasrâni, un nom qui chez vous est infamant. » Et eux : « Certes, mais il y a la guerre entre les vôtres et le Sultan ! Ne tue-t-il pas les Nasâra comme des moutons, à l'heure qu'il est ? Aussi que Dieu lui donne la victoire ! Répète, Khalîl, *Ullah yunsur es-Sultân*. »

De même que nous prêtons volontiers l'oreille à des histoires étranges, ils me posaient des questions sur le lointain pays des Nazaréens. Etions-nous *ahl tîn*, « un peuple logeant dans l'argile (des maisons) » ou bien *ahl byût shaar*, « des Aarabes errants qui habitent des maisons de poils ? » Lorsque je répondis, « Nous n'avons d'autres nomades que quelques bohémiens » - « Il est clair (dirent-ils) que les Arabes de Khalîl sont *hâthir* », sédentaires, et ils me demandèrent de quoi se composait notre bétail. Ils furent très surpris de découvrir qu'il n'y avait pas un seul chameau, dans notre beled. « Seigneur ! A quelles bêtes confient-ils donc le soin de porter leurs fardeaux ? » - « Notre pays est une terre à chevaux, qui sont aussi nombreux que vos chameaux. Nous labourons les jachères avec une race de chevaux de labours. Nous avons en outre les [361] plus véloces chevaux de course qui soient, de la taille de vos thelûls. » Il n'est pas un Arabe vivant qui ne croie dur comme fer, que les chevaux de race n'appartiennent qu'aux Arabes, et spécialement les cinq lignées élevées en Arabie. « Et dans laquelle (voulurent-ils savoir) rangions-nous nos chevaux ? » Cela les intriguait et il leur déplaisait que notre beled fût plein de chevaux : « Ullah avait-il aussi donné des chevaux aux Nasâra ? » - « Ecoutez ! (dit Zeyd, qui aimait bien faire étalage de la vivacité de son esprit, la santé de l'enfant survit dans l'adulte taciturne,) je peux confirmer les dires de Khalîl. C'est aussi ce que nous avons vu à es-Sham. Les coursiers de Khalîl doivent être tous des *ksush* ou chevaux de bât. » Lorsque je rétorquai « il se trompait », ils me rabrouèrent : « Khalîl, nous te concédons qu'en d'autres matières tu en sais plus que nous, mais tu ne peux rien savoir des chevaux, car ils appartiennent aux Arabes. » Les Fejîr sont tenus pour une tribu de cavaliers, bien que le nombre de leurs juments n'atteigne pas une vingtaine. J'ai trouvé les Bédouins de tribus qui ne possédaient que très peu de chevaux, méfiants à l'égard de leur jument sans nuances. Ils supposaient aussi que je pouvais leur apprendre beaucoup des arts subtils d'un pays lointain.

Ils s'enquirent de nos ghrazzus et du nombre de combattants que nous pouvions aligner sur le champ de bataille. Entendant de ma bouche que plusieurs fois tout le hajj ne faisait qu'une petite armée de nos grandes nations, la peur leur coupa le souffle, s'imaginant qu'el-Islam était perdu. « Et pour quelle raison, demandèrent-ils aussitôt, alors que nous étions de telles multitudes, n'organisions-nous pas des expéditions contre eux (de même qu'ils nous eussent ravagés). Ah Dieu ! (crièrent-ils), viens au secours des Moslemîn ! » - « Consolez-vous, répondis-je, de ce qu'étant les plus forts, nous ne livrons pas de guerres injustes. Notre religion est une religion de paix. Nous ne menaçons pas la tranquillité du faible. » - « Il est bon, pour le salut d'el-Islam, que Dieu vous ait donné cette disposition d'esprit, bien qu'un seul Musulman (ils en étaient sûr) serait capable de chasser devant lui cent Nasâra. » Je leur dis que nous avions livré la grande guerre de *Krîm* (la Crimée) pour le Sultan et dans leur intérêt, « dans laquelle était tombée la fleur d notre jeunesse,

que les femmes de chez nous pleurent encore. » Ils demandèrent froidement « Combien de morts avez-vous eus, deux ou trois cents, ou moins ? » Quand je leur eus dit qu'ils pouvaient être au nombre de 60,000 (et eux croyant que je ne pouvais mentir), comme des gens remplis de confusion, ils s'écrièrent, « Ah Seigneur Dieu ! N'est-ce pas plus que tous les hommes réunis dans ces parages ? » (Il n'y a peut-être pas autant d'hommes adultes dans les tribus nomades de l'Arabie des hauts plateaux!) « Et votre peuple a certainement des grandes villes, Khalîl ! » [362] - « Grandes en effet, tellement que si tous les Beduw de vos déserts étaient rassemblés, ils pourraient à peine remplir plus d'une de nos grandes cités. » - « Dieu (se récrièrent-ils) est tout puissant ! Mais n'avons-nous pas entendu dire du peuple de Khalîl, *el-Engreys akhuâl es-Sûltan* (les Anglais sont les oncles maternels du Sultan). Les Sultans font bien de faire alliance avec leur amicale race chrétienne », que toujours ils prirent davantage que la leur. On dit en Arabie, « Les Nasâra ne sont jamais malades ni ne souffrent dans leur chair sinon dans l'agonie de la mort. Ont-ils mal à la tête, c'est pour eux signe qu'ils sont proches de la fin. La chair des Nasâra est meilleures que la nôtre. » Dans leurs campements, les Bédouins m'observaient avec curiosité, s'attendant à voir la véracité de leur opinion confirmée, s'il m'arrivait, parce que j'étais las, de m'asseoir en me prenant la tête entre les mains. D'aucuns disaient alors, « Hein ! Qu'est-ce qui te tracasse ? As-tu mal à la tête ? Il est probable que ce pauvre Khalîl va mourir ! »

Que notre beled fût « une terre sans palmiers dattiers » était comme une fable pour eux. « Il n'y avait pas de dattes ! Comment votre peuple fait-il alors pour vivre, et de quelles douceurs se délecte-t-il ? Mais il se peut que Khalîl dise vrai. Les amis, n'avons-nous pas observé la même chose dans le Nord ? Lequel d'entre-nous a-t-il vu des palmiers à Damas ? Les compatriotes de Khalîl peuvent se procurer du miel et du sucre, le doux et le gras confortent la santé des gens mal nourris sous ces climats. Nous aussi nous avons vu le pays du Nord. Tout ce qui peut pousser dans la terre s'y trouve, et cette huile d'un arbre⁶²⁴ qui est meilleure que le samn. » Ces Bédouins affamés séjournant dans le Hauran, où ils avaient leur content de froment, éprouvaient en automne une telle nostalgie des dattes nouvelles, que cela suffisait à les ramener chez eux dans leur vide désert, rien que « pour manger de leurs palmiers à Kheybar ». Les nomades croient qu'ils ne peuvent être en bonne santé s'ils ne savourent pas cette friandise saisonnière, bien qu'ils tiennent que ce n'est pas un aliment sain.

Les Bédouins me demandèrent très souvent « Par delà combien de mers la terre de Nasâra se trouve-t-elle ? » Ils avaient ouï dire que nous vivions au-delà de sept mers⁶²⁵. D'autres disaient, « C'est trois, et si vous le croyez pas, demandez-le à Khalîl. » - « Fasse Ullah que tu retournes chez toi, Khalîl ! Et étant rentré en paix à la maison, si le Seigneur le veut, tu auras beaucoup à raconter du pays des Aarabes, et ne recevras-tu pas quelque grande récompense ? Car sinon, pensons-nous, tu ne te serais jamais aventuré à traverser ce désert, dans lequel même nous, les Beduw, [363] nous sommes tute notre vie en danger des voleurs. Tu es seul, et si on te faisait passer de vie à trépas, il n'y aurait personne pour te venger. Il n'est pas un seul de tous ceux qui sont assis ici, Khalîl, qui, s'il t'avait rencontré au loin dans la khala, ne t'eût pas tué. On dit que tes sacs de selle sont bourrés d'argent, mais, billah, n'eût-ce été pour la bête qui est sous toi, et favorisé par le sort eût été celui qui les eût possédés. *Au loup, l'étranger !* N'avez-vous pas entendu ce proverbe dans votre pays ? » - « Par Dieu (crie l'un), j'eusse tué Khalîl ! » - « Et moi aussi » (dit un autre). - « Wellah, je lui eusse tendu une embuscade (dit un troisième). Je crois que je vois Khalîl venir avec son chameau, et moi, avec mon mousquet, je suis tapi derrière un rocher ou un buisson. Il ne m'aura pas vu : *deh*⁶²⁶ ! Khalîl tombe à terre atteint par le coup et son chameau et tout son chargement sont miens. N'eût-il pas été licite, qu'en pensez-vous, de le tuer, lui, un ennemi de Dieu ? C'est ainsi qu'eût fini Khalîl. » Je dis, « Dieu te châtie et fasse que je puisse t'en empêcher. » - « Wellah (répondirent les autres), nous ne l'eussions pas épargné non plus. Mais prends garde à toi, les Beduw sont tous des voleurs .

624 L'olivier.

625 Les sept mers qui séparent les sept terres créées par Allah (Coran, XXXI, 27 et LXV, 12), donc au bout du monde.

626 Onomatopée bédouine, imitant le sifflement de la balle du mousquet.

Khalîl ! Le plus fort mange le plus faible dans cette terre misérable où les hommes ne vivent bien qu'en s'entre-dévorant. Mais nous sommes les Aarabes de Zeyd, et nous prenons tout ce soin de toi à cause de Zeyd, et du pain et du sel. Aussi tu peux nous faire confiance, mais à part nous, nous te conjurons, par Ullah, de ne te fier à personne. Si tu recevais un autre conseil, ce serait de quelqu'un que les jan possèdent ; et tous les matins nous redouterions d'apprendre ta mort. Les gens diraient, « Khalîl a été tué aujourd'hui », mais nous nous en laverions tous les mains, par Ullah ! Les Aarabes sont contre toi, un Nasrâni, et ils disent, « Il espionne le pays » et nous seuls sommes tes amis, qui te connaissons mieux. Khalîl peut se fier à la Dowla, mais ici c'est un pays sans lois, hormis celles du Seigneur qui est au-dessus de nous. Nous ne faisons que perdre notre salive, les amis. Si Dieu a aveuglé cet homme, oublions-le. Il peut mourir s'il veut, car qui peut convaincre un fou téméraire ? » Lorsque je leur dis que loin de rechercher une quelconque récompense, je pensais, si jamais je revenais chez moi, après ces aventures extrêmes, ne pas pouvoir acheter, dans le dénuement où je serais alors, même mon pain de chaque jour, ils répondirent, « Les Nasâra seraient-ils inhospitaliers ? »

L'Arabe voyage avec son raffîk, aussi ils se demandaient comment il se faisait que je fusse venu sans compagnon. « Khalîl, où est ton compagnon, en sorte que chacun puisse prêter secours à l'autre ? » Ils furent stupéfiés d'entendre que tout notre pays était pacifique, et que nous n'y [364] portions pas d'armes. « Khalîl, se peut-il qu'il n'y ait pas du tout de Bédouins, dans la terre des Nasâra ? » Je leur parlai des Lapons⁶²⁷ nomades dans les froides hauteurs du Nord, de leurs tentes de peau rondes montées sur des cerceaux, et de leurs vêtements de la même matière. Quelqu'un me demanda de les nommer et soutint qu'« ils avaient déjà entendu ce nom. » - « Quel bétail ont-ils dans un beled aussi froid ? La neige d'hiver le recouvrant la plupart des mois de l'année, il était impropre aux chameaux ! » - « Vous ne me croiriez pas : leurs animaux sont une race de gazelles, grandes comme des ânes, et sur la tête desquelles se dressent de longues cornes branchues. Avec ces andouillers ils fouilles dans la neige à la recherche d'une plante, qui est leur pâture quotidienne. Leur nuit d'hiver, entre le coucher et le lever du soleil, est de trois mois et, l'été, la lumière du jour les éclaire sans discontinuer, pendant autant de temps. Là j'ai vu l'oeil du soleil, ne s'élevant pas plus haut qu'une lance au-dessus de la face de la terre, à minuit. » Quelqu'un pensa que c'était un conte fabuleux que je leur fait pour me rire d'eux. « Nous pouvons le croire », dit un autre. Dans cette histoire, rien ne leur parut aussi bizarre que les cornes branchues de ces animaux, que je leur dessinai dans le sable avec ma badine à chameau, car c'est la nature de toutes les cornes qu'ils voient d'être simples. Ils demandèrent, « Ne serait-ce pas des cornes de buffles ? » Mais l'étrange aller et venir du soleil provoqua l'hilarité des bergers : « Comment s'esclaffèrent-ils, ces Aarabes pourraient-ils dire leurs prières ? Leur suffisait-il de ne les réciter qu'une seule fois, dans une nuit d'hiver qui dure trois mois ? »

« Est-il vrai que vos pays sédentaires sont si peuplés ? Dis-nous, wellah, Khalîl, est-ce que vous avez beaucoup de villages ? Cent ? » - « Des centaines, mes amis, des milliers. Regardez en l'air ! Autant crois-je que ces étoiles qui brillent sur nos têtes », paroles qui arrachèrent de grands soupirs d'appréhension, hein ! Et des *glucks* ! D'admiration à leurs langues bédouines. On voit des météores clignoter à intervalles rapprochés, dans la lumineuse nuit arabe. Je demandai, « Que disent les Aarabes de ces étoiles filantes ? » Réponse : « Elles vont tomber sur la tête des païens, ô Khalîl ! N'en tombe-t-il pas sur les Nasâra ? Qu'Ullah confonde à l'instant tous les kuffâr ! » Zeyd dit avec une sobre contenance, « Vos gens des villes sont plus savants que nous, mais vous êtes sans malice dans de nombreuses choses, que les Aarabes connaissent⁶²⁸. Khalîl, oserai-je dire, serait incapable de nommer les étoiles qui sont là-bas », et [365] pointant son doigt ça et là Zeyd éniméra

627 Que Doughty avait connus à l'occasion de son voyage en Norvège, en 1864. Outre son étude des glaciers et de la glaciation, il y fit de longues expéditions de chasse dans les montagnes et sur les lacs gelés du cercle polaire (Hogarth, pp. 5-6).

628 « Ken », écossais dialectal (connaître, avoir connaissance).

les noms de plusieurs grandes étoiles et constellations, à la façon de l'auteur de Job⁶²⁹ dans sa vieille sagesse nomade, « La Grande Ourse, Orion et les Pléiades. » Je demandai, « Comment nommez-vous cette glorieuse ceinture des cieux ? » - « *El-Mujjir* », et ils sourirent à notre nom familier de « voie lactée ». Je leur dis, « Nous voyons dans nos lunettes que c'est un nuage d'étoiles. Toute notre science ne se borne pas à nommer quelques étoiles par leur nom. Nos savants qui scrutent les étoiles les ont comptées, et ils ont attribué un certain nom à chacune, et par « l'art indien⁶³⁰ » ils sont capables de calculer le cours suivi par tous les hôtes des cieux sur une centaine de siècles avant notre naissance, ou après notre mort. Mais ces étoiles vagabondes constamment brillantes, sot comme des terres, nous pouvons y voir des mers et des continents. » Un des plus jeunes demanda alors, « Y a-t-il des Arabes là-haut ? Et comment est la lune, Khalîl ? »

Il y a un proverbe qui dit, « Un malheur ne vient jamais seul. » Ma vaccination avait échoué, et maintenant *Aban*, mon chameau, me faisait défaut. *Aban* (à chaque animal de leur bétail correspondent plusieurs noms, comme ceux-ci pour les chameaux : *Ayemîsh*, *Ghrallab*, *er-Rahifa*, *ed-Donnebil*, *Danna*, *el-Mas*, *Aitha*, *Atsha*) était un jeune mâle robuste et croissant en valeur. Dans la duplicité de son esprit, Zeyd avait conçu de me persuader du contraire, espérant au bout du compte se l'approprier. Un matin, l'infortuné animal fut amené devant ma tente, et nous vîmes alors que sa mâchoire inférieure saignait misérablement et qu'elle pendait brisée. Il se trouvait que depuis le lever du soleil une grande compagnie de buveurs de café était rassemblée chez Zeyd, et tous se levèrent pour voir cette malfortune. On obligea le chameau grognant à s'agenouiller. Quelqu'un lui lia les pattes, et à la force du poignet ils le contraignirent à se coucher et à reposer sa grande masse sur le flanc. Tous ceux de ces maîtres chameliers qui étaient experts examinèrent la blessure. Zeyd mit ses fers à marquer le bétail dans la braise, prêts pour la cautérisation, ce qu'ils négligent rarement de faire lorsqu'ils pratiquent leur chirurgie du désert. Tous prêtèrent l'oreille à l'opinion d'un forgeron nomade, laquelle sorte d'hommes font aussi office de maréchaux-ferrants et, habiles qu'ils sont au maniement des outils, souventefois de chirurgiens. Ce sâni soigna la mâchoire cassée avec des éclisses, qu'il recouvrit de chiffons enduits de cendre de riz et de terre rouge. À condition de le nourrir à la main, le chameau, dit-il, pourrait être sur pied dans quarante [366] jours. À leur souvenance, pareil accident, leur entendis-je dire, était déjà survenu au chameau d'un membre de la tribu et la bête avait été guérie de cette façon ; mais dans mon for intérieur je sentis que cela ne serait pas le cas. La blessure grouillait déjà de mouches, et dans cette forte chaleur, le pansement n'étant jamais changé, des vers s'y nourrissaient. L'or mort noircit, et après quelques jours il tomba tout seul. Ma montre aussi cessa de me rendre ses services, celle avec laquelle je calculais les distances. Depuis lors, je recourus à des recoupements pour évaluer la longueur des étapes à chameau.

Nous étions en mars ; le soleil dardait déjà une chaleur sans air, et en butte à ces contrariétés du sort, je songeai à prendre congé du désert. Je retournerais à el-Alli, et j'y attendrais le passage de quelque caravane du riz rentrant du Wejh, d'où sur le premier petit bugalet⁶³¹ arabe venu, dont ils se servent pour transporter les chameaux, je pourrais faire voile pour l'Égypte. Mais Zeyd et Motlog me prêchèrent la patience jusqu'à la fin du printemps, lorsque dans ses déplacements la tribu se rapprocherait de nouveau du pays d'Héjr, dont nous nous étions déjà considérablement éloignés. « Les déserts que nous avons laissés derrière nous étant en ce moment infestés de habalîs, je ne trouverais personne pour accepter de m'y accompagner, et y aurait-il quelqu'un pour ce faire, qu'il ne le souffrirait pas. » Les habalîs, les « démons du désert », sont redoutés par les gens des tribus nomades, autant que les Beduw le sont par les sédentaires de la campagne et des oasis. Les habalîs sont généralement de jeunes vauriens qui, n'ayant presque pas de bétail à eux, se jettent désespérément dans toute cruelle aventure qui se présentera. D'autres sont cependant des solitaires résolus, que leur turbulente hardiesse pousse à s'arracher au farniente dans l'ombre des tentes, pour

629 Job, IX, 9.

630 L'art du calcul des tables astronomiques, connu des Arabes, par les traductions de traités sanskrits au VIIe siècle.

631 « Petit navire de cabotage et dont le gréement est à peu près celui des bris [bricks] ». (Littré).

rôder comme des loups dans le désert. Ces hors-la-loi, qui endurent des tourments intolérables, sont souvent d'une cruauté de païen, et on prétend que, délibérément, ils ne laissent personne en vie. Presque toujours à pied, il est très difficile de les repérer, tapis qu'ils sont sous les rochers ou es buissons.

Le paysage désertique (une plaine de sable) de ces solitudes montagneuses est couvert de rares buissons pâturables. Les buissons du désert, dont les racines sont entourées de buttes de sable, poussent comme dans de petits mamelons. Une fois que les buissons se sont desséchés, les monticules qui étaient dessous sont presque éternels, ce qui fait une infinité de creux et de bosses à travers le désert. Certains sont du volume de deux ou trois wagonnées, voire plus. Du fait que leurs chameaux reviennent surchargés du rassemblement estival de Kheybar, les nomades [367] y enfouissent chaque année leur surplus de dattes et pour pouvoir retrouver ce qui leur appartient, ils ont soin de prendre des repères. C'est ainsi que des cheikhs laisseront leur beyt hivernal à la garde du sable du désert. Dans les mois chauds où les pâturages sont rares, et que les bêtes supportent moins bien la soif, ils doivent alléger leur fardeau, s'ils ne veulent pas les voir dépérir. Passant plusieurs mois dans la terre sèche, ces dépôts des nomades ne sont pas avariés et aucun de leurs contribuables n'y touchera jamais : le chef de famille est assuré de retrouver son bien là où il l'a enterré. Toutes les tribus nomades connaissent cette pratique du dépôt estival. Certains laissent leurs ballots dans les villages sous la garde de leurs hôtes, et ce dépôt (dans les mains de presque tout un chacun) est inviolable. Dans leur Harra désolé, les Moahîb ont une grotte secrète connue d'eux seuls. Ils y entassent, comme dans un sanctuaire, ce qu'ils jugent bon, et tout pauvre homme de la tribu peut y laisser sa livre de samn. Passant par une vallée à l'écart de tout lieu habité, dans la solitude du Sinaï, je vis un manteau bédouin tout neuf, suspendu à un arbuste épineux. Mon chamelier nomade alla le décrocher, et le retournant dans sa main « Ah billah (dit-il), voilà un manteau tout neuf ! » et le rependit sur sa branche. C'est comme si ces possessions des gens des tribus étaient, comme celle-ci, confiées à Dieu. Nous vîmes aussi à l'une de ces maisonnettes en pierre du Sinaï, qu'ils appellent « maisons nazaréennes » (ils entendent par là, des antiques habitants du pays, avant les Moslemîn), où ils ont accoutumé de laisser leurs lourdes meules à grain. Et il y a des granges fermées appartenant à des trafiqueurs qui apportent du froment de Gaza aux Beduw. Nous pénétrâmes dans l'une d'elles, et comme j'examinai leurs affaires, mon compagnon changea de visage et m'enjoignit de les remettre à leur place, comme si le seul fait de les toucher avait été sacrilège. Les cheikhs qui reçoivent la surra de la route du hajj, ont aussi des magasins dans les kellas, où ils déposent leurs objets pesants et leurs ustensiles, comme ceux des Fejîr à Medain. J'ai ouï dire qu'ils versaient une redevance à Haj Nejm, un réal pour chaque charge de chameau. Le sable n'est pas déposé en rides à la surface de ces hautes terres intérieures (comme celui des rives de la mer Rouge, ridé, sous cette latitude, par le vent du nord). Il ne souffle pas ici de vents forts ou dominants.

Comme nous nous rendions au mejlis, Zeyd me dit « Le vais te montrer là-bas des gens qui remontent de l'antiquité. » C'était une famille de pauvres vagabonds qui venaient d'arriver, des *Solubba*. J'admirai l'éclatante beauté charnelle de leurs enfants en haillons, aux faces pleines, ce que j'ai toujours remarqué aussi des nomades Heteym. Ces [368] clans étrangers et de parias ont meilleure mine que les Bédouw tenaillés par la faim. Riches en petit bétail, les Heteym ont assez à manger dans le désert, et les Solubba vivent de la chasse et de leurs travaux de bohémiens, car ils rétamant les marmites et réparent les armes, dans les menzil bédouins. Ils martèlent les hachereaux⁶³², *jedûm* (avec lesquels les bergers émondent les branches d'acacia tendres, pour nourrir leurs troupeaux), et des faucilles pour couper le fourrage, et des lames d'acier pour faire du feu avec un silex, et bien d'autres outils. Ils menuisent en outre le bois d'acacia du désert, dont ils font de grossiers arceaux de selles pour les chameaux de bât, et des pommeaux de selles pour les thelûl, des

632 « Anvil hatchet », petite cognée.

roues de poulies (*mahal*), pour puiser l'eau des puits les plus profonds du désert, ainsi que des pots à lait grossiers, et d'autres ustensiles domestiques de même nature. Par surcroît ils pratiquent l'art vétérinaire, et dans toutes leurs activités (seulement d'un art fruste) on peut les comparer à la caste des forgerons ou *Sunna*. Les Solubba obéissent au précepte de leur patriarche, qui leur a fait défense de posséder du bétail et leur a prescrit de vivre du produit de la chasse dans le désert, de descendre devant les abris des Bédouins, pour s'en faire inviter, et de travailler comme forgerons dans les tribus pour gagner leur vie. Ne possédant pas de bêtes laitières, ils demandent, où qu'ils se trouvent, du lait aux tentes bédouines. La maîtresse de maison versera du leban de sa semîla aux pauvres Solubba, masi dans un bol à eux, car les Bédouins, autrement peu pointilleux sur ce chapitre, ne boiront pas volontiers après des Solubbis, qui pourraient avoir mangé de quelque *futîs*, ou créature morte de mort naturelle⁶³³. Les bédouins disent aussi d'eux, « ils mangent des insectes immondes et des serpents⁶³⁴. » Cette dernière affirmation est une fable, ils ne mangent pas de vermine. Ces mauvaises langues de Beduw les qualifient incontestablement de « kuffâr », parce que peu de Solubbi sont capables de réciter les prières rituelles, mais les Bédouins ne sont guère mieux traités dans les villes. Les Solubba témoignent d'un zèle humble et louable pour la religion du pays dans laquelle ils sont nés et n'en connaissent pas d'autre. Ils sont tolérants et, à leur façon misérable, humains, étant eux-mêmes méprisés et opprimés.

En été, lorsque les Beduw n'ont plus de lait, les Solubba chargent leurs légères tentes et leurs ustensiles de ménages, avec ce qu'ils ont gagné, sur des ânes, qui sont tout leur bétail, et quittant le campement des Arabes, ils entreprennent leur voyage annuel dans la vaste khala. La famille Solubbi va alors s'installer à l'écart, auprès de quelque puits abondant, [369] dans un désert qui n'est pas fréquenté, mais où il y a du gibier. Eux seuls (de tous les hommes) sont libres de voyager dans les déserts d'Arabie, partout où il leur chaut, versant à tous un tribut symbolique, sans que quiconque les maltraite. Bien qu'ils soient natif du pays, aucune citoyenneté ne leur est reconnue dans la Péninsule. Pas un Beduwi, dit-on ne volera un Solubbi, le rencontrerait-il seul, dans la profondeur du désert, et avec une peau d'autruche dans la main, qui vaut le prix d'un thelûl. Mais le voyageur beduwi sera bien aise d'apercevoir l'abri d'un Solubbi dressé sur quelque point d'eau isolé, et d'escompter y manger du contenu de sa marmite de chasseur. Le pauvre Solubbi fera chère lie de sa venaison à l'homme. Même lorsqu'ils chassent, ils vont à dos d'âne. C'est aussi sur ces chétives brutes, qu'il faut abreuver de deux jours l'un, (à part cela l'âne est à peine moins une bête du désert que le chameau) qu'ils parcourent avec leur famille de vastes régions sans eau, où le Beduwi monté sur son vélocé et puissant thelûl, endurant la soif trois jours, ne passerait pas aisément. Ces petits clans dispersés d'hommes du désert en Arabie, surpassent les Beduw dans tous les arts de la piste, autant que ces derniers devancent les villageois arriérés des oasis. Les Solubba (de misérables ignorants en toute chose) se transmettent de père en fils une science du terrain qui leur permet de retrouver les moindres points d'eau. Ils vagabondent sur l'immense face de l'Arabie, des hauteurs de la Syrie jusqu'à el-Yemen, au-delà d'*et-Taïf*, et Dieu sait combien plus loin encore ! De tout ce qui est dans leur entendement de rats, me disent les Arabes, c'est auprès d'eux qu'un homme peut le mieux s'enquérir.

Il faut qu'ils soient des chasseurs très expérimentés, pour pouvoir se nourrir dans une terre morte, où c'est à peine si les autres hommes seraient capables de voir la trace d'un gibier, alors qu'eux, les pauvres Solubbis, ils font souventefois bouillir de la tendre chair de gazelle et de bedûn, et dans certains districts sablonneux, d'antilope. Partout ils connaissent les pistes et le vol de leurs proies. Ce sont les Beduw qui en disent ces merveilles. Ils disent, « Les Solubba sont comme les bergers du gibier sauvage, car lorsqu'ils en voient une troupe ils peuvent les séparer et choisir parmi eux comme si c'était un troupeau, et disent, « Ceux-ci feront pour aujourd'hui, quant à ces autres têtes-là, nous les rattraperons après-demain. » » Il est humain de magnifier et de plaisamment

633 Qui n'a donc pas été immolée en invoquant le nom de Dieu (Coran, V, 4 et XXII, 36).

634 « Worms », archaïsme dans le sens de « serpent ».

s'émerveiller, cette façon emphatique de parler appartient à la magnanimité des Arabes, mais il est indéniable que les Solubba sont d'admirables voyageurs et des hommes hardis, zélés, comme de vivre de leurs deux mains, et ceux d'entre eux qui la vue la plus perçante sont de très excellents chasseurs. Outre le nom propre de leur nation, les Solubba ou *Sleyb*, en ont d'autres qui sont des épithètes. À l'ouest de Hâyil, on les [370] appelle plus souvent *el-Khlûa* ou *Kheluîi*, « les délaissés », parce qu'ils vivent séparés des *Kabâil*, n'ayant ni bétail ni compagnons, mot que les Beduw s'appliquent à eux-mêmes, lorsque au cours d'un voyage, ne trouvant pas de menzil aarabe, ils doivent s'allonger pour dormir comme des « solitaires » dans la khala vide. Ils sont appelés aussi bien dans la langue méprisante de ce pays, *Kilâb el-Khala*, « Les chiens du désert » *El-Ghrunemi* est le nom d'un autre groupe de Sleyb du Nejd oriental, et on dit qu'ils ne se marient pas avec les précédents. Les Arabes les supposent communément descendre tous de quelque anciennerace de kafir ou de Nasâra.

Les nomades Sherarat et Heteym (qui sont de la même race) ne sont pas plus comptés comme les tribus bédouines. Les clans dispersés de Sunna sont d'autres étrangers nés dans le pays, qui vivent parmi les Arabes, et ceux-ci ne se marient pas avec eux. *Mâ li-hum asl*, disent les Beduw, « Ils n'appartiennent pas à notre lignée », car ce par quoi on peut entendre que ne « descendant ni de Kahtân, ni de la souche d'Ismaël, ils ne sont aps des Arabes. » Et si on demande à des Arabes, « Qui sont-ils donc ? » Leur réponse est : « Wellah, nous ne pouvons le dire, mais ils descendent d'une engeance satanique, que ce soit des Yahûd ou des Nasâra » (c'est-à-dire, des anciens qui étaient dans le pays avant Mahomet, dont ils n'ont qu'une tradition confuse). Toutes les fois que j'ai rencontré des Solubba, je me suis enquis de leur lignée. Ils m'ont généralement répondu avec étonnement, « Que signifie de s'enquérir de nous, *mesquin*, qui vivons dans ces déserts ? Nous n'avons ni livre ni mémoire du passé, mais toi, tu sais lire, et si quelque chose de ceci est écrit, dis-le nous. » Certains disent que le nom de leurs ancêtres est *M'aibi*. Les Beduw disent aussi d'eux, ce qu'on dit les auteurs arabes, qu'ils étaient des *Aarab Jessas*, autrefois des Bédouins. Ayant été anéantis dans leur querelle avec les *Aarab K'leyb* et dépossédés de tout leur bétail, ils embrassèrent le métier du marteau pour gagner leur vie et devinrent le Solubba. Plus tard, au cours de l'été, je tombai sur des familles de Solubba qui avaient dressé leurs tentes sous la kella d'el-Héjr, venant de Wejh, leur point d'attache, après avoir franchi la Tehama et le Harra. À cette saison, ils suivent un circuit. L'année d'avant, ils avaient vagabondé très loin dans le Sud, et je vis que leurs femmes moulaient de minuscules grains de froment, qu'ils avaient apporté d'un wadi proche de La Mecque ! Ils étaient (comme les habitants de la côte et du Hejâz) d'un entendement plus civilisé que les Solubba des hauts plateaux. Les meilleurs d'entre eux répondirent à mes questions, « Nous sommes des Arabes K'fa, d'anciens possesseurs de chameaux et de petit bétail, comme les Beduw. Ces villages des montagnes au sud d'el-Alli, maintenant ruineux, comme [371] *Skeirat* dans le *Wadi Sodr*, étaient à nous. Nos gens sont devenus trop faibles pour subsister dans un pays ouvert, et pour plus de tranquillité, ils ont adopté le métier des Solubba. » Quelqu'un dit, « Nous sommes tous des *Beni Murra*, et les compagnons de *Sâlim Ibn ez-Zir*, de la colline de *Jemla*, à un jour à l'est de Médine. On nous dit *Motullij* et *Derrûbi*. » Lorsque je repassai à Medain Sâlih, Haj Nejm rit de « cette étrange manie de Khalîl, toujours à s'enquérir de quelque chose, même auprès de pauvres gens comme eux. Khalîl ! Ce sont des *Beni Morr*, ce sont des chiens, et que peut-on en dire d'autre ? »

Quand les Bédouins me demandèrent si je pouvais leur dire par la consultation de mes livres⁶³⁵ qui étaient les Solubba, il leur déplut que je répondisse, « Une survivance, je suppose de quelques anciens Arabes. » Ils refusèrent d'admettre que les Solubbis puissent être de la véritable race arabe. Tous ceux qui sont nés dans la langue arabe sont de curieux étymologistes. Un nègre, écoutant notre conversation, s'exclama, « Eh bien, ce que dit Khalîl est plausible. Solubba ne veut-il pas dire *Sulb el-Arab*, la souche des Arabes ? » Le pauvre diable (qui avait parlé un peu par malignité, à cause de sa peau noire, ce pourquoi il était dédaigné des Arabes blancs) fut rabroué

635 « *Bookcraft* » : bibliomancie.

avec force raisonnements par les autres étymologistes, qui étaient tout le reste de la compagnie, car cela les fâchait qu'il en fût ainsi. « Les Solubba sont riches (disent les Arabes), ils nous prennent notre argent, et il ne nous en revient pas grand-chose. Ils n'ont pas besoin de dépenser pour leur victuaille. Ils reçoivent assez de froment et de dattes, outre le samn et le mereesi, contre le travail de leurs forgerons. » Le Solubbi a besoin d'un peu d'argent pour exercer son art métallurgique, afin de s'acheter de la soudure et du fer. Le reste, accru d'un sac d'argent, il l'enfouira dans le désert plutôt que de l'emporter avec lui, disent-ils, et il ne reviendra peut-être que plusieurs années après pour le reprendre, ayant eu l'occasion de s'acheter un âne. On dit pourtant que du côté de la Mésopotamie, il y a des Solubba qui ont un peu de bétail ; ils vivent sous leurs cheukh et montent des dromadaires. À Hâyil, j'ai vu un homme du Nord, un cheikh honorablement vêtu, qui était un Solubbi. Il m'invita (à la demande d'un grand Émir, crus-je savoir) à voyager avec lui dans les montagnes voisines, à la recherche de métaux. Je demandai, « Sur quelle bête, » Il dit que je monterais sur un âne, « nous n'en avons pas d'autres. » j'eusse volontiers quitté Hâyil pour me retrouver à l'air libre, mais j'estimai qu'il n'étais pas sage de confier sa vie à des déchus, hommes qui ne partageaient pas la tradition de fraternité loyale des Bédouins. Même les Solubbis suivent des circuits, et séjournent auprès de leurs tribus et oasis. Il y a des groupes de Solubbi qui ont leur point [372] d'attache dans des localités comme Teyma, mais la plupart restent dans le désert. Une partie des Sunna sont sédentarisés dans des villages, et les autres vagabondent avec les tribus, menant la vie des nomades, et possèdent du bétail. Rejetés de la communauté humaine, et dans la disgrâce du monde, les Solubba ont une apparence d'indigente humilité. Dans quelques campements qu'ils s'arrêtent, leurs hareem en haillons mendieront d'une voix pitoyable, be beyt en beyt, auprès des pauvres et tolérants Beduw. D'autres (comme ceux de Wejh) sont cependant trop bien vêtus et honnêtes personnes dans l'aisance, pour que leurs femmes aillent se livrer à ces simagrées. J'ai vu des jeunes gens, c'étaient des Sleyb, dans le désert syrien, vêtus de manteaux en peau de gazelle. Les petit abri des Solubbi est généralement très bien fourni, et ils ont un repas quotidien à se mettre sous la dent, ce que n'ont pas la plupart des pauvres Bédouins.

Tout en vagabondant et en campant, nous nous étions rapprochés de Teyma et ne nous en trouvant plus qu'à une journée, certains de nos gens décidèrent d'aller y faire leur marché, avec Zeyd, pour acheter des provisions. Je devais accompagner Zeyd. Notre compagnie loqueteuse se mit en route au matin⁶³⁶, trente hommes et leurs chameaux, des Fehjat pour la plupart. Nous passâmes bientôt du haut plateau sablonneux dans un désert totalement stérile de creux et de bosses, un sol rocheux ; et des galets de minerai de fer. C'est le désert d'une extrême nudité qui s'étend autour de Teyma, sans un brin d'herbe ni buisson. Nous traversâmes la dépression de *M'hai* et longeâmes les vestiges indistincts d'une localité ancienne, *Jereyda*, où on voit de vieux cercles de dalles de pierre, dressées de chant, d'une diamètre de huit ou neuf yards, comme si elles avaient servi à barricader les tentes d'hiver des antiques Aarabes, abritées dans cette cuvette. Il est fait mention de tentes circulaires dans les Moallakat⁶³⁷ ou anthologie poétique de l'Arabie ancienne, mais à présent les abris des Arabes nomades ont tous quatre côtés. La compagnie m'interpella, « Regarde ! Khalîl, un village des *Auellîn*, ceux de l'ancien temps. » - « Et de quels anciens s'agissait-il ? » - « Des Shrrarat, disent les uns, des *Beni Kelab* ou *Chelb*, disent les autres, et, billah, le Borj Selman et le terrain d'*Umsheyri*fa leur appartenaient. » Zeyd ajouta : « Ceci était aux *Ahl Theyma* (pas de Teyma) et à leur cheikh *Ali es-Sweysi* le Yahûdi. » Arrivés au point le plus haut, Zeyd me montra des [373] montagnes qui servaient de points de repère, *Muntar B. Atîeh* à l'ouest, puis *Towyel Saïda* et *Helaïma* devant nous, et *el-Ghreneym*⁶³⁸ en face, derrière l'oasis. Quelqu'un murmura, « Pourquoi

636 Celui du 27 février 1877.

637 Ou *Mu'allaqât*, la plus célèbre des anthologies poétiques arabes. Voir *Les dix grandes odes arabes de l'Anté-Islam*. Paris, 1995, nouvelle traduction des *Mu'allaqât* par J. Berque, où les « tentes circulaires » mentionnées par Doughty pourraient être les « pavillons » du poème d'*Al-H'arth*, « Le plaidoyer du lépreux », p. 47.

638 Le jebel *Ghumaïm*, où en 1951, Philby découvrit « un haut lieu des anciens dieux, peut-être de Salm lui-même. »

Zeyd lui montre-t-il nos repères ? » - « Je voulais, dit-il, que Khalîl devienne Beduw. »

Enchanteur était maintenant le verdoyant spectacle de Teyma, le havre de notre désert. Nous nous approchâmes de l'île de palmiers élancés, enclose dans les longs murs en argile de ses vergers, fortifiés de hautes tours. Teyma est le très ancien réceptacle, bas, argileux et très fertile, des crues qui se forment sur les hautes plaines dénudées, à l'ouest du Nejd. Ces tours en forme de phares, très bien construites en briques séchées au soleil, datent des temps d'insécurité qui ont précédé le gouvernement d'Ibn Rashîd, alors que, comme la plupart des localités arabes, Teyma était troublée par les factions des cheikhs, et que des ennemis héréditaires se partageaient les quartiers de la ville. Une fois qu'il avait fortifié ses palmiers par un haut mur en briques d'argile, chaque propriétaire construisait une tour par-dessus. Il y avait aussi dans tous les sùks de la ville une tour en argile servant de défense et de refuge aux habitants de la rue. Quelqu'un était-il menacé d'un danger personnel, il se retirait avec sa famille dans sa plantation enclose de murs. Dans cette enceinte, ils pouvaient subsister des fruits qu'ils cultivaient, bien que leur vieux ennemi les y tinsent assiégés pendant une année ou deux. Tout ennemi qui s'approchait dans la journée était vu du haut de la tour de garde. On pourrait penser que de telles murailles n'offraient qu'une faible protection, mais en dépit de toute la subtilité de renard des esprits sémitiques, ils ne font preuve d'aucune ingéniosité. L'explosion d'une charge de poudre, le choc d'un madrier de palmier faisant office de bélier, fussent facilement venu à bout de ces remparts d'argile, mais un enfant eût plus tôt fait de s'en rendre compte, et des fous se fussent plus vite ligués afin de tenter quelque chose de nouveau. Il est dit dans les paraboles évangéliques, que celui qui a planté une vigne, construit une tour pour la surveiller⁶³⁹. On voit encore des tours de guet dans les vergers sur tous les confins du désert. Nous entrâmes dans la ville en passant entre les murs gris des vergers, d'où débordaient les rameaux en fleurs des pruniers : quel amoureux contentement pour nos yeux desséchés ! Je lus que l'altitude de l'oasis était de 3400 pieds. Nous mîmes pied à terre à l'entrée du premier sùk devant le *dar*, maison ou manoir d'un jeune homme de nos connaissances, *Sleyman*, lequel à l'époque du hajj avait été un des [374] hôte de la kella à Medain. Il vivait ici avec son frère, qui était le marchand de dattes de Zeyd. Nous fûmes donc accueillis d'admirable façon, et logés. Les hareem conduisirent Hirfa, qui avait fait la route avec nous, à leur appartement.

Sitôt qu'à l'arrivée des hôtes le son du pilon à café (comme des mortiers, il est ici en marbre, ouvrage sunna, de Jauf) a commencé à retentir, les voisins du sùk font gravement leur entrée, et pour tous notre cheikh Zeyd, prodigue de ses salutations amicales, se leva, et avec l'ancienne courtoisie il prit leurs mains dans les siennes et leur donna l'accolade.

Teyma est une colonie nejdi du Shammar, et d'après leurs dires leurs ancêtres s'étaient établis ici, il y a pas plus de deux cents ans. De cette époque date les quelques palmiers majestueux qu'on voit s'élever à une hauteur de quinze brasses⁶⁴⁰, auprès de la grande fosse du puits, *Haddaj*, et il n'y a que très peu de gens, des nègres, qui osent y grimper pour en cueillir les fruits. Hormis le helw, qui a été amené d'el-Alli, toutes les autres variétés de palmiers sont originaires du Jebel Shammar. Alors qu'ils occupent aujourd'hui une dîra différente, leur langue est celle du Shammar. Nous voyons ici, pour la première fois, les minces silhouettes des gens du Nejd, exaltés, à la langue hardie, d'une hospitalité spontanée et trompeuse, et pour l'étranger qui arrive du Hejâz, on dirait presque des Bédouins. Ils vont pieds nus, et sont fièrement vêtus de la marchandise de Hâyil, importée d'*el-Irâk*, et habitent de spacieuses maisons construites en argile, la plupart à un étage. Les fenêtres ont de larges embrasures pour laisser entrer l'air et la lumière, leur sol est de terre battue, la grossière porte est en planche de palmier, comme dans toutes les oasis. Nul fléau ne dévastait

(*The Land of Midian*, op. cit. p. 88). Le dieu Salm (le dieu « Image ») était représenté dans les inscriptions par une tête de taureau avec un disque solaire entre les cornes.

639 Matthieu, XXI, 33.

640 27 m. Longtemps intrigué par une telle hauteur, avant de se rendre lui-même à Teyma, Philby fit mesurer le plus grand palmier de l'oasis, et trouva 21 m. (op. cit. p. 85).

jamais cette ville ouverte du Shammar. Le *burr* ou haut désert à l'atmosphère corrompue, qui les environne, commence sitôt les remparts franchis. Il n'y a que les Bédouins de l'aride désert pour se plaindre de l'humidité nocturne (due à l'évaporation du sol irrigué), qui leur donne froid à la tête, *zikma*. Il n'y a pas ici de ces maisons ruineuses, de ces murs écroulés et de ces champs abandonnés, qu'on voit dans la plupart des places arabes⁶⁴¹. Cet avant-poste du Nejd est la plus prospère de toutes les localités que j'ai visitées au cours de mes voyages en Arabie⁶⁴². Si quelqu'un découvre hors les [375] murs un puits antique, il est sien et il enclot autant de terrain désertique qu'il peut en arroser avec l'eau de ce puits. Après un nouveau labour son champ est prêt à semer et à recevoir des plants de palmiers, dont quinze ans plus tard, chacun vaudra un chameau. Teyma, jusqu'alors ville franche, s'était rendue sans résistance au gouvernement d'Ibn Rashîd. Leurs cultivateurs excellent à faire fructifier ce qu'ils ont, mais sans aucune ingéniosité : leurs seuls puits sont ceux des anciens, qu'ayant redécouvert, ils n'ont fait que dégager leur usage. Dénudés de tout esprit inventif, ils n'ouvrent pas de nouveaux puits et se jugent incapables de creuser une dernière brasse dans la roche de sable tendre, qui est au fond des puits profonds de sept brasses. Les Moslemîn, disent-ils, ne savent pas faire de tels puits, mais seuls les Nasâra, et les Yahûdis, conviendraient pour ce travail. Il n'y a pas de puisatiers arabes qui soient plus proche que le Kasîm, et ces indolents Arabes ne font pas appel à des ouvriers étrangers. Ils s'en remettent à Dieu de leur subsistance, ce qui, disent les cœurs de ces sages près de leurs sous, vaut mieux que de risquer son argent.

Personne ici ne demandait l'aumône dans la rue ; il n'est en effet pas habituel de voir des indigents dans le Nejd occidental. À Teyma, je n'ai connu qu'un seul de ces pauvres hères, homme sans ressources et pas d'un âge avancé. Dans toute maison où il entrait à l'heure du souper, il était le bienvenu et on lui permettait de prendre place avec les autres pour manger, mais c'est à contrecœur qu'ils acceptaient qu'il emportât un morceau. Il y avait dans la ville un ou deux Bédouins indigents, qui entraient pour souper et « pour faire le café⁶⁴³ » partout où ils voulaient, sa que quiconque ne les empêchât. La nuit, ils s'étendent enveloppés dans leur manteau, dans la salle du café où ils se trouvent ou ils vont dormir dans l'air fraîchissant, sur une banquette en argile de la rue. Selon leur tradition, l'ancienne Teyma des Juifs, avait été (deux fois) détruite par une crue. Il reste de ces temps-là quelques grands édifices en pierre brute ; l'ouvrage est posé à sec avec des bandes et des traverses de la même pierre de fer. Il y a en outre une grande enceinte (de près de trois milles de longueur, à ce que je suppose) de murs en pierre, qui enfermait la cité ancienne. Ce *sûr* se trouve un peu au-dessus de l'oasis. Dans leur tradition, le prince de l'ancienne Teyma mosaïque⁶⁴⁴ est nommé *Beder Ibn Joher*. Les maîtres nomades de Teyma la neuve [376] avaient tout d'abord été les B. Sokhr, auxquels même aujourd'hui ils versent une khûwa⁶⁴⁵ annuelle, sinon, ils ne seraient pas quittes de leurs lointaines incursions. Les fièvres sont inconnues à Teyma. Leur eau comme je l'ai constaté de toutes les eaux souterraines en Arabie, est fade, tiède et pernicieuse. Ils croient que c'est pour cette raison qu'on ne voit presque pas d'hommes de complexion robuste chez eux, mais ils sont les maigres rejetons du Nejd, avec leurs grands yeux d'épouvantails, leurs longs visages ovales et enfoncés, et leurs mâchoires pendantes : on pourrait les prendre pour des Bédouins. Les femmes ont plus belle mine que les hommes, avec leurs larges faces aux chairs molles de villageoises, mais sans rudesse. Elles ont des voix criardes et, comme les femmes des tribus voisines des B. Wahab, elles ne

641 Teyma, vue en 1951 par Philby, avait une apparence bien différente : « Le village est un ramassis indescriptible de maisons plus ou moins misérables éparpillées parmi et autour des palmiers. » Il a trouvé une partie de l'agglomération en ruines, à la suite des destructions commises en 1916 par l'Émir local pour assurer sa sécurité contre la menace représentée par Ibn Sa'ud (op. cit. pp. 75-76)

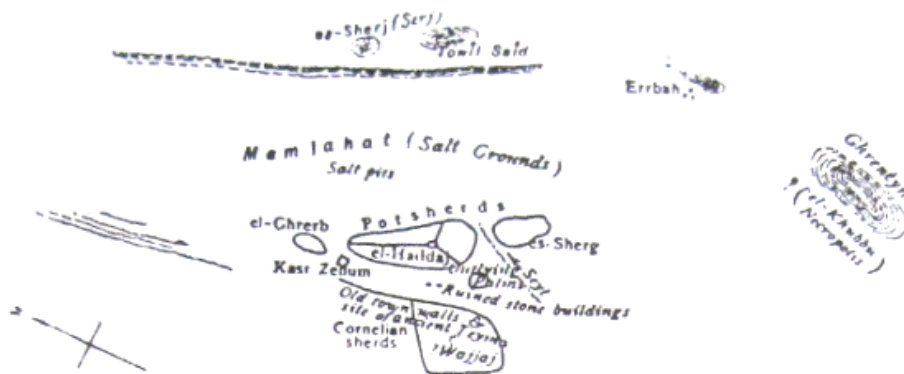
642 Toujours selon Philby (op. cit. p. 75), « on ne pouvait se méprendre sur l'air de pauvreté et de famine qui planait sur les lieux. Lorsque je demandai à l'un des garçons qui m'accompagnait si le village avait déjà reçu la visite des sauterelles, cette année, il exprima l'espoir qu'elles viennent bientôt, afin d'apporter un supplément bienvenu à leurs maigres réserves de nourriture. »

643 « To coffee ».

644 Genèse, XXV, 15. Selon Philby (op. cit. p. 75), l'ancienne Teyma avait été la capitale d'été de Nabonidus, roi de Babylone.

645 Une « fraternité ».

sont pas voilées.



Je n'ai pas vu de gens âgés dans la ville. Les deux cents maisons qu'on y compte, se répartissent en trois sùks, ou paroisses, des cheikhs, et quinze *harâts* ou quartiers plus petits. Il y a dans chacune une petite mosquée ou oratoire public (souvent rien qu'un auvent) aux pauvres murs d'argile sans ornements, le sol est recouvert de gravier. Ce sont des lieux de repos convenables, où l'étranger peut aller dormir dans une ombre paisible, aux portes du ciel. Mais la grande mosquée, que fréquentent tous les mâles pour la prière de midi, le vendredi, le prêche, et la lecture du Coran, se dresse un peu à l'écart des sùks vers l'est. C'est peut-être le site de quelque ancien temple, car j'ai trouvé des piliers grossiers gisant alentour. À el-Alli, (une oasis du Hejâz, que les Wahabi n'ont jamais pénétrée), j'ai vu des mosquées presque semblables à celles des villages syriens.

On nous emmena boire dans les salles de café d'autres chefs de famille avec lesquels Zeyd était en relation d'affaires, pour une partie de son approvisionnement en grains et en dattes. Comme ils extraient fort peu de combustible de la contrée dénudée qui les environne et ne tirent de leurs plantations pas plus qu'il ne faut pour la cuisine quotidienne, [377] – lorsqu'il se consume, le bois de palmier est en outre « comme du vinaigre pour les dents et vous enfume les yeux » - ils recourent à la pratique commode et propre au Nejd de faire le feu du café avec du charbon de bois, qui est entretenu dans un foyer en argile avec une paire de soufflets de forgeron. Ce charbon est apporté par des hommes qui vont le fabriquer, dans le lointain désert. Le souriant amphitryon de l'oasis n'épargne pas sa peine. Assis dans ses charbons, il actionne ses soufflets et sue comme un Solubbi, pour ses visiteurs. Et si toi, qui fait partie de ses connaissances, tu es l'hôte d'un autre, « Pourquoi, te demandera-t-il avec un doux reproche, n'es-tu pas descendu dans mon dar ? » C'est ainsi, qu'avec une grande diligence, le café est préparé deux ou trois fois dans l'heure. À raison d'une douzaine de grains pour autant de personnes, le café qu'on sert à Teyma est très léger. La salle du café, construite à la manière du Nejd, est la partie la plus agréable du logis. Les altièrs proportions des murs de leurs maisons en argile sont d'une noble simplicité, et elles sont plafonnées avec de longues poutres de tamis (*ethel*), qu'on fait pousser pour son bois dans toutes les oasis. La natte de palme tressée posée sur les chevrons est plaisamment tachée et luisante de la fumée de l'hospitalité quotidienne des Arabes ; au-dessus il y a une épaisseur d'un empan de terre damée. L'éclairage de la pièce vient de l'entrée, et dans maintes salles, aussi bien, de l'embrasure des fenêtres, et de trous ménages dans la hauteur des murs. L'endroit où on s'assoit (*mukaad*) et les entours du foyer enfoncé dans le sol, sont recouverts par des nattes de palme ou des toiles de tente nomade. Sur les murs de certaines maisons appartenant à des cheikhs, on voit une rangée de chevilles, où les cheikhs des Aarabes invités peuvent déposer leur *romhh* ou longue lance de cavalier. Vous n'entendrez pas de chant de ménestrels dans ces dars car les sons graves de la viole sont d'une religieuse frivolité aux oreilles des wahabi, et les Teyâmena ont reçu d'Ibn Rashîd un rescrit solennel, leur interdisant de faire résonner le rebeybi ! *Khalaf*, l'émir, personne à l'esprit libéral, le dit devant moi à quelques Bédouins non sans manifester par un geste sa répugnance personnelle.

Nous rencontrâmes le frère de Motlog dans la rue ; il nous avait précédé à Teyma. Je remarquai avec quelles précautions il marchait, les yeux fixés au sol, et je pensai que l'air stagnant des oasis l'avait prolongé dans cet état d'hébétude et de demi mélancolie. En Angleterre, on eût dit de *Rahîel* qu'il était le gentleman accompli de sa tribu. Il avait aujourd'hui sur les bras une importante et joyeuse commission. Le cheikh était venu épouser une femme de la ville. De même qu'un villageois trafiquant avec les nomades, aura sa Beduwîa qui l'attendra en permanence dans le [378] désert, c'est la fantaisie blasée de maint Beduwi que de prendre femme dans la localité à laquelle il ressortit pour le marché, de sorte que lorsqu'il y vient il puisse descendre dans la maison de son épouse, bien qu'il ne la rencontrera plus de toute l'année. Dans la soirée, nous entendîmes, provenant d'une maison voisine, de bruyants battements de mains, les réjouissances des femmes à l'occasion des noces. C'est une coutume sémitique universelle et ancienne que de faire du tapage en mesure pour accompagner tous les vifs élancements de leur âme. Il est dit dans les Écritures hébreuses, « Les flots et les arbres des champs battent des mains⁶⁴⁶. » Les amis du marié firent partir leurs mousquets. Ces épousailles furent ennuagées par un curieux incident qui se produisit pendant leur déroulement. Il était très malheureux que je ne me fusse pas muni d'un almanach⁶⁴⁷. Voyant la lune disparaître, les ménagères firent un grand charivari de poêles pour aider les planètes en gésine, dont la brillante couleur finit par s'évanouir complètement. Je commençai à exposer la nature canonique des éclipses, qu'on peut calculer pour tous les temps passés et à venir. Les buveurs de café commentèrent sobrement, « C'est peut-être vrai, mais les Arabes sont ignorants et grossiers ! De si hautes et si parfaites sortes de savoirs sont hors de notre atteinte. »

Le lendemain, alors que nous étions assis au café, quelqu'un fit son entrée, marchant majestueusement en s'appuyant sur une longue verge d'huissier, et se pavanant dans de glorieux atours : c'était le Résident d'Ibn Rashîd à Teyma. Le gentilhomme de l'émir, qui semblait avoir avalé un piquet, passa son chemin, sans regarder personne, jusqu'à ce qu'il fut assis drapé dans sa solennité et c'est juste s'il condescendit alors à répondre aux cordiales salutations matinales des buveurs de café. C'est là la pompe de Hâyil, imitée du prince arabe Ibn Rashîd, qui fait d'un freluquet un aigle afin de frapper de terreur les turbulents Beduw. C'était Saîd, individu de race africaine, un des affranchis de la maison de l'émir. Il prit place devant nous avec une contenance et une raideur de la nuque, propres, devait-il croire, à magnifier son office : il était le lieutenant du seigneur détenteur de la dignité terrestre dans ces parages. Si quelqu'un lui adressait la parole, avec l'avenante grâce arabe *ya Saîd* ! Il affectait de ne pas se retourner pour le regarder, faisant mine de fixer le plafond, jetant les yeux par dessus votre tête et faisant la sourde oreille⁶⁴⁸, pour bientôt se réveiller, avec déplaisir, après une pause [379] impressionnante. Lorsqu'il questionnait quelqu'un, c'était en lui tournant le dos, et détournant froidement la tête il feignait de ne pas prêter attention à sa réponse. Saîd n'était que l'ombre officiante du souverain dans ce riche village éloigné : il était le procureur des hautes œuvres de son maître et son espion⁶⁴⁹. La politique de la maison princière du Shammar veut que le gouvernement de la ville soit laissé aux mains des cheikhs indigènes. Saîd résidait dans une grande maison de Teyma, près de Haddaj. Il y vivait misérablement seul et n'était pas marié. Le soir venu, il barrait sa porte, et de la même façon qu'il ne se jetait pas à la tête des sujets de son maître, il ne faisait aucune compagnie du café pénétrer chez lui. Le gentilhomme esclave du Prince reçoit une grasse allocation, de tant par mois, prélevée sur le tribu de la ville. Comme il est illettré, un de ses fils lui servait de secrétaire. Il avait jugé bon de voir ce Nasrâni venu en ville, qui depuis le hajj séjournait, avait-il ouï dire, chez les Beduw d'Ibn Rashîd. Avec une mine distante, Saîd demanda alors à la compagnie : « Où est-il ? » comme si ses deux yeux n'avaient pas déjà rencontré les miens. Après avoir posé des questions comme « Quant est-il venu ici ? Est-il avec toi, Zeyd ? » Il garda un long silence pesant : puis il prononça quelques mots à mon adresse et

646 Isaïe, I, V, 12 et Psaumes, XCVI, 12 ; XCVIII, 8.

647 Doughty note dans son journal la crainte que cette éclipse ne soit interprétée en sa défaveur (Hogarth, p. 52).

648 « *Merchant' ears* », expression archaïque, datée de 1595 (John Lyly, *The Woman in the Moon*).

649 « *Espial* », archaïque dans cette acception.

fixa les yeux au sol. « Les Engleys ont-ils des esclaves dans leurs pays ? » Je répondis, « Nous purgeons la terre de cet infâme trafic, nos navires pourchassent les vaisseaux négriers sur toutes les mers. Les noirs que nous y trouvons sont mis en liberté, et sont renvoyés dans leur patrie ou bien nous leur donnons des terres et des palmiers dans une contrée qui nous appartient. Quant aux trafiquants d'esclaves nous les débarquons sur la première terre qui se présente et nous les laissons trouver seuls les moyens de rentrer chez eux. Nous coulons leurs vaisseaux de prise, ou nous les brûlons. Nous avons aussi un traité avec le Sultan. Dieu n'a pas fait l'homme pour qu'on le vende comme du bétail. Ceci est bien, qu'en penses-tu ? » Les grossiers traits nègres du visage de Saïd, dans lequel apparaissaient cependant quelques traces de noble sang arabe, se détendirent avec un sourire apaisé et il répondit plaisamment, « C'est très bien. » Saïd ayant ouvert la bouche, sa langue commença à se délier. Il nous dit qu'une fois il était allé (très vraisemblablement avec des chevaux du Nejd) jusqu'en Égypte, et qu'il y avait vu des Frenjis. Puis se levant avec une altière majesté et reprenant sa contenance de courtisan, il demanda à Zeyd de me conduire à son dar, pour boire du café, et de se joindre à nous.

Lorsque nous arrivâmes chez lui, Saïd s'était dépouillé de sa défroque seigneuriale, et il était assis dans sa maison, sans autre apprêt que de vieux vêtements. Il me conduisit à la plus haute place où n'ayant pas de [380] coussin pour que je m'y appuie, il glissa un *shidad*, ou selle de thelûl sous mon coude, comme s'est l'usage dans les abris des nomades. On remarque ces coutumes bédouines dans les salles de café des oasis, où (les Sémites n'inventant rien par eux-mêmes) ils n'ont presque pas d'autres meubles. Et les voyant dans leurs salles en argile des villes et des villages, on pourrait dire « Tout arabe est un voyageur, prêt à partir. » Saïd apporta du papier et de l'encre, et un ou deux volumes dépareillés qui étaient toute sa bibliothèque : il voulait me voir écrire. Aussi j'écrivis ses noms et qualités, *Saïd Zalamat Ibn Rashîd*⁶⁵⁰, et le grand personnage, tout sourire, connut les lettres qui devaient être les symboles de son nom. Quand nous eûmes bu le café, il me conduisit derrière sa cour à un grand bâtiment en pierre, de l'ancienne Teyma, dans l'espoir que je pourrais lui traduire une antique inscription qu'il me montra dans le chambranle de la porte, fait (les poutres étant comme celles que nous avons vues dans le Hauran basaltique) de grandes solives de grès. Ces étranges caractères, ne ressemblant à rien de ce que j'avais vu auparavant, étaient oblitérés dans leur milieu par une croix d'époque plus récente. L'avis de Saïd était qu'elle pouvait être l'indication d'un trésor caché ; et, nous dit-il, « un trésor a été découvert à Feyd », un village entre le Shammar et le Kasîm. N'est-ce pas une folle opinion ? Que les anciens, enfouissant un trésor, aient placé une pierre pour signaler la présence et écrit dessus ! M'en retournant, je trouvai dans les murs de la rue près de sa porte, une pierre inscrite avec quatre lignes nettement gravées de la même étrange écriture antique de Teyma.

Zeyd alla faire ses provisions, et sans être importuné par personne, je traversai la place et m'arrêtai pour examiner le grand puits maçonné d'El-Haddaj, ouvrage des anciens qui est au centre de Teyma la neuve. C'est une fosse à quatre côtés inégaux, d'environ cinquante pieds de large, et les eaux sont à une profondeur de sept brasses⁶⁵¹. Le Haddaj est comme le coeur de Teyma : de chacun des côtés, ses eaux abondantes sont déversées dans des petits canaux, qui font verdoyer toute l'oasis. Il n'y a d'autres puits que dans les hameaux extérieurs. Les roues à puiser, *suâni*, dans leur charpente grinçante, sont au nombre de soixante, disposées tout autour du puits, et généralement montées par deux ou trois à la [371] fois. On les voit rarement travailler toutes ensemble. Par leur poids, les chameaux qui marchent à reculons sur les quatre côtés du puits, tirent de grands seaux en cuir en forme de corne, *dullû*. Le col inférieur est une bouche ouverte qui, tant que le seau s'élève dans le puits, est soutenue par une corde, mais arrivée au bord, et passant sur un rouleau la panse du dullû est soulevée tandis que la corde se détend, et dans sa chute, une rugissante cataracte d'eau se déverse du col. J'ai vu plus tard le même procédé dans les Indes⁶⁵². Dans tous les villages du Nejd,

650 « *Saïd grand serviteur d'Ibn Rashîd* ».

651 Une brasse = 1,62 m (ainsi 7 brasses = environ 11 m).

652 Dans la campagne de Bombay, où Doughty passa la fin de l'année 1878, après sa sortie d'Arabie.

le suâni strident et le bruit de l'eau qui choit, sont comme la voix pitoyable d'une terre privée de pluie. Le puisage de l'eau ne doit pas être interrompu ni jour ni nuit. Les bœufs n'ont pas assez de force pour pouvoir tirer profitablement l'eau des puits profonds de plus de trois ou quatre brasses, et si Dieu n'avait pas créé le chameau, le Nejd, dit-on eût été sans habitants. Leur Haddaj est ainsi appelé, me dirent-ils, « par l'abondance de ses eaux », dont on voit les vapeurs bleuâtres dans la profondeur de la fosse, jaillissant abondamment de la roche de sable. Ils s'imaginent que cette veine provient du Harra.

De retour dans la salle du café, je n'y trouvai que Sleyman ; nous nous assîmes et alors entrèrent timidement les femmes mariées et les sœurs de sa maisonnée. Les hareem aux visages dévoilés de Teyma sont franches et souriantes avec les étrangers, ce que je n'ai vu nulle part ailleurs en Arabie. Elles semblent pourtant avoir la langue bien pendue, des manières trop libres, et manquent de grâce. Elles portent ici, avec une ample et flottante élégance qui n'appartient qu'à elles, le simple sarrau bleu en calicot trempé dans l'indigo, qui est le vêtement des femmes dans toutes les pays arabes. Les manches sont brodées de worsted rouge, à l'aiguille, et des losanges de coton rouge cousus dessus. La plupart portent des bracelets, *hadîd*, en belles et grosses perles d'ambre brut, anciennement apportées, ainsi qu'elles le disent, de Hâyil. Les plus jolies ont une plaisante apparence, bien que la cécité de leur âme les aient rendues aussi apathiques que les vaches. Comme celles des femmes nomades, leur peau est précocement flétrie : entre le minceur des novices et l'âge sans beauté des femmes mûres, il n'y a qu'un bref intervalle de printemps et d'été. La tunique de Tamar, faite de pièces bigarrées⁶⁵³, était peut-être de la même sorte que les robes chamarrées de ces femmes arabes. Son vieux père aimant avait taillé pour le petit Joseph un habit bariolé⁶⁵⁴, et il est plus que probable, que le patriarche le cousit de ses [382] propres mains. Chez les nomades, les hommes sont à peine moins habiles que les hareem à couper eux-mêmes leurs tuniques, et aussi à coudre. *Sleyman* : « Regarde, Khalîl, j'ai ici ma jolie petite sœur, et elle serait tienne, si tu voulais te marier, et si tu me versais l'argent de la dot, mais il faut que je te prévienne que ce n'est pas une petite somme. » L'essaim des hareem, qui se tenait debout pour mieux regarder l'étranger, me demandèrent alors, « Pour quelle raison es-tu venu à Teyma ? » - « Pour vous voir, mes sœurs, serait une raison suffisante. » Mais lorsque leurs langues se furent déliées, et qu'elles se mirent à parler avec un flegme bovin, plein d'impatience *Sleyman* cria, « Vos hareem, Khalîl, sont-elles un aussi ennuyeux cheptel ? Pourquoi prends-tu la peine de leur répondre ? Hors d'ici, femmes, vous restez trop longtemps, allez-vous en ! » et elles obéirent au garçon imberbe avec une féminine soumission, car tout fils et frère arabe régent les femmes et les filles de la maison paternelle. À mon retour, je ne retrouve plus ce frais jeune homme, plus rouge de santé que quiconque dans la ville, mais pas très bien intentionné. Cela faisait plusieurs mois qu'il gisait dans une tombe prématurée ! « où (demandai-je) est *Sleyman* ? » - « *Râhl* (me répondit-on dans sa maison), il est parti, le Seigneur ait pitié de lui. » - « Oh, comment est-il mort ? » - « Ah, Khalîl, d'une *wajja* » (maladie), et je ne pus rien en tirer de plus. Son frère m'invita à manger un mouton, le sacrifice au défunt, circonstance dans laquelle nous nous remémorâmes *Sleyman*. « Khalîl, dit la femme du frère aîné (la plus belle femme des Teyâmena) te souviens-tu de *Sleyman* ? Ah, il est mort peu de temps après ton passage, *mesquin* : Ullah ait pitié de lui ! » Lorsque je répondis, « Aie pitié de lui, Ullah ! » ils me regardèrent un peu étonnés d'entendre cette amicale piété sortir de la bouche d'un kaffîr. Nous exécrant comme des mécréants, ils supposent que nous désirons de Dieu qu'il les damne aussi dans la mort.

Les ruelles de l'oasis passent entre les murs des vergers, mais partout où j'entrai, je vis que leurs jardins de palmiers étaient très bien soignés. Un étang alimenté par les canaux d'irrigation du

653 Tamar, la sœur d'Absalon (II Samuel XIII, 18). Les versions françaises ne parlent que d'une tunique à manches. La Bible de Jacques Ier (1611) dit : « And she had a garment of divers colours upon her. »

654 Genèse, XXXVII, 3 ; (Bible de Jacques Ier « and he made him a coat of many colours. »)

Haddaj est entretenu au centre de la plantation, afin que l'humidité du sol ne cesse d'entourer les racines des palmiers (qu'on pourrait presque considérer comme des plantes aquatiques). Leurs lopins de blé sont labourés, à l'automne de l'année, avec les chameaux des puits et fumés avec le crottin des parcs à chameaux. Une fumure superficielle est apportée des carrières d'argile creusées sur le bord des champs, il n'y a pas d'aussi bon labourage dans les villages syriens. Cette terre naturellement grasse, porte chaque année du blé, et de temps à autre une sorte différente de grain, mais il ne [383] sèment qu'une fois l'an, car ensuite leur irrigation est juste suffisante pour les palmeraies. La moisson du froment et de l'orge a lieu ici dans la première semaine d'avril. Ils font aussi venir, comme dans toute la campagne arabe, du millet de longue hampe *thura*⁶⁵⁵, et un minuscule grain du Nejd, qui est appelé *duksa*. Outre leur *cultures de subsistance*, ils font pousser pas peu de l'« indécente » feuille de tabac. Il est étonnant que le prince du Shammar ne le leur ait pas défendu ! Nous pouvons voir en ceci que malgré sa ressemblance avec le Nejd, Teyma n'est pas le Nejd. Pour ne pas usurper la place des dattiers nourriciers, les arbres fruitiers sont plantés le long de leurs canaux d'irrigation : prune, grenade, figue, cédrat, citrons doux et acides. On voit de la vigne autour de presque tous les puits, soutenue par de grands échelas, projetant une ombre délicieuse sur le long va-et-vient des chameaux de trait reclus. Dans ce pays assoiffé, les Teyâmena apporteront généreusement de leurs plaisants fruits à tout étranger de passage, mais ils ne lui en vendront pas. On vend pourtant des raisins dans les villages nejdi du Kasîm. Ils pourraient planter ici toutes espèces d'arbres du paradis de Damas, mais pour quel profit ? Pour leur propre usage ? Le pauvre ne doit pas offenser Ullah par une nourriture délicate. Ce qu'ils ont leur suffit bien assez, le surplus ils ne le convoient pas, et ils savent dédaigner avec une religieuse indolence. Les nombreuses variétés de dattes de Teyma sont d'une très excellente qualité et ont beaucoup de goût. Les arbres sont très grands et robustes, et portent des fruits en abondance, mais toutes leurs dattes sont *harr*, échauffantes. Il faut les manger avec du mereesi ou le babeurre suri des nomades, qui sont des boissons rafraîchissantes. Les Teyâmena tiennent toutes les dattes (bien qu'elles constituent le gros de leur alimentation), dans une sorte de répugnance. Cette année, on en donnait vingt petits pots⁶⁵⁶ de Teyma, *sah* (pluriel *suahi*), pour un réal, presque autant qu'à l'estimation des Bédouins un homme peut en consommer, avec un peu de lait, le temps d'une lune. Ils ne vendraient que six mesures étalon de leur froment arabe à petits grains, mais doux et bon, pour la même somme. Ces villageois font pousser assez de blé pour en vendre à leurs voisins nomades. À part les chameaux, ils n'ont d'autre bétail que quelques petites vaches à bosse d'el-Alli ; ils ont de la volaille en abondance. On ne voit pas de chiens ici et quant aux chats domestiques, je n'en ai pas vu dans le Nejd.

L'argent circule peu, la plupart de leurs transactions sont évaluées en sahs, et les grosses quantités, comme les régimes de dattes, en charges de [384] chameau. Le troc représente une grande part du commerce en Arabie. L'argent leur vient du désert, où il est dans les mains des nomades, qui se le procurent en vendant quelques chameaux à des courtiers, mais surtout de la surra, versée à leurs cheikhs en bons mejîdis turcs, dans les pays de la route du hajj. Après la récolte des dattes, cette rentrée annuelle d'argent est presque entièrement reprise aux commerçants des villages par l'impôt du gouvernement, qui pour Teyma est de quatre cents réaux par an. Certains cheikhs l'emportent alors à Hâyil, où ils versent ce tribut dans le trésor de l'émir. Il y a quelques étrangers ici, des marchands du J. Shammar. Dans les chambres et les maisons qu'ils louent, ils vendent des étoffes de Bagdad, et le calicot du Golfe, *saleyta*, léger et meilleur marché. Ces citoyens de Hâyil déambulaient dans Teyma avec la hautaine démarche des habitants de la métropole du Nejd. Un demi étrangers ou deux, des Damasquins par leur père, vendaient des vêtements de confection syriens. L'un d'eux était un certain Mahmûd, venu tout enfant à Teyma avec son père medânite⁶⁵⁷,

655 Sorgho ou grand millet (millet d'Inde).

656 « Twenty small Teyma pottles ». ancienne unité de capacité égale à un demi-gallon (1,13 litre). Le *pot* est une mesure qui contient deux pintes » (Littré), soit 1,9 litre (en pintes de Paris).

657 Habitants des faubourgs hors les murs de Damas, el-Medân.

l'année du massacre des Nasâra. Ce jeune homme avait à présent l'aspect d'un habitant du Nejd. Le second était le fils d'un ancien gardien de kella. On ne voit pas de boutiques dans les sûks, les propriétaires terriens vendent leur blé et leurs dattes dans leurs maisons.

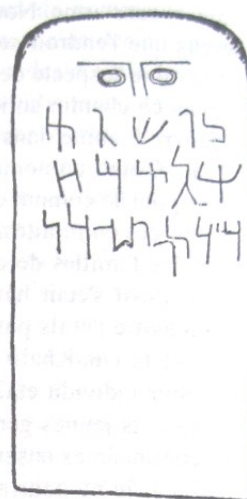
Pour nous qui venions du haut désert, l'air stagnant paraissait suffoquant, nous ne pouvions pas dormir dans leurs maisons en argile. Ma soif était inextinguible, et trouvant ici de l'eau pure pour la première fois, après des semaines de sécheresse, je me mis à en boire jusqu'à ce que quelqu'un dise, « Khalil n'est venu à Teyma que pour boire de l'eau. Va-t-il boire tout le Haddaj ? » Zeyd n'étant pas encore de retour, je partis visiter une grande ruine ancienne, le *Kasr Zellûm*⁶⁵⁸, ainsi appelé d'après un ancien propriétaire du terrain. Un jeune nègre vigoureux, de sang mêlé, me guidait, mais en chemin ses regards féroces, son cerveau malade et son comportement souvent vil, me donnèrent à réfléchir. Il était fort comme un chameau et avait emporté un sabre, j'étais infirme et j'allais (à cause [385] de la chaleur) sans arme. Nous franchîmes les murs extérieurs, et lorsque je m'aperçus que l'endroit se trouvait plus loin dans le désert, et qu'aux yeux et à la mine suspecte de ce ribaud je pus deviner qu'il avait conçu de me tuer dans ce chemin solitaire, je me mis à traîner la jambe. Apercevant un pauvre homme dans un champ, je dis que j'irais à lui et boirais un peu d'eau. C'était un nomade, qui construisait un mur en argile autour d'un verger, pour le compte des villageois, qui le payait un demi-gallons de dattes. Sur ces entrefaites, venant de la ville, un jeune homme de l'une des deux principales familles de cheikhs, *er-Roman*, et son compagnon, nous rejoignirent. Zeyd s'était hâté de me les envoyer sitôt qu'il avait su en quelle compagnie j'étais parti et lors d'une dispute ultérieure Zeyd dit, « Je t'ai sauvé la vie, Khalîl ! Ne te souviens-tu pas de ce jour à Teyma, lorsque ce noir individu était sur le point de t'assassiner ? » Je connaissais ces souriants jeunes gens, mais bien que je ne fiasse pas trop à eux, nous continuâmes ensemble. C'était un risque qu'il me fallait courir aujourd'hui, car je ne pourrais peut-être pas revenir à Teyma⁶⁵⁹. La seule arme que j'avais trouvée était un canif, que je tins ouvert sous mon manteau, prêt à m'en servir, pour éviter de périr comme une bête conduite à l'abattoir, si ceux-là me fondaient dessus par trahison.

Je constatai que le Ksar Zellûm était un grand édifice quadrangulaire, ressemblant à un fort. Il peut avoir de cinquante à soixante pas de côté. Les murs en maçonnerie sèche sont épais de cinq pieds et haut de quinze. Une partie de l'intérieur est divisée en chambres, le reste est un cour, au centre de laquelle ils croient qu'un grand puits est enterré. Le site de kasr n'est pas loin des remparts de l'ancienne ville de Teyma, qu'on voit se dresser sur la plaine, comme des levées de sable. Seule la crête de la maçonnerie est visible. Je découvris au milieu du mur du kasr une autre pierre à inscription, posée de chant, dans les étranges caractères de Teyma. Des yeux humains sont dessinés au-dessus du texte. Nous lisons que les augures des antiques arabes représentaient les yeux par deux lignes gravées, que les sages nomment leurs « enfants de la vision. » lorsque Abeyd Ibn Rashîd reçut la reddition de Teyma, il laissa cette injonction aux Teyâmena, « Vous ne devez pas reconstruire les murs de ce ksar ! »

658 « identifié », écrit Philby, « avec le fameux Qasr al Ablaq ou Qasr Samu'al, où le Juif Samuel acquit l'immortalité dans la poésie arabe par sa loyauté envers un ennemi qui lui avait confié ses armes et ses biens en dépôt, pendant qu'il tentait d'échapper à ses ennemis. (op. cit. p. 82). Le poète qui immortalisa Samuel est *Imru' al-Kays*, personnage semi-léendaire de l'époque préislamique, qui serait mort vers l'an 550. Fils d'un roi assassiné par ses sujets révoltés, il fut abandonné par ses alliés et recueilli par *al-Samaw'al* (Samuel), prince de Teyma, qui lui donna refuge dans son château d'al-Ablak. Imru' al-Kays parvint ensuite jusqu'à la cour de l'empereur Justinien à Constantinople. Mis à la tête d'une armée, il serait mort sur le chemin du retour. (article *Imru' al-Kays* in *Encyclopédie de l'Islam*, op. cit.). Son poème « journée d'un fils de roi » ouvre les dix grandes odes arabes de *l'Anté-Islam*, op. cit. pp. 23-28.

659 Doughy envisageait alors de gagner el-Wejh sur la mer Rouge et d'y faire voile pour l'Egypte.

Toute l'oasis - cuvette, *jauf*, ou dépression sans exutoire dans laquelle se collectent les crues du haut désert – a été en d'autre temps (c'est probable) une moere⁶⁶⁰ hivernale. Les lits des sept torrents (que nos yeux [386] ne distinguent pas tous) y convergent. Je n'écris leur noms que pour donner un exemple de leur diligente observation : *el-Hosenîeh, Khoweylid, Heddajor, Seyfîeh, el-Toleyhat, er-Rotham* et *Zellûm*. On peut voir de l'argile veinée de stries bleuâtres et de la terre glaise jaune brun dans leurs marnières. Sous la dernière couche de terre cultivée, on trouve des bancs de sel, les fameux *mamlahat Teyma*. Les Bédouins les plus pauvres les exploitent, y creusant librement, et ils en disent qu'il est, à leur goût, « plus doux » que le sel marin de Wejh. Le sel gemme de Teyma est l'assaisonnement quotidien de milliers de marmites nomades dans tous ces parages de l'Arabie. Les pauvres Fukara le transportent à el-Alli et en reçoivent trois ou quatre réaux par charge de chameau. Le lessivage de la couche supérieure fait que les terres les plus basses de ces desserts sont salées. Lorsque les eaux hivernales ont cessé de stagner, on peut trouver une croûte de sel. J'ai vu la même épaisse d'un doigt, retirée des environs du mont *Misma*, pour l'approvisionnement de Hâyil. À *Gerish*, on extrait d'un *jau*, au point d'eau dans une cuvette de montagne, à une demi-journée au nord de Teyma, une variété d'alun noir *shubb ej-Jemâl*⁶⁶¹, qu'on utilise comme remède pour les chameaux malades. De Teyma à Jauf, les nomades comptent six nuits. Cette route est rarement empruntée. Le Nefûd qui les sépare se traverse en une seule journée. Les étapes sont, *Ubbeyt*, une principale station d'estivage des Sherarat (où il y a un site ruineux), l'eau affleure lorsqu'ils creusent avec les mains ; puis *Thulla Helwan* (différent du mont Helwan, qui est à une journée à l'est de Teyma), *Areyj*, dans le Nefûd, *Towîl*, *'Sfan* ou *el-Jeyn, ed-Dâha*. Il est rare que de là on aille à Maan. Les étapes des nomades sont : 1. *Thulla Thafîa*, 2. *Dubbel*, 3. *el-Agel*, 4. *el-Agab* (d'Aqaba). Du *J. Tobey(k)ch*, à une demi-journée de trajet ou davantage, à main droite, ils affirment que c'est une montagne, qui se dresse, disent-ils, à l'est et à l'ouest, et plus haute que l'*Irnan*. La neige recouvre longtemps le *J. Tobeych* en hiver ; il est à deux nuits de Maan.



[387] Le soir, une grande compagnie de buveurs de café s'était réunie au foyer de notre hôte, et certains se mettant à parler de la religion chrétienne, s'offusquèrent de ce que « les Nasâra non contents d'adorer des idoles blasphèment l'Apôtre⁶⁶². » Ils disent aussi « C'est un peuple qui ignore les liens licites du mariage, et ils suivent leurs penchants naturels comme des animaux. Les lumières ayant été éteintes dans leurs assemblées religieuses, une exécrable confusion se produit entre eux, d'étrange et horrible façon, le fils pouvant se retrouver couché dans une sauvage obscurité avec sa propre mère, à la façon, wellah, des chiens. Que la génération maudite des Nasâra disparaisse ainsi, que Dieu les confonde ! (l'orateur eut l'audace d'ajouter) Et j'ose dire de ce Nasrâni qu'il ne peut connaître son père. Ils ont d'autres coutumes impies chez eux, comme, lorsqu'une Chrétienne meurt, d'enterrer son mari vivant avec elle. » Des contumélies⁶⁶³ presque semblables sont forgées par les malveillantes sectes chrétiennes, au sujet de leurs voisins druzes dans les villages de la montagne syrienne⁶⁶⁴. « Mes amis répondis-je, ce sont là fables d'un pays lointain et malignité de vieilles

660 « à winter *meer* » ; du néerlandais *moer* (marais).

661 Alun à chameau. L'**alun** ordinaire (du grec *alos*, « le sel »), **alun** de potassium ou encore disulfate d'aluminium et de potassium, est un sel double de formule chimique $KAl(SO_4)_2 \cdot 12 H_2O$. C'est un minéral présent naturellement dans diverses régions du monde, telles la Syrie et le Maroc autrefois. Il peut également être synthétisé.

662 Mahomet.

663 « *contumelies* », archaïque (style noble). *Contumelie* (ancien français) : injure, outrage.

664 cf. ce que Gérard de Nerval rapporte de seconde main : « Pendant les prières, les femmes entraient une à une, et au moment du sacrifice les lumières se sont éteintes. [...] C'est comme un mariage qui se ferait les yeux fermés [...] Chacun est tenu d'amener sa femme. Le grand cheikh lui-même[...] ne peut se refuser à cette pratique égalitaire [...] Mon ami se trouvait dans le ravissement du lot qui lui était échu. Il dit : « Quel dommage de ne pas savoir qui l'on a croisé un instant. » [...] Il serait aussi injuste d'attribuer de pareilles mœurs aux Ansariens et aux Druzes que de faire entrer dans le christianisme certaines folies analogues attribuées aux Anabaptistes ou aux Vaudois. »

femmes à propos de choses qu'elles ignorent, mais écoutez-moi et je vous dirai toutes la vérité. » Un Bédouin Féjîri s'exclama alors, « Par la vie de ce feu ! Khalîl ne ment pas. Wellah bien qu'il soit un Nasrâni, il dit la vérité en toutes choses chez les Aarabes. Il n'est pas un Musulman qui parle avec autant de véracité que lui. Écoutez-le ! Poursuis, Khalîl. » - « C'est la loi du mariage donnée par Dieu dans le domaine de la religion du *Messîah*, "le fils engendré à Miriam par le saint esprit d'Ullah". C'est ainsi qu'il est parlé de lui dans vos Écritures⁶⁶⁵. » - « *Sulli Ullah aley-hu* (répondirent-ils en chœur), que le Seigneur le bénisse, la grâce du Seigneur soit avec lui », bénédiction rituelle qu'ils ahanent toutes les fois qu'ils entendent le nom d'un des grands prophètes. « De même que Dieu a donné une seule épouse à Adam, *Hawwa*⁶⁶⁶, de même le Chrétien n'est marié qu'à une seule femme. C'est un lien religieux qui perdure jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre. C'est une fidèle communauté dans la maladie, la santé, la félicité et les calamités de ce [388] bas monde, et ceci qu'elle porte des enfants ou qu'elle soit stérile, et qui ne peut jamais être rompu, hormis par l'adultère. » - « Mais, dirent-ils la femme, vieillit plus vite que l'homme. Votre foi n'est pas juste si on ne peut abandonner sa femme passée d'âge pour en épouser une autre. » Quelqu'un dit, en riant, « Khalîl, notre religion est la meilleure, ta règle est trop stricte pour nous. Je me suis moi-même marié, l'une portant l'autre, avec quinze femmes. Qu'en dites-vous compagnons ? N'est-il pas vrai que maintes hareem sont de caractère revêche ? J'en ai pris, j'en ai rejeté, oui billah ! Jusqu'à ce que j'en aie trouvé une avec laquelle je pourrais vivre. »

Quelqu'un dit ensuite, « Mais est véridique ce proverbe, "Il n'y a personne d'aussi peu musulman que les Moslemîn" et à cause de tous leurs péchés, Dieu ne peut les bénir. Les kafîr eux-mêmes ne valent-ils pas mieux que nous ? Cependant, dis-nous ceci, Khalîl, n'est-il pas vrai que tous les jours, dans vos lieux de culte, Mahomet, l'envoyé de Dieu, est maudit ? » - « Certains de vous (dis-je) ne sont pas bons ; vos fables malfaisantes m'excèdent. Nous ne blasphémons pas Mahomet, que vous appelez votre prophète, mais une prière est offerte pour vous chaque jour dans toutes les églises⁶⁶⁷, que Dieu vous prenne en sa merci. Dites-moi, quand Mahomet a-t-il vécu ? Six siècles après le Missîeh : il était alors grand temps d'enseigner vos grossiers pères idolâtres. Valez-vous mieux que vos père ? » - « Dieu veuille que nous soyons meilleurs : nos pères étaient dans *l'ignorance*. » - « Mais pas vous. Vous êtes des nouveaux venus, nous sommes comme vos frères aînés. Quant à moi je tiens pour la bonne religion qui rend l'homme meilleur. Je peux donc respecter votre religion. » De leurs nombreux mariages, il dit ceci « Ha ! Les Nasâra sont de bonnes gens, et s'ils donnent leur parole ils la respecteront, et ce sont des hommes sûrs dans toutes les affaires où leur foi est en cause, ce que nous ne sommes pas. Abu Fâris m'a aussi appris des choses de leur religion. Qui ne se souvient d'Abu Fâris ? Nous l'avons entendu dire que, par-dessus tout, ils ont certains pieux préceptes, comme ceux-ci : ne tue pas, ne vole pas, ne convoite pas, ne commet pas l'adultère, ne mens pas, par lesquels vous pourrez voir combien ils sont pieux ! » Ils s'enquirent alors de la Towrat (le rouleau des livres de Moïse), et de l'*Engil* (l'Évangile), dont ils reconnaissent qu'il a été autrefois *kelam Ullah* « La parole de Dieu », mais depuis falsifié par la mauvaise foi bien connue des Yahûd et des Nasâra⁶⁶⁸, rien que par jalousie et mépris [389] d'el-Islam, et aujourd'hui annulés par la perfection du Coran envoyé des cieux, par l'entremise de Mahomet. « *Le Sceau des prophètes*⁶⁶⁹ et le Bien-aimé d'Ullah. » Le monde mahométan est donc en général, dans une

(*voyage en Orient*, Oeuvres complètes, vol. II, Gallimard, 1978, pp. 416-7 et 1379-81).

665 Dans de nombreuses sourates du Coran (II, 253 ; IV, 157 ; etc.)

666 Eve.

667 Très prudemment Doughty passe sous silence le fait que cette prière est offerte pour la conversion des musulmans (voir par exemple l'invocation attribuée au cardinal Lavigerie, « Priez pour nous et pour les musulmans ! », dans la basilique d'Alger, où Doughty l'a peut-être lue en 1872).

668 Il s'agit de l'accusation, toujours vivace, d'avoir supprimé dans l'Ancien et le Nouveau Testament, tous les passages qui annonçaient la venue de Mahomet après celle de Jésus (Coran, II, 75 ; 159 et V, 13).

669 C'est-à-dire le dernier de la chaîne des prophètes d'Allah, qui commence par Adam, Noé, Abraham et Moïse, et se poursuit par David, Salomon, Jean, Marie et Jésus (Coran XXXII, 40).

profonde ignorance de nos Écritures. C'est pour cette raison que leurs docteurs spirituels⁶⁷⁰ errent de façon si outrée en matière d'histoire ancienne et dans leur hagiologie. Le Coran lui-même regorge de cents histoires d'une folle inexactitude et d'anachronismes. Leurs auteurs nous appellent cependant « Peuple des Écritures, » parce que c'est aux Juifs et aux Chrétiens que les premiers livres de la parole de Dieu, ont été révélés, et « Maîtres » dans le parler vulgaire, ceux de qui leur est parvenu les corps aînés de la traduction religieuse et tout le savoir humain. (Je ne les ai nulle part dans l'Arabie mahométane entendus se servir de ce titre de *Muâlle*⁶⁷¹). Ils nous accusent de « donner des associés à Dieu », de dissocier la tête unique de Dieu⁶⁷² et de nous livrer au péché d'adorer des idoles. Les sentiments sont la racine de la religion, et le tout tient debout par la force de l'opinion. La théologie mahométane est d'une ineptie si évidente qu'elle ne pourrait être vraie que dans la lune⁶⁷³. Raisonner avec eux c'est perdre sa salive, l'entêtement leur tient lieu de raison. De bons Musulmans ont souvent compati à mon aveuglement religieux, disant, « Hélas ! Qu'un voile soit devant mes yeux, mais c'est Dieu qui l'a voulu ainsi. »

Ils m'avaient entendu dire, « Teyma est mentionné dans la Towrat. » Ils demandèrent sous quel nom. - « *Tema* ». *Tema* est aussi un fils d'Ismaël, appelé du nom de son village. C'est à Teyma qu'Isaïe se réfère⁶⁷⁴, d'où les caravaniers de Dedan, dispersés par l'arc et l'épée des Beduw, sont secourus en pain et en eau. Mes auditeurs répondirent, « Mais le nom ancien était *Tôma*. »

[390] Les Bédouins du Nejd sont plus fanatiques, dans l'ignorance magnanime de leurs têtes sauvages, mais avec tout cela moins dangereux que les habitants des villages sommairement instruits et ancrés dans leur lecture du Coran. Un maussade drôle n'avait pas cessé de murmurer pendant toute la soirée, à mon coude. Profitant de ce que je prenais un moment de répit, il dit, « J'étais comme un démon dans le pays, akhs ! Un Yahûdi ! » Comme je me détournai de lui, ses voisins me prièrent de ne pas m'offusquer de sa médisante langue, disant, « Khalîl, ce n'est qu'un Beduwi. » Le pauvre diable, qui était un Bishr, confus d'être qualifié de Beduw au milieu des gens de la ville, baissa les yeux et garda le silence. Quelqu'un murmura à Zeyd, « S'il lui arrivait quelque chose, n'auriez-vous pas à en répondre devant la Dowla ? Il pourrait mourir d'une maladie chez vous. » Mais Zeyd répondit avec magnanimité et d'une voix de stentor, « *Henna ma na Sadîkîn billah*, N'avons-nous pas confiance en Dieu ? » La compagnie se leva un peu avant minuit, et nous laissa nous allonger dans nos manteaux, sur le sol de la salle du café. Sleyman lança une dernière pique, « Comment pouvais-je, moi, un homme civilisé, vagabonder avec les sauvages Beduw qui étaient *melaun el-weyladeyn*, d'une race maudite ? »

Peu de temps s'était écoulé lorsque nous entendîmes quelqu'un frôler les murs. Zeyd cria,

670 « Ghostly doctors » : *ghostly* (fantomatique, spectral) est archaïque dans l'acceptation de « spirituel, relevant de l'âme, ecclésiastique ».

671 « *Mawla* » : tuteur, gardien, soutien (Coran, XLVII, 12) ; seigneur.

672 Coran, IV, 171 : « Ne dites pas "trois" ; [...] Dieu est unique ! [...] Comment aurait-il un fils ? » Cf. aussi V, 72-73 : « Oui, ceux qui disent : "Dieu est, en vérité, le troisième de trois" sont impies. »

673 Doughty oublie la querelle qui a opposé Arius, partisan d'un monothéisme strict, aux tenants de la théologie trinitaire et qui a abouti à la condamnation de Arius par le Concile de Nicée (325). Cf. la lettre de l'Empereur Constantin aux deux parties belligérantes : « Vous êtes peu sages de vous quereller pour un sujet si mince. » (c'est-à-dire « la manière incompréhensible dont on s'efforçait d'expliquer la nature de la Divinité » glose Voltaire, in *Dictionnaire Philosophique*, à l'article « Arius »).

Arius (grec ancien : Ἀρειος), né dans les années 250 en Cyrénaïque et mort en 335 ou 336 à Constantinople, est un presbytre, théologien et ascète chrétien dont le ministère se déroule à Alexandrie et dont la pastorale innovante est à l'origine de la doctrine qui porte son nom, l'« arianisme ». - L'arianisme est un courant de pensée théologique des débuts du christianisme, dû à Arius, théologien alexandrin au début du IV^e siècle, et dont le point central concerne les positions respectives des concepts de « Dieu le père » et « son fils Jésus ».

674 Isaïe, XXV, 13-14. Cf. aussi Genèse, XXV, 15 (Téma le fils d'Abraham et de sa servante Agar) et Job, VI, 19.

« Qui va là ? » et se redressa sur le coude, à la faible clarté du clair de lune. « Debout, Zeyd, (dit la voix d'une vieille femme), je viens de la part de Hirfa, les Aarabes sont sur le point de décamper. » S'étirant avec lassitude, Zeyd répondit, « Que le châtiment leur fonde dessus. » Nous allons devoir marcher toute la nuit. Sitôt debout, nous fûmes prêts. Ils ignorent toute façon superstitieuse de prendre congé, et après avoir franchi la sombre porte de notre hôte Sleyman, nous nous retrouvâmes dans la rue, pour ne plus jamais le revoir, et parvenus à l'extrémité d'une ruelle bordée de murs, nous retrouvâmes nos Bédouins, qui s'affairaient à charger dans l'obscurité. Blâmant leur humeur changeante, Zeyd demanda la raison de ce vagabondage intempestif. « Nous n'avons pas voulu, répondirent-ils, être plus longtemps les hôtes des Teyâmena, et manger leur pain. » Étant tous de pauvres gens, ils n'avaient peut-être reçu qu'une froide hospitalité⁶⁷⁵.

Nous mîmes cap au sud, et ne tardâmes pas à longer des ruines, « de l'ancienne Teyma, (me dirent-ils) et il y a des puits anciens ici ». Ils s'arrêtèrent un peu avant l'aube. Après avoir déchargé les bêtes, nous fîmes du feu, et nous nous allongeâmes pour sommeiller un moment. Remontant à partir de là, après quelques milles, nous passâmes devant [391] des apparences de ruines, *Burjesba*, avec une montagne au sud, le *J. Jerbûa*. Au milieu de l'après-midi, nous rencontrâmes les gens de notre tribu qui étaient en route. Ils avaient décampé deux fois pendant notre absence. Les Aarabes firent halte pour camper à quelques milles plus loin. Comme nous l'avons déjà dit, cette année était grosse de troubles, les Fukara étaient devenus des fugitifs. Habitants de la frontière, les bēni Wahab tirent moins de profit que les autres du gouvernement d'Ibn Rashîd, aussi ils ne font pas montre de beaucoup d'enthousiasme pour lui payer sa *zikâ*⁶⁷⁶. Cinq années durant, les Fejîr avaient omis de s'acquitter de ce léger impôt, jusqu'à ce que l'été précédent, l'Émir s'en retournant avec le butin pris sur les W. Ali, il leur rendit visite dans le désert et exigea ses arriérés, ne leur laissant que ce qu'ils avaient en propre, parce qu'ils s'étaient soumis de leur plein gré. Les Fukara n'avaient pas encore engagé ouvertement les hostilités contre les Welad Ali, comme le Prince le leur avait enjoint, mais ils n'étaient « pas bien » ensemble, aussi nos Fejîr étaient-ils chaque jour davantage dans une humeur méfiante à l'égard du redoutable Émir. À tout instant, ils croyaient voir ses cavaliers leur fondre dessus et leur menzil emporté. Ils préféraient donc quitter leurs terrains de pâture, et se soustraire à sa vue, en passant dans la dîra voisine des Bishr.

--ooOoo--

675 La première visite de Doughty à Teyma s'achève le 1^{er} mars 1877.

676 La *Zakât*, l'aumône légale.



Chapitre 11

Les Fukara fugitifs vagabondent dans une dîra étrangère

[393] Les Bédouins la nuit à la belle étoile. Enfants dévêtus exposés au froid. Marche forcée. Voyager à dos de chameau ne les fatigue pas. Le J. *Birrd*. Glorieux coucher de soleil dans le désert. Les femelles n'ont plus de lait après une longue étape. Nous campons dans le circuit des Bishr. Un petit berger a disparu. Le *Marhab*, en forme de main. Décampements et campements successifs. Vestiges d'occupation ancienne. Trépied en pierre dans le désert inhabité. On voit partout des piste de bétail. Nos rendons visite à l'effigie d'Abu Zeyd. Créatures du désert. La chouette est une femme nomade qui cherche son enfant perdu. Déjeuner de pissenlit. Bergers hospitaliers. Abu Zeyd et sa femme, Alîa. Nous découvrons une « eau de roche ». Un pied de morelle. Jeunes bergères. Les juments des cheikhs. La pluie arrive. Les Bédouins campés dans le Nefûd. Dunes de sable musicales. « Le kahwa des Nasâra. » Le thé serait-il du vin ? Hirfâ invitée à prendre le thé. La jument mouillée. Les chevaux arabes doux comme les familles nomades. Fers à cheval. Cautérisation d'une jument. Zeyd fait le Solubbi. Il me regarde écrire avec une curiosité admirative. Commerçants bédouins venant de Jauf. Les Bédouins las de la vie indigente qu'ils mènent dans le désert. Leur mélancolie. Hommes et femmes raffolent du tabac. Un marchand de tabac. Sa maligne extorsion provoque la colère de Zeyd. « Les trois raisons pour lesquelles l'homme ne devrait pas fumer du tabac » (paroles d'un nomade faiseur de lais). La tribu scinde en deux campements. Le *samhh*. Pain sauvage dans le désert. La vie du Nasrâni mise en péril par un serpent. « Lecteurs » de charmes. On ne connaît pas la ligature. On recourt à un remède grâce auquel le venin de la morsure du serpent est aspiré. Pierres hémostatiques, pierres à venin, pierres précieuses. *Eyyal amm*. « Je suis le Seigneur ton Dieu ». Discorde intestines. Le sage gouvernement des cheikhs nomades. Un querelle fait un blessé. Les Fehjat sont-ils des Yahûd Kheybar ? Une belle femme. L'exil des cheikhs Allayda. Sangs mêlés membres de la tribu. Rires autour du foyer vespéral. Certains apprennent l'anglais. Zeyd voudrait donner une femmes en mariage au Nasrâni, son frère. Le mariage dans le désert. Jeunes gardeuses de troupeaux dans le désert. Du matin au soir dans le désert. Contrée désertique de hautes plaines et défilés montagneux. Le bref rafraîchissement procuré par le printemps de l'année, dans le désert. L'époque de l'agnelage. Le vèlage des chameles. Les chameles nourricières. Régime lacté. Les diverses sortes de lait. Hamed le saurien, cheikh des animaux sauvages. La gerboise. Le wabbar. Ils mangent du loup et de la hyène. La chèvre sauvage. La gazelle. L'antilope. Le wothîhi est-il l'unicorne ? Scorpions. Le lézard. Le chat sauvage. Busards, faucons et aigles.

[394] **Comme** nous devons nous mettre en route à l'aube, les tentes de notre menzil furent abattues et les bagages pliés avant d'aller dormir. Les Bédouins gisent éparpillés, à la belle étoile, auprès de leurs effets et des outres d'eau pleines, difformes et suintantes. À cette altitude de 3600 pieds, la nuit est froide. J'observai les nomades étendus sur le sable, enroulés dans leurs manteaux. Quelques uns dorment sur des tapis, ekim en étoffe de worsted noir comme la toile de leur tente, mais d'un fil plus fin et d'un tissage plus soigné, ornés d'une bordure en damier de laine blanche et multicolore, et de franges teintées de vives couleurs. Les ekims de Teyma sont réputés dans tout le pays⁶⁷⁷.

677 Ézéchiél, XXVII, 20 ; « Dedan était ton fournisseur en couvertures pour chevaucher des montures. »

En cette saison, il faisait très froid sous les étoiles et avant le lever du soleil, tandis que nous marchions dans le vaste désert. Les enfants des pauvres n'ont pas de manteau, leur tendre corps n'est couvert que d'une chemise ; on voit même des enfans tout nus. Je relevai une température de 9°C et, lorsque le soleil fut haut dans le ciel, de 30°C. Nous faisons une marche forcée ; le petit et le gros bétail, et-tursh, étaient poussés à côté de nous. lorsqu'ils sont pressés par la nécessité, les Beduw n'épargnent pas les animaux domestiques, qui sont toute leur richesse, mais estiment bien faire en se mettant à l'abri avec leurs ressources, fût-ce au prix du dommage causé sur certains d'entre eux. Les chamelles gravides vêlaient maintenant tous les jours. Avec leur progéniture, les mères de famille mettent sur les chameaux de bât les agneaux et les chevreaux nouveau-nés, les chamelons de moins de cinq jours qui tiennent à peine sur leurs pattes, et les chiots des chiennes du campement qu'on a l'intention d'élever. On voit des mères montées sur les chameaux, au milieu de leurs toiles de tente enroulées ou de leurs tapis, dans les plis desquels les jeunes animaux sont aussi nichés ; leurs petits se tiennent devant elles. Les enfants en bas âge, les vieilles gens, les malades et même les grabataires, ne montrent guère de signes de fatigue après une étape de plusieurs heures à chameau. Les personnes souffrantes sont transportées assises dans un nid de toile de tente. Les autres, qui ont été bergers, s'agenouillent ou s'allongent, ne craignant pas de tomber, et ils ont ainsi l'air de se reposer sur le dos nu et tanguant du chameau. c'est une coutume du désert que de voyager à jeun. Si longue que soit la rahla, les Aarabes ne mangent que lorsqu'ils ont mis pied à terre dans leur menzil, mais au cours de la longue route, les mères donnent à boire à leurs enfants, ou leur mettent un morceau dans la bouche.

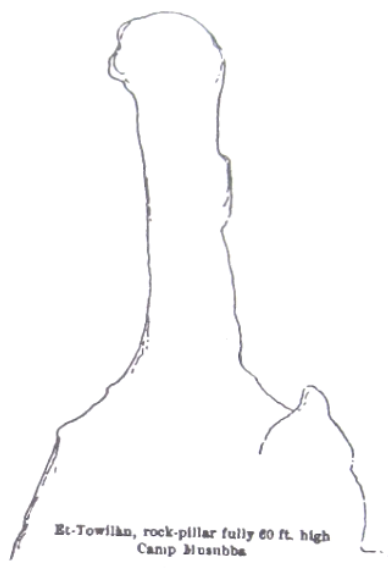
Tout en voyageant dans une chaleur pénible, nous vîmes tout d'abord, à l'horizon de l'après-midi, une haute montagne de grès solitaire, le J. Birrd. « La thulla là-bas », crièrent mes voisins dans leur argot⁶⁷⁸ malicieux, « c'est [395] le cheikh de notre dîra ». Le mont Birrd s'élève à près de 5000 pieds. Une rangée d'acacias s'étire à main droite, dans la plaine désert, signalant la présence du lit à sec d'un seyl, le Gô, qui descend, disent-ils, d'un lieu sis à un jour à l'ouest de Kheybar, et finit ici dans le désert. Il n'y a pas un seul wadi dans tout le haut pays entre Teyma, Tebûk et Medain Sâlih. La petite pluie d'arrière-saison qui peut tomber dans l'année ne fait qu'arroser le sable. Alors que nous voyagions encore, le soleil de mars qui en se levant avait vu notre rahla débiter, se coucha derrière nous dans un prodigieux pavillon de gloires orientales, spectacle qui n'est pas rare dans ces marches désertes de l'Arabie, où l'atmosphère n'est jamais complètement pure de nuages. Nous revîmes la froide clarté des étoiles avant que les familles défaillantes de fatigue ne fassent halte pour la nuit sous le J. Birrd, jusqu'au lendemain matin, lorsqu'elles décampèrent une nouvelle fois. Les hareem fourbues se contentèrent de dresser un abri contre le vent nocturne en tendant des toiles de tente entre deux piquets. Il eût été vain d'aller tirer le lait des bêtes dont cette marche exténuante avait tari les mamelles. Ce jour-là, le village nomade avait franchi plus de quarante milles, d'une seule traite. En temps ordinaire ces chepteliers errants prennent leurs menzils et envoient les bêtes en pâturage, avant midi. Voyant que le jour était sur le point de naître, nous décampâmes en hâte, et allâmes dresser nos tentes dans la dîra des Bishr, à quelques milles plus loin. À partir de là ils comptent trois étapes jusqu'à Hâyil, autant à Dar el-Hamra, un jour et demi pour Teyma.

Une pauvre femme vint pleurant à ma tente, me suppliant de consulter mes livres et d'y deviner que qu'il était devenu de son enfant. Le petit garçon pieds nus était avec les moutons, et avait disparu après la longue rahla de la veille. j'eus toutes les peines du monde à persuader la mère éplorée, que mes livres n'étaient pas kabbalistiques. Je ne pus entamer la morne indifférence des Arabes de mon menzil et les convaincre d'envoyer des gens, avec son père, à la recherche de l'enfant : ils ne prennent pas l'initiative de cette sorte de charité. Le chameau de quelque pauvre veuve s'était-il égaré, il n'est pas un homme qui par humaine compassion le suivra à la trace, sauf si elle peut payer un réal. Le petit berger fut retrouvé à la fin de l'installation du campement, dans la

678 En français dans le texte.

tente d'un parent où il s'était arrêté en arrivant.

Nous décampâmes de là pour nous enfoncer quelque peu dans les hautes bordures blanches du Nefûd, traversant une contrée sablonneuse emplie de « roses de Jéricho⁶⁷⁹ » de l'année précédente. Ces Beduw les appelaient ch(k)ef Marhab. Kef est le creux de la main, recouverte des doigts serrés. Selon leur tradition, Marhab était le cheikh des anciens habitants [396] Juifs de Kheybar. Nous trouvâmes aussi de l'herbe nouvelle, deux feuilles de velours vert, qui a la saine saveur du cresson, et qui est bonne pour le bétail nomade. Peu après, le Aarabes firent halte dans le terrain de campement de Ghrormul el-Mosubba, reconnaissable de loin au repère que forme une singulière aiguille de grès en forme de tour, haute de soixante pieds, le Towîlan. Au troisième jour, nous décampâmes de là pour le J.Chebad, dans le brouillard et alors qu'un vent glacial soufflait. Du Chebad nous gagnâmes le district accidenté d'el-Jebâl. Après une autre étape, nous allâmes dresser nos tentes devant la grande montagne de grès raviné de l'Irnan, dans le Nejd. Continuant d'avancer nous arrivâmes à la côte raboteuse d'Ibba Moghrair ; décampant de deux ou trois jours l'un, les Bédouins parcouraient sept ou huit milles et s'arrêtaient. Dans les environs d'el-Jebâl, je



vis d'autres cercles de dalles en pierre brute, posées sur chant, comme ceux de Jereyda et ailleurs, les murs d'enclos formant deux angles en pierre sèche. Ils se dressaient sur des terrains en pente douce, et je pensai qu'ils avaient pu constituer une sorte d'ouvrage défensif. Les nomades se surent m'en fournir aucune explication, comme de chose antérieures à leur époque et étrangères à leurs traditions. À l'est d'Ibba Moghrair, nous passâmes au pied d'une petite tour antique et grossière, érigée dans le sol du désert. Je la montrai à des gens qui marchaient à côté de moi, dans la rahla. « Vestiges (répondirent-ils) datant de la création du monde. Quel profit y a-t-il à s'enquérir d'eux ? » « Mais tout cela n'était rien (dit Zeyd) en comparaison de la merveille qu'il me montrerait le lendemain : l'effigie d'Abu Zeyd⁶⁸⁰, personnage fabuleux et héroïque, et de dame Alia son épouse, représentée sur une falaise du mont Ibba Moghrair, là-bas. »

Au cours de nos vagabondages dans l'immensité désertique de l'Arabie, il nous arrive souvent de voir des pierres grossières disposées par trois : [397] ce sont les trépieds d'anciens foyers de nomades. C'est un réconfortant symbole d'humanité que des êtres humains aient pu se recréer avant nous, dans une contrée d'où la vie de l'homme semble avoir été presque complètement bannie, sans qu'on puisse toutefois savoir à quelle époque ; car les pierres comme celles-ci, une fois qu'elles ont été plantées dans cette aridité délaissée, peuvent traverser les siècles. On observe que les étendues désertiques les plus dures et les plus caillouteuses sont sillonnées en tous sens par les anciennes pistes que foulèrent les chameaux. Elles remontent aux générations passées, et il n'est pas un lieu du vaste désert que les Aarabes n'aient pas visité au moins une fois, au cours de leurs vagabondages ; et pourtant il se peut que, tandis que nous passons, aucune autre vie ne soit présente à cent milles à la ronde. Il n'est presque pas un pouce de sol où on ne puisse trouver du combustible, de vieilles crottes de chameau, jella, blanchissant au soleil. Elles peuvent subsister pendant trois ans, et parfois plus longtemps si le vent leur a soufflé un peu de sable dessus. Il y a d'autres traces humaines dans le désert, sur lesquelles se pose le regard des mères. Presque à chaque nouvelle rahla, on voit de petits ovales de pierres, qui signalent les nomades morts en bas âge, mais les adultes qui meurent

679 Dite aussi fleur de la Résurrection. Durant la saison sèche, elle se replie sur elle-même, en formant une boule qui ne s'ouvre que lorsqu'elle est mouillée. Elle peut se conserver pendant plusieurs années sous cette forme.

680 Abû Zeyd, héros légendaire des Banû Hilâl, dont rien ne permet d'affirmer qu'il fut un personnage historique.

dans leur dira, sont portés (si cela n'est pas trop malaisé) au cimetière public le plus proche. Tôt le lendemain, Zeyd prit sa jument et sa lance, et nous partîmes visiter l'image d'Abu Zeyd, la merveille de ce désert. Nous traversâmes la plaine sablonneuse, jusqu'à ce que le soleil de midi nous brûle le crâne. Arrivés à la montagne, nous en fîmes vainement le tour : Zeyd ne pouvait trouver l'endroit. On voit des taches blanches, comme des amers, sur certaines de ces falaises désolées, ce sont les perchoirs d'oiseaux de proie, faucons, busards et chouettes. On voit souvent leurs grands nids de branchages dans les escarpements déserts de ces marches gréseuses. De nombreux petits animaux qui peuvent se passer de boire, comme les rats, les lézards et les lièvres, vivent dans cette terre sans eau. On entendait parfois hululer des chouettes dans la nuit paisible. Les femmes nomades et les enfants leur faisaient alors écho avec de moqueurs Imgebâs ! Imgebâs ! Les hareem disent, « C'est une femme éplorée, cherchant son enfant perdu dans le désert, qui a été changée en cet oiseau solitaire. » Les Fehjis mangent de la chouette, raison pour laquelle ils sont tournés en dérision par les Beduw, qui dévorent bien d'autres vermines.

Nous parcourûmes les flancs de la montagne jusqu'à en être las. Fils de Cheikh, compagnon du café depuis sa jeunesse, et ici dans une dira étrangère, Zeyd était incapable de se remémorer ses repères habituels. Il était midi, Nous errions au hasard, et, poussés par la faim et la soif, arrachant des pissenlits sauvages que de récentes averses avaient fait pousser dans les rochers, nous nous mîmes à rompre notre jeûne. A la fin, jetant nos [398] regards dans un lieu profond, nous aperçûmes des chameaux qui paissaient en bas de la montagne : nous y nous dirent que les images n'étaient pas loin devant, mais avant de nous mettre sur la voie, ils nous invitèrent à nous asseoir pour nous rafraîchir. Les pauvres diables s'empressèrent alors sous les plis des nâgas, et à notre intention ils tirèrent assez du chaud liquide nourricier pour en remplir leur outre de lait. Que le ciel se souvienne avec gratitude des pauvres nomades charitables ! Après que nous eûmes bu, ils nous accompagnèrent en conduisant leur bétail. Un une étroite gorge s'enfonçant profond qu'une herbe drue faisait verdoyer à notre avis. Tout en haut de ce jardin herbeux, il y a une mare d'eau dormante et bourbeuse et je m'aperçus que les rochers qui la surplombaient étaient pleins d'inscriptions gravées, avec l'image d'Abu Zeyd haute de près d'un yard, tenant dans la main une badine à chameau recourbée, une bakhorra, ou, comme disent les Arabes, qui ne sont pas bon juges de l'art du portrait, un sabre. Une forme plus petite est à côté de lui, peut-être celle d'une femme, qu'ils appellent « son épouse Alîa ». Il est probable que ces vieilles silhouettes pleines de vie ont été obtenues en martelant le grès avec une pierre. Elles ne sont pas comme les misérables dessins que griffonnent les Beduw, mais tracées avec une rondeur naturelle qui témoigne du savoir-faire antique. La plupart des courtes légendes qu'on voit ici sont himyarites, et écrites (comme il est courant dans ces déserts) de haut en bas⁶⁸¹, sans doute les noms, les dits et les salaams laissés par maints voyageurs et chameliers des générations antiques. Ibba, est dit pour Abu, père, dans ces parties de l'Arabie, et à Médine. Moghrir, signifie peut-être grotte. Je demandai à Zeyd de me procurer une nâga laitière et de me laisser la avec Abu Zeyd. Zeyd répondit (par un mensonge), qu'il avait déjà donné un chameau aux Bishr, pour en obtenir la permission de me montrer leur Abu Zeyd. Avec simplicité, les Fehjat firent remarquer, « Aucun homme ne pourrait passer la nuit seul ici, les démons le frapperaient d'épouvante. »

Sur le chemin du retour, Zeyd s'arrêta à un bassin naturel ensable dans les rochers, sous la montagne, et y enfonçant les bras jusqu'au coude, Il atteignit un peu d'humidité nauséabonde. Zeyd sourit avec vanité, et s'écria, « Ah ! Nous avons découvert une eau inconnue. Wellah, il y a un peu d'eau sous la fange, demain notre serviteur viendra ici remplir nos girbis. » De la morelle poussait par-là, qui portait des baies. Le Bédouin n'en avait encore jamais vu, et il me demanda d'en rapporter au menzil, pour que les hareem l'examinent. Malgré la perspicacité de leur regard, aucune ne la connaissait. « Une plante étrangère (dirent-elles) dans cette [399] dira ». C'est pour elles le propre d'une bonne ménagère que de faire la preuve de discernement en matière de drogue et de

681 Verticalement.

simples. Plus bas, nous arrivâmes à une petite mare dans les rochers : l'eau était d'un brun rougeâtre et ammoniaquée, et l'exutoire souillé par de vieux excréments de chameaux. « Certes (dit-il) nous prendrions de cette eau pour notre café, si nous n'en avions point d'autre. » Je vis d'autres légendes himyarites sur les pierres. Deux jeunes bergères étaient assises là ; elles s'étaient arrêtées de jouer en voyant des hommes s'approcher, leur petit troupeau errait auprès d'elles. Zeyd, un grand cheikh, les salua avec la bonne humeur des gens du désert, et les petites filles en haillons lui rendirent son salut avec un égal enjouement. Elles ne craignent aucun de leurs contribues, et les petites gardeuses de troupeaux peuvent suivre leur bétail, seules, hors de vue du menzil, loin dans le désert inhabité. Nous regardâmes de toutes parts mais nous ne pûmes apercevoir la jument de Zeyd, qu'au moment de nous enfoncer dans la montagne, il avait laissée attachée plus bas, la têtère liée en arrière, par la longe, à une patte postérieure, à la façon des nomades. Ainsi, faisant une enjambée à chaque pas, la jument bédouine peut paître à son aise, mais elle ne peut guère s'écarter. Enfin, du haut d'une éminence nous la vîmes, retournant sur ses traces au campement distant. « Elle a soif (dit Zeyd), laissons-la aller et elle retrouvera toute seule le chemin de la maison », bien que les tentes noires étaient encore sous notre horizon. C'est ainsi que les chevaux nomades rentrent d'eux—mêmes, et vont à la recherche de la tente de leur maître, lorsque l'envie de boire les prend. Dans la journée, quand le soleil est déjà haut, la jument bédouine est étroitement entravée par des anneaux en fer, qu'on ouvre avec une clef, et qu'on détache pour lui permettre de se nourrir à la tente de son maître. Lorsque les menzils ne sont pas trop dispersés, les chevaux vagabondent, se cherchant les uns les autres, et vont paître et folâtrer ensemble. Jusqu'à midi, leurs maîtres de cheikhs ne prennent pas plus soin d'eux que des chiens du campement, mais lorsque les juments sont rentrées toutes seules au logis, on les conduit à l'abreuvement. Après quoi elles retourneront au pâturage, ou elles passeront les heures chaudes de la journée dans l'ombre de la tente du maître (si celle-ci est assez vaste). Elles ne vont pas paître très loin, jusqu'au coucher du soleil, moment où elles rentrent au menzil, si on ne va pas les chercher, et on les attache pour la nuit. Nos pas firent sautiller devant nous de minuscules sauterelles qui venaient d'éclore, produits d'une couvée tardive, de couleur plombée, et avec des ailes qui commençaient à se déployer comme des feuilles printanières, filles de ces allègres essaims qui, quelques semaines plus tôt, s'étaient abattus sur le désert et l'avaient ravagé. Dans quarante jours, elles se mettaient à voler comme un fléau, encore plus affamées que les aînées, et empliraient l'atmosphère. Nous vîmes que le ciel [400] au-dessus des tentes nôtres des nomades était noir et je montre l'averse qui tombait devant le soleil sur son couchant. « Dieu veuille, ré. pondit-il. qu'elle puisse arriver jusqu'à nous ! » Dans cette terre languissante, la survie de leur bétail tient à très peu de pluie. Lorsqu'il pleure, le ciel arabe, rarement clair, verse des larmes de crocodile.

Nous décampâmes de là, et allâmes planter nos noirs abris triste étendue de sable blanc qu'est ici le Nefûd, dont on voit les crêtes alignées se dresser au-dessus d'un désert de grès brunâtres. Le lit d'un seyl, le Terrai, les sépare nettement. Le prochain décampement des Arabes serait pour gagner un puits abondant, el-Hîza, dans le Nefûd, où dans les bonnes années ils trouvent de nouveaux pâturages. Comme il n'y avait pas grand chose à voir sur cette frontière, nous rebroussâmes chemin en direction du mont Helwan, à une autre journée de marche, déplacement au cours duquel je vis d'autres cercles (de huit ou neuf yards de diamètre) de dalles de grès. Cette rahla arabe fut lugubre. Une pluie glacée ne tarda pas à tomber en tempête du ciel de mars, et mettant rapidement pied à terre, les femmes bédouines eurent à peine le temps de reprendre haleine dans l'averse tourbillonnante pour construire leur abri. Une hejra peut être dressée en trois minutes. Nous passâmes tout le temps que dura l'orage sur le sable humide des tentes, dans nos manteaux mouillés et raidis. Ra- battues par le vent les gouttes tombaient sur nous, à travers la bâche trouée. Il y a dans le Nefûd, du côté d'el-Hîza, des dunes de sable mugissantes, Rowsa, Deflafiat, Subbîa et Irzûm, comme la dune du J. Nagûs, près du village côtier de Tor, dans le Sinaï. En glissant sous les pas du voyageur, la couche supérieure met en mouvement une infinité de grains de sable, dont le frottement produit le même son assourdissant et s'enflant, que celui que font des doigts mouillés lorsqu'on les

passer sur le rebord d'un verre d'eau ou encore que le fracas décroissant d'une grosse cloche qu'on a fait sonner ou celui d'une coupe métallique. Nagûs est le nom de la table de résonance du beffroi du monastère grec, pour la raison que lorsque le sacristain la frappe de son marteau, le timbre rend une plaisante note musicale, qui appelle les caloyers⁶⁸² cérémonieux à la prière. On rencontre une autre semblable d'une musicale, el-Howayrîa, dans les falaises (à l'est du Mezham), de Medain Sâlih.

L'après-midi fut clair : le soleil sécha nos vêtements mouillés, et une grande compagnie d'amateurs de café s'assembla dans la tente de Zeyd. Il leur avait promis que Khalîl ferait du chai (thé), « qui, leur avait-il dit, est le café des Nasâra. Et, mon bon Khalîl, puisque les cheikhs veulent de ton chai, veille à y mettre beaucoup de sucre. » J'avais de l'eau de [401] pluie pure tombée le jour même dans le désert et ce thé fut excellent. Zeyd leur cria. « Et comment avez-vous trouvé le kahwat des Nasâra ? » Ils répondirent, « Le sucre est bon, mais quant à ce que Khalîl appelle du chai, son goût est à peine meilleur que celui de l'eau chaude. » Ils entendaient par là, « Une boisson légère, sans beaucoup de goût » comme est leur infect breuvage de café. Rahîel vida sa première tasse, et la rendit renversée (signe qu'il n'en voulait plus), disant, « Khalîl, ceci n'est-il pas el-khamr ? Le fermenté ou vin des Nasâra » et par scrupule de conscience il refusa d'en boire davantage. Mais la compagnie sirota jusqu'à la lie la décoction sucrée et demanda à l'étranger de lui en resservir. J'en appelai à Rahîel de se souvenir des Persans buvant du chai dans la caravane du hajj. Après avoir repris du thé, voyant en quelle haute estime je le tenais, et en éprouvant du rafraîchissement, les Bédouins en conçurent par la suite un très vif désir, s'imaginant que ce breuvage additionné de sucre était capable de soulager toutes les infirmités humaines. Mais en dépit de toutes mes instances, il ne me fut jamais possible d'obtenir une tasse de leur lait frais. Ils n'en mettent pas dans leur café, et mettre du lait entier dans ce kahwat en Nasâra passait à leurs yeux pour de la pure excentricité et un gaspillage de ce bienfait de Dieu. Lorsque je me refis du thé sous ma tente, j'invitai Hirfâ à venir en boire la première tasse, disant aux Bédouins que c'était la coutume dans notre pays, où le sexe faible était honorablement considéré. Hirfâ répondit, « Ah ! Si nous étions chez vous ! Khalîl, les Beduw d'ici ne sont bons à rien, billah, ce sont des animaux sauvages. Aujourd'hui ils battent leurs hareem et demain ils les répudient. La femme est née pour travailler et souffrir, et dans l'affliction de son cœur, il ne lui sert à rien de savoir parler. » Les hommes assis autour du foyer riaient pendant le prêche de Hirfâ. Elle cria de nouveau sur un ton maussade, « Oui, vous pouvez rire, bêtes brutes que vous êtes ! Khalîl, les Beduw sont des païens ! » et la jeune femme qui n'était pas heureuse adressa un sourire amer à la compagnie, et triste à elle-même.

Les nuages s'amoncelèrent dans la soirée ; les cheikhs rentrèrent avec leurs manteaux mouillés. La jument revint toute seule dans le temps qui se gâtait, et, d'une façon presque humaine, elle vint à notre foyer, ou elle resta pour sécher sa robe trempée et se réchauffer, comme n'importe lequel d'entre nous. On peut dire des faibles chevaux nomades qu'ils ne sont pas d'humeur ombrageuse. J'ai vu une jument se tenant dans l'abri de son maître jouir de l'ombre de midi, s'approcher des gens assis autour du foyer du café et abaisser ses tendres naseaux, que les plus proches embrassèrent après avoir tourné la tête, jusqu'à ce que le cheikh se lève pour la chasser. Ils doivent leur faiblesse au chiche et rêche fourrage du désert ; et ils sont dociles à la main de l'homme, qui dans le désert est comme un sein maternel. On voit tous les jours des chameaux impétueux et agités, mais rarement des chevaux fougueux, et jamais des chevaux [401] méchants. La plupart sont de couleur bai. Le cheikh met tout son espoir dans sa jument, qui le portant lui donne l'avantage sur son ennemi ou l'éloigne rapidement du champ de bataille. C'est sur son dos qu'il est le mieux placé pour s'emparer d'une dépouille et devancer tous ceux qui sont montés sur des thelûls. Elle n'est jamais (pas plus qu'aucune créature vivante, homme ou bête, hormis les chiens) maltraitée par eux. Bien que la jument ne soit pas choyée par les membres de la famille de

682 « Coliero » : beau vieillard, vénérable. Titre donné aux moines grecs et, par extension, aux prêtres orthodoxes en général. Doughty avait visité des monastères orthodoxes pendant son séjour en Grèce, de 1873 à 1874, et aussi dans le Sinaï, peut-être celui de sainte Catherine, au pied du mont Sinaï, l'Horeb de la Bible.

son maître, son logis naturel n'en est pas moins dans la douceur de la tente nomade. Elle a sa part de la profitable compagnie de l'homme ; elle en aime la silhouette dans la khala inhospitalière. La mansuétude du foyer arabe est celle de la famille divine, révélée par leur prophète. L'Ullah du Coran est un cœur compatissant, un souverain et un père sémite, combien indulgent pour son peuple ! Le même est un adversaire cruel et dur, pour une nation ils nation étrangère.

Nous voyons qu'ici le cheval nomade est ferré, comme en Syrie, avec des plaques de fer ouvertes par le milieu, qui est la coutume turque. Les cheukh font leur provision annuelle de fers à cheval au marché du hajj. Même dans les régions sablonneuses de l'Arabie, j'ai vu que les chevaux des nomades étaient ferrés. Cependant sur les frontières syriennes, il y en a qu'on ne ferre pas et d'autres dont seuls les sabots des pattes postérieure sont ferrés. Leur maréchal-ferrant était le sâni qui suivait notre tribu. Il était réputé pour être le meilleur forgeron, dans tous les travaux du fer, et ince1 de ce côté-ci du pays, sans excepter Teyma. J'allai un jour, avec Zeyd, le voir travailler. Nous trouvâmes le métallurgiste occupé à cautériser la Stériles jument de Rahîel, qui avait une élongation à une patte postérieure, et neveu comme ils sont habiles de leurs mains avec le peu d'outils dont ils disposent, il se servait de l'écouvillon en fer de son fusil. Après en avoir porté une extrémité au rouge, il referma et cautérisa les muscles intimes. La souffrante créature sans voix, se tenait sur trois pattes, car la quatrième avait été soulevée par une corde que tenaient des mains inflexibles. Accoutumés à cautériser le corps de leurs chameaux de la tête aux pieds, les Beduw ne tiennent pas beaucoup plus compte de la peau de la jument, qu'elle soit intacte ou déjà marquée. Il leur importe seulement qu'elle soit de pure race, une bonne poulinière, et capable de servir son maître dans le combat. Rahîel versa ses gages au sâni. Zeyd, qui attendait que le forgeron eût achevé son travail, avait apporté une pleine poignée de vieux fers à cheval, et lui demanda d'en faire des clous, dont sa jument serait ferrée, Zeyd alla quérir des brindilles sèches, allume un feu de joie, et lorsque celui-ci eut brûlé un moment, il le recouvrit de sable, pour l'étouffer. Prenant dans son manteau le peu de charbon de bois qu'il en retira, il alla le déposer dans le foyer de la forge (un trou dans le sol). Puis ce grand cheikh flash à la paire de soufflets en peau de chèvre, et les actionna pour le compte du sâni. Il était amusant de voir comment pour économiser [403] un liard, Zeyd pouvait jouer au Solubbi, et ainsi il donnait l'impression de suer entre deux feux, celui des charbons rougeoyants et celui de l'ardent soleil de midi, jusqu'à ce que les crevasses creusées par la faim dans son noir et lorsqu'il était fatigué, dur visage. furent barbouillées de suie. À la fin. il se redressa avec un soupir, « Khalil, dit-il n'es-tu pas las de rester assis sous le soleil ? La tente de Rahîel n'est pas, loin allons nous mettre à l'ombre. C'est un brave homme, et il nous fera du café » Ainsi même les Bédouins sont impatients du soleil arabe, qui leur tape sur le crâne, sauf pendant la rahla, c'est-à-dire lorsque l'air qui les entoure est en mouvement. « La paix soit sur toi, Rahîel, j'amène Khalîl. Assieds-toi à côté de moi, Khalil, et montre-nous comment tu écris le nom de Rahîel. Écris "Rahîel el-Fejîri, le cheikh, celui qui a épousé la fille de Teyma" ». Ils s'agenouillèrent à côté de moi avec la suffisance satisfaite des mortels illettrés, pour voir leurs fugitives paroles saisies et couchées par écrit.

Sur ces entrefaites, des commerçants bédouins firent leur arrivée dans notre campement : ils venaient de Jauf après avoir traversé le Nefûd, et c'étaient des Bishr. On rencontre de leurs pareils dans toutes les tribus, hommes pauvres et circonspects, qui cherchent à accroître leurs moyens d'existence par les gains pacifiques et licites que leur procure le commerce des marchandises, plutôt qu'en se lançant dans des ghrazzus impies et incertains. Ces hommes apportaient du samn et du tabac, qu'ils proposaient aux deux tiers du prix qui était présentement payé dans ces régions stériles. Ce que nonobstant, les Arabes, iniques dans toute transaction, ne voulurent pas leur en acheter à un taux aussi honnête et bas. Ils marchandèrent et chicanèrent pour obtenir un modique rabais, et en fin de compte ils n'achetèrent rien du tout. Plutôt que de faire gagner de l'argent à ces étrangers, ils préfèrent dépenser le double, plus tard, à el-Alli ! Et ils sont capables d'attendre misérablement, comme des morts, tandis que le temps leur coule dans les doigts. Un peu plus de gouvernement, et

des gens comme ces commerçants abandonneraient la vie errante pleine d'insécurité, (qu'à cause de ses incessantes fatigues et du vide même de leur cœur, tous les Aarabes ont partiellement en aversion) pour se sédentariser. Les Bédouins passent de longues heures à gémir sur la gueuserie de leur vie et ils ont alors un air étonnamment pensif, comme des hommes déshérités par tout l'univers. La nécessiteuse malignité humaine a ajoutée à l'affliction de la nature, qu'il n'y a pas de voyage Arabie. Lorsque la disette sévit dans une dîra, parce que la pluie d'automne n'y est pas tombée, ou que leurs espérances ont été dévorées par les sauterelles, le commerce terrestre peut difficilement les atteindre.

Désœuvrés et indigents dans leurs tentes, les Beduw débordent de mélancolie contemplative. À qui leur en fait reproche, ils répondent avec une humeur pensive : « Ah, les Aarabes sont assurément des bahaïm, des [404] bêtes brutes ; mesakîn, mesquins ; kutaat ghranem, dubbush, une bande de moutons stupides, un troupeau disparate de petit bétail ; juhâl, de misérables ignorants ; mejanîn, des lunatiques ; affinîn, corrompus jusqu'à la moelle ; des haramîyeh, violateurs des lois, voleurs ; des kuffâr, hommes impies ; mîthil es-seyd, comme les bêtes fauves, qui errent⁶⁸³ dans le désert et dépourvus d'entendement humain. » Et une fois qu'ils ont dit tout cela, ils ajoutent, par dérision d'eux-mêmes, wellah, el-Aarab kîlâb, « si les nomades sont des chiens. » Mais certains se font une piètre gloire de ce que « les Aarabes sont des jinnis et des sheyatîn », c'est-à-dire des démons pleins de finesse et capables de faire les choses avec hardiesse et de souffrir le pire, sans craindre Dieu. Entre le navrant désœuvrement de leurs menzils et les exténuations de leurs vagabondages, tous, hommes et femmes, raffolent du tittun, le tabac. Ses feuilles sèches (qu'ils se procurent à el-Alli et à Teyma) sont vertes, soit, comme ils le prétendent, parce que ce pays est sans rosée, ou que les villages arabes n'ont pas appris à les préparer. Ils fument la verte feuille séchée, frottée entre leurs paumes pour la débarrasser de ses côtes dures, en posant une braise par-dessus. J'ai vu cette variété de tabac jusque sur les frontières syriennes, où la meilleure provient de Shobek et du J. Kerak. Elle a un goût amer. Dans ce pays, la plus douce est celle que font venir les cultivateurs bédouins des Moahîb, dans le Wadi Aurush sur le versant maritime du Hana Aueyrid, vis-à-vis d'el-Héjr.

Notre village itinérant faisait vivre un marchand de tabac, un villageois d'Alli, qui partageait l'existence des nomades dans le désert, et était marié avec une des femmes de la tribu. L'homme s'était constitué un petit fonds de commerce et prospérait de son éhonté et cupide trafic. Cela enrageait les frustes âmes bédouines que de voir ce parasite s'engraisser de ce qu'il léchait vilement à leur barbe. Ils étaient attristés de le voir joyeux, et aussi d'une autre chose qui leur pesait sur la conscience. Ils étaient ensorcelé par le vice, ce qui les retenait d'interdire à leur prochain de parcourir librement le désert. Il en résultait que les ressources de ces pauvres diables, de tout juste suffisantes qu'elles étaient auparavant avaient été réduites à néant. Pour seulement douze pence, il leur procurait ce qui n'en valait que deux à el-Alli. La pauvre créature qui aujourd'hui lui apportait chevreau en paiement, lequel vaudrait deux couronnes avant la fin de l'année, se consolait pendant sept jours avec sa pipe, de cette perte d'une tête de bétail, ayant un demi-gros à « boire » du tabac du villageois ou plutôt la moitié de deux pence, car en mouillant les feuilles, le malin Alowwi s'était arrangé pour ne remplir qu'à moitié sa mesure d'une pinte. À la suite des hommes, je voyais les pauvres hareem en mal de tabac se rendre [405] sa tente en poussant des clameurs. et tenant dans leurs faibles mains ce qu'il leur restait de laine filée et les pintes de samn qu'elles avaient épargnées pour s'acheter, peut-être, quelques hardes. mais elles ne peuvent pas s'empêcher de dépenser pour « boire » la fumée. Si elles n'ont rien, elles lui empruntent, avec force remerciements, à un taux usuraire exorbitant. Et celle à qui l'extorqueur refuse de faire crédit, elle le supplie pitoyablement, que rien que pour cette fois, il lui remplisse son gallûn refroidi, et ne dise pas nenni, en souvenir d'un service rendu jadis. Bien qu'il était un principal cheikh, Zeyd n'achetait pas de tabac, mais il en mendiait toute la journée, fût-ce auprès des membres les plus démunis d'une compagnie du café.

683 « *Scatterlings in the desert* » ; archaïsme (vagabond), emprunté à Spencer par Doughty (*The Faerie Queen*, 1590).

Prenant son air le plus charmeur, il criait, min i'amir-li, « Qui (quel est l'ami qui) remplira (ce sebil) pour l'amour de moi ? »

La débilité de leur esprit dans ce sol implacable en fait des parasites qui vivent sans vergogne aux crochets les uns des autres. Les Bédouins gueuseront abjectement du tabac, jusqu'auprès des pauvres femmes de la tribu. Zeyd fit les un jour son entrée dans le mejlis en se plaignant du prix du tittun, et cela bien qu'il ne lui en coûtait guère, sinon rien du tout. Prenant place, il excra, de sa voix surhumaine et avenante, avec une âpreté ulcérée, tout le parentage du père de l'Alowna. « Ullah ! (cria-t-il) maudisse ce Sleyman, le marchand de tittun ! Je crois en vérité, qu'avant peu il ne leur aura même pas laissé leurs chameaux ! » Le tabac est le bienfait terrestre de maints désœuvrés du désert, contre lesquels ces vers d'un rimeur bédouin sont couramment récités dans toutes les tribus : « Elles sont trois les raisons pour lesquelles l'homme doit s'abstenir de "boire" la fumée. N'est-il pas un sot celui qui se brûlera les doigts (en chipant une braise au foyer pour la déposer dans le fourneau de sa pipe), et celui qui dilapide ses ressources en connaissance de cause (dépensant pour ce qui n'est pas du pain), et de surcroît il le fait de façon impie.

Ce n'était pas sans appréhension ni quelques alarmes, que les Fejir vagabondaient dans les marches étrangères des Bishr. Les cheikhs piquaient alors des deux sur leurs juments, et presque tous les matins, ils sortaient à cheval pendant deux heures pour escorter le gros bétail de la tribu, el-'bil, jusqu'au pâturage. Devant nous, les premières sauterelles avaient dévoré la rabîa. La pénurie régnait à présent, et nos Bédouins doivent se scinder en deux campements. Motlog décampa avec son groupe, dans lequel étaient la plupart des cheikhs, s'éloignant de nous d'une demi-journée à l'ouest. Zeyd resta avec son compagnon Rahîel, à qui m'incomba la charge de mener l'autre groupe. Pendant plusieurs jours, nous nous déplaçâmes et campâmes après avoir été ainsi divisés de façon délibérée et égale.

Je voyais fréquemment des touffes de samhh, mais pas à profusion. C'était en cette saison une plante verte et sans feuilles, haute d'une main, avec des tiges charnues et des branches-pleines de saumure, comme la salicorne. À l'extrémité de chaque doigt il y a un œil où la plante ayant [406] séché au début de l'été, il mûrit une graine. Dans le pays des Sherarat, où le samhh est plus abondant, les femmes et les enfants récoltent ces plantes du désert. Les épis secs sont mis à tremper dans de l'eau et ensuite battus avec des verges pour en faire sortir les graines, et de ces grains les leurs hareem meulent de la farine pour le repas quotidien. J'avais mangé de ce pain sauvage à Maan. Il était noir et amer, mais lorsque par la suite je m'enfonçai dans le désert d'Arabie, je le trouvai délectable, Le brouet de samhh est bon, et son goût « celui du lait de chamelle ». La farine de samhh est meilleure lorsqu'elle est pétrie avec des dattes et un peu de samn, et mangée crue. C'est un aliment très agréable et sain pour les voyageurs, qui dans maints trajets à découvert n'osent pas faire du feu, J'étais désormais libre de mes mouvements dans le campement des Bédouins, et accueilli à tous les foyers où on préparait du café. Seuls quelques esprits m'étaient encore hostiles, membres les plus fanatiques de la tribu. Il était fréquent que sur mon passage, un maître de maison m'appelle de sa tente pour m'inviter à entrer, et après que je m'étais assis, hôte aimable et souriant, il apportait des dattes et du leban. Ce sont la « le pain et le sel » que tout brave homme offrira une fois, et qui scellent l'amitié avec l'étranger. Bien qu'ils m'avaient pardonné ma personne, les Aarabes pensaient encore que j'étais blâmable à cause de ma religion. Un jour, il se produisit un incident qui, étant donné qu'ils s'en remettent de toute chose à Ullah, put passer à leurs yeux pour le signe que la Providence veillait sur moi. Mettant pied à terre recru de fatigue par la rahla, alors que le vent soufflait en rafales, je jetai mon manteau sur le premier buisson venu, et je m'y assis. Je dressai ma tente au même endroit et m'y tins à l'abri jusqu'au soir. Ce fut alors que le petit infirme de notre menzil survint à quatre pattes, pour recevoir son aumône habituelle d'une poignée de dattes, mais parvenu au seuil de ma petite tente, il poussa un cri perçant et recula précipitamment. Il avait vu les

replis luisants d'un serpent venimeux, sous le buisson — c'est ainsi qu'ils s'abritent par temps venteux. Au cri de l'enfant, le berger de Zeyd se saisit d'un piquet dans la tente la plus proche et se précipitant, d'un coup vigoureux il mit en pièces la venimeuse vermine. C'était une vipère à corne, longue de plus de deux pieds, la partie antérieure du corps enflée, avec des écailles cuivrées et mouchetées, et un gros ventre blanc se terminant par une queue en forme de fouet. L'année précédente, un berger avait été mordu par un serpent de cette espèce, pendant une rahla. On l'avait chargé sur un chameau, mais il était mort dans d'atroces souffrances et le corps boursoufflé, avant que les siens eussent atteint le menzil. Piqué de la sorte, un chameau « mourra en une heure », et il faut que le venin soit très virulent dans un sol aussi sec, mais de tels accidents sont rares dans la vie des nomades. J'étais certainement passé plusieurs fois au-dessus de la vipère, dont les Beduwi emportèrent le corps au bout d'un bâton, pour en faire quelque « onguent très [407] bon pour les chameaux. » Nous avons tué une vipère semblable à Medain. Haj Nejm était avec nous. Ils l'appelaient Imm-jeneib, « qui se déplace sur le côté. » Le jeune Mohammed lui avait tranché la tête d'un coup de coutelas, pendant qu'elle était profondément endormie dans le sable, au soleil, lovée en plusieurs replis en forme de S. le vieux More tenait à prendre ses cornes : « Sachez que le venin réside dans sa corne gauche, et que l'antidote est dans l'autre, si on boit du lait. Non, je me suis trompé ! Laissez-moi réfléchir dans laquelle. C'est bon, les garçons, laissons-la là, car pour le moment mon esprit n'est pas certain de ce détail. » Il y a des vipères à cornes dans le désert de Barbarie. Cette histoire fut immédiatement racontée dans le campement nomade, « le Nasrâni a échappé à un serpent venimeux » et, au mejlis, certains me demandèrent comment j'avais « vu » l'aventure⁶⁸⁴. Zeyd leur répondit, « C'était grâce à la miséricorde divine, en vérité. » Un jeune et fruste berger était assis à notre feu, un étranger Ruwalla, un de ces pauvres garçons qui vont chercher à s'employer au loin, c'est-à-dire au service d'autres Bédouins, car ils croient que la vie sera meilleure dans les autres dîra et qu'ils verront le monde. « Ah ! Dit-il, si elle t'avait mordu, Khalîl, tu n'aurais jamais revu ta mère. » « Le ciel châtiât le coupable tout par un beau jour⁶⁸⁵ », telle est l'humaine superstition ; et si tel avait été le cas des Bédouins eussent dit, « En vérité il était l'ennemi de Dieu, l'événement l'a prouvé ».

Ces pasteurs sont certainement les moins ingénieux de toute l'humanité. Si un homme ou un animal est mordu, ils ne savent rien de mieux que de « lire » sur lui (el-kirreya⁶⁸⁶). Ils connaissent par cœur certains charmes faits de paroles empruntées au Coran, qu'ils balbutient. Ils croient que la puissance de « la parole de Dieu » (qui ordonne et est exaucée), est capable de surmonter la malignité du venin. Il n'est pas difficile de trouver un pédant « lecteur » dans à peu près tous les villages itinérants. D'ordinaire, ce sont des hommes d'un entendement infime et de mauvais sujets, s'abusant eux-mêmes par superstition et pas hostiles à l'idée de tromper autrui. Les amis éplorés du patient en envoient quérir un, le suppliant de les aider, et leur « lecteur » crachera entre ses dents sur la blessure, et la saupoudra d'un peu de sel. Les pauvres Bédouins sont compatissants entre eux et il s'en trouve parfois un pour sucer la blessure envenimée de son ami ou de son parent. Si tout cela se révèle impuissant, ils n'en prennent pas moins que la « parole de Dieu » a été correctement « lue ». Pour leur part, les « lecteurs » illettrés du désert avouent qu'ils ne sont pas instruits. Il y a aussi chez les Aarabes plus d'un esprit hardi, homme ou femme, qui ayant été mordu, saisira prestement un tison dans le foyer, et [408] cautérisera sa chair blessée, jusqu'à ce que le feu s'éteigne dans le muscle souffrant, et c'est avec une formule constante qu'ils (individus nécessaires dont la vie est un châtiment prolongé) peuvent supporter la douleur.

La ligature leur est inconnue, mais j'ai rencontré un Solubbi qui y avait eu recours. Lorsque sa femme avait été mordue au tibia par une vipère, il s'était hâté de lui garrotter la jambe au-dessus du genou et avait sucé le venin. Sa femme était restée comme morte et le corps noirci, une nuit et un jour ; puis elle était peu à peu revenue à la vie, et avait recouvré ses esprits. Elle avait fini par se

684 Par quel procédé divinatoire avais-je prévu l'événement ?

685 Comme les Thamoudéens, qui « au matin, dans leurs demeures, se trouvèrent gisants » (Coran, XI, 70).

686 La lecture de passages choisis dans le Coran.

remettre, mais elle avait été décolorée pendant très longtemps. La bonne âme qui voudrait sucer la morsure d'un serpent doit prendre garde de ne pas avoir de blessure aux lèvres ou dans la bouche, car elle courrait le risque de s'empoisonner. Un homme dont toute la lèvre inférieure jusqu'au menton était un ulcère béant, vint me trouver afin que je lui administre un remède. Il me dit d'une voix rauque (car l'horrible virus lui avait altéré la voix) que ce mal lui était advenu après avoir sucé une morsure de serpent, une année plus tôt. Je lui dis que j'avais espoir de le soulager avec des médicaments, et ceci gratuitement, car il l'avait mérité par son courage, mais dans son impatience, le pauvre diable dédaigna un médecin incapable de le guérir sur le champ. Je le revis six mois plus tard à Teyma, où il dit, « Vois ! Je suis guéri. » La chair de la blessure était cicatrisée en apparence, et elle était devenue comme du jaspé.

Tout comme nous ou nos nourrices, ils ont des pierres astrictives⁶⁸⁷ pour arrêter les saignements. Ces Bédouins possèdent un autre remède superstitieux, la pierre à venin, dans laquelle ils croient (parce que les pierres sont rares sur la terre et précieuses) que réside une vertu mystérieuse qui s'oppose à l'action du venin. L'opinion orientale de l'effet bienfaisant des pierres précieuses, en ceci que leur admirable beauté émeut l'esprit, a peut-être survécu jusqu'à nos jours sous la forme partielle de l'étonnante considération que nous avons pour les gemmes inertes. Ces corps d'élection, indestructibles, comme les étoiles, dont le rayonnement traverse la sombre masse de la matière pour venir jusqu'à nous, sont agréables à nos âmes et à nos corps faibles et fluctueux. En ce sens, toutes les gemmes sont des cordiaux, et ont une influence religieuse. Cette floraison de lumière élémentaires nous persuade presque de la réalité d'une sereine éternité, et sont de ces choses qui (à cause de leur inestimable pureté) nous écartent de la vaine étude du monde. Nous pouvons même supposer que les anciennes pierres divinatoires, qui étaient érigées à raison d'une partie par tribu, lors de l'intronisation du grand prêtre d'Israël, avaient en partie [409] la même signification. Des pierres à venin que j'ai vues. Les unes étaient des cornalines, d'autres des onyx. Les Pierres brutes avaient été polies pour leur donner une face unie. Toutes celles d'une même espèce n'étaient pas également estimées. Elles l'étaient en raison de la vertu curative qui leur était attribuée. Ainsi certaines pierres à venin « qui avaient opéré maintes grandes guérisons » étaient renommées dans tout le pays. Des possesseurs de pierres à venin rendirent visite au Nasrâni, et ils ne montrèrent leurs reliques à l'abri des yeux du vulgaire. Ils les avaient bizarrement enveloppées dans des chiffons, qu'ils sortaient habituellement d'un sac qui leur pendait sur la poitrine. Les exposant à la lumière en les faisant tourner dans ma main, je demandai, « Qu'y a-t-il dans ces pierres de plus que dans toutes les pierres du désert ? Si vous avez plus de sens que les petits enfants, laissez-là ces jouets, et recourez à la ligature. » Mais alors mes maîtres, dont les regards étaient maintenant moins amicaux, se hâtèrent de remballer leurs affaires, se repentant d'avoir montré leurs prétendus charmes à un profane inexpert. Nombreux sont parmi les Bédouins les libres penseurs, qui ne croient pas à grand chose, en dehors des affaires de leur religion, et ces gens ont répondu, « Si quelqu'un a accompli des guérisons miraculeuses avec ses pierres à venin, nous ne l'avons pas vu nous-mêmes ! » Quand je dis à leurs propriétaires, « Alors, vous êtes des imposteurs ? », ils me répondirent avec gravité, « Nenni, vraiment. Nous pouvons présenter de nombreux témoignages que des personnes mordues par des serpents ont été sauvées par ces pierres, dont vous médisez ; mais tu n'es pas né dans ce pays, et dans de telles choses tu te trompes. » Des gens, me dirent-ils, possédaient de ces pierres, avec lesquelles, « encore et encore, les morsures des "vers"⁶⁸⁸ les plus dangereux avaient été guéries, et de tous ceux qui avaient recouvré la santé ils avaient reçu un chameau en guise d'honoraires. »

687 *Astrictif* : « qui a la vertu de resserrer » (Littré). Pierre astringente, comme l'alun. [L'**alun** ordinaire (du grec *alos*, « le sel »), **alun** de potassium ou encore disulfate d'aluminium et de potassium, est un sel double de formule chimique $\text{KAl}(\text{SO}_4)_2 \cdot 12 \text{H}_2\text{O}$. C'est un minéral présent naturellement dans diverses régions du monde, telles la Syrie et le Maroc autrefois. Il peut également être synthétisé.]

688 « *Worms* » : les serpents.

Toutes les âmes d'une même tribu ou d'une même oasis sont considérées comme étant des *eyyal amm*, « enfants de frères » et réputées être des frères descendant d'un ancêtre commun. Les clans aussi, même s'ils appartiennent à un lignage différent, deviennent les *eyyal amm* des membres de la tribu dans laquelle ils ont été admis, comme les *Moahîb*, qui sont de sang *Annezy*, une fois greffés sur les *Billî*, sont réputés être des *Billî*, et ils sont « enfants de frères » des deux côtés. C'est une forme de flatterie dans les tribus, qu'au cours de la conversation les hommes du même âge se donnent du *weled ammi*, « fils de mon oncle ». *Amm* est le frère de mon père ; *amm* est aussi le maître du logis, dont je suis l'hôte ; et *amm* est le parâtre de l'enfant d'une femme de son précédent mari. Dans [410] la bouche d'un serviteur ou d'un esclave, *amm* est le patron de son existence, (de même que les Espagnols disent. à la suite du séjour des *Mores* en Europe. ⁶⁸⁹). L'aîné s'adressant à quelqu'un d'autre, un hôte de sa tribu, peuvent leur dire *ibn akhi*, fils de mon frère. *Abûi*, « mon père » est un titre de respect donné par une personne considérable et vénérable⁶⁹⁰ comme au chef de sa famille, (ainsi *David* alors capitaine d'une bande de hors-la-loi, au roi *Saül*, le chef légitime de son peuple). Pleine d'humanité est cette gente façon qu'ils ont de te persuader du fond de leur cœur, pour ton bien, *ana abûk* « ma parole est loyale, je suis ton père » ou *ana akhûk*, « je suis ton frère », *akhtak* « ta sœur », *ummak*, « ta mère » ; et voisine de ceci est la sublime parole dans *Moïse*, qui suit les commandements divins, « Je suis le Seigneur ton Dieu⁶⁹¹. »

Bien que les membres de la tribu vivent dans l'harmonie, les Bédouins sont des esprits factieux. Les têtes infirmes des gens du peuple sont promptes à se chamailler, et d'une vaillance de femme avec leur langue. Des différends surgissent tous les jours dans le village itinérant, et le lendemain ils sont portés devant le *mejlis*. Les habitants des oasis, comme des oiseaux en cage, sont d'un entendement plus rassis. C'est souventefois une dispute frénétique pour s'assurer de la possession d'une babiole, auquel cas chacun pense que son âme est dans la balance. Comme : « à qui est ce chevreau ? » (d'une valeur de douze pence) — « *Wellah*, il est mien. » - « *Nenni*, regardez tous, vous autres, et portez témoignage. *Wellah*, n'est-ce pas là ma marque incisée dans son oreille ? » Le sang de ces cœurs dont la vie se passe dans la famine et la crainte, est exalté et ils sont prompts à se mettre en branle. Une gueuse magnanimité bien aiguisée habite leur poitrine creuse, le moins fortuné refuse vigoureusement d'être lésé. Ils ne manquent pas non plus de querelles à vider, qui remontent à leur enfance. Mais ceux-là appartiennent à la classe des bergers plutôt qu'au parentage des *cheikhs*, dont le courroux s'assoupit à la fréquentation quotidienne du *mejlis* et dans la compagnie familière du café. Si par hasard une parole brûlante tombe des lèvres incontinentes de quelque tête opiniâtre, un feu sauvage s'allume dans leur cœur, et les armes sont tirées sur le champ de bataille. Quiconque se trouvera là, se précipitera pour séparer les antagonistes : « Suffit, pour Dieu ! (crient-ils). Souffrez que votre cas soit dûment exposé devant les *cheikhs*. Que chacun aille maintenant chez lui, nous vous accompagnons. Cette dissension peut attendre jusqu'au matin, lorsque justice sera impartialement rendue entre vous deux. » Les *cheikhs* nomades gouvernent avec une modération et [411] prudence de père de famille : ils sont les conciliateurs du *menzil*, et arbitrent les conflits entre membres de la tribu.

Un soir, on m'amena un homme dont le bras saignait. Il venait tout juste de recevoir le coup d'épée porté par un *Fehji* : ils s'étaient querellés pour une chèvre dont chacun soutenait quelle était la sienne. Se croyant abusé à tort le pauvre *Fehji* avait tiré son coutelas et fêlé l'oppresser. Les voisins accourus leur « avaient mis la main au collet. *Zeyd* murmura à notre à notre foyer, « Qu'un *Fehji* soit l'agresseur ! (Nés sous une humble étoile, les au *Fehjat* sont d'un vil aloi, une engeance abjecte chez les *Aarabes*.) On n'avait jamais vu par le passé, aucun *Fehji* lever son arme contre un *Fejiri*. » Ces petits clans de *Heteym* sont leurs clients héréditaires et logent dans leurs *menzils*. Au matin suivant, les *cheikhs* des *Fukara*, et Bédouins *Zeyd*, un des principaux, doivent trancher impartialement entre les deux hommes. Pour autant que je le susse ils mirent le *Fejiri* à l'amende, le

689 « Maître ».

690 « *Whoshipful* », archaïsme.

691 Exode, XX, 2.

condamnant à payer un certain nombre de têtes de petit bétail ; raison pour laquelle je le trouvai, quelque temps plus tard, vivant en exil avec ses proches parents, dans une autre tribu. Le condamné peut s'acquitter (et le nombre de têtes initialement fixé sera accepté) à tout moment dans les années à venir, en prenant sur le croît de son troupeau, et les exilés se rétabliront, car la maligne subtilité de l'usure est étrangère aux fraternelles relations de la gent nomade.

Ceux qui voyagent dans le pays disent proverbialement de ces pauvres Fehjat, « Les Fehjis sont toujours joyeux. » Et quel souci aurait-il, celui qui vit comme un ciseau sur la branche, n'espérant presque aucun gain ni ne redoutant de perdre quoi que ce soit en ce bas monde ? Aussi sont-ils ordinairement pleins d'humeur badine et légère, et gais comme des gueux. Leur père est ce Marhab, disent-ils, qui fut le cheikh de l'ancienne Kheybar, après la conquête mahométane. Sont-ils alors des Yahûd Kheybar ? J'ai vu Doolan, le plus vaillant et le plus pauvre de ces Antarides, rester abattu une nuit et un jour après que ses lèvres nous en eurent fait la magnanime confession, de même qu'Antara, son aïeul, pouvait fièrement avouer l'illégitimité de son sang maternel⁶⁹² et s'en affliger ensuite. Se croyant tels, ils tenaient parfois à ce que le Nasrâni fût un de leurs lointains cousins, et à moi qui étais mis en accusation à cause de ma religion, cela me valait les bonnes dispositions de ces gens, eux-mêmes esclaves⁶⁹³ d'une fortune insensée. Ils disaient parfois que je devais prendre femme parmi les plus belles de leurs filles ; et à cet égard, il n'y avait dans tout ce grand campement que deux Fehjiat (Heteym) qui répondaient à ce critérium. Comme je tenais ma place au milieu de la rahla, le mari de lune m'interpella gaiement - c'était à peine si, je les avais entrevus auparavant [412] - « Holà, Khalil ! » - « Weish widdak ya zillami, Ô homme que me veux-tu ? » - « Je dis, as-tu quelque inclination de te marier ? Celle-ci (sa femme) n'est-elle pas une belle femme ? » Et partagé entre une gueuse gaieté et l'appât du gain, il crie avec une gravité enjouée, « Wellah, si cela vous agrée, je la laisserai partir (utilisant la formule du divorce), mais Khalîl, tu sùk(eras) (amèneras du bétail, c'est-à-dire, me payeras) cinq chameaux, » Ceux-la mêmes, s'empessa-t-il de jurer, qu'il avait donné pour la dot de sa femme. La belle et jeune épouse était grande et vêtue de neuf, comme une bien-aimée. Sa taille fine était ceinte d'un gai lacet d'écarlate et elle allait pieds nus sur le sable avec la belle et droite assurance des humbles, dans leur désert natal. « Et toi (demandai-je) qu'en penses-tu, ma sœur ? » Elle répondit, « Si tu veux bien de moi, Khalil, je suis consentante. » Ils sont de cette légèreté-là dans leurs mariages, et presque tous malheureux ! Je les dépassai en silence au pas de mon thelûl, La rencontrant une autre fois dans une fête de circoncision, je la saluai par son nom, mais par quelques paroles rieuses malicieusement assénées elle me signifia, avec un regard blessé, que j'étais tombé dans sa belle disgrâce.

Nous avons vu que des cheukh Allayda mécontents, des W. Ali, vagabondaient avec les Fehjîr. Pour des raisons identiques, des familles de Fukara s'étaient exilées chez les W. Ali. Ces Allaydis s'étaient querellés avec Motlog Allayda, leur grand cheikh et parent, à propos du partage de la surra du hajj. Motlog soutenait que sa part était moins que suffisante, et qu'eux, ils avaient reçu plus que leur dû. S'appuyant sur son autorité de cheikh, qui n'est bornée que par l'opinion publique, Motlog avait cherché à s'emparer de leurs chameaux. À s'en fier aux on-dit, ce n'étaient pas des hommes recommandables, au contraire de Motlog. Des ghrazzûs ennemis ayant durement affligé les W. Ali, je dis dans les tentes de ces cheikhs que j'avais été peiné d'apprendre le malheur de leurs contribuables. ils répondirent sèchement, « Pas nous, nous eussions voulu que Dieu fit que les Bishr leur causassent une infortune plus grande. » Il y avait en outre dans le menzil des Fukara, deux ou trois familles de gens qui n'appartenaient qu'en partie à la tribu, des fils d'anciens gardiens Damasquins de kellas . Après que leurs pères avaient fini leur temps, ils avaient embrassé l'état nomade et la condition de petit commerçant, dans leur famille maternelle. D'autres de leurs frères avaient choisi la civilisation, dans la cité paternelle. Nous avons vu comment, là-bas, ils commerçaient annuellement dans le hajj descendant de Syrie. Ceux qui étaient restés dans le désert

692 Sa mère était une esclave noire.

693 « *Thralls* », archaïque (serf).

étaient devenus comme les nomades, mais de peau plus blanche d'apparence étrangère, et jouissant de moins de privilèges que les Beduw. Ces sangs mêlés Bédouins revenaient tous les ans, en été, (las de leurs vagabondages dans le désert) dresser leurs tentes à el-Héjr, devant la vieille kella (où ils étaient nés). L'un d'eux était pourtant le plus hardi [413] pillard de la tribu. Il organisait des expéditions chaque fois qu'il tombait sur des hommes de son acabit. et en sa qualité d'agîd, de tout butin, il lui revenait la part du chef. Il écumait donc le désert inhabité et consumé par l'aridité solaire. Ces scélérats découvrant les byût d'Aarabes ennemis au cours de leurs ghrazzus⁶⁹⁴, descendent de leurs montures et se terrent jusqu'à la tombée de la nuit, après avoir laissé leurs thelûls entravés dans un endroit où on ne risque pas de les entendre, et alors ils se mettent à ramper. et c'est ainsi qu'ils escomptent s'emparer de quelques chameaux. Ces chameliers rentraient ordinairement bredouilles et fourbus de leurs courses périlleuses. L'homme était un vaillant drôle. Il n'a que ses yeux pour raffîk dans toutes leurs courses à travers le désert. Je trouvai les siens à demi clos par les croûtes d'une vieille ophtalmie purulente.

Depuis que la tribu s'était divisée en deux et qu'on ne tenait plus de mejlis, nous passions de longues journées dans une chaleur suffocante. Comme nous étions moins nombreux, une amitié plus étroite nous unis- sait. Zeyd ne quittait pas sa tente, que hantaient ses compagnons cheukh, et il leur faisait du café. Le divertissement le plus fréquent de ces hommes qui étaient tous des cousins, dont l'hôte ignorait toute jalousie, et les Bédouins étant trop heureux de s'ébaudir, tournait autour des dernières passes d'arme entre Hirfâ et Zeyd. Ils taquinaient l'affectation de mauvaise humeur de la jeune femme. « Ho Hirfâ ! Hirfâ, tu es assise silencieuse derrière le rideau, les hareem n'ont-elles donc pas de langue ? Lève-toi et montre-nous ta frimousse par dessus le rideau, et explique-toi, devant la compagnie. Hirfâ ! Qu'est-ce que nous entendons dire de toi, que tu es encore fâchée avec Zeyd ? Ne l'as-tu pas abandonné et laissé sans famille ? Et faudra-t-il que Khalîl te ramène une autre fois à la maison ? Qu'as-tu à dire pour ta défense ? » Khalaf Allayda : « Que penses-tu, Khalîl, de ma pouliche ? Elle vaut bien trente-cinq chameaux, et sa mère vingt-cinq, mais la jument de Zeyd ne vaut pas cinq chameaux. Et as-tu vu ma jâra (ménagère) ? Dis-nous maintenant si c'est Hirfâ qui a le plus joli minois ou si c'est la mienne. » Se montrant avec une petite mine maussade, Hirfâ qu'elle ne supportait pas ces comparaisons : « Khalîl, ne leur réponds pas. » C'est ainsi que les Aarabes se récréaient dans leurs tentes, et la bouche pleine des railleries les plus crues, ils en appelaient souvent à l'étranger pour le faire juge de leurs rieuses disputes, comme, « N'est-il pas un gomâni (ennemi) ? Khalil, c'est un hablûs. Qu'allons-nous lui faire ? Lui couperai-je la tête ? Et de ce vieux compère que voici, on dit qu'il n'est plus bon à rien avec sa femme. Par pitié, ne peux-tu l'aider ? N'as-tu pas un remède ? » Et le vieux bonhomme, « N'écoutez pas ces jeunes sots. » Ils disaient aussi, « Ce Zeyd n'est bon à rien, pourquoi vivez-vous avec lui ? Et Hirfâ, est-elle bonne pour vous ? Elle vous sert du leban. [414] est-elle belle, mez'ûna ? » Hirfâ elle-même, s'il n'y avait pas d'étrangers, venait à ces moments-la s'asseoir avec nous et prendre part aux plaisanteries. C'était une cheikha. et Zeyd. homme à la virilité usée, était beaucoup plus tolérant que la plupart des Bédouins. En guise de passe-temps ils me demandaient parfois de leur dire des mots de ma langue nasrâni, et comme ils avaient fini par les connaître par cœur, ils apostrophaient Hirfâ à haute voix, en bon anglais, « Girl, bring milk ! Par ta vie, Hirfâ, ce soir nous avons appris l'enghreys. » Hirfâ : « Et tittun, qu'est-ce que c'est dans plus la langue de Khalil ? » - « Tobacco. » - « Alors mets-moi un peu de ce bon mot dans mon galliûn, remplis-le moi, Khalîl ! » Une autre fois un membre de la tribu survenant, il s'assit à côté de Hirfâ, dans son compartiment de la tente ; et s'apercevant de la présence de l'étranger, « Dis-moi » dit-il, Hirfâ n'est-elle pas mez'ûna ? Oh, Si elle était mienne ! » Et le qu'il drôle de découvrir ses pensées avec des gestes équivoques. Se voyant courtisée, (bien que ce ne fût pas par un cheikh) Hirfâ se tint coite et sourit avec gravité. Zeyd, qui était parfaitement capable de faire preuve d'acrimonie lorsqu'il s'agissait du mariage d'autrui, assis dans son coin, regardait avec un mâle sourire.

694 « Such ghrazzuing wretches.

Il était bien possible que l'esprit de Zeyd envisageât tout par un beau jour de se débarrasser de Hirfâ, car de quel poids une femme ennuyeuse ne pèse-t-elle pas sur le cœur de l'homme ! Comme certains de nous étaient assis auprès d'un autre feu du soir, Zeyd dit, « Wellah, Khalil, toi et moi nous sommes frères. Pour preuve de cela, je te le demande, as-tu l'intention de prendre femme chez nous ? Vois, j'ai deux épouses, et, billah, je te donnerai à choisir entre elles. Dis quelle est celle que tu préfères, et je la répudierai et elle deviendra ta femme. L'une est ton hôtesse Hirfâ, l'autre est la Bishrîa, et je pense que tu l'as vue là-bas. » Il eût peut-être voulu me donner Hirfâ pour la reprendre (amendée), à mon départ, et, dans l'intervalle, ne pas perdre l'usage de ses chameaux, car il semblait qu'il avait épousé les chameaux de l'orpheline. Je répondis à cette aimable proposition, « S'ils éprouvent le besoin de me marier, alors que ce ne sont pas avec la femme d'autrui, ce qui serait contraire à notre foi, mais donne-moi ma jolie Rakhîeh ». C'était l'enfant de la sœur de Zeyd, qui venait tous les jours jouer dans notre tente avec ses petits frères. « Entends-tu, Hirfâ ? (répondit Zeyd) J'ai voulu te donner à Khalîl, mais il t'a préféré une enfant. » Et Hirfâ plutôt fâchée : « Eh bien ! Qu'il en soit ainsi ne tiens pas compte de l'opinion de Khalil. » Me rencontrant que quelques jours plus tard dans le campement, la femme Bishr, celle aux grands yeux, me proposa, mi-sérieuse, mi-plaisantant, sans que je lui eusse rien demandé, de me prendre pour mari, « au cas où son mari voudrait la répudier, mais je devais acheter du petit bétail, une tente de worsted, et des chameaux. Nous vivrions alors (pensait-elle) en bonne harmonie, car les Nasrânîs ne chassent jamais leurs femmes. » Dans les tantes du café, un [415] père proposait parfois son enfant, louant sa beauté, et en prenant l'assistance à témoin. Des jeunes gens disaient qu'ils me donneraient leur sœur. Et tout ceci parce que Zeyd avait naguère laissé entendre que, venant vivre avec lui, Khalîl participerait aux ghrazzus et se marierait. Ils n'ont de jalousie qu'entre eux et il n'était pas un homme qui n'eût été satisfait de la parenté du Nasrânî, car le sang chrétien est meilleur que le leur, à ce qu'ils croient. À leurs yeux, une peau blanche est le gage d'un lignage de plus franc aloi que le leur. Hommes à l'imagination débridée, ils se voient décolorés et pleins de maux : c'est cela la cause de leur mélancolie. J'ai connu des femmes bédouines qui dédaignaient, comme elles le disaient, d'être mariées avec un Beduwi, et des femmes des oasis qui dédaignaient d'épouser des villageois. Elles pourraient considérer comme un progrès, qu'il leur échoie d'être unies à un homme des pays sédentaires. Les filles bédouines sont facilement données en mariage à des gardiens de kella.

Seuls les jeunes serviteurs, qui vivent dans la tente de leur maître, et les garçons qui ne sont pas encore nubiles, peuvent rester célibataires sans déchoir. En effet, dans les tribus du désert, un homme qui vivrait seul, sans avoir de tente, serait un misérable, car les soins du ménage incombent entièrement aux hareem. Parmi tant de femmes délaissées et de veuves, il n'est pas d'homme si pauvre qu'il ne puisse trouver une compagne pour « construire » pour lui, charger, moudre, aller chercher de l'eau et du bois. Il lui suffira de tuer un mouton (ou une chèvre, si ses ressources sont à ce point limitées), pour le repas de noces. Les hareem ne peuvent se résoudre à croire qu'un homme pourra choisir de vivre seul, alors que la balance du mariage penche si fortement en sa faveur. De douces femmes bédouines s'enquirent timidement auprès de l'étranger, d'une façon toute féminine, « N'as-tu pas une hareem qui pleure pour toi dans ton pays ? » Lorsque l'auxiliaire de l'homme a quitté leur indigent foyer matrimonial, ils sont en vérité comme veufs. C'est une plaisanterie rebattue que de dire à l'hôte en voyage, et à l'étranger dans leurs tentes, nejowwazak bint, « Nous te donnerons une jeune fille et tu vivras parmi nous. » J'ai dit, « Que ferait-elle dans mon pays ? Peut-elle oublier sa langue et la vie que son peuple mène dans ce désert ? » Ils ont répondu, « Il n'y a ici que famine et soif et dénuement, et votre beled est un bon beled. Si une femme te suivait, qui te servirait aussi en chemin, cela vaudrait mieux pour toi. L'homme seul vit dans l'affliction, et elle apprendrait votre langue de même que tu as appris l'arabi. » Mais certains murmurèrent, « C'est plutôt ruse des Nasâra. Khalil ne voudra de personne, de crainte que la religion de l'Islam ne croisse là-bas. » D'autres conjecturèrent : « Il serait méritoire de me donner une épouse à cette fin, pour que de vrais croyants puissent naître de leur union, de lui qui ne connaissait pas Ullah. » J'ai aussi entendu dire ceci : « Marie-toi, et laisse-nous une fille blanche, pour qu'elle puisse le moment venu

devenir la femme de quelque grand cheikh. » [416] La maîtresse de maison nomade jouit d'une grande liberté. Les quelques honnêtes femmes, appariées à des hommes honorables, auxquels elles ont donné des fils, ont une position respectée, à peine inférieure à celle de matrone. On trouve souvent chez les hareem de peu de vertu, déchues de mariage en mariage, d'un concubinage à l'autre, et toujours plus bas, la licence de la langue nomade, avec les mots et les gestes éhontés de, femmes répudiées. Leurs contribules appellent affûn les dépravés des deux sexes, personnes gâtées ou corrompues. Pupilles de leurs pères et de leurs frères et sous la surveillance d'une austère opinion publique, les jeunes filles nomades font montre d'une verecondie⁶⁹⁵ virginale et circonspecte. Nous avons vu que lorsque les filles de tentes isolées doivent comme les filles Madianites de Jethro, aller garder les bêtes, il leur est loisible de mener leur troupeau dans le désert sans nulle crainte". Il n'est pas un jeune homme de la tribu (si vils que soient maints d'entre eux, mais jamais impies), qui les tyranniserait de quelque façon que ce soit. Aux yeux de tous ce serait harrâm, une violation de la foi du désert et de la religion de l'Islam. Le coupable serait en conséquence indigne de prendre place avec les hommes, dans les abris des Arabes.

Cela faisait à présent un grand moment que nos tentes noires avaient été construites sur les bandes de sable qui s'étendent devant la face renflée et blanche du Nefûd, la côte élevée de l'Irnan au premier plan, dont les brèches escarpées, où il y a un peu de place pour des herbes rases qui se nourrissent de cette atmosphère stérile, sont le havre des chèvres sauvages, qui ne boivent jamais. À la fin de la nuit d'été, le soleil surgit comme une couronne de flammes hostiles de ce gigantesque couvercle de bergs gréseux et inhospitaliers. La montée du jour du désert n'est pas progressive, mais il fait plein jour en une heure. Faisant irruption, comme un tyran, dans le paysage désertique, le soleil darde sur nous un tourment de rayons féroces, dont nous ne serons quittes que le soir, qui tarde à venir. Ici, pas d'oiseaux chantant mâtines, pas de perdrix de roche mâle, appelant avec de joyeux gloussements dans cette désolation d'une aridité totale. Une chaleur étourdissante pèse sur le sommet du crâne. Les oreilles bourdonnent avec une stridence tremblotante, comme un faible crépitement dans le cristal de cette nature accablée de soleil. Le sable brûlant fait cligner les yeux, et on ne trouve guère de rafraîchissement sous la tente. Les abris de worsted laissent passer la pluie impitoyable des rayons lumineux. Les silhouettes estompées des montagnes se dressent loin autour de [417] nous comme des ossements desséchés dans l'air ténu : le flanc sauvage l'Ibba Moghrir, la haute spire et les meules ruineuses d'el-Jebâl, de Chebad la côte d'Helwan ! Dispersés, les troupeaux de chétifs chameaux nomades vacillent à la recherche d'une pâture au sein de ce pays déprimé et évanescent. ou hier encore le pullulement des sauterelles rongait tout ce qui était vert. Dans l'air silencieux qui flambe autour de nous, nous souffrons sans respirer jusqu'à l'assr quand, dans leurs tentes, les Arabes hébétés reviennent à la vie, après ces heures oppressantes. Le jour qui s'attarde encore décline vers sa fin. Recrus de soleil, les bergers rentrent avec le bétail, goûter dans leur menzil les premières douceurs des réjouissances et du repos. Le jour s'achève, et la fraîcheur nocturne d'une atmosphère montagnaise à l'incomparable pureté se lève. Et alors, place aux chants joyeux et à la tasse de café autour du foyer commun. La solennelle obscurité du jebel fait rougeoyer la lune qui apparaît, comme un puissant phare. Demain sera comme aujourd'hui, une succession de journées implacables englouties par le soleil estival du désert.

Le pays accidenté à l'est, où nous entrâmes après un autre décampement, était peu connu de nos Bédouins. Seule une génération antérieure l'avait déjà parcouru, ce qui ne les empêchait pas de trouver les moindres points d'eau. Nous nous enfonçâmes dans de hautes plaines, (à une élévation invariable de près de 4000 pieds), et dans des défilés qui s'étiraient entre de hautes falaises de grès, encombrés d'une infinité d'éboulis chus des escarpements, dans l'ombre éternelle desquels nous dressions nos abris d'un jour. Il n'était peut-être pas un seul de ces quartiers de roc qui fut tombé dans le cours d'une génération humaine, mais comme le sable, ils jalonnent les années du soleil,

695 « Verecondity », archaïsme (lat. *Verecundus*). *Verecundie* (français du XVI^e s.) : pudeur, réserve, vergogne.

petite chose dans la vie de la planète.

La brève saison du printemps est le seul moment rafraîchissant dans l'année du désert. Bêtes et hommes sont portés par cette marée prospère. Le bétail a tout son content de pâturage tendre, il y a du babeurre dans les abris des Aarabes, mais il n'y en avait guère sinon pas du tout dans celui de Zeyd. Chevreaux et agneaux sont tous à l'attache, leurs petits cous passés dans un nœud coulant, relié à une corde qui court sur le sol de la tente nomade. Au lever du jour, les petits bêlant sont placés sous les femelles nourricières, et chaque mère reçoit le sien (qu'elle reconnaît à son odeur). Elle écartera tout autre que lui. Quand le troupeau est mené au pâturage, les petits restent attachés au logis, car s'ils suivaient les mères, ils en tariraient les tétins, et ne laisseraient rien à manger aux Aarabes. Toute la journée, la tente de worsted est pleine de petits, affamés et bêlant, jusqu'à ce que le soir venu, les ghrannem rentrent au bercail, moment où on les détache une nouvelle fois, et où ils sont menés à téter, donnant des coups de tête sous les mamelles de la mère, et remuant la queue. Durant ces semaines de printemps, leurs faibles cris ne connaissent guère de répit. Toute la nuit dans les abris des Aarabes, les ménagères [418] traient ce qu'ils ont laissé de lait sucré. Les Bédouins Wahab de ces hautes terres ouvertes sont des chameliers ; leur petit bétail n'est pas abondant : ils ont du lait au printemps. après que les femelles ont vêlé. Couchée sur le flanc, la chamelle qui met bas, est délivrée sans cri, le chamelon qu'elle laisse choir est gros comme un homme adulte, De toutes ses forces, le berger lui étire les pattes et il traîne le chamelon comme mort, devant sa mère. Elle renifle son petit, se redresse et se met debout pour lui lécher tout le corps. Une forte tape appliquée par la paume de l'homme sur la semelle cornue, zôra, (que, comme un pilier, la nature a placée sous le poitrail du chameau, pour l'aider à supporter son énorme cou) ramène le chamelon à la vie. Trois heures plus tard, encore faible et chancelant, et après de nombreuses chutes, il peut se tenir sur ses pattes en étirant son long cou et chercher à tâtons le pis de la mère. Le jour suivant, ce chameau nouveau-né l'accompagnera au pâturage. On peut traire la chamelle aussitôt, mais ce qu'on en tire est purgatif pendant un jour ou deux. Le premier cri que pousse le chamelon ressemble à la plainte du mouton, bâh-bâh, bruyante et sonore. Son pelage est doux comme de la soie, sa tête est ronde et haute, ce qui fait qu'avec son corps ramassé et arqué, sa démarche sautillante sur ses très longues pattes, on pourrait, en fermant un peu les yeux, le prendre pour l'oisillon de quelque colossal volatile. Ils têtent le pis de la mère jusqu'à ce que douze mois se soient écoulés. N'étant cependant âgés que de quelques semaines, ils commencent déjà à brouter la couronne des buissons désertiques, et comme leur cou n'a pas encore la longueur appropriée, ce n'est qu'entre leurs pattes antérieures écartées, qu'ils peuvent se nourrir de ce qu'ils trouvent sur le sol. Un soir, comme je passais la main sur les mentons doux et laineux des chameaux nouveau-nés, « Khalîl ! dit le serviteur (me faisant mauvais visage), veille à ne pas recommencer, les os leur colleront à la peau et ils ne grandiront pas. Tu ne le savais pas ? » Il croyait que l'étranger se livrait à quelque maléfice, mais Zeyd, à l'esprit duquel toute superstition était étrangère, l'apaisa d'un sourire rassurant, et il s'agissait de ses chameaux.

À sa naissance, le chamelon vaut un réal, et sa valeur croît d'autant à chaque mois qui passe. Dans certaines familles « faibles », où tout le lait de la chamelle est réservé à l'alimentation humaine, le chamelon est égorgé. La mère dépossédée erre, en se baissant doucement, et sent l'odeur de son petit. Tandis qu'elle se lamente, les Arabes disent qu'on voit ses pupilles de daine, « pleines de larmes. » Dix jours plus tard, sa détresse animale est tombée dans l'oubli ; elle recommencera de se remplir la pense au pâturage et de donner son lait nourricier aux Aarabes. Ils vont alors en traire trois bonnes pintes dans la matinée, et autant à l'heure du souper. Le pis de ces animaux énormes-et frugaux n'est pas plus gros [419] que celui que j'ai vu aux chèvres de Malte⁶⁹⁶. La chamelle qui allaite son chamelon n'est traitée que le soir. Son pis a quatre tétins, que les nomades du Sud repartissent ainsi qu'ils lient avec un brin de worsted et des chevilles de bois, sont pour eux, ils laissent les autres au nourrisson. Les Aarabes du Nord s'assurent des pis de leurs chamelles en

696 En octobre-novembre 1872.

les garnissant d'une résille en worsted. En voyage ou lorsqu'elle est altérée, la nâga a moitié moins de lait que d'habitude. Les nâgas ne donnent pas toutes la même quantité de lait. La montée du lait de printemps ayant eu lieu, les nomades ne se nourrissent guère d'autre chose. C'est pendant deux mois toute la victuaille des familles les plus pauvres. Les Bédouins ne boivent pas d'autre lait cru que celui de leurs chameaux. De leur petit bétail, ils ne boivent que le babeurre. Les hareem font le beurre en agitant vigoureusement une outre (gonflée) de lait suri sur leurs genoux. Dans les plantureux déserts du Nord le semîli est plus gros ; et pour l'agiter on le suspend à la fourche de l'un des solides piquets porteurs de latente nomade. Quant à cette diète lactée, je la considère, pour l'avoir expérimentée dans la vie bédouine, comme la meilleure nourriture qui soit pour l'être humain. Mais il y a dans tout menzil nomade des estomacs qui ne la supportent pas très bien, et les hommes robustes qui recourent à cette alimentation liquide, qui ne tient pas au ventre, ressentent en permanence les affres de la faim dans leur organisme, bien qu'ils paraissent ne jamais se trouver en aussi bonne condition. Les Bédouins parlent ainsi des diverses sortes de lait : « Le lait de chèvre est sucré, il engraisse le corps plus qu'il ne le fortifie. Le lait de brebis est très sucré, et le plus gras de tous, il est pernicieux de le boire entier ». Ils disent aussi, « il tue les gens », c'est-à-dire qu'il donne la colique. En dépit de leurs dires, j'en ai maintes fois bu tout chaud du trayon, éprouvant un grand réconfort d'une fatigue languissante. Il est très riche du meilleur samn. Le babeurre nouveau « doit être laissé à surir quelque temps dans le semîli, avec un autre lait, jusqu'à ce qu'ils se soient adoucis ensemble, et alors il est bon à boire. » Ils tiennent le lait de chamelle pour le meilleur de tous les aliments, surtout celui (légèrement purgatif) de la bukkra ou jeune nâga qui a vélé pour la première fois, et les plus graves d'entre eux ajoutent avec une simplicité toute bédouine, « qui en boit et a une jâra⁶⁹⁷, il ne tiendra pas une heure. » Le lait de chèvre et celui de nâga ont le goût des plantes que le bétail a pâturées. Dans des terres pouilleuses, je lui ai trouvé celui de l'armoise amère. Au cours d'une rahla, un cheikh Allayda m'interpella, « N'as-tu pas un de ces kaak (biscuits) de Damas à me donner à manger ? Wellah, cela fait six semaines que mes dents n'ont rien mâché. Toute notre nourriture présente se résume à ce flot de lait. Tu vois ce qu'est la vie des Bédouins. Ils sont [420] comme du gibier dispersé dans le désert » Un autre me supplia de lui bailler une poignée de dattes. « Avec seulement ce lait, il éprouvait une faim dévorante au-dedans de lui. » Les Bédouins gardent un souvenir reconnaissant de toute nourriture qu'on a partagée avec eux et lorsqu'ils auront quelque chose, c'est de grand cœur qu'ils te l'offriront. Ne se nourrissant que de laitage, les Aarabes sont toujours bien aises d'avaler ne fût-ce qu'une bouchée de petit gibier. Outre le lièvre du désert que les rahlas font souvent dévaler sur leur passage, ils placent le thob⁶⁹⁸ par-dessus tout, qu'ici ils nomment plaisamment, « Maître Hamed, cheikh des animaux sauvages, » et dont ils disent que c'est un être humain, zilla-mi,- c'est leur façon espiègle de sourire et de jouer- et ils en veulent pour preuve ses petites mains à cinq doigts. Ils ne mangent pas les paumes, ni les sept anneaux épineux postérieurs de la longue queue de cheikh Hamed, dont ils disent que c'est « de la chair humaine. » Il se nourrit surtout d'un odorant buisson du Nejd, el-arrafej. Son corps largement étalé et aplati, se termine par une queue traînante d'une longueur équivalente, où j'ai compté vingt-trois anneaux. Il est de couleur noirâtre et tacheté de vert, au-dessus d'un ventre jaunâtre et terne. De sa peau, les nomades font de petites gourdes à lait pour les bergers. Avec ses robustes mains, ce saurien homoncule se creuse un terrier sous le dur sol graveleux, où il passe tout l'hiver à rêver. Lorsqu'il a trouvé le trou de Hamed, le chasseur de thob, y enfonce un long roseau garni d'un crochet en fer et il le ramène. On lui tranche la gorge et on jette sa carcasse, entière, sur la braise. Grillé de la sorte, ils considèrent que c'est un rôti délicat. Son ennemi mortel chez les animaux, « qui le mine et le dévore, est, disent-ils, le thurban », dont je ne sais si c'est un animal vivant ou une créature fabuleuse. La jerboa ou rat sauteur⁶⁹⁹, est une petite créature blanche et éthérée des grands déserts sans eau, d'une pitoyable beauté. Ces créatures inférieures du désert passent toute la journée sous terre, elles ne boivent jamais. Les Fejîr de ces régions mangent du hérisson, qu'ils appellent kun-futh, et abu shauk, « le

697 Femme, épouse bédouine.

698 Le lézard.

699 « *Spring rat* », la gerboise.

père des piquants », mais il est dédaigné par leurs voisins, bien qu'ils soient de la même souche Annezi. Selim rapporta un hérisson qu'il avait assommé, il fit rôtir le Piquant sur la braise, le déchiqueta et en distribua des parts égales à tous. Je donnai de petits morceaux de celle qui n'échut à un lévrier famélique, mais après avoir flairé la viande, le chien la refusa. Lorsque par la suite je racontai cette histoire dans des tribus voisines, ils rirent avec malice de ce que les Fukara mangeaient ce dont les chiens ne voulaient pas. Tous les nomades mangent du porc-épic, et du wabbar. Ce dernier animal a le corps aussi épais que celui d'un gros lièvre, et ressemble au grand rat des Alpes. Ils vont en semble [421] par deux ou quatre, six, huit ou dix ensemble. On trouve le wahbar sur les piémonts des montagnes gréseuses où il se nourrit d'herbe tendre, et des feuilles du gommier⁷⁰⁰ arbre auquel il grimpe avec agilité, en s'appuyant sur ses pieds palmés dépourvus de griffes. Les pattes antérieures ont quatre orteils, les pattes postérieures trois. Sa chair est grasse et tendre. On ne les voit pas s'asseoir sur l'arrière-train. Le pelage est gris, et semblable à la fourrure de l'ours. Il est rare que des chasseurs nomades tuent un loup avec leur fusil, mais s'il en tombe un sous leurs balles, les Bédouins le mangent (on mangeait du loup dans l'Europe médiévale). Les Arabes prêtent des vertus médicinales à sa chair, « très bonne disent-ils pour les douleurs de jarret », qui sont très communes chez eux, qui vont jambes et pieds nus en toute saison. Zeyd avait mangé du loup, mais il concédait qu'il appartenait à la race des chiens, « Hein, billah (me répondit-il), la mère du loup est la tante du chien. » Leurs lévriers attrapent souvent le renard, hosseni, et les Fejîr en mangent. Sa chair est « tendre et vient tout de suite après celle du lièvre. » Ils mangeront même de la puante hyène, lorsqu'ils peuvent l'attraper, et ils en disent, « elle est bonne à manger. » Le bedan de montagne (la chèvre sauvage des Écritures⁷⁰¹, pl. bedûn, waûl chez les Kahtân, comme en Syrie), fait partie du gros gibier du désert, mais il en tombe rarement sous les coups de fusil de ces pasteurs qui vivent sous la tente. Ses cornes massives atteignent une palme de large. J'en ai vu longues de deux pieds et demi. Elles croissent en arrière sur l'échine, jusqu'aux hanches. La bête est-elle forcée, qu'elle se jettera tête la première sur ses assaillants, les obligeant à reculer, ainsi que le relatent tous ceux qui la chassent. Elle n'est pas de la même espèce que le bouquetin des Alpes d'Europe. Les plaines sont le domaine de la gazelle, ghrazel, pl. ghrazlan. Les Arabes disent plus souvent thobbi (la Tabitha du Nouveau Testament⁷⁰²). Dans les grandes plaines sablonneuses, elles sont blanches, et d'un gris bistré sur le noir Harra : ce sont les chevreuils des Écritures⁷⁰³. Il y a encore une noble créature sauvage des déserts d'Arabie, qui était jusqu'à maintenant inconnue chez nous, le wothihi ou « vache sauvage » déjà mentionnée. J'en ai vu plus tard un mâle et une femelle qui vivaient à Hâyil. C'est une antilope, Béatrix, parente des beaux animaux d'Afrique. Il ne semble pas que ce soit le « bœuf sauvage » de Moïse. Mais n'est-ce Pas le (Hébr.) reem, l'unicorne des traducteurs de la Septante⁷⁰⁴ ? » Ses cornes sont comme les fines verges dont nous avons vu, dans notre enfance [422] qu'elles représentaient « les cornes des unicornes ». Nous lisons dans la parabole de Balaam, « El les a fait sortir d'Égypte et leur force est semblable à celle du reem⁷⁰⁵ » et dans la bénédiction des tribus de Moïse, « Les cornes de Joseph sont les deux cornes du reem⁷⁰⁶. » le caractère opiniâtre de cette velox créature sauvage est tout particulièrement souligné dans Job : « Le reem voudra-t-il bien nous servir, et gardera-t-il le joug dans notre sillon⁷⁰⁷ ? » Il est dangereux de s'approcher d'un wothihi blessé ; d'un coup de ses cornes acérées cette antilope peut transpercer le corps d'un homme. Les chasseurs attendent dont les derniers soubresauts de leur proie pour se précipiter et lui trancher la gorge. Attribuer une corne unique à un double front relève de l'obscurantisme monastique en matière de science naturelle ! Nous ne péchons pas moins par excès en donnant des

700 Arbre de la famille des acacias, dont on tire la gomme arabique.

701 Deutéronome, XIV, 4.

702 La Chrétienne *Tabitha* (« Gazelle ») des Actes des Apôtres (IX, 36).

703 Genèse, XLIX, 21 ; Deutéronome, XIV, 4.

704 Nombres XXIII, 22 ; Deutéronome, XIV, 4.

705 Nombres XXIII, 22.

706 Genèse, XLIV, 26.

707 Le Livre de Job, XXXIX, 9-10.

ailes aux images païennes des dieux et des anges. Ils devraient avoir eux aussi deux paires de membres antérieurs ! Les wothîhi ne se rendent qu'aux chasseurs les plus acharnés : ils vont de compagnie dans le désert sans eau par troupes de trois et cinq ensemble.



Horn of the (Bed.) *Wothîhi*, (vulg.) *Bakr el-Hishîy* or "Wild Ox," discovered by Mr. Doughty at Maan in Edom, May, 1875; which is probably the *Neem* of the Hebrew Scriptures, translated (from the Septuagint) "Gaseous." The length of the horn above (from the Sherazi Country near Teyma, Oct. 1877) is 23 inches

Entre autre vermine, il y a maints serpents et vipères. Ces tribus de nomades ne mangent d'aucun. Le jelami est ce petit lézard brun du désert qui sursaute à chaque pas. Les scorpions se cachent sous les pierres fraîches. J'en ai trouvé dans ma tente, sur mes vêtements, mais aucun ne m'a jamais piqué. J'ai vu maints adultes et enfants en être mordus, mais la piqure n'est pas dangereuse. On fait appel à un devin pour « lire » sur eux. La région blessée s'engourdit et palpète et elle est douloureuse jusqu'au troisième jour mais il n'y a pas d'enflure notable. Nombreuses sont les cités, sous ces sables désertiques, de fourmis ramasseuses de graines. J'ai mesuré la longueur de certaines de leurs pistes enchevêtrées, elle était de quatre-vingt-cinq pas. Parcourir cette distance en toute hâte, et revenir chargés [423] comme des chameaux, équivaut pour ces petits corps industriels à un voyage d'une journée en été. Parmi les autres grands prédateurs sauvages, le plus commun est la thubba la hyène. Vient ensuite le nimmr, un léopard, bringé de noir et de brun et tacheté. Peu commun est le fahad, un chat sauvage pas plus gros qu'un renard ; Il est bringé de rouge et de brun, et tacheté. Nos Bédouins se souvenaient qu'un jeune fahad avait été élevé chez les Bishr, lequel (ils ont des pieds merveilleusement rapides) avait été utilisé par son maître nomade pour attraper des gazelles à la course. Les géniteurs de tous les pays arabes (et aussi bien ceux des sectes chrétiennes de la Syrie) entretiennent cette curieuse superstition que si un enfant est d'apparence souffreteuse, d'entendement infirme ou si ses frères sont morts avant lui, ils lui donneront le nom d'un animal sauvage (spécialement, loup, léopard, glouton), afin que son humaine fragilité puisse emprunter ne serait-ce qu'une parcelle du tempérament de la race de ces animaux. On voit souvent des faucons et des busards décrire des cercles dans le

ciel du désert, ainsi qu'el-agab, un petit aigle noir, et er-rakham, le petit milan blanc. Lorsqu'ils sont dans les airs, ils ressemblent à des mouettes. Je n'ai pas vu de vautours, ni de grands aigles dans le désert (hormis dans le Sinaï). Ce sont là presque toutes les créatures vivantes, et il n'y en a guère d'autres dans les déserts d'Arabie.

--ooOoo--



Chapitre 12

La paix au désert

[425] Arrivée de Motlog. Les Bishr sont des Annezi. Les Rawallah et les Jellas. Un cheikh de Teyma. l'éboulement du hajj. Il est attribué à « l'oeil ». Grand ghrazzu des Bishr. Vigoureuse contre-attaque des W. Ali. Leur rencontre dans la khala. La joute des jeunes chefs. Pitoyable reddition des W. Ali. La souveraine piété du désert. Vie pour vie. « Piliers » de sauterelles. Repas de sauterelles. Ils veulent tous voir le livre d'images ; les chiens des nomades. Le lévrier. Voleurs humains appelés « chiens ». les ébats vespéraux des enfants. Les nomades arabes ne s'adonnent pas à des jeux virils. Fête de circoncision. Le désert disparaît dans l'aridité solaire. Brigands. Nos chameaux sont volés. Comment reconnaître ces brigands ? La fortune d'une tribu bédouine. La poursuite. La perte du bétail volé à des membres de la tribu compensée par une contribution publique. La loi du désert en matière de bétail pris par l'ennemi. Le ghrazzu, cause de destruction des Aarabes. Une morine. La fortune de Zeyd. Retour des poursuivants. Le manque d'esprit civique des membres de la tribu. Motlog revient de Hayl. Les largesse d'Ibn Rashid. Ses impôts. Les Fukara réintègrent leur dîra ancestrale. *El-Erudda*. Des chameaux fugitifs franchissent 350 miles pour revenir dans leurs pays. Une expédition Moahib prend le dessus sur des brigands B. Sokhr. Dispute avec Zeyd. Une mère bédouine. Zeyd réconcilié. Comment les Bédouins peuvent attaquer le hajj. l'heure bédouine. Zeyd ne veut pas que son fils apprenne ses lettres d'un étranger. Un grand nombre de livres arabes et de mots de la ville sont inconnus des nomades. Achat d'un autre chameau. Les années du chameau.

Un matin, alors que nous buvions force café chez Zeyd, quelqu'un crie par-dessus sa tasse, bahhir ! « Regardez ! Qui vient là-bas ? » Se faisant tous une visière de leur main, et le regard fixé sur l'horizon, la réponse fut, « N'est-ce pas des marchands de Teyma, qui viennent vendre du calicot ? Ou des gens qui aimaient bien nous ravir nos chameaux ? Ou peut-être des cheukh, qui vont à Hayl ? » Je n'ai pas remarqué que les Beduw étaient ordinairement doué d'une vision extraordinaire. Il est vrai que comme ils passent toute la journée assis dans leurs tentes ouvertes, leurs yeux ne cessent de parcourir indolemment le vaste horizon qui s'étend devant eux, où le moindre mouvement ou toute bizarrerie dans l'aspect habituel du désert ne peut que suspendre leurs cogitations [426] vagabondes. Mais les Arabes souffrent aussi de plus de maux d'yeux qu'aucune autre nation. Ces Arabes a la vue basse ne furent pas long à découvrir, à leur franche façon de chevaucher, que les arrivants étaient des Bédouins, mais ce ne fut qu'un petit moment avant qu'ils missent pied a terre que la compagnie sut qu'il s'agissait de leur cheikh Motlog et de son fils, flanqués d'un de leurs contribules. Motlog avait quitté l'autre campement de très bonne heure. Les quelque cinquante personnes qui composaient notre société se levèrent pour accueillir leurs grands cheikhs. Motlog les retrouva cordialement, avec une majestueuse modestie, et chacun à son tour ils s'avancèrent, pour les saluer comme des parents rentrant de voyage, d'un gowwak ya Motlog, « Le Seigneur te reconforte. » Réponse : Ullah gowwîk, « Puisse-t-Il te donner des forces . » Puis, tombant chacun dans les bras de l'autre, ils s'embrassèrent gravement, sur les deux joues. On leur fit place au plus haut bout, où ils s'assirent, souriant avec aisance. Gentilshommes nés, d'une

contenance quelque peu efféminée, les cheukh Fukara excellent, comme on l'a déjà dit, dans les manières spacieuses et aimables du mejlis : leurs cœurs asiatiques n'en sont pas moins pleins de corruption et d'iniquité. On s'empresse de griller, de broyer et de faire bouillir, afin de leur préparer le café, et Zeyd, comme un hôte, leur apporte un bol de ses dattes au goût de moisi pour déjeuner, (il n'a pas voulu sortir de son escarcelle de quoi en acheter de meilleures à Teyma), et un autre de babeurre, le tout chichement mesuré. C'était la ladrerie bien connue de Hirfâ et de Zeyd, raison pour laquelle, tout au long de l'année presque personne ne descendait au beyt de Zeyd. La généreuse coutume du désert veut qu'on serve immédiatement quelque chose (de si bonne heure qu'il soit) à l'hôte arrivé au terme de son voyage. Les cheikhs se mirent d'accord pour qu'à compter de la rahla suivante nos campements fussent réunis, et que nous décampions pour nous enfoncer dans le pays Bishr. Les Bishr sont une des principales divisions de la nation Annezi. et on pourrait assimiler certains de leurs grands clans, comme les W. Sleyman du Nejd, à de véritables tribus. Le cheikh suprême de tous les Bishr du Nejd est un homme martial dont je fis plus tard la connaissance, Misshel (d'après le nom de son fendî) el-Auaji. Il porte le titre de cheikh des sept kabâil (tribus, kabîlis). Leurs clans ou fendis sont, dit Zeyd, ceux des :

<i>W. Sleyman.</i>	<i>Kkumsha.</i>	<i>Sweilmat.</i>
<i>Sillimat.</i>	<i>Jiâfera.</i>	<i>Hasenni.</i>
<i>el-Ali.</i>	<i>Sba.</i>	<i>Gathowra.</i>
<i>Feddân.</i>	<i>S 'goor.</i>	<i>Ammaral.</i>
<i>Shemlan.</i>		

Zeyd semblait compter les Ruwalla Annezi parmi les Bishr. Ils vivent près du Nefûd, sous Jauf, et à l'est en direction de la Syrie. Ce sont des Bédouins aux manières frustes et simples. Leurs clans sont : les Aarab Ibn Muzzeyed, el Hosenni, el-Musellîkh. Les anciens Aarabes Annezi, el-Jellas, sont incorporés depuis très longtemps aux Ruwalla, d'après lesquels est encore nommé un wadi Kheybar, leur ancienne possession qu'ils ont jadis abandonnée. Leurs clans sont :

<i>el-Nussîr ; Noasera.</i>	<i>Deraan.</i>
<i>Shalân.</i>	<i>Unseir.</i>
<i>Ribshan.</i>	<i>Belais.</i>
<i>Sualma.</i>	<i>B'dûr.</i>
<i>Ferrujja.</i>	<i>Aarab Ibn Mahjil cheikh el-Esshajir.</i>
<i>Koatcheba.</i>	<i>Aarab Ibn Jindal cheikh es-Sualma.</i>
<i>Gaaja.</i>	<i>Aarab Ibn Umjeyd cheikh Abdillah.</i>
<i>Dogman.</i>	<i>Kleyfat.</i>

Alors que nos Aarabes campaient de nouveau ensemble, un principal cheikh de Teyma survint, Abd el-Azîz er-Roman, qui faisait le tour des Aarabes, pour leur acheter des chameaux de puisage. Le prix d'une bonne nâga est de deux ou trois charges de dattes ou d'une charge de blé, aysh. Il descendit à la tente de Motlog et je me rendis à la réunion du café, pour prendre connaissance des nouvelles du pays. Motlog m'accueillit gracieusement, et demanda « Qu'on apporte un shidad⁷⁰⁸ pour Khalîl. » Le cheikh de Teyma était un homme bien vêtu, avenant et remuant, jouissant de la faveur d'Ibn Rashîd, et collecteur des revenus du prince dans son oasis ; présomptueux, d'une pénétrante malignité, et, jahil « comme tous les Teyâmena », à l'opinion des nomades, d'une ineptie de cerveau fêlé, et un rustaud. Il n'avait pas appris ses lettres, dans son village de nomades : Motlog était son ami de jeunesse, chez les Bédouins. Comme nous prenions place, Abd el-Azîz, se retournant abruptement, s'enquit de moi, « Que faisais-je ici dans le désert, et pourquoi m'étais-je exilé de toutes les bonnes choses qu'il y a en ce bas monde ? » (c'est-à-dire, de l'ombre dans la journée, l'assurance du pain et des dattes, de l'eau en suffisance, et un logis fixe). « Je prends l'air. » - « Si ce n'est que cela, tu pourrais aussi bien prendre l'air au sommet de l'Irnan là-

708 Une selle de chameau.

bas. » Son raffîc lui demanda à l'oreille, ce que j'entendis cependant, « N'est-ce pas la un Yahûdi ? » - « Il ne fait aucun doute que c'est un Juif, (répondit Abd el-Aziz), ou à ce qu'on m'a dit un Nasrâni, ce n'est qu'une différence de noms. » Alors l'autre, avec une mine épouvantée, comme s'il tenait le Sheytân par un de ses membres, « Seigneur, j'implore ta miséricorde ! Et [428] c'est, pouah ! un Yahûdi ? Ullah confonde tous les kuffâr. » Lorsque je revins à Teyma. Abd el-Azîz avait fait l'emplette d'une courtoisie toute neuve, depuis qu'il avait ouï dire ce que l'étranger avait publiquement déclaré à son sujet, « Un âne ignorant, et le cheikh de tous les Yahûd de Teyma. » Avides d'éloges, les Arabes sont sensibles comme des femmes vaines à l'opinion des hommes. Ils apportaient la nouvelle d'un désastre survenu chez eux, le Haddaj s'était éboulé ! Il le prenait cependant à la légère, car ses deux ou trois poulies et le côté qui appartenait à son sùk étaient encore intacts ; sa faction n'avait pas subi de perte.

Ces scélérats de Bédouins apprirent sans broncher la malchance des Teyâmena, ces marchands de dattes et de blé, qui se jouent, pensent-ils, de leur inexpérience en usant de fausses mesures. D'autres personnes qui arrivèrent plus tard de l'oasis, nous apprirent que les habitants de la ville et les fanatiques faisaient retomber toute la faute sur le Nasrâni. « Le Haddaj ne s'est éboulé que peu de jours après que j'y étais, je l'ai fait tomber avec mes yeux », mais les plus sensés dirent, « Il n'est tombé qu'avec la permission d'Ullah. » Je demandai à un estimable et franc Teyâmena, « Comment ai-je pu faire pour que votre puits s'écroule ? » Et lui : « Khalil, je ne crois pas que cela soit de ton fait. (Il ajouta sombrement) Je pense plutôt que c'est celui d'Ibn Rashîd ! » Le prince et ses hommes (peut-être trois cents chameliers), retournant de leur expédition contre les W. Ali, étaient restés campés un jour ou deux hors les murs de Teyma. Il ajouta, « ils étaient aussi nombreux que les grains de sable, uff ! » - « Fut-ce le piétinement de leurs abreuveurs, autour du Haddaj ? » — « Non pas, mais el-âyn, l'oeil ! » Le mauvais œil fait partie des superstitions sémitiques. L'œil est l'enfant chéri du corps, la fenêtre de l'âme, et ils se figurent que c'est par-là que jaillit son influence maligne. Depuis ce jour, les nomades fanatiques me considérèrent comme encore plus dangereux, « l'adversaire de Dieu. »

Un gros ghrazzu fit un soir irruption dans notre campement, quatre-vingts Bishr, qui avaient enfourché leurs montures pour aller fondre sur leurs ennemis W. Ali. Cette nuit-là, dans leur dîra, ils reçurent l'hospitalité des Fukara. Ils furent amicalement traités, et apprirent après le souper la nouvelle toute récente, selon laquelle les W. Ali avaient établi leur campement autour des puits de Mogeyra, à environ quatre-vingts milles d'ici, sur la route du hajj, à une étape sous el-Héjr. Je demandai à Zeyd. « N'enverraient-ils pas un messenger cette nuit pour avertir leurs cousins de la tribu sœur ? » Réponse, : « Ha, non ! Mais qu'on leur prenne tout ce qu'ils ont, ne peut que nous être profitable. » Quelques mois plus tard, me trouvant avec des W. Ali, je les entendis censurer cette traîtresse malice [429] des Fukara. bien qu'ils en fussent eux-mêmes pleins ce qui est en vérité l'état naturel des Bédouins. il est dit proverbialement de la nation Annezi, à laquelle toutes ces tribus appartiennent, et qui est la plus grande de toutes les ashîrats de la Péninsule, « Dieu a accru les Annezi, et Il a établi des divisions entre eux, » Il n'est pas un seul moment sans qu'une de leurs fractions ne soit les gôm ou ennemis brigands, d'une autre. Les Annezi ont été comparés aux B. Israël ; ils ne sont pas sans ressemblances. Leur tradition veut qu'aux premiers siècles de l'ère mahométane, le siège de ce peuple ait été la dîra qui s'étend un peu au nord de Médine, et qui est aujourd'hui celle des W. Ali. Puis ils conquièrent Kheybar, dont les vallées fiévreuses plantées de palmiers sont restées leur patrimoine jusqu'à ce jour.

Par une étrange coïncidence, tandis que les Bishr étaient à leur recherche, un grand ghrazzu de Welad Ali s'était mis en route pour surprendre les Bishr. Un nouvel hasard fit que ces escadrons hostiles se rencontrèrent dans le désert. Cent chameliers sur des thelûl couvrent autant de terrain que tout un régiment. C'est un superbe spectacle que de les voir s'avancer en chantant, sur leurs hautes selles, inclinés sur le cou de leurs bêtes décharnées aux longues enjambées, dans l'éclat martial des armes. Lorsque l'ennemi est en vue, les cheikhs à la grande lance échangent leurs dromadaires

contre les chevaux qui ont été amenés jusque sur le champ de bataille. Cela fait que l'homme qui montait en croupe, radif, derrière le cheikh, et qui est aussi son porte-fusil, reste seul dans la selle du thelûl. Montés sur des bêtes aussi lentes que des moutons, ces chameliers sont, en comparaison de la peu nombreuse cavalerie légère, comme une sorte d'infanterie lourde, d'hommes armés de mousquets à mèche. Précairement assis sur un coussinet sans étrier, le cavalier nomade ne peut porter d'arme à feu longue et pesante, qu'il serait dans l'incapacité de recharger. Très peu de ces cheikhs méridionaux possèdent de vieux pistolets d'arçon à silex, qui délaissés du temps de nos aïeux, ont été vendus hors d'Europe. Ils mettent tout leur espoir dans leur romhh ou shelfa, la lance bédouine, dont la hampe faite d'un léger réseau des rivières de Mésopotamie, est presque aussi longue que leurs courts chevaux ; ils la lancent au—dessus de leur tête. Fahd, le fils de leur grand cheikh, jeune homme imberbe et inexpérimenté, était l'agîd ou chef du camp des W. Ali, et Askar, fils du grand cheikh Misshel, mentionne Plus haut, celui de l'autre. Ces jeunes chefs Annezi ennemis étaient les fils de deux sœurs. Se penchant impétueusement, Fahd transperça son cousin Askar, mais, terrassé par les mains d'hommes robustes, il fut Pfl5 vivant. Glorieux et confiants dans les tentes, les W. Ali furent saisi d'une teneur panique sur le champ de bataille, en présence des belliqueux [430] Auaji, les plus vigoureux et les plus résolus des Bédouins de ce pays dans lequel chacun desquels ils voyaient le vengeur du sang versé devant Kheybar⁷⁰⁹. Ils leur crièrent alors qu'ils étaient frères ! Et ces W. Ali qui étaient cent vingt hommes armés, firent leur reddition aux quatre vint lions Bishr , chacun suppliant piteusement son spoliateur, « akhyei ya akhyei, ah, mon petit frère ! Voici mon thelûl, prend-le, voici mes armes, et jusqu'à mon manteau ; prends tout, mais laisse-moi la vie sauve. » Très peu de leurs cheikhs, des cavaliers, réchappèrent ce jour-, sur leurs juments. D'entre les chameliers, trois hommes hardis, des montagnards, réussirent à prendre le large. C'étaient des Moahîh, qui s'étaient joints à eux dans l'espoir de se partager les dépouilles de l'ennemi commun. Avant que l'année se fût écoulée, les Moahîb furent misérablement dépossédés, en une seule journée, de tout leur bétail, par les mêmes Bishr. A un moment ou à un autre, j'avais fait la connaissance des cheikhs des deux camps et c'est d'eux que je tiens ce récit.

Les Bishr reçurent leurs dakhîls à quartier³. Ils ne voulurent pas, comme ils l'eussent fait s'ils n'avaient eu que la vengeance en tête, faire une boucherie de leurs parents. Comme les Arabes méridionaux n'ont pas coutume de mettre des vies humaines à rançon, ils laissèrent partir leurs ennemis, en chemise et pieds nus, retrouver leurs femmes à la maison. Il est contraire à la conscience arabe de réduire une kabîla à néant. Il y a des tribus voisines, gomânis cruels depuis le temps de leurs ancêtres, comme les Fejîr et les B. Atîeh, qui ne se sont jamais rencontrées en bataille rangée, alors qu'elles eussent pu, en une journée, vider de si longues controverses, par l'anéantissement de l'une d'elles. Mêmes les vieilles rancunes cruelles des Bédouins s'inclinent devant la souveraine pitié du désert. Une fois le danger passé, ils sont capables de considérer leur ennemi défait avec bienveillance, éprouvant de la compassion pour la lignée arabe dont il se partagent l'ancêtre. Lorsque dans une expédition, des hommes tombent blessés, ceux des ennemis qui ont eu le dessus les feront souvent porter à leur menzil, loin en amère du champ de bataille. Là, ils nourrissent leurs ennemis languissants, jusqu'à ce qu'ils se remettent sur pied. Ils donnent alors une outre d'eau à chacun et lui disent ruhî, « va », sans exiger de lui aucune promesse, ne plaçant qu'en Ullah leur espoir d'être pareillement traités s'ils se trouvaient dans cette nécessité. Mais Fahd fut emmené avec les Bishr, car il doit répondre de la vie d'Askar. Si son cousin mourrait, il devrait être mis à mort, à moins que son plus proche parent ne consente à recevoir le prix du sang. Dans l'entre-temps, il sera nourri dans les tentes de ses parents [431] hostiles, Askar se remit lentement dans les mois qui suivirent. Je fis remarquer, « Lorsque ces tondeurs de W. Ali reviendront tondus à la maison. de quelles danses et de quels hululements ne seront-ils pas fêtés par les hareem venues à leur rencontre ! » Il fut répondu, « Oui, billah, ils ont mérité la risée des femmes ! » « Mais comment ont-ils fait, se comptant cent vingt pour s'incliner devant moins nombreux qu'eux ? » Réponse : « Ne sont-ils pas des W. Ali ? Et c'est leur façon d'agir. » Ils ne sont pas belliqueux, mais

les Fejîr, la tribu sœur, n'étaient jamais traités avec mépris par leurs ennemis, qui sont toutes les grandes tribus libres qui viennent derrière eux, les B. Atîeh, les Howeytât, les Billî, les Jeheyyna.

Les nuées de sauterelles de la seconde couvée, que les Aarabes appellent am'dan, « piliers » [c'est le mot que nous lisons dans Exode⁷¹⁰, l'ammud de nuée et de feu], tourbillonnant et voletant comme des atomes de poussière dans les rayons du soleil, planèrent au-dessus de nos têtes pendant plusieurs jours, drues comme la pluie et s'élevant des environs du sol à une grande hauteur dans l'atmosphère. Elles se posent comme des oiseaux, en abaissant leurs longs tarses postérieurs vers le sol. Elles envahissaient les tentes, et aveuglées par la faim, nous mordaient même les mollets, pendant que nous buvions notre café. De naissance, elles n'opposent pas de résistance à la volonté du vent, comme dans les Psaumes, « Je suis ballotté comme la sauterelle⁷¹¹ ». À tout instant il en tombait par terre, et elles se cognaient contre les pierres. Après cela nous les vîmes emportées en direction du sud. Sachant qu'à l'heure qu'il est elles s'apprêtent à dévorer Kheybar, où leurs dattes seront perdues, les Aarabes sortirent et restèrent à les fixer du regard avec une indifférence fataliste, et en poussant des aha ! ils rentrèrent s'asseoir, remettant leur sort dans les mains d'Ullah, dont ils disent qu'il est généreux. Plus souvent qu'à leur tour, dans une telle infortune, les Arabes souriront sur leurs espérances brisées, avec une sorte de pieuse mélancolie. Les enfants apportent les sauterelles qu'ils ont ramassées, embrochées sur une baguette, et les nomades les font griller sur la braise. Puis, arrachant les pattes roussies, ils leur enlèvent la tête, et ce qui reste du corps de l'insecte est bon à manger, mais pas celui de ces essaims tardifs, nés à une époque d'herbage desséché. Un jeune homme rompant à notre foyer le corps rôti de la première, il en tomba un ver. Il le rejeta avec répugnance et cria, « Pouah ! Wellah cela lui faisait passer toute envie de manger des sauterelles. » Cependant des femmes allèrent en ramasser : elles appartenaient à des familles pauvres. Les buveurs de café me [432] demandèrent. « Mangez-vous les sauterelles dans votre beled Khalîl !, Dites-nous, est-il salutaire d'en manger ? » (Nous lisons dans le Lévitique que les fils de Jacob peuvent manger des différentes espèces de sauterelles⁷¹².) Les Arabes croient qu'il y a une saison de sauterelles presque tous les sept ans. On se souvint de cette année-ci à cause des essaims de Sauterelles et de la grosse chaleur de l'été. L'insecte mâle est jaune tacheté de brun, la femelle un peu plus grande et de couleur plombée. La paire d'ailes vitreuses est tachetée, la paire intérieure est large et repliée par en dessous. Sa longueur jusqu'à l'extrémité des ailes repliées est de près de trois pouces. Les Bédouins disent, « Son œil n'est pas ce qui semble tel dans la tête mais c'est cette tache claire sous les courtes pattes antérieures. » Je pris une plume et traçai l'esquisse d'une sauterelle. Sur la feuille suivante il y avait un dessin d'Abu Zeyd. Tous les Arabes vinrent voir les deux images. « Très bien, Khalîl », dirent les curieux naïfs, « Et ha ! son image wellah. sans aucune différence ! » Et l'un d'eux macula le dessin de la sauterelle avec ses doigts, rarement levés, pour voir s'il s'étendait également sur le papier lisse, et yeteyr dit-il, « elle va se lever et voler ! » Chaque fois que des buveurs de café venaient au menzil de Zeyd, ils demandaient Khalîl, et « Qu'il nous montre Abu Zeyd et son livre d'images. » C'étaient quelques gravures de mon livre de médecine. Puis ils s'émerveillaient de regarder dans ma longue-vue, avec laquelle, visant un chameau à une distance d'un mille, ils le voyaient comme s'il paissait sous leur nez. Néanmoins, comme de quelque chose dépassant leur entendement, ils n'apprirent pas à la convoiter. Pour aiguïser leur vision, ceux qui avaient la vue la plus perçante, voyant comme des faucons. auraient eu bien besoin d'essayer tous mes collyres, car il n'est aucun don de la nature qui leur soit aussi profitable dans la vie qu'ils mènent dans le vaste désert.

Pendant tout ce temps, les chiens faméliques des menzils, qui avalaient voracement les sauterelles, étaient les seuls qui donnaient l'impression d'être en bonne santé, courant allègrement dans le campement, donnant le ventre plein, et témoignant d'une insoucieuse mauvaise grâce envers les Aarabes. Les nomades disent de leurs chiens qu'ils « mordent le loup ». Ils montent la garde

710 Accordèrent la vie sauve à ceux qui s'étaient placés sous leur protection.

711 Psaume, CVIII, 23.

712 Lévitiques, XI, 22.

toute la nuit tandis que l'Aarabe somnole. Chez les Fejîr, Bédouins d'une « dira chamelière », les « mangeurs de loups » ne sont pas nombreux et ils appartiennent à la race des roquets, un peu comme les chiens qui errent dans les rues, en Syrie. Les meilleurs que j'ai vus chez les Aarabes, étaient les gros chiens à poil broussailleux des Billî, dans la Tehama. Le chien nomade commun est jaunâtre, avec une silhouette de renard ; on voit les mêmes dans presque toutes les régions [433] désertiques de la planète. Quelques Bédouins ont des lévriers que la faim rend légers et très rapides à courir le lièvre ; ce sont eux qui attrapent le faon de la gazelle. Dans les tribus où les maîtresses de maison ont peu ou pas de lait à leur donner, les aboyeurs publics des villages bédouins (car ils ne sortent pas avec les troupeaux), sont maigres comme des carnes, et par temps de disette ils ne reçoivent aucune nourriture de la main de l'homme, hormis un peu d'eau. Il serait malaisé de dire de quelles immondices ils vivent alors. Ils ne restaurent vraiment qu'une seule fois dans le cours de la longue année ; c'est à l'occasion des quelques jours que dure le rassemblement des dattes à Khreybar, lorsque les fruits abondent dans les mains des pas imprévoyants Bédouins (plus qu'ils ne peuvent en emporter), ils donnent aux chameaux et aux ânes tout leur content de dattes, et en jettent aussi libéralement à leurs misérables chiens.

En retour des services qu'ils rendent jalousement, les chiens ne reçoivent jamais de bonnes paroles. Le chien est la seule créature que les deux Aarabes maltraitent chez eux, lesquels avec des rebuffades et des coups expulsent ces animaux profanes de leur beyt et ne les touchent jamais (à moins qu'il ne s'agisse de chiots pas encore sevrés) avec les mains. Un chien est-il surpris se livrant à un vol domestique, brigandant de la nourriture réservée aux hommes, il est chassé sous les huées et les cris, et il sera très cruellement battu. De graves serments sont alors proférés, « Il sera mis à mort, il l'a bien mérité. » Il s'ensuit que, dans ces pays, la parasite créature est d'un comportement extrêmement méfiant envers ses maîtres. La permission de coucher dans la tente n'est accordée qu'au lévrier nomade, car il est de noble race. Les chiens montent la garde toute la journée dans le menzil, chacun à proximité de son foyer, ahlahu. Dans la rahla, ils accompagnent le train des bagages et leur maîtresse. Trotinant dans l'ombre que font les grands chameaux ondulants, impatients de la chaleur et du sable qui leur brûle la plante des Pattes, ils iront reprendre haleine un moment à l'abri du premier rocher ou buisson qu'ils aperçoivent. À l'étape, la toile de la tente est à peine tendue (si on les y souffre, comme dans les tribus d'éleveurs de moutons) qu'ils rampent se mettre à l'ombre et grattent le sable chaud, et avec les pattes ils creusent un trou, pour se faire une tanière sur le sol frais. Le Chien égaré dans le menzil, et qui court aux abords de tentes étrangères, est conspué, Ahl-ak, ahl-ak ! « À ta maison, maraud ! » Les bruyants chiens nomades, aboyant aux talons de tout arrivant inconnu, assurent, pour ainsi dire, la police du campement nomade. Certains ont la dent dangereuse. Quelqu'un peut s'approcher, escarmouchant dans son dos avec sa badine à chameau, et les gens rappelleront leurs chiens. Mars s'il [434] n'y a qu'une hareem au logis, qui se contente de regarder avec une féminine malignité, l'étranger, l'étranger doit les chasser en leur jetant des pierres. La femme crierà alors. « Oh ! Oh ? Pourquoi lapides-tu un chien ? » et lui, « Le maudit a failli me dévorer, » - « Ô toi ! Ne lui jette pas de pierres » — « Alors rappelle-le femme stupide. et Fais vite, sinon je pourrais le tuer avec cette grosse pierre. » - « Malheur de moi ! Ne fais pas une chose pareille, ce chien mange le loup, il fait le guet contre l'ennemi, il est le gardien de notre beyt et des ghrannem. Je t'en prie, non, plus de pierres. » - « Femme insensée, avant qu'il ne m'ait mangé je lui aurai rompu tous les os qu'il a dans la peau, et maudite soit ta langue ! Tu aurais déjà pu le rappeler si tu ne gaspillais pas tant ta salive ! » Me trouvant dans une telle circonstance, je n'épargnai pas les pierres, et la sotte femme se crut lésée, mais les hommes répondirent, « Cela suffisait. » Comme ceux à qui on ne prête guère, les hareem sont naturellement d'une raison plus débile, et plus proches des enfants en matière d'honneur, aussi y a-t-il des tentes, où l'hôte de passage ne peut guère leur faire confiance ni à leurs enfants.

Les chiens faméliques des nomades se ruent sur tout ce qu'ils peuvent trouver au dehors, comme le bagage (lorsqu'il arrive qu'on le laisse hors de la tente d'un hôte étranger : alors ils le lacèrent de toutes leurs dents acharnées et de leurs ongles acérés. Porter les sacs d'un hôte dans la

tente est donc tenu pour un acte charitable. Les hommes qui chapardent les provisions d'autrui, sont souvent appelés « chiens » par les Bédouins. Hirfâ se présenta un matin sur le seuil de ma tente, « Où es-tu Khalil ? Je sors, et voudrais-tu surveiller ma maison un moment ? » - « Et où va donc aujourd'hui mon hôtesse ? » — « Je vais nous acheter du fil. Ouvre l'œil, Khalil, et veille à ce qu'aucun chien ne vienne à mon beyt. » À son retour quelques heures plus tard, Hirfâ vint me gronder, « Ha ! Négligent Khalil, des chiens sont entrés ici ! Pourquoi n'as-tu pas gardé mon beyt ? Ne t'en avais-je pas chargé ? » - « J'ai surveillé à ta place, Hirfâ, sans trêve, par ta vie ! assis au soleil devant la tente, et pas l'ombre d'un chien n'est entrée. » — « Hélas, Khalil ne comprend pas que "les chiens" sont des êtres humains. Dis-moi, Khalil, qui a été ici pendant mon absence ? » - « Deux hommes sont venus, et lorsque je les ai vus s'abriter dans ton appartement, j'ai cru que c'étaient des parents et des connaissances à toi. Pouvais-je deviner qu'un membre de la tribu irait voler dans le beyt d'un contribule ? » - « Mais ceux-ci ont volé, dit-elle, un boisseau de dattes, et tout cela par ta faute. » Les nomades du commun n'ont pas conscience ou à peine, que prendre (ne fût-ce que) la nourriture d'autrui, c'est voler, car on considère qu'elle est à tout le monde, kheyir Ullah⁷¹³.

[435] Dans ces hautes terres arides, les sereines nuits d'été sont fraîches sitôt le soleil couché. Après avoir soupé, les hommes vont bavarder avec leurs voisins. Les amateurs de café sont en quête de leur tasse du soir. Les Arabes de la compagnie du café qui s'est réunie dans le mejlis, cancanent jusqu'à minuit. Il n'est pas rare que dans notre menzil seul le berger reste au logis et monte la garde au chant grossier qu'il tire de la grave corde du rabeybi.

Les soirs de clair de lune, les enfants s'attroupaient auprès de nous. Garçons et filles sortent en bande des beyts de leurs mères, et gambadant dans le sable, ils jouent aux chevaux, jusqu'à ce qu'ils trouvent à escalader une dune ou un rocher. Un chœur de fillettes s'assemble, qui en battant des mains reprend sans trêve le même refrain d'un seul vers. Des petits sauvageons se débarrassent de leur tunique, et jettent leur mouchoir de tête par terre ou s'ils ont tout laissé dans le beyt maternel, courent tout nus, n'ayant qu'un haggi autour de leurs reins frêles. C'est le ruban de cuir tressé, que portent tous les Arabes dignes de ce nom, hommes et hareem, et qu'ils ne quittent jamais. Chaque garçon-cheval s'est choisi un partenaire, sa faras ou jument. Main dans la main, ils courent, loin, loin, chaque paire caracolant derrière l'autre, et se font la chasse au clair de lune dans le désert. Il lance des ruades aux chevaux qui les talonnent, et s'échappe en hennissant. Et ce divertissement des enfants Arabes, de pure race, est exempt de toute querelle entre cœurs envieux. On n'entend pas de cris de colère, aucun coup n'est échangé. Les nomades ne sont jamais brutaux. Cela peut durer une heure ou deux. Les jeunes gens seront parfois attirés par le groupe joyeux que forment les jeunes filles : ils bondissent comme de grands chameaux parmi les petites ghrannem, mais ils ne sont pas dévêtus, et ils n'approchent que des yeux l'essaim chantant des jeunes donzelles. Le jeune homme qui manifesterait sa nature vicieuse serait perdu dans leur estime. Passé l'âge de l'enfance, ces Arabes indolents ne s'adonnent à aucune espèce de passe-temps viril. Je n'ai pas vu de cavaliers s'exercer autant sur leurs juments, que les Ahl Gibli, ou nomades du Sud. Se livrer à des jeux d'enfants les fatiguerait inutilement, pensent-ils. Ils ne connaissent d'autre divertissement que de faire partir leurs mousquets dans les fêtes familiales. Étant des bergers, ils mènent naturellement une vie contemplative. Les grossières humeurs sanguines, qui pourraient les pousser à se livrer à des jeux d'adultes, ne peuvent couler à flot dans leurs veines chichement sustentées. Il est très rare qu'un Bédouin soit robuste. Je n'ai pas vu une seule jeune femme, au sud de Hayîl, qui eût les joues roses. Même elles participant de l'aridité estivale, et perdent leurs couleurs à la fleur de leur âge.

[436] C'est à présent, dans le doux été, la saison des muzayyins, les fêtes de circoncision des enfants nomades, la tente maternelle est décorée de rudimentaires franges de lambeaux d'écarlate. de touffes de plumes d'autruche qui ont mué et de tous les ornements aux couleurs criardes qu'elles ont pu trouver ou emprunter. Un chœur de sveltes du voisinage s'y assemble, lesquelles dans leurs

713 Le don, la générosité d'Ullah.

plus beaux atours chanteront à cette fête. Un mouchoir neuf, dans lequel une plume est passée, ceint le front de chaque demoiselle. Elle a des boucles d'oreilles grandes comme des bracelets, et elle porte aujourd'hui son anneau de narine, zmeyem. Ce sont des bijoux d'argent, et certains, réputés dater du temps jadis, sont en métal d'or fin, thahab el-asfr. Ce sont là les ornements des femmes bédouines, qu'on voit rarement en d'autres circonstances (les jours ordinaires, elles portent un clou de girofle dans leur narine percée) et elle a des bracelets de perles et des bagues en métal. Leurs courtes et fines tresses aujourd'hui dénouées, pendent sur leurs frêles épaules, et luisent au soleil, peignées de frais avec de l'urine de chameau. Les fillettes se sont fait prêter des manteaux neufs, qui sont les mêmes pour les hommes et les femmes. Formant à l'écart un cercle féerique, elles entament une ronde d'un pas léger, en battant les paumes de leurs petites mains, chantant sur un air de mélodie les quelques mots d'un vers unique, sans jamais changer de cadence. Avec leurs visages enfantins marqués par la faim, on pourrait les prendre pour de jeunes bohémiennes. Elles qui quittent rarement les jupes de leur mère, elles vont à présent jouer sous le regard des hommes, les yeux baissés, avec une timidité virginale. Mais l'humeur railleuse des Arabes n'est jamais très longtemps silencieuse, et il arrive que dans cette fête diurne, les jeunes gens les entourent en les brocardant. Certains vont même jusqu'à arracher brutalement les plumes des petites danseuses, leurs proches cousines, qui n'osent réagir autrement qu'en leur lançant des regards de reproche, ou bien, avec des rires bruyants, les weleds se choisissent des épouses dans le doux essaim, et si un étranger se trouve là, ils lui demanderont d'élire celle qu'il voudrait prendre pour femme. « Hein ho ! Que penses-tu de nos filles, et de celle-ci, et de celle-là, n'ont-elles pas un joli minois ? » Mais les vierges ne sourient pas, et si l'une d'elles lève le nez, on lui voit une expression détachée et pensive dans les yeux. Comme des enfants sous la férule, elles doivent respecter une contenance étudiée. Ceci dit ce ne sont pas des sirènes. Sous la mâle tyrannie de la religion mahométane on n'a d'égards que pour un comportement distant de jeune fille de bonne famille. Elles dansent comme de tendres candidates à un ménage heureux et à une maternité bénie par des garçons. Puisse demain bientôt leur advenir ! Qui sera comme ce joyeux jour, dont elles célèbrent [437] l'avènement par leurs chants, dans lequel un petit d'homme est réuni à la religion de l'Islam : ce jour est plus beau que celui de sa naissance. Les fils des nomades sont circoncis avant d'avoir atteint l'âge de trois ans révolus à un moment où, la saison peut être mise à profit, sans considération superstitieuse des jours, et où la mère pourra fournir assez de blé ou de riz pour le souper de ses hôtes. Par temps de grand vent ou à cause de la rahla des Arabes, l'opération est parfois remise au lendemain.

Les amis du père accourent à son invitation. Certains se sont ceints la taille d'une cartouchière et arborent un pimpant baudrier, cliquetant de toutes les chaînettes en acier et des cornes à poudre en laiton qui y sont accrochées. et ils portent leur long mousquet sur l'épaule. C'est avec cette arme qu'ils aiment à prouver leur adresse, en tirant sur le crâne du mouton. que le babbu de l'enfant a sacrifié à « l'hospitalité. » Chacun égorge son sacrifice de ses mains, comme dans l'ancien monde, et la carcasse est écorchée et déchirée avec une prestesse toute arabe. Les nomades sont tous des écharneurs chevronnés. Les quartiers sont ensuite suspendus à quelque buisson ou à des branches, que vagabondant dans un désert ouvert, ils sont peut-être allés chercher sur les versants d'une montagne distante. Comme le soleil décline, la viande est jetée dans un chaudron, jidda. Tels des trophées, les longs intestins restent pendus aux buissons. Après la viande, ils font ventre du brouet de toutes sortes de grain qu'ils peuvent avoir. Au coucher du soleil, les fillettes qui ont dansé la ronde se dispersent; les hommes vont dire leurs prières à l'écart, et c'est le moment où le bétail est ramené au campement. Les hommes s'étant relevés de leurs oraisons, le souper est servi dans la tente. Le Plateau de bois grand comme un bouclier qui est posé devant eux, contient souvent de quoi nourrir trente personnes. Rentrant bruyamment du pâturage, les jeunes bergers arriveront un moment plus tard ; la joyeuse rumeur du muzayyin les attire, et leur dégourdit les jambes. Sur un rang, chacun posant le bras sur l'épaule de son voisin, les weleds rieurs débordent de gaieté. À un cri qu'ils poussent, ils jettent une jambe en avant, virevoltant et ondulant, avançant, bondissant tous en chœur, le temps de chanter d'une voix rauque une courte ballade. Les femmes de la tente battent

des mains, une se lève, une verge à la main, et au moment où les danseurs s'approchent, elle sort en dansant, à leur rencontre. Selon toute vraisemblance, c'est la mère, et son chant leur fait joyeusement écho, tandis que la rangée s'avance pliée en deux et vacillant comme un seul homme, en psalmodiant son refrain perpétuel. Comme ils continuent d'avancer vers elle, elle danse à reculons, feignant de se défendre avec sa verge. Son visage est tourné vers eux, qui continuent, leurs gorges viriles Psalmodiant ce vers, comme s'ils la poursuivaient et voulaient la forcer. [438] Les nomades forgent même des théories pour justifier la circoncision. Étant des pasteurs. ils allèguent l'exemple de tous les animaux domestiques pour prouver que cette sorte d'empêchement ne se trouve que chez les fils d'Adam. Lorsqu'ils me questionnèrent à ce sujet, je leur dis, vous avez donc le droit d'amender l'ouvrage d'Ullah ! » - « Il ne s'agit pas de cela, répondirent-ils, mais seulement de la convenance de la chose. » Interrogés. « Quels sont les devoirs d'un Musulman ? » ils répondirent « Que l'homme jeûne pendant le mois prescrit et récite ses prières de chaque jour », ne faisant pas mention de la circoncision, qu'ils appellent « purification ».

Le 15 avril, après une matinée pendant laquelle le vent avait soufflé du nord-est en froides rafales, je relevai au début de l'après-midi, par temps calme et ensoleillé, à une altitude de 4000 pieds, une température de 35° C sous la tente. Avec la sécheresse de l'été qui commençait l'herbe se courbait et flétrissait, le désert changeait de couleurs ; le printemps était terminé. Les Bédouins décampèrent et allèrent loger dans des campements désolés. Un matin, alors que cela faisait une heure que les chameaux avaient été menés au pâturage, l'alarme fut donnée, d'un gôm. Un berger qui avait pu s'échapper sur un thelûl arriva, et nous dit au mejlis, « El-'bil, nos chameaux ont été ravis. » Les cheukh se levèrent du foyer et laissant là leurs tasses, avec des mines graves et effrayées, tous s'élancèrent hardiment et se hâtèrent de quérir leurs juments. Hier, en avait vu rôder des haramîyeh, et à présent chacun courait prendre les armes. Les gens sortaient des tentes comme des guêpes en colère. Les uns portaient un mousquet, d'autres tenaient une lance, tous étaient à pied, hormis les cheikhs à cheval, et ils se précipitèrent pour requérir leurs ennemis, invisibles sous le bref horizon du désert. Il ne resta bientôt plus dans le camp que les femmes, les enfants, quelques malades et les vieillards. On me demanda si je désirais me joindre aux poursuivants des voleurs, car Zeyd leur avait raconté que Khalil participerait à leurs expéditions. « Khalil (crièrent les femmes), consulte pour nous tes traités de divinations⁷¹⁴. Ne peux-tu t'en servir pour prophétiser (shûf f'il ghraib) ? Lis-les et dis-nous ce que tu y vois de ces gomânis. Que le châtiment fonde sur eux ! Ils ont certainement aperçu les feux de nos gens qui montaient la garde, la nuit dernière, et ils sont restés tapis derrière la montagne qui est là-bas, jusqu'à ce qu'on ait sorti les chameaux. » Nous passâmes une longue matinée, dans la froide incertitude de cette mésaventure.

[439] Plusieurs jours auparavant. Motlog était allé à Hayîl pour traiter avec l'émir et il avait laissé le gouvernement de la tribu aux mains de Rahîel. homme que cette conjoncture inopinée avait plongé dans une grande perplexité d'esprit. Dans l'après-midi au retour des hommes armés de la tribu, nous allâmes prendre place au mejlis et débattre de cette malencontre. Je n'entendis pas prononcer un mot à propos de la poursuite, et m'en étant inquiété auprès de mon voisin, « Oui, ils selleront leurs thelûl, dit-il. sitôt que le 'bil⁷¹⁵ sera revenu au campement, dans la soirée », car tout le gros bétail n'avait pas été pris, seulement les bêtes qu'on avait menées paître au nord du menzil. À la guerre, la rapidité compte double, mais ces Bédouins restèrent assis et cois pendant toute la journée, pour conjecturer qui pouvaient être les brigands, les laissant ainsi prendre le large. Tous dirent, « des Aarabes du Nord, » car on les avait vus armés de pistolets. Ils argumentèrent pour savoir si c'étaient des Sherarat ou des Howeytât Ibn Jasi (des Bédouins des environs de Man) ou bien des Ruwalla. « Écoutez-moi, et je vous révélerai, dit Zeyd (qui tirait vanité de ce savoir auprès d'eux), qui ils sont. Je dis donc, des es-Sokhûr, et vous verrez que c'est vrai. » Les quelques mots qui étaient tombés de la bouche des ennemis furent alors examinés avec curiosité. Ils avaient défié

714 « *Your wise books* » : livre de magie.

715 Les chameaux de la tribu.

les bergers qui gardaient les chameaux, « Quels Aarabes êtes-vous, ha ! Des Fejîr ? » Cela ne pouvait suffire pour identifier le loghrat d'une tribu. Le gôm était fort de treize hommes à cheval, et de vingt à thelûl. Tandis qu'ils emmenaient le butin, une de leurs juments s'échappa, et elle fut ramenée au campement, mais on ne put rien en apprendre, les cheikhs nomades n'ayant pas coutume de marquer leurs chevaux avec le signe distinctif du bétail de la tribu. Vers le troisième jour, cette jument mourut de soif ! Personne n'avait voulu prendre sur sa petite réserve d'eau de quoi lui en verser. Si la chèvre d'un membre de la tribu s'égare parmi eux, et que son propriétaire leur est inconnu, personne ne l'abreuvera. Du temps que j'étais avec eux, j'ai sauvé la vie d'une ou deux bêtes égarées, persuadant certains de mes patients de leur donner à boire.

Au mejlis, ils firent ensuite le décompte du nombre de chameaux qui avaient été pris, énumérant les noms de leurs propriétaires. Zeyd tenait les comptes, traçant une nouvelle ligne dans le sable pour chaque dizaine. Ainsi qu'il le leur dit, il trouva douze dizaines et sept chameaux, la valeur de \$600 ou plus. Le nombre total des chameaux de la tribu n'atteignait pas 2000, ni même, à mon avis, 1500 tout ronds ; et je suppose que, dans le désert toute la fortune des deux cents foyers de Bédouins Fukara, leur grand et leur petit bétail, les tentes et les ustensiles, n'excédait pas £17000. Leur patrimoine foncier de Kheybar peut valoir en outre un peu plus de [440] £7000. J'estime donc qu'un foyer de ces pauvres Bédouins du Sud peut posséder un capital d'une valeur de £120 sterling ; et très semblable est la situation de leurs voisins nomades. Dans la même petite tribu, on trouve des nobles et des roturiers. des moyens d'existence suffisants, la portion congrue, et une abjecte misère. Plus gros propriétaire que les autres, grand cheikh Motlog n'avait pas plus de vingt-cinq chameaux en propre. Il y a aussi des différences de tribu à tribu. Les grandes tribus du Nord comme les Annezi en Syrie, et les Shammar septentrionaux du côté de là Mésopotamie, qui se déplacent dans une contrée plantureuse, sont riches de bétail et de chevaux. On peut en dire autant des Kahtân et des Areybi des tribus méridionales, (dont nous verrons que la mousson annuelle arrose leurs diras), mais ces tribus nomades du centre, qui hantent une terre sans pluie, sont « plus faibles ». Les tribus de la route du hajj, qui reçoivent une surra, sont celles qui paraissent le plus aux foyers du café, les plus misérables et flasques d'esprit de toutes. Chaque année, les cheukh Fejîr se partageaient, à mon estimation, environ £600 de ces allocations ! dont presque une centaine de livres revenaient à Zeyd, qui percevait la surra de son père, et £160 à Motlog, avec par surcroît quelques rechanges de vêtements, du grain, et certaines indemnités pour leurs tentes, et des ustensiles. Ils n'en étaient pas moins tous pauvres, et leur condition ne s'améliorait jamais. Le halal de Motlog ou son « partage légal » de bétail, sa jument, sa tente et les effets du ménage, tout cela mis ensemble, ne valait pas £300, à mon avis. Ajoutons-y ses biens fonciers de Kheybar et nous pouvons conclure que la valeur de ses biens atteignait à peine £500.

Les Aarabes perdirent un temps précieux. Leurs épouses préparèrent des provisions de bouche pour ceux qui se mettraient en selle dans la soirée. La décision de participer est laissée à la discrétion de chacun. mais, s'il tient à préserver sa bonne réputation, le maître d'un thelûl Peut difficilement se soustraire au service commun. Rahîel conduisait la poursuite. Certains des assistants fanfaronnèrent, « Cette nuit ou vers le matin, lorsque les haramîyeh se croiront en lieu sûr, et prendront leur premier repos, nous leur fondrons dessus à l'improviste, et recouvrerons notre bien, si Dieu le veut, et nous nous emparerons de leurs bêtes à leur nez et à leur barbe. » Lorsque des chameaux sont emmenés dans une razzia, les brigands les chassent devant eux, les faisant courir toute la journée, dans l'espoir de semer les poursuivants, et alors que le soleil se couchait, il était bien possible qu'ils eussent déjà pris une avance de cinquante milles. Leurs derniers mots, en se levant, furent, « Plût à Dieu que tous les chameaux qui ont été pris soient, demain à cette heure-ci » couchés devant les tentes de leurs Propriétaires. » La compagnie se [441] se dispersa sur ces paroles de bon augure, chacun allant souper de son côté après quoi les poursuivants monteraient leur thelûls, car les cheikhs (s'agissant d'une longue poursuite) n'emmènent par leurs juments. Zeyd resta au logis. Il avait deux thelûl, dont il dit qu'« ils étaient malades. » Khalaf se cloîtra aussi dans sa tente bien qu'il se vantait que sa jument valait tant et tant de chameaux et qu'il faisait partie

des principaux cheikhs des W. Ali, il n'avait pas de bête qu'il pût monter. Lorsqu'elle est faible, une excuse ne pèse pas lourd dans le plateau de la considération publique, et tout le jour suivant, mélancoliquement assis et avalant de grandes quantités de café, Zeyd protesta avec véhémence qu'il était profondément navré, par Ullah, de ne pas avoir pu les accompagner.

Ce jour-là, ses chameaux avaient été épargnés, car ils paissaient de l'autre côté du désert, mais une calamité comme celle-ci est générale et elle doit être supportée par toute la tribu. Nul de ceux qui ont perdu leur bétail aujourd'hui ne sera laissé dans l'indigence. Le cheikh au pouvoir imposera tous ses contribuables et, dans un jour ou deux, l'identique de ce qu'ils ont perdu leur sera rendu, prélevé sur la contribution publique. Le cheikh enverra ses assesseurs faire le tour des menzils, où la situation de tous étant connue, un état est dressé du bétail de chaque foyer. Le jour suivant, un chameau sur les vingt qu'il possédait, et la valeur d'un certain nombre de têtes de petit bétail, furent levés sur Zeyd. Nous avons vu que les tribus nomades sont des communautés de frères, que leurs cheikhs régissent avec une modération impartiale. ils se partagent même les pertes d'autrui, et en pareil cas toutes les tribus sont solidaires. Le malheur n'est jamais loin, un jour néfaste peut survenir après de nombreuses années sans nuages, quand d'un seul coup une tribu est dépouillée de presque tout son bétail, comme cela fut plus tard, à ce que je sus, le cas des Moahîb. Et qu'advint-il alors ? Les Billî les plus proches leur donnèrent de bon gré un grand nombre de têtes de bétail, prélevées sur leurs troupeaux.

Si du bétail est volé à des étrangers qui résident dans la tribu, les membres de celle-ci ne sont pas tenus de le remplacer, tout comme les premiers ne sont redevables d'aucune contribution pour les pertes subies par leurs hôtes. il y a pourtant des tribus magnanimes, (je l'ai entendu dire des Shammar), qui, de leur propre chef, donneront quelque chose à celui qui, ayant vécu longtemps dans leur compagnie, se trouvera plongé dans l'affliction. Si un villageois a confié des bêtes à un nomade. pour les faire paître avec son propre bétail, et qu'elles sont ravies par des ennemis de la tribu, le villageois exigera la restitution de son bien, et il se saisira vilement de la personne du Beduwi, comme de son débiteur, s'il peut lui remettre la main au collet dans son village, mais le Beduwi, que ses lois [442] n'obligent pas à une telle restitution, sera sur ses gardes, et ne se risquera plus lit-bas, Ces controverses ont la vie dure, et il n'est pas rare que de vieux griefs se transmettent, par héritage, jusqu'à la troisième génération. Dans ce cas, la loi d'Israël est en faveur du villageois et enjoint au pasteur de rendre le bétail qui lui a été confié⁷¹⁶. Il est aussi, chez les Bédouins, une perte sans remède, c'est lorsque les bêtes de quelqu'un sont prises et que les cheikhs rassemblés au mejlis établissent que la perte est de son fait et sans rapport avec un événement affectant toute la tribu. L'infortuné crie amèrement à l'injustice de ses cheikhs, il n'a plus rien, et ils ne répareront pas sa ruine par un prélèvement sur le bien commun. J'ai connu de tels hommes, marris pour le reste de leurs jours. J'ai aussi connu des Bédouins prospères soudainement chus dans la pauvreté, après que leurs chameaux avaient tous péri dans une morine⁷¹⁷. Comme partout ailleurs dans le monde, chez ces pauvres gens aussi, c'est beaucoup que d'être entouré de bons amis, dans les mauvais jours. A l'homme bon et libéral dans le besoin, chacun de ses compagnons remettra une tête de bétail, de sorte qu'il pourra rétablir un peu de sa fortune.

Leurs ghrazzus et contre—ghrazzus sont la destruction des Aarabes. Razziant et razziés, ils ne peuvent jamais s'accroître : au terme de chaque marée il n'y a qu'un néfaste échange de bétail. C'est ainsi qu'aux yeux des nomades, les troupeaux de chameaux des Fukara se composent tous de bétail « mélangé » et disparate, c'est-à-dire qui ne sont pas nés dans la tribu, mais des bêtes dont il est clair qu'elles ont été volées dans des diras différentes. Le fils de Motlog, qui deviendrait grand cheikh à la mort de son père, me dit, « Oui, wellah ! Tous nos chameaux sont harrâm, (du butin pris dans des expéditions), et pas notre bien licite. » Ces dernières années, les Fejîr avaient été appauvris

⁷¹⁶ Exode, XXII, 11, 14.

⁷¹⁷ « *Murrain* », archaïsme (fléau, peste). De l'ancien français (1180) *morine*, *moryn*, dérivé de *morir* (mourir). On dirait aujourd'hui *épizootie* (peste animale, peste bovine, épidémie qui frappe les animaux.)

par les incursions de leurs voisins les Bishr, et ensuite les W. Ali, leur avaient pris leurs troupeaux, mais ils en avaient perdu la plupart à la suite d'une morine, survenue dans ces marches chaudes et sablonneuses, une espèce de colique, dont presque tout le reste de leur petit bétail avait péri. Une année plus tôt, Zeyd possédait un grand troupeau mixte de chèvres et de moutons, en sorte que Hirfâ, à l'époque du printemps précédent, avait préparé une charge et demie (la valeur de £18) de samn. Je ne voyais plus maintenant que la brebis et les deux chèvres allaitantes qui leur restaient, et qui ne donnaient qu'un petit bol de lait par jour. Découragé, il ne voulait pas en [443] acheter d'autres de son père, qui était le frère de l'ancien grand cheikh. Zeyd avait hérité un gros patrimoine foncier de palmiers dattiers à Khreybar. La moitié du fruit revenant aux agriculteurs nègres, son revenu s'élevait, me dit-il à près de 200 réaux. Cela faisait que, dans les bonnes années, avec sa surra, Zeyd avait de quoi dépenser près de deux réaux par jour, la valeur d'une chèvre, ce qui est beaucoup d'argent dans la khala. L'homme n'en était pas moins gueux, et se plaisant à différer ses remboursements, il était toujours en retard d'une vieille dette usuraire. Les cheikhs des B. Walab déposent leur argent, thahab, (épargne sur la surra du hajj) à el-Alli : cela permettra à celui dont les ressources sont basses d'accroître silencieusement son « halal », et le cas échéant de trouver au fond de son sac de quoi s'acheter une nouvelle jument. Le groupe des poursuivants emmenés par Rahîel resta trois nuits dehors. Les hommes demeurés dans le campement étant désormais très peu nombreux, ils se réunissaient continuellement pour boire du café. Les épouses aimantes passaient toute la journée assises dehors, faisant le guet. Dans l'après-midi du quatrième jour qui suivit leur départ, nous entendîmes les jubilations des hareem, lullilu ! mais la joyeuse note s'éteignit dans leurs gorges lorsque, du plus loin qu'elles pouvaient regarder, elles constatèrent que ceux qui venaient sur l'horizon ne ramenaient rien au bercail. Les hommes se levèrent tous ensemble, et s'avancant, ils regardèrent fixement. « Que signifie, dirent-ils, ce cri des hareem ? Voyez, ils arrivent les mains vides et chacun va directement chez lui ! » Retombant alors dans leur indolence fataliste, comme des vaincus, ils allèrent reprendre leur place dans la tente. « Certains, dirent-ils, ne vont pas tarder à nous apporter des nouvelles. » Rahîel se présenta peu après à l'entrée de sa tente, plantée juste derrière la nôtre. La maîtresse de maison va au devant de son mari qui fait s'agenouiller son thelûl ; elle l'accueille en silence, desselle la bête, et emporte son harnachement. Il est rare que l'homme la salue en public, et même s'il n'allait pas au mejlis, il ne parlerait pas sur-le-champ à sa femme. Aussi Rahîel, sans entrer dans sa tente, se dirigea vers nous. « La paix soit avec vous ! » dit-il la gorge sèche, et s'asseyant en poussant un soupir d'homme fourbu, il nous dit avec de la tristesse dans la voix, « que le deuxième jour, alors qu'ils suivaient l'ennemi dans le Nefûd, ils étaient arrivés en un lieu où le vent avait effacé les empreintes », et dit-il, « C'est Ullah qui l'a voulu ! » Ce fut alors qu'ils tournèrent bride, ils n'avaient plus le cœur de continuer à battre la campagne, pour retrouver les traces des voleurs. « Ha bon ! Dieu a voulu qu'il en fût ainsi ! » répondirent les indolents Aarabes. A cause d'un peu de vent, ils laissèrent ainsi un faible ennemi leur glisser entre les [444] doigts. bien qu'il emmenait près du dixième de leurs chameaux. Mais Rahîel, pour donner une conclusion heureuse à son navrant récit s'exclama. « Wellah, ils avaient trouvé de l'eau aux puits d'el-Hiza dans le Nefûd et en revenant par Teyma, il avait ouï dire que quelques-uns des membres du gôm y avaient relâché. et que c'étaient des Sherarat ». Rahiel et sa troupe avaient vainement couvert près de deux cents milles. « Nous n'allons pas tarder à savoir (dirent les Bédouins) à quelle tribu appartiennent les gens qui ont volé nos chameaux. Alors nous les razzierons et si Dieu le veut, nous leur en reprendrons autant. » Mais les ghrazzus rentrent souvent bredouilles. Un parti de Fukara, « vingt rikab » ou thelûls de combat. qui étaient tombés récemment sur les Beni Afîeh, n'avaient rien pris.

Dans le vaste désert, l'homme ne compte que sur ses propres forces, et il n'y a personne qui sans contrepartie prendrait sur soi de participer à une entreprise commune. S'il peut convaincre, le cheikh ne peut forcer personne, et si les mécontents vont leur chemin, il ne peut les arrêter. Composé de membres très lâchement unis, le corps social est faible, et maintes infortunes leur adviennent qu'un peu de sens civique leur permettrait d'éviter. « Pourquoi ne pas envoyer des

éclaireurs, (ainsi argumentai-je avec Zeyd), qui pourraient explorer la khala avant l'arrivée de votre bétail au pâturage ? On ne pouvez-vous poster un guetteur au sommet des rochers, pour signaler l'apparition de l'ennemi ? Pourquoi vous livrez-vous de la sorte au pur hasard, vous qui vivez sans protection au sein des dangers ? » Quand Zeyd répéta gravement mes paroles au mejlis, le fils du cheikh répondit promptement, « Certes, et ce serait une excellente chose, si nous pouvions la mettre en pratique, mais sache, Khalil, qu'il n'y pas de Beduw qui s'aventureront de la sorte à deux ou trois ensemble, par peur des habalîs, dont on ne peut dire où ils se terrent tant qu'on n'a pas entendu un deh ! partir de derrière un rocher ou un buisson, et c'est trop tard, le coup vous a féru. »

Motlog revint de Hâyil plus tard dans la semaine : c'était la première fois que lui et ses compagnons allaient là-bas. Ils avaient franchi une centaine de milles dans la vaste khala, ne se guidant que sur les repères montagneux dont ils s'étaient informés avant de se mettre en route. Nous avions plusieurs fois changé d'emplacement durant son absence et ce fut pour moi un étonnement que de les voir arriver, sans s'être égarés, à notre menzil. Les déplacements de la tribu étant décidés à l'avance, ils peuvent calculer à un jour près, l'endroit où leur route les fera tomber sur nos traces, et les ayant trouvées, ils n'auront plus qu'à suivre les empreintes [445] toutes fraîches de notre dernière rahla, et en montant sur la première hauteur qui se présente, ils cherchent du regard les noirs abris de leurs Aarabes. C'est ainsi que ces navigateurs terrestres parviennent bientôt à l'instable village, port de leur voyage. Tous ceux de la tribu qui n'étaient pas au loin à garder les bêtes, accoururent au parlement, pour entendre leur cheikh leur rendre compte de son ambassade auprès de l'émir, qui avait une telle importance pour la politique de leur petite nation du désert. Là, on leur dit que Motlog était descendu à la tente de son frère Rahîel. Chacun tenait sa pipe à tabac dans la main, et dit en arrivant, « Reprends des forces. Ô Motlog ! » et tendit son galliûn au grand cheikh. Motlog prit sa place devant eux, dans ses atours neufs, le présent habituel de l'Emir, et il remplit bénévolement les fourneaux de toutes leurs pipes avec l'aromatique tittun el-Hameydi de Mésopotamie, dont il avait ramené du village capitale de quoi passer quelques semaines consolatrices. Le café fut lentement servi à la ronde, à cette grande assemblée. La chaleur du jour était accablante, et malgré le soleil de midi dont les rayons dardaient sur les têtes, nul ne songea à aller faire un somme, ni même à manger, si grande était l'impatience de tous de connaître les intentions du terrible Émir. Ils siégèrent toute la journée, sans que personne quittât sa place, et à part le café et le tittun, ils restèrent à jeun jusqu'au soir. Le prince les autorisait à rentrer, sans crainte, dans leur dîra.

Après l'audience, les vassaux d'Ibn Rashîd reçoivent un rechange de vêtements. En outre l'émir octroya soixante réaux d'argent à Motlog, et donna dix pièces à chacun de ses compagnons de route. C'est par de tels artifices que les gouvernants arabes s'assurent, avec une libéralité feinte, le capricieux bon vouloir des sauvages Beduw. L'Émir a bien placé ce modique capital, si dans les années suivantes, il en récolte le décuple. Motlog était le cheikh d'une tribu tributaire, qui échappait peu ou prou à l'autorité de l'Émir. L'impôt levé sur les nomades est léger, car sinon il ne serait pas possible de le recouvrer : on s'acquitte d'une pièce d'une couronne pour cinq chameaux ou pour trente têtes de petit bétail. Il n'était ainsi prélevé que quatre cents réaux sur les Fukara, quelque chose comme huit ou neuf shillings par foyer. Le cœur des Beduw, nés libres, solitaires et prédateurs, n'en est pas moins cruellement tourmenté par ces médiocres impositions. La coutume de l'Emir est toujours intempestive, l'exaction, pensent-ils, d'une tyrannie plus forte, et plus crue, mais en versant ce tribut, ils deviennent les confédérés du prince, et sont à l'abri de tout acte d'hostilité de la part des Aarabes d'en face. Motlog était un homme prudent, à l'esprit ouvert et prévoyant, mais il était incapable de Voir plus loin que soixante réaux. C'était une plaisante politique de [446] l'Emir, de celles qui touchent le cœur de l'homme le plus sage et dans ses vêtements fleurant le neuf, le cheikh nomade rapportait pour le moment une opinion favorable du prince flatteur, et du gouvernement de Hayîl. Dans son sein il croyait être devenu l'homme lige du prince duquel il avait reçu un si noble traitement. Mais le hautain Muhammed ibn Rashîd, qui réglait la note, avait une autre opinion de lui : j'appris de la bouche de l'émir qu'il exécrait ce Motlog.

Les Fukara étaient pleins d'allégresse à la perspective de réintégrer leurs marches familières, que tous préféraient à cette haute contrée désolée. qui (dirent-ils) est « ghror, une terre où il n'y a rien de bon, ni pour l'homme ni pour le bétail. » Ils croient aussi que leur dîra est la meilleure, parce que le derb el-hajj la traverse. Ils disent « Nous avons une kella », c'est-à-dire un pied à terre, et des chambres pour y déposer leurs affaires, le marché de la caravane s'y tient, et c'est là que leurs cheukh reçoivent la surra. Nous nous mîmes en route le lendemain matin et désormais les Bédouins décampèrent chaque jour par petites étapes. Maintenant leur face était tournée vers le pays natal. Nous laissâmes le J. Misma derrière nous, puis une montagne que j'entendis appeler Roaf. Le troisième jour, nous allâmes nous abreuver sur le plateau, à un grand point d'eau pérenne, dans un lit de graviers, où, en hiver, les eaux de pluies se rassemblent, formant un lac clapotant, le Therrai.

Nous traversâmes ensuite une contrée sablonneuse, où, à cause des rochers, Serrés comme des miches dans le four du boulanger, nous ne pouvions voir nos plus proches voisins. Après la cinquième marche, nous allâmes camper de nouveau sous le mont Bind, pour nous abreuver aux profondes crevasses naturelles de l'abrupte montagne gréseuse. Creusant avec leurs mains des trous superficiels dans le sable fétide, les bergers remplirent en chantant des refrains de puisage, leurs seaux d'une eau chargée de sable et putride. Nous décampions maintenant tous les jours chargeant avant l'aube, et nous arrêtant à midi. Une autre marche nous amena, sous un soleil flamboyant, par delà une haute plaine rase, à un socle de graviers stériles, dans la direction d'el-Erudda, important point d'eau et station d'estivage de la tribu. Il ne pousse quasiment pas d'acacias dans ces hautes terres. Bien marrie est par conséquent la ménagère qui a perdu un piquet de tente pendant la rahla. Nous finîmes cependant par apercevoir une longue rangée d'acacias et un pays onduleux et blanc. Ce sont les bornes frontières d'el-Erudda. Ici, au cœur de leur dîra, il y a un makbara ou cimetière public de la tribu, où poussent quelques plants chauves de palmiers sauvages. El-Héjr est à moins d'une journée de là. Les Bédouins avaient décidé d'y passer, umjemmîn⁷¹⁸, plusieurs jours.

[447] La nuit suivante, les chameaux du menzil de Zeyd s'égarèrent. Leurs propriétaire battirent la campagne dans l'espoir de les apercevoir, car partout où le sol avait été foulé par les innombrables empreintes du bétail de la tribu, il était impossible de distinguer leurs traces. Ce n'était pas qu'ils redoutassent qu'en s'égarant, leurs bêtes fussent condamnées à mourir rapidement de soif : ces bestiaux obtus et moutonniers ont une parfaite conscience de tous les points d'eau que renferme leur dîra domestique. bien qu'à cause de la longueur de leur cou, très peu peuvent boire. Trois ans plus tôt, alors que les Fukara étaient en Syrie, quelques-uns de leurs chameaux, qui avaient été pris de frayeur et s'étaient perdus près du Hauran, avaient été retrouvés par des contribuables à eux qui s'en retournaient de Médine, plus tard dans la même année, lesquels, traversant leur dîra, découvrirent ces animaux qui paissaient auprès d'un point d'eau, sur la frontière du Hejâz. Les hommes reconnurent à leurs marques qu'ils appartenaient au bétail de leur tribu, et ils ramenèrent les chameaux fugitifs, qui étaient revenus dans leurs marches natales, après un parcours de sept degrés géographiques.

Nous n'avions plus de nouvelles des haramîyeh. Ce fut alors qu'une famille de Solubbi arriva de l'autre côté du Harra, apportant une rumeur selon laquelle leur bétail avait été repris par les Moahîb. Une petite expédition Moahîb se déplaçant dans le Nord avait croisé les brigands (des ghrazzus hostiles, se rencontrant dans le désert, se saluent par, ya gôm ! « Ho ! Vous ennemis ! »), mais incapables de prendre le dessus sur le gros de leur troupe, ils ne leur avaient enlevé que quinze chameaux. La coutume d'un réal de prime de sauvetage par tête est acquittée entre tribus amies, et les bêtes sont rendues à leurs propriétaires.

Nous finîmes par savoir que, comme Zeyd l'avait pressenti, les voleurs étaient un parti de Beni Sokhr, qui de leurs tentes en Syrie, à l'endroit où ils nous avaient rencontrés, n'avaient pas parcouru moins de quatre cents milles. Ils faisaient route avec une poignée de nomades Sherarat,

718 Sans décamper.

lesquels sont pour partie amis, et pour partie « pas en bons termes » avec les Fejîr. Quant aux Sokhûr, nos Bédouins les considéraient jusqu'à présent comme ni amis ni ennemis. Pourtant, des familles Fukara, de la migration septentrionale, continuaient de se déplacer avec cette tribu. Tous les ans, une horde de B. Sokr loqueteux, des porteurs du hajj, doit traverser le pays Fukara, avec la caravane. Après cela, un jeune cheikh, Mijwel, fut envoyé dans le Nord, de la part des Fejîr, pour traiter pacifiquement avec les B. Sokhr de la restitution des chameaux de sa tribu. Les anciens des B. Sokhr assemblés au mejlis, répondirent, « Ceux qui avaient razzié le bétail des Fukara étaient une bande de jeunes gens ignorants, mais leur ignorance était moins blâmable du fait qu'ils avaient trouvé les Fejîr [448] nomadisant hors de leur dîra. » Les cheikhs promirent que le gros de leur bétail serait ramené avec le hajj. Ils devraient concéder le reste aux turbulents jeunes gens, « qu'il convient d'apaiser, en leur donnant quelque chose pour leur peine, et ceci afin de mettre fin au différend. » Mijwel ne put obtenir davantage : cet arrêt est aussi juste que ceux qui sont ordinairement rendus en ce bas monde.

Maintenant que nous étions arrivés à el-Erudda, mon intention d'abandonner la vie bédouine et de gagner el-Wejh sur la côte, en passant par el-Alli. Mes amis me conseillèrent de soumettre l'affaire de mon chameau à Motlog. Pourquoi Zeyd n'avait-il pas obéi à l'injonction du pacha ? L'eût-il fait que cette malefortune ne serait pas arrivée. Je n'avais pas de quoi acheter un autre chameau: mon aventure en Arabie sera désormais difficile. La coutume du désert est celle de Moïse, « Si la bête d'un homme blesse la bête d'un autre homme, la perte sera partagée⁷¹⁹ ». Caracolant dans le succulent herbage de printemps, les grandes brutes balourdes se lèvent la nuit, la panse pleine de leur régurgitation, pour se livrer à des ébats de baleines. Un chameau était alors, à ce que prétendaient les Bédouins, tombé sur le cou de mon jeune chameau, qui bâillait. Que l'accident fût survenu à ce moment-là ou dans la bousculade des chameaux sortant pour la pâture du matin, le fait est que cela s'était passé dans le troupeau de chameaux de Zeyd. Il me faut produire des témoins. Mais qui ira porter témoignage contre un cheikh de sa tribu, en faveur du Nasrâni ? Les Mahométans, fussent-ils des Bédouins du désert, ne sont équitables qu'entre eux. Je trouvai Motlog dans sa tente, occupé à faire des points au coussin de selle de sa jument, avec un fil de laine. « Quel malheur, dit le cheikh, qu'une controverse ait pu s'élever entre Khalil et Zeyd, qui étaient des frères, mais les ordres du Pacha auraient dû être obéis. » J'avais déçu les cupides espérances de Zeyd. La fortune nous avait fait échec et mat depuis que l'espoir de ma vaccination avait avoué. Il ne me restait que mes sacs de selle, et il ne se passait pas de jour sans qu'il les dévorât des yeux. Ils étaient grands et bourrés jusqu'à la gueule, dans un pays où les voyageurs se déplacent sans bagages. Zeyd les trouvait lourds à traîner, et jour après jour il y plongeait le bras jusqu'au coude, ce qui était contraire à l'honnête façon d'en user avec un hôte. J'appréhendais en outre que, ce faisant, il pût tomber sur mon pistolet et mes instruments, lesquels, dans nos menzils, étaient dissimulés dans le fond d'un sac. Ces contrariétés avaient fait qu'au cours d'une récente rahla, j'avais abandonné Zeyd, et que j'avais marché plusieurs milles sur le gravier désertique, sous un soleil ardent, jusqu'au moment où les Aarabes s'étaient arrêtés. Zeyd reconnaissant au-dedans de lui qu'il m'avait vexé, je ne l'avais pas trompé et il respectait ma personne. Par prudence, j'évitai de remuer les profondeurs sauvages et insondables de leur ressentiment mahométan. J'entrai dans la tente de Motlog, le cheikh était assis, jouant avec ses enfants, car c'était un père très aimant. Zeyd ne tarda pas à survenir et il s'assit pour boire du café. Puis, élevant la voix des mauvais jours, il dit « Si je n'avais pas eu l'intention de le dévorer, wellah, je n'eusse pas accueilli le Nasrâni. Je n'aurais pas souffert qu'il accompagne les Aarabes. pas même en rahla. Le Nasrâni a donné soixante réaux (un mensonge) à Mohammed Ali et je demande que la même somme me soit versée sur l'heure. » « Non, (répondit Motlog de derrière le rideau des femmes, où il était allé chercher un objet), ceci n'est pas en ton pouvoir, Ô Zeyd. » Zeyd S'étant plaint que ma présence dans son menzil lui était une cause de dépense, je prouvai qu'il avait reçu une certaine quantité de réaux de ma main et qu'à part un peu de lait, je ne lui avais rien pris. Mais il entendait par là que j'avais attiré un nombre excessif d'hôtes du

719 Exode, XXI, 35.

café. qui tous accouraient pour voir l'étranger. Zeyd avait acheté pour deux réaux de café au marché du hajj. « Voici (dis-je) cet argent, et que Zeyd s'en remette désormais à mon amicale discrétion. Zeyd a peu de raisons de se plaindre de moi. Moi, par contre, je ne manque pas de sujets de plainte. Est-il concevable de traiter le bagage de son hôte comme une prise de guerre ? Il fouille jusqu'à ma bourse pour y chercher de l'argent, et ma ceinture, et il retourne jusqu'à mes sacs. » - « Ha ! Comment donc se comporte Zeyd ? » dit la voix d'un cheikh. Dans ma précipitation, je répondis, « Billah, comme un hablûs⁷²⁰ ». » À ce mot, dont il eût mieux valu qu'il ne sortit pas de ma bouche, Motlog eut un mouvement de recul. Les Bédouins n'étaient pas certains de bien avoir entendu Khalil. Le pire était que, de toute son existence, Zeyd n'avait jamais été aussi près de mériter cette imputation, laquelle proférée de la sorte au mejlis, va s'attacher à lui dans la maligne mémoire de ses ennemis. Finissant de boire sa tasse, il se leva et nous quitta. Dans nos plaisanteries vespérales, les domestiques se traitaient souvent de hablûs ! hablûs ! ce qu'entendant, et j'ai besoin d'améliorer ma compréhension du parler des Arabes, je ne l'avais pas pris en mauvaise part, mais Zeyd tirait gloire de sa qualité de chérif. Après son départ, quelqu'un dit que Zeyd avait fait la même chose à tel et tel, et que Zeyd était un mauvais homme (les Beduw se blâment facilement entre eux). Motlog dit, « Dans l'affaire du chameau je dois présenter des témoins, mais il me défendra1t contre toutes les demandes injustes de Zeyd. »

[450] Comme nous étions assis, quelqu'un qui revenait à peine de voyage fit son entrée. La coutume voulait qu'il vint tout d'abord faire part de nouvelles au mejlis. avant d'aller chez. lui. dans son frayer. Il mit un genou en terre. mais c'était un homme si pauvre, qu'il n'y eut personne dans la compagnie des cheikhs pour se lever afin de l'embrasser. La mine solennelle, il resta un moment appuyé sur sa badine à chameau, puis la pointant avec gravité dans la direction des assistants, il les salua à tour de rôle, par leur nom. d'une voix creuse, disant, « Le Seigneur te reconforte. » Lorsqu'elle avait entendu dire que son fils était de retour, une pauvre vieille femme bédouine l'avait suivi jusque là, sur le sable brûlant. Maintenant, elle l'attendait en s'appuyant légèrement à un poteau de là tente. un peu à l'écart, car les femmes ne sont pas admises là où se tient le mejlis des hommes. Les nouvelles dites, il sortit pour saluer sa mère, qui courut à lui, et jeta ses faibles bras autour de son cou viril, tremblant de vieillesse et de tendresse, de le revoir vivant et bien portant. Comme en l'embrassant elle ne pouvait pas parler, elle poussait des petits cris, Quelques-uns des buveurs de café rirent grossièrement et moquèrent son radotage, mais Motlog dit, « Pourquoi riez-vous ? N'est-ce pas l'amour d'une mère ? »

Selim ne tarda pas à venir me chercher de la part de son père. « Bien, allez avec Selim, dit Motlog, et réconciliez-vous avec Zeyd ; et veillez à ce qu'ils n'exigent rien l'un de l'autre. » Zeyd m'invita à entrer dans l'appartement clos de son épouse, où nous nous assîmes, Hirfâ avec nous, pour partager de nouveau le pain et le sel. N'ayant pu trouver son « frère » en faute, Zeyd surmonta vite sa contrariété et recouvra sa bonne humeur bédouine, et s'appuyant sur le coude il étendit le bras pour saisir, gage de notre amitié, l'apaisant sebîl, afin que je « boive » le tabac avec lui. C'est ainsi que sont les nomades. Il ne fut plus question de notre dernière dispute, mais que Khalîl l'eût traité de hablûs resta longtemps après gravé dans l'esprit de Zeyd. À l'automne de cette année, alors que les Fukzara campaient à el-Héjr, et que je les avais retrouvés⁷²¹, comme je passais près du menzil de Zeyd, il m'appela de son beyt, « Ya Khalîl taal ! Viens ici ». Je le saluai, ainsi que la maîtresse de maison derrière le rideau. « Gowwich Hirfâ, le Seigneur te reconforte. » Zeyd répondit, « C'est la voix de Khalil, et les paroles d'un Beduwi » et il se leva pour me faire partager un bol de riz, qui venait tout juste d'être cuit. Après le repas, « Il était content de me revoir, dit-il, ici dans son beyt, c'était comme au bon vieux temps », puis baissant légèrement les yeux il ajouta, « mais amis comme nous l'étions, j'ai été blessé, Khalîl, lorsque tu m'as traité de hablûs, et cela devant les cheukh. » - « Parce que tu m'avais menacé et mécontenté, mais [451] Zeyd que ceci ne le

720 Voleur. La scène se passe le 28 avril 1877 (journal de Doughty).

721 Voir le chapitre 18, infra.

tourmente plus comment pourrais-je connaître tous vos mots, à vous les Bédouins ? Vois-tu ces tentes de worsted noir ? Ne sont-elles pas toutes des tentes de hablûs ? » Nous allâmes au mejlis, où Zeyd raconta, en souriant, que mon intention n'avait été que de lui dire « toi Beduwi » .

Lorsque je disputai avec Zeyd, « Pourquoi n'as-tu pas fait ce qu'ordonnait le Pacha ? » il cria. « Qui me commande ! Henna (nous sommes) el-Beduw. Qui est le Pacha, qu'est la Dowla ici ? Rien, à part le fait qu'ils nous versent notre surra, qu'autrement nous prendrions par la force. » - « Quelle est votre force ? Une centaine de vous, avec des gourdins, des lances et de vieux mousquets, valent-ils dix des soldats du hajj ? » - « Nous les abattrions dans le boghrazat⁷²². » - « Et à quelle distance vos vieilles pétoires rouillées tirent-elles ? » Zeyd répondit, avec un mélange de plaisanterie et de solennité, « Arbaa saa », à une distance de quatre heures. Pour les Arabes, Saat veut dire « un moment⁷²³ », le deuxième ou le troisième intervalle entre les prières canoniales. Ils me demandaient souvent, « Combien y a-t-il d'heures dans la journée ? Nous ne savons pas très bien ce que vaut un saa. » Leurs divisions de la journée sont el-fejr, l'aube qui précède le soleil ; el-gaila, le soleil montant vers son zénith ; eth-thohr, le soleil à son zénith ; el-assr, le soleil au milieu de l'après-midi ; ghraibat es-shems, le soleil déclinant sur son coucher. Maghrib est une façon citadine de parler étrangère à leurs oreilles.

La station estivale des nomades à El-Erudda était devenue un village lugubre. Les cheikhs avaient épuisé leurs maigres provisions de café au cours de leurs déplacements après le hajj, et « là où il n'y a pas de café, il n'y a pas de joyeuse compagnie », disent les Aarabes. Leurs foyers du café s'éteignant éteints, les hommes se tenaient chacun chez soi, abattus et sombres, fi ahlahu. Zeyd dit, « C'était la vie que menaient les anciens nomades, avant la venue du café. » Les cheukh n'allaient pas tarder à envoyer prélever du café dans leurs réserves entreposées à Medain, et Zeyd doit aussi aller y chercher un sac de riz, qu'il a déposé dans la kella. Je l'accompagnerai, ayant l'intention de gagner la côte de la mer Rouge, en Passant par el-Alli⁷²⁴. Le désert défilait dans l'aridité solaire. La moisson était faite et je désirais partir. Les Aarabes languissaient, gisant dans les tentes. Nous avions l'impression de respirer des flammes. Je haletais route la journée et survivais à peine. car j'étais à bout de souffle et ne pouvais rien manger. Je caressais le projet, durant ces longues journées, d'apprendre ses lettres à Selim, mais Zeyd refusa que son fils allât au-delà de l'enseignement de l'alphabet, de crainte que je n'inculque une prononciation fautive à l'enfant. Ma langue, disait-il n'était pas encore « déliée », De temps en temps, je lisais à la compagnie ou deux pages du vocabulaire dont je m'étais muni. Je pouvais certes errer grandement dans la prononciation de maints des mots que je connaissais déjà bien, mais le nombre de ces termes citadins et livresques complètement inconnus de la totalité de mes auditeurs nomades, n'était pas rien ! il semblait qu'ils ne possédaient pas les racines de certains mots. Nombreux sont ceux qu'ils emploient sous d'autres formes. Ils s'en étonnaient et, comme le font les Arabes (qui mettent tant de sentiment dans leur langage et ont tout le loisir d'être éloquents), ils considéraient avec une patiente attention chaque mot pris isolément. Ceci explique que lorsqu'il arrive, quelquefois dans leur vie, à de simples gens des tribus d'entrer dans une grande ville des pays limitrophes, le parler de la ville sonne d'une façon merveilleusement bizarre à leurs oreilles. « C'est à peine, se plaignent-ils, s'ils comprennent ce que ces citadins veulent dire. » Le parler livresque est fondé sur le vieil arabe du Coran, qui était une langue des plaines et n'a peut-être jamais été parlé par les Aarabes des hauts plateaux. [Celui qui en douterait, en trouverait, semble-t-il, la confirmation auprès des savants interprètes des inscriptions du désert, cf. Doc. Épigr.]

Le soir qui précédait notre départ, Mehsan avait sacrifié un mouton pour la commémoration annuelle de son père qui était enterré ici, et il nous en apporta des portions cuites. C'était le beau-

722 La gorge le défilé.

723 « a stound », archaïsme (un instant, un moment, un temps, une heure?) . « in a stoounde » : soudain.

724 « Je ne souhaitais pas rester plus longtemps avec les Arabes. » a noté Doughty dans son journal, à la date du 8 avril (Hogarth, p. 53).

frère de Zeyd, et nous formions une compagnie familière. Je leur préparai du thé sucré et leur distribuai en présent des choses que j'avais. Comme nous étions assis, je demandai à ces Bédouins si avec sa mâchoire brisée, mon gaûd (jeune chameau) pouvait me porter pendant cent cinquante milles, jusqu'à el-Wejh. Un des assistants proposa, si je lui donnais dix réaux, d'échanger sa nâga contre ma bête. Avec l'approbation de Zeyd et de Mehsan, je donnai l'argent, mais les spéculations des Arabes sont toujours pleines de tricherie. La femme et les enfants du pauvre homme jouant aussi les pleureuses, je leur donnai également tout ce que je pus trouver de vêtements superflus dont ils ont un si grand besoin dans le désert. Par la suite je vis mes affaires en vente à Teyma ! Ce fut ainsi que j'achetai en me liant à leur parole, un chameau vertigineux⁷²⁵, âgé, ne pouvant presque plus rendre aucun service et qui, pour avoir perdu ses dents de devant, ne valant guère mieux que mon chameau blessé, dans l'opinion des nomades. J'étais novice dans leur art. Les chameaux sont connus et prisés selon leurs dents, et eu égard à leur bosse. La façon dont ils sont nommés d'après leur denture jusqu'à la percée des canines, est comme suit : le chamelon d'un an, howwar ; de deux, libni ; la troisième année, hej ; la quatrième, jitha ; la cinquième, thenni ; la sixième, robba ; la septième, siddes ; et la huitième, *shâgg en-naba, wafiat, mufter*.

--ooOoo--

725 « Dizzy » : qui a des vertiges, sujet aux vertiges. Familièrement qui a le tournis. Il peut s'agir d'une maladie due à une irritation du tube intestinal (vertige symptomatique) ou d'une *vertigo* (maladie méningo_encéphalite qui provoque des mouvements désordonnés, des tournolements.



Chapitre 13

Retour à Medain. Traversée du Harra

Le Harra est en vue. Champignons tinctoriaux. Le simûn. J'arrive avec Zeyd à la kella de Medain Sâlih. Les plaintes de Zeyd. Départ de Zeyd et des Bédouins. Chaleur suffocante. M. ed-Deybis. *L'akhu*. Les inscriptions du Mezham. Faucons. Querelles de nomades dans la kella. Le « sel à fusil ». Seconde visite du site d'Hejra. L'arbre ensorcelé. Doolan l'Antaride. La nouvelle lune. Chute d'un météorite. Invasion de sauterelles. Compagnie du café des cheikhs W. Ali, dans la kella. Motlog Allayda. Son fils Fahd. Alarme nocturne dans la kella. Nejm menace de tuer le jeune Mohammed. Nouvelle alarme. Le mariage du jeune Mohammed. Départ de la kella. Retour à el-Erudda, chez les Bédouins. Le *hummu*. Le soleil se couche enfin. Traversée du Harra. L'acacia gommier. Bois à tanner. Les hauteurs du Harra volcanique. Les Moahîb. Tumuli. Fortitude des chameaux de bât. Dars des nomades. Rencontre avec des Aarabes. Arrivée au campement des Sehamma, dans la Tehama. Le cheikh Mahanna. Le simûn de la Tehama.

[455] **Nous** partîmes alors que le jour commençait à poindre et bientôt la monstrueuse⁷²⁶ et noire montagne tabulaire du Harra nous apparut. Sous nos pieds, le grand désert qui s'étend entre elle et nous, et que traverse la route du hajj, semblait creux. À quelques milles de là, au moment où nous entrions dans une région accidentée, nous vîmes au loin deux ou trois hommes qui se faufilaient subrepticement dans les rochers ; notre compagnie de cinq ou six personnes les prit pour des habalîs⁷²⁷. Nous trouvâmes devant nous de l'herbe nouvellement poussée et un meilleur pâturage que celui que nous avons vu dernièrement, mais les Beduw visitent rarement ce territoire, « sauf, dit Zeyd, lorsqu'il nous arrive de décamper et camper avec les W. Ali. Bien qu'ils fussent dans leur dîra, ils s'estimaient en grand danger des brigands, car nous étions proches de "Un des principaux passages venant du nord. Des faux agarics blancs, de belle taille, croissaient dans ce plateau déprimé. Certains de nos compagnons en récoltèrent, car une fois bouillis avec de l'alun dans l'urine de [456] chameaux qui ont brouté du humth, ils donnent la vive teinture écarlate dont usent les fileuses de laine bédouines.

Au milieu de l'après—midi, nous passâmes devant une paroi rocheuse dans laquelle je remarquai une inscription antique nettement tracée presque dans les mêmes caractères nabatéens que ceux de Medain Sâlih. De toutes les légendes dans le désert, c'est la seule qui soit entourée par une bordure. Mon chameau vertigineux m'échappa au moment où je sautais brusquement à terre, mais il fut rattrapé et ramené par Zeyd monté sur son thelûl. Je conjecturai qu'une route avait dû passer à côté de cette inscription. Un peu plus loin, nous nous trouvâmes tout de bon dans une voie ancienne, que des fi monceaux de pierres jalonnent du haut en bas de cette côte montagneuse, jusqu'à la plaine d'el-Héjr. Ils étaient là pour signaler le chemin, dirent mes compagnons. C'est la vieille route qui relie Héjr à Teyma. Les Bédouins disent que l'ancienne route du hajj passait par

⁷²⁶ « Immane », archaïsme (latinisme) . d'une taille ou d'une force monstrueuse, d'une cruauté inhumaine ou sauvage.

⁷²⁷ Des voleurs.

Teyma, et nous savons qu'un tronçon de l'antique route caravanière montait ainsi en Syrie. [Sprenger, *Alte Geogr. Arabiens.*] Un vent aride venant du sud souffla toute la journée sur nous, nous desséchant la gorge et ne nous apportant aucun réconfort. Tout en marchant les Aarabes s'étaient couvert le visage jusqu'aux yeux, avec un pan de leur mouchoir. Ils appellent simûn, « le pestilentiel », ces rafales de vent brûlant et ténu. Le soleil était couché, lorsque après avoir descendu un tertre de sable, près de l'étrange repère formé par un rocher de grès qui ressemble à un pion de jeu d'échecs, nous arrivâmes dans la plaine encaissée de Medain, presque entièrement couverte ici de grands buissons de végétation désertique. Au milieu des buttes de sable et des broussailles, nous fîmes la rencontre d'une troupe de Bédouins, que nous interpellâmes dans l'obscurité pour savoir qui ils étaient. Ayant reconnu nos voix, ils nous saluèrent joyeusement : c'étaient des membres de notre tribu qui avaient fait leur marché⁷²⁸ à el-Alli.

La troisième heure de la nuit était entamée lorsque nous frappâmes à la porte bardée de plaques de fer de la kella⁷²⁹. Au bruit que nous fîmes, Haj [457] Hasan. suivi du jeune Mohammed. accourut tout en haut de la tour. et regarda par les créneaux, puis ils poussèrent des cris sauvages pour savoir qui étaient ces gens, qui troublaient leur repos à cette heure insolite. Entendant nos voix, ils dégringolèrent les marches avec de grands éclats de rire. et allèrent débarrer⁷³⁰ la porte. Nous entrâmes et fûmes reçus comme de vieux amis, et nous montâmes à la chambre du café. Traînant des pieds dans ses sandales, Haj Nejm arriva, un sourire accueillant sur les lèvres, pour nous voir. On ralluma le feu dans le foyer, et il s'assit afin de préparer du café à ses hôtes. Tandis que nous buvions, et parlions d'abondance, Haj Nejm nous apporta un grand plat de galettes de pain, que sa femme avait fait cuire entre-temps et beurrées, pour le souper des hôtes. « Maigre chère (dit⁷³¹ l'hospitalier vieillard) à vous offrir, mais vous venez tard, et c'est tout ce qu'il y a dans la kella ! » - « Nous traiteriez-vous donc (dit Zeyd) comme des étrangers ? Ne sommes-nous pas ici chez nous, Haj Nejm ? » Il lui fut amicalement répondu que oui, mais le vieux garde-tour jaloux sourcilla, à cause de la pointe de venin que contenaient ces propos⁷³². Il n'avait pas oublié comment ces cheikhs Fejîr s'étaient emparés de la kella. « Et Khalîl, tu es revenu, *murabba*, engraisé par le pâturage de printemps (crie Mohammed, le jeune semi- bédouin). Ah, le printemps ! Le plaisant printemps ! C'est alors la saison du lait dans la khala, et il fait bon être avec les Aarabes. » Entamant bénévolement son discours par les louanges et les mots caressants que les urbains cheikhs bédouins savent placer en prologue de leurs coups de poignard, Zeyd se lança dans une longue plainte relative au peu de profit qu'il avait retiré de Khalîl, lequel, pour récompense de ses bontés, l'avait traité de *hablûs* ! Les Moghrebis s'esclaffèrent. Zeyd, le Beduwi scélérat, ne pouvait ici se gagner aucune faveur, il s'adressait à un auditoire depuis longtemps prévenu contre lui. Il se trouva que le jeune Mohammed étant sorti de la kella, était tombé sur ma nâga édentée. Munis de ce nouveau sujet de plaisanterie, interrompant le discours oiseux de Zeyd, Hasan et le garçon se mirent à rire à gorge déployée. Puis, comme en s'adressant à Nejm, Zeyd lui avait impudemment dévoilé la noirceur scélérate de son esprit labyrinthique, l'honnête vieux More, ne prononçant que ces mots, « Khalîl, tous les Beduw sont des *sheyatîn*⁷³³ ! » cessa de lui prêter attention. Étalant son manteau devant lui, il se prosterna, entamant la dernière prière avec la solennelle dévotion mahométane. Zeyd continua de babiller, sans en tenir compte. S'étant relevé, Haj Nejm m'apporta un [458] morceau de toile de tente pour que je l'étendisse sous moi, sur la pierre dure. et il s'en fut en me souhaitant un repos réparateur.

Le valet de Zeyd avait enlevé ses marchandises du magasin au point du jour et les avait

728 « *Marketers* », emploi rare et archaïque.

729 Le 1^{er} mai 1877.

730 « *To unspar* », archaïsme : ôter la barre de la porte.

731 « *Quoth* » (passé simple de *quethe*) , archaïsme.

732 « *For a sting that came in the tail of it* » (in cauda venenum).

733 Des diables, des démons (pluriel de *sheytan*, Satan).

chargées. Les Beduw se tenaient à côté de leurs bêtes, à l'extérieur de la kella, prêts à partir. Nejm les pria d'entrer pour prendre le déjeuner. et je restai seul. Zeyd fut surpris, mais il se tint coi : il lui répugnait de m'abandonner de la sorte. Que dis-je ? Les Moghrebis m'eussent-ils fait grise mine, je suis persuadé que Zeyd m'eût ramené sain et sauf à l'amicale liberté de sa tente bédouine, dans le désert. Toute autre était l'intention de mon brave vieux voisin. Un moment plus tard, il revint me chercher, pour me conduire dans une pièce où il avait préparé un déjeuner particulier à mon intention et, signe de son bon vouloir, avec force samn. Les expéditifs Bédouins furent bientôt sur pied, prêts à prendre congé, et, disant à leur hôte, « Nous te souhaitons la paix », ils se mirent en selle pour rentrer à el-Erudda. Nejm m'avait bien reçu, moi un Occidental, mais c'est ordinairement mettre leur tolérance à rude épreuve, que de revenir chez des Moslemîn. Celui qui est étranger à leur religion risque alors de s'apercevoir avec chagrin que ceux qui étaient naguère ses amis, ont oublié toute charité à son égard, pour retomber dans l'insane inhumanité du fanatisme religieux ! Je voulais me rendre immédiatement à el-Alli, mais Nejm me persuada de demeurer quelque temps dans la kella, et dans l'intervalle il s'informerait des convois susceptibles de m'emmener à el-Wejh, ou bien j'attendrais qu'il puisse m'expédier en compagnie sûre de l'autre côté du Harra, chez les Moahîb, où je trouverais Abu Sinûn, qui trafiquait fréquemment dans les parages.

Nous entrons dans la première semaine de mai, la fièvre des oasis s'était déclarée à el-Alli et, à cause des mouches, aucun chameau ne pouvait tenir ici plus de deux jours de suite. Comme dans la plaine d'Héjr il n'y avait que du rimth salé et pas de buissons que les chameaux pussent brouter, je renvoyai ma nâga au pâturage avec les Beduw. La chaleur étouffante qui, sur les hauts plateaux ouverts, régnait dans les tentes des nomades, semblait ici quelque peu atténuée entre les murs de pierre, la température de l'après-midi étant voisine de 31° C. La journée d'Arabie achevée, les soirées apportaient de la fraîcheur, le thermomètre baissant jusqu'à l'approche de l'aube, où je relevais ordinairement 20° C. Dans les après-midi suffocants, des bouffées de vent brûlant venant du sud arrivaient sur nous, porteuses de gouttes chaudes, et emmenant de grands tourbillons de poussière à l'assaut de la kella. Ces bourrasques parcourent les vallées, à une saison où dans le haut désert il n'y a que des brises légères. Le soleil de midi était si proche de son zénith, qu'il ne brillait pas au-delà du seuil de ma chambre, qui donnait au sud. La birket était à sec, [459] et son fond sablonneux avait été converti en jardin potager. découpé en planches d'arrosage et recouvert d'une vigoureuse végétation de pastèque, que Nejm avait semées après le hajj. Les habitants de la kella avaient roulé leurs mouchoirs de tête en turbans, et le feu du café était allumé en plein air, à l'ombre : c'était leur nouvel univers estival.

Mon intention était d'aller visiter Mubrak en-Nâga, où j'avais vu un si grand nombre d'inscriptions antiques. Haj Nejm était inquiet pour moi, et Hasan me contrariant avec sa pétulance coutumière, blâma « La folie sans entrailles de Khalîl, qui étant seul s'en remettait à un Beduwi ! » Je lui rappelai que Mohammed ed-Deybis qui m'accompagnerait était son beau-père. « Oui, Khalîl, et un Beduwi ! S'il n'a pas l'intention de te nuire, ne crois-tu pas qu'à la vue d'un ennemi il ne t'abandonnerait pas ? » Finalement, Haj Nejm pencha en ma faveur, disant, « Khalîl ne doit pas rester comme un oiseau en cage⁷³⁴ dans la kella, et plaise à Dieu qu'il n'en résulte rien de fâcheux. » Au moment où, dans l'après-midi, nous nous mettions en route, il nous recommanda de passer la nuit dans un emplacement bien à l'écart du chemin, de nous rendre sur les lieux aux premières lueurs de l'aube, de ne pas y rester plus d'une heure, et de nous hâter d'en repartir. Les Arabes des pays sédentaires nourrissent une opinion très défavorable de la foi des malheureux nomades. Mon raffîk prit peur lorsqu'ils lui dirent qu'ils garderaient son fils en otage dans la kella, jusqu'à ce que nous fussions revenus sains et saufs. L'homme était devenu mon *akhu* ou frère juré⁷³⁵, à la suite du cadeau d'une couronne que je lui avais fait pour s'acheter une tunique neuve. C'était un Beduwi réservé, d'humeur égale, et viril, et de fait il l'était peut-être moins qu'il ne le paraissait. J'ai confié

734 « Mewed », Mew est un terme de fauconnerie (cage dans laquelle on enferme les faucons au moment de la mue).

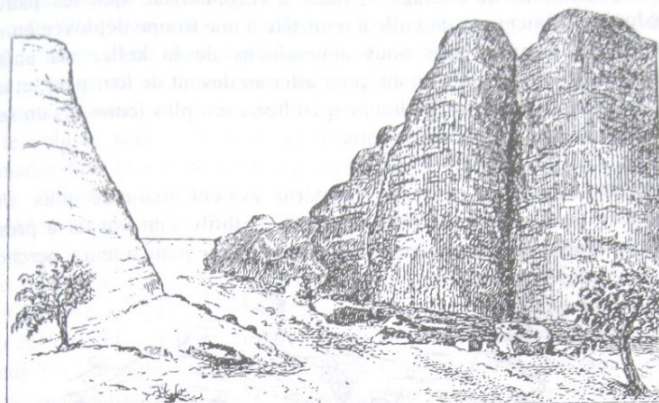
735 Akhu : frère. « Brother-in-law » qui est entièrement dévoué à quelqu'un (homme lige).

cent fois ma vie solitaire, lorsque autrement je ne pouvais aller plus outre, à un compagnon bédouin, inconnu de moi, et ceci pour franchir de longues distances. Ne connais-je pas le risque qu'il mit fin à mon existence ici bas en me donnant un traîtreux coup d'épée, pendant que je dormirais ? Mais en agissant ainsi, il eût commis un fratricide au regard de la religion du désert arabe. Nul ne m'a jamais fait violence, mais lorsque la route leur était trop pénible, quelques-uns m'ont abandonné. Le meurtrier de son *rafik* serait flétri d'infamie tant qu'il vivrait. Il n'y aurait aucun homme d'honneur dans les *menzils* bédouins, pour souffrir qu'il prît place dans son *beyt*. Il arrive pourtant qu'on rencontre des individus abominables, comme il s'en trouve chez tous les peuples qu'aucune coutume ne peut brider. C'est ainsi que la plupart des Musulmans, faute de pouvoir inventer une meilleure excuse, soutiendront [460] avec impiété que « leur loi ne s'applique qu'à ceux qui appartiennent à la religion des Moslemîn. »

L'essentiel des ressources de Mohammed provenait de sa profession d'*akhu*⁷³⁶. Il était l'*akhu* d'autres membres de la tribu, habitant Teyma, Des Fejîr venaient-ils à léser un Teymâni, qu'il se faisait l'avocat et le porte-parole de ce dernier au *mejlis*, réclamant et recevant réparation en son nom. Pour chaque puits des Teyâmana, il recevait six *sahs* de dattes par an, d'une valeur d'environ quatorze pence. N'étant pas casaniers comme les Alowna, mais parcourant le désert, pour louer des chameaux de puitsage, ces villageois du Shammar ont besoin de passer cette sorte d'alliance dans toutes les tribus bédouines qui les entourent. Il faisait aussi office d'*akhu* pour les pauvres Fehjis : s'il arrivait à un Fehji d'être victime d'une injustice dans la tribu, Mohammed lui servait d'avocat au *mejlis*.

Le voyage dure trois heures, et étant arrivés près du passage à la fin de l'après-midi, nous nous en éloignâmes pour aller nous abriter dans une anfractuosité profonde et sinueuse du mont Héjr. Nous pouvions y faire du feu pour cuire notre souper sans être aperçus, et après lui avoir entravé les pattes de derrière Mohammed envoya notre chameau au pâturage. Avant le coucher du soleil, il escalada les rochers, à la recherche d'une barde de chèvres sauvages, dont nous avions croisé les traces fraîches plus bas. Mais les *bedûn*, qu'il trouva couchés un peu plus haut, étaient trop agiles pour le chasseur bédouin qui n'était pas prêt. Le lendemain, au point du jour, il reprit sa poursuite du gibier, mais revint bredouille. Petite est l'adresse de ces pasteurs porteurs de mousquets et courte leur persévérance. Quand ils voient la tête du gibier, il doivent allumer leur mèche, et le temps de battre briquet, la proie a filé hors de vue de l'homme. Avec les mêmes instruments malcommodes, les Solubba prennent passablement de gibier dans le désert.

Nous nous mimes en selle sur notre nâga, et arrivâmes rapidement au Mezham⁷³⁷. C'est certainement un lieu de passage de la vieille route de l'or et de l'encens de l'Arabie Heureuse. Il n'y en a pas d'autre, venant de la plaine d'Héjr, qui permette aux chameaux chargés d'accéder aux plateaux plus haut. Le grand chemin passe sous la falaise orientale, dont nous avons vu qu'elle était pleine de vieilles inscriptions. Il est très vraisemblable que toutes ces légendes en creux ont été martelées avec une pierre, dans la roche de sable tendre. Certaines de ces gravures antiques sont encore



MUBRAK EN NAKA (EL-MEZHAM), vu du nord.

736 « *Akhuship* » (anglicisation de *akhu* : compagnonnage), contrat décrit ci-dessus (sédentaire).

737 Le « lieu du pullulement », que les caravanes syriennes appelaient « *mubrak en naka* ».

[461] blanches et nettes, comme si elles avaient été faites à une époque très récente, d'autres ont été abîmées par l'érosion. [Doc. *Épigr. pl. XVIII, XIX.*] La plupart sont de simples alignements de caractères himyarites. Quelques-unes sont nabatéennes. Parmi les autres, il y avait deux ou trois lignes sur lesquelles je m'arrêtais avec une certaine perplexité, suscitée par le fait que je pouvais les lire (de l'hébreu ! Ou étaient-ce des noms chrétiens ?) en grec ! ABHBZl – αBHCaKlō – γlō BeNlαMHN – Zhθoc – ΙNΓEN – k lαKOC⁷³⁸. Avec toutes les peines du monde je ne pus transcrire fidèlement qu'une partie de cette multitude d'inscriptions, celles qui étaient lisibles. D'ici, les vieux voyageurs qui montaient en Syrie pouvaient jeter un dernier coup d'œil sur la plaine nabatéenne et ceux qui arrivaient du nord y découvraient la cité d'Hejra. Peut-être mettaient-ils tous pied à terre dans cet endroit, et il est possible que certains aient ramassé une pierre (voyant que nombreux étaient ceux qui avaient tracé leur légende avant eux), pour marteler le souvenir de leur passage. Aujourd'hui encore, regardant derrière nous dans la direction d'el-Héjr, par delà la verte rangée de beaux acacias, grands comme des arbres de haute futaie, qui borde le lit à sec du seyl, c'est comme si les yeux se posaient sur l'antique cité marchande ! Sur le [462] chemin du retour, comme je parlais de la surra du hajj, Mohammed répondit avec vigueur, « Bien que leurs askars soient mieux armés, les Beduw ont plus de courage », mais il reconnaissait que les pauvres Bédouins n'étaient pas de taille à tenir tête à une troupe déployée en rase campagne. Comme nous nous approchions de la kella, ses enfants sortirent de la tente en courant, pour aller au devant de leur père, et c'est avec une tendresse toute bédouine qu'il hissa son plus jeune fils en selle pour le ramener au logis avec nous.

Dernièrement, les Arabes de la porte avaient maraudé plus d'une douzaine de fauconneaux dans les aires d'Ethlib. J'en voyais à présent deux ou trois dans chaque tente, attachés par une patte à leurs perchoirs plantés dans le sable, et toute la journée je les entendais se plaindre sur un ton dolent. Ils se nourrissaient de menues vermines du désert, lézards, rats et insectes,



Falaises d'Ethlib.

tout ce que leurs oiseleurs⁷³⁹ pouvaient attraper. S'ils ne trouvent rien, ils les sustentent avec un peu de pâte à pain. Pour eux, ils arrachent ces monstrueuses tiques bleutées, suceuses de sang, qui s'accrochent à la poitrine de leurs chameaux. Les faucons (*sokr*) dressés à la chasse au lièvre sont très prisés des Bédouins. C'est un passe-temps convenant à un homme désœuvré et entreprenant. Presque chaque jour, un habile fauconnier peut améliorer le maigre ordinaire de son foyer nomade. Le moindre vaut un réal, et ils accepteront difficilement de céder les meilleurs pour le prix d'un thelûl. Tous ceux-ci étaient des faucons de noble race. Dans les falaises des mêmes montagnes, il y avait des busards, des milans, et autres espèces bâtarde. Ainsi que je l'ai partout constaté, les Arabes ont d'excellentes têtes pour s'aventurer dans les hauteurs. Nos grimpeurs pieds nus avaient à peine foulé quelque précipice, que leur vue me donnait le vertige. Après ma venue, ils m'empruntèrent une corde, pour moins s'exposer au danger. Chacun était [463] très jaloux de ses oiseaux, capturés au risque de se rompre le cou, et plus d'une fois les chamailleries qui opposaient les pauvres diables à propos de leurs faucons troublaient le calme de la kella. Un jour, à notre foyer du café, Wadi éleva la voix, s'étant pris de bec avec Doolan, pour une tête de lièvre, dont chacun affirmait qu'elle était destinée au repas de son sokr. Lorsqu'ils se querellent, les Arabes poussent des clameurs de déments, comme si la force de leur persuasion résidait dans l'abondance et le volume

738 Abêbdzi (nom propre) – Abêçakiou (nom propre) – giou Beniamên (Benjamin) – Dzêthos (nom propre ou commun) – Ingén – Kuriakos (qui concerne le Seigneur, le Christ).

739 « Mewers », avec aussi le sens de « géôlier » (archaïsme).

sonore de leurs criailleries. Le vacarme produit par les nomades dans la tour de garde surprit les oreilles de notre jalouse société more. Nejm tressaillit sur son siège, puis il se mit sur ses pieds en tremblant et levant ses mains décharnées au ciel, le vieillard irrité jura que plus jamais aucun Arabe n'entrerait dans la kella. Wadi se hâta de crier et Doolan brailla à plein gosier, qu'on les excusât, et cette querelle était hideuse, jusqu'à ce que Hasan avec la voix d'une trompette d'airain, leur eût enjoint « Arrêtez et paix là ! Qu'avaient-ils à tous sortir de leurs gonds ? » Les nomades qui venaient de tomber en disgrâce ramassèrent leurs manteaux en loques, descendirent silencieusement l'escalier croulant et passèrent les portes, heureux de s'en être tirés sans effusion de sang et de ne pas revenir jusqu'au jour de la réconciliation, lequel, avec Haj Nejm, ne tarderait pas plus de quelques heures. Après les avoir mis dehors et fait claquer la porte de fer dans leur dos, Hasan revint au café, avec son habituel rire de ventriloque, et son grand galliûn, et « Hi, hi, hi ! Wellah, Haj Nejm, mon oncle, n'as-tu pas la tête un peu trop près du bonnet ? » Et l'autre, « Qu'avaient-ils à venir vider leur querelle, Hasan, au foyer de notre café ? » Haj Nejm était plein de cette intimité consistant à éclater en colères subites. Étant un jour en proie à un tel accès, il avait sorti ses pistolets d'arçon et abattu raides morts deux cheikhs des W. Ali, pendant qu'ils se trouvaient dans cette même kella, parce que, alors qu'il criait ho ! ils avaient eu l'impudence d'avancer la main pour prendre un peu de froment dans les sacs du gouvernement qui étaient dans la cour en bas. Pour sauver la kella tombée dans cette meurtrière extrémité, Hasan avait joué du couteau sous les côtes d'un autre, l'avait jeté mort au-dehors et barré la porte de fer.

Une autre préoccupation des Arabes désœuvrés de la porte était d'aller dans le désert pour se procurer du « sel à fusil. » Après l'avoir éprouvée [464] sur le bout de la langue. ils



ramassent de la terre humide sous les rochers à l'ombre desquels les troupeaux bédouins se reposent depuis des siècles à l'heure de midi. Ils font bouillir cette pâte salée dans leurs bouilloires et laissent la lie du second bouillissage reposer toute la nuit, après y avoir jeté des fétus de paille sur lesquels on trouvera le lendemain matin des cristaux de salpêtre jaune agglutinés. Avec ce salpêtre (imp...) j| s mélangent une dose de soufre, qu'ils achètent au marché du hajj (... à Médine. Ils se font du charbon de bois avec certains bois légers, et malaxant le tout avec de l'eau, ils obtiennent un pain de poudre à fusil, qu'une fois sec ils découpent en gros grains, avec un couteau. C'est une poudre nauséabonde et faible, et ils en mettent de grosses charges dans leurs fusils. Les Arabes n'achètent rien de ce qu'ils peuvent faire eux-mêmes, et tous sont versés dans cet art de fabriquer de la poudre à fusil.

Je revisitai tous les monuments d'Héjr, et je ne vis rien qui ne me fût déjà familier, mais explorant les falaises d'Ethlib, je trouvai de nouvelles inscriptions. Elles sont toutes sur le côté qui fait face à la ville antique; il n'y en avait aucune dans la partie inférieure de la montagne. Doolan était mon compagnon. Dans les sites à tessons de la plaine, nous ramassâmes de nombreuses pièces de menue monnaie de cuivre corrodé. Près du rocher de *Marbût el-hosan*, il creusa de ses mains un monceau glaiseux, quelque vestige d'un édifice en argile qui s'était écroulé, et me montra du charbon provenant des anciens foyers, lequel, à son grain, semblait être du bois de palmier brûlé.

J'y retournai une seconde fois pour couper dans les branches du grand acacia solitaire qui se dresse près de la kella, de quoi confectionner des piquets de tente. C'est là qu'à midi, après

l'abreuvement, les chèvres et les moutons de la garnison font la sieste. Les petites branches distillent des gouttes translucides de gomme arabique. Celle qui sourd du vieux tronc est noire comme la poix, a un goût amer, et, disent-ils, a des propriétés médicinales. Les Arabes s'en servent pour calfater les bugalets de cabotage qu'on construit à Wejh. Arrivé là, je vis Doolan qui menait son troupeau, et je l'attendis pour lui demander sa vouge ou, à défaut, qu'il me coupât des piquets. Il répondit, « Wellah, Ô fils de mon oncle, demande-moi n'importe quoi d'autre, mais ceci pourrait nous être funeste à tous les deux. Non ! Je t'en prie, ne casse, Khalîl, ni ne coupe fût-ce une seule ramille de toutes ces branches, tu n'es pas de ce pays, tu n'es pas informé. Regarde là-haut ! Tu vois ces chiffons de coton et ces cornes de chèvres qui pendent aux branches, ce sont les Beduw qui les y ont mis, mais les dernières bourrasques de vent en ont fait tomber la plupart. Et tu vois ces clous ! Certains du hajj les enfoncent dans le tronc tout en [465] priant⁷⁴⁰ ! » Comme je reposais la main sur une grosse branche et prenais mon couteau. Doolan m'étreignit. « Non ! Khalîl, l'homme qui coupera cet arbre, dit-il mourra. » - « Quelle sottise est-ce là ! Vous avez peur des arbres ? » - « Malheur de moi ! Il est ensorcelé par un jin. Ne sois pas si téméraire. Wullah, je te dis la vérité, un Beduwi n'en a cassé qu'une branche et il est mort en un instant et tout son bétail a péri. Khalîl, pas plus tard qu'hier son, une petite fille de la tente nouvellement plantée ici, a ramassé quelques brindilles tombées à terre, pour le feu de sa mère, et lorsqu'elles l'ont allumé, par le nom de la vie ! le bras de l'enfant est devenu tout raide. On l'a immédiatement transportée dans la kella, où Haj Nejm a suspendu des charmes autour d'elle, et grâce à la miséricorde divine l'enfant s'est remise. »

Depuis que les moutons et les chèvres de la garnison lui avaient été ravis, Doolan était tombé dans la disgrâce des habitants de la kella, et il s'imaginait que la terre entière était cruellement liguée contre lui. Un jour que dans cette humeur mélancolique, assis sur mon seuil et poussant de profonds soupirs, il se lamentait de ce que tous les torts humains ne fussent pas redressés, je lui dis, « Ne pleure pas, Doolan, tu es un Antari ! » S'entendant nommer tout de bon fils d'Antara, l'homme indigent, le Fehji méprisé, ne put contenir son cœur héroïque. Il s'efforça de cacher une grosse larme qui commençait à couler, et qui chut sur sa poitrine, et avec un rire entrecoupé de sanglots, il se mit à pleurer. Il refusait d'entrer dans la kella pour boire le café des Mores, mais il consolait chaque soir son fier chagrin, dans sa tente, en chantant à tue-tête, tout en s'accompagnant avec la corde plaintive du rabeybi. Ainsi, il chassait ses soucis et sa faim. Le souffle magnanime et indompté des anciens Arabes subsistait assurément dans l'âme de ce pauvre berger Fehji. Doolan était un homme perpétuellement affamé et il est difficile de comprendre comment la nature réussit à survivre dans ces faméliques organismes humains. Il lui arrivait fréquemment de signifier qu'il ne lui restait plus rien à manger, en faisant le geste des nomades, qui consiste à frotter l'ongle du pouce retourné sur les dents supérieures de devant. Ils veulent dire par là, avec le prophète pasteur, « Il leur a fait les dents nettes⁷⁴¹. » Quand il sut que des rations journalières étaient allouées aux soldats du Sultan, du riz en suffisance avec de la viande de mouton bouillie, il pensa qu'ils étaient bien lotis en ce bas monde. « Oh ! (dit-il) qu'ici un homme puisse avoir à [466] manger tous les jours et se remplir la panse, comme ces askars ! » Les habitants des pays frontières ont coutume de dire de l'existence affamée des nomades. « Leur vie est comme une mort vivante », *mithil el-mawr*.

Un soir que les Arabes étaient à regarder la nouvelle lune, un peu avant le coucher du soleil. nous entendîmes un bruit impétueux et lointain dans le ciel. C'était un *nejm*, un aérolithe, (dirent les Arabes). qui avait chu, à ce qu'ils croyaient, sur les montagnes de Rikb el-Héjr. Ils me dirent Que depuis qu'ils étaient nés il en était tombé plusieurs dans le pays, visibles à l'œil nu, et que s'étant rendus sur les lieux de la chute, ils avaient trouvé les rochers fracassés, mais pas « l'étoile », dont ils

740 Sur le culte des arbres dans le monde arabe, préislamique et musulman, cf. J. Chelhod, *Le Sacrifice chez les Arabes*, op. cit. , pp. 104-105 et 142 ; et E. Dermenghem, *Le culte des saints dans l'Islam maghrébin*, op. cit. , pp. 136-41.

741 Amos, le berger de Teqou, aux confins du désert de Juda : « Aussi, moi, je vous ai fait les dents nettes en toutes vos villes et vous ai privé de pain dans toutes vos localités. » (Amos IV, 6, Bible, Osty).

supposaient qu'elle s'était profondément enfoncée dans le sol. Aux premières heures de la nuit, la nouvelle lune fut accueillie par les exclamations dévotes des hommes, et les caroles⁷⁴² des pauvres femmes nomades. C'est la planète du chemin, pour la pérégrine race sémitique. La lune est en effet le luminaire nocturne⁷⁴³ du désert des nomades. Ils sont heureux de la voir briller sur le vaste haut plateau, car alors ils peuvent dormir sans trop s'inquiéter de leurs ennemis. Les hareem chantèrent leur refrain perpétuel fait d'un seul vers et dansèrent pendant une heure ou deux. Moïse avait prescrit à ses prêtres de « souffler dans les cornes au retour de la nouvelle lune⁷⁴⁴ ». Ce sont des cornes de bélier, qu'on fait retentir en ces moments-là, ainsi que je l'ai vu faire lors des solennités juives en Syrie.

Toutes les sauterelles n'avaient pas encore disparu ; le vent du soir les ramena par ici, et elles se posèrent sur tous les buissons verts et dans les quelques palmiers de la kella. Haj Nejm courut sur sa terrasse en poussant des ululements, et passant ses faibles bras, armés de longues branches de palmier, à travers les créneaux, pour en broser ses palmiers dattiers, il cria avec frénésie, « Ullah brûle leurs pères ! » et il envoya des Fehjis de la porte, qui étaient ses associés dans le partage du fruit, grimper tout au haut des palmiers. Ce combat dura jusqu'à la tombée de la nuit. Dans les oasis, où ils n'ont pas assez de bras pour pouvoir défendre tous leurs arbres, les villageois souffrent grand dommage. À Teyma, ils perdirent cette année-là la moitié de leurs dattes. Les immenses plantations de Kheybar furent presque entièrement détruites durant l'été. Tout ce que les villageois peuvent faire, c'est d'allumer des feux de bois vert sous le plus grand nombre d'arbres qu'ils peuvent.

Le lendemain matin, une grosse troupe de cavaliers bédouins se présenta devant la porte. Ils descendirent de leurs juments et les mirent au piquet. [467] Appuyant leurs lances contre la muraille, ils frappèrent bruyamment à la plaque de fer, qui avait été fermée lorsqu'on les avait vus approcher. C'étaient des cheikhs des W. Ali. qui montés sur leurs cavales précédaient la rahla générale. La tribu revenait de vagabonder (par crainte d'Ibn Rashîd) sur le Harra, avec les Moahîb. Ils s'apprêtaient maintenant à descendre à Kheybar, deux mois avant le temps, pour plus de sûreté. Récemment, leurs chameliers avaient perdu quatre-vingts dromadaires, qui valaient bien £1500 sterling, après s'être rendus avec leurs armes sans opposer de résistance, à un ghrazzu Bishr. Cette malefortune avait laissé la tribu presque complètement démunie de tout moyen de défense, et ils iraient le lendemain à eI-Alli, afin d'y acheter ou de prendre à crédit tous les mousquets et les épées qu'ils trouveraient en ville. Ce midi, ils plantèrent leurs tentes à mi-chemin, autour des puits d'el-Héjr. Une partie seulement des cheikhs furent admis. Il y avait à peine quelques années, c'étaient de dangereux gôm. Entre eux et Haj Nejm il y avait le sang versé, pensée qui ne quittait jamais l'esprit du prudent vieillard, leur hôte du jour, lequel descendait maintenant à leur rencontre dans ses plus beaux atours, souriant avec une sardonique amabilité, l'étui des deux pistolets à pierre, avec lesquels il en avait tué plusieurs, reposant dans un boudoir sur sa poitrine, et un tromblon à pierre armé sur le bras. C'est ainsi qu'un homme sûr de lui ou n'ayant rien à perdre, doit parler aux gens de rapine que sont les Bédouins quand ils sont loin de chez eux. Il doit surveiller leur foi insaisissable, faute de quoi, eux qui, en apparence et par de plaisantes paroles, sont vos amis, si l'occasion se présente avant que vous n'ayez mangé ensemble, ils se révéleront soudainement vos ennemis. Ils s'attendent à la réciprocité, et il est respectable à leurs yeux, celui qui se méfie de leur fourberie. Ils accordent une grande importance au cérémonial honorable dont un homme entoure la réception de ses hôtes, bien que cela n'aille pas sans une bonne dose d'hypocrisie. Nejm roula une paire de tapis de Turquie derrière lui, possessions somptueuses dans l'éternelle misère du désert, et il les étendit sur la galerie pour ses hôtes.

Wadi les rejoignit, ainsi que tous les nomades de la porte, dans leurs plus beaux habits de fête. Il sauta au cou de chacun des cheikhs, ses parents, l'un après l'autre, fit claquer un baiser de Judas

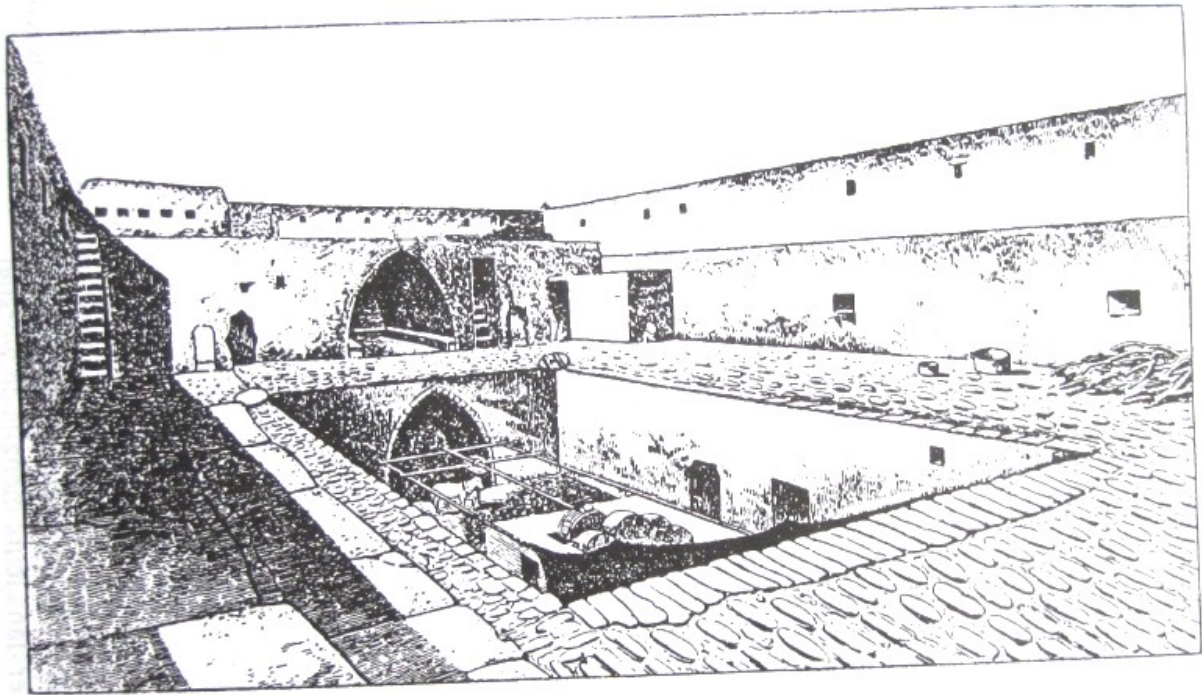
742 « Carols », dans le sens archaïque de « danse chantée, danse au son des chansons. »

743 Genèse, I, 16 : « le petit luminaire pour dominer la nuit. »

744 Nombre, X, 10 et Psaumes, LXXXI, 4.

sur les deux joues de chacun et inclina comme un réseau son avenante tête noire sur leurs épaules rouilleuses. Les autres adoptent une attitude virile pour accueillir les cheukh des W. Ali, qui se lèvent en leur honneur avec une distante gravité. À cause de Kheybar⁷⁴⁵, et eu égard à ibn Rashîd, tout ne va « pas bien » entre ces volatiles et perfides tribus jumelles. Ceci fait, [468] tous se rassoient solennellement, et attendent que le café leur soit servi. Hasan officie au foyer du café, lui qui dans une mêlée soudaine en avait tué un et fort de sa seule vigueur avait repoussé la porte de fer sur plusieurs. Même maintenant il était secrètement armé. Après leur départ il me montra, avec son inextinguible rire caquetant, la lame et le pistolet chargé qu'il avait cachés dans son grand b্লাud, pour le cas où un incident inopiné et désespéré les eût opposés. C'est pour cette raison que les garnisons des kellas ne peuvent manger tranquillement leur pain dans le pays Ismaélite. La conscience de Nejm le faisait sans cesse songer avec malaise à ce sang hâtivement versé : *Ed-dumm thekil*, avait-il coutume de dire, « Le poids du sang est très cruel. » Si un avis plus cru était avancé à notre foyer du café, Nejm y opposait son veto, préconisant des façons d'agir plus modérées et disant, « Il est bon de considérer les fautes des hommes avec indulgence, afin qu'ils soient sans malignité. » Je l'ai entendu se murmurer qu'« il était hospitalier et avait le cœur pur. » Du temps qu'il tenait garnison dans la tour de Sawra, dans leur dira, il s'était fortifié par un mariage avec une W. Ali, mais par son père sa femme faisait partie des filles des gardiens de la vieille kella. C'était une femme vertueuse et accueillante, à laquelle il arrivait parfois de s'insurger contre la rigide discipline citadine que le vieux More autoritaire cherchait à imposer à une loyale jâra du désert.

Motlog Allayda, le grand cheikh, était un homme grisonnant, auquel ses manières douces et sans façon donnaient les dehors d'un patriarche. Sur le point de partir, il vint me trouver dans ma chambre. Grandi dans une société policée, il est vraisemblable qu'il eût été, pour tout le monde, un parfait honnête homme, mais la vie nécessaire du désert ne laisse pas de les plonger dans de multiples perplexités, dont ils s'échapperont par toutes sortes de manœuvres que toujours ils préfèrent au combat à visage découvert, et ceci bien que certains de leurs expédients de renard ne soient que pure tromperie. Le déshonneur public est inconnu dans le désert. Tout ce qui est accompli dans l'intérêt commun des membres de la tribu est considéré comme une ligne humaine de conduite et dirigé contre le monde, qui représente tout ce qui est étranger à leur tribu. C'est ainsi que tout Beduw offre deux visages, celui de la noble amabilité humaine au logis, l'autre de sauvage misanthropie et toutes dents dehors contre le monde extérieur. Toutes choses étant très voisines de l'idée que nous nous en faisons, ils se tiennent, se comparant entre eux, pour d'assez honnêtes gens, alors que nous les tenons pour les plus dangereux des secteurs et de franches canailles. Au cours des douze derniers mois, le double jeu de cette peu belliqueuse tribu leur était deux fois retombé sur le nez, ce qui avait refroidi leurs cœurs déloyaux. [469]



Picture of the kella within : Medāin Sālih

[470] Les anciens ne tardèrent pas à regagner leur menzil. Les plus jeunes s'attardèrent. lesquels pour se distraire de leur désœuvrement passeraient toute cette journée assis dans la kella, s'assoupissant pendant les heures méridiennes, comme las du désert de leurs âmes. Ils se relevèrent péniblement à la fin de la journée, lorsque l'ombre leur fit prendre conscience qu'il était temps pour eux de redire les mêmes prières rituelles ; puis ils rallumèrent leurs galliûns, et l'allègre tintement du pilon dans le mortier redonna vie à la compagnie. Les bâilleurs se secouèrent de leur torpeur et s'assirent pour se remettre à boire leur tasse. Ils demeurèrent de la sorte jusqu'au soir, comme seuls les Bédouins savent le faire, le ventre toujours vide, et prenant la vie en patience, abandonnés à une agréable somnolence. Le coq de village de cette compagnie juvénile était Fahd, le fils du cheikh, jeune homme à la tête de bois, le chef du ghrattu dans lequel il avait récemment et avec une fougue impétueuse blessé le fils du cheikh des Bishr⁷⁴⁶. Une première puis une deuxième fois, Fahd m'envoya chercher pour lui tenir compagnie, « Debout (dit l'individu qui lui servait de messenger), le cheikh t'appelle pour que tu lui montres tes images. » Je lui fis dire, s'il avait besoin de moi, de venir dans ma chambre. Il arriva, le sourcil hautain, ce que constatant, je l'ignorai. Il me supplia alors de bien vouloir lui montrer mes images (à présent fameuses dans le pays). C'était lui, qui entendant citer ma nation, avait prétendu connaître le village dont nous fréquentions le marché. Aujourd'hui je lui dis, « Jeune homme, nous avons des milliers et des milliers de villages. » Un peu plus tôt, Nejm s'était vanté à eux que le Nasrâni ne disait jamais un mot qui ne fût vrai, ce qui fit que ce lourdaud de petit monsieur⁷⁴⁷ ne put moins faire que de ne pas mettre mes paroles totalement en doute. Le vieux More passa dans la galerie, et entendant notre discours, « Tout ce (leur dit-il) que dit Khalîl mérite créance. Il y a aussi des grandes villes dans le pays des Mores, et quantité de riches villages, c'est un vaste pays plein d'une multitude d'habitants, et pas comme celui que vous habitez, vous les Aarabes. Qu'ils sont ingrats et nus ce soleil et cette contrée déserte, avec à peine quelques villages maigrement peuplés ! Un pays où seuls les Beduw et les afarît⁷⁴⁸ peuvent vivre, mais nous, nous

⁷⁴⁶ Chapitre 12 supra.

⁷⁴⁷ « *Younker* », archaïsme. De L'allemand *jonker*, jeune noble, hobereau.

⁷⁴⁸ Pluriel de 'afrit ('ifrît) : génies, dotés d'une grande puissance et capables de revêtir toutes sortes de formes. Ils ne

sommes des hommes d'Occident. N'est-ce pas, Hasan ? Oui ! Nous avons vu le monde. » Les hôtes du café prirent congé au moment où le soleil se couchait - respectueux qu'ils étaient des bonnes manières du désert - et ils allèrent déjeuner dans leurs menzils de worsted. [471]

Nejm, le vieux More s'était dernièrement pris d'une extrême aversion pour le jeune askar à demi bédouin, le frère de sa femme, et redoutant la promptitude de son humeur sanguinaire, nous menions tous une existence circonspecte dans la kella. Nejm l'avait formé dès l'enfance au service de la garnison. Nous avons vu que la garnison de cette place forte avait déjà été surprise une fois, et occupée par les Beduw. Avec le peu de gens qu'il a sous ses ordres, il doit la protéger jalousement de tous les dangers du désert qui l'assiègent, il veillait avec un soin féroce à ce que la porte fût gardée jour et nuit. Avec une négligence provocante, ce pleutre de jeune Mohammed prenait trop à la légère le strict commandement de son « oncle ». Quant à Nejm, tyrannique et timoré, il voyait dans la chaînette de cette porte la perte de son labeur et de la kella que la Dowla lui avait confiée, ainsi que sa tête et ses moyens d'existence mis en péril. Chaque jour, sa haine du métal de mauvais aloi dont l'adolescent était fait, croissait. Une nuit, alors que nous venions à peine de quitter le foyer du café pour aller nous reposer, notre tranquillité fut troublée par une sauvage altercation. Le jeune Mohammed s'était glissé au dehors, laissant la porte de la kella entrebâillée, à pareille heure, rien que pour aller se prendre de bec avec Doolan, dans les tentes des Fehjis, et se chamailler avec les femmes Fehji à propos d'une ridicule histoire de froment qui les opposait, imprudence de nature à lui coûter très cher car il risquait de la payer de sa stérile existence. Oyant cette rumeur et une dispute à l'extérieur, Haj Nejm se leva, et reconnaissant sans aucun doute possible la voix querelleuse, il se précipita sur la terrasse, et comme si sa tour avait été trahie, il hurla comme un démon qu'on fermât la porte. Le garçon rentra furtivement, et ayant silencieusement remis l'espar en place, il monta l'escalier à pas de loup pour regagner sa chambre. Mais le vieillard, étendant les bras sous le clair de lune, jura par sa religion, et par son *Ghrarb*, ou pays d'Occident, que le garçon était un Yahûdi (il n'avait rien trouvé de pire pour le qualifier). Haj Nejm rentra comme un diable dans ses quartiers, et en ressortit brandissant son étincelante carabine. Il cria alors, « Debout, Hasan, debout, te dis-je ! » d'une voix presque étouffée et rien moins qu'humaine. Il appelait Hasan pour qu'il fût le témoin de la mort du Yahûdi, ou peut-être avait-il l'intention, dans l'état de rage où il était Plongé, de faire jouer les réconciliateurs à Hasan, dans l'espoir que celui-ci s'interposerait pour le calmer. Cette fois-ci, Nejm eût effrayé les plus courageux, par l'horreur d'un assassinat nocturne. De l'autre côté, le misérable garçon le suppliait en piaulant lamentablement, « Ô oncle ! C'est toi qui m'as élevé. » Mais le vieil homme le repousse, continuant à crier d'une voix terrible, « Je ne suis aucun de tes oncles. Meurs ! Yahûdi, meurs ! » Comme il braquait son fusil sur lui, Mohammed [472] s'enfuit sous le clair de lune blafard (les Arabes ne tirent pas sur les fuyards), jusqu'à l'autre bout de la kella. Cela fit que le vieux Nejm brandissant son tromblon reluisant, descendit de la terrasse, d'un pas raide, hésitant à chaque marche, et arrivé dans la galerie, il le poursuivit avec férocité. À ce remue-ménage, Haj Hasan s'était dressé sur ses pieds et de sa cellule il contemplait le spectacle. il cria alors plus fort qu'eux tous, d'une voix de stentor. « Bess, assez, 'noncle⁷⁴⁹, et maintenant ho ! Que signifie tout ceci ? Tiens-tu à verser le sang tout de suite ? Et pour ce qui est de toi, Mohammed, stupide weled, rentre dans ta chambre ! Quelle tête sans cervelle ! Ne t'ai-je pas mis cent fois en garde, comme un père, et voilà que tu recommences à semer le trouble dans la kella ? Et toi, Haj Nejm, va dormir. Je suis d'avis que nous aurons tout le temps de nous occuper de la faute du garçon, demain matin. Cela suffit, Mohammed ! Ne réponds pas à ton oncle, mais remercie le Seigneur de voir la fin de l'histoire de cette nuit, sans qu'il te soit rien arrivé de pire. » Ces paroles firent que l'agitation du vieillard retomba presque complètement. La paix revint dans la kella, et ils se replongèrent dans le sommeil jusqu'aux premières lueurs de l'aube, à ce détail près que le piaulant askar sanglotait encore comme un veau en franchissant le seuil⁷⁵⁰ de son « beyt », « Il le

sont pas foncièrement mauvais (cf. le conte d' « Aladin et la lampe merveilleuse », dans *Les Mille et une Nuits*).

749 « 'nuncle » (petit oncle, tonton).

750 « the sill », archaïsme, (*threshold*, en anglais moderne).

dirait au Pacha, et il le dirait à Mohammed Ali, sitôt le hajj de retour ». Il fut heureux que le susceptible Moghrebi ne l'entendit pas.

Le soleil s'étant levé, j'allai au foyer faire du thé avec beaucoup de sucre, dans l'espoir de les réconcilier. La querelle reposa jusqu'à midi. lorsque Doolan amena leurs quelques moutons boire aux auges de la kella. Du haut de la galerie, Haj Hasan lui adressa un avertissement laconique, un mot à demi proféré suffit au sage, mais vingt ne sont pas assez pour l'édification de l'imprudent⁷⁵¹. Une plainte amère et bruyante jaillit alors de la poitrine du pauvre Fehji, qu'il fut incapable de contenir, comme lorsque les grossiers bergers crient à tue-tête dans le désert. À ce cri, cet imbécile de Mohammed accourut, et déchaîna sa voix querelleuse contre lui. Cela réveilla la kella, chacun se dressa de l'emplacement où il se trouvait. Levant le nez en l'air, nous vîmes que Haj Nejm avait pris son tromblon. Il arrivait en poussant des cris perçants, comme un homme hors de lui, « Yahûdi ! Yahûdi ! » Il descendit les marches d'un pas lourd et s'avança vers eux au petit trot. Les Arabes de la porte, qui buvaient du café dans la kella, lui emboîtèrent le pas, redoutant l'humeur frénétique du vieux More et l'implorant. Survenant par derrière, Wadi attrape Haj [476] Nejm par la taille. et retint notre « oncle » comme s'il s'était agi d'une vieille sorcière traînant des pieds, faisant de grands moulinets des deux bras et se débattant comme un diable. Nejm haletait, et menaçait encore le garçon d'horrible façon. Puis il se dégagea, s'éloigna d'eux en courant, et se remit à braquer son fusil, mais ils le rattrapèrent. Tout en étant entraînés par lui, ils lui immobilisèrent les bras et continrent vigoureusement ses tentatives impuissantes ; ils le ballottèrent, épouvantablement, de ci de là. Ses forces déclinant, Nejm jetait à présent des regards sinistres autour de lui et pantelait dans leurs robustes bras. Sa femme était au-dessus, pleurant, mais elle n'osait proférer des paroles féminines en faveur de son indigne jeune frère, dont elle craignait qu'il ne fût mis à mort, par son vieux mari, ici, sous ses yeux. Hasan lui fit des remontrances, « Wellah, cela suffit Haj Nejm ! Quel vieux fou tu fais, n'est-ce pas se comporter comme un possédé ? Ho ! Ho ! Un askar tuer un askar ! » (faire la guerre à un membre de sa propre maison). Les nomades qui le tenaient le supplièrent aussi avec toute la courtoisie du désert, « Là ! Là ! Haj Nejm, nenni, il n'est pas ton fils. Nenni ! Le Seigneur allongera tes jours. » - « Qu'on en finisse, ho ! » cria Hasan, et profitant de ce que les forces séniles de « notre oncle » l'abandonnaient, ils l'obligèrent à rentrer dans sa chambre⁷⁵².

Les circonstances dans lesquelles j'avais failli périr ici, victime du bestial fanatisme turc, étaient encore présentes à mon esprit et je comptais sur le ciel pour m'échapper un jour de cette cage infernale afin de retourner chez les libres Arabes, où mes oreilles ne résonneraient plus du hideux tintamarre de ces Moghrebis au cœur emporté. Je me fis le serment qu'une fois réchappé, je n'entrerais plus jamais dans les murs de cette sordide kella pour y loger. Dans les ténèbres superstitieuses de nos existences, j'aurais pu m'imaginer que quelque dieu m'avait rendu favorable aux yeux des hommes et accordé la tolérance de tous. Le même, Haj Nejm ne cessait de me témoigner une indulgente douceur, prenant soin, pour mon bien, de me mettre en garde par de sages conseils, lorsqu'il pensait que je manquais par trop à la prudence et, ce qui est très rare dans leur religion, il le faisait de façon désintéressée. Il semblait me considérer avec la même sorte d'affection que celle qu'on éprouve pour un bon voisin. Mais s'il devait advenir qu'un jour quelque inimitié se mette entre nous, et qu'il en oublie son devoir envers la Dowla (son [474] fanatisme dans cette circonstance ne se souvenant plus mon infirmité religieuse), il ne me resterait alors plus longtemps vérité.

751 « Une réprimande sert plus à un homme prudent que cent coups à l'insensé. » Proverbe de Salomon, XVII, 10 (Bible de Port-Royal).

752 Cette scène rapportée de si vivante façon ne tient apparemment que peu de place, sinon aucun, dans le journal de Doughty, car son biographe (D.G. Hogarth, p. 54) se borne à citer, à ce propos une phrase d'une lettre de Doughty à G. le Strange (novembre 1888) . « Lorsque dans une altercation ils sont en colère, ils sont tous comme des fous furieux. »

La peur et de barbares dissensions dans un pays sans lois (où c'est celui qui crie le plus fort qui l'emporte, car il n'y a pas grand espoir, sinon aucun, de toucher les esprits des hommes par la raison), ainsi que la maladie, avaient gâté la bonne nature vertueuse de Haj Nejm. Il ne faisait aucun doute que dans des circonstances moins iniques et sous une plus sainte discipline de la religion, il eût été d'une excellente bonté, tant la droiture s'alliait chez lui avec une modeste simplicité. Si dans le sourire d'un Arabe, qui est en général doux, nous pouvons pressentir quelque chose du caractère natif de son âme, Nejm eût pu être aussi un saint. À qui censurera cette humeur outrageuse des aventuriers Mores en Orient, ils répondront, avec leur plus bénigne humeur, « Vous devriez savoir que nous sommes des Occidentaux, des Moghrâreba. » Le monde occidental a fortifié le sang des Arabes. Les Mores ont dépassé en stature spirituelle et corporelle la paresseuse et peu ingénieuse population de la vieille péninsule. Même si nous les comparions avec le peuple policé et industriel d'el-Kasîm, ils seraient encore supérieurs, en tant qu'Occidentaux, aux habitants moins énergiques de l'Orient. Hommes de résolutions hardies, alliant une ingéniosité civilisée avec une industrie honnête et policée, ils mènent des entreprises nouvelles à bon port. Peuple de l'Ouest, ils ont l'esprit âpre et cauteleux de l'homme occidental et ne sont guère hospitaliers. Comme tous les Arabes, ils sont nés sous des étoiles vagabondes. Ce sont des êtres plus énergiques que les peuples de la Péninsule. Le villageois d'Arabie est moins dur à la tâche qu'eux, et se décourage facilement. Comme le Beduwi léthargique au ventre creux, il a le souffle très court, et, après un violent effort, il retombera dans son loisir contemplatif, et retournera à un repos dont tous les soucis du monde sont absents. Il semble qu'une altération de même nature se soit produite en Barbarie dans les qualités inhérentes aux chevaux arabes, auxquels leur élevage dans l'Ouest donne plus de trempe et de courage.

Les jours suivants furent paisibles. Mohammed devait aller chez sa mère nomade et prendre l'air pendant un temps avec les W. Ali. Le garçon avait récemment versé le montant de la dot et épousé une femme-enfant Jeheyne, mais elle ne put vivre très longtemps avec son infortuné jeune époux, le lâche l'avait déjà battue. Elle s'enfuit par un beau matin dans le désert et courut dix milles jusqu'à el-Alli. Claustree dans une kella, au milieu d'étrangers malveillants, la nostalgique bint bédouine vint un jour me demander avec une simplicité de petite fille, « si, lorsque son jeune mari la renverrait, je ne la prendrais pas pour épouse. Cela [475] faisait maintenant trois semaines que pour la seconde fois je logeais dans une tour de la route du hajj et nous n'avions pas ouï dire que des caravanes transportant du riz étaient arrivées à el-Alli. J'envisageai donc de monter chez les Moahîb, sur la fraîche montagne tabulaire du Harra, que nous avions sous les yeux au loin, Mais tous les chemins du désert étant périlleux pour des voyageurs solitaires, je ne pus trouver personne pour m'y conduire. Nous eûmes vent d'un *kufî*⁷⁵³ (convoi) de Fejîr sur le point de descendre chercher du riz à Wejh. Ils devaient quitter el-Erudda au deuxième matin. Un ami m'avait fait ramener ma nâga, par des contribules à lui qui se rendaient au marché d'el-Alli, et je pourrais retourner en leur compagnie. Je distribuai de menus cadeaux et trouvai une robe neuve de Damas pour Haj Nejm. Le bon vieillard éprouva le désir de parer mon chameau de la têtère et de la bride pimpantes qu'il avait de sa propre main arrachées au Shammarite. Lorsque dans la soirée les hommes arrivèrent, je partis avec eux.

La chaude lumière du soleil abandonna la terre, et dans les ombres sereines de la nuit, nous entamâmes l'ascension des confins montagneux et gréseux qui s'étendent au-delà de la plaine-vallée d'el-Héjr. Nous marchâmes pendant les longues heures de la nuit, tandis que les autres donnaient. Le vent qui nous venait des hautes terres se fit plus frais, à mesure que la nuit tirait vers sa fin. Nous fîmes halte au lever du soleil et allumâmes un feu pour nous réchauffer. Après deux autres heures de marche, nous arrivâmes à la hauteur d'un troupeau de bétail nomade au pâturage. En me voyant, un rude berger cria, « Holà les amis ! Et pour quelle raison avez-vous amené ce dowlâni ? » Ils lui

753 *Kalifa ou kârwan* : caravane.

répondirent, « Il est des vôtres, et c'est Khalîl. » Les Fejîr campaient encore aux environs d'el-Erudda. Les nombreux petits trous d'eau qu'il y a ici s'enfoncent à hauteur d'homme dans le sol sablonneux et déprimé, et ils sont proprement revêtus d'un vieil appareil à sec de pierre brute. L'eau qu'on y trouve et qui ne tarit jamais, a un goût fade.

Nous nous approchâmes du menzil de Zeyd, où il n'y avait que Mehsan, qui vint me prendre la main. Mes compagnons de route se dispersèrent, et Je dus continuer jusqu'à la tente de Motlog, qui était dressée à près d'une autre heure de marche. Une négresse libre, une ronchonnoise, qui avait fait route avec nous, et appartenait au menzil de Rahîel, m'y guida. Me précédant sur le sable bientôt brûlant, tenant la bride de mon chameau dans sa main, impatientée par mes retards - j'étais si las que je ne pouvais plus avancer – elle tirait à chaque pas sur la têtière de ma vieille nâga. Les sarraus de certaines ces femmes sont ouverts sur les côtés, comme [476] une simple tunique, au milieu de laquelle il y a un trou pour la tête, ce qui fait que n'étant suspendue qu'à leur cou, l'étoffe est repliée sous leurs bras, et on ne voit rien de leur corps, même lorsqu'elles font des gestes brusques. Mais dans le désordre de sa langue. et du fait de la résistance de la nâga gémissante, il est probable qu'elle eut un moment de distraction. Un coup de vent dans l'air paisible souleva sa légère robe jusqu'au cou, et à part le haggi, ou cordon de cuir tressé qui leur ceint la taille_ elles n'ont rien d'autre sur le corps. Graciles étaient ses membres négroïdes, luisant dans la chaleur et, nonobstant l'alliage de sang africain, parfaitement bien formés : on eût dit une statue de bronze. Avec un mot bref, la négresse rattrapa son calicot, et se retourna avec une mine irritée, pour voir si je ne me riais pas d'elle. Constatant que le kafir continuait d'avancer avec une discrète indifférence, sa langue tyrannique se tut. Elle me témoigna toujours beaucoup de gratitude, que cela n'eût pas été rapporté dans les abris des Bédouins, lesquels n'eussent pas manqué d'en faire des gorges chaudes. Comme elle allait sans trêve de marché en marché, il arriva que nous fîmes route ensemble plusieurs autres fois.

Quand nous arrivâmes en vue de la tente de Motlog, le convoi était prêt à partir, alors que nous avions entendu dire qu'il ne se mettrait en route que le lendemain. J'avais espéré passer toute la journée ici à me reposer, et pensai ne pas pouvoir marcher une heure de plus. Mon voyage ne faisait pourtant que commencer. On ne voyait plus que les dernières bêtes du kufl. « Hâte-toi, dirent les Arabes, si tu tiens à les rejoindre. » Motlog dit, « Tu es en retard, mais tu peux encore les rattraper. » Des hommes accoururent des tentes voisines, tendant la main en direction de l'arrivant pour en recevoir un peu de tabac. Mais, en dépit de tout le besoin que j'en éprouvais, ce fut à grand peine que je pus persuader quelqu'un de m'apporter un peu de leur leban à boire. Dans ces circonstances, les Arabes sont pris de court, et même portés à aggraver ton douloureux état. Je demandai à Motlog, qui avait remarqué mon abattement, « Combien de temps durera l'étape d'aujourd'hui ? » - « Ils s'arrêteront à midi ou avant le milieu de l'après-midi. Avance ! » Ce sont les plaisantes promesses que forgent les Bédouins trompeurs. Motlog saute sur le dos nu de sa jument. Il chevauchait en se servant de la têtière et de la bride, le mors est inconnu dans ces déserts. « Vois, (dirent les voix les plus amicales autour de moi), le cheikh est devant toi, fouette ta nâga, sinon tu resteras à la traîne. Il est allé te recommander à eux, et tiendra le fils du cheikh des Billî (qui conduisait le kufl) pour garantir ta sûreté. » Quand je le rejoignis, Motlog me confia *teslîm*, en dépôt personnel, au jeune rafîk Billî. Un trajet de plus de cent cinquante milles m'attendait presque sans repos. dans une chaleur mortelle, et ma vie [477] languissante était déjà presque au bord de mes lèvres. Il m'arrivait d'avoir du mal à rester en selle. Je n'avais pas fait provision d'eau au départ de Medain et n'avais pas une once de nourriture avec moi. Une suffocante chaleur, sans aucun souffle de vent, s'était abattue sur nous. Deux heures plus loin. ils firent halte auprès de quelques trous d'eau peu profonds, dont les parois étaient revêtues d'un appareil de pierre sèche, comme ceux d'el-Erudda C'est à peine si je reconnus deux ou trois visages des caravaniers que j'y trouvai réunis. La plupart étaient des Khamâla, qui, bien qu'étant un grand fendi Fejîr, sont des sortes de manants grossiers et malveillants, qui vivent à l'écart des cheikhs et sont peu assidus dans la fréquentation du mejlis. L'air était étouffant ! Je mis pied à terre alors qu'ils s'apprêtaient à repartir, et me dirigeai

vers le seau en cuir où il restait un peu d'eau après l'abreuvement du bétail, dans l'intention d'y plonger la tête. Le sauvage coquin qui avait puisé cette eau me l'interdit, disant, « Nenni ! Il craignait Ullah. » Prenant son ustensile, il en jeta le contenu sur le sol, tout en criant, sans détacher de ma personne les mornes yeux de son fanatisme ignorant, « Puiserait-il pour un Nasrâni, une créature maudite par Ullah ? Le soleil était-il donc si chaud aujourd'hui, que je dusse défaillir ? Il souhaitait que Dieu me fit mourir. »

Nous ne nous étions pas encore très profondément engagés dans le désert, lorsque les langues quinteuses de deux péronnelles bédouines de notre compagnie, jacassèrent aux hommes à propos de moi, « Regardez, les gars, n'est-ce pas le kafir qui va là ? Ne lui couperez-vous pas la gargamelle en chemin ? » Dans mon impatience, je les gratifiai d'une malédiction bédouine, mais cela n'était pas nécessaire. Les hommes qui marchaient à côté de moi répondirent avec gravité, « Il est le fils de notre frère », parce que quelques-uns de leurs contribules m'avaient donné l'hospitalité. La monstrueuse plate-forme noire et la muraille montagneuse du Barra réapparurent, s'élevant dans le ciel ardent, à plusieurs heures devant nous. Le kufl ne ferait pas halte tant que, morts ou vifs, nous n'y serions pas arrivés. Le convoi descendit pour traverser la plaine encaissée qui s'étend sous les confins accidentés, que les caravaniers du hajj appellent *Shuk el-Ajûz*, et les nomades *el-Agorra*. Nous avançons dans un air mort et ses, *el-hummu*. C'est un déchaînement ardent de rayons solaires, qui réverbérés par le sable étincelant, brûlent la pupille. Avec quelle lenteur le soleil «ras qui fait rage ne parcourt-il pas son grand arc vers son déclin jusqu'au moment où enfin les ombres bienfaisantes des falaises du Harra qui sont là-bas, des jambes et des pieds, crevassées et desquamée, j'avancais dans une sorte de transe et à demi-rôti. De temps en temps, en entendant dans mon dos le glouglou des outres pleines, je [478] priais leurs propriétaires, mes compagnons de voyage, de me verser un peu d'eau, mais ils me le refusaient. Un autre qui suivait, plus compatissant, accepta en rechignant. Je portai son bol d'eau à mes lèvres, mais ma gorge ayant été parcheminée par la chaleur desséchante, je ne pus en avaler une seule gorgée. Voyant que je n'avais fait qu'y tremper les lèvres, lorsque je lui rendis son bol, le drôle jeta l'eau sur le sable, car dit-il, « Qui voudrait boire après un Nasrâni ! » Leurs grosses girbis suantes étaient gonflées d'eau, et demain à la même heure ils arriveraient à d'autres puits. Leur hospitalité domestique est amicale, mais lorsque vous cheminez de conserve avec eux, les mêmes Arabes se comportent comme s'ils étaient vos ennemis. Il se trouve cependant toujours des hommes honorables, qui en toutes circonstances se montreront extrêmement bons. Il était déjà tard quand nous abordâmes le Harra. Là, nous pénétrâmes dans une brèche gréseuse qui s'enfonçait dans la montagne, et nous y fûmes à l'abri de l'œil ardent du soleil. Le fond est recouvert d'une couche de légères pierres ponce, apportées de l'extérieur, mêlées avec un chaos infini de laves brisées et quelques blocs de basalte. Nous poursuivîmes notre ascension par un passage de dunes abruptes, dans les falaises inférieures de la montagne (toujours des grès). Les nomades descendirent de leurs montures, la meilleure façon de laisser leurs bêtes grimper. Afin de soulager ma vieille et faible nâga, je montais un chameau de louage. Ses maîtres me demandèrent de mettre pied à terre, moi aussi, mais me voyant trop faible pour marcher à pied, ils n'insistèrent pas, car lorsque vous vous servez de quoi que ce soit qui leur appartient, les Arabes peuvent se montrer courtois et humains. « Pourquoi marcher de la sorte (demandai-je à quelqu'un) dans la forte chaleur du jour et non pas dans les ombres de la nuit, épargnant vos forces et les chameaux ? » - « Oui. oui, cela vaudrait certes mieux, mais Khalîl, el-Beduw ! Ils sont toujours affînîn, corrompus jusqu'à la moelle, et quoi qu'ils fassent, on trouvera que cela ne sert à rien. »

Lorsque dans les vastes ombres je commençai à me remettre de la douloureuse fatigue du chemin, laquelle est une mort à petit feu, une toute petite contrariété me replongea dans l'affliction. Une bint nous aborda, à la mère de laquelle appartenait mon chameau de louage. Bien que son minois d'effrontée⁷⁵⁴ fût le plus joli de tous ceux de leur compagnie, elle n'avait rien d'une petite

754 « Chitty face », archaïsme, *Chit* : effrontée, chipie.

filles, hormis le masque. La sorcière jasa de stridente façon, comme un geai, me conspuant par monts et par vaux jusqu'à la fin de l'étape, par des «Ho !. Kafir, aha ! Le Nasrâni ! C'est un Juif. » Plus méchants que généreux, pas un seul de nos voisins bédouins ne prit la peine de l'admonester. La lumière du jour faiblit, et ce fut enfin [479] le coucher du soleil dans le désert. Les Arabes lâchèrent bride dans un lieu abrité. Les grands chameaux s'agenouillèrent sous eux, et nous mêmes tous pied à terre pour la nuit. J'étais monté en selle la veille au soir à el-Héjr, vers la même heure, et cheminant toute une nuit d'été et une longue journée, je n'avais pris ni nourriture ni repos jusqu'alors. La nuit apporte un bienfaisant répit de la lumière du soleil et de la chaleur. Le vent soufflant de la montagne sur nous, je mis pied à terre, impotent certes, mais aussi léger qu'au sortir d'un sommeil réparateur. Le dos du chameau est plus incommode que fatigant. À cause de l'infélicité de la nature, de la malignité humaine et de la diabolique iniquité des religions, j'espérais fermement ne plus vivre ici-bas d'autres journées comme celle-ci, qui avait été comme un enfer de souffrances.

À la clarté des étoiles, appelant la quinzaine damoiselle, qui avec ses frères s'était installée près de nous, je lui mis un présent de tittûn dans la main, pour sa sorcière de mère. Je lui dis, « Tu es une jolie petite louve. Allons mon cœur, je te pardonne. Seras-tu mon épouse, demain ? » - « Certes, (dit la pauvre gamine bédouine) elle acceptait de "me prendre". Elle me servirait dans mes voyages et me suivrait dans mon lointain pays, et ne m'importunerait plus jamais de ses jacasseries, mais je dois lui promettre de ne pas la renvoyer. » Le lendemain, à la suite de ce badinage nomade mi-plaisant, mi-sérieux, mes oreilles furent soulagées des criaillements de la langue de la coquine. La nuit était tombée, les voyageurs arabes s'assirent autour de leurs feux de bivouac, et je m'allongeai à côté de mes sacoches de selle pour dormir. Plus tard, deux jeunes gens passèrent à côté de nous, qui regagnaient leur emplacement, et j'en entendis un dire très distinctement à son compagnon, « C'est ici que le kafir est couché ! » et l'autre de lui répondre, « Vois, le *sifflement* d'un sabre, et on pourrait s'emparer de toute cette marchandise (mon bagage). » Je reconnus la voix de celui qui avait parlé en dernier ; c'était l'indigne fils du digne cheikh Billî, lequel servait de raffik à notre caravane, au nom de son père. Comme un jour nouveau naissait, les Arabes s'ébranlèrent en hâte. La veille, j'avais conclu un accord au sujet du chameau loué, mais voilà que ses propriétaires m'opposaient un refus, alléguant en leur faveur un proverbe de harpie, (peut-être forgé par les miens habitants de l'Arabie, mais qui peut difficilement leur servir d'excuse à présent qu'ils ne boivent pas de vin), «Paroles du matin ne ressemble pas à celles du soir. »

Il me faut charger ma nâga égrotable pour traverser le Harra. Le gros convoi est parti. Le peu de gens qui s'attardaient encore autour de moi menacèrent de m'abandonner, mais il y en eut quelques-uns pour descendre de leur monture afin d'aider l'étranger lorsqu'ils virent qu'à moi seul [480] je ne pouvais pas soulever mon bagage. Une heure plus tard, de leur propre gré de têtes de girouettes, ils me laissèrent reprendre le Chameau ! Nous commençâmes à aborder les sentiers abrupts de la montagne. Puis jusqu'à midi, nous montâmes et descendîmes toutes les demi-heures engagés dans les innombrables combes de basalte et les plis tourmentés de la montagne du Harra, tout en passant toujours par en haut. Un désert de fer s'étend tout autour de nous : une plage dénudée, noire et luisante de pierres volcaniques surchauffées. De rares pousses d'armoises et d'aurones⁷⁵⁵, *shâeh*, jaillissant des bas-fonds de lave déchiquetée répandent une douceur résineuse sous le grand soleil ardent. L'aurone est récoltée et mise à sécher par les hareem, pour sa saveur épicée et cordiale. Elles en mélangent un peu avec leur leban froid et du mereesi. Des tamaris poussent dans les dolines volcaniques les plus encaissées, et au bord des lits rocheux des seyl à sec je vis des bosquets verdoyants d'acacias du désert. Entre autres essences forestières, quelques chênes nains croissent dans le Harra. J'ai vu de leurs lourds gourdins taillés dans ce bois. Quelques Bédouins et Fehjat parmi les plus démunis allèrent quérir au passage des gouttes translucides et des poignées de gomme arabe blanchâtre dans les halliers d'acacias épineux. À el-Wejh, on leur en

755 Armoises à feuilles odorantes (citronnelle).

donnerait six pence pour un pot.

Tout en marchant, les chameaux au long cou happent ces branches épineuses aux feuilles tendres comme celles du mimosa. Il est étonnant de constater que les épines dures et acérées, longues comme le doigt, ne poignent pas leur grand et fragile pharynx ! - ces mêmes épines qui transpercent d'un seul coup la plante cornée de leurs pieds et blessent si cruellement les pieds nus des nomades que j'ai connu des hommes que de tels accidents avaient obligés de rester longtemps alités. Lorsque je m'en inquiétai auprès de quelques Bédouins, « Le monde, répondirent-ils, est plein des œuvres merveilleuses de Dieu ! Et le Seigneur a donné à chaque créature sa façon de vivre. Si on examine l'intérieur de la bouche d'un chameau éborgné, on trouvera une substance cutanée, apparemment tendre, mais de l'épaisseur de votre doigt, et d'une telle dureté qu'une épine ne pourrait pas aisément la percer. » Les Bédouins qui gardent les troupeaux de chèvres, dans des lieux où poussent des acacias, emportent une vouge, et en coupent les basses branches pour les donner à leurs bêtes. plus Particulièrement aux jeunes chevreaux. On voit dans tout le désert des tohl dont les branches émondées pendent, mutilées et recroquevillées ; et souvent autour des buissons de mimosas épineux, la poussière du désert est profondément foulée par les beaux pieds des gazelles. Cet arbre, dont ils disent qu'il a une croissance rapide, atteint [481] rarement la taille d'un arbre de haute futaie. La vaste frondaison d'un tohl n'offre pas de couvert hospitalier mais c'est un treillis verdâtre de ramilles et d'épines avec quelques feuilles minuscules qui projette une pâleur diffuse comme une ombre diaphane, et ses vieilles épines sur le sol réverbérant du désert. L'acacia répand dans l'air une imperceptible et salubre douceur. Pendant tous les mois de la mi-été on voit de petites touffes de fleurs jaunâtres et après les bourgeons, des gousses bicornues avant le plein été J'ai trouvé de ces arbres en fleurs dans le *Wadi Thirba*, bruissant du murmure des abeilles sauvages (*athubba*) et d'où émanait un parfum tenu, doux comme celui de la vigne en fleurs. En mâcher les feuilles, qui sont d'un goût agréable et un peu gélatineuses, rafraîchit la bouche desséchée. Les Arabes disent de la gomme qu'elle est très bonne à manger et réfrigérante. Des Fehjat qui faisaient partie du kufl resteraient dans le prochain menzil des Billî pour récolter des racines d'*er'n* dans la face de la montagne qui donne sur la Tehama. L'*er'n* qui est une souche noueuse de bois massif, ressemble à la souche de la callune⁷⁵⁶. Je n'ai ni rencontré cette plante, ni vu aucune espèce de bruyère, poussant en Arabie. Les copeaux, qu'ils font macérer dans de l'eau pour tanner leur cuir, sont de la couleur du cèdre. La peau brute est mise à tremper pendant deux ou trois jours dans une casserole contenant une décoction d'*er'n*, mais la peau est si superficiellement tannée, que s'il est destiné à confectionner une outre d'eau, ce cuir, quasiment cru, pourrira très vite. Une fois qu'il est fendillé, il faut le remettre à tremper. La plupart de leurs girbis sont ainsi corrompues, de sorte qu'elles infectent l'eau qu'elles contiennent. On paye un réal à Teyma pour un nœud de racine d'*er'n*, qui figure dans le trésor domestique de toutes les femmes du désert et des oasis. Dans toute notre traversée du Harra, aujourd'hui, la roche de sable n'affleure nulle part, recouverte qu'elle est par une gigantesque épaisseur de lave basaltique. Au début de l'après-midi, après tous les embarras causés par des chameaux qui grimpent la panse vide, nous abordâmes la haute plate-forme volcanique de la montagne. Une plaine de noirs graviers volcaniques s'étale devant nous, jusqu'au fond de l'horizon, d'où des cônes noirs et isolés et des crêtes jumelles. [C'étaient des cônes de volcan, qui ont été égaulés par le débordement de la lave et le souffle de l'éruption]. Je pensais avoir déjà reconnu dans tous ceux-ci les formes lointaines de cônes volcaniques. Dans toute l'élévation du Harra, qui atteint ici une altitude de 5000 pieds au-dessus du niveau de la mer, la chaleur de jour d'été était modérée. La rareté de l'air nous protégeait de l'ardeur du soleil, qui ne brillait plus maintenant que d'amical façon [482] sur nos têtes. Nous sentions un souffle léger flotter dans les vallons hauts perches. Un vent tiède coulait à flots sur ce vaste promontoire montagneux. Quelque part dans le sol de lave nous voyons de la terre jaunâtre sous les pierres éparses, du tuffeau, ou peut-être de la craie calcinée, dont on rencontre quelques dépôts dans ce Harra, par-dessus les grès profonds. J'ai découvert qu'elle avait été teintée en ocre par le débordement de la vieille lave. Le sol du Harra

756 Bruyère commune.

consiste le plus souvent en un vaste lit et des bancs de blocs basaltiques bleuâtres et rouilleux (*dims*, *rolhm*, dont la nature cristalline montre que ce sont des rhomboïdes), matière ingrate et lourde comme du fer, et sonore comme le métal dont on fait les cloches. Battus de toute éternité par les vents chargés de sable du désert, qui les ont polis, ils étincellent au soleil. C'est à cause de ce chaos de pierres et de laves déchiquetées et coupantes, qu'il est si difficile pour tous les autres chameaux que ceux qui y ont grandi, de traverser le Harra hors des sentiers battus. Les pieds des bergers sont souvent douloureusement meurtris par les lourdes pierres en équilibre instable, qui glissent et s'éboulent sous leurs pas. Pour cette raison, et aussi parce que les pierres sont comme des braises ardentes sous le soleil estival, les domestiques bédouins dans le Harra passent ordinairement toute la journée assis sur la croupe de leurs chameaux, pendant qu'ils broutent.

Cette désolation titanesque, qui nous donne le sentiment qu'aucune vie ne pourrait y subsister, est celle d'une contrée que les Bédouins affectionnent et le partage des Abu Shamah, de hardis Moahîb. L'air qu'on respire sur ces hauteurs est salubre et tempéré. Ils ont du bétail en suffisance, et ces montagnards sont de robustes carcasses bédouines, à l'entendement beaucoup plus fruste que celui des nomades que j'ai connus dans les plaines alentour. Dans cette ingrate contrée volcanique il est rare qu'on vole de leur petit bétail. Le lait de leurs troupeaux y est plus abondant, ce lait qui est la santé et la richesse des pauvres nomades. Lorsque plus tard, au cours du même été, leur robuste vieux cheikh vint visiter les Fejîr, à el-Héjr, Zeyd, avec l'humeur mielleuse propre aux nomades, le loua ainsi au mejlis, *Ya Tollog, râiyat el-Harra*⁷⁵⁷, qui peut signifier « Ô Tollog, toi qui es le seigneur du Harra ! » Tombant, en cours de route, sur l'endroit où un troupeau venait de passer, nous pûmes nourrir l'espoir que nous ne tarderions pas à rencontrer ces amicaux Arabes et passerions la nuit dans leur menzil.

Nous nous engageâmes dans un chemin montagneux, près des ruines de murets en pierre sèche, petits enclos rudimentaires s'élevant à la ceinture, tels les abris que les bergers construisaient de nos jours pour mettre leurs [383] agneaux à l'abri, (du loup nocturne), dans les montagnes syriennes. À côté sont d'étroites cellules qu'on pourrait prendre pour des sépultures posées à même le sol. Il y a d'autres cellules étroites avec une rainure et une porte coulante⁷⁵⁸. J'en ai vu de pareilles appâtées par des chasseurs dans le désert du Sinaï. Ce sont des pièges, me dirent-ils, pour prendre le léopard (nimmr), et autres carnivores vagabonds. Il y en a d'une autre sorte, qui sont des constructions rondes en forme de monticules et sont peut-être des tumuli, dont les nomades disent, « Ce sont des balises, qui signalent l'emplacement de sources du temps jadis, mais la connaissance ancienne en est perdue. » Lorsque je questionnai des voyageurs bédouins à ce propos, ils répondirent avec apathie, peu désireux d'ouvrir la bouche, dans cette chaleur, « Des choses du monde ancien, et d'avant les Moslemîn. » L'un d'eux demanda, « Dis-nous Khalîl ! Ne sont-ce pas les vieux kafîrs, tes ancêtres, qui les ont faites ? » D'autres voix dirent, « Ce sont les Helalat⁷⁵⁹. »

Ne trouvant pas les Moahîb, nous entamâmes notre descente par une combe basaltique à l'ouest de la montagne et nous arrivâmes à des trous d'eau auxquels les Arabes s'arrêtèrent pour abreuver leurs chameaux assoiffés et à jeun. Hormis le peu qu'ils peuvent brouter, après la halte du soir, quand on les lâche pendant une heure pour leur permettre de pâturer, les chameaux du kufl jeûnent toute la journée, mais à cause de la transpiration, ils ne peuvent se passer de boire. En d'autres temps, la chagrine et énorme créature qui a l'air de crouler sous le poids de sa masse, grognera, si ne serait-ce qu'une mouche l'effleure ou si celui qui la monte lui fait tomber un noyau de datte dessus. Lorsqu'il est soumis à un gros effort, le chameau ira jusqu'au bout avec une silencieuse fortitude. Les Arabes en voyage ne transportent pas d'auges en cuir, aussi ils se servent de leur badine à chameau et de leurs mains pour fouir de petites excavations dans le sol dur et

757 « *Râiyat*, forme intensive de *râ'y* (pasteur) : mot que les Bédouins semblent employer dans l'acception de seigneur ou souverain. » (note de Doughy, in *index*, Vol. II).

758 « *Cullis door* », du français *coulisse*.

759 Les Banû Hilâl.

calciné, et les tapissant d'une peau, ils y versent leurs seaux pleins d'une eau de puits corrompue (stagnant depuis longtemps) et tiède. Chacun exhorte ses bêtes, par des *weeaho ! weeaho ! weeaho !* les encourageant à boire. Lorsqu'elles se bousculent en enchevêtrant leurs cous longs et lourds, on leur prêche la patience par des *Wok—ho ! wok—ho ! wah-ho !*

Il nous arrivait de longer un dar el-Aarab ou ancien terrain de campement à l'abandon. Son site est généralement une dépression, à l'abri des intempéries et des yeux de leurs ennemis, où les nomades passent deux ou trois jours dans l'année, au retour des saisons. Les pierres brutes des terrains où sont établis ces dars ont été enlevées et déposées sur les côtés, [484] et il y a un espace dégagé pour y construire les abris de worsted et où leur bétail peut se coucher. Ce sont certainement des vestiges des Vieilles générations. Plus loin, alors que le soleil était déjà bas, nous arrivâmes à quelques tentes nomades, sur les flancs du Harra. Ces Arabes étaient des *H'roof*, un clan Billî. Comme nous passions notre chemin des hommes en sortirent, qui d'une voix à la générosité affectée, nous prièrent d'entrer, criant, « Arrêtez-vous, bonnes gens ! Nous avons du mereesi dans nos byût, nous avons du leban et du samn. » Avec une personne de ma connaissance, je me dirigeai vers une tente qui se dressait sur le bord rocheux du lit encaissé d'un seyl, et je descendis de ma monture avec un présent de tittûn. Je trouvai l'accorte maîtresse de maison au logis, ses cheveux de devant pendaient tressés en forme de corne, dans laquelle une perle était enfilée, à la mode de certains districts du Nord-Ouest. Elle s'assit et baratta son outre gonflée sur ses genoux, et me demanda de prendre patience un moment, jusqu'à ce que son beurre fût fait, et qu'elle pût me verser à boire un lait bien crémeux. Son grand chien de berger Billî observait distraitement la scène avec la mine engageante d'un hôte (ils sont à l'ordinaire forts en gueule et harcèlent les étrangers), et vint se coucher à côté de nous. Je fis par la suite plus ample connaissance avec cette pauvre femme accueillante, qui était une veuve vivant seule, et avec son non moins honnête fils. Ce fut lorsqu'ils vinrent estiver chez nos Arabes, et plantèrent leur tente parmi nous, dans la vallée de Thirba.

Du rebord du Harra, les hauts confins accidentés des basses terres de la Tehama s'étendent confusément devant nous. Les roches de sable réapparurent dans les débuts de notre descente. Je remarquai l'endroit où se dressait une grande lame de lave, verticale et figée comme une vague creuse, sur la paroi de la vallée de grès. Dans la falaise de roche de sable suivante je vis des légendes himyarites grossièrement gravées. Au crépuscule, nous arrivâmes à un campement nomade, dans la plaine en contrebas : c'étaient des Billî du fendi *Sehamma*, sous le cheikh *Mahanna* et son oncle *Fodil*. C'est Mahanna qui le lendemain conduirait le kufl Fejîr à el-Wejh. Nos Arabes se dispersèrent, qui pour aller jouir du confort de beyts amis, qui pour se poser sur le sable, comme de pauvres diables honteux de s'imposer à autrui. Un autre descendit avec moi devant la tente de Mahanna, et, souffrant, je m'allongeai, ce que remarquant, ils firent preuve d'une aimable sollicitude en m'apportant à boire du leban, et je dormis d'un sommeil de plomb. Au commencement de la nuit, le cheikh Belûwi m'invita à entrer pour m'asseoir et manger. Je vis la gracile carcasse démembrée⁷⁶⁰ d'une chèvre qui fumait devant nous [485] dans un grand tranchoir : Mahanna avait tué et fait bouillir le sacrifice de l'hospitalité. Il pria courtoisement l'étranger de s'approcher et « d'avancer la main » vers la viande, disant qu'en ceci il « tenait le plus grand compte du fait que je lui avais été recommandé par Motlog. Il était très content de me voir. » Mahanna était un homme d'une cinquantaine d'années, d'une simplicité et d'une humanité indéniablement nobles, dans lesquelles l'acrimonieuse et expéditive pédanterie⁷⁶¹ mondaine aurait pu ne voir qu'une aimable ineptie d'esprit. Alors qu'au logis il était d'humeur plutôt mélancolique, il se montrait hardi meneur d'hommes sur le champ de bataille. Notre amitié crut jusqu'aux mois d'automne quand je quittai leurs dîras. Les *Sehamma* sont de proches alliés des *Moahîb*. Outre les *H'roof*, les autres fendis des Billî sont *el-Gueyîn*, les *Zubbala*, les *Aradat*, les *Wâbissa*, les *Sarâbta*, les *Graya*, les *Hareyri*, les *Grauti*, les *Sweymli*, les *Fueyhi*, et les *Jemân*. Dans leurs généalogies, Billî est le nom du jid ou

760 « *Brittled* », terme de vénerie.

761 « *Schoolery* », archaïsme, emprunté à Spencer par Doughty (cf. *Colin Clouts come home again*, v. 702).

patriarche de la tribu, et ses fils qui lui ont succédé sont appelés *M'khâlid* et *Kh'zâm*. Ils se déplacent dans un territoire qui d'ici jusqu'à la mer s'étend sur quatre jours de voyage. La fraction des Sehamma est forte de quarante foyers : vingt de leurs tentes étaient dressées ici. Comme le jour commençait à poindre, et que notre kufl s'apprêtait à décamper, Mahanna m'encouragea à monter en selle, mais je répondis qu'il lui faudrait me laisser, je ne pouvais faire un pas de plus⁷⁶². Je n'avais ingurgité que très peu d'eau au cours des précédentes semaines de chaleur et d'aridité. Respirer le souffle du simûm de la Tehama m'était un supplice. En proie à quelles tortures ne devrais-je pas traverser le reste de cette basse région accidentée, rôtiissant au soleil, au pas lent des chameaux, pour peut-être choir de ma selle, ou rendre mon dernier soupir avant que le kufl n'entrât à el-Wejh ? Je caressais l'idée d'aller retrouver Abu Sinûn dans le Barra, le menzil des Moahîb n'était pas loin d'ici, et je pourrais reprendre haleine dans la montagne, où me procurant un peu de lait, je recouvrerais la santé. « Comment (demanda le brave homme, perplexe) ferait-il pour me laisser tant de jours seul avec les hareem ? » Une amicale voix Fejîri répondit pour moi, « Khalîl connaît, billah, toutes les coutumes (*dîn*) des Aarabes, c'est comme s'il était un des nôtres. » Au moment où Mahanna prenait son thelûl pour rattraper le kufl qui s'en allait, je lui mis quelques piastres dans la paume de la main, disant que c'était pour un peu de tittûn, qu'il me rapporterait, comme tout Bédouin le ferait pour un ami, du marché de la ville. « Mais dis-moi (demanda cet homme aussi probe que simple), combien d'argent font ces [486] piécettes ou dois-je appeler quelqu'un qui sache compter les sous ? » Les nomades ne calculent que par réaux, les pièces plus petites leur sont presque inconnues. En outre, ces nomades sont à l'écart de la route et ne se souillent pas les mains avec la surra du hajj. Mahanna monta alors en selle avec sa lance, les caravaniers Fukara avancèrent sans armes. Au-delà des Sehamma, tout le territoire Billî était cependant hostile à ces Annezi, mais sous sa houlette ils n'avaient aucune inquiétude, et bonne chère leur serait même faite en cours de route. La rétribution de Mahanna s'élevait à un réal par chameau.

--ooOoo--

762 Doughty est éprouvé par une exposition prolongée au soleil et il souffre de lumbago, de douleurs intestinales et de furonculose (Hogarth, p. 55)



Chapitre 14

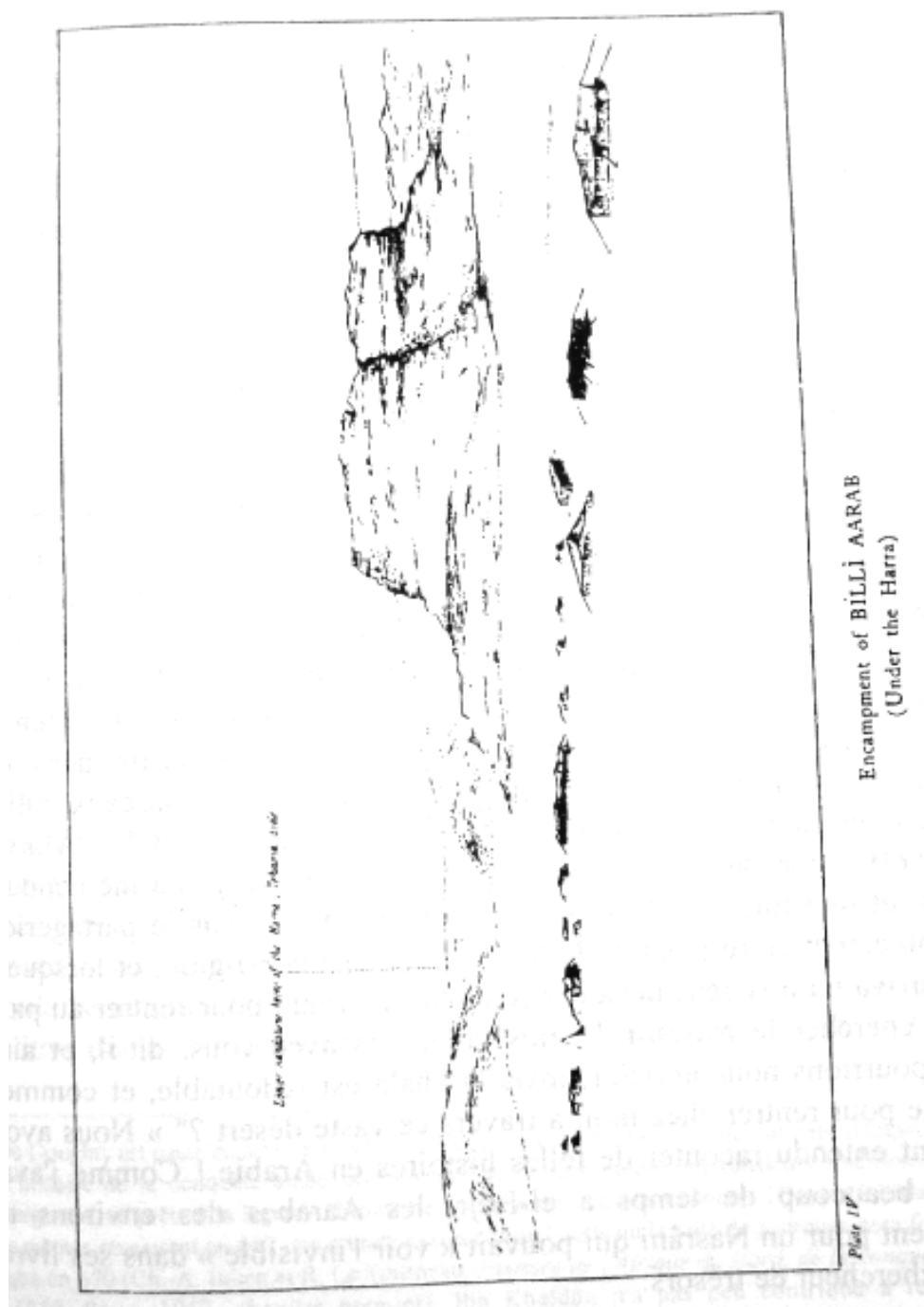
VAGABONDAGE DANS LE HARRA AVEC LES MOAHÎB

Vue des volcans. « Maisons nazaréennes. » Les anciens de ces pays. Récits fabuleux. Les BENI HELÂL. Le Seyl el-Arem. La vieille génération héroïque. Leurs sépulcres. La mère de Mahanna. Le Shizm. Les Yahûd de Kheybar. Les clans Billî. Maladies. Muzayyins, Notre kufl revient de Wejh. La Jument du cheikh périt de soif. Des hommes d'un autre menzil s'entretiennent avec le Nasrâni. La femme de Mahanna. À la recherche des Moahîb dans le Harra. L'extraordinaire pays volcanique. Tombes antiques qui ne sont pas celles de Bédouins mahométans. Nous partons à l'aventure, à la recherche des Aarabes. Mishwat. Assaut d'hospitalité. Les Moahîb et les Sbaa font partie de la tribu Annezi. Alliances entre tribus. Le repas de l'hôte du Bédouin. Remerciements après manger. Tollog, le cheikh des Moahîb. Le foyer d'Abu Sinûn le More. Sa prospérité chez les nomades. Le campement Moahîb dans le Harra. Les cônes volcaniques. Un cheikh Howeytât vient réclamer le prix du sang. Les contes mirifiques qu'ils font des Nasâra. Un cône de volcan. La face du Harra : d'une froideur intolérable en hiver. Rareté de l'eau. Abu Sinûn rentre de voyage. Comment il est venu du pays d'Occident. Tollog ordonne au Nasrâni de s'en aller. Des femmes parlent avec l'étranger. Fâiz le berger.

[487] LES Sehamma étaient campés [cf. pl. IV] près du *J. Sleih*, une montagne de la haute Tehama, et à proximité d'Ummshash, le principal point d'eau de leur district. De nos tentes, nous avions vue sur trois montagnes bicéphales s'élevant au-dessus du Barra, dont (après les avoir attentivement examinées avec ma longue-vue) je ne doutai pas que ce fussent des cônes de volcans. Les Bédouins me dirent que c'étaient des pierres calcinées et du sable noir. Dans le site sablonneux du menzil je vis les vieilles fondations d'un bâtiment et, sur un terrain voisin plus élevé, des monceaux de pierres en forme de voûtes, des *rījûm*, hauts de plus de dix ou douze pieds : la plupart sont éventrés et on voit une étroite cellule à l'intérieur. J'en vis par la suite un très grand nombre dans tout l'Aueyrid, se dressant sur presque tous les terrains en pente. Les nomades disent que ce sont les « maisons des Nazaréens », ou des vieux kafîrs qui habitaient le pays avant les Moslemîn, leurs ancêtres. J'avais vu les mêmes ou peu différents de ceux-ci, dans le Sinaï. Là-bas on leur donne le nom de *Namûs*, pl. *Nawamîs*, que les Bédouins Towara traduisent de façon fantastique par « maisons de moucheron⁷⁶³ », disant qu'il y avait eu cet horrible dédale de vallées arides et abandonnées, « au temps de l'ancien monde, des canaux où de l'eau coulait et des marécages qui abritaient des nuées de moucheron, en si grand nombre que les gens de ce temps-là (qu'ils appellent aussi Nasâra) avaient bâti ces maisonnettes en pierre, dans lesquelles ils se réfugiaient à la tombée de la nuit, et qu'ils allumaient des feux, dont l'âcre fumée les protégeait de l'infestation des insectes. » Une forme corrompue de *namûs* est *nagûs*, qu'on emploie en Syrie et dans les pays arabes pour désigner ces sortes de caveaux de famille des non-Moslemîn, comme ceux des cimetières chrétiens. Il se peut que ce soit un terme ecclésiastique calqué sur le grec, la

⁷⁶³ *Namûs* désigne à la fois la hutte d'affût ou la fosse dans laquelle se tapis le chasseur guettant le gibier et l'ensemble des diptères ou moustiques, avec les cousins, les anophèles, etc.

langue nourricière de la religion chrétienne, (νεχυσ [nexus], cadavre). Dans le Sinaï, sur la route des pèlerins qui reviennent de Suez, à une demi-journée, avant le monastère grec⁷⁶⁴, j'ai trouvé un namûs, dont les Bédouins se servent encore aujourd'hui pour y déposer leurs morts. Lorsque j'y arrivai, c'était en 1874, voyant une entrée obstruée par des pierres et des amas de branchages, je fis mine d'enlÈver quelques branches pour jeter un coup d'œil à l'intérieur, mais le vieux chamelier bédouin qui était avec moi me fit signe d'une main (car je n'avais pas appris l'arabe à cette époque) que des hommes y gisaient, raides morts, sur le dos, et les yeux clos, tandis qu'avec l'autre il se bouchait les narines. Dans une vallée déserte du Sinaï (celle du W. Zi1eyli), j'ai compté quelque trente nawamîs ronds ou ovales, qui se dressaient les uns à côté des autres. La plupart sont ruineux, et invariablement construits en pierre sèche, comme ceux d'Arabie. Les rijjûm en forme de ruche de l'Aueyrid sont en matériau grossier, mais bâtis avec soin. Ne s'agirait-il [489]



764 Le monastère de Sainte Catherine, au pied du mont Horeb.

[490] pas, par hasard, de tumuli⁷⁶⁵, les tombes des principales personnes de l'ancien village, et celles de nomades ? Ils supposent que tous les Nasâra appartiennent à une lignée unique et qu'à l'origine ils occupaient ces contrées désertique « leurs ancêtres les en eurent chassé. » « Wellah, dirent-ils, ces villages ruineux, Khalîl. que nous voyons en maints endroits, et jusque dans cette montagne, ne sont-ils pas vôtres ? Et n'as-tu pas été envoyé ici en éclaireur pour espionner le pays ? Il est probable que les païens prétendent encore l'avoir en partage. » D'autres dirent, « Ce sont les B. Helâl qui voudraient bien reprendre le pays. » Et certains ajoutèrent sombrement, « Nous en avons eu vent, en effet, mais crois-tu qu'ils vont nous fondre dessus ? Où sont les sources anciennes que nous ne trouvons pas ? Ne peux-tu nous dire, d'après tes livres, où trouver les sources et les trésors cachés ? Par la vie du Seigneur ! Nous te récompenserions rien que si tu nous montrais où est l'eau. » - « Écoutez (dit l'un), j'ai quelque chose à vous dire. Ce terrain couvert de ruines n'est-il pas connu de vous tous ? Alors que j'étais en Syrie, voilà, dis-je, qu'un Nasrâni m'aborde, ayant appris que j'étais de ce pays-ci. Il avait aussi un livre à la main ! "Dis-moi, toi le Beduwi, dit-il, n'y a-t-il pas un certain site ruineux (qu'il nomma !) dans votre dîra ?" - "Oui billah ! lui répondis-je, il y a les murs d'une ancienne *geria*⁷⁶⁶ abandonnée !" - "Un grand trésor⁷⁶⁷ doit s'y trouver quelque part. Bon ! Réponds-moi, [c'est une formule que j'ai entendue dans d'autres contes semblables] vos Aarabes boivent-ils dans des vaisseaux en cuivre, ou en argent ?" - "Certains de nos vaisseaux, billah. sont en cuivre étamé, mais la plupart sont des bols en bois." - "Alors le trésor est encore là," conclut le Nasrâni". Consentirais-tu à me conduire là-bas, et une fois que j'aurais découvert le trésor, nous le partagerions équitablement entre nous ?" Je le lui jurai sur ma religion, et lorsque le jour arriva où nos gens devaient se mettre en route pour rentrer au pays, j'allai chercher le Nasrâni. "J'irais volontiers avec vous, dit-il, et ainsi nous pourrions nous enrichir, mais la khala est redoutable, et comment ferais-je pour rentrer chez moi, à travers ce vaste désert ?" » Nous avons souvent entendu raconter de telles histoires en Arabie ! Comme j'avais passé beaucoup de temps à el-Héjr, les Aarabes des environs me prenaient pour un Nasrâni qui pouvait « voir l'invisible » dans ses livres, et un chercheur de trésors.

[491] Quelqu'un demanda, « Amis-je visité Tûnis⁷⁶⁸ au cours de mes voyages. et les Beni Helâlétaient-ils encore un grand peuple dans ces dîras ? » À ce qu'ils en rapportent, les B. Helâl étaient une nuée de grosses tribus du Nejd. qui s'étaient regroupées après que le pays eut pâti de sept années sans pluie. Leur bétail ayant péri, les Aarabes abandonnèrent de toutes parts leurs campements pour former une armée innombrable, afin de partir en quête d'une contrée que le Seigneur aurait comblée d'averses et de rabia. Ils commencèrent par ravager les villages de la Belka, puis ils descendirent en Egypte, où quelques tribus se fixèrent, mais la plupart poursuivirent en direction du couchant, et s'emparèrent de nouveaux pâturages dans les pays barbaresques. La tradition veut que la plupart se soient établis dans les marches de Tûnis⁷⁶⁹. Les gens simples de toutes les tribus et de toutes les oasis d'Arabie où je suis allé, ont questionné le voyageur du lointain Occident que j'étais, « Avais-je rencontré les Beni Helâl ? » Si je disais, « Ils devraient être nos voisins », ils le prenaient en bonne part. Eussé-je dit « Je suis un B. Helâli », qu'ils m'eussent tenu pour tel. Certains Mores, des aventuriers voyageant en Arabie, surtout lorsqu'ils sont de haute taille, se vantent d'être « fils des Beni Helâl. » Les lais des B. Helâl sont chantés dans tous les hameaux de tentes en worsted de l'immense désert, témoignage non écrit (qui émeut la jeunesse) de libéralité ostentatoire et de prouesses au combat, mais barbares, comme hors de toute proportion, et au-delà

765 Pluriel de *tumulus* : tertre artificiel élevé au-dessus d'une tombe. (archéologie).

766 Village, hameau de tentes.

767 « Riches » ce qui rend riche (*wealth*), de l'ancien français *riche*.

768 Où Doughty est passé en novembre 1872, ne faisant que visiter les ruines de Carthage (Hogarth, p. 13) .

769 L'histoire de la conquête arabe de l'Afrique du Nord reposant sur plusieurs traditions souvent divergentes, se prête à la légende. Moins de 4000 hommes avaient conquis l'Egypte à l'Islam (640). les mêmes réussirent en 647 une grande razzia contre l'oasis où la ville de Kairouan sera fondée par 'Oqba en 670 (Ch. -A. Julien et R. Le Tourneau, *Histoire de l'Afrique du Nord, de la conquête arabe à 1830*, Paris, 1952, chapitre premier). Ibn Khaldûn n'a pas peu contribué à rendre les hilâtiens « innombrables » en les comparant à une nuée de sauterelles s'abattant sur le pays.

des forces humaines. Sur dix nomades, on en compte au moins un qui est incapable d'ânonner les prières rituelles, mais de cent enfants c'est tout juste s'il y en a un qui n'a pas les audacieux poèmes des B. Helâl sur le bout de la langue.

Il est probable que dans leur récente antiquité, les Kabâil⁷⁷⁰ sont une des sources principales de cette tradition encore si vivace qu'on rencontre dans tout le Nejd nomade. Mais qu'est le *Seyl el-Arem*⁷⁷¹ ? C'est le souvenir d'une montagne trouée de taupinières mentionnée par les fabuleux auteurs mahométans. Il n'y a pas trace dans la tradition des Beduw de la « rupture du barrage » de Mâreb⁷⁷² et - à la suite d'un [492] accident aussi infime - de la vieille dispersion des tribus d'une cité marchande de l'Arabia Beata⁷⁷³. Selon toute apparence, il est probable que le Nejd a été une contrée nomade depuis les origines. C'était une histoire aussi pittoresque à ouïr que celle de la tour de Babel. Pendant mon séjour à Hâyil, j'entendis conter la même table à propos d'er-Riâth : au kahwa, on nous entretint d'un rat dont les récents méfaits avait provoqué une fuite d'eau dans une berge du Wadi Hanîfa.

On attribue à cette vieille génération héroïque le creusement de tous les puits profonds du désert, les trous d'eau revêtus d'un appareil en pierre sèche, et tous les autres ouvrages importants et les fondations colossales en pierre, qu'on voit d'un bout à l'autre des régions désertiques du Nord et du Sud, au moins jusqu'à la Tehama de La Mecque. Pour les esprits indolents des Aarabes, de tels ouvrages ne peuvent être imputés qu'à des géants, et les Beni Helâl sont ces géants-là.

En maints endroits des déserts arabes, on trouve des tombes longues de plus de vingt pieds, et on en dit que ce sont celles des B. Helâl. De même, on peut voir les tombes d'un certain nombre de patriarches et de prophètes bibliques en Palestine⁷⁷⁴, aujourd'hui sous la garde des Moslemîn, qui s'étirent sur une longueur démesurée, seyant à leur plus grand âge et à leur dignité, certaines atteignant soixante, voire cent pieds de long. La tombe d'Ève (n'est-elle pas appelée « la mère de l'humanité ») qui est à Jidda⁷⁷⁵, est longue de presque autant de pas. À en juger par la chapelle érigée sur le nombril de notre aïeule, qui est plus haute qu'un grand cèdre, ses nouveau-nés (toute révérence gardée) devaient être plus gros que des éléphants. Si la première femme était ainsi, que devait être Adam ? Notre enveloppe corporelle aurait-elle plus d'une brasse de hauteur que nous serions incapables de la porter.

Je répondis à ces Bédouins : « Les Nasâra ne vous envahiront pas, ce pays ne nous a jamais appartenu et en sus du leur, ils possèdent d'autres grands pays au-delà des mers, qu'ils ont découverts depuis peu, et qu'ils sont bénis par Allah. Ce sont des pays bien arrosés, et aussi verdoyants [493] que les jardins de Damas. Leur climat est tempéré, *barâd*, exempt de fortes chaleurs et de grands froids, et il y a de la place pour vous tous, mes amis, on vous y recevrait librement et vous y seriez les bienvenus. Qui donc m'a envoyé espionner votre sable et vos

770 Pluriel de *kabila*, tribu.

771 Nous n'avons pu identifier ce Seyl.

772 L'oasis de Mârib, la capitale du royaume sabéen, dans le Sud-Ouest de l'Arabie. Le grand barrage de Mârib fut construit au V^e siècle av. J.-C., et se rompit plusieurs fois au cours des siècles, jusqu'à la catastrophe finale, mentionnée dans le Coran (XXXIV, 16) au VII^e siècle après J.-C. . On ne sait si c'est cette rupture qui a entraîné le dépeuplement de l'oasis et la dispersion de ses habitants ou si des causes d'ordre politique et social on empêché que le barrage soit reconstruit une nouvelle fois (article *Mârib*, in *Encyclopédie de l'Islam*, op. cit.)

773 Ou *Arabia Felix* (Arabie heureuse).

774 Comme le « tombeau des Patriarches », à Hébron, où Abraham (et Sara), Isaac (et Rebecca), Jacob (et Léa) sont « enterrés ».

775 Jusqu'à sa démolition, en 1928, par les sa'ûdites. Selon la tradition musulmane, après leur expulsion du paradis terrestre, Adam et Ève firent le pèlerinage de La Mecque. Ève ayant eu sa première menstruation au cours du pèlerinage. Adam frappa le sol du pied et fit jaillir la source qui alimente le puits de Zemzem, pour lui permettre de procéder à ses purifications rituelles. Eve fut aussi enterrée avec Adam, près de La Mecque, mais par la suite le corps d'Adam fut apporté à Jérusalem, où il gît dans l'église du Saint Sépulcre (article *Adâm et Hawwa*, in *Encyclopédie de l'Islam*, op. cit.)

cailloux ? Par ma foi, je ne visiterais ce pays à la demande de personne. Je suis un *sûwahn*⁷⁷⁶, et assurément, si j'avais prisé les biens de ce monde, je n'eusse pas quitté la ville pour la faim, la soif et la chaleur du désert. » - « Oui, wellah ! (murmura la mère de Mahanna, qui filait à nos côtés), leur terre est meilleure, et que viendraient-ils chercher ici, où - Ô mon Dieu ! - il n'y a rien, hormis *eth-thumma wa ej-jûa*, la soif et la faim toutes nues. » Elle était belle dans son grand âge, cette mère d'un cheikh bédouin grisonnant ; et, à l'égal de maintes femmes Billî, elle avait dû être très jolie. Comme leurs voisines Annezi, elles ont un visage avenant. Beaucoup sont brunes, (je crois savoir qu'on voit aussi des femmes brunes chez les B. Atîeh) mais la peau noircie par l'ardent soleil d'une contrée affamée et assoiffée, elles sont toujours maigres et n'ont pas de fraîches couleurs.

Dans la dîra des Sehamma, sur la haute Tehama montagnaise, presque sous l'Aueyrid, il y a de nombreux sites ruineux de hameaux et de villages. Ici aussi on parle, comme d'une merveille de la nature, d'une grotte ou piscine stygienne⁷⁷⁷, *Hamman es-Shîzm*, au sommet d'une montagne, où les nomades vont se laver, eux et leurs chameaux, pour les vertus curatives de ses eaux, mais on dit que celui qui en boirait mourrait. Cette eau est verdâtre et acide (à mon avis cela pourrait être dû à l'oxydation du minerai de cuivre). Ils disent fabuleusement, « le Shizm ne coule pas durant le mois du hajj, car alors toute l'eau est détournée vers La Mecque⁷⁷⁸. »

Il y avait deux ou trois familles de W. Ali dans ce menzil Billî. Elles étaient restées là pour se livrer au transport du riz de Wejh pour le compte des cheikhs : des harpies pleines de mauvaises intentions et d'une humeur fanatique et atrabilaire, ce qui faisait que les Billî chuchotaient dans leur dos, *Yahûd Kheybar* ! Ils en disaient autant (les médisants voisins) des Fukara, qui sont au nombre des tribus qui ont remplacé les Juifs de Kheybar ; et en général les Annezi méridionaux, - à la seule exception des Kahtân - sont ceux des Arabes bédouins dont la nature est la plus proche de celle des Juifs. Un brave garçon Allayda se trouvait avec eux, *Thaifullah*, qui imbu de cette mentalité avide de louanges qu'ont les Arabes du désert, alors qu'ils n'en méritent guère, me demanda avec simplicité. « Ce que je pensais des Aarabes ? » Je répondis en les comparant au tolh⁷⁷⁹ un bel arbre qui pousse dans le désert avec ses branches aux rares feuilles toujours vertes et ses épines acérées et quelques fleurs odorantes quand c'est la saison. mais le bois du tronc est quasiment inutilisable. « Wellah, Khalîl (cria-t-il). *ent sabt*, tu as mis dans le blanc⁷⁸⁰. » Ces propos ravissent leurs oreilles oisives.

Ces Billî sont les plus plaisants de tous les nomades de l'Arabie. Coeurs libres et légers, les meilleurs d'entre eux sont gens d'expression douce et ingénieuse, mais plus volontiers aimables que réellement hospitaliers ils ont une bonne vie, leurs chameaux sont nombreux, et au coucher du soleil je voyais un troupeau de petit bétail couché devant chaque beyt. Dans le désert, c'est signe de moyens d'existence confortables. Comme on l'a déjà dit, ils ne sont pas dans la dépendance de la surra, qui n'apporte de bienfait à personne, mais ce sont des Bédouins indomptés, qui ne comptent que sur eux-mêmes. Cela n'empêche pas les clans Billî proches du bord de la mer de prélever un péage sur la route égyptienne du hajj, et le grand cheikh des Billî a, me dirent-ils, sa résidence ordinaire (en sa qualité de pensionnaire de l'État) au Caire. Pareils à eux sont leurs voisins Jeheyne, gens aux manières magnanimes. C'est une grande tribu de vieille noblesse. Ils sont loués parmi les *arbân*⁷⁸¹ pour le soin avec lequel ils observent les antiques lois de l'hospitalité. Les Howeytât fréquentent les marchés septentrionales des Billî ; ils sont leurs ennemis jurés et de grands voleurs de bétail. Par crainte d'eux ils vivent dans l'inconfort du cœur, et tout le grand désert est plus

776 Celui qui parcourt le monde.

777 Du nom d'une fontaine d'Arcadie, fameuse par le froid extrême de ses eaux, qui étaient mortelles, disait-on, pour ceux qui en buvaient. Eaux stygiennes : « toutes les eaux-fortes, parce que semblables à celles du Styx, elles rongent les métaux. », » (Littré).

778 Pour alimenter les eaux du Zemzem.

779 l'acacia gommier.

780 « Thou hast shot into the *mark* ». Le *blanc* est l'espace blanc dans une cible, le but.

781 Les tribus.

troublé que tous les territoires sous la domination d'Ibn Rashîd. Tous les jours, le fils de Mahanna montait, sa lance à la main, sur un rapide thelûl, et allait reconnaître le terrain avant l'arrivée des chameaux au pâturage, il y restait, ne cessant de monter la garde alentour, jusqu'au soir. Le jeune cheikh leur faisait-il un signe, que rassemblant leurs bêtes, les bergers les ramenaient d'une traite au campement. Je lui demandai, « Et si vous tombiez sur un voleur de bétail ? » Il dit, avec une mine atroce : « Je le transpercerai avec cette lance, ha ! »

À l'occasion de ma pratique médicale, je constatai que ces Bédouins de la Tehama souffraient non seulement de toutes sortes de rhumatismes et d'ophtalmies, mais qu'ils étaient infectés par le *morbus gallicus*⁷⁸². Venu du bord de la mer, le mal leur est passé dans le sang ces dernières années. À les en croire, peu ont échappé à la contagion. C'est pour cette raison [495] que leurs alliés arabes de l'intérieur craignent aujourd'hui d'épouser des personnes des tribus de la Tehama. disant « En vérité. leur chair n'est pas saine. » leurs parents arabes en disent autant à propos d'autres maladies. J'ai demandé à un forgeron nomade : « Est-ce que son clan s'unissait avec des sânis de Teyma ? » Il dit, « Certes nous avons pris de leurs filles en mariage. et nous pourrions continuer d'en prendre, mais nous avons cessé à cause d'une lèpre que nous avons découverte dans leur sang. » La cruelle peste était arrivée jusque chez les Moahîb, qui s'abstenaient désormais de ces mariages croisés. Je n'ai connu parmi eux qu'une personne qui en était atteinte. une malheureuse femme de notre menzil, âgée de trente ans et toussotante, parlant d'une voix étouffée, et répugnante à regarder, et ils en disaient pourtant qu'elle avait été la plus belle des hareem ! Une femme Sehamma qui était venue consulter le hakîm présentait toutes les apparences de la santé, mais son jeune enfant souffrait de la maladie. Six ans plus tôt, un Allaydi avait épousé une des belles femmes de cette tribu, mais le mal corrosif qui couvait dans ses veines avait corrompu toute son énergie vitale. Il me montra les horribles ulcères ouverts qui lui couvraient les mains. Ils appellent la maladie *hub el-Frenji*, le bouton Franc, et *el-bellush*, et *tha el-melûk*, le mal du roi, et avec une sinistre ironie, *el-mubârak*, la bénédiction. Ils mettaient tous leurs espoirs dans l'usage du minium⁷⁸³ sous une forme virulente ou une autre, qu'ils se procuraient à Wejh. Une disposition lépreuse du sang est commune chez les Arabes mal nourris. Les Arabes faisant l'éloge d'une fille bonne à marier, ajoutent souvent ces mots : *wa lahm-ha zain*, « sa chair aussi est bonne et saine ».

J'assistai à d'autres muzayyins⁷⁸⁴ dans le campement des Sehamma. La « purification » des enfants avait lieu tôt le matin. Lorsque j'arrivai à la première tente, l'enfant avait déjà été fait Musulman, mais si grossière avait été l'opération chirurgicale qu'on dut rappeler l'homme au couteau. L'enfant se lamentait sur son sort ; Weyley ! Misère de moi. Une brebis gisait non loin, pour le repas des hôtes, son sang se répandait en gargouillant de sa gorge ouverte ; puis le père de l'enfant sépara la tête du mouton de son corps. Je passai à une seconde tente de muzayyin, où un sâni faisait office de chirurgien. Je le vis qui affûtait sa lame, et que quelqu'un tenait un mouton prêt au sacrifice. Encourageant son jeune fils, le père le souleva et le posa à califourchon sur le dos du mouton sacrificiel, puis il le reposa à sa place, et tirant son coutelas, il égorgea le mouton d'un coup porté de bas en haut. Il trancha aussi la gorge d'une chèvre et celle d'un chevreau. Ils assirent alors l'enfant sur un grand plat [496] de métal renversé. lequel en d'autres circonstances est réservé à la généreuse hospitalité nomade, « la table de Dieu dans le désert⁷⁸⁵ », sur lequel on avait émietté du crottin de cheval. Le forgeron était encore debout, repassant une grossière lame de rasoir sur son bras nouent étirant le prépuce, il le fit passer dans le trou d'un éclat de pierre. et le lia avec un fil. « Veille à ne pas trop couper », dit la mère. Tenant son enfant d'une main. de l'autre elle lui couvrit les yeux, l'encourageant d'une voix maternelle et lui promettant du lait sucré et des nourritures grasses. D'un coup léger, le sâni coupa la peau à hauteur de la ligature, puis il saupoudra la blessure avec de la poudre de charbon de bois, et rendit à sa mère l'enfant qui n'avait rien senti. Et elle, le

782 Dit aussi *morbus indicus*, *néopolitanus*, *hispanicus*, mal français ou grosse-vérole : la syphilis.

783 « *Red lead* » : siccatif qu'on fait entrer dans des emplâtres ou des pommades.

784 Cérémonies de circoncision.

785 Exode, XXV, 23.

réconfortant dans son giron, lui souhaite d'être heureux à présent qu'il avait fait son entrée dans la religion de l'islam. Le riz et le mouton bouillis furent généreusement distribués avant qu'il fût midi, et des parts en furent portées dans tout le campement, aux amis qui n'avaient pas assisté à l'opération. Dans les heures qui suivirent, je vis les jeunes filles et les jeunes femmes mariées carolant⁷⁸⁶ joyeusement devant les muzayyins. Revenant de Wejh avec des chameaux chargés⁷⁸⁷, Abu Sinûn passa à côté de nos tentes, le lendemain matin. Il allait rejoindre ses gens dans le Harra, mais il promit qu'il reviendrait, ou m'enverrait chercher, sous trois jours. Au huitième matin, nous vîmes Mahanna, montant son thelûl, qui précédait le kufl rentrant. Les Bédouins racontèrent qu'à el-Wejh la chaleur était devenue intolérable, sans un souffle d'air la nuit, et que les habitants de la ville eux-mêmes ne pouvaient dormir. Leur convoi était arrivé dans l'après-midi et, avant la chute du jour, ils avaient conclu toutes leurs affaires en ville, et étaient repartis avec l'impatience expéditive des nomades. Ils avaient livré ceux des chameaux qu'ils avaient emmenés pour les vendre, à des courtiers publics, qui, les criant d'un bout à l'autre du sùk, les avaient vendus en une heure au plus offrant, les marchands de riz indien et les expéditionnaires de chameaux de la place. Les négociants ne paient pas les Bédouins en argent, sauf le montant qui dépasse le cours fixé, mais en sacs de leur marchandise. Les animaux achetés sont envoyés à Suez, sur des bugalets arabes. Un excellent jeune thelûl mâle appartenant à Motlog ne lui rapporta que quinze réaux de riz pour sa provision d'été. Chez lui, il ne s'en serait sûrement pas séparé pour vingt-cinq réaux en pièces d'argent. Un grand chameau de bât qui appartenait à Zeyd, un peu âgé il est vrai, évalué à vingt réaux dans le désert, ne lui rapporta pas plus de onze réaux en riz, et Zeyd doit en [497] verser près de la moitié pour le transport. Cette décadence de son lucratif trafic mit Zeyd hors de lui, et il proféra un grand serment au mejlis, « La prochaine fois, sauf s'il y allait avec sa propre tête (c'est-à-dire en personne) ». Il conseillait aux cheukh de ne plus rien confier à des mains étrangères ? Ceux du kufl étaient des pauvres gens qui se louaient comme transporteurs, essentiellement aux cheikhs ; aucun cheikh ne les accompagnait dans cette commission servile. Pour la location de leur bétail les chameliers recevaient un réal et demi par sac transporté : trois sacs de riz indien représentent la charge d'un chameau. Sur certains, nés robustes, on peut charger quatre sacs. L'aller et venir entre el-Erudda et la « mer salée⁷⁸⁸ » prend douze jours en été dans une chaleur éprouvante. La moitié du chemin consiste en montagnes escarpées et en terrains très accidentés et le bétail avance à marches forcées sans presque pouvoir goûter au pâturage. Dans les pays arabes, les services de celui qui accompagne sa bête ne lui sont pas rémunérés, et il y a un réal à déboursier pour le sauf-conduit. Il n'est pas un chameau rentrant d'un tel voyage qui n'ait perdu sa graisse de printemps et dont la valeur marchande ne soit diminuée de cinq réaux. Les hommes reviennent en mauvais état, et si vous faites les comptes avec eux, ils reconnaissent qu'ils y perdent. Les seuls qui peuvent sans gréver leurs réserves, gagner quelques espèces pour satisfaire leurs besoins quotidiens, sont les pauvres transporteurs.

La vieille jument de Mahanna mourut dans ce menzil. Elle venait de pouliner. Sa jument est ce qu'un cheikh nomade a de plus précieux dans son bétail. Après que le poulain eut chu de ce sac d'os, on lui ligatura ses tétins secs (comme on fait avec les chamelles laitières), et le poulain en bonne santé fut mis au piquet dans la tente du cheikh, pour y être élevé avec du lait suri et du mereesi. Ils abandonnèrent la vieille mère décrépite pour qu'elle meure et cessèrent de lui donner à boire. Étant étendu sans dormir, je la vis revenir pendant la nuit et renifler pitoyablement les outres d'eau dans la tente ; la faim lui faisait happer le foin des sacoches de selle des chameaux. Je demandai aux Arabes, « Pourquoi ne pas mettre fin d'un coup de fusil à ses souffrances ? » Je les croyais cruels, mais ils pensèrent que c'étaient mes paroles qui l'étaient, et incongrues de surcroît ! Seul le chien (l'unique animal domestique admis à partager le pain de l'homme) n'a pas droit de cité dans la vie nomade. Dans cette brute parasite à l'esprit semi-humain, l'homme déteste la parodie de

786 « *Caroling* » *Caroler* : danser en rond (ancien français).

787 Le 24 mai 1877.

788 La mer Rouge.

sa mauvaise nature. Sur cette créature qui rampe pour recevoir les miettes qu'il lui jette, il peut sous les prétextes les plus futiles, décharger son ire, comme il le ferait sur un ennemi. Dans les villes des pays frontières, cependant, des citoyens pieux qui ont fait un vœu jettent parfois l'obole [498] d'un croton de pain aux chiens qui parcourent leurs sùks en quête de charognes. À tout moment, dans la vacuité de la journée, les membres de la maisonnée allaient voir dans le désert si la jument s'était couchée pour mourir. Au troisième midi elle était tombée et ne pouvait plus se relever. Les rakham et l'agab brun⁷⁸⁹ furent là à la tombée de la nuit, près à dévorer la carcasse en putréfaction. Ces écharneurs ailés⁷⁹⁰ hantent aussi les menzils nomades dans le grand désert, pas très loin à l'intérieur des terres ; ils s'en vont avant l'arrivée de l'hiver. Pendant tout le temps qu'ils restent avec les Aarabes, ils tournoient toute la journée sur les ailes planant et fondant à petite hauteur au-dessus du menzil. Les plumes du rakham sont raides, le bout de ses ailes blanches est noir, il a la queue jaunâtre. « Oiseaux à bec crochu » dans la tradition des Arabes mahométans, leur chair est une nourriture défendue⁷⁹¹, mais ils en donnent à leurs enfants « pour chasser les vers, » et les Bédouins considèrent que leurs petits os creux font les meilleurs tuyaux de pipe. Lorsqu'ils étaient las de leur morne et sanglant festin, les répugnants oiseaux sautillants se posaient lourdement sur les crêts rocheux, et c'était à peine si la voix menaçante des hommes pouvait les en faire partir. Il suffit de quelques heures pour qu'une puanteur de champ de bataille emplisse nos narines, que la nuit dissipa. Les Arabes ont les mauvaises odeurs en exécration, et lorsque le jour suivant fit son apparition, Mahanna, se contentant de murmurer que la jument était morte, dit à son épouse d'abattre la tente, et tout le monde se hâta de décamper.

Nous parcourûmes trois lieues en direction du nord, et nous nous arrê tâmes, avec toujours au-dessus de nous, à main droite, l'immense montagne du Harra. Ce désert est de sable, encombré de rochers gréseux. Je réentendis là le chant joyeux de la perdrix de roche, et je vis sa couvée courir se mettre à l'abri sous les corniches rocheuses. Tout en marchant, je distinguai des roches basaltiques qui, jaillies des veines de feu du sous-sol, avaient jadis crevé le socle fragile des grès. Dans le même passage, sur un terrain incliné, *Zenaiba*, je vis d'autres petits monceaux de pierres érigés par l'homme, et à côté, de simples chambres mortuaires étaient posées à même le sol.

Une compagnie de Billî d'un autre menzil arriva vers le soir et grand fut leur étonnement de rencontrer un Nasrâni dans les tentes de leurs parents. Me jetant des regards jaloux et hostiles, ils ne me quittèrent pas des yeux. L'un d'eux chanta quelques couplets (peut-être d'un lai ancien). [499] à propos des *Rum* (les Romains, les Byzantins), les ennemis de leurs ancêtres sur la frontière. « Une race pleine d'artifices, des adversaires en qui on ne peut fier. » Et ils crurent que j'appartenais à cette hostile nation païenne qui conspirait sans cesse à la ruine de la religion salvatrice de l'Islam. Après le souper, alors que nous avions partagé la nourriture et qu'ils avaient ouï dire du bien de moi, ils étaient devenus de mon conseil⁷⁹². Certains formulèrent le vœu que j'accédasse à la connaissance d'Ullah, afin que m'étant fait musulman je pusse vivre chez eux pour toujours. « Chacun apportant alors qu'une chèvre, qu'un mouton, ils me constitueraient un petit troupeau dont je vivrais, et pour commencer ils me donneraient un chameau, et une fille en mariage. » Aarabes de la khala, soumis à leur seul vouloir irréf léchi, ils considéraient comme une insulte que moi, seul de mon espèce parmi eux, je fusse assez hardi pour professer une religion étrangère. Ils dirent aussi, « Mais n'avons-nous pas ouï dire que les Nasâra sont des gens intègres, d'une si bonne foi dans leur idolâtrie, que c'est pitié qu'ils ne soient pas éclairés ? Si cet homme se convertissait, il ferait un bon musulman. Et aussi, le sang chrétien valait plus que le leur, de sorte que quiconque d'entre nous embrasserait leur religion deviendrait, wellah, un cherîf⁷⁹³. »

789 Le Jean-le-Blanc.

790 « *Shan-birds* ». *Sharn* est un archaïsme.

791 Les oiseaux de proie, aigles et surtout vautours, parce qu'ils se nourrissent de charognes.

792 « They were become of my *counsel* » ; ils étaient de mon parti, ils me demandaient mon avis.

793 Un descendant du Prophète ?

Mahanna était un brave homme, et son épouse, de noble extraction, une femme vertueuse, mais ils n'étaient pas bien assortis. Pour une menue contrariété qu'il en avait éprouvé, il avait dernièrement prononcé - à demi - les paroles du divorce⁷⁹⁴. Elle vivait dans la crainte et elle avait le cœur lourd, elle était grosse d'un enfant. Cela ne l'empêcherait pas, dit-elle, de se jeter une outre d'eau sur l'épaule et, pieds nus sur le sable chaud, d'aller dans sa famille, les cheukh d'un autre menzil. Elle était « bonne pour son hôte. Elle moulait gaiement mon blé et m'apportait le peu de lait qu'elle pouvait se procurer chez ses voisines, car le poulain buvait tout le lait de son beyt. Un jour qu'elle avait fait cuire un pain de mon froment sous la cendre, elle prit un peu de leban, et avec le sourire d'une maîtresse de maison confuse, elle me pria de me lever pour dîner. Après quoi elle dit : « Étends-toi ici pour dormir, cela te fera du bien, et prends des forces pour ne pas mourir dans cette terre de famine. » Elle souffrait de douleurs intestinales corrosives, affection courante chez les Arabes. Je lui donnai de la poudre de laudanum⁷⁹⁵, ce qui la fit somnoler dans la chaleur de midi. À son réveil, elle me dit qu'elle avait beaucoup rêvé et qu'elle se sentait mieux, mais elle ne voulut pas continuer d'en prendre, [500] pour le bien de son enfant à naître. Je m'efforçai de les raccommoier disant à Mahanna que sous peu de semaines elle lui donnerait un fils, la consolation d'un foyer arabe.

Plusieurs jours passeront, et, n'ayant pas eu vent d'Abu Sinûn je n'entendis avec un vieillard qui m'avait donné un chevreau pour avoir soigné les yeux de son petit-fils, afin qu'il me guidât à travers le Harra jusque chez les Moahîb⁷⁹⁶. Nous montâmes en direction du nord-est sur une ancienne coulée de lave, semblable à l'un de ces vastes flots que j'avais vus sortir du Vésuve quelques années plus tôt⁷⁹⁷. La pierre en fusion s'était écoulée dans la vallée gréseuse, à une époque où l'Aueyrid n'était guère différent de ce que nous pouvons voir aujourd'hui. Lorsque nous eûmes atteint le grand champ de lave qui s'étendait au-dessus, il ne ressemblait à rien autant qu'à un immense darte⁷⁹⁸. Une barde de gazelles effrayées détala devant nous. Ici, elles sont robustes, et presque de la couleur du basalte ; les gazelles sont blanches dans les plaines de sable, Après avoir franchi les croûtes de lave, nous marchâmes sur du sable noir, et poursuivîmes notre ascension jusque sous le cône d'un volcan. Je découvris au-delà un univers merveilleux, inconnu et horripilant, de cônes de volcans et de cratères rouilleux. Le sol que foulaient les pieds de nos chameaux était fait de poussière noire, de scories de lave coupante, et de cendre. Les volcanelli⁷⁹⁹ semblaient se dresser si serrés que d'un coup d'œil circulaire j'en eus bientôt compté plus de trente. Après quoi, je vis sur la plate-forme basaltique un autre groupe de tumuli, et dans les environs un ancien coffre funéraire fait de dalles disposées dans le sens de la longueur. Nous passâmes dans un endroit qui était un ancien cimetière⁸⁰⁰. Pointant le menton en direction des tombes, le vieil *Abeydil-lah*, demanda, « Les avais-je vues et qu'en pensais-je ? » - « Est-ce un makbara⁸⁰¹ de vos Arabes ? » - « Nenni, ce ne sont pas des tombes de Beduw que tu vois ici, avec toutes ces grandes pierres par-dessus. Cet usage n'est pas de notre temps. Elles datent de l'ancien monde, *el-auellîn*⁸⁰². Tu ne les connais pas ? Wellah, Khalîl ! N'appartiennent-elles pas à votre vieux peuple païen ? » Il ne pousse pas de lichens dans cette terre d'une aridité solaire, et le sol rôté est totalement nu, sans aucune végétation. À l'aune d'un observateur humain, le temps s'écoule sans destruction apparente de la matière. On pouvait difficilement dire, à [501] première vue, si ces tombes dataient de dix ans ou de mille « Elles sont des époques qui nous ont précédés. Les peuples de ces temps-là étaient des kafîr, les Yahûdi et les Nasâra sont des kafîr. Khalîl est un Nasrânî : il en découle que ceux qui gisent dans

794 Pour que le divorce, la répudiation, soit effectif, les mots « je te répudie » doivent être prononcés trois fois.

795 Très en usage pendant tout le XIX^e siècle, pour ses propriétés soporatives et calmantes.

796 Le 28 avril 1877.

797 En septembre 1872.

798 « *Cow-shard* » archaïsme.

799 Petites cheminées adventices.

800 « *Grave-kist* » : tombe et cercueil (archaïsme).

801 Cimetière du désert.

802 Les gens du passé, des temps anciens.

ces tombes sont les vieux ancêtres morts de Khalîl. » C'est ainsi qu'ils raisonnent, et la religion populaire offre un terrain suffisamment solide pour que le fanatisme de tout un chacun y érige son édifice.

Des acacias et des touffes de genêt clairsemé avaient poussé dans les anfractuosités du champ de lave chaotique. Ces fourrés enterrés regorgeaient de sauterelles, posées aussi dru que des gouttes de pluie sur toutes les branches épineuses, d'où nous les vîmes s'envoler dans une tempête d'ailes bruisantes, spectacle qui enflamma le cœur du vieux nomade. « Ha ! s'écria-t-il, Khalîl, n'as-tu pas un sort pour les chasser ? Prends ton papier⁸⁰³, l'homme, car je te le dis, il est temps d'écrire autre chose que ces niaiseries⁸⁰⁴ dont tu t'enquiers tous les jours à propos des Aarabes. Ne peux-tu faire en sorte qu'elles s'enfuient de notre dîra ? » Je dis, « Mais que penses-tu qu'on lit dans la Parole de Dieu ? Qu'elles sont "la grande armée du Seigneur"⁸⁰⁵. » Il répondit avec un pieux soupir, comme les Beduw ont accoutumé d'en pousser en entendant des dits qui contribuent à leur édification religieuse, « Oui ! Elles sont en vérité comme l'armée d'Ullah. » Dans un endroit, je vis que la roche de sable affleurait à la surface de la plate-forme du Harra, non loin d'un tumulus de basalte en forme de colonne qui ressemblait aux bordages de coque d'un long navire. Il s'était refroidi en commençant par la base, se pétrifiant de bas en haut, tandis que le sommet s'était lentement penché vers l'extérieur, le métal planétaire était resté suspendu comme la retombée d'une voûte moresque.

Nous commençâmes alors à nous demander où pouvaient être les Aarabes. Abeydillah dit, « Si nous ne les avons pas vus là-bas, nous pourrions fort bien ne pas les trouver avant la tombée de la nuit. » Il nous faut aller les chercher à un autre point d'eau. C'est tout ce qu'on peut conjecturer en pareille circonstance, car les Bédouins se déplacent tous les jours, et ils s'arrêtent chaque fois dans de nouveaux menzils. Il faisait *el-j(g)aila*, la chaleur étourdissante qui précède midi, nous n'avions pas emporté d'eau, et n'avions rien à manger. L'air surchauffé tremblotait sur le sol réverbérant des laves brûlantes. Abeydillah n'y voyait pas très bien. dit-il, et il s'en était remis à mes yeux. Lorsque je lui répondis que J'avais la vue basse, il s'effraya quelque peu, c'était un cas qu'il n'avait pas prévu. [502] « Khalîl, des brigands Howeytât hantent très souvent ces parages, et qu'allons-nous devenir si nous ne pouvons pas les voir, et plus nos amis non plus ? Las ! Pourquoi ne m'as-tu pas dit au menzil que tu avais mauvaise vue, car alors nous ne serions pas venus ici. Je suis quasiment aveugle, et qu'allons-nous faire à présent ? » - « J'ai cette longue-vue pour voir à distance. Dis-moi dans quelle direction je dois la pointer, et j'y verrai à la perfection. » Nous fîmes un autre bout de chemin, et mon compagnon dit, « J'aperçois là-bas, comme le reflet d'un objet blanc, regarde Khalîl. » - « Oui ! Je vois un chameau blanc, au pâturage. » - « Ce sont les Aarabes. Traversons pour les rejoindre. » Nous arrivâmes à des bergers Moahîb, qui gardaient le gros bétail ; ils nous indiquèrent un terrain en pente, d'où nous pourrions voir le menzil de leurs gens.

Ce fut alors que surgit d'un cratère proche une sorte de géant qui accourut à nous, son *ganna* (c'est la courte matraque renflée à un bout, des Bédouins), dans la main. « Abeydillah ! », cria-t-il, d'une voix de stentor sortie de son grand coffre, en s'approchant avec un air d'excitation, et presque hors d'haleine, « Pourquoi nous as-tu amené le kafir ? Ha ! La paix soit avec toi et sois le bienvenu. » Tandis que je m'étonnais qu'on pût me connaître dans ces parages, il continua, tenant des propos bruyants, à se comporter de sauvage façon, s'emparant fermement avec sa main libre de la bride de ma nâga, et la forçant à s'arrêter, tout en agitant la meurtrière massue de chêne qu'il serrait dans son poing, au point que je crus qu'à tout instant ce brutal individu allait se retourner, et d'un coup vigoureusement assené, me réduire le crâne en bouillie. Dans un murmure je demandai à Abeydillah ce que je devais en penser, et lui, « Wellah, je n'en sais rien, Khalîl. » - « Par Dieu, je vous avais pris pour des voleurs (crie ce Mahûbi⁸⁰⁶), du sommet de la colline là-bas où je faisais le

803 Pour écrire un *hijâb*, une amulette.

804 « *Ninneries* » : de *ninny*, personne stupide ou sotte, idiot.

805 Exode, X, 12-15.

806 Singulier de Moahîb.

guet, et d'où je vous ai vus arriver à travers le Harra. Aussi je vous ai attendus tapi, afin de pouvoir vous fondre dessus et l'improviste. » - « Que la paix soit sur vous ! et (dit Abeydillah qui à présent riait) Wellah, Ô *Mishwat*, tu nous as vraiment pris pour des habalîs ! Où sont vos Aarabes ? » - « Les gens ont décampé aujourd'hui. Allons les retrouver, te dis-je, Ô Abeydillah, le menzil est dans le fond, de l'autre côté de cette pente. »

Il nous précéda à grandes enjambées et alors que nous passons à cote de tentes isolées, un homme s'avança, et tout en disant quelque chose à Abeydillah, qui allait devant, il saisit la bride de son chameau. *Mishwat* revint sur ses pas, et se portant à sa hauteur, il l'affronta. Ne lisant que l'intensité de leurs regards, et n'entendant pas ce qu'ils voulaient, je supposai que l'un d'eux avait sommé mon *rafîk* à cause d'une vieille dette, [503] et avait décidé de saisir son *thelûl*, que je le voyais emmener avec Abeydillah. Il obligea la brute et s'agenouiller sur un côté de la tente. C'était un assaut d'hospitalité entre les pauvres Bédouins ! *Mishwat* dit qu'il nous avait trouvés le premier et nous avait fait escorte, nous étions donc ses hôtes, mais l'autre lui répondit, « Nous n'éviterons pas son beyt ! » Abeydillah dit alors, « *Noakh*⁸⁰⁷ *Khalîl*, tu n'as plus qu'à descendre ! c'est ici que nous déjeunerons. » Le plaisant vieillard plaisant vieillard, un de leurs proches voisins et alliés, était leur ami à tous deux. *Mishwat* entra avec nous. Il était cousin avec le cheikh des *Moahîb*, et venait immédiatement après lui dans les conseils de la tribu. En tant qu'ancien de la maison le gouvernement lui revenait en l'absence du cheikh, et avant les fils de celui-ci ; cependant à sa mort un cheikh Bédouin est remplacé par son fils. *Mishwat* était un homme cordial, mais fanatique, soupçonneux et insensé, d'une humeur de taureau. Sa force était concentrée dans ses muscles opiniâtres et dans sa large poitrine, mais il en avait peu dans la tête, qui en vérité ne tenait pas très d'aplomb sur ses épaules. Notre hôte qui nous avait imposé sa volonté avec douceur, était un homme pauvre, d'esprit très accueillant, et leurs voisins nomades disent qu'il subsiste quelque chose de la vieille hospitalité chez ces Bédouins de la montagne. Sa famille vivait dans trois tentes, que dans tous les grands rassemblements de la tribu, il dressait un peu à l'écart vers l'est, à l'extrémité du campement, où toute personne survenant de ce quartier doit nécessairement passer devant eux. L'homme partit peu après avec quelques compagnons, pour aller manger son lot de dattes, à *Kheybar*. Ils camperaient avec les *W. Ali*, grappilleraient pour leur propre compte et achèteraient des dattes dans ces vallées fiévreuses. Une épouse du cheikh des *Moahîb* y alla avec eux. Ce petit fendi d'Annezi méridionaux ne possède rien en partage à *Kheybar*. Comme nous étions assis, sa vieille mère entra. Les salutations des femmes sont brèves, « Le Seigneur te reconforte ! Paix ! » L'hospitalière mère de famille avait apporté son outre de babeurre. Elle la baratta et nous en versa le contenu jusqu'à la dernière goutte, puis elle nous mit le grand bol plein de rafraîchissante nourriture dans les mains, avec ces aimables paroles, *Isshrub wa erwîk*, « Bois et étanche ta soif. » On le fit circuler à la ronde, car le repas de l'hôte ne serait pas prêt de sitôt.

Ce petit clan *Moahîb* isolé, demeurant sur les confins du *Hejâz*, entre les Annezi et les *Billî*, leur est rattaché à tous les deux. Ils sont *Billî* d'adoption, et par descendance ils constituent un fendi de la grande sous-tribu des Annezi du nord, *es-Sbaa* des nomades du district d'*es-Shimbel* [504] (d'après le *shimbel*. mesure à blé d'une contenance de douze muids⁸⁰⁸, le modius,) au nord-est de Damas. Les *Sbaa* étaient jadis des Aarabes des environs du *W. er-Rummah*, au nord du *Harrat* de *Kheybar* et sous el-*Kasîm*, que parcourent aujourd'hui les *Heteym* du centre. Il y a une ancienne colonie de cultivateurs *Moahîb*, des « gardiens de vaches » dans *el-Hassa*⁸⁰⁹, (qui est très loin de là, dans le *Nejd* oriental.) Aujourd'hui peu nombreux, les *Moahîb*, qui pendant plus de treize générations ont vécu dans l'*Aueyrid*, ont peut-être retrouvé de leur force, depuis qu'il ont dépossédé les *B. Sokhr*. Encore maintenant, ils considèrent que tout l'*Aueyrid* leur appartient de plein droit,

807 Agenouille (le chameau).

808 Un *shimbel* (*shembel*) valait un peu moins d'un hectolitre.

809 Entre *Riyadh* et *Dharan*, sur le Golfe Persique.

car ils l'on jadis possédé. Réduits, cependant à un petit clan, ils ne tiennent que le tiers de cette région méridionale. D'autres familles Moahîb vivent avec leurs parents Sbaa en Syrie, et d'autres ont des tentes chez les B. Sokhr, dans la Belka. La dîra des Moahîb en direction de l'est, sous le Harra, longe la route du hajj, et s'étend jusqu'à petite distance d'au-dessus el-Akhdar jusqu'à Medain. En direction de l'ouest ils descendent jusqu'au Jau, à Ummshash, à *Ensheyfa*, dans le pays des Sehamma, pour y pâturer et abreuver leur bétail. Leurs amis Sehamma vont de même estiver avec les Moahîb dans le Harra ou campent auprès d'eux, dans les vallées occidentales. Cela fait que si une de leurs dîras venait à faire défaut, l'autre pourrait servir à tous. Il y a dans le désert une coutume de bon voisinage, par laquelle les tribus se prémunissent ainsi contre les mauvaises années et les périls, et c'est sans façon qu'ils se reçoivent les uns les autres (comme nous l'avons vu récemment des Fejîr), à leur kheyr Ullah, la providence commune du Seigneur. Grandes sont la tolérance et la longanimité religieuses de l'hospitalité arabe, mais l'amitié doit garder une balance égale, laquelle, dans la religion du désert aussi, est comme un morceau de verre, qu'à force d'étirer, on peut finir par briser, et il est difficile de recoller les morceaux séparés. La brouille survient après une longue et indulgente amitié, leurs multiples intérêts étant lésés, lesquels sont avant tout le pâturage et l'eau. Il naît tous les jours des chamailleries entre contribuables, à propos des points d'eau et des jours d'abreuvement, il faut donc que le sens politique des cheukh des tribus qui campent ensemble, soit grand pour régler les différends entre bergers et abreuveurs. L'année passée une grave querelle avait éclaté à propos de pâturage, dans la dîra des Sehamma, entre ces souriants hôtes aarabes et les *Serahîn*, un clan Moahîb, dont le reste se rangea aux côtés des Sehamma dans la dispute qui les opposait aux intrus, leurs parents. On courut aux armes des deux [505] côtés, les Moahîb sont vigoureux et prompts au combat, et dans la mêlée qui s'ensuivit, un Sehamma fut tué par un Serahîni.

Voit-on des étrangers arriver, que la chose est immédiatement sue dans le menzil, .c'est pourquoi des connaissances d'Abeydillah vinrent le saluer à tour de rôle et s'enquérir des nouvelles. Comme ils faisaient mine de se lever pour repartir, notre hôte les pria aimablement de n'en rien faire, ce qui est une façon de dire, « reste à manger avec nous. » Un grand moment s'écoula avant qu'on apportât l'imposant plateau en bots, qui dans les ménages respectables des nomades n'est pas le moins nécessaire de leurs possessions et ustensiles. Lorsque dans les rahlas il est attaché avec tout leur attirail sur le chameau à bagages, ce symbole d'hospitalité fait office de bouclier. Le grand tranchoir, avec son amoncellement de riz bouilli, fut alors déposé devant nous, et au centre il y avait un poêlon de leur précieux samn fondu. Ils y plongent chaque morceau (une demi-poignée, dont le convive fait une boulette en la pressant avec les doigts), et le portent si gracieusement à la bouche qu'il est bien maladroit celui qui en laisse tomber la moindre gouttelette. L'hôte encourage ses invités avec aménité, les prie de s'approcher et de s'asseoir autour du plat, disant « Bien que ce soit une pauvre chère, prenez-la pourtant en bonne part, telle qu'Ullah nous l'a envoyée. » L'hôte ne prend habituellement pas place autour du plat, son cœur se repaît de voir manger ses invités, il est là pour nous servir ; mais ici tous étaient assis ensemble, comme des frères. Avant de manger ou de boire, les Arabes ne manquent pas de dire, *Bismillah*, au nom de Dieu. Le riz sort directement du chaudron, et bien qu'en été on le laisse refroidir un bon moment (dans les maisons en argile des oasis le repas est déposé pendant quelque temps sur le rebord de la fenêtre), il est encore si chaud, que lorsque nous avons mangé ce qui est à la surface, nous nous brûlons les doigts. Alors les Aarabes assis tout autour retirent la main pendant un moment, tandis que l'un d'eux évente la victuaille fumante avec un pan de son manteau. Mishwat était mon voisin, une harpie au cœur hospitalier, bien que ses sourcils avaient une apparence menaçante. Pour l'instant, alors que nous en étions au partage du Pain et du sel, il posait sur moi une paire d'yeux signifiant toute laminé qu'il me voulait. Il me poussa du coude, et hocha du chef, disant, « Mange beaucoup, cela te fera du bien. C'est ce que tu me vois faire. Quand le plat est à portée de ta main, tu te dois de manger de bon cœur, mange donc et fortifié ta poitrine, ici, chez les Beduw. » Il allongea son avant-bras noueux et roula des boulettes de riz, qu'il posa devant moi. Il avait failli être notre hôte du jour, et se montrait

en conséquence un ami plein de sollicitude au repas des invités. Mishwat était sorti de ma mémoire, mais lui se souvenait très bien de moi. Pendant l'hiver il était [506] passe à notre kella de Medain, ou, me demandant de lui remplir le fourneau de sa pipe, je lui avais mis une grosse poignée de tabac dans la main. et il comptait bien qu'une bonne provision de la drogue stimulatrice du cerveau, renfermée dans les profondeurs de mes sacoches de selle, lui écherrait de nouveau, la chose qu'il aimait le plus, à part l'espoir d'un fils, et la consolation de ses *jowwar*⁸¹⁰, sorts le ciel des nomades Mohammed Abu Sinûn était le mari de sa sœur. Ceux qui ont fini de manger gardent la main posée sur le rebord jusqu'à ce que tous les autres soient rassasiés, et alors ils disent chœur, bénissant leur hôte et se levant, « *Khalaf Ullah aleyk ya mazîb.* » Et celui-ci leur répond avec chaleur, *hani* ou *sahah, auâfî*⁸¹¹. On peut dire aussi *kathir Ullah fothilakom*, « le Seigneur multiplie ta vertueuse libéralité. » Il vint plus tard à ma connaissance que notre hôte avait dépensé pour ce banquet presque toute la victuaille qui lui restait. en cette période de vaches maigres. Ils n'eurent plus que du lait, mais pas en suffisance, et du mereesi. Les Aarabes peuvent passer de longs mois si chichement nourris, qu'ils nous semblent subsister sans rien manger. Elle est émouvante cette magnanimité occasionnelle des Beduw dans le sacrifice religieux de l'hospitalité, ces hommes qui dans leurs autres affaires sont à l'ordinaire d'un esprit si franchement vil, frauduleux et égoïste, et d'une envieuse misanthropie. Le plus grand honneur dans la vie d'un homme est la louange populaire de sa largesse. Un Bédouin est d'autant plus porté à recevoir largement ses hôtes, qu'il est d'un naturel sensé. Pénétré de gloriole, c'est pour lui une occasion de s'attirer la considération du monde et, aussi, la religion naturelle du nomade est à l'œuvre en lui, lui dont les jours s'écoulent en vagabondages entre la terre stérile et le ciel, entouré d'incessants périls. C'est fidèlement qu'il reçoit les hôtes de Dieu, l'hôte suprême et le dispensateur de toutes choses. et duquel, ce faisant, il attend bénédiction et protection. Je ne les ai jamais entendus proférer de remerciements élaborés. Ils me disent qu'on peut parfois en faire familièrement, *Kathir Ullah lebanakom*, Le Seigneur multiplie votre lait ; *'bilakom*, fasse croître votre gros bétail ; *ghranna-makom*, votre petit bétail ; *eyyalakom*, vous donne de nombreux enfants ; et même *kilbakom*, multiplie les chiens de garde de vos menzils (afin que vous puissiez vivre en risquant le moins de pertes et en courant le moins de dangers).

Ce fut seulement alors qu'Abu Sinûn entra pour me saluer. J'allai avec lui déposer mes sacs dans son beyt, et de là nous nous rendîmes chez [507] Tollog, le Cheikh des Moahih. auquel, à ma requête, Abeydillah me remit, *teslîm*, en dépôt, de la part de Mahanna. Solidement charpenté, le cheukh montagnard était encore vert pour son grand âge, car il était de beaucoup le plus vieux de tous, et ne le paraissait pas. Il eût pu rivaliser avec feu les grands-mères de ses épouses. Revenant tout juste de dire la prière de l'après-midi. il me reçut avec civilité, et après que nous eûmes bu du café dans sa tente, un autre repas de riz nous fut servi. Dans l'assemblée. je reconnus un Fejîri du menzil de Zeyd, venu demander au cheikh qu'il souffrit que lui et ses proches (exilés à la suite d'un tort que les Fehji leur avaient causé) accompagnassent les Moahîb dans leurs déplacements. Nous restâmes silencieusement assis à l'abri de la chaleur du jour jusqu'à ce que le soleil entame son déclin, et alors nous retournâmes au menzil du More.

Il possédait une très longue tente d'hiver, plus spacieuse que toutes celles que j'avais déjà vues en Arabie, et qui se composait de quatre appartements, dans lesquels logeaient outre son propre ménage, deux familles de frères. Les hommes étaient son berger et deux valets, qui l'accompagnaient tantôt l'un, tantôt l'autre, dans ses expéditions commerciales entre Tebûk et la côte. Étranger, d'un solide aloi occidental, il donnait le sentiment d'être un homme de vaste entendement et de prudence policée au sein des négligents Arabes, à la cervelle d'oiseau⁸¹². Bien des façons s'offrent à eux de s'accroître en se livrant à d'honnêtes entreprises, où nul ne se présentera ou dont personne ne prendra la peine. En peu de temps, Mohammed le transporteur avait accédé à l'aisance. Ne serait-il pas possible que des esprits semblables, disséminés parmi les tribus errantes,

810 Pluriel de *jâru*, femme, épouse bédouine.

811 « QueDieu te le rende avec usure, ô mon hôte. « La réponse est soit « Prospérité », soit « Santé » ou « intégrité ».

812 « Bird-witted »

deviennent les maître d'école de l'Arabie ? Les nomades passent tous les jours de leur vie avec la panse vide, attendant que se manifeste la miséricorde d'Ullah : incurieuse misère d'âmes humaines déchues par la faim des générations précédentes et stérilement grandies dans le désert. Parti de rien, Abu Sinûn s'était élevé en peu d'années à une position dans laquelle il égalait aujourd'hui les meilleurs d'entre eux, mais la précoce prospérité que lui avait rapportée son honnête industrie ne se traduisait par aucun avantage pour les Aarabes. Il menait une existence d'étranger dans leurs menzils, et ils le trouvaient d'une humeur Par trop avaricieuse. Encore imberbe il était descendu dans ces contrées Pour servir comme nefer⁸¹³ dans la garnison d'el-Akhdar. Une douzaine d'années plus tard, atteint par l'asthme, il avait l'air d'avoir dépassé la cinquantaine. Je demandai à Mohammed où il avait trouvé l'assurance de se convertir à la vie nomade, et où il avait appris son métier de maquignon [509] de petit bétail et de chameaux. Comme nous étions en présence des Bédouins. il ne me répondit pas.

Mohammed doit se mettre en route le lendemain matin pour el-Akhdar avec le riz qu'il vient de ramener de Wejh. et de là il ira à Tebûk. Le Moghrebi qui. a cause de son souffle court. ne pouvait prendre de repos dans son abri bédouin ouvert, s'étendit dehors, au milieu de son troupeau, pour dormir. Ayant chargé à l'aube, il partit avec son valet, recommandant à son épouse de prendre soin de moi jusqu'à son retour. Le campement des Moahîb, gros de trente beyts, avait été dressé dans une combe du sol de lave. Il ne poussait que quelques buissons de genêt, mais rien que le bétail eût pu pâturer, entre ces énormes pierres volcaniques. Les piquets de tente que les femmes n'avaient pas pu enfoncer dans le terrain rocailleux, étaient fixés au-dessus du sol par des blocs de basalte qui servaient de poids et sur lesquels les cordes du beyt étaient solidement tendues. On ne voyait que de rares brins d'herbe et quelques buissons râpeux du désert, dans les fissures de la lave et les graviers effilés du Harra tout autour. Les sauterelles avaient dévoré les minces pousses d'herbage, de sorte qu'on allait chercher le fourrage destiné à la pouliche du cheikh à une journée de distance, dans la plaine de sable plus bas. Il n'y avait pas d'autre cheval dans cette petite tribu du Harra.

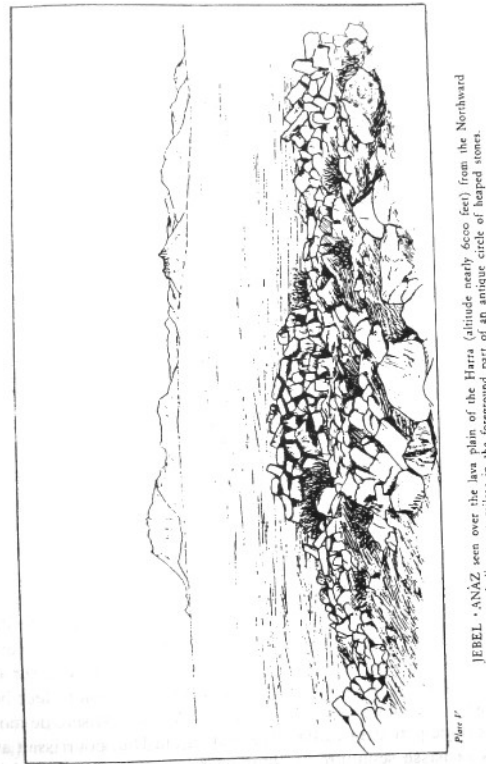
Nous décampâmes et dressâmes le camp pas très loin de là, au milieu d'innombrables volcanelli, *hillîan*, dont le plus grand pouvait s'élever de 500 pieds, au-dessus du plateau montagneux ; il semblait y avoir un cône volcanique par mille carré. À trois heures d'ici en direction du sud, par delà un champ de lave dégagé, on voit le grand cône volcanique de l'*Anâz*, avec sa longue traîne de bergs et de cratères. [Cf pl. V] L'*Anâz*, le géant des *hillîan*, est appelé *cheikh el-Aueyrid* par les Aarabes ; le *J. Usshub* qui suit l'*Anâz* dans le Harra, (il se dresse au-dessus d'el-Héjr,) est donc appelé *ibn umm-hu*⁸¹⁴, « son cousin » par la bouche moqueuse des nomades. Ils me dirent qu'il y avait un site ruineux près de notre menzil de haute montagne !

Pendant notre séjour ici, trois Howeytât, leurs proches ennemis de la Tehama, arrivèrent (avec un rafik Mahûbi). C'étaient un cheikh, *Abu Batn*, un compagnon, et son valet. Abu Batn venait réclamer la *midda*⁸¹⁵, ou compensation versée par des ennemis pour le sang du mort. Un des leurs avait été tué d'un coup de fusil au cours d'une expédition contre les Moahîb. Ils évaluent la vie d'un ennemi à cinq chameaux. La *midda* s'applique entre les tribus hostiles qui, comme celles-ci, ne font que se [509]

813 Simple soldat.

814 « Fils de sa soeur ».

815 Au sens propre : suspension des hostilités. Au figuré ; le prix, la rançon du sang versé.



JEBEL 'ANAZ seen over the lava plain of the Harra (altitude nearly 6000 feet) from the Northward and distant 11 miles; in the foreground part of an antique circle of heaped stones.

[510] ravir réciproquement des chameaux. Ce n'est que lorsqu'il y a guerre à mort, connue entre les Fejîr et les B. Atîeh. qu'aucune expiation n'est possible. Le feu qu'ils ont dans le cœur à cause de vieux meurtres peut persister pendant des générations, et celui de l'une des deux factions qui tombe aux mains de son ennemi a peu de chance d'échapper au trépas. Dans leur souffrante façon de vivre, qui leur agite le sang et affaiblit leur cœur. les Aarabes (dont la coupe de vie est fort peu remplie et facilement bue jusqu'à la lie), sont d'une ardeur jalouse et frénétique à l'égard de leurs ennemis ; cela fait aussi partie du fanatisme sémitique. Dans toute guerre. ils sont comme les guêpes de l'humanité, trop portés par leur nature à piquer l'adversaire, dussent-ils laisser une partie de leurs entrailles dans son corps. Aussi leurs ghrazzus y réfléchissent à deux fois, en souvenir de la midda, dont ils devront s'acquitter sur leurs biens s'ils allaient jusqu'à tuer un ennemi. Je demandai, « Qu'arriverait-il si vous leur déniez satisfaction ? » Réponse : « Nous ne l'oserions pas, sinon, du jour au lendemain, aucune de nos vies ne serait plus en sûreté. Le premier des nôtres que n'importe lequel des leurs rencontrerait, il le tuerait aussitôt. »

Voyant la tente d'Abu Sinûn si vaste, ces étrangers y étaient descendus, ne se sentant sans doute pas suffisamment en confiance pour s'enquérir du cheikh dans le menzil de leurs ennemis. Hamdi, l'épouse de Mohammed, leur prépara un repas de riz bouilli, mais après qu'ils eurent mangé, Tollog les fit venir dans sa tente : ils devaient être les hôtes du cheikh. Eux et lui étaient gens d'honneur, d'une noble modération, et pouvaient se parler avec amabilité, comme il sied à des cheikhs. Ceux-là ne faisaient que demander raison, et ceux-ci n'avaient pas l'intention de les tromper. ni de les lanterner. Abu Bam, homme avancé en âge et cheikh de piètre apparence (à moins peut-être qu'il ne fût *sordidatus*⁸¹⁶, ce que j'ai vu chez les Kerakois bédouinisant, de Moab), était le demandeur du prix du sang : il traitait avec les contribules de ceux qui avaient tué son fils. D'ordinaire, les ghrazzus ne rencontrent que très peu de bergers ensemble, qui ne peuvent leur résister, mais des Moahîb trouvant des Howeytât sur leurs terres, leur étaient furieusement tombés

816 Dans un sens étendu, *sordide* signifie d'une saleté repoussante, qui dénote une misère extrême (synonyme : pouilleux, guenilleux), du latin *sordidus*. *Sordidatus* : vêtu salement, sale, d'une tenue négligée. In *Index...*, Vol. III, Doughty précise : « se dit de quelqu'un qui est misérablement vêtu, afin de provoquer un sentiment de pitié dans l'esprit de ses supérieurs. »

dessus pour défendre leur bétail et avaient transpercé un des leurs d'une balle. « Ah Ha ! Misère de moi ! » soupira l'infortuné père d'un vaillant fils, qui aujourd'hui pourrissait avant l'heure dans sa basse sépulture. « Nous ne faisons que ravir du bétail, mais vous, vous tuez les gens », acheva-t-il dans un grand sanglot intime. [511] T'ollog soupira à sa suite, car il était père lui aussi, et ils gardèrent le silence.

Quand je questionnai ces étrangers à propos de leur dîra ils répondirent sans me manifester par la sauvage jalousie des Bédouins que j'appartenais à une religion ennemie. Les Aarabes peuvent rester longtemps assis avec une austère solennité, et le moment d'après se divertir de quelque raillerie diabolique. Ce fut alors que *Shwoysh*, le frère de l'épouse du More. dit, mi-plaisant, mi-amer, à l'audience de ces représentants d'une tribu étrangère et hostile, et tandis qu'ils souriaient, « Nous sommes les gôm, Khalîl, des Howeytât. Il se peut qu'ils comptent quelques braves gens dans leurs rangs, comme ceux-ci, mais tous les autres sont mauvais ! Certains de leurs Aarabes ont établi leur campement d'été à côté d'un point d'eau de la Tehama qui nous appartient. Que Dieu les confonde ! Si tu avais dans tes remèdes quelque potion funeste⁸¹⁷, que nous pourrions verser dans les puits pour les empoisonner, nous t'en récompenserions. » - « Ma religion nous prescrit de traiter tous les hommes comme des frères. Votre argent, qu'il soit sur terre ou dessous, ne saurait me mouvoir. » Les Howeytât sourirent avec gravité. « Bien parlé ! » dirent-ils. Je répondis que je comptais leur rendre visite un de ces jours. « Si je descendais jusqu'à leur dîra (dit Abu Batn), je serais le bienvenu. » Notre menzil resta debout jusqu'au départ des Howeytis, « afin que dans la rahla ils ne voient pas autre chose du Harra. » Un nomade traversant des marches inconnues observera tous les points de repère avec curiosité, pour s'en souvenir à l'occasion. Même les meilleurs cavaliers ennemis connaissent peu ce pays volcanique.

Je désirais faire l'ascension du grand cône de l'Anâz et, du sommet, avoir une vue générale de ce pays de laves, mais chaque fois que quelqu'un acceptait de m'accompagner, le cheikh le lui défendait en secret. Tollog s'en réservait l'avantage pour lui et ses fils. Il supposait que je pouvais me montrer habile homme dans la découverte de sources ou de trésors. Étant un Beduwi, il ne pouvait s'empêcher de penser que j'étais venu jusqu'ici pour m'enrichir, et qu'il s'enrichirait avec moi. Les cheukh Fejir, gens à l'esprit plus policé, avaient mieux compris les explications des officiers du hajj, mais ceux-là ne variaient pas dans leur opinion, en montagnards obtus qu'ils étaient. Travaillé dans son particulier par tout ce qu'il avait ouï dire d'étrange au sujet des Nasâra, Tollog me demanda au foyer du café, « Khalîl, Wellah, n'existe-t-il pas un vaisseau pour aller dans les airs - dis-moi cela, et que la compagnie l'entende - dans lequel les Nasrâni peuvent voler ? » - « C'est très vrai, Tollog. Une grande bulle [512] d'air dans un sac en soie, plus grande que cette tente. et qui peut flotter dans les airs. » *Tollog* : « Mais dis-nous en plus ? N'y a-t-il pas un navire fait pour naviguer sous la surface de l'eau, avec tous ses Aarabes, et qui peut en remonter ? » - « D'où (demandai-je) tenait-il ceci ? » - « D'un fils de son oncle (c'est-à-dire d'un Sbaite⁸¹⁸) de Syrie, qui avait pris une épouse occidentale, très riche, de ces pays d'outre mer, il ne savait lequel.

Nous décampâmes une nouvelle fois, et lorsque nous réinstallâmes le campement, je donnai un coup d'œil circulaire du haut d'une petite éminence et je dénombrai quarante cônes de volcans dans notre horizon. J'allai visiter les plus proches. C'est une épreuve très pénible que de parcourir un mille à travers les champs de lave déchiquetée et les entassements de blocs et de pierres volcaniques. Je me hâtai, avant que des gens bien intentionnés pussent me rappeler. J'arrivai ainsi à un des plus petits cônes volcaniques qu'on voyait ici, d'une hauteur de 300 pieds, formé de matières éruptives, pierres ponce et cendres, légères et rouilleuses, avec de nombreuses saillies de laves pointues. Le versant du cône avait été raviné par les rares averses annuelles qui étaient tombées au cours des âges. Je grimpai et redescendis dans le cratère. L'intérieur était tapissé de dalles de lave coupantes, dont la base était brisée - cela s'était produit avant le débordement de la crue de lave - et

817 « *Baneful* », archaïsme dans cette acception (empoisonnement).

818 De la sous tribu Annezi des es-Sb'aa.

encroûtée par le souffle terrible de l'éruption. Sur les flancs de cette *hilla*⁸¹⁹, je trouvai un bloc de granit rouge, vomi de la tête de quelque veine plutonique, dans les profondeurs de la montagne. Le granit rouge, que ces nomades appellent *hajr el-kra*, n'est pas loin sous la surface de certaines parties du Harra : ils disent qu'on en voit près de l'Anâz, et sous le mont Aueyrid. Il y a dans le Jau des ruines antiques, construites avec de grands blocs du même minéral. J'ai cru comprendre, d'après les explications qu'ils me donnèrent, que c'est la roche dont sont faits le pays le plus proche en dessous, *Shefa*, et les majestueuses crêtes si caractéristiques des montagnes de la Tehama, le *Wuttid* et le *Jawla*, qui apparaissent dans le quartier nord-ouest de l'horizon. (Cf. le panorama, pl. VII.) Les Beduw tirent leurs meilleures meules à grain⁸²⁰ du *hajr el-kra*. Ils n'ont pas d'outils, mais après avoir choisi un bloc, ils le martèlent sans arrêt avec une autre pierre dure, jusqu'à ce qu'ils lui aient donné la forme appropriée et ils forent le trou central, en tapant sur un clou. Sous le cône, je trouvai une fosse naturelle emplie de tuffeau jaune, expulsé autrefois du golfe volcanique, et parmi les grandes pierres soufflées tout autour, de [513] nombreux cristaux volcaniques verdâtres (chrysolithes) de la variété commune.

De chaque élévation du Harra, la vue plonge sur une désolation de fer. Quelle barbare noirceur et quel chaos inanimé de matière volcanique ! Visage pétrifié de la nature, sans jamais un sourire, horrible désert de matière informe, brûlante et rouilleuse. Quelle est l'existence solitaire qui n'aurait pas le cœur navré d'avoir à s'immiscer ici ? Les cieux sont vides. la terre est un cauchemar ! Où trouverait-il une consolation ? L'homme prend une conscience effarée de la petitesse (*mesquîn*) et de la nature profane de son être, en présence de la divine stature du monde élémentaire ! Ce sommeil léonin des forces cosmogoniques, qui engloutit le moucheron de l'âme, ce bref mouvement et cette usurpation parasitaire qu'est l'infinie accident de la vie dans la matière. L'Anâz m'apparut à une distance de douze milles, comme s'il chevauchait la tempête rocheuse. Je désespérai de l'atteindre, à travers tant d'abîmes volcaniques, de récifs de lave, et de vastes et ardentes laisses d'éboulis basaltiques (cf. pl. VI).

Comme nous décampions une nouvelle fois dans le Harra, je songeai que je n'eusse pu rêver contrée plus lugubre. C'est comme celle (mais multipliée par mille) qui lasse l'œil de celui qui, du sommet du Vésuve, porte ses regards en direction du sud-est, là où aucun Européen ne s'aventurera pour y égarer ses pas sans avoir le cœur étreint d'angoisse, mais qui a apporté en Arabie, le leban et le *samn* aux infortunés nomades⁸²¹. Où que les Aarabes fassent halte, lieu accidenté ou dépression sauvage, c'est notre foyer pour deux ou trois nuits et autant de jours dans le désert, et là les hideuses cicatrices du basalte, les rares broussailles d'épineux rabougris et les buissons clairsemés de genêt, s'incorporent dans notre paysage familier, et deviennent l'objet de nos humaines passions, ce qui fait que nous les abandonnons à contrecœur. Et il ne fait pas de doute que le Mahûbi né dans le pays ressent le même attachement pour son Harra nourricier. Raisonnant en gens simples, ils supposent généralement qu'une grande partie du monde est ainsi faite, un pays de lave. Non seulement leurs enfants, mais les hommes et les femmes m'ont demandé, « Votre dîra, Khalîl, est-ce un Harra ou des plaines de sable ? » À part les Aarabes et leur bétail, il n'y a presque pas de vie, dans le Harra. C'est à peine si dans ces hauteurs balayées par des vents inaltérés, les mouches nous font cortège, alors qu'elles pullulent jusque dans les [514]

819 Singulier de *hilliân*.

820 « *Quern-stone* », meule à main primitive.

821 Pure conjecture de la part de Doughty, que rien ne permet d'étayer. Au contraire, Strabon mentionne dans sa *Géographie* (XVI, 4, 24) que l'usage du *samn* (le beurre fondu) au lieu d'huile, au Kejâz, dégoûtait les Romains d'Aelius Gallus, dont l'expédition en Arabie se déroula en 25 et 24 av. J.-C. (article *Ghiddâ* [l'alimentation et les aliments] par Maxime Rodinson, in *Encyclopédie de l'Islam*, op. cit.).



Height of the Harat el-'Aueyrid: the top of Jebel 'Anáz, seen over the volcanic desert,
12 miles distant. From the camping ground el-Wairy.

Plate VI

[515] dîras désertiques des nomades. Il n'y a ici qu'un petit oiseau solitaire, noir et fluët, plus petit qu'une grive, avec quelques plumes blanches, le *sweydia*, lequel, comme notre petit rouge-gorge, est un gai compagnon de l'espèce humaine. Maintes fois dans des landes sauvages, ou sur de douteux chemins déserts alors que saisi d'effroi il s'enfonce dans les ruines titanesques des montagnes désolées, le voyageur entend à l'improviste son bref déchant, résonnant avec une argentine douceur, comme la voix d'un esprit bienveillant qui causerait avec son âme. Des grands animaux terrestres, seuls les loups rôdent sous le vent de nos menzils montagneux. Ils sont plus nombreux et plus hardis dans le Harra que dans les dîras des plaines. D'une extrême sérénité en Arabie, les nuits étaient encore fraîches à cette hauteur, dans les premières semaines de juin. Même les journées d'été, ici, sont éthérées. Un matin, au lever du soleil, je relevai 79° Fahr., 90° à jaila⁸²², et 95° aux alentours de midi, dans l'ombre de la tente. Ces hautes terres sont d'une intolérable froideur en hiver ; les voyageurs Bédouins peuvent à peine résister aux bourrasques mordantes. Même les animaux sauvages abandonnent alors le Harra. C'est l'époque à laquelle les Moahîb se replient dans la Tehama, et se réfugient dans le lit du Wadi Jizzl, où ils trouvent abondance de bois sec de tamaris, *tûrfah*, qui rougeoie toute la nuit dans leurs tentes de worsted closes. Ne portant qu'une lâche tunique de coton sur leurs maigres corps, et un grand manteau par dessus, et la plupart dormant sans couverture, les Bédouins n'en disent pas moins « nous ne souffrons alors que peu ou pas du tout du froid. » Dans la journée, ils se réconfortent en avalant des gorgées de café ou de lait chaud. Le soleil de midi y est toujours chaud en hiver.

Dans le pays des laves, nous n'avons à boire qu'une eau de mare, noire, épaisse et nauséabonde. Ordinairement la mare est tarie jusqu'à la lie après que les chameaux y ont été abreuvés deux ou trois fois, et bientôt cette eau sera encore plus putride que celle où on a fait rouir du lin. Les nomades sont cependant bien aises de remplir leurs girbis de cette eau et en rendent grâce : il n'y en a pas d'autre, mais il y a pis ! Certains y descendent pour se laver, s'ils ne voient pas de cheikh dans les environs pour les en empêcher, et là ils trempent et essorent leurs tuniques

822 La *jaila* (ou *el-gaïla*) est la fin de la matinée.

crasseuses. Partout où un nomade trouve assez d'eau, il se fait une religion de se laver le corps. Au menzil, les hommes prendront un bol d'eau dans la tente, et iront se purifier dans quelque endroit isolé du désert. Les nomades pourraient récuser les mares (qu'aujourd'hui ils doivent abandonner alors qu'elles sont encore à moitié pleines) des rebuts féculents laissés par les générations. Ils ont assez d'intelligence pour se [516] livrer à un travail en commun. mais la vertu civique leur fait défaut et l'autorité du cheikh ne peut obliger ses libres contribuables. Il se trouve de temps à autre des esprits entreprenants qui de leur plein gré et à leur seul bénéfice. nettoieront les puits qui se sont obstrués.

Abu Sinûn finit par revenir d'el-Khuthr et de Tebûk, ramenant avec lui quelques hommes de ce village et des chameliers B. Atîeh. Il ne resta qu'un jour avec nous, et le lendemain matin ils descendirent à el-Wejh. « Khalîl, par quel étrange hasard (dit-il) m'as-tu trouvé ici, et t'ai-je rencontré dans ce désert, moi un Moghrebi et toi un Engleysi ! Ah ! Où sont les fraîches montagnes du Maroc, les eaux qui ruissellent dans le fond des vallées, et toute cette bénédiction d'Ullah ? Ces champs semés de froment, les vergers emplis de beaux fruits, la lime, le citron, l'orange, la vigne et la grenade, que nous pressons pour en faire nos boissons en été, les grasses gourdes courant sur le sol, et les rafraîchissants melons ? Ne suis-je pas un homme stupide que d'avoir quitté toutes ces bonnes choses, pour ces gueux de Beduw et ces rochers brûlants sans un ombragé pour s'abriter du soleil ? » - « Mais tu as trouvé ici la bénédiction de Dieu, Mohammed. Que peut désirer un homme de plus qu'une fortune facilement acquise ? » - « Certes ! L'homme capable de se tirer d'affaire tout seul, la rencontrera en quelque pays qu'il se trouve. » Et il ajouta, poussant un paisible soupir, que « sa vie ne serait pas longue ». Cela lui semblait une infortune que de devoir périr dans ces déserts, laissant son fils dans l'état de Beduwi. Il demanda, mi-sérieux⁸²³, mi-souriant, « N'accepterai-je pas, lorsque je retournerai en Occident, d'emmener l'enfant (un malgracieux garçon) avec moi ? » Mohammed était déjà à la tête de plus de vingt chameaux, tous en bonne condition ; après le vèlage, il n'aurait pas moins de cent chèvres et moutons. Déjà il ne voyait pas homme plus riche que lui parmi ces « faibles » nomades.

Il me relata son embarquement dans l'Ouest avec d'autres Marocains : ils étaient partis en pèlerinage et, en Moghrâreba aventureux, courir fortune. En haute mer, d'énormes tempêtes s'étaient abattues sur eux. plusieurs jours durant leur vaisseau fut emporté par la furie du vent, et ne voyant ni le soleil ni les étoiles, ils furent chassés vers l'est, jusqu'à ce qu'ils tombèrent sur la côte d'Anatolie, et se réfugièrent dans le havre de Smyrne. Étourdis et affaiblis par leur séjour à bord, et tout juste rechappés des affres de la mort, ils s'entendirent aimablement interpeller (dans leur langue, en terre étrangère, et furent accueillis avec hospitalité par l'officier de santé, qui était un « *Taliâni* » (dans le Levant, ceux qui sont chargés de la quarantaine sont des Italiens pour la plupart). Souriant à ce plaisant souvenir, Mohammed me demanda si les Italiens et les Engleysis [517] ne faisaient pas seule nation ? Et il fut plutôt déçu lorsque, par respect pour la vérité, je lui répondis simplement « Nenni. »

Les voyages de Mohammed entre Tebûk et Wejh n'étaient pas sans danger. Habituellement, il faisait trois fois l'aller et venir dans la chaude saison d'été. et certaines années quatre, chaque double voyage étant d'environ cinq cents milles à travers le désert. Un ghrâzzu hostile le rencontrerait-il et lui ravirait-il ses chameaux, que sa perte serait plus grande que ce qu'il était capable de gagner en plusieurs pénibles voyages, il avait été dépouillé l'an dernier et on lui avait pris son thelûl sous lui, rien moins qu'à la traversée de la plaine d'Héjr, entre le W. Thirba et la kella. Alors qu'ils descendaient du nord, ils avaient vu une petite bande de six hommes, mais n'en avaient pas été aperçus. Abu Sinûn avait aussitôt tourné bride et s'était arrêté chez Mahanna pour lui faire part de cette nouvelle. Les Sehamma avaient immédiatement levé le camp prenant connaissance des dernières nouvelles de nos rahlas, Mohammed avait pu monter directement de là-bas à notre menzil, à trente milles du lieu où il nous avait laissés. Les déplacements des nomades ne laissent

823 « *Sad* », archaïque dans cette acception.

pratiquement pas de traces dans les terrains volcaniques, car il est rare que dans toute cette croûte de lave et ce désert de pierre, il y ait un peu de sable qui pourrait conserver des empreintes de pas. Les Aarabes me disent que lorsqu'ils sont sur le point de décamper, la famille d'un membre de la tribu qui est absent a coutume de tracer une ligne dans le dâr abandonné, indiquant la direction du nouveau menzil, ou bien leur signe est une jonchée de genêt ou une branche cassée d'acacia. Ceux qui ont grandi dans la khala ont un excellent sens de l'orientation, mais des étrangers rompus à la vie nomade n'en deviennent pas moins des Bédouins. Les Bédouins peuvent en toute tranquillité partir à la recherche de menzils inconnus à travers d'immenses déserts, dont ils connaissent les points d'eau et, qui de ce fait, ne leur sont pas inhospitaliers. Lorsque l'emplacement des Aarabes qu'ils veulent retrouver leur est inconnu, il doivent ruminer dans leur esprit une sorte de problème de roulage⁸²⁴. « En cette saison il nous faut les chercher dans tel quartier. Allons jusqu'à ce point d'eau-ci ou à celui-là, et si vraiment ils sont dans ces parages, nous trouverons leurs traces. Sinon, allons voir dans quel autre quartier de leur dîra il est possible que soient les Aarabes. » Si en cours de route ils trouvent une étendue de désert complètement nue, sans herbe, il comprennent qu'il n'a pas plu l'hiver précédent. Il est alors certain que les Aarabes ne sont pas venus là, et ils font demi-tour pour les chercher ailleurs. C'est ainsi que même dans un grand district nomade, ils peuvent très rapidement rejoindre leurs amis. Des Bédouins [518] revenant après une plus longue absence de contrées lointaines, la Syrie, La Mecque ou la Mésopotamie, s'enquière auprès des Aarabes amis qu'ils rencontrent en chemin. et pour avoir des nouvelles ils font relâche dans les villages marchés comme Teyma et el-Alli.

« Je pourrais l'accompagner demain », dit Mohammed. Mais à la fin je répondis « Nenni, » étant encore trop faible pour quitter l'air de la montagne, et traverser les plaines surchauffées de la Tehama sous le soleil qui faisait rage. Je logeais dans ma tente, je décampais sur ma nâga et je ne recevais que de l'eau des Arabes vagabonds. Si je buvais du lait je prenais soin de le rembourser à leur avantage. J'ai versé à Abu Sinûn une quantité appréciable de réaux pour les bois de riz que j'en ai reçu pendant les trois jours que j'ai été son hôte. Toutes les deux ou trois semaines, des Billî se rendaient au marché d'el-Wejh. Je pouvais attendre un temps, mais comme à chaque souffle de vent mes esprits se ragaillardissaient, je me remis à envisager de m'enfoncer plus avant dans l'Arabie. La présence de l'étranger chez les Aarabes n'était pas du goût du vieux cheikh jaloux. Tollog alla même jusqu'à en blâmer le Moghrebi, et, comme dit Mohammed, « Je ne peux aller contre la volonté du cheikh. Bien que j'aurais aimé que vous restiez ici avec moi, ils prétendent que vous êtes un éclaireur des Francs qui ont l'intention de s'emparer du pays. Tollog a la tête près du bonnet et il n'aime pas qu'on le contrarie, et souviens-toi, Khalîl, que ce sont des Beduw, qui ne connaissent pas le monde. » J'interrogeai Tollog à ce sujet, au mejlis, « Va avec Mohammed, dit-il, il te conduira demain à el-Wejh. Tu ne peux suivre les Aarabes plus longtemps, Khalîl. » - « Et pourquoi, Ô Tollog ? » - « *El-gâbili*, demain je pars en ghrazzu (raison feinte qu'il alléguait avec sa vieille courtoisie bédouine). En outre, les Aarabes s'appêtent à décamper très loin d'ici, pour un pays tellement assoiffé, que tu ne pourrais pas le supporter. » - « Tollog, vous les Bédouins, vous êtes des gens très assoiffés, et moi buvant moins que vous, je peux partager la faim et la soif avec les Aarabes, mais ne commets pas le geste inamical de m'envoyer mourir de chaleur dans la Tehama. Non, Tollog, je resterai avec vous et les Aarabes. » - « Wellah, Khalîl, cela ne se peut. Il vaudrait mieux pour toi que tu retournes chez tes compatriotes, et ne pas mourir. Va-t-en demain avec Abu Sinûn, mais à présent bois ton café. et n'en parlons plus. »

De toute cette journée d'été passée au foyer de mon hôte, on ne me versa pas d'eau à boire (comme Tollog en avait donné l'ordre), afin que souffrant de la soif je fusse plus désireux de partir. L'hôte doit prendre son mal en patience et se taire, mais dans le milieu de l'après-midi, faisant fi de leur fragile étiquette, qui est contraire à la raison et à [519] l'humanité, j'allai demander une gorgée d'eau laquelle n'est jamais refusée, à une tente voisine. Je comptais m'entendre avec un berger

824 Ou enchaînement des raisonnements et des actions nécessaires) l'accomplissement d'une tâche.

bédouin, que j'avais vu bien disposé à mon égard, ppur me guider jusqu'à l'Anâz, et ensuite, descendant du Harra, je pourrais visiter *Beda* et *Middiân*⁸²⁵ dont ils m'avaient dit que c'était un village ruineux de la Tehama, et de là passer à el-Wejh. Sa femme me dit qu'il était allé à l'abreuvement et qu'il ne tarderait pas à rentrer. Elle m'invita à m'asseoir dans leur tente, et me versa de l'eau putride et du leban. N'irait-elle pas aussi, demanda-belle avec une féminine hypocrisie, attraper un chevreau et le tuer pour moi ? Elle alla chercher ses commères et les amena voir le Nasrâni dans son beyt. Lorsque les hommes ne sont pas au logis, les femmes nomades viennent maternellement et comme des sœurs, s'asseoir timidement et se délier la langue et satisfaire leur curiosité féminine en conversant⁸²⁶ avec l'étranger. Après les premières paroles, ces pauvres hareem prirent mon parti, condamnant le mauvais vouloir et l'ignorance de leurs Arabes, qui médisaient de ma religion, « qui n'était pas mauvaise, comme disaient les hommes. Comment priez-vous ? Khalîl, voudrais-tu nous réciter quelques-unes de vos prières ? Priez-vous dans votre langue ? Ce n'est pas de l'*arabi*. » Avec la solennité appropriée, je leur récitai le Notre Père. « Eh bien ! s'exclamèrent-elles, nous sommes injustes, voyez comme il prie dévotement, ce sont de bonnes gens » et elles ajoutèrent le proverbe, « Il n'y a pas de plus mauvais musulmans que les Moslemin. » Ces mères de famille, - en vraies filles de Dame Nature qu'elles étaient, et sans y mettre aucune immodestie - dirent aussi, « Nous voudrions te demander, s'il est vrai, ainsi que nous l'avons oui dire, que les Nasâra ne sont pas circoncis, et comment l'homme fait-il alors pour cohabiter avec son épouse ? » Elles demandèrent si je n'avais pas un remède pour un de leurs jeunes maris, duquel sa jeune jâra n'avait pas conçu depuis deux ou trois ans qu'ils étaient mariés. Les commères louèrent sa patience conjugale, et qu'elle ne l'eût pas quitté, mais si le défaut subsistait encore à la fin de cette année, elle s'était résolue à le quitter.

Fâiz, son mari, qui venait d'entrer, n'était pas désireux de m'accompagner, car le cheikh le lui avait formellement défendu. Fâiz était un de ceux qui me donnaient habituellement des informations sur la contrée sans nourrir grand soupçon à mon égard. Un après-midi, il avait tracé dans le sable, à mon intention, avec sa badine de chamelier, la silhouette du Harra, disposant des pierres pour figurer les montagnes et le réseau [520] des seyls et des vallées inférieures, avec le Hareyri et le W. el-Humth. Nous nous avisâmes soudain que le soleil était sur son coucher et que les hommes se levaient pour aller dire leur prière chacun de son côté. Ne me voyant pas faire mine de m'agenouiller, Fâiz s'exclama, « Où est ton Seigneur Dieu ? Il est l'heure d'adresser ta supplication à Ullah ! » . A la fin de l'été, Fâiz trouva la mort dans la plaine d'Héjr, devant le Wadi eth-Thirba. enveloppé par un ghrazzu Bishr, qui en ce jour infortuné, ravit presque tout le gros bétail de sa tribu. D'un tempérament par trop opiniâtre, Fâiz marcha contre une centaine d'ennemis armés. Il n'était pas encore prêt à céder tout ce qu'il possédait en ce monde, ainsi que les chameaux que Tollog lui avait confiés. Un coup de feu cruel tiré par une main sauvage mit fin à l'impertinente résistance du pauvre homme.

APPENDICE DU CHAPITRE XIV

NAMOUS : dans le kamûs ou lexicon⁸²⁷ océanique de l'infinie langue arabe, nous trouvons *nak(g)ûs*, cloche, et les *nawâmis* sont en forme de cloche. Nous trouvons aussi *namûs*, autre, plus précisément abri de chasseur. Et là où il y a des *nawâmis*, on trouve en général des cellules en pierre avec des portes coulantes dont les nomades nous disent que ce sont des pièges à léopard et à hyène. Les *nawâmis* sinaïtiques sont pareils aux *rijjûm* des Harrat Aueyrid et Kheybar, dont on montrera plus loin que selon toute vraisemblance ce sont des tumuli. Sir Henry C. Rawlinson⁸²⁸ pense que le

825 *Al Bad'*, au pied du *Jabal al Lawz*. Aucun site ni village ne porte actuellement le nom de *Meddiân*. Il pourrait s'agir de *Magha'ir Shu'ayh (Jethro)*, site nabatéen, comme Pétra et el-héjr.

826 « *Communing* », archaïque dans cette acception.

827 Archaisme, (lexique, dictionnaire).

828 Sir Henry C. Rawlinson (1810-1895), officier, diplomate et orientaliste anglais, qui a déchiffré les inscriptions

mot namûs [au Sinaï] peut très bien être pris dans l'acception de tombe. il dit « Comme le m et le v étaient indiscernables l'un de l'autre, la véritable forme du mot devait être navûs, qui était un mot connu partout où l'arabe était connu. Navûs était à l'origine un mot persan, mais il fut adopté par la langue arabe et appliqué à tout vieux cimetière. On a toujours supposé que c'était une corruption du grec ναός [naôs] ou un mot de la même famille, et il y avait des centaines de navûs en Mésopotamie, qui sont mentionnés dans les vieux auteurs. »

--ooOoo--



Chapitre 15

LA VIE DES NOMADES DANS LE HARRA

Tollog ordonne et le Nasrâni résiste. Un redoutable bol de leban. Ils craignent aussi le thé préparé par le Nasrâni. Visite nocturne à Tollog. Le pays Shel'a. Topographie. Le Harra Aueyfid. Antiquité planétaire du Harra. La grande éruption volcanique du Vésuve. Lava est-il le Iaha arabe ? C'est tout un art que d'examiner les Beduw. Les cheikhs ne savent pas grand chose de la géographie du pays. La tribu ancienne des Jeheyna. La hauteur du Harra. Tollog rend visite à l'étranger dans sa tente. Tollog est malade. Le chameau fantôme. Les moutons des nomades. Le loup nocturne. Les chiens de garde des nomades. La vie du berger. Rubbâ, le pasteur de brebis. Rachel est la rok/ral des Arabes. Marine dans le pays. Les fileuses de laine. Chèvres des nomades devenues sauvages. Faons de gazelle élevés par les nomades. La saison du lait. Les Moahîb descendent dans les déserts de plaine. Le Jaysh. Une troupe en vue. Descente dans le W. Gârib. Le monceau funéraire de la mère d'Abu Zeyd. Les amusements des enfants. Revenant d'un voyage dans le Nord, Mehsan le généreux est dépouillé par un ghra7zu. Le More Abu Selim. le pique-œil⁸²⁹.

[521] LE soleil n'était pas encore haut dans le ciel lorsque j'entendis la grosse voix rude de Tollog, - il était venu au beyt du More - ordonnant à Mohammed, « Emmène ce Frenji, aujourd'hui même, avec toi ! » Il enjoignit aussi au valet qui devait accompagner le More de ne pas me laisser derrière eux. Les derniers mots qu'il cria furent, « Wellah, après mon départ, je reviendrais m'emparer du pays⁸³⁰. » Je rappelai ses vieilles Promesses à Mohammed, lesquelles m'avaient attiré ici. Il était tenu, répondit-il, par le cheikh, mais il reconnaissait que si je restais, personne ne pourrait m'en empêcher. Les Arabes étaient eux aussi *rahîl*, sur le point de décamper. Mohammed avait pris les devants. En dépit du fait que ses gens ne manqueraient pas d'avoir recours à la force si je leur [522] résistais, je jugeai plus sage de prendre ce parti, sinon, quand d'autres Arabes fanatiques entendraient dire que cette tribu m'avait chassé, ne seraient-ils pas toutes d'en faire autant lorsque j'entrerais dans leurs menzils et leurs diras ? J'avais déjà résolu d'aller à Kheybar⁸³¹. J'étais monté sur mon chameau. les Bédouins avaient décampé, et ceux qui devaient suivre Mohammed battaient ma vieille nâga pour la faire avancer, ils jurèrent sur ma vie que je ferais cette route avec eux ! La pauvre bête, blâtant et titubant sous leurs volées de coups, et que je retenais par la bride, s'effondrer sous moi à plusieurs reprises. « *Etrush*, avance ! Il n'était pas question que je reste, criaient les tourmenteurs Wellah, si je restais, les Arabes me dépouilleraient et m'assassineraient. »

829 « *Eye-pricker* », mot forgé par Doughty, et qui caractérise la façon dont la cataracte était encore opérée dans la Péninsule Arabique, à la fin du XIX^e siècle. L'oculiste (l'« ophtalmiate ») abaissait le cristallin devenu opaque, au moyen d'une aiguille (« abaisser la cataracte »). Quant à l'opération de la cataracte, telle qu'elle est encore pratiquée de nos jours, elle a été imaginée en 1745 par un médecin français, Jacques Daviel. Elle consiste à inciser la cornée, à ouvrir la capsule antérieure et à extraire cristallin.

830 Il s'agit de Doughty et du projet qui lui est prêtés par Tollog de reconquérir la « terre des Arabes », dont les Moahîb croient qu'elle était anciennement habitée par les Nasâra.

831 Doughty a pris cette résolution au retour de sa première visite à el-Alli. Il y fait allusion dans une lettre du 5 février 1877 au dogman du consulat britannique de Damas (Hogarth, pp. 47-9).

- « Mes amis, personne ne me fera de mal, ne serait-ce que par crainte de la Dowla. » Mais ils crièrent avec un infâme dédain, « Nudité de la mère de la Dowla ! » Lorsque je dis, « À sa prochaine descente, M. Saïd (le Pacha du hajj) ne leur en demandera-t-il pas raison ? » ils se remirent à crier, « Nudité de la femme de Mohammed Saïd ! Allons, viens Khalîl, par le Seigneur tu t'en iras ! » — « *Beneyyi*, dis-je, l'appelant par son nom, ne sommes-nous pas de vieilles connaissances ? Il suffit, l'ami ! » - « Mais, Khalîl, Tollog est un homme despotique, *jabbar*, il nous régente à sa guise, et je crains fort que si je te laissais faire, il me prendrait mon thelûl. » - « S'il s'emparait de ton thelûl à cause de moi, sois assuré, car je suis homme de parole, que je te le remplacerais. » L'un d'eux saisit la tête et ricanant de toutes ses dents, il s'approcha de moi avec son gourdin : c'étaient des domestiques, sans aucun cheikh avec eux. « Nenni, cria Beneyyi, pas de violence ! » les Aarabes n'oubliant pas en pareille circonstance que l'étranger est un hôte d'Ullah ! Voyant alors que ni menaces ni supplications ne pouvaient me faire bouger, et que la compagnie qui se rendait au marché avait pris un grand mille d'avance sur eux, ils plantèrent là le Nasrâni, et s'en furent les rejoindre en toute hâte.

Les nomades qui avaient décampé étaient à présent hors de vue, dans ce vaste terrain accidenté et ma nâga vertigineuse essayait de s'échapper pour rattraper ceux qu'on voyait encore se diriger vers el-Wejh. Je la forçai à s'agenouiller pour attendre qu'ils eussent disparu sous l'horizon, mais même en la retenant par sa longe je ne pus contenir sa force sauvage. Bien que je ne lui eusse jamais autant crié dessus, elle ne consentit pas à se laisser monter tranquillement. Je lui sautai sur le dos, quelques-unes de mes affaires tombèrent, mais je ne voulus pas courir le risque de m'attarder à les ramasser. Elle se redressa brusquement sous [523] moi et piqua un galop. Je la menai dans la direction des nomades qui avaient décampé. M'égarer dans ces laves hideuses, que le soleil rendait semblables au plancher d'un four, et sans eau, eût été aller au devant d'une horrible détresse ! J'avancai le cœur serré d'angoisse à l'idée de ne plus revoir les gens. Ma vue n'avait jamais été bonne. Grâce au ciel, il ne s'écoula pas grand temps avant que j'aperçusse leur train vagabondant, que pendant un moment les dépressions du terrain volcanique accidenté avaient caché.

Je me contentai de les suivre à l'écart, ne sachant pas si j'allais être insulté par un de ces Aarabes. Je n'avais pas de selle : attaché par une cordelette, mon bagage était mal animé et glissait. Un brave homme qui faisait le voyage sur son thelûl mit pied à terre pour me venir en aide. Je ne tardai pas à rattraper un client de Mohammed, un homme que j'avais assisté de mes remèdes, et ayant grand soif ce matin-là, je l'interpellai par son nom, « Aïd ! Ne peux-tu me verser à boire ? » Avec quelque retard et de mauvais gré, il m'apporta du leban dans un bol. Je remarquai l'étrangeté de son comportement, et que quelqu'un disait à mon propos, *temût*, « tu vas mourir ». Je pensai que c'était mauvais signe. Aïd, qui aurait dû boire le premier, me tendit le bol du bout des doigts. Un autre dit, « Il n'y a rien de mauvais dedans. » - « J'ai fini, répondis-je, sans rien boire, et qu'Ullah vous le rende. » Aïd revint vers le chameau de sa femme et fit le geste de verser le contenu du bol dans le col du semîli, mais il se tourna sur le côté et, sifflant les chiens qui nous suivaient, il leur en versa un peu dans le creux d'un rocher de lave. Voyant que je l'observais, il fit demi-tour avec une mine décontenancée. « Ullah, lui dis-je, n'est-il pas au-dessus de nous ? Qu'y a-t-il, ô ! homme, dans ce leban ? » - « Vois toi-même, il n'y a rien de nocif, mon frère (le pasteur de brebis grabataire, mon patient) va le boire », et il se dirigea vers lui avec le bol. Lorsque le malade en eut avalé tout le contenu, je pris Aïd par la main, et lui affirmai que son lait était excellent. L'homme eut un regard torve. La pensée d'un homicide par le poison⁸³² est toujours présente dans le cœur des Aarabes, aussi ils ne manquent jamais de goûter avant vous. Je crois pourtant que c'est un crime qui n'est presque jamais commis dans le désert. Nous voyageâmes par une forte chaleur jusqu'à midi, lorsque les Arabes dressèrent le camp. Comme j'avais mis pied à terre à l'écart, les gens de la maisonnée du Moghrebi m'appelèrent, disant, « Pourquoi ne plantais-je pas ma tente avec eux ? » Ces nomades campent par groupes de cinq ou six menzils avec leurs parents et leurs compagnons, mais ils

832 « *By envenoming* », archaïsme.

préfèrent échelonner leurs tentes, ce qui est la [524] façon de faire des Billi. Le campement des Schamma avait l'apparence d'une rue de tentes (cf. pl. IV).

Dans la soirée, après avoir purifié un peu d'eau avec du charbon de bois, je m'assis pour préparer du thé, tandis que les simples gens de la tribu qui se tenaient autour du foyer me regardaient faire avec une malignité presque suspicieuse. Lorsque je soulevai le couvercle et que de la vapeur s'exhala avec un doux parfum de rose, les Bédouins se reculèrent précipitamment, et l'un d'eux s'écria : « Ôte cette chose pernicieuse d'ici ! Et emporte-la loin d'ici. » - « Rien n'est plus sain, leur dis-je, que cet arôme béni, qui est celui des arbres du Paradis. » Un autre cria, « Akhs, qu'il nous en débarrasse, car j'ai la tête qui tourne. » J'étais désireux d'aller faire ma paix avec Tollog. Quelqu'un me dit « Son beyt est proche. » Un autre lui chuchota, « Dis qu'il est très loin. » Aussi il dit, « Non, il est très loin. » - « Et comment, l'ami, peut-il être à la fois proche et loin ? » Aïd : « Nous savons, Khalîl, que tu connais toutes choses [qu'avec tes livres tu peux deviner⁸³³ et voir l'invisible], mais n'y va pas, il y a des habalîs dans le Harra. » - « Qu'un de vous me prête alors une arme, je t'emprunterai ton sabre un moment. » - « Pas sans payer. » - « Je peux au moins prendre ce bâton d'un ami. » C'était celui du pasteur malade, qui survivait de mes aumônes quotidiennes de remèdes, mais le gredin refusant de mauvaise grâce, je jetai le bâton sur les pierres. Cette compagnie de grossiers personnages se mit à murmurer, et Aïd, son malveillant de frère, dit, « Nous sommes des Beduw, nous ne sommes pas des gens de la ville ! »

Ce dâr étant très étroit, les tentes de Tollog avaient été dressées sur un terrain dégagé, à près d'un mille de là. Je trébuchai, dans un sol volcanique, sur d'épais bancs de blocs et de pierres éparses, dans l'obscurité, jusqu'à ce que j'aperçus son feu de bivouac. « Seigneur ! (s'exclama Tollog, alors que surgissant des ténèbres, j'allai m'asseoir avec eux), ne me dis pas, Khalîl, que tu es venu de si loin, la nuit, sans même une arme à la main ? » Le bon vieillard me recevait à présent avec cordialité. Je dis, « Je ne pouvais dormir sans t'avoir vu, et ce n'est que maintenant que j'ai pu venir, la chaleur du jour m'avait rendu malade et fatigué. Tollog, tu ne m'empêcheras pas de respirer l'air qui appartient à tous. C'est dans cette intention que je suis venu dans vos montagnes. » Tollog : « Mais c'est que nous sommes des Beduw, *mesakîn* (pauvres), passant nos vies dans de grandes extrémités. Nous redoutons qu'il ne t'arrive malheur et les Moahîb en seraient blâmés. Quelque tête chaude pourrait te tuer, toi un Nasrâni, et faire retomber ton sang sur nous ! N'as-tu pas peur du loup, et ne crains-tu pas les rôdeurs ? Wellah, Khalîl, ne veux-tu pas nous [525] dire ce que tu avais dans l'esprit en venant ici ? Possèdes-tu un art pour découvrir les objets cachés et voir l'invisible ? » - « En vérité, je n'en ai pas. Vous avez conçu de fausses idées de mes livres, qui ne sont que la compilation des dires des gens. Vous avez vos kasasîd qui vous récitent leurs excellents traits d'esprit : nous aussi, et leurs paroles qui ne doivent pas mourir avec eux, sont écrites dans des livres de papier, mais les Aarabes sont incultes. » - « Oui, wellah, incultes ! » répondit Tollog. . « En outre, si quelqu'un tombe malade, je suis ici pour l'assister, ce que je ne refuserai jamais à personne, et vous pouvez me verser un peu de leban, car je suis un thaïf-Ullah chez vous. Tu veux savoir ce qui m'a amené ici ? Et pourquoi je me suis enquis des ruines ? Je vous le dis, je recherche des inscriptions anciennes, comme vous l'avez ouï dire à el-Héjr, et ce n'est pas par esprit de lucre, mais pour la satisfaction d'une poignée de personnes instruites, Moslemîn et Nasâra, qui étudient les vieilles langues comme la vôtre, dans laquelle elles sont écrites. » Tollog : « Mais alors pourquoi avoir emporté des pierres écrites d'el-Alli ? Après que vous les avez visitées, nous avons ouï dire que le lendemain matin, on ne les avait pas retrouvées. » - « Ne croyez pas ces sornettes, j'aurais acheté une pierre écrite à quelqu'un. Considérez qu'à Stambûl il y a un grand kasr⁸³⁴ à cette fin, où sont rassemblées toutes ces choses inconnues et rares, qui proviennent de toutes les parties de la terre. Le Pacha m'a accordé sa faveur, - car il me connaît pour être un *ahl sûwâh*⁸³⁵ - il se trouve aussi que je suis un Engleys, d'une nation alliée au Sûltan, et par suite de vos amis. Qu'est-ce

833 « Divine » : par divination.

834 Château.

835 Un voyageur, celui qui fait le tour du monde.

qu'Abu Sinûn a entendu dire lors de son dernier voyage, à Wejh ? » - « Eh bien, si je ne me trompe, qu'ils n'étaient pas tout à fait du parti d'el-Islam. Ne nous ont-ils pas joué des mauvais tours, ces dernières années ? Vous mariez-vous avec les filles de l'Islam ? » - « Nous sommes très loin, nous venons à Stambûl sur nos vaisseaux. Vous pourriez voir, presque chaque jour, nos navires sur les rivages de là-bas. » - « Ne mangerai-je pas au moins une couple de tes liras, hein Khalîl ? » finit par dire le vieillard. - « Vous autres Aarabes manquez par trop de générosité. Lorsque vous voyez l'étranger, voyageant pauvre et plongé dans l'affliction dans votre pays, vous allez jusqu'à le laisser sans rien sur le dos. » - « Mais nous te montrerons les sites ruineux et, Khalîl, où que tu veuilles aller, il ne t'en coûtera rien. » - « Je n'en verrai aucun, j'ai peu de réaux, je ne demande qu'à respirer un moment l'air de cette montagne, ô Tollog ! Ou bien me chasseras-tu de la dîra ? » - « Va, va maintenant avec ce jeune homme qui te raccompagnera à ton logis, et ton chameau sera demain sur la route du hajj. Lève-toi, on dit que ta nâga [526] s'est égarée » - « Et demain ? Me chasseras-tu, demain ? » - « Allez rejoindre vos hôtes. » - « Par cette barbe, Tollog ! Ce ne serait pas chose à dire chez les honorables Bédouins. » - « Tu es avec nous ; seulement ne sors plus seul la nuit, et sans arme » et il envoya quelqu'un avec une lance pour me reconduire à notre menzil.

Lors d'un autre déplacement, un peu plus bas sur le versant du Harra nous constatâmes que la chaleur du hummu⁸³⁶ était beaucoup plus forte. Du haut de ce menzil, nous vîmes le Jau, tout en bas, à travers une étourdissante brume de chaleur, et au-delà d'une côte plissée couronnée de basalte noir et parsemée de cônes de volcans, le Harra Khutheri (cf. la vue panoramique, pl. VII). En direction de la mer, la contrée montagneuse et inclinée de la Tehama s'étend devant nous, comme celle qu'on voit indistinctement du rebord de l'Edom ou, lorsque du Hejâz qui domine La Mecque⁸³⁷, nous contemplons l'horrible⁸³⁸ obscurité des montagnes inférieures qui s'enfoncent dans la Tehama de Jidda. Le pays Shefa, tel un écran montagneux, est tout ce que nous avons immédiatement sous les yeux, à un jour de route, disent les Bédouins, et ensuite le voyage est moins pénible. La mer Rouge, ils l'appellent en toute simplicité, « La mer, la mer salée ». Un jour que je lui demandais le nom de cette mer, Zeyd me répondit, *Bahr eth-Thellam*, « La mer des ténèbres (l'ouest) ». Notre roi saxon, Alfred⁸³⁹, dit de même, dans son traité de géographie : « L'Irlande est obscure, là où le soleil se couche. » Deux imposants repères montagneux se dressent dans le ciel, dominant toute l'étendue de cette basse contrée accidentée (cf la planche précitée). Les nomades les appellent *Jowla* et *Wuttid* (piquets de tente). Il n'y a guère de place entre eux que pour un sentier. Ils surgissent d'une longue côte granitique, qui s'étend au nord et au sud, à une demi-journée plus loin, côte dont je n'ai pu savoir le nom avec certitude, *el-Hadad*, ou *Enzân*, ou *Negâba*. On compte une journée supplémentaire entre le Hadad et l'Aueyrid. Tout ce qui est en dedans du Hadad est proprement appelé es-Shefa, et et-Tehama tout ce qui est en dehors. Mais dans leur style solennel, même l'Aueyrid fait partie de la Shefa. Les Moahîb disent autrement, (car les Beduw tombent rarement d'accord sur les limites qu'ils assignent au désert illimité) : « Et-Tehama est tout ce qui est à l'extérieur en direction de la mer, à partir du rebord du Harra. »

El-Ferâ est dans la Tehama-Shefa. C'est une plaine déprimée où poussent quelques roseaux : les seyls du Jowla et du Wuttid d'une part, et [528] ceux des vallées et des nombreuses brèches de l'Aueyrid, d'autre part, y confluent. Ce sont, de ce côté-ci du Harra, les têtes du grand cours d'eau du Hejâz, le W. el-Humth. Le fond supérieur de la haute vallée qui est sous le Ferâ s'appelle W. Neil, lequel reçoit les eaux de seyl⁸⁴⁰ du Jau, et ensuite W. Nejid. Le W. Nejid descend d'une montagne de grès bicéphale, le *Shorafat en-Nejid*. Il ne s'agit pas du Nejd, le nom porté dans leur parler par les hauts plateaux du centre, qui forment la majeure partie de ce que les anciens géographes ont appelé

836 Vent sec et torride.

837 l'escarpement d'el-Taïf.

838 « *Horrid* », archaïsme.

839 Alfred le Grand (849-899), roi du Wessex, royaume saxon dans le Sud-Ouest de l'Angleterre, célèbre pour son goût des sciences est ses traductions d'ouvrages latins.

840 Les eaux de ruissellement.

« l'Arabie nomade⁸⁴¹ ». Il y a une différence dans la façon dont les Bédouins prononcent ces deux mots. Ils s'étonnaient et riaient de ce qu'une langue étrangère ne pût leur emboîter si subtilement le pas. Le W. Nejd est sur la route caravanière, entre Alli et el-Wejh. Il est à deux jours de la ville de l'intérieur et on suit son cours pendant une journée. Ferâ non plus, ne se prononce pas comme Ferra, le nom d'une oasis Harb dans les montagnes entre les Hameyn. Un autre wadi qui descend du versant occidental du Shorafat, en direction de la mer, est également nommé W. Nejd. Celui-ci passe près de Beda et débouche au-dessus de Wejh. Beda est un site ruineux avec des dôm ou palmiers dattiers sauvages et branchus. Il y a un hameau permanent de tentes Billi, qui prennent soin de quelques palmiers dattiers. L'endroit n'est qu'à une étape d'un jour naturel⁸⁴², dit Mohammed le Moghrebi, de la ville côtière. Après le W. Nejd, les wadis profondément encaissés qui, de ce côté-ci du Harra, seylent dans la vallée qui descend du Ferâ (devenu le W. Jizzl) sont l'*Aurush*, le *Dokhan*, le *Tha* et le *Gaila*, dans lesquels il y a des *gerîa*, ou hameaux de tentes, de cultivateurs Moahîb. La vallée reçoit par ailleurs les eaux de seyl qui descendent des wadis du Hareyri, dont certains, comme le W. Jaida. renferment des palmeraies, entretenues par des Bédouins Billi.

La plate-forme volcanique du mont Aueyrid se divise en trois branches, qui s'étirent au nord et au sud, sur près d'une centaine de milles on estime que dans la plupart des cas, il suffit d'une étape d'été pour en faire la traversée. Cependant, entre les têtes opposées des W. Thirba et Aurush, le voyage ne prend qu'une demi-journée. Les noms de lieux se répètent fréquemment en Arabie. Une partie du *J. Ajja* (les monts du Shammar) s'appelle el-Aueyrid, et el-Aruth est bien connu dans le Nejd oriental. Tous signifient « largement étendu ». La branche supérieure de l'Aueyrid, qui passe sous Tebûk, est appelée (par les nomades du cru), Harrat es-Sîdenyîn, un fendi rattaché aux B. Atîeh. Leurs hareem tressent leurs cheveux de devant qu'elles laissent pendre comme une corne, sur le front, avec une perle enfilée. On dit « ils formaient très anciennement un clan Billi. originaire du mont *Seyd* dans la Tehama. pas très loin de Wejh. » Il ont l'habitude de rattacher les origines de tout clan nomade, tribu ou nation, à une montagne, même si aujourd'hui ils en sont à une grande distance. Ainsi des Kahtân, considérés comme la plus noble race d'entre les Arabes méridionaux, qui sont originaires d'une montagne de l'Asir⁸⁴³. La tribu qui envahit une autre dira nomade s'empare d'une montagne et le nom du vieux jebel qui leur tenait lieu de place forte, bien que depuis ils se soient transportés en d'autres lieux, se conserve longtemps dans leur tradition. La plate-forme du mont Sidenyîn dans le Harra « se compose de plaines et de wadis, avec quelques hillîân. »

Comme on l'a déjà dit, les Bédouins appellent el-Khuzhera, le troisième Harra, celui du milieu, c'est aussi un fendi B. Atîeh. Le W. *Rumûtha* qui descend du nord-ouest, entre les collines de Sheyban et de Witr, continue en direction du nord-est, et seyle à l'intérieur des terres vers Tebûk, où, coupant la route du hajj, il est reconnu comme la frontière des Moahîb, les plus septentrionaux des Annezi méridionaux. Une grande vallée, el-Akhdar, descend, souvenons-nous en, de l'est de la montagne et franchit la route du pèlerinage près de la kella. On estime sa longueur à quatre étapes, jusqu'à son débouché dans le désert de sable, presque à hauteur de Tebûk. Les *S'bût*, autre fendi B. Atîeh, nomadisent à l'ouest, sous les Harrats du nord. On observe chez eux un vieil usage, mentionné par Wallin⁸⁴⁴, qui eut l'occasion de traverser cette région, de Moueylih à Hâyil, à savoir d'envoyer leur bétail au pâturage et, le soir venu, de le rappeler au tintement d'une cloche. Le fait peut paraître exotique en Arabie, mais d'autres fractions Maazi et Howeytât ont la même coutume.

841 Ptolémée, Strabon, Plin.

842 « *Natural day* » : le jour de vingt-quatre heures, par opposition au « jour artificiel », qui va du lever au coucher du soleil (cf. Chaucer, *The Canterbury Tales*, « The Squire's Tale », v. 116-117, « The Man of Law's Tale », v. 1-3, éd. Everyman's).

843 Le Jebel al-Tûr, dans la province de Najrân, à environ 70 km au nord de cette ville.

844 Georg August Wallin, explorateur suédois d'origine finnoise, né en 1811, a qui sa connaissance de la langue permit de se faire passer pour un Arabe. Il atteignit le Jebel Shammar en 1845, puis il visita Al Jauf et Hâyil. Il franchit ensuite le grand Nefud et se rendit à La Mecque et à Médine. En 1848, il revisita Hâyil après avoir traversé des régions pratiquement inconnues. Il mourut en 1854 avant que son œuvre ait été largement diffusée.

Le Jau sépare le Harra Khutheri du troisième et dernier Harra des Moahîb. *Jau* (pluriel *jân*) se dit d'une nappe d'eau superficielle avec des puits, dans le désert. Plus généralement, on peut dire des terres basses où une tribu a ses puits que ce sont des *jân*, comme *jân Bishr*. Le grand Jau est une plaine déprimée entre les falaises gréseuses inférieures du Harra, qui s'inclinent d'est en ouest. Son débouché sur cette face du Harra est partiellement obstrué par des bergs de grès. Une piste de ghrazzus la traverse, ce qui leur permet d'épargner le passage scabreux du Harra aux thelûls qui n'en sont pas natifs, et qu'eux-mêmes ne connaissent guère. [530] C'est par là que passe aussi la route qui relie el-Wejh au village de Tebûk, sept étapes pour des chameaux chargés. Ce Jau est considéré comme la frontière naturelle entre les AHL GIBLI et les AHL ES—SCHEMAI., autrement dit les Aarabes du nord et ceux des pays du midi. Le troisième Harra auquel nous avons affaire ici, le plus méridional, est un bloc prodigieux de vieille matière volcanique, avec une multitude de cratères, sur une plate-forme montagneuse de grès. Dans les parties septentrionales que j'ai visitées, j'ai observé que la hauteur moyenne des coulées de lave était supérieure à 5000 pieds. Le sommet de l'Anâz, le plus grand des hilliân, est peut-être à une altitude de 7600 pieds.

La tête du W. el-Humth, sur le côté occidental du Harra, est le seyl qui vient du W. *Gârib*. De là il descend jusqu'à el-Alli, par le *Thorreyd* et la plaine d'el-Héjr et passe d'Alli à Bîr el-Ghrannem, en recevant au passage les eaux de seyl du W. es-Sodr. Ce cours d'eau à sec est alors rejoint par la branche occidentale du W. Jizzl qui descend de la Shefa. Le Harra mineur, el-Hareyri, déjà cité, se présente ensuite sous la longue traîne de l'Aueyrid. Il a la forme d'une plate-forme de lave posée sur une montagne de grès ; il y a là quelques hilliân. Le Hareyri est plus élevé que le Harra, et de forme arrondie. Il appartient à la tribu des Billi.

On voit dans le train du Harra le spectacle de la vieille violence volcanique qui a tourmenté ces confins de la Péninsule Arabique. J'ai suivi ces Harras presque jusqu'à La Mecque, sur près de sept degrés de latitude. Le centre de l'Aueyrid est à peut-être cent vingt milles du rivage désolé de la mer Rouge. J'y ai vu se dresser des récifs de corail, témoignages d'un autre continent et d'autres niveaux marins aux temps les plus reculés de la planète.

En contemplant l'Aueyrid, nous prenons conscience que ce ne doit pas être une mince affaire que de conjecturer l'histoire de cette stupéfiante physionomie de la nature ! Sur deux mille milles carrés une montagne de grès tabulaires est recouverte jusque sur les bords par une massive effusion de laves ; puis au-delà de la croûte volcanique, tout autour, nous voyons une frange érodée de falaises basses et d'aiguilles de roche de sable, qui descendent jusqu'aux plaines plus bas. Il semble que les coulées de lave ont protégé les infirmes couches de grès sous-jacente, tandis que le vieux pays gréseux était fragmenté et érodé par de bien plus lentes décadences, de sorte que la masse de l'Aueyrid se dresse à présent à une hauteur de six cents brasses, comme une montagne imposante, alors que dans l'ancien temps elle était au même niveau que le fond des plaines gréseuses, en contrebas !

En regardant l'énorme épaisseur des coulées de lave, on peut se figurer la très ancienne origine du Harra, ces flots superposés de basalte, [531] apparaissant dans les parois des wadis qui empruntent les brèches de l'Aueyrid désolé. Constatant que les hilliân ne sont pas plus élevés, on peut supposer que nombre d'entre eux (comme le *Monte Nuovo* ⁸⁴⁵) sont des scories et des cendres projetées par une violente éruption. Les débordements les plus récents sont plus vieux que la configuration actuelle du pays. On est saisi de stupeur, dans un pays où il ne pleut jamais, de voir que le plateau de lave basaltique du Harra, est fendu et ouvert sur une profondeur d'une centaine de brasses jusqu'au fond de vallées connue celle du Thirba. L'érosion a creusé des gorges dans les masses affaiblies par la matière en mouvement. Qu'elle est grande cette usure des « pierres de fer », d'une matière indomptable et quasiment indestructible ! Dans les falaises à inscriptions de Medain, nous constatons qu'en près de deux mille ans et sous ce climat, l'érosion n'a pas même entamé de

845 Le lac de cratère d'Averno, à l'ouest de Naples. Virgile en a fait l'entrée du Royaume des Enfers.

l'épaisseur de notre ongle les parois de grès tendre !

Les masses pâteuses se craquellent en durcissant. On peut supposer que ces sortes de crevasses ont été produites dans l'ossature gréseuse de cette montagne par le poids envahissant de l'avancée des laves telluriques et que s'enflant avec une extraordinaire violence, les laves ont dû s'infiltrer dans maintes fissures naturelles. En touchant le fond, certaines ont explosé dans les crépitements et les fusées infinies de la vapeur d'eau surchauffée et ardente, enchevêtrée dans le lac de pierre fondue et sa prisonnière, phénomène qui avec l'écoulement de la lave constitue la prodigieuse fureur élémentaire d'une éruption volcanique. J'ai été témoin de la grande éruption du Vésuve, en l'an 1872⁸⁴⁶. Seul depuis le matin, au sommet de la montagne, le jour où elle débuta, je pataugeais jusqu'à la cheville dans du soufre pulvérulent, sur un sol creux de lave brûlante. Il y avait au centre une cheminée en forme de mamelon, formée depuis peu, par où s'échappaient des fumerolles légèrement acides. À ceux qui se trouvaient dans la plaine, elles étaient apparues durant la nuit comme un fanal que l'écoulement de la lave faisait rougeoyer. Au-delà, il y avait un nouveau foyer de la faible éruption quotidienne, un lac de lave liquide d'où sortait le bruit fracassant et insolite de la montagne en gésine. De temps à autre, une nuée de projectiles à moitié fondus en jaillissait, qui montaient dans les airs en tournoyant. Je m'approchai de la redoutable fermentation, et observai ce lac incandescent dont les rives se soulevaient et qui débordait, tout en s'agitant en son centre comme une fontaine de [532] métal. Je remarquai qu'en se refroidissant au contact de l'air une pellicule se formait, pareille à la peau qui surnage sur le lait chaud. écume moelleuse et excoriée qui ne flottait qu'un bref moment, car l'instant d'après, dans une terrifiante explosion semblable à celle d'un canon à vapeur, cette sorte de soucoupe était catapultée comme une feuille dans les airs par la furieuse détente des vapeurs captives montant du Magma inférieur, et alors, dans un tourbillonnement ascendant qui produisait un bruit haletant, la feuille excoriée se fragmentait en plusieurs morceaux, dont j'ai vu certains se déchirer en de nombreux lambeaux d'inégales dimensions. Après avoir décrit des paraboles parfois hautes d'un demi mille, les torques de scories ponceuses, encore molles, retombaient en sifflant, la plupart de la grosseur d'une brique, et certaines étaient d'énormes croûtes, grandes comme des dalles de pierre. Un flot nauséabond de laves fumantes se déversait par-dessus les rebords du lac.

Dans l'après-midi, le poids du métal fondu remonté dans le ventre du cône volcanique (qui est une muraille de cendres volcaniques et de vieilles veines de lave, comme la gâche du plâtrier dans son auge de sable) l'avait rongé et, fuyant à mi-hauteur par les pans érodés du cratère, une cataracte de lave s'en échappa. Une rougeoyante averse de cendres volcaniques s'abattit en gouttelettes sur quelques infortunés qui s'étaient approchés, et en un épouvantable instant transperça leurs vêtements. Mortellement brûlés, c'est à peine s'ils survécurent une heure. Un jeune homme fut encerclé et horriblement avalé par un flot de lave d'un pied d'épaisseur qui le poursuivait, et bientôt la coulée fut aussi large que la Tamise au Pont de Londres. Les laves inférieures qui montent ensuite des entrailles du volcan renferment une plus grande force d'expansion. Leur explosion ouvre la voie du sommet de la montagne, et une gigantesque colonne porteuse de destructions inouïes entame son ascension vers la sortie.

Le jour suivant ne s'est pas encore levé que la cheminée et l'entonnoir de la montagne sont devenus un chaudron de lave, grand comme une cité, dont l'ébullition (un terrifiant vacarme qui fait trembler la terre) affecte le sol dans un rayon d'une demi-journée de marche. La matière minérale liquide de la partie supérieure, projetée dans les airs et dispersée en de minuscules fragments avec la vapeur expulsée, se refroidit brusquement et retombe en pluie de cendres. L'immense dôme de vapeur d'eau et de fumée suspendu au-dessus du volcan, et qui dissimule la hideuse tempête

846 Le 31 août 1872. Doughty a seulement noté dans son journal, qu'étant parti de Pompéi, il est arrivé à « un golfe immense et terrifiant, horriblement déchiqueté, avec des rives abruptes, jaunies par le soufre et stratifiées. » (Hogarth, p. 12).

volcanique à la vue, est surchargé d'électricité. Des coups de tonnerre éclatent qu'on n'entend pas, si fort est le tumulte. Pendant plusieurs jours, à des milles à la ronde, l'air est rempli d'une lourde rumeur et du terrifiant mugissement de la montagne. Une pluie météorique de cendres emportée [533] par le vent s'abat sur une vaste étendue de pays. Les cendres les plus fines retombent sur les abords immédiats de la montagne. les projections incandescentes de grosses scories entraînées par leur poids choient plus haut sur les flancs et plus près de la bouche de l'éruption. Parmi elles il y a des quartiers de roches inconnues, arrachées au squelette profond de la terre (5000 pieds plus bas). Sur le Vésuve, ce sont des calcaires. Vue la nuit de l'ensellement de la montagne, l'éruption à la forme d'une gerbe d'un mille de diamètre, formée par l'explosion de flammes étincelantes de couleur pourpre et rouge. qui crachent de terrifiante façon et roulent une fumée noire issue du golfe volcanique, maintenant large d'un demi mille. La terrible lumière de la conflagration planétaire est obscurcie par la chute d'un épais voile de cendres volcaniques. Les ténèbres engendrées par la noire poussière sont si denses que nous ne pouvons voir nos mains, ni la terre à nos pieds. Nous nous appuyons sur des rochers branlants. Sous nous la montagne vibre sans trêve. À une distance d'un mille de l'énorme bruit de l'élémentaire conflit, c'est à peine si on peut entendre sa propre voix ou celle du voisin. Des jours se passent et les passions souterraines cachées s'apaisent, l'éruption a pris fin.

La matrice volcanique ayant été libérée de son fardeau excédentaire, la colonne de lave redescend, dans d'ultimes oscillations, jusqu'aux racines creuses du cône, où la force ardente gît et refroidit sous une grosse épaisseur de croûte. C'est à peine si en l'espace de deux ou trois générations, selon notre expérience, un durcissement massif a lieu dans la grosse conduite pas excessivement longue. Si de nombreux siècles de repos s'écoulent, la vieille cheminée volcanique, proche du plancher de la terre, peut se trouver alors plus ou moins profondément scellée. Quant aux poches basses de minéraux fondus, comme un lac souterrain, il n'est pas possible de supposer que le refroidissement les stabilise avant un temps très long si on le mesure à l'aune des ères planétaires ; pas plus que le mélange ne cesse avec le magma en fusion des profondeurs de la terre. Lorsque l'éruption volcanique reprend, on peut conjecturer que la tête de cette matrice de métal en fusion s'enfle pour provoquer une nouvelle délivrance, sous l'effet par exemple de l'infiltration de l'eau de mer. En croissant, la chaleur volcanique ramollit progressivement le bouchon de basalte. Ou bien une autre voie peut être soudain frayée par la déchirure causée de bas en haut par l'irrépressible force élémentaire. Le mot « lave », *laba* en Arabe, est-il venu à nos langues européennes récentes par l'intermédiaire de l'italien *more* de Sicile⁸⁴⁷ ? où les usurpateurs arabes ont [534] trouvé une si grande quantité de ce qu'ils nomment *laba*. Le *laba* des Arabes (je parle ici des grands harras que je connais le mieux, l'Aueyrid et le Harrat Kheybar) n'est pas du tout ce que nous entendons par lave, mais se dit à propos du basalte massif et de ses variétés étirées et tranchantes, presque vitreuses. Les scories, le mâchefer, les croûtes de matière vitrifiée. les cendres et la pierre ponce ne sont pas appelés *laba*. Mais assez parlé du pays volcanique.

La jonction des branches du W. Jizzl, sous le Hareyri, et celle du W. el-Humth venant du sud, et du W. el-Iss au nom antique, ont été portées sur la carte selon les indications qui m'ont été fournies par les Aarabes. Dans le W. Iss, il y a soixante sources (six ou guère plus, en réalité), et cent quatre-vingts puits (dix-huit ou un grand nombre), les ruines de villages morts et des palmiers dôm. Le dôm croît à proximité de nombreux sites habités dans l'Arabie sans rosée, là où la nappe phréatique est proche, de même que nous voyons la bruyère commune et l'ortie venir dans des pays plus septentrionaux. Il y a d'autres villages morts, des ruines en argile dont on dit qu'elles ne sont pas négligeables, dans le W. Kora, dont la tête est dans le Hareyri. Par ici, une *kella* ou fortin construit en pierre brute occupe ordinairement le centre d'un village ruineux en argile. Ce nom de

847 Où Doughty a passé six semaines en septembre-octobre 1872, faisant l'ascension de l'Etna. A. Rey (*Dictionnaire historique de la langue française*) fait dériver l'italien *lava* du latin *labes* « écoulement ».

W. Kora, qui signifie, me dirent les Aarabes, vallée *rocheuse*, est courant dans le pays. Il y a un W. Kora au sud, dont la tête est dans le Harrat Kheybar, (il y a là-bas des sites ruineux, des fonds vaseux et des palmiers dôm) et qui donne dans le grand Wadi el-Humth près de Sujwa. Les wadis *Amudan* et *Therri* de la Tehama descendent d'un district de montagnes gréseuses après le Hareyri, à travers une région de sables profonds, pour rejoindre le W. el-Humth. Ils appartiennent aux Barakat (un fendi Billi), et aux Aarabes Jeheyra.

C'est tout un art que d'examiner les Bédouins de ces contrées, peine que j'ai prise le plus volontiers du monde, afin que mon éphémère existence puisse ajouter quelque chose de durable à la géographie européenne⁸⁴⁸. Nous avons été dans l'ignorance de la Péninsule des Arabes, presque aussi vaste que les Indes, plus que de tout autre grand pays du monde qui reste encore à explorer. Ces enquêtes sont semées d'embûches. Le vulgaire à l'esprit fruste, et la poignée de personnes de condition et à [535] l'entendement supérieur mais qui passe tous les jours de leur indigente vie dans l'ombre des tentes, sont ceux qui ont les connaissances les moins topiques. Vos questions font ressortir la superficielle légèreté de la plupart, ils estiment vaines tes demandes, et ils te prennent pour un insensé. Vous obtiendrez aussi de ces gueux nés libres, jaloux de leurs terres de parcours et de leurs points d'eau, des réponses roublardes et malhonnêtes, données de mauvais gré. Ceux des leurs qui ayant l'esprit rassis seraient en position de livrer sincèrement le fond de leur pensée, sont des êtres incultes, que jamais aucun sentiment mis à l'épreuve de la connaissance n'a discipliné. C'est à peine s'ils peuvent garder en mémoire la mesure d'une longueur et d'une largeur. Ceux-là te diront la vérité - car nul ne mentirait à propos de repères géographiques - dans les limites de leur dîra, mais d'ordinaire ils ne savent pas grand chose du pays qui s'étend au-delà. Je me suis parfois étonné de constater combien pouvaient varier les opinions de personnes respectables sur les diras voisines. Plus d'un honnête homme est réduit à quia en cette matière, mais qui néanmoins désireux de te plaire finira par te raconter un mensonge⁸⁴⁹. Avant de me rendre en Arabie, j'avais passé plusieurs mois chez les nomades du Sinaï et d'au-delà le Jourdain, et trouvé les magnanimes voix du désert évasives à propos de la géographie de ces lieux. Plus tard, j'ai vécu avec des familles appartenant aux peuples sémitiques mélangés de Syrie, et à mon départ de Damas j'avais appris à connaître presque tous leurs tours et détours. Étant chez les Aarabes, j'écoutais avec plaisir les propos tenus par d'honnêtes gens, qui faisaient partie de ma compagnie et du cercle de mes connaissances. M'entretenant avec toutes sortes de personnes, j'en ai maintes fois obtenu des réponses sans affectation, et de quelques paroles dites au hasard j'ai pu tirer des informations plus détaillées. Je notais les réponses des étrangers et reposais les mêmes questions à mes amis. J'examinais de nouveau les mêmes personnes, et confrontant différentes réponses, je débouchais en terrain sûr. Rejetant ce qu'ordinairement je ne pouvais voir confirmé, j'ai évité, dans la mesure où j'y suis parvenu, de construire sur le sable.

Motlog, le cheikh des Fejîr, politique avisé pour tout ce qui avait trait aux affaires de sa tribu, était pris au dépourvu lorsque la conversation tombait sur la géographie du pays. Un jour que dans sa tente j'interrogeais un de ses contribuables sur le grand W. el-Iss, où il avait mené des expéditions, il répondit à sa place : « Expliquez-moi comment il se fait [536] que le W. Iss sorte d'el-Héjr. » Nous pouvons prendre ceci pour exemple de l'ignorance ingénue dans laquelle des cheikhs et des nomades sont de tout ce qui ne les touche pas de près. La grande et vieille vallée était dans le

848 Dans une lettre du 28 novembre 1904, et D.C. Hogarth, Doughty revient sur cette ambition « Qu'il me soit permis de dire que j'étais autant géologue que Nasrâni, et que la soigne détermination des altitudes, la météorologie, l'établissement journalier de croquis cartographiques tirés de la bouche des fils du pays [...] les études physiographiques [...] ont toujours été pour moi du plus grand intérêt au cours des humbles entreprises que j'ai menées dans l'intérêt de la science, dans laquelle j'ai été élevé » (p. 130). Voir aussi l'entrée « Carte de l'Arabie ». in *Index ...*, Vol. II, dans laquelle Doughty s'étend sur les difficultés pratiques de sa tâche de cartographe.

849 Philby, qui a passé quarante ans en Arabie, et l'a parcourue en tous sens, confirme l'expérience de Doughty : « Les caprices de la nomenclature arabe dans la bouche de guides différents sont le fléau de l'explorateur de ce pays, lequel doit vérifier et recouper tous les noms qu'il entend, jusqu'à ce qu'il soit assuré, par un processus d'élimination, qu'il a obtenu la plus probable pour sa carte. » (*The land of Midian*, op. it. pp. 89-93).

territoire, pas très éloigné mais hostile, des Jeheyne, dont ils sont séparés par des montagnes. Je gage que peu de nomades pourraient nous en apprendre autant que ce que j'ai compilé dans la carte publiée dans ce livre, même à propos des contrées désertiques qui s'étendent entre Tebûk et Kheybar. Les Jeheyne, une tribu ancienne, sont loués comme étant des *ikhtiarîn*⁸⁵⁰, d'une magnanime hospitalité, et par surcroît ce sont des Suppliants, disent d'eux leurs voisins arabes, et aussi des Jeûneurs⁸⁵¹, dans leur religion. Les Jeheyne occupent une dira très accidentée, et comme les Arabes semblent le dire, en grande partie granitique. J'ai aussi vu des coquillages fossiles, « les ongles de Miriam », *zofr Miriam umm Sinnakît*, qui provenaient des roches calcaires de cette contrée. Il n'est pas jusqu'à Ibn Rashîd qui ne considère que c'est une entreprise insurmontable que de les envahir. Les nomades, dont la frugale existence dépend des pluies, sont des observateurs attentifs des moindres accidents du relief. Il n'y a pas un seul misérable en guenilles de chez eux, qui ne puisse te dire, dans toutes leurs marches, si la bénédiction du Seigneur a fait que quelques gouttes de pluie sont tombées quelque part.

Le 15 juin nous étions arrivés près du point culminant de la plate-forme du Harra, à cinq milles au nord de l'Anâz, où le baromètre indiquait 6800 pieds au-dessus du niveau de la mer, mais même ici au milieu de la journée il faisait un temps « clair et chaud⁸⁵² » qui ardaït sur les abris de worsted. À minuit, le long beyt de Hamdi fut renversé par un coup de vent. Nous passâmes cette courte nuit d'été dans les alarmes, car en outre, les chameaux s'étaient égarés, et nous crûmes entendre des voix inconnues dans le Harra. Puis *Rubbâ*, le pasteur malade, se réveilla aux approches de l'aube, alors que l'air fraîchissait. Étreint par l'angoisse, il gémit si fort et si longuement que ses frères crurent qu'il était sur le point de passer. Je l'entendis pousser sa plainte comme le psalmiste, *ya Rubbi ! Ana ajist min hai-i, wa ent tekubbni*, « Je suis las de mon être, Ô Seigneur, et tu me rejettes⁸⁵³ ! » Puis il se lamenta douloureusement, comme s'il déplorait ses propres funérailles. Je me rendis à son chevet pour le calmer, si tant est qu'il pouvait l'être, et nous permettre de prendre un peu de repos, car les aboiements des chiens nous avaient tenus éveillés toute la nuit. Sur ces entrefaites, son frère se mit à chanter d'indigne façon. [537] Quand au matin je l'en blâmai, il dit que Rubhâ se refroidissant, il l'avait cru à l'article de la mort. « Ett pourquoi chantiez-vous a Pleins poumons ? » - « Ah oui, je vois que tu ne connais pas notre coutume de chanter ainsi pour celui qui trépassé. »

Les Arabes décampèrent au lever du soleil. Tandis que nous longions l'Anâz, j'aperçus comme le crêt d'une combe de laves déchiquetées. Désormais j'avais vu la montagne sur presque trois côtés, et de toute part c'est un cône parfait. Cette meule de cendres volcaniques me parut aussi considérable, sinon plus, que le cône terminal du Vésuve, au-dessus de l'observatoire. Du point culminant de la plate-forme du Harra, on a une vue magnifique sur le pays volcanique en contrebas, en direction duquel nous entamâmes notre descente par les pentes du cratère et des étagements de lave abrupts. Le Harra inférieur est une basse terrasse volcanique. Les roches de sable rougeâtres refont leur apparition sous les coulées de lave épuisées, et elles sont finement parsemées de croûtes de lave branlantes. Nous campâmes dans cet horrible terrain, à 1500 pieds plus bas que notre dernier menzil. Les Arabes étaient à la recherche d'une mare, *Abu Thain* où, s'ils trouvaient de l'eau, ils prendraient quelques jours de repos. Puis ayant asséché toutes les mares, ils devraient se résoudre à abandonner définitivement les hauteurs du Harra et à descendre s'abreuver dans la Tehama ou dans la plaine de Medain Sâlih. Dans les chicots de lave et les *musherifs*, ou terrasses en surplomb, qui nous encerclaient de toutes parts, je trouvais des silex, et sur le *bottîn* proche, ou colline arasée, une couche de craie contenant des coques fossiles auxquelles en les brûlant le vieux débordement de laves peu épaisses, maintenant dissoutes et fragmentées en grands blocs instables, avait donné une couleur ocre.

850 Des justes.

851 « *Prayers* », « *Fasters* », autrement dit des Puritains de l'Islam.

852 Allusion au bulletin météorologique qui existait depuis 1850.

853 Psaumes, XXII, et XXXVIII.

Ici, Tollog voulut que je lui montre mes curieux ustensiles des Nasâra. Bien qu'alourdi par l'âge, il me rendit visite, seul, un après-midi. Regardant dans ma longue-vue, « Seigneur ! s'exclama-t-il, la hejra de *Salema*, qui est l'a-bas à l'extrémité du menzil, m'apparaît comme si elle se dressait sur le même plan que le beyt à côté ! » Puis regardant par le Petit bout, et voyant que tout s'était retiré à une distance infinie, songeur il murmura, « *Shûf*, regarde, Tollog ! » Tandis qu'il manipulait mon livre de médecine, dont il tournait les pages pour voir les images, avec les doigts gourds de celui qui ne sait pas ses lettres, je dis, « Veux-tu que J'écrive ton nom ? Regarde ici ! TOLLOG. » - « Khalîl, dit-il en frissonnant, pris d'une subite appréhension, je t'en prie, n'écris pas mon nom ! » Le voyant à ce point décontenancé, je déchirai la feuille de papier [538] en menus morceaux et les brûlai sous les pierres du Harra. ce qui lui rendit sa sérénité.

Le vieux cheikh tomba malade peu de temps après. Il n'y eut alors aucune épouse aimante pour quérir le hakim - on en trouve rarement lorsqu'il arrive à un homme d'en avoir plusieurs, et elles sont tellement éphémères - mais ce fut sa sœur âgée qui vint me chercher, éplorée. Tollog reposait sous un tendelet que ses hareem lui avaient tendu entre de hautes touffes de genêt, sur la berge du seyl, *es-shâeb*. La veille, il avait bu un bol de mereesi chaud et en avait ressenti une grande oppression. Je lui administrai des gouttes d'huile de croton, et une potion dans la soirée. Le jour suivant il avait retrouvé son état habituel et siégeant au mejlis, il fit force éloges de l'efficacité du remède de Khalîl. Cela fit qu'ils vinrent tous me voir, « pour être purgés comme Tollog ». Ils croient que rien ne peut leur faire plus de bien pour la plupart des affections dont ils souffrent. La médecine leur plaisait aussi merveilleusement, parce qu'ils la prenaient (le sucré et le gras réunis) sur un morceau de sucre, et en échange de ce bienfait les femmes m'apportaient des poignées de riz et du mereesi. Quant à Tollog, c'était un homme paternel, et toujours très bon pour moi. Lorsqu'il avait un hôte à souper dans sa tente de cheikh, il envoyait la part du thaïf Ullah à l'étranger. La plupart des chefs de famille faisaient de même, lorsqu'ils avaient sacrifié un animal.

Nous avons vu que ces peu nombreux habitants des montagnes sont loués dans les tribus, pour ne pas avoir oublié la vieille hospitalité. On n'en racontait pas moins une curieuse histoire dans leurs tentes, à cette époque. « Un certain Beluwi ou contribue Billi, traversait le Harra. Au coucher du soleil, là où il avait fait halte pour passer la nuit, un chameau inconnu lui apparut, dressé au-dessus de lui, et le chameau lui tint une sorte de discours humain : « Ces morines et la grande sécheresse vous adviennent plus fréquemment, et les sauterelles, non plus comme par le passé, mais maintenant chaque année, et vous ne savez pas pourquoi. Pourquoi les Beduw se sont-ils écartés de la coutume de leurs ancêtres ? Vous souffrez que le voyageur passe son chemin devant votre byût et que l'homme affamé prenne congé de vous le ventre vide ! » Par petits groupes les Aarabes parlaient du fantôme dans leurs tentes et au mejlis et cette histoire avait fini par se répandre dans tout le pays. Quelqu'un me demanda - au lettré — « Qu'en pensais-je ? » Tous connaissaient celui qui avait vu le revenant, pour être « un homme à l'entendement bien assis »

En sûreté dans une dîra presque inexpugnable, les Moahîb sont pasteurs de brebis tout autant que chameliers bédouins, en dépit du fait que le plus grand de leurs troupeaux mixtes comptait moins de cent têtes. [539] En Arabie, les moutons des nomades n'appartiennent pas tous à la même race. Il y a le grand mouton des hauts plateaux du Nejd. et une race de petite taille (comme notre mouton gallois). dans la région bordière au-dessus de La Mecque, la carcasse du grand mouton est ossue, la face est aquiline. la toison grossière et hirsute. La chair est maigre et coriace, mais cette viande palpite encore de vie lorsqu'ils la jettent dans leur marmite de nomades. Le Harra est un bon couvert pour les loups, qui toutes ces nuits sans lune mettaient nos menzils en émoi. Après le coucher du soleil, lorsque le jour s'assombrissait, les chiens Billi à poil long et grande queue, se levaient et paraient au-delà de la lumière des feux. sans que quiconque le leur eût ordonné. La garde canine patrouille le terrain qui s'étend entre le loup brigand et le troupeau couché sans défense, et de temps à autre donne craintivement de la voix, d'un gosier rauque. Mais si leurs champions sont partis et que le loup s'approche, alors les troupeaux qui l'ont flairé se serrent les uns

contre les autres et se ruent soudain tous ensemble. Le cœur du pasteur tressaille, il se dresse sur ses pieds et croit que tout rentrera dans l'ordre au grand cri qu'il pousse. Les Bédouins qui sont à leur foyer scrutent la nuit épaisse. Prenant son gourdin, le berger se porte en avant et jette des pierres, houspillant ses chiens qui reviennent à lui dans une furieuse mêlée, et tout le campement retentit d'aboiements. Paisibles et encore insoucieux de ces alarmes, les chameaux couchés ruminent, pendant la longue nuit, ou si l'un se relève effrayé, on voit à la lueur vacillante du foyer la grande bête clopiner sur trois pattes, car la quatrième est entravée au genou, jusqu'à ce que, cédant à la voix et à la poigne du plus petit des enfants, il tombe sur les rotules et se recouche. Mais si « pattes grises⁸⁵⁴ » bondit, il est plus que probable qu'il a déjà ravi quelque agneau sevré (bien que leurs petites têtes veloutées soient toutes attachées, par des colliers, à une corde qui court sur le sol), et on entend dans les ténèbres les faibles cris d'agonie de l'agneau ou du chevreau pris dans les mâchoires du loup. C'est ainsi que chaque nuit sans lune les gros troupeaux - qui sont aussi les plus exposés - perdent plusieurs petits, dans nos menzils obscurs, sur le Harra. Les Arabes endurent toutes ces traverses avec une pieuse patience. Hamdi, notre maîtresse de maison, perdit deux chèvres en six nuits noires, et elle se contenta de dire, « Le loup, *eth-thib*, s'en est emparé, maudit soit-il ! »

Leurs chiens aboient jusqu'à minuit, au moment où les nomades vont se coucher, et reprennent aux premières lueurs de l'aube, lorsqu'ils ont la voix si enrouée, qu'ils ne peuvent presque plus aboyer. On voit ces chiens [540] bédouins avec les yeux larmoyants pendant la journée, exténués⁸⁵⁵ par leur longue veille, et presque aphones. Il est rare que les nomades appellent leurs chiens par leurs noms. Tous les Chiens Connaissent cependant le leur, qui est souvent un sobriquet pour rire, comme les Bédouins en donnent aux mortels humains. Ainsi *Ummthail* « la mère de la grande queue » ou « celle à la grande queue » ; *Abu Sinnan*, « le père de la dent ». Certains noms de chiens se retrouvent dans des noms de tribus et de clans arabes, comme *Aduan*, un fendi Maazi dans l'Hisma au-dessus d'Aqaba el-Missri, et *Shâlan*, un fendi (nommé d'après la maison de leur cheikh) des Annezi septentrionaux, et *Ibn Sim'ri* qui est un fendi Heteym (nommé d'après la maison de leur cheikh) près de Kheybar. D'autres noms de leurs chiens sont : *Sowwân* (dont la mère était Sowwa), *Nuzzân* (dont la mère était Nuzza), *Mushi*, *Rushdân*, *Dogmân*, *Ammera*, *Oweyish*, *Turrfa*, *El—Hâfera*, *Nimrân*, *Hajjilân*, *Adilla*, *Huddebân*, *Ajilân* (l'agile), *Tôga*, *Zuggimân*, *Dubbilân*, *Seherân*. *Howama*, *Sim'rân*, *Buggân*, *Aida*, *Waga*, *Wadda*, *Fe1juân*, *Auda*, *Khuzayn*.

Une demi-heure après le lever du soleil, le pasteur jette un manteau sur ses épaules, rejoint le troupeau, et prend la direction du pâturage ; et eux se relevant qui sur les rotules qui sur les pattes, tous en bande, lui emboîtent le pas. Les chiens n'accompagnent pas les ghrannem. Chèvres et moutons paissent jusqu'à la gaila, pendant que leur berger musarde. Puis il rassemble son troupeau égayé, et si ce n'est pas jour d'abreuvement, il le mène à l'abri des rochers ou de quelque épineux du désert. Là, pour son déjeuner, il traite une chèvre. Les moutons pendent la tête tous ensemble, dans la chaleur sans vent. Les chèvres se couchent, le berger s'étend nonchalamment de tout son long sur le sol pour y faire sa sieste de la mi-journée, qui dure jusqu'à ce que les heures ensoleillées se soient fondues dans le milieu de l'après-midi. Il se lève alors et les reconduit au pâturage, jusqu'à la chute du soleil, quand il les rassemble, et moutons et chèvres suivent leurs troupeaux respectifs jusqu'aux abris des Arabes. Là, les brebis et les chèvres, dont les tétins sont gonflés, se bousculent sous la main familière de leur maîtresse, pour qu'elle les traie sans tarder ; plusieurs se pressent pour aller se coucher à l'abri de la tente nomade. Quant au berger, bien qu'il n'ait rien à se mettre sous la dent, les pis sont toujours à portée de sa main, et il se contente de cette pitance quotidienne. Cela fait que, bien qu'il aille pieds nus toute la journée sous l'ardent soleil et respire un air enflammé, son lot peut être estimé le plus tolérable de tous dans la vie du désert. Nourri de lait dans l'aridité [541] solaire, le corps humain est svelte, plein de sève, d'une endurance accomplie. Ce nonobstant. un orgueil de

854 « Grey-legs »

855 « *Wooden-weary* », mot composé, forgé par Doughty, avec *wooden* : inanimé, et *weary* : las, fatigué.

gueux et l'indolence bédouine font que nul n'embrassera l'état de pasteur s'il n'y est contraint par la dure nécessité. Ils préfèrent rester étendus et somnoler à l'abri de la chaleur du jour, sur leurs panses vides, dans l'ombre des tentes, prenant la faim en patience jusqu'au retour du bétail dans la soirée. Mais le berger est libre de chanter dans le désert, son sort est léger. Si le troupeau est ravi, peu de têtes étaient à lui. Il a la charge des bêtes d'autrui, lequel se morfond tout le long du jour vide dans son morne beyt et qui, la nuit venue, trouve difficilement le repos, alors que les à-côtés quotidiens de son honnête activité l'ont rempli d'allégresse et que la vie au plein air l'a fortifié.

Les moutons nomades ne boivent que de deux jours l'un, mais dans leurs vastes diras les pasteurs bédouins n'ont pas toujours la possibilité d'arriver à temps au point d'eau : le berger envoie un éclaireur chercher de l'eau à dos d'âne. L'âne, qui transpire peu, est à peine moins que le chameau un animal du désert. L'âme sauvage vit encore dans le Nord-Est, c'est-à-dire du côté des rivières du désert syrien. Les nomades donnent un nom particulier à chaque tête de leur bétail et dans tout grand troupeau mixte, lorsque le pasteur, dont elles connaissent la voix, « appelle n'importe quelle bête par son nom, elle dressera la tête. » Un soir que nous étions assis auprès du foyer de Hamdi, Rubbâ, le pasteur malade, me récita les noms des moutons et des chèvres qui étaient à côté, ou qui gisaient autour de nous en ruminant. On peut ainsi trier les troupeaux lorsqu'ils ne forment plus qu'une foule indistincte au point d'eau : chaque berger se plaçant à la tête du puits, appelle les siens par leur nom. Rubbâ était un homme simple et bon, bien qu'il n'avait jamais gratifié son hakîm fût-ce d'un remerciement⁸⁵⁶. Dix-huit mois plus tôt, lors d'une expédition contre les Sherarat, il avait reçu un *sotwh*, un coup de sabre à la hanche. Mal cicatrisée, la vieille blessure le tourmentait intérieurement. Il gisait toute la journée en gémissant, et je lui procurais le repos nocturne avec [542] des opiat⁸⁵⁷. Étant un homme brisé, il serait sans doute mort sans ce soulagement opportun de ses souffrances. Sa femme l'avait abandonné depuis longtemps, il était un mesquin dans la grande tente de Mohammed : sa seule compagnie était celle du petit bétail. Il connaissait toutes les circonstances de la vie de chacun, depuis son agnelage. Il disait qu'ils étaient comme les rejetons de son propre corps et si on en égorgeait un, cela lui faisait saigner le cœur ; il en mangeait la chair « par nécessité, mais a contrecœur. »

Les brebis de ces hautes terres agnellent une fois l'an, et ne portent presque jamais de jumeaux. Les chèvres peuvent mettre bas une nouvelle fois hors de la période habituelle, laquelle, pour tout le bétail des Arabes, est la saison du pâturage de printemps. Les Bédouins du Nejd appellent l'agneau mâle, *kharûf*, fréquemment aussi *tulli*, pluriel *tulliân* ; la femelle *rokhal* (la Rachel de la Bible⁸⁵⁸), pluriel *rokhâl*, qu'on peut dire aussi des jeunes chèvres et des jeunes chamelles. Nous avons vu qu'une morine avait décimé les troupeaux des Fejîr. Les moutons, me dirent-ils, n'engraissent jamais lorsqu'ils se déplacent, et la cause en est le sable coupant qu'ils ingèrent en broutant les courtes herbes. J'ai vu des moutons dont ils disent qu'ils ont été « férés par le sable », rester inertes toute la journée, comme des volailles qui ont la pépie ; la nature ne tarde pas à capituler, et ils meurent. Les Moahîb se trouvaient à cette époque dans le Jau, où une grande

856 Richard Burton fait remarquer à ce propos : « ils [les malades] viennent à vous comme si vous étiez leur serviteur, et une fois guéris, ils vous tournent définitivement le dos. Il en résulte généralement que les docteurs européens se plaignent de l'ingratitude de leurs patients orientaux. Il est vrai que l'homme à qui vous avez sauvé la vie attendra de vous que vous lui donniez les moyens de la conserver. Il n'y a de surcroît dans aucune des langues orientales que je connais, de terme exprimant ce que nous entendons par "gratitude" [...] Mais gardez-vous de condamner l'absence de cette vertu sans en considérer la cause. L'Oriental juge qu'il a un droit sur votre superflu. "Le pain quotidien est partagé" (par le ciel), affirme-t-il, et lorsqu'il mange le vôtre, il estime que c'est le sien," en va ainsi du reste [...] En lui rendant service, vous n'avez fait que votre devoir, et il lui répugnerait de vous payer de retour par un compliment aussi négligeable que de vous en rendre grâce. Il vous quitte, vous son bienfaiteur, avec une courte prière qui vaut jusqu'à la fin de vos jours. "Merci" se traduisant par "Allah accroisse ton bonheur !" » (*Personal Narrative of the Pilgrimage to Al-Madinah and Meccah*, op. cit., I, p. 51). Doughty étant considéré comme un impie, même un Musulman favorable ne pouvait le remercier en appelant la bénédiction d'Ullah sur lui.

857 Electuaires : préparations pharmaceutiques de consistance molle, opiacés.

858 La seconde femme de Jacob (Genèse, XXIX-XXXV) Son nom signifie « brebis » en hébreu.

partie de leur petit bétail mourut de même. dans les affres et ballonnés. Les nomades croient qu'un maléfice était dans les herbages de l'année. Non seulement leurs dubbush⁸⁵⁹ périssaient. mais ils virent des sauterelles mortes en tas sous les buissons, et la carcasse de deux ou trois autruches dans le désert, et de nombreux lièvres morts. Les chameaux furent atteints, mais ils recouvrèrent la santé après avoir été purgés avec une dose de beurre, et de tous leurs *tursh*⁸⁶⁰, ils n'en perdirent que deux. Ils traitèrent le petit bétail avec du lait, mais c'est à peine si de dix malades il en survécut un. Leur panse était toujours enflée, au moment où ils mouraient. J'ai ainsi été témoin de la mort en un an de tous les lièvres d'une vallée de Scandinavie (Numedal⁸⁶¹).

Les ménagères bédouines vendent leur laine dans les pays frontières ; mais elle ne vaut pas grand chose, ce qui est envoyé de Syrie en Europe servant tout juste au tissage des tapis et à confectionner de grossières couvertures. Les commères nomades admiraient la finesse des lainages que je portais : « C'est de la soie (se confiaient-elles, en les tâtant), ce [543] n'est pas de la laine. » Les femmes arabes pauvres du Sud ont peu de laine, et elles ne vendent pas, car aucun commerçant des pays de la frontière ne descend acheter dans ces dîras. Les hareem mettent de côté tout ce qu'elles ont pour le filer, et avec ce fil elles tissent des toiles de tente. mais il arrive qu'elles s'en vendent entre elles. Elles n'ont pas d'époque fixe pour tondre la toison des moutons et couper la laine et les poils de leurs chèvres. mais lorsque la ménagère voit que la toison d'une bête est assez longue, elle demande au pasteur de l'immobiliser, tandis qu'avec une lame grossière et le désordre expéditif naturel aux Arabes, elle récolte ce qu'elle peut saisir. Après en avoir bien perdu le tiers, elle libère l'animal bêlant. Elle laisse le duvet des chameaux leur pendre autour du cou et sur les flancs, jusqu'à ce qu'il tombe tout seul. Ce n'est qu'alors qu'elle en prendra ce qui peut être pincé entre le pouce et l'index. Elles mélangent le poil et la laine des moutons, des chèvres et des chameaux pour servir à leur fruste filage, se bornant à les trier par couleur, la laine marron des chameaux d'un côté, et celle, blanche, des moutons, de l'autre. Les femmes-araignées nomades⁸⁶² en feront des bandes blanches qu'elles coudront sur leurs toiles de tente rouilleuses et noirâtres, grossièrement tissées, et des franges qu'elles y ajouteront en guise d'ornement.

Les chèvres forment ici le gros de leurs troupeaux mixtes, comme les moutons dans le Nejd. Le lait de chèvre est la subsistance de ces nomades. Les bêtes ne sentent pas le bouc⁸⁶³ ou fort peu. Il arrive parfois que des chèvres effrayées par les loups ou abandonnées par des ghrazzous dans leur fuite soient retrouvées par la suite, devenues sauvages dans le désert. Pour les capturer, les Aarabes doivent s'en approcher comme s'il s'agissait de gibier traqué. J'ai demandé pourquoi ils n'apprivoisaient pas les jeunes bedûn, et le mâle sauvage des montagnes étant plus robuste et sa chair plus savoureuse, pourquoi ils ne le croiseraient pas avec leurs chèvres, ce qui en améliorerait la race. Ils répondirent, « Ce serait peine perdue, il est impossible de domestiquer le bedûn, il conserve sa sauvagerie intacte. » J'ai souvent vu des faons de gazelles dans les troupeaux bédouins. Ordinairement, le faon étranger est attaché par une patte au jarret d'une chèvre laitière. J'en ai vu d'autres nourris au lait de chamelle, sous la tente. Quand le bétail rentrait au campement, un Beduwi les portait dans ses bras pour leur faire téter le pis d'une chamelle nourricière. Les Aarabes ont plusieurs façons d'appeler leurs bêtes. variant selon les espèces, pour les faire avancer, les faire venir à eux, les [544] arrêter. On peut dire qu'ils connaissent le langage des animaux, mais rien ne sonne avec plus de diversité dans les tribus nomades.

La plaisante saison du lait était à présent presque finie, même dans les fraîches hauteurs du

859 Le petit bétail, moutons et chèvres.

860 Le grand bétail des nomades, les chameaux.

861 En Norvège, à l'ouest d'Oslo.

862 « The nomad webster-wires ».

863 « Rammish odour », archaïsme.

Harra. Dans ces mois d'abondance le babeurre du semîli⁸⁶⁴ est versé à tout arrivant, dans les beyts accueillants : le babeurre est « la largesse de Dieu. » Il n'y a pas chez les Aarabes de meilleure raccourci de la vie d'un homme que d'être appelé dans son pays *karim*, une âme libérale, et aussi rien de plus haïssable que le nom de ladre, *bakhil*. Leurs vaisseaux à lait sont des bols en bois. Certains, bien tournés, proviennent du marché du hajj, d'autres, de forme carrée, ont été grossièrement ouvrés et creusés par les forgerons du désert. Quelques cheukh ont des jattes en cuivre étamé. Les noms de ces ustensiles sont nombreux : *jiddyha*, *mahallib*, *helwîa* ou *hellowîa*, *zilfa*, *henaba*. L'Arabie est très pauvre en animaux domestiques. Il est surprenant que le bétail nomade ne s'accroisse pas dans le désert ! Mais il l'est encore plus que ce peuple et son bétail ne puissent jamais prospérer ici plusieurs années de suite. C'est un sol aride et défavorable, qu'accable le soleil, destructeur de toute vie. À chaque génération, les fatales pestes de La Mecque sont de retour. Les Beduw passent toute leur vie dans les ghrazzus, et on prétend que maints sont ceux qui y trouvent la mort. Les années où il n'a pas plu, il n'y a pas de rabîa⁸⁶⁵. Leur bétail est ravagé tous les ans par des expéditions ennemies. C'est « une terre qui dévore⁸⁶⁶ ses habitants. »

Le 24 juin, les Aarabes décampèrent de la plate-forme inférieure du Harra. Les dernières mares étaient tarées jusqu'à la lie, et maintenant ils doivent descendre dans les plaines pour trouver à s'abreuver. Nous voyageâmes dans un désert de bergs volcaniques, de champs de lave, et dans les lits superficiels des wadis du bas pays rôti par le soleil. A mi-chemin de la rahla, une bande d'hommes, dressés sur une haute sierra volcanique, nous apparut. Je demandai « Qui sont-ils ? » Réponse : « Un *Jaysh* ! Ce sont des ennemis, et qu'allons-nous faire à présent ? » Il est bien dans leur humeur espiègle de donner de fausses alarmes. Je vis les Aarabes poursuivre tranquillement leur route, et étant secrètement très bien armé, je les écoutai avec indifférence. Ne nous arriverait-il pas la même chose à tous ? « Voyez, dirent-ils, la façon qu'il a de puiser cette assurance dans ses livres ! » - « C'est ce que vous dites ! Un *jaysh* n'est-il pas une armée ? » - « Non, Khalîl, hormis dans votre parler citadin. Les [545] Beduw disent *jaysh* [troupe] , des *thelûls* et des voyageurs qui les montent. » Ceux que nous avons vus étaient des gens de notre tribu, qui venaient de passer deux jours dehors, à chasser le bedûn.

Avant midi, notre descente nous avait conduits jusqu'au rebord de la tête de la vallée, Gârîb. C'est ici la crête du Harra. Le W. Gârîb est une formidable brèche dans les pans de la montagne de grès, et s'ouvre comme un précipice devant nous. dans lequel je me demandai avec inquiétude comment nous pourrions descendre sur nos chameaux. Sur le bord, où tout le monde mit pied à terre, je vis deux grands cairns, peut-être des monceaux funéraires (que les anciens érigeaient dans les sites les plus majestueux). ou peut-être des pierres jetées ici pour montrer le chemin. Hommes et bêtes descendirent précautionneusement à travers les escarpements et par les passages accidentés. Rompus à la fréquentation du Harra, les chameaux sont capables de conserver toute leur raideur, même dans les éboulis. Les Bédouins disent de cette descente que naguère elle n'était pas aussi ardue, mais qu'« une étoile tombée quatre ans plus tôt avait fracassé l'ancien passage ». Le squelette gréseux de la montagne apparaît dans le bord de la falaise. La crête vertigineuse du Harra est au-dessus, avec une longue corniche de lave, noire comme du charbon, dont une partie a chu dans un chaos d'argiles schisteuses et de roches basaltiques. On peut lire dans ce monument naturel que la brèche qui a donné naissance à la vallée est plus récente que le peu épais débordement volcanique plus en dehors. Au centre, il y a un rocher de grès tabulaire sur le sommet duquel, bien que fortement morcelée de chaque côté, une couche de lave d'épaisseur uniforme a coulé. Dans le fond en bas, on voit un rocher de basalte qui se dresse dans les grès inférieurs.

864 Outre de lait.

865 Pousse d'herbes tendres dans le désert, après les pluies d'automne ou d'hiver.

866 « *Eateth* » (de *to eat*), archaïsme.



La tête de vallée dans laquelle nous descendîmes, est pleine de grands blocs de lave et de pierres pouces, apports qui ne s'arrêtent pas, moins abruptement que la langue d'un glacier, sur la plaine de sable inférieure. Au-delà de la ligne de séparation du noir et du gris-jaune commencent les basses terres extérieures sur lesquelles un droit de pacage est reconnu aux W. Ali. Les Bédouins s'arrêtèrent peu après midi et les hareem dressèrent leur byût sur ces sables chauds, étant encore à une altitude de [546] 4 700 pieds. La basse vallée de grès est à environ un mille plus loin, entre de hautes falaises, et la chaleur stagnante nous parut d'autant plus forte que nous arrivions du Harra. Le lait des troupeaux et des chameaux se mit à tarir aussitôt. Il avait diminué de moitié dans les jours suivants. Trouvant l'eau d'une citerne naturelle dans la tête d'un vallon, les Aarabes décidèrent d'y prendre quelques jours de repos. On pouvait voir un hameau de tentes nomades de l'autre côté de la vallée. C'étaient les Serahîn, le fendi Moahîb qui dernièrement s'était réconcilié avec le reste de la tribu.

Sous la falaise opposée du wadi, je tombai sur un site où il y a de nombreux timathîl, ou inscriptions gravées dans le roc, et des images de bétail, dessinées avec beaucoup de vie par de vieilles mains. Il y a aussi un grand tumulus de pierres, « le monceau funéraire de la mère d'Abu Zeyd. » Les enfants des menzils me fondirent dessus, armés de frondes, *merdaha*, comme pour affronter un animal sauvage qui aurait fait irruption dans leur dîra. La bande de petits coquins lança ses pierres en se tenant à bonne distance. Lorsque je leur montrai que j'étais capable de les leur renvoyer en les faisant siffler à leurs oreilles, ils trouvèrent leur salut dans la fuite. Entendant parler au mejlis de ces malgracieux enfants. Tollog manifesta son déplaisir, « Malheur à eux ! Faut-il que le monde soit tombé si bas, murmura-t-il, pour que les eyyal⁸⁶⁷ des Beduw n'aient plus de respect pour le *ghrarîb*, l'étranger et le thaïf Ullah⁸⁶⁸ ? Il importe peu que ce soit un Musulman ou un Nasrâni. Khalîl est un honnête jeune homme, et wellah, ils sont des chiens ceux qui l'offensent, des maudits, et des Yahûdi. Et toi, Khalîl, n'en fais pas cas, mais je le dis, si quelqu'un osait recommencer, wellah, je lui couperais la tête et le jetterais dans le puits. » Salutaires paroles du vieux cheikh car, censurant les enfants, il censurait aussi les pères, les jeunes coquins s'étant sans nul doute fait monter le cou par leurs fanatiques aînés.

Les passe-temps des enfants dans un campement bédouin sont peu nombreux. Les petits garçons sont très souvent mis à garder les agneaux et les chevreaux non loin des beyt. Ici les eyyal font des petits triangles de schiste et baptisant ces galets leurs « gaûd⁸⁶⁹ et chameaux », ils les posent l'un sur l'autre dans le sable, appelant leurs camarades de jeu, mal *shûf* « Viens voir ! » Certains ont un jouet, *femeyni*, qui est un galet percé de deux trous, dans lesquels est passé un cordon de fil à coudre que les mères filent finement pour eux avec leur meilleur poil de chameau. Ce galet, ou à défaut une rondelle de bois, est suspendu par le milieu, et [547] le jetant en l'air ils tordent les deux fils en une double hélice et alors l'étirant et la contractant, ils font tourner leur tourniquet avec un vrombissement sonore. J'ai vu des garçons nomades poser un piège près des puits, pour attraper la perdrix de roche. C'était une pierre plate, légèrement inclinée sur un bâton, et pour appât les petits

867 Les enfants.

868 l'Hôte envoyé de Dieu.

869 Chamelons.

oiseleurs avaient fait un creux et mis de l'eau dedans. « Masque » est un mot que nos langues ont emprunté à l'Arabe *maskhara*⁸⁷⁰. J'ai même vu les enfants bédouins organiser une pantomime. Nous avons lieu de nous étonner que ce penchant pour la mascarade qui est dans le sang sémitique n'ait jamais abouti dans leurs pays sédentaires à des représentations théâtrales publiques. Je devins bientôt l'ami des enfants, et un soir plusieurs vinrent me rendre visite à ma tente, leurs jeunes visages noircis avec du charbon de bois. Leurs mères leur avaient confectionné de majestueuses barbes avec la laine de leurs moutons. Ils étaient des *Sudân*, crièrent-ils, ou « des hommes noirs », venus d'un lointain pays, et celui qui avait la plus belle barbe était leur cheikh. Après les longues salutations nomades, qui sont, pour la plupart, répétées une douzaine de fois, avec une solennité intimidée, le même *Cheyf-ent, cheyf-ent*, << Comment vas-tu ? Sincèrement, comment te portes-tu ? » ils n'eurent plus grand chose à me dire, et se sauvèrent pour jouer aux chevaux sauvages. L'humanité des salutations sémitiques, qui dans les villes a dégénéré en hypocrisie, est notée dans le Nouveau Testament⁸⁷¹.

Mehsan était passé ici peu de temps avant notre arrivée. Le généreux cheikh W. Ali revenant de Damas ramenait son sauveur des yeux⁸⁷². Comme ils arrivaient au-dessus de Tebûk par la piste du hajj, leur route coupa celle d'un ghrattu de Sherarat, et ils tombèrent entre des mains ennemies. Les brigands trouvèrent des boîtes à remède dans les sacoches de selle du hakîm et ils virent que c'était un étranger. « Mais qui es-tu, dirent-ils à l'autre, Wullah ? Le cheikh répondit, Ô vous les Sherarat, je suis Mehshan Allayda. » — « C'est donc toi Mehshan Allayda. Hein les amis! C'est cet homme généreux. Dans tes sacs, Ô Mehshan, il devrait y avoir du sucre. » (Pendant le ramathan, le café préparé dans la tente de Mehshan est sucré.) Mehshan dit (tendant lui-même les pains de sucre), « Voici, prenez ! Et que les chiens des Sherarat les mangent ! » - « Vous entendez, compagnons ? dit l'agîd⁸⁷³. Nous avons pris les thelûls et leur chargement. [548] Nous n'allons pas les dépouiller. car cet homme-là est Mehshan le généreux, wellah. nous ne lui causerons aucun déshonneur. » De son côté le hakîm demanda. « Lui rendraient-ils ses remèdes ? » - « Nenni ces choses-là nom avec nous, car nous pensons que les hareem doivent en avoir connaissance. Mais rendez ses livres à l'étranger, et qu'ils s'en aillent à présent sous la protection d'Ullah. Nous sommes marris que tu doives marcher, Mehshan. Comme tu sais, le village n'est pas très loin d'ici. » Ce jour-là Mehshan reçut un petit intérêt de son grand capital de bonté humaine ! Le renom de son honnêteté s'était répandu jusque chez ses ennemis. Ils arrivèrent à Tebûk dans la nuit, à pied, et y louant des thelûls ils prirent le *derb el-bukkra*⁸⁷⁴, à l'intérieur de la route du hajj, où ils pensaient être plus en sûreté et ne pas tarder à rencontrer des Arabes amis. Telle est l'éphémère existence des habitants de l'Arabie, les plus misérables de toute l'humanité.

Le hakîm était un More du Maroc, Abu Selim. J'appris qu'il avait dit aux Arabes avoir fait ma connaissance à Damas : « J'étais son compatriote et un honnête homme, et il était lui-même un Engleysi ». Cela signifiait qu'en cas de besoin il se soustrairait aux poursuites des recors⁸⁷⁵ turcs, en se réfugiant au consulat anglais. Sa personne m'était inconnue, et depuis j'ai vérifié qu'il n'était pas connu du consulat. Il avait peut-être entendu parler de mon aventure en Arabie, par les officiers du hajj de retour à Damas et ils avaient pu lui demander de s'enquérir amicalement de moi. Abu Selim était très expert avec son aiguille, ayant hérité ce talent particulier de son père, un oculiste dans les pays d'Occident. Tout d'abord vanté dans la colonie more, le nom d'Abu Selim était à présent sur

870 Masque est un emprunt à l'italien *maschera* « faux visage » d'un radical préroman *maska* « noir » (A. Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*). Le *Diccionario de la lengua española*, de la Real Academia Española, 1970, donne l'arabe *masjara* comme origine de *mascara* (masque).

871 Nombreux exemples dans les Évangiles. Cf. Matthieu V, 47, et XXIII, 7.

872 « *His eye-salver* » (son oculiste). Mot forgé par Doughty.

873 Le chef, le conducteur du ghrattu.

874 La « piste des chamelles », entre Tebûk et Dar el-Hamra. « Les Bédouins disent « qu'une *bûkra* dont le chamelon avait été laissé aux environs d'el-Héjr, l'avait rejoint de Tabûk, en boitant – on lui avait attaché les pattes de devant – en quatre jours. » (note de Doughty, in *Index...*, Vol. II).

875 « *Catchpole* », l'adjoind du sheriff dans l'Angleterre médiévale.

les lèvres de tous les Damasquins mahométans. Étant sans diplômes il ne pratiquait pas ouvertement dans les villes du gouvernement. Sa renommée s'était bientôt répandue sur tous les confins de la Syrie, où il se rendait fréquemment, et où aucun magistrat n'avait l'impertinence de s'enquérir de sa licence universitaire. Aussi maints Arabes souffrant des yeux recouraient à ce hakîm de Damas. J'avais conseillé à Mehsan de consulter les savants médecins missionnaires de Beyrût⁸⁷⁶, mais même les Musulmans de Damas mettaient le Moghrebi, avec ses remèdes de bonne femme⁸⁷⁷, au-dessus de ceux qui avaient appris dans les écoles de médecine franques. J'ai entendu les Mores porter aux nues la singulière [549] libéralité d'Abu Selim. Lorsqu'il entra dans un café, il avait coutume de faire signe au portier de ne prendre aucun argent d'aucun homme qui sortait ; il étaient tous ses invités, pour la pipe à eau et le café, tout le temps qu'il était assis avec eux. Abu Selim avait déjà entendu parler de son patient, lorsque Mehsan l'aveugle était venu le consulter. « Et que me donneras-tu (dit-il) pour la guérison de tes yeux ? » Mehsan : « Dis-le toi-même. Combien d'or dois-je déboursier, que ce soit du blanc ou du rouge⁸⁷⁸, pour pouvoir recouvrer la vue ? » - « Cent liras » (livres d'argent turc). - « C'est bon, va pour cent liras. » - « Ecoute ! Mehsan, je vais te guérir sans me faire payer, et ensuite je descendrai avec toi dans votre dira du Hejâz, pour pratiquer dans les tribus, pendant un temps. » Mehsan avait partiellement recouvré la vue, il y voyait faiblement à présent.

Après cet incident de voyage, Abu Selim descendit jusqu'à Médine, pour y refaire provision de remèdes. L'été suivant il était à Kheybar, avec Mehsan, mais j'ai entendu parler de lui presque comme de l'Évangéliste⁸⁷⁹. « Il ne put y faire beaucoup de guérisons, à cause de leur incroyance. » Il préféra se tenir coi, plutôt que d'œuvrer pour la génération sans foi ni grâce des Beduw. Pourtant, Moghrebi à l'esprit industriel, il avait tenu des discours à Kheybar, par lesquels il leur avait promis une veine d'eau, si puissante que s'il l'ouvrait elle actionnerait un moulin à eau, mais ils doivent lui donner cent liras. Par surcroît, il avait découvert, leur dit-il, « l'emplacement d'une ancienne *kinîsi* (synagogue⁸⁸⁰) des Yahûd, et s'ils acceptaient de creuser pour lui, il leur promettait d'exhumer les vieux rouleaux, dans lesquels on pourrait trouver écrit l'endroit où ces vieux Kheyâbara (mosaïques) avaient enfoui leur trésor séculier. » Les gens ébruitèrent ses propos, mais quand donc les Arabes s'uniront-ils pour tenter quelque chose de nouveau ? Il n'est personne qui consentira à dépenser un sou dans l'espoir de gagner dix livres. Aussi il laissèrent partir le devin, mais lorsque j'arrivai chez eux les Kheyâbara parlaient encore des étranges propos tenus par Maître Abu Selim.

--ooOoo--

876 Les missionnaires américains du collège protestant, inauguré en 1866, devenu l'université américaine de Beyrût en 1920. L'école de médecine a été ouverte en 1867 et celle de pharmacie en 1871.

877 « *Granddam' lore* », de grand-mère.

878 « Blanc ou rouge s'est dit pour argent et cuivre, en terme de monnaie. » (Littré).

879 Saint Paul (Actes des Apôtres XXVIII, 27).

880 *Kanisa* désigne un lieu de prière, mosquée, temple, église ou synagogue.



Chapitre 16

LES AARABES ABANDONNENT LE HARRA ET DESCENDENT DANS LEUR STATION D'ESTIVAGE DU WADI THIRBA

Il naît un fils au vieux Tollog. Le Senna. Les chameaux à corbeilles des femmes. Rahlas dans la chaleur de l'été. Chirurgie dans le désert. Le passage du Thorreyid. Le laurier-rose de Syrie. La vallée déserte du W. Thirba. Multitude de tumuli, grands et bien construits. Villages morts. Les puits jaillissants du Thirba. Leur station estivale. La faim des gens. Une vie d'un extrême dénuement. Avoir le ventre vide sous le soleil. Ils supposent que le Nasrâni est un banni. Les Arabes sont médisants. Le discours de l'étranger leur agréé. Questions et réponses à propos de religion. Les tumuli. Le menhel. Oiseaux attirés par l'eau des sources. Cimetière et oratoires en plein vent. Le melûk. Coutumes funéraires. Tollog immole un sacrifice. Asperision de sang. Korban. Les tribus ne descendront pas à Kheybar cette année. Le Nasrâni offre d'accroître leurs ressources en eau. Les Moahîb incertains de leur soumission à Ibn Rashîd. Ils montrent leurs armes au Nasrâni. Les nâgas reviennent boire au campement. L'abreuvement. L'éléphant, le cochon et le lion ne sont que des noms pour eux. Darfesh.

[551]**NOUS** éloignant du W. Gârib, nous dressâmes nos tentes à cinq heures au sud-ouest dans l'Agorra. La chaleur estivale était forte, même à cette altitude ! Là, une belle et douce jeune femme, la quinzième de ses nombreuses unions, dans la mesure où sa mémoire en. avait gardé le compte précis, rendit Tollog père d'un garçon, le premier enfant mâle qu'elle mettait au monde, ce qui réjouit son vieux cœur alourdi par l'âge. Le dernier jour de juin, nous descendîmes en direction du sud par la route du hajj, où je revis les ornières creusées par le canon du Jurdi. À main gauche, une montagne de grès en forme de ruche, le *J. Merzûm*, se dresse entre les bergs. Il me sembla qu'elle portait une coiffe de basalte bien qu'elle était à plusieurs milles du versant du Harra. Dans ce passage désolé, je vis des touffes de *senna*, dont les fleurs Jaunes ressemblent à celles du carvi⁸⁸¹. Ma vieille nâga happa ce cette herbe nocive, qui n'est pas souvent broutés par les chameaux, car lorsque les nomades en voient [553] ils font passer leur chemin aux bêtes. Ceux qui faisaient route à mes côtés regardèrent la scène avec une malignité toute bédouine, et ne pipèrent pas. Plus tard, ils demandèrent, « Pourquoi, Khalîl, laisses-tu ta nâga manger de cette plante vénéneuse ? »

Le train des Moahîb en voyage dans le désert a assurément plus de panache que la rahla des Fejîr, car ces femmes de haut lignage montent crânement, juchées sur des selles—bâts, muksir, caparaçonnées de tapis bariolés. Les muksir grinçants sont des corbeilles en osier, solidement tressées et renforcées avec des tendons provenant du cou des chameaux, qu'on a fait macérer dans de l'eau, [une fois secs ils ont la blancheur et la dureté de l'ivoire,] et des lanières de cuir brut. La plupart sont de forme carrée, et une femme peut s'y tenir assise jambes croisées, avec ses enfants en bas âge. Un ou deux joncs recourbés surmontent ces nacellés, auxquels la voyageuse peut suspendre

881 Appelée aussi *cumin des prés*.

son manteau, auvent improvisé sous lequel sa progéniture est à l'abri de l'ardent soleil. Ils ont une autre litière, dans ces contrées, qui remonte peut-être à l'antiquité arabe, car j'ai vu ses pareilles au cours d'une rahla de nomades dans le petit Sahara algérien⁸⁸². C'est une longue et fantastique carcasse en vannerie, qu'on ne peut comparer à rien d'autre qu'à une aile de moulin à vent, et qui repose en travers de l'échine du chameau. La jeune fille se glisse dans cette sorte de cage rectiligne, et les ailes ballottantes et crissantes de sa litière rebondissant contre les arbres et les falaises du chemin⁸⁸³, cela en fait un mode de transport particulièrement incommode. J'ai demandé comment, alors qu'ils étaient gens de bon sens, ils pouvaient user de meubles aussi défectueux. « Comme d'un ornement, Khalîl ! Et pour que nos jeunes femmes voyagent de galante façon. » Les hareem suspendent des chiffons d'écarlate autour de leur litière et elles accrochent au bois de leur selle une garniture de lanières de cuir du plus bel effet. Cette manière de faire voyager leurs femmes, dans leurs pérégrinations, produit un spectacle que l'imagination des Aarabes trouve héroïque. Les hommes vont en tête sur les raides thelûls, ne portant que leurs armes. La plupart du temps ils avancent en silence, car ouvrir la bouche dans cette chaleur leur ferait avaler un air enflammé et desséchant, qui les assoiffe. Ils respirent à travers le mouchoir dont ils se coiffent, *thorrîb*. Un pan est passé sous leur cordelette de tête (*meyhsub* ou *maasub*, *agâl*), ce qui fait [553] que de leur visage ainsi masqué on ne voit guère que deux yeux noirs de brigand.

Eux-mêmes trouvent très éprouvantes ces étapes dans la chaleur de l'été. Le désert est aveuglant. Frappé par les rayons nus du soleil, le cerveau tombe en pâmoison. Aussi, à cette saison, les Aarabes se retirent tous dans leurs grandes stations estivales d'abreuvement, où ils séjournent dans des campements permanents. Les bergers et les enfants marchent à côté de nous, déchaux sur le sable incandescent et les pierres brûlantes. Il n'est pas rare que les garçons aient la tête et le corps nus. Certains jours, ils franchissent ainsi vingt ou trente milles, à jeun et ne portant qu'une petite outre d'eau. Cela fait qu'ils sont très tôt rompus aux nécessités de la khala, et qu'ils apprennent à observer avec soin toutes les particularités du relief qui peuvent leur servir de repères. Mais le féroce soleil rôtiissant leurs corps nus, et exposés comme ils sont à de soudaines rafales de vent, maints rhumatismes couvent dans leurs jeunes membres, qui se développent en même temps qu'eux et les tourmenteront dans leur âge mûr. À midi, nous sortîmes de la route, un peu au-dessus de Menzil el-hajj, et nous entrâmes par une longue brèche dans les flancs gréseux de l'Aueyrid. C'est *eth-Thorreyid*, le passage que les eaux de seyl empruntent pour passer du W. Gârîb dans la plaine-vallée d'el-Héjr. L'érosion a transformé ce pays de grès fissurés en tous sens, en un dédale naturel de culs-de-sac et de défilés tortueux, qui quadrillent la montagne. Les Bédouins ne tardèrent pas à y faire halte, chaque menzil déchargeant ses effets à l'ombre de la falaise, et libérèrent leurs chameaux de bât. Ici, *yugaialûn*, ils allaient passer les heures méridiennes à se reposer jusqu'au milieu de l'après-midi.

Prenant dans leurs bras le berger malade auquel le supplice prolongé de son incommode voyage arrachait des gémissements, ses frères le déposèrent à terre, et l'homme simple est soulagé de ses souffrances lorsqu'il entend sa propre plainte. Son frère Benneyî s'était préparé à cette extrémité. Je vis qu'il tenait un carrelé à la main et s'apprêtait à crever l'abcès ulcéré à la jointure de la hanche. Il le perça avec dextérité, et une prodigieuse quantité de matière sanieuse s'en écoula sur le sable. Les assistants se pincèrent les narines, et prirent la fuite. Ses frères tirèrent hâtivement un pan de leur mouchoir. Les Aarabes se bouchent les narines au moindre signe d'une infection, dont ils s'imaginent qu'elle est comme une sorte de puanteur dans l'air. Dans les villes sémitiques, on relève de plaisantes opinions de même farine, comme cet aphorisme des Damasquins, « Celui qui vient d'être vacciné ne doit pas respirer l'odeur de la viande ». Ils estiment que les bonnes odeurs

882 Le nord du Sahara, qui s'étend de Biskra aux monts des Ksour, en passant par Bou Saâda, Djelfa et Laghouat. Doughty s'est rendu de Biskra à Bou Saâda en cinq jours, avec une petite caravane, en novembre 1872, son premier contact avec des nomades. Dans son journal, il loue « leur amicale complaisance, leur gentillesse et leur cardiale amabilité. » (Hogarth, p. 14).

883 Eugène Fromentin en donne une description très colorée dans *Un été dans le Sahara*, III (*les atatches*).

sont propices à la santé, et c'est ainsi que nos vieux médecins les considéraient (ce que [554] nous percevons en humant le parfum des roses.). Aussi les Aarabes confectionnent des remèdes olfactifs. comme des petits bouquets de certaines herbes et senteurs, a garder un jour ou deux pendus à leurs marines, et aux nasaux de leurs chameaux. Un soir à Medain, un scorpion sortit de sous la pierre de notre foyer.. Tous eurent un mouvement de recul ; quelqu'un frappa la vermine avec un bâton. et la jeta sur les braises ! « Dehors ! crie Haj Nejm, voilà que tu as fait griller le scorpion ! » Tous se levèrent. mais un peu de l'humeur de l'insecte ayant rejailli sur le front de Hasan, il s'essuya avec le dos de la main, en riant, car son seul souci était de ne pas respirer l'odeur de brûlé. Les Aarabes font leurs délices des parfums⁸⁸⁴. Les femmes nomades conservent à l'égal d'un trésor tous ceux qu'elles peuvent se procurer, au même titre que leurs remèdes. Elles me demandaient souvent. « N'as-tu pas des parfums à vendre ? » Pour vanter un lieu les Arabes en disent, « L'air y est bon et l'eau douce ! », mais pour traduire la nature pernicieuse d'un site déplaisant, comme el-Alli ou Kheybar, ils vous diront, « Il y règne un air corrompu, et l'eau que tu bois est malsaine. »

Des bergers qui voyageaient avec les troupeaux s'arrêtèrent pour demander leur chemin, très confus dans ce labyrinthe montagneux, même pour les Aarabes. Autrefois (me dirent-ils), la route syrienne du hajj passait ici ! Dans la mesure où je pus m'en rendre compte, nul *timathil*⁸⁸⁵ dans ces précipices gréseux n'indiquait que la vieille route caravanière suivait cette piste. Dans un pays infesté de voleurs, avec des falaises cavernueuses tout le long du chemin et dont, de chaque côté, le pied regorge de retranchements et de cachettes naturelles, comme des galeries, ce n'était pas une route sûre pour des caravaniers. Dans ces défilés longs de plusieurs milles, il pousse maints acacias épineux et une espèce de grand figuier sauvage et chauve, *el-uthub*, dont les feuilles ressemblent à celles du myrte ; et, dans les creux, de rares touffes d'herbe verte, signe que les eaux de seyl ne sont pas loin de la surface. Nulle part je ne vis de lauriers-roses, dont les fourrés en fleurs font la joie des yeux dans tous les sites un peu humides du désert de roches calcaires qui s'étend sur les confins de la Syrie. Beaux à Pétra, combien beaux dans les torrents du Jourdain ! Et ces jardins sauvages d'une superlative beauté où s'élevait jadis la ville de Caesarea Philippi ! Oh les délicieux massifs de plantées aquatiques dont les fleurs embaument les rivages bénis du lac de Galilée⁸⁸⁶ ! Quel est le Chrétien qui n'en emporterait pas le souvenir dans la tombe, si c'était possible ! [555] Le soleil se coucha peu après notre entrée dans la plaine d'Héjr. et nous poursuivîmes notre route dans la lumière brune du crépuscule, côtoyant les falaises inférieures du Harra. Il faisait nuit à présent, et nous nous empressâmes de mettre pied à terre, fort aises de pouvoir nous allonger dans les débris volcaniques, bien qu'encore à jeun et sans souper, et de poser la tête sur une grosse pierre en guise d'oreiller. Il n'y avait plus une goutte de lait dans les pis du bétail qui avait voyagé et personne n'était disposé à se lever de l'endroit où il s'était posé, pour aller ramasser les quelques brindilles du feu du soir, car dans ce lieu obscur tous redoutaient de marcher sur des *deyban*, des serpents. Les nomades ont une sainte terreur de ces venimeuses vermines. Un serpent ayant été aperçu dans un beyt, (s'étant glissé dans les sacs à bagage il n'avait pas été pris), j'ai su que toute la famille avait abandonné son abri, et était restée plusieurs jours dehors, jusqu'à ce qu'ils eurent estimé que tout danger avait disparu.

Nous nous reposâmes durant cette brève nuit d'été jusqu'à ce que le jour commençant à se lever, les Aarabes rechargèrent et nous nous mîmes en route, pour aller dresser notre campement permanent, le même jour, dans le W. Thirba⁸⁸⁷. Nous traversâmes une immensité d'éboulis volcaniques, chus des rebords de l'Aueyrid, et peu de temps avant le retour de la jaila, nous arrivâmes à l'entrée de la vallée qui s'ouvre presque en face du Mezham, dans les falaises qui

884 Comme le Prophète, grand amateur de musc, d'ambre, de violette et d'aloès, nous renseignent les hadîth.

885 Inscription himyarite gravée sur les rochers du désert.

886 Que Doughty a vu au printemps 1874, en allant de Maan à Damas.

887 Voir le croquis du W. Thirba, in *Index...*, Vol. II.

ceinturent la plaine de Medain Sâlih. Le fond de cette grande vallée est un lit désolé de gravillons et de cailloutis volcaniques, de grèves et de saillies, de banquettes et de terrasses, innombrables et horribles monceaux dans le lit d'un grand torrent. Cette énorme activité de sédimentation et de ravinement est due à un courant d'eau vibratoire⁸⁸⁸. D'où provient donc cette intense agitation de l'eau sous un climat sans pluies ? Les faibles ruisselets d'automne, qui descendent des hautes montagnes après les averses, ou qu'alimente en hiver une éventuelle fonte des neiges, doivent très vite se perdre dans une aussi vaste couche de sable et de pierres.

Après avoir remonté la vallée pendant deux heures, nous arrivâmes à une multitude de monceaux de pierre édifiés par l'homme, des *rijûm*⁸⁸⁹, au [556] cœur de ce désert de talus et de rochers. Je vis que certains avaient été en partie construits dans le lit d'un torrent : l'eau avait-elle cessé de couler dans les lits des seyls du temps même de ces vieux bâtisseurs ? S'agissait-il des tombes des cheikhs et de leurs familles ? Mais de quelle antiquité ? La vie des montagnards sémites a toujours été rude, aussi ils peuvent dater du temps des temples funéraires des marchands d'Héjir qui, à ne s'en fier qu'aux apparences, pourraient bien remonter au matin de l'humanité⁸⁹⁰ ! Des monuments faits de main d'homme, même s'il s'agit de tombes ruineuses, sont un réconfortant spectacle dans ce paysage titanesque.

À son embouchure, les parois de la vallée sont de la roche de sable recouverte par les laves du Harra, puis les grès s'enfoncent sous le plancher incliné du wadi. Une heure plus haut, les parois sont des empilements de coulées de basalte d'un bleu tirant sur le brun, sur toute leur hauteur, qui est d'une centaine de brasses. Encore plus haut, à l'endroit où débouche une vallée latérale, sur le versant au midi, nous passâmes auprès de ruines anciennes. Les Arabes m'y montrèrent une conduite brisée et les emplacements de vieilles constructions. Je vis un appareil à sec de blocs de lave brute, et de longs murs, au milieu de la vallée, dans ce désert de pierres, de terrasses et de plates-formes, les clôtures des anciennes maisons. Le nom de ce village mort est perdu, et ils l'appellent *el-geria*, « le village. » Non loin de là, mais de l'autre côté du wadi, plusieurs *rijûm* se dressent. Ils ont été habilement construits en pierre sèche. Encore plus loin, d'autres tumuli apparaissent groupés sur le versant en pente douce de la vallée. Les traditions bédouines n'ont pas conservé trace de ceux qui vivaient dans leur monde aux temps anciens : « Les Yahûd ou les Nasâra sont, disent-ils, ceux qui ont édifié ces villages morts. »

Quelques sources subsistent plus haut, et le W. Thirba n'est pas délaissé par les cultivateurs Moahîb. Ils sont originaires de la vallée (du côté opposé à celle-ci) du W. el-Aurush, mais cette année la crainte des ghrazzûs Bishr fomentés par l'Emir du Shammar les avait chassés du Thirba. Nous longeâmes les quelques lopins qu'ils avaient ouverts dans l'immense éboulis de pierres du Harra, sur un terrain proche des puits. Là, nos Arabes lâchèrent bride, et les familles s'installèrent à leur guise sur ces plates-formes. Année après année, ils font venir sans aucun fumage de l'orge et du froment, des citrouilles, des melons, et un peu de tabac, sur leurs petites terrasses de gravillon volcanique. Toutes ces espèces sont meilleures que celles qu'on peut faire pousser dans le sol sablonneux et jaune d'el-Alli. Des canaux d'arrosage amènent l'eau des sources, dont les têtes sont sous un délicieux boqueteau verdoyant de [557] figuiers sauvages qui portent des fruits, *hamâta*. Quand leur maigre récolte est achevée, les colons bédouins quittent ces glèbes écartées pour réintégrer leur village de tentes, *geria*. Le W. Aurush est lui aussi une vallée pierreuse, mais avec de nombreux palmiers dattiers entretenus, arrosés par une source en amont sur un côté du wadi.

888 Il peut s'agir de « marmites » et de « plates-formes d'abrasion » d'origine marine, ce qui ferait remonter le phénomène à l'époque où la mer recouvrait ce qui n'était pas encore le Harra. Une autre explication réside dans l'extraordinaire violence des crues qui se produisent dans la plupart des wadis de la péninsule Arabique, mettant en mouvement des milliers de tonnes de rochers, ce qui peut évoquer le « courant d'eau vibratoire » dont parle Doughty. Nous en avons vu les traces spectaculaires dans de nombreux wadis au sud de Jidda, dans la région montagneuse sous l'escarpement de l'Asîr.

889 Des tumuli.

890 La plupart datent des débuts de notre ère (1^{er} siècle avant - 1^{er} siècle après J.-C.).

Devant nous, dans la vallée abandonnée. il y avait des tentes nomades solitaires, appartenant aux Towwâla, des W. Ali. Laissant la construction de leurs beyts au soin des hareem, nos Bédouins affluèrent tous dans le frais bosquet, pour voir les puits alimentés par une claire eau de source. Ce sont des fosses creusées dans la terre noire de la section supérieure de la vallée et revêtues d'un appareil en pierre sèche : l'eau monte du socle basaltique. Oh le joyeux réconfort que le spectacle du couvert paradisiaque d'un épais bosquet de verdure, et celui de l'eau vive ! Nous resterons au repos ici pendant un moment, avec l'eau coulant des sources pour rafraîchir nos veines desséchées. Cela faisait bien un ou deux jours que, dans nos déplacements, je n'avais presque pas pris de nourriture, et aujourd'hui je fis mon dîner d'appétissantes figes sauvages, pas plus grosses que des noisettes, dont le goût rappelle celui des fraises des bois, mais elles ont une peau rugueuse, et elles brûlent la langue et la gorge. Aussi les Bédouins n'en cueillent pas, à moins qu'ils ne pensent que cela messied à leur dignité virile, car ils mangèrent de bon cœur avec moi celles que j'avais ramassées. Ici, la température de la mi-journée, dans l'ombre de la tente, à une altitude de 4500 pieds, était maintenant en moyenne d'un ou deux degrés au-dessus de 38 degrés. La grosse chaleur était encore à venir, et nous serions alors « dans le règne de l'étoile du chien⁸⁹¹ », dirent les Arabes.

C'était ici leur séjour d'été. Les nomades étaient au repos, ayant ce dont ils ont le plus besoin pour eux-mêmes et la survie de leur bétail, qui est de l'eau en suffisance. Leurs provisions avaient beaucoup décri depuis le début de l'année, lorsqu'ils avaient reçu un peu d'argent de la surra du hajj, mais il ne leur en chaloit guère, bien qu'ils n'avaient plus à se mettre sous la dent que le peu de mereesi qui restait dans leurs sacs. Ils le mélangent avec de l'eau et en gardent un bol tout prêt à côté d'eux, dont ils font souvent leur unique repas de la longue journée, qui est aussi « longue (dit le proverbe) qu'un jour sans pain ».

Bien que cela ne représentait qu'une courte étape, personne ne songeait à descendre acheter de la nourriture à el-Alli. Ils n'iraient là-bas qu'à l'approche du *sferri*, l'automne. Celles qui souffrent le plus sont les hareem des familles indigentes, car les hommes peuvent aller faire un tour sur le Harra pour garder les chameaux, et boire tout leur soûl, quand, [558] disent-ils, les chamelles « multiplient le leban. » Je demandai à une pauvre voisine qui passait à côté de ma tente, la bouche et les narines couvertes avec un mouchoir. « Souffrait-elle de quelque chose ? » - « Ah répondit-elle, je suis comme je crois que tu l'es, *khorman*, affamée⁸⁹², Que Dieu nous vienne en aide ! » On les entend souvent dire aussi, « Aujourd'hui nous n'avons pas *libéré le crachat* (leur expression pour la rupture du jeûne), et voilà que le soleil se couche ! » Les troupeaux et le gros bétail sont dans les montagnes. Les dubbush étaient conduites à l'abreuvement de deux matins l'un, et les femmes allaient aux sources pour les traire, mais chaque jour elles trouvaient moins de lait dans les pis, et ils furent bientôt presque taris, car le petit bétail s'était remis à foisonner, *teghruriz el-ghrannem*. Les troupeaux de chameaux descendaient tous les trois jours à l'abreuvement. Les Arabes mélangeaient alors le lait des nâgas avec du mereesi et, après l'avoir bu, ils en éprouvaient un peu de réconfort. Comme je ne pouvais dépêcher personne à la ville, il ne me restait que les maigres poignées de riz que des maîtresses de maison plus honorables que les autres apportaient au mudowwi⁸⁹³, pour prix de ses remèdes. J'en faisais bouillir une grosse poignée, y mélangeait un peu de mereesi, et cela me sustentait pour la journée. C'était jour de liesse lorsque je pouvais boire un peu de lait à l'abreuvement du bétail. Je préparais parfois du thé, lequel renferme un arôme cordial qui apporte un merveilleux soulagement aux âmes plongées dans une profonde torpeur. Les Arabes étaient marris de constater l'état lamentable dans laquelle je me trouvais. L'étranger est un hôte public, et lorsque des voisines me voyaient grimper aux rochers brûlants pour ramasser des brindilles afin d'en faire le feu de mon repas, l'une ou l'autre s'offrait habituellement, me disant avec gentillesse, *Khalîl, athan lak oweyish*, « Veux-tu que je te prépare un peu de victuaille ? » et la commère sa voisine la louait, disant, « Laisse-lui en le soin, Khalîl, *wa iswat ha tâyib*, car elle le fera très bien. » Voilà

891 La Canicule, principale étoile de la constellation du Grand Chien, Sirius, le chien d'Orion.

892 « *A-hungred* », archaïsme (very hungry).

893 Apothicaire, médecin, guérisseur (syn. de *hakim*).

quelle était leur indigence estivale ! Il y avait pourtant des familles, outre celles des cheikhs, qui se portaient beaucoup mieux ? qu'il n'y paraissait. Ce qui pouvait à présent leur échoir de mieux était une maigre pitance de riz bouilli, que leurs hareems préparaient en cachette, soit en fermant leur abri, ou encore la nuit, de crainte que l'odeur du festin⁸⁹⁴ ne se répande, car en pareille circonstance ils sont tenus d'inviter le visiteur. Chaque fois que des indigents voient quelqu'un s'approcher pendant qu'ils mangent un morceau, ils chuchotent rapidement, *ghratta* ! [559] « Cache-le ! » Si un visiteur les surprend, ils le prient avec force instances de prendre place et de partager leur repas. L'homme honorable déclinera l'invitation, ou s'il est de leurs amis, il s'assied, et n'avalant qu'une bouchée il se relève, protestant, *wellah ghradeyt*, « J'ai fini de manger et cela me suffit. » A cette époque de l'année où il n'y a plus de lait, les Bédouins pauvres en sont presque réduits à vivre comme l'oiseau sur la branche, en attendant les dattes nouvelles. Chaque jour, l'immense œil flamboyant du soleil se levait sur nous, ramenant des heures suffocantes, et ravivant dans nos poitrines défaillantes le souvenir de notre misère, avec cette vaine pensée « Que sera notre vie aujourd'hui ? » Ce fut ainsi que je passai l'été, en jeûnant et à la mode bédouine, couché sur le coude. Pourtant dans cette disette, il se passait rarement une semaine sans qu'un chef de famille immolât un sacrifice, que ce fût pour la commémoration annuelle de ses ancêtres, la naissance d'un fils, sa guérison, ou la santé de ses chameaux. Ses amis se réunissaient alors pour une distribution de viande bouillie : ils attendaient aussi la venue du thaïf-Ullah, et je m'y rendais, de crainte qu'on ne m'oublie. Lorsqu'il s'agissait d'un voisin que je connaissais ou de mes patients ou du cheikh, ils ne manquaient jamais de m'en envoyer une part.

Dépouillés de tout superflu, comme ils sont faciles les jours de notre mortelle existence et de quelle longue quiétude ils sont remplis ! Telle est la vie nomade, une vacance prolongée, unie à une divine simplicité, mais avec cette tolérance de la faim qui parfois se prolonge dans la khala. Le soleil est trop vite de retour après le rafraîchissement de la brève nuit d'été, et il réveille les Arabes, qui ne resteront pas couchés un instant de plus après avoir constaté que le jour point, à l'heure où tout bon Musulman est tenu de dire la première prière. Les hommes se retrouvent dans la tente du café, pour boire la tasse du matin. Les enfants conduisent leurs petits troupeaux d'agneaux et de chevreaux sevrés vers les plus proches buissons et les flancs de la vallée. Les hareem se mettent à leur filage : elles n'ont maintenant presque pas d'autre tâche ménagère. Il n'y a ni rahla, ni beurre à baratter, ni traite quotidienne. On n'entend plus un seul moulin à main dans tout le menzil. La seule corvée qui leur incombe encore est d'aller chercher de l'eau.

Le soleil est haut sur l'horizon, une chaleur de four s'abat soudain sur nous. Une heure plus tard, les poteaux de la tente brûlent les doigts quand on les touche. Les Bédouins passent toute la journée gisant dans les abris sans air et (dans une aridité aussi extrême) sans transpirer, mais pendant les quelques heures qui traînent en longueur, lorsque l'œil du soleil se tient d'aplomb, au-dessus de notre front, la journée est à nous, et elle va sur son déclin sans cesser d'être très oppressante. L'astre finit par [560] disparaître derrière la crête de la vallée du Harra, à l'ouest, et des ombres réconfortantes, recouvrent alors nos tentes, la chaude torpeur de la journée est oubliée. Les femmes sortent prendre l'air, et s'assoient devant les beyts pour filer. Les hommes, *ez-zilm*, debout, se dirigent vers le « club » de la tribu, et j'allais habituellement prendre ma place parmi eux jusqu'au soir. Les versants du wadi s'empourprent, les sinistres cônes volcaniques du noir Harra ont l'air de fleurir. Le soleil jette un dernier regard en coin à la spire chauve du Sheraan, qui apparaît au loin dans l'embouchure du W. Thirba. C'est une haute montagne de grès à l'arrière-plan du Rikb el-héjr, et un principal point de repère au cœur de la dîra des Féjr. Quand la lumière se retire de la terre, la chaleur du jour irradie dans l'atmosphère ténue des montagnes. Une fraîcheur nouvelle dans l'air qu'on respire vient du Harra, et la sereine nuit arabe nous enveloppe, ni humide de rosée ni froide. Après avoir pris une légère collation, je restais à bavarder dans notre menzil. Ou bien *amed*, j'allais chercher la compagnie de mes semblables dans quelque tente familière. Les Beduw sont

894 « *Smell-feast* », emprunté par Doughty à un dictionnaire Latin-Anglais du XVI^e siècle (A. Treener, op. cit. p. 17).

allongés autour de leurs feux du soir, et ils sont décontenancés s'ils voient un étranger avec l'esprit préoccupé parmi eux ; *eysh b'hu*, disent-ils, « Qu'est-ce qui ne va pas ? » Toutes les fois que je m'absorbe dans mes pensées, ils remarquent : « Khalîl est triste et muet ! Peut-être a-t-il vu quelque malheur aujourd'hui (dans mes livres, par double vue), quelqu'un est mort, peut-être un de ses parents et ami. » Tous les jours les Bédouins me demandaient si je n'avais pas la nostalgie de mon pays. ils se chuchotaient fréquemment que j'étais un banni. « Khalîl, depuis combien de temps es-tu loin de chez toi et séparé de tes amis ? » - « Peut-être dix ans. » Ils disaient alors « Le temps de l'exil chez les Aarabes de Khalîl est de dix ans, qui se sont donc écoulés, Khalîl va pouvoir rentrer dans son pays, retrouver sa maison. As-tu le sang d'un crime sur les mains ? N'est-ce pas cela qui t'a amené jusqu'ici ? Car autrement, nous ne pouvons nous figurer qui tu es ! ».

Ils considèrent qu'être coupable d'une crime de sang est davantage une infortune dans la vie d'un homme qu'une marque d'infamie dans les rapports humains. Le meurtrier qui se réfugie dans une autre tribu ou à la ville, jouit de l'hospitalité publique et un logement lui sera attribué s'il tombe dans un dénuement tel qu'il ne peut en louer un. Le charitable l'invite à manger, et la compagnie n'a aucune répugnance⁸⁹⁵ à porter la main au plat en même temps que l'assassin. Il est pour eux un malheureux fugitif, pas un excommunié. Sa faute est humaine, pas divine (la seule qui soit sans rémission), il n'a pas blasphémé Ullah. S'ils me [561] voyait garder la tête haute dans les mains, les Bédouins disaient, « Pourquoi cela, Khalîl ? Ce n'est pas bien ! » Lorsque je m'abîmais dans la contemplation de la lumineuse beauté de la lune, ils disaient, « Ne la fixe pas ainsi, ce n'est pas sain. » Il n'y a pas de danger, à mon avis, à dormir à la belle étoile, le visage exposé à un brillant clair de lune ; c'est ce que les pauvres nomades font pendant tous les mois d'été de leur vie. En Syrie, ils sont persuadés que la lune, plus qu'aucun rayon du soleil, leur noircira la face. S'il m'arrivai de m'endormir de torpeur, après l'assr⁸⁹⁶, ils me réveillaient doucement, en disant : « Ne somnole pas à cette heure-ci, Khalîl, ce n'est pas bon pour la santé. »

Bien que ce soit une souffrance⁸⁹⁷ pour une conscience libérale. on ne saurait être trop circonspect en parlant avec les Arabes. Les propos les plus anodins que je tenais étaient souvent si mal rapportés, du fait de leur compréhension imparfaite, que j'étais stupéfié d'entendre mes paroles répétées par eux. Ils m'attribuaient beaucoup de choses que je n'avais ni faites ni dites, mais les cheukh étaient toujours satisfaits de la franchise avec laquelle je les démentais. Une mère m'amena son enfant malade. Comme je lui avais gentiment pris la main, ils dirent que j'étais versé dans l'art de la chiromancie. Il fut raconté que j'avais ramené un trésor des rijûm, aussi (dit l'un) « Puisque te voilà riche, ne voudrais-tu pas m'acheter un de mes thelûls ? » Entrant dans ma tente où je lisais, des jeunes gens dirent, parce que j'avais laissé tomber mon livre, « Voyez vous autres, il y a découvert l'infortune d'un être cher ! »

Lorsqu'en parlant avec les Bédouins j'utilisais des mots étrangers à la conscience humaine commune, qui sont de tous les temps sous tous les cieux, ils m'écoutaient avec un plaisant émerveillement et répondaient avec une bienséante gravité, *aleynak sâdik*, « Ton propos est très juste. » Dans leur désœuvrement, les Aarabes se divertissent aussi à tout propos enjoué qui fait appel à leur entendement. Ils estiment celui dont les paroles leur élève l'esprit, et prisent par-dessus toute celui qui chaque jour les met de joyeuse humeur. L'homme qui sourit livre la moitié de son âme, rien n'est plus réconfortant pour l'esprit, rien n'est aussi humain que le rire. Il leur est ensuite difficile de se quereller avec celui, qui en toutes circonstances leur a fait connaître l'heureux oubli de soi.

Pendant nos bavardages vespéraux à la lueur du foyer, les Aarabes me posaient une foule de questions, lesquelles, invariablement, comme le retour d'une roue, revenaient à ce qui possède leurs âmes sémitiques, le sentiment de la religion. Les femmes s'enquéraient avec curiosité de cette

895 « No *dainty* », archaïque dans cette acception.

896 Le milieu de l'après-midi, l'heure de la troisième prière.

897 « *Passion* », au sens fort du terme, comme la Passion du Christ.

grande *sheyka*, la souveraine de ma nation, « dont Khalîl a affirmé qu'elle [562] avait plus de pouvoirs qu'aucun homme en ce monde ! » Un enfant demanda, « Wellah. comment est-elle grande ? Dis-nous si elle est plus grande que ta tente là-bas ? » Ils me demandèrent si j'étais un cheikh, et si j'avais une jument dans mon pays, ils écoutaient mes réponses dans une expectative ravie et il y en avait toujours un pour s'interposer lorsqu'il voyait que j'étais las, et dire, « Ô vous qui le questionnez, avez-vous oublié votre courtoisie. pourquoi importunez-vous l'étranger ? », Mais surtout ils furent remplis d'admiration, lorsqu'ils m'entendirent parler des bonnes manières des Chrétiens. « Nous avons demandé à Khalîl (dirent-ils) les *suâlif*⁸⁹⁸ des Nasâra et, wellah, ceux que nous prenions pour des kafirs, craignent Dieu beaucoup plus que nous, qu'on appelle le peuple d'Ullah. Khalîl ne nous est pas hostile, quoi que puissent dire certains, mais son esprit ne fait qu'un avec celui des Aarabes. » Ils s'écriaient parfois, *el-hâchi Khalîl helw*, « mon parler était doux » à leur audience. Ce qu'ils désiraient le plus, comme tous les Aarabes, était d'entendre parler du *jizzat en-Nasâra*, ou nature des liens du mariage chrétien, et ils s'émerveillèrent grandement lorsque je leur exposai par le menu l'inaliénable et chaste lien du mariage messianique ! J'ai été stupéfié par les ténèbres dans lesquels vivaient ces pauvres rustaude de Beduw, en matière de religion sémitique ! Ils me dirent, « Nous sommes mesakîn et ignorants ! Dans tout doute religieux nous faisons appel aux Alowna⁸⁹⁹, qui savent leurs lettres et lisent l'Écriture⁹⁰⁰ » Entre autres choses - ils étaient beaucoup plus pratiquants que leurs voisins Bédouins de l'Ouest et du Sud - certains n'avaient jamais entendu parler d'une autre vie après notre trépas naturel ! Ils se bornaient à dire que ceux qui mécontentaient Ullah « devaient choir dans la géhenne⁹⁰¹. Quelqu'un demanda, à notre foyer du soir : « Y a-t-il quelque chose après la mort, Khalîl, et dis-nous, (souci d'un peuple indigent que le sacrifice de l'hospitalité condamne plus d'une fois à garder le ventre vide), si celui qui a fait une *sadaka*, une aumône pour l'amour de Dieu, la retrouvera ? » La *sadaka* est le tribut librement consenti à Dieu et la pieuse bénévolence du juste, prélevée au détriment de ses besoins, en vue du soulagement de son prochain. Je répondis par cette citation des Écritures, « Qui fait l'aumône prête au Seigneur⁹⁰² et ce que vous avez semé vous le récolterez plus tard. » - « Nous avons ouï dire qu'il y aura un gigantesque bûcher, et ensuite, Khalîl ? » - « Les Nasâra et les Moslemîn croient que les morts se relèveront du tombeau, pour comparaître devant Ullah au jour du [563] jugement, dans un wadi⁹⁰³ qui passe sous les remparts de la sainte (cité) *el-Kuds*⁹⁰⁴. » - « Ah ! Où est cette sainte (cité), et où se trouve *el-Khalîl*⁹⁰⁵ (la cité de "l'ami", la demeure d'Abraham , ou Hébron) ? Nous avons ouï dire que les âmes seront rassemblées dans une fosse sous la "pierre pendue⁹⁰⁶ . Qu'est-ce que c'est Khalîl ? Et lorsque cette pierre tombera ne sera-ce pas la fin du monde ? As-tu vu cette pierre qui, à ce qu'on dit, est suspendue dans les airs, et ne semblait-il pas que la pierre était sur le point de choir ? » La grotte et son couvercle, « la pierre tombante », est une fosse, (citée dans la mythologie mahométane d'Abraham et des patriarches⁹⁰⁷) ou une chambre peu considérable avec un

898 Les traditions les légendes.

899 Les habitants d'el-Alli.

900 Le Coran.

901 *Jehennem* (Djahannam) en arabe.

902 Proverbes XIX, 17. devenu le lieu commun « Qui prête aux pauvres prête à Dieu. »

903 Le torrent du Cédron, qui borde à l'est la vieille Jérusalem. Sa vallée a été une nécropole dès le temps des Rois. Elle a ensuite été identifiée à celle de Jasaphat où, selon l'oracle de Joël (IV, 2 et 12) Dieu rassemblera les nations pour le jugement dernier.

904 Le nom arabe de Jérusalem (« la ville du sanctuaire », le Temple de David et Salomon).

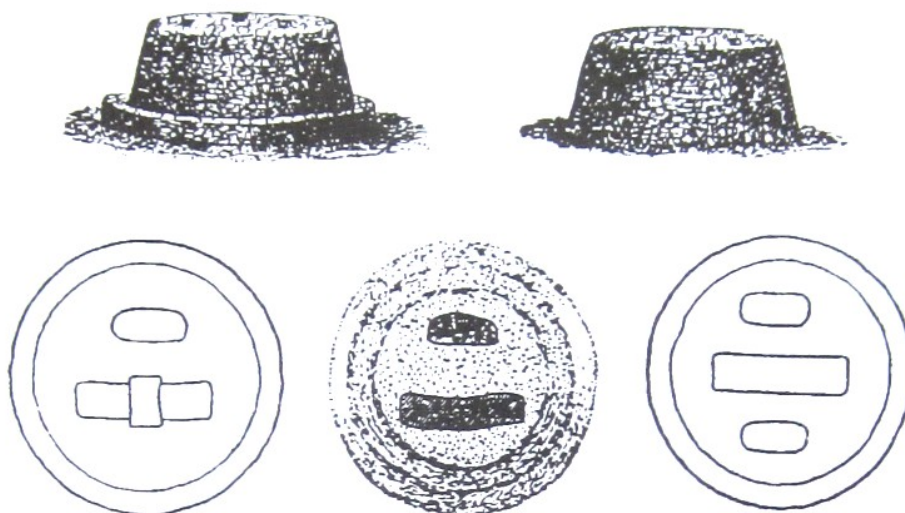
905 Le nom arabe de la ville d'Hébron. L'ami (de Dieu), Abraham, y est enterré en compagnie de Sara, Isaac et Rébecca, Jacob et Léa.

906 Après la résurrection, Dieu rassemblera les hommes, dans l'attente du jugement, sous une pierre tombale unique, qualifiée de "pendue" dans l'imagerie populaire, car elle se soulèvera au jour du jugement dernier, pour laisser les morts ressuscités se présenter devant Dieu.

907 Le shéol de l'Ancien Testament hébreu (le monde souterrain). Le couvercle est la *Stèle* bien gardée, où sont inscrites les destinées des créatures, présentes et à venir dans une autre dimension de l'univers (Coran, LXXXV, 22).

plafond, entièrement creusée dans la roche calcaire, dans l'enceinte du temple du Mont Moriah⁹⁰⁸, et sur laquelle est construite la mosquée d'Omar⁹⁰⁹. Elle est pareille à une petite cuve, comme maintes citernes de l'ancienne civilisation agraire qu'on peut voir dans la campagne autour de Jérusalem. « Et le Jugement ayant été rendu, qu'advient-il de nous ? » - « Les faces des Justes seront aussi claires que la lumière du soleil, et des anges les conduiront dans les jardins de Dieu, où, dit le livre⁹¹⁰ ils perdront tout souvenir de la misère du monde, mais les méchants seront précipités dans la fournaise, où leurs tourments n'auront jamais de fin. » - « Verrons-nous et connaîtrons-nous nos pères et leurs amis ? Parle-nous aussi de votre religion. À quelle époque Isa vivait-il ? »

« La religion d'Isa ben Miriam⁹¹¹, inspirée par l'esprit d'Ullah, qui est plus haut que les cieux ! proscrit les mauvaises intentions et les procédés déshonnêtes, et commande aux hommes de vivre dans la révérence et l'adoration du Seigneur qui les a créés, avec un pieux amour pour notre [564] prochain⁹¹², de mener notre vie dans l'innocence et la concorde de ne vouer d'inimitié à personne, et d'être prompts au pardon. » Les Bédouins répétèrent ces paroles après moi avec une dévote admiration, mais il leur parut étrange que dans ce monde plein de malignité, et en vérité inique, l'homme dût aimer son ennemi. « Et le tabac, Khalîl est-ce l'eau d'lblîs⁹¹³ et les "buveurs" de fumée tomberont-ils dans la fournaise de l'enfer ? » - « Méprisables sornettes ! Qui est lblîs ou Sheytân ? » Ils ne surent me le dire, et se demandèrent si ces deux noms n'avaient pas la même signification. Ma science leur paraissait aussi merveilleusement bizarre !



Rijûm du W. Thirba : section et plan.

Un après-midi j'allai visiter les rijûm en forme de ruches, qui étaient près de notre terrain de campement : des tumuli bien construits à même le sol érodé et d'un poids et d'une solidité durables. J'en dénombrai plus de cent cinquante. Certains sont en partie écroulés, tous les autres ont été éventrés. Ces édifices aux formes arrondies ou légèrement ovoïdes, sont larges de vingt-cinq pieds, et hauts de dix. À l'intérieur d'un rijm, il y a une, voire deux ou même trois cellules étroites et

908 Le Rocher sur lequel était construit le Temple de Jérusalem.

909 Le dôme du Rocher.

910 Il semble s'agir d'un amalgame de plusieurs versets du Coran : III, 106-107 ; LXXX, 38-41 ; LXXXVIII, 2-8 ; et LXXV, 22-25 : « Ce jour-là, il y aura des visages brillants qui tourneront leurs regards vers leur Seigneur. Ce jour-là des visages sombres qui penseront qu'un horrible châtement les attend. »

911 Jésus fils de Marie.

912 Marc XII, 29-31 ; et Luc, X, 26-27.

913 Nom propre du Diable.

profondes, munies d'ouvertures à trappe. Je me glissai dans quelques tumuli par ces trous d'homme, et j'y trouvai toujours un air confiné, mais nulle part je ne vis d'ossements. Les cellules vont en s'étrécissant vers le haut, et sont fermées par de grosses pierres plates que recouvrent des amas de cailloux. Les ouvertures des cheminées dans les têtes des rijûm ressemblent à des puits. Un rebord, ou socle débordant, a été construit tout autour des fondations de certains tumuli (voir la fig.). Tous sont en pierres sèches qui proviennent des bancs de basalte de la vallée, très bien disposées. Il y a d'autres tumuli de cette sorte dans le W. Aurush, et quelques-uns aussi [565] dans le W. *Shellal*, que je vispar la suite, mais ils ont été bâtis avec moins de soin. De là, on aperçoit des rijûm plus grands que tous ceux de la vallée. Ils sont sur le bord du wadi, où un vertigineux sentier de chèvres monte vers le Harra. Mes jambes étaient trop faibles pour que je passe en faire l'ascension. Les cheikhs me dirent qu'il ne s'agissait que de clôtures circulaires. Je demandai aux Aarabes, « Ces rijûm ne sont-ils pas les sépultures des anciens ? » Réponse : « Nous le pensions, mais certains de nous les ont fouilles l'an passé, et ils n'y ont pas trouvé d'ossements. »

Aux heures les plus chaudes, j'allai parfois me réfugier dans le frais boqueteau de figuiers, non sans crainte de ses ombrages fiévreux. Là, les troupeaux viennent s'abreuver d'une eau tiède, les ménagères bédouines remplissent leur girbis⁹¹⁴, et les hommes prennent un bain rafraîchissant. Les têtes de puits sont au nombre de deux, la plus haute, à l'extérieur du petit bois, est la plus abondante ; la température de l'eau est 28° C. La source qui jaillit dans le boqueteau (elle a une odeur légèrement sulfureuse) s'écoule dans le petit bassin d'argile (birket) que les cultivateurs bédouins absents ont aménagé, c'est la tête de leur irrigation. Ces figuiers sauvages (hamât) ont des feuilles minuscules, comme celles du mûrier des jardins. La sève en est si acide, que si elle touche la peau, elle provoque une cloque, qui brûle pendant un jour ou deux. On trouve des figuiers sauvages dans ces déserts ; ils poussent (ensemencés par les oiseaux) autour des points d'eau. Je n'ai pas vu d'autre bosquet sauvage que celui-ci en Arabie. À côté, il y a un *makbara* ou cimetière tribal, et, croient-ils, un *menhel*, lieu où descendent des anges ou des fées.

J'ai vu de longs serpents fouet sous ces frais ombrages, et des araignées grandes comme la paume et les doigts d'une main d'homme⁹¹⁵. Des demoiselles de toutes les couleurs scintillaient dans une profusion d'éclats lumineux. Toute la journée je voyais des nuages de petits oiseaux gris, qui voletaient au-dessus du bassin d'argile ; ils délaissent le désert pour l'eau. Il y a aussi des hirondelles brun foncé, et des colombes de roche migratrices bleues, tous oiseaux qui hantent les abords des points d'eau en Arabie. Immédiatement sous le bassin, dans la large vallée, pousse un épineux du désert, qui en vieillissant atteint la taille d'un grand arbre, et sous les ombrages diaphanes et grisâtres duquel les hommes du campement viennent faire un somme à même le sol, plutôt que de rester dans les tentes closes. Ils passent là les heures creuses de midi. La vallée de basalte encaissée derrière le petit bois et le point d'eau abrite des perdrix de roche du désert à pattes rouges. Tout le long de l'interminable journée d'été, nous les entendions lancer leur appel sur une note pleine et joyeuse. Ce n'est qu'ici que j'ai vu un papillon dans la khala, qui filait en battant des ailes comme une fleur chue du ciel du désert. Les Aarabes l'appelaient *sherrara*, *aisûn* disent les citadins de Médine.

Le cimetière des cheikhs Moahîb est là, dans le désert rocailleux de la vallée, auprès du petit bois. J'y vis les murs de fondation ruineux de vieux édifices en pierre sèche. Au milieu des grands monceaux de pierres, on distingue les formes des tombes et des *musullis*, qui sont des oratoires en plein vent, comme celui d'Ibn Rashîd que nous avons vu à el-Héjr, où autant d'espace qu'il en faut à un homme pour se prosterner est isolé du vulgaire par un fer à cheval de pierres plates, dont le sommet est orienté vers La Mecque. J'ai vu des membres de la tribu venir y prier sur les tombes de leurs ancêtres. Les Bédouins répugnent⁹¹⁶ à passer par ce chemin la nuit, disant que des fantômes les hantent, qui sont ceux des kafirs, les habitants de la vallée aux temps anciens.

Le *menhel el-melûk* est de ce fait, « un lieu où rayonne la Puissance des airs. » Lorsqu'ils

914 Outres d'eau.

915 Des mygales ou de grosses tarentules.

916 « *Are loth* » (graphie archaïque de *loath*).

m'entendirent moquer leur superstition, « Khalîl, dirent les buveurs de café, c'est la pure vérité, et bien que nous ne les ayons pas vus, nos pères les ont vus ! Il y a des gens de notre tribu encore en vie qui sont prêts à jurer sur leur foi qu'ils ont entendu le froulement de leurs pieds dans la danse, le bruit qu'ils faisaient, et leurs chants la nuit, et qu'ils ont compris leurs paroles. Cela s'est parfois produit alors que, venus ici pour chasser, ils logeaient solitaires aux abords du wadi Thirba ; et ils étaient tout à fait certains que pas un seul Arabe ne campait alors dans toute la vallée. » Ces Bédouins poursuivirent, « Quelqu'un couperait-il une branche, qu'il serait emporté dans les airs, et on ne le revenait plus. Ou perdant l'esprit, il chevaucherait perpétuellement dans la khala, sans manger ni boire. » Ils me parlèrent du forfait commis peu de temps auparavant par un riche Tuâli⁹¹⁷ - la plupart l'avaient bien connu, - lequel (en dépit de leur superstition) avait mis le feu à l'un des arbres ensorcelés qui poussent dans le Jau. « Peu de temps après il tomba gravement malade, ses intestins lui sortirent par le fondement, et il eut une fin misérable. Ses enfants périrent de même, ainsi que son nombreux bétail. » L'homme avait possédé quarante chameaux. C'était là un signe des creux silencieux envoyé de leur vivant, qui solennellement consigné dans des livres (si ces Beduw avaient possédé l'art superflu des lettres), eût pu être communiqué, frappé au coin de tous leurs sceaux, à toutes les générations à venir ! Les Bédouins m'ont toujours affirmé qu'aucun être vivant n'avait vu les anges, le récit leur en avait été transmis par leurs aînés. « Si de telles apparitions ne sont pas le fait du melûk, demandèrent-ils, quelle [567] en est la cause ? On voit des melaïka s'affrontant dans les airs comme des chevaliers dans un tournoi. « À votre approche, billah, ils disparaissent ».

Il y a des *menâhil*⁹¹⁸ dans toutes les dîra nomades de ces régions de l'Arabie. Ce sont habituellement des arbres, et même des arbrisseaux de la khala. Lorsque les nomades en rencontrent un au cours de leurs rahlas, le malade y immolera un mouton ou une chèvre et l'aspergera du sang de son sacrifice. Il en fait cuire la chair sur place, et la distribue à ses amis, après avoir suspendu des morceaux aux branches. Puis il s'allonge pour faire un somme, pénétré de la conviction superstitieuse que les melaïka descendront sur lui en rêve et proféreront des formules magiques pour lui faire recouvrer la santé. « Le malade se réveillera sain et sauf, mais si quelqu'un en bonne santé est assez téméraire pour dormir ici, il se retrouvera le lendemain matin un homme brisé. » Il y a deux menâhil dans le Jau, dont l'un est un buisson de *sarhah*, et l'autre une sorte de chêne vert, *butm* ou *thirwa*. Des vieilles perles, des ex-voto d'étoffe en lambeaux, des banderoles de chiffons bariolés, et autre vil bagage, sont suspendus aux branches des arbres ensorcelés. Un autre de ces arbres est le grand acacia devant la kella d'el-Héjr. Leur superstition des arbres menhel est-elle une survivance du culte des arbres, dont nous savons qu'il était pratiqué dans l'ancienne Arabie ?

On trouve encore la pareille dans les campagnes et les villes des pays arabes de la frontière. On rencontre des arbres, lieux consacrés de prière, ainsi garnis, dans les pays qui s'étendent de la Syrie au Maroc⁹¹⁹. À son retour, le fidèle dont la prière en ce lieu a été exaucée y suspend un chiffon. On peut voir de nombreux buissons qui ne donnent pas d'ombrage au voyageur accablé par la brûlure du soleil et assoiffé, au pied desquels il se prosterne. Dans le *W. Barada*⁹²⁰, près de Damas, où la coutume de certaines cérémonies païennes persiste chez les Moslemîn, j'ai visité deux bois de yeuses, qui sont des lieux de souhaits pour les paysans. Si l'objet de leur vœu se réalise, ils se rendront un jour particulier de l'année à l'un pour y briser une cruche, ou ils déposeront une jarre neuve dans une petite anfruosité sous un rocher, à l'autre. J'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur, et j'ai vu qu'il était rempli jusqu'à l'orifice par leurs offrandes de pots encore intacts. Dans un autre bosquet vous verrez le monceau que font les tessons de leurs poteries. [Ces bois sont dans la [568]

917 Membre de la tribu des *Towwâla*, fendi *Welad'Ali*.

918 Pluriel de *menhel*.

919 Sur le Maroc, cf. Westermarck, *Ritual and Belief in Morocco*, 1926. Sur l'Algérie, cf. E. Demenhem. *Le culte des Saints dans l'Islam maghrébin*. op. cit. . Nous avons vu de ces arbres « ainsi garnis » à Chypre et en Syrie.

920 Près de Damas, où on montre « la tombe d'Abel » et « le sang de Nemrod » (des taches sombres sur la paroi rocheuse de la vallée) [note de Doughty, in *Index...*, Vol. II).

la côte de la vallée à l'ouest, au-dessus du village de *Zibdâni*⁹²¹] Ce croyances religieuses vulgaires d'une conscience humaine superstitieuse et semi-rationnelle sont répandues dans le monde entier. Les exemples de ces sortes d'apparitions des anges, dans les livres de Moïse, et dans les récits sacrés des premiers temps d'Israël⁹²², sont innombrables. Nous en avons un cas stupéfiant [bien qu'il s'agisse d'une interpolation ancienne] dans le nouveau Testament : la Puissance des airs descendait à dates fixes pour troubler l'eau d'une citerne de Jérusalem, et le premier qui s'y plongeait était guéri de son infirmité⁹²³.

J'interrogeai les Bédouins sur leurs coutumes funéraires. Le défunt est enterré le jour même ou, s'il meurt dans la soirée, le lendemain matin. Le cadavre est lavé, et déceimment enveloppé dans une pièce de calicot neuf. Avec un bâton et les mains, ils grattent péniblement le sol durci par la brûlure du soleil, pour y fouir une tombe basse. Les pieds du mort sont orientés dans la direction de La Mecque, et sur le pitoyable monticule de terre ils entassent quelques pierres pour protéger l'argile humaine, mais j'ai vu des tombes dans le désert que les puantes hyènes avaient éventrées, et le vent agitait les lambeaux d'étoffe qui en dépassaient. Un Mahûbi me dit que « la tête de l'homme est rasée et ses cheveux sont dispersés au vent » S'il dit vrai, cette coutume est inconnue dans les autres parties de l'Arabie. Il dit aussi « on ne coupe pas les cheveux d'une femme, on enterre son peigne avec elle. Un piquet de tente est planté à la tête de la tombe d'une maîtresse de maison. » On asperge de parfums le brancard sur lequel la défunte est emmenée. Lorsque quelqu'un est mort, son parentage immole une brebis sur sa tombe, mais sans l'asperger du sang de la victime. La viande est bouillie et distribuée à tous ceux qui ont participé à la cérémonie funèbre. Lors de la prochaine fête religieuse, les amis du défunt se réunissent chez son parent le plus proche, lequel a immolé selon ses moyens - les nomades sont en cela d'une généreuse piété - ce devrait être une chamelle. Mais du fait de la grande indigence de leurs foyers et de l'impossibilité de retrancher cette matrice du troupeau, ils échangent trois ou quatre moutons ou chèvres contre une *fâtir*, une nâga décrépite qui a perdu ses dents de devant, et n'a plus l'âge d'enfanter. Ils exemptent cette bête de tout fardeau et la laissant engraisser pendant quelques mois. Ils ne font aucun sacrifice pour le décès d'une femme.

[569] Comme par un chaud après-midi j'étais assis à côté du *hamât*, *Miblis* survint, l'autre jolie et jeune épouse de Tollog, avec cinq ou six outres d'eau. Je lui demandai la raison d'un aussi grand nombre d'outres en ce jour. Elle répondit, « Ce soir Tollog organise une *largesse*⁹²⁴, il égorge un chamelon. Ne manque pas d'y assister, Khalîl. » Étant assis plus tard au mejlis de l'après-midi j'entendis dire que le cheikh avait choisi ce jour pour la commémoration annuelle et qu'il s'apprêtait à offrir un sacrifice à la mémoire de son grand-père⁹²⁵. Lorsque le soleil fut près de son coucher, Tollog sortit, demanda qu'on lui apporte un couteau, et retroussa ses manches, car c'est au chef de la famille qu'il incombe d'immoler son sacrifice, Il y avait une nâga et son chamelon devant la tente. Des voix s'élevèrent, « Ho ! Que se passe-t-il, Tollog ? Ce chamelon est une femelle qui tête encore. Prends donc un mouton ou bien une chèvre et sacrifie-le à sa place. » *Hamed*, le fils du cheikh, à qui reviendra un jour la charge de sacrifier en l'honneur de son père, pour le moment encore en vie parmi nous, leur répondit, « Mais elle refuse le pis, et nous avons décidé de la tuer. » La valeur de cette chamelle était de trois ou quatre réaux, et à chaque mois qui passait elle en valait un de plus. Naturellement, c'étaient des paroles de sycophantes⁹²⁶ pas de nature à ébranler la généreuse disposition du vieux cheikh. Comme il les en priait, les assistants avancèrent leurs grossières mains et jetèrent à terre la *howwâra*⁹²⁷ qui bêlait et se débattait. Voyant leur rude manœuvre, la mère s'approcha de son petit, et abaissant son long cou, elle émit un murmure compatissant dans son

921 Village de l'Anti-Liban, dans la vallée du Wadi Barada, à une cinquantaine de kilomètres de Damas.

922 Les anges : *malâkim* en hébreu. (Genèse, XIX, 12-16 ; I Roi, XXII, 19-21, etc.).

923 La piscine de Bézatha (Jean, V, 2-4) : « car un ange du Seigneur descendant par instant dans la piscine et agitait l'eau. Et le premier qui entra dans l'eau, après le bouillonnement, se trouvait guéri de son mal quel qu'il fût. »

924 « *A liberality* », archaïsme (style noble).

925 « *His grandsire* », archaïsme.

926 « *Pickthanks* » ou « *pick a thank* », expression archaïque.

927 Chamelle d'un an.

vaste gosier, et entra dans un grand émoi. D'une profonde entaille, Tollog ouvrit le long cou de la victime jusqu'à la poitrine. La mère éperdue, allant et venant, flairait l'odeur du sang jaillissant. Son chamelon était agenouillé, la tête relevée, avec une apparence de vie. La fragile carcasse démembrée ne tarda pas à se retrouver dans les marmites, et celles-ci à bouillonner sur un petit feu nomade de quelques brindilles et de crottes de chameau. Le festin offert par Tollog, avec un imposant plat de riz cuit dans le bouillon de la viande, fut prêt un peu avant minuit. J'étais allé me coucher, mais le bon vieillard n'avait pas oublié l'étranger. Son envoyé me réveilla, glissant un savoureux bol sous les pans de ma tente : « C'est de la part de Tollog, dit-il, lève-toi et prends ton souper. » Cette viande de lait est aussi savoureuse et tendre que du veau. Il est rare que les nomades mangent d'une autre viande que celle de leurs sacrifices, hormis celle d'un animal atteint [570] d'une infirmité qui l'empêchera de grandir ou qui est sur le point mourir sous leurs yeux. il ne leur arrive pas souvent de manger du gibier. À présent, disons un mot de leurs sacrifices dans le désert⁹²⁸. Lorsqu'un enfant mâle lui est né, le père tuera une brebis, mais aucun sacrifice n'accueille la naissance d'une fille. Nous avons déjà fait allusion au sang dont ils aspergent le sillon inaugural et les fondations d'un nouvel édifice. Cela se fait aussi lors du creusement et de l'agrandissement de nouveaux puits et de points d'eau. De même, quand un ghrattu rentre avec du butin, *feyd* ou chessab, les femmes vont à sa rencontre en dansant et en chantant. Le chessab (vivant), dont ils disent qu'il « est doux », est le soir même maculé du sang d'une victime. *Metaad*, un de mes voisins, m'envoya un présent de chair d'une chèvre grasse qu'il avait sacrifiée pour la santé d'un chameau malade⁹²⁹. Et « maintenant, dirent les Arabes, il ira certainement mieux. » Rubba, le pauvre berger, offrit un souper à ses amis, leur distribuant la viande d'une chèvre, action de grâce dont il avait fait le vœu dans les tourments de sa maladie. Swoysh sacrifiant pour la commémoration annuelle de son grand-père, distribua les parts dans sa tente, mais nous ne nous assîmes pas autour du plat. Ils sont persuadés que tout retard dans le sacrifice leur serait néfaste. Ils appellent *kurbân*⁹³⁰ tous les sacrifices religieux. J'ai vu des citadins de Médine brûler un peu de *bakhûr*⁹³¹ avant le sacrifice, afin de produire une pompeuse odeur « agréable à Dieu », et disposant les esprits en faveur de la religion. Lorsque tout un chacun est son propre boucher, il lui est sans doute (comme à tous les Arabes) plus facile de répandre le sang humain. Quand ils sacrifient aux jan, ils le font aux démons. Si quelqu'un offre un sacrifice pour recouvrer la santé ou pour obtenir la guérison d'un chameau malade, ils sont persuadés que la mort de la brebis ou de la chèvre rachètera la vie de son chameau ou la sienne, vie pour vie. [Ainsi l'égorgement d'un bélier a-t-il rédimé la vie du fils d'Abraham⁹³².] Les sacrifices consommés en commun dans le désert soulagent quelque peu la famine presque incessante de ces nomades, et ils sont comme la visite du Seigneur, le grand dispensateur, en la personne de ses hôtes, communion mystique de leur pain et de leur sel avec Lui !

J'attendais le moment d'aller à Kheybar. Les jours creux succédaient aux jours vides, Kheybar semblait ne jamais s'approcher, et mon aptitude à voyager décroissait en proportion. Les dattes mûrissaient déjà dans ces [571] chaudes vallées. Un certain Moahîb avait fait le projet d'aller là-bas, avec les Féjir, mais nous avons eu vent depuis que les Fukara n'iraient pas à Kheybar cette année, et peu nombreux comme ils étaient. ils n'osaient pas traverser un pays tellement infesté (en cette saison) par des ghrattus hostiles. Des messagers des cheikhs Fejir étaient rentrés de Kheybar, rapportant la nouvelle qu'une « grande partie du fruit de leurs arbres avait été dévorée par les sauterelles. et aussi que des soldats de Médine s'y trouvaient pour lever tribut sur eux. » Nous apprenions à présent que pour cette raison les cheikhs et leurs contribuables avaient décidé d'abandonner leurs récoltes. L'impôt de la Dowla est d'un réal mejîdi pour six chameaux, ou pour quarante têtes de petit bétail, plus modéré et plus léger, disent-ils, que les exactions commises par

928 Cf. J. Chelhold, *Le sacrifice chez les Arabes*, op. cit. , p. 121-25.

929 cf. J. Chelhod, *ibid.* , p. 123.

930 *Qorbân* , offrande, sacrifice, de la racine *qorba*, s'approcher (de Dieu).

931 d'encens.

932 Genèse, XXII.

les collecteurs d'Ibn Rashîd, qui elles aussi ne sont pas grand chose. Mais cela crève le cœur des Bédouins qui n'ont pas l'expérience des charges publiques.

Comment les cheikhs Fukara allaient-ils pouvoir vivre sans leurs dattes de Kheybar ? » En vendant quelques têtes de leur gros bétail, pour acheter de la victuaille dans les villages. » Mais les familles de leurs contribuables pauvres, que feraient-elles ? « Elles peuvent louer leurs meilleurs chameaux pour tirer l'eau des puits dans les oasis, pour un certain nombre de mesures de dattes par mois. La grande brute infirme ne peut dispenser sa force pendant très longtemps, sa bosse diminuant, elle doit être renvoyée dans le désert. Une paire de chameaux de puisage ne peut, disent-ils, travailler plus de cent jours. Il y a des propriétaires de puits qui utilisent constamment les mêmes chameaux, mais ceux-ci finissent par devenir très maigres et s'affaiblissent. En période de disette, les indigents doivent se retourner vers leurs contribuables plus favorisés par la fortune, demandant aujourd'hui un peu de leban à boire, au nom de Dieu, et demain, quelque chose à manger. J'ai vu les parcimonieuses maîtresses de maison distribuer les aumônes avec une fatale économie, mais ce peu, de crainte du Ciel et de la langue des hommes, ne leur est jamais refusé. Comme les Fukara n'iraient pas en Syrie, ils avaient décidé qu'ils n'établiraient pas de camp permanent cet été, et qu'ils se déplaceraient avec leurs chameaux ; ainsi toutes les familles pourraient boire du lait le soir. Personne dans notre menzil ne se serait hasardé à me conduire à Kheybar. Je n'en désirais pas moins voir Kheybar, et, comme mes forces déclinaient, je pensais mettre là-bas un terme à mon voyage en Arabie. Pourquoi hais-je exposer continuellement mon existence aux plus extrêmes dangers ou souffrir cette détresse de l'âme d'être en butte au fanatisme de tout le pays ismaélite ?

[572] Les Moahîb me suppliaient de leur découvrir des eaux anciennes. Leur désir d'un bénéfice aussi durable dépasse leur cupidité plus qu'hébreue du *thahab*⁹³³. En échange d'une mine d'eau, assurance d'une production constante de beurre et de lait, ils étaient prêts à renoncer à tout avantage éphémère. Assis au mejlis, quelques cheikhs m'interrogèrent, « N'ouvrirai-je pas pour eux certaines eaux mortes dans le Thirba ? » Je demandai, « N'en avaient-ils pas eux-même fait la tentative ? » - « Ah ! Si Khalîl nous trouvait de l'eau, nous lui laisserions emporter tout trésor qu'il voudrait et il serait sien ! » Encore récemment, une source qui alimentait un puits coulait sur le côté le plus éloigné de la vallée, mais elle avait été obstruée par un éboulement et les Bédouins étaient incapables d'unir leurs efforts pour rouvrir la fosse de leurs puits. « je me chargerais bien volontiers de cette besogne, à condition que chaque matin vous me procuriez deux ou trois hommes pour me servir d'ouvriers. » Tollog répondit, « Mais qui t'accompagnera ? Celui qui le ferait demanderait que ses gages lui soient versés d'avance, et il n'est pas en notre pouvoir de contraindre qui que ce soit. » - « Si vous avez si peu de cœur au ventre, qui ira vous aider ? » - « Tu l'as fort bien dit. Les Beduw ! Khalîl, les Beduw ! Montre-nous au moins la tête de l'eau, dont vous avez vu la conduite brisée le jour où nous sommes entrés dans la vallée, près de la geria. » Je dis que s'ils me donnaient une monture, nous pourrions aller à sa recherche, mais même de cela ils étaient incapables de décider.

J'avais vu des indices de la présence d'eaux souterraines dans le Thorreyyid, et j'avais l'intention de leur laisser quelque profit durable et un bon souvenir du séjour d'un Nasrâni en remerciement de l'hospitalité qu'ils m'avaient accordée dans leur dira. Les puits peu profonds sur des nappes superficielles, que les Aarabes peuvent atteindre avec les mains, sont appelés themîla, (pl : themeyil). Je dis, « Qu'ils m'envoient avec une poignée d'hommes dans cette expédition, et je ne demandais que le lait d'une nâga. » Dans cette chaleur amollissante de l'année, il n'est personne pour consentir aucun effort. Beaucoup redoutaient dans leur âme ingrate, que - en échange d'un peu de lait - l'étranger ne les leurrât, voyant que je ne m'étais pas soucié d'une récompense, car il leur est impossible de supposer qu'un homme puisse ne pas désirer autre chose que, tout simplement, le

933 *Dhahab*, l'or.

bien de son prochain. Je dis donc, « N'en parlons plus. Je sais, Tollog, que si une source était ouverte il y aurait des disputes entre vous, (el-Aarab *yuhowwishûn*), pour les droits d'eau. » Même au sein d'aussi petits clans, il y a des esprits factieux et il suffit d'un rien pour rouvrir les cicatrices de leurs vieilles blessures, et le cheikh n'est pas [573] toujours capable de brider l'ardeur de ses Aarabes. Je connaissais leurs chamailleries à propos d'eaux du petit bois de figuiers. Tollog répondit : « Ullah ! C'est bien vrai. (Il ajouta avec étonnement), mais d'où Khalîl tire-t-il toute cette connaissance des Aarabes ? »

Certains voulurent me convaincre, « puisque j'étais venu si loin que je pouvais difficilement espérer dans mon pays, de rester dans le W. Thirba, et de cultiver la vallée. Ils apprendraient à mon école et je serais comme un des leurs. » - « Et lorsque les gens décamperaient ? » Réponse : « Ils me construiraient une kella, ils laisseraient quelques hommes avec moi. j'ouvrirais les eaux cachées, et la vallée reverdirait de notre industrie. » Je demandai, « Pourquoi n'étaient-ils pas allés chercher des villageois d'el-Alli, et les fruits pourraient être partagés avec eux ? » Il fut répondu, « Les Alowna ont trop peu de courage pour accepter de rester ici. » j'ai aussi posé une question aux Alowna, pourquoi, alors qu'il y a autant de wadis près de chez eux, où l'eau n'est pas loin de la surface, et que la terre pour les jardins est si coûteuse dans leur village clos, n'avaient-ils pas envoyé une colonie dans quelques-unes des vallées ruineuses ? Réponse : « Mais ceux-là vivraient dans une terreur perpétuelle, du fait de l'insécurité qui règne dans le désert, et du peu de religion des Beduw. »

Un grave sujet fut agité au mejlis, « si la tribu devait se soumettre à Ibn Rashîd ». C'était la position des cheikhs Serahîn. Jadis ces Moahîb, des Abu Shamah, avaient acquitté la zikâ⁹³⁴ ou dîme, au *Jebel* - au premier prince, Abdullah, et à Telâl, au commencement de son règne. Ce n'est qu'un petit réal pour cinq chameaux, qui valent de 180 à 200 réaux, et autant pour trente têtes de petit bétail, d'une valeur de 100 réaux. Se confiant dans leur montagne du Hana, ils avaient depuis lors complètement cessé de verser ce modeste tribut, et lorsqu'un jour Abeyd le belliqueux, retournant d'une expédition dans la Tehama, s'était arrêté au menzil des Moahîb sur les flancs de l'Aueyrid, ces robustes montagnards s'étaient égaillés dans les collines, d'où ils n'avaient pas hésité à faire le coup de feu sur cet escadron hostile. Voyant qu'il ne pouvait pas les débusquer de ces rochers désertiques, Abeyd avait abandonné la partie, se contentant d'emporter la dépouille d'un beyt Mahûbi. « Tous ceux qui avaient été blessés par le tir des Moahîb périrent tout le long du chemin, jusqu'à Teyma. »

Un jour, peu avant le coucher du soleil, après qu'au mejlis ils avaient délibéré longuement et sérieusement de la politique à suivre à l'égard d'Ibn Rashîd, ils aperçurent la nouvelle lune, *el-hilâl*. Tollog se leva, et [574] tout le monde avec lui. et sortant de la tente ils fixèrent l'apparition de l'astre amical. Puis levant les yeux au ciel ils implorèrent avec ferveur « que durant le temps de cette lune il ne leur advienne que de bonnes choses et que le Seigneur les délivre de leurs ennemis. » Après quoi Tollog me dit, « Et toi, qu'en penses-tu ? Ceux du *Jebel* (le gouvernement d'Ibn Rashîd), nous qualifient de *mushrakîn*, d'idolâtres, parce que nous leur refusons la zikâ⁹³⁵, Dis-nous, Khalîl, si dans tes voyages tu as vu des Aarabes qui prient plus que nous ? Les Bédouins que vous avez rencontrés dans les pays du Nord, *ahl es-Shemal*, est-ce qu'ils prient ? » - « Qu'en dis-tu ? » - « Nenni, quasiment pas à mon avis, ils sont presque vos parents, à vous les Nasâra. » Je commençai à répondre que je les tenais par conséquent pour les meilleurs, mais le robuste vieux cheikh ne l'avait pas entendu de cette oreille : « Vous êtes bon juge, vous avez vu que nous valons mieux que les gens du Nord. Ils ne prient pas plus que les kafirs, mais nous sommes des Moslemîn. Est-il bon pour nous de ne pas payer la zikâ à Ibn Rashîd ? » - « Comme la zikâ est modique, ne vaudrait-il pas mieux vous protéger ainsi, par-devant, plutôt qu'étant attaqués sur ce flanc, de perdre peut-être maints chameaux d'un seul coup ? » - « Wellah, c'est vrai ! Nous n'avons rien à craindre sur nos

934 La *zakat* ou aumône légale, destinée à alimenter le budget de la communauté des croyants.

935 La *Zakât* ayant été instaurée par le Prophète, il est impie de vouloir s'y soustraire (Coran, IX, 98 : « plusieurs Bédouins considèrent leurs dépenses pour le bien comme une charge onéreuse ; ils guettent vos revers. Que le malheur tombe sur eux ! »)

arrières, où, à l'exception des Howeytât, tous sont nos amis. »

En vertu de l'opinion que les Nasâra sont les pères de tous les arts, ces gens venaient me voir pendant les longues heures de la journée avec des sabres et des coutelas, me demandant de les leur tremper. Ils prétendent juger de la trempe à l'odeur de l'acier ou encore ils soufflent sur leurs lames, et observent l'évaporation de la buée. Certains me mettaient leur long fusil dans les mains et si leur arme portait une inscription ils voulaient que je la leur lise. Pour parler en peu de mots des sortes d'armes qu'ils ont : les longs fusils arabes sont toujours des mousquets à mèche. Les meilleurs, d'après les inscriptions qui sont gravées dessus, sont de vieilles pièces d'Europe et (hormis certaines récemment fabriquées en Espagne, en Barbarie et en Égypte), elles datent des siècles passés. Il y a peut-être une dizaine ou une douzaine de générations, elles étaient dans les mains de nos ancêtres, lesquels s'en étant défaits, elles avaient été vendues sur les lointains marchés d'Orient. Ils appellent les meilleures *el-Lazzâri*, et j'y ai lu la marque de fabrique, en lettres Latines, *Lazzarino Cominazzi* ! Viennent ensuite *el-Majar*, de vieilles pièces nommées - ce dont les nomades ne peuvent fournir aucune [575] explication - d'après la Hongrie, et peut-être apportées par les Turcs dans les villes frontières. El-Engleysi vient au troisième rang. Pour eux ce n'est aussi qu'un nom, dont ils ne savent rien de plus. Aucune marque n'est gravée sur les fusils engleysi. Ils évaluent l'aloi du métal de chaque sorte de fusil, les forgerons arabes étant des juges très compétents⁹³⁶ en cette matière. Ils croient que la façon dont le fusil envoie la balle dépend de la trempe de son métal, laquelle, comme nos pères le disaient de leurs arcs, fait que le tir est rapide ou lent. « Un bon métal, expliquent-ils, doit se présenter toujours propre et net, et l'âme de l'arme reluire comme une tasse à café. » Le métal de qualité inférieure sentira facilement mauvais, mais tous ne tardent pas à puer, avec leurs charges excessives de faible poudre à gros grains. J'ai vu le tir tendu de leurs longues pièces envoyer une balle légère et de fabrication grossière, à une distance de près de 200 yards.

Plus les armes sont vieilles, à condition qu'elles puissent encore servir, plus les Arabes les estiment. Le monde était plus vigoureux, croient-ils, dans l'ancien temps, mais certains de leurs fusils à pierre ont tellement servi que, trop chargés, ils ne peuvent qu'exploser⁹³⁷. Rendant grâce à Dieu, s'il s'en est tiré sans dommage, le propriétaire portera son fusil au plus proche sâni pour le faire raccommoder, et s'en remettra à Ullah pour que cela n'empire pas. Ils prisent leurs meilleures pièces à un si haut point que c'est à peine s'ils céderont pour de l'argent un fusil considéré comme excellent. Ces Arabes méridionaux occupent une position si basse sur l'échelle universelle de la fortune que de cinq hommes il est difficile d'en trouver trois qui aient un fusil ou quatre un sabre. Celui qui n'a ni fusil ni sabre est muni d'une vieille pique, qui ne vaut guère mieux qu'un bâton de même longueur et du même poids. Ou bien, s'il est homme de pied, il porte la formidable lance du cavalier, la shelfa. Le plus pauvre des nomades qui voudrait posséder un fusil, peut en acheter un, de la sorte bâtarde, pour ses trois ou cinq réaux. Ce sont des contrefaçons barbaresques ou égyptiennes du Lazzari, avec de fausses marques de fabrique grossièrement rivées. Le nomade n'est pas chasseur. Il se trouve rarement dans la nécessité de se servir de son fusil, même dans les ghrazzus où ils ne font, à l'ordinaire, que ravir le bétail de quelques bergers, et s'enfuient en toute hâte pour distancer leurs poursuivants. Les fusils que possèdent les personnes aisées et les cheikhs sont en général médiocrement prisés : les Bédouins en donneront seize ou dix-sept réaux. Les autres armes à feu qu'on trouve chez les nomades du Sud sont des pistolets d'arçon auxquels on ne peut se fier. J'ai constaté qu'ils sont d'origine européenne et datent du temps de nos grands-parents : ils appellent *el-Engleysi* les meilleurs.

De leurs armes de ceinture, le cimenterre persan puis l'indien, sont finement trempés et aussi recourbés que l'étaient encore récemment les sabres de nos officiers de cavalerie. En Orient, cette forme est considérée comme la meilleure. Ils disent avec raison, « le coup de sabre efficace est celui qui est donné avec un mouvement de scie. » Ils considèrent que le coup donné comme avec une

936 « *Sufficient* » judges, archaïsme.

937 « *They must need burst* », construction archaïque.

hache manque d'adresse : il ne mordra et ne taillera pas bien. Du coup assené à pleines mains, ils disent qu'il est faible, mais le coup à revers est celui dans lequel son auteur peut concentrer toute sa force, et avec la plus fine lame dans une poigne solide, le cou d'un fils de sa mère peut être tranché d'un seul coup. Chez quelques Moahîb, j'ai aussi vu des sabres provenant des pays d'Occident. Deux étaient des sabres d'abordage, qui il y a longtemps de cela « avaient été pris dans un vaisseau échoué sur la côte. » La devise était en Latin, *Pro Deo et Patria*. Je lus une légende germanique sur un autre. C'était un cimenterre, en fer, et peut-être fabriqué pour les marchés orientaux. Un des derniers à m'apporter son sabre fut Mishwat. Je remarquai une étrange fixité dans son regard pendant que je le retournais dans ma main, mais lorsque avec le doigt j'éprouvai de haut en bas le tranchant du fil de sa lame, « Khalîl ! Pas comme ça (crie-t-il), ce n'est pas bien ! Pourquoi touches-tu *el-fumm es-seyf*, la bouche de mon sabre ? » Il craignait que je pusse affaiblir l'acier avec lequel, un jour ou l'autre, il aurait à affronter son ennemi au combat. Quant aux autres instruments, il est rare de trouver un couteau, *khûsa*, dans une tente sur trois de ces pauvres nomades. Le petit eustache⁹³⁸, du type de celui dont ils me voyaient me servir, ils l'appellent *rîsh*. Il est exceptionnel de rencontrer chez eux le poignard recourbé qu'on glisse dans la ceinture, *khanjar*. Les Bédouins le nomment plutôt *kiddamîyyah* et *shibrzîyyah*, car ce sont des produits des lointaines contrées de la frontière, et ici c'est un profond désert de pénurie et de misère.

Leurs chameaux reviennent à l'abreuvement de trois après-midi l'un. Nous voyons apparaître dans le lointain (spectacle réconfortant sur cette terre morte) les longs cous d'autruche, et les hautes masses mouvantes et brun foncé, dans la tête de la vallée du Harra, puis nous les entendons mugir lorsqu'ils arrivent. Les nâgas rentrent au campement avec des mamelles pleines et gonflées, pour le plus grand bien des familles pauvres, et ce soir nous nous rafraîchirons d'une délectable breuvage. Quand le corps de l'homme est au repos, il suffit de peu de chose pour le sustenter, dans cet air serein et d'une très grande pureté. Les tiraillement [577] de la faim sont atténués par de fréquentes tasses de café et l'ingestion de la fumée du tabac, et la chair se consume très lentement dans cette vacance de tout labeur. La somnolence quotidienne détrempe les esprits mais la fraîcheur des claires nuits de la haute Arabie nous soulage de notre lassitude. Les bergers précèdent les bêtes au campement, pour voir comment leur maisonnée se porte, et le gros bétail va lui-même à l'abreuvement, *maweyrid*. Tous les hommes du petit clan Moahîb y sont réunis. Hormis Tollog et son fils aîné les cheukh participent à la corvée d'abreuvement.

Les abreuvoirs, *haw d*, ont été disposés à raison d'un pour chaque propriétaire de chameaux. Les *hawd* sont des bassins bas, larges d'un yard, faits de peaux de chameau cousues ensemble, suspendues à un châssis dont les pieds sont des canes d'osier. Ces sacs à eau pliables, qu'une traverse de bois maintien ouverts par le milieu, ont été détremvés et assouplis. L'abreuveur qui se tient au fond du puits puise en chantant et passe son seau à son compagnon, qui lui répondant au retour de leur refrain perpétuel, court verser cette eau dans le *hawd*. Pour ne pas être entravés dans leurs mouvements, les abreuvoirs retroussent leur tunique. Ils ont noué derrière la nuque les longues manches pareilles à des ailes (comme on en voyait autrefois dans la vieille Europe, et qui sont aujourd'hui à la mode en Arabie), qui tombent jusqu'à terre. On constate alors que les corps des Bédouins sont souples, que leurs bras sont secs et noueux, avec de petits muscles. La poitrine virile, même celle des jeunes gens, est ordinairement creuse. Les *weleds* portent très souvent des bracelets, *mathûd*, autour du bras. L'Ancien Testament en fait mention, dans la relation de la mort de Saül⁹³⁹. Leur bracelet n'est qu'un cercle en cuivre ; le jour de leur mariage, il fera cadeau à la « fille de l'oncle⁹⁴⁰ » de celui qu'il s'est acheté. Les abreuvoirs arabes s'encouragent mutuellement à accélérer leur effort - il est prolongé et ils sont faibles - par des chants entraînants. Le *weyrid*⁹⁴¹ est, disent-ils, la plus pénible de leurs tâches, mais tout labeur un peu rude épuise ces organismes qui souffrent d'une faim prolongée et de langueur. Les Bédouins font preuve de vaillance dans toute entreprise

938 Petit couteau grossier, à manche en bois.

939 II Samuel, I, 10.

940 Sa cousine germaine.

941 L'abreuvement.

que la nécessité leur impose. Ils peuvent alors se montrer droits et magnanimes, d'où cet adage des oasis, « Les Beduw sont tout courage », mais en proie à la faim, ce n'est qu'un bref accès. L'esprit de l'homme est vaincu par la défaillance de son estomac, il se soumet à Ullah, et doit se rasseoir.

[573] Le chant sonore des Bédouins au travail n'est qu'une strophe de trois ou quatre mots rythmés. à laquelle une autre répond en vers, les premiers mots qui leur viennent à l'esprit, et qui n'ont généralement pas grand sens. Lorsqu'ils ont chanté un couplet pendant un moment, ils passent au suivant⁹⁴². Et il y a le vers qu'un berger a composé sur moi, dans les tentes ; *yâ Khalîl ! Zêy el-fîl*, « Ô Khalîl ! Parent de l'éléphant. » Ils ne connaissent que de nom cet animal d'un autre continent. On peut en dire autant du lion et du cochon, qui pour ces Arabes du centre ne sont que des noms (et avec la même acception que celle que nous leur donnons). On ne trouve pas de lions dans l'Arabie proprement dite, à moins, comme je l'ai entendu raconter par des hommes du Sud, que ce ne soit dans une province d'el-Yemen. Le cochon vit à l'état sauvage sur les confins de la haute Syrie. Les Arabes m'ont souvent demandé quel était l'animal de ces Nasâra impies, dont il est défendu de manger la chair dans la religion de l'Apôtre. Certains ont répondu, des gens qui avaient été dans le Nord et voulaient passer pour avisés, « Nous avons vu ses traces, et wellah il a des pieds de gazelle, avec un museau de chien, à ce qu'il semble. » Dans l'affairement de leur labeur, les abreuveurs m'ont demandé pourquoi je me contentais de regarder, et ne descendais pas dans le puits pour les aider. « Amis, vous voyez ces bras décharnés ? Je suis affaibli par la faim, je ne puis ni tirer ni trimer, mais laissez ma vieille nâga boire un peu de ce qui reste dans les auges, et Dieu vous le rendra. » Lorsqu'ils ouïrent mes paroles, ils répondirent, « Wellah, il dit vrai. Que Dieu te vienne en aide, Khalîl ! Ne t'en soucie plus, mais assieds-toi et nous l'abreuverons. »

Les grands chameaux revenant du pâturage d'été, où ils ont sué sous l'œil du soleil jusqu'à l'aube du troisième jour (il s'ensuit que dans leur opinion les meilleurs chameaux sont ceux qui suent le moins), boivent longuement à l'abreuvoir, chaque bête, disent les abreuveurs, la quantité de trois ou quatre girbis. C'est moins d'un tiers que ce qu'un cheval de nomade boirait en une journée d'été. Puis gonflés et grognant sous le poids ingurgité, ils sont conduits au menzil, où les bénéfiques animaux se couchent en troupeaux devant les tentes des Bédouins. Les bêtes gorgées d'eau bavent toute la nuit, et en tous temps les chameaux, même en [579] voyage et alors que la sécheresse est grande, urinent plus souvent mais moins que les autres animaux. Le lendemain matin. on constate qu'ils ont digéré leur eau. On ne voit plus leurs grosses veines saillir sous la peau duveteuse, et leurs grands corps sont presque revenus à une forme normale. Le soleil levé, ils sont ramenés à l'abreuvement pour boire encore un peu. puis s'éloignant d'eux-mêmes, *yusuddirûn*, ils « mettent le cap⁹⁴³ » vers les hauteurs, en passant par le chemin de la montagne pour regagner leurs maigres pâturages où durant les longs mois chauds il n'y a que des plantes languides à feuilles persistantes, au goût ordinairement amer ou salé, et très peu de fourrage âpre. J'ai demandé aux Arabes, « N'y a-t-il pas un boyau, dans l'intestin de ces bêtes, où l'eau s'emmagasine ? » Ils m'ont répondu, « Non, Khalîl, sinon comment (tout chameau finissant par être égorgé) se fait-il que nous ne l'ayons jamais trouvé ? » À partir des premiers jours d'automne, les chameaux alors *âzab* ou paissant loin du menzil, ne retournent plus à l'abreuvement qu'un jour sur cinq. D'où vient alors cette abondance de salive, qui leur permet d'avalier leur fourrage desséché ?

Les nomades regardent partir leurs bêtes ; ils attendent patiemment le troisième jour, où ils reboiront du leban. Comme il y a trop peu d'eau pour que leurs troupeaux puissent boire tous en

942 Nous avons noté les comptines suivantes à un puits de la Tehama, au sud de La Mecque.

Premier berger : *Un troupeau perdu,*
Second berger : *Il faut l'amener boire !*

Premier berger : *Mon ami, fils de seigneur,*
Second berger : *ça ne regarde pas les autres !*

Premier berger : *Une outre d'eau lui enlève la soif,*
Second berger : *Même en l'absence de son maître !*

943 « They « *breast* » : ils font front vers les hauteurs.

même temps, chaque menzil a un jour d'abreuvement différent. J'arrivais ainsi à me procurer un peu de lait presque tous les soirs. Un après-midi, Hamdi m'ayant montré le chemin, (c'était une bonne hôtesse soucieuse de ma santé), je traversai le wadi pour me rendre chez les Serahîn. « Tu devrais aller chez Darîesh, dit-elle, l'homme possède quatre chameaux laitiers. » C'était le cheikh des Serahîni, un individu fantasque et atrabilaire. Comme j'entrai dans sa tente au crépuscule, il cria avec une mine martiale et rébarbative, « Que viens-tu faire ici ? » Je montrai silencieusement les nombreux chameaux couchés devant sa tente. Il sourit avec une sottise solennité, « Et pourquoi, dit-il, as-tu quitté tes Aarabes pour venir ici ? Ne sais-tu pas que nous sommes à couteaux tirés ? Et en quoi notre leban t'intéresse-t-il ? » - « L'étranger n'a pas de bétail, ne me donneras-tu pas à boire contre mes remèdes ? » - « Bien, bien, Khalîl (dirent les assistants), assieds-toi jusqu'à l'heure de la traite et on t'en apportera. » Cette face de chien que j'avais souvent vue dans la tente du café de Tollog, avait toujours fait montre d'une fanatique et aigre inimitié à mon endroit. Au mejlis il me transperçait de ses regards furtifs, mais il n'avait jamais auparavant adressé la parole au kafir ! « Ha ! dit-il, à présent qu'il avait ouvert la bouche, si je te trouvais un jour dans le désert, avec mon fusil à la main, je t'étendrais raide mort ! » - « Prends ton fusil demain, à moins [580] que tu ne sois un lâche. et tire ton coup. et j'en tirerai un autre. Par Dieu je ne crois pas que je te manquerai. » - « Voyez. vous autres. comme les Nasâra sont *ahl kellimi*, des gens de parole. Ils ne sont pas comme nous, qui disons des choses que nous n'avons pas l'intention de faire Khalîl, nous sommes des Beduw. il ne faut pas prendre au sérieux ce que je viens de dire, je ne voulais pas te faire offense. » Sur ces entrefaites, le serviteur apporta les plaisants bols de lait mousseux et « Bois, Khalîl, et rafraîchis-toi », dit le raide Darîesh, posant un bol plein à ras bord devant moi. Je retournai au logis et il m'indiqua le chemin, mais m'égarant à la faible clarté des étoiles, je tombai la tête la première de la falaise de gravier où étaient leurs tentes, sur les pierres du torrent en dessous.

--ooOoo--

